







HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivières, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Citez & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MOEURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ÉTAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus autentiques;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITEZ, &c.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue sur l'*Original Anglois, *& où l'on a non-seulement rétabli avec soin ce qui a été* supprimé *ou* omis *par le Traducteur; exactement distingué ses* Additions *du Reste de l'Ouvrage; & corrigé les Endroits où il s'est écarté du vrai Sens de son Auteur;*

Mais même dont les Figures & les Cartes ont été gravées par & sous la Direction de J. VANDER SCHLEY, Elève distingué du célèbre PICART LE ROMAIN.

TOME QUATRIÈME.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT,

M. DCC. XLVII.

Avec Privilège de Sa Majesté Impériale, & de Nos Seigneurs les Etats de Hollande & de West-Frise.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe. SIÉCLE.

QUATRIÈME PARTIE.

LIVRE SEPTIÈME (*a*).

VOYAGES AU LONG DES CÔTES OCCIDENTALES D'AFRIQUE, DEPUIS LE CAP-BLANCO JUSQU'À SIERRA-LEONA.

Contenant l'Etabliſſement du Commerce des Anglois ſur la Rivière de Gambra, vulgairement la Gambie.

CHAPITRE PREMIER.

Obſervations ſur l'origine & les progrès de la Compagnie Royale d'Afrique en Angleterre.

LE premier Commerce des Anglois ſur les Côtes d'Afrique fut l'entrepriſe de quelques Avanturiers, ſans la participation du Gouvernement. En 1585 & 1588, la Reine Eliſabeth accorda deux Patentes, à la prière de pluſieurs riches Négocians ; l'une pour le Commerce de Maroc & de Barbarie ; l'autre, pour celui de Guinée, entre les Rivières du Sénégal & de la Gambra. En 1592 INTRODUCTION.

(*a*) C'eſt le Livre II. du Tom. II. de l'Original. R. d. E.

INTRODUCTION.

Premières Chartes Royales.

1592 on en obtint une troisième, qui regardoit les Côtes, depuis la Rivière de *Nogne* ou *Nugnez*, (*b*) jusqu'au Sud de *Sierra Leona*. Mais soit que ces Compagnies eussent abandonné leur entreprise, ou que le Commerce fut affoibli, le Roi Jacques I, dans la seizième année de son régne, accorda une nouvelle Charte, sous le grand Sceau d'Angleterre, à Sir Robert *Rich* & d'autres Marchands de Londres, avec un pouvoir exclusif qui avoit beaucoup plus de force & d'étendue que dans les Concessions précédentes. Cependant cette nouvelle Compagnie essuya tant de pertes, qu'elle fut bien-tôt fatiguée de son Commerce (*c*). Ce fut alors que les Hollandois commencèrent à vouloir entrer en partage des richesses d'un autre Hémisphère avec les Portugais. Cet exemple excita quelques Marchands Anglois à représenter au Roi Jacques, de quelle importance il étoit pour leur Patrie de ne pas négliger un objet de cette importance. Nicolas Crisp, Humphry Hamey & leur Compagnie, obtinrent une Charte semblable aux premières.

Pertes des Anglois.

En 1651, cette faveur fut renouvellée & confirmée à *Rowland Wilson* & plusieurs autres, par la République d'Angleterre. Mais, dans la confusion de ce malheureux tems, les Hollandois & les Danois saisirent l'occasion de se fortifier sur les Côtes d'Afrique; de sorte qu'outre la perte de ses possessions, la Compagnie Angloise eut le malheur de voir ses fonds ruinés; & les Particuliers mêmes, qui continuoient le même commerce, perdirent en Vaisseaux & en Marchandises (*d*) jusqu'à la valeur de trois cens mille livres sterling. Le Parlement d'Angleterre, sur les représentations qu'on lui fit en 1664, prit la résolution de s'adresser au Roi Charles II, pour lui demander le rétablissement du Commerce & l'abaissement de l'orgueil Hollandois. Mais la guerre de 1665 empêcha l'effet de ces remontrances. Cependant le même Prince avoit accordé, dès l'année 1662, à une nouvelle Compagnie, sous le titre de Compagnie Royale d'Angleterre (*e*) en Afrique, (*f*) une Charte qui établissoit les bornes de son Commerce, depuis l'entrée des Détroits jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Cette Compagnie, qui n'étoit que dans l'enfance au commencement de la guerre, eut beaucoup à souffrir des déprédations de Ruyter, qui lui enleva le Château de Cormantin, le Fort de Takoray, & (*g*) la valeur de deux cens mille livres sterling en Vaisseaux & en Marchandises.

Autres pertes.

Nouvelle Charte.

Cependant elle tint ferme en Afrique; & par le troisième article du Traité de Bréda, en 1667, chacun devoit obtenir la restitution des lieux qu'il y avoit possédés avant la guerre. Mais comme les affaires de la Compagnie étoient en fort mauvais état, elle consentit pour une somme d'argent à remettre sa Charte au Roi, & ce Prince établit immédiatement la *Compagnie Royale d'Afrique*, qui n'a pas cessé de subsister jusqu'aujourd'hui. Ses Lettres Patentes, ou sa Charte, sont du 27 Septembre 1672, & ses bornes, depuis le Cap de Salé au Sud de Barbarie jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Quoique cette Compagnie n'eut pas commencé avec d'autres fonds que cent dix

Etablissement de la Compagnie Royale d'Afrique, telle qu'elle subsiste encore.

(*b*) Voyez ci-dessus, Vol. II. Liv. III.

(*c*) On trouve à la fin de la Description de Guinée par Barbot (p. 665) un Mémoire sur le Commerce d'Afrique depuis 1600 jusqu'en 1709, présenté à la Chambre des Communes par la Compagnie Royale. [Voyez ce Mémoire; & qui sert d'autorité à ce qu'on dit ici].

(*d*) Un Mémoire de l'année 1744, intitulé: *Importance de la Compagnie d'Afrique*, met huit cens mille livres.

(*e*) *Angl.* sous le Titre de *Compagnie des Avanturiers Royaux*. R. d. E.

(*f*) Barbot, *ubi sup. pag.* 166.

(*g*) Mémoire à la fin de Barbot, pag. 605. & *suiv.*

dix mille livres ſterling, ſes efforts furent ſi heureux qu'elle fit changer de face au Commerce Anglois ſur toutes ces Côtes. Elle aggrandit le Fort du Cap Corſe, ſeul reſte des anciennes Compagnies, qu'elle avoit acheté de la dernière pour la ſomme de trente-quatre mille livres ſterling; elle bâtit ceux d'*Akra*, de *Dixcove*, de *Wincbak*, de *Sukkonda*, de *Commendo* & d'*Anamabo*: tous ſur la Côte de l'Or, & trois d'entr'eux à la portée du mouſquet des Forts Hollandois. Elle acheta des Danois le Fort de *Frederiks-bourg*. Elle en bâtit un nouveau à *Fida* (*h*). Enfin, malgré les murmures & les fortes oppoſitions des Hollandois, elle rendit ſon Commerce égal à celui de Hollande, & ſupérieur à celui de toute autre Nation.

INTRODUCTION.

Ses progrès. Forts qu'elle achete ou qu'elle bâtit.

Il paroît qu'elle portoit annuellement en Afrique la valeur de ſept mille livres ſterling en laines & autres marchandiſes d'Angleterre; qu'elle fourniſſoit un grand nombre d'Eſclaves aux Colonies Angloiſes de l'Amérique, avec tant de généroſité & d'indulgence, qu'elle leur faiſoit quelquefois des crédits conſidérables (*i*); qu'elle faiſoit entrer en Angleterre une groſſe quantité de Bois rouge, de dents d'Eléphans & d'autres richeſſes, avec tant de poudre d'or, qu'on en frappoit ſouvent tout-à-la-fois trente & juſqu'à cinquante mille (*k*) Guinées, qui étoient diſtinguées par la marque de l'Eléphant. Cependant elle avoit beaucoup moins de ſuccès ſur la Côte du Nord, où vers l'année 1673 la Compagnie Hollandoiſe des Indes Occidentales poſſédoit les Forts d'Arguim, les François celui de Saint-Louis à l'embouchure du Sénégal, les Anglois mêmes celui de James ſur la Gambra, avec un petit Château à Sierra-Leona. Le Commerce de cettte Côte étoit libre alors aux trois Nations, depuis le Cap Blanco juſqu'au Cap de Monte. Mais en 1677 & 1678 les François chaſſèrent les Hollandois d'Arguim & de Gorée. Enſuite ces deux Places étant demeurées par le Traité de Nimégue à la Compagnie Françoiſe du Sénégal, ils firent valoir leurs prétentions au Commerce excluſif de cette Côte. Ils ſaiſirent les Vaiſſeaux du Portugal, de Hollande & de Brandebourg, & n'eurent pas plus de ménagement pour les Anglois, juſqu'à la guerre qui s'éleva en 1690 (*l*).

Richeſſes qu'elle fait entrer en Angleterre.

Elle réuſſit moins ſur les Côtes du Nord.

La révolution d'Angleterre fut bientôt ſuivie du Commerce d'Interlope, qui ne ſervit pas peu à ruiner les affaires de la Compagnie Royale. Les Avanturiers diminuant le prix des marchandiſes de l'Europe & rehauſſant celles du Pays, cauſèrent tant de préjudice à la Compagnie, qu'elle ſe vit forcée d'implorer le ſecours du Parlement. Mais les ſuffrages publics étoient alors pour la liberté du Commerce. En 1697 le Parlement ſe laiſſa perſuader d'ouvrir pendant treize ans le Commerce à tous les Particuliers qui voudroient l'entreprendre, en payant à la Compagnie un droit de dix pour cent, deſtiné à l'entretien des Forts & des Châteaux d'Afrique. Depuis ce moment la décadence des affaires devint ſenſible (*m*). Elles étoient dans un ſi triſte état en 1700, que la Compagnie, après avoir préſenté un Mémoire au Parlement pour lui expoſer ce qu'elle avoit ſouffert de la licence du Commerce, n'eut

Le Parlement accorde pour treize ans la liberté du Commerce.

(*h*) C'eſt le véritable nom du Pays que les François appellent par corruption *Juda*, & les Anglois *Whida*. R. d. T.

(*i*) *Angl.* des crédits de cent mille livres ſterling, & au delà R. d. E.

(*k*) *Voyez* les deux Mém. déja cités. On en avoit frappé beaucoup ſous le régne de Jacques.

(*l*) Voyez *Importance de la Compagnie d'Afrique*. pag. 17. & *ſuiv.*

(*m*) Voyez *le Mémoire préſenté à la Chambre des Communes*. pag 667.

INTRODUCTION.

n'eut pas d'autre ressource que d'entrer dans un Traité de neutralité avec la Compagnie Françoise, pour tous les Etablissemens qui étoient entre le Cap-Verd & Sierra-Leona (*n*).

Cet acte est renouvellé, malgré la Compagnie.

L'Acte qui avoit ouvert le Commerce étant expiré en 1712, toutes les plaintes qui avoient été portées au Parlement ne l'empêchèrent pas de le renouveller. Alors la Compagnie changea de principes, & se persuada enfin qu'il n'y avoit pas de méthode plus sage, ni plus avantageuse pour elle-même & pour le bien général de la Nation. Elle reconnut que la véritable cause de sa décadence avoit été l'opposition même qu'elle y avoit apportée, & les efforts qu'elle avoit fait pour exclure les Particuliers du même Pays. En effet, les violences qu'elle avoit exercées contr'eux n'ayant servi qu'à les irriter, ils s'étoient cru en droit de ne rien épargner pour ruiner toutes ses mesures; & cette guerre mutuelle avoit été presqu'également funeste aux deux Partis, tandis que personne ne s'étoit mêlé de les reconcilier. La Compagnie, par la situation de ses Forts & par la facilité qu'elle avoit de pénétrer dans les Rivières navigables, pouvoit étendre son Commerce dans l'intérieur de l'Afrique, trouver ainsi le débit d'une grosse quantité de marchandises. D'un autre côté, les Particuliers étoient plus en état de fournir des Négres aux Colonies de l'Amérique, parce qu'ils pouvoient équiper leurs Bâtimens à moins de frais, sur-tout dans les Pays étrangers. On ajoûtoit qu'ils entretenoient un Commerce général avec les Colonies Angloises; qu'ils y avoient des Correspondans, des Parens, des Associés, dont ils pouvoient espérer plus de justice & des retours plus fidéles que la Compagnie n'en pouvoit attendre de ses Agens (*o*).

Elle change de principes.

Toutes ces raisons firent comprendre aux Directeurs de la Compagnie, que le meilleur parti étoit de s'entendre avec les Marchands particuliers. A la vérité, elle ne pouvoit manquer d'y perdre quelque chose, tandis que la Nation en général y trouveroit ses avantages; & cette perte l'auroit mise, à la fin, hors d'état de soûtenir la dépense de ses Etablissemens & de ses Forts. Mais comme il n'étoit pas juste aussi que les Particuliers joüissent de la protection de ces Forts sans contribuer aux frais de leur entretien, la Compagnie devoit s'attendre avec raison qu'on la dédommageroit par des équivalens. Elle fit là-dessus ses représentations au Comité du Commerce & des Colonies, qui lui demanda un état de la nature, du nombre, des forces, de la situation, de la valeur & de l'importance de ses Forts & de ses Etablissemens. Ce Mémoire fut fourni au Comité, avec celui des charges & des dépenses qui étoient indispensables pour l'entretien (*p*)

Dédommagement qui lui est accordé.

Résolutions de la Chambre des Communes.

Le 26 de Mars 1730, la Chambre des Communes prit les résolutions suivantes; 1°. que le Commerce d'Afrique continueroit d'être libre; 2°. qu'il seroit exempt de toutes sortes de droits pour les Forts & les Etablissemens qui appartenoient à la Compagnie; 3°. que ces Etablissemens & ces Forts seroient entretenus; 4°. qu'on assigneroit des fonds pour cette dépense.

En conséquence de ces résolutions, le Comité régla la somme annuelle de dix mille livres sterling pour l'entretien des Forts, & cette somme n'a pas cessé dans la suite d'être payée fidélement. Mais la Compagnie se plaint qu'elle

(*n*) *Labat, Nouvelle Relation de l'Afriq. Occid.* Vol. IV. pag. 346.

(*o*) Voyez les deux Mémoires déja cités.

(*p*) *Ibid.*

qu'elle n'eſt pas ſuffiſante. Elle a fait voir par ſes Livres de Compte, que depuis le 31 Décembre 1729 juſqu'au 31 Décembre 1741, la dépenſe des Forts & des Etabliſſemens d'Afrique, ſans y comprendre les commiſſions des Agens, l'intérêt des ſommes, & d'autres charges, qui dans l'eſpace de quatorze ans ſont montées à ſoixante-dix mille livres, n'a pas été moins de deux cens trois mille quatre cens trente-trois livres cinq ſchellings dix ſols ſterling; ce qui revient chaque année à ſeize mille neuf cens cinquante-deux livres quinze ſchellings & cinq ſols. Ainſi la Compagnie a dépenſé cent un mille deux cens ſoixante-trois livres quatorze ſchellings huit ſols plus qu'elle n'a reçu du Parlement (q), & depuis l'année 1697 que le Commerce fut ouvert, juſqu'en 1744, il ne lui a pas coûté moins de ſix cens ſept mille cinq cens livres ſterling, par deſſus le ſecours qu'elle a reçu du Public; ſomme, dont l'intérêt dans cet eſpace, à quatre ſeulement pour cent, monteroit à celle d'un million ſix cens ſoixante-quinze mille quatre cens cinquante & une livre ſterling (r).

INTRODUCTION.

La Compagnie ſe plaint de n'être pas aſſez ſecourue.

Depuis que les autres Nations ont élevé des Forts dans les Pays de leur Commerce, on ne ſçauroit déſavouer que les Anglois ne ſoient dans la néceſſité d'en avoir auſſi, puiſque l'expérience a fait aſſez connoître que ceux qui ont pris ſoin de ſe fortifier dans leurs Etabliſſemens, ſe ſont toûjours efforcés d'attirer tout le Commerce entre leurs mains, & d'en exclure les autres. Sans parler de la conduite des Hollandois aux Moluques, on ſçait que vers le milieu du ſiécle précédent, ils entreprirent de ſe mettre en poſſeſſion de tous les avantages du Commerce ſur les Côtes Occidentales d'Afrique & de Guinée. Ils ſe ſaiſirent de plus de vingt Bâtimens Anglois. On a déja fait obſerver quelle fut la perte des Marchands d'Angleterre. La Compagnie [établie en 1672] qui ſubſiſte aujourd'hui ne ſe ſeroit pas mieux ſoûtenue que les précédentes, ſi elle n'avoit entretenu les anciens Etabliſſemens & bâti de nouveaux Forts.

Importance des Forts pour le Commerce.

Exemples.

En 1681, les François entreprirent auſſi de s'emparer du Commerce des Côtes Occidentales d'Afrique. Ils ne ſouffrent aucun Navire étranger dans la Baye d'Arguim; & par leurs Forts à l'embouchure du Sénégal & dans l'Iſle de Gorée, ils s'attribuent un droit excluſif dans une étendue de quatre cens milles de Côtes. En même-tems ils pouſſent leur Commerce ſur la Rivière de Gambra, à la vûe du Fort Anglois, & vers Anamabo ſur la Côte d'Or, à la vûe du Cap-Corſe & du Château, d'où jamais on ne leur avoit permis d'approcher. Leurs Vaiſſeaux y ont paru en grand nombre dans ces dernières années. Ils y ont acheté dix fois plus de Négres que les Anglois. Mais & les François & les Hollandois ne font que ce que les Portugais ont fait avant eux, & ce qu'ils feroient encore s'ils en avoient le pouvoir. De-là ſuit la néceſſité des Forts, pour ſoûtenir le Commerce de la Compagnie Angloiſe en Afrique. Elle ſe fait encore mieux ſentir quand on conſidère que l'Afrique ſeule fournit des Négres, & que c'eſt le principal ſoûtien des Colonies Angloiſes en Amérique. Si les Anglois n'avoient pas de Forts ſur les Côtes d'Afrique, ils pourroient compter que les François & les Hollandois ne

(q) Importance de la Compagnie d'Afrique, *ubi ſup.* pag. 24. & *ſuiv.*

(r) *Ibid.* pag. 38.

INTRODUCTION.

ne leur permettroient pas de transporter un seul Négre dans leurs Colonies.

On propose au-lieu de Forts, des Vaisseaux stationés.

QUELQUES Politiques n'ont pas laissé de s'imaginer que des Vaisseaux stationés seroient capables de produire le même effet. Mais on leur a fait reconnoître que sans Forts, il est impossible de soûtenir l'égalité du pouvoir & du crédit, d'assister dans l'occasion les Habitans du Pays, de protéger les Marchands sur le rivage ou dans les Voyages qu'ils font au-dedans des terres, de donner de la vigueur au Commerce, & du poids aux Négociations dans les Cours des Princes Négres. Il y a près de huit ans qu'on fit l'expérience des Vaisseaux stationés sur la Côte des Gommes. Mais quoique le Gouvernement eut envoyé deux Vaisseaux de guerre d'une force supérieure à ceux des François, un seul Fort de la Compagnie Françoise, tint les Négres & les Mores dans une telle contrainte, qu'ils n'osérent entreprendre le moindre commerce avec les Anglois. [Plusieurs Vaisseaux de ces derniers, qui n'ont pas laissé que de se rendre sur ces Côtes, y ont fait des pertes si considérables, que dans ces dernières années il n'y en a eu aucun qui se soit hazardé à y aller négocier, soit qu'il eut un convoi ou qu'il n'en eut point (s).] Le Parlement & toute la Nation n'ont pas douté, depuis cet éxemple, de la nécessité d'entretenir des Forts [& des Etablissemens. Aussi a-t'on vu paroître à ce sujet les Déclarations les plus fortes. En 1693 & 1694 le Comité fut d'avis qu'il étoit nécessaire de bâtir des Forts & des Châteaux pour avancer & soûtenir le Commerce d'Afrique. Quand ce Commerce fut déclaré libre en 1697, & que l'Acte en fut renouvellé en 1712, le Parlement statua que pour qu'il prit faveur, il étoit absolument nécessaire que les Négocians fussent protégés par des Etablissemens solides, & plus étendus. Enfin en 1730, il fut résolu de soûtenir comme auparavant, les Forts qui appartenoient à la Compagnie Angloise. Cela prouve que le Parlement a cru qu'il ne suffisoit pas à cette Compagnie d'avoir les Forts, dont elle étoit actuellement en possession, mais qu'il lui importoit encore d'en avoir un plus grand nombre, pour étendre son Commerce.]

On le tente sans succès.

Secours que les Compagnies de France & de Hollande tirent de leur Nation.

MAIS comment la Compagnie pourroit-elle fournir à tant de frais, si elle n'étoit secondée par les secours du Public? Les François & les Hollandois n'ont pas attendu l'éxemple de l'Angleterre pour sentir à quoi l'intérêt de leur commerce les obligeoit en Afrique. Le Roi de France, pour soûtenir sa Compagnie des Indes, lui accorde l'éxemption de tous les droits pour les Marchandises qu'elle transporte en Afrique & dans les Colonies Hollandoises de l'Amérique, l'éxemption de la moitié des droits sur les marchandises qu'elle apporte d'Afrique, & de la moitié encore sur le sucre & les autres commodités qui viennent des Isles & des Colonies Françoises en Amérique. Il lui donne treize livres de ses propres revenus pour chaque Négre qu'elle transporte aux Colonies de France, & vingt livres pour chaque [huitième] d'once de poudre d'or qu'elle fait entrer en France.

LES États Généraux des Provinces-Unies, pour mettre leur Compagnie des Indes Occidentales en état d'entretenir ses Châteaux & ses Forts, lui accordent, avec quantité d'éxemptions & de privilèges, plusieurs secours extraordinaires. Elle tire des Provinces de Hollande, de Zélande & de Groningue, un subside annuel de trente-huit mille florins; un droit de trois pour cent sur

(s) Importance de la Compagnie d'Afrique, pag. 22. & suiv.

CART[...]
GAMB[...]
Depuis so[...]
Par [...]

KOHONE
Ville Royale du Roy de Barsalli. Hoofd-Stad des Konings van Barsalli.

FATTIK
Ville Royale: Konings-Stad.

BARSALLI

JOALLI

KOLAR

Fowel

Fattik R.

R. Barsalli

Salines: Zoutpannen

Fillam

Salines: Zoutpannen.

Kolar

Kolar, Comptoir: Faktoory.

La Route la meilleure pour Kohone Ville Royale sur la Riviere de Barsalli est par la Riv. de Sanjally dont la Barre et le Canal sont meilleurs que ceux des Rivieres Sango Mar et Battant.

De beste Togt naar de Hoofdstad Kohone op de Riv. Barsalli is over de Riv. Sanjalli, die beter Baar en Kanaal heeft dan de Rivieren Sango en Battent.

Isles inhabitables: Gebroken-Eilanden

Battent

Battent R.

R. Janok

Janok

BARRA

Bullindinkunda

Kolar R.

Morakunda

Morakunda

Jokkato, Demeure du Deputé du Roy de Barra: Verblyf van den Landvoogd des Kon. van Barra.

Magazin de Blé de la Comp.: Koren-Huiz der Comp.

Les Villes marqués d'une Etoile appartiennent au Roy de Barsalli, et les autres Villes des Isles au Roy de Barra. Ces Isles et les Pays voisins font beaucoup de Sel et produisent la plus grande partie du Ris qui se consomment aux Comptoirs par ce que la terre en est basse et propre a ce grain.

De Steden met een * betekend, behooren den Koning van BARSALLI; en de andere Steden op de Eilanden, den Koning van BARRA. Deeze Eilanden, en de Ommelanden, maaken groote menigte Zout; en leveren 't meestedeel der Rys, welke in de Faktooryen verbruikt word: zynde 't Land laag, en bequaam voor dat Graan.

BARRINDING Ville Royale, Konings Stad.

Joba

Joba R.

Jorunk

Berrinding

Barra Pt.

C. Ste. Maria

Banyon Pt.

Morakunda

Albreda Comptoir: Faktoory.

St. Domingo

Jillifrey Comptoir: Faktoory. Lamain R.

Pt. Sabo

Mansakunda

Morakunda

Mortakunda

Tank[...]

I. James

KUMBO

Malo

Kabata R.

Kabata, Comptoir: Faktoory.

Kunda

Kabata

Bargar R.

Vintain, Comptoir: Faktoory.

Broom Creeks: Hei-Kreeken.

Vintain R.

FONIA

Malo

KA[...]

Foleykunda

Jereja, Comptoir: Faktoory.

Foleykunda

Flüps-Stad

Flüps-Stad

FLÛPS

JEREJA

JER[...]

J. v. Schley direx.

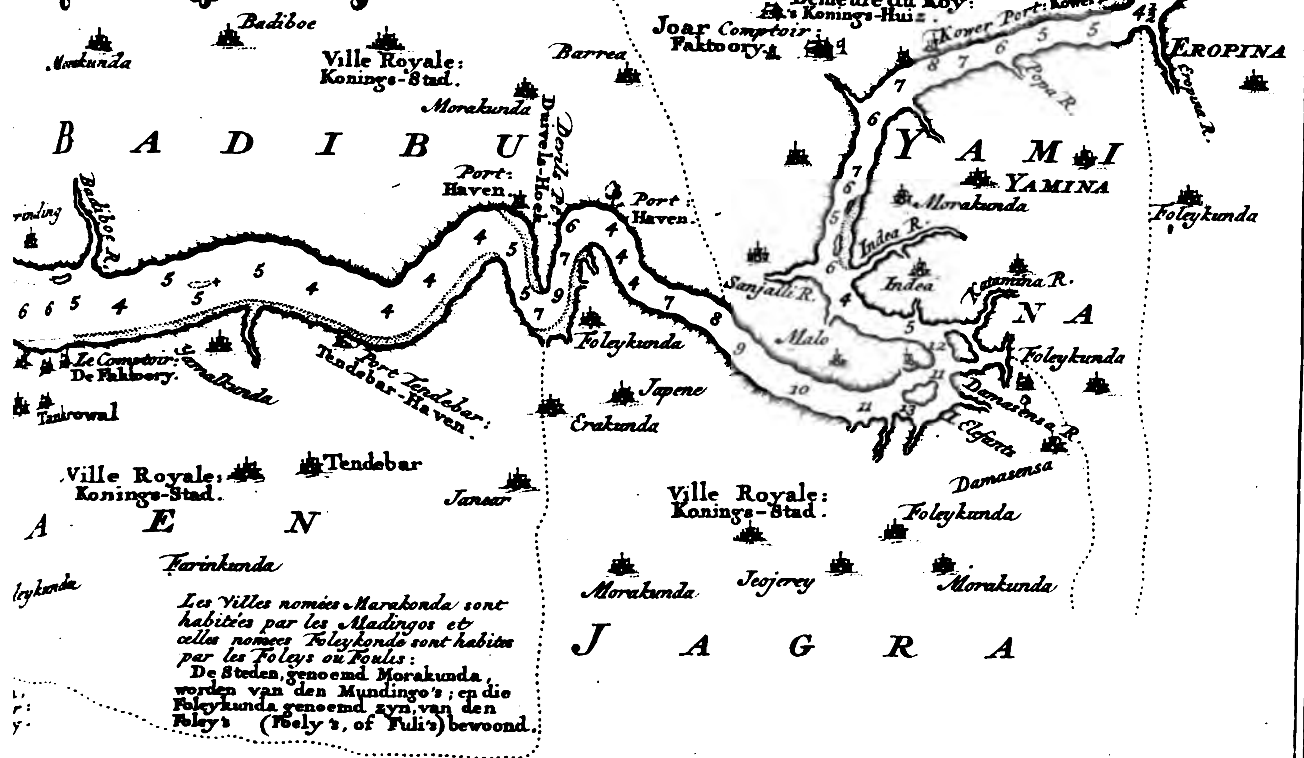
KAART van den LOOP der Riviere GAMBRA, of GAMBEA

ARTE DE LA RIVIERE DE
MBRA OU GAMBIE
uis son Embouchure Jusqu' a
EROPINA
Par le Capit^e JEAN LEACH
en 1732.

BARSALLI

Kower est la principale Ville de toute la Riviere c'est la que les Marchᵈˢ nomées Guinées qui tire leur nom de Guinée province de Bambuc viennent pour le Commerce:
KOWER, is de voornaamste Stad op de gantse Riviere: hier koomen de Guineas (uit Guinea, eene Landstreek van Bambuk) ten Handel.

Tombakunda
Marakunda
Nani Jar
Kower



Echelle de Milles Anglois:
Par cette Echelle les distances entre les places sont plus grandes que celles marquées dans le Journal de Mʳ Moore:

5 10 15 20 25 30

Schaal van 30 Eng. Mylen, of ½ Graad.
Nota, volgens deeze Schaale, zyn de Afstanden tussen de Plaatsen veel grooter, dan zy by Mʳ Moore gerekend worden.

EJA

R E J A

A, van derzelver MOND tot aan EROPINA, door KAPT. JOHN LEACH. Aᵒ 1732.

fur tous les biens & les marchandises qui sont transportés par les Hollandois entre Terre-neuve & le Cap de la Floride ou qui viennent des mêmes lieux; un droit de deux pour cent sur tout ce qu'ils portent ou qu'ils apportent depuis le Cap de la Floride jusqu'à la Rivière d'*Oronoko* en y comprenant *Curassao*; ces deux droits montent par an à plus de cent mille florins; un droit de cinq Guilders pour le lest, sur tous les Vaisseaux qui commerçent à Cuba, Hispaniola, la Jamaïque, Porto-Rico, & autres Isles ou Ports, depuis la Rivière Oronoko jusqu'aux Détroits de Magellan & de le Maire, & delà jusqu'aux Détroits d'Anian; ce qui est évalué par an à trois mille florins; un tiers du produit de la Colonie de Surinam, estimé annuellement à dix mille florins; le profit total de la Colonie d'Issacape, qui vaut par an vingt mille florins; enfin tous les profits qui reviennent des prises, ou des permissions qu'elle est autorisée à donner aux Bâtimens Portugais qui viennent de Lisbonne & du Brésil pour acheter des Négres sur la Côte d'Afrique, qui montent par an à dix mille florins. Années communes, on estime la somme totale de tous ces droits, à [deux] cent septante-un mille six cens florins, qui reviennent à celle de vingt-cinq mille livres sterling.

INTRODUCTION.

(t) Ces remarques suffisent pour donner une idée générale de l'origine & du progrès de la Compagnie Royale d'Afrique. Elle n'a présentement, sur la Côte Occidentale, qu'un Etablissement fortifié, sous le nom de *Jamesfort*, à l'embouchure de la Rivière de Gambra; mais ses Comptoirs sont en assez grand nombre sur cette Rivière. Elle en avoit un à Sierra-Leona, dans l'Isle de Bense, qu'elle a pris le parti d'abandonner avant l'année 1728.

Seul Fort de la Compagnie Angloise.

(t) *Ibid* pag. 8.

CHAPITRE II.

Description Générale de la Rivière de Gambra & des Royaumes Voisins.

CETTE Rivière ne fut d'abord connue que sous le nom de Gambra. Cada Mosto, qui en a parlé le premier (*a*) ne lui donne pas d'autre nom. Marmol (*b*) dit que les Négres l'appellent *Gambu*; mais il ne la nomme lui-même que Gambra & Gambea. *Jobson* a préféré le nom de Gambra à celui de Gambea, parce que le premier étoit plus en usage, quoiqu'il n'ait jamais trouvé, dit-il, que les Négres lui donnassent d'autre nom que celui de *Gee* ou *Ji*, qui signifie en général (*c*) une Rivière. Les Portugais l'avoient appellée *Rio-grande*, à cause de sa largeur; mais on a donné ce nom depuis, à une autre Riviere qui est plus au Sud. Enfin *Gambia* ou *Gambie* est une corruption de *Gambra*, dont il faut accuser les Gens de Mer.

Si c'est Gambra ou Gambia.

La Rivière de Gambra se jette dans l'Océan sur la Côte Occidentale d'Afrique,

(*a*) Voyez sa Relation au Tome II.

(*b*) Voyez son Afrique, Liv. IX. Chap. XVIII.

(*c*) Ou plutôt *Eau*, car Moore assure qu'en langage Mandingo, *Batto* signifie Rivière.

Description de la Gambra.

rique, entre le Cap-Verd & le Cap Roxo, ou pour parler avec plus de précision, entre le Cap Sainte-Marie au Sud & les Isles des Oiseaux (*d*) au Nord. Un peu plus haut elle a la pointe de Barra du côté du Nord, & celle (*e*) de Bagnon du côté du Sud, à la distance d'environ quatre milles. Son embouchure, suivant *Moore* & *Labat*, est située à treize degrés vingt minutes du Nord. Sa largeur, depuis les Isles des *Oiseaux* & le Cap Sainte-Marie, est de six lieuës. Ces Isles sont environnées d'un Banc de sable, qui s'étend jusqu'à la Rivière de *Salum* ou de *Bursali*, & dont la pointe au Sud, nommée le *Banc rouge*, s'avance l'espace de deux lieuës dans la Mer. Du côté du Sud, il sort un autre Banc qui est opposé à la pointe de Bagnon, & qui a pris de sa forme le nom de *Talon de Bagnon*. Cet écueil n'a pas plus d'une brasse ou d'une brasse & demie d'eau. Il est armé de plusieurs pointes de rocs, contre lesquels la Mer bat avec assez de violence pour les faire découvrir de loin. C'est par ces marques, & par trois arbres qui sont à la pointe du Cap Sainte-Marie, qu'on reconnoît l'embouchure de la Rivière.

Embouchure de cette Rivière, & ses marques.

La distance, qui est entre les deux Bancs & la pointe de Bagnon, forme deux Canaux (*f*). Celui du Sud, qu'on nomme le petit Canal, n'a qu'une brasse & demie d'eau, & ne peut recevoir que des Barques & des Canots. Le plus grand, qui est entre le Talon de Bagnon & les Isles des Oiseaux, est capable de recevoir toutes sortes de Bâtimens. Depuis la pointe de Barra jusqu'à la pointe Sud du Banc rouge, il a depuis six jusqu'à neuf brasses de fond au milieu de sa largeur. Le passage entre les pointes de Barra & de Bagnon, que plusieurs Pilotes ont pris mal-à-propos pour l'embouchure, n'a pas moins de douze brasses; & de-là jusqu'à Jamesfort on trouve depuis six brasses jusqu'à neuf. Les deux côtés de la Rivière sont bordés de bancs de sable ou de rocs; & celui du Nord en présente assez loin dans l'eau; mais ils ne laissent pas d'être tous deux navigables pour les Canots, & même pour les grandes Barques dans les hautes marées.

On compte dix lieuës depuis les Isles des Oiseaux jusqu'à l'Isle (*g*) Charles; & deux jusqu'à la Pointe de *Lamei* ou *Le Maine*: deux jusqu'à Albreda; & d'Albreda jusqu'à Jilfray, qui est vis-à-vis le Fort Anglois, une demie lieuë. En entrant à gauche dans la Rivière, on voit une touffe d'arbres, dont l'un surpasse tous les autres en grandeur. Cette touffe s'appelle le Pavillon du Roi de *Barra*. Les Anglois, [suivant Labat,] quoique naturellement fiers, se sont abbaissés jusqu'à saluer cette marque de terre, ou ce prétendu Pavillon; ce qui inspire tant d'orgueil au Roi de Barra, qu'il éxige les mêmes respects de tous les Vaisseaux qui entrent dans la Rivière; & ceux qui les lui refusent doivent s'attendre qu'il leur défendra le Commerce & qu'il leur fera tout le mal dont il est capable. Les Etats de ce Prince n'ont que dix-huit lieuës d'étendue de l'Est à l'Ouest, du côté Nord de la Gambra, & sont renfermés

Salut que les Anglois rendent à un Roi Négre.

(*d*) Les Anglois appellent ces Isles *Broken Islands*. Elles sont à trente lieuës de Gorée.

(*e*) Voyages de Moore, pag. 19. [On parle ici d'après lui, parce qu'il avoit fait soigneusement ces Observations.] Au lieu de cette addition du Traducteur, les Auteurs Anglois disent que Moore place l'Embouchure de cette Rivière trop haut en la terminant au Nord par la Pointe de Barra, & au Sud par celle de Bagnon, & que c'est avec plus de raison qu'on dit qu'elle est bornée au Nord par l'Isle aux Oiseaux, & au Sud par le Cap Sainte-Marie. R. d. E.

(*f*) C'est ce qui n'est pas dans la Carte.

(*g*) nommée par les François, l'Isle aux Chiens.

☞ renfermés entre cette Rivière & celle de Janok (*b*), [& une des Branches ou des embouchures de la Rivière de Salum ou Bursali.]

Description de la Gambra.

Marques & direction pour entrer dans la Gambra.

Quoique l'embouchure & le Canal de la Gambra soient profonds, comme on en peut juger par les mesures de la sonde, qui sont marquées dans la Carte, il est à-propos cependant d'y entrer la sonde à la main, & de porter plus au Nord que vers la rive du Sud, où l'on ne trouve ordinairement que trois brasses d'eau. Quantité de Vaisseaux se sont mal trouvés d'avoir négligé cette précaution. Comme le sable est doux & sans Rocs, le danger n'est pas d'y périr; mais on se jette dans un grand embarras, ne fut-ce que celui d'attendre le retour de la marée pour se dégager. Quand on a passé la pointe de Barra & l'Isle Charles, on suit la rive du Nord, qui est fort douce, jusqu'à ce qu'on ait jetté l'ancre vis-à-vis d'Albreda ou de Jufray, sur six ou sept brasses d'un fort bon fond. Ces deux Villages se font connoître à quantité d'arbres qui les environnent, & par une petite Isle au milieu du Canal, dans laquelle est situé Jamesfort. La largeur de la Rivière, en cet endroit, est d'environ trois lieuës. Pendant près de cinquante lieuës, en remontant jusqu'à (*i*) Joar, elle est large d'une lieuë (*k*) & navigable pour un Vaisseau de quarante canons & de trois cens tonneaux. Elle peut recevoir des Bâtimens de cent cinquante tonneaux jusques fort près de Barakonda, qui est à plus de cinq cens milles (*l*) de son embouchure. La marée remonte jusqu'au même lieu dans la saison de la sécheresse, c'est-à-dire, depuis le mois de Décembre jusqu'à ceux de Juin ou de Juillet. Pendant le reste de l'année, il est presque impossible de remonter la Rivière, à cause des flots, que la saison des pluyes apporte avec tant de violence, qu'il est également difficile de les surmonter à la voile avec un bon vent, & de se faire tirer même au long des rives, parce qu'elles sont si couvertes d'eau qu'on ne peut entreprendre de les suivre à pied. C'est un grand avantage que la Rivière du Sénégal a sur la Gambra. Le meilleur tems pour la navigation, sur la première, est la saison humide, parce qu'il s'y trouve alors assez d'eau pour passer les Basses & les Rocs, qui arrêtent les Barques dans les tems secs.

Jusqu'où elle est navigable.

☞ A cette Description de la Rivière de Gambra, qui est tirée [de Jobson, de Moore, de Froger,] de Labat (*m*), & de la Carte Angloise, nous joindrons quelques circonstances de la Relation de Barbot, mais en avertissant que suivant sa coûtume, il a recueilli indifféremment le bon & le mauvais, sans faire connoître ses sources.

Circonstances tirées de Barbot.

Ce Voyageur rapporte que l'embouchure de la Gambra a trois mille de large & six ou sept brasses de profondeur; que le fond en est bourbeux; qu'à quelque distance à l'Ouest, sont les Basses qui ont été nommées par les Portugais *Baxos de Gibandor*. Le véritable Canal, dit-il, est du côté du Sud; mais en entrant il faut prendre celui du Nord. La Rivière est fort navigable jusqu'à

(*b*) Appellée par les François *Guinée*, ☞ [L'Original Anglois dit *Guinac* R. d. E.]

(*i*) C'est le même lieu que Labat appelle *Guiocher*.

(*k*) Dans la Carte, environ deux mille & demi.

(*l*) Labat dit deux cens cinquante lieuës, ou sept cens cinquante mille; mais dans sa Carte on trouve à peine cent lieuës, ce qui marque que Barakonda y est mal placé.

☞ (*m*) Labat. Afriq. Occid. Vol. IV. pag. 263. & suiv.

DESCRIPTION DE LA GAMBRA.

jusqu'à *Dabbo* (*n*) & *Arsehill*, d'où l'on compte en droite ligne quatre-vingt lieuës par terre, jusqu'au Cap Sainte-Marie, mais beaucoup plus par eau. La moindre profondeur près de l'Isle *Jeremire* (*o*) est de trois brasses; excepté vers quelques Rocs, qui sont quelques lieuës plus bas, où l'on ne trouve que neuf pieds d'eau. Les parties de la Rivière, au-dessus d'Arsehill, sont si peu fréquentées que l'Auteur (*p*) n'en put rien apprendre. Il ajoûte qu'elle est en effet peu connue au-delà de la Ville de Mandinga, située dans la Province de Kantorsi, & du Royaume de Mandinga qui est dans les terres à seize lieuës de la Rivière, & qui renferme (*q*) des mines d'or fort riches.

Au côté Nord de l'embouchure de la Gambra, il sort une Pointe longue & basse, presqu'imperceptible à ceux qui viennent de la Mer dans un tems nubileux. La terre est beaucoup plus haute du côté du Sud, & couronnée d'arbres qui s'étendent au Nord-Est & au Sud-Ouest. L'embouchure est traversée par une espèce de barre, Nord-Ouest & Sud-Est, où l'on trouve quatre brasses d'eau dans la basse marée.

Sa direction pour l'entrée de la Rivière.

La véritable direction, pour entrer dans la Rivière, est de porter vers la pointe de Barra, sur cinq ou six brasses, jusqu'à ce qu'elle se présente au Sud-Est; ensuite, de jetter l'ancre si le vent est foible; mais, si l'on ne manque pas de vent, de continuer la même route, en sondant néanmoins jusqu'à ce qu'on soit arrivé sur quatre brasses & demie ou cinq brasses, & tenant toûjours la pointe de Barra au Sud-Est, & l'autre pointe, nommée *Bagnon* (*r*) par les François, au Sud quart à l'Est. Il faut revirer alors, & porter vers cette dernière pointe; après quoi, lorsqu'on l'a passée de deux lieuës, il faut suivre le milieu du Canal, pour éviter un Banc qui est autour de l'Isle (*s*) des Chiens. On peut ainsi gagner sûrement Jamesfort.

Tous les Vaisseaux qui entrent dans la Rivière, sur-tout les Anglois, saluent de trois coups de canon un grand arbre qui s'appelle le Pavillon ou l'étendart du Roi de Barra. Ils lui rendent le même honneur en sortant; & l'usage est de payer (*t*) une barre de fer au Roi ou à ses Officiers, pour le droit d'Ancrage.

Détours de la Gambra.

La Rivière, depuis (*v*) Kantori jusqu'à l'Océan, fait quantité de détours, particulièrement depuis (*x*) Kantor. Elle est plus profonde & plus large que celle du Sénégal; mais le cours en est moins rapide. Cependant elle entraîne des flots d'écume qui se découvrent en Mer à neuf ou dix lieuës du rivage. La marée remonte jusqu'à Barakonda, où le passage est (*y*) interrompu par une

(*n*) Ou *Dubo Kenda*. Labat met Dabbo dans sa Carte.

(*o*) Labat lui donne ce nom comme Barbot. Ces deux exemples semblent marquer qu'ils ont fait tous deux usage des mêmes Cartes. Cette Isle, par sa situation dans la Carte de Labat, répond à celle de *le Maine* dans la nôtre. Il paroît que ces deux noms ont été pris des Villes du Nord de la Rivière, le Maine à l'Est, & Jeremire ou Jeramai à l'Ouest.

(*p*) La Carte de Labat finissant à Arsehill, c'est encore une preuve de la remarque précédente.

(*q*) Tout ceci est chimérique.

(*r*) Moore écrit *Banyon*.

(*s*) Les Anglois l'appellent *Isle Charles*,

(*t*) Moore dit cent & vingt barres.

(*v*) Nommé ci-dessus Kantorsi.

(*x*) *Kantorsi*, *Kantori* & *Kantor*, semblent être le même nom, qui est rapporté différemment par différens Ecrivains; source ordinaire d'erreurs. *Fonia* est nommé plus bas Kantor.

(*y*) Barbot dit ici contre toute vérité que les Chaloupes peuvent y passer. Ce qui est vrai seulement par rapport unanime, c'est que dans les grandes eaux on passe avec des Chaloupes à fond plat, faites exprès.

une chûte d'eau terrible. Les rives de la Gambra, des deux côtés, ſont baſſes, & coupées par quantité de ruiſſeaux. Le Canal, devant la Côte de Jagra, a quatre ou cinq braſſes de profondeur, près de quatre petites Iſles qui ſont vis-à-vis cette Côte.

DESCRIPTION DE LA GAMBRA.

Il eſt plus aiſé de naviguer ſur la Gambra la nuit que le jour, parce que les jours ſont calmes, & qu'il s'éleve ordinairement le ſoir de petits vents fort commodes. Depuis l'Iſle qui eſt au-deſſus de (z) *Manſagar*, la marée ſert à remonter ſans danger (a).

On y navigue plus aiſément la nuit.

L'Isle de James n'étant qu'une eſpèce de roc plat, ſans aucune Anſe où l'on puiſſe carener, les Anglois carenent dans la Rivière de *Blok* (b) ou de *Bintam*, au Sud de la Gambra vis-à-vis le Fort, dans un lieu nommé *Blok*, réſidence d'un Prince Négre qui ſe qualifie Empereur du (c) *Grand Kantor*, & qui eſt ſans ceſſe en guerre avec le Roi de (d) Barra. Les François prétendent que la Rivière de Blok ſe joint à celle de *Kumbo*, qui en eſt à quelques lieuës vers l'Oueſt; qu'elles forment une Iſle dans le lieu où elles ſe joignent, & qu'à l'Oueſt de Kumbo il y a une autre Rivière nommée *Rio Brevetto*.

Rivières de Blok & de Kumbo, & de Rio Brevetto.

On trouve ſur la Rivière de Blok, près de ſon entrée dans la Gambra, le Village de (e) *Barifot*, qui eſt tributaire du Roi ou de l'Empereur de Kantor. Le Roi de Barra réſide une partie de l'année dans la Ville ou le Village de (f) *Barra*, qui eſt ſitué à la pointe Nord de la Gambra, près d'un gros arbre que les Portugais ont nommé *Arvora da Marca*, parce qu'il ſert à diriger les Pilotes. Dans d'autres tems, ce Prince fait ſa demeure dans la Ville d'*Anna Bar*, qui eſt un mille plus loin, au milieu d'un Bois. Après le Village de Barra, à l'Eſt, on trouve ſur le bord de la Gambra, les Villages de *Grigou*, de *Bubakulou*, & celui de *Lami*, qui eſt preſqu'à l'oppoſite de l'Iſle des Chiens. Un peu à l'Eſt de ces Villages, on rencontre Albreda & Jilfray, où les François & les Anglois ont des Comptoirs. Les Portugais ont une Egliſe à Jilfray (g).

Divers Villages des Négres.

Barbot, qu'on n'a pas ceſſé de citer, ne place aucun autre Pays au long de la Gambra, que l'Empire de *Kantor* au Sud & le Royaume de *Barſali* au Nord. Le premier renferme pluſieurs autres petits Royaumes; mais le ſecond, qui eſt moins étendu, n'a pour Tributaire qu'un petit Prince nommé *Wolli-Wolli*. Ces deux Royaumes, dit-il, contiennent quantité de grandes Villes & de Villages, la plûpart à l'Eſt de la Gambra ſur ſes bords. Il nomme quelques-uns des principaux, qu'il a tirés de Jobſon, ſans en convenir; & la confuſion qu'il met dans ſon récit, ne peut apporter beaucoup de lumières au Lecteur.

Rois voiſins de la Gambra.

LA

☞(z) [Barbot ne marque pas la ſituation de cette Iſle, car le nom de *Manſagar* n'eſt pas connu. Mais] c'eſt apparemment vers l'embouchure.

(a) Ici Barbot rapporte ce qu'on a déja lû ſur l'Iſle des Chiens ou de Charles.

(b) Froger nomme ce lieu dans ſa Carte de l'embouchure de la Gambra. Il eſt un peu au Nord du lieu ou Foulikonda eſt placé dans la nôtre. Bintam ou Vintain eſt à préſent la réſidence de ce Prince.

(c) C'eſt peut-être *Fonia*.

(d) Barbot confond deux fois *Bar* & *Barra* avec *Barſals*, *Burſalli* ou *Burſalam*.

(e) *Barafat* dans la Carte.

(f) *Barrat* ou plûtôt *Barinding*, ſur une Rivière près de la pointe de Barra, eſt la Capitale du Royaume de Barra.

☞(g) Deſcription de la Guinée par Barbot. pag. 72. & *ſuiv.*

DESCRIPTION DE LA GAMBRA.

Incertitude sur la source de cette Rivière.

La source de la Gambra est encore incertaine. Comme on n'a pû jusqu'à présent se procurer de véritables lumières, on s'est partagé en autant de conjectures que sur le Niger, dont la plûpart prétendent qu'elle n'est qu'un bras. Cette confusion dans les idées & les témoignages a causé beaucoup d'embarras aux Géographes, & les a jettés quelquefois dans d'étranges contradictions. Baudrand, après lui avoir fait prendre sa source au-delà d'un Royaume, nommé, *Gubert*, & l'avoir fait passer, entr'autres Pays, par ceux de (b) *Genia*, de *Kantari*, de *Gambra*, d'où il lui fait tirer son nom, & celui de *Foulis*, prétend qu'elle se jette dans l'Océan par quatre bras; la *Gambra*, même, la Rivière *Sainte Anne*, *Rio das Ostras*, & la Rivière de *Kasamansa*. Mais il se contredit aussi-tôt, en donnant au Niger, qu'il regarde comme une Rivière différente, deux des bras de la Gambra, qui sont Rio das Ostras, & Kasamansa. Il ajoûte que les deux autres bras du Niger sont *San-Domingo* & *Rio Grande*.

Contradiction de Baudrand.

Opinion de Labat.

Labat, qui releve fort bien cette erreur, est persuadé que la Gambra doit être une branche du Niger. Il fonde son opinion sur le témoignage des Négres, sur-tout des Marchands Mandingos, qui sont depuis long-tems dans l'habitude de voyager sur ses rives, au-dessus des cataractes de Barakonda & jusqu'aux bords d'un Lac rempli de grands roseaux, où elle se perd assez long-tems. Tous ces Négres, dit-il, [apparemment d'après les mémoires de Brue,] s'accordent à déclarer que la Gambra sort du Niger, au-dessous d'une grande cataracte où le Niger se divise en deux branches. Pourquoi feroit-on difficulté, dit Labat, de s'en rapporter à ces témoignages? On lui répond que les doutes ne viennent pas précisément de la grossièreté des Négres, qu'il représente lui-même comme de fort mauvais Géographes, & peu capables de remarquer les détours & les distances; mais de la confusion qu'il met dans son propre récit, de quelque source qu'il en ait tiré les Mémoires, & de plusieurs imperfections qu'il a dû reconnoître lui-même s'il a pris la peine de les examiner.

Elle est confuse & pleine d'erreurs.

Suivant les idées qu'il veut nous faire adopter, la Falemé sortant du Sénégal, ou du Niger, comme il lui plaît de l'appeller, à l'Est au-dessus de Barakotta, où la Gambra s'en sépare, doit nécessairement traverser la Gambra pour venir retomber dans le Sénégal. C'est une observation que nous avons déja faite, & qui suffiroit seule (i) pour ôter toute confiance au témoignage des Négres. Si la situation de Barakotta étoit bien vérifiée, ce qui manque encore au récit de Labat, on découvriroit probablement d'autres erreurs. Il fait sortir du Sénégal la Rivière blanche & la Rivière noire, au-dessus du Roc de Govina, pour y rentrer vingt lieuës au-dessous, & c'est effectivement le lieu où la Relation du Sieur Brue & la Carte génerale du Sénégal, font sortir du Sénégal deux Rivières de ce nom, qui tournent s'y décharger, à beaucoup de distance vers l'Ouest. Seroit-il impossible que ces deux Rivières mal placées dans le récit des Négres, & l'Isle de Kasson qu'elles forment ensemble, fussent le *Baba Degu* des Mandingos?

De

(b) *Genia* paroît être Quinca, Province du Royaume de Bambuck, & Kantari est sans doute Kantor, dernier Royaume au Sud de la Gambra.

(i) Il est surprenant que Labat n'ait pas senti cette absurdité. Au reste voyez, ci-dessus, au Tome III. des remarques fort longues sur l'origine du Niger. pag. 306. & *suiv.*

De L'Isle, qui suivant toute apparence n'ignoroit pas ces récits des Négres, avoit reconnu sans doute qu'ils manquent de vrai-semblance, & n'a pas crû par conséquent qu'il dût s'y arrêter. Il donne à la Rivière de Falemé, dans son Afrique Françoise, un cours de peu d'étendue au Sud de Bambuk, & place l'Isle de Baba Degu tout-à-fait à l'Est du Roc de Govina. A l'égard de la Gambra, il la fait sortir d'un grand Lac plein de roseaux, qu'il nomme *Saport*, cent milles au Sud du Roc de (*k*) Felu; & tirant une double ligne de ce Lac au Roc de Govina, il y joint cette remarque; „ que comme il se trouve un tournant près de ce Roc, on a crû autrefois que la Gambra étoit „ une branche du Sénégal „ [avec lequel elle avoit au moins une communication soûterraine:] & c'est cette branche imaginaire qu'il a voulu désigner par la double ligne. Quelque jugement qu'on puisse porter de cette idée, les observations précédentes ne permettent pas de croire que la Gambra soit un bras du Sénégal dans le sens que les Négres se l'imaginent. La communication que De l'Isle suppose, commence un peu à l'Ouest de Baba Degu, dans un lieu nommé *Bara*, qui pourroit bien être le Barakotta de Labat.

Description de la Gambra.

De L'Isle semble avoir mieux jugé, mais sans preuves.

Les Anglois se sont efforcés, dans plusieurs tems, de découvrir l'origine de la Gambra, sans avoir jamais pû se procurer des lumières certaines au-delà des cataractes de Barakonda, c'est-à-dire, environ cinq cens milles au-dessus de son embouchure. Peut-être ont-ils été arrêtés par les mêmes obstacles qui ont empêché les François de pénétrer sur le Sénégal au-delà du Roc de Govina. Le Capitaine Thomson, & Jobson après lui vers l'année 1618, remontèrent cent vingt lieuës au-dessus de Barakonda. Vermuyden & quelques autres allèrent presqu'aussi loin sous le régne de Charles II. En 1724, le Capitaine Stips alla trente lieuës au-delà de Barakonda. La Compagnie Royale d'Afrique voulant être informée jusqu'où la Gambra étoit navigable, & s'ouvrir de nouvelles voyes de Commerce sur cette Rivière, fit partir en 1732 plusieurs petites Chaloupes pour cette découverte. Thomas Harison, un de ses principaux Facteurs, qu'elle avoit chargé de cette commission, revint à Jamesfort le 10 de Juin de la même année. C'étoit le tems où Moore, dont nous citons ici le témoignage, se trouvoit dans ce Comptoir. Sa curiosité le portant à tout observer, il sçut que Harison n'avoit pas passé *Fatatenda*, mais qu'ayant envoyé de-là une Barque à la découverte, sous la conduite de *Jean Leach*, ce Député avoit rencontré, vingt lieuës plus loin, une chaîne de Rocs qui sembloient boucher le passage de la Rivière, & que cet obstacle joint à la diminution de ses vivres, l'avoit obligé de retourner sans avoir mieux rempli sa commission. Moore ajoûte que, suivant la tradition des Habitans, la Rivière est navigable beaucoup au-delà, jusqu'à certains grands Lacs. C'est tout ce qu'il rapporte sur le témoignage des Négres; & si l'on excepte cette pluralité de Lacs au-lieu d'un, il s'accorde sur ce point avec le récit de Labat. D'autres s'imaginent, continue-t-il, que les Rivières du Sénégal, qui se décharge dans la Mer plus au Nord, & de Kasamansa, qui s'y jette au Sud, viennent toutes deux des mêmes Lacs que la Gambra; & que ces Lacs sont formés par un bras du Nil qui se sépare de ce Fleuve après qu'il

Entreprise des Anglois pour remonter la Gambra.

Elle manque par de foibles raisons.

Opinions sans vrai-semblance.

(*k*) Suivant les informations de Stibbs, ce lieu est à douze journées de marche de Barakonda. Voyez le Voyage de Moore, pag. 300. & *suiv.*

DESCRIPTION DE LA GAMBRA ET DE SES BORDS.

qu'il eſt ſorti des montagnes de l'Abiſſinie (*l*). C'eſt aux Européens que Moore attribue cette opinion, car vrai-ſemblablement les Négres ne connoiſſent pas même le nom du Nil; & paroiſſant la goûter, il l'appuye de l'autorité d'Hérodote, & du Géographe de Nubie. Mais on a vû que Labat ne s'accorde guères là-deſſus avec lui. Au reſte mille raiſons ne permettent pas de penſer que le Nil ait des bras ſi conſidérables, ni qu'aucune Rivière traverſe autant de Pays qu'il faudroit ſe l'imaginer dans la ſuppoſition d'un ſi long cours.

Raiſons dont Labat appuye la ſienne.

N'OUBLIONS pas quelques argumens dont Labat ſe croit bien appuyé pour ſoûtenir que la Gambra eſt un bras du Sénégal. La plus grande objection, dit-il, qu'on puiſſe former contre ſon opinion, c'eſt que ſi le Sénégal, ou le Niger, qui eſt la même choſe dans ſes idées, étoit la ſource de toutes les Rivières qu'il en fait ſortir, il faudroit lui ſuppoſer une prodigieuſe quantité d'eau pour étendre ſon cours l'eſpace de quatre ou cinq cens lieuës juſqu'à ſon embouchure. Mais il prétend répondre à cette difficulté, en faiſant obſerver que l'Afrique n'eſt pas un Pays auſſi ſec que ſe le figurent ceux qui ne croyent pas que le Niger ou le Sénégal reçoive de Rivière ou de ſource pour groſſir ſes eaux, pendant tout l'eſpace qu'il parcourt juſqu'à la Mer. Il eſt certain, continue-t-il, que cette vaſte Région contient un grand nombre de Fontaines, de Marais, de Lacs & de Torrens, qui ſe déchargent dans le Niger ou dans les Rivières qui s'y joignent. Il ne croit pas qu'on en puiſſe douter, ſi l'on conſidère que le Pays eſt extrémement peuplé; ce qui lui paroît encore indubitable, quand on fait réflexion au grand nombre d'Eſclaves qu'on amene de l'intérieur des terres ſur la Côte, ſans parler de ceux qui ſont détruits dans les guerres perpétuelles des Négres, & de ceux qui meurent naturellement. Enfin les pluyes continuelles qui tombent en Afrique dans la ſaiſon humide, c'eſt-à-dire, pendant quatre, cinq, & quelquefois pendant ſix mois, enflent tellement les petites Rivières, & les Lacs, que leurs débordemens, joints à ce qu'elles portent dans leurs lits, fourniſſent aux grandes Rivières cette immenſe quantité d'eau que celles-ci vont décharger dans la (*m*) Mer. [Malheureuſement cette explication de Labat ne répare point ce qui manque aux fondemens de ſon opinion.

Diviſions des Pays au long de la Gambra.

Revenons à des objets plus certains.] Le Nord & le Sud de la Gambra ſont diviſés entre pluſieurs petits Princes Négres, qui prennent tous le titre de Rois, quoique pluſieurs de leurs Etats ſoient de ſi peu d'étendue qu'on peut les traverſer dans l'eſpace d'un jour. Suivant la Relation de Moore, le premier Royaume du côté du Nord eſt celui de Barra, dont on a déja parlé, & qui s'étend vingt lieuës au long de la Rivière. Son Roi eſt de la race des Mandingos, & tributaire du Roi de Barſali. C'eſt dans ce Royaume qu'eſt ſituée l'Iſle *Charles*, ou *des Chiens*, à ſix lieuës de la Mer, & une portée de fuſil [du bord] de la Rivière. Les Anglois y avoient autrefois un Fort, qu'ils ont laiſſé tomber en ruines. On trouve dans la Rivière deux baſſes de ſable & de rocs du côté de Barra; l'une à la pointe de Lemaine, l'autre à la pointe de Sika; la première, ſix milles au-deſſous de Jamesfort, & la ſeconde, un peu au-deſſus.

Barra, où eſt l'Iſle Charles ou des Chiens.

L'ISLE

(*l*) Voyage de Moore. pag. 27. & *ſuiv.* (*m*) Labat Afriq. Occid. pag. 260. & *ſuiv.* & pag. 118.

DESCRIPTION DE LA GAMBRA ET DE SES BORDS.

Situation de l'Isle de James.

L'ISLE de James est située vis-à-vis de Jilfray, d'où il sort une langue de sable & de rocs qui s'étend assez loin au Nord Nord-Ouest, & qui porte le nom de *Compagny's Spit*. Il est arrivé à plusieurs Vaisseaux d'y échouer faute de précaution; [mais il ont été remis à flot, sans aucun dommage, par le secours de la Compagnie, qui n'a reçu aucune marque de reconnoissance pour ce service. L'Equipage prétendant qu'il n'étoit pas autorisé à rien de semblable.]

Royaume de Badelu, & Ville de Tankroval.

APRÈS le Royaume de Barra, on entre à l'Est dans celui de *Badelu*, qui a vis-à-vis de *Tankroval*, Village du Royaume de *Kam* sur la rive du Sud, une Isle dont la Ville même de Badelu n'est séparée que par un filet d'eau. Autrefois cette Isle fournissoit de la pierre à Jamesfort. Mais en 1733, le Directeur Anglois, nommé *Hall*, en trouva, beaucoup plus près du Fort. Le Roi de Badelu est Mandingo, & son Pays a vingt lieuës d'étendue.

Royaumes de Sanjally,

LE Royaume suivant est *Sanjally*, qui malgré sa petitesse est un Pays indépendant. Le Roi est Mandingo, & ses Etats ont quatorze lieuës d'étendue au long de la Rivière.

& de Bursali.

PLUS loin on entre dans une partie du Royaume de Bursali ou *Bur-Salum*, gouverné par un Prince Jalof. Ce Pays commence à la Mer, où la Rivière du même nom vient se décharger. Il s'étend derrière les Royaumes de Barra, de (*n*) Kolar, & de Badelu, d'où s'avançant sur la Gambra, il occupe ses bords l'espace de quinze lieuës. Une de ses principales Villes est (*o*) *Joar*, située à deux milles de la Rivière, dont elle est séparée d'abord par une plaine très agréable de la largeur d'un mille, & de-là par une Crique fort étroite, qui a la même étendue jusqu'au Port de *Kover*. Le Commerce est considérable dans ce Canton, & se fait dans un lieu nommé la Pointe de Rumbo, trois mille au-dessus de Joar, & presqu'à la même distance de Kover. Il se rend alors à Kover, plus de monde que dans aucune autre Ville de la Rivière; parce que si les Marchands ne trouvent pas l'occasion de vendre leurs Esclaves en chemin, c'est dans ce Port qu'ils les amenent. L'eau de la Rivière est toûjours fraîche dans la Crique de Joar.

Commerce de Joar.

Royaume de Yani.

LE Royaume de Bursali est suivi de celui de (*p*) *Yani*, grande Région, qui se divise en deux parties, l'une nommée le haut, l'autre le bas Yani. Elles ont toutes deux chacune leur Roi. Sur la rive de ce Pays est située l'Isle (*q*) *Bird*, douze lieuës au-dessus de Joar. On ne voit point un arbre dans cette Isle; mais le terrain en est marécageux. Trente lieuës au-dessus, contre la même rive, on trouve un grand nombre d'Isles, nommées *Sappo*, dont quelques-unes sont assez grandes, mais toutes inhabitées. Celle qu'on appelle Lemaine (*r*) a quatre lieuës de longueur. Elle est remplie de Bêtes fauves & de Palmiers, ce qui attire souvent les Négres pour la Chasse & pour y

Isle Bird.

Isle Sappo.

Isle le Maine.

(*n*) Kolar est dans les terres entre Barra & Badelu. Labat se trompe ici en mettant Ghika entre ces deux Royaumes.

(*o*) C'est ce que Labat appelle *Guiocher*.

(*p*) *Guiania* dans Labat. Moore dit que c'est le même lieu qui est nommé Ghana par le Géographe Nubien. Mais cela ne peut être, par des raisons qu'on a vûes dans le Livre précédent.

(*q*) Cette Isle n'est pas dans la Carte. Mais sur l'autorité de Labat & de Stibbs; on a mis ce nom à une Isle située entre Yani Marrow & Kassany. Cependant la situation ne s'accorde pas avec les distances assignées par Moore.

☞ (*r*) Dans la Carte cette Isle ne paroît pas être du nombre de celles qu'on comprend sous le nom de Sappo.

DESCRIPTION DE LA GAMBRA ET DE SES BORDS.

y faire du vin. Six ou sept marées au-dessus, est la Rivière de *Sami*, qui vient de fort loin dans les terres, & qui sépare le haut & le bas Yani. Elle produit un grand nombre de Crocodiles. Après avoir dit qu'elle sépare les deux parties du Pays de Yani, la Relation ajoûte qu'elle se jette dans la Gambra entre les Royaumes de Bruko & de Yamyama-Konda; [ce qui fait croire nécessairement que c'est sous ces deux noms que Yani est gouverné par deux Rois.] Quoiqu'il en soit, ces deux Royaumes s'étendent l'espace de quatre-vingt lieuës au long de la Rivière, & sont suivis immédiatement de celui de (*s*) *Woolli*, au travers duquel les Marchands d'Esclaves sont obligés de passer pour se rendre à Kover, Port de Joar. Ce Pays a beaucoup d'étendue au long de la Rivière. Vers *Fatatenda*, la Gambra est aussi large que la Tamise au Port de Londres, & reçoit à la faveur de la marée, qui s'y éleve de trois ou quatre pieds, des Barques de quarante tonneaux. Fatatenda est situé sur la rive du Nord, à cinq cens milles de l'embouchure, & soixante milles au-dessus de Barakonda où le cours de la Rivière est interrompu par les cataractes (*t*).

Bruko & Yamyama.

Woolli.

Fatatenda.

En retournant à l'embouchure de la Gambra pour suivre la rive du Sud, on trouve d'abord, vers la Mer, le Royaume de Kumbo, qui s'étend l'espace d'onze lieuës, depuis le Cap Sainte-Marie jusqu'à la Rivière & au Village de Kabata, lieu célébre par l'abondance de ses Chèvres, de sa Volaille & de ses Bestiaux.

Royaume de Kumbo.

Le Pays suivant se nomme *Fonia* (*v*). Il commence à l'endroit où la Rivière de Kabata tombe dans la Gambra, & s'étend jusqu'à celle de Bintam ou de Vintain, c'est-à-dire l'espace de sept lieuës au long de la Gambra; mais, dans l'intérieur des terres, il devient si grand, qu'il est gouverné par deux Empereurs de la race des Bagnons (*x*). Ces deux Princes ont chacun leurs bornes; & lorsque ce Pays fut découvert, ils n'étoient pas indignes de leurs titres. Mais l'avidité du gain leur a fait vendre un si grand nombre de leurs Sujets pour l'Esclavage, que leurs Etats sont fort dépeuplés.

Pays de Fonia.

Fonia est borné à l'Est par la Rivière de Vintain, dont l'embouchure est large d'un mille, & qui est navigable pendant quelques lieuës. On rencontre sur ses bords à trois lieuës de la Gambra, la Ville de Vintain, située dans le Pays de Fonia; & plus loin du même côté, celle de *Jereja* (*y*).

Vis-à-vis de Jamesfort, du côté du Sud, est une Isle à laquelle on n'a reconnu que depuis peu cette qualité, parce qu'elle n'est séparée de la terre que par une sorte de torrent. Elle se nomme Kabeschir. On y trouve quantité d'excellente pierre, qui sert aujourd'hui aux besoins de Jamesfort.

Isle Kabeschir.

Après le Pays de Fonia on entre dans celui *Kaën*, qui n'en est séparé que par la Rivière de Vintain. *Kaën* est gouverné par un Empereur & par un Roi, tous deux Mandingos, [& qui ont chacun leurs revenus à part.] On trouve dans ce Pays Tankroval, grande Ville sur le bord de la Rivière. Trois lieuës au-dessus de Tankroval, on rencontre, près d'une autre Ville, nommée

Royaume de Kaën.

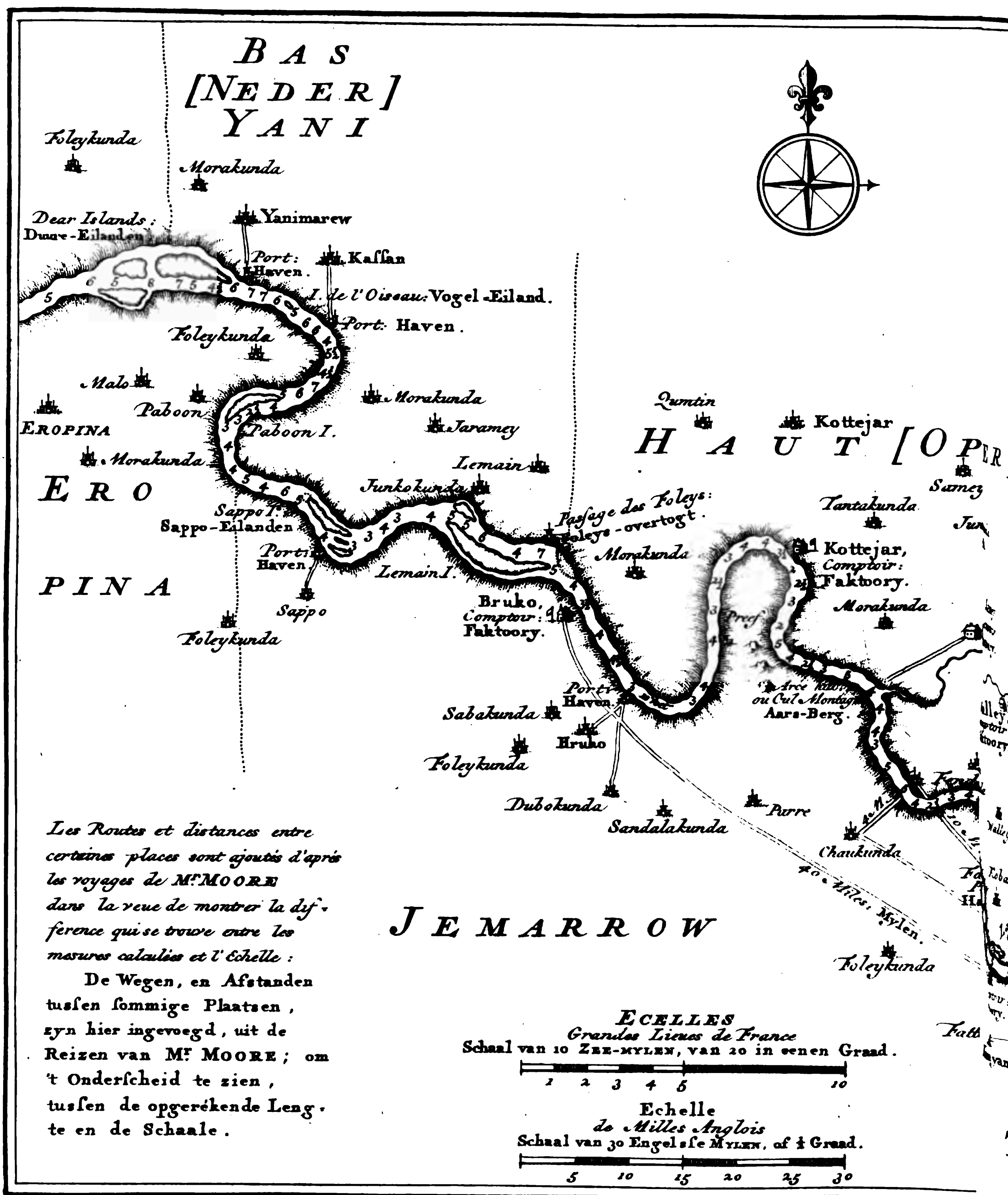
(*s*) Ouli & Oubi dans Labat.

(*t*) Voyages de Moore dans l'intérieur de l'Afrique. pag. 19. & *suiv.*

(*v*) Labat l'appelle *Foigni*.

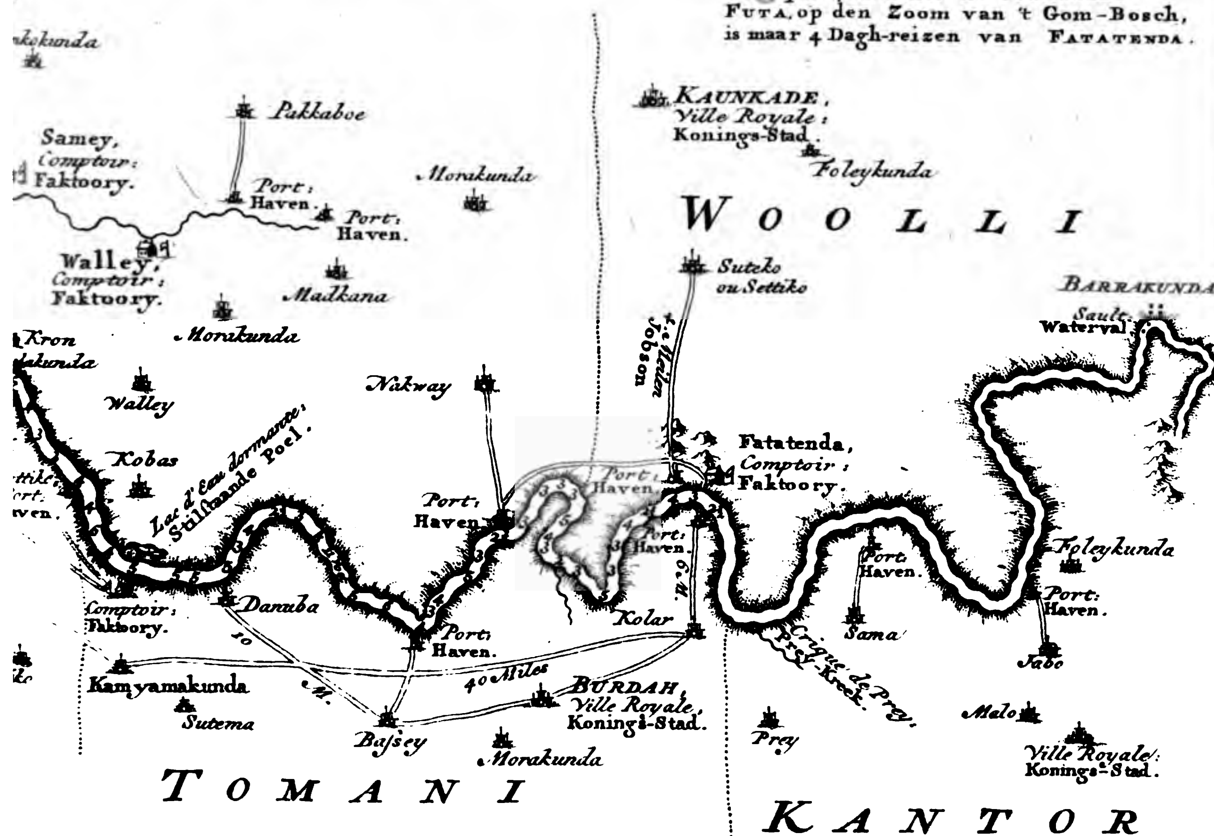
(*x*) Moore dit que les Habitans de ce Pays sont une sorte de *Flups*, mais tous les autres Auteurs semblent en faire deux Peuples différens.

(*y*) Moore l'appelle *Geregia*.



KAART van den LOOP der Riviere GAMBRA, of GAMBEA, van 1

CARTE
Du Cours de la Riviere de
GAMBRA OU GAMBIE
Depuis
EROPINA Jusqua BARRAKONDA
Par le Capit.e JEAN LEACH
en 1732.



ROPINA tot BARRAKUNDA door KAPT. JOHN LEACH, Aº. 1732.

mée *Tendebar*, plusieurs rocs qui s'avancent assez loin dans la Rivière & qui demeurent à sec au départ de la marée. Le Pays de Kaën, a vingt-trois lieuës d'étendue au long de la Gambra.

Description de la Gambra et de ses bords.

A l'Est de Kaën, on trouve *Jagra* (z) Canton célébre par le naturel laborieux de ses Habitans, & riche, par cette raison, en ris & en bled. C'est à ce Royaume qu'appartient l'Isle de l'*Elèphant* dans la Gambra. Elle a quatre ou cinq milles de long. La terre en est marécageuse & couverte de bois.

Royaumes de Jagra,

On entre ensuite dans le Pays de *Yamina*, qui produit beaucoup de volaille & toutes sortes de grains. Il a vis-à-vis de ses rives, une fort belle Isle du même nom, & plus loin, presqu'au milieu de la Rivière, une autre Isle plus petite, qui se nomme l'Isle du Cheval-Marin, parce qu'il s'y trouve toûjours un grand nombre de ces animaux. Le Royaume de Yamina s'étend quatorze lieuës au long de la Gambra. Celui d'*Eropina*, qui le suit, a la même étendue jusqu'à *Jemarrow*.

& de Yamina,

& de Jemarrow.

Le Royaume de Jemarrow est gouverné par un Empereur Mandingo, & s'étend trente-deux lieuës au long de la Rivière. Il a, sur la rive, une grande Ville, nommée *Bruko*, qui n'est habitée que par des Mandingos, zélés observateurs du Mahométisme. Un demi-mille au-dessous de Bruko est une chaîne de rocs, qui se montrent quand l'eau est basse, & qui occupent cinq sixièmes de la largeur de la Rivière, laissant un Canal si étroit contre la rive du Sud, que les grands Bâtimens n'y peuvent passer sans danger, [& que les chaloupes de la Compagnie sont obligées d'attendre pour cela que les Eaux soient basses]. Ce passage porte le nom de *Fulis-pass*. Dans le même Empire, neuf milles plus haut, près d'une Ville nommée *Dubokonda*, on rencontre un autre groupe de rocs qui partant de la rive du Sud occupent les deux tiers de la Gambra. Trois milles plus loin est encore un autre écueil, qui se montre au départ de la marée; mais le Canal est fort libre du côté du Nord.

Chaîne de rocs qui resserre le Canal.

Dubokanda.

Après Jemarrow, on entre dans *Tomani*, grande Contrée, plus remplie de Villes que tous les autres Pays qui bordent la Rivière. Celle qui se nomme *Tamiamakunda*, est considérable par son commerce. Un peu au-dessous de cette Ville, vers le milieu du Canal, on rencontre encore quelques rochers, mais que l'eau ne laisse jamais à découvert. Au Nord de la Rivière, vis-à-vis le Comptoir que les Anglois ont dans la même Ville, on trouve, à un demi-mille dans les terres, un Lac d'eau dormante, de deux milles de longueur, qui est rempli de Poisson. Le Pays de Tomani s'étend l'espace d'environ vingt-six lieuës au long de la Rivière. Il est gouverné par un Prince Mandingo, & celui qui régnoit en 1730 se nommoit Humey *Badsi*.

Royaume de Tomani.

Au-delà de Tomani commence le Royaume de Kantor, qui a sur la rive du Sud, environ six milles au-dessous de *Fatatenda*, une Ville nommée *Kolar*. Ce fut quelques milles au-dessus de ce lieu que Moore finit son Voyage. Il compte depuis *Kolar*, dans Kantor, car il y a aussi une Ville de ce nom dans le Royaume de Barra, cinq cens milles (a) jusqu'au Cap Sainte-Marie, qui fait la pointe Sud de la Gambra à son embouchure.

Royaume de Kantor,

La Description que Labat a donné des Pays qui bordent cette Rivière, diffère un peu de celle de Moore, pour les noms, l'étendue, & quelquefois pour

Différence entre cette Description & celle de Labat.

(z) Glagra dans Labat.

(a) Voyez le Voyage de Moore, pag. 23. & suiv.

DESCRIPTION DE LA GAMBRA ET DE SES BORDS.

pour la situation des lieux. D'ailleurs il ne parle que de ceux qui sont depuis la pointe de Barra jusqu'à deux cens cinquante milles, parce que tout ce qui est au-delà n'étoit pas encore bien connu. Suivant ses idées, les Royaumes de la rive du Nord sont dans l'ordre suivant, de l'Ouest à l'Est. 1. *Barra*, auquel il donne dix-huit lieuës d'étendue sur le bord de la Rivière. 2, *Guiokanda* (*b*), cinq lieuës. 3, *Badissa* (*c*) vingt. 4, *Salum* (*d*), qui enveloppe les trois premiers, dix lieuës. 5, *Guiania* (*e*), deux. 6, *Kuba*, quatre. 7, *Guiania* (*f*), trente. 8, *Ouli* (*g*), qui se termine à Barakonda, quatre-vingt-dix. Tous ces Royaumes comprennent en droite ligne cent septante-neuf lieuës, auxquelles si l'on ajoûte soixante-onze lieuës pour les détours de la Rivière, on aura deux cens cinquante lieuës depuis la pointe de Barra jusqu'à l'extrémité du Royaume d'Ouli.

Le même Auteur divise la rive du Sud en huit Royaumes: 1. *Kumbo* ou *Kombo*, qui, commençant au Cap Sainte-Marie, s'étend l'espace de huit lieuës jusqu'à la Rivière de même nom. Ce Cap, dit-il, est connu par un grand arbre fort remarquable (*h*), qui s'apperçoit de la Mer à beaucoup de distance. 2. Le Royaume ou l'Empire de *Foigny* (*i*), commence à la Rivière de Kumbo, & s'étend l'espace d'onze lieuës jusqu'à celle de Bintam ou de Vintain; car depuis la Rivière de Kumbo jusqu'à celle de *Ferba* on compte trois lieuës; delà trois lieuës encore jusqu'à la Rivière de *Barafet*; une demi-lieuë jusqu'à celle d'*Inderaba*; une demi-lieuë jusqu'à celle de *Painam*, & trois lieuës jusqu'à celle de Vintain. 3. Le Royaume de *Kiana*, (*k*) est borné par la Rivière de Vintain à l'Ouest, & s'étend vingt lieuës au long de la Gambra. 4. Celui de *Jiagra*, (*l*) a dix lieuës de largeur. 5. Celui de (*m*) *Iamana*, quinze. 6. Celui de *Kiakonda*, (*n*) quarante. 7. *Tamana*, (*o*) [autant.] 8. *Kantor*, vingt, dans ce qui en est connu. Ainsi l'étendue de tous ces Royaumes en droite ligne est de cent soixante-cinq lieuës; & si l'on accorde quatre-vingt lieuës pour les détours de la Rivière, on aura près de deux cens cinquante lieuës depuis le Cap Sainte-Marie jusqu'à l'extrémité du Royaume de Kantor (*p*).

Divisions ancienne & moderne.

Au tems de Jobson, tous les Pays, des deux côtés de la Rivière, étoient divisés en moins de Royaumes & soûmis à trois principales Puissances. Ceux du Sud étoient Tributaires du grand Roi de Kantor. Ceux du Nord obéïssoient aux Rois de Barsali & de Woolli, entre lesquels ils étoient également divisés depuis la Mer jusqu'à Barakonda. Cependant ces trois Princes mêmes reconnoissoient l'Empire d'un Monarque encore plus puissant, qui demeuroit (*q*) plus loin dans les terres. Barbot nous a donné les mêmes idées, d'après *Jobson*, mais avec peu d'ordre & sans nommer son guide. Il y ajoûte néanmoins (*r*) quelques circonstances, dont il ne fait pas mieux connoître la

(*b*) *Guicadou* dans sa Carte.
(*c*) *Badibou* dans sa Carte.
(*d*) Barsalli.
(*e*) Apparemment le *bas Yani*.
(*f*) Le haut Yani.
(*g*) Woolli.
(*h*) Il dit ailleurs qu'il y a trois arbres. Notre Carte en met quatre.
(*i*) Fonia.
(*k*) Kaën, dans Moore.
(*l*) Jagar.
(*m*) Yamina.
(*n*) Kiaconda répond à Eropina.
(*o*) Tomany.
(*p*) Voyez Labat dans son Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 269.
(*q*) Voyez le *Commerce d'Or* par Jobson.
(*r*) Voyez sa Description de la Guinée, pag. 76.

la source. Ainsi donnant les observations d'autrui pour les siennes, il confond les anciennes bornes avec les modernes, & ne rapporte presque rien qui ne doive être lû avec les plus grandes précautions. Mais pour ne laisser rien manquer à la Description de la Gambra & des Pays qui bordent cette Rivière jusqu'à Barakonda, nous joignons ici une Carte, qui n'est pas moins éxacte que celle que Labat a donné du Sénégal. La meilleure jusqu'à présent étoit celle de *Moore*, qui se trouve dans le Recueil de ses Voyages. Elle nous a beaucoup servi pour composer la nôtre, mais nous nous sommes attachés principalement à celle du Capitaine Jean *Leach*, levée en 1730. Il connoissoit parfaitement la Rivière, après en avoir observé tous les détours dans plusieurs Voyages qu'il n'avoit entrepris que dans cette vûe.

Description de la Gambra et de ses bords.

Barbot les a confondues.

Cependant il faut convenir que la Carte de la Gambra par Labat n'est pas sans mérite & sans utilité. Elle représente assez bien le cours général, ou la figure de la Rivière, jusqu'aux environs d'*Arse-bill*, au-delà de *Kuttejar*. Mais elle est fort inférieure à celle de Leach pour l'éxactitude. Entre quantité d'erreurs, elle place Barakonda dix mille à l'Ouest de *Tanimarrow*, & par conséquent moins loin de la moitié qu'il ne devroit être de l'embouchure de la Rivière. Ses remarques mêmes confirment l'erreur de cette position, car il dit nettement que Barakonda est à deux cens cinquante lieuës de l'embouchure de la Gambra, & que le Royaume d'*Ouli*, c'est-à-dire *Wooli*, qui finit à Barakonda, s'étend l'espace de quatre-ving-dix lieuës au long de la Rivière; mais après en avoir donné une idée si juste, il le place dans sa Carte à l'Ouest d'Ouli dans la *Guiania* ou dans le haut Yani. M. Danville, dans sa Carte Générale de la Côte, a commis la même faute; & De l'Isle y est aussi tombé dans toutes ses Cartes, excepté dans son *Afrique Françoise* où il paroît avoir apporté plus d'éxactitude.

Remarques sur les Cartes de la Gambra.

§. II.

Etablissemens des Anglois sur la Gambra.

Le principal siége de la Compagnie Royale d'Afrique sur la Rivière de Gambra, est le Fort de James, ou Jamesfort, dans une Isle de même nom, qui sera bientôt décrite avec plus d'étendue. Elle commande entièrement le Commerce de la Rivière. Le second Etablissement des Anglois est près de la Gambra, sur la Rivière de Kabata, dans le Royaume de Kumbo ☞ [du côté du Sud;] mais le Commerce y est peu considérable, parce que le seul objet de ce Comptoir, est de fournir des provisions à la Garnison de Jamesfort. Le troisième est *Jilfray* ou *Gillefrée*, à l'opposite de l'Isle de James, sur la rive Nord de la Gambra, un peu à l'Est du Comptoir François d'Albreda. Ce Comptoir est dans une situation agréable. Il a plusieurs Jardins, d'où Jamesfort tire ses légumes. La Compagnie y a fait faire un Cimetière, pour le Fort & les Comptoirs voisins. C'est aussi le lieu où l'on paye les droits au Roi de Barra.

Ordre des Comptoirs Anglois.

Kabata.

Jilfray.

Le Comptoir de *Vintain* ou de *Bintam*, qui est le quatrième, n'est qu'à six lieuës de Jamesfort, sur la Rivière du même nom, dans le Royaume de *Fonia*, au Sud de la Gambra. Son principal Commerce est en Cire, en Yvoire ☞ [& en Cuirs.] Les provisions y sont à bon marché. V. Plus haut sur la même

Vintain.

ETABLISSEMENS ANGLOIS SUR LA GAMBRA.

même Rivière, à quatorze lieuës de Jamesfort, on rencontre le Comptoir de *Jereja*, dans le Royaume du même nom. Il ne fournit guéres que de la Cire, qui n'y est pas même fort belle, quoiqu'en abondance. Le Bâtiment étoit en si mauvais état dans l'année 1730, que le Roi du Pays n'ayant pas voulu permettre qu'on en fît un neuf plus près de la Rivière, cette difficulté obligea le Gouverneur de Jamesfort de se rendre à Jereja pour terminer les différends. VI. Le Comptoir de *Kolar* fut établi en 1731, dans la Ville de ce nom, sur une Rivière qui se nomme de même & qui appartient au Royaume de Barra, sur la rive Nord de la Gambra. L'Yvoire, la Cire & la Gomme y faisoient l'objet du Commerce; mais la Compagnie ne trouvant pas qu'il répondît à ses espérances a pris le parti de l'abandonner en 1733.

Jereja.

Kolar.

VII. PLUS haut, dans le Royaume de Kaën, sur la rive Sud de la Gambra, on trouve le Comptoir de Tankroval, établi en 1731. Son principal objet est la Cire. VIII. En continuant de remonter la Rivière, on entre du côté du Nord à *Kower*, Port de *Joar*, qui en est à trois milles, dans le Royaume de Barsalli. La Gambra n'a pas de Ville où le Commerce soit plus florissant qu'à Joar. Aussi les Anglois n'y ont-ils pas de meilleur Comptoir. C'est-là que les Marchands Mandingos & Guinées viennent de Galam & de Tombuto, comme on le suppose, & qu'ils apportent leurs marchandises à la Pointe de Rumbo, qui en est fort proche. IX. Le Comptoir suivant, du côté du Nord, est celui de *Yani Marrow*, dans le bas Yani. Ce Port est le plus agréable de la Rivière. La Compagnie n'y a qu'une petite Maison, avec un Facteur Négre, pour fournir des grains à Jamesfort. X. Plus haut, du côté du Sud, dans le Royaume de *Jemarrow*, est le Comptoir de *Bruko*, qui fut établi en 1732, brûlé presqu'aussi-tôt par un accident, rebâti la même année, abandonné en 1735.

Tankroval.

Joar.

Yani Marrow.

Bruko.

XI. KUTTEJAR est un autre Comptoir (a) sur la rive du Nord, à un mille de la Rivière, dans le Royaume du *haut Yani*. Les Inondations l'ayant renversé en 1725, la Compagnie donna ordre qu'il fut transporté à Sami. XII. Le Comptoir de Sami n'étoit qu'à huit milles de Kuttejar par terre; mais étant d'autant plus loin, par eau, qu'il falloit remonter l'espace de douze milles une Rivière du même nom qui vient se décharger dans la Gambra, la Compagnie a desiré qu'on choisît, du moins dans cet éloignement, un lieu plus commode, quatre mille au-dessus. XIII. Ce lieu se nomme Vallia.

Kuttejar.

Sami.

Vallia.

XIV. PLUS loin, dans le Royaume de Tomani, au Sud de la Gambra, est le Comptoir de Yamyamakonda, qui ayant été détruit en 1733 par les Inondations, fut rebâti aussi-tôt par l'ordre de la Compagnie. Son principal Commerce est celui de l'Yvoire & des Esclaves. XV. Le dernier Comptoir au Nord de la Rivière étoit *Fatatenda*. La Gambra est aussi large, dans un lieu si éloigné de la Mer, que la Tamise à Londres. Elle y est aussi fort profonde; &, dans le tems même de la sécheresse, la marée s'y éleve de trois ou quatre pieds. Fatatenda est situé dans le Royaume de Woolli. La perspective de la Rivière y est charmante, & le Pays de Kantor, sur la rive du Sud, en forme une autre qui n'est pas moins agréable. Mais les mauvais traitemens que les Facteurs Anglois recevoient du Roi de Tomani firent abandonner

Yamyamakonda.

Fatatenda.

(a) Stibbs, dans son Journal, recommande si fort la situation de ce lieu, qu'il est surprenant qu'on l'ait abandonné.

donner ce Comptoir en 1734. La Rivière de Gambra étant navigable dans une si grande variété de Nations, offre une carrière assez vaste pour le Commerce, sur-tout lorsqu'il y est presque uniquement entre les mains des Anglois.

Etablissemens Anglois sur la Gambra.

L'Isle de James, qui est leur principal établissement, mérite le soin que Moore a pris d'en faire la Description.

Description de l'Isle de James & de son Fort.

Cette Isle est située (b) presqu'au milieu de la Rivière de Gambra, qui n'a pas moins de sept milles de largeur dans cet endroit. Elle appartient à la Compagnie Royale d'Afrique, mais en payant un petit tribut au Roi de Barra. Son éloignement de l'embouchure de la Rivière est d'environ douze ☞ milles [& elle est à trois milles du bord le plus voisin.] Dans la basse marée, sa circonférence est de trois quarts de mille. On a bâti un Fort régulier (c), à quatre bastions, dont chacun est monté de sept piéces de canon, qui commandent la Rivière autour de l'Isle. Sous les murs du Fort, qui font face à la Mer, on a placé deux Batteries rondes, chacune de quatre grosses piéces de vingt-quatre livres de bale ; entre lesquelles il se trouve neuf petites piéces pour les saluts. Ainsi toute l'artillerie du Fort est de quarante-cinq piéces.

Son Artillerie.

Les Edifices contiennent quelques appartemens commodes, qui servent de logemens au Gouverneur, aux principaux Marchands, aux Facteurs, aux Ecrivains & à l'Enseigne. Au dessous, on a ménagé des Magasins. La Garnison établie doit être composée d'un Officier, un Sergent, deux Caporaux, un Canonier avec son Aide, & de trente Soldats. Mais les maladies, qui sont causées ordinairement par l'usage excessif des liqueurs fortes, réduisent quelquefois la partie militaire des Habitans à la plus triste situation, jusqu'à l'arrivée des recrues d'Angleterre. Les Soldats, les Artisans, & la plûpart des Domestiques & des Esclaves, ont leurs logemens hors du Fort, dans des Baraques, qui ne laissent pas d'être bâties de pierres & de mortier comme le Fort. Mais toute l'Habitation est renfermée d'une palissade, qui a pour fossé naturel une Rivière large de trois milles dans la plus étroite partie de ses deux canaux. Sous les logemens des Domestiques, on a placé les Magazins. Les Loges des Esclaves sont sous celles des Soldats. Pendant le jour, il y a trois sentinelles qui veillent à la sûreté publique ; l'une à la porte du Fort, l'autre à celle de la grande Sale, & la troisiéme hors de l'enceinte, où elle doit se promener continuellement pour observer les Barques qui partent & qui arrivent, & pour en faire son rapport au Gouverneur. Ces trois Gardes sont éxactement relevés de deux en deux heures. Vers le soir, on place une sentinelle sur chaque Bastion, dans l'intérieur des murs, pour crier le *Qui vive* aux Barques & aux Canots qui s'approchent de l'Isle, avec ordre de tirer & de donner l'allarme lorsqu'on ne répond point au troisième cri. Pendant la nuit, deux Soldats font d'heure en heure la patrouille autour du Fort, pour tenir les Esclaves dans le respect & ne laisser partir ou aborder aucune Barque sans permission. Ils ont ordre de crier par intervalle

Sa Garnison.

Précautions pour sa garde.

(b) Barbot dans sa Description de la Guinée lui donne la même situation.

(c) Voyez les Plans. Divers Auteurs, tels que Froger, Labat, Smith, &c. en ont publié dans leurs Voyages ; mais nous avons préféré ceux de Moore pour ce qui regarde l'Isle & le Fort, parce qu'ils ont été levés plus soigneusement.

ETABLISSEMENS ANGLOIS SUR LA GAMBRA.

intervalle, *tout va bien*, ou de faire feu de leurs mousquets pour jetter l'alarme dans le Fort (*d*).

Tems où l'Isle de James fut fortifiée.

L'Isle de James fut fortifiée en 1664 par le Chevalier Robert *Holmes*, pour la sûreté du Commerce Anglois sur cette Côte. Il lui donna (*e*) le nom de *James*, à l'honneur du Duc d'York, qui fut ensuite Jacques II. Il n'y mit d'abord que huit Canons (*f*), mais vers l'an 1690, Barbot parle de fortifications régulières, avec quatre Bastions, montés de soixante ou soixante-dix piéces d'artillerie, & représente l'Isle environnée de trois redoutes, en forme de fer à cheval. La Garnison, suivant le même Auteur, étoit composée de soixante-dix Blancs, & d'autant de Gromettes ou de Négres libres, gagés par la Compagnie (*g*), *Froger*, qui accompagna M. de Gênes dans son Expédition de l'année 1695, parle de quatre Bastions flanqués de brique, de trois fers à cheval hors du Fort, & de plusieurs batteries au long d'une palissade qui environnoit l'Isle entière. Elle étoit alors très-bien munie de toutes sortes de provisions. Il ne lui manquoit, pour la rendre imprenable (*h*), qu'un Magazin à poudre & une Citerne à l'épreuve de la bombe. Cependant elle est sans bois & sans eau; double inconvénient qui la met sans cesse dans la dépendance des rives voisines (*i*).

Elle est prise par les François en 1695.

Jamesfort fut pris pour la première fois par les François, sous M. de Gênes, en 1695, avec une petite Escadre de quatre Vaisseaux & de deux Galiotes à bombes. Froger, qui rapporte cette expédition, étoit lui-même sur la Flotte. De Gênes avoit appris dans l'Isle de Gorée, par un déserteur Anglois, que le Fort étoit dans un misérable état, la Garnison accablée de maladies, & les provisions épuisées. Il entra dans la Gambra, le 22 de Juillet; & l'après-midi du même jour, il environna l'Isle de ses Chaloupes [, qui ☞ portoient pavillon Anglois,] pour lui couper toute communication avec la terre. La nuit suivante, un Portugais nommé Dom Cardos, qui faisoit sa demeure à Jilfray, vint à bord & confirma aux François la mauvaise situation du Fort. D'un autre côté, le Roi de Barra, que le Général François avoit gagné (*k*), refusa d'entrer dans la querelle.

Circonstances de cette expédition.

Le 23 un Officier François, nommé De la Roque, fut envoyé dans l'Isle pour sommer le Gouverneur de se rendre. Il fut reçu à quelque distance dans une Chaloupe, & conduit au Fort les yeux bandés. Le Gouverneur étoit absent; mais celui qui commandoit pour lui, traita splendidement la Roque, & le renvoya avec trois Officiers Anglois, qui demandèrent quelques jours pour délibérer. De Gênes ne leur accorda que jusqu'au jour suivant à six heures du matin. Ils lui écrivirent alors qu'ils étoient résolus de défendre la Place jusqu'à l'extrémité. Le 23 au soir, les Chaloupes Françoises se saisirent d'un Brigantin & de quelques Canots, qui apportoient des provisions pour le Fort. Elles manquèrent le Gouverneur, qui trouva le moyen de rentrer dans sa Place.

Le 24 à huit heures du soir, les François tirèrent deux bombes, mais à la distance où ils étoient encore, elles n'allèrent pas jusqu'au Fort; ce qui leur

(*d*) Voyage de Moore, pag. 14. & *suiv.*

☞(*e*) Il fut appellé ensuite Fort Guillaume.

☞(*f*) Acquisitions des Anglois en Guinée. pag. 9.

☞(*g*) Description de la Guinée, par Barbot. pag. 74.

(*h*) Voyage de Froger, pag. 32. 33.

(*i*) Barbot *ubi supra.*

(*k*) *Angl.* que le Général François ne put pas gagner. R. d. E.

ETABLISSEMENS ANGLOIS SUR LA GAMBRA.

leur fit prendre la résolution d'attendre la marée pour s'approcher. Dans l'intervalle, le Gouverneur, qui se nommoit *Hambury*, jeune homme plus propre au plaisir qu'à la défense d'une Forteresse, envoya une Barque avec le pavillon blanc. L'échange des Otages se fit aussi-tôt, jusqu'à ce que les articles de la Capitulation fussent réglées. Ils le furent dès le même jour, au nombre de dix: I. que les appointemens dûs par la Compagnie à ses Agens & ses Employés seroient acquittés; II. que la Garnison sortiroit avec tous les honneurs de la guerre, armes, bagage, effets, & que chaque Officier emmeneroit un jeune Esclave; III. que les gens mariés & les naturels du Pays auroient la liberté de demeurer; IV. que les Facteurs de la Compagnie au long de la Rivière seroient compris dans la Capitulation, en délivrant les biens qu'ils avoient en garde; V. que le Sieur Charles Duval, Refugié François établi depuis seize ans en Angleterre, & demeurant actuellement dans le Fort, jouiroit des mêmes priviléges que le Gouverneur; VI. que les Anglois auroient deux jours pour régler leurs affaires; VII. que douze beaux Négres (*l*), qui étoient au service de la Compagnie, seroient libres de se retirer; VIII. qu'on donneroit à la Garnison, dans l'espace de trente jours, un Vaisseau à trois mâts, avec des munitions & des vivres pour la transporter en Angleterre; IX. qu'on lui accorderoit des passe-ports, dont on lui garantiroit la vertu; X. qu'à toutes ces conditions, les effets de la Compagnie Royale d'Afrique seroient délivrés au Général François, suivant le Mémoire qui lui en étoit fidélement offert, & qui contenoit cinq cens quintaux d'Yvoire, trois cens quintaux de Cire, cent trente Esclaves mâles & quarante femmes dans l'Isle, cinquante à Jilfray, & des marchandises de l'Europe pour la valeur de huit mille (*m*), écus; avec soixante-douze canons montés, trente sans affuts, & toutes les provisions de guerre & de bouche qui se trouveroient dans l'Isle.

Articles de la Capitulation.

Le 27 à la pointe du jour, le Major de l'Escadre, nommé De la Perriere, avertit Hambury de se préparer à quitter la Place. A six heures du matin, le Sieur de Fontenay, nommé au Gouvernement par le Général François, prit terre dans l'Isle & fut reçu par Hambury, qui lui présenta les clefs du Fort. Les Anglois furent conduits, avec leur Gouverneur, à bord de la Félicité, Vaisseau de l'Escadre Françoise. Tous les Pavillons furent déployés, & le *Te Deum* chanté avec une décharge de trente-sept piéces de canon. Le 28, de Gênes fit demander au Roi de Barra les effets des Anglois, qui étoient à Jilfray. Ce Prince répondit que le Fort s'étant rendu, tous les biens qui étoient à Jilfray lui appartenoient. Mais voyant que les François alloient employer la force, il prit le parti de ne leur rien contester. Le 30, de Gênes mit en délibération au Conseil, s'il étoit à-propos de conserver le Fort ou de le démolir. On se détermina pour le dernier de ces deux partis, & les quatre jours suivans (*n*) furent employés à miner les Bastions, qu'on fit sauter avec les murs. Le canon qui ne put être chargé à bord, fut encloué. Enfin les Officiers de la Compagnie Angloise s'étant embarqués pour retourner en Angleterre par la Cayenne, les François sortirent de la Gambra le 24 d'Août & firent voile au Brésil (*o*).

La Place est remise aux François.

MALGRÉ

(*l*) *Angl.* douze Négres libres. R. d. E.
(*m*) *Angl.* de quatre-vingt mille. R. d. E.
(*n*) *Angl.* & les 17. 18. 19. & 20 d'Août. R. d. E.
(*o*) Froger, Voyage à la Mer du Sud, pages, 2. 6. 21. &c.

Etablissemens Anglois sur la Gambra.

Malgré la démolition du Fort, la Compagnie Françoise d'Afrique envoya ordre à ses Officiers du Fort Saint-Louïs, de prendre possession de l'Isle de James en son nom. On ne s'apperçut pas néanmoins qu'elle pensât sérieusement à le faire réparer, car elle n'envoya personne pour s'y établir (*p*). L'Isle ayant été restituée aux Anglois par le Traité de Ryswick, la Compagnie Royale d'Afrique entreprit aussi-tôt de faire rebâtir le Fort. Elle se proposoit d'y mettre quatre-vingt-dix piéces de canon, d'y entretenir une Garnison de (*q*) deux cens cinquante hommes. Mais la guerre s'étant renouvellée en 1702, les François, sous la conduite de La Roque qui avoit été du Siége précédent, & qui commandoit la *Mutine*, accompagné de Saint-Vandrille Commandant d'une Frégate nommée l'*Hermione* (*r*), surprirent le Fort, en tirèrent cent mille écus de rançon, & ne laissèrent pas d'enlever deux cens cinquante Esclaves avec une grosse quantité de (*s*) marchandises. La Roque fut tué dans cette attaque.

Elle retourne aux Anglois par le Traité de Ryswick.

Autre prise de Jamesfort par les François.

En 1709 les François firent une troisième entreprise avec quatre Frégates, sous M. Parent, qui prit encore une fois le Fort, & qui se saisit (*t*) d'un Vaisseau chargé d'Esclaves. Ensuite l'Isle James fut pillée deux fois par des Pyrates Anglois, qui infestèrent en 1720 la Côte de Guinée. On trouve les circonstances de ces deux actions dans l'Histoire des Pyrates. La première fut éxécutée par *Howel Davis*, qui s'étant embarqué à Bristol sur le *Cadogan Snow* commandé par le Capitaine *Skinner*, avoit été pris par le Pyrate *England*, près de Sierra-Leona. Mais ce Brigand, après avoir assassiné le Capitaine Skinner, avoit fait présent du Vaisseau à Davis, dans l'espérance de l'associer à ses entreprises. Cependant Davis ne trouvant pas son Equipage disposé à suivre les Pyrates, s'étoit rendu à la Barbade, où sur les informations des Matelots, sa garnison avoit été confisquée & lui-même jetté dans une prison. Il y avoit été sévèrement éxaminé, sans pouvoir être convaincu de Pyraterie. Enfin, ayant obtenu la liberté, il avoit été employé, par le Capitaine *Woods Roger*, pour commander un petit Bâtiment de Commerce, dont tous les Matelots s'étoient trouvés tant de penchant à la Pyraterie, qu'ayant résolu de concert d'embrasser cette infâme profession, ils l'avoient choisi pour leur Chef. Il n'avoit pas manqué de bonheur dans la plûpart de ses entreprises. On nomme celle de St. Jago, capitale d'une des Isles du Cap-Verd, où il pénétra pendant la nuit dans le Fort; & quoiqu'il ne pût se saisir du Gouverneur, qui fit une vigoureuse résistance dans sa Maison, il ne se retira pas sans avoir causé beaucoup de mal aux Portugais. Ce fut delà qu'il se rendit dans la Rivière de Gambra, pour surprendre Jamesfort où il avoit promis à ses gens de leur faire trouver beaucoup d'or & d'autres richesses. Les circonstances de cette entreprise sont si singulières qu'elles méritent de n'être pas oubliées. Davis jugeant qu'il n'avoit rien à se promettre de la force, avoit formé le plan d'un artifice encore plus téméraire. A la vûe de l'Isle, il cacha tous ses gens sous le pont, à la réserve de cinq ou six, qui paroissoient employés à la manœuvre, avec l'habit ordinaire des Matelots. Dans

Il est pillé par les Corsaires.

Avanture de Davis.

(*p*) Labat Afriq. Occid. Vol. IV. pag. 293.

(*q*) Voyez le Livre Anglois intitulé, Acquisitions des Anglois en Guinée, pag. 9.

(*r*) Barbot Description de la Guinée. pag. 427.

(*s*) Gazette de Paris, onze d'Avril 1703. apud eund.

(*t*) Gazette de Paris, 9 Nov. 1709.

Etablissemens Anglois sur la Gambra.

Dans cet état, qui ne pouvoit causer de défiance à la Garnison, il s'approcha sous le Pavillon Anglois; & se mettant dans sa Chaloupe avec son Pilote & son Chirurgien, qui étoient vêtus comme lui assez honnêtement, il se présenta au rivage. Il y fut reçu par une file de Mousquetaires, qui le conduisirent dans le Fort. Aux interrogations du Gouverneur, il répondit qu'il étoit de Liverpool; qu'ayant fait voile au Sénégal pour se procurer de l'yvoire & de la gomme, il avoit été poursuivi par deux Vaisseaux François, & que sa cargaison consistoit en fer & en étain. Le Gouverneur lui fit donner la valeur de sa cargaison en Esclaves. Ensuite lui ayant demandé s'il avoit à bord des liqueurs de l'Europe, Davis répondit qu'il n'avoit que ce qui étoit nécessaire à son Bâtiment; ce qui n'empêchoit pas qu'il ne pût en donner quelques flacons à d'honnêtes gens qui en étoient dépourvus. Le Gouverneur lui offrit à dîner avec ses deux Officiers. Il accepta cette invitation, & pendant qu'on se préparoit à le bien traiter, il retourna sur son bord pour en apporter de l'eau-de-vie, avec la précaution de laisser ses deux Officiers à terre. Il revint bientôt dans sa Chaloupe, accompagné de six ou sept de ses Brigands les plus résolus, qui portoient des armes cachés. On ne leur demanda pas d'explication lorsqu'on les vit chargés de verres & de bouteilles. Comme il n'étoit retourné à bord qu'après avoir fait ses observations, il avoit donné ordre à ses gens de s'arrêter dans la chambre de garde avec les Soldats, & de se tenir prêts à s'assûrer des armes lorsqu'ils lui entendroient tirer un coup de pistolet. Il rentra dans la chambre du Gouverneur, qu'il trouva occupé des préparatifs du dîner. Il prit avec ses deux Compagnons un moment favorable pour l'arrêter; & tirant son coup, l'étonnement des Gardes autant que la hardiesse de ses Brigands le rendit maître des armes de la Garnison. Ensuite le Pavillon de la Compagnie, qu'il fit mettre sur le Fort, servit, comme il en étoit convenu avec les gens du Vaisseau, à lui faire envoyer sur le champ un renfort, qui lui assûra la possession de l'Isle sans répandre une goute de sang. Plusieurs Soldats de la Compagnie entrèrent volontairement à son service, & ceux qui refusèrent de se joindre à lui furent, mis en sûreté sur une grande Barque qui se trouvoit dans la Rivière. Il eut toute la liberté qu'il desiroit pour piller le Fort. Les richesses que les Facteurs y avoient rassemblées montoient à deux mille livres sterling en lingots d'or, avec quantité de précieuses marchandises. Après avoir transporté le butin à bord, il fit démolir les Fortifications de l'Isle (v).

Adresse avec laquelle il se saisit de Jamesfort.

Il pille l'Isle & démolit les Fortifications.

Autre pillage par Massey.

La Compagnie Royale ayant reçu cette fâcheuse nouvelle, envoya, l'année suivante, un Vaisseau nommé *Gambra Castle*, sous le Commandement du Capitaine *Russel*, avec une Compagnie de Soldats commandée par le Major Massey, pour rétablir & garder le Fort. Ils arrivèrent dans la Gambra au mois de May. Massey prit terre dans l'Isle de James avec sa Compagnie. Le Colonel Whitney, qui en avoit été nommé Gouverneur, y étoit arrivé aussi depuis peu de jours. Ces deux Officiers furent peu satisfaits de l'accueil qu'ils reçurent des Marchands. Massey ayant fait retentir particulièrement ses plaintes, Georges *Lowther*, second Pilote du *Gambra Castle*, qui avoit quelque sujet de ressentiment contre Russel son Capitaine, poussa l'Equipage du Vaisseau à

(v) Histoire des Pyrates, par Jonston, pag. 130. & *suiv.*

ETABLISSEMENS ANGLOIS SUR LA GAMBRA.

à prendre parti pour Maſſey. Ils n'eurent pas de peine enſemble à ſe rendre les maîtres. Toutes les proviſions qui avoient été débarquées rentrèrent à bord. Le canon du Fort fut démonté; & Maſſey, avec Lowther & leurs Partiſans, remirent immédiatement à la voile. Le parti qu'ils prirent enſuite fut d'éxercer la Pyraterie. Mais cette vie ayant bientôt paru ennuyeuſe à Maſſey, il retourna dans ſa Patrie; où il fut pendu ſur ſon propre témoignage (x).

Malheureuſe fin de cet Officier.

JAMESFORT s'eſt rétabli par degrés, & forme le principal ſiége de la Compagnie Royale d'Afrique ſur la Gambra. Nous conclurons cet article par l'idée qu'on nous donne de ſa ſituation préſente dans un Mémoire de la Compagnie au Comité du Commerce & des Colonies, daté le 26 de Mars 1736 „ (y). Jamesfort & ſon Iſle, dans la Rivière de Gambra, ſur la Côte du „ Nord. Cette Iſle eſt environnée de Fortifications & de groſſe artillerie, „ bien fournie de petites armes & de munitions. Elle avoit autrefois quatre-„ vingt-dix piéces de canon. Elle n'en n'a aujourd'hui que trente & une, a-„ vec des Magazins, des logemens pour le Gouverneur, les Facteurs, les „ Ecrivains, les Officiers, les Soldats, les Artiſans, & les Eſclaves du Fort. „ Elle a, pour les Négres du Commerce, une maiſon qui en contient deux „ cens.

Etat préſent de Jamesfort.

(x) Il y a quelque choſe de ſi étrange dans la conduite de Maſſey, qu'on ne peut ſe diſpenſer d'en toucher ici quelques circonſtances. Après les violences qu'il avoit commiſes à Jamesfort, il éxerça la Pyraterie avec Lowther, & dans un Voyage qu'ils firent à la Barbade ils prirent pluſieurs Vaiſſeaux. Cependant Maſſey prenant bien-tôt cette vie en horreur, quitta ſon aſſocié & ſe rendit à la Jamaïque, où il ſe remit à la diſcrétion du Chevalier Nicolas Laws, qui le reçut bien, lui donna un certificat pour le mettre à couvert des pourſuites, & lui prêta même de l'argent. En arrivant enſuite à Londres, il écrivit une Lettre aux Directeurs de la Compagnie Royale d'Afrique, dans laquelle il confeſſoit toutes ſes fautes, qu'il attribuoit à la vérité aux injuſtices qu'on lui avoit fait eſſuyer; mais il confeſſoit qu'il avoit mérité la mort, en ſe remettant à la merci de la Compagnie, & demandant que ſi on le condamnoit au ſupplice ce fût d'une manière digne d'un Soldat. La réponſe qu'il reçut à cette lettre, fut qu'il avoit mérité d'être pendu. Cependant loin de ſe cacher, il prit un logement au milieu de Londres, & le jour ſuivant il s'adreſſa aux Officiers de la Juſtice pour s'informer s'ils n'avoient pas donné des ordres contre le Capitaine Maſſey pour crime de Pyraterie. Les Officiers lui ayant répondu qu'ils ignoroient cette affaire, il leur déclara qu'il étoit l'homme dont il parloit, & leur apprit même le lieu de ſa demeure. Deux ou trois jours après il fut arrêté ſur ſa propre information, & conduit devant les Magiſtrats, qui n'eurent pas d'autres preuves contre lui que ſa lettre & ſes propres aveux. Là-deſſus néanmoins il fut mis en priſon; & le Capitaine Ruſſel ayant été cité pour témoin avec le fils du Colonel Whitney, il fut condamné à la mort & bientôt éxécuté.

(y) *Angl.* 1726. R. d. E.

CHAPITRE III.

Voyage du Capitaine Richard Jobſon pour la découverte de la Rivière de Gambra & du Commerce d'Or de Tombuto.

ON nous a conſervé deux Mémoires qui appartiennent à ce Voyage; l'un qui en eſt le Journal (a), & qui contient le paſſage du Capitaine Jobſon.

(a) Il porte le titre de Golden Trade, &c.

Jobson d'Angleterre à la Gambra, avec sa navigation sur cette Rivière jusqu'à Tinda; l'autre, qui est la Relation de ses entreprises pendant le séjour qu'il fit dans cette Contrée, & qui renferme une description de ses Habitans, avec l'Histoire naturelle du Pays. La première de ces deux piéces fut publiée en 1623 par Jobson même; elle contient cent soixante-six pages *in*-4o, sans y comprendre une Epître au Gouverneur, & à la Compagnie de *Ginney* & de *Binney*, c'est-à-dire, de Guinée & de Benin.

INTRODUCTION.

TROIS ans après, Purchass (*b*) inséra dans sa Collection l'extrait de ce ☞ Journal de Jobson qui n'avoit jamais été publié; [& un Abrégé de la Relation. Ces deux piéces se trouvent dans le même Volume, mais l'une ne suit pas l'autre; apparemment que Purchass se proposoit d'abord d'omettre la dernière; mais qu'il l'inséra ensuite, parce qu'il comprit que l'une seroit incomplette sans l'autre.]

Motifs qui conduisirent les Marchands Anglois à la Gambra.

IL y avoit déja long-tems que la Rivière de Gambra étoit connue des Portugais. Ils y avoient un Commerce établi depuis le tems de Cada Mosto. Les Anglois connoissoient aussi cette Rivière depuis le milieu du seizième siécle; mais c'étoit seulement par les Voyages de quelques Marchands particuliers, qui n'ayant pas été capables de penser à des Etablissemens ni de pousser leurs découvertes, avoient abandonné leurs entreprises. Ce ne fut qu'en 1618 que plusieurs Négocians de Londres formèrent une Compagnie, dans l'unique vûe d'étendre de ce côté-là le Commerce de l'Angleterre. Ils avoient appris des anciens Historiens que l'Ethiopie & les Parties méridionales de l'Afrique étoient des Régions remplies d'Or. Jobson raconte qu'ayant pris diverses informations, ils sçurent de quelques autres Anglois qui éxerçoient le Commerce en Barbarie, que tout l'Or des Mores leur venoit de plusieurs Pays fort éloignés dans le Continent d'Afrique, & passoit par d'immenses Déserts. Ce récit paroissant confirmer le témoignage des Anciens, ils conclurent que la Terre d'Or devoit être quelque part au Sud de Maroc; sans quoi les Marchands de la Méditerranée auroient eu là-dessus quelques lumières. Tel fut le premier fondement sur lequel ils résolurent d'aller à la découverte du Commerce de l'Or, & de commencer par les Rivières qui viennent se perdre dans l'Océan sur la Côte Sud-Ouest de l'Afrique (*c*).

Entreprise de Thompson.

EN 1618, c'est-à-dire, la même année qu'ils obtinrent leur Charte, ils firent partir la *Catherine*, Bâtiment de cent vingt tonneaux, sous la conduite de Georges *Thompson*, qui avoit fait pendant long-tems le Commerce en Barbarie. La cargaison montoit à la valeur de dix-huit cens cinquante-sept livres sterling. Il avoit ordre d'entrer dans la Rivière de Gambra, & de laisser son Vaisseau dans quelque Port commode, pour remonter avec les Chaloupes. Il suivit ses instructions, mais dans son absence, le Vaisseau, qu'il avoit laissé derrière lui à Kassan, fut saisi, & tout l'Equipage massacré par un petit nombre de Portugais & de Mulâtres qui avoient été reçus à bord. Thompson pénétra fort loin dans la Rivière; & trouvant, avec beaucoup de douceur

(*b*) Voyez le Pilgrimage de Purchass, Vol. II. pag. 1567. Le titre de cette feuille est, *A true Relation*, &c. c'est-à-dire, véritable Relation du Voyage de M. Richard Jobson, &c. extraite de son grand Journal.

(*c*) Voyez le *Golden Trade de Jobson*, pag. 2. & *suiv.* [Ceci semble avoir été entrepris sur le plan de Ramusio, qui ne réussit cependant pas aux Portugais, comme on l'a vû ci-devant.]

INTRODUCTION.

Malheur de son Vaisseau & de l'Equipage.

douceur dans les Habitans, des apparences extrémement favorables au Commerce, il y forma un Etablissement, sans être découragé par l'infortune de son Vaisseau. Mais il se hâta de donner avis de cette disgrace à la Compagnie, pour en obtenir promptement quelque renfort. Ses demandes furent écoutées. On lui envoya le Saint-Jean, de cinquante tonneaux, avec une cargaison propre à ses vûes, & le plein pouvoir de revenir en Europe ou de soûtenir son entreprise suivant les facilités qu'il y trouveroit. Ce secours arriva malheureusement dans la mauvaise saison. Les maladies ou l'intempérance de l'Equipage en ayant fait périr la plus grande partie, Thompson renvoya ce Vaisseau, avec des Lettres pour solliciter de nouveaux secours, & la promesse de remonter plus loin sur la Rivière, quoiqu'il ne lui restât pas plus de huit hommes.

Nouvelle entreprise des Marchands de Londres.

Cependant la Compagnie de Londres ne se rebutant pas de cette seconde disgrace, fit partir, au mois d'Octobre suivant, qui étoit la saison la plus favorable, un Vaisseau nommé le *Sion*, d'environ deux cens tonneaux, & la Pinasse le *Saint-Jean*, de cinquante tonneaux, sous le commandement de l'Auteur. En arrivant dans la Gambra, Jobson apprit la malheureuse mort de Thompson, qui avoit été tué dès le mois de Mars. Cet ardent Voyageur avoit rempli trop fidélement ses promesses. Il s'étoit mis dans sa petite Chaloupe avec deux de ses gens & quelques Habitans du Pays. Sa hardiesse & son industrie, sur laquelle il faisoit plus de fond que sur ses forces, l'avoit conduit jusqu'à *Tinda*, c'est-à-dire, vingt-cinq ou trente lieuës au-dessus de Barrakonda, dans le dessein de conférer avec *Buckor Sano*, Marchand Négre dont le nom reviendra ici plusieurs fois (*d*). A force d'informations il avoit appris qu'il étoit passé plusieurs Caravanes pour aller faire leur provision de sel, dans les Etats du *Bur-Sal*, & que le principal Négociant de cette Contrée étoit ce même *Buckor Sano*, qui entretenoit trois cens Anes pour son Commerce. C'étoit sur ce fondement qu'il avoit entrepris le voyage de Tinda. Mais il s'y arrêta peu, parce qu'à son arrivée il trouva que Buckor Sano étoit allé beaucoup plus loin pour faire l'emploi de son sel. Cependant il se crut assez payé de ses peines par le bonheur qu'il avoit eu de découvrir les traces des Mores de Barbarie, & d'être venu si près des lieux qu'ils fréquentoient. Il ne parla plus que de former des Etablissemens, & de fortifier la Rivière, pour en éloigner les autres Nations (*e*). Il paroît que s'étant oublié dans cette occasion, il voulut prendre sur ses gens un air d'empire & de fierté qui les révolta contre lui. Enfin il eut le malheur d'être tué dans une querelle; & sa mort fit perdre avec lui toutes ses découvertes, parce qu'ayant voulu s'en réserver tout le fruit, il n'avoit rien confié au papier. Son destin sembloit inévitable, car peu de tems avant sa mort, les Portugais ayant excité le Roi de Nany (*f*) à faire marcher quelques Troupes de Cavalerie pour le tuer avec tout son cortége, il n'avoit dû son salut qu'à la protection du Ferambra (*g*), qui avoit armé ses Peuples pour le défendre (*h*).

Progrès de Thompson.

Sa mort. Ses découvertes sont ensevelies avec lui.

Jobson

(*d*) Golden Trade de Jobson, pag. 7.

(*e*) *Ibid*. pag. 84.

(*f*) C'est apparemment *Yani*, ou Guiani suivant la Carte de Labat.

(*g*) C'est le troisième titre d'honneur des Pays au long de la Gambra. La résidence de ce Prince étoit à trois milles de Kobabo Konda, Port de Seriko.

(*h*) Golden Trade de Jobson. pag. 100.

INTRODUCTION.

Jobson, en arrivant dans le Pays, résolut d'employer le même zèle, avec plus de prudence, pour répondre aux vûes de la Compagnie. Il remonta la Rivière jusqu'à *Tinda*, en prenant à chaque Village des informations sur le Commerce de l'Or. Il fit aussi quelque trafic dans les mêmes lieux; mais la mauvaise conduite de plusieurs de ses Compagnons & la nature même de ses marchandises qui n'étoient pas propres au Pays, ruinèrent une partie de ☞ses espérances. [Il attribue la cause de ce mauvais succès à certains Marchands de la nouvelle Compagnie. Il insinue (*i*) que ces gens, jaloux peut-être que des personnes de condition, ou d'autres qui n'avoient pas été élevées dans le Négoce, s'avisassent de vouloir partager avec eux les profits du Commerce; ou fâchés de ce qu'on n'employoit pas uniquement à cette affaire des gens qui leur fussent entièrement dévoués, firent tout ce qu'ils purent pour que cette entreprise échouât.

La méthode qu'ils suivirent pour en venir à bout, fut de joindre un certain Lovve en commission avec Jobson (*k*), & de faire embarquer sur son Vaisseau quelques autres de leurs créatures, qui disposoient de tout à leur gré, & qui s'opposoient aux mesures les plus convenables. Ils empêchèrent qu'ils n'eussent à bord les provisions nécessaires, & une cargaison suffisante, sous prétexte que le meurtre de Thompson prouvoit que les Peuples qui habitoient au long de la rivière étoient des Barbares, auxquels on ne pouvoit pas se fier. Cependant ces mêmes gens qui ne négligeoient rien en secret pour décrier ce Voyage, étoient ceux qui affectoient publiquement de l'avoir le plus à coeur. Jobson s'efforce de faire connoître leur hypocrisie & leurs ruses, & il finit en disant que, quoiqu'ils ayent tant fait que de rendre son voyage inutile à la Compagnie, ce qui étoit leur but, ils n'ont pas laissé que d'en tirer parti pour leur intérêt. Malgré ce mauvais succès, Jobson exhorte encore la Compagnie à persister dans son dessein. Il fait voir que tout ce que l'on a publié de la barbarie des Habitans, & des mauvaises qualités de l'air des environs de la Gambra, sont autant de faussetés; & il s'étend à prouver que l'on a surmonté les plus grandes difficultés par les découvertes qu'il a fait de cette Rivière, des saisons dans lesquelles on peut la remonter, & du Commerce de l'Or. Mais dans la suite, la Compagnie rencontra tant d'opposition, apparemment de la part de ces mêmes Marchands, & des Interlopes, quelle fut obligée de laisser tomber cette entreprise, comme on la vû ci-devant.]

Raisons qui portèrent Jobson à publier la Relation de son Voyage.

A son retour en Angleterre, il publia la Relation de son Voyage dans une double vûe; l'une de faire connoître la malignité des Marchands qui avoient traversé son entreprise; l'autre, d'encourager la Nation à profiter de ses dé☞couvertes [sur le commerce de l'Or. Plusieurs personnes l'ont sur-tout pressé de publier ses remarques sur ce dernier article, & Purchass entr'autres, ayant lu son Journal, l'exhorta fort à ne pas cacher plus longtems des particularités

☞(*i*) Dans sa Dédicace, il reproche à ces Marchands d'être les ennemis déclarés des gens de condition qui cherchent à faire des Découvertes; & de s'opposer à eux comme s'ils vouloient mal-à-propos s'initier dans leurs mystères; de les maltraiter, tant en leur personne, qu'en celle de ceux qu'ils employent; & de leur faire perdre tout le fruit de leurs Découvertes sous de frivoles prétextes; & de substituer en leur place des personnes qui souvent n'ont d'autre qualité que celle de leur être dévoués, & de ne sçavoir pas récompenser le mérite.

☞(*k*) Ceci semble prouver que ces Marchands étoient membres de la Compagnie.

INTRODUCTION.

cularités qui pouvoient si fort contribuer à l'honneur & au bien de sa Patrie.] Son Ouvrage est divisé en neuf parties, [sans compter l'Introduction & la Conclusion.] Il nous apprend dans l'Introduction, les causes de son Voyage. Ensuite il passe à la Description de la Rivière de Gambra, & des secours qu'on en peut espérer pour un Etablissement. Il tombe de-là sur les Habitans, qu'il distingue en trois sortes; les Mandingos ou les Négres; les Fulbiés (*l*), qui sont d'un brun foncé, & les Portugais répandus dans divers Cantons. Il s'étend sur leurs usages, leurs Bâtimens, leurs Forts, & leur Gouvernement civil; après quoi il parle des Marbuts, qui sont tout-à-la-fois Prêtres & Marchands. Il traite de leur Religion, de leur Commerce, de leurs Amusemens, de leur Agriculture, des Grains & des Plantes dont ils ont l'usage, de la variété des Saisons & des qualités du Climat. Dans les dernières parties, il rend compte des Animaux du Pays, & sur-tout des Oiseaux.

Jugement sur cet Ouvrage.

SES remarques sur quantité d'articles, sont les plus éxactes & les plus complettes qu'on ait sur cette partie de l'Afrique. Jobson pénétra sur la Gambra, plus loin qu'aucun Anglois avant & depuis son Voyage. Sa narration paroît fidéle. S'il rapporte quelque chose sur le témoignage d'autrui, il cite ses autorités. Mais son style est obscur, ennuyeux, affecté; & quoiqu'il ait divisé son Ouvrage en plusieurs parties, il est sujet à tomber souvent dans la confusion, par le mélange de ses matières.

EN donnant ici la substance de ses deux piéces, on a pris soin, suivant la méthode qu'on s'est imposée dans ce Recueil, de joindre ensemble tout ce qui regarde le Voyage & les entreprises de l'Auteur; & l'on a réservé ses Observations sur les Habitans & sur les productions naturelles du Pays, pour les incorporer avec celles des autres Voyageurs.

(*m*) Ce sont les Foulis.

§. I.

Navigation de l'Auteur & ses entreprises sur la Gambra.

JOBSON. 1620. Départ de Jobson.

JOBSON partit de Gravesend le Samedi 5 d'Octobre 1620. Il se rendit à Darmouth, d'où il mit à la voile pour les Canaries le 25 du même mois; & dès le 4 de Novembre il arriva le matin à la vûe de Lancerota. Le 5 après-midi, il passa la grande Canarie, sans trouver rien de remarquable jusqu'à (*a*) *Travisco*, où il arriva le 14 de Novembre (*b*).

EN entrant dans cette Rade, il découvrit à l'ancre trois Vaisseaux François & un Hollandois. Mais n'ayant rien à démêler avec ces deux Nations, il fut plus attentif à l'arrivée d'un Habitant Portugais du Pays, nommé *Francisco*, qui après s'être informé fort curieusement si les deux Bâtimens Anglois faisoient voile à la Rivière de Gambra, lui donna une Lettre d'un Anglois, nommé *Cramp*, envoyé par la Compagnie de Londres à Sierra-Leona, pour approfondir l'affaire de la *Catherine*, Vaisseau du Capitaine *Thompson*, & le meurtre de ses gens. Jobson excité par cette Lettre entra dans

(*a*) C'est *Rufisco*, autrement *Rio Fresco*.
(*b*) *Purchass dit*, de Février, mais c'est une faute.

dans la Rivière de *Bursal* & fit quelque recherche des Meurtriers. Mais elle n'aboutit qu'à saisir les effets d'Hector *Nunez*, qui passoit pour le principal auteur du massacre. Tous les Portugais que Jobson rencontra lui parlèrent de cette avanture avec horreur; c'est-à-dire, qu'ils se mirent à couvert sous de fausses apparences, car ils n'étoient tous qu'un tas de Fripons & de Renegats, capables des derniers crimes. Les Anglois construisirent dans le même lieu une grande Chaloupe, qui fut lancée le 22, & le jour suivant ils firent voile vers la Gambra; mais y trouvant la marée vers sa fin, ils furent obligés de jetter l'ancre contre une petite (*c*) Isle, à quatre lieuës au Sud.

JOBSON. 1620.

Lettre qu'on lui remet à Rufisco, pour venger la mort de Thompson.

DEPUIS le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mai, les vents sont toûjours d'Est sur la Gambra; ce qui étoit si contraire à leur course, qu'ils ne purent avancer qu'à la faveur des marées. L'obscurité de la nuit leur ayant fait manquer une Ville nommée *Tankroval*, où ils s'étoient proposé de mouiller, ils se trouvèrent le matin vis-à-vis de (*d*) *Tindobaugo*, autre Ville qui est plus haut de quatre lieuës. Ils y trouvèrent un Portugais, nommé Emmanuel *Corsica*, qui les informa de la mort du Capitaine Thompson & de la situation de ses gens. La Rivière est si étroite en cet endroit, que le bord, des deux côtés est à la portée du canon.

Il entre dans la Gambra.

APRÈS avoir payé les droits du Roi dans cette Ville, Jobson prit le parti d'y laisser son Vaisseau avec vingt-cinq Hommes, & de remonter la Rivière dans la Pinasse, avec deux Chaloupes pour la tirer dans le calme. Le 1 Décembre, il arriva dans l'Isle *Pudding*, à seize lieuës du Port où étoit demeuré le Vaisseau. Le lendemain, il mouilla vis-à-vis d'une petite Crique, qui conduit à la Ville de *Mansegar*. [Là il rencontra un nommé *Bastien Roderigo* qui lui fit présent de la peau d'une Once. Le 4 de Décembre,] le Roi du Pays lui fit l'honneur de venir à bord avec son Alkade, & de s'y enyvrer. Jobson, après lui avoir payé les droits, tira parti de cet incident pour obtenir une Maison dans la Ville, où il laissa trois Facteurs, Henri *Lowe* (*e*), Humphrey *Davis* & Jean *Blythe*, avec un Domestique nommé Nicolas. Mais la mort y enleva bien-tôt les deux derniers.

Isle Pudding.

Ville de Mansegar.

LE 7 de Décembre, il passa par une Ville nommée *Woolley-Woolley*, la plus grande qu'il eut vû dans le Pays; & le même jour il jetta l'ancre à *Kassan*, lieu funeste, où le Vaisseau de Thompson avoit été trahi. Tous les Portugais avoient pris la fuite, [par la crainte apparemment de la vengeance qui les menaçoit.] Le Roi de cette Ville est tributaire de celui de Bursal. Les Anglois y furent reçus fort civilement par l'Alkade ou le Gouverneur. Il leur apprit qu'à leur arrivée dans la Rivière, les Portugais avoient loué des Négres pour les surprendre dans quelque embuscade, mais qu'ils n'avoient pû trouver personne qui leur eût voulu servir de Pilote. La Ville de Kassan est fort peuplée, & le sel est une marchandise avantageuse dans ce Canton (*f*). Le Poisson y est en abondance. C'est le dernier lieu de la Rivière où les grands

Woolley-Woolley, grande Ville.

Ville de Kassan.

(*c*) Comme on ne trouve pas cette Isle dans la Carte, il y a de l'apparence qu'on a mis le côté du Sud, pour celui du Nord, où l'on trouve à peu près à cette distance, l'Isle *Charles* ou des *Chiens*.

(*d*) C'est apparemment le *Tinkebar* de la Carte.

(*e*) *l'Original dit*, que ce fut Lovve qui prit-là une Maison, & qui y laissa *Davis* & *Blythe*; & il paroît effectivement par la suite que Lovve accompagna Jobson. R. d. E.

(*f*) Voyez le Pilgrimage de Purchass Vol. II. pag. 921. & *suiv.*

JOBSON. 1620.

grands Vaisseaux puissent remonter. Le Roi du Pays y fait sa résidence. La Ville est située sur le bord de la Rivière, & renfermée d'une pallissade fort proche des maisons, [faite de clayes, de la hauteur de dix pieds ou environ, & soûtenues par des perches qui s'élèvent encore plus haut.] Les édifices y sont mêlés de petites tours, d'où les Habitans peuvent tirer leurs fléches, & défendre l'approche de leur enclos. Il est environné au dehors d'un large fossé, qui a de l'autre côté une seconde palissade haute de cinq pieds, & si serrée, qu'il n'y a d'ouverture que dans les lieux destinés à servir de passage. A quelque distance, il y en a une troisième, & cet espace sert à loger la Cavalerie. Le Palais du Roi est au centre de la Ville, entouré des logemens de ses femmes, avec un autre enclos qui est commun à tous ces édifices. On n'y peut entrer que par une cour des Gardes, après laquelle on passe au travers d'une sale ouverte, où l'on voit sans cesse un fauteuil vuide, sur lequel il n'y a que lui qui puisse s'asseoir. Ses Tambours sont suspendus dans le même lieu (g).

Sa situation, & Palais du Roi.

Port de Pompetane.

JOBSON arriva le 14 de Décembre dans un Port nommé *Pompetane*, au Sud de la Gambra. Il n'y trouva point de Portugais. Le lendemain il mouilla au Port de *Jerakonda*, près duquel habitoit le Roi Farran (h) Prince livré à l'yvrognerie, qui avoit répandu la terreur dans tout le Pays. Deux Anglois du Comptoir (i) d'*Oranto*, qui est à seize milles de Pompetane, vinrent ici au-devant de la Pinasse, [instruits de son arrivée par une Lettre que Lovve leur avoit envoyé.] Ils se nommoient Mathieu *Broad*, & Henri *Bridge*. Leur joye fut extrême de revoir des Compatriotes, qui venoient partager leurs fatigues. Ils donnèrent à Jobson de grandes espérances de Commerce; mais la Rivière étant prête à baisser, ils lui conseillèrent de ne pas perdre un moment.

Comptoir d'Oranto.

LORSQU'IL fut à six milles d'Oranto, il fit le reste du chemin par terre. Outre Broad & Bridge, qui étoient venus au-devant de lui, il trouva au Comptoir *Brewer*, qui avoit fait le voyage de Tinda avec Thompson, & qui ne cessoit pas de vanter l'or dont il s'étoit rempli l'imagination dans ce lieu. Plus les Anglois s'étoient avancés sur la Rivière, plus ils avoient senti quel tort ils s'étoient fait de n'avoir point apporté de sel. Ils passèrent ici la Gambra pour aller rendre leurs devoirs à *Summa Tomba*, Roi d'Oranto, Prince qui avoit perdu l'usage des yeux, & qui étoit tributaire du Roi de Kantor. Un barril d'eau-de-vie les acquitta de la reconnoissance que le Comptoir devoit à ses bienfaits.

Commerce avec les Négres.

LES jours suivans furent employés au Commerce, avec une foule de Négres, qui venoient vendre ou acheter. Le Roi même, ses femmes, ses fils & ses filles, étoient sans cesse au Marché des Anglois. Le jour de Noël, un Prince Négre, nommé *Ferambra*, qui faisoit profession d'aimer la Nation Angloise, envoya au Capitaine une charge de chair d'Eléphant. Il faisoit sa résidence à quatre milles d'Oranto. C'étoit lui qui avoit armé ses Sujets pour la défense de Thompson, lorsque le Roi de (k) *Nany*, excité par les Portugais, avoit fait marcher ses forces pour le perdre. Il l'avoit conduit chez le

(g) Jobson. Golden Trade pag. 23. & 44.

(h) Ce n'est point un nom propre, mais un titre d'honneur. Les Anglois entretinrent dans la suite beaucoup de commerce avec ce Prince.

(i) On ne sçauroit douter que ce ne fût le lieu où Thompson s'étoit établi.

(k) C'est *Tani*.

le Prince *Bo-John* (*l*) son frère, & les Anglois lui avoient été redevables de la conservation de leurs biens. JOBSON. 1621.

Le 2 de Janvier, Jobson, accompagné de neuf Anglois, partit d'Oranto pour se rendre à Tinda. La première marée les fit arriver à *Batto*, Ville du Prince *Bo-John*. Ils y firent marché avec un jeune Marbut (*m*), pour leur servir de guide; mais l'émulation de *Lewe* les retarda beaucoup. Le 6, *Summaway*, Roi de Barek & tributaire de celui de Kantor, vint à bord avec la Reine son épouse. Ils prirent à leur service un jeune Négre nommé *Samgulley*, qui avoit demeuré avec le Capitaine Thompson, & qui sçavoit assez la langue Angloise pour leur tenir lieu d'interpréte. Le 9, en jettant l'ancre, à midi & le soir, ils furent effrayés par la multitude de Chevaux-Marins, dont ils apperçurent les traces sur les deux bords de la Rivière. Le 10, ils mouillèrent à *Mossomakoadam*, quinze lieuës au-delà de Barek. Le 11, ils arrivèrent à *Benanko*, & le 12 ils pénétrèrent par des passages semés de Rocs jusqu'au Port de Barrakonda. Au-delà de ce lieu, où la marée trouve des rochers pour bornes, tout le Pays n'est plus qu'un désert inhabité (*n*).

Jobson part d'Oranto pour Tinda.

Il arrive à Barrakonda.

Le 14, *Bakay Tombo*, Chef de Barrakonda, vint à bord & fit présent d'un Bœuf aux Anglois. Jobson loua ici deux Négres de plus, & un Marbut (*o*), nommé *Soleyman*, pour lui servir de guides en continuant de remonter la Rivière. L'un des deux Négres, qui se nommoit *Tombo*, étoit parent de Bakay Tombo, & se vantoit d'avoir déja fait le voyage de Tinda. La Troupe se trouvoit composée de dix Blancs & de quatre Négres. Il avoient dans leur Barque un petit Canot, pour gagner la rive dans le besoin. La crainte des rocs, dans une navigation où ils avoient sans cesse le Courant contre eux, ne leur permettoit pas d'avancer pendant la nuit; & l'ardeur excessive du Soleil ne les empêchoit pas moins de pousser leur course depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures après-midi. Ils partirent de Barrakonda le 15.

Suite & difficultés de sa route.

Le 16, ils passèrent une petite Rivière nommée *Wolley*, qui vient se décharger dans la Gambra. L'eau, quoique fort basse au-dessus, étoit remplie de Chevaux-Marins. Il s'en trouva un mort, & déja puant. Les Négres s'affligèrent beaucoup qu'on leur refusât la permission de le manger. Le 17 il se présenta, des deux côtés de la Rivière, de grandes troupes de Singes. La Barque heurta fort rudement, le même jour, contre un Cheval-Marin. On mit le Canot à l'eau, sous la conduite des quatre Négres, qui reçurent ordre de précéder sans cesse la Barque, pour sonder les profondeurs. Le 18, les basses devinrent si fréquentes, que malgré la crainte des Crocodiles, les Négres furent forcés de descendre dans l'eau, pour diriger la Barque au travers de tant d'écueils. Le 19, le Courant se trouva si rapide, qu'avec six rames on ne pouvoit faire plus d'un mille par heure.

☩ Le vingt, ils découvrirent [à leur droite,] l'embouchure de la Rivière de

(*l*) *Bojohn* est un titre, que tout autre qu'un Anglois auroit sans doute écrit *Bojan*. Il ne se trouve dans aucun autre Voyageur.

☞ (*m*) Jobson écrit toûjours Marybucks, mais mal-à-propos. Les Marbuts sont Prêtres & Marchands en même tems; & ils réunissent ainsi deux Négoces très lucratifs, avec toutes les ruses qui sont communes à l'un & à l'autre, si nous en devons croire Labat.

☞ (*n*) Purchass. *ubi sup*. pag. 922.

(*o*) *Angl*. il loua deux Négres, dont l'un étoit un Marbut. R. d. E.

JOBSON. 1621.

Embouchure de la Rivière de Kantor.

Eléphans.

de Kantor, où régnoit alors un Prince puissant nommé *Ferran Kabo*. Le 21, ils descendirent à terre, pour observer le Pays, du sommet des montagnes voisines; mais ils n'apperçurent que des Déserts, remplis de Bêtes féroces, dont les cris se faisoient entendre pendant la nuit. Les Négres n'osérent s'écarter un moment, dans la crainte des Crocodiles, dont plusieurs avoient trente pieds de long. Le 22, Jobson se promenant sur la rive apperçut seize Eléphans, grands & petits, dans quelques bruyéres voisines. Il fit tirer dessus; & quoique l'arme eut fait long feu, ils prirent la fuite vers les montagnes. Le 23, on fut obligé de traîner la Barque l'espace d'un mille & demi, pour trouver autant d'eau qu'elle en avoit besoin. Le 24, on n'eut pas moins de peine à la tirer au long de la rive, contre le courant qui étoit fort rapide, & parmi des rocs brisés. Le 25, on entendit entre les basses une petite chûte d'eau, dont on s'approcha; & dans le besoin qu'on avoit d'eau fraîche, parce que celle de la Rivière avoit une forte odeur (p) de musc, on en prit une provision qui parut fort bonne. Mais un des Négres faillit de se noyer dans un Tournant.

Rivière musquée.

Le 26, on découvrit la montagne de Tinda, & tout le Pays parut rempli de rocs. A la vûe du terme, Jobson dépêcha trois Mores au Roi, & à Buckor Sano, riche Négociant, dont on a déja vû le nom, pour leur faire demander des provisions. Les Bêtes fauves, & les Oiseaux de Rivière se présentoient en abondance sur les deux rives, mais on n'avoit pas d'armes qui pussent servir à les tirer; & les bords d'ailleurs étoient infestés de Crocodiles, qui se faisoient voir quelquefois en troupes jusqu'au nombre de vingt. Pendant la nuit, on les entendoit d'une lieuë. On fut incommodé tout le jour par quantité de Basses, & l'on ne retrouva de l'eau qu'à l'embouchure de la Rivière de Tinda.

Rivière de Tinda.

Cette circonstance est rapportée un peu différemment dans un autre endroit de la Relation. On y lit qu'à une demie-lieuë de la Rivière de Tinda, Jobson rencontra une Basse qui lui ferma le passage; qu'il y avoit cependant neuf pouces d'eau, dans la saison où la Rivière en a le moins; que cette Basse n'avoit pas plus de vingt toises de longueur, & que le Canal, au-dessus, paroissoit aussi profond qu'on peut le souhaiter; que si la troupe avoit été assez nombreuse, & qu'elle eut été pourvûe d'instrumens propres au travail, on auroit pû percer cet obstacle & continuer le voyage.

Basses qui en ferment l'accès.

Dans l'espace de douze jours qu'on avoit mis à remonter, depuis le lieu où la marée cesse, on avoit fait cent vingt lieuës ou trois cens soixante milles. Il faut observer que la navigation n'avoit pas été poussée pendant le jour entier. On partoit à la pointe du jour, & l'on avançoit jusqu'à neuf ou dix heures. Ensuite on étoit forcé, par la chaleur, de se reposer jusqu'à trois heures après-midi, qu'on se remettoit en mouvement jusqu'à la nuit. Au retour, on n'eut besoin que de cinq jours pour regagner Barrakonda.

Le 30, on tua une Gazelle, & un Oiseau de la grosseur d'un Homme; l'Auteur le nomme *Stalker*. Il s'étoit passé quatre jours depuis le départ des trois Négres,

(p) [L'Auteur ajoûte qu'elle en avoit aussi le goût, sans expliquer ici la cause de ce Phénoméne. Il dit que] par la même raison, on ne pouvoit manger le poisson de la Rivière. *Jobson ubi sup.* pag. 19. On en verra ci-dessous l'explication. pag. 38.

Négres, sans qu'on les eût vûs reparoître, quoiqu'ils n'en eussent demandé que deux pour leur commission. Les Anglois [& particulièrement Lowe;] commençoient à murmurer, en se voyant presqu'à la fin de leurs provisions. Jobson tua, le 31, une Gazelle qui fut regardée comme un secours du Ciel; lorsqu'on vit arriver un des Messagers Négres, avec le Frère de *Buckar Sano*, & un Domestique du Roi, qui venoient s'informer quelles marchandises la Barque avoit à bord. Ils apportoient quelques Poules, avec promesse que Buckar Sano arriveroit le jour suivant. Jobson, pour les traiter, fit préparer la chair de la Gazelle. Le bruit s'étoit déja répandu, dans le Pays, qu'il avoit tué cet animal avec le tonnerre, parce qu'on n'y avoit jamais vû d'armes à feu (*q*).

Jobson. 1621.

Buckar Sano & sa Famille.

Buckar Sano arriva le Mercredi, premier jour de Février, avec sa femme & sa fille, sous une escorte d'environ quarante Négres. Il se livra si avidement au plaisir de boire des liqueurs fortes, que s'étant parfaitement enyvré dans le cours de la nuit, il se trouva fort incommodé le lendemain. Il avoit fait présent d'un Bœuf au Capitaine; & ses gens avoient apporté des Chèvres & des Poules, que les Anglois achetèrent à fort bon marché.

Commerce avec les Négres.

Le 3, on commença le Commerce, qui ne consista, de la part des Anglois, que dans une petite quantité de Sel. En échange ils trouvèrent des dents d'Eléphans, des Etoffes de coton, & quelques onces d'Or. On leur demanda d'autres marchandises, dont ils n'avoient pas fait provision. Buckar Sano leur déclara que les Esclaves étoient chers dans le Pays, mais qu'il pourroit leur procurer beaucoup d'autres commodités. Jobson refusa de prendre des Cuirs, parce que la Rivière étant si basse, il craignoit que sa Barque ne fût surchargée. Les Négres du Canton s'assemblèrent en si grand nombre pour le Commerce, que la rive avoit l'apparence d'une petite Ville. Il se trouvoit parmi eux cinq cens Sauvages, sous le commandement de *Bajay-Dinko*, Tributaire du Roi de *Kantor*. Ces Barbares voyoient des Blancs pour la première fois. Leurs femmes se cachèrent d'abord, comme si ce spectacle les eût effrayées; mais elles eurent bientôt le courage de se familiariser avec les Anglois. Tous ces Peuples demandoient particulièrement du Sel, & présentoient de l'Yvoire & des Cuirs. Mais le fond des Anglois, qui n'avoit été que de quarante boisseaux, étoit déja tout-à-fait épuisé (*r*).

Il manquoit du Sel aux Anglois.

Le 7 de Février, on vit arriver, sur le bord de la Rivière, le Roi de Jelikot, Tributaire du grand Roi de Woolli, avec ses Instrumens & ses Chanteurs. C'est une sorte de Poëtes, qui chantent pendant le dîner des Rois Négres leurs louanges & celles de leurs Ancêtres.

Titre accordé à Buckar Sano. Ses récits exagérés.

Le 8, Buckar Sano reçut, avec beaucoup de cérémonies, la qualité d'Alkade du Capitaine blanc. Cette Fête ne consista qu'en gesticulations & en grimaces. Jobson lui passa autour du col un Colier de cristal. Broad lui donna une Chaîne d'argent. On but ensuite quelques verres d'eau-de-vie, au bruit d'une décharge de cinq Mousquets. Le nouvel *Alkade* informa Jobson qu'il avoit fait trois ou quatre Voyages dans une Région au Sud, où les maisons (*s*) étoient couvertes d'Or, & qu'il avoit mis quatre mois en chemin. Il

(*q*) Golden Trade pag. 19.
(*r*) Purchass *ubi sup.* pag. 923. & *suiv.*
(*s*) Jobson ne prit sans doute ce récit que pour une fiction des Mores. [Tous les Européens ont reconnu ces Peuples pour menteurs.]

JOBSON. 1621.

Il lui parla d'un Peuple nommé les *Arabecks*, qui venoient assez près de Tinda en grosses Caravanes, montés sur des Chameaux, & qui devoient être, dans l'espace de deux Lunes, à *Mombar*, Ville à six journées de Tinda, où ils faisoient un grand commerce d'Or. Il ajoûta qu'il venoit beaucoup d'Or d'une Ville [nommée *Jaye*,] à trois journées de Mombar, mais qu'on n'y voyoit jamais d'Arabecks. Jobson en auroit appris davantage, si la jalousie de quelques-uns de ses Compagnons ne les eut portés à faire taire Sam-gulley par leurs menaces. Il arriva dans le même tems quelques Négres étrangers, d'une Ville nommée *Tombokonda* (*t*) à quatre journées de distance, & Jobson ne douta point que cette Ville ne fut Tombuto. Buckar Sano lui fit voir une lame d'épée & les bracelets d'une de ses femmes, qu'il avoit achetés des Arabecks. Il paroissoit à diverses marques que ces marchandises venoient des Mores d'Arabie. Les Anglois virent arriver aussi un vieux Marbut, qui se glorifioit d'avoir été l'ami de Thompson, qui s'arrêtant peu avec les Habitans de Tinda, vécut fort familièrement avec les Anglois. Il étoit natif de *Jaye* (*v*), où il leur promit de les conduire, & de Jaye à Mombar, s'ils pouvoient s'avancer seulement (*x*) au-delà de Tinda. Il les assûra qu'un grand nombre d'autres Négres, qui s'étoient mis en chemin pour le Commerce (*y*), étoient retournés sur leurs pas en apprenant qu'il ne leur restoit plus de sel (*z*).

Vieux Marbut, ami de Tompson, & ses offres.

JOBSON auroit accepté volontiers les offres du Marbut, si la diminution de l'eau, qui étoit déja baissée de six pouces, ne l'eut mis dans la nécessité de hâter son départ. Une raison si pressante lui fit quitter la Rivière de Tinda, à laquelle il donna le nom de *S. John's Mart*, ou *Marché de S. Jean*. Le vent & le cours de l'eau lui furent également favorables ; mais la crainte des Basses ne lui permit pas de se servir de ses voiles pendant le jour, ni de se faire tirer pendant la nuit. Le quatorze, étant arrivé à trois lieuës de Barrakonda, il prit la résolution d'achever le chemin par terre ; & dans les bruyères qu'il eut à traverser, il chassa un Eléphant, qu'il perdit néanmoins après l'avoir blessé trois fois.

Retour des Anglois à Barrakonda.

LE 19 il se rendit à *Butto*, résidence de *Bo-John*, où il avoit engagé à son service le premier Marbut. Il ne put empêcher que Sam-gulley ne s'y fît circoncire. Mais après cette opération, il continua de s'en servir pour faire le voyage de *Setiko*, où il espéroit de rencontrer les Marchands de Tinda. A deux milles de ce lieu, sa Barque reçut une si rude secousse d'un Cheval-Marin, qu'on eut beaucoup de peine à boucher la voye d'eau. Setiko est à quatre milles de la Gambra. C'est la plus grande Ville de ce Canton. Elle étoit alors gouvernée par un Marbut nommé *Fodi Bram*, & le Commerce y étoit considérable, en Esclaves, en Sel & en Anes. [Là les Anglois virent célébrer avec pompe les obséques d'un des principaux Marbuts].

Ils vont à Butto.

JOBSON dit dans un autre endroit, que Setiko n'est qu'à trois milles de la Rivière

(*t*) Purchass altère ce nom. Il met Combo Konda.

(*v*) On verra que sa résidence étoit à Ferambra, [à trois milles de Tobabo Konda, Port de Setiko. Il avoit été envoyé à Jaye par Thompson. Voyez *Golden Trade*, pag. 100. & *suiv.*]

(*x*) Jobson ajoûte qu'il lui fit une mauvaise peinture des Habitans de Tinda.

(*y*) On demanda à ce Marbut des nouvelles de la Ville de Tombuto ; mais il ne parut pas qu'il en connut seulement le nom. Il ne parla que de celle de Tombokonda, qui étoit plus près de l'endroit où ils se trouvoient que Jaye.

(*z*) Purchass *ubi sup.* pag. 924. & *suiv.*

JOBSON. 1621.

vière de Gambra, & qu'elle lui parut la plus grande Ville qu'il eut vûe dans tout le Pays. Elle étoit bâtie en forme circulaire. Les maisons étoient fort petites, mais les rues avoient une grandeur raisonnable. Il jugea que la longueur de la Ville, dans son diamétre, étoit d'environ un mille d'Angleterre. Mais une partie des Edifices servant de retraite à quantité de Bestiaux, particulièrement d'Anes, elle n'étoit pas peuplée à proportion de sa grandeur. Les Anglois obtinrent la liberté d'y bâtir quelques logemens pour leur propre usage. Ils les environnèrent de clayes de paille, suivant l'usage du Pays. Le lieu qu'ils choisirent étoit au bord de la Rivière, sur une petite éminence, que les Habitans nommèrent *Tobabokonda*, (*a*) c'est-à-dire, dans leur langue, *Ville des Blancs*. Un quart de mille plus loin, il y avoit une petite Ville de Marbuts; & trois milles au-delà, on trouvoit une autre Ville nommée Farambra (*b*).

Ils se rendent à Setiko. Grandeur de cette Ville.

Le Dimanche, 11 de Mars, Jobson rentra dans sa Barque, pour retourner enfin vers son Vaisseau. Il arriva le Samedi suivant à Pompetane, où il fut traité civilement par les Portugais; & le Mardi d'après, ayant mouillé à Kassan, il fut surpris d'y trouver son Vaisseau, que diverses raisons avoient fait avancer jusqu'à ce Port. La plus fâcheuse étoit la maladie du Pilote & d'une partie de l'Equipage. Il n'y restoit que quatre hommes en état de faire la manœuvre. Jobson ne s'arrêta néanmoins que jusqu'au dix-neuf d'Avril, & mettant à la voile dans de meilleures espérances, il alla jetter l'ancre à ☞ *Woolley Woolley*, Ville du même Royaume. [Pendant son séjour dans cet endroit, il vit arriver le nouveau Roi de Bursal, qui venoit prendre possession de ce Pays, comme lui appartenant par droit d'héritage. Le vieux Roi avoit été chassé, comme fils d'Esclave.] Le 20, il se trouva près de Mansegar, où il se tient ☞ [tous les Lundis] un Marché, mais de mauvaises marchandises. Sa Pinasse l'ayant rejoint le 1 de May (*c*), il ne pensa plus qu'à regagner avec ses deux Vaisseaux l'embouchure de la Rivière. Ce ne fut pas néanmoins sans avoir fait réparer ses Chaloupes sur la rive du Royaume de Kumbo, où il reçut la visite du Roi, dans des tentes qu'il avoit fait dresser pour son propre logement.

Il rejoint son Vaisseau, & trouve tout l'Equipage malade.

Marché de Mansegar.

Visite du Roi de Kumbo.

Enfin, il sortit de la Gambra le 9 de May, dans la résolution de faire voile en Angleterre. Mais dès le lendemain il essuya un si violent orage, accompagné de tonnerre & d'éclairs, qu'ayant perdu ses Charpentiers à Kassan, il se vit forcé de relâcher à (*d*) Travisco, pour y trouver des Ouvriers. Ces tempêtes, que les Portugais nomment *Tornado*, sont fort fréquentes au long de la Côte depuis le mois de May jusqu'au mois de Septembre. De Travisco, Jobson se rendit heureusement au Port de Londres (*e*).

Jobson essuye une tempête, en revenant en Europe.

☞ [Ce qui a été dit de ce Voyage, a été tiré jusqu'à présent de Purchass, qui a publié un Extrait de la Relation même de L'Auteur, avec des notes & plusieurs changemens. En ne suivant à présent que cette Relation même, telle que l'Auteur la publiée, nous allons entrer dans des détails plus circonstanciés, sur la Description de la rivière dont il s'agit, & sur les Découvertes faites dans l'intérieur du Pays par Jobson.] Il ajoûte aux remarques précédentes, que de plusieurs noms qu'on a donné à la Gambra, tels que ceux *Gambia*,

(*a*) On croit que c'est aujourd'hui *Fatatenda*, où les Anglois ont un Comptoir.
☞ (*b*) Golden Trade pag. 63. 65. 68.
(*c*) *Angl.* d'Avril. R. d. E.
(*d*) On a déja remarqué que c'est Rufisco.
(*e*) Purchass *ubi sup.* pag. 925. & *suiv.*

JOBSON. 1621.

bia & de *Gamba*, il s'eſt déterminé pour celui de Gambra, parce qu'il l'a trouvé le plus commun; quoique pendant trois cens vingt lieuës, ou neuf cens ſoixante milles qu'il avoit fait ſur cette Rivière, il ne l'eut jamais entendu nommer par les Habitans, que *Gée* (*f*) ou *Ji*, nom qu'ils donnent généralement à toute ſorte d'eau.

Noms de la Gambra.

La Gambra, ſuivant Jobſon, n'a qu'un Canal d'entrée, d'environ quatre lieuës de largeur, avec trois braſſes d'eau dans les endroits qui en ont le moins; & contre ce qu'on a lû dans les Voyageurs précédens, il ne lui donne point de barre. Lorſqu'on a remonté l'eſpace de quatre lieuës, on trouve tant d'autres Rivières, tant de Bayes & de Criques, que depuis Tankroval juſqu'à la Mer, c'eſt-à-dire pendant trente lieuës, il faudroit employer pluſieurs mois pour ſuivre un ſi grand nombre de détours. Cependant on ne peut ſe méprendre au véritable Canal de la Gambra.

Propriétés de cette Rivière.

La marée y remonte l'eſpace de deux cens lieuës, c'eſt-à-dire juſqu'à Barrakonda; mais dans la ſaiſon même de la ſéchereſſe, elle ne va pas plus loin. Le tems favorable pour la Navigation eſt celui des pluyes, pendant lequel l'eau s'enfle de trente pieds. On ne trouve alors aucun obſtacle dans les Baſſes, qui arrêtent ſouvent les Vaiſſeaux lorſque la Rivière eſt moins pleine. Ces pluyes viennent du Sud-Eſt, & commencent plûtôt dans l'intérieur de la Rivière que vers ſon embouchure. Elles continuent de deſcendre depuis le mois de May juſqu'au mois de Juin, avec une violence extrême, & des vents impétueux, mêlés de tonnerres & d'éclairs.

Depuis Barrakonda juſqu'à Tinda, Jobſon n'apperçut aucune Habitation ſur les bords de la Rivière, & n'apprit point qu'il s'y en trouve dans aucun endroit. Il n'y vit pas même d'autres Barques que deux ou trois Radeaux de feuilles de Palmier, dont les Habitans ſe ſervent pour traverſer la Rivière. On lui dit que les Nations qui ſe trouvoient plus loin étoient d'un méchant naturel, & qu'elles avoient bouché le Canal avec tant de troncs d'arbres & de pierres qu'il étoit impoſſible d'y pénétrer. D'ailleurs cette partie de la Rivière étoit remplie de Chevaux-Marins & de Crocodiles, qui infectoient également l'eau & le poiſſon avec leur odeur de muſc. La première obſtruction qui arrêta la Barque au-deſſus de Barrakonda, fut une petite Baſſe d'un ſable fort dur, ſur laquelle il y avoit à peine quatre pieds d'eau. Les Anglois ſautèrent dans l'eau pour tirer leur Bâtiment à force de bras; & les Négres, qui avoient d'abord appréhendé les Crocodiles, imitèrent auſſi-tôt leur hardieſſe. Les Chevaux-Marins heurtèrent trois fois la Barque dans le cours du Voyage; & l'on auroit eu tout à craindre de leur nombre, ſi les feux qu'on tenoit allumés pendant toute la nuit, n'euſſent ſervi à les effrayer (*g*).

Raiſon qui donne l'odeur de muſc à la Rivière.

[Quant aux Découvertes ſur le Pays, L'Auteur dit qu'on lui apprit qu'à ſix journées du marché de S. Jean, près de la rivière Tinda, il y avoit une Ville appellée Mombar; & à trois journées de celle-ci, une autre nommée Jaye; que les Arabecks, ou Arabes, ſe rendent à la première & non à la dernière; & qu'enfin il y avoit une autre Ville, à quatre journées du Marché, nommée Tombo-Konda.] A l'égard des informations qui regardent les Villes mêmes, elles paroiſſent ſi imparfaites, que l'Auteur ne marque pas même

(*f*) Moore dit dans ſa Relation que les Négres de la Gambra appellent cette Rivière Batto, qui ſignifie Rivière dans leur langue.

(*g*) Golden Trade, pag. 10. & *ſuiv.*

Jobson. 1621.

me si ces Villes sont situées sur la Gambra ou dans l'intérieur des terres; & s'abandonnant à ses conjectures, il conclut seulement que les Anglois pourroient s'ouvrir un Commerce fort avantageux à Mombar & à Jaye si elles sont situées sur la Rivière, & si la Gambra sort de la même source que le Sénégal, comme les Géographes de son tems en étoient persuadés. En un mot, Jobson suppose que Jaye n'est autre chose que *Gayo*, Pays riche en Or, & que Tombo-Konda est Tombuto, mais sur le seul fondement de la ressemblance des noms; & sur ce principe, il juge que la Gambra pourroit bien avoir sa source dans quelque Lac, tel que d'autres Auteurs en mettent un près de Gayo. Si toutes ces conjectures pouvoient se vérifier, il est certain que les Anglois n'auroient qu'un pas jusqu'à Tombuto & Gayo. Mais on reconnoît aisément que ce sont de vaines imaginations d'un Voyageur, qui concevoit mal son objet, & qui faisoit trop de fond sur les récits fabuleux des Mores. En effet, quoique Jobson ait pénétré plus loin qu'aucun Anglois n'a fait après lui, il fit moins que Thompson, qui non-seulement avoit été comme lui à Tinda (*b*), mais qui ayant entendu parler aussi de Jaye, y avoit envoyé un Messager pour se procurer des informations.

Conjectures de Jobson sur différens lieux.

Ce Messager étoit un vieux Marbut dont on a déja parlé, & qui se trouvant avec Thompson au Marché de St. Jean près de la Rivière de Tinda, lui avoit donné les premières lumières sur le Commerce de l'Or dans cette Contrée. Il faisoit sa demeure dans la Ville de Ferambra; & lorsqu'il fut prêt d'y retourner, Thompson le chargea de quelques Lettres pour Setiko, qui n'en est pas fort loin. Ils se rejoignirent ensuite à Setiko; & le Marbut surpris que les Anglois n'eussent pas fait plus d'effort pour pénétrer au-delà de Tinda, lui dit que s'il eut pû réussir dans cette entreprise, il auroit trouvé beaucoup d'avantages dans le Commerce de l'Or. Il ajoûta qu'assez près de Jaye, il y avoit un Peuple qui ne vouloit pas être vû, & qui recevant du Sel des Arabes de Barbarie auxquels il donnoit son Or, se cachoit soigneusement à leur vûe. Thompson demanda quelle pouvoit être la raison de cette conduite; mais le Marbut mit le doigt sur ses lèvres & ne fit pas d'autre réponse.

Services qu'il tire d'un Marbut.

Jobson, qui avoit entendu parler aussi de ce trafic mystérieux, en rapporte les circonstances, d'après quelques Auteurs, dont il confesse qu'il (*i*) n'a pû se rappeller les noms. Les Mores, dit-il, viennent un certain jour dans un lieu assigné, où ils apportent leur Sel & d'autres Marchandises, qu'ils y laissent en tas séparés. Ensuite se retirant à quelque distance, ils donnent le tems à leurs Etrangers de s'approcher du même lieu, & de mettre à chaque tas la quantité d'Or qu'ils en veulent donner. Les Mores reviennent après que les autres se sont retirés; & s'ils sont satisfaits du marché, ils emportent l'Or & laissent les Marchandises. S'ils trouvent qu'on leur ait offert trop peu, ils divisent le tas en deux parties, & laissent auprès de l'Or ce qui leur paroît convenable. Le retour des Etrangers fait la conclusion du marché, car s'ils ne veulent pas donner plus d'Or, ils emportent celui qu'ils avoient laissé. On prétend que la raison qui les empêche de se montrer, est qu'ils ont les lèvres

Commerce fort mystérieux.

(*b*) *Angl.* qui non seulement avoit été à Tinda, ou Jobson n'avoit jamais été. R. d. E.

(*i*) Cada-Mosto est le premier qui ait parlé de cette sorte de Commerce, & d'un Peuple qui a les lèvres difformes. Voyez ci-dessus, Tome III. pag. 76 & 77. On lit dans le Voyage de Windus à Mequinez (pag. 212) que cette opinion dure encore.

JOBSON. 1621.

lévres d'une si prodigieuse grandeur qu'elles leur tombent jusques sur la poitrine. On ajoûte qu'elles sont toûjours crues & saignantes, & que la chaleur du Soleil les feroit pourrir s'ils ne les saloient continuellement. Comme leur Pays ne produit pas de sel, ils sont obligés de donner leur Or pour le Sel de Barbarie. Quelque opinion qu'on veuille prendre de ces récits, il est certain, dit Jobson, que les Négres du Pays de Tinda demandent beaucoup de sel; qu'ils ne le reçoivent pas pour leur propre usage, & qu'ils le transportent plus loin. Il en conclut que ce motif suffit seul pour encourager de ce côté-là les Anglois au Commerce; & que ces Peuples étant d'ailleurs fort doux & fort civils, il n'y a que de l'avantage à tirer de leur Pays (*k*).

Observation plus vrai-semblable.

(*k*) Golden Trade. pag. 102. & *suiv.*

§. II.

Divers incidens du Voyage de Jobson sur la Gambra.

PENDANT que le Vaisseau de Jobson étoit à Kassan, l'Equipage trouvant du Poisson en abondance s'occupoit souvent à la pêche. Un jour qu'on avoit retiré le filet chargé & qu'on l'avoit vuidé sur le Tillac, un Matelot prit un Poisson qui lui parut ressembler à la Brême; mais à peine l'eut-il touché, que poussant un grand cri, il se plaignit d'avoir perdu l'usage de la main. Quoi? lui dit un de ses Compagnons, pour avoir touché un si petit animal? & voulant le presser du pied, qu'il avoit nud, sa jambe demeura aussi-tôt sans sentiment. Cette merveille attira tout l'Equipage autour de lui. Mais lorsqu'on se fut apperçu que l'engourdissement étoit passé, quelques mauvais plaisans appellèrent le Cuisinier, qui étoit sous le Pont, & lui dirent de prendre le Poisson pour le préparer. Il le prit des deux mains: & le laissant tomber aussi-tôt, il déclara en gémissant qu'il se croyoit attaqué d'une Paralysie. Un Négre nommé *Sandie*, qui parloit la langue Portugaise, accourut à bord; & riant de leurs craintes, il leur apprit qu'ils n'avoient qu'à tuer le Poisson pour lui faire perdre cette dangereuse qualité (*a*).

Poisson d'une qualité fort singulière.

LA Gambra est remplie de Crocodiles, que les Négres appellent *Bumbos*. Ils les croyent si redoutables, qu'ils n'ont pas la hardiesse de laver leurs mains dans la Rivière; & bien moins de la traverser à gué, ou à la nage. Les éxemples de la voracité de ces animaux sont en grand nombre. Ils dévorent également les Hommes & les Bestiaux. Aussi les Négres employent-ils de grandes précautions pour faire traverser la Rivière à leurs Bœufs, comme ils y sont fort souvent obligés pour la commodité du pâturage. Ils prennent le tems de la basse marée, & se mettant cinq ou six dans un Canot, ils tirent le Bœuf avec deux cordes, l'une attachée aux cornes, l'autre à la queuë; tandis qu'un Marbut monté sur l'animal, fait des prières & crache sur lui pour charmer les Crocodiles. Mais de peur que le charme ne manque de vertu,

Crocodiles de la Gambra.

(*a*) Kempfer observe (Amœnitat. Exotic. pag. 515) qu'on peut se garantir de cet effet en retenant fortement son haleine. Il avoit appris ce secret d'un Afriquain dans le Golphe Persique, [& il l'avoit éprouvé lui-même, aussi-bien que plusieurs autres personnes.] Ovington rapporte la même chose dans son Voyage de Surate, pag. 49. Moore assûre que le Poisson a la même qualité quand il est mort. Voyez ci-dessus.

vertu, un Négre se tient prêt avec son arc, pour tirer sur le monstre lorsqu'il vient à paroître. C'étoit par la même raison qu'aux deux premières Basses que Jobson avoit rencontrées dans son Voyage de Tinda, ses Négres avoient fait difficulté de sauter dans l'eau pour aider au mouvement de la Barque. Mais leur en ayant lui-même donné l'éxemple, ils y sautèrent après lui; dans l'opinion, comme ils ne firent pas difficulté de le déclarer, que la blancheur des Européens leur rendant la peau plus brillante, Jobson seroit le premier dévoré par les *Bumbos*. Il observe que ces animaux ne paroissent sur le sable qu'en troupes, & qu'ils craignent la vûe & le bruit des Hommes, à peu près comme les Serpens de l'Europe; mais qu'ils ont plus de hardiesse dans l'eau. Les Négres prétendent qu'ils sont devenus beaucoup moins dangereux depuis que les Blancs ont commencé à fréquenter la Rivière.

JOBSON. 1621.

Ils sont timides hors de l'eau.

A Kassan, les Mores & les Négres se hazardent avec moins de précaution à nager dans la Gambra, parce qu'ils sont persuadés qu'elle est sans danger depuis qu'un fameux Marbut a charmé les Bumbos par sa bénédiction. Il est assez remarquable, dit Jobson, qu'il ne paroisse jamais de Crocodile du côté de la Ville, quoiqu'on en voye de très gros vers l'autre rive. C'est ce que les Anglois observèrent facilement tandis que leur Vaisseau étoit à l'ancre au milieu de la Rivière.

Le Crocodile jette une très-forte odeur de musc. Trois jours avant que d'arriver à Tinda, les Anglois s'apperçurent que le Poisson avoit perdu le goût qu'ils lui avoient trouvé jusqu'alors, & se virent obligés pour en faire usage, de le faire dégorger dans des sources d'eau fraîche (*b*), lorsqu'ils en rencontroient sur la rive. Jobson en conclut que les Crocodiles y sont en plus grand nombre que dans les parties inférieures de la Rivière, où l'on ne remarque rien de semblable. Il confirme cette remarque par les cris de ces animaux qui s'y font entendre de fort loin, comme s'ils sortoient du fond d'un puits. Il en tire un nouvel argument pour établir la supposition de quelque grand Lac, qui les produit.

Poisson infecté d'une odeur de musc.

En revenant de Barrakonda, il trouva le Roi de Kassan dans une profonde mélancolie. Ce Prince gouvernoit le Pays depuis long-tems; mais ayant usurpé la Couronne, il venoit d'apprendre que le Roi de Bursal, dont il étoit Tributaire, avoit pris la résolution de rétablir à sa place le fils de son Prédécesseur. En effet il fut obligé, quelques jours après, de résigner son autorité au légitime Héritier, & de passer la Rivière avec ses femmes, en laissant sa Ville au pouvoir d'autrui. Il étoit fils d'une (*c*) Concubine de l'ancien Roi. Le nouveau Prince promit aux Anglois son amitié & sa protection.

Déposition du Roi de Kassan.

A Setiko, le vieux Marbut, dont l'expérience & la fidélité leur avoient été fort utiles dans leur Voyage sur la Rivière, conduisit Jobson chez *Fodi Bram* Chef des Marbuts du Pays, ou Grand-Prêtre. En arrivant à sa Maison, Jobson s'arrêta sur une terrasse, que les personnes de distinction ont à l'entrée de leur logement. Il envoya delà au Marbut, son présent, qui valoit environ dix-huit sols; après quoi il fut introduit fort civilement. Mais il trouva le vieux Prêtre dangereusement malade, quoique par considération pour un

Visite de Jobson au Chef des Marbuts.

(*b*) Les Habitans du Pays sont moins délicats, car ils mangent les Crocodiles mêmes.

(*c*) L'extrait de Purchass met une Captive. Il met aussi le Roi de *Woolli-Woolli*, au-lieu du Roi de Kassan.

JOBSON. 1621.

un Etranger il se fût levé de dessus sa natte, en se faisant soûtenir par trois de ses femmes. Jobson reçut de grandes marques de reconnoissance pour sa visite & son présent. On lui fit servir à dîner dans une maison voisine. Entre plusieurs mets, on lui présenta une sorte de pâtisserie (*d*) qui paroissoit aussi claire que de la gelée. Son guide lui fit remarquer que c'étoit un aliment des plus délicats du Pays. Pendant le repas, un Messager du Grand-Prêtre vint faire des complimens de sa part au Capitaine Anglois, & lui apporter pour présent un grand Cuir, avec une grosse dent d'Eléphant. A son départ, Jobson donna aux trois femmes du Marbut quelques Coliers de grains de léton (*e*), dont elles parurent charmées. Quoique ce vieux Pontife ne fut point en état de parler beaucoup, il prononçoit quelquefois les noms d'*Adam*, d'*Eve* & de *Moyse*, avec de grandes marques de dévotion (*f*).

Présens qu'il en reçoit.

IL mourut le jour suivant. On auroit peine à s'imaginer, dit l'Auteur, combien la solemnité de ses Obséques assembla de monde. Personne n'arrivoit les mains vuides. Les uns amenoient des Bœufs & des Chèvres, les autres apportoient de la Volaille, du Ris & du Maiz. On plaça le corps dans un lieu destiné aux Sépultures, avec un pot d'eau contre la biére. Alors tous les assistans environnèrent l'Edifice, en poussant des hurlemens, accompagnés de gestes frénétiques, sur-tout de la part des femmes. Après qu'ils eurent passé quelque tems dans cette situation, chaque Marbut fit l'Oraison funébre du Mort; & le Peuple, qui paroissoit écouter fort attentivement, faisoit des présens aux Orateurs, suivant le goût qu'il prenoit à leurs discours. Ensuite, le principal Marbut forma une bale de la terre du Tombeau, en la mouillant un peu, de l'eau du pot. Il en distribua une partie à tous les autres Marbuts, qui la reçurent comme une relique fort précieuse; & celui qui servit de guide à Jobson, ne put être engagé par aucun prix à se défaire de la sienne. Il ne l'avoit obtenue néanmoins qu'à la considération de Jobson, qui avoit présenté aux Officiers de la Cérémonie quelques herbes aromatiques qu'ils ensevelirent avec le corps. Cette assemblée dura douze jours entiers, avec un mouvement continuel du Peuple. Après l'enterrement, on commença une autre solemnité, qui fut celle de l'Installation du Fils dans la dignité de son Père. Chacun lui fit un présent; mais le plus remarquable fut un grand Bélier, lié sur une civière, qui devoit être employé au Sacrifice: [sa laine étoit fort grossière & ressembloit à du poil.] (*g*).

Mort & funérailles de ce Marbut.

Son fils lui succède.

LORSQUE Buckar Sano étoit venu au-devant de Jobson sur la Rivière de Tinda, il étoit accompagné de sa femme & de sa fille, avec une suite de quarante personnes armées d'arcs & de fléches, qui chantoient ou jouoient des instrumens autour de lui. Ce convoi fut suivi, en moins de deux heures, par une troupe de Négres, hommes & femmes, au nombre d'environ deux cens, qui apportèrent de la Volaille, du Bled & des Chevreaux. Buckar Sano présenta un Bœuf à Jobson, & se laissa conduire à bord, où les Anglois le saluèrent de trois coups de canon. Il donna le nom de tonnerre des Blancs à leur artillerie; & paroissant y prendre beaucoup de plaisir, il publia de tous côtés qu'ils tuoient les Bêtes féroces & les Oiseaux avec le tonnerre. Il s'enyvra,

Circonstances du Commerce de la Tinda.

(*d*) Une espèce de flan, dit l'Auteur.
(*e*) *Angl.* de grains d'étain. R. d. E.
☞(*f*) Jobson *ubi sup.* pag. 63. & *suiv.*

☞(*g*) Jobson remarque à cette occasion qu'il n'a jamais vû de brebis dans ce Pays, excepté celles qu'on y apportoit de fort loin.

s'enyvra, la première nuit, d'Eau-de-vie & d'autres liqueurs; mais s'en étant trouvé fort mal le lendemain, il n'eut pas besoin d'autre leçon pour devenir plus sobre. Jobson lui montra les Marchandises qu'il avoit apportées. Quand il eut vû le fer, il dit aux Anglois qu'il le reconnoissoit pour l'ouvrage d'une Nation voisine; ce qui les obligea de le vendre un tiers de moins qu'ils ne l'avoient vendu jusqu'alors sur la Gambra. [Ils auroient pu échanger tout ce qu'ils en avoient, contre des cuirs, mais ils le refusèrent, parce que leur Barque auroit été trop chargée.] D'ailleurs tout le reste fut négligé lorsqu'ils eurent fait voir le Sel. On ne leur demanda plus d'autre bien. Buckar Sano étant descendu sur la rive, déclara aux Négres que chacun pouvoit faire son propre marché. Entre diverses sortes de Marchandises, ils avoient amené des femmes pour l'Esclavage; mais Jobson refusa d'en acheter, sous prétexte que les Anglois n'étoient pas dans l'usage de ce Commerce. Leurs autres richesses consistoient en Yvoire, & en Coton crû & travaillé, qu'ils donnèrent pour du Sel & du Fer. Les Anglois affectèrent de ne pas leur parler d'Or, quoiqu'ils vissent à leurs femmes des pendans d'oreille de ce métal. Ils étoient résolus d'attendre que cette ouverture vînt de Buckar Sano. En effet, remarquant lui-même que les Facteurs portoient des Epées dorées & quelques galons sur leurs habits, il commença l'entretien sur cette matière, & leur protesta aussi-tôt, que s'il avoit pû pénétrer leurs intentions, il leur auroit procuré de l'Or pour la valeur de toute leur cargaison. Ses promesses furent sans bornes pour l'avenir. En attendant, il leur fit obtenir des Négres assemblés, tout ce qu'ils avoient d'Or avec eux. Il y en avoit tant, leur dit-il, dans les Pays d'alentour, qu'ayant fait quatre fois le voyage d'une Ville assez éloignée, il avoit été surpris lui-même d'y voir les maisons couvertes d'Or; mais cette Ville étoit séparée de Tinda par des Nations ennemies; ce qui ne l'empêcha pas de s'engager à les y conduire, parce qu'il avoit beaucoup de confiance à leur canon. Jobson ayant remarqué que la lame de son Epée & les Bracelets de sa femme étoient aussi bien travaillés qu'ils auroient pû l'être en Angleterre, lui demanda d'où lui étoient venus ces Bijoux. Il répondit qu'il les avoit eus des *Arabecks*. Mais ce fut alors que recommençant à parler de la Ville aux toîts d'Or, il assûra qu'il avoit employé quatre mois à s'y rendre. Jobson, loin d'en prendre droit de regarder ce récit comme une fable, cherche à lui donner de la vrai-semblance. Il observe qu'il n'en faut pas conclure que l'éloignement de cette Ville fût infini, parce que les Négres ne marchent pas plus de cinq heures par jour, qu'ils suivent ordinairement leurs Anes, au même pas que ces animaux, & qu'à chaque Ville ils s'arrêtent pendant deux ou trois jours. Au reste Buckar Sano n'ignoroit pas le Commerce. Il prenoit lui-même le titre de *Julietto*, c'est-à-dire de Marchand; & dans les affaires dont il se chargea pour les Anglois, il demanda qu'on lui rabatît quelque chose du prix des marchandises, en considération de ses services.

JOBSON. 1621.

Exagérations de Buckar Sano.

Il avoit dépêché deux Négres aux Peuples qui habitent de l'autre côté de la Rivière, pour leur donner avis de l'arrivée des Marchands Etrangers. En peu de jours, on vit arriver plus de cinq cens personnes des deux séxes, qui apportèrent différentes sortes de commodités, & qui bâtirent des Cabanes de roseaux sur la rive. Les fréquentes visites qu'ils se rendoient d'un bord de la Rivière à l'autre, ne permettoient pas de douter qu'ils ne se connussent.

Autres Négres, & conclusions que Jobson tire de leur arrivée.

JOBSON. 1621.

Quoique chaque Nation eût son langage différent, les personnes de distinction s'entretenoient dans la même langue, & Jobson remarqua que c'étoit celle qu'on parle à l'embouchure de la Rivière. Il conclut aussi des relations qu'ils avoient entr'eux, que la Gambra doit remonter beaucoup plus loin; que le Commerce y est entretenu soigneusement; & qu'elle ne manque pas de Canots, puisque dans les endroits les moins profonds, la crainte des Crocodiles seroit capable d'arrêter les Négres.

Grossièreté de ces Peuples.

Tous ces Peuples n'avoient jamais vû d'hommes blancs, & leurs femmes en furent d'abord si effrayées, qu'à l'approche d'un Anglois, elles se cachoient derrière leurs maris ou dans leurs Cabanes. Mais on trouva le secret de les apprivoiser, en leur faisant présent de quelques Coliers. De leur côté, elles donnèrent aux Anglois du Tabac, & de fort belles Cannes pour servir de tuyaux. Ces femmes ont, sur le dos, les plus larges & les plus profondes gravures que Jobson eût jamais vûes dans toutes ces Contrées. Leurs Pendans d'oreilles sont d'Or. Elles ont plus de douceur que leurs maris, qui paroissent beaucoup plus grossiers que les autres Nations de la Gambra. La plûpart avoient pour unique habillement une sorte de hautes-chausses, de peau crue, dont la queuë leur pendoit au bas du dos; ce qui apprêta beaucoup à rire aux Négres que le Capitaine avoit amenés à son service. Il passa la Rivière pour les aller voir de près dans leurs Cabanes; & *Bajay Dingo* (b), leur Chef, étant venu à bord, il le traita civilement. Ce Prince Négre lui dit qu'il avoit entendu de sa Ville le bruit du canon, & que l'ayant pris pour celui du tonnerre, qui n'est pas fort fréquent dans cette Contrée, il en avoit été fort effrayé. A l'égard du Commerce, tous les hommes de sa suite se réduisirent à demander du Sel; mais leurs femmes se seroient accommodées de toutes sortes de marchandises. Jobson fit quelques échanges, pour le peu de Sel qui lui restoit, malgré les instances des Négres de l'autre rive, qui vouloient que tout fut réservé pour eux. Les uns & les autres le pressèrent vivement de revenir bien-tôt dans leur Pays.

Visite du Roi de Jelicot & sa familiarité.

Il reçut aussi la visite du Roi de *Jelicot*, Prince assez puissant (i) du même Canton, qui passa quatre jours sur la rive, & qui vint souper tous les soirs à bord, avec Buckor Sano. Mais jamais ces Chefs Négres ne proposèrent d'y amener leurs femmes. Elles demeuroient tranquillement dans les Cabanes, où Jobson leur faisoit la galanterie de leur envoyer du Poisson & du Gibier. Il ne devoit ces provisions qu'aux soins de ses gens, dont une partie étoit continuellement employée à la chasse ou à la pêche. Après le souper, on se rendoit sur la rive, vis-à-vis quelque Cabane, où les Seigneurs Négres avoient soin de faire allumer un grand feu, & ranger des nattes. Toute leur musique s'y rassembloit. On y passoit une partie de la nuit à danser; & ces bons Peuples n'épargnoient rien pour amuser les Anglois.

Buckar Sano se fait revêtir de la qualité de Facteur des Anglois.

Trois jours avant la fin du Commerce, Buckar Sano fit connoître au Capitaine qu'il souhaitoit d'être revêtu de la qualité d'Alkade ou de Facteur des Blancs. Cette faveur lui fut accordée avec quantité de cérémonies bizarres. Jobson lui passa deux Coliers autour du col, l'un de corail & l'autre de cristal. Il le para aussi d'une petite Chaîne d'argent. Ensuite, au bruit

(b) Jobson l'appelle *Baiage*, & Purchass *Bajais Diniko*, ou *Bajay Dinko-Usko*.

(i) *Angl.* petit Prince. R. d. E.

JOBSON. 1621.

bruit de sa petite artillerie, il but à la santé de l'Alkade Buckar Sano, qui fut salué sous le même titre par les cris de toute l'assemblée. Cet honneur parut le combler de joye. Il se fit conduire sur le champ au rivage, avec ordre que ses Musiciens s'y trouvassent pour le recevoir, & que ses femmes lui apportassent au même lieu, tout ce qu'il avoit de (*k*) noix dans ses Cabanes. En touchant à terre il distribua généreusement cette provision à tous ceux qui s'assemblèrent autour de lui.

Transports de sa joye.

DE-LÀ il proposa au Capitaine Anglois de l'accompagner jusqu'à la Cabane du Roi. Ils trouvèrent ce Prince assis à sa porte, sur une natte, avec un feu de roseaux (*l*) vis-à-vis de lui. Buckar Sano lui présenta d'abord Jobson, & le fit asseoir près de Sa Majesté sur la même natte, tandis qu'il se plaça lui-même à quelque distance. Ensuite adressant le discours au Roi, il le supplia d'accorder son amitié & sa protection aux Anglois. La Réponse du Roi fut extrémement gracieuse; surquoi Buckar Sano se jetta aussi-tôt à genoux, & pour témoigner la reconnoissance dont il étoit pénétré, il fit présent à ce Prince des deux Coliers qu'il avoit reçus de Jobson. Le Roi lui fit l'honneur de les accepter, & de se les passer au col de ses propres mains. Il devoit être fort touché de cette générosité, puisque dans le mouvement de sa reconnoissance, il déclara qu'en faveur du Capitaine Jobson, & pour témoigner son affection aux Anglois, il leur donnoit tout le Pays où ils se trouvoient alors, comme il l'avoit lui-même reçu du grand Roi. A peine eut-il cessé de parler, que Buckar Sano ne se possédant plus, se dépouilla de sa chemise, [qu'il donna à une de ses femmes qui étoit auprès de lui,] sans quitter la posture où il étoit, & s'étendit ensuite le visage contre terre, tandis que deux Marbuts gratant la terre autour de lui pour en tirer de la poussière, du sable & du gravier, l'en couvrirent depuis les pieds jusqu'à la tête. Il se releva bien-tôt pour se remettre à genoux, le visage tourné vers Jobson. Les Marbuts rassemblèrent un petit tas de la même poussière, autour duquel ils firent un petit cercle, & l'un d'eux y écrivit avec le doigt plusieurs caractères du Pays. Alors Buckar Sano, rampant sur les pieds & sur les mains jusqu'au tas de poussière, en prit une bouchée qu'il cracha aussi-tôt. Il en remplit ensuite ses mains. Les deux Marbuts firent la même chose, & tous trois se traînant jusqu'au Capitaine vuidèrent leurs mains sur ses genoux.

Le Roi fait présent d'un grand Pays aux Anglois.

Cérémonies pour mettre Jobson en en possession du Pays.

APRÈS cette cérémonie, [qui signifioit apparemment la prise de possession,] Buckar Sano reçut ses habits de deux femmes, qui le frottèrent soigneusement avant que de l'en revêtir, & sortit pour retourner à sa Cabane. Mais il reparut immédiatement, orné de ses meilleurs habits & de ce qu'il avoit de plus précieux, armé de son arc & de ses fléches, à la tête de son Cortége qui l'étoit aussi; & mettant la fléche sur l'arc, il tourna trois fois autour de Jobson avec tous ses gens; après quoi se rapprochant de lui, il mit le genouil droit à terre, passa la jambe gauche entre les siennes, & courbant le corps, comme s'il eut voulu couvrir celui de Jobson, qui étoit assis, il lui présenta son arc & sa fléche. Il vouloit faire entendre qu'il étoit prêt à combattre pour la défense des Anglois, & que dans l'occasion il n'épargneroit pas son

(*k*) C'étoient apparemment des noix de Kola, dont on a rapporté plusieurs fois les propriétés.

(*l*) L'Auteur observe dans un autre lieu que le Pays a beaucoup de roseaux au long de la Rivière & dans les Marais.

JOBSON. 1621.

ſon propre corps. Enfin, il s'aſſit près de lui, pour laiſſer à tous les gens de ſa ſuite le tems de lui rendre les mêmes hommages. C'eſt ainſi que le Pays de Tinda fut ſolemnellement livré aux Anglois. Cette donation leur coûta quelques bouteilles de leurs meilleures liqueurs, quoiqu'ils compriſſent aſſez, dit l'Auteur, qu'ils n'en tireroient jamais cinq ſols. A leur départ, Buckar Sano preſſa le Capitaine de donner un nom au lieu du Commerce, pour ſervir de monument à la Poſtérité. Il fut nommé *St John's Mart*, c'eſt-à-dire Marché de Saint-Jean, & Jobſon prit la peine de répéter ce nom pluſieurs fois, à la prière des Négres mêmes, qui craignoient de l'oublier. Buckar Sano accompagna les Anglois un mille ou deux ſur la Rivière. Il ne prit pas congé d'eux ſans avoir bû quelques verres de liqueurs; & lorſqu'il fut deſcendu ſur la rive, il tint long-tems le bras levé pour leur faire ſes derniers adieux.

Utilité que les Anglois en tirent.

Ils repaſſent à Batto.

DANS leur route ils s'arrêtèrent à Batto, Ville du Prince *Bo-John*, où Samgulley, jeune domeſtique Négre de Jobſon, ſe fit circoncire. Il étoit de haute taille & fort bien-fait. Il avoit appris la langue Angloiſe au ſervice du Capitaine Thompſon; mais quoiqu'il fût âgé de dix-ſept ans, les voyages qu'il avoit fait avec lui, ne lui avoient pas permis de ſe trouver dans ſon Pays au tems de la Circonciſion. Il ne pouvoit différer plus long-tems à la recevoir, ſans expoſer ſa famille & ſes amis à quelque punition. Cependant lorſqu'il avoit vû paſſer les Anglois, l'affection qu'il avoit conçue pour eux, lui avoit fait oublier le devoir de ſa Religion. Il les avoit ſuivis au long de la rive, & les ayant atteints à la ſeconde marée, ils l'avoient reçu dans leur Barque. Ils jugèrent du chagrin de ſa mère par les efforts qu'elle fit pour le rappeller. Elle étoit venue après lui; & paroiſſant ſur le bord de la Rivière, qu'elle faiſoit retentir de ſes cris, elle le menaça enfin de ſe jetter dans l'eau s'il ne ſe rendoit pas à ſes prières. Mais il exhorta les Anglois à continuer leur route, en les aſſûrant que ſa mère ſe garderoit bien de ſe noyer.

Avanture de Samgulley.

EN revenant de Tinda le mois ſuivant, Jobſon fut rappellé à Batto par quelques intérêts de Commerce. Samgulley étant deſcendu le premier ſur la rive, qui eſt fort élevée, entendit le bruit des inſtrumens & d'autres marques de joye dans la Ville, quoiqu'elle ſoit à plus d'un mille de la Rivière. Il parut tranſporté de joye, parce qu'on étoit au tems de la Circonciſion, & qu'il ſe trouvoit revenu fort à-propos pour la recevoir. Les Anglois entrèrent avec lui dans la Ville; & comme la nuit s'avançoit, le deſſein du Capitaine étoit de l'aller paſſer chez *Bo-John*. Mais le Marbut, qu'il avoit loué dans le même lieu, l'avertit qu'à l'occaſion de la Fête, la maiſon du Prince ſeroit remplie d'Etrangers, & lui offrit de le loger chez ſa mère. En chemin, ils paſſèrent vis-à-vis la maiſon du jeune Négre. Son père étoit aveugle; mais ſa mère l'ayant apperçu, accourut avec tranſport; & lorſqu'elle fut près de lui, elle détourna la tête en pouſſant des ſanglots & prononçant pluſieurs fois le nom de ſon fils. Il fut obligé de s'arrêter avec elle; mais il promit au Capitaine de ne ſe faire circoncire que le lendemain, pour lui donner le plaiſir de ce ſpectacle.

Il revient à Batto au tems de la Circonciſion.

JOBSON trouva de la muſique & beaucoup de Peuple dans la maiſon où il devoit loger. Cependant le reſpect qu'on eut pour lui, fit bien-tôt diſparoître la foule. Toute la Ville reſſembloit aux foires de Village en Angleterre. Devant chaque maiſon & ſous chaque arbre, on voyoit des nattes étendues & des alimens préparés, avec des danſes au ſon des tambours & des autres inſtrumens.

Circonſtances de la Fête.

inſtrumens. Le Commerce s'y faiſoit auſſi par des échanges continuels. On manquoit d'autant moins de proviſions, qu'outre celles dont chacun s'étoit fourni pour la Fête, tous les Négres des Villages voiſins n'étoient pas venus ſans en apporter. Jobson. 1621.

Entre diverſes Troupes, l'Auteur en remarqua une qui étoit plus éloignée, & qui ne s'écartoit pas de quelques grands arbres, environnés d'une haye de branches & de roſeaux. Le bruit des tambours & des réjouiſſances s'y faiſoit entendre avec plus d'éclat que dans tous les autres lieux. On lui apprit que c'étoit-là qu'on gardoit les nouveaux circoncis juſqu'à la guériſon de leur bleſſure. Ils y étoient accompagnés d'une partie de leur famille, qui les félicitoit de cette opération.

Jobson ayant reçu pour ſon ſouper un panier de Perdrix, de la part de Bo-John, ſe crut obligé de lui rendre ſur le champ ſa viſite. Il trouva toute ☞ ſa maiſon remplie de gens qui danſoient [au ſon de leurs Ballards, (m);] & pour faire voir aux Négres que ces amuſemens ne lui déplaiſoient pas, il prit une jeune fille du Pays, avec laquelle il danſa lui-même aux yeux de toute l'Aſſemblée. Bo-John & tous ſes convives applaudirent beaucoup à cette galanterie. Il fit des excuſes au Capitaine de n'avoir pû le loger chez lui. Outre la multitude d'Etrangers dont ſa maiſon étoit remplie, une de ſes femmes étoit accouchée. Jobſon fut introduit dans l'appartement de cette Princeſſe, qu'il trouva étendue fort décemment ſur une natte. Il fit préſent de quelques bijoux à l'enfant. Bo-John parut regretter beaucoup que ce ne fut pas un garçon, parce qu'il lui auroit fait porter le nom du Capitaine; mais ayant une autre femme enceinte, il promit que ſi elle lui donnoit un fils, il ſeroit nommé Jobſon.

Jobſon danſe chez le Prince Bo-John.

Le lendemain, Samgulley fit avertir les Anglois qu'il falloit ſe rendre chez lui, s'ils vouloient être témoins de ſa circonciſion. Ils l'accompagnèrent dans un champ ouvert, entre les maiſons & l'enclos où les jeunes circoncis étoient renfermés après l'opération. Il n'étoit couvert que d'un drap blanc. On le plaça ſur une petite éminence, au milieu d'une foule de Peuple, ſurtout de femmes, qui s'empreſſoient pour voir de près cette cérémonie. Il ne donna aucune marque de crainte; mais il pria le Capitaine de lui mettre la main ſur l'épaule. Auſſi-tôt l'Opérateur, qui étoit un homme du commun, s'avança de l'air d'un Boucher, en aiguiſant un couteau qu'il tenoit à la main. Il leva le drap dont le jeune-homme étoit couvert; & lui prenant le prépuce, qu'il tira aſſez fort, il y paſſa trois fois le couteau pour l'abattre. Cette exécution parut terrible aux Anglois, quoique Samgulley l'eût ſoûtenue conſtamment. L'uſage eſt de faire un petit préſent à l'Opérateur; mais Jobſon ne lui donna rien, & lui reprocha même amèrement d'avoir fait l'opération trop avant. Le Négre répondit que c'étoit un avantage pour le jeune-homme; & levant ſon Pagne, il fit voir qu'on ne lui en avoit pas coupé moins.

Circonciſion de Samgulley.

Après la cérémonie, on recouvrit Samgulley de ſon drap, & deux Négres le ſoûtenant pour marcher, il fut conduit lentement dans l'enclos. Jobſon demanda la permiſſion de le ſuivre; & ſans attendre qu'elle lui fût accordée, il

On ne permet point à Jobſon de le voir après la cérémonie.

☞ (m) Appellés par d'autres Balafo, ou Balafu, on en trouvera la deſcription dans la ſuite.

JOBSON. 1621.

il se disposoit à prendre le même chemin. Mais quatre vieux Négres l'arrêtérent, & parurent fort offensés de son dessein. Ils ne voulurent pas même souffrir que le Chirurgien Anglois pensât le jeune-homme, quoique plusieurs d'entr'eux l'eussent employé pour d'autres blessures. Dans cette occasion, il est permis aux jeunes circoncis, pour adoucir leur douleur, de voler quelques Poules rôties, ou de dérober même un Bœuf, s'ils en trouvent l'occasion sans violence, quoiqu'en tout autre tems les loix soient fort sévères contre le vol. Au reste la Circoncision se fait parmi les Négres sans aucune formalité de Religion; & l'Auteur est persuadé qu'ils n'y cherchent que leurs commodités naturelles.

Diable que les Négres appellent Horey.

CEPENDANT elle ne manque jamais d'être accompagnée des rugissemens de leur Diable, qu'ils appellent *Horey*. Ce bruit ressemble au son le plus bas d'une voix humaine. Il se fait entendre à quelque distance, & rien n'inspire tant de frayeur aux jeunes-gens (*n*). Jobson l'avoit entendu, la nuit même qui avoit précédé la circoncision de Samgulley. Dès qu'il commence, les Négres préparent des alimens pour le Diable, & les lui portent sous un arbre. Tout ce qu'on lui présente est dévoré sur le champ, sans qu'il en reste un os. Si la provision ne lui suffit pas, il trouve le moyen d'enlever quelque jeune-homme qui n'a point encore été circoncis, car il semble qu'il ne s'en prend jamais aux femmes ni même aux jeunes filles. Les Négres prétendent qu'il garde sa proye dans son ventre, jusqu'à ce qu'il ait reçu plus de nourriture, & que plusieurs jeunes-gens y ont passé jusqu'à dix ou douze jours. Après la rédemption même, la victime demeure muette autant de jours qu'elle en a passé dans le ventre du Diable. Jobson vit un exemple de cette prévention populaire dans une Ville des Foulis, en y passant pour se rendre à Ferambra. Un jeune Négre d'environ quinze ans (*o*) étoit sorti, disoit-on, du ventre de Horey la nuit précédente. Il eut la curiosité de le voir, & tous ses efforts ne purent lui faire ouvrir la bouche pour parler, quoiqu'il lui présentât le bout de son fusil, que les Négres appréhendent beaucoup. Au bout de quelques jours, le même jeune-homme parut librement au milieu des Anglois, & leur raconta des choses étranges qu'il tiroit apparemment de son imagination. Enfin tous les Négres parlent avec le dernier effroi de cet esprit malin, & l'on est surpris de la confiance avec laquelle ils assûrent qu'ils ont été non-seulement enlevés, mais avallés par ce terrible monstre.

Fables qu'ils en racontent.

Les Anglois mêmes en sont effrayés.

LES Anglois du Comptoir que Thompson avoit formé près de Setiko s'étoient trouvés souvent fort effrayés, en revenant la nuit de la promenade ou de la chasse, par une voix qui leur sembloit d'abord venir de plus d'un mille, & qui presqu'au même moment se faisoit entendre derrière eux. Ce Phénoméne, joint aux récits des Négres, les avoit jettés dans une telle épouvante qu'à peine s'étoient-ils senti la force de retourner jusqu'au Comptoir. Cependant ils y avoient toûjours été tranquilles, car jamais Horey n'avoit eu la hardiesse de les troubler dans leur maison.

JOBSON, qui étoit homme sensé, n'eut pas de peine à juger que cette fable, & ces apparences de prodige, venoient de l'invention des Marbuts; pour

☞(*n*) Cet *Horey* ou *Hore*, semble être un épouvantail de la même espèce que le *Mumbo-Jumbo* des Négres, dont parle Moore, & qui a été inventé pour faire impression sur l'esprit des femmes.

☞(*o*) *Angl.* dix-huit ans. R. d. E.

JOBSON. 1621.

pour retenir leur jeunesse dans le respect. Il fut confirmé dans cette idée par l'occasion qu'il eut d'approfondir une partie de leur artifice. Revenant [à Faye (p)] pendant la nuit, avec son Marbut, de la maison du Prince Bo-John, il entendit les cris de Horey qui ne lui parurent point éloignés. Son fusil, qu'il portoit sous le bras, lui fit naître la pensée de s'avancer brusquement vers le Diable. Le Marbut employa toute son adresse pour lui faire perdre ce dessein. Il lui représenta que la voix qu'il entendoit d'un côté passeroit tout-d'un-coup de l'autre (q), & lui causeroit ainsi des fatigues inutiles; sans compter qu'il étoit à craindre que Horey ne l'emportât dans la Rivière. Mais lorsqu'il vit le Capitaine sérieusement résolu de tirer, il l'arrêta par le bras, en avertissant un Négre, qui n'étoit pas fort éloigné, de prendre garde à lui & de se jetter à terre. Jobson, qui entendoit quelques mots de la langue des Négres, ne put se méprendre au sens de cet avis. Il alla droit au Négre, qui lui parut un homme vigoureux; & l'ayant fait relever, il comptoit de le faire expliquer sur son rôle. Mais la crainte, autant que l'enrouement qu'il avoit gagné par ses cris, ne lui permit pas de prononcer un seul mot. Le Capitaine retourna vers le Marbut, & lui dit en riant; voilà un de vos Diables.

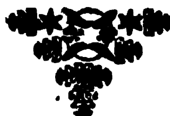
Jobson approfondit l'imposture.

MALGRÉ cet exemple, Jobson paroît douter si les Négres, ou du moins leurs Marbuts, n'entretiennent pas quelque correspondance avec le Diable. Il raconte une autre avanture, qui donna lieu à son incertitude. En revenant à Pompetane, il trouva sur la rive un Portugais nommé *Jasper Consalvo*, qui le saluant sans aucune marque de surprise, le pressa d'aller dîner chez lui, où il avoit fait quelques préparatifs pour le recevoir. Jobson ne pouvant concevoir pourquoi il étoit attendu, marqua là-dessus de l'étonnement & de la curiosité. Le Portugais répondit naturellement qu'il avoit appris le jour qu'il devoit arriver, d'un Marbut qu'il lui montra, & qui l'avoit sçu lui-même de Horey. Cet éclaircissement parut d'autant plus admirable au Capitaine & à tous ses gens, qu'ils avoient toûjours été incertains de leur départ, & qu'en chemin ils avoient relâché dans plusieurs Ports, sans être déterminés sur le tems qu'ils y devoient passer. Ce qu'il y a de plus surprenant dans ce récit, c'est que Jobson n'ait pas considéré que le moindre Négre avoit pû le devancer, & faire sçavoir au Marbut que la Barque Angloise descendoit sur la Rivière; [& d'ailleurs sur la foi de qui raconte-t-il cette histoire? sur celle d'un Horey, dont il avoit lui-même découvert la fourberie. Ajoutez à cela, qu'il lui étoit aisé de se convaincre de l'ignorance de ce prétendu Diable, puisqu'on lui avoua qu'il ignoroit s'il étoit venu dans ce Pays pour y faire du bien ou du mal, & qu'il ne sçavoit rien de son dessein.]

Sa crédulité dans une autre occasion.

☞(p) C'étoit apparemment le Village, où demeuroit la Mère du Marbut, chez laquelle il étoit logé, & dont il a oublié de dire le nom ci-devant.

☞(q) Cela arrive peut-être, parce que deux ou trois Marbuts, placés en différens endroits, s'associent pour joüer cette Comédie.





CHAPITRE IV.

Mémoires concernant les Mines d'Or, recueillis dans un Voyage sur la Gambra, par un Auteur Anonyme.

INTRODUCTION.

CETTE piéce s'étant trouvée dans les papiers du Docteur *Hook*, après sa mort, fut publiée entre ses Oeuvres posthumes, avec un avis de l'Editeur, qui la donne pour l'Ouvrage d'un Négociant qui avoit acquis de grandes richesses sur la Gambra pendant le régne de Charles II. [& qui craignant qu'on ne l'obligeât à quitter la vie agréable qu'il menoit, pour servir de guide à ceux que le Roi enverroit dans les lieux d'où il avoit tiré ses richesses, pria son ami de lui garder le secret.] Les détails qu'on y voit rassemblés sur les ouvertures & les détours de cette Rivière, & sur les montagnes voisines, peuvent servir de guides à ceux qui entreprendroient de découvrir la source d'où le Voyageur Anonyme avoit tiré son Or. Cependant, s'il est permis de porter quelque jugement sur cet Ouvrage, il semble qu'on doit le prendre plutôt pour une fiction, composée dans la vûe d'exciter les Anglois à la découverte de la Gambra, que pour un véritable Journal. Le Capitaine *Stibbs*, qui paroît avoir pénétré le plus loin sur cette Rivière en 1722, & qui observa soigneusement tous les lieux, ne découvrit aucun signe de ce trésor caché, que l'Auteur prétend avoir trouvé au-dessus de Barrakonda. A la vérité le Journal que Stibbs avoit pris pour guide parloit de plusieurs lieux où la nature a placé de l'Or. Mais comme toutes les recherches de ce Capitaine Anglois ne lui firent rien découvrir, c'est une autre raison de croire que le Mémoire Anonyme n'est pas moins imaginaire ; d'autant plus que ne contenant d'ailleurs aucune remarque géographique qui ne soit dans la Relation de Jobson, on a peine à concevoir d'où peut venir une si parfaite conformité, [que nous ferons remarquer dans les Nôtes.]

Doutes sur la vérité de cette piéce.

Il seroit curieux de sçavoir aussi sur quel fondement l'Auteur d'une Lettre qui est à la tête (*a*) des Voyages de *Moore*, donne ce Mémoire pour le Journal dont Stibbs parle souvent dans sa Relation. Le Journal nomme la Rivière d'York & plusieurs autres lieux dont on ne voit aucune trace dans le Mémoire ; sans compter que le Capitaine Stibbs fait connoître en deux endroits (*b*) *Vermuyden* pour l'Auteur du Journal, & fixe même sa date à l'année 1661, c'est-à-dire plusieurs années avant le régne de Charles II. Aussi panche-t-on à croire que le Mémoire fut composé en 1675, & que vrai-semblablement le Journal de Vermuyden lui servit de modéle. Cependant, comme il reste quelque doute, on ne peut se dispenser de lui donner place dans ce Recueil, ne fut-ce que pour le soûmettre au jugement du Public. On prend même le parti de ne rien changer à sa forme, qui est celle d'une Lettre ordinaire.

Raisons qui la font placer ici.

Prélude de l'Auteur.

Vos instances, écrit l'Auteur à son ami, jointes au souvenir des obligations que

(*a*) Voyez les Voyages de Moore dans les Parties intérieures de l'Afrique.

(*b*) *Ibid.* pag. 283. & 294.

ANONYME.

que j'ai à vos lumières, sans lesquelles je reconnois que mes entreprises n'auroient pas réussi, m'arrachent un secret que j'avois résolu de ne jamais publier. Mais je me promets que fidéle à vos sermens, vous ne le communiquerez à personne pendant ma vie. Je ne voudrois pas pour dix mille livres sterlings qu'il fût connu du Roi; car s'il est vrai, suivant le langage de l'Ecriture, qu'il ne sert de rien à l'homme d'avoir gagné l'Univers lorsqu'il a le malheur de perdre son ame, il ne l'est pas moins que les richesses des deux Indes sont inutiles à celui qui perd son repos & sa liberté. Or comment serois-je assûré de ces deux biens, si mes découvertes étoient connues de ceux qui ont le pouvoir de me donner des ordres & de me les faire exécuter? Je commencerai par vous avouer que j'ai eu plus d'embarras à cacher aux Compagnons de mon Voyage la quantité d'Or qui se trouve dans les lieux où j'ai pénétré, qu'à rapporter en Angleterre ce que mon industrie m'en a fait recueillir. Si le repos & la liberté ne m'étoient pas plus chers que toutes les considérations du monde, je communiquerois volontiers mes lumières à Sa Majesté, quoique je puisse être encore arrêté par la crainte de causer au Public plus de mal que de bien par cette information. Mais je vous conjure d'être fidéle à vos promesses, & de ne jamais révéler mon nom, quelque usage que vous fassiez de ce Mémoire.

Ses conseils sur les secours dont il faut être pourvu pour chercher de l'Or.

Si vous entreprenez le même Voyage à mon éxemple, ayez soin de prendre une Barque à fond plat; car la mienne, qui étoit d'environ sept tonneaux & qui ressembloit aux Barques ordinaires, me causa beaucoup de peine au passage des Basses & des chûtes d'eau. Il fallut la décharger plusieurs fois pour la traîner par terre, avec des difficultés extrêmes, qui ne venoient que de sa forme. Vous devez vous fournir aussi d'un petit bateau, dont vous reconnoîtrez l'utilité dans une infinité d'occasions (c).

Vif argent.

Vous m'aviez recommandé, à mon départ, de prendre vingt livres de vif-argent pour les essais; mais si vous faites le Voyage, prenez-en pour le moins cent livres, car il s'en perd beaucoup dans le travail. C'étoit aussi trop peu de cinquante livres de plomb, comme vous me l'aviez conseillé. Ne craignez pas d'en prendre cent cinquante livres. Je dirois davantage, s'il ne falloit éviter de rendre la Barque trop pesante. Le *Sel Ammoniac* me servit si peu, que je ne vous donne là-dessus aucun conseil. Pour le *Borax* je m'en trouvai si bien, que je regrettai de n'en avoir pas beaucoup plus. Prenez-en hardiment cinquante livres. Mon sable me rendit de grands services. Je l'employai entièrement. Il vaut mieux en avoir dix livres de trop, que d'en manquer; ainsi prenez-en quarante livres. Je suis persuadé que si j'avois porté mes soufflets chimiques, je m'en serois trouvé beaucoup mieux. J'eus beaucoup de peine à placer les autres. ☞ [Je ne pus faire aucun usage de l'Antimoine, parce que j'avois oublié la manière dont vous m'aviez dit qu'il falloit s'en servir.] N'oubliez pas des coins, dont je n'avois pas pensé a me pourvoir. On trouve à douze mille de la première chûte d'eau, vers le Sud, un revers de Roc, ou de Colline pierreuse, qui regarde le Couchant, & si riche entre les pierres qu'on en tire quelques fois la main pleine. Nos piques ne nous furent pas là d'un grand usage. Nous avions besoin de coins, & nous fûmes obligés,

Plomb.

Sel ammoniac.

Borax.

Sable.

Soufflets.

Coins.

(c) Jobson avoit avec lui un tel petit bateau.

ANONYME.

gés, avec un embarras extrême, d'en faire un de quelques morceaux de fer qui nous étoient assez nécessaires pour d'autres emplois. L'avantage que nous en tirâmes pendant douze ou treize jours fut très considérable; mais malheureusement un de mes Compagnons l'ayant enfoncé jusqu'à la tête, sans en avoir un autre qui pût servir à le retirer, nous nous vîmes forcés de l'abandonner avec beaucoup de regret. Les gamelles de bois, à l'usage d'Angleterre, sont d'une utilité continuelle, & valent bien mieux que les gourdes, auxquelles je fus obligé d'avoir recours. Il en faut sept ou huit, & l'on peut sans risque en prendre davantage. A l'égard des creusets, je ne puis trop vous recommander d'en avoir d'excellens & d'une bonne grandeur. Ils me manquèrent. Je me vis dans la nécessité de faire usage d'un pot de terre cassé, qui tomba bien-tôt en piéces. Si j'avois eu plus de creusets, j'aurois rapporté plus d'Or à proportion. [Je ne me servis que fort peu des eaux qu'on employe pour séparer & pour dissoudre, parce que leur usage étoit trop pénible, & que d'ailleurs, je n'avois pas les commodités nécessaires pour dresser des Alembics sur terre. J'employai cependant toute mon eau-forte, & jaurois souhaité d'en avoir davantage; les essais qui se font avec le Mercure, valent pourtant mieux à mon avis. Mais il seroit ridicule que je m'étendisse là-dessus avec vous, qui connoissez mieux que moi toutes ces opérations.] Que vos mortiers soient de fer, & fort grands. Celui que j'avois étant de fonte, me causa double peine, & je fus oblige de remettre à rafiner quantité de matières d'or en Angleterre. Mon mercure y prenoit une saleté qu'il communiquoit à mon Or, & que tout l'art du monde ne pouvoit empecher. Vous ne m'aviez donné aucune instruction là-dessus avant mon départ.

Gamelles de bois.

Bons & grands creusets.

Mortiers de fer.

Son industrie pour faire du charbon.

Nous trouvâmes un arbre fort semblable à nos Cornouillers d'Angleterre, mais plus gros, que nous employâmes à faire du charbon. Il fallut nous réduire aux branches, car nous n'avions pas de scie pour faire usage du tronc, mais après avoir coupé les branches, nous les mîmes en piéces fort courtes, & nous fîmes dans la terre un trou de cinq ou six pieds de long, sur la même profondeur. Nous allumâmes du feu dans le fond, & nous remplîmes cette fosse de notre bois. Lorsqu'il fut bien brûlé, nous le couvrîmes de terre, nous bouchâmes soigneusement les ouvertures, & nous retirâmes le charbon lorsqu'il fut réfroidi.

Direction pour trouver la principale Mine.

Il ne vous sera pas difficile de trouver ce lieu, en observant quelques précautions (*d*). Vous arriverez au bord d'un grand assemblage d'eau, qui ressemble assez à celui qu'on appelle *Ronnander Meer* dans Lancastershire. Nous employâmes une semaine entière à visiter plusieurs Criques & diverses jonctions de Rivières; mais nous prîmes enfin le parti de suivre le Canal Sud-Est & quart d'Est. Mon ignorance dans les Mathématiques ne me permet pas de vous conduire avec le secours des Longitudes & des Latitudes. Le cours de l'eau étant fort rapide, nous eumes besoin de beaucoup d'efforts pour remonter, & souvent nous ne faisions pas plus (*e*) de deux milles par jour. Il faut passer la première chûte. Cependant j'avois déja trouvé un endroit qui donne quarante-sept grains d'Or sur dix livres de sable. En arrivant à la chûte

te

(*d*) Les marques que l'Auteur donne sont si vagues & si imparfaites, sans Planches, sans Longitude & sans Latitude, qu'il seroit impossible de retrouver ce lieu sur sa direction, quand il seroit vrai qu'il éxiste.

(*e*) Cela s'accorde avec Jobson.

ANONYME.

te (*f*) qui est plus haut, vous serez fort embarrassé, comme je le fus, à faire passer votre Barque. Mais avancez par terre, jusqu'à la jonction d'un petit Ruisseau qui vient du Sud. Là, si vous prêtez l'oreille, vous entendrez (*g*) le bruit d'un Courant assez rapide. Il vous sera impossible de faire passer votre Barque plus loin (*h*), parce que le Canal du Ruisseau est trop petit. Vous verrez sur le côté du Roc des traces de notre Voyage, c'est-à-dire, plusieurs de nos noms, gravés avec la pointe de nos couteaux. Là, quoique le sable lavé donne beaucoup d'Or, montez néanmoins au sommet du Roc; & tournant le visage droit à l'Ouest, vous appercevrez un peu à gauche un groupe d'autres rocs, sous lesquels, si la violence des pluyes n'a pas emporté & la terre & les pierres, vous découvrirez la bouche même de la Mine. Comme je vous suppose pourvû de tous les matériaux nécessaires pour ce travail, il ne faut pas aller plus loin, ni chercher une veine plus riche.

Maxime constante pour la recherche des Mines.

Prenez pour maxime constante ce que j'ai observé dans toutes mes courses sur la Rivière; c'est que les Contrées basses, fertiles, ou couvertes de bois, ne sont pas celles dont il faut espérer de l'Or. Il ne s'en trouve qu'entre des rochers stériles, & dans des Pays montagneux, où la terre est ordinairement rougeâtre. Je ne vous donnerai pas d'autres instructions, parce qu'avec beaucoup de lumières sur tout le reste, elles vous seroient inutiles. Ce seroit porter, suivant le Proverbe, du charbon à Newcastle.

Provisions que l'Auteur avoit portées.

J'avois commencé ma navigation sur la Rivière le 4 de Décembre, deux heures avant le coucher du Soleil. Je n'avois avec moi que sept Anglois & quatre Négres (*i*), dont l'un étoit un Marbut (*k*) qui sçavoit la langue Portugaise, & qui pouvoit me servir d'interpréte dans le besoin. Mais je n'avois pris les Négres que pour nous aider de leurs bras contre la force du Courant. Mes provisions étoient de deux sortes: des vivres, tels que trois barrils de Bœuf salé & dix Jambons; deux barrils de Sel blanc, outre le sel de Baye pour le Commerce; & deux barrils de Biscuit, sans y comprendre le ris; avec un demi-barril de Poudre à tirer, & du Plomb à proportion de la poudre; de l'Eau-forte, du Vinaigre, du Papier, des Coliers de verre, des Miroirs, des Couteaux à dix-huit sols la douzaine, quelques Barres de fer, quelques petites Chaînes de cuivre, des Coliers de léton, & d'autres bagatelles de cette nature. Ma seconde sorte de provisions consistoit dans une paire de Soufflets d'Orfévre, quelques Creusets, du Vif-argent, du Borax, du Sel ammoniac, de l'Eau régale, un Mortier avec son pilon, quelques Peaux, des cuillères de cuivre à longs manches, pour ramasser le sable, & d'autres petits instrumens convenables à mes vûes. Quoique cette Cargaison fût d'un poids médiocre, ma Barque étoit plus chargée que je ne l'aurois souhaité. Elle tiroit beaucoup d'eau, & j'appréhendois de trouver de la difficulté sur les Basses

(*f*) Il semble ici que l'Auteur ne pénétra pas à beaucoup près si loin que Stibbs; car cette seconde chûte n'est qu'à six lieuës de Barrakonda, Stibbs ne trouva pas d'Or dans cet espace.

(*g*) Jobson parle d'un pareil bruit.

☞(*h*) Purchass fait dire à Jobson qu'il passa une Basse près de la rivière Tinda; mais Jobson lui-même dans son *Golden Trade*, assûre qu'il lui fut impossible de la passer. C'est peut-être à cela que l'Auteur de la Lettre fait allusion ici.

☞(*i*) Jobson avoit avec lui dix Anglois, & quatre Négres, dont deux étoient Marbuts.

☞(*k*) L'Auteur de la Lettre écrit, d'après Jobson, Marybuck.

ANONYME. Basses, si j'avois le malheur d'en rencontrer. Je fus néanmoins assez heureux pour vaincre cet obstacle (*l*).

J'ARRIVAI le 7 de Décembre à Setiko, qui est quatorze ou quinze lieuës au-dessus du Port où notre Vaisseau s'étoit arrêté; mais je passai un mille ou deux plus loin, pour jetter l'ancre au milieu de la Rivière, qui est fort large en cet endroit. J'observai toûjours la même précaution, dans la vûe d'éviter toutes sortes d'embarras, quoique ce soin ne me réussît pas toûjours, car nous étions quelquefois troublés pendant la nuit par les Chevaux-Marins & les Crocodiles, qui nous obligeoient d'avoir une sentinelle sur la Barque.

LE 23, nous eûmes une peine infinie pendant tout le jour à passer une Basse, formée par les terres qui s'écoulent d'une montagne fort haute & fort roide, du côté du Sud. Ce fut-là que je commençai à prendre un peu de sable dans le Canal. Je le pris à l'avanture; & sur le poids d'environ cinq livres, je tirai trois ou quatre grains d'Or. J'en tirai moins dans un autre endroit, où je fis la même expérience. Il ne s'étoit présenté ni Ville, (*m*) ni Maison, ni aucun Négre sur le bord de la Rivière, depuis que nous avions passé Barrakonda.

Première expérience de l'Auteur.

LE 14 de Janvier, me trouvant dans un endroit guéable entre deux hautes montagnes, je renouvellai mon expérience; & d'environ dix livres de sable, je tirai, avec la seule peine de le laver, trente grains d'Or. Je fis ensuite l'essai du Mercure, qui me donna quarante-sept grains sur cinq livres. Ici mes espérances croissant beaucoup, je résolus de remettre mes observations plus haut.

LE 27 nous reçumes beaucoup d'embarras de quantité de grands arbres, qui sont dans la Rivière, (*n*) contre un roc qui fait partie d'une haute & stérile montagne (*o*). Je ne laissai pas de quitter la Barque, pour monter sur le Roc avec trois hommes. Nous avions porté un Pic. Mais tandis que nous ouvrions la terre pour suivre quelques apparences d'Or, nous fûmes insultés par un prodigieux nombre (*p*) de grands Singes, dont nous ne pûmes nous délivrer qu'avec le secours de nos fusils. Nous en tuâmes deux ou trois. Dans la fureur où leur mort mit tous les autres, je ne doute pas qu'ils ne nous eussent déchirés en piéces, s'ils n'eussent été retenus par la crainte du même sort. En rentrant dans la Barque, je fis l'épreuve de mon Or, qui ne me produisit presque rien.

Il est insulté par une troupe de Singes.

LE 6 de Février, je fis l'essai d'un sable brillant que j'avois ramassé au côté d'un roc, dans un endroit où la Rivière fait un coude, en tournant (*q*) tout-d'un-coup au Sud. Ce sable lavé me donna quarante un grains d'Or sur dix livres. D'autres essais me produisirent, sur cinq livres de sable, jusqu'à cinquante-sept grains. La richesse de ce fond me fit balancer si je devois pousser plus

(*l*) A cet égard l'Auteur a fait plus que Jobson & Stibbs.

(*m*) L'Extrait de Jobson dans Purchass, dit aussi qu'il n'y a, près de la Rivière, ni Villes, ni Peuples, ni Barques. Mais Jobson même dans le *Golden Trade*, & *Stibbs*, font connoître qu'à quelque distance le Pays est fort peuplé.

(*n*) Jobson fut aussi embarrassé par des arbres.

(*o*) Jobson monta le 17 de Janvier sur une montagne, d'où il n'apperçut qu'un Pays désert.

(*p*) Jobson vit le 19 de Janvier plus de mille Singes sur le bord de la Rivière.

(*q*) Stibbs parle d'un coude subit au Sud, à cinquante-neuf mille de Barrakonda, mais il trouva ensuite une Basse impénétrable; au-lieu qu'il n'est parlé ici d'aucun obstacle.

plus loin mon voyage. Mais après quelques réfléxions, je résolus d'avancer. ANONYME.

Le 15 de Février, pendant la nuit, un Cheval-Marin heurta (r) si violemment contre la Barque, qu'étant tous fort mauvais Charpentiers, cet accident nous allarma beaucoup. Nous réparâmes le mal avec tout le soin dont nous étions capables; & pour nous (s) en préserver à l'avenir, j'inventai la méthode de suspendre à la Barque une lanterne allumée, qui écarta toûjours ces dangereux ennemis.

Autres expériences de l'Auteur.

Le 24 de Février, j'essayai la Baguette divinatoire sur une montagne haute & stérile. Mais soit qu'il n'y eut aucune Mine, soit que ma Baguette, qui avoit été coupée en Angleterre, eût perdu sa vertu dans un si long Voyage, soit que celle qu'on lui attribue soit une chimère, l'effet répondit mal à mon attente. Mes Compagnons me raillèrent beaucoup de cette idée.

Découverte d'une Crique importante.

Le 26 de Mars, je découvris une Crique entre deux rocs montagneux, & m'y étant rendu, j'y apperçûs une chûte d'eau du côté du Sud. Les essais que je fis en chemin me donnèrent soixante-trois grains d'Or sur cinq livres de sable. D'autres expériences plus éxactes m'en firent trouver davantage à proportion de la quantité de sable. Nous employâmes vingt jours au travail. Ils nous produisirent douze livres cinq onces & cinquante-deux grains (t) d'Or. Le 31 de Mars, nos espérances augmentant par le succès, je pris le parti de m'avancer plus loin. Mais ce fut ici le commencement de nos plus grandes peines. Nous fûmes obligés fort souvent (v) de nous dépouiller de nos habits, & de nous jetter dans l'eau, pour traîner notre Barque sur les Basses. Ce qui nous affligeoit encore plus, c'est que l'eau de la Rivière avoit une odeur de musc, qui ne nous permettoit pas d'en boire, ni même de nous en servir pour préparer nos alimens; sans que je puisse m'en imaginer d'autre raison que l'abondance des Crocodiles (x) qui infectent l'eau & le poisson.

Découverte d'une Rivière fort riche.

Le 7 d'Avril, nous découvrîmes une petite Rivière qui vient se jetter dans la Gambra du côté du Sud. Son cours est rapide, & ses bords sont couverts de rocs & de montagnes. Dans le silence de la nuit, on y entend le bruit d'une grande chûte d'eau. Je fis jetter l'ancre à l'embouchure. Le lendemain m'y étant engagé, je m'approchai de la chûte autant qu'il me fut possible. L'eau nous manquoit à tous momens; mais l'ardeur infatigable de notre industrie nous faisoit vaincre toutes les difficultés. Ce qui me paroissoit impossible par eau, je l'entreprenois par terre. Enfin nous arrivâmes au terme d'un Voyage si long & si difficile. Je suis persuadé qu'aucune Barque ni aucun Chrétien, n'avoit jamais pénétré si loin (y) sur cette Rivière. Mais quelle fut notre admiration & notre joye, de voir, au premier essai, que l'Or étoit en abondance autour de nous? Je me déterminai à ne pas chercher la fortune plus loin. Nous remplîmes notre Canot de ce précieux sable, & nous nous attachâmes sérieusement au travail. Il nous falloit du bois. Nous en trouvâmes

à

(r) La Barque de Jobson fût aussi heurtée & reçut une voye d'eau.

(s) La méthode de Jobson fut aussi de tenir sa lanterne allumée, & de mettre un bout de chandelle sur un morceau de bois qu'il laissoit entraîner au courant.

(t) Angl. & soixante trois grains, ou deux deniers & quinze grains. R. d. E.

(v) Jobson racontte la même chose.

(x) On retrouve encore ici Jobson.

(y) Quel jugement doit-on porter d'un Journal si imparfait? l'Auteur s'arrête à peu de distance de la seconde chûte d'eau; & s'il ne faisoit que deux milles par jour, il est certain qu'il ne put aller aussi loin que Jobson dans l'espace où il se renferme.

ANONYME.

Avantages que l'Auteur & ses Compagnons en retirent.

à la distance d'une lieuë & demie. En un mot, tout nous réussit avec tant de bonheur, qu'aucun de mes Compagnons ne doit avoir regretté ses fatigues. Nous avions pris néanmoins la plus fâcheuse saison de l'année, c'est-à-dire, celle où l'eau est la plus basse. Si nous étions partis immédiatement après les pluyes, qui arrivent aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, ou du moins avant que la Rivière fut presqu'entièrement baissée, l'eau ne nous auroit pas manqué si souvent (z) sur les Basses, & nous nous serions épargné la moitié de nos peines.

(z) Jobson fait souvent la même plainte. [Pourquoi ne choisissoient-ils pas un tems plus favorable, sur-tout après en avoir reconnu la nécessité.]



CHAPITRE V.

Voyage sur la Rivière de Gambra en 1724 pour le progrès des Découvertes & du Commerce, par le Capitaine Barthélemi Stibbs.

STIBBS. 1723.

MOORE, qui a placé le Journal du Voyage de *Stibbs* sur la Gambra, dans le Recueil (a) de ceux qu'il a fait lui-même en Afrique, nous apprend que l'année 1720 le Duc de Chandos, alors revêtu de la qualité de Directeur de la Compagnie Royale d'Afrique, prit les affaires de cette Compagnie en considération, & qu'ayant jugé que le Commerce d'Afrique, de la manière dont il avoit été conduit pendant plusieurs années, ne répondroit jamais au fond capital, il prit la résolution d'ouvrir de nouvelles voyes pour le pousser dans l'intérieur du Pays. Ce fut dans cette vûe que le Capitaine Stibbs y fut envoyé, avec ordre de découvrir, au nom de la Compagnie, jusqu'où la Rivière de Gambra est navigable, & s'il se trouve effectivement des mines d'Or sur cette Rivière. Mais il partit si tard pour cette expédition, qu'il fut arrêté par les mêmes obstacles qu'on a lu dans les Relations précédentes. Moore ajoûte que le dégoût qu'il conçut de sa commission, lui fit entreprendre de prouver que la Rivière de Gambra n'est pas le Niger, & que son cours est fort borné (b). On ignore sur quel fondement Moore donne ce motif aux raisonnemens de Stibbs, & le tems seul peut nous apprendre ce qu'il faut penser de son opinion. Mais ses preuves, telles qu'il les a jointes à son Journal, paroissent donner beaucoup de poids à toutes les observations qu'on a déja vûes sur le même sujet. On ne sçauroit douter du moins que suivant les ordres de sa Compagnie, il n'ait apporté beaucoup de zèle à pousser ses Découvertes. On ne lui fera pas non plus un reproche d'avoir déclaré ses sentimens de bonne-foi, quelque différens qu'ils puissent être de l'opinion commune. La vérité n'a pas besoin de fictions pour se soûtenir; & jamais un honnête-homme ne doit abandonner son caractère pour favoriser un intérêt particulier, quelque louable & quelque avantageux qu'on le suppose.

Motifs de ce Voyage.

IL

(a) Voyages de Moore, pag. 135.

(b) Préface de Moore, pag. 6. & suiv.

Stibbs. 1723.

Il paroît par quelques endroits de la Relation de Stibbs qu'il avoit reçu de la Compagnie une Carte de la Gambra, & les Journaux de plusieurs personnes qui avoient fait le même Voyage avant lui. Mais sa Carte ne pouvoit être celle de Moore, puisque celle-ci n'a été publiée qu'en 1730. Le principal de ses Journaux étoit celui de *Vermuyden*, composé en 1661, dont on a parlé dans l'article précédent.

Arrivée de Stibbs dans la Rivière de Gambra.

Le Capitaine Stibbs arriva dans l'Isle de James, le 7 d'Octobre 1723, sur un Vaisseau de la Compagnie, nommé *la Dépêche*. Ses instructions le chargeoient de s'avancer, avec des Canots, le plus loin qu'il pourroit sur cette Rivière, pour découvrir des Mines d'Or, & se procurer une parfaite connoissance du Pays. En arrivant à Jamesfort, il trouva que *Glynn*, ancien Gouverneur, étoit mort depuis six mois; qu'il avoit eu pour successeur *Willy*, qui étoit alors à *Joar*, avec les trois principaux Anglois du Fort, *Maiswain* Lieutenant, *Orfen*, Facteur; & le Docteur *Cafful* Chirurgien. Il fit donner avis de son arrivée & de sa commission au Gouverneur, en le priant de donner les ordres nécessaires pour lui faire préparer des Canots, & pour hâter son Voyage. Le Canot qu'il avoit dépêché revint le 16, mais sans aucune Lettre pour Stibbs. Le 28, il écrivit encore au Gouverneur par la Chaloupe de la Gambra, pour lui demander plus de diligence dans une affaire qui commençoit à devenir pressante & que la Compagnie avoit fort à cœur. Il lui représentoit qu'il importoit peu, pour l'intérêt de la Compagnie, d'aller seulement jusqu'à Barrakonda ou un peu plus loin, comme plusieurs autres l'avoient fait depuis long-tems; & que si on laissoit passer néanmoins la Fête de Noël, il seroit impossible d'aller au-delà.

Il n'y trouve pas le Gouverneur Anglois.

Le 31, sa surprise fut extrême de voir arriver, dans la Pinasse de la Compagnie, le corps du Gouverneur, qui étant parti de Joar fort malade avoit eu le malheur de mourir en chemin. On ne fut occupé pendant quelques jours que de la cérémonie de ses obséques. Il fut enterré sur le Bastion Nord, avec plusieurs autres Gouverneurs, qui avoient eu le même sort dans un Emploi, dont la durée est ordinairement fort courte.

Il le voit arriver mort.

Cependant on avoit reconnu pour son successeur, dès le premier jour de Novembre, M. Orfeur, qui étoit demeuré à Joar avec Maiswain & Cafful. Mais on reçut un nouveau sujet d'étonnement le 2, en voyant arriver les corps morts de Cafful & de Maiswain. Le 5, Orfeur revint en bonne santé, mais avec la triste nouvelle que le Comptoir de Joar étoit entièrement ruiné (c).

Le 6, Stibbs fut admis pour la première fois au Conseil, qui ne se trouvoit plus composé que de MM. *Orfeur*, *Rogers* & *Hull*. Après avoir lû les instructions de la Compagnie, il fut remis à l'Assemblée du 8, parce qu'Orfeur & Rogers souhaitoient de lire les Journaux, qui étoient tombés entre leurs mains par la mort du dernier Gouverneur. Dans le Conseil du 8, on jugea qu'il étoit impossible, à cause de la mortalité, de fournir pour l'Expédition de Stibbs, le nombre d'hommes que la Compagnie demandoit. On remit au premier de Décembre à délibérer sur ce qui conviendroit alors aux circonstances. Cependant on prit la résolution de préparer, dans l'intervalle,

Difficultés qui retardent son entreprise.

(c) Voyages de Moore. pag. 235 & suiv.

STIBBS. 1723.

le, les Canots avec les provisions nécessaires, en réservant seulement le choix du jour & celui des hommes qui seroient employés au Voyage. Le 15, *Percival*, Lieutenant du Vaisseau de guerre le *Diamant*, qui étoit à l'embouchure de la Rivière, vint s'informer de l'état du Fort, dans sa Pinasse, & retourna le lendemain à bord. Le 17, *Laughland*, Pilote de Stibbs, mourut après une maladie de peu de jours. Le 27, la plûpart de ses gens se virent attaqués d'une fiévre dangereuse. Vers la fin du mois, Stibbs trouva le tems extrémement froid pour le climat; & son Vaisseau eut beaucoup à souffrir de la violence des vents d'Est.

ENFIN le Conseil se rassembla le 1 de Décembre; mais comme on n'avoit pû se procurer encore un assez grand nombre de Canots, on indiqua une autre assemblée pour le 7. Dans cet intervalle, le Gouverneur apprenant que d'Harriot, chef du Comptoir François d'Albreda, s'étoit rendu à Tankroval, contre le Traité qui subsistoit entre les deux Compagnies de France & d'Angleterre, envoya Rogers & Hull, dans la Chaloupe de la Gambra, pour se saisir de son Canot & de sa personne; avec ordre de s'informer soigneusement, si le Seigneur Antonio, ou d'autres Portugais, avoient eu quelque commerce avec lui, & de se saisir aussi des coupables. On prit une résolution si ferme sur la déclaration même d'Harriot, qui se prétendoit libre de remonter sans permission dans toutes les Places de la Rivière. La Chaloupe rencontra, quelques jours après, le Canot François; mais d'Harriot avoit trouvé le moyen de se rendre par terre à Vintain. Son Canot ayant été jugé de bonne prise, fut destiné au service de Stibbs dans son Expédition.

Canot François saisi.

Résolutions du Conseil Anglois.

LE 11, on résolut au Conseil que le nombre de ceux qui l'accompagneroient seroit de dix-neuf, en y comprenant l'Interpréte, avec un Négre Portugais; & que le jour du départ ne seroit pas remis au-delà du 26. *Rose*, qui fut nommé pour commander les Canots, ayant fait quelques objections contre cet ordre, reçut celui de les donner par écrit. Elles furent lûes le lendemain devant le Conseil, qui les jugea frivoles, contraires à ses engagemens, & tendantes à faire doubler son salaire. Il fut condamné à demeurer sans emploi. Le 25 à midi, on vit paroître du côté de l'Ouest une nuée de Sauterelles, qui s'avança jusqu'à Jilfray. Le soir du même jour, on lança le plus grand Canot, il fut nommé le *Chandos*, à l'honneur du Duc.

Détail des préparatifs & du plan de Stibbs.

LES dispositions du Conseil portoient; premièrement, que les Canots partiroient le 26; 2°. que *la Dépêche*, Vaisseau de Stibbs s'avanceroit jusqu'à *Kuttejar*, ou plus haut, pour y demeurer sous la conduite du Pilote; 3°. qu'une Chaloupe, nommée l'*Isle James*, remonteroit jusqu'à Barrakonda, pour y commercer jusqu'au retour du Capitaine Stibbs; 4°. que les cinq Canots iroient au-delà des premières chûtes d'eau; & que s'il étoit impossible aux deux grands d'aller plus loin, ils attendroient les trois petits, qui continueroient leur course; 5°. qu'on n'épargneroit rien avec les trois petits Canots pour aller aussi loin qu'il étoit possible, à moins que la découverte des Mines ne se fît plûtôt.

STIBBS regretta beaucoup de n'être pas parti plûtôt d'un mois. Tous les Habitans s'accordèrent à lui reprocher d'être venu trop tard; car malgré le dessein qu'on avoit eu de tenir cette entreprise secrete, il trouva qu'elle avoit été publiée dans le Pays long-tems avant son Voyage, & qu'il étoit regardé de toutes parts, comme le Député de la Compagnie pour la découverte de l'Or.

Nombre

STIBBS. 1723.

Nombre de ses Canots & de ses Gens.

	Canots,	*Longueur,*		*Largeur,*		*Profondeur,*		*Hommes.*
1	Le Chandos.	42 pieds	6 pou.	6 pieds	4 pou.	4 pieds	9 pou.	12
2	Le Royal Afrique.	37	10	5	4	3	7	10
3	L'Expédition.	39	6	3	11	3	2	9
4	La Gambra.	34	0	4	4	3	4	10
5	La Découverte.	33	0	5	3	3	3	10
							Total	51

Noms de ceux qui furent employés par ordre du Conseil.

1 Barthélemi Stibbs, Chef de l'Entreprise.
2 Edouard Drummond, premier Facteur.
3 Richard Hull, second Facteur & Marchand.
4 Thomas Harrison, Ecrivain.
5 Walter Rewes, Ecrivain.
6 John Cumings, Chirurgien.
7 Mathieu Reynolds, Charpentier.
8 William Gitthouse, Canonier.
9 John Hodges, Serrurier.
10 John Nankiavel, Capitaine des Matelots.
11 Anthony Penrose, Serrurier.
12 Jacob May.
13 Henry Petty.
14 Cullen Mayle.
15 Henry Rowe.

Côtiers,	19	Femmes Esclaves pour la Cuisine,	4
Gromettes,	11	Garçons de Cabane,	3
		Interpréte,	1

La Chaloupe l'Isle James, qui devoit s'arrêter à Barrakonda, étoit commandée par le Capitaine Trevisa, avec cinq Gromettes, deux Matelots Anglois, & un *Balafeu*, [c'est-à-dire, un Musicien du Pays,] accompagné de sa femme & d'un Valet. Ainsi le nombre total montoit à soixante-quatre.

Départ de Stibbs pour son Expédition.

Le 26 de Décembre, jour fixé par le Conseil, Stibbs leva l'ancre, sur la Dépêche, & l'alla jetter une lieuë au-dessus du Fort, pour attendre les Canots, qui n'étoient point encore prêts. L'après-midi du même jour, la nuée de Sauterelles qu'on avoit vû la veille, & qui s'étoit arrêtée aux environs de Jilfray, partit, après y avoir dévoré toute la verdure, & prit son vol à l'Est, en remontant la Rivière. Elle s'étendoit l'espace de quatre milles, avec tant d'épaisseur qu'elle obscurcissoit l'air. Enfin le Gouverneur ayant amené les Canots le 28, Stibbs mit à la voile vers six heures du matin, passa la Pointe de *Seaks* avec un vent Nord-Est, & mouilla vers minuit à une lieuë de Tankroval. Le lendemain, en passant devant cette Ville, il salua le Seigneur Vas de cinq coups de canon. Ce Négociant Portugais lui marqua sa reconnoissance par un présent de deux Veaux gras. Le 31, la Flotte alla jetter l'ancre, à deux heures après-midi, vis-à-vis de *Drum Hill.* Vas & le Gouverneur de Jamesfort, qui avoient accompagné Stibbs, dînèrent avec lui & retournèrent le soir à Tankroval.

Stibbs. 1724.

Distribution d'emplois entre les Chefs.

On convint ici, entre les Officiers de la Flotte, que le Capitaine Stibbs se chargeroit de la composition du Journal; que Drummond auroit le soin des Comptes, que Hull descendroit sur les rives pour observer les apparences de Mines & de Végétaux; & que s'assemblant tous trois à sept heures du soir, ils confèreroient ensemble sur leurs opérations. Ils allèrent jetter l'ancre, à trois heures après minuit, près de *Tendabar*.

Isle de l'Eléphant.

Le 1 de Janvier 1724, ils eurent à combattre des vents fort contraires; [& le soir ils jettèrent l'ancre dans ce qu'on appelle le Canal du Diable. La largeur de la Rivière, dans cet endroit est d'environ un mille & demi. De côté & d'autre les bords de la Rivière y sont garnis de Mangliers. Pendant tout la nuit les Moucherons y sont fort incommodes.] Le lendemain ils mouillèrent le soir contre l'Isle de l'Eléphant. Leur navigation n'étant réglée que par les marées, ils eurent beaucoup de peine à gagner la pointe de cette Isle, qui a six milles de longueur, pour y passer la nuit. [Ils y arrivèrent par le Canal du Nord, qui est à la vérité le plus étroit, puisqu'en quelques endroits il n'a pas plus de cent cinquante verges de largeur, mais qui est le plus profond. Cette Isle, de même que les bords de la rivière est remplie de hauts Mangliers. Pendant la nuit, les Anglois virent plusieurs feux dans le Pays, & ils eurent beaucoup à souffrir des Mouches.] Le 3, ils allèrent jetter l'ancre à l'embouchure de la Rivière *Damasensa*. Cette Rivière est fort large (*d*) à quelque distance de sa jonction avec la Gambra, mais elle est rétrécie tout-d'un-coup par le grand nombre d'arbres qui s'avancent sur ses bords. Elle est remplie de Crocodiles, que les Nègres appellent *Bumbos*. Stibbs la remonta l'espace de cinq milles, jusqu'à la Ville du même nom, qui est composée d'environ vingt Maisons. Il n'y trouva qu'un Blanc, François de nation. Mais il eut le plaisir de voir sur les bords de la Rivière une grande variété d'oiseaux, tels que des Pélicans, des Flamingos, [des Pêcheurs] des Pigeons, & sur-tout un petit oiseau nommé *Cubalos*, qui fait son nid à l'extrémité des branches qui pendent sur l'eau. Pendant la première lieuë, on n'apperçoit aucun arbre sur les bords de la Damasensa. La perspective ne présente des deux côtés que de beaux Marais, où l'herbe & les (*e*) roseaux sont d'une grande hauteur. C'est dans ces lieux que les Chevaux-Marins, qui devroient prendre ici le nom de *Chevaux de Rivière*, prennent plaisir à chercher leur pâture. Stibbs apperçut dans plusieurs endroits leurs lits & leurs traces, mais il ne vit aucun de ces incommodes animaux.

Rivière & Ville de Damasensa.

Oiseaux nommés Cubalos.

Etant rentré dans le Canal de la Gambra, à trois heures après-midi, il jetta l'ancre à huit heures, contre l'Isle du Cheval-Marin, à l'Ouest. La longueur de cette Isle est d'environ un mille & demi. Elle est basse & couverte d'arbres. Il n'y a que le Canal de l'Ouest qui soit navigable, & sa largeur est d'un mille. On avoit passé, dans le cours de l'après-midi, deux grandes Rivières, la *Sanjalli* à gauche, & l'India à droite. Le Pays est bas des deux côtés, & les rives bordées de grands arbres.

Rivières de Sanjalli & d'India.

Le 4 de Janvier, à huit heures du matin, on jetta l'ancre à Joar, où Stibbs trouva *le Rubis*, Vaisseau Anglois d'Interlope, commandé par le Capitaine *Craigue*, qui faisoit le commerce des Esclaves. Il le chargea de donner

(*d*) *Angl.* est large d'environ cinquante verges. R. d. E.

(*e*) Moore suppose que ces roseaux sont la même chose que le *Papyrus* des Bords du Nil.

ner avis à la Compagnie Royale d'Afrique, du lieu & de la disposition où il l'avoit trouvé. A Joar, Hull commença tout-d'un-coup à découvrir de hautes montagnes dans l'intérieur du Pays, presque sans arbres, & d'une terre rougeâtre. Il vit quantité de Singes sauvages, & de grandes troupes d'*Oiseaux couronnés*, qui faisoient des cris aussi désagréables que ceux des Anes. La Rivière est ici moins large que la Tamise à Gravesend, & les arbres y sont moins gros que sur les rives inférieures. Stibbs envoya d'avance deux Canots à Dubokonda, pour s'assûrer d'une provision de bled. — Stibbs. 1724. — Oiseaux à couronne.

Le 5 de Janvier, il quitta Joar, après y avoir engagé *Tangrud Sanea*, pour lui servir d'Interpréte jusqu'à Barrakonda, & loué un Musicien (*f*) pour le divertissement des Négres. Vers midi, il jetta l'ancre un mille au-dessous de la Rivière *Tarina* (*g*) & remettant à la voile à cinq heures, il alla passer la nuit sous les Isles de *Deer*, où le Canal Sud n'a pas cent toises de largeur. Celui du Nord est plus large, mais il n'est pas navigable pour les grands Vaisseaux. Depuis Joar jusqu'à ces Isles, on n'apperçoit des deux côtés de la Rivière que de beaux marais sans arbres. La chaîne de montagnes qui commence près de Joar s'étend vers l'Est à deux ou trois lieuës de la Rivière. En avançant, on la trouve plus couverte de bois, mais le fond ne cesse pas de paroître d'une terre rougeâtre. Les Marais sont remplis d'Eléphans & de Chevaux-Marins. — Rivière d'Yarine. — Isles de Deer.

Le 6, on partit de grand matin, & l'on jetta l'ancre vers midi devant Yanimarrew, où la Flotte célébra la fête anniversaire du Duc de Chandos. Le soir, Stibbs descendit au rivage, pour visiter le Roi de Kassan, qui fait sa résidence dans cette Ville, & lui faire présent d'un flacon d'eau-de-vie. Il retourna aussi-tôt à bord; & partant vers minuit, il s'avança dans l'obscurité vers une Isle fort basse qui est située au milieu de la Rivière, où il passa le reste de la nuit. Le jour lui fit appercevoir qu'elle n'a qu'un quart de mille de longueur. Mais il observa qu'elle n'étoit pas marquée dans la Carte qu'il avoit reçue de la Compagnie (*h*), ce qui lui fit juger qu'elle s'étoit formée depuis, des terres qui sont quelquefois emportées dans le tems des Inondations. Elle est une lieuë au-dessous de l'Isle *Bird*, que les François nomment l'Isle des Chiens. Yanimarrew est un (*i*) lieu où les Anglois se proposoient alors de former un Comptoir, si le Roi de Bursalli ne leur accordoit pas la liberté de s'établir à Joar. Le Pays offre une perspective charmante, & les Habitans paroissoient bien disposés pour la Nation Angloise. Stibbs observa près de ce Port trois piliers, élevés dans la forme d'une Potence, avec une calebasse suspendue. Il apprit que c'étoit une sorte d'enseigne, qui devoit servir, dans l'opinion des Habitans, à leur attirer des Blancs pour le Commerce. Les terres du Canton forment de belles campagnes, qui paroissent valoir beaucoup mieux que celles de Joar. — Yanimarrew. — Isle Bird.

Le

(*f*) Ces Musiciens se nomment *Balafos*. C'est aussi le nom de leur instrument.

(*g*) Moore observe dans une Note, qu'elle est connue sous le nom d'*Eropina*, & qu'il y a une autre Rivière nommée *Nani Jarr*, dont Stibbs ne parle pas. Celle-ci est au Nord, vis-à-vis *Eropina*, qui est du côté du Sud.

(*h*) La Carte de la Gambra, que Moore a publié d'après la Description du Capitaine Leach, s'accorde à cet égard, avec celle dont Stibbs a fait usage.

(*i*) Il observe ailleurs que cette Ville est plus saine & mieux située que Joar.

STIBBS. 1724.

Mont de Jerunk.

Fable des Négres.

Le 7 de Janvier au matin, la Flotte passa, du côté du Sud, au long de l'Isle Bird, que Stibbs jugea longue d'environ deux milles. Elle est couverte de grands arbres, & toutes les apparences présentent une fort belle Isle. Sa situation est fort près de la rive du Nord. Un peu au-delà, on découvre un Mont rouge, sans aucune sorte d'arbres. Il se nomme *Jerunk*. Les Négres assurent qu'il étoit rempli d'Or, mais que le Diable irrité enleva tout, dans l'espace d'une nuit. Stibbs trouva dans un de ses Journaux qu'il avoit été visité par quelques Anglois, mais sans aucune explication sur le succès de leur recherche.

Les Mandingos nomment les Chevaux-Marins Malleys.

Oiseau nommé Gosfreal, & Gabon.

Le vent & la marée étant favorables, on passa devant Kassan sans s'y arrêter. Stibbs ne vit point d'arbres sur les bords de la Rivière au-delà de cette Ville. Jusqu'alors le vent n'avoit pas cessé d'être Est, & lorsqu'il s'écartoit du même point on étoit sûr du calme. Le Pays, des deux côtés, est généralement marécageux dans la largeur d'un demi-mille, couvert d'herbe fort haute, & de grands roseaux, au milieu desquels on appercevoit les traces des Chevaux-Marins. Les Mandingos nomment ces animaux *Malleys*. Stibbs en vit ici pour la première fois un grand nombre, qui ne montroient que la tête hors de l'eau, dont ils lançoient quelquefois une grosse quantité par les narines, avec une sorte de hannissement fort hideux. Au-delà de ces Marais le Pays s'élève en belles Campagnes, naturellement ornées de grands arbres. Stibbs tua le soir un gros Oiseau, de la longueur de six pieds entre le bec & la queuë. Les Portugais le nomment *Gosfreal*, & les Mandingos *Gabon*. [Il est bon à manger]. Le 8 au soir, on prit par le Canal du Sud au long des Isles *Sappos*, & l'ancre fut jettée à la pointe de ces Isles. Elles ont, aux deux extrémités, une barre, qui bouche presqu'entièrement la Rivière. Des deux côtés le passage n'a pas plus de deux toises & (k) demie de largeur. Le vent, qui étoit toûjours d'Est, devint si fort le lendemain, qu'il fut impossible de passer la Barre jusqu'à minuit. Les Isles Sappos divisant la Rivière en trois ou quatre Canaux, il n'est pas surprenant que l'eau y soit si basse. On fut obligé de se faire tirer à force de bras l'espace d'un mille, & l'on mouilla dans un endroit où la moitié de la Rivière est remplie de Rocs, pour y attendre le jour.

Abondance & variété d'Oiseaux.

Faciles à tuer, & pourquoi.

Le vent ne cessant pas d'être contraire, Stibbs prit le parti de tourner vers *Germi* à six heures du soir. Dans cette route il vit quarante ou cinquante Daims, & quantité d'Oiseaux à couronne, de Canards, d'Oyes, de Flamingos, de Pintades, de *Pêcheurs du Roi*, de Pigeons, &c. Le 11, étant parti à une heure du matin, il se fit tirer par ses Négres, & l'on avança plus que pendant le jour. Le vent fut extrémement chaud le lendemain. C'est le tems où les Négres brûlent leur paille, après avoir mis tous leurs grains à couvert. Le feu gagnant les grandes herbes, qui sont alors fort séches, se répand jusques dans les bois, où il s'attache à l'écorce des arbres & consume quelquefois le tronc même. Les Anglois en eurent plus de facilité à tirer les Pintades, qui se rassembloient en fort grand nombre. Le même jour à deux heures après-midi, ils levèrent l'ancre avec la marée & les voiles. En passant par *Lemaine* ils achetèrent une vache pour une Barre de fer.

(l)

(k) Voyez les Voyages de Moore pag. 250. & suiv.

(*l*) A six heures, le tems étant fort calme, ils se firent tirer au passage de *Foley*, où les Rocs resserrent tellement la Rivière, qu'il n'y a de place absolument que pour un Vaisseau; encore essuye-t-il des deux côtés le frottement des branches. On jetta l'ancre un mille au-dessus de *Bruko*. Le 12, on se rendit dans l'espace de quatre heures à *Dubokonda*, pour y prendre du ris & du bled. On en partit à quatre heures du matin, pour aller mouiller deux lieuës plus loin à *Preef*, qui étoit autrefois une Ville, mais que les Négres ont abandonnée. Le 13, on avança peu, parce que le vent étoit si fort qu'on tira peu de secours de la marée. On s'arrêta quelque tems au pied d'une montagne, qu'on a nommée le Mont du Diable, où la Rivière est fort étroite, & les rives escarpées. Le 14, on jetta l'ancre à Kuttejar; & Stibbs salua le Comptoir, qui se présente sur la rive du Nord, de cinq coups de canon. La Rivière n'a pas moins ici de trois ou quatre brasses de profondeur dans toutes ses parties. La marée l'élève encore de quatre pieds; & sa direction, comme à l'Isle de James, est Nord & Sud. Stibbs observe que dans la dernière Inondation, l'eau s'étoit élevée de quatorze pieds au-dessus de la hauteur qu'elle avoit alors dans les plus fortes marées; d'où l'on peut conclure quels avoient été ses débordemens, quoique les terres fussent alors raffermies.

STIBBS. 1724.

Mont du Diable.

EN portant ses observations jusques dans les bois, Hull découvrit ici quantité de bois (*m*) propre à la teinture. Les Habitans le nomment *Bautey*, mais il ne vit point d'autre arbre, ni même de plante qui méritât la moindre remarque. Il reconnut aussi que le Pays est entièrement dépourvu de bois propre à la Charpente. On n'y voit que des *Calebasses*, & des *Cotoniers* (*n*), qui forment un ombrage agréable, & sous lesquels les Négres se rassemblent pour boire leur vin de Palmier. Le 15, Stibbs reçut la visite du Roi de *Kateba* (*o*), dans les Etats duquel le Comptoir Anglois est situé. Ce Prince ayant eu la curiosité de visiter le Vaisseau, y fut salué de cinq coups de canon. C'étoit un vieillard maigre & fort noir, mais de fort belle taille. Il étoit venu à cheval, précédé de deux Tambours, avec un cortége de vingt hommes armés de fusils, d'épées, de fléches & d'arcs, & de zagaies. Il avoit laissé le reste de sa suite à *Sami*.

Bois de Bautey, propre à la teinture.

LE 20 de Janvier, Stibbs laissa son Vaisseau à Kuttejar, sous la conduite de son Pilote, & remonta sur la Gambra dans la Chaloupe l'*Isle James*, accompagné des cinq Canots. Avant son départ, il avoit envoyé une Lettre au Conseil de Jamesfort, pour lui rendre compte de ses progrès. Il lui écrivoit que son espérance étoit de convaincre les incrédules, que plus on avance dans l'intérieur du Pays, plus on trouve le climat sain & tempéré; que le *Slatti* *Desouté*

Lettre de Stibbs au Conseil de Jamesfort.

(*l*) L'Auteur fait remarquer que ses détails sont ici d'une importance extrême pour la connoissance de la Rivière. R. d. T.

(*m*) Stibbs parle ensuite d'une grande quantité du même bois, proche de Damasensa.

(*n*) Moore observe que Stibbs & Hull ne s'écartoient pas bien loin des rives, sans quoi ils auroient vû des bois & de très-grands arbres entre Jamesfort & Kuttejar. Il n'y a presque pas de Ville Mandingo qui n'en ait, & à qui la superstition ne les fasse conserver soigneusement pour y danser avec beaucoup de respect & d'admiration.

(*o*) Moore croit que c'étoit un des Rois de Yani, qui se nommoit Kateba, car on ne connoît pas de Royaume de Kateba. Kuttejar est située dans le bas *Yani*. L'Editeur remarque que la Géographie & l'Histoire ont beaucoup souffert par des inéxactitudes de cette nature.

STIBBS. 1724.

Defouté (*p*) avoit pillé une seconde fois Barrakonda ; & qu'ayant subjugué le Pays de Woolli, il étoit allé prendre de nouvelles Troupes dans ses Etats pour tourner d'un autre côté ses conquêtes ; que deux ou trois Caravanes d'Esclaves étoient en chemin pour se rendre aux lieux du Commerce, l'une de cinq cens Esclaves, sous la conduite du Slatti *Sane Konte Madebaugh*, qui n'étoit pas venu à Kuttejar depuis le dernier Etablissement que la Compagnie avoit formé sur la Rivière ; qu'il venoit dans l'intention d'observer quels avantages il avoit à se promettre du Commerce avec les Anglois, & que le peu de soin qu'on avoit apporté à fournir le Comptoir des marchandises, avoit été pernicieux jusqu'alors à la Nation ; Stibbs ajoûtoit qu'il avoit trouvé le Comptoir très-agréablement situé, la vûe agréable & l'air excellent ; enfin, que cet Etablissement méritoit plus d'estime qu'on n'en marquoit à Jamesfort.

Compte qu'il lui rend de ses progrès.

Arsehill & cérémonie des Négres.

LE 27, à quatre heures du matin, on jetta l'ancre un mille au-dessus d'Arsehill, qui porte dans le Journal (*q*) le nom de *Maiden's Breast*, deux lieuës au-dessus de Kuttejar. Stibbs étant monté au sommet avec Hull, trouva, suivant les remarques du Journal, qu'il est composée de pierre noire comme la plûpart des hautes terres qu'il avoit observées, mais qu'il y avoit peu d'apparence (*r*) qu'il contînt de l'Or ou de l'Argent. Ce Mont tire son nom d'une coûtume superstitieuse des Négres, qui ne passent jamais à sa vûe sans lui tourner le derrière, en dansant, chantant, & frappant des mains, dans la persuasion que s'ils manquoient à cette cérémonie, ils mourroient bien-tôt ; & lorsqu'ils voyent les Blancs y manquer, ils la remplissent pour eux. On passa la Rivière de Sami, qui étoit alors le terme du Commerce des Portugais. Cette Rivière, qui est fort grande, tombe dans la Gambra au Nord, & vient d'une Ville nommée (*s*) *Medina*, où la Compagnie avoit autrefois un Comptoir (*t*) dont l'édifice subsiste encore. Stibbs y fit acheter une vache, & leva l'ancre vers minuit. Le 22, à cinq heures du matin, il la jetta une lieuë au-dessous de Krow, près d'une Colline de terre rougeâtre. A deux heures après-midi, il se servit d'une marée assez foible, pour faire dix milles jusqu'à sept heures du soir. Le Pays continue d'être assez uni, avec quelques Collines par intervalles. Le terroir en est riche, & n'a guéres d'autres Habitans que les Foulis, Peuple décent, propre, industrieux, & d'une affabilité, qui surpasse beaucoup celle des Mandingos.

Difficultés de la route.

LE 23, à deux heures du matin, Stibbs partit, en se faisant précéder de deux Canots ; car quoiqu'on avançât beaucoup plus la nuit que le jour, la foiblesse de la marée, le vent, qui étoit toûjours contraire, & la multitude des écueils, exposoient sans cesse la Chaloupe à quelques dangers. Le Courant n'étant pas plus fort que celui des Rivières d'Angleterre au milieu de l'Eté, Stibbs douta que les pluyes eussent été (*v*) fort abondantes dans la dernière saison. Il n'auroit pas mis tant de tems à gagner les chûtes d'eau si la Rivière eut été moins basse ; mauvais augure pour des parties de sa navigation beaucoup plus éloignées. Le même matin, à huit heures, il jetta l'ancre

(*p*) L'Auteur n'explique pas mieux ce nom. R. d. T.

(*q*) Il parle apparemment du Journal de Vermuyden.

(*r*) Stibbs dit qu'il remit à l'examiner à son retour, mais on ne voit pas ensuite qu'il y ait pensé.

(*s*) C'est Madkain dans la Carte.

(*t*) Dans un lieu nommé *Vally*, dont on a déja parlé. Voyez la Carte & Moore, pag. 115.

(*v*) Cela paroît contraire à ce qu'on a vû dans la page précédente.

STIBBS. 1724.

l'ancre à Yamyamakonda, Port au Sud de la Rivière; mais les guerres ont fait tranſporter de l'autre côté la Ville du même nom. Un peu au-deſſous du Port, on trouve une chaîne de Rocs, qui partant de la même rive, occupe un tiers du Canal de la Gambra, & qui n'eſt couverte que de quatre pieds d'eau. Stibbs s'arrêta ici un jour entier, pour ſatisfaire aux demandes du Roi de Tomani qui fait ſa réſidence à *Sutimor* (x), Ville éloignée d'une lieuë de Yamyamakonda. On convint avec lui de lui faire un préſent de vingt barres, à condition qu'à l'avenir il n'exigeât plus aucun droit des Vaiſſeaux, & des Agens de la Compagnie.

Accommodement des Anglois avec le Roi de Tomani.

LE 24, à trois heures du matin, on quitta le Port d'Yamyamakonda, & le ſoir on arriva devant *Kanubi* (y), qui eſt un Port au Sud, dont les guerres ont fait tranſporter auſſi la Ville ſur la rive oppoſée. Les Anglois furent amuſés par la vûe d'une infinité de Singes ſauvages, qui aboyent comme des Chiens. Ils tuèrent un Canard, & deux Oyes ſauvages beaucoup plus groſſes que celles d'Angleterre, armées à la jointure des aîles, d'éperons auſſi longs que ceux de nos coqs, & qui les rendent capables de battre un chien. Le Canard étoit auſſi d'une eſpèce particulière. Il avoit preſque le même plumage & la même groſſeur que les Oyes, les jambes, les pieds & le bec noir, avec une excreſcence de chair au bec, de la longueur d'une pouce & demi. Ces deux ſortes d'animaux ſont une nourriture délicieuſe. Le même ſoir on avança trois lieuës au-deſſus de Kanubi.

Eſpèces ſingulières d'Oyes & de Canards.

APRÈS être parti de fort bonne heure le 25, on arriva vers onze heures du matin au Port de Baſrey ſur la rive Sud. Le ſoir on jetta l'ancre dans un autre Port nommé *Nackaway*, qui eſt au Nord, & qui a, deux milles plus loin, une Ville de même nom, preſqu'uniquement habitée par (z) des Mahométans. A un demi-mille du Port, ſur la même rive, on apperçoit une montagne de trente toiſes de hauteur, qui préſente un Cap rouge du côté de la Rivière.

LE 26, on continua d'avancer fort lentement avec le même vent d'Eſt. On ſe trouva, le ſoir, ſix lieuës au-deſſus de Nackaway, devant une Ville nommée *Kaſſankonda* (a), après avoir vû dans la route quantité de Singes, de Daims, d'Oiſeaux à couronne, de Canards, d'Oyes, de Pintades, de Perdrix, &c.

LE 28 à midi, on jetta l'ancre à *Fatatenda* (b), Port ſans maiſons, comme un grand nombre d'autres, qui appartiennent à quelque Ville voiſine, & qui ne ſervent qu'au débarquement. Celui de Fatatenda dépend de Setiko, Ville qui en eſt à trois lieuës. Le Roi de *Woolli* ou *Wolley* fait ſa réſidence à *Kaſſanu* (c), Ville éloignée de trente milles au Nord. Stibbs n'eut pas plûtôt jetté l'ancre, qu'il tira cinq coups de canon, ſignal dont il étoit convenu avec le Sheriff *Mumadu*, qui lui avoit promis de le joindre dans ce lieu, & de lui procurer un Pilote pour le conduire aux chûtes d'eau. Mais de peur que le bruit du canon ne fût pas entendu, il envoya ſon Interpréte à Setiko pour informer

Port de Fatatenda, ſans maiſons.

(x) *Sutema* dans la Carte.
(y) *Danuba* dans la Carte.
(z) L'Auteur entend toûjours par là des Mandingos.
(a) *Caſſinonda* dans la Carte.
(b) Les Anglois y établirent en 1732 un Comptoir qui fut abandonné en 1735.
(c) [illegible] dans la Carte.

STIBBS. 1724.

former Mamadu de son arrivée. Ce *Slatti* ou *Sleti* (*d*) vint le soir à bord, sans amener le Pilote, qu'il avoit laissé malade à la Ville. Il confirma la nouvelle du pillage & de la destruction de Barrakonda; ce qui ne fit pas perdre à Stibbs le dessein d'y laisser sa Chaloupe pour le Commerce.

Récits par lesquels on tâche de rebuter Stibbs.

DANS toutes ses informations, il ne trouva personne qui connût des Villes ou des Ports au-dessus de Barrakonda. Les uns prenoient ce lieu pour le bout du Monde; d'autres ne se figuroient au-delà, que de vastes déserts, habités par des Bêtes farouches. Enfin, d'autres croyoient que le Pays appartenoit à des Nations barbares, dont il étoit fort dangereux d'approcher, & conseilloient aux Anglois de ne pas aller plus loin. Mamadu même, qui avoit une partie de ses parens dans cette Contrée, ne sçavoit ni dans quels lieux ils vivoient, ni à quelle distance de Barrakonda; & tous s'accordoient à déclarer à Stibbs, qu'il ne falloit point espérer de trouver des provisions sur la route. Il se détermina, dans cette crainte, à faire apporter du ris de Prye, où il est à fort bon marché. Ce fut à Fatatenda qu'il vit le *Par de Sangos*, ou l'Arbre de sang, que les Mandingos nomment *Kano*, & dont ils font leur *Balafo*, Instrument de musique. Il est assez commun au long de la Rivière, mais il n'a nulle part tant de grosseur qu'à Fatatenda. Le bois en est fort dur & d'un beau grain. Il se polit parfaitement; on assûre que la vermine n'en approche jamais.

Par-de-Sangos, ou Arbre de sang.

LE 29 à une heure du matin, Stibbs se rendit dans l'espace de cinq heures à Prye, pour y prendre lui-même le ris qu'il avoit demandé. Quoique tout le monde l'assûrât qu'il ne falloit compter sur aucune provision au-dessus de Barrakonda, ces discours lui étoient d'autant plus suspects, qu'à chaque Port on s'étoit efforcé de l'effrayer par de vaines craintes, & de l'arrêter pour le Commerce. Le Port de Prye est situé à trois lieuës de Fatatenda, sur la rive Sud de la Rivière [dans le Royaume de Kantor.] Il n'a pas de maisons qui n'en soient éloignées de trois lieuës; mais un petit Ruisseau, qui en est fort proche, fournit quantité de petits Poissons qui ressemblent à l'Eperlan. Stibbs envoya un Canot, pour examiner le sable. Les troncs d'arbres & d'autres embarras, ne permirent pas d'y pénétrer fort loin.

Divers Ports sans maisons.

LE 31, après avoir chargé une médiocre provision de ris, on alla jetter l'ancre huit milles au-dessus de Prye. Le lendemain, on arriva dans l'espace de cinq heures à *Samatenda* (*e*) sur la rive du Sud. C'est encore un Port sans maisons, avec un petit Canot pour y traverser la Rivière. Quoiqu'elle y soit assez large, son cours est embarrassé par un grand nombre d'arbres qui y tombent insensiblement de ses bords. La terre est basse du côté du Sud. Elle s'élève au contraire sur l'autre rive, & deux ou trois milles au-delà du Port, elle forme une Colline qui régne environ deux lieuës au long de la Rivière. A huit heures du soir, on mouilla, huit lieuës au-dessus de Samatenda; &, pendant toute la nuit, on n'entendit que les cris affreux des Eléphans, des Chevaux-Marins & des Crocodiles.

Port de Koussar.

LE 2 de Février, on avança depuis trois heures du matin jusqu'à 7, qu'on jetta l'ancre au-dessus du Port de (*f*) Koussar, qui est encore sans Ville & sans

(*d*) Enfin l'on apprend ici par une Note de l'Auteur que Sleti ou Slatti signifie la même chose qu'*Alquier*, ou *Alkair*, c'est-à-dire Chef d'un lieu.

(*e*) *Sama* dans la Carte.

(*f*) Cette Place n'est pas dans la Carte.

Sans maisons. Là, Stibbs observe que faute de Canots les Négres passent la Rivière sur un Radeau, composé de cannes & d'écorces d'arbre. Il vit tout-à-la fois quatre hommes sur une de ces machines. Quatre milles au-dessous de Koussar, on trouve une Basse, qui, partant de la rive du Sud, occupe presqu'entièrement la Rivière, & qui n'a pas plus de quatre ou cinq pieds d'eau. On se remit en mouvement l'après-midi, avec peu de secours de la part de la marée, quoiqu'elle se fût élevée de deux pieds au long des rives. Une lieuë au-dessus de Koussar, on passa devant un autre Port nommé (*g*) *Tabutenda*. La rive du Sud, entre ces deux Ports, est une montagne continuelle, qui s'éleve perpendiculairement de la Rivière. Du côté du Nord, on découvre une belle Plaine, & un grand Lac au milieu (*h*).

STIBBS. 1724.

Port d'Yabutenda.

Après avoir fait huit milles, Stibbs jetta l'ancre à huit heures du soir, sur onze pieds d'eau, au-dessus d'une Basse qui occupe les trois quarts du Canal, & qui n'a que cinq ou six pieds d'eau. Le reste de la Rivière, du côté du Sud, est rempli de Rocs, entre lesquels on trouve jusqu'à dix pieds d'eau, mais trois ou quatre seulement au-dessus.

Le 3, on arriva, vers huit heures du matin, une lieuë au-dessus du Port de *Barrakonda*, sur deux brasses & demie d'eau; & dans l'après-midi on n'eut ☞ besoin que d'une heure pour se rendre devant cette Ville, [qui est située sur la rive du Nord.] Stibbs ayant commencé par mesurer la Rivière, lui trouva cent trente toises de largeur, sur deux ou trois brasses de profondeur. La hauteur des rives étoit d'environ vingt-cinq pieds. Barrakonda ne s'étoit pas relevé de ses ruines. Les Anglois auroient eu peine à distinguer le lieu où la Ville avoit éxisté, si le Pilote Négre ne leur en avoit fait appercevoir quelques traces. Stibbs étant descendu au rivage y découvrit des vestiges d'Eléphans & d'autres bêtes farouches. Il vit aussi les restes de quelque Festin Négre, c'est-à-dire, des cranes & des os de Chevaux-Marins & de Crocodiles, ☞ [dont les Négres sont grands amateurs, aussi-bien que de la chair d'Eléphant.] L'herbe aux environs de Barrakonda n'avoit pas moins de douze ou treize pieds de hauteur, mais elle étoit aussi séche que du foin.

Barrakonda ensevelie dans ses ruines.

Stibbs monta sur un arbre, d'où il découvrit un Eléphant sauvage, qui marchoit lentement à deux ou trois cens pas de lui. Dans l'espace de quatre ou cinq milles, le Pays n'offroit pas la moindre Colline; mais il s'élève insensiblement, & borne l'horison à cette distance sans cesser de paroître une belle plaine. Stibbs s'étant proposé de laisser ici la Chaloupe, sous le Capitaine Trevisa, pour l'éxercice du Commerce, tira plusieurs coups de canon qui devoient servir de signal à l'Alkade & aux Habitans. La nuit suivante il fut impossible aux Anglois de prendre le moindre repos, au milieu des cris d'une infinité de Crocodiles, de Chevaux-Marins, de Loups & d'autres Bêtes sauvages. L'Interpréte fut envoyé le lendemain avec quelques Gromettes, pour chercher l'Alkade, qui ne s'étoit point encore présenté. Ils l'amenèrent dans le cours de l'après-midi. Stibbs apprit de lui, qu'il étoit arrivé à *Jab* (*i*) plusieurs Marchands avec de l'Or, des Esclaves & de l'Yvoire. La Ville de Jab, où l'Alkade

Propositions de Commerce avec l'Alkade.

(*g*) *Jabo*, dans la Carte.

(*h*) La Carte ne le marque pas : voyez les Voyages de Moore, pag. 226

(*i*) *Jab* n'est pas dans la Carte, on le prendroit pour le *Jaye* de Jobson, si les distances ☞ n'étoient pas fort différentes, [à moins qu'on ne suppose qu'on a mis ici neuf milles au-lieu de neuf journées.]

STIBBS. 1724.

de faisoit sa résidence, est à neuf milles de la Rivière au Nord, & s'étoit fortifiée des ruines de Barrakonda.

Le même jour à midi, [l'Interpréte (k) &] tous les Négres à gages, qui se nomment *Gromettes*, vinrent déclarer en corps au Capitaine Stibbs qu'ils ne vouloient pas avancer plus loin sur la Rivière, parce que personne n'avoit jamais remonté plus haut, & qu'on étoit sans doute au bout du Monde. Le plus sensé représenta au Capitaine que s'il y avoit quelque Pays au-delà, il ne pouvoit être habité que par des Nations barbares; & comme il n'ignoroit pas que les Anglois alloient à la découverte de l'Or, il parut craindre qu'ils ne le forçassent de s'engager trop loin dans les terres avec ses Compagnons. Après quantité de raisonnemens, Stibbs obtint d'eux qu'ils iroient aussi loin que lui par eau, & leur promit de ne les jetter dans aucun péril qu'il ne partageât sans cesse avec eux. Le traité fut ratifié avec quelques bouteilles d'eau-de-vie, qui produisent toûjours l'effet de la persuasion sur les Négres. Le 5 après-midi, on vit arriver sur le bord de la Rivière les Marchands de *Jab*. Stibbs après une longue dispute, fut obligé de contracter pour dix Esclaves, à vingt-trois barres par tête, pour engager les Marchands à vendre leur Or & leur Yvoire. Son principal motif, dans un marché si désavantageux, étoit l'offre qu'un Marchand Négre, nommé Gaye, lui faisoit à cette condition, de le conduire jusqu'à Tinda, où il avoit sa demeure & sa famille. [Le même jour, le Conseil, qui étoit composé de Mrs. Stibbs, Drummond & Hull, envoya une Lettre à Jamesfort, par un Messager qui fit le chemin par terre, en prenant sa route par Kuttejar.]

Les Négres de Stibbs refusent de passer Barrakonda.

Il les fait rentrer dans la soûmission.

Le lendemain, Stibbs ayant appris qu'il y avoit à quatre milles au Sud une Ville du Royaume de Kantor, envoya faire son compliment, accompagné d'un flacon d'eau-de-vie, à l'Alkade de ce lieu. Mais dans l'intervalle, il s'éleva des difficultés au sujet de ses marchandises, que les Négres ne trouvérent pas bien assorties, & pour lesquelles ils ne voulurent donner que trois Esclaves. Ce contre-tems fit perdre aux Anglois le guide qui devoit les conduire à Tinda. [Pendant leur séjour à Barrakonda, un d'entr'eux tua un Daim que les Mandingos appellent Tonkong. Il étoit fort grand, & avoit la crinière extraordinairement longue].

Stibbs part avec ses cinq Canots.

Enfin Stibbs partit avec ses cinq Canots, & laissa la Chaloupe à Barrakonda. Dans l'espace de trois heures, il fit deux lieuës sans trouver aucun obstacle dans le Canal. Le 7 au matin, il continua d'avancer avec la même confiance; mais une demie-heure après, il heurta rudement contre un banc de sable au milieu de la Rivière. Cependant il se dégagea aussi-tôt, en prenant au Sud, où il trouva sept pieds d'eau. Une lieuë plus loin, il arriva à la vûe de la cataracte ou de la chûte d'eau, qui traverse entièrement la Rivière. On eut besoin de tout le reste du jour pour faire monter les Canots. Cette chûte, qui n'est qu'à trois lieuës de Barrakonda, est la première qu'on rencontre dans le Voyage de Tinda. Elle est composée de rocs, dont Stibbs fait la description suivante.

Chûte d'eau ou Cataracte de Barrakonda.

Sa Description.

Il sort de la rive du Nord une couche de Rocs, qui occupent le tiers du Canal, & qui avoient alors environ dix pieds de hauteur au-dessus de la surface

(k) Ce doit avoir été un Interpréte, différent du précédent; peut-être en étoit-ce un que Stibbs avoit pris à Joar, & qui ne s'étoit pas engagé à aller plus loin.

face de l'eau. Leur extrémité étant perpendiculaire devient la rive même, du côté du Nord. [Parmi ces Rocs, Stibbs trouva un passage, mais fort étroit.] De l'autre côté il paroît une autre couche de Rocs unis, qui s'avance aussi jusqu'au tiers du canal, & sur laquelle il passe environ dix pouces d'eau; [Le Courant bat contre ces Rocs avec beaucoup de force, quand l'eau est basse.] Entre ces deux masses, le lit de la Rivière est bouché par quantité de gros Rocs séparés, qui ne sont couverts que d'un pied d'eau, & qui sont mêlés avec tant de confusion, que malgré la profondeur des intervalles, qui est de dix, onze & douze pieds, le passage est véritablement impossible. Les Courans étant d'ailleurs fort rapides, il fallut attendre la marée (*l*), qui sert sinon à repousser, du moins à rompre leur force, & qui, dans le tems où l'on étoit alors, rendoit l'eau comme dormante, & donna beaucoup de facilité à faire passer les Canots sur les rocs. Stibbs est persuadé que dans un autre tems l'entreprise surpasseroit les forces humaines. D'ailleurs le passage, contre la couche de Rocs qui vient de la rive du Nord, est si étroit, que le plus large des cinq Canots touchoit des deux côtés. La Rivière dans cet endroit n'a pas moins de cent soixante toises (*m*) de largeur entre ses bords naturels. [Mais alors elle n'en avoit que cent, & comme elle décroissoit tous les jours, Stibbs croit que trois mois après, elle a dû n'en avoir que cinquante.] Au-dessous de la cataracte, la profondeur de l'eau étoit de trois & quatre brasses. Au-dessus, Stibbs fut surpris de ne trouver qu'une brasse & demie. Il sembloit que la Rivière étant contrainte dans son cours y devoit être plus profonde (*n*).

Stibbs, 1724.

Après avoir passé cette fameuse barrière, il trouva une demi-lieuë au-dessus, un grand Roc, couvert d'huitres, mais d'un goût fade & insipide (*o*). A huit heures du soir, il arriva près d'une Basse, ou d'un gué de sable, qui n'a pas plus de quatre pieds d'eau. A neuf heures, il jetta l'ancre, sur neuf pieds d'eau, pour y passer la nuit; mais son repos fut continuellement troublé par le bruit des Chevaux-Marins, dont la hardiesse alloit si loin, que pour les effrayer, on fut réduit à tirer plusieurs coups de mousquet. Il y en avoit de si grands, que ne pouvant passer sous les Canots, ils frappoient le fond d'un coup de dent, & les mettoient chaque fois en danger d'être renversés. On continua d'avancer le lendemain, mais on trouva bien-tôt l'eau si basse, qu'on désespéra de pouvoir pousser la navigation pendant la nuit. On rencontra le même jour deux gués, dont le premier n'avoit que trois pieds & demi d'eau dans sa plus grande profondeur. Le second, qui est une lieuë plus loin, barre la Rivière d'un bord à l'autre, & se montre à découvert dans plusieurs endroits. Après des efforts inutiles pour le passer, Stibbs monta sur la rive, qui a dans cet endroit quarante pieds de hauteur, & promenant sa vûe

Route de Stibbs au-dessus la cataracte.

Terrible obstacle qui l'arrête.

(*l*) Moore admire beaucoup que la marée remonte si loin dans la Gambra, & ne connoît pas, dit-il, d'autre Rivière où la même chose arrive.

(*m*) Ces toises, sont des Verges Angloises de trois pieds de longueur, c'est dequoi il faut se ressouvenir dans la suite de ce Journal. R. d. E.

(*n*) L'Original dit simplement qu'au dessus Stibbs ne trouva qu'une brasse & demie, & qu'entre deux la largeur étoit de vingt verges; ce qui n'est pas clair, aussi les Auteurs Anglois avertissent-ils dans une Note, qu'il faut entendre cette dernière période des Rocs, & non du Canal, qu'ils laissoient entr'eux, & qui avoit à peine assez de largeur pour qu'un Canot pût y passer. R. d. E.

(*o*) *Angl.* Mais insipides, quoique grasses. R. d. E.

STIBBS. 1724.

vûe sur le Canal, il remarqua que cet écueil duroit l'espace d'un demi-mille. Il est à six lieuës de Barrakonda. La largeur de la Rivière augmentant à mesure que sa profondeur diminue, elle n'a pas, dans cet endroit, moins de cent soixante-dix toises. Pendant la nuit les Anglois furent extrémement incommodés par les Mouches, qu'ils nomment Musquitos, ou Mosquites; le jour ils en avoient à redouter une autre espéce, qu'ils appellent *Eléphans*, ou Mouches de Jalofs.

Efforts qu'il fait pour le surmonter.

Le 9, Stibbs entreprit avec de nouveaux efforts de passer la Basse. Ses gens fondèrent de tous côtés avec leurs avirons; mais loin d'y trouver plus de facilité, ils s'apperçurent que l'eau baissoit à mesure qu'ils trouvoient le moyen d'avancer. Elle n'avoit plus que vingt-six pouces. Dans cette extrémité, Stibbs prit la résolution d'abandonner ses deux grands Canots, & de continuer, s'il étoit possible, sa navigation avec les petits. Le 10, il tenta de trouver un passage avec le Canot nommé la *Gambra*, qui ne tiroit que seize pouces d'eau; mais il en perdit bien-tôt l'espérance. [Là, Stibbs descendit à terre avec Hull pour examiner une Montagne nommée dans le Journal (p) Matlok Tar; qui n'étoit éloignée que d'un mille & demi; ils n'eurent pas fait la moitié du chemin, que la rencontre d'un Eléphant sauvage, les obligea de revenir promtement sur leurs pas. Le soir un Nègre leur apporta quelques oiseaux, & leur dit une chose dont ils ne firent aucun cas, c'est que quand ils auroient passé cet endroit, ils ne pourroient pas avancer davantage.]

On ne peut faire passer que le plus petit Canot.

Le lendemain, Stibbs fit décharger le Canot nommé la *Découverte*. C'étoit le plus petit; & lorsqu'il fut absolument vuide, il ne tiroit que douze pouces d'eau. L'espérance du Capitaine étoit de le faire passer à force de bras, & de s'occuper de l'autre côté de la Basse à faire quelque découverte, en attendant que les autres Canots pussent découvrir un passage. Hull & Drummond, secondés de tous les Gromettes, car Stibbs se trouva fort incommodé, parvinrent enfin au-delà des Basses avec la Découverte; & s'avançant jusqu'à la montagne de Matlok Tar, ils commencèrent à retrouver six pieds d'eau. Ces apparences se soûtinrent si heureusement, qu'ils tombèrent ensuite sur dix-huit pieds; & la Rivière se resserrant jusqu'à soixante toises, ils se promirent beaucoup de l'avenir.

Il s'avance jusqu'à la seconde cataracte.

Le même jour, à quatre heures après-midi, ils passèrent Matlok Tar; & s'étant avancés une lieuë plus loin, ils rencontrèrent non-seulement une autre Basse, mais encore une seconde chûte d'eau. Après quelques essais inutiles, la nuit les obligea d'attendre jusqu'au lendemain, & dès la pointe du jour, le premier effort fut accompagné de tant de bonheur, que passant sans toucher au sable ni aux Rocs, ils se retrouvèrent au milieu du Canal sur quatre ou cinq pieds d'eau. Cependant quelques Habitans, qui se présentèrent sur les rives, leur annoncèrent d'autres Rocs, qui leur boucheroient bien-tôt le passage. Ils arrivèrent auparavant à quelques Bancs de sable, deux lieuës au-delà de Matlok Tar; mais le milieu du Canal leur donnant toûjours trois pieds d'eau, leur principale crainte vint du grand nombre d'Eléphans qu'ils apperçurent sur le bord de la Rivière.

Stibbs, qui étoit demeuré derrière avec les autres Canots, reçut avis de

Trevisa,

(p) Il s'agit apparemment du Journal de Vermuyden.

STIBBS. 1724.

Trevise, Commandant de la Chaloupe, que le Commerce languissoit à Barrakonda, & qu'on y manquoit de provisions. Le 14, un autre Messager parti de Kuttejar, lui apprit que l'Equipage de son Vaisseau étoit affligé de diverses maladies. Ces fâcheuses nouvelles furent compensées par des événemens plus heureux. La Lune ayant changé, il observa que dès le jour précédent la marée avoit fait monter l'eau de six pouces. Cette nouvelle lui fit ☞ espérer de pouvoir rejoindre le Canot qui l'avoit devancé. [Là il prit du sable, pour l'examiner à loisir.] Le 15, il vit revenir Hull & Drummond, qui après s'être avancés l'espace de six lieuës, s'empressoient pour lui venir raconter qu'ils avoient trouvé autant d'eau qu'ils en pouvoient souhaiter. Sur ce récit, il résolut de mettre à profit dès le lendemain la faveur des marées, qui avoient alors toute leur force. Sa santé s'étoit rétablie. Il entreprit de faire passer le Canot nommé *le Royal Afrique*, en le déchargeant, à l'exemple du premier, & de s'avancer accompagné de deux autres, [ne laissant ainsi que le Chandos après lui.] Mais cette entreprise ne lui ayant pas réussi, il rechargea le Royal Afrique, & se réduisit à passer avec le Canot nommé *la Gambra*, pour suivre *la Decouverte*. Il s'y mit, avec Hull, deux autres Anglois, dix Gromettes, une femme, & deux Garçons de service. Drummond fut renvoyé à Barrakonda, pour y conduire les trois autres Canots, avec l'Interpréte & le reste des Négres, qui avoient absolument refusé d'aller plus loin. Il avoit ordre de les congédier en y arrivant.

Stibbs reçoit de fâcheuses nouvelles.

Son courage augmente. Il passe avec deux Canots & renvoye les autres.

Dès le même jour à midi, Stibbs se trouvant avancé d'une lieuë, relâcha sur la rive du Sud, pour laisser passer la grande chaleur du jour. Ensuite il continua de s'avancer heureusement jusqu'à la seconde chûte d'eau, où il fut arrêté quelques momens par le Banc de sable, qui est au-delà de Matlok Tar, sur lequel il ne se trouvoit alors que deux pieds d'eau. Il y vit un Radeau d'écorce, qui servoit aux Habitans pour se rendre de la rive du Nord dans une Ville du Royaume de Kantor, nommée *Kurbambey*, qui est à trois milles de la Rivière, derrière la montagne de Matlok Tar. Ayant passé la chûte d'eau à quatre heures après-midi, il fit dix milles jusqu'à neuf heures du soir, qu'il jetta l'ancre au milieu du Canal, sur cinq pieds d'eau; mais ce ne fut pas sans avoir rencontré plusieurs Basses, qui n'avoient que deux ou trois pieds d'eau. Ainsi l'on peut dire que la Rivière est guéable dans toute cette étendue; ce qui fait comprendre pourquoi les Négres n'y ont pas de Canots. La raison que l'Interpréte & les autres Gromettes avoient donnée pour justifier leur retour à Barrakonda, étoit la crainte d'être taillés en piéces par les Habitans du Pays; & Stibbs les ayant envoyés de divers côtés pour acheter de la volaille & des œufs, ils prétendoient que cette menace leur avoit été répétée plusieurs fois. Mais au contraire, les Anglois ne trouvèrent que de la douceur dans tous ces Peuples; ce qui leur fit juger que leurs Négres rebutés des fatigues du Voyage, avoient eu recours aux fictions pour déguiser leur paresse & leur lâcheté. Cependant lorsqu'ils relâchoient sur l'une ou l'autre rive, la prudence les faisoit toûjours demeurer sur leurs gardes.

Il passe la seconde cataracte.

LE 18 à six heures du matin, ils passèrent devant une montagne fort escarpée, du côté du Sud. La perspective du Pays leur parut charmante. ☞ [De tous côtés ils apperçurent des Daims, qui paissoient dans les Campagnes, & une grande quantité de Chevaux-Marins, qui jouoient sur les bords de la rivière & dans l'eau.] Un mille au-dessus de la montagne, & du même côté,

STIBBS. 1724.

té, ils virent un Port, avec un Radeau d'écorce pour passer à *Tindabunda*, Ville à deux ou trois milles de la Rivière. Ensuite le Canal se rétrécit si fort, que Stibbs ne l'avoit point encore vû si étroit. A peine avoit-il quarante-deux toises de largeur. Mais il avoit par-tout sept pieds d'eau; & la distance entre les bords naturels étoit d'environ cent trente-trois toises, dont la plus grande partie étoit remplie de sables secs. Plus loin, cinq gros Eléphans passèrent à gué fort près des Canots, sur une Basse, qui n'avoit dans quelques endroits que seize pouces d'eau. On n'avoit fait que deux lieuës; mais Stibbs fit relâcher à onze heures pour se garantir d'une chaleur excessive. Deux Négres passant la Rivière à gué lui apportèrent quelques Poules.

Rétrécissement du Canal.

Eléphans qui passent à gué.

A cinq heures après-midi, il avança une lieuë plus loin, jusqu'au pied d'un mont escarpé qui se présente sur la rive du Sud. Ici la Rivière tourne tout-d'un-coup à l'Est. Les Anglois trouvèrent dans ce lieu quantité de Tourterelles (q) de l'espèce qu'on nomme *Hekati* (r) en Amérique, & qui habitent ordinairement les bords des Lacs & des Rivières. La chair en est excellente. On jetta l'ancre à neuf heures du soir, après avoir fait huit milles dans le cours de l'après-midi. Le 19, à six heures du matin, on côtoya quantité de Basses, à la vûe d'une haute montagne qui borde la rive du Nord. Stibbs observa ici quantité de Saules au long des bords. Il vit aussi (s) du Tabac, que les Négres cultivent, & qui n'est pas sauvage comme Vermuyden l'assûre dans son Journal. Les Saules servent de retraite à des troupeaux entiers de gros Canards, d'une espèce singulière, qui prennent plus de plaisir à courir au long des rives entre ces arbres, qu'à voler, ou à plonger dans la Rivière. Il en sortoit quelquefois trente ou quarante ensemble; & leur course étoit si prompte, qu'elle surpassoit la vîtesse des Rameurs. Stibbs s'étant arrêté à neuf heures, mesura un endroit fort étroit du Canal, auquel il ne trouva que cinquante-huit toises de largeur. La profondeur de l'eau y étoit de six pieds. C'est à cet endroit qu'on a donné le nom de troisième cataracte, quoique le passage soit libre au milieu. Mais le côté du Nord est occupé par un grand Roc qui s'avance presqu'à la moitié de la Rivière, & qui s'élevoit alors de neuf pieds au-dessus de l'eau. Le côté du Sud n'offre qu'un sable aride. Stibbs vit de grands troupeaux de Singes. On fit une lieuë dans l'après-midi, & l'on fut obligé de retourner de quelques toises à l'entrée de la nuit, pour jetter l'ancre en assez grande eau. C'étoit de nouvelles Basses qui formoient l'obstacle, & qu'on eut le lendemain beaucoup de peine à passer. Elles n'avoient dans les endroits les plus profonds que treize ou quatorze pouces d'eau. Une lieuë plus haut, on gagna la rive pour s'y rafraîchir sous une haute montagne qui bordoit la Rivière au Sud. Les Habitans continuèrent de se présenter avec des alimens, & passoient le gué pour suivre les Canots, à mesure qu'ils les voyoient changer de rive. Mais ils n'avoient point d'Yvoire ni d'Esclaves pour le Commerce.

Tourterelles d'eau, nommées *Hekati*.

Saules & Canards qui se retirent entre ces arbres.

Troupeaux de Singes.

A

(q) Ces Tourterelles sont des Tortues. Le Traducteur s'y est mépris, parce qu'en Anglois ces deux sortes d'Animaux portent le même nom. R. d. E.

(r) Moore observe que ces sortes de Tourterelles multiplient dans des Lacs d'eau fraîche; d'où il conclud qu'il y a quelque Lac près de ce lieu.

(s) C'est ici la première fois que Stibbs nomme *Vermuyden*. On est persuadé que c'étoit le principal guide de sa route, sur-tout pour la découverte des Mines d'Or, & que c'est toûjours Vermuyden qu'il faut entendre lorsqu'il parle du Journal.

A quatre heures après-midi, après avoir fait une lieuë, on fut arrêté par de nouvelles Basses, qui causèrent beaucoup d'embarras jusqu'au lendemain. Elles ont, du côté du Nord, une haute montagne qui s'avance jusqu'à la Rivière, & du côté du Sud une grande plaine. Le 21, Stibbs fut occupé à chercher un Canal au milieu de toutes ces Basses. Il fit descendre sur la rive *John Hodges*, son Serrurier, accompagné d'un Négre, avec ordre de s'avancer par terre pour découvrir l'embouchure de la Rivière d'Yorck, qui suivant le Journal (*t*) de 1661, devoit être à dix-sept lieuës de Barrakonda, quoique suivant son propre calcul, Stibbs crût n'en avoir pas fait moins de vingt-quatre. Tous les efforts qu'il fit jusqu'à-midi, pour passer les Basses, réussirent d'autant moins que le sable étant fort mobile, il étoit impossible d'y fixer le pied pour aider au mouvement des Canots. Ces Basses, qui mettent un obstacle invincible aux Découvertes, sont à cinquante-neuf milles de Barrakonda, près d'un lieu où la Rivière tourne tout-d'un-coup au Sud. Du côté du Nord, elle a pour rive une haute montagne; & de grandes plaines, au long du bord opposé. Stibbs se réduisit à faire des observations sur les monts voisins & sur le sable des petits courans, comme il avoit fait sans cesse dans toute sa route; [mais il ne nous apprend pas quel en fut le succès.]

S. T I B B S. 1724.

Nouvelles Basses, qui arrêtent Stibbs.

Efforts inutiles pour les passer.

Les Habitans, qui ne se lassoient pas de lui apporter des vivres, l'assurérent qu'il n'étoit qu'à une petite journée de Tinda par terre; mais quand il auroit pû vaincre les difficultés qui l'arrêtoient, ils lui déclarèrent qu'il en restoit de plus insurmontables, & qu'il ne falloit pas espérer d'aller par eau jusqu'à Tinda dans cette saison. Ils lui offrirent de l'y accompagner, s'il vouloit revenir après les premières pluyes & s'établir parmi eux. Dans cette supposition, ils lui promirent de tuer des Eléphans, & de préparer d'autres marchandises pour le Commerce.

Offres qu'il reçoit des Habitans.

Il lui restoit l'espérance que Hodges auroit découvert la Rivière d'Yorck, sur quelques récits mal ordonnés que les Négres lui faisoient d'une Rivière qu'ils nommoient *Kabong*. Mais, après avoir suivi la rive, l'espace de quatre ou cinq lieuës, Hodges revint le soir, & déclara qu'il n'avoit rencontré de l'un & de l'autre côté de la Gambra, aucune Rivière qui ne fût sèche, comme on en avoit déja vû plusieurs. Il confirma aussi le témoignage des Négres sur l'état présent de la Gambra. Il en avoit sondé les gués dans divers endroits; & Stibbs, qui avoit pris la peine de s'avancer lui-même à pied, avoit observé que les Basses croissoient de plus en plus. La largeur de la Rivière étoit d'environ cent soixante toises, & le peu d'eau qu'elle avoit se trouvant répandue dans un si grand Canal, il étoit impossible qu'il lui restât beaucoup de profondeur. [Stibbs ne parle plus ici de marée; (*u*) & l'on doit avoir été surpris qu'il en ait parlé depuis Barrakonda, après avoir lû tant de fois dans les Relations précédentes, qu'elle ne remonte pas au-delà de cette Ville (*x*).]

On ne retrouve point la Rivière d'York.

Le

(*t*) C'est celui de Vermuyden, comme on s'en assurera bien-tôt par un circonstance qui a rapport à celle-ci.

(*u*) Cette addition du Traducteur, qui a donné lieu à la remarque suivante, ne s'accorde pas avec l'Original qui dit positivement que Stibbs remarqua que l'Eau s'élevoit à la hauteur de deux pouces vers les bords, mais que cela n'apportoit aucun retardement au courant de la Rivière. R. d. E.

(*x*) Pour expliquer cette contradiction, il faut supposer, comme on l'a lu ici plusieurs fois, qu'elle est trop foible pour aider au mouvement des Barques. R. d. T.

STIBBS. 1724.

Qualité du Pays.

LE Pays, du côté de Kantor, c'est-à-dire au Sud, lui parut fort bien peuplé, avec de petits Villages répandus à certaines distances. Mais il ne vit aucune habitation à moins d'une lieuë de la Rivière. Du côté du Nord, on n'apperçoit point de Villes ni d'Habitations jusqu'à Tinda. Les Anglois trouvèrent ici quantité de gibier, & sur-tout un grand nombre de Perdrix, qui ont sur l'estomac une tache ronde, couleur de tabac, de la grandeur d'un écu. Leur chair est excellente, mais elles sont fort difficiles à tirer.

Hardiesse des Chevaux Marins.

STIBBS observe qu'à mesure qu'on remonte la Rivière, on trouve les Chevaux-Marins en plus grand nombre & beaucoup plus hardis, particulièrement dans les intervalles des Basses, où l'eau étant plus profonde, ils peuvent plonger tout-d'un-coup lorsqu'ils sont surpris sur le sable. Il en blessa souvent de plusieurs coups de fusil, jusqu'à voir l'eau teinte de leur sang; ce qui ne les empêchoit pas de s'élancer dans la Rivière, & de reparoître à quelque distance, en poussant de l'eau par les narines, en grinçant les dents, & faisant entendre leurs hennissemens avec beaucoup de fureur.

UNE autre remarque de Stibbs, c'est qu'il trouva six montagnes entre Barrakonda & la Rivière d'Yorck, deux au Nord & quatre au Sud, quoique le Journaliste de 1661 n'en marque que deux, & qu'il les mette toutes deux du côté du Sud.

Stibbs retourne à Barrakonda.

LE 22, après les nouvelles tentatives, qui ne firent trouver que dix pouces d'eau dans les endroits les plus profonds, Stibbs prit, malgré lui, la résolution de retourner sur ses traces. Ayant levé l'ancre à midi, il fit dix milles jusqu'au soir; & l'obscurité le força de s'arrêter, près de quelques Basses, qu'on ne peut passer que pendant le jour. Il les passa le lendemain, & tombant à l'embouchure de la Rivière de Simatenda, il alla jetter l'ancre vis-à-vis un petit mont rougeâtre qui se présente du côté du Nord. Il avoit fait six lieuës dans le jour. Le 24, il fit ses recherches & ses observations dans la montagne, d'où il rapporta quelques essais de minéral. Elle n'est qu'à dix lieuës (y) de Barrakonda. Vers midi, il arriva au mont de Matlok Tar, & ce ne fut pas sans difficulté qu'il passa les Basses. L'ancre fût jettée le soir immédiatement au-dessus de la grande cataracte, à trois lieuës de Barrakonda, pour y attendre le jour & la marée. Stibbs ne trouva pas que le bruit fut plus grand que celui de la Tamise au Pont de Londres. On avoit fait environ six lieuës, & Stibbs avoit tué en chemin un *Guana*, long de cinq pieds.

Il repasse la cataracte.

LE 25, à la pointe du jour, on passa la cataracte, l'on arriva vers neuf heures à Barrakonda. Stibbs y trouva sa Chaloupe & ses trois Canots en bon ordre. Il y reçut des nouvelles de Robert Plunquet, nouveau Gouverneur de Jamesfort, & de plusieurs changemens qui s'étoient faits dans le Conseil. Trevisa, Capitaine de la Chaloupe, n'avoit acheté dans son absence que cinq Esclaves, avec une petite quantité d'Or & d'Yvoire. On se détermina bien-tôt à retourner directement à Jamesfort. Le départ ne fut pas rejetté plus loin qu'au jour suivant. Mais à peine eut-on levé l'ancre, que la Chaloupe l'*Isle James* heurta rudement contre le fond. On fut obligé de la soulager d'une partie de son poids, en attendant la marée, quoiqu'elle ne tirât pas plus de quatre pieds & demi d'eau. L'obstacle étant levé à trois heures après

Changement du Gouverneur de Jamesfort.

(y) *Angl.* huit lieuës. R. d. E.

après-midi, on arriva vers minuit à une lieuë au-dessous de *Kussano*, où l'on s'arrêta jusqu'au jour.

STIBBS. 1724.

Basses de Kussano.

☞ IL auroit été dangereux d'y passer dans les ténébres. On y trouva, [à une lieuë au-dessus de Yabutenda] une Basse, formée par des sables qui partent de la rive du Nord, & qui occupent les trois quarts de la Rivière. A peine avoit-elle quatre pieds d'eau. Le reste du Canal est rempli de grands Rocs, dispersés sous l'eau sans aucun ordre, à deux pieds de la surface; de sorte qu'il ne s'y offroit point de passage, quoiqu'il n'y ait pas moins de huit ou neuf pieds d'eau entre les rocs. Comme on n'avoit pas remarqué cet écueil en remontant, Stibbs jugea combien la Rivière devoit avoir baissé depuis son passage. Il profita du retardement pour dépêcher par terre un Messager à Kuttejar, avec des Lettres pour Jamesfort, en réponse à celles qu'il avoit reçûes à Barrakonda. Il y rendoit compte des événemens de son Voyage, des difficultés qui l'avoient forcé de retourner, ☞ [après s'être avancé environ à 25 lieuës au-dessus de Barrakonda, sans avoir pû cependant découvrir la Rivière York, que Vermuyden (z) place sept ou huit lieuës plus bas,] & des apparences de métal qu'il avoit trouvées dans les montagnes, sans oser décider si elles annonçoient de l'Or, parce qu'il n'avoit pas eu les commodités nécessaires pour y mettre le (a) minéral à l'épreuve.

Stibbs dépêche à Jamesfort.

Stibbs laisse sa Chaloupe derrière lui. Il trouve une tanière de Lion.

LE 27, ayant voulu forcer le passage, la Chaloupe heurta encore, & Stibbs, impatient d'une navigation si lente, laissa un Canot pour la secourir, & se hâta de gagner Kuttejar. A midi, il passa devant Samatenda. Le soir il jetta l'ancre à Fatatenda. Le 28, étant arrivé à *Nakkaway*, il entreprit de faire ses recherches ordinaires sur la montagne. Il ne rend aucun compte de ses Observations métalliques; mais étant monté fort haut, il découvrit, près du sommet, la retraite d'un Lion. Cette remarque fut confirmée aussi-tôt par les rugissemens de l'animal même, qu'il entendit à fort peu de distance. Le lieu étoit solitaire, trois quarts de mille au-dessus de la plaine, sur un côté de la montagne qui pendoit en précipice. L'espace ne laissoit pas d'être assez grand, & la situation du terrain fort commode; mais l'accès en étoit difficile. Stibbs & ses gens observèrent les traces du Lion, ses pas, ses excrémens, & quelques-uns de ses crins. Ces animaux sont communs dans le Canton; mais Stibbs n'en avoit découvert aucun dans les bois, quoiqu'il y eut vû souvent de très-grands Loups. Le soir, il alla mouiller un peu au-dessous d'Yamyamakonda.

Il rejoint son Vaisseau à Kuttejar.

IL arriva le 2 de Mars à Kuttejar, où il retrouva son Vaisseau & son Pilote. Mais la plûpart de ses Matelots étoient malades, & la mort en avoit enlevé un. Le 4, il vit paroître la Chaloupe l'Isle James, qui avoit évité fort heureusement ce danger. Rien ne l'arrêtant à Kuttejar, il en partit le 8. Le soir il passa devant Dubotenda; il jetta l'ancre vers minuit à un mille de Bruko; & le neuf, ayant traversé le Pas, ou le passage des Foulis, il arriva aux Isles Sappos. Le 10 au matin, il fit quelques essais, sur le Mont de Kassan.

(z) Ce passage marque nettement que le ☞ Journaliste de 1661 est Vermuyden; [car nous avons vû ci-devant qu'il place cette Rivière à dix-sept lieuës au-dessous de Barrakonda.]

(a) L'Auteur, ni Moore, ne nous apprennent pas ce que produisirent ces recherches & ces essais. Ainsi le Public n'a pas beaucoup de lumières à tirer de ce Voyage pour la connoissance des Mines d'Or de la Gambra.

STIBBS. 1724. sân. Le 13 à midi, il jetta l'ancre au Port de Joar, où il retrouva *Craigour* & *Perry*, deux Capitaines d'Interlope, qui avoient acheté un assez grand nombre d'Esclaves; mais qui en avoient perdu dix-sept, quelques jours auparavant, dans une révolte où leur propre vie avoit été fort en danger. Trois lieuës au-dessus de Joar il avoit vû un troupeau de deux ou trois cens Eléphans, qui venoient boire sur la rive, & qui formoient une nuée de poussière, que l'Auteur compare à la fumée d'une Verrerie. En quittant Joar, le 15, il vit une autre troupe de ces monstrueux animaux, qui traversoient la Rivière à la nage, un quart de mille au-dessous du Vaisseau. Enfin le 22, il jetta l'ancre à Jamesfort, après avoir employé deux mois & vingt-trois jours dans son voyage. Il n'avoit pas perdu un seul Homme, de ceux qui l'avoient accompagné pendant toute la route; & ceux qui étoient partis malades retournèrent en bonne santé. [Il joint à sa Relation une liste de morts, & certains détails de Commerce, que nous croyons devoir insérer ici, afin de mettre une fois pour toutes le Lecteur au fait de ces sortes de choses.

Il arrive à Jamesfort.

I. *Liste des Morts qu'on a eu à Jamesfort & ailleurs sur la Gambra.*

28 OCTOBRE. *Joseph Willis*. Ec. Gouverneur de Jamesfort mourut à bord du Bâtiment, nommé l'Avis, lorsqu'il étoit en route de Joar à Jamesfort.

1 NOVEMBRE 1724. Le Dr. *Hugh Cassul*, qui accompagna en qualité de premier Chirurgien le Capitaine Stibbs dans son expédition sur la Gambra, mourut à bord de l'Avis, & fut enterré à Jil-fray. On le regretta beaucoup.

2 NOVEMBRE. Le Lieutenant *Mac-Swain*, jeune-homme de bonne famille, & fort aimé, mourut à bord de l'Avis, & fut enterré sur le Bastion de l'Est.

17 NOVEMBRE. Mr. *John Laughland*, Pilote de Stibbs, mourut à Jamesfort.

28 DECEMBRE. *Walter Frathern*, Capitaine des Mineurs, mourut après six jours de maladie. Le pays lui avoit déplu, & il étoit devenu mélancolique & chagrin. Il fut enterré à Jil-fray.

... MARS. Un Matelot mourut à bord du Vaisseau du Capitaine Stibbs à Kuttejar.

II. *Liste des Vaisseaux qui sont arrivés à* Jamesfort, *en* 1723, & 1724 (*b*).

Tems de l'Arrivée.	*Noms.*	*Capitaines.*	*Lieux d'où ils sont partis.*
1723. Octob. 7	La Dépêche. C.	Stibbs. - - - - -	Londres.
Nov. 4	Le Hamilton. C.	Kirk. - - - - - -	Londres.
Nov. 15	Le Diamant Vaisseau de Guerre.	Windham.	

Nov.

(*b*) La Lettre C. marque que le Vaisseau, après lequel elle se trouve, a été équipé pour le compte de la Compagnie Angloise; & la Lettre M. pour le compte de Marchands particuliers.

Suite. 1724.

Nov.	17	Le Guillaume Chaloupe. M.	Elliot. - - - - -	Barbades.
-------	30	Une Chaloupe Françoise.	——— - - - - -	Gorée.
Déc. -	1	Le Rubis, Brig. M.	Kidger - - - - -	Londres.
-------	12	Le Rubis, - - M.	Craigne. - - - -	Londres.
-------		L'Espérance. M.	Perry. - - - - -	

III. *Liste des Vaisseaux qui sont partis de la Gambra & de Jamesfort, en 1723, & 1724.*

Tems du départ.			*Noms.*	*Capitaines*	*Lieux où ils sont allés.*
1723.	Nov.	15	Hamilton. C.	Kirke. - - - - -	Cap Corse
	-------	27	L'Avis. Brig. M.	Redwell. - - - -	Jamaïque.

IV. *Liste des Esclaves achetés sur la Rivière de Gambra, & amenés à Jamesfort.*

1723.	Octob.	La Chaloupe la Gambra en amena de Joar. - - - - - - -	49
	Nov.	Une Chaloupe de l'Isle James en amena de Joar. - - - -	24
	Déc.	Une autre Chaloupe de l'Isle James en amena de Kuttejar.	40
1724.	Mars.	Trois Canots en amenèrent de Kuttejar. - - - - - - - -	31
			144

V. *Liste des Esclaves qui ont été transportés de la Gambra ailleurs.*

1723	Décemb. Capit. *Hamilton*: Vaisseau *Kirke*, C. pour la Barbade. - - -	30
	Décemb. Capit. *Redwell*: Vaisseau, l'*Avis* M. pour la Jamaïque. -	150
	Novemb. Chaloupe Françoise, pour Gorée. - - - - - - - - - - -	46
	Décemb. Chaloupe Françoise, pour Gorée. - - - - - - - - - - - -	100
	Total:	326

Nombre d'Esclaves vendus en trois mois.

Supplement. On a dû remarquer que le Capitaine Stibbs ne croit pas que le Niger & la Gambra soient la même Rivière, & qu'il accuse également les Anciens & les Modernes de s'être trompés dans cette opinion. Moore (*c*) nous donne, à la fin de son Journal, les raisons de Stibbs; mais les ayant mêlées avec ses réponses, il est assez difficile de les remettre dans l'ordre d'où l'on doit supposer qu'il les a tirées. Il y manque même quelques mots, qui en peuvent rendre le sens douteux. Les Auteurs de ce Recueil ont tâché de suppléer à ce défaut par un petit nombre d'Interpolations, [que nous distinguerons ici par des caractères Italiques.] Ils ont crû devoir séparer aussi les réponses de Moore, & les placer à la suite, avec une réplique, dont ils abandonnent le jugement au Lecteur.

Opinion de Stibbs sur l'identité de la Gambra & du Niger.

1. La *Gambra*, dit Stibbs, est distinguée par ce nom, qui lui est propre, & l'on n'apprend pas des Habitans qu'elle en ait jamais porté d'autre.

Ses quatre Objections.

2. Sa

(*c*) Voyages de Moore, pag. 298.

STIBBS. 1724.

2. Sa source n'est pas, à beaucoup près, si loin dans les terres que les Géographes l'ont représentée. Elle ne sort pas d'un Lac. Elle n'a pas de communication avec aucune autre Rivière, dont on puisse la faire descendre.

3. Les Négres assûrent que la Gambra vient des Mines d'Or, douze journées au-dessus de Barrakonda, & qu'elle y est si petite, que les Oiseaux la traversent à pied. Il n'y a pas de Négres qui parlent *ou qui la fassent sortir* d'un Lac. Comment reconnoître le Niger à cette peinture?

4. Aucune des Rivières *qui se jettent dans l'Océan Atlantique au Nord de la Ligne*, ne sort de la Gambra. A l'égard de celle du Sénégal, les François n'ont pas poussé leurs Découvertes au-delà de Galam, c'est-à-dire, à plus de cinq ou six cens milles; &, les lieux où ils se sont arrêtés touchans aux confins de la Barbarie, ils ont remarqué qu'elle y est partagée dans les sables & les déserts de cette Contrée, & qu'elle y est fort petite.

Réponse de Moore à la première.

Moore répond à la première de ces Objections, qu'il sçait par ses propres informations que les Mandingos n'appellent la Gambra que (d) *Batto*, c'est-à-dire, la *Rivière* par excellence; & que le nom de *Gambra* ou de *Gambia*, dont il croit que l'origine n'est pas plus ancienne que la première Découverte des Portugais, n'est en usage que parmi les Négres qui sont en Commerce avec les Européens.

Replique.

Replique. C'est précisément ce qui est en doute; car Marmol assûre que les Habitans appellent cette Rivière *Gambu*, du moins s'il faut s'en rapporter à d'Ablancourt, Auteur de la Traduction Françoise. les Auteurs de ce Recueil n'ont pû se procurer l'Original Espagnol.

Réponse de Moore à la seconde Objection.

A la seconde Objection de Stibbs, Moore oppose l'autorité de Léon, du Géographe Nubien, de Ludolphe, & d'Hérodote. Léon parloit avec certitude, puisqu'il avoit vû le Niger à Tombuto. Léon & le Géographe Nubien parlent de l'Isle d'*Ulil*, qui fournissoit du Sel sur le Niger, & des Royaumes de *Gualata* & de *Ghana*, par lesquels ils font passer cette Rivière. Moore prétend que l'Isle d'Ulil est celle de *Joalli*, à l'embouchure de la Gambra, & que Gualata & Ghana sont le Pays de *Jalofs* & *Tani*.

Replique.

Replique. On peut repliquer ici, 1°. que quoique Léon eut vû le Niger à Tombuto, ou près de cette Ville, ce qu'il dit de sa source ne porte pas sur son propre témoignage, & renferme même des contradictions; que d'ailleurs il ne fait aucune mention de la Gambra; en un mot, que le Niger n'a pas de rapport à l'Objection. 2°. Tout ce que Moore ajoûte peut être certain, sans que la Gambra en soit moins une Rivière séparée; car les Auteurs qu'il cite ne disent pas que le Sel vînt par la Gambra; & s'ils l'avoient dit, on seroit assez bien fondé à les accuser d'erreur ou d'imposture, puisque les Cataractes & les Basses auroient été des obstacles insurmontables pour le transport, & que la méthode présente des Négres est de porter le Sel par terre. Les suppositions par lesquelles Moore veut soûtenir son argument, sont non-seulement sans preuves, mais même sans vrai-semblance; car pourquoi veut-il qu'*Ulil* soit *Joalli*, & que *Gualata* & *Ghana* soient le Pays de *Jalofs* & *Tani*? Il ne peut se fonder que sur une petite ressemblance entre les noms. *Joalli*, par lequel il doit entendre le Royaume de Joalli, n'est pas connu pour une Isle;

(d) Jobson n'entendit pas d'autre nom parmi les Négres que celui de *Gée* ou *Ji*, qui signifie *Eau* dans leur langue.

Isle; ou du moins il n'est séparé du Continent que par une Rivière; au-lieu qu'*Ulil*, suivant la Géographie du Nubien, est située à une journée de navigation de l'embouchure du Nil, que par une autre erreur ce Géographe fait tomber faussement dans l'Océan Occidental; de sorte qu'*Ulil* seroit plûtôt *Sal*, une des Isles du Cap-Verd. A l'égard de Jalofs & d'Yani, qu'elle ressemblance y peut-on trouver avec *Gualata* & *Ghana*? Moore n'en peut supposer qu'en prétendant que le G a la force de notre consonante J. Mais au contraire G est une gutturale des Arabes, comme nous l'avons déja fait observer.

Réponse de Moore à la troisième Objection.

Moore répond à la troisième Objection, que les Négres dont Stibbs reçut ses informations étoient probablement des Marchands, que leur intérêt portoit à lui cacher le Pays où ils éxerçoient le Commerce: mais que pour lui, les *Jonkos* ou les Marchands auxquels il s'adressa, sçachant qu'il n'avoit aucune vûe qui pût leur nuire, ne firent pas difficulté de lui déclarer qu'à trente journées de Joar il y a trois grands Lacs près desquels ils passent. Il ajoûte que c'est l'opinion générale du Pays, & donne ici pour preuve une Lettre du Général Rogers, qu'il ne rapporte pas néanmoins dans son Journal. A l'égard des Mines d'Or d'où les Négres de Stibbs font venir la Gambra, il prétend que cela peut être vrai de quelque autre Rivière qui tombe dans la Gambra; mais que le véritable Canal du Niger, décrit par les Anciens, & qui s'accorde avec le cours de la Gambra, vient du Sud-Est de Barrakonda, au lieu que les Mines d'Or dont parle Stibbs, sont plûtôt vers le Nord.

Replique.

Replique. La dernière partie de cette réponse nous paroît sans force, parce que de quelque point du Compas qu'on fasse prendre son cours à la Gambra dans le petit espace qui est connu au-delà de Barrakonda, il n'est pas moins vrai que si elle vient du Niger, elle doit rouler ses eaux pendant quelques centaines de Milles au Sud ou plûtôt au Sud-Ouest, & passer ainsi par les Mines, dans la supposition qu'elles soient plus au Nord. Sur la première partie de la réponse, on replique à Moore qu'il peut avoir été trompé comme Stibbs par les Marchands Négres. Ils sçavoient, dit-il, qu'il n'avoit aucune vûe de Commerce sur la Rivière; mais étoient-ils sûrs qu'il ne révélât point leur secret à d'autres Européens?

Réponse de Moore à la quatrième Objection.

Enfin Moore répond à la quatrième raison, que Stibbs n'apporte aucune preuve de ce qu'il avance, c'est-à-dire, qu'aucune des autres Rivières ne sort de la Gambra; & qu'il sert peu d'alléguer que les François n'ont pas fait de Découvertes sur le Sénégal au-dessus de Galam, parce qu'il en résulte uniquement qu'ils ignorent ce qui est au-dessus de Galam, & non que le Sénégal ne soit pas une branche de la Gambra.

Replique.

Replique. On convient avec Moore que la quatrième raison de Stibbs revient peu à la question, ou qu'elle n'est d'aucun poids. Mais on porte le même jugement d'une conjecture de Moore, fondée sur quelques mots du Géographe Nubien, qui est un Auteur sans autorité pour tout ce qui appartient à cette partie de l'Afrique; & d'une longue citation de Labat (e) qui a déja été réfutée.

(e) Voyez ci-dessus, à la fin du Chapitre II. de ce même Livre.

CHAPITRE



CHAPITRE VI.

Voyages de François Moore dans les Parties intérieures de l'Afrique, contenant la Description des Pays & des Habitans.

INTRODUCTION.

C'EST de l'Auteur même qu'on apprend les motifs qui l'ont porté à publier son Ouvrage. Pendant qu'il se trouvoit sur la Gambra, il faisoit le Journal de ce qui se passoit à ses yeux, moins dans la vûe de le donner au Public, que pour se former l'esprit, & fixer les événemens dans sa mémoire. Il étoit alors fort jeune, avec trop peu de loisir & d'habileté pour faire des Observations dignes du Monde sçavant. Mais il assûre que ce qui lui manque du côté des lumières, est compensé de beaucoup d'exactitude & de bonne-foi. Un autre mérite de sa Relation, c'est qu'elle est la dernière qui regarde ces Contrées, & qu'elle nous représente leur état actuel. A son retour en Angleterre, l'Auteur se laissa persuader de la mettre au jour, parce qu'elle contient particulièrement la Description des Parties intérieures de l'Afrique; Pays peu connu, ou qui ne l'étoit que par des Relations suspectes, dont tout le monde vouloit approfondir la vérité.

Mérite de cet Ouvrage.

MOORE a joint à son Journal celui du Capitaine Stibbs, avec quelques extraits des Historiens & des Géographes anciens, tels qu'*Hérodote*, le *Géographe* de Nubie (*a*), *Léon*, surnommé l'Afriquain, & *Ludolphe* Auteur de l'Histoire d'Abyssinie. Ces passages, qui regardent le Niger & le Nil, doivent servir, dans les vûes de Moore, à nourrir l'ardeur & l'émulation pour les Découvertes. Il observe que s'il avoit eu ces Auteurs en Afrique, ils lui auroient servi de guides dans ses recherches, & l'auroient mis en état de rendre un meilleur compte de tout ce qui fait l'objet de ses remarques. Aussi paroît-il que les Notes dont son Ouvrage est enrichi, n'ont été composées qu'en Europe, sur la lecture des Ecrivains dont il regrette d'avoir été si mal-pourvu dans son Voyage. Il s'efforce, dans ces Notes, de découvrir les noms modernes des lieux qu'il a trouvés dans les Livres anciens, & son opinion est toûjours appuyée de quelque preuve.

De quoi il est composé.

IL promet une Lettre du Général Rogers, sur l'idée que les Négres ont de certains Lacs, d'où ils font sortir la Rivière de Gambra. Mais cette pièce s'étant égarée, il ne put se la procurer des Sécretaires de la Compagnie, quoiqu'ils lui eussent accordé des extraits de plusieurs Mémoires qui regardent le Commerce des Gommes. Outre la Préface, dans laquelle Moore expose ainsi les fondemens de sa Relation, on trouve à la tête de l'Ouvrage, qui est dédié au Duc de Montagu, une Lettre de fort bonne main, qui contient une vûe générale de l'Afrique, & de ses Habitans, avec la Conquête de la Barbarie par les Arabes, & des Royaumes Négres par les Mores. L'Auteur de cette Lettre nous apprend, sur le témoignage de l'Amiral Perez, alors Ambassadeur de Maroc à Londres, que la Ville de Tombuto éxiste réellement; qu'elle

Témoignage de Perez Ambassadeur de Maroc, sur la Ville de Tombuto.

(*a*) Cet Ouvrage est du douzième siècle. [Mais sa principale utilité est pour quelques Parties Orientales de l'Afrique].

qu'elle est soumise à l'Empereur de Maroc ; qu'elle est gouvernée au nom de ce Prince, par un Bacha, qui est généralement de la race des anciens Rois du Pays ; & que la plus grande partie de l'armée des Négres, qui a fait dans ces derniers tems une figure si éclatante dans cet Empire, où elle faisoit les Empereurs & les déposoit à son gré, avoit été levée à Tombuto, & tiroit ses recrues de cette Ville. On lit aussi dans la même Lettre que la Carte de la Gambra, donnée par Moore, est composée d'après divers Plans levés sur les lieux par le Capitaine *John Leach*. Au reste cette Carte, quoiqu'aussi grande que la nôtre, n'est qu'un abrégé de son original, qui est quatre ou cinq fois plus grand.

INTRODUCTION.

Carte de Moore.

Nous ajoûterons ici, pour la satisfaction des Lecteurs, les titres de plusieurs piéces que Moore a cru devoir insérer dans sa Relation.

Piéces jointes à sa Relation.

1. Journal du Capitaine Stibbs sur la Rivière de Gambra.
2. Remarques du Capitaine Stibbs, avec les observations de l'Auteur.
3. Extraits du Géographe de Nubie & de Léon l'Africain.
4. Extrait de l'Histoire d'Ethyopie, de Ludolphe, [qui s'est donné beaucoup de peine pour découvrir les sources, & le cours du Nil.]
5. Passage d'Hérodote.
6. Quelques mots de la langue des Mandingos, qui est la plus étendue de toutes les langues des Négres.
7. Quelques Lettres & quelques Mémoires, appartenans au Commerce des Gommes.
8. Journal d'une personne qui fit le Voyage de la Rivière de Gambra sous le régne de Charles II.
9. Etablissement de la Compagnie Royale d'Afrique à Jamesfort, en 1730.

A l'égard des Voyages particuliers de Moore, ils sont rapportés en forme de Journal, c'est-à-dire, avec un mêlange qui présente ensemble les matières les plus opposées, suivant l'occasion que l'Auteur avoit de les écrire. Cette méthode, ou plûtôt ce défaut de méthode, rendant la narration fort séche & fort confuse, on a pris le parti de ranger ici chaque sujet dans l'ordre qui lui appartient, & de diviser l'Ouvrage en deux parties ; l'une qui contient le Voyage de l'Auteur, depuis l'Angleterre jusqu'à l'Isle *James*, & les événemens dont il fut témoin pendant le séjour qu'il fit dans cette Isle : l'autre, qui regarde ses divers Voyages d'un Comptoir à l'autre, & ses observations dans toutes ces courses.

Méthode à laquelle on s'attache ici.

L'Ouvrage de Moore a paru à Londres en 1738, (in-8°, 418 pages sans la Préface & les Lettres). [Il est divisé en trois parties. La première, qui est de 305 pages, contient le Journal même de Moore, de 234 pages, & celui de Stibbs de 71. La seconde partie est de 90 pages, dont l'Extrait du Géographe de Nubie en remplit 15 ; celui de Léon l'Africain 63 ; celui de Ludolphe, 6 ½ ; celui d'Herodote ½ ; & le Dictionnaire Mandingo les 4 dernières. La troisième partie est un Appendix de 22 pages, & contient cinq Articles. I. Le contract que l'Auteur fit en 1730 avec la Compagnie d'Afrique. II. Les instructions qui lui furent données, lorsqu'il fut nommé Facteur. III. La Lettre d'un Anonyme à Mr. Hook, sur la découverte de l'Or de la Gambra. C'est la même qui a déja été insérée ci-devant. IV. Des Extraits de Lettres des Marchands, écrites de la Gambra à la Compagnie d'Afrique sur le commerce des Gommes. V. l'Etablissement de la Compagnie à Jamesfort

Planches qui ornent l'Ouvrage de Moore.

INTRODUCTION.

en 1730.] Le Livre est orné de douze Planches, outre la Carte. 1. Vûe de Jamesfort, au Nord-Nord Ouest. 2. Plan de l'Isle James. 3. Vûe de Jamesfort du côté du Nord. 4. Vûe de la Ville de Foulis, & des Plantations voisines. 5. Un Négre, montant sur un Palmier. 6. Oiseau inconnu, pris sur la Gambra. 7. & 8. Insectes extraordinaires. 9. Plan de Yamyamakonda. 10. Portrait de *Humey Haman Seaka*, Roi de Barsalli. 11. Oiseau à couronne.

§. I.

MOORE. 1730.

En qu'elle qualité l'Auteur se rend dans l'Isle James.

AU mois de Juillet 1730, François Moore, aprés avoir fait connoître sa capacité par les preuves ordinaires, s'engagea pour trois ans au service de la Compagnie Royale d'Afrique, en qualité d'Ecrivain dans l'Isle James. Il partit de Londres le 2 de Septembre, pour s'embarquer à Gravesend, sur *la Dépêche*, Vaisseau de la Compagnie, commandé par le Capitaine Hall. L'ayant trouvé parti pour les Dunes, il se rendit par terre à *Deal*, où il fut reçu à bord. On mit à la voile le 10, avec un tems favorable. Mais on fut repoussé, la nuit suivante, par des vents impétueux, qui retinrent le Vaisseau à l'ancre jusqu'au 18. Le 20., à la pointe du jour, on apperçut l'Isle d'Olderney à cinq lieuës de distance. Le matin du jour suivant, on découvrit la haute terre de Plymouth, à six ou sept lieuës. Le 2 d'Octobre, on essuya une violente tempête, qui dura jusqu'au sept. Cadix se trouvant le Port le plus voisin, on prit le parti d'y relâcher. Il fallut s'y soûmettre à la visite des Officiers de Santé, & l'on acheta par cette incommode cérémonie la liberté de descendre au rivage.

Tempête qui le jette à Cadix.

Moore apprit que la Garnison de la Ville étoit composée de deux Régimens. Mais il avoit besoin de cet avis pour donner le nom de Soldats à quelques misérables, accablés de misère & d'années, qui n'avoient pas la force de soûtenir leurs armes. Les fruits, tels que les Pommes, le Raisin & les Grenades, étoient en abondance à Cadix, excellens & à bon marché. Le vin y étoit aussi fort bon, mais assez cher, puisqu'il se vendoit quatre schellins le gallon; le pain aigre & mal-paîtri. Moore eut l'occasion de voir deux enterremens, qui n'avoient aucune ressemblance avec ceux d'Angleterre. Un des deux morts, après une Messe chantée sur le cadavre, fut porté dans un cercueil couvert de peau, sous une voûte fort éloignée de l'Eglise, où l'on ne voyoit point de fosse, ni d'autres marques de sépulture, mais seulement un amas de trois ou quatre cens têtes, rangées l'une sur l'autre, comme des boulets de canon dans un Arsenal. Là, les porteurs, seconant le corps sur leurs épaules, le jettèrent hors du cercueil, & sortirent avec tous les spectateurs, en fermant la porte sans autre cérémonie.

Ses Observations dans cette Ville.

L'Autre mort fut accompagné d'environ cent Prêtres, tous un flambeau à la main, & conduit dans l'Eglise même au bord d'un trou de deux pieds en quarré, où les Porteurs laissèrent glisser [le Corps, revêtu du drap mortuaire, & tiré de] son cercueil, les pieds devant, & fermèrent aussi-tôt l'entrée. Moore jugea que c'étoit celle d'un caveau. [On voit par ce récit qu'il avoit besoin de voyager, pour acquérir un peu d'expérience.]

Il observe qu'il est fort dangereux à Cadix de passer trop tard dans les rues pendant la nuit. Dans l'espace de six jours, deux personnes y furent assassinées. L'un étoit Anglois. On l'exposa dans une Place publique, pour attendre

qu'il

qu'il fût reconnu, & pour recueillir de quoi fournir à son enterrement. Il avoit été blessé d'un coup de *Spada*, qui entrant par l'œil gauche avoit traversé le crane. L'autre étoit Espagnol.

Moore. 1730.

Mauvaise police à Cadix.

Après avoir renouvellé leur provision d'eau & réparé leurs voiles, les Anglois partirent le 13., mais ils furent retardés plusieurs jours par le calme. Le 19, ils essuyèrent un tonnerre affreux, avec beaucoup d'éclairs & de pluye. Le 24, une voye d'eau les mit en danger. Ils découvrirent le lendemain *Palma*, une des Canaries, à la distance d'environ six lieuës. Ferro se présenta le lendemain, dans un tems fort obscur. Le tonnerre & la pluye ne les abandonnèrent pas durant trois jours.

Oiseau & Poissons du Tropique.

Le 2 de Novembre ils passèrent le Tropique du Cancer, où ils virent l'Oiseau nommé le Tropique, remarquable par sa queuë, qui est composée d'une seule plume. Ils furent amusés par la chasse des Poissons-volans, dont plusieurs voloient l'espace d'un demi-mille. Le même jour, ils découvrirent la terre près du Cap Blanc, à six lieuës de distance. Le 6, ils s'approchèrent de la Côte vers l'embouchure du Sénégal, & le jour suivant, ils se trouvèrent vis-à-vis les deux monts du Cap-Verd. Le 9, ils virent le Cap Sainte-Marie, qui forme la pointe Sud de la Rivière de Gambra, & le soir du même jour, ils jettèrent l'ancre à l'embouchure de cette Rivière. Enfin le 10, ils entrèrent dans le Canal, en côtoyant la rive. Le Pays leur parut fort agréable, par le mélange des bois & des campagnes couvertes de ris, qui étoit alors dans sa plus belle verdure. Ils passèrent l'Isle Charles après-midi; & le soir, ils jettèrent l'ancre près de l'Isle James.

Moore arrive à James-fort.

Le lendemain au lever du Soleil, ils saluèrent le Fort de sept coups de canon. On leur en rendit cinq. Les Passagers descendirent aussi-tôt, & furent présentés au Gouverneur. Moore fait ici la Description de l'Isle, du Fort & du Pays sur les deux bords de la Rivière; mais elle n'ajoûte rien à celle qu'on a déja lûe dans les Relations précédentes (*a*).

Il s'y établit commodement.

Il fut logé commodément près du Comptoir, avec les autres Ecrivains. Leur table étoit fort bien servie de provisions fraîches, car on tuoit chaque jour un Bœuf. Les Négres apportoient de la volaille au Fort; & ceux qui n'aimoient pas le Bœuf, avoient la liberté d'acheter à fort bon marché, des Poules, des Canards, & différentes sortes de gibier. Les légumes étoient fournies gratis, comme le Bœuf & le pain, par les Officiers de la Compagnie, qui les tiroient des jardins de Jilfray. Il y avoit dans le Fort une provision de farine, un Four & des Boulangers, de sorte qu'on y avoit du pain frais tous les jours. Les Huîtres y étoient en abondance, & pendant la basse marée chacun en pêchoit soi-même aux pointes Nord & Nord-Ouest de l'Isle. Le vin & l'eau-de-vie se vendoient à bon marché. Mais l'Auteur conseille à ceux qui feront ☞ le même Voyage de se pourvoir de lits, de coffres, & d'habits. [On s'accorde pour le blanchissage de son linge avec des Femmes de Jilfray; & quand quelqu'un a des affaires dans cet endroit, le Gouverneur lui refuse rarement la permission d'y aller.]

Le 12, Harrison troisième Facteur du Comptoir, partit sur la Chaloupe *l'Avanture*, pour se rendre à Tankroval, Ville de la rive du Sud, à douze lieuës

(*a*) D'ailleurs il y a été cité pour les confirmer.

MOORE. 1730.

Divers incidens.

lieuës de Jamesfort. Le 13, on vit arriver de St. Jago, une des Isles du Cap-Verd, quelques Maçons Portugais, que le Gouverneur avoit demandés pour les réparations du Fort. La nuit suivante, les Sentinelles donnèrent vivement l'allarme à l'occasion de quelques efforts que les Esclaves Négres avoient fait pour s'échaper. Les plus mutins furent chargés de chaînes, & le chef de la révolte, qui étoit tombé plus d'une fois dans la même faute, fut condamné à recevoir cent coups de fouët. Le 16, Hamilton, autre Ecrivain, arrivé sur le même Vaisseau que Moore, reçut ordre de se rendre à Tankroval à la suite d'Harrison, pour l'aider à l'établissement d'un petit Comptoir, que le Gouverneur vouloit opposer aux entreprises d'Antoine *Vas*, Portugais. Ce Négociant, qui étoit riche de dix mille livres sterling, faisoit depuis long-tems un Commerce particulier avec les Vaisseaux Anglois d'Interlope.

Incendie du Comptoir François d'Albreda.

Le 17 de Novembre, on vit les flammes s'élever avec des tourbillons de fumée au-dessus du Comptoir François d'Albreda. Le Gouverneur de Jamesfort se hâta d'y porter du secours, accompagné de douze Soldats. Mais leur assistance n'empêcha point que l'édifice ne fût fort endommagé, & qu'il ne pérît un Esclave sous les ruines.

Le Gouverneur se rendit le 22 à Jerga, [à quatorze lieuës] dans la Rivière de Vintain, pour y traiter avec le Roi, de l'Etablissement d'un nouveau Comptoir. L'ancien édifice étoit en si mauvais état qu'il ne pouvoit plus être habité. On obtint du Roi la permission de le rétablir, & Banks, un des Sécretaires de la Compagnie, fut nommé pour y faire sa résidence. Mais, dans ce Voyage, un Matelot, qui se laissa tomber de la Chaloupe, fut entraîné par les vagues. Le lendemain, son corps fut trouvé flotant, & ses Compagnons prirent soin de l'enterrer sur la rive. Mais le 24, on le retrouva fort loin de sa fosse, à demi-dévoré par les Loups. Il avoit la tête, un bras, & la moitié de l'estomac emportés, [sans qu'on pût s'imaginer pourquoi le reste du corps avoit été plus épargné.] On lui creusa une fosse plus profonde (*b*).

Corps d'un Anglois dévoré par les Loups.

St. Domingo.

Jilfray.

Seaka.

Moore étoit passé le 20 sur la rive du Nord, pour visiter *St. Domingo*, Village composé de quelques Cabanes vis-à-vis du Fort, & qui fournit de l'eau à l'Isle James. Delà il se rendit à Jilfray, qui en est éloigné d'un mille & demi, en traversant des prairies où l'herbe a sept ou huit pieds de hauteur. Il vit, en chemin, quantité de Lezards, qui avoient la tête aussi jaune que de l'Or. Le 24, il alla, deux milles plus loin, jusqu'à Seaka, Ville habitée par quelques Portugais. Ils y ont une Eglise, mais dont ils font peu d'usage.

1731.

Un Capitaine Anglois est arrêté par les Négres.

Le 3 de Janvier 1731, *Stoneham*, Capitaine du Brigantin *le Jean-Marie*, Vaisseau d'Interlope, qui étoit arrivé trois jours auparavant, fut arrêté à Jilfray par les Habitans, pour s'être dispensé de payer les droits ordinaires au Roi de Barra. Le Gouverneur envoya l'Enseigne du Fort à son secours; mais on ne put obtenir sa liberté qu'en promettant de payer cent-vingt barres. Le même jour après-dîner, l'Auteur, avec l'Enseigne, nommé *Kerr*, & deux ou trois Soldats, voulut faire l'essai de la Chaloupe l'Isle James, qui avoit été nouvellement lancée. Mais il s'éleva un vent si froid qu'ils faillirent d'être

(*b*) Voyages de Moore pag. 46. & *suiv.*

d'être submergés. A leur retour, ils virent arriver au Fort, un jeune Eléphant dont les Négres faisoient présent au Gouverneur. On apprit aussi la mort de *Forbes*, Ecrivain de Joar, après une courte maladie qui lui venoit d'avoir bû avec excès. Le 10, Moore accompagna le Gouverneur dans une visite qu'il rendit à M. de *Tradillac*, Capitaine du *Saint-Michel*, Vaisseau François qui étoit à l'ancre au Port d'Albreda. Ils y furent retenus à souper, & ne revinrent qu'à la fin de la nuit (c).

MOORE. 1731.

Extravagance d'un Anglois.

LE 15, un Sécretaire, nommé *Rusling*, qui dans une maladie mortelle ne put s'assujettir à garder sa chambre, fut emporté par la force du mal; mais plus effrayé des Loups que de la mort, il demanda instamment que sa fosse eut six pieds de profondeur, pour s'assûrer en mourant de n'être pas dévoré par ces animaux carnaciers. Le jour suivant, le Gouverneur accompagné des Capitaines Levinstone & Jenkins, de l'Auteur, & de quelques autres Anglois, se rendirent à bord du *Succès*, Vaisseau du Capitaine Cummins, qui étoit à l'embouchure de la Rivière. En revenant le lendemain au soir, dans la Chaloupe *l'Avanture*, ils tombèrent sur les Rocs de l'Isle *Charles*, où ils se trouvèrent tout-d'un-coup sur quatre brasses de fond. L'inquiétude leur ayant fait faire des mouvemens trop précipités, ils se virent aussi-tôt sur le roc, c'est-à-dire, dans un danger qui augmentoit à chaque moment. Tout le monde prêta la main au travail, sans excepter le Gouverneur. On prit le parti de soulager la Chaloupe, en précipitant dans les flots une provision de farine & la moitié du lest. Enfin s'étant dégagé du péril à minuit, on prit le parti de descendre dans l'Isle pour y attendre le jour. Le matin, Moore & les autres, tuèrent plusieurs Oiseaux de Mer, & découvrirent un Cerisier, arbre fort rare dans le Pays. Le fruit n'en étoit pas mûr; mais l'arbre & les feuilles ressembloient parfaitement aux Cerisiers d'Angleterre.

Danger où le Gouverneur se jette imprudemment.

Cerisiers rares dans ce Pays.

Le Directeur François du Sénégal arrive dans la Gambra.

LE 19 de Février, on vit entrer dans la Rivière un Brigantin, avec Pavillon François, qui portoit M. de *Vans*, Directeur général des Etablissemens de France au Sénégal. Il salua le Fort de sept coups de canon, qui lui furent rendus dans le même nombre. Le jour suivant, il vint d'Albreda, où il avoit jetté l'ancre, pour faire sa visite au Gouverneur Anglois. Il dîna dans le Fort avec tout son cortége; & le Gouverneur s'étant rendu le jour d'après sur le bord François, y demeura jusqu'à minuit. Le 22, un des Empereurs de Fonia, fit demander la permission de venir au Fort. A son débarquement, il fut salué de cinq coups de canon, & reçu par le Gouverneur, qui avoit diverses raisons de le ménager. Son nom étoit *Tassal*. Il venoit demander de la poudre & des balles, pour se défendre dans une guerre qu'il avoit contre ses voisins. C'étoit un jeune-Homme fort noir & de très-belle taille. Il portoit pour habit une espèce de hautes-chausses qui lui tomboient jusqu'aux genoux, & une chemise de coton qui avoit l'apparence d'un surplis. Ses jambes & ses pieds étoient nuds; mais il avoit la tête couverte d'un grand bonnet d'où pendoit une queuë blanche de Chévre. Il étoit venu dans un grand Canot, avec une escorte de seize Négres, armés de fusils & de coutelas. Trois Tambours Mandingos marchoient devant lui, en battant d'une seule main, & trois femmes, qui l'accompagnoient aussi, dansoient vivement au son. Il passa

Visite de l'Empereur de Fonia.

(c) *Ibid.* pag. 46.

MOORE. 1731.

passa la nuit dans le Fort. Le lendemain à son départ, il fut salué de neuf coups de canon.

Propriétés de son Pays.

LABAT nous apprend que le Prince de *Feigny* ou de *Fonia*, prend le titre d'Empereur, & qu'il est reconnu dans cette qualité par les Rois voisins, qui lui payent un tribut. Ses Etats n'ont pas beaucoup d'étendue, mais ils sont fort peuplés. Ses sujets sont industrieux & livrés au Commerce. Le Pays leur fournit les nécessités de la vie, avec assez d'abondance pour les partager avec leurs Voisins. Les grains, les fruits, les racines & les légumes y croissent de toutes parts, entre plusieurs belles Rivières qui donnent de la fécondité au terroir. Le vin de Palmier y est de la meilleure espèce, & se vend à fort bon marché. Les Bestiaux & la Volaille n'y sont pas plus chers. On trouve dans les Habitans de la douceur & de la civilité. Ils aiment les Etrangers, & particulièrement les François (*d*).

Quelques Anglois assassinés par les Négres.

LE 28, *Craigne* & *Colwell*, Commandans du Brigantin *le Rubis*, sortirent de la Rivière pour faire voile à la Côte d'Or, où ils eurent le malheur d'être taillés en piéces par les Négres. Colwell y périt, avec la plûpart des Matelots. Craigne, s'étant jetté dans la Chaloupe par la fenêtre de sa Cabane, se sauva avec un petit Négre qui le servoit. Le huit de Mars, on fit présent de deux Porc-épics au Gouverneur. Le même jour, un Ecrivain, nommé *Johnson*, fut envoyé à *Kolar*, dans le Royaume de *Barra*, pour y établir un Comptoir; mais n'y trouvant point autant d'Yvoire, de Cire & de Gomme qu'on l'avoit espéré, la Compagnie, qui soupçonna ses Agens de quelque défaut de conduite, ordonna que cet établissement fût abandonné en 1733.

Jilfray, grande Ville.

MOORE se rendit, le 4 d'Avril, à Jilfray dans le Royaume de Barra. C'est une Ville assez grande, sur le bord de la Rivière, un peu au-dessous de l'Isle James. Elle est habitée par des [Portugais] Mandingos, & par quelques Mahométans, qui y ont une assez jolie Mosquée. Le Comptoir Anglois est dans une situation agréable. Il a plusieurs Jardins qui fournissent des fruits & des légumes au Fort.

Festin magnifique, donné par les François.

LE Gouverneur dîna le 18 au Comptoir François d'Albreda (*e*), Moore donne une idée magnifique de cette Fête. On servit à dîner soixante-treize plats, & plus de trente à souper. On tira, dans cet intervalle, plus de deux cens coups de canon. Ce fut au bruit de cette brillante artillerie que la femme d'un Anglois nommé *Gilmore*, accoucha d'une fille; & Moore fait remarquer que cette observation n'est pas inutile, parce que la mère & l'enfant

Opinion fausse.

s'étant conservés dans une parfaite santé, on demeura persuadé, contre l'opinion vulgaire, que les femmes blanches peuvent accoucher dans cette partie de l'Afrique sans qu'il leur en coûte la vie.

LE Général François étant venu prendre congé des Anglois le 20, il fut salué de treize coups à son débarquement, & du même nombre à son départ. Le jour suivant, il mit à la voile pour St. Jago, à bord du *Duc de Bourbon*. En passant devant le Fort, il salua les Anglois de treize coups, qui lui furent rendus.

LE

(*d*) Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 271.

(*e*) Albreda est une assez grande Ville, à un mille ou deux au-dessous de Jamesfort. La Compagnie Françoise des Indes Orientales y a un Comptoir.

MOORE. 1731.

LE 15 de May, à la pointe du jour, Moore vit tomber de la pluye pour la première fois, depuis qu'il avoit pris terre en Afrique. Le soir du même jour *Lée*, Capitaine de *la Perle*, Vaisseau de Guerre, arrivé à l'embouchure de la Rivière pour observer les Pyrates, aborda au Fort dans sa Chaloupe, & prit les informations qui regardoient son emploi. Le 20 de May, au soir, Colling, Serrurier du Fort, s'étant enyvré dans une partie de débauche, tira un coup de mousquet sur un Officier, & le manqua; mais la balle, après avoir failli d'en blesser deux autres, entra dans la Sale où le Gouverneur étoit en compagnie. Cette offense parut demander une punition exemplaire. Il fut enfermé dans une étroite prison, & chassé la corde au col, du service de la Compagnie. On le fit partir, quelques jours après, sur le Vaisseau *la Guinée*, qui faisoit voile en Angleterre. Stibbs, second chef du Comptoir, dont la santé avoit beaucoup souffert du climat, prit la même occasion pour retourner dans sa Patrie.

Punition exemplaire d'un Yvrogne.

Retour de Stibbs en Angleterre.

LE 4 de Juin, *la Nymphe de Mer*, Chaloupe de la Compagnie, revint du Comptoir de Jereja. Elle avoit été fort endommagée par le tonnerre, qui avoit brisé son mât, mis le feu à son Avant, & tué douze Poules qui se trouvoient sur le tillac. [L'Auteur prend quelquefois soin d'ôter l'air de puérilité qu'on pourroit trouver à ses remarques. Il observe ici que] le tonnerre avoit brisé les os des Poules sans qu'il parût aucune trace de son passage à la peau. Le 29, il accompagna le Gouverneur à Vintain, qui n'est qu'à six lieuës de Jamesfort. Ils y arrivèrent en quatre heures. Cette Ville est située sur la Rivière du même nom. Elle appartient à l'Empereur de Fonia. Sa situation est sur le penchant d'une Colline, qui se termine au bord de la Rivière. Elle est habitée par des Portugais & des Mahométans. Sa Mosquée qui est beaucoup plus belle que son Eglise, est couronnée d'un œuf d'Autruche au sommet. Vintain reçoit des provisions en abondance, de la Nation des *Flups*. Le Canton produit beaucoup de Cire; unique motif qui a porté les Anglois en 1730 à s'y former un Comptoir. Au-dessus de la Ville, il se trouve quelques arbres au milieu d'un beau tapis de verdure, ce qui rend la perspective fort agréable. Le Gouverneur Anglois y fut bien reçu de l'Alkade & du Peuple. L'Empereur s'y rendit lui-même, pour régler l'affaire du Comptoir.

Effet singulier du Tonnerre.

Situation de Vintain.

MOORE observa les usages des Habitans avec beaucoup de curiosité. L'habillement du Peuple est un pagne de coton, qui tombe de la ceinture jusqu'aux genoux, avec une autre pièce également informe qui leur couvre l'épaule droite. Tous les hommes ont le bras gauche nud. Mais les femmes sont entièrement couvertes, & leurs habits descendent jusqu'au dessous du molet. Elles prennent beaucoup de soin de leurs cheveux, qu'elles coupent en différentes formes. [Elles portent des Mouchoirs qui leur environnent la tête & laissent le sommet à découvert; ou au-lieu de mouchoirs elles ont une bande de toile de coton bleuë ou blanche. Il y en a qui laissent croître leurs cheveux, & les tressent comme on fait le crin des chevaux, & elles y attachent des brins de corail, ou d'autres bagatelles semblables. On en voit aussi plusieurs, sur-tout en remontant la Gambra, qui se chargent le dessus de la tête de grelots, semblables à ceux dont on orne les harnois de chevaux (*f*).] Les hommes ont des bonnets d'étoffe de coton, qu'ils ornent de

Usages de ses Habitans.

(*f*) Au-lieu de cette Description de la coëffure des Négresses, le Traducteur a dit simplement

MOORE. 1731.

de plumes, & de queuës de Chévres. Leurs meubles ne sont pas fort recherchés. Ils consistent dans quelques petites armoires, qui contiennent leurs habits; une natte soûtenue de quelques planches, pour leur servir de lit, un grand vase de terre où ils conservent de l'eau; une ou deux calebasses, qui leur servent de tasses; deux ou trois mortiers de bois, dans lesquels ils pilent leur bled; quelques mannequins pour l'y renfermer, & deux ou trois grandes moitiés de calebasses qui leur servent de plats. Ils s'embarrassent si peu d'amasser des provisions, qu'ils vendent généralement ce qu'ils ont de superflu. Dans un tems de famine, ils sont capables de passer deux ou trois jours à jeun. L'Auteur en fut témoin l'année d'après. Mais ils ne peuvent s'abstenir de fumer dans aucun tems. Ils cultivent eux-mêmes leur tabac. Leurs pipes sont d'une terre rougeâtre; c'est-à-dire la tête, qui est tournée assez proprement. Le tuyau est un roseau de cinq ou six pieds de long. Leurs Marchands, qui voyagent beaucoup, portent des pipes qui tiendroient demi-pinte. Les maisons de Vintain ont sept ou huit toises de circonférence. Elles sont composées d'argile ou de terre grasse, & couvertes d'herbes ou de feuilles de Palmier. Les portes en sont fort petites. Au lieu de tourner sur des gonds, elles coulent dans l'intérieur du mur. L'Auteur trouva toutes les maisons fort nettes, mais infectées d'une odeur de poisson corrompu & d'autres alimens.

Jereja & sa situation.

Le 2 de Juillet, Moore partit de Vintain avec le Gouverneur pour se rendre par eau à Jereja. Ils furent accompagnés de l'Empereur jusqu'à leur Barque. Jereja (g) n'étant qu'à huit lieuës de Vintain, & à quatorze de l'Isle James, ils y arrivèrent le soir. Cette Ville, où les Anglois ont un Comptoir, est habitée par des Portugais & des Négres Bagnons. Le Commerce y est fort avantageux pour la Cire. Au long de la Rivière, le Pays est agréable & propre à la chasse. Moore y tua une Oye sauvage, qui pesoit vingt livres, & un Serpent verd de cinq pieds de long, qui étoit à dévorer un Lézard. Le 5, n'ayant pu trouver de Chevaux, pour voyager par terre, comme il se l'étoient proposés, ils descendirent la Rivière de Vintain dans leur Barque, & remontèrent la Gambra jusqu'à Tankroval. Cette Ville est agréablement située sur la rive. Sa longueur est d'un demi-mille. Elle a, par derrière, à cinq cens pas de distance, une Colline couverte de bois, qui régne l'espace de quelques milles au long de la Rivière, & qui offre des promenades fort agréables dans les grandes chaleurs. Tankroval est divisé en deux parties, l'une habitée par les Portugais, l'autre par des Mandingos. Les premiers, qui sont en assez grand nombre, ont une Eglise, & un seul Prêtre, dont le ministère est annuel. Tous les ans il lui vient un successeur de St. Jago. Le grand nombre de Canots que les Marchands de la Ville employent au Commerce de la Rivière, la feroit prendre pour un lieu extrêmement fréquenté. Les maisons des Mandingos ressemblent à celles de Vintain. Celles des Portugais sont

Tankroval. Description de cette Ville.

pliment que *leur parure de tête n'est pas sans agrément*. Pour nous conformer à l'Original Anglois, nous avons pris la liberté de retrancher cette phrase. R. d. E.

(g) Labat dit que Jereja n'est qu'à sept lieuës de Vintain; qu'il donne son nom à un Royaume qui s'étend assez loin au Sud, où les François & les Anglois ont des Comptoirs; & que dans les querelles des deux Nations, l'Empereur ne manque jamais de les réconcilier, en prenant parti pour les plus foibles; parce qu'il trouve son intérêt à les entretenir en paix. Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 274.

font quarrées, & fort commodes. Le Gouverneur Anglois, après avoir passé quatre jours au Comptoir, rentra dans sa Barque pour retourner à Jamesfort; mais un de ces orages, que les Portugais nomment *Tornado*, le força de relâcher à la Pointe de Seaka, à six milles de l'Isle James. MOORE. 1731.

Poisson monstrueux nommé *Requin* ou *Sebark*.

LE 19 de Juillet, *Verman*, célèbre Négociant de Cachao, qui s'étoit rendu par terre à Jereja, vint conférer sur les affaires du Commerce avec le Gouverneur. Le 13 d'Août, une jeune Esclave, qui étoit à se laver les pieds sur le bord de la Rivière, fut emportée par un *Requin*, monstre marin, que les Anglois appellent *Sebark*.

Moore va résider à Joar.

LE 24 d'Août, Moore reçut ordre du Gouverneur d'aller résider quelque tems à *Joar*, pour y apprendre la nature du Commerce sous la conduite de Roberts, & se rendre digne d'être bien-tôt revêtu de la qualité de Facteur. Il partit le 28 avec Roberts, qui occupoit depuis long-tems cet emploi. Dans leur passage, ils essuyèrent de violens Tornados, qui les obligèrent d'avoir recours plusieurs fois à leur ancre. Ils rencontrèrent le Capitaine Ramsey, qui venoit de Joar, où il s'étoit saisi de plusieurs Habitans, pour tirer raison de l'injustice d'un Négociant nommé Serin Donso (*b*), qui ayant reçû de lui une somme d'argent, à condition de lui procurer une bonne cargaison, l'avoit indignement trompé. Toute la Ville, révoltée contre la perfidie de Serin Donso, le força de satisfaire Ramsey, & de racheter les Captifs.

Il y arrive fort incommodé des mouches.

MOORE arriva au Port de Joar le 4 de Septembre, mais si tourmenté par les mosquites & les mouches de sable, qu'à peine eut-il la force de se traîner de la Barque au Comptoir. Le même jour, (*i*) *John Leach*, Commandant de la Chaloupe *l'Avanture*, relâcha au même Port, en revenant de Fatatenda où les espérances du Commerce l'avoient conduit. Mais divers orages lui avoient fait perdre ses ancres, & l'avoient mis dans la nécessité de se servir de son canon pour y suppléer.

Description de Joar.

JOAR est situé dans le Royaume de Barsalli, à trois milles de Kower, au milieu d'une belle plaine environnée de bois, qui servent de retraite à quantité de Bêtes farouches. On compte deux milles du bord de la Rivière à la Ville. Mais la moitié du chemin se fait par eau, dans une Crique, ou un Canal si étroit, qu'à peine les Barques y peuvent passer. Le reste se fait à pied, & forme une promenade fort agréable dans le tems de la sécheresse, mais sujette aux Inondations dans la saison des pluyes. La Ville de Joar est habitée par des Portugais, qui l'avoient autrefois rendue florissante. Elle est tombée depuis quelques années dans la dernière décadence. Il n'y reste pas plus de vingt maisons avec celle du Roi, & celle de la Compagnie, qui contient seule autant d'édifices que toutes les autres ensemble. Un mille au-delà, on rencontre une chaîne de montagnes, couvertes d'arbres & de rocs, qui s'étendent l'espace de cent lieuës à l'Est. Elles offrent des promenades fort agréables en Eté; mais les pluyes y rassemblent un grand nombre de Bêtes féroces, qui les rendent fort dangereuses. Ils se trouve beaucoup de Poisson dans la Crique, & de Gibier dans la Plaine. L'eau de la Rivière est fort bonne à Joar.

QUATRE

(*b*) Le nom de cet Homme semble insinuer qu'il étoit de la Nation des Serins, dont on parlera, il a été parlé ci-devant.

(*i*) C'est l'Auteur de la Carte de la Gambra, [publiée par More.]

MOORE. 1731.

Le Roi de Barsalli vient au Comptoir Anglois.

QUATRE jours après l'arrivée de Roberts & de Moore, le Roi de Barsalli arriva dans cette Ville, accompagné de ses trois Frères, *Bumey Haman Seaka*, *Bumey Haman Bonda*, & *Bumey Loyi Eminga*. Ils étoient escortés de cent Chevaux & d'autant de Négres à-pied. Quoique la Maison du Roi fût commode, il voulut se loger dans le Comptoir. Non-seulement il s'empara du lit de Roberts, mais s'étant enyvré le soir, il fit tenir ce Facteur par ses gens, & lui prit dans sa poche la clef du Magasin, dont il se servit pour enlever [tout ce qui lui plut, & entr'autres] un Baril d'Eau-de-vie. Cette provision ne lui dura que trois jours, au bout desquels il recommença les recherches. Harrison, autre Facteur Anglois, qu'une maladie dangereuse retenoit au lit, avoit dans sa chambre une cantine qui contenoit quelques bouteilles de la même liqueur. Sa Majesté l'ayant apperçue ordonna qu'elle lui fût apportée, malgré la résistance du malade, qui s'efforça de lui persuader que sa cantine contenoit des papiers d'importance. Le Monarque protesta de son côté qu'il sçavoit trop bien distinguer les reservoirs de liqueurs; & se saisissant de ce trésor, il ne cessa pas d'être yvre aussi long-tems qu'il lui resta de l'eau-de-vie. Cependant il étoit trop généreux pour n'en pas offrir leur part aux Facteurs. Ses gens, & même ses deux Ministres, dont l'un étoit Général de ses Armées, & l'autre Intendant de ses Finances, volèrent le Comptoir, ouvrirent les armoires & les coffres, & s'accommodèrent de tout ce qui piqua leur avarice ou leur curiosité. Quelle apparence, pour quatre ou cinq Anglois, de pouvoir résister à trois cens Négres? Bumey Haman Bonda, un des Frères du Monarque, remplit sa bouche d'eau en feignant de boire, & la souffla au visage de Moore. Le jeune Anglois sensible à cet affront, prit le vase & jetta au Prince ce qui restoit d'eau. Ce fut le commencement d'une querelle sanglante. Le Prince tirant son couteau se précipta sur Moore pour le poignarder. Quelques Seigneurs Négres, qui avoient été témoins de cette scène, s'efforcèrent d'arrêter les coups. Ils n'y réussirent qu'à peine. Enfin les plus sensés ayant représenté au Prince l'indécense de sa conduite, excitèrent si vivement sa honte & son repentir, qu'il se jetta aux pieds de Moore, en gémissant de sa faute, & ne voulut se relever qu'après en avoir obtenu le pardon. Il devint ensuite son meilleur ami. Une autre fois le même Haman Bonda, vint fraper la nuit à la porte du Comptoir, le pistolet à la main, en déclarant qu'il vouloit entrer dans la chambre du Roi son frère. On l'arrêta malgré ses emportemens. Le Roi, qui en fut informé le lendemain, lui envoya défendre de se présenter devant lui, & le condamna le même jour à lui donner trois Esclaves.

Tyrannies que l'Yvrognerie lui fait éxercer.

Querelle de Moore avec le Frère du Roi.

Violence de ce Prince. Il est puni.

CETTE Cour importune partit de Joar le 16, après avoir dépouillé Roberts de tout ce qu'il avoit dans sa chambre, jusqu'à ses Livres, que ces brigands voulurent vendre à un Marbut de Kower. Mais le Marbut leur dit que c'étoient des Livres de comptes; sur quoi ils les lui laissèrent, pour les rendre aux Anglois du Comptoir.

LE 17 d'Octobre, Harrison fit le voyage de Jamesfort, dans la seule vûe de chercher du reméde à des maux terribles, qui lui étoient venus de l'excès des liqueurs fortes. Le 5 de Novembre à minuit, Moore se saisit d'un Domestique Négre qui avoit pris la clef du Magazin sous le chevet de Roberts pendant son sommeil, & qui s'en servoit pour voler des marchandises. Le 12, il

il passa une Autruche par Joar, chargée (*k*) d'un Homme qui l'amenoit de Fatatenda, d'où *Connor*, Chef du Comptoir, l'envoyoit au Gouverneur de Jamesfort. Le 3 de Janvier, *la Gambra*, Vaisseau de la nouvelle Angleterre, arriva au Port de Joar, avec sa cargaison de Sel & de (*l*) *Rum*. Le 18, Moore vit présenter au Roi de Barsalli un Chameau d'une grosseur extraordinaire, de la part du Damel (*m*) de Kayor, Roi voisin du Sénégal. Ce jour apporta le sujet d'un chagrin fort sensible à l'Auteur, par la mort de Houghton, son intime ami, qu'il avoit laissé dans la meilleure santé du monde à Jamesfort. [Il en rapporte les circonstances, pour servir d'éxemple à ceux qui employent les remédes de la Médecine sans précaution.] Houghton se sentant indisposé pendant la nuit, pria un de ses amis, qui avoit son lit dans la même chambre, de lui donner dans un verre d'eau, quelques gouttes de Laudanum qu'il avoit apporté d'Angleterre. L'autre, qui étoit dans l'obscurité, versa le Laudanum au hazard; & le malheureux Houghton s'endormit pour ne se réveiller jamais.

MOORE. 1732.

Autruche sur laquelle un homme voyage.

Indiscrétion funeste.

Le 22 Janvier, on vit revenir à Joar le Roi de Barsalli, avec un grand nombre de ses Sujets qu'il vouloit vendre pour l'Esclavage. Il se mit en possession du Comptoir Anglois, comme il avoit fait la première fois; ce qui obligea Moore de dépêcher un de ses gens au Gouverneur & au Conseil de Jamesfort, pour leur demander quelque reméde contre cette persécution. Il étoit arrivé à Joar une Chaloupe Angloise d'Interlope, commandée par le Capitaine Clarke. Le Roi saisit l'occasion qu'elle lui présentoit de mortifier les Agens de la Compagnie, en affectant de commencer son Commerce avec Clarke. Il prit même des manières fort hautes avec Roberts & l'Auteur, sous prétexte qu'ils l'avoient offensé en faisant conduire au Fort le Négre qui avoit été surpris dans le Magazin.

Retour du Roi de Barsalli à Joar.

Le 27 après-midi, il arriva au Port de Joar un Vaisseau de la Compagnie nommé *la Réputation*, avec une cargaison d'environ six mille Barres. Mais le Capitaine apprenant la conduite du Roi, ne jugea point à-propos de débarquer ses marchandises, & prit le parti d'attendre qu'il se fût retiré avec ses Gardes. Cependant ce Prince continua de commercer avec Clarke, & força même les Facteurs du Comptoir de lui prêter leur Magazin pour y placer ses marchandises. Il s'y renfermoit souvent avec son cortége, pour y boire & fumer. Un jour qu'il y étoit en débauche, il prit un mousquet, qu'il ne croyoit pas chargé, & tirant au hazard, il blessa *Tomba Mendez*, fils du dernier Roi de Barsalli par une femme Portugaise.

Nouvelles insultes qu'il fait aux Facteurs.

Ce Tomba Mendez, étoit l'Auteur de toutes les violences où le Roi s'étoit emporté. Dans la haine qu'il portoit aux Anglois, & qu'il avoit sans doute héritée de sa mère, il l'excitoit à ne garder aucun ménagement pour le Comptoir; car le Roi étoit de fort bon naturel, sur-tout lorsqu'il étoit sobre & qu'il avoit la liberté de suivre ses inclinations. Moore lui représenta que s'il eût été malheureusement de l'autre côté du Magazin, la balle auroit traversé les poudres, & n'auroit pas manqué de faire sauter tout l'édifice. Cette idée

Il se laisse conduire par Tomba Mendez.

(*k*) L'expression est si nette, que malgré la peine qu'on sent ici à croire ce fait, on ne peut se dispenser de le rapporter dans les termes de l'Auteur. R. d. T.

(*l*) Liqueur extraite du Sucre. R. d. T.

(*m*) Moore dit le Roi de Damel. Mais on a déja remarqué que c'est une erreur.

MOORE. 1732.

idée l'ayant effrayé, il reprocha aux Anglois de tenir des armes chargées, & leur demanda si c'étoit contre lui qu'ils usoient de cette précaution; comme si ses rapines continuelles, ne les eussent pas mis en droit de penser à leur défense. Un de ses Officiers avoit la clef du Magazin, & l'ouvroit chaque nuit pour y dérober quelques marchandises. Tous les Domestiques Négres du Comptoir avoient pris la fuite, dans la juste crainte d'être vendus pour l'Esclavage.

CEPENDANT les Troupes de Barsalli partirent le 3 de Février, mais ce ne fut qu'après avoir ouvert le Bureau de Moore & ceux de Roberts & d'Harrison, d'où ils enlevèrent en marchandises & en autres effets de la Compagnie, jusqu'à la valeur de deux cens barres. Ces trois Facteurs prirent enfin la résolution de décharger le Vaisseau, après avoir fait l'Inventaire des marchandises qui restoient dans le Magazin; & Moore avec le Capitaine *Boys*, qui commandoit le Bâtiment, se rendirent à Jamesfort, pour informer le Gouverneur de la situation du Comptoir. Ils y arrivèrent le 11 de Février; mais le Gouverneur étoit parti depuis quelques jours pour *Barring ding*, Ville du Royaume de Barra, où d'autres affaires l'avoient appellé. Il ne revint que le 14.

Résolution des Facteurs après son départ.

IL se passa quinze jours avant que le Conseil de Jamesfort eut trouvé le moyen de remédier aux désordres de Joar. Il avoit été si peu satisfait de l'inventaire des marchandises qui restoient au Magazin, que rejettant une partie de la fraude sur les anciens Facteurs, il résolut d'ôter la direction du Comptoir à Roberts & d'en revêtir Moore. Les ordres du Gouverneur furent expédiés dans cette vûe. Moore, qui en étoit l'objet principal, en fut aussi le porteur. Les vents contraires lui firent mettre cinq jours dans le voyage, pendant lesquels il observa que l'eau étoit somache jusqu'à quarante lieuës du Fort. Enfin s'étant rendu à Joar, il présenta ses Lettres au Facteur Roberts, qui fut si mécontent de la disposition du Conseil, qu'ayant pris un habit de Négre, il prit le parti d'aller vivre à Kower.

Moore est nommé Chef du Comptoir.

CETTE Ville est à trois milles de Joar, & n'en est séparée que par une plaine, où l'on ne voit aucun arbre, mais qui est couverte de la plus belle herbe du monde. Aussi forme-t-elle un lieu charmant, pour la promenade & pour la chasse. La Ville est divisée en trois parties, qui sont distinguées par différens noms; *Kower*, *Jonakonda* & *Tourokonda*. La première & la dernière sont habitées par des Mahométans, & l'autre par des Jallofs. Chaque partie n'a pas moins d'un mille de tour. Elles sont situées toutes trois au pied de plusieurs Collines à l'Ouest, avec une plaine d'excellent pâturage à l'Est. On y fait de très-bonnes étoffes de coton. En un mot, c'est la principale Ville de la Gambra, & la plus célèbre pour le Commerce.

Situation de Kower.

LE 22 de Mars, on reçut avis à Joar, que *Major*, Capitaine du Bâtiment de *la Nouvelle Angleterre*, avoit été massacré par le Peuple de Kassan, à l'instigation de *Choquo Vas*, Portugais établi dans cette Ville. Le 23, *Pearson*, autre Capitaine Anglois, avertit Moore que sur quelques discours qu'il avoit entendu tenir en Portugais aux Habitans de Kower, il ne doutoit pas que le Comptoir de Joar ne fût menacé de quelque insulte, par le conseil de Roberts qui ne respiroit que la vengeance, & l'exhorta beaucoup à se tenir sur ses gardes. Moore aima mieux s'exposer à toutes sortes d'événemens que d'abandonner le Comptoir au pillage. Le même jour, il vit arriver treize Jallofs, qui

Roberts tourne sa vengeance contre Moore.

Moore. 1732.

qui s'étant introduits avec violence, l'insultèrent & le maltraitèrent long-tems pour se faire donner de l'eau-de-vie. Il ne put s'en délivrer qu'avec le secours d'un Vieillard du Pays, qui représenta leur injustice aux Jalofs, en les menaçant de porter ses plaintes au Roi. Ils confessèrent, en se retirant, qu'ils avoient suivi les conseils de Roberts.

Moore vécut plusieurs jours dans ces allarmes. Tous les Domestiques du Comptoir s'étoient laissé séduire par Roberts, & l'avoient suivi dans son nouvel établissement. Il continua d'envoyer des Jalofs, pour voler le Magazin pendant la nuit. Moore en surprit plusieurs, & punit sévèrement leur audace. Aussi-tôt Roberts donnoit avis au Conseil que Moore maltraitoit les Habitans du Pays.

Moore est envoyé à Yamyamakonda.

Le 5 d'Avril, Harrison & Davis arrivèrent sur une Chaloupe de la Compagnie, avec ordre, pour Moore, de remettre la Direction du Comptoir à Davis, & d'accompagner Harrison à Yamyamakonda. Le Conseil déclaroit dans sa Lettre, qu'il regardoit Roberts comme un homme perdu, & qu'avec la misérable passion qu'il avoit pour les liqueurs fortes, la Compagnie ne pouvoit plus rien espérer de ses services. Cependant Harrison envoya le même soir à Kower, pour le faire presser de retourner au Comptoir. Mais n'ôsant paroître, il chargea le Messager de répondre qu'on ne l'avoit pas trouvé. Harrison fit renouveller ses instances. Dans l'impossibilité de se cacher, Roberts prit le parti d'obéir. Il reconnut qu'il s'étoit rendu coupable en s'absentant du Comptoir; & la force de ses remords le rendant sincère, il confessa qu'il avoit envoyé plusieurs fois des Jalofs pour insulter Moore. Harrison lui déclara qu'à l'arrivée de Brown, dont Davis & Moore alloient prendre la place à Yamyamakonda, il s'embarqueroit avec lui pour se rendre au Fort, d'où le Conseil avoit résolu de le faire partir pour l'Angleterre, sur *la Guinée*, Vaisseau qui devoit mettre à la voile dans deux mois. Moore quitta Joar le 9. Il arriva le 10 à Yanimarrow, le plus agréable Port de la Rivière, par la beauté de sa situation, & par l'ombrage qu'il tire d'une multitude d'arbres. Le 15, il se rendit à Kassan, petite Ville à trois milles de Joar, sur la rive Nord de la Gambra. La pallissade flanquée de terre, dont elle est environnée, avec des ouvertures pour la Mousqueterie, & des Tours d'observation, la rendent capable d'une fort bonne défense. Aussi étoit-elle sans cesse en guerre avec quelqu'un des Cantons voisins. Les Agens & les Messagers de la Compagnie n'étoient pas plus respectés par ses Habitans. Mais en 1724 la plûpart furent faits prisonniers; & le *Slati* qui se nommoit *Makamar*, ayant été forcé de prendre la fuite, se retira dans une Ville nommée *Medina*, sur la Rivière *Sami*, où il vivoit encore en 1732. Depuis le même tems, celle de Kassan est devenue une des plus paisibles du Pays. Aussi-tôt que les Anglois y furent descendus, tout le Peuple s'étant assemblé autour d'eux, ils demandèrent au Slati d'où lui étoit venu l'audace de tuer le Capitaine Major. Il fit une réponse que Moore prit soin d'écrire sur le champ dans ces termes:

Roberts est condamné à retourner en Angleterre.

Kassan, Ville dangereuse.

Apologie que le Chef de Kassan fait de sa conduite.

„ Il y a peu d'années que cette Place jouissoit d'un Commerce considérable; ce qui attiroit plusieurs Vaisseaux étrangers, qui maltraitoient quelquefois les Habitans, & qui enlevoient sans droit & sans sujet nos amis & nos parens. L'année dernière, votre Capitaine Stoneham, prit un de mes Neveux, sous prétexte que le Seigneur *Choquo Vas*, Portugais qui demeu-

MOORE. 1732.

„ re dans cette Ville, ne lui avoit pas tenu fidélement sa parole. De même, „ votre Vaisseau de la nouvelle Angleterre commençoit à me traiter fort „ mal. Lorsqu'il fut arrivé dans mon Port, le Roi du bas Yani, dans les „ Etats duquel cette Ville est située, m'envoya un Esclave à vendre. Je le „ menai au Capitaine Major. Mais comme il n'avoit pas de bonnes mar- „ chandises, ou du moins de marchandises à mon gré, je différai le marché „ jusqu'après la réponse que je voulois recevoir du Roi sur mes difficultés. „ Le Capitaine ayant souhaité que l'Esclave demeurât sur son bord jusqu'à „ la réponse du Roi, j'y consentis. Le Roi me fit défendre de vendre l'Es- „ clave, parce qu'il n'étoit pas satisfait des marchandises. Je retournai à „ bord pour communiquer cette réponse au Capitaine. Il se mit en colère, „ & refusa de me rendre l'Esclave. Je ne me plaignis pas beaucoup; mais „ étant rentré dans la Ville, j'assemblai mon Peuple, & je lui expliquai le „ cas. Nous rappellâmes toutes les injures que nous avions reçûes d'un „ grand nombre de Commerçans particuliers, & nous prîmes la résolution „ d'arrêter le Vaisseau. Le Capitaine fut tué dans l'action; & j'en eus „ beaucoup de regret; mais je donnai sa Chaloupe, avec des provisions, „ au reste de ses gens, & je leur laissai la liberté de partir (*n*).

TELLE fut, dit Moore, la réponse de Slati. Elle nous fit juger que les Habitans étoient résolus de soûtenir leur action; & nos forces n'étant pas suffisantes pour les réduire (*o*), nous prîmes le parti de retourner à bord & de continuer notre voyage.

Divers Comptoirs de la Compagnie Angloise.

LE 16, Moore arriva devant *Bruko*, qui est située sur la rive Sud de la Gambra, dans le Pays de Jemarrew, à un demi-mille de la Rivière. La Compagnie y forma un Comptoir dans la même année; mais il fut brûlé l'année suivante, & tout-à-fait abandonné en 1735. Moore s'y arrêta trois jours, & se rendit ensuite à Dubokonda, pour y conférer avec les Chefs de cette Ville sur l'établissement du Comptoir à Bruko, qui est sous leur protection. Le 20, il fit voile à Kuttejar, où la Compagnie avoit autrefois un Comptoir, qui fut détruit en 1725 par les Inondations, & tranféré à Sami, sur la Rivière du même nom. Le 26, il arriva au Port (*p*) d'Yamyamakonda.

Moore s'arrête à Yamyakonda.

Cette Ville est située sur la rive Nord de la Gambra, environ quarante milles par terre au-dessus de Bruko, & presqu'à la même distance au-dessous de Fatatenda. Trois milles plus loin, dans les terres, on trouve la Ville de *Sutamor*, près de laquelle est un Lac qui abonde en poisson. La Compagnie avoit établi en 1730, un Comptoir à Yamyamakonda. Il fut brulé, & rebâti, deux ans après. Moore s'y arrêta, tandis qu'Harrison continua son voyage.

Eclairs prodigieux.

IL se passa peu de nuits où l'air ne fût enflamé, aux environs de Yamyakonda, par une prodigieuse quantité d'éclairs. Moore les observa soigneusement,

(*n*) Ces gens se rendirent auprès de Moore, pendant qu'il étoit à Yanimarrew.

(*o*) Auroit-il été juste de justifier un acte de violence par un autre? Ce que dit Moore semble faire voir qu'il croyoient les Anglois autorisés à tenir à l'égard des Négres, une conduite aussi dure, que celle qu'ils blâmoient dans le Roi de Bursalli, parce qu'ils en étoient les objets.

(*p*) La Carte le met à cinquante cinq milles par terre, c'est-à-dire en ligne droite. En ajoûtant un cinquième pour les détours de la Rivière, c'est environ soixante-six milles par eau. [Voyez les Relations précédentes.]

sement, sans en pouvoir pénétrer la cause. Le 6. de May, il fut visité par un *Mumbo Jumbo*, invention mystérieuse des Habitans (q) pour imposer du respect & de la soûmission à leurs femmes. Le 10, un Esclave de la Compagnie, étant à se laver dans la Rivière, fut emporté par un Crocodile.

MOORE. 1732.

Mumbo Jumbo.

Le 10 de Juin, Harrison revint sur la Chaloupe *l'Avanture*, commandée par le Capitaine *Leach*. Il avoit remonté vingt-deux lieuës au-delà de Fatatenda, dans l'Esquif de la Chaloupe, pour faire de nouvelles Découvertes sur la Rivière; mais il avoit été arrêté par une chaîne de Rocs, qui avoit été le terme de son voyage. Le soir, Moore ayant visité Harrison sur sa Chaloupe, un affreux *Tornado*, qui s'éleva subitement, les mit dans le dernier danger. Tandis qu'ils travailloient à s'en garantir, il entra dans la Cabane une multitude étonnante de certaines Mouches à grandes aîles, qui se précipitèrent sur les chandelles. Une partie s'y brûla les aîles. Celles qui se reposèrent sur les tables, & dans d'autres lieux, ne parurent plus qu'autant de gros vers, de l'espèce qui s'appelle Maggots. Il s'y trouva aussi plusieurs autres insectes, que Moore prit plaisir à dessiner.

Retour de Harrison.

Tornado.

Mouches singulières.

Le 24, les eaux de la Rivière commencèrent à s'enfler, & l'on ne vit plus aucun signe de la marée. Quelques jours après, Moore partit à cheval pour se rendre à *Nakkaway*. La première nuit, il arriva au Port de Bassi, dans le Royaume de Tomani, au Sud de la Gambra, à quinze milles de Yamyamakonda par terre. Le chemin est couvert de bois, & traversé par une Colline assez escarpée. Moore n'eut pas d'autre logement que la Cabane d'un Négre. Le lendemain, ayant laissé son Cheval à Bassi, il passa la Rivière dans un petit Canot; & marchant à pied l'espace de sept milles, moitié bois & moitié plaine, il découvrit *Nakkaway*, Ville du *haut Yani*, au Nord de la Rivière, [dont elle n'est éloignée que de deux milles & un quart. Pour y arriver, il dut passer par un chemin qui est en partie couvert de bois & en partie situé au milieu d'une belle plaine sans arbres, & qui est ordinairement sous l'eau dans la saison des pluyes.] Les Habitans lui firent un accueil fort civil, quoiqu'ils passent pour brutaux, & qu'ils soient en effet mal-disposés pour les Étrangers, comme la plûpart des autres Nations du même Pays.

Voyage de Moore à Nakkaway.

C'ÉTOIT autrefois l'usage du même Canton, & Moore ajoûte qu'il en reste encore des traces, que celui qui avoit vendu quelque chose le matin, pouvoit rompre son marché avant la fin du jour en restituant le prix qu'il avoit reçu, pourvû qu'il ne manquât pas de faire sa demande avant que le Soleil fût couché. Le Gouverneur de la Compagnie Angloise en avoit fait l'expérience douze ans auparavant. S'étant arrêté à Nakkaway dans un Voyage de Commerce, il y avoit acheté une Vache, qui ne lui avoit couté qu'une barre. Après l'avoir payée, il avoit jugé à-propos de lui couper la queuë. Le Négre s'en étant apperçu, prit la résolution de tirer avantage de la coutume établie. Il retourna vers le Gouverneur; & feignant de vouloir marier le lendemain sa fille, à qui il étoit obligé de faire une dot, il redemanda sa Vache, comme le seul bien qu'il eût à donner. L'Anglois, sans se défier de l'artifice, ordonna sur le champ que la Vache fut rendue. Ses gens l'amenèrent. Mais

Usage dont un Gouverneur Anglois est la dupe.

(q) C'est une imitation de l'Horey, qu'on a vû dans la Relation de Jobson. Cet usage sera mieux expliqué par l'Auteur.

MOORE. 1732.

Mais le Négre affectant beaucoup de surprise, déclara que ce n'étoit pas sa Vache, que la sienne avoit une queuë, & qu'il étoit surprenant qu'on cherchât à le tromper. Le Gouverneur lui expliqua naturellement qu'après l'avoir achetée, il lui avoit coupé la queuë. Quoi? s'écria le Négre, vous avez coupé la queuë de ma Vache? J'estimois ma Vache trois cens barres avec sa queuë. Vous ne partirez pas sans me les avoir payées. En vain le Gouverneur représenta que l'ayant achetée, elle étoit devenue son bien, & qu'il avoit eu le droit d'en disposer. Tous les Habitans ayant pris parti contre lui en faveur de l'usage, il fut obligé de payer trois cens barres pour la queuë d'une Vache. Il prit même le parti de dissimuler cet affront; & lorsqu'il eut acheté son nombre d'Esclaves, il quitta Nakkaway sans se plaindre. Mais il ne faisoit que différer sa vengeance. L'année suivante, ayant fait armer une grande Chaloupe, sur laquelle il mit jusqu'à douze canons, il publia qu'elle étoit destinée pour faire un voyage de Commerce. On ignora qu'il s'y fût lui-même embarqué; & pendant toute la route il se cacha soigneusement. Lorsqu'il fut devant Nakkaway, il fit descendre le Capitaine, pour annoncer aux Habitans qu'on arrivoit avec une belle cargaison & qu'on avoit besoin d'Esclaves. Six Chefs de la Ville, entre lesquels se trouvoit le Maître de la Vache, s'empressèrent de se rendre à bord. S'ils furent extrémement surpris d'y reconnoître le Gouverneur, ils ne furent pas moins effrayés de se voir arrêter par son ordre & charger de chaînes. Cependant de six qu'ils étoient, [& parmi lesquels se trouvoit le possesseur de la Vache,] on en relâcha un, pour aller déclarer à la Ville que le Gouverneur étoit venu demander la restitution de ce qui lui avoit été pris avec autant de perfidie que d'injustice; & tandis qu'on mettoit le Négre à terre dans l'Esquif, la Chaloupe fit connoître par une décharge de son artillerie qu'on étoit en état de pousser plus loin la vengeance. Les Habitans, trop persuadés qu'ils n'étoient pas capables de résister à des forces supérieures, se hâtèrent d'envoyer à bord dix de leurs meilleurs Esclaves, qui, à trente barres par tête, faisoient la somme qu'ils avoient extorquée au Gouverneur. Ils confessèrent en même-tems leur faute; & reconnoissant qu'ils avoient mérité d'être punis avec plus de rigueur, ils promirent que la Compagnie n'auroit jamais à se plaindre de leur bonne-foi.

Vengeance du Gouverneur.

LE 8 de Juillet, le Capitaine *Boys* & *Galand*, Facteur de Bruko, arrivèrent au Port de Yamyamakonda, pour avertir Moore que la Chaloupe l'Avanture, partie de l'Isle James avec cent mesures de Sel & deux cens Gallons de *Rum*, se trouvoit arrêtée vis-à-vis Bruko par la force du vent, & que dans la saison où l'on étoit déja, il y avoit peu d'apparence qu'elle pût avancer plus loin. Il fut résolu de la décharger à Bruko, pour attendre un tems & des occasions favorables. En effet les orages étoient si fréquens, qu'un Tornado renversa un Magazin de coton, [Marchandise qu'on trouvoit là en très grande quantité deux ou trois ans auparavant, mais dont le commerce étoit fort diminué depuis que la Compagnie, peu contente du coton qu'on lui apportoit, avoit ordonné à ses Facteurs de n'acheter que celui qu'on auroit nettoyé en le séparant d'avec les semences; ce qui étoit un travail trop pénible pour des gens aussi paresseux que les Négres.] On trouva moyen, le 28, de faire amener la provision de Rum à Yamyamakonda, dans un Canot à six rames. Cette résolution fut prise au hazard de tous les événemens, parce que le Rum est d'un Commerce fort avantageux dans la saison des pluyes.

Supplément de Marchandises pour les Comptoirs.

LE

MOORE. 1732.

Moore se rend à Fatatenda avec Johnson.

LE 29, on vit arriver à Yamyamakonda, *Johnson*, nommé par le Conseil pour succéder à *Peters*, second Facteur de *Fatatenda*, qui étoit mort nouvellement. Moore partit avec lui pour Fatatenda le 24 d'Octobre. Ils passèrent le matin par *Kanuba*, petite Ville qui a son Port à deux milles. Vers midi, ils arrivèrent à Bassi, autre Port à dix milles de Kanuba. A trois heures après-midi, ils traversèrent *Burda*, résidence de l'Usurpateur de Tomani. Deux heures après, ils passèrent à Kolar, dans le Royaume de Kantor; & six milles plus loin, ils arrivèrent vis-à-vis de Fatatenda, où ils traversèrent la Rivière. Sa largeur, dans cet endroit, est égale à celle de la Tamise au Port de Londres. Son cours y est fort rapide, & le Canal très-profond. Dans le tems de la sécheresse, les marées s'y élèvent de trois ou quatre pieds; mais beaucoup moins dans la saison des pluyes. Des deux côtés de la Rivière, le Pays est couvert de bois. Il est fort bas du côté du Sud; mais le Comptoir est situé sur la rive du Nord, dans le Royaume de Woolli, à dix milles de toute autre Habitation. La vûe s'étend sur la Rivière l'espace de plusieurs milles, & découvre au loin, sur l'autre bord, une grande partie du Royaume de Kantor. Dans un lieu si désert, on entend, pendant toute la nuit, les cris d'une infinité de Bêtes farouches. Ce Comptoir fut abandonné l'année suivante. Hamilton demeuré seul, c'est-à-dire, sans aucun Anglois, depuis la mort de Peters, reçut une joye extrême de l'arrivée d'un nouveau Facteur.

Situation de ce lieu.

MOORE se disposoit à retourner au lieu de sa résidence, après avoir passé deux jours à Fatatenda, lorsqu'il fut arrêté par un Messager de *Huma Badji*, Usurpateur de la Couronne de Tomani, qui le pria d'attendre l'arrivée de son Maître. En effet, Huma Badji parut le même jour, avec une escorte de deux cens Hommes bien armés, qu'il se proposoit d'envoyer au secours du Roi de Woolli, contre le Frère de ce Prince, qui avoit excité la révolte au sein de ses Etats. Huma Badji est fils du dernier Roi de Tomani; mais par une loi qu'on a déja rapportée, la Couronne devant passer sur la tête de son Cousin, il a trouvé le moyen de persuader au Peuple, ou du moins de publier que le Roi son Père n'est pas mort. Une troupe de gens résolus, qu'il entretient dans la Ville de Burda, soûtiennent son usurpation; & personne n'ôse mettre en doute que le feu Roi soit vivant. Il est lui-même fort âgé, mais aimé de ses sujets. En joignant quelques Volontaires à ses Gardes, il a trouvé le moyen de conquérir le Royaume de Woolli, qu'il a donné au Roi qui le posséde actuellement. Aussi régne-t-il dans les Etats de ce Prince, avec autant d'autorité que dans les siens. Il y est même plus redouté; car les Habitans de Sutamor, Ville de Tomani, à trois milles de Yamyamakonda, marquent peu de respect pour ses ordres. On le voit rarement au Comptoir de cette Ville. Mais à Fatatenda, il traite les Facteurs Anglois avec peu de ménagement. Il leur demande sans cesse des marchandises, & sur le moindre refus, il employe la force pour les prendre. Il est si passionné pour les liqueurs fortes, qu'il arrache aux Facteurs jusqu'à leur propre provision. Ils sont obligés de l'enterrer dans les bois à l'arrivée de ce Tyran, & de s'en priver jusqu'à son départ.

Visite de Huma Badji, & caractère de cet Usurpateur.

MOORE avoit eu dessein d'aller de Fatatenda à Nakkaway, en suivant la Rivière du côté du Nord; mais les Criques, qui sont en grand nombre sur cette rive, commençant à se ressentir de l'augmentation de la Gambra, il craignit de trouver des obstacles invincibles. Il reprit du côté du Sud. Une petite montagne

Moore revient par terre à son poste.

MOORE. 1732.

montagne qu'il eût à traverser, entre Burda & Baffi, lui parut la plus roide qu'il eût passée de sa vie. C'est un rocher continuel qui ne laisse pas d'être couvert d'arbres. Il arriva le soir au Port de Baffi, où il passa la Rivière pour se rendre à Nakkaway. Après y avoir employé la nuit à ses affaires, il repassa le matin à Baffi; & montant sur le Cheval qu'il y avoit laissé, il regagna le Comptoir d'Yamyamakonda.

Changement du tems.

Le 22, il observa que la marée recommençoit à monter & descendre. L'air, qui avoit été d'une chaleur excessive depuis vingt jours, devint plus froid & plus pesant. Il s'élevoit des brouillards le soir & le matin. [Là l'Auteur tua un serpent verd.]

Moore se rend par terre à Bruko. Sa route.

Moore partit le 31 à la pointe du jour, pour se rendre à Bruko, où il vouloit que son Sel fut mesuré sous ses yeux. A neuf heures du matin, il passa par Buille, Ville agréablement située, dans une Vallée qui est environnée de hautes Montagnes. A midi, il entra dans *Kora*, petite Ville de Jemarrew, où l'ancien Empereur, après avoir été chassé par le Peuple de Dubokonda, vit tranquillement comme en éxil. Six milles plus loin, à l'Ouest, on apperçoit une autre Ville de même nom, dont les environs sont de grandes campagnes semées de ris. Le soir, Moore se rendit à Chaukonda, grande Ville, environnée d'un cercle de palissades, au pied d'une montagne pierreuse, qui termine la plaine à quatre milles de la Gambra. Il s'y logea chez l'Alkade. Sa chambre étoit spacieuse. Pour lit, il y trouva une natte assez propre, soûtenue par des fourches de bois; mais il y fut cruellement tourmenté des mosquites. Cet Alkade devint Empereur de Jemarrew, l'année que l'Auteur revint en Angleterre.

Situation & force de Dubokonda.

Le jour suivant, Moore étant parti de grand matin, arriva vers midi à Dubokonda, Ville bien fortifiée suivant les usages du Pays. Elle est située au Sud de la Rivière, à neuf milles de Bruko. On y distingue deux Villes; l'une entourée de pieux, ou plûtôt d'arbres, fichés dans la terre à fort peu de distance, & joints par un parapet de terre qui a la force des murs de brique. L'autre environnée seulement de roseaux & de clayes, comme les Parcs où l'on renferme les moutons dans plusieurs Pays de l'Europe. Cette dernière méthode est la plus commune dans toutes les Villes, & même dans les Comptoirs de la Gambra. Les Habitans de Dubokonda ont secoué le joug de l'Empereur de Jemarrew, leur Monarque légitime, & lui ont donné un successeur qu'ils nomment *Suma*. A trois heures après-midi, Moore arriva dans la petite Ville de Kolikonda, qui est renommée par les agrémens des jeunes Filles. Il entra le soir dans Bruko, d'où l'on compte quarante milles jusqu'à Yamyamakonda.

Entretien de Moore avec un Empereur détrôné.

Deux jours lui ayant suffi pour terminer ses affaires, il se remit en chemin le 29. Il passa la nuit à Chaukonda. Le lendemain il arriva le matin à Kora, où l'Empereur détrôné lui envoya un plat de ris fort dégoûtant, & le fit prier de venir passer avec lui quelques momens. Ils se promenèrent pendant deux heures. L'Empereur prit plaisir à raconter toutes les circonstances de sa déposition, & se félicita de trouver plus de contentement dans sa retraite, qu'il n'en avoit jamais goûté dans son ancienne grandeur. A midi, l'Auteur traversa Fetiko, sur les frontières de Jemarrew. Cette Ville avoit été considérable dix ans auparavant; mais la férocité de ses Habitans avoit causé sa ruine. Un Seigneur de Tomani, nommé *Klargi Soli*, étant venu pour

pour s'établir sous leur protection, avec une suite nombreuse, ils avoient pillé ses Bestiaux & maltraité son cortège. Dans le ressentiment de cette insulte, Klargi Soli secondé de ses gens avoit fondu sur eux les armes à la main, & leur avoit fait quantité de prisonniers pour réparer sa perte. Ils avoient été si déshonorés par cette avanture, que tout le monde fuyoit une Ville où l'on respectoit si peu les droits de l'Hospitalité. Moore arriva le soir à Yamyamakonda.

MOORE. 1732.

Droit d'hospitalité en honneur chez les Négres.

Le 20., à huit heures & demie du soir, il y eut une éclipse totale de Lune, qui dura jusqu'à dix heures & un quart.

Le 18 Décembre, *Connor*, Associé de l'Auteur dans les soins du Comptoir, partit pour Nakkaway. Dans son absence, Moore reçut avis de l'Alkade de Bruko, que le Comptoir avoit été consumé par le feu, & que le Facteur, Philippe Galand, devenu fol de cet accident, avoit tenté de se noyer. Ayant fait rappeller aussi-tôt Connor, il partit immédiatement pour Bruko, où il se rendit dans l'espace de vingt heures. Il trouva la santé de Galand aussi dérangée que sa raison. L'Alkade s'étoit saisi de la clef du Magazin, que la flamme avoit heureusement épargné, & la remit fidélement à l'Auteur, qui écrivit sur le champ au Conseil pour l'informer de cette disgrace. Le lendemain, on vit remonter sur la Rivière une longue Barque, qui appartenoit au *Trial Snow*, Vaisseau d'Interlope, commandé par le Capitaine Clarke. Quelques Négres ayant demandé à ses gens qui ils étoient, ils répondirent qu'ils appartenoient au Seigneur Antoine *Vas*, Portugais de Tankroval, & qu'ils alloient au Port de Bassi pour en amener des Esclaves. Ce déguisement venoit de la crainte des Habitans du Pays, que plusieurs Vaisseaux d'Interlope avoient maltraités, & que l'éxemple du Slati de Kassan avoit mis dans la disposition de repousser l'insulte par la force. Cependant la même Barque descendant la Rivière, à la fin du jour, le 6 de Janvier, son Pilote, qui se nommoit *Hayes*, ne fit pas difficulté de s'approcher de la rive pour saluer Moore. La raison étoit revenue à Galand. Aussi-tôt qu'il eût appris l'arrivée d'une Barque Angloise, il vint supplier Hayes de le recevoir à bord, & de le conduire au Capitaine Clarke, sous prétexte qu'il avoit besoin d'acheter mille choses néceſsaires. Envain Moore & l'Alkade s'efforcérent de lui faire perdre cette pensée. Il partit vers minuit avec la Barque. Le lendemain à midi, un Négre qui le servoit, revint à Bruko, pour apprendre à Moore que son Maître & le Pilote Hayes s'étoient noyés.

Incendie du Comptoir de Bruko.

Barque du Capitaine Clarke, & son malheur.

1733.

Le Pilote se noye avec un Facteur.

Tandis que Moore réfléchissoit sur cet accident, les Matelots & l'Interpréte de la Barque arrivèrent à Bruko, & lui racontèrent leur infortune. Vers quatre heures du matin, se trouvant près des Isles *Sappos*, ils avoient entendu sortir du fond de l'eau un grand bruit qui répondoit à la tête de la Barque. L'Interpréte Négre les ayant assûrés qu'ils étoient sur une Basse fréquentée par les Chevaux-Marins, Hayes avoit fait tirer un coup de fusil pour les effrayer. Mais un de ces animaux, qui avoit peut-être été blessé du coup, heurta si furieusement la Barque, à coups redoublés de dents ou de pieds, qu'il brisa une planche du fond. Hayes averti qu'elle se remplissoit d'eau, donna ordre qu'on gagnât aussi-tôt la terre. On n'en étoit qu'à dix toises, lorsque la Barque s'étant abîmée tout-d'un-coup, Hayes & Galand, qui ne sçavoient pas nager, eurent le malheur de périr dans les flots

Avanture de la Barque.

MOORE. 1733.

Elle périt.

On tâche d'en fauver les débris.

Les Négres du Suma forment des prétentions.

Moore les appaife par quelques préfens.

(r). Ceux qui avoient eu le bonheur de gagner la rive y demeurèrent jufqu'à midi, vis-à-vis l'endroit où la Barque s'étoit enfoncée. Mais preffés par la crainte des Bêtes farouches, autant que par la faim, ils venoient implorer le fecours de Moore, en attendant l'occafion de rejoindre leur Capitaine. Comme la Barque s'étoit enfoncée par fon propre poids, & qu'elle étoit tombée directement, ils avoient jugé par la hauteur dont fon mât furpaffoit l'eau, qu'elle n'en avoit pas plus de cinq pieds fur le Pont, du moins dans la baffe marée. Moore fe perfuada qu'on pouvoit fauver une partie des marchandifes, qui confiftoient en Cire & en Yvoire. Il fit forger des crocs par un Serrurier du Comptoir; & joignant aux Matelots cinq ou fix Domeftiques de la Compagnie, il les exhorta vivement à recueillir les débris de leur naufrage, tandis qu'il écriroit au Capitaine Clarke, pour l'informer de fon malheur. Il prit effectivement la plume. En écrivant, il fut interrompu par un bruit qu'il entendit à fa fenêtre. L'inquiétude de tant d'évenemens l'ayant fait fortir le piftolet à la main, il fut furpris de trouver une Vache à demi-dévorée par un Loup. Deux jours après, les Matelots de Clarke revinrent à Bruko, avec le chagrin de n'avoir pû retrouver leur Barque. Mais ils avoient découvert en chemin trois caiffes de Cire, une autre caiffe vuide & une rame. Ils étoient portés à croire que la Barque avoit été pillée dans leur abfence, d'autant plus qu'ils avoient trouvé fur la rive une zagaye, qu'on devoit y avoir laiffée par oubli. Le jour fuivant vingt Négres du *Suma*, nouvel Empereur de Dubokonda, vinrent au Comptoir, & prirent entre les mains des Matelots la Cire qu'ils avoient trouvée fur la rive. Ils fe prétendoient en droit de les enlever eux-mêmes & de les vendre pour l'Efclavage. Mais l'Alkade de Bruko, & Moore, obtinrent à force d'inftances, qu'on attendît l'arrivée du Capitaine Clarke pour terminer ce différend. Les Négres fondoient leurs prétentions fur les droits de l'Empereur leur Maître, & fur les infultes qu'ils avoient reçûes des Vaiffeaux Anglois d'Interlope. Le Commerce fur la Rivière n'étoit permis, difoient-ils, qu'aux Vaiffeaux de la Compagnie & à fes Comptoirs, parce qu'elle avoit des Traités avec tous les Princes du Pays. Mais ils étoient réfolus de ne pas fouffrir plus long-tems que des Particuliers, fans autorité, vinffent s'enrichir de leurs dépouilles en outrageant leurs Villes. Enfin, ils demandoient que le Capitane Clarke rachetât fes gens à cent barres par tête, fans quoi ils menaçoient de les retenir prifonniers toute leur vie. Après une difpute qui dura fix heures, Moore fut forcé de leur dire, que s'ils s'obftinoient dans leurs réfolutions, la Compagnie retireroit bien-tôt fon Comptoir, & qu'il alloit écrire au Fort qu'on ne lui envoyât plus de marchandifes; au-lieu que s'ils vouloient rendre les Matelots, il s'engageoit, par l'amitié qu'il portoit au Capitaine Clarke, à leur faire un préfent d'eau-de-vie & de quelques autres marchandifes. Cette propofition eut plus d'effet que tous les raifonnemens. Cependant Moore fut obligé de payer fix barres pour obtenir de l'Empereur la liberté de renvoyer les Matelots par la Rivière.

Le 21 de Janvier, il reçut ordre de la Compagnie, par le Capitaine *Lafon*, qui arriva fur la Chaloupe l'Ifle James, de réfigner à Connor le Comptoir

(r) Voyages de Moore. pag. 145 & *fuiv.* & 115.

toir de Yamyamakonda, & de prendre la direction de celui de Bruko. Lason lui apportoit des matériaux pour le rebâtir. Ainsi ce Comptoir prit en peu de tems une nouvelle face: ce qui n'empêcha pas la Compagnie de l'abandonner l'année suivante (s). Bruko est à soixante-dix lieuës au-dessus de Joar, sur la rive Sud de la Gambra, dans le Pays de Jemarrew. Le 5 de Février, Moore reçut avis que le Capitaine Williams, Commandant d'un Brigantin qui commerçoit à Joar, ayant acheté des Esclaves, & n'apportant point assez d'attention à les garder, avoit été surpris dans une révolte, & s'étoit vû forcé de chercher son salut à la nage, après avoir perdu la plus grande partie de ses gens. Il avoit eu les doigts misérablement coupés dans l'Action. Enfin, s'étant rendu à Jamesfort au travers de mille dangers, il y avoit été reçu favorablement par le Gouverneur, qui lui avoit accordé son passage en Angleterre.

Moore. 1733.

Il est nommé Facteur de Bruko.

Révolte d'Esclaves.

Le 16 de Mars, on fut effrayé pendant toute la nuit par un furieux tonnerre, & par des feux volans, qui furent regardés comme un prodige dans cette saison. Les Habitans prirent ces Phénoménes pour un présage de guerres & de troubles dans le Pays. Moore observe que l'année suivante ne fut pas tranquille, sans se croire obligé, dit-il, d'en attribuer la cause au tonnerre & aux feux volans; mais il ajoûte que les Comptoirs en tirèrent beaucoup d'avantages, par la multitude d'Esclaves qu'ils eurent l'occasion d'acheter. Le 4 d'Avril, le même Vaisseau de la nouvelle Angleterre, qui avoit été maltraité à Kassan l'année précédente, passa devant Bruko pour se rendre à Yamyamakonda. Il étoit si bien armé qu'on le jugea résolu, ou de se procurer un Commerce heureux par la force, ou de tirer vengeance de l'insulte qu'il avoit reçûe à Kassan. Le 27, Moore trouva dans une Ville voisine de Bruko, un monstrueux Scorpion, qui avoit douze pouces entiers de longueur. Le 11 de May, il partit pour Joar dans la Chaloupe Françoise du Sieur le Maigre; mais ayant rencontré le Capitaine Saxby, qui remontoit la Rivière avec sa cargaison de Sel, & qui lui apprit que l'Isle James avoit reçu de Londres un nouveau Gouverneur, il prit le parti de retourner à son Comptoir avec Saxby. Ils essuyèrent en chemin un Tornado fort violent. Le 12, il y eut une éclipse totale de Lune, qui dura l'espace d'une heure.

Feux célestes, présages de guerre pour les Négres.

Monstrueux Scorpion.

Eclipse totale de Lune.

Comme l'arrivée d'un nouveau Gouverneur apporte toûjours quelque changement dans le sort des subalternes, Moore attendoit impatiemment les ordres du Conseil, lorsqu'il vit paroître *la Nymphe de Mer*, commandée par le Capitaine Brown, qui lui amenoit un Associé dans les fonctions du Comptoir. *Hull*, nouveau Gouverneur, lui envoyoit avec ce Lieutenant, un renfort de marchandises pour le Comptoir, & de longues instructions, dont il a crû devoir conserver la substance, parce qu'elle sert à faire connoître quelle étoit alors l'administration du Commerce.

Hull, nouveau Gouverneur de l'Isle James.

Après un compliment sur la satisfaction que le Conseil avoit de sa conduite, & quelques exhortations à continuer de remplir ses engagemens, on lui ordonnoit;

1. De faire présent au Suma de cinq Gallons d'eau-de-vie, à l'occasion du changement des Gouverneurs, & d'assûrer ce Prince que la Compagnie étoit résolue

(s) Voyages de Moore pag. 150 & suiv. comparés avec 101 & 114.

MOORE. 1733.

Inſtructions qu'il envoye à Moore. Elles font connoître l'adminiſtration du Commerce Anglois.

réſolué d'encourager plus que jamais le Commerce, ſur-tout pour les Cuirs, l'Yvoire, la Cire, le Coton, l'Indigo & les Gommes.

2. De ſe procurer autant qu'il pourroit d'une certaine liqueur rouge, qui coule en abondance d'un arbre nommé *Pare de Sange* (t), & qui s'endurcit en conſiſtence de gomme; & de la payer hardiment une demie-barre la livre, parce que cette gomme eſt précieuſe.

3. De ménager avec ſoin *les Chefs d'argent* (v), & de n'en pas faire d'autre uſage que pour le Commerce; [& de ne pas garder pour ſes appointemens, d'Eſclaves, de dents d'Eléphants, de la Cire, de l'Or &c. Mais d'envoyer le tout au Fort, pour le compte de la Compagnie.]

4. De ſe borner à ſon Comptoir, ſans ſe mêler jamais de payer les gages, les ſalaires, ou les dettes des autres Domeſtiques & Ouvriers de la Compagnie; parce que tous les emplois d'argent qu'il feroit ainſi pour d'autres uſages que ceux de ſon Comptoir, feroient mis ſur ſon propre compte.

5. De ne faire aucune ſociété de Commerce avec les Marchands, ſoit Mandingos, ſoit Portugais, ſous prétexte d'y faire trouver de l'avantage à la Compagnie, parcequ'il eſt certain au contraire, qu'il cherchent toûjours à gagner quelque choſe ſur les Eſclaves & ſur l'Or, & qu'on trouve bien mieux ſon compte à traiter directement avec les Négres.

6. De mettre tant d'ordre dans les Livres de Compte, qu'on pût être ſans ceſſe en état de comparer les tranſactions paſſées avec les préſentes, & que les Facteurs ſuivans, y trouvaſſent une régle de conduite. C'étoit dans cette vûe que la Compagnie avoit ordonné une méthode qui ſervoit à faire remarquer les pertes & les gains au premier coup d'œil. Dans la ſuite on vouloit envoyer aux Facteurs le tarif des marchandiſes qu'ils recevroient, ſur le pied qu'on les auroit achetées en Europe; afin qu'ils les couchaſſent de même ſur leurs Livres & qu'à meſure qu'elles ſeroient échangées ou vendues, ils évaluaſſent ce qu'ils auroient retiré en Barres, en Schellings, & en Sols, qui paroîtroient à côté du premier compte.

7. Qu'à chaque renvoi, le Facteur devoit non-ſeulement marquer ce qu'il auroit tiré de ſes marchandiſes, mais ſpécifier la nature & la quantité de ce qu'il auroit donné en particulier pour tel nombre d'Eſclaves, & pour telle quantité d'Yvoire, d'Or, ou de Cire.

8. Que les Agens de la Compagnie ayant quelquefois négligé leur devoir pour s'occuper de leurs intérêts particuliers, elle avoit jugé à-propos de faire monter leurs droits de commiſſion à cinq ſchellings pour chaque Eſclave; à deux ſchellings & demi pour le quintal d'Yvoire, peſant cent livres; à cinq ſchellings pour chaque once d'Or; à deux ſchellings & demi pour le quintal de Cire rendu au Fort; & qu'à la faveur de cette indulgence, elle ſe promettoit que les Facteurs répondroient à l'opinion qu'elle avoit de leur zèle & de leur probité.

9. Que

(t) C'eſt plûtôt *Pao de Sangre*, qui ſignifie en Portugais Bois de ſang. C'eſt l'arbre qui produit le ſang de Dragon.

(v) On entend par ce terme, des Barres de fer, des Coliers de criſtal, des Dollars à l'Aigle déployée, des Baſſins de cuivre & des Arangos. On a déja remarqué qu'une barre, nommée ſimplement, eſt un mot vague, qui ſignifie une certaine quantité de marchandiſes. Une Barre, dans le Commerce Anglois, étoit alors l'équivalent d'une once d'argent.

Moore. 1733.

9. Que les Facteurs Anglois ne devoient point acheter, des Portugais ni des autres, l'Or à plus de douze barres l'once; les Dents d'Eléphans, grandes & petites, à plus de seize & de huit barres le quintal pesant cent livres; & la Cire à plus de douze barres le quintal; parce que leur en donner davantage, c'étoit seulement les assortir mieux des marchandises & des commodités dont ils avoient besoin, pour rendre leur Commerce plus florissant sur la Rivière, au désavantage continuel de la Compagnie.

10. Que Moore devoit se faire une étude d'instruire *Roots*, qu'on lui envoyoit pour Associé, & de le rendre propre à prendre la conduite du Comptoir, lorsque la Compagnie l'éléveroit lui-même à quelque emploi plus considérable, & qu'il falloit sur-tout le former dans l'art de tenir les comptes: que chaque Livre de compte devoit renfermer les transactions de deux mois, à la fin desquels il devoit être envoyé au Fort par la première occasion, après en avoir tiré néanmoins une copie qui resteroit au Comptoir.

Objection que Moore fait au Conseil sur ses Instructions.

Tels étoient les principaux devoirs que la Compagnie imposoit à ses Facteurs. A l'égard de la défense qui regardoit le commerce avec les Portugais, Moore observe qu'elle étoit moins à l'avantage de la Compagnie, que le Gouverneur ou la Compagnie même ne se l'imagineroit; parce qu'il y avoit effectivement à gagner beaucoup dans leur Commerce & dans celui des Mandingos. Aussi fit-il remarquer dans sa réponse, que lorsqu'ils descendoient la Rivière dans leurs Canots, & qu'ils venoient lui faire des propositions de Commerce, ils étoient fort éloignés de donner leur Or, leur Cire & leur Yvoire aux prix que la Compagnie desiroit. Ils achetoient à Joar & à Kover, du drap & des étoffes. Mais plûtôt que de donner leurs marchandises à si bas prix, ils alloient chercher plus bas des Vaisseaux d'Interlope, avec lesquels ils étoient sûrs de trouver plus de profit. Moore se plaignoit aussi de ce qu'on lui défendoit d'employer le fer & les autres *chefs d'argent*, à se procurer des provisions. Il assûroit le Gouverneur qu'il étoit impossible d'en obtenir autrement, & que si la Compagnie insistoit sur cette défense, il falloit que les gens du Comptoir mourussent de faim.

On lui accorde ce qu'il demande.

La replique qu'on fit à ces remontrances, fut qu'on ne lui défendoit point absolument tout commerce avec les Portugais, mais qu'on l'exhortoit seulement à ne pas se défaire légérement de ses capitaux, & sur-tout à ne pas s'imaginer qu'il fût avantageux à la Compagnie de tirer de l'Or à trop haut prix. A l'égard des provisions, on lui permit d'employer du fer pour s'en procurer; pourvû que ce fût toûjours avec beaucoup de discrétion.

Haine des Négres contre le Capitaine du Bumper.

Le 17 de May, une Chaloupe d'Interlope nommée le *Bumper*, passa devant Bruko, chargée des richesses qu'elle avoit acquises à Yamyamakonda dans un séjour d'environ deux mois. Elle étoit redevable de ce succès à Connor, Facteur de la Compagnie dans le Comptoir de cette Ville. Mais les services qu'il lui avoit rendus, & dont Moore est persuadé qu'il avoit été bien payé, exposérent sa vie au dernier danger. Les Habitans entreprirent plusieurs fois de le tuer; & leur colère s'étendant à tous les Anglois, Moore même, dans les Voyages qu'il fit ensuite à Yamyamakonda, fut obligé de prendre de justes précautions. Cette haine des Négres n'étoit pas sans fondement. Ils accusérent le Capitaine de la Chaloupe de leur avoir donné, l'année précédente, des dollars d'étain pour des piéces d'argent; ce qui les rendoit si furieux, qu'ils ne pensoient qu'à la vengeance. Aussi la Chaloupe le Bumper n'acheva-t'elle

pas

MOORE. 1733.

pas heureusement son voyage. La nuit qui suivit son départ de Bruko, elle fut attaquée dans la plus étroite partie de la Rivière, entre une Isle & le Continent, par une troupe de cent Négres. Les Anglois combatirent vaillamment, & se déroberent à la fureur de leurs ennemis. Cependant Lowther, *Supercagoes*, eut le malheur d'être blessé au ventre & d'en mourir le lendemain. [Les Négres eurent un mort & un blessé.]

Ils attaquent cette Chaloupe.

Le 19, Leach & Cooper arrivèrent à Bruko dans une Chaloupe qui leur appartenoit, pour se rendre à Kuttejar & à Sami où leur dessein étoit de s'établir. Après avoir été long-tems au service de la Compagnie, ils vouloient employer le fruit de leur travail à faire le Commerce pour leur propre compte. Mais, quelques jours après, l'Auteur reçut ordre du Conseil de n'entretenir aucune liaison avec eux, parce que sous prétexte d'avoir reçu des Lettres de leurs amis, qui les rappelloient en Angleterre, ils avoient quitté indignement la Compagnie, pour entreprendre un Commerce nuisible à ses intérêts.

Leach & Cooper quittent le service de la Compagnie, pour leur propre intérêt.

Le 12 de Juillet, Lason, Capitaine de la Chaloupe la Gambra, vint à Bruko, avec des ordres du Conseil qui envoyoient Moore à Yamyamakonda, pour succéder à Connor, que son âge & la longueur de ses services faisoient rappeller dans l'Isle James. Le Comptoir de Bruko devoit demeurer sous la direction de Roots. Moore partit le 15, & fit voile d'abord à Dubokonda, pour y prendre congé du Suma, qui n'avoit pas cessé d'accorder sa protection au Comptoir de Bruko. Delà il se rendit à Kuttejar, où Leach & Cooper avoient pris la résolution de s'établir. Il y loua des Chevaux pour se rendre par terre à Sami; mais il laissa ordre à son Canot de s'avancer jusqu'à *Fendalakonda*, qui est dix milles au-dessous de Yamyamakonda. Il passa la nuit au Comptoir de Sami, lieu fort avantageux pour le Commerce, d'où la Compagnie tire des Esclaves pendant toute l'année à quarante barres par tête. Ce Comptoir est situé à douze lieuës de la Gambra, sur une Rivière dont il a pris le nom. Moore se proposoit de la passer à cheval & de continuer sa route vers Fendalakonda; mais les Négres, à qui les Chevaux appartenoient, refusèrent d'y consentir, par la crainte des Crocodiles dont cette Rivière est remplie. Ainsi l'Auteur se vit obligé de passer dans un Canot, & de faire dix milles à pied jusqu'à Fendalakonda, où il attendit le Canot qu'il avoit laissé à Kuttejar. L'ayant reçu le soir du même jour, il partit le lendemain pour Yamyamakonda; mais les vents contraires lui firent trouver la route si ennuyeuse, qu'ayant pris le parti de descendre sur la rive il acheva le voyage à pied. Le Canot arriva fort tard dans la nuit.

Moore est renvoyé à Yamyamakonda. Son voyage.

Le 19, Moore fit l'inventaire de tous les effets du Comptoir. Avec quelque soûmission qu'il fût entré dans les vûes du Conseil, il prit l'occasion de Connor, qui partit le même jour, pour témoigner par une Lettre au Gouverneur, le chagrin qu'il avoit eu de se voir renvoyé si loin. Sa santé étoit mauvaise. Il n'y avoit que son extrême attachement pour les intérêts de la Compagnie, qui le pût faire passer sur une raison si forte.

Plaintes qu'il fait au Conseil.

Le 25, *Phillips*, Facteur de Fatatenda, descendant la Rivière pour se rendre à Jamesfort, s'arreta heureusement à Yamyamakonda. Heureusement; c'est-à-dire pour lui-même; qui souffroit beaucoup d'un mal de jambe, pour lequel il alloit chercher du remède. Un Marbut qui le vit dans cet état, lui dit que ce n'étoit pas la peine d'avoir entrepris un voyage de six cens milles

Guérison de Phillips.

les (x), & que sans aller plus loin il s'offroit à le guérir. Effectivement, une décoction de quelques herbes lui rendit quelques apparences de santé.

Moore. 1733.

Inondation de la Gambra.

Le 14 de Septembre, les eaux de la Gambra devinrent si grosses, qu'après avoir inondé les Vallées & les champs de ris, elles commencèrent à pénétrer dans l'enclos du Comptoir. Le lendemain, Moore voyant qu'elles environnoient déja tout l'édifice, & que les murs étoient même endommagés, employa tous ses gens à lui bâtir une cabane au milieu de la Ville. C'étoit l'endroit le plus élevé du Canton. Il s'applaudit de cette précaution le jour suivant, lorsque l'eau s'élevant autour du Comptoir, dont les murs n'étoient que d'argile, il sembloit à tous momens qu'ils fussent prêts à tomber en ruines. On se hâta de transporter tous les effets de la Compagnie dans la nouvelle cabane, & les Esclaves furent confiés à la garde des principaux Habitans de la Ville. Ainsi le Comptoir demeurant abandonné, il devint bien-tôt l'habitation des grenouilles, des crapeaux, des serpens & des poissons. Vers minuit, les murs tombèrent avec beaucoup de fracas; mais le toît demeura ferme sur les piliers qui le soûtenoient. Pendant plus de dix jours, on vit floter sur la Rivière un grand nombre de petites Isles, quelques-unes longues de dix toises, & couvertes d'arbrisseaux sur lesquels il se trouvoit quantité d'oiseaux. Moore jugea que c'étoit de petites portions de bois, qui avoient été détachées par la violence des flots. Les Habitans ne se souvenoient pas d'avoir jamais vû d'Inondation si terrible. La Compagnie avoit beaucoup perdu dans la dernière. Le Comptoir de Kuttejar ayant été renversé, à peine en avoit-on pû sauver quelques marchandises. Mais quoique le danger fût beaucoup plus grand, Moore eût la satisfaction d'avoir mis tous les effets à couvert, & d'en être quitte pour la réparation des murs du Comptoir, qui n'est jamais d'un prix considérable. Tout le Pays étoit entièrement caché sous l'eau, & les champs de ris & de maïz ruinés sans espérance. La communication des Villages ne se faisoit plus que par les Canots, sur lesquels on traversoit les plaines. Aussi les provisions devinrent-elles si rares, que l'Auteur manquant de Canot pour s'en procurer, passa deux jours entiers, avec ses gens, sans aucune nourriture.

Singularité de ses effets.

Mort extraordinaire de deux Facteurs.

Phillips étoit retourné à Fatatenda après sa guérison; mais on fut surpris le 26, de le voir revenir à Yamyamakonda, dans un état beaucoup plus triste. En sortant de son Canot pour rentrer au Comptoir de Fatatenda, il s'étoit heurté si rudement la jambe contre une crosse de bois, que cette blessure se joignant à son ancien mal, sembloit mettre sa vie fort en danger. Il alloit à Jamesfort, pour y chercher des secours plus puissans que ceux du Marbut. Mais il mourut six jours après, entre Yamyamakonda & Bruko. Railton, principal Facteur de Bruko, qui prit soin de lui rendre les derniers devoirs, mourut lui-même, le 3 de Novembre, par un accident de la même nature. S'étant blessé la tête contre la porte de sa chambre, en châtiant un petit Négre qui le servoit, il ne vécut que douze heures après sa blessure.

Le 27, Moore fut averti qu'on pensoit à lui enlever ses Esclaves dans la maison

(x) Il faut entendre depuis Fatatenda; encore cette distance est-elle excessive; car la Carte de Leach ne met que cinq cens milles de Barrakonda même jusqu'à Jamesfort. Suivant Moore, il n'y a que cent cinquante milles en droite ligne de Jamesfort à Yamyamakonda, & deux cens milles par la Rivière.

MOORE. 1733.

maison où il les faisoit garder. Quoique le Comptoir ne fût point entièrement rétabli, il crut le péril si pressant, que sans attendre la fin des réparations, il rentra dans son édifice ruiné, avec ses Esclaves & ses marchandises. En peu de jours, tout reprit sa première situation.

Fin de l'Inondation.

Le 1 Décembre, quelques Habitans de la Ville s'étant procuré un filet, vinrent lui offrir l'amusement de la pêche, dans un Lac, qui est vis-à-vis de la Ville. Entre quantité de Poissons, ils en prirent un qui avoit la forme du Gougeon, avec beaucoup plus de grosseur, & qui, par la propriété qu'il avoit d'engourdir la partie qu'il touchoit, fut reconnu pour la *Torpede* (y).

Pêche de Moore. Torpede Poisson.

Le 20 de Décembre, Moore eût la satisfaction de voir arriver, sur la Chaloupe *la Renommée*, les matériaux qu'il attendoit de Jamesfort, pour rebâtir son Comptoir. Le détail qu'il fait de son entreprise, peut donner une juste idée de la nature & de la forme de ces édifices. Il choisit, pour la situation, un terrain élevé, à cinquante toises de la Rivière. Après avoir tracé le plan de la maison, sur un quarré de quarante-deux pieds, il distribua la charpente. Elle consistoit en plusieurs poutres. [Il y en avoit deux] de trente pieds de hauteur, qui furent enfoncées à la profondeur de quatre pieds, & jointes par [une troisième à la distance d'environ vingt-huit pieds l'une de l'autre. Pour soûtenir le comble, le quarré du Bâtiment fut formé de poutres plus petites, qui étoient enfoncées à la profondeur de trois pieds & qui s'élevoient à la hauteur de onze pieds au-dessus de la terre. Ces poutres étoient surmontées par d'autres posées de champ; celles qui étoient aux encognures étoient jointes par des chevrons, avec le faîte; & entre celles qui formoient la couverture,] on attacha des cannes au lieu de lattes. La terre dont les murs furent composés est une espèce d'argile humide, que les Négres paîtrissent avec les pieds. On leur donna un pied d'épaisseur; & l'on prit soin de ne les élever que d'un pied à la fois, pour laisser à chaque couche le tems de durcir; Les murs de séparation, qui devoient former d'un côté le Magazin, & les logemens de l'autre, furent de la même épaisseur. On composa le toît de solives moins épaisses, avec la précaution de distribuer des vuides au sommet des murs, pour donner du passage à l'air dans le Magazin; & de faire descendre néanmoins les bords du toît deux ou trois pieds au-dessous, pour fermer le passage à la pluye. Les portes & les fenêtres furent placées régulièrement, & le mur d'alentour, travaillé avec plus de soin. Le plafond composé de cannes entrelassées, & soûtenues par de petites solives, fut enduit d'argile, comme le toît.

Moore bâtit un nouveau Comptoir.

Nature & forme de cet édifice.

Il restoit à faire le porche, pour satisfaire les Négres, qui l'appellent *Alpinter*, & qui s'attribuent le droit d'en demander un à chaque Comptoir. C'est le lieu où ils s'assemblent pour le Commerce, & sous lequel ils se mettent à couvert. Il fut construit des mêmes matériaux que le reste de l'édifice, avec des goutières, pour le tenir toûjours fort sec. Après avoir fini les murs & les voutes, on les revêtit intérieurement de nattes, c'est-à-dire, de petits faisceaux de paille, de la grosseur du bras & de trois pieds de longueur, liés l'un sur l'autre contre les cannes. Mais pour mettre le Magazin à couvert du feu, du côté le plus éloigné des logemens, on fit un second mur de

Porche ou Alpinter éxigé par les Négres, pour le Commerce.

Précaution contre le feu.

(y) On en verra la Description dans l'article de l'Histoire Naturelle. Remarquons cependant ici que le nom de ce Poisson est Torpille & non pas Torpede. R. d. E.

de bois & d'argile à trois pieds de distance, & l'intervalle fut rempli d'argile pure; parce qu'en supposant même qu'on pût mettre le feu à ce mur, & brûler le bois dont il étoit composé, l'expérience avoit appris, dans l'incendie de Bruko, que la flamme ne pouvant pénétrer ce qui n'étoit qu'argile, le Magazin ne seroit pas moins en sûreté.

MOORE. 1733.

L'AUTEUR s'étend beaucoup plus dans la Description de cet édifice, pour faire voir, dit-il, avec quelle facilité des Peuples que les Européens traitent de Barbares, sçavent se procurer les commodités de la vie. On n'y employa ni fer, ni équerre, ni truelle. Dans les endroits mêmes où l'on avoit voulu donner plus de propreté à l'argile, tels que les portes & les fenêtres, on ne s'étoit servi que de la lame de quelques couteaux. Les régles des Charpentiers & des Maçons, n'avoient pas été consultées. La dépense étoit fort légère pour la Compagnie, puisqu'à la réserve d'un Négre qui avoit paîtri l'argile, on n'avoit point employé d'autres Ouvriers que les Domestiques. Cependant le Comptoir se trouvoit composé d'une grande sale, de deux chambres à loger, & de deux Magazins qui n'avoient rien à craindre du feu. D'ailleurs, les dedans n'étoient pas seulement commodes & *sans vermine*, mais propres & de bon goût, avec un air de fraîcheur que le blanc prend aisément sur l'argile.

Réfléxions de l'Auteur sur son édifice.

VIS-À-VIS l'Edifice, la nature avoit placé deux gros arbres, de ceux qu'on nomme *Bissebalos*, qui formoient un ombrage agréable. L'enclos étoit d'un arpent. Il avoit pour mur une haye de cannes fendues, entrelassées en forme de clayes, de la hauteur de dix pieds. Moore y fit bâtir, à des distances convenables, quatre maisons à la manière des Mandingos; l'une pour servir de cuisine, l'autre de grenier à Sel, la troisième de grenier à Bled, & la quatrième pour loger pendant la nuit les Domestiques Négres. Le terrain qui les séparoit, étoit destiné pour en faire un jardin, sur lequel on devoit ménager des basse-cours pour les Bestiaux & la Volaille.

Enclos & commodités du Comptoir.

LE 21 de Décembre, la Chaloupe la Renommée partit pour Fatatenda, d'où elle revint neuf jours après, avec les débris du Comptoir & *Palmer* qui en avoit eu la direction. La Compagnie s'étoit déterminée à détruire cet établissement, pour se venger du *Bumey Badji*, Roi de Tomani, qui avoit souvent maltraité ses Facteurs. On apprit l'année suivante que la mort avoit délivré les Anglois de ce Prince.

Comptoir de Fatatenda détruit.

1734.

LE 8 de Janvier, Moore, dont la santé ne se rétablissoit pas, & qui avoit demandé plusieurs fois son rappel, reçut pour successeur dans la direction du Comptoir de Yamyamakonda, Forsyth, un des plus habiles Facteurs de la Compagnie. Il s'embarqua le 12 sur la Chaloupe le James; il toucha aux Ports de Fendalakonda, de Kuttejar, de Rumbo; & le 24, étant arrivé à Jamesfort, il y fut reçu avec beaucoup de caresses par le Gouverneur Hull.

Moore quitte son emploi & retourne à Jamesfort.

LE 4 de Février, Hull allant à cheval de Jilfray à Seaka, fit malheureusement une chûte, dont il eut le bras cassé.

LE 18 de Mars, on reçut avis de Joar, que le Capitaine Coffin, Commandant du *Finch Snow*, après avoir acheté soixante-dix-huit Esclaves, étoit mort de maladie, & que les Habitans Jalofs s'étoient saisis de son Pilote & de son Chirurgien, lorsqu'ils venoient de lui rendre les derniers devoirs. Le Gouverneur y envoya Johnson avec la Chaloupe l'Avanture, pour demander la liberté de ces deux Hommes. Le 20, on vit arriver au Fort le Finch Snow,

MOORE. 1734.

Triste état du Finch Snow, & ses Officiers arrêtés par les Négres.

sur lequel il ne restoit que trois Matelots en bonne santé, leurs Officiers étant demeurés prisonniers à Joar. Le Gouverneur touché du sort de ce Bâtiment, y envoya son Chirurgien, pour prendre soin des malades, & quatre Hollandois qui furent chargés de veiller sur les Esclaves. Le second Pilote & un Matelot moururent le lendemain. Comme il ne restoit personne qui fût en état de prendre le commandement, Hull se transporta lui-même à bord, établit l'ordre parmi les Matelots & les Esclaves, & laissa Connor pour y commander jusqu'à l'arrivée des deux Officiers. D'un autre côté, Johnson étant revenu sans avoir obtenu leur liberté, il le renvoya sur ses traces pour traiter du moins de leur rançon. Les Jalofs demandèrent pour eux la valeur de vingt Esclaves en marchandises, sans autre prétexte pour les avoir arrêtés, que de prétendus outrages qu'ils se plaignoient d'avoir reçus du Capitaine.

Voyage de Moore dans divers Comptoirs.

Le 27, Moore, se croyant rétabli, s'embarqua sur la Chaloupe le James-fort, avec le Capitaine Nap-Grey, pour faire un voyage de Commerce par la Rivière. Hull le chargea d'observer l'état des Comptoirs, sur-tout dans quelques lieux où les Facteurs étoient soupçonnés de négliger les affaires de la Compagnie. Il arriva le 29 de Mars à Joar, dans l'espace de quarante heures. Le 1 d'avril, il se rendit à Yanimarrew; & le 4 à Bruko, où il trouva que depuis deux mois, le premier Facteur n'avoit pas tenu de Livre de compte. Le 7, il arriva au Port de Kuttejar. La Ville de ce nom est à dix lieuës de Dubokonda sur la rive Nord de la Gambra, à la distance d'un mille de ses bords. La Compagnie avoit eu dans ce lieu un fort beau Comptoir, dont la situation étoit également saine & agréable; mais l'Inondation de 1725 l'ayant entièrement détruit, il avoit été transféré à Sami. Moore y trouva la Chaloupe la Renommée, dont il prit possession suivant le pouvoir dont il étoit revêtu. Il y fit transporter sa cargaison, & renvoya la Chaloupe qui l'avoit apporté.

Procès qu'il a pour un Cheval.

Le 13, il arriva au Comptoir de Yamyamakonda, où il s'arrêta jusqu'au 5 de May, pour terminer un différend qui s'étoit élevé entre les Facteurs & les Habitans. Il étoit question d'un Cheval de la Compagnie, qui avoit été saisi par l'Alkade de Sutamor depuis que Moore avoit quitté le Comptoir, sous prétexte que l'ayant nourri plus d'un an, il n'avoit pas été payé pour ce soin. La cause fut plaidée de part & d'autre, avec beaucoup de chaleur, dans une assemblée fort nombreuse. Enfin Moore ayant prouvé l'injustice de l'accusation, jura en langue du Pays, que si le Cheval n'étoit pas rendu immédiatement, & si l'Alkade ne lui venoit demander pardon de ses impostures, le Comptoir seroit transféré dans quelque autre Ville, & ne seroit jamais rétabli. Ce serment, qu'ils entendirent tous, joint à la connoissance qu'ils avoient de la fermeté de Moore, fit sur eux tant d'impression, qu'ils forcèrent l'Alkade de restituer le Cheval, & de demander grace pour sa faute.

Il le gagne par sa propre sentence.

Le même jour, Moore retourna vers la Rivière de Sami, où il trouva la *Nymphe de Mer*, commandée par *Valentine Mendez*, Portugais Négre, qui s'étoit engagé depuis peu au service de la Compagnie, & qui alloit former un établissement à *Wallia*, quinze mille au-dessus de Sami. On lui avoit confié une fort belle cargaison. L'Auteur descendit à Kuttejar, pour exécuter l'ordre qu'il avoit de s'opposer au commerce de Leach & de Cooper. Son premier soin fut de faire bâtir des Hutes par ses Domestiques Négres, car les

Marchands

Marchands du Pays ne se rendent pas volontiers à bord. Le lendemain, il écrivit au Conseil, que Forsyth son successeur à Yamyamakonda, étoit fort aimé des Habitans, mais que faute de marchandises, sur-tout faute de sel, il avoit perdu l'occasion d'un commerce considérable & le crédit du Comptoir. Il ajoûtoit qu'on ne devoit jamais souffrir que le sel lui manquât, ne fut-ce que pour ruiner le commerce d'*Antonio Vas*, qui prenoit l'ascendant sur tous les Comptoirs Anglois. Dès le 17, il arriva une cargaison de sel pour l'Auteur, & une autre pour Forsyth.

MOORE. 1734.

Avis qu'il donne au Conseil.

Le 25, la Nymphe de Mer fut attaquée entre Yamyamakonda & Wallia, par une troupe de Négres du Pays, à l'instigation d'un autre Négre, qui ayant quitté depuis peu le service du Gouverneur, se plaignoit que ses gages ne lui avoient pas été payés. Ils prirent sur la Chaloupe un jeune Esclave Négre extrémement bien-fait, & plusieurs choses de prix, telles que des fusils & des pistolets. Ce fut du moins le récit que le Capitaine fit de sa disgrace. Mais après quelques informations, Moore pénétra la vérité de cette avanture. C'est l'usage des Négres, lorsqu'ils soupçonnent quelqu'un de vol, & qu'ils veulent en tirer l'aveu, de faire tremper ses doigts à l'accusé dans l'eau bouillante. S'il est innocent, ils sont persuadés que sa peau n'en souffrira rien ; mais qu'elle portera les marques du feu, s'il est coupable. Le Capitaine, qui avoit beaucoup d'admiration pour les usages des Négres, trouvant un fusil de moins dans sa Cabane, accusa sans distinction trois Négres qu'il avoit à bord ; & sur leur désaveu, il eut recours à cette épreuve de l'eau bouillante, qui leur brûla misérablement les mains. Cependant un ou deux jours après, il retrouva le fusil, que sa propre négligence lui avoit fait oublier dans un autre lieu. Les Négres qui avoient été punis injustement, quittèrent le service de la Compagnie & retournèrent dans leur Canton, où leurs plaintes leur firent trouver des amis, qui, dès que le même Capitaine se fut approché de leur rive, formèrent le dessein de fondre sur lui, & de venger leurs compagnons.

Querelle singulière d'un Capitaine avec les Négres.

Tandis que Moore étoit à Kuttejar, il apprit qu'on avoit vû passer au Sud une Caravane de Marchands avec des Esclaves. Mais comme il étoit à deux journées de leur passage, cette nouvelle lui vint trop tard. Les Marchands qui avoient reçu quelque sujet de mécontentement à Sami, l'année précédente, descendirent à Kower. Cependant l'Auteur s'étant rendu à Sami dans l'espérance de les y trouver, les Habitans eurent, dit-il, l'impudence de saisir son Cheval, parce qu'il n'avoit pas commencé par visiter le *Slati*. Il apporta de si bonnes excuses, que son cheval lui fut rendu ; mais dans le tumulte on lui vola son chapeau & son mouchoir. Comme il auroit été difficile de se les faire restituer, il prit une autre voye pour satisfaire son ressentiment. Entre quelques Esclaves qu'il avoit achetés, il s'en trouva un à qui il manquoit cinq ou six dents : de quelque manière que ce défaut fût échapé aux yeux de l'Auteur, il accusa les Marchands de mauvaise foi, & ses plaintes firent rabattre sur le prix, autant de barres qu'il manquoit de dents à l'Esclave.

Moore perd l'occasion d'une Caravane.

Vengeance qu'il tire d'une insulte des Négres.

Le 1. de Juin, Valentine, ce même Portugais que la Compagnie avoit pris à son service, reçut ordre d'acheter toutes les Etoffes de coton que les Négres apporteroient en vente, dans la seule vûe de troubler le commerce de Leach & de Cooper ; ce qui n'empêcha pas que dans le même tems le

MOORE. 1734.

Conseil n'affectât de recommander à Moore, par des Lettres échauffées, de ne pas mettre d'opposition au Commerce des Particuliers, parce que le Gouvernement d'Angleterre leur avoit accordé les mêmes droits qu'à la Compagnie. Il arriva delà que Leach & Cooper se trouvant hors d'état de soûtenir leur entreprise, écrivirent une Lettre soûmise au Gouverneur, pour lui offrir d'abandonner leur Etablissement & de retourner à Jamesfort. Cette proposition fut acceptée, & Moore s'étant chargé de les conduire, arriva le 24 de Juillet avec eux. Le Gouverneur étoit absent. Il étoit allé visiter à l'Embouchure de la Rivière, deux Vaisseaux de guerre, l'Antilope & le Diamant, qui étoient venus pour donner la chasse aux Corsaires. Un violent Tornado le mit en danger de périr à son retour.

Leach & Cooper sont forcés de demander grace au Gouverneur.

Le 8 d'Août, on vit aborder à Jamesfort *Job Ben Salomon*, Prince de la Nation des Foulis, qui après avoir été dans l'Esclavage à Maryland étoit passé en Angleterre, & revenoit dans sa Patrie, libre & chargé de bienfaits. Ses avantures sont assez remarquables, pour mériter d'être rapportées fort au long dans l'article suivant.

Arrivée de Job Ben Salomon.

Le 12 d'Août, une Chaloupe Françoise de Gorée, vint demander au Gouverneur la permission de couper du bois sur les bords de la Rivière, pour rebâtir le Comptoir François d'Albreda.

Le 22, Moore partit dans la Chaloupe la Renommée, avec une belle cargaison, pour aller remplir à Joar l'Office de premier Facteur, à la place de Gill. Il s'étoit chargé de conduire Job Ben Salomon, qui vouloit se rendre à Kower, dans l'espérance d'y trouver quelques Négres de son Pays. Le 26, ils arrivérent dans la Crique de Damasensa, où passant dans un Canal fort étroit, pour gagner la Ville, ils virent quantité de Singes bleus & rouges, qui sautent d'arbre en arbre, & qui ne descendent jamais à terre. Job eut le bonheur de rencontrer à Damasensa plusieurs Négres, qui lui apprirent l'état de son Pays dans son absence.

Singes rouges & bleus.

[Charles Hayes, qui avoit toûjours cherché les moyens d'ouvrir quelque nouveau commerce en Afrique, avoit fort recommandé à Moore de ne pas négliger celui de la Gomme; & comme le Gouverneur Hull lui avoit répété la même chose, il envoya de Bruko un essai de cette Marchandise, qui se trouva être de la véritable Gomme Adragant. Il travailla à en rassembler davantage; mais comme c'étoit quelque chose de nouveau, il ne put pas obtenir des Négres, qu'ils séparassent cette gomme d'avec l'autre, quoique sur dix ou douze livres, de celle qu'ils apportoient, il y eut près de deux livres de celle qu'on vouloit. *Junko Sunko* Jalof d'Yanimarrew, homme actif & intrigant, ayant appris qu'on recherchoit cette sorte de Marchandise, envoya pour essai une livre de Gomme Arabique qui étoit belle & blanche. Cependant tout ce que Moore put en amasser, se réduisit à un tonneau qu'il expédia à Jamesfort. Si l'on pouvoit établir solidement ce Commerce, on rendroit un très grand service à la Nation Angloise; car presque toute la Gomme qui se transporte en Angleterre, est de la Gomme-Sénégal que l'on achete des François.] ☞

Le Gouverneur Hull, qui n'épargnoit rien pour se procurer des informations, apprit de *Junko Sunko*, que les Forêts d'arbres à gomme ne sont qu'à cinq journées de cette Ville, & à sept ou huit de la Rivière du Sénégal; que ces Forêts ont seize journées de longueur & seize de largeur; qu'elles sont composées de gros arbres, qui fournissent tous de la Gomme; qu'elles sont divisées

Informations sur les Forêts d'où viennent les Gommes.

visées entre les Négres d'Yani, ceux de *Futa* (z), & les grands Jalofs, que dans les lieux voisins il ne se trouve aucun Habitant; que depuis Yanimarrew jusqu'aux Forêts on ne rencontre aucune Rivière, & que la Gambra est la plus proche; que les trois Nations qui sont en possession des Forêts n'ont aucun commerce avec les Blancs, mais qu'avec un peu de soin, on pourroit former une correspondance avec eux, & pénétrer sans péril jusques dans leurs Forêts; qu'ils n'ont pas d'autre commerce que celui des Gommes, & que les Eléphans sont en grand nombre dans leur Pays. Sur ce récit, le Gouverneur prit la résolution d'y faire un voyage avec Job Ben Salomon, dont la Patrie n'en étoit pas éloignée. Mais l'Auteur s'étant alors embarqué pour retourner en Europe, personne n'a pris soin jusqu'à présent de nous apprendre le succès de cette grande entreprise.

MOORE. 1734.

Le 16 d'Octobre, on fut allarmé par les bruits d'une guerre qui s'allumoit entre les Négres, & dont Joar étoit menacé de devenir le principal théâtre. Le Bumey (a) de *Kajamor*, Canton du Royaume de Barsalli, & le Bumey de *Kajavan*, autre Pays voisin, vinrent informer Moore, par un mouvement d'amitié, que Bumey Haman Seaka, frère du Roi de Barsalli, ayant pris les armes contre ce Prince, étoit assisté dans sa révolte par quelques Peuples de Yani & de Yamina, & que suivant les apparences, il s'empareroit bien-tôt de cette partie du Royaume de Barsalli. Ils conseillèrent à Moore de ne pas perdre un moment pour mettre en sûreté les effets de la Compagnie. Moore écrivit au Conseil; mais on lui répondit que ces bruits avoient couru depuis plusieurs années sans s'être jamais vérifiés, & qu'il suffisoit de faire quelque présent à Bumey Haman Seaka, pour s'assûrer de sa protection.

Guerres entre les Négres.

Le 3 de Décembre, Moore retourna de Joar à Jamesfort. Le 9 au soir, il y vit arriver *le Dauphin*, Vaisseau de Londres, qui amenoit *Cleveland*, beau-frère d'*Orfeur*, second Facteur du Fort. Cleveland venoit dans la résolution de se faire une fortune indépendante de la Compagnie, & de s'établir à Jilfray, dans la maison de son frère, avec ses marchandises qui montoient à la valeur de quatre cens livres sterling. Mais le Gouverneur, toûjours ferme dans les intérêts de la Compagnie, ne voulut pas souffrir que le beau-frère de son Collègue entreprît sous ses yeux un commerce particulier; sur quoi Cleveland prit le parti de vendre ses marchandises à la Compagnie, qui les lui paya en Esclaves, & de remettre à la voile sur le Vaisseau qui l'avoit apporté.

Fermeté du Gouverneur pour l'intérêt de la Compagnie.

Le 26, Moore reçut ordre de retourner à Joar, avec un nouvelle cargaison pour ce Comptoir. Job Ben Salomon l'ayant encore accompagné, ils s'arrêtèrent à *Neamato*, dans l'Isle de l'Eléphant, où ils apprirent que Bumey Haman Seaka étoit actuellement en guerre contre son frère; que les Habitans de Joar avoient abandonné leur Ville, & que ceux à qui l'on avoit confié la garde du Comptoir avoient imité leur exemple. Moore, consterné de cette nouvelle, loua un Canot, sur lequel il se rendit à Joar. Il n'y trouva que dix personnes, qui s'étoient réfugiées dans le Comptoir. Cependant le Magazin

Embarras où la guerre jette Moore & son Comptoir.

(z) Le Pays de Job, comme on le verra bien-tôt, étoit fort voisin des Forêts, à quatre journées de Fatatenda.

(a) Il semble que Bumey est la même chose que *Bemoy*, nom d'un Prince Jalof, dont on a déja parlé d'après les Portugais, qui confondent souvent les noms avec les titres. Voyez ci-dessus, Tome I. Chap. II.

MOORE. 1735.

Magazin & les marchandises n'avoient encore souffert aucun dommage; pas même des Buggabuggs, dit-il, espèce de fourmis qui causent beaucoup de ravages dans les lieux où elles pénétrent, & qu'il n'appréhendoit pas moins que les voleurs.

Le 5 de Janvier, Bumey Haman Seaka s'étant avancé avec ses Troupes jusqu'à Sanjalli, qui n'est qu'à une demi-journée de Joar, Moore lui envoya au nom de la Compagnie, un barril d'eau-de-vie & un coutelas. Son Messager revint le jour suivant, avec un compliment civil de la part du Bumey. Ce Prince faisoit assûrer Moore qu'il estimoit les Blancs, & qu'il ne leur causeroit aucun mal, sur-tout à lui qu'il connoissoit depuis si long-tems. Job Ben Salomon n'ayant pas voulu s'exposer au hazard d'un nouvel Esclavage, avoit demandé d'être mis à terre au Port d'*India*, six milles au-dessus de Damasensa. Il y demeura jusqu'à la fin du danger; [c'est-à-dire jusqu'au 29; & alors il se rendit à Joar.]

Visite qu'il reçoit d'une troupe de Négres armés.

Le 11 de Mars, vingt Cavaliers bien armés, & quarante Hommes de pied, avec leurs arcs & des pistolets, se présentèrent de grand matin à la porte du Comptoir. Leur Chef entra seul, & dit à Moore qu'il étoit envoyé par le Bumey Haman Seaka, pour lui déclarer que ce Prince étoit allé combattre le Roi de Kahone, mais qu'à son retour, il n'ameneroit pas ses Troupes à Joar, dans la crainte de ne pouvoir les contenir, & que le Comptoir ne fût exposé à quelque violence. C'étoit un faux Message, dont le Commandant Négre espéroit tirer quelque profit. Cependant Moore, qui ne pouvoit en juger avec certitude, le chargea d'une petite provision de poudre & de balles pour le Prince, & lui fit présent à lui-même d'un pistolet & d'un coutelas, dont il parut fort satisfait.

Le 16, Hull arriva au Comptoir, dans la résolution de faire le voyage de *Bunda* avec Job Ben Salomon, pour s'ouvrir l'accès de la Forêt des Gommes. Pendant le séjour qu'il fit à Joar, il reçut la visite de Bumey Haman Banda, troisième frère du Roi de Barsalli, & fidéle jusqu'alors à ses intérêts. Ce Prince étoit accompagné de quarante hommes à cheval. Haman Seaka, qui étoit encore à Sanjalli, n'eut pas plûtôt appris son arrivée, qu'il envoya contre lui un parti de cent hommes. Mais Haman Banda prit la fuite au bruit de leur approche, & fit dire au Gouverneur, que ne pouvant le voir plus longtems, comme il se l'étoit proposé, il le prioit de lui envoyer un ou deux gallons d'eau-de-vie. Le Messager que Hull chargea de ce présent, eut le malheur de rencontrer, entre Joar & Kower, quelques Soldats de Haman Seaka, qui le blessèrent d'un coup de fléche & lui prirent son Cheval.

Moore quitte le service de la Compagnie.

Le 5 d'Avril, Connor fut rappellé de Bruko, Comptoir qu'on prenoit le parti d'abandonner faute de Commerce, pour succéder à Moore dans celui de Joar. On ne trouve point dans la Relation de l'Auteur les raisons qui le portoient à quitter le service de la Compagnie. Mais en cessant ici de parler d'Affaires & de Commerce, il s'étend sur le régime qu'il avoit observé jusqu'alors en Afrique.

Son régime en Afrique.

Il sortoit du lit à la pointe du jour, pour jouir de la fraîcheur du matin, & souvent il faisoit deux ou trois heures de promenade à cheval dans les bois, & les plaines, où l'air étoit alors très-agréable. A son retour il déjeûnoit avec du thé de la Chine; & s'il lui manquoit, avec une sorte de thé nommé *Simbong*, qui croît naturellement dans les bois. On en a fait passer beaucoup

beaucoup en Angleterre, & quantité de personnes le trouvent excellent. Au défaut de sucre, il se servoit de miel, qui est fort-sain lorsqu'on en use avec modération, mais dont l'excès cause des diarrhées dangereuses. S'il se trouvoit sans sucre & sans miel, parce que les Habitans employent quelquefois tout leur miel à la composition de leur vin, il étoit forcé d'abandonner le thé, pour prendre du lait, qui est en abondance parmi les Négres de la Gambra. Il le prenoit froid, en y broyant une pâte composée de fleur de ris ou de bled de Guinée, que les Négres font cuire sur le feu dans un pot de fer. Le lait du Pays ne peut guères bouillir sans se corrompre. Moore en rejette la cause sur les qualités de l'herbe dont les Vaches se nourrissent, qu'il croit aîgre & même indigeste. A dîner il mangeoit ordinairement du Bœuf, frais ou saupoudré de sel; car sans être entièrement salé, le Bœuf se conserve cinq ou six jours, en Afrique, sous une simple couverture de sel. La manière de l'apprêter étoit, ou celle des Habitans du Pays; c'est-à-dire, de le bouillir avec du Kuskus; ou comme en Angleterre, avec une sorte de légume nommée Kolilu; qui ressemble à l'épinard, & qui se trouve en abondance. La Volaille est à si bon marché, qu'il avoit une bonne poule pour trois charges de poudre. S'il avoit besoin de gibier ou de poisson, il envoyoit un Chasseur, que la Compagnie entretient dans chaque Comptoir, & qui ne manquoit guères de lui rapporter sa charge de l'un ou de l'autre. Le gibier étoit ordinairement quelque Sanglier, ou des Daims, des Canards, des Perdrix, des Oyes ou des Oiseaux à couronne, qui sont fort communs chacun dans leur saison.

MOORE. 1735.

Manière de conserver le Bœuf frais.

L'APRÈS-MIDI étoit le tems du Commerce, & quelquefois le jour entier. Comme c'étoit son principal objet, il ne lui arrivoit jamais de le négliger. Si les affaires étoient finies de bonne heure, il faisoit une promenade dans quelque Ville voisine, d'où il revenoit à l'heure du souper. Ensuite il se faisoit un amusement de lire ou d'écrire jusqu'au tems du sommeil, ou de visiter ses Voisins, qui le traitoient avec du vin de Palmier & de Siboa, du vin de miel, & du *Kola*, espèce de fruit qui fait trouver l'eau fort agréable. Il prenoit aussi fort souvent l'éxercice de la chasse, sur-tout aux Pigeons & aux Perdrix, parce qu'il ne falloit pas s'éloigner beaucoup du Comptoir. Dans certains tems, il étoit accablé de visites, & du nombre de ses Hôtes. C'étoient, ou des Négocians, ou les Messagers des Seigneurs voisins, qui lui envoyoient différentes sortes de présens, tels que des Vaches, des Etoffes & même des Esclaves. Ils s'attendoient toûjours à recevoir plus qu'ils ne donnoient. Cependant la Compagnie en tiroit d'autres avantages, & Moore tenoit un compte éxact de tout ce qui passoit par ses mains.

Exactitude de Moore dans les devoirs de son Emploi.

C'ÉTOIENT des femmes du Pays qui préparoient ses alimens, dans des pots de terre qui étoient faits aussi par les Négres. Il avoit deux pots de fer qui lui venoient de Jamesfort, l'un pour l'usage des Esclaves de la Compagnie, l'autre pour lui-même, les jours qu'il avoit des Hôtes à traiter. Sa chambre de lit étoit grande & commode. Dans la saison des pluyes, il y tenoit continuellement du feu. Son lit étoit élevé de deux pieds, sur quatre fourches de bois. Il étoit composé d'une natte de cannes fendues, sur laquelle il avoit un fort bon matelas de coton du Pays. Outre les draps qu'il avoit apportés d'Angleterre, & qui suffisoient pour le couvrir dans les grandes chaleurs, il en avoit d'étofe, qui lui avoient été donnés par le Roi de Barsalli, & la Princesse sa Sœur. Aux quatre coins du lit, il avoit dressé quatre

Sa chambre & son lit.

MOORE. 1735.

tre pieux, qui servoient à soûtenir une sorte de Pavillon, pour le garantir des mosquites. La chambre n'étoit jamais sans un grand bassin d'eau, élevé sur des fourches de bois; secours necessaire contre la vermine. Comme ce petit nombre de meubles suffisoit à ses besoins, il ne chercha jamais à s'en procurer d'autres.

Il trouve le pied d'un Homme Sauvage.

Le 6 d'Avril 1735, étant à se promener aux environs de Joar, il trouva le pied d'une Bète, dont il s'imagina que la carcasse avoit été dévorée par quelque Lion. En le considérant, il le trouva semblable au pied d'un Babon, espèce de grand Singe. Cependant il fut surpris de sa grandeur, qui n'étoit pas moindre que celle d'un pied d'Homme. D'un autre côté, il étoit couvert de poil, d'un pouce de longueur. Comme il étoit encore fort frais, Moore l'apporta au Comptoir, & le fit éxaminer par les Négres, qui lui dirent que c'étoit le pied d'un Homme sauvage, & qu'il y en avoit beaucoup dans le Pays, mais qu'il étoit rare de les rencontrer; qu'ils étoient de la grandeur des Hommes ordinaires; qu'ils avoient la poitrine faite comme les femmes; qu'ils avoient une sorte de langage, & qu'ils marchoient sur les pieds, comme les Créatures humaines. Moore abandonne à ses Lecteurs le jugement de toutes ces circonstances.

Moore retourne à Jamesfort & s'embarque pour l'Angleterre.

Le 8, il partit pour Jamesfort, après avoir pris congé du Gouverneur & de Job Ben Salomon, qui le chargérent de plusieurs Lettres, pour leurs amis d'Angleterre. Etant arrivé au Fort le quatriéme jour, il s'embarqua le 13 de May sur le *Delphin Snow*, qui mettoit à la voile pour Londres, avec Hamilton & plusieurs autres passagers. Mais avant que de quitter la Gambra, il eut soin de joindre à son Journal quelques Observations qui ne se trouvent pas dans les Journaux précédens.

Remarques qu'il ajoûte à son Journal.

Cette Rivière, dit-il, est navigable pour les Chaloupes, jusqu'à deux cens lieuës de son embouchure; & c'est aussi l'espace où la marée remonte. La plus grande partie de ses bords est plate & couverte de bois, dans l'étendue d'un demi-mille vers les terres, & quelquefois moins; mais entre ces bois il y a des ouvertures, qui laissent un passage agréable à la vûe, & qui forment un fort bon terrain, où les Négres sément du ris, & mettent leurs bestiaux en pâture dans les tems secs. L'intérieur des terres a beaucoup d'arbres & de bois. Cependant il se trouve ordinairement près des Villes quelque espace ouvert & cultivé. Le fond du terroir est un mélange de sable & d'argile, où les Rocs dominent toûjours. Toutes les parties basses de la Rivière sont unies. A peine y voit-on quelques Collines. Mais en remontant on découvre de hautes montagnes, qui présentent de très-belles perspectives. La plûpart sont composées de mache-fer & de Rocs; ce qui n'empêche pas qu'elles ne portent des arbres en abondance.

Le 24 de Juin 1732, l'Auteur qui étoit alors à Yamyamakonda, observa que la Rivière commençant à s'enfler rouloit des eaux plus épaisses, & que son cours ne cessoit pas d'être le même, mais que les marées n'y étoient plus sensibles. Le 29 de Septembre de la même année, il remarqua que les eaux commençoient à diminuer. L'année suivante, elles s'élevérent si haut dans le même lieu, qu'au milieu de Septembre elles ruinèrent le Comptoir, & se répandirent dans tous les terrains bas aux environs.

Voyage de Moore pour son retour.

Le Ciel favorisa Moore à son départ, par le plus heureux vent qu'il pût desirer. Son Vaisseau étoit accompagné du *Succès*, commandé par le Capitaine

taine

taine Wright, qui avoit fait un Voyage de Commerce à Cachao & à Portodali. Mais en approchant de la Pointe de Banyon, ils furent arrêtés par quelques orages, qui leur firent employer deux jours à la doubler. Dans l'intervalle, ayant envoyé un Esquif au rivage, pour y acheter de la Volaille, la négligence des Matelots le fit échouer. Il fallut en faire descendre un plus grand nombre pour aider les autres. Enfin les deux Vaisseaux sortirent de la Gambra, & firent leurs adieux au Cap Sainte-Marie, d'où ils commencèrent à s'éloigner avec un vent si frais, qu'ils faisoient six milles par heure.

Moore. 1735.

Le 31, Jacques *Ellis*, un des Pilotes du Delphin Snow, qui jouissoit d'une parfaite santé en quittant Jamesfort, mourut d'une maladie courte & violente. Elle venoit de l'excès des liqueurs fortes, pour lesquelles il étoit si passionné, qu'en expirant il tenoit son verre d'une main tremblante, prêt à le remplir d'un flacon qu'il avoit sous son chevet.

Son Pilote meurt d'un excès de liqueurs fortes.

Depuis le 29 de Juin jusqu'au 10 de Juillet, les vents furent impétueux; mais comme ils étoient favorables à la course des deux Vaisseaux, Moore étoit fort éloigné de s'en plaindre. Le matin du jour suivant, ils découvrirent les Côtes d'Angleterre, jusqu'à distinguer devant eux le fanal d'Edistone. Le 12, ils furent chassés par un Vaisseau de guerre Anglois, qui tira un coup de canon en s'approchant. Il se nommoit l'Edimbourg. Dans la surprise où cette conduite les jetta, un des Lieutenans vint à bord du Delphin Snow, y prit trois des meilleurs Matelots, & laissa trois Hommes à leur place. L'après-midi, ils passèrent l'Isle de Wight, & le matin du jour suivant, ils se trouvèrent devant la Pointe de *Beachy*. Vers neuf heures ils gagnèrent Dungeness, où il se trouvoit alors trente Bâtimens prêts à mettre à la voile. Peu après, ils arrivèrent aux Dunes. Moore descendit dans une Barque qui s'approcha de son bord, & prit terre à Deal, après avoir été deux mois en Mer depuis Jamesfort.

Crainte panique de Moore.

Il finit son Journal par le nombre & le nom des Vaisseaux qui entrèrent ☞ dans la Gambra [ou qui en partirent] depuis 1730 jusqu'en 1735. Il en compte cinquante-huit, dont vingt-neuf appartenoient à des Marchands particuliers, six aux François & le reste à la Compagnie Royale d'Afrique. ☞ [Il donne aussi une liste des Anglois, & de ceux qui étant au service de la Compagnie, moururent dans ces quartiers pendant le tems qu'il y fut. Il en nomme vingt-deux, dont les uns moururent pour avoir abusé des liqueurs fortes, d'autres furent noyez, quelques-uns furent tués par des Négres, d'autres dévorés par des Crocodiles, & d'autres enfin moururent de maladie.]

Il arrive en Angleterre.



CHAPITRE VII.

Voyage, Esclavage, & Délivrance de Job Ben Salomon, Prince de Bunda, en 1732.

INTRODUCTION.

LE nom de Job Ben Salomon se trouvant mêlé dans le Journal de Moore, avec quelques circonstances de sa vie, il est d'autant plus naturel de joindre ici l'histoire de ses Voyages, qu'ils ont rapport à l'Afrique, dont ses malheurs l'avoient fait sortir, & qu'ils servent à faire connoître un Pays voisin de la Gambra, dont les Voyageurs Anglois n'avoient encore appris que le nom. Les avantures de ce malheureux Prince ont été publiées à Londres dans le tems même qu'il y étoit pour les attester, & dédiées au Duc de Montagu, qui l'avoit assez connu pour le juger digne de ses bien-faits. L'Auteur (*a*) avoit été de ses intimes amis en Amérique & en Angleterre, comme Moore le fut ensuite en Afrique. Il avoit eu le tems, dans un long Commerce, d'apprendre de sa propre bouche, les circonstances qu'on ne pouvoit sçavoir que de lui. D'ailleurs elles se trouvent confirmées par le témoignage de Moore, qui l'ayant accompagné dans plusieurs lieux de l'Afrique, a pû juger de la conformité de ce qu'il avoit vû, avec les récits que Job avoit faits en Angleterre. On prend même soin de joindre ici tous ces témoignages ensemble, pour les faire servir à se vérifier mutuellement. Ainsi les défiances historiques ne peuvent résister à tant de preuves & de lumières. [Il est cependant fâcheux que ni Bluet, ni Moore, n'ayent rien pu apprendre de fort éxact sur les lieux dont il est parlé dans ces Mémoires.] ☞

Raisons qui établissent la vérité de cette Relation.

(*a*) Il se nomme M. Bluet. Son Livre est un in 8° de soixante-trois pages, sous le titre de *Some Memoirs*, &c. c'est-à-dire, Memoires de *Job*, fils de Salomon, Grand-Prêtre de Bunda en Afrique, 1734.

§. I.

Esclavage & Voyages de Job Ben Salomon.

JOB BEN SALOMON. 1731.

Nom & Pays de Job.

HYUBA (*a*) Boon Solumena, Boon Hibrahema, étoit le nom Afriquain de cet Homme extraordinaire; c'est-à-dire, suivant l'Auteur de son Histoire, Job fils de Salomon, fils d'Abraham. Sa Nation étoit celle des Jalofs; & son Pays natal, Bunda (*b*), Ville de la Région de *Galumbo* (*c*) dans le Royaume de Futa [ou Sénéga] en Afrique, situé sur les deux ☞ bords du Sénégal, & qui s'étend au Sud jusqu'à la Rivière (*d*) de Gambra. Job

(*a*) Ce doit être une corruption d'Ayub ou Jyub Ibn Soleyman, Ibn Ibrahim. Moore écrit Ben Salomon, parceque les Afriquains prononcent *Ben* pour *Ibn*.

(*b*) Bluet écrit *Boonda*, & Moore Bunda. Moore dit que cette Place est à dix journées de Jilfray & à sept de Joar.

(*c*) Il faut que ce Pays soit celui que nous nommons Galam. Bluet dit que *Galumbo* est appellé *Catumbo* dans les Cartes.

(*d*) Bluet écrit *Foota*, & Moore *Futa*. [On ☞ ne comprend pas comment le premier de ces Auteurs,

JOB BEN SALOMON. 1731.

Job même assûra l'Auteur que le cours de ces deux Rivières est continuellement paralelle, & qu'elles (e) ne se rencontrent jamais (f); ce qui est contraire à la position qu'elles ont dans nos Cartes. Les limites Orientales du Royaume de Futa, sont les bords du grand Lac (g) qui porte dans nos Cartes le nom de *Lac de Guarde*. On ne connoît pas si bien son étendue au Nord. La Capitale est *Tombuto*, vis-à-vis de laquelle Bunda est située de l'autre côté de la Rivière (h).

Naissance de Job & son Education.

Il y avoit environ cinquante ans (i) qu'Ibrahim, Grand-père de Job, avoit fondé la Ville de Bunda, sous le régne d'Abubeker (k), alors Roi de Futa, qui lui en donna la propriété & le Gouvernement, avec le titre d'*Alfa* ou de Grand-Prêtre, & le pouvoir de créer des loix pour ce nouvel établissement. Une des principales fut d'exempter de l'Esclavage tous ceux qui viendroient y chercher un azile. Ce privilége, qui ne regardoit néanmoins que les Mahométans, contribua beaucoup à peupler la Ville d'Ibrahim. Après sa mort, la dignité de Grand-Prêtre & de Prince, qui étoit héréditaire dans sa famille, passa au père de Job. Le Roi Abubeker étant mort dans le même-tems, eut pour successeur le Prince Jelazi son frère, qui se trouvant déja père d'un fils, le confia aux soins de Salomon, père de Job, pour lui faire apprendre l'Alkoran & la langue Arabique. Job devint ainsi le condiscipled & le compagnon de ce jeune Prince. Jelazi, ayant peu vécu, son fils lui succéda, & régnoit encore en 1735.

Ses Mariages & ses enfans.

Job n'eut pas plûtôt atteint sa quinzième année, qu'il assista son père en qualité d'*Iman* ou de Sous-Prêtre. Il se maria dans le même-tems à la fille de l'Alfa de Tombuto, qui n'avoit alors qu'onze ans. A treize, elle lui donna un fils, qui fut nommé Abdalla, & deux autres ensuite, qui reçurent le nom d'Ibrahim & de Sambo. Deux ans avant sa captivité, il prit une seconde femme, fille de l'Alfa de Tomga (l), de qui il eut une fille nommée *Fatime*. Ses deux femmes & ses quatre enfans étoient en vie, lorsqu'il partit de Bunda (m).

Voyage qu'il entreprend, contre l'ordre de son père.

Au mois de Février 1730, le père de Job ayant appris qu'il étoit arrivé un Vaisseau Anglois dans la Gambra, y envoya son fils accompagné de deux Domestiques, pour vendre quelques Esclaves, & se fournir de diverses commodités de l'Europe. Mais il lui recommanda de ne pas passer la Rivière, parce que les Habitans de l'autre rive sont Mandingos, ennemis du Royaume

Auteurs, donne à ce pays le nom de Sénéga, ou Sénégal. Vrai-semblablement il ne l'avoit pas entendu ainsi nommer par Job. Puisque le Royaume de Sénégal, est une pure fiction, qui ne se trouve que dans quelques relations des premiers Voyageurs.]

(e) Moore dit que Futa est à quatre journées de Fatatenda. Ce Pays borde apparemment le haut Yani & Woolli, qui sont au Nord des dernières parties connues de la Gambra.

☞ (f) Voici un nouveau témoignage que le Sénégal & la Gambra n'ont rien de commun.

(g) Bluet ne dit pas d'où cette connoissance lui vient. Peut-être Job lui avoit-il dit que Futa est borné à l'Est par un Lac, & trouvant le Lac de Guarde, il a jugé que c'est le même.

(h) Ceci ne peut être juste, si le Pays de Job est aussi près de Fatatenda que Moore le dit. Peut-être est-ce Bonda dans le Pays de Galam, dont parle De L'Isle dans son Afrique Françoise, un peu à l'Ouest de la Rivière Falemé, au-delà de *Tomba-Aura*, que Bluet a peut-être pris pour Tombuto.

(i) Bluet écrit *Hibrahim*.

(k) Bluet écrit *Bubaker*.

☞ (l) Elle se remaria avant le retour de Job.

☞ (m) Voyez les Mémoires de la Vie de Job par Bluet. pag. 12. & *suiv.*

JOB BEN SALOMON. 1731.

me de Futa. Job ne s'étant point accordé avec le Capitaine *Pyke*, Commandant du (*n*) Vaisseau Anglois, renvoya ses deux Domestiques à Bunda, pour rendre compte de ses affaires à son père, & pour lui déclarer que sa curiosité le portoit à voyager plus loin. Dans cette vûe, il fit marché avec un Négociant Négre, nommé *Loumein Toa*, qui entendoit la langue des Mandingos, pour lui servir d'Interpréte & de guide. Ayant traversé la Rivière de Gambra, il vendit ses Négres pour quelques Vaches. Un jour que la chaleur l'obligea de se rafraîchir, il suspendit ses armes à quelque arbre. Elles consistoient dans un sabre à poignée d'Or, un poignard du même métal, & un riche carquois rempli de fléches, dont le Roi Sambo, fils de Jelazi, lui avoit fait présent. Son malheur voulut qu'une troupe de Mandingos, accoutumés au pillage, passa dans le même lieu & le vit désarmé. Sept ou huit de ces Brigands se jettèrent sur lui, & le chargèrent de liens, sans faire plus de grace à son Interpréte. Ils commencèrent par lui razer la tête & le menton; ce qui fut regardé de Job comme le dernier outrage, quoiqu'ils pensassent moins à l'insulter (*o*) qu'à le faire passer pour un Esclave pris à la guerre.

Il est fait Esclave & vendu au Capitaine Pyke.

LE 27 de Février, ils le vendirent, avec son Interpréte, au Capitaine Pyke; & le 1 de Mars, ils les livrèrent à bord. Pyke apprenant de Job qu'il étoit le même qui avoit traité de Commerce avec lui quelques jours auparavant, & qu'il n'étoit Esclave que par un malheur du sort, lui permit de se racheter, lui & son compagnon. Job envoya aussi-tôt chez un ami de son père, qui demeuroit près de Joar, en le faisant prier (*p*) de donner avis de son infortune à Bunda. Mais la distance étant de quinze journées (*q*), & le Capitaine pressé de mettre à la voile, le malheureux Job fut conduit à Maryland, dans la Ville d'Anapolis, & livré à Michel Denton, Facteur de *Hunt*, riche Négociant de Londres. Il apprit ensuite, par quelques Vaisseaux venus de la Gambra, que son père avoit envoyé pour sa rançon, plusieurs Esclaves qui n'étoient arrivés qu'après le départ du Vaisseau, & que Sambo, Roi de Futa, avoit déclaré la guerre aux Mandingos dans la seule vûe de le venger.

Il est conduit à Maryland, & vendu à Tolsey.

DENTON vendit Job, à un Marchand nommé *Tolsey*, dans un Canton qui appartient à Maryland. Tolsey l'employa d'abord au travail du Tabac. Mais s'appercevant bien-tôt qu'il n'étoit pas propre à la fatigue, il rendit sa situation plus douce, en le chargeant du soin de ses Bestiaux. Job, assez libre dans cet emploi, se retiroit souvent au fond d'un bois pour y faire ses prières. Il y fut apperçu par un jeune Blanc, qui se fit un plaisir de l'interrompre, & souvent de l'outrager, en lui jettant de la boue au visage. Un traitement si cruel, joint à l'ignorance de la langue du Pays, qui ne lui permettoit de porter ses plaintes à personne, le jetta dans un tel désespoir, que se figurant n'avoir rien à redouter de plus terrible, il prit la résolution de s'échaper. Il traversa les bois au hazard, jusqu'au Comté de Kent, dans la Baye de

Dégoût qu'il prend pour sa situation.

(*n*) Suivant Moore, ce Vaisseau qui se nommoit l'Arabella, étoit à l'ancre à Joar.

(*o*) Moore dit qu'il avoit été pris par un Roi du Pays (celui de Jegra), un peu avant dans les terres entre Tankroval & Yamina, & qu'il fut vendu par ce Prince Négre au Capitaine Pyke.

(*p*) Moore dit qu'il auroit été racheté par l'ami de son père, si le Capitaine ne se fût hâté de partir.

(*q*) On voit ici que Bunda ne peut être près de Tombuto, puisqu'il y a bien plus de quatorze journées de Tombuto à Joar. Moore n'en met que sept de Joar à Bunda.

de Lawarre, qui passe aujourd'hui pour une partie de la Pensylvanie, quoiqu'elle appartienne en effet à Maryland. Là, se présentant sans passeport, & ne pouvant expliquer sa situation, il fut arrêté, au mois de Juin 1731, en vertu de la Loi contre les Négres fugitifs, qui est en vigueur dans toutes les Colonies de l'Amérique. Bluet, alors établi dans cette Contrée, & plusieurs autres Marchands Anglois, eurent la curiosité de le voir dans sa prison. Sur divers signes qu'ils lui firent, il écrivit deux ou trois lignes en Arabe; & les avant lûes, il prononça les mots *Alla* & Mahomet, qui furent aisément distingués par les Assistans. Cette marque de sa Religion, joint au refus d'un verre de vin qui lui fut présenté, fit assez connoître qu'il étoit Mahométan, mais on n'en devinoit pas mieux qui il étoit & comment il se trouvoit dans le Canton. Sa physionomie d'ailleurs, & l'air composé de ses manières, ne permettoient pas de le regarder comme un Esclave du commun (*r*).

Job Ben Salomon. 1731.

Il s'échappe par la fuite.

Il est arrêté. Embarras pour le connoître.

Il se trouva parmi les Négres du Pays, un vieux Jalof, qui entendit enfin son langage, & qui l'ayant entretenu, expliqua aux Anglois le nom de son Maître & les raisons de sa fuite. Ils écrivirent dans le lieu d'où il étoit parti. Tolsey vint le prendre lui-même, & le traita fort civilement. Il le reconduisit dans son Habitation, où il prit soin de lui donner un endroit commode pour ses éxercices de Religion, & d'adoucir plus que jamais son Esclavage. Job profita de la bonté de son Maître, pour écrire à son père. Sa Lettre fut remise à Denton, qui devoit en charger le Capitaine Pyke au premier Voyage qu'il feroit en Afrique. Mais Pyke étant alors parti pour l'Angleterre, Denton envoya la Lettre à M. Hunt. Pyke avoit mis à la voile pour l'Afrique lorsqu'elle fut rendue à Londres; de sorte que Hunt fut obligé d'attendre une autre occasion. Dans l'intervalle, le célèbre Oglethorpe ayant vû la Lettre (*s*), qui étoit en Arabe, & qu'il prit soin de faire traduire dans l'Université d'Oxford, fut touché d'une si vive compassion, qu'il engagea Hunt par une somme dont il lui fit son billet, à faire amener Job en Angleterre. Hunt écrivit aussi-tôt à son Facteur d'Anapolis, qui racheta Job de Tolsey & le fit partir sur le *William*, commandé par le Capitaine Wright. *Bluet*, Auteur de son Histoire, fit le voyage sur le même Vaisseau.

Il retourne avec Tolsey, & écrit à son père.

Générosité de M. Oglethorpe.

Pendant quelques semaines que Job fut en Mer, il acheva d'apprendre assez d'Anglois pour l'entendre & pour expliquer une partie de ses idées. Sa conduite & ses manieres lui gagnèrent l'estime & l'amitié de tout le monde. En arrivant à Londres au mois d'Avril 1733, il n'y trouva pas le généreux Oglethorpe qui étoit parti pour la Géorgie; mais Hunt lui fournit un logement à *Lime-house*. Bluet, qui alla passer quelque tems à la campagne, l'ayant visité à son retour, lui trouva le visage fort abbatu. Quelques personnes avoient demandé à l'acheter; & la crainte que sa rançon ne fût mise à trop haut prix, ou que de nouveaux Maîtres ne le fissent partir pour quelques Pays éloignés, le jettoit dans une vive inquiétude. Bluet obtint de Hunt la permission de le prendre dans sa Maison de Cheshunt, au Comté de Hertford, en promettant de ne pas disposer de lui sans le consentement de son Maître. Job reçut beaucoup de caresses de tous les honnêtes-gens du Pays, qui parurent charmés de son entretien & fort touchés de ses infortunes. On lui fit quantité

1733.

Job est amené en Angleterre.

Ses inquiétudes.

Bluet le mène à sa Campagne.

(*r*) Mémoires de Bluet. pag. 16. & *suiv.* (*s*) Voyages de Moore, pag. 202.

Job Ben Salomon. 1733.

quantité de présens, & plusieurs personnes proposèrent de lever une somme par souscription, pour payer le prix de sa liberté (*t*).

Le jour qui précéda son retour à Londres, il reçut une Lettre qui portoit son adresse, & qui étant venue sous une enveloppe au Chevalier *Bybia Lake*, avoit été remise à la Compagnie d'Afrique. L'Auteur n'ajoûte pas de qui elle étoit, quoiqu'il paroisse assez qu'elle venoit d'Oglethorpe; mais en conséquence, les Directeurs de la Compagnie, ordonnèrent à M. Hunt de leur fournir le Mémoire de toute la dépense qu'il avoit faite pour Job. Elle montoit à cinquante-neuf livres sterling, qui lui furent payées par la Compagnie.

D'honnêtes-gens le secourent & rachettent sa liberté.

Cependant Job n'étoit pas délivré de ses craintes. Il se figura qu'il auroit à payer une grande rançon, lorsqu'il seroit retourné dans son Pays. La Souscription n'étoit pas encore commencée. Bluet ayant renouvellé cette proposition, un homme de mérite entreprit de la faire réussir, en souscrivant le premier. Son exemple fut suivi avec empressement. Enfin la somme étant remplie, Job obtint la liberté; & la Compagnie d'Afrique se chargea de son logement & de son entretien jusqu'à son départ.

Il vécut quelque tems dans une situation tranquille, occupé à visiter ses amis & ses bienfaiteurs. Le Chevalier Hans Sloane, qui étoit de ce nombre (*v*), l'employoit souvent à traduire des Manuscrits Arabes & des Inscriptions de Médailles. Un jour qu'il étoit chez lui, il marqua une vive curiosité de voir la Famille Royale. Le Chevalier lui promit de le satisfaire, lorsqu'il seroit vêtu assez proprement pour paroître à la Cour. Aussi-tôt les amis de Job lui firent faire un riche habit de soye, dans la forme de son Pays. Il fut présenté dans cet état au Roi, à la Reine, aux deux Princes & aux Princesses. La Reine lui fit présent d'une belle montre d'Or; & le même jour, il eut l'honneur de dîner avec le Duc de Montagu & d'autres Seigneurs, qui se réunirent ensuite pour lui faire présent d'une somme honnête. Le Duc de Montagu le mena souvent à sa maison de Campagne, & lui montrant les instrumens qui servent à l'Agriculture & au Jardinage, il chargea ses gens de lui en apprendre l'usage. Lorsque Job se vit près de son départ, le même Seigneur fit faire pour lui, un grand nombre de ces instrumens, qui furent mis dans des caisses & portés sur son Vaisseau. Il reçut divers autres présens de plusieurs personnes de qualité, jusqu'à la valeur de cinq cens livres sterling. Enfin, après avoir passé quatorze mois à Londres, il s'embarqua au mois de Juillet 1734, sur un Vaisseau de la Compagnie, qui partoit pour la Rivière de Gambra (*x*).

Il est présenté à la Cour, & caressé par les Seigneurs.

Son retour en Afrique. 1734.

Bluet finissant ici ses Mémoires, c'est du Journal de Moore qu'il faut emprunter le reste de cette narration.

Job aborda au Fort-Anglois le 8 d'Août. Il étoit recommandé particulièrement par les Directeurs de la Compagnie, au Gouverneur & aux Facteurs du Pays. Ils le traitèrent avec autant de respect que de civilité. L'espérance de trouver quelqu'un de ses Compatriotes à Joar, qui n'est qu'à sept journées de Bunda, le fit partir le 23 sur la Chaloupe *la Renommée*, avec Moore qui alloit prendre la Direction de ce Comptoir. Le 26 au soir, ils arrivèrent dans la Crique de Damasensa. Job se trouvant assis sous un arbre avec les Anglois, vit

(*t*) Mémoires de Bluet. pag. 22. & *suiv.*
(*v*) Voyages de Moore. pag. 203.
(*x*) Mémoires de Bluet. pag. 28. & *suiv.*

vit passer sept ou huit Négres, de la Nation de ceux qui l'avoient fait Esclave à trente milles du même lieu. Quoiqu'il fût d'un caractère modéré, il eut peine à se contenir; & son premier mouvement le portoit à les tuer, d'un sabre & de deux pistolets dont il étoit toûjours armé. Moore lui fit perdre cette pensée, en lui représentant l'imprudence & le danger de son dessein. Ils firent approcher les Négres, pour leur faire diverses questions, & leur demander particulièrement ce qu'étoit devenu le Roi leur Maître, qui avoit jetté Job dans l'Esclavage.

JOB BEN SALOMON. 1734.

Son emportement à la vûe de ceux qui l'avoient fait Esclave.

ILS répondirent que ce Prince avoit perdu la vie d'un coup de pistolet, qu'il portoit ordinairement pendu au cou, & qui étant parti par hazard l'avoit tué sur le champ. Il y avoit beaucoup d'apparence que ce pistolet venoit du Capitaine Pyke, & faisoit partie des marchandises que le Roi avoit reçûes pour le prix de Job. Aussi Job fut-il si transporté de joie, que tombant à genoux, il remercia Mahomet d'avoir détruit son ennemi par les biens mêmes qui avoient été le fruit de son crime; & se tournant vers Moore: Vous voyez, lui dit-il, que le Ciel n'a point approuvé que cet Homme m'eut fait Esclave, & qu'il a fait servir à sa punition les mêmes armes pour lesquelles j'ai été vendu (y). Cependant je dois lui pardonner, ajoûta-t-il, parce que si je n'avois pas été vendu, je ne sçaurois pas la langue Angloise, je n'aurois pas mille choses utiles & précieuses que je posséde, je n'aurois pas vû un Pays tel que l'Angleterre, & des Hommes aussi généreux que j'en ai trouvé dans cette Contrée.

Châtiment du Prince qui l'avoit vendu.

LA Chaloupe étant arrivée le 1 de Septembre à Joar, Job dépêcha le 14 un Exprès à Bunda, pour donner avis de son retour à ses amis. Ce Messager étoit un Fouli, qui se trouva de la connoissance de Job, & qui marqua une joie extrême de le revoir. C'étoit presque le seul Afriquain qu'on eût jamais vû revenir de l'Esclavage. Job fit prier son père de ne pas venir au-devant de lui, parce que le voyage étoit trop long, & que suivant l'ordre de la nature c'étoient les jeunes-gens, disoit-il, qui devoient aller au-devant des vieux. Il envoya quelques présens à ses femmes; & le Fouli fut chargé de lui amener le plus jeune de ses fils, pour lequel il avoit une affection particulière.

Job dépêche de Joar un Messager à son Père.

DANS l'intervalle, Job ne cessa point de louër beaucoup les Anglois, parmi les Négres de sa Nation. Il ramena ces pauvres Afriquains de la prévention où ils avoient toûjours été, que les Esclaves étoient mangés ou tués, parce qu'on n'en voyoit pas revenir un seul. Entre les présens qu'il avoit reçus, ☞ il se trouvoit quelques marchandises de Commerce, [& sur-tout du papier (z) qui est d'un bon débit,] qu'il échangea pour une femme du Pays, & pour deux Chevaux qui devoient servir à son voyage. Cependant il retourna le 26 de

☞ (y) Les Hommes sont toûjours portés à regarder les malheurs qui arrivent à leurs ennemis comme une punition des mauvais traitemens qu'ils en ont reçu. Job auroit raisonné beaucoup plus sensément, s'il avoit dit que son Esclavage étoit un châtiment de la manière dont il traitoit ses propres Esclaves, en les vendant aux Blancs, pour être mangés, comme les Foulis le croyoient alors.

☞ (z) Moore auroit bien dû nous dire à quel usage les Négres l'employent. Peut-être que les Marbuts, qui sont les seuls parmi eux qui sachent écrire, s'en servent pour leurs Charmes, ou Grisgris.

JOB BEN SALOMON. 1734.

de Septembre à Jamesfort, dans la crainte d'être incommode à Moore jusqu'au retour de son Messager.

Il retourne à Jamesfort.

QUATRE mois se passèrent avant qu'il pût recevoir les moindres informations de Bunda. Son impatience le fit retourner à Joar (*a*) le 29 de Janvier 1735. Le 14 du mois suivant, il vit arriver enfin le Fouli avec des Lettres. Mais elles ne lui apportoient que de fâcheuses nouvelles. Son père étoit mort, avec la consolation néanmoins d'avoir appris en expirant, le retour de son fils & la figure qu'il avoit faite en Angleterre. Une des femmes de Job s'étoit remariée dans son absence; & le second mari avoit pris la fuite en apprenant l'arrivée du premier. Depuis trois ou quatre ans, la guerre avoit fait tant de ravages dans le Pays de Bunda, qu'il n'y restoit plus de Bestiaux.

1735.

Job apprend que son père est mort & sa femme mariée.

Joie qu'il a de revoir un de ses anciens amis.

AVEC le Messager, il étoit arrivé un des anciens amis de Job, qu'il fut charmé de revoir. Mais il parut fort touché de la mort de son père & des malheurs de sa Patrie. Il protesta qu'il pardonnoit à sa femme, & même à l'homme qui l'avoit épousée. Ils avoient raison, disoit-il, de me croire mort, puisque j'étois passé dans un Pays d'où jamais aucun Fouli n'est revenu Ses entretiens avec son ami durèrent trois ou quatre jours, sans autre interruption que celle des repas & du sommeil.

LORSQUE Moore quitta l'Afrique, il laissa Job à Joar avec le Gouverneur Hull, prêts à partir tous deux pour *Tanimarrew*, d'où ils devoient se rendre à la Forêt des gommes, qui est proche de Bunda. Job le chargea de plusieurs Lettres pour le Duc de Montagu, la Compagnie d'Afrique, Oglethorpe, & ses principaux bienfaiteurs. Elles étoient remplies des plus vives marques de sa reconnoissance, & de son affection pour la Nation Angloise (*b*).

Figure & caractère de Job Ben Salomon.

A l'égard de la figure & du caractère personnel de Job, Bluet nous apprend qu'il avoit cinq pieds dix pouces de haut, qu'il étoit bienfait & de bonne constitution. Ses abstinences de Religion, qu'il observoit jusqu'au scrupule, & les fatigues qu'il avoit essuyées, le faisoient paroître maigre & foible; mais sa physionomie n'en étoit pas moins agréable. Il avoit les cheveux longs, noirs, naturellement frisés, & fort différens par conséquent de ceux des Négres.

SES qualités naturelles étoient excellentes. Il avoit le jugement solide, la mémoire facile, & beaucoup de netteté dans toutes ses idées. Malgré ses préjugés de Religion, il raisonnoit avec beaucoup de modération & d'impartialité. Tous ses discours portoient le caractère du bon sens, de la bonne-foi, & d'un amour ardent pour la vérité, avec un desir passionné de la trouver.

Sa pénétration.

SA pénétration se fit remarquer dans une infinité d'occasions. Il concevoit sans peine le méchanisme des Instrumens. Après lui avoir fait voir une pendule & une charrue, on lui montra les piéces séparées, qu'il rejoignit lui-meme, sans le secours de personne.

Sa mémoire surprenante.

SA mémoire étoit si extraordinaire, qu'ayant appris l'Alkoran par cœur à quinze ans, il en fit trois copies de sa main en Angleterre, sans autre modéle que celui qu'il portoit dans sa tête, & sans se servir même de la première copie pour faire les deux autres. Il sourioit, lorsqu'il entendoit parler d'oubli, comme d'une foiblesse dont il n'avoit aucune notion.

SON

(*a*) *Angl.* à Jamesfort.

(*b*) Voyages de Moore. pag. 223. & *suiv.*

Job Ben Salomon. 1735.

SON humeur étoit un heureux mélange de gravité & d'enjouement, une douceur constante, assaisonnée d'un dégré convenable de vivacité, & cette sorte de compassion générale qui rend le cœur sensible à tout. Dans la conversation, il entendoit fort bien la plaisanterie. Il sçavoit quelquefois amuser sa compagnie par un trait ingénieux ou par quelque récit agréable; mais avec beaucoup de ménagement pour la Religion & les bonnes mœurs. Cependant ses inclinations douces & religieuses n'excluoient pas le courage. Il racontoit que passant un jour dans le Pays des Arabes (c), avec quatre de ses Domestiques, il avoit été attaqué par quinze de ces Vagabonds, qui sont une sorte de Bandits ou de Voleurs. Il se mit en défense, & plaçant un de ses gens pour observer l'ennemi, il se disposa fièrement au combat avec les trois autres (d). Il perdit un homme dans l'Action; & lui-même il fut blessé au bras, d'un coup d'épieu. Mais ayant tué le Capitaine Arabe & deux de ses Brigands, il força le reste de prendre la fuite. Un autre jour, ayant trouvé une des Vaches de son père à demi-dévorée, il résolut de surprendre le monstre. Il se plaça sur un arbre, près de la Vache; & vers le soir il vit paroître deux Lions, qui s'avancèrent à pas lents, & jettant leurs regards autour d'eux avec un air de défiance. L'un s'étant approché, Job le perça d'une fléche empoisonnée, qui le fit tomber sur la place. Le second qui vint ensuite, fut aussi blessé; mais il eût la force de s'éloigner en rugissant, & le lendemain il fut trouvé mort à cinq-cens pas du même lieu (e).

Exemples de son courage.

L'AVERSION de Job alloit si loin pour les peintures, qu'on eût beaucoup de peine à le faire consentir qu'on tirât son portrait. Lorsque la tête fut achevée, on lui demanda dans quels habits il vouloit paroître; & sur le choix qu'il fit de l'habillement de son Pays, on lui dit qu'on ne pouvoit le satisfaire sans avoir vû les habits dont il parloit, ou du moins sans en avoir entendu la Description. Pourquoi donc répliqua Job, vos Peintres veulent-ils représenter Dieu, qu'ils n'ont jamais vû?

Son aversion pour les peintures.

SA Religion étoit le Mahométisme; mais il rejettoit les notions d'un Paradis sensuel, & d'autres Traditions qui sont reçûes parmi les Turcs (f). Le fond de ses principes étoit l'unité de Dieu, dont il ne prononçoit jamais le nom sans quelque témoignage particulier de respect (g). Les idées qu'il avoit de cet Etre surprême & d'un état futur, parurent fort justes & fort raisonnables aux Anglois. Mais il étoit si ferme dans la persuasion de l'unité divine, qu'il fut impossible de le faire raisonner paisiblement sur la Trinité. On lui avoit donné un nouveau Testament dans sa langue. Il le lut; & s'expliquant avec respect sur ce Livre, il commença par déclarer que l'ayant éxaminé fort soigneusement, il n'y avoit pas trouvé un mot d'où l'on pût conclure qu'il y eut trois Dieux.

IL ne mangeoit la chair d'aucun animal, s'il ne l'avoit tué de ses propres mains. Cependant il ne faisoit pas difficulté de manger du poisson, mais il ne voulut jamais toucher à la chair de Porc.

POUR un Homme qui avoit reçu son éducation en Afrique, les Anglois jugérent

(c) C'étoit apparemment au Nord du Sénégal.

☞(d) Mémoires de Bluet pag. 46 & *suiv.*

☞(e) *Ibid.* pag. 36.

☞(f) Ils sont partagés, aussi-bien que les Chrétiens, sur le sens littéral, & sur le sens figuré de leurs livres sacrés.

☞(g) On dit la même chose du fameux Boyle.

Job Ben Salomon. 1735.

jugèrent que son sçavoir n'étoit pas méprisable. Il leur rendit compte des Livres de son Pays. Leur nombre ne surpasse pas trente. Ils sont écrits en Arabe, & la Religion seule en fait la matière. L'Alkoran, disoit-il, a été écrit [dans un langage différent de (b) celui, dans lequel nous l'avons,] par Dieu même, qui prit la peine de l'envoyer par l'Ange Gabriel (i) à Abubeker, quelque tems avant la naissance de Mahomet. Mais ce fut Mahomet qui apprit ensuite à Abubeker la manière de le lire; & pour l'entendre, il faut avoir appris l'Arabe par une autre méthode qu'on ne l'apprend communément. Job sçavoit fort bien la partie historique de la Bible. Il parloit respectueusement des vertueux Personnages qui sont nommés dans l'Ecriture Sainte, sur-tout de Jesus-Christ, qu'il regardoit comme un Prophète, digne d'une plus longue vie, & qui auroit fait beaucoup de bien dans le monde, s'il n'eut péri malheureusement (k) par la méchanceté des Juifs. Mahomet fut envoyé après lui, pour confirmer & perfectionner sa doctrine. Enfin Job se comparoit souvent à Joseph, fils du Patriarche Jacob; & lorsqu'il eut appris que pour le venger, Sambo Roi de Futa, avoit déclaré la guerre aux Mandingos, il protesta qu'il auroit souhaité de pouvoir l'empêcher, parce que ce n'étoient pas les Mandingos, mais Dieu, qui l'avoit envoyé dans une Terre étrangere. (l).

Son sçavoir. Livres & opinions de son Pays.

☞(b) C'est-là surement une faute d'impression, ou une erreur. Car les Docteurs Mahométans prétendent prouver la divinité de l'Alcoran, par la pureté de son stile.

(i) Ceci est contraire au témoignage de l'Alkoran même, où Mahomet dit que ce Livre lui est venu du Ciel à différentes fois par les mains de Gabriel.

(k) Voilà une autre erreur, car les Mahométans croyent que Judas, après avoir trahi Notre-Seigneur, devint si semblable à lui, que les Juifs le prirent pour lui-même, & le crucifièrent à sa place.

☞(l) Mémoires de Bluet. pag. 30 & 50.

§. II.

Remarques tirées de Job Ben Salomon sur le Royaume de Futa.

DANS le Pays de Job, dont on a déja remarqué la situation, les Esclaves & la plus vile partie du Peuple, sont employés à cultiver la terre, à préparer le bled, le pain & les autres alimens. L'agriculture est pour eux un éxercice fort pénible, parce qu'ils n'ont pas d'instrumens propres à labourer la terre, ni même à couper les grains dans leur maturité. Ils sont obligés, pour faire leur moisson, d'arracher le bled avec les racines; & pour le réduire en farine, ils le broyent entre deux pierres avec les mains. Leur travail n'est pas moins violent pour transporter & pour bâtir; car tout s'éxécute à force de bras.

Fatigues des Habitans pour l'Agriculture.

Les personnes de distinction, qui se piquent de lecture & d'étude, n'ont pas d'autre lumière pendant la nuit que celle de leur feu; [ce qui ne peut qu'être fort incommode dont un pays aussi chaud.] Cependant c'est le tems de l'obscurité qu'ils employent à cet éxercice, [parce que dans les principes du Pays, le jour est pour l'usage de ce qu'on sçait, & la nuit pour s'instruire.] Une partie des Habitans s'occupe de la Chasse, sur-tout de celle des Eléphans, & font un Commerce d'Yvoire assez considérable. Job racontoit qu'un de ses gens, accoûtumé à cette chasse, avoit vû un Eléphant surprendre un Lion, le porter près d'un bois, fendre un arbre, mettre la tête de son ennemi entre les deux parties du tronc, & le laisser dans cet état

Exemples de la haine de l'Eléphant pour le Lion.

pour

JOB BEN SALOMON. 1735.

pour y périr. Quoique ce récit paroiſſe fabuleux, il eſt rendu plus vrai-ſemblable par un autre éxemple, dont Job avoit été témoin lui-même. Un jour qu'il étoit à la chaſſe, il vit un Eléphant tranſporter un Lion dans un endroit marécageux, & lui tenir la tête enfoncée dans la boue pour l'étouffer. En ſuppoſant la vérité de ces deux faits, il faut conclure que le Lion & l'Eléphant ſe portent une haine mortelle.

Dequoi eſt composé le poiſon dont les Négres enveniment leurs fléches.

Le poiſon dont les Négres enveniment leurs fléches eſt le jus d'un certain arbre dont les qualités ſont ſi malignes, qu'en peu de tems le ſang ſe trouve infecté par la moindre bleſſure, & l'animal le plus vigoureux devient ſtupide & perd le ſentiment; ce qui n'empêche pas les Habitans de manger la chair des animaux qu'ils tuent avec ces fléches. Auſſi-tôt qu'ils les voyent tomber, ils s'approchent & leur coupent la gorge. Cette opération fait ſortir apparemment le poiſon avec le ſang (a). Les Hommes qui ſont bleſſés des mêmes fléches ſe guériſſent avec une herbe, dont la vertu eſt infaillible, lorſqu'elle eſt immédiatement appliquée ſur la bleſſûre. L'Auteur prend ici l'occaſion d'aſſûrer, comme le fruit particulier de ſon expérience & de ſes lumières; 1°. que dans tous les Pays qui produiſent des Bêtes féroces, il ne s'en trouve pas qui attaquent volontairement l'homme, ſi elles trouvent le moyen de s'échaper par la fuite (b) 2°. qu'il n'y a pas de poiſon violent, de quelque eſpèce qu'on le ſuppoſe, qui n'ait ſon antidote; & que généralement la nature a placé l'antidote près du poiſon; [ce qu'il confirme par un fait aſſez extraordinaire. On exprime dit-il de la racine Caſſave, dont on fait du pain à la Jamaïque & dans la plûpart des Iſles Antilles, une liqueur laiteuſe qui eſt un poiſon ſi éfficace, qu'on ne ſauroit en boire une pinte ſans mourir ſur le champ. Cependant il vit un jour une Vache qui en but à longs traits, & auſſi-tôt comme ſi elle eut connu le danger dans lequel elle ſe trouvoit, elle alla brouter d'une Plante qu'on nomme ſenſitive parce qu'elle retire ſes feuilles quand on la touche. Cette Vache ſe guérit ainſi parfaitement, au grand étonnement de tous les ſpectateurs (c).]

Remarque de l'Auteur.

Bizarres uſages dans les Mariages.

Les Mariages, dans le Pays de Job, ſe font avec peu de formalités. Lorſqu'un père eſt réſolu de marier ſon fils, il fait ſes propoſitions au père de la fille. Elles conſiſtent dans l'offre d'une certaine ſomme, que le père du mari doit donner à la femme pour lui ſervir de douaire. Si cette offre eſt acceptée, les deux pères & le jeune homme ſe rendent chez le Prêtre, déclarent leur convention, & le mariage paſſe auſſi-tôt pour conclu. Il ne reſte qu'une difficulté, qui conſiſte à tirer l'épouſe de la maiſon paternelle. Tous ſes couſins s'aſſemblent devant la porte, pour en diſputer l'entrée. Mais le mari trouve le moyen de ſe les concilier par des préſens. Il fait paroître alors un de ſes parens, bien monté, avec la commiſſion de lui amener ſa femme à cheval. Mais à peine eſt-elle en croupe, que les Femmes commencent leurs lamentations & s'efforcent de l'arrêter. Cependant les droits du mari l'emportent. Il reçoit celle qui doit être la compagne de ſa vie. Il fait éclater ſa joie par les feſtins qu'il donne à ſes amis. Les réjouiſſances durent pluſieurs jours. Sa femme eſt la ſeule qui n'y eſt point appellée. Elle n'eſt vûe de perſonne,

(a) *Angl.* Cette opération eſt preſcrite par leurs loix. R. d. E.

☞(b) Ce fait ſuppoſe cependant qu'elles ne ſont pas preſſées par la faim.

☞(c) Mémoires de Bluet. pag. 35. & *ſuiv.*

JOB BEN SALOMON. 1735.

ſonne, pas même de ſon mari, aux yeux duquel la Loi veut, que pendant trois ans elle paroiſſe toûjours voilée. Ainſi Job, qui n'en avoit paſſé que deux avec la ſienne, lorſqu'il tomba dans l'Eſclavage, & qui avoit eu d'elle une fille, ne l'avoit point encore vûe ſans voile. Pour éviter les jalouſies & les querelles, les maris font un partage égal du tems entre leurs femmes; & leur éxactitude à l'obſerver, va ſi loin, que pendant qu'une femme eſt en couche, ils paſſent ſeuls dans leur Appartement toutes les nuits qui lui appartiennent. Ils ont le droit de renvoyer celles qui leur déplaiſent, mais en leur laiſſant la ſomme qu'elles ont reçûe pour douaire. Une femme eſt libre de ſe remarier après ce divorce, & n'en trouve pas moins l'occaſion; au-lieu que ſi c'eſt elle qui abandonne ſon mari, non-ſeulement elle perd ſon douaire, mais elle tombe dans un mépris qui lui ôte l'eſpérance de faire un ſecond mariage.

Baptême joint à la Circonciſion.

OUTRE la Circonciſion, qui eſt en uſage pour tous les enfans mâles, il y a une ſorte de Baptême pour les deux ſéxes. Au ſeptième jour de la naiſſance, le Père, dans une aſſemblée de parens & d'amis, donne un nom à l'enfant, & le Prêtre l'écrit ſur un petit morceau de bois poli. On tue enſuite, pour le feſtin, une Vache ou une Brebis, ſuivant les richeſſes de la famille. On la mange ſur le champ, & le reſte eſt diſtribué aux Pauvres; après quoi le Prêtre lave l'enfant dans une eau pure, tranſcrit ſon nom ſur un morceau de papier, qu'il roule ſoigneuſement, & le lui attache autour du cou (*d*), pour y demeurer juſqu'à ce qu'il tombe de lui-même.

LES Enterremens n'ont rien de remarquable. On enſevelit le corps dans la terre, avec quelques prières, qui regardent moins les morts que les vivans.

Uniformité du Mahométiſme.

LES opinions & les traditions du Pays en matière de Religion, ſont à peu près les mêmes que dans tous les autres Pays Mahométans. Cependant ceux qui ſe piquent d'étude & de lumières, donnent un tour ſpirituel à la doctrine groſſière & ſenſuelle de l'Alkoran, [& plus raiſonnable que celui qu'on y ☞ attache en Turquie (*e*) & ailleurs.] Ils ont tant d'horreur pour l'Idolâtrie (*f*), qu'ils ne recevroient pas la moindre peinture dans leurs maiſons. L'Auteur obſerve que le voiſinage d'un Comptoir François, où le Culte de l'Egliſe Romaine ne leur eſt pas déguiſé, a pû ſervir beaucoup à leur perſuader que tous les Chrétiens ſont idolâtres (*g*). Mais ſa remarque a paru ſi miſérable aux Compilateurs de ce Recueil, qu'ils le raillent de la ſuppoſition (*h*) d'un Comptoir qu'il n'a pû nommer, ſur-tout après avoir placé Bunda près de Tombuto, où l'on ſçait ſi bien que les Nations de l'Europe n'ont point encore pouſſé

Fauſſe remarque de l'Auteur.

(*d*) C'eſt-là un Griſgris ou Charme, ſemblable à un *Agnus Dei*. Ces ſortes de ſuperſtitions ne nuiſent pas aux intérêts temporels des Prêtres.

(*e*) Ne feroit-ce point ici une imagination de l'Auteur? Car il n'eſt guères apparent que le Mahométiſme ſoit plus épuré parmi les Négres, qu'il ne l'eſt au milieu des Nations les plus éclairées de l'Aſie.

(*f*) Ceci prouve qu'ils ſont de la même ſecte que les Turcs.

(*g*) Ils les regardent tous comme Idolâtres, à cauſe qu'ils font profeſſion de croire le dogme de la Trinité. Cependant ils ont une horreur particulière pour ceux qui font uſage de peintures dans leur culte religieux.

(*h*) Les François n'ont pas d'Etabliſſement plus loin que *Kaygnu* ſur la Rivière de Falemé, & *Mankanet* ſur celle du Sénégal. Si la remarque de l'Auteur avoit quelque vérité, elle confirmeroit qu'il s'eſt trompé d'autre part, comme on l'a déja ſoupçonné dans une Note, en prenant pour *Tombuto*, Tomba-Aura dans le Pays de Galam, d'où le Comptoir de Mankanet n'eſt pas fort éloigné.

poussé leur Commerce. Il ajoûte qu'il auroit pû s'étendre, après Job, sur les usages, les maisons & les habits du Royaume de Futa, si ces matières n'avoient déja été traitées fort amplement dans d'autres (*i*) Relations.

Job Ben Salomon.

(*i*) L'Auteur auroit fort bien fait de nommer ces Relations, car on n'en connoît pas qui ait parlé jusqu'à-présent du Royaume de Futa.



CHAPITRE VIII.

Observations sur le Commerce des Européens dans la Gambra.

Commerce de la Gambra. 1735.

JAMESFORT, principal établissement de la Compagnie Royale d'Afrique sur la Rivière de Gambra, est en même-tems le Boulevard du Commerce & des droits de la Nation Angloise. Les François, suivant les informations de Moore, proposèrent de l'acheter en 1719, dans la vûe d'exclure toutes les autres Nations de la Gambra, comme ils font au Sénégal. Mais le Parlement d'Angleterre, en accordant à la Compagnie Royale d'Afrique une compensation pour l'ouverture & la liberté du Commerce, a trouvé le moyen de conserver cet Etablissement à la Nation, lorsqu'il étoit prêt à passer dans des mains étrangères; & l'augmentation des droits, qui naît de celle du Commerce, dédommage avantageusement le Public de la somme annuelle qui est accordée pour l'entretien des Forts.

Les François ont voulu acheter Jamesfort en 1719.

Le Commerce de la Gambra est éxercé par trois ou quatre Chaloupes, chacune de trente tonneaux, & par le même nombre de Barques longues, qui sont continuellement employées à fournir de l'eau & des vivres à la Garnison de Jamesfort, ou à transporter des marchandises dans les Comptoirs, & rapporter celles que les Facteurs ont achetées. On prend toûjours pour ce transport, la saison qui précéde les pluyes; &, si l'on excepte les Esclaves, la plûpart des richesses qui viennent des Comptoirs, passent de Jamesfort en Angleterre.

Manière dont le Commerce s'éxerce à Jamesfort.

Les Facteurs sont envoyés de Londres; ou, si l'on employe les Ecrivains qui se trouvent dans l'Isle James, c'est sur la caution de deux personnes, qui s'engagent à la Compagnie pour deux mille livres sterling, & sur un Billet de l'Employé même, qui s'engage aussi pour la même somme. Malgré toutes ces précautions, la Compagnie a souffert quelquefois des pertes considérables, par l'infidélité des Facteurs; & lorsqu'il s'en est trouvé de coupables, la Cour de la Chancellerie les a traités avec tant d'indulgence, que jamais la Compagnie n'a tiré aucun avantage de ses cautions. Ce Tribunal se retranche sur la qualité des Témoins, dont le serment ne peut être admis, parce qu'il ne sont pas Chrétiens (*a*).

Choix des Facteurs.

Leurs fautes demeurent sans punition.

En 1732, la Compagnie cherchant les moyens de rétablir son Commerce, jugea

(*a*) Voyez les Voyages de Moore, d'où la plus grande partie de cet article est recueilli, pour faire un corps de ce qui appartient au même sujet.

COMMERCE DE LA GAMBRA. 1735.

Moyens employés pour rétablir le Commerce.

jugea qu'il n'étoit pas question de troubler les (*b*) Négocians particuliers, mais d'encourager ses propres Agens à la servir avec honnêteté. Dans cette vûe, elle fit diminuer le prix des provisions à Jamesfort, & donnant plus d'étendue à ses entreprises, elle résolut de faire passer dans son Commerce, des commodités qu'elle avoit crues jusqu'alors inutiles, telles que des Gommes, des Ecorces, des Bois pour la teinture, des Cuirs, &c. pour avoir l'occasion de procurer des profits plus considérables à ses Facteurs. Elle proposa un avantage de vingt pour cent, à ceux qui découvriroient quelque nouvelle espèce de marchandise. Les récompenses ordinaires furent réglées sur le pied de cinq schellings par tête pour chaque Esclave; cinq schellings (*c*) pour chaque quintal d'Yvoire pesant cent livres; cinq schelings pour chaque once d'Or, & deux schellings & demi pour le quintal de Cire.

Projet de Moore.

Les Négocians particuliers payent au Roi de Barra un droit de cent vingt barres, sur-tout pour le Commerce des Esclaves, qui est fort brillant dans ses Etats; & ceux qui remontent la Rivière, en cherchant à commercer dans d'autres Pays, ne laissent pas de payer le même droit à ce Prince, pour la liberté de prendre de l'eau & du bois. Moore est persuadé qu'il seroit également avantageux aux Commerçans particuliers & à la Compagnie, que Jamesfort fût le marché commun de tous les échanges; c'est-à-dire, que la Compagnie y entretînt constamment un nombre d'Esclaves & d'autres productions du Pays, qui fût suffisant pour fournir tous les Vaisseaux qui se présenteroient, & qu'elle y reçût en échange les marchandises dont leurs cargaisons seroient composées, pour les distribuer dans ses Comptoirs. Les Commerçans particuliers seroient sûrs d'un meilleur prix à Jamesfort que sur la Rivière; du moins en faisant la compensation des hazards & de la dépense; sans compter le danger de perdre leur Equipage par l'intempérie du Climat, & les droits qu'ils ne peuvent se dispenser de payer à quantité de petits Princes & d'Alkades.

Avantages qui en reviendroient à la Compagnie.

Ils éviteroient tous ces inconvéniens, parce qu'ils trouveroient sur le champ leur cargaison prête; & la Compagnie n'y trouveroit pas moins son compte; puisqu'elle ne peut acheter avec avantage ce qu'elle appelle les biens secs, c'est-à-dire, l'Yvoire, l'Or, la Cire &c. qu'en achetant des Esclaves avec ces marchandises. Qu'elle vende ses Esclaves aux Négocians particuliers, elle recevra d'eux de quoi s'assortir parfaitement de marchandises de l'Europe; &, malgré les François & les Portugais, elle se trouvera maîtresse de tous les biens secs de la Rivière. Ajoûtez qu'elle auroit toûjours de quoi charger immédiatement ses propres Vaisseaux pour le retour en Europe; ce qui lui feroit éviter la dépense & la perte du tems, pour des Voyages de Commerce au long de la Rivière, qui, si l'on en croit Moore, n'ont jamais tourné à son avantage (*d*).

Différentes branches du Commerce de la Compagnie Angloise.

La Compagnie entretient, de Jamesfort, un commerce réglé avec divers lieux voisins. Elle porte du bled à St Jago & dans les autres Isles du Cap-Verd, pour en apporter du Sel, qui est une des marchandises les plus utiles sur la Rivière de Gambra. Elle en apporte aussi des Chevaux. Son Commerce

(*b*) On a déja vû plusieurs fois, que malgré l'établissement de la Compagnie, tous les Particuliers d'Angleterre ont le droit de commercer dans le même Pays. Ainsi, leur Commerce ne mérite pas le nom d'Interlope, qui ne convient qu'à la Contrebande. R. d. T.

(*c*) *Angl.* deux schellings & six sols. R. d. E.

(*d*) Moore. pag. 81. & *suiv.*

merce avec Cachao, qui n'est qu'à vingt lieuës au Sud, consiste en Cire; mais avec peu de profit, suivant Moore, parce que la Cire de ces Pays est si sale, qu'il faut y perdre quelquefois vingt ou trente pour cent (*e*).

COMMERCE DE LA GAMBRA. 1735.

Principal Commerce de la Gambra.

Le principal Commerce de la Gambra est celui de l'Or, des Esclaves, de l'Yvoire & de la Cire. Son Or est d'une bonne qualité. Les Négres l'apportent ordinairement en petits lingots, un peu plus gros vers le milieu, & tournés en forme de bagues, de la valeur de dix jusqu'à quarante schellings. Ces Négres sont de la Nation des Mandingos, & portent dans leur langue le nom de *Junkos*, c'est-à-dire, Marchands. On ne peut obtenir d'eux aucune explication sur l'intérieur de leur Pays. Les seules lumières que Moore pût se procurer, regardent la nature de leur Or, qui n'étoit pas, disoient-ils, de (*f*) l'Or lavé, mais tiré du sein de la Mine, dans des montagnes dont la plus proche (*g*) est à vingt journées de Kower. Ils ajoûtoient que les maisons de leur Pays sont bâties de pierres, & couvertes de terrasses; & que les petits coutelas à manches de bois qu'ils ont avec eux, se font dans la même Contrée, l'acier en est excellent.

Les mêmes Marchands amènent, dans certaines années, jusqu'à deux mille Esclaves, dont ils assûrent que la plûpart sont des prisonniers de guerre, qu'ils achètent de différens Princes. Le plus grand nombre de ces misérables Esclaves, est de deux Nations qu'ils nomment eux-mêmes *Bumbrongs* (*h*) & *Pecharis*, dont le langage est fort différent, & qui habitent fort loin dans les terres. On les amène liés par le cou avec des cordes de cuir, à trois ou quatre pieds de distance l'un de l'autre, & trente ou quarante dans une même ligne. On les charge d'un sac de bled, ou d'une dent d'Eléphant sur la tête. Après être sortis des montagnes, ils ont de grands bois à traverser; & comme il ne s'y trouve pas d'eau, on les charge encore de leur propre provision dans des sacs de peau. Moore, sans avoir pris la peine de compter les Marchands de la Caravane, jugea qu'ils étoient au nombre de cent. Ils se répandent dans diverses Régions avec des marchandises Angloises, dont ils font des échanges pour les marchandises du Pays qu'ils apportent aux Comptoirs. Outre les Esclaves, ils employent des Anes pour le transport de leurs effets; mais on ne leur voit jamais de Chevaux ni de Chameaux.

Manière d'amener les Esclaves.

Les Anglois achètent aussi beaucoup d'Esclaves, des Pays mêmes qui bordent la Rivière. Ce font ordinairement, ou des prisonniers de guerre, ou des criminels condamnés, ou des Habitans enlevés par la perfidie de leurs Voisins. Mais quoique les derniers soient en assez grand nombre, les Agens de la Compagnie ont ordre de ne les pas acheter sans avoir averti l'Alkade ou le Chef du lieu. Depuis que le Commerce des Esclaves est introduit, toutes les punitions entre les Négres se réduisent à l'Esclavage; & leur justice est devenue plus sévère, pour le seul avantage que les Princes tirent de la vente des Criminels. Ainsi, non-seulement le meurtre, le vol & l'adultère, mais les moindres fautes exposent un malheureux Négre au même châtiment. Moore

On en achète dans les Pays voisins de la Gambra.

(*e*) *Ibid.* pag. 48. & 66.

(*f*) On a vû dans les Relations précédentes, sur-tout dans celle qui regarde Bambuk, que cet Or se trouve dans le sable, dont on le tire en le lavant. R. d. T.

(*g*) A juger par la distance, ces Mines sont apparemment celles de Bambuk.

(*h*) C'est apparemment le Peuple qu'on a nommé ci-dessus *Bambarros*. Ces deux Nations sont au-delà de Bambuk, vers Tombuto.

COMMERCE DE LA GAMBRA. 1735.

re raconte que dans le Royaume de Kantor un Habitant du Pays voulant tuer un Tygre qui mangeoit sa Chévre (*i*), tua par hazard un Homme. Le Roi, quoiqu'informé de l'innocence de ses intentions, le condamna, lui, sa mère, ses trois frères & ses trois sœurs, à partir au nombre des Esclaves qu'il devoit vendre aux Anglois, & profita du prix de la vente. On amena un jour à Moore un homme de Tamani, qu'on lui proposa d'acheter, parce qu'il avoit volé une pipe de tabac. Il envoya aussi-tôt prier l'Alkade de modérer une sentence si rigoureuse; & s'étant entremis pour faire accepter une composition à l'offensé, il obtint que le criminel demeurât libre. [Il est rare que quelqu'un vende une personne de sa famille, à moins que ce ne soit pour quelque grand crime.] Le nombre des Esclaves qui se vendent sur la Rivière, sans y comprendre ceux qui sont amenés par les Marchands, monte quelquefois à mille, suivant la violence & la durée (*k*) des guerres. [Lorsqu'on fait accord avec un Marchand, pour des Esclaves, on fixe le nombre des *chefs de commerce*, qu'on donnera par tête. Si chaque Esclave est évalué à quarante ou cinquante barres, on donne trois ou quatre *chefs*, & quelques fois cinq ou six, si le prix en est poussé jusqu'à quatre-vingt barres, comme cela arrive souvent.] Les hommes & les femmes sont ordinairement plus chers que les jeunes-gens. Cependant on a demandé, depuis peu, un si grand nombre de jeunes-gens des deux séxes pour Cadix & pour Lisbonne, que le prix n'en est plus différent.

Cruelles injustices à l'égard des Négres.

Etat du Commerce de l'Yvoire, d'où il vient.

COMME c'est l'Yvoire qui tient le troisième rang du Commerce après l'Or & les Esclaves, les Mandingos apportent quelquefois un grand nombre de dents d'Eléphans. Ils se les procurent, ou par la Chasse, en tuant ces animaux à coups de fléches & d'épieu, ou par leurs recherches dans les Forêts, qui se trouvent rarement sans quelques restes de ces cadavres, dont les autres Bêtes ont dévoré la chair. Tout Négre qui tue un Eléphant, a la liberté d'en vendre la chair & les dents. Mais l'Yvoire dont les Mandingos sont chargés, vient ordinairement de fort loin. Comme il se trouve quelquefois, dans les Forêts, des dents qui ne sont accompagnées d'aucune autre partie du corps, Moore doute si elles sont d'un Eléphant mort, ou si ces animaux peuvent les perdre par quelque accident. La plus grosse qu'il ait jamais vûe, pesoit cent trente livres. Le prix du quintal augmente beaucoup par la grosseur des dents. Une dent qui pèse cent livres, se vend plus cher que trois dents qui pèseroient ensemble cent quarante livres. Elles perdent quelque chose de leur valeur, lorsqu'elles sont cassées par la pointe. Les unes sont blanches, d'autres jaunes, mais la différence de la couleur n'en met pas dans le prix.

Etat du Commerce de la Cire. Comment les Négres la font.

C'EST la Cire qui tient le quatrième rang dans le Commerce de la Gambra. Cette partie peut recevoir beaucoup d'augmentation. Les Ruches des Mandingos sont de paille, & leur forme ressemble assez à celles de l'Europe. Ils les couvrent de branches d'arbres. Lorsque la gauffre est en état d'être tirée, ils la pressent pour en faire sortir le miel, qui leur sert à faire une espèce de vin, peu différent de notre hydromel. Ensuite ils font bouillir la Cire dans l'eau

(*i*) Cette chévre est un Daim que le Négre avoit tué & suspendu près de son Habitation. R. d. E.

(*k*) Il paroît par les registres de la Compagnie que l'année 1734 fût la plus abondante. Aussi les Guerres furent-elles continuelles entre les Négres.

COMMERCE DE LA GAMBRA. 1735.

l'eau, & la paſſent au travers d'un drap de crin, d'où elle tombe dans des trous qui ſont faits exprès dans la terre. Ils en font une prodigieuſe quantité, qui ſe vend fort bien ſur toute la Rivière. Les pains ou les maſſes, pèſent depuis vingt juſqu'à cent-vingt livres. Comme la plus belle cire eſt celle qui eſt la plus nette, on la met à l'épreuve avec la ſonde.

Etat du Commerce des Gommes ſur la Gambra.

LA Gomme tient le cinquième rang. Mais ce Commerce eſt nouveau ſur la Gambra, & demande auſſi d'être perfectionné. On en jugera par quelques extraits (*l*) du Journal de Moore.

LE 27 de Juillet 1732, il lui vint de Jamesfort à Joar, un ordre de la Compagnie, ſuivant lequel il devoit raſſembler dans ſon Comptoir, la plus grande quantité qu'il lui ſeroit poſſible de *bien ſecs*, entre leſquels on nommoit les Gommes. On ajoûtoit que les Directeurs, au nombre deſquels M. Oglethorpe avoit été nouvellement choiſi, & pour leſquels l'avis de M. Hayes étoit d'un grand poids, ne vouloient rien épargner pour établir le Commerce de la Gomme.

Combien les Anglois ſouhaitent d'y établir ce Commerce.

AU mois de Septembre 1733, *Hull*, alors premier Facteur de la Compagnie ſur la Gambra, entreprit de faire de nouvelles Découvertes ſur la Rivière de Vintain, qui tombe dans la Gambra du côté du Sud, environ trois lieuës au-deſſus du Fort, & ſur laquelle les Agens de la Compagnie n'avoient point encore été plus loin que *Jereja*. La demeure de Hull étant alors dans cette Ville, il en partit ſur une Barque longue; & dans quatre marées, il arriva aux bords d'un Pays très-fertile, dont les Habitans ont plus de civilité & d'induſtrie que ceux de la Gambra. Les Villes ſont auſſi en plus grand nombre & mieux peuplées, leurs Beſtiaux & leur Volaille d'une eſpèce plus forte; enfin Hull jugea qu'on pouvoit tirer de ce Canton une grande abondance de commodités, ſur-tout de coton, d'indigo & de cuirs. Il y découvrit de la Gomme, dont il prit des eſſais; & les Habitans s'engagèrent à lui en fournir beaucoup. L'arbre, ſuivant la Deſcription qu'il en fit, parut être le même que celui d'où l'on tire la gomme du Sénégal. Elle fut miſe à l'épreuve, & l'on reconnut qu'elle étoit fort ſupérieure à celle qu'on avoit trouvée juſqu'alors dans les Pays voiſins de la Gambra, & preſqu'auſſi bonne que celle du Sénégal. Les Habitans avoient marqué beaucoup d'empreſſement pour obtenir un Comptoir de la Compagnie (*m*).

Ils découvrent des arbres à Gomme.

VERS le mois de Décembre de la même année, *Jonko Sonko*, Alkade d'Yanimarrew, ſe trouvant à Jamesfort, Hull lui inſpira le deſſein d'envoyer *Malacaï Kon* & *Malakacaï See*, deux Mores de ſes amis, pour faire des Découvertes au Nord dans l'intérieur des terres. Ils partirent dans cette vûe, & revinrent quelques mois après avec des eſſais de gomme qu'on leur avoit recommandé d'apporter. Hull rend témoignage (*n*) qu'elle étoit fort belle, qu'elle pouvoit fort bien porter le nom de Gomme Arabique; qu'elle étoit propre aux mêmes uſages, ſaine, nourriſſante pour un corps en bonne ſanté, & capable de ſervir de remède dans pluſieurs maladies.

Hull veut partir pour la Forêt des Gommes.

LE 16 de Mars 1735, Hull parvenu à l'Office de Gouverneur, arriva au Port de Joar, dans la réſolution de ſe rendre par terre, avec Job Ben Salomon

(*l*) Voyages de Moore, pag. 92. Voyez ci-deſſus.

(*m*) Voyez une Lettre de Hull du 23 Septembre 1733 à la fin du Journal de Moore.

(*n*) Voyez une autre Lettre de Hull, du 5 Décembre 1734, à la fin du Journal de Moore.

COMMERCE DE LA GAMBRA. 1735.

mon, à la Forêt des Gommes. Avant son départ, il vit le Roi de Yani, pour régler avec lui & les Chefs des Villes, tout ce qui concernoit ce Commerce. Ils lui promirent de céder à la Compagnie un droit exclusif sur la partie de la Forêt qui leur appartenoit. Plusieurs Seigneurs Jalofs lui donnèrent les mêmes assûrances, & lui firent présent de quelques essais de Gomme qui furent envoyés en Angleterre. Mais le Roi d'Yani ayant été tué dans une Bataille, & les troubles n'étant pas diminués dans le Pays, cette entreprise n'eût pas d'autre succès de ce côté-là. Hull attendoit de jour en jour l'arrivée d'un Messager qu'il avoit envoyé au Roi de Futa. Enfin la saison des pluyes approchant, il fut obligé de renoncer pour cette année au voyage de la Forêt; d'autant plus qu'ayant besoin de faire une provision d'eau pour sept jours de marche, il manquoit de commodités pour ce transport. Cependant il n'étoit pas moins résolu de revenir à son projet après les pluyes; & dans une autre Lettre (o), il assûre qu'il l'auroit éxécuté, si les François n'eussent fait alors quelques propositions, & tenté de faire valoir leurs prétentions sur la Rivière. Cet obstacle arrêta les vûes du Gouverneur jusqu'au mois d'Octobre suivant.

Obstacles qui l'arrêtent.

Il y envoye un Homme de confiance, qui ne réussit pas mieux.

Il ne laissa pas d'envoyer un homme de confiance dans le Pays des grands Jalofs, pour acheter des Chameaux & déclarer aux Seigneurs, que la Compagnie Angloise avoit établi un Comptoir à Yanimarrew. Il leur faisoit demander aussi que la route fût ouverte, avec autant de sûreté que de liberté. Le Messager avoit ordre de revenir par la Forêt des Gommes & d'en charger ses Chameaux. Mais, par un accident que la prudence n'avoit pû faire prévoir, l'année fut si stérile, que n'ayant pû prendre cette route, il revint sans Gomme, avec quatre Chameaux qu'il avoit achetés. Hull, que rien n'étoit capable de rebuter, se proposa d'établir au mois de Novembre suivant, un Comptoir dans l'intérieur des terres, assez près de la Forêt pour s'en assûrer l'accès. [On n'a rien publié jusqu'aujourd'hui, qui nous apprenne les suites de son entreprise.]

Sang de Dragon. Arbre qui le produit sur la Gambra.

On trouve sur la Rivière de Gambra une autre sorte de Gomme, nommée Adragante, ou Sang de dragon, qui sort d'un arbre auquel les Portugais ont donné le nom de Pau de Sangue. L'écorce de l'arbre est épaisse, & pour peu qu'elle soit ouverte, il en découle par goutes une liqueur qu'on prendroit pour du sang. Ces larmes venant à se réunir, la chaleur du Soleil les congèle en pelotons. Moore rend témoignage qu'il en a vû de la grosseur d'un œuf de poule. Cette gomme étant estimée, Hull, lui recommanda, au mois de Mai 1733, de s'en procurer autant qu'il en pourroit trouver. L'arbre qui la produit croît en abondance aux environs de Fatatenda, sur le sommet des montagnes, c'est-à-dire, au milieu des rocs. Moore en envoya, le mois suivant, quelques pièces au Gouverneur, mais elles ne répondirent point à l'opinion qu'on en avoit conçue.

Motifs qui font souhaiter aux Anglois le Commerce des Gommes.

On ne sçauroit douter que le Commerce des Gommes ne devînt fort avantageux à la Nation Angloise, s'il étoit cultivé avec succès; car il s'en employe beaucoup dans toutes les Manufactures de soie. De la Gambra, elles viendroient directement en Angleterre, sans interruption de la part des François, qui en font une espèce de Monopole au Sénégal. Comme ils s'y attribuent

(o) Lettres du 19 Juin & du 21 de Juillet 1735 à la Compagnie Royale d'Afrique, dans l'Appendix des Voyages de Moore.

attribuent un droit exclusif, ils empêchent, par terre, les Habitans du Pays d'entretenir aucun commerce avec les Etrangers; & leurs Escadres donnent la chasse par Mer aux Vaisseaux qui s'approchent de la Côte (p). — Commerce de la Gambra. 1735.

En établissant des Comptoirs, l'usage est de les mettre sous la protection de quelque Ville voisine, qui s'engage à ne pas souffrir que les Blancs soient insultés. S'ils reçoivent quelque sujet de plainte, ils s'adressent à l'Alkade qui leur rend justice. Sur la Gambra, cet Officier porte le nom de *Tobanda Mensa*, c'est-à-dire, *Roi des Blancs*. Les Marchands qui ont affaire à plusieurs Habitans du Pays, n'ont pas de voye plus sûre & plus courte que d'employer l'Alkade. Il se charge fidélement de leurs intérêts; & les Facteurs ont peu de succès à se promettre lorsqu'ils ne prennent pas cette méthode. A la mort d'un Facteur, l'Alkade de la Ville voisine hérite de son lit. La complaisance des Anglois a laissé passer cet usage en loi. — Alkade nommé Roi des Blancs. Son utilité.

Il revient à l'Alkade, un droit sur chaque Esclave qui s'achète pour la Compagnie ou pour les Marchands particuliers. C'est une barre par tête, ou quelquefois moins, car l'usage n'est pas uniforme dans tous les Comptoirs. Les Marchands particuliers payent généralement au Roi de Barra un droit de cent-vingt barres, parce que le Commerce de son Pays est avantageux, sur-tout en Esclaves. S'il manquent à cette loi, on leur refuse jusqu'à la liberté de prendre de l'eau & du bois dans le Pays; secours néanmoins presque toûjours si nécessaire, que plusieurs Capitaines, dont l'intention est de remonter plus loin dans la Rivière, ne laissent pas de payer [cent trente barres dans cette seule vûe.] — Ses droits. — Droits du Roi de Barra.

On a déja remarqué qu'une Barre est le nom vague d'une certaine quantité de Marchandises, dont on convient dans le Commerce, & qui dans l'origine étoit égale à la valeur d'une barre de fer. Aujourd'hui la valeur d'une barre varie suivant les occasions. Du tems de Moore, deux livres de poudre, une once d'argent, deux cens pierres à fusil, étoient autant de barres, qui avoient un équivalent fixe en marchandises du Pays. Quelquefois la valeur d'une barre ne monte pas à plus d'un schelling, parce que les besoins des Négres, ou la rareté des Marchandises en font la régle. On donne le nom de chefs ou têtes de Commerce, aux Dollars à l'Aigle éployée, aux Coliers de cristal, aux Barres de fer, aux Bassins de cuivre & aux *Arrangos*, parce que ce sont les Marchandises les plus chères (q). — Explication du mot Barre.

(p) Voyez la Préface de Moore.

(q) Voyages de Moore pag. 45. & *suiv.*

§. II.

Commerce des François & des Portugais sur la Rivière de Gambra.

Le Comptoir François d'Albréda jouit d'un Commerce assez considérable, mais qui le deviendroit beaucoup plus, suivant les Observations de Moore, si les Agens de France n'étoient convenus avec les Anglois, de ne pas pousser le prix des Esclaves au-dessus de quarante barres par tête. Cependant en 1735, la demande qu'on leur fit d'un grand nombre d'Esclaves pour le Mississipi, leur fit rompre cette convention. Ils les payèrent jusqu'à cinquante barres, avec six ou sept de chaque tête de Commerce; ce — Comptoir François d'Albreda, & son Commerce.

ce qui faisoit monter leur prix à plus de dix livres sterling; & quoiqu'il y eût cette année à Jilfray, qui n'est qu'un mille au-dessus d'Albreda, trois Vaisseaux de Liverpool, qui offroient quatre-vingt barres par tête, ils ne purent se procurer autant d'Esclaves que les François, parce que généralement les Marchandises de France sont meilleures que celles d'Angleterre.

Transaction de 1724, entre les François & les Anglois.

PAR une Transaction de l'année 1724 entre les Agens François de Gorée & les Anglois de Jamesfort, on convint que la Compagnie de France auroit la liberté d'établir un Comptoir dans la Gambra, au-dessous de Jamesfort, pour y éxercer toutes sortes de Commerce. La Compagnie Angloise étoit alors si bas, qu'elle ne pouvoit s'y opposer par la force. Cependant elle obtint pour équivalent de cette concession, la permission d'envoyer ses Vaisseaux à Joally & à Portodali, deux lieux d'un fort bon Commerce dans le voisinage de Gorée; [mais les artifices des François rendirent souvent ☞ inutiles les Voyages qu'ils y firent.]

Dépendance du Comptoir d'Albreda.

LE Comptoir François d'Albreda n'est point à la portée du canon de Jamesfort. Cependant lorsqu'il a besoin de bois & de provisions, les Facteurs sont obligés de demander la permission du Gouverneur Anglois pour traverser la Rivière. Il est rare qu'il la refuse, mais il met un homme dans leur Chaloupe, qui est chargé d'avoir les yeux ouverts sur leur Commerce. On ne leur permet pas non plus de remonter la Rivière au-delà de l'Isle de l'Eléphant, qui est à trente lieuës de Jamesfort (a).

Etablissemens des Portugais.

LES Portugais sont établis dans la plûpart des Villes considérables au long de la Gambra. Ils y éxercent un Commerce avantageux; sur-tout à Vintain, à Jereja, & à Tankroval. C'est cette dernière Ville que le Seigneur Antonio Vas ou Voss (b) Portugais, a choisie pour sa résidence. Il y entretient plusieurs Canots, & un grand nombre d'Esclaves qu'il envoye continuellement dans tous les Ports. Ses magazins sont toûjours bien fournis d'Yvoire & de Cire. Il entend parfaitement les échanges, & la première valeur des marchandises en Europe. On le comptoit riche alors de dix mille livres sterling. Il fait également le Commerce avec la Compagnie & les Marchands particuliers (c).

Le Seigneur Antoine Vas.

SOUVENT le Gouverneur de Jamesfort employe ces Portugais noirs en qualité de Facteurs ou d'Agens, pour lui remettre les Esclaves & les marchandises à certain prix. Tel est Valentine Mendez, au Comptoir de Sami (d).

Origine de ces Portugais. Leur Commerce, & leurs usages.

LORSQUE les Portugais eurent conquis ce Pays vers l'année 1420, plusieurs Particuliers de leur Nation prirent le parti de s'y établir. Leurs alliances avec les Mandingos ont produit une race aussi noire que les anciens Habitans, qui conserve une espèce de langue Portugaise, nommée Créole. On ne l'entendroit pas facilement à Lisbonne. Mais les Anglois l'apprennent plus facilement que les autres langues d'Afrique. C'est celle des Interprétes, qui servent également les Marchands particuliers, & la Compagnie. Comme les Portugais noirs reçoivent le Baptême d'un Prêtre qui leur est envoyé tous les ans de St Jago, une des Isles du Cap-Verd, ils veulent absolument passer pour

☞ (a) Voyages de Moore pag. 58.

(b) On va voir ce que ce nom signifie. R. d. T.

☞ (c) Voyages de Moore. pag. 52. & suiv.

☞ (d) Ibid. pag. 102. 115.

pour Blancs & pour Chrétiens. Rien ne les offense tant que d'être nommés Négres, parce que ne prenant pas ce nom dans le vrai sens, ils ne s'en servent eux-mêmes que pour les Esclaves (e).

COMMERCE DE LA GAMBRA. 1735.

JOBSON parle aussi de cette horreur qu'ils ont pour le nom de Négres. Il ajoûte qu'il s'en trouve quelques-uns qu'on prendroit encore pour des Portugais, & que d'autres sont Mulâtres; mais que la plûpart sont aussi noirs que les Mandingos parmi lesquels ils habitent. Ils se mêlent indifféremment avec les femmes du Pays. [Quelques-uns y joignent les cérémonies du mariage. Le sort de leurs enfans dépend de leur choix, & de l'ordre arbitraire qu'ils mettent dans leur héritage (f). Moore assûre] qu'ils sont tous dans leur origine ou Renégats, ou Bannis du Portugal & de ses Isles. Leur inclination les porte au Commerce. Ils vendent & achètent toutes les commodités du Pays, surtout des Esclaves, qu'ils revendent aux Portugais de l'Europe, pour les transporter aux Indes Occidentales. Ils font tous les ans le voyage de Setiko, d'où ils reviennent avec beaucoup d'Or. Mais ils ne pénétrent jamais plus loin, & le plus reculé de leurs Etablissemens est à Pompetane. Jobson assûre que par rapport aux Princes du Pays, ils sont sur le même pied que les Mandingos & les Foulis (g); c'est-à-dire, que s'ils meurent sans avoir disposé sécrétement de leur succession, le Roi s'empare de tous leurs biens, & laisse leurs femmes & leurs enfans dans la misère. De-là vient, dit le même Auteur, qu'on trouve de toutes parts quantité de ces petits orphelins, qui sont abandonnés à la charité publique, & qui se naturalisent ainsi aux usages des Négres. Cependant ils conservent la langue Portugaise; & lorsque l'âge leur permet d'entrer dans le Commerce, leur noirceur n'empêche pas qu'ils ne veuillent être nommés Blancs (h).

Observations de Labat sur leur caractère.

LABAT observe que ces Portugais font une partie considérable du Royaume de Barra & des Cantons voisins. Ils ont appris de leurs Ancêtres à bâtir des maisons plus commodes que celles des Négres. Mais quantité de Mandingos imitent aujourd'hui leur exemple. Ces édifices n'ont que le Rez de chaussée, qui est élevé de deux ou trois pieds, pour le garantir de l'humidité. Ils ont assez de longueur pour être divisés en plusieurs chambres, dont les fenêtres sont fort petites, à cause de la chaleur. Le porche, qui est l'ornement commun de toutes ces maisons, est ouvert de tous côtés. C'est-là qu'ils mangent, qu'ils reçoivent leurs visites & qu'ils font toutes leurs affaires. Les murs ont sept ou huit pieds de hauteur; mais ils ne sont composés que de roseaux & de branches, revêtus dedans & dehors, d'une argile grasse, mêlée de paille, & blanchie assez proprement. Ils appellent ces maisons *Cazas*, à la manière des Portugais. Le Roi de Barra & les Seigneurs du Pays, se sont bâtis des logemens sur ce modéle, [& s'y trouvent beaucoup mieux que dans les Cazes ordinaires des Négres.] On voit toûjours devant les Cazas, quelques Lataniers, ou d'autres arbres, qui les mettent à couvert du Soleil par l'épaisseur de leur ombre.

SI l'on en croit Labat, la plûpart de ces Portugais ont aussi peu de droit à la

(e) *Ibid.* pag. 29.

(f) Au lieu de cette Addition, l'Anglois dit simplement après Jobson, que ces Portugais n'ont parmi eux ni Eglises ni Prêtres. R. d. E.

(g) *Angl.* sur le même pied parmi les Mandingos que les Foulis. R. d. E.

(h) Voyez le Golden Trade de Jobson, pag. 28. & *suiv.*

Et sur leur Religion.

la qualité de Chrétiens qu'à celle de Blancs. Il prétend qu'il y en a fort peu de bâtisés, & que tout leur Christianisme consiste à porter autour du cou un grand chapelet, une longue épée à leur côté, un manteau, s'ils peuvent s'en donner un, un chapeau, une chemise & un poignard. Ils sont d'une ignorance égale à la dépravation de leurs mœurs, abhorrés des véritables Chrétiens, & méprisés des Mahométans, qui les regardent comme un Peuple sans religion, [parce qu'ils savent qu'ils ne font la prière que quand ils se trouvent avec des Marbuts, & qu'ils ne vont à l'Eglise des Chrétiens, que quand ils veulent rencontrer les personnes avec qui ils ont quelque chose à traiter.] A l'égard des qualités naturelles, ils sont adroits, entreprenans, hardis, & se servent fort bien des armes à feu. Les François & les Marchands d'Interlope les employent pour leur Commerce sur la Rivière de Gambra, & sur celles qui s'y déchargent. On leur accorde cent pour cent sur tout ce qu'ils vendent (*i*). Ils répondent à cette confiance par une grande fidélité. Cependant on évite de leur faire de longs crédits. On prend soin après chaque Voyage de retirer de leurs mains les marchandises qu'on leur a confiées, & de leur faire rendre leurs comptes.

Usage que les François font de leurs services.

LES Anglois, toûjours jaloux du Commerce des François sur cette Rivière, soit qu'ils l'éxercent par eux-mêmes ou par les mains des Portugais, ont souvent attaqué ces Agens dans leur passage, avec d'autant plus de facilité pour les piller, qu'ils n'employent ordinairement que des Canots. Cependant ils ont été quelquefois repoussés avec tant de vigueur, qu'ils n'ont pas beaucoup à se louër de leurs Avantages. D'ailleurs ils appréhendent toûjours la vengeance de ces Mulâtres Portugais, qui ont pour principe, de n'oublier les injures que lorsqu'ils ne peuvent s'en ressentir. Enfin, le même Auteur regrette que cette race d'Hommes ne soit pas mieux réglée. Elle pourroit être utilement employée à pousser les Découvertes & le Commerce jusqu'au centre de l'Afrique. Mais au fond, dit-il encore, c'est une Nation dissolue, livrée à la débauche des femmes & du vin, sans principes d'honneur & de religion (*k*).

Ils sont braves & vindicatifs.

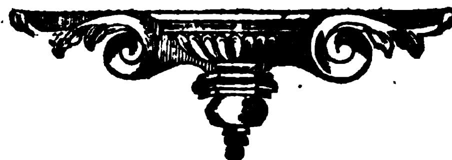
Témoignage de le Maire.

LE Maire, dont la Relation suivra bien-tôt, dit qu'ils sont moitié Juifs & moitié Chrétiens; qu'ils portent néanmoins un grand chapelet; qu'ils sont malins & trompeurs; enfin qu'ils ont tous les vices des Portugais, sans une seule de leurs bonnes qualités (*l*).

(*i*) Labat dit simplement, sans rien spécifier, qu'on fait accord avec eux à tant pour cent de bénéfice; R. d. E.

(*k*) Afrique Occidentale. Vol. IV. pag. 368. & *suiv.*

(*l*) Voyage de Le Maire aux Isles Canaries, &c. pag. 61.



CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Deux Voyages au Cap-Verd & sur les Côtes voisines.

CES deux Voyages étant fort courts, on prend le parti de les renfermer dans le même Chapitre. Le premier, qui est de *Peter Vanden Broeck*, au Cap-Verd & à Rufisko, se trouve dans la Collection des Voyages (a) Hollandois aux Indes Orientales, [imprimée pour la seconde fois à Amsterdam en 1725. Il ne contient que cinq pages.] Ce n'est pas le seul Voyage du même Ecrivain, mais les autres regardent les Indes Occidentales. [Le second est extrait du Voyage de le Maire, fait en 1682.] INTRODUCTION.

(a) Recueil des Voyages qui ont servi à l'Etablissement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales. Tom. IV. pag. 289

§. I.

Voyage de Peter Vanden Broeck au Cap-Verd.

BROECK. 1605.

ELIAS *Triso*, & quelques autres Marchands Hollandois, avoient équipé un Vaisseau à Dort pour le Voyage du Cap-Verd, d'où ils se proposoient de faire venir une cargaison de cuirs. L'Auteur leur offrit ses services, qu'ils acceptèrent en qualité de second Supercargos. On partit de Hollande le 10 de Novembre 1605. Départ.

1606. L'Auteur arrive au Cap-Verd.

LE mauvais tems força le Capitaine Hollandois de relâcher à Darmouth; mais ayant remis à la voile le 5 de Décembre, il arriva le 15 de Janvier 1606, près d'une Isle (a) qui fait face au Cap-Verd. Il y trouva deux Bâtimens Hollandois, trois François, & cinq Anglois, les uns destinés au Commerce, d'autres à prendre des provisions pour le Brésil. L'Auteur reçut ordre de se rendre à Portodali, Ville du Continent où se fait le principal Commerce. Il y loua une maison, s'il peut donner ce nom, dit-il, à des cabanes de paille. Il loua aussi une femme Portugaise, pour l'office de la cuisine, & pour lui servir d'interpréte. Il s'établit à Portodali.

LE 23 de Janvier, l'air fut obscurci, pendant plus d'une heure, par un prodigieux nombre de Sauterelles [rouges], de la grosseur du pouce, qui se rabattant sur la terre, détruisirent tous les grains & tous les fruits. La famine devint si pressante, que les pères vendoient leurs enfans pour l'Esclavage. L'Auteur en vit livrer plusieurs pour une mesure de bled, dont la grandeur ne surpassoit pas celle d'un chapeau. Famine causée par les Sauterelles.

LE 31, Vanden Broeck fut réveillé dans son lit par le frottement d'un Lézard. Sa frayeur l'ayant fait sortir de ses draps, il apperçut dans sa chambre un gros Serpent, qui tiroit la langue. Cet incident le persuada de la vérité de ce qu'il avoit lû dans quelques Ecrivains, que les Lézards avertissent Service qu'un Lézard rend à l'Auteur.

(a) C'est l'Isle qu'on appelle à-présent Gorée.

BROECK. 1606.

tissent l'Homme de l'approche des Serpens. Cette opinion est généralement établie parmi les Habitans du Pays.

L'AUTEUR après avoir résidé quatre mois à Portodali, où il acheta des Cuirs, des Dents d'Eléphans & de l'Ambre-gris, monta le 6 de Juin sur une Barque, pour rejoindre le premier Supercargo à Joalli. De-là il se rendit à Rufisco (b), où il trouva son Vaisseau prêt à faire voile pour la Hollande. Le Capitaine voulut néanmoins renouveller sa provision d'eau dans la même Isle où il étoit d'abord arrivé. Tandis qu'il étoit occupé de ce travail, une Barque Angloise de Joalli, vint lui donner avis qu'il y avoit à peu de distance un Bâtiment chargé de Marchandises & d'Esclaves, & lui proposer de s'en saisir, en demandant pour prix de ce service, les Esclaves Négres de l'un & de l'autre séxe qui se trouveroient à bord. Les Hollandois saisirent l'occasion. Ce Bâtiment étoit à l'ancre près de Joalli. C'étoit un Lubeckois de deux cens quarante tonneaux, chargé de Sucre, de Dents d'Eléphans, de Coton, de Pièces de huit, de quelques Chaînes d'Or, & de quatre-vingt-dix Esclaves des deux séxes. Il avoit à bord quatre Portugais & onze Matelots de Lubeck, qui avoient perdu leur Capitaine, & qui étoient eux-mêmes fort malades. Lisbonne étoit le terme de leur Voyage. Les Hollandois s'étant rendus maîtres du Vaisseau & de la cargaison, abandonnèrent les Esclaves aux Anglois, & conduisirent leur prise au Cap-Verd, pour la mettre en état de faire le voyage de Hollande. Ils partirent du Cap le 16 de Juillet 1606; & le 5 d'Octobre suivant, il entrèrent dans la Meuse.

Les Hollandois se saisissent d'un Vaisseau.

VANDEN Broeck remarque que les Marchandises qu'on peut tirer annuellement du Continent & de la Rivière du Cap-Verd, se réduisent à trente ou trente-cinq mille cuirs de Bœufs, de Buffles, [& d'Elans.] Les Rivières ☞ de Gambra, de Cachao & de San-Domingo, fournissent quantité de Cire & de Dents d'Eléphans, de l'Or, du Ris & de l'Ambre-gris. Pendant que l'Auteur étoit sur la Côte, la Mer y jetta une pièce d'Ambre-gris de quatre-vingt livres. Il en acheta quatre livres, dont il revendit une partie en Europe, à huit-cens florins la livre, & le reste à quatre-cens cinquante.

Marchandises à tirer du Cap-Verd.

LA plûpart des Portugais qui résident aux environs du Cap-Verd sont de véritables Brigands. Il s'en trouve plusieurs à Portodali & à Joalli, où ils éxercent le Commerce avec les Anglois & les Hollandois. Ils achètent des Esclaves, qu'ils transportent sur les Rivières de San-Domingo & de Cachao, d'où leurs Correspondans les font passer au Brésil. Après s'être enrichis par le Commerce, ils obtiennent quelquefois leur pardon & la liberté de retourner en Portugal.

Commerce des Portugais qui y résident.

LES Habitans naturels du Cap-Verd sont aussi noirs que la poix, & communément fort bien-faits. Ils se scarifient le visage par diverses marques. Leur caractère est méchant. Ils sont portés au vol. Il s'en trouve un grand nombre qui parlent françois, parce qu'ils sont depuis long-tems en commerce avec les Vaisseaux de cette Nation; mais peu sçavent la langue Hollandoise ou Flamande. La plûpart sont idolâtres. Les uns adorent la Lune; d'autres le Diable, qu'ils appellent *Kammate* (c). Lorsqu'on leur demande pourquoi ils rendent des adorations au Diable, ils répondent qu'ils y sont

Caractère & mœurs des Habitans.

(b) Rio Fresco, dont on a fait Rufisco.
(c) On a vû les mêmes circonstances dans la Relation de Jannequin.

sont forcés, parce que le Diable leur fait du mal & que Dieu ne leur en fait pas. On trouve aussi parmi eux quelques Mahométans. Broeck. 1606.

Ils sont souvent en guerre avec leurs Voisins. Leurs armes sont l'arc & les fléches. Ils tirent de fort bons Chevaux de Barbarie, & la plûpart sont excellens Cavaliers. Mais ils ne sont pas moins légers à pied. L'Auteur vit un Négre sur le rivage, qui surpassa le plus vif de leurs Chevaux à la course. Ils nagent & pêchent aussi avec une adresse extraordinaire. S'ils remportent la victoire dans une bataille, ils coupent à leurs ennemis la tête, [comme font les Insulaires des Moluques,] & les parties naturelles, qu'ils apportent à leurs femmes comme un glorieux trophée. Les hommes ont la liberté de prendre autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir. Ils les tiennent dans une soûmission qui approche de l'Esclavage. Non-seulement elles sont chargées de tous les offices domestiques, mais elles cultivent la terre. Lorsqu'une femme a préparé le dîner, son mari le mange tranquillement. Elle n'a que les restes, qu'elle va manger dans la cuisine. L'Auteur a vû souvent des femmes enceintes chargées de cinq ou six cuirs de Bœuf sur la tête, & d'un enfant sur le dos, marcher dans cet état avec leurs maris, qui ne portoient que leurs armes entre les mains. Aussi sont-elles si robustes, qu'aussi-tôt qu'elles sont délivrées, elles vont se laver dans la Rivière ou dans la Mer avec leur enfant; & sans le moindre intervalle, quelques-unes recommencent à coucher avec leurs maris. A la mort d'un homme ou d'une femme, les amis s'assemblent en poussant des cris lamentables, qui ne les empêchent pas pendant quatre ou cinq jours de boire ensemble du vin de Palmier ou de l'eau-de-vie. Ils portent les Morts en terre au bruit de leurs tambours & de leurs flutes, & placent près d'eux un vase plein d'eau ou de vin, pour appaiser leur soif, [ce qu'ils réïtérent soir & matin pendant plusieurs années.] Ils prétendent que leurs Morts deviennent bien-tôt blancs, & font ensuite le commerce comme les Européens. On auroit peine à croire quelle quantité d'eau-de-vie ils avallent. Un Seigneur Négre, qui vint un jour visiter l'Auteur de la part du Roi, but d'un seul trait une bouteille presque entière, après laquelle il n'eut pas honte d'en demander une autre.

Soûmission à laquelle ils réduisent leurs femmes.

Opinion qu'ils ont des Morts.

§. II.

Voyage de Le Maire aux Isles Canaries, au Cap-Verd, au Sénégal, & sur la Gambra.

Ce Voyage, qui fut imprimé à Paris en 1695, & traduit en Anglois l'année suivante, est accompagné d'une autre Relation qui a déja trouvé place dans ce Recueil. L'Auteur, à son retour, mit l'histoire de ses courses entre les mains d'un ami, qui trouvant, sur quantité de points, des différences essentielles entre le récit de Le Maire & d'autres Voyageurs du même siecle, prit soin d'approfondir la vérité, en consultant ceux qui avoient fait le même Voyage, sur-tout le Sieur *Dancourt* (*a*), Directeur général de la Compagnie

Le Maire. 1682.

Introduction.

(*a*) Dancourt a voyagé dans plusieurs Parties du Monde.

LE MAIRE. 1682.

Compagnie d'Afrique, sous les yeux duquel Le Maire avoit voyagé. Ils l'assurèrent que sa Relation étoit éxacte, & qu'il y entroit des détails qui étoient échapés aux autres Ecrivains. L'Editeur ne laissa pas de garder le Manuscrit pendant quatre ou cinq ans, pour attendre le retour de Le Maire, qui étoit alors engagé dans un autre Voyage. Cependant il prit le parti de céder enfin à l'impatience du Public. En donnant cet avis dans la Préface, il faisoit espérer de la même main une seconde Relation, qui n'a pas encore paru. On ne donne ici, suivant le plan de ce Recueil, que le Voyage & les avantures de l'Auteur. Ses remarques sur les Pays & les Habitans entre la Gambra & le Sénégal, seront incorporées avec celles des autres Voyageurs.

Fidélité de cette Relation.

Le Maire s'engage au Voyage & se rend à Brest.

LE Maire avoit éxercé pendant trois ans l'office de Chirurgien à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorsqu'il fut engagé par M. Dancourt à faire le Voyage d'Afrique. Il fut présenté le 14 de Janvier 1682 à la Compagnie, qui ratifia les conditions sous lesquelles il s'étoit engagé. Apres avoir réglé ses affaires, il se rendit à Orleans, où il prit un bateau pour descendre la Loire jusqu'à Nantes. Mais le vent se trouva si contraire, & la Rivière si grosse, qu'il employa sept ou huit jours à ce Voyage. De Nantes, il alla par terre à Brest, où le Vaisseau étoit si peu prêt au départ, que les préparatifs prirent encore deux mois. C'étoit un Bâtiment d'environ quatre cens tonneaux, & de quarante piéces de canon. Il se nommoit la Sainte-Catherine. La Compagnie de France l'avoit fait construire à Flessingue, & se promettoit d'en faire son premier Voilier. Le nom du Capitaine étoit *Monsegur*. Enfin la Sainte-Catherine ayant achevé de s'équiper, alla jetter l'ancre dans la Rade. Le Maire admira dans le Port de Brest, le *Soleil Royal*, Vaisseau de cent-vingt piéces de canon (*b*) fort orné de sculptures & de dorures. Il faisoit partie d'une Flotte de quinze Vaisseaux (*c*) de Ligne, depuis 50 piéces de canon jusqu'à 90.

Etat de son Vaisseau.

Fameux Vaisseau nommé le Soleil Royal.

LE 9 d'Avril, l'Auteur se rendit à bord. Mais les Officiers ne se hâtant pas de quitter Brest, il se mit dans une Barque avec quelques-uns de ses Compagnons, pour aller s'exercer à la Chasse du côté de Camaret. A leur retour, la Mer devint si grosse qu'il leur fut impossible d'avancer. Ils se virent dans la nécessité de retourner au rivage; & pour comble de mortification, ils entendirent bien-tôt un coup de canon, qui étoit le signe du départ. En effet, voyant le Vaisseau à la voile, ils furent réduits à suivre la Côte, en poussant des cris & faisant plusieurs décharges de leurs fusils pour se faire entendre. Après beaucoup d'efforts inutiles, la nuit qui survint, les obligea d'entrer dans une mauvaise hôtellerie, où ils passèrent la nuit fort tristement. Mais le matin du jour suivant, ils trouvèrent leur Vaisseau à l'ancre dans la Rade de Camaret, à trois lieuës de Brest, & sur le champ ils se rendirent à bord.

Accident qui arrive à l'Auteur.

DANCOURT étant arrivé le 12 d'Avril, l'ancre fut levé immédiatement. A trois lieuës en Mer, on rencontra l'Ardent, Vaisseau de guerre François, de quatre-vingt piéces de canon, qui sortoit du Havre-de-Grace. Il attendoit la marée pour s'approcher de Brest, où il devoit prendre à bord M. de *Reuilly*, Lieutenant Général dans l'Expédition que la France méditoit contre Alger. On le salua de sept coups de canon. Ils furent rendus dans le même nombre, contre

Son Vaisseau met à la voile.

(*b*) Ce beau Vaisseau fut brûlé [par l'Amiral Russel.] au Combat de la Hogue.

(*c*) *Angl.* de cinquante Vaisseaux R. d. E.

contre l'usage des Vaisseaux de Roi qui doivent rendre deux coups de moins; mais c'étoit une galanterie de l'Intendant, qui se trouvoit à bord, & qui étoit intime ami de Dancourt. La Sainte-Catherine répondit de trois autres coups par reconnoissance. On continua d'avancer, avec le vent au Nord-Est. Le 21 d'Avril, on vit à l'Est deux Vaisseaux qu'on crut reconnoître pour des Pyrates à leur manœuvre; mais on les eût bien-tôt perdu de vûe.

LE MAIRE. 1682.

Usage des Vaisseaux de Roi.

LE 26 d'Avril, on découvrit à six lieuës le Cap Cantin sur la Côte de Barbarie, dans le Royaume de Maroc. Le 29, on eût la vûe de Lancerotta, ☞ une des Canaries, [qu'on laissa environ à dix lieuës au Sud-Est.] Le 30, on ☞ vit la grande Canarie à dix lieuës, [par le Nord-Est] Il fut impossible, faute de vent, de s'en approcher assez pour y jetter l'Ancre, mais le lendemain à la pointe du jour, on gagna la Rade en portant à l'Ouest, & l'on y mouilla sur vingt-quatre brasses. La Ville en est éloignée d'une lieuë & demie, au Sud-Sud-Ouest. On salua le Château de cinq coups de canon, qui ne furent pas rendus. Le Maire jugea que l'Isle manquoit de poudre (d).

Le Maire arrive aux Canaries.

DANCOURT fut reçu fort honorablement par le Gouverneur de la grande Canarie. Il lui fut présenté par M. de Redmond, Consul François, natif de Liége, chez qui l'Auteur passa deux jours. Tandis que le Gouverneur traitoit Dancourt avec toutes sortes de politesses, Le Maire fut appellé quatre fois au Monastère des Bernardines, avec la permission du Providore, que l'Abbesse avoit pris soin d'obtenir. Il y vit quelques Dames Françoises; sur-tout une Parisienne, qui lui servit d'Interpréte. Les unes, qui étoient infirmes, profitèrent de cette occasion pour le consulter. D'autres, qui se portoient fort bien, feignirent quelque indisposition, pour se procurer un peu de liberté. Le Maire trouva que leur plus grand mal étoit la clôture. Cependant il leur prescrivit quelques remédes contre les vapeurs; & par reconnoissance, elles le chargèrent de biscuits & de confitures; sans compter une colation de toutes sortes de fruits, qui furent servis en Porcelaine de la Chine, avec une profusion de roses, de tubereuses, de fleurs d'orange & de jassemin, &c. De son côté, il leur fit quelques petits présens qui furent agréablement reçus. Mais étant retourné chez le Consul, il y trouva beaucoup plus d'occupation, dans un grand nombre de véritables maladies, pour lesquelles on lui demandoit du secours. On le conduisit chez la femme d'un homme de Robe estimé riche de cinq cens mille écus. Elle étoit affligée depuis long-tems d'une suffocation propre à son séxe. Les Médecins du Pays avoient traité son état de peripneumonie; preuve, dit Le Maire, de leur extrême ignorance. Aussi les Habitans n'ont-ils pour eux qu'une confiance médiocre; & sont-ils passionnés pour les Chirurgiens François. L'Avocat auroit souhaité de pouvoir retenir Le Maire. Il lui offrit sa maison, sa table, & d'autres avantages considérables. Mais ses engagemens avec M. Dancourt ne lui permirent pas de les accepter; & pour l'honneur de sa Nation, dit-il, il refusa même un présent fort honnête qu'on le pressa de recevoir pour ses services.

Visite qu'il rend dans un Couvent de Bernardines.

On veut le retenir dans la grande Canarie.

LE 5 de Mai, Dancourt fit remettre à la voile. Les observations firent trouver

☞ (d) On a vû ci-devant la Description que Le Maire a donné de la Grande Canarie & de Tenériffe.

LE MAIRE. 1682.

trouver vingt-ſept degrés quarante minutes de Latitude du Nord; & trois cens ſoixante degrés de Longitude, Eſt. Le 6, un vent fort impétueux cauſa quelque déſordre dans les voiles; [une manœuvre du grand Perroquet, & un bras du grand Hunier ſe rompirent, & le grand Mât plioit d'une manière à faire croire qu'il tomberoit.] Le 7 de Mai à midi, on paſſa le Tropique du Cancer, & l'on y donna le Baptême de Mer à tous les Paſſagers qui faiſoient le voyage pour la première fois. Il ſeroit inutile de répéter ici une cérémonie dont on a déja donné la Deſcription. Le 8 de Mai, on ſe trouvoit à vingt-un degrés quarante-ſept minutes de Latitude du Nord, éloignés de la Côte d'Afrique d'environ quatre lieuës, & portant toûjours Eſt-Sud-Eſt. Le jour ſuivant à huit heures du matin, on ne ſe vit qu'à une lieuë du rivage, qu'on ne ceſſa plus de côtoyer juſqu'au Cap-Blanc, où l'on jetta l'ancre au Nord-Oueſt ſur quatorze braſſes. La Latitude de ce Cap eſt de vingt degrés trente minutes de Latitude du Nord. Il tire ſon nom de la blancheur de ſes ſables, qui ſont nuds & ſtériles, c'eſt-à-dire, ſans arbres & ſans verdure. Il eſt d'ailleurs preſqu'auſſi plat que la Mer; ce qui l'a fait nommer auſſi, *Mer de ſable*.

Baptême de Mer.

On arrive au Cap-Blanc.

Deſcription de ce Cap & des Déſerts voiſins.

DEPUIS le Cap Cantin juſqu'au Cap-Blanc, on compte trois cens lieuës, d'un Pays plat & ſabloneux. Les Anciens l'ont nommé *Déſert de Lybie*, & les Arabes le nomment *Sara* ou *Zaara*. Une Côte ſi ſtérile eſt entièrement inhabitée. Au Nord, ces déſerts ſont bornés par le Mont Atlas. Ils le ſont au Sud par la Région des Négres. De l'Oueſt à l'Eſt, ils s'étendent ſi loin, qu'on ne peut les traverſer à cheval en moins de cinquante jours. C'eſt par un chemin ſi dangereux que les Caravanes de Fez ſe rendent à Tombuto, à Melli, à *Bornu* (*e*), & dans d'autres Contrées des Négres. Souvent elles y ſont enſevelies ſous le ſable. Quelquefois la diſette d'eau les y fait périr. L'aiguille aimantée ne leur eſt pas moins néceſſaire que ſur Mer, pour diriger leur marche.

Golfe d'Arguim, & Fort qui change de Maître.

LA pointe du Cap-Blanc forme un Golphe, qui tire le nom d'Arguim, d'une Iſle qui s'y trouve renfermée. Cette pointe s'avance à plus de quinze lieuës dans la Mer, de ſorte qu'en la doublant, on perd entièrement la vûe des Côtes. Les Portugais avoient autrefois dans l'Iſle d'Arguim un Fort, d'où ils éxerçoient le Commerce avec les Azoaghes, Arabes ou Mores. Ils en tiroient de l'Or, de la Gomme & des Plumes d'Autruches, qui venoient de *Hoden*, Ville à quatre journées dans l'intérieur des terres, & comme le rendez-vous des Caravanes de Tombuto, de (*f*) Gualata, & des autres Contrées de la Lybie. La Religion des Peuples du Pays eſt le Mahométiſme. Ils changent ſouvent d'habitations, pour la commodité des pâturages. Leur principal commerce eſt avec les Négres, de qui ils reçoivent en échange huit ou dix Eſclaves pour un Cheval, & deux ou trois pour un Chameau. Le Fort d'Arguim fut pris ſur les Portugais par les Marchands de Hollande, qui ſe le virent enlever à leur tour [en 1672,] par le célèbre du Caſſe, au nom de la Compagnie Françoiſe d'Afrique, [Il n'avoit que ſix-vingts hommes à cette expédition, & il n'y en perdit que trois.] La paix de Nimègue en aſſûra la poſſeſſion aux François. Mais les Hollandois n'ont pas laiſſé d'y continuer leur Commerce, malgré les articles du Traité.

Habitans du Pays.

MONSEGUR

(*e*) L'Auteur met *Borneo*.

(*f*) Il paroît par les noms de Hoden, de Gualata & de Melli, qui ne ſont plus en uſage, que l'Auteur s'eſt ſervi ici de Leon, & d'autres anciens Ecrivains.

Le Maire. 1682.

Monsegur, Capitaine de la Sainte-Catherine, prit terre ici avec trente hommes, dans l'espérance de se saisir d'un Vaisseau Hollandois, nommé la *Ville de Hambourg*; ce Bâtiment étoit parti, mais Monsegur trouva un Vaisseau sur le Chantier, & le brûla. Il prit & brûla aussi une Barque, chargée de quelques Mores & de quelques Hollandois, qui gagnèrent la Côte à la nage. Elle portoit une provision de Tortues, qui fut d'un grand secours aux François. Les Tortues sont ici en grand nombre, & d'une telle grosseur, qu'une seule est suffisante pour rassasier trente hommes. Leur écaille n'a pas moins de quinze pieds dans sa circonférence.

Les François brûlent un Vaisseau Hollandois & une Barque.

Tortues prodigieuses.

☞ La Mer, près du Cap-Blanc, est fort abondante en poissons, [comme Dorades, Pargues, Vieilles, Chiens-Marins, & plusieurs autres.] Les Matelots en prirent une prodigieuse quantité pendant huit jours que le Vaisseau mit à se rendre du Cap à l'embouchure du Sénégal. On trouve au long des Côtes quelques habitations de Mores, qui vivent presqu'uniquement de la pêche. Le 7 de Mai, on passa le Sénégal, & le 19, ont eut la vûe du Cap-Verd, à quatorze degrés quarante-cinq minutes de Latitude du Nord. Ce Cap tire son nom de ses arbres & de ses petits bois, qui forment une perspective délicieuse. Au-dessus de ces bosquets, on découvre deux Collines rondes, que les François ont nommées Mammelles, à cause de leur ressemblance avec le sein d'une femme. Le Cap s'avance fort loin dans la Mer, & passe pour le plus grand de toutes ces Mers après celui de Bonne-Espérance.

Cap-Verd sa situation.

Nous joindrons à cette Description du Cap-Verd, les remarques de Barbot, qui, dans un voyage au même lieu, porta ses observations sur toute la Côte. Ce fameux Cap, dit Barbot, est dans le Royaume de Kayor. Les Habitans du Pays l'appellent *Besecher*, & les Portugais *Cabo de Verde*. On le distingue aisément lorsqu'on arrive du côté du Nord, (*c*) & la perspective en est très-agréable. La pointe Ouest est escarpée, & sa largeur est d'environ une demi-lieuë. Il y a du même côté quelques Rocs qui s'avancent dans la Mer. Le côté du Sud, quoique bas, n'est pas sans agrément. Son rivage est orné de longues allées d'arbres, aussi régulières que si elles étoient l'ouvrage de l'art. Au fond, le terrain est fort uni, & présente, à l'Ouest-Sud-Ouest, quantité de Villages & de Hameaux, qui s'étendent jusqu'au Cap *Emmanuel*.

Remarques de Barbot sur le Cap-Verd.

Près de ce dernier Cap, on découvre en Mer deux grands Rochers, ou deux petites Isles, dont l'une se fait distinguer par un arbre d'une hauteur & d'une grosseur extraordinaire. Mais l'autre n'est pas moins remarquable par une vaste caverne, où l'eau tombe continuellement avec un bruit prodigieux. Elle sert de retraite à quantité d'Oiseaux de Mer, dont les deux Isles sont toûjours peuplées. Les Rocs étant blanchis de leur fiente, ils ont reçu des Hollandois le nom de *Beschetten Eylands*, ce qui signifie proprement la cause de leur blancheur. Barbot a publié des Plans éxacts de la Côte, qu'il avoit levés lui-même avec beaucoup de soin. Le courant prend sa direction au Sud-Sud-Ouest, à trois lieuës en Mer. On trouve, à cinq lieuës du rivage quatre-vingt brasses d'eau, sur un fond de sable gris.

Isles, ou rocs, remarquables.

Les Hollandois bâtirent autrefois, sur le Cap même, un petit Fort nommé St André. En 1664, il fut pris par les Anglois, sous le commandement de

Fort Hollandois.

(*c*) Voyez la Planche du I. Tome de ce Recueil.

LE MAIRE. 1682. de *Holmes*, qui lui donna le nom d'*Yorck*, à l'honneur du Duc d'Yorck, alors membre de la Compagnie Royale d'Afrique. Mais Ruyter le reprit bientôt pour les Hollandois.

Cap Emmanuel & sa Description.

CABO Manuel, ou le Cap Emmanuel a reçu ce nom des Portugais, à l'honneur du Roi Emmanuel, successeur de Jean II. Il n'est qu'à cinq lieuës du Cap-Verd. C'est une montagne dont le sommet est plat, & qui étant couverte d'arbres toûjours verds, offre de tous côtés (*b*) la forme d'un amphithéatre. Le Pays, aux environs des deux Caps, est rempli de Poules, de Perdrix, de Liévres, de Pigeons-Ramiers, de Chévres & de Bêtes à cornes. C'est Barbot qu'on a cité jusqu'ici (*i*).

SUIVANT Le Maire, dont on reprend la Relation, le Cap-Verd est mal placé dans les Cartes. Au lieu de quatorze degrés de Latitude, il assûre qu'il est réellement à quatorze degrés trente minutes (*k*). Après avoir doublé la première Pointe, car il y en a deux, on découvre une petite Isle inhabitée, qui se nomme l'Isle des Oiseaux, parce qu'elle en est toûjours couverte. Au-delà de cette Isle, on double la seconde Pointe pour arriver à la vûe de Gorée, qui est derrière le Cap, presqu'à l'opposite des Mammelles. La Côte incline au Nord-Ouest, & forme un arc, où l'on trouve la meilleure eau qu'il y ait dans toutes ces Contrées.

Le Maire arrive dans l'Isle de Gorée.

LE Vaisseau François arriva dans la Rade de Gorée, le 20 de Mai 1682. Il salua le Fort de sept coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup; le premier à boulet, par considération pour le nouveau Directeur. En descendant au rivage, Dancourt fut salué de cinq coups par son propre Vaisseau, & par tous les autres Bâtimens qui se trouvoient dans la Rade. Le Fort le salua de sept; & lorsqu'il eût montré la Commission de la Compagnie, il fut reconnu pour Directeur Général. Il trouva la Place dans un triste état, par la mauvaise conduite de deux personnes qui prétendoient au Commandement. Le Maire ne fait connoître l'un, que par le titre de Gouverneur de Gorée, & l'autre par la qualité d'Agent général des François sur la Côte.

Origine des Forts de cette Isle.

C'EST aux Hollandois que l'Isle de Gorée doit son nom. Il lui vient d'une Isle de Zélande, dont elle porte la ressemblance. Sa circonférence n'a pas plus d'un quart de lieuë. Elle s'étend du Nord au Sud, à la distance d'une lieuë du Continent. Ce n'est proprement qu'un Roc escarpé, qui n'a qu'une ouverture étroite (*l*), par où les Vaisseaux y puissent aborder. Les Hollandois, après en avoir pris possession y bâtirent deux Forts; l'un sur le penchant, l'autre, au pied de la Colline. En 1678, le Comte d'Estrées, Vice-Amiral de France, se rendit maître de l'Isle, sans y avoir trouvé de résistance; & n'ayant point de monde pour y laisser une garnison, il prit le parti de démolir les deux Forts. Mais la Compagnie de France a fait réparer depuis, le Fort inférieur, & bâtir un Magazin, avec un assez bon mur, [qui ne peut ☞ servir cependant que contre les insultes des Négres.]

DANCOURT s'attacha d'abord au progrès du Commerce. Il visita les Comptoirs au long de la Côte, il observa soigneusement la conduite des Officiers

(*b*) *Angl.* offre du côté du Sud. R. d. E.

☞(*i*) Description de la Guinée par Barbot. pag. 20.

☞(*k*) Si l'on se rappelle ce qui a été dit ci-devant, on verra que Le Maire se trompe même encore de quinze minutes.

(*l*) *Angl.* Elle a au Sud un Roc escarpé d'un côté, & de l'autre battu par la Mer. Toute l'Isle est environnée de Rochers qui ne laissent qu'une ouverture étroite. R. d. E.

ciers de la Compagnie; & pour assûrer la durée de son ouvrage, il entreprit d'établir une parfaite correspondance avec les Princes & les Chefs des Négres.

Soins de Dancourt pour le progrès du Commerce.

Dans cette vûe, il fit vingt-quatre (m) lieuës au travers des terres, depuis l'embouchure du Sénégal jusqu'à celle de la Gambra. Le Maire l'accompagna dans ce voyage, & ne négligea rien pour se procurer des informations sur les usages & les mœurs des Afriquains du Cap-Verd. Dancourt avoit été forcé de prendre la voie de la terre, parce que le vent du Nord rendoit la navigation fort dangereuse. Cependant il fit partir un Vaisseau, qui employa plus d'un mois à ce passage. Quoique la distance soit beaucoup moins grande par terre, le voyage est plus pénible, [parce que les Voyageurs ne trouvent rien sur la route, de ce qui leur est nécessaire.] Dancourt se mit en chemin le 6 de Décembre 1682. Il passa d'abord à Rufisco (n) qui est à trois lieuës de Gorée sur la Côte. Cette Ville ne put fournir qu'un Cheval pour le Directeur Général; mais il s'y trouva six Anes, deux desquels furent employés au transport des provisions. L'Ane qui échut à Le Maire, & dont il avoit d'abord admiré l'encolure, se trouva si fatigué après avoir fait deux lieuës, qu'il ne put se remettre pendant le reste de la route. Elle dura six jours, avec des chaleurs si insupportables, qu'on fut presque toûjours obligé de ne marcher que depuis le coucher jusqu'au lever du Soleil. On s'arrêtoit pendant le jour, à l'ombre de quelques arbres, & l'on dînoit des provisions qu'on avoit apportées. La première nuit, on avoit gagné un petit Village, où l'on n'avoit pas manqué de logement; mais il ne s'y étoit trouvé ni vivres pour les hommes, ni millet pour les animaux. Cependant, les Habitans n'avoient rien épargné pour traiter civilement leurs Hôtes.

Voyage que l'Auteur fait par terre avec lui.

Port de Byeurt, & son Commerce.

Après six journées d'une marche si fatiguante, on arriva au port de *Byeurt*, à (o) l'embouchure du Sénégal. Le Maire observa dans ce lieu que tout le Commerce s'y fait par l'entremise des femmes, & que sous prétexte d'apporter leurs marchandises, elles viennent se réjouïr avec les Matelots. Dancourt laissant son équipage à Byeurt, se mit dans une Barque, qui le rendit à l'Isle Saint-Louïs le 13 de Décembre, à deux heures après-minuit.

Isle Saint-Louïs. Richesses que les Négres & les Mores y apportent.

Cette Isle, qui est à cinq lieuës de Byeurt, se trouve située au milieu de la Rivière. Elle n'a qu'une lieuë de circuit. La Compagnie de France y a des Magazins, un Commandant & des Facteurs. C'est-là que les Négres apportent aux François, des Cuirs, de l'Yvoire, des Esclaves, & quelquefois de l'Ambre-gris. La Gomme Arabique leur vient des Mores. Les échanges pour ces richesses, sont de la Toile, du Coton, du Cuivre, de l'Etain, de l'Eau-de-vie, & des Grains de verre. Le profit est ordinairement de huit cens pour cent. Les Cuirs, l'Yvoire & les Gommes passent en France. Les Esclaves sont transportés en Amérique. Un bon Esclave ne s'achète que huit francs, (p) & se revend plus de cent écus. Quelquefois on obtient un Esclave excellent pour quatre ou cinq quartes d'eau-de-vie.

Le

(m) Les Auteurs Anglois n'ont pas pris garde ici à l'expression de Le Maire qui ne dit pas vingt-quatre lieuës, mais quatre-vingt R. d. E.

(n) Le Maire par une corruption qui lui est propre, appelle ce lieu *Rufis*.

(o) Le Maire écrit *Bieure*.

(p) La Relation de Le Maire porte dix francs. R. d. E.

LE MAIRE. 1682.

Description que Le Maire fait du Sénégal & des Habitans du Pays.

Le Sénégal, suivant Le Maire, est un bras du Niger, qui s'en sépare, à la distance d'environ six cens lieuës de son embouchure. Il se répand dans le Royaume de *Kantorsi* (q), après lequel il se partage en diverses branches (r), dont les principales sont la Gambra & Rio-grande. Il divise les Azoaghes, Mores ou bazanés, des véritables Négres. Les premiers sont des Peuples vagabonds, qui n'ont pas d'habitations fixes, & qui se transportent de camps en camps avec leurs Bestiaux, suivant la commodité des pâturages; au lieu que les Négres sont établis dans des Villages réguliers. Les Mores ont des Supérieurs ou des Chefs, qu'ils se donnent par leur propre choix; & les Négres sont soûmis à des Rois, dont l'autorité est fort arbitraire. Les Mores sont de petite taille, maîgres, & de mauvaise physionomie; mais ils ont l'esprit vif & pénétrant. Les Négres sont grands, bien-faits, vigoureux, & manquent d'esprit & d'habileté. Le Pays qu'habitent les Mores est un désert stérile, sans arbres & sans verdure. Celui des Négres est un terroir fertile, où les pâturages sont en abondance, & qui produit du millet & plusieurs espèces d'arbres.

Le Sénégal, après plusieurs détours dans Kantorsi & dans d'autres Pays, vient se jetter dans la Mer par deux Canaux différens, à quinze degrés trente-deux minutes de Latitude du Nord. Entre la Mer & la Rivière, il se trouve un grand Banc-de-sable (s), large d'une portée de canon, qui sans s'élever au dessus de l'eau, force le Sénégal de se partager & de continuer sa route l'espace de six lieuës, sans que ces deux bras puissent se rejoindre, quoiqu'ils ne soient éloignés que de deux lieuës. Enfin ils se déchargent dans la Mer, chacun par sa propre embouchure. Ils sont embarrassés tous deux par quantité de Bancs-de-sable, qui exposent toûjours les Vaisseaux à quelque danger. Il est rare qu'ils ôsent s'y engager, quand la Rivière est basse; mais le passage est plus libre dans le tems de ses débordemens.

Entreprise de la Compagnie Françoise pour étendre ses Découvertes.

Il y a près de quinze ans, dit Le Maire, que Messieurs de la Compagnie profitèrent de l'Inondation pour envoyer quelques Barques à la découverte du lieu où les bras du Niger se séparent. Leur espérance étoit d'entrer par cette voie dans la Rivière de Gambra; car les Anglois, qui ont un Fort à l'embouchure, n'en permettent pas l'accès du côté de la Mer. On avoit été forcé de prendre le tems des grandes eaux, parce que dans toute autre saison, les Rocs, dont le Canal est parsemé, empêchent la Navigation. Trente hommes, qui furent envoyés dans ces Barques, remontèrent l'espace de trois cens lieuës. Mais ils essuyèrent tant de fatigues dans cette route, qu'il n'en revint que cinq. Dans un endroit où ils perdirent le Canal, une de leurs Barques se trouva engagée entre des arbres, & ne put être remise à flot qu'à force de bras.

Voyages de Dancourt au long de la Côte.

1683.

Dancourt ayant fini ses affaires au Fort Saint-Louïs passa la (t) *Barbarre*, c'est-à-dire, la Pointe de Barbarie, à l'embouchure du Sénégal qui étoit alors ouverte. Une des Barques de la Compagnie le conduisit à bord du Vaisseau qu'il avoit fait partir de Gorée pour son retour. Il leva l'ancre le 10. de Janvier 1683; & suivant la Côte jusqu'à Gorée, il eut pour continuelle perspective, de fort beaux

(q) Ce Royaume ne peut pas être celui de Kantor sur la Gambra.

(r) On ne comprend rien à cet endroit de la Relation, tant il s'accorde peu avec les Descriptions postérieures. Il est clair que Le Maire parle ici sur des témoignages confus, dont on a reconnu depuis l'incertitude ou la fausseté. Voyez les Relations précédentes.

(s) C'est ce qui s'appelle la Pointe de Barbarie.

(t) Exemple de la corruption des noms dans la bouche des gens de Mer. R. d. T.

beaux arbres qui font couverts de toutes leurs feuilles dans cette faifon. Après avoir fait la vifite de Gorée & des autres Etabliffemens François fur cette Côte, il retourna par la même voie au Fort Saint-Louïs, & ce Voyage ne prit que huit jours. Le Maire. 1683.

A l'égard de l'état général des Régions Occidentales d'Afrique, Le Maire entre dans le détail fuivant.

Le Royaume du Sénégal (v) eft le premier Pays qui foit habité par des Négres. Il étoit autrefois fort confidérable; mais il l'eft devenu beaucoup moins par des révolutions qui ont diminué fes forces, & qui l'ont rendu tributaire d'un autre. Il s'étend l'efpace de quarante lieuës au long de la Rivière, fans compter quelques petites Seigneuries qui en dépendent vers l'embouchure, & l'efpace de dix ou douze lieuës dans les terres. Le Roi porte le nom de *Brak*, qui eft un titre de dignité. Il eft fi pauvre & fi miférable, que le lait (x) lui manque quelquefois pour fa propre nourriture. Defcription confufe que Le Maire fait du Pays.

Après le Royaume du Brak, on trouve celui du *Siratick*, titre qui fignifie le plus puiffant de l'Empire. Ce Monarque a plus de dix petits Rois pour fes tributaires. Ses Etats ont trois cens lieuës d'étendue fur les deux rives du Sénégal. On nomme fes Peuples, *Foulis*. Leur couleur tient le milieu entre celle des Négres & celle des Mores. Ils font plus doux & plus fociables que les Négres. Plufieurs Matelots François, qui avoient été maltraités par leurs Capitaines ayant cherché un azile à fa Cour, y furent reçus civilement, admis à fa table, & traités avec beaucoup de générofité. La nourriture de ce Prince eft ordinairement du millet, de la chair de bœuf, du lait & des dattes. Il ne boit jamais de vin, ni d'eau-de-vie, par attachement pour le Mahométifme. On le prétend capable de mettre fur pied cinquante mille hommes; mais il ne peut les entretenir long-tems, faute de provifions.

Plus haut fur la Rivière, on arrive aux Pays des *Fargots* (y) & des (z) *Enguelands* trois cens lieuës au-deffus du Fort Saint-Louïs. Les François, qui y ont pouffé leur Commerce, rapportent que les Habitans ne différent pas des Foulis. Mais Le Maire ne put fe procurer d'informations fur ce qui eft au-delà de cette Contrée.

Les Peuples qui habitent entre le Sénégal & la Gambra font divifés en trois Nations; les Jalofs, les Sérères, & les Barbafins. Ils font gouvernés par plufieurs petits Princes, qui jouiffent d'une autorité abfolue dans leur Canton. Le principal, c'eft-à-dire, celui dont les Etats ont le plus d'étendue, porte le titre d'Amel (a). Ses fujets font les Jalofs, depuis l'embouchure du Sénégal jufqu'à fix ou fept lieuës du Cap-Verd, ce qui comprend environ quarante lieuës au long des Côtes, & près de cent, de l'Oueft à l'Eft, dans les terres. Le Pays des Sérères eft gouverné par un Roi qui porte le nom de *Jaïn* (b), & que les François appellent *Portugadi* (c) du nom d'une Ville qui lui

(v) C'eft le Royame de Hoval, qu'on s'eft accoutumé à nommer Sénégal, parce qu'il eft le premier fur la Rivière.

(x) Le Maire dit que c'eft le Mill qui lui manque. R. d. E.

(y) C'eft apparemment les Saracolez, dont on a parlé.

(z) Il faut croire que c'eft ici *Guialou*, qui fe trouve dans la Carte de De Lifle.

(a) On a vû dans plufieurs endroits que c'eft le *Damel*, Roi de Kayor.

☞ (b) C'eft fans doute le *Tin*, [titre que Brue donne au Roi de Kayor.]

(c) C'eft Portodali *ou* Portugal. R. d. T.

Le Maire. 1683.

lui appartient. Il s'étend l'espace de dix ou douze lieuës au long des Côtes, & de cent dans les terres. Le Maire ne put apprendre quel est le titre du Roi des Barbesins (*d*) ou de (*e*) Joval, mais il assûre que ses Etats ont à peu près la même étendue que ceux de Jaïn.

(*d*) C'est le Roi de Salum, dont le titre est le *Bur*. Voyez le premier & le second Chapitre du VII. Livre.

(*e*) C'est Joal ou Joalli. R. d. T.

CHAPITRE X.

Observations sur les Jalofs, particulièrement sur ceux qui sont voisins de la Gambra.

Introduction.

La partie d'Afrique qui tombe dans la division de cet Ouvrage, est celle qui est située entre le huitième & le dix-huitième degré de Latitude du Nord, & entre la trentième minute & le dix-sept ou dix-huitième degré de Longitude, dont elle contient dix degrés du Sud au Nord, & dix-sept ou dix-huit de l'Ouest à l'Est. Elle est bornée au Nord par *Zara*, ou *Sarra*, qu'on nomme communément le Désert de Barbarie, à l'Est de la Nigritie. Ses bornes au Sud, sont la Guinée; & à l'Ouest, la Mer ou l'Océan Atlantique.

Combien l'Afrique est peu connue.

Quoique cette partie de l'Afrique soit plus fréquentée par les Européens qu'aucune de celles qui sont au-dessus de la Barbarie & de l'Egypte, la connoissance que nous en avons se réduit presqu'uniquement aux Côtes, & à quelques Rivières telles que le Sénégal & la Gambra. On connoît si peu l'intérieur des terres, qu'on ne peut parler avec certitude de leur situation, de leur étendue & de leurs limites. On doit même présumer, de la confusion, des doutes & des contradictions qui se trouvent dans les Ecrivains qui nous les ont représentées, qu'il y a quantité de Régions considérables dont le nom est inconnu à l'Europe. En un mot l'Afrique est presqu'ignorée, en comparaison de l'Asie & de l'Amérique, quoiqu'elle leur soit à peine inférieure pour la variété & le mérite de ses productions.

Raison pour laquelle ses Peuples le sont mieux.

Division Générale.

Cependant, comme c'est connoître une Nation entière que d'en bien connoître une partie, il est plus aisé de donner une juste idée des Peuples qui sont compris dans cette division, que des Pays qu'ils habitent. Les principaux sont les Jalofs, les Foulis & les Mandingos. Les Foulis possèdent les terres qui sont dans l'intérieur du Continent sur les deux bords du Sénégal, c'est-à-dire au Nord & à l'Est. Les Jalofs sont situés, partie au Sud des Foulis, & partie à l'Ouest, au long de l'Océan; & de ce dernier côté, ils occupent dans un ou deux endroits, tout l'espace qui est entre le Sénégal & la Gambra. Les Mandingos sont au Sud & à l'Est des Jalofs, se répandant des deux côtés de la Gambra, depuis sa source, peut-être, jusqu'à la Mer. Comme ils sont mêlés, par-tout, des deux autres Nations, il semble, sur-tout vers la Côte, qu'ils n'y sont venus qu'après elles; & cette conjecture est fortifiée par leur couleur, qui est un brun foncé, au lieu que celle des autres Habitans de cette partie de l'Afrique, & au Sud jusques vers le Cap de Bonne-Espérance, est tout-à-fait noire. On a déja parlé, dans le Livre précédent, des Jalofs, des Foulis

Foulis & des Mandingos, aussi-bien que des Saracolez, des Sérères, des Flups, des Bagnons, des Papels, des Biafaras, &c. de plusieurs Nations moins considérables, à l'occasion même de leurs Pays dont on a donné la description. Mais comme les trois premières sont établies au Sud comme au Nord, avec quelque différence dans le caractère & dans les usages; & que le côté du Sud est proprement le Pays des Mandingos, auxquels on ne s'est encore arrêté que fort superficiellement, on va réunir d'autres éclaircissemens qui se trouvent dans les Voyageurs, sur-tout dans ceux qui ont fait la matière de ce Livre. Ces observations seront suivies de l'Histoire Naturelle des Pays, dans les mêmes limites. Mais le Lecteur doit être averti que les productions particulières à chaque Pays, ayant déja paru sous le titre du Canton qui les produit, on ne rassemblera ici que celles qui sont communes à toutes les parties de la Région, ou du moins au plus grand nombre.

INTRODUCTION.

§. I.

Usages & Mœurs des Jalofs.

JALOFS.

LES *Jalofs*, ou les *Jolloifs*, qu'on appelle aussi *Ghiolofs*, habitent, suivant (a) Moore, au Nord de la Rivière de Gambra, d'où ils s'étendent fort loin dans les terres, & même jusqu'à la Rivière du Sénégal. Ils sont plus noirs, & plus beaux dans leur noirceur, que les Mandingos ou les Flups. Ils n'ont ni le nez large, ni les grosses lévres, qui sont des attributs particuliers à ces deux Nations. Enfin Moore assûre qu'ayant vû un grand nombre des Habitans de cette Contrée, il n'y en a point qui approchent des Jalofs pour la noirceur de la peau & la beauté des traits du visage. Leur inclination les porte généralement aux Armes. Il y a des usages établis, parmi eux, pour entretenir leur humeur fière & Martiale. Tous les Auteurs ne distinguent pas aussi exactement que Moore, les Jalofs, des Mandingos, & des autres Négres à nez plat qui sont mêlés parmi eux, sur-tout au long de la Côte qui est entre la Gambra & le Sénégal. Ceux mêmes qui les distinguent de nom, sont sujets à les confondre dans leur description. Ils paroissent persuadés qu'un nez plat & des lévres épaisses, sont des qualités inséparables de ces Nations; & que s'il s'y trouve des Négres d'une autre forme, c'est un effet du hazard.

Leur couleur & leur figure.

BARBOT parlant, en général, des Négres de ces quartiers, dit qu'ils (b) sont d'un extrêmement beau noir, droits, bien-faits, agiles & robustes; que leurs dents sont blanches & bien rangées, leur nez plat, & leurs lévres épaisses. Il semble qu'on peut conclure de cette description, que les Jalofs des environs du Sénégal, sur-tout ceux de la Côte, ont les traits différens de ceux des terres & du voisinage de la Gambra. Cependant Villault représentant la figure des Habitans de Rufisco, ou Rio Fresco, près du Cap-Verd, assûre qu'il ne (c) s'en trouve pas beaucoup qui ayent le nez plat; & Le Maire, qui ne parle que de nez plats & de grosses lévres, comme si l'on n'en voyoit pas d'autres sur cette Côte, déclare qu'il ne s'est point apperçu qu'on estimât beaucoup

Comparaisons de couleur & de figure entre les Négres.

(a) Voyage de Moore, pag. 30. & suiv. pag. 34.
(b) Description de la Guinée par Barbot, (c) Voyage de Villault en Guinée, pag. 27.

JALOFS.

Leurs idées de beauté.

beaucoup parmi eux cette forme des lévres & du nez. Au contraire, il prétend qu'à l'exception de la couleur, ils ont les mêmes idées de beauté que les François; qu'ils aiment de beaux yeux, une petite bouche, de belles lévres (*d*), & un nez bien proportionné. Quoiqu'il en soit, on doit s'attendre à trouver dans les Pays qui appartiennent aux Mandingos, ou dans lesquels il se trouve un mélange de Jalofs, les traits les plus communs à leur Nation.

Mauvaises qualités des Jalofs.

LES Négres des Côtes, suivant Barbot, sont doux & civils. Leur constitution est forte & vigoureuse. Mais ils sont débauchés & paresseux à l'excès; ce qui les rend pauvres & misérables. Ils sont impudens, lâches, vindicatifs, orgueilleux, passionnés pour les louanges, déréglés dans leurs expressions; menteurs, gourmands, lascifs, si intempérans, qu'ils boivent l'eau-de-vie comme de l'eau; enfin trompeurs dans le Commerce. Ils sont capables de voler & d'assassiner sur le grand chemin, plûtôt que de s'occuper d'un travail honnête. Ils ne font pas difficulté d'enlever les Habitans des Villages voisins & de les vendre pour l'Esclavage. Ceux de Joalli, de Portodali & d'Yaca sont les plus grands Voleurs du monde. Ceux d'Yaca particuliérement ont tant d'adresse à dérober, qu'ils volent un Européen, en face, sans qu'il s'en apperçoive. Ils tirent avec le pied ce qu'ils veulent lui prendre & le ramassent par derrière (*e*).

Avec quelle adresse ils dérobent.

LABAT fait la même remarque sur les Jalofs du Sénégal. Ce (*f*) n'est pas sur les mains d'un Voleur qu'il faut avoir les yeux ouverts, c'est sur ses pieds. Comme la plûpart des Négres marchent pieds nuds, ils acquièrent autant d'adresse dans cette partie, que nous en avons aux mains. Ils ramassent une épingle à terre. S'ils y voyent un morceau de fer, un couteau, des cizeaux, & toute autre chose, ils s'en approchent, ils tournent le dos à la proie qu'ils ont en vûe, ils vous regardent en tenant les mains ouvertes. Pendant ce temslà, ils saisissent l'instrument avec le gros orteil, & pliant le genou, ils levent le pied par derrière jusqu'à leurs pagnes, qui servent aussi-tôt à cacher le vol; & le prenant avec la main, ils achèvent de le mettre en sûreté.

Sans probité, même entr'eux.

ILS n'ont pas plus de probité à l'égard de leurs Compatriotes de l'intérieur des terres, qu'ils appellent Montagnards: lorsqu'ils les voyent arriver pour le Commerce, sous prétexte de servir à transporter leurs marchandises ou de leur rendre l'office d'Interprétes, ils leur dérobent une partie de ce qu'ils ont apporté (*g*).

Ils se vendent les uns les autres.

LEUR avidité barbare va bien plus loin; car il s'en trouve qui vendent leurs enfans, leurs parens, & leurs voisins. Barbot en rapporte (*h*) plusieurs exemples. Pour cette perfidie, ils s'adressent à ceux qui ne peuvent se faire entendre des François. Ils les conduisent au Comptoir, pour y porter quelque chose, & feignant que ce sont des Esclaves achetés, ils les vendent, sans que ces malheureuses victimes puissent s'en défier, jusqu'au moment qu'on les enferme ou qu'on les charge de chaînes. Le Maire raconte à cette occasion une (*i*) Histoire fort comique. Un vieux Négre ayant résolu de vendre son fils,

(*d*) Le Maire, *ubi sup.* pag. 161. Edit. d'Amsterdam.
(*e*) Barbot, *ubi sup.*
(*f*) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 170. & *suiv.*
(*g*) Barbot, pag. 34.
(*h*) *Ubi sup.* pag. 47.
(*i*) Voyage de Le Maire. pag. 82.

fils, le conduisit au Comptoir. Mais le fils, qui se défia de ce dessein, se hâta de tirer un Facteur à l'écart, & de vendre lui-même son père. Lorsque le vieillard se vit environné de Marchands, prêts à l'enchaîner, il s'écria qu'il étoit le père de celui qui l'avoit vendu. Le fils protesta le contraire, & le marché demeura conclu. Mais celui-ci retournant en triomphe, rencontra le Chef du Canton, qui le dépouilla de ses richesses mal-acquises, & le vint vendre au même marché.

Un fils vend son père.

Quantité de petits Négres des deux séxes sont enlevés tous les jours par leurs Voisins, lorsqu'ils s'écartent dans les bois, sur les chemins, ou dans les Plantations, suivant l'usage d'employer les enfans à chasser les Oiseaux qui viennent manger le millet & les autres grains. Dans les tems de famine, un grand nombre de Négres se vendent eux-mêmes, pour s'assûrer du moins la vie. La disette fut si grande dans ce Pays en 1681, que Barbot auroit eu des Esclaves en abondance, si les provisions n'eussent pas manqué dans l'Isle même de Gorée.

Ils enlévent les enfans. Ils se vendent eux-mêmes.

Le même Auteur dit qu'ils sont fort livrés à la Sorcellerie. Ils l'éxercent par le ministère de leurs Prêtres, qui s'attribuent le pouvoir de commander aux Serpens & aux Monstres. *Walla Filla*, ancien Roi de Joala, qui passoit pour le plus grand Magicien & le plus redoutable empoisonneur du Pays, sçavoit, disent les Négres, rassembler dans un moment, par cet art, toutes ses Forces (*k*) Militaires, à quelque distance qu'elles fussent de lui.

Roi Négre crû Magicien.

Le Maire observe que les Interprétes Négres sont rarement capables de rendre le sens de ce qu'ils entendent, & que par leurs infidélités ou leurs méprises, ils jettent de l'embarras dans tous les marchés. Si les Négres reconnoissent qu'ils vous sont utiles, ils deviennent tout-à-fait insuportables. Ils sont dans une Yvresse continuelle. L'eau-de-vie, qu'ils se procurent avec tant de peines & de frais, est prodiguée lorsqu'ils l'ont obtenue. Le vin de Palmier n'est pas si commun dans ces Cantons, qu'ils puissent l'avoir en abondance. Mais de quelque liqueur qu'ils s'enyvrent, ils perdent entièrement la raison dans l'Yvresse, & deviennent des Bêtes furieuses. Il n'ont aucune notion de la nécessité de restituer, ni la moindre teinture des devoirs civils. Leur ignorance est si grossière, qu'à peine comprennent-ils que deux & deux fassent quatre. Ils ne connoissent ni leur âge, ni les jours de la semaine, pour lesquels ils n'ont pas même de noms. La seule vertu qu'on puisse leur attribuer est l'Hospitalité. Ils ne laissent jamais partir un Etranger sans l'avoir fait manger & boire. Ils le pressent de passer quelques jours avec eux. Mais ils ont soin de cacher leur eau-de-vie à leurs Hôtes, parce qu'ils auroient honte de leur en refuser: ce qui n'empêche pas qu'ils ne dérobent aux Montagnards une partie de celle qu'ils reçoivent pour leurs marchandises.

Stupidité des Interprétes Négres.

La seule vertu des Négres est l'Hospitalité.

Leur pauvreté est extrême. Ils ont pour tout bien quelques Bestiaux. Les plus riches n'en ont pas plus de quarante ou cinquante, avec deux ou trois chevaux, & le même nombre d'Esclaves. Il est très-rare qu'on leur trouve de l'Or, pour (*l*) la valeur d'onze ou douze pistoles.

Dans quelques Pays des Négres, la Couronne est héréditaire. Dans d'autres elle est élective. A la mort d'un Prince héréditaire, c'est son frère, & non

Leurs usages pour la succession au Trône Royal.

(*k*) Barbot *ubi sup.* pag. 47.

(*l*) Le Maire, *ubi sup.* pag. 125. & *suiv.*

JALOFS.

non son fils, qui lui succéde. Mais après la mort du frère, le fils est rappellé au Trône, & le laisse de même à son frère. Dans quelques Pays héréditaires, c'est au premier neveu par les sœurs que tombe la succession, parce que la propagation du Sang Royal est certaine par cette voie.

Dans les Royaumes Electifs, trois ou quatre des plus grands personnages de la Nation, s'assemblent après la mort du Roi pour lui choisir un successeur, & se réservent le pouvoir de le déposer ou de le bannir, lorsqu'il manque à ses obligations. Cet usage devient la source d'une infinité de guerres civiles, parce qu'un Roi déposé (m) entreprend ordinairement de se rétablir malgré les constitutions.

Le Gouvernement de Kayor, dont le Roi porte le titre de Damel, est Monarchique & héréditaire, dans l'ordre des Neveux par les sœurs. [Dès qu'un Prince est monté sur le trône, on vient le féliciter sur son bonheur; car comme tous les Frères prétendent également à l'Empire, c'est celui qui a le plus de Forces, ou les plus heureux succès, qui s'en empare.]

Autorité Despotique des Rois.

Le Maire juge qu'il n'y a point dans l'Univers, d'autorité plus absolue & plus respectée que celle de ces Monarques Négres. Elle ne se soûtient que par la rigueur. Les punitions, pour les moindres défauts de respect ou d'obéissance, sont la mort, la confiscation des biens, & l'Esclavage de toute la famille du coupable. Le Peuple est moins à plaindre que les Grands, parce que dans ces occasions (n), il n'a que l'Esclavage à redouter. Barbot raconte que sous les plus légers prétextes, sans égard pour le rang ni pour la profession, un Roi fait vendre à son gré ses Sujets. L'Alkade de Rufisco vendit aux François de Gorée, par l'ordre exprès du Damel, un Marbut qui avoit manqué à quelque devoir du Pays. Ce malheureux Prêtre fut plus de deux mois sur le Vaisseau, sans vouloir prononcer une parole. Comme la volonté des Princes est une loi souveraine, ils imposent des taxes arbitraires, qui réduisent tous leurs Sujets à la dernière pauvreté.

Aussi-tôt qu'un Négre est revêtu de l'autorité Royale, tous les autres le regardent avec une profonde vénération; & de son côté, il prend un air de hauteur (o) & d'empire, qui devient bien-tôt une véritable tyrannie. Dans le Royaume de Barsalli, il n'y a que le Roi & sa famille qui ayent le droit de coucher sous des *Tendres*, espèce d'étoffes qui servent de défense contre les Mouches & les Mosquites. L'infraction de cette loi est punie de l'Esclavage. Un Jalof qui auroit la hardiesse de s'asseoir, sans ordre, sur la même natte que la famille royale, est sujet au même châtiment (p).

Hauteur du Damel dans ses audiences.

Les Peuples du Damel n'approchent de lui qu'avec beaucoup de peine & de circonspection. L'entrée de ses appartemens n'est accordée qu'à un petit nombre de Grands qu'il honore de cette distinction. Lorsqu'un Seigneur, de ceux mêmes qui lui appartiennent par le sang, obtient d'être reçu à l'audience, il se dépouille de sa robe en entrant dans la cour, & demeure nud depuis la tête jusqu'à la ceinture. Ensuite avançant vers le Roi, [qui n'accorde ces audiences que devant la porte du Palais,] il se met à genoux à quelque distance, baisse la tête, & prend de chaque main une poignée de sable, dont il

(m) Barbot, *ubi sup.* pag. 55.
(n) Le Maire, *ubi sup.* pag. 171. & *suiv.*
(o) Barbot, *ubi sup.* pag. 47 & 57.
(p) Moore, *ubi sup.* pag. 213.

il se couvre la tête & le visage. A mesure qu'il approche, il répète (q) plusieurs fois la même cérémonie. Enfin s'agenouillant à deux pas du Monarque, il explique les raisons qui lui ont fait desirer une audience. Après ce compliment, il se lève sans ôser jetter les yeux devant lui. Il tient les bras étendus vers ses genoux, & de tems en tems il se jette de la poussière sur le front. Le Roi paroît l'écouter peu, & tourne (r) son attention sur quelque bagatelle qui l'amuse. Cependant il prend un air fort grave à la fin de la harangue; & sa réponse est un ordre auquel les supplians n'osent répliquer. Ils se confondent ensuite dans la foule des Courtisans.

JALOFS.

Les Rois sont plus humains & plus simples sur la Gambra.

QUOIQUE les Rois ne soient pas moins absolus sur la Gambra, ils ont moins de faste dans le cérémonial & dans les habits, excepté dans certaines occasions solemnelles. Leurs richesses, à la plûpart, ne consistent qu'en Chameaux, en Dromadaires, en Bœufs & en Chévres, avec du millet & du fruit. Dans les audiences qu'ils donnent aux Européens, ils se parent avec plus de soin. On les trouve ordinairement couverts d'une robe rouge ou bleuë, à laquelle sont attachées des queuës d'Eléphans, ou d'autres Bêtes sauvages, de petites sonnettes, des brins d'yvoire & de corail, &c. Ils portent sur la tête un bonnet d'osier, orné de petites cornes de Boucs, & d'Antilopes ou de Gazelles. Leur cortége est nombreux. Ils se rendent avec beaucoup de gravité, au lieu destiné pour l'audience, qui est ordinairement le dessous de quelque gros arbre; & jamais ils ne sont sans leur pipe à la bouche (s).

Audiences que le Damel accorde aux Etrangers.

LORSQUE le Damel reçoit les Etrangers, il est environné de ses Gardes, armés de leurs zagayes. Le Roi de Joala entretient communément une garde de cinq cens hommes, divisés en trois corps, au travers desquels les Etrangers passent pour arriver à l'appartement du Roi. Dans les cours, on a soin de faire paroître quinze ou vingt Chevaux, assez mal harnachés, & couverts de Grisgris (t). Dans ces audiences, les Arabes & les Marbuts ont beaucoup plus de liberté que les Négres; mais les François en ont plus que les uns & les autres. A leur approche, ils font une révérence au Prince, qui leur tend ordinairement la main. Ensuite s'asseyant, suivant l'usage commun du Pays, sur un lit couvert d'une courte-pointe de cuir rouge, sans cesser de tenir sa pipe à la bouche, il les fait asseoir près de lui, & leur demande ce qu'ils ont apporté; car on n'approche jamais des Rois Négres sans quelque présent (v). Dans le Royaume de Barsalli, les présens établis, pour un Européen, consistent en dix, quinze ou vingt barres de fer, quelques flacons d'eau-de-vie, une épée, un fusil, un chapeau; c'est-à-dire, dans un de ces présens. Mais l'eau-de-vie est toûjours ce qui paroît reçu le plus volontiers, & souvent le Roi s'enyvre avant que l'audience soit finie. Sur tout le reste, il ne diffère en rien des autres Princes du Sénégal. Mais les Négres des environs de cette Rivière regardent leurs Rois comme des Sorciers & des Devins du premier ordre. Ils sont persuadés que *Magro*, anciennement Roi du grand Kassan, entretenoit un Commerce intime avec les Diables, & que, par leur secours, il pouvoit

Présens qu'on fait aux Rois Négres.

(q) Barbot, qui s'accorde là-dessus avec Le Maire, remarque que d'autres avancent continuellement à genoux, en se couvrant de terre & de sable, pour montrer qu'ils ne sont que poussière en comparaison du Roi, pag. 56.

(r) Le Maire, pag. 173.

(s) Barbot, pag. 57 & 79.

(t) *Ibid.* pag. 56.

(v) Le Maire, pag. 171.

JALOFS. voit donner tant de force à son haleine, que d'un souffle il auroit mis en piéces tout ce qui se trouvoit autour de lui. Ils croyent même qu'il faisoit sortir de la terre du feu & des flammes, lorsqu'il invoquoit les esprits infernaux (x).

C'est l'usage aussi de faire des présens aux Rois Négres, lorsqu'on reçoit leur visite, dans les Comptoirs qui ne sont pas éloignés d'eux. Ces visites sont si fréquentes, qu'elles deviennent quelquefois fort onéreuses; & l'on doit se précautionner soigneusement contre leurs nouvelles prétentions, car un éxemple suffit pour leur faire prendre droit d'éxiger les mêmes présens dans les mêmes occasions.

Leur effronterie à mandier des présens.

Labat (y) parlant des Princes Jalofs aux environs du Sénégal, les compare aux Mandians les plus effrontés. Ils joignent l'adresse à l'impudence. D'abord, ils commencent par demander quelques bagatelles, qui ne peuvent leur être d'une grande utilité, pour sonder vos dispositions. S'ils vous trouvent de la facilité à les écouter, ils deviennent aussi-tôt plus importuns, & vous mettent dans la nécessité de les satisfaire ou de rompre avec eux. La seule méthode pour s'en défendre, est de ne leur rien accorder s'ils ne l'ont demandé avec de longues instances. En général, il ne faut pas espérer de rassasier jamais leur avidité. S'ils ne peuvent vous engager à leur donner quelque chose, ils se réduisent à l'emprunter; & lorsqu'ils se voyent refusés, ils vous interdisent le Commerce, ou vous font quelque outrage. Les François se sont vû quelquefois obligés d'employer la violence pour obtenir la restitution de plusieurs emprunts forcés. Leur unique ressource étoit de piller des Villages, & d'enlever les Habitans; après quoi faisant une balance de compte avec le Roi, ils lui payoient éxactement ce qu'ils avoient pris au-delà de sa dette. Mais ces entreprises ne réussissent pas toûjours; & quand on seroit sûr de se faire payer par cette voie, on s'expose à la haine des Habitans, qui peuvent trouver tôt ou tard l'occasion de se venger.

Moyens que les François ont été forcés d'employer.

Enfin malgré leur orgueil, les Princes Jalofs sont des Mandians si peu capables de honte, que s'ils apperçoivent à l'Etranger qui les visite, quelque chose qui leur plaise, comme un manteau, des bas, des souliers, une épée, un chapeau, &c. ils demandent successivement qu'on leur permette d'en faire l'essai, & se mettent par degrés en possession de toute la parure. C'est ce qui arriva, dit Le Maire (z), au premier Député de Dancourt, qui fut ainsi dépouillé d'une veste de brocard, de ses bas, de son chapeau & de ses souliers, [de sorte qu'il seroit revenu tout nud, si par hazard il n'avoit pas porté avec lui un autre habit de moindre valeur.] Un autre Voyageur rapporte que dans une audience du Roi de Joala, ce Prince prit le chapeau d'un Religieux qui accompagnoit le Facteur François de Gorée; & que trouvant fort mauvais que le Facteur lui représentât la pauvreté des gens de cet Etat, il répondit qu'il ne souffroit pas volontiers qu'on osât lui donner des conseils. Cependant il envoya le lendemain un jeune Esclave au Religieux (a).

Un François est plaisamment dépouillé.

(x) Barbot, pag. 79.
(y) Afrique Occidentale, Vol. III, pag. 108.
(z) Le Maire, pag. 173.
(a) Barbot, pag. 56.

§. II.

Nobleſſe, Magiſtrats & Milice des Jalofs. Caractère de pluſieurs Rois.

AUX environs du Sénégal, les Jalofs ont une ſorte de nobleſſe, qu'ils appellent *Sabibobos*, comme ils donnent aux Princes du Sang Royal & aux (*a*) Grands, le nom de *Tenbalas*. Le Maire dit que le Damel a ſous lui pluſieurs Miniſtres d'Etat, qui l'aſſiſtent dans l'adminiſtration & dans l'éxercice de la Juſtice (*b*). *Kondi* (*c*) Tributaire Souverain de ce Monarque, a le commandement général des Armées, avec une autorité qui repréſente celle du grand Connétable de France. Le grand Jerafo (*d*) eſt Chef de la Juſtice dans toute l'étendue du Royaume, & fait de tems en tems la viſite des Provinces, pour écouter les plaintes & juger les différends. L'*Alkair*, ou le Tréſorier de la Couronne, éxerce le même office que le grand Jerafo, mais avec un pouvoir plus limité. Il a ſous lui tous les Alkairs ſubalternes, ou les Alkades, qui ſont les Chefs des Villages, comme les Seigneurs de Paroiſſe en France (*e*). Sahibobos & Tenhalas.

BARBOT raconte que pluſieurs grands Officiers, Civils & Militaires, ont ainſi leurs ſubalternes dans chaque Canton de l'Etat. Toutes les Villes ont leur Jerafo, comme leur Alkade ou leur Alkair. Le Kondi, qui eſt tout-à-la-fois Lieutenant-Général du Royaume & Généraliſſime des Armées, fait, en vertu de ce premier titre, la viſite des Provinces avec le grand Jerafo, ou le Chef de la Juſtice, pour ſe faire rendre compte de la conduite des Alkades. Grands Officiers & leurs Subalternes.

L'OFFICE particulier de l'Alkade conſiſte à lever les droits & les revenus royaux, dont il eſt comptable au grand Tréſorier. Son nom ſignifie Gouverneur de Ville ou de Village. Les Blancs & les Négres l'employent également. Office de l'Alkade.

VASCONCELOS, cité par Barbot, prétend que les Négres de la Côte l'emportent beaucoup dans leur Gouvernement ſur ceux du Sénégal ; qu'ils ſont plus éxacts ſur tous les devoirs de l'adminiſtration ; que leur politique eſt mieux entendue, leurs vûes de conſervation & d'aggrandiſſement plus profondes & plus ſecrétes, enfin qu'ils ont plus d'équité dans les récompenſes & les châtimens. Le Conſeil du Prince eſt compoſé des plus Anciens, & ne s'éloigne jamais de ſa perſonne. Les Juges ſont ceux à qui l'on a reconnu le plus de jugement & d'expérience (*f*). Adminiſtration du Gouvernement & de la Juſtice.

L'ÉXÉCUTION de la Juſtice ſuit immédiatement la Sentence. Un Voleur convaincu eſt puni par l'Eſclavage, & ce crime expoſe rarement le coupable à la mort. Le Maire dit (*g*) qu'un Négre accuſé, ſans pouvoir être convaincu, eſt obligé de lécher trois fois un fer brûlant. S'il réſiſte à cette épreuve, on le déclare innocent. Barbot ajoûte qu'il eſt diſpenſé du châtiment, Epreuve du feu pour le Vol.

(*a*) Barbot, pag. 58.
(*b*) *Angl.* Le Kondi, qui eſt un Prince Souverain lui-même, mais Tributaire de ce Monarque. R. d. E.
(*c*) Barbot l'appelle *Condi*.
(*d*) Labat met *Jagaraf*.
(*e*) Le Maire, pag. 114. & *ſuiv.* Il écrit *Alkairs*, *Alkadi*, *Alkadbi*, *Alkazi*. En Arabe ce mot ſignifie *Juge*.
(*f*) Barbot, pag. 35.
(*g*) *Idem*, *ibid.* & Le Maire, pag. 115.

JALOFS.

châtiment, mais que l'accusateur & lui sont également condamnés à quitter le Pays. Moore prétend que sur la Gambra l'épreuve du vol se fait avec de l'eau bouillante, & cite un éxemple qu'on a lû dans (b) son Journal. La rigueur de ces loix n'empêche pas que dans le Pays des Négres, comme dans les Régions les mieux policées, la Justice ne soit sujette à beaucoup de (i) corruption. L'intérêt & la faveur y jouent leur rôle comme en Europe. Pendant le séjour que Le Maire fit en Afrique, il arriva un événement qui marque assez combien l'intérêt a d'ascendant sur les Princes du Pays. Deux petits Rois, Oncle & Neveu, tous deux Tributaires du Damel, étant en contestation pour les droits de leur Souveraineté, résolurent de remettre la décision de leur différend au sort des Armes, ou à la Sentence du Damel; & ce Prince leur ayant fait défendre les voies violentes, ils furent obligés de venir à celle de l'autorité. Le jour marqué pour leurs explications, ils se rendirent dans une grande Place, qui est vis-à-vis du Palais Royal, tous deux accompagnés d'un nombreux cortège, qui formoit deux Bataillons, armés de dards, de fléches, de zagayes, & de couteaux à la Moresque. Ils se postèrent l'un vis-à-vis de l'autre, à trente pas de distance. Le Damel parut bien-tôt, à la tête de six-cens hommes [ornés de leurs ☞ Grisgris.] Il montoit un fort beau Cheval de Barbarie, sur lequel il alla se placer au milieu des deux Rivaux. Quoiqu'ils parlassent tous la même langue, ils employèrent des Interprétes pour s'expliquer. Le Neveu, qui étoit fils du dernier Roi, finit sa harangue en représentant, que les Domaines contestés devoient lui appartenir de plein droit, puisque le Ciel les avoit donnés à son père; & qu'il attendoit par conséquent de l'équité du Damel la confirmation d'un titre qui ne pouvoit lui être disputé sans injustice. Après l'avoir écouté fort attentivement, le Damel lui répondit d'un air majestueux: Ce que le Ciel vous a donné, je vous le donne à son éxemple. Une réponse si positive dispersa aussi-tôt le parti opposé. Les Guiriots, avec leurs instrumens & leurs tambours, célébrèrent les louanges du Vainqueur. Ils lui répétèrent mille fois que le Damel lui avoit rendu justice; qu'il étoit plus beau, plus riche, plus puissant, & plus courageux que son Rival. Mais tandis qu'il n'étoit occupé que de son bonheur, il fut surpris de s'en voir dépouillé le jour suivant. Le Damel, corrompu par des présens, révoqua la Sentence qu'il avoit portée (k), & rétablit l'Oncle à la place du Neveu. Ce revers de fortune fit changer d'objet aux chants des Guiriots. Toutes leurs louanges furent pour celui qu'ils avoient décrié par leurs satires.

Effet de l'intérêt sur Princes Négres.

Occasions & forme des guerres entre les Négres.

Les Rois Négres entreprennent la guerre sur les moindres prétextes. Lorsqu'elle est résolue, le Kondi assemble les Troupes, qui ne montent guéres à plus de quinze cens hommes. Aussi les batailles ne sont-elles que des escarmouches. Dans tout le Royaume du Damel à peine se trouveroit-il assez de Chevaux pour former deux cens hommes de Cavalerie. Ce Prince n'a pas besoin de provisions de bouche quand il est en campagne. Toutes les femmes lui fournissent des vivres sur son passage. On lui sert quelquefois cinquante plats de Kuskus, assaisonnés de diverses façons. Il garde pour son propre usage ce-

(b) Voyez ci-dessus sa Relation.
(i) Barbot, pag. 58.
(k) L'injustice étoit d'autant plus atroce, que le Damel avoit d'abord reçu des présens de l'autre, & qu'il ne paroît pas qu'ils eussent été restitués.

JALOFS.

ce qui flatte son goût, le reste est distribué à ses gens, qui n'en demeurent pas moins affamés (l).

Armes de la Cavalerie.

Les Armes de la Cavalerie sont la zagaye, sorte de javeline, mais fort longue; & trois ou quatre dards, de la forme des fléches, avec cette différence que la tête en est plus grosse, & qu'étant dentelée, elle déchire la blessure lorsqu'on la retire après le coup. Tous les Cavaliers sont si chargés de Grisgris, qu'ils ne peuvent faire quatre pas s'ils sont démontés. Ils lancent assez loin leurs zagayes. Avec ces armes, ils ont un cimeterre, un couteau à la Moresque, long d'une coudée sur deux doigts de largeur, & un bouclier rond, composé d'un cuir fort épais Quoique chargés de tant d'Instrumens, ils ont les bras & les mains libres; de sorte qu'ils peuvent charger avec beaucoup de vigueur.

Armes de l'Infanterie.

L'Infanterie est armée d'un cimeterre, d'une javeline, & d'un carquois rempli de cinquante ou soixante fléches empoisonnées, dont les blessures causent infailliblement la mort, pour peu que les remédes soient différés. Les dens ou barbes de ces fléches ne causent pas des effets moins dangereux, puisque ne pouvant être retirées, il faut qu'elles traversent la partie dans laquelle elles sont entrées. L'arc est composé d'un roseau fort dur, qui ressemble au *Bambu.* La corde est d'une autre (m) sorte de bois, qui est jointe à l'arc avec beaucoup d'art. Les Négres, en général, se servent de leurs arcs avec tant d'adresse, que de cinquante pas ils sont sûrs de fraper un écu. Ils marchent sans ordre & sans discipline, au milieu même du Pays qu'ils attaquent. Leurs Guiriots les excitent au combat par le son de leurs Instrumens.

Leurs combats.

Lorsqu'ils sont à la portée de leurs Armes, l'infanterie fait une décharge de ses fléches, & la Cavalerie lance ses dards. On en vient ensuite à la zagaye. Ils épargnent néanmoins leurs ennemis, dans l'espérance de faire un plus grand nombre d'Esclaves. C'est le sort de tous les prisonniers, sans exception d'âge & de rang (n). Malgré les ménagemens qu'ils observent dans la mêlée, comme ils combattent nuds & qu'ils sont forts adroits, leurs guerres sont toûjours fort sanglantes. D'ailleurs ils aiment mieux perdre la vie que de s'exposer au moindre reproche de lâcheté, & ce motif les anime autant que la crainte de l'Esclavage (o).

Leurs raccommodemens.

Si le premier choc ne décide pas de la victoire, ils renouvellent souvent le combat pendant plusieurs jours. Enfin lorsqu'ils commencent à se lasser de verser du sang (p), ils envoyent, de chaque côté, des Marbuts pour négocier la paix; & s'ils conviennent des articles, ils jurent sur l'Alkoran & par Mahomet d'être fidéles à les observer. Il n'y a jamais de composition pour les prisonniers. Ceux qui ont le malheur d'être pris, demeurent les Esclaves de celui qui les a touchés le premier (q).

Caractère de plusieurs Rois Jalofs.

Le Maire & Moore nous tracent le caractère des Princes qui régnoient sur les Jalofs pendant qu'ils étoient l'un & l'autre en Afrique. On a déja remarqué que Le Maire donne au Royaume de Hoval le nom de Royaume du Sénégal.

(l) *Angl.* Qui souvent, n'ont pas moins d'appetit après, qu'avant le repas. R. d. E.

(m) Jobson prétend que c'est du même bois.

(n) *Angl.* sans distinction de rang. R. d. E.

(o) Le Maire, pag. 119. & *suiv.*

(p) *Angl.* Lorsqu'ils sont las de combattre. R. d. E.

(q) Le Maire, pag. 50.

JALOFS.

Le Brak, Roi de Hoval.

négal. [Cet Etat considérable autrefois, l'étoit peu, en 1682. Son Roi, qui porte le titre de Brak, étoit alors un brave guerrier; mais, faute de puissance, il devint Tributaire d'un autre. Ses Terres prennent une quarantaine de lieuës le long de la Rivière, sur dix ou douze de large, outre quelques petits Domaines, aux environs, de son Embouchure. Quoique fort absolu, ce Prince] est si pauvre, qu'il manque souvent de millet pour sa nourriture. Il aime les Chevaux jusqu'à se priver du nécessaire pour fournir à leur entretien. Il leur donne le grain dont il devroit se nourrir, & se contente ordinairement d'une pipe de tabac & de quelques verres d'eau-de-vie. Mais il n'en est pas moins absolu dans son Gouvernement. La nécessité le force souvent de faire des incursions dans les Cantons les plus foibles de son Voisinage, où il enléve des Bestiaux & des Esclaves, qu'il vend aux François pour de l'eau-de-vie. Lorsqu'il voit baisser sa provision de cette liqueur, il enferme le reste dans une petite cantine, dont il donne la clef à quelqu'un de ses favoris, avec ordre de la porter à vingt ou trente lieuës de sa demeure, pour se mettre lui-même dans la nécessité de s'en priver. S'il exerce sa tyrannie sur ses Voisins, il garde bien moins de ménagement pour ses propres Sujets. Son usage est d'aller de Ville en Ville, avec toute sa Cour, qui est composée d'environ deux cens Négres, la plûpart infectés de tous les vices des Blancs, & de demeurer dans chaque lieu jusqu'à ce qu'il en ait mangé toutes les provisions. Ceux qui ont la hardiesse de s'en plaindre sont vendus pour l'Esclavage (r).

Le Damel, Roi de Kayor.

Le Damel, ou le Roi de Kayor, qui est au Sud de Hoval, n'étoit pas moins passionné que le Brak pour les liqueurs fortes. Comme les Facteurs François ne paroissoient devant lui que pour lui demander quelque faveur, ou pour lui faire quelques plaintes de ses Officiers, ils n'y alloient jamais les mains vuides. Leurs présens ordinaires étoient dix ou douze pots d'eau-de-vie, quelques livres de sucre, [quelques têtes d'oiseaux] cinq ou six aunes de toile, & quelques piéces (s) de corail. Aussi long-tems qu'il lui restoit de l'eau-de-vie, il ne cessoit pas d'être yvre. Il n'en faloit point attendre de réponse avant qu'il eut vuidé son baril. Lorsque la raison commençoit à lui revenir, il faisoit présent au Facteur, dans son audience de congé, d'un ou de deux Esclaves qu'il faisoit enlever dans quelque Village voisin; & malheur à ceux qui tomboient alors entre les mains de ses Gardes, car ils prenoient sans choix les premiers venus.

Avec quelque soin qu'on se fournisse de vivres, lorsqu'on sollicite quelque faveur à cette Cour, on est toûjours exposé à manquer du nécessaire, parce que le Roi demande aux Européens la moitié de leurs provisions & qu'il en mange la meilleure partie. En récompense, il leur donne un quartier de Chameau, dont la chair est fort coriasse, & quelques plats de kuskus, avec du vin de Palmier (t).

Caractère du Roi de Barsalli.

Les Jalofs, qui bordent immédiatement la Gambra, habitent les Royaumes de Barsalli & du bas Yani. Moore nous apprend que le nom de famille du Roi de Barsalli est *N'jai*. Il gouverne avec une autorité absolue, & sa famille est si respectée, que tous ses Peuples se prosternent, la face en terre, lorsqu'ils paroissent devant quelque personne de son sang. Cependant il vit dans l'égalité

(r) *Ibid.* pag. 116.

(s) Barbot ajoûte, quelques bottes d'ail.

(t) Le Maire, pag. 109, & *suiv.*

l'égalité avec sa Milice. Chaque Soldat a la même part au butin de la guerre, & le Roi ne prend que ce qui est nécessaire à ses besoins. Cette loi, qu'il s'est imposée, ne lui permet guères de quitter les armes, car aussi-tôt qu'il a consommé les fruits d'une guerre, il est obligé, de chercher quelque nouvelle proie, [ou chez ses Ennemis, ou dans ses propres Etats, sans quoi ses gens pouroient bien le vendre lui-même, faute d'autre butin; comme cela est arrivé plus d'une fois.] Toute sa Cour fait profession comme lui de la Religion Mahométane; ce qui ne les empêche pas d'aimer beaucoup les liqueurs fortes. Le Roi ne peut vivre sans eau-de-vie. Dans les momens qu'il n'est pas tout-à-fait yvre, il fait les prières de sa Religion. Son habillement, comme celui de la plûpart des Rois du Pays, est une espèce de surplis, qui ne descend pas plus bas que les genoux, avec des hautes-chausses de la même étoffe, larges de sept aunes, mais froncées à la ceinture. Il a les jambes nues, excepté lorsqu'il monte à cheval. Il porte aux pieds des sandales, & sur la tête un petit bonnet de coton. On ne le voit guères sans boucles d'Or aux oreilles. La plûpart des Jalofs portent des habits & des bonnets blancs, parce qu'étant fort noirs, cette couleur relève beaucoup leur figure. En 1732, c'est-à-dire, (v) dans le tems que Moore étoit en Afrique, le Roi de Barsalli étoit un Prince de haute taille, d'une humeur si emportée, qu'au moindre ressentiment il ne faisoit pas difficulté de tirer sur celui dont il se croyoit offensé. L'Auteur n'ajoûte pas si c'étoit un coup de flèche ou d'arme à feu; mais cette fureur étoit d'autant plus dangereuse que le Roi tiroit fort adroitement. Quelquefois, lorsqu'il se rendoit, sur une Chaloupe de la Compagnie, à Kahone, qui étoit une de ses propres Villes, il se faisoit un amusement de tirer sur tous les Canots qui passoient, & dans la journée, il tuoit toûjours un homme ou deux. Quoiqu'il eut un grand nombre de femmes, il n'en menoit jamais plus de deux avec lui. Il avoit plusieurs frères, mais il étoit rare qu'il leur parlât, ou qu'il les reçût même dans sa compagnie. S'ils obtenoient cet honneur, ils n'étoient pas dispensés de la loi commune, qui oblige tous les Négres à se jetter de la poussière sur le front lorsqu'ils approchent de leur Roi. Cependant ils sont les héritiers de la Couronne après lui. Mais, dans le Royaume de Barsalli, elle est ordinairement disputée par les enfans du Roi mort, & c'est au plus fort qu'elle demeure (x).

JALOFS.

Sa figure & son humeur.

KAHONE, résidence ordinaire des Rois de Barsalli, est située près de la Mer, à cent milles de Joar, qui est une autre Ville du même Royaume sur le bord de la Gambra. Lorsque le Roi manque d'eau-de-vie, [ou d'autres provisions,] il fait prier le Gouverneur de Jamesfort, de lui envoyer une Chaloupe avec des marchandises. On ne manque point de le satisfaire; & jusqu'à l'arrivée de la Chaloupe, il se hâte de piller quelque Ville des Pays voisins (y), pour se fournir d'une provision d'Esclaves. Les marchandises qu'il demande sont ordinairement de l'eau-de-vie, de la poudre à tirer, des bales, des armes à feu, des coutelas, du corail & de l'argent pour ses femmes & ses maîtresses. S'il n'a pas de guerre avec ses Voisins, c'est sur ses propres Villes qu'il

Sa dureté pour ses propres Sujets.

(v) Moore, pag. 213, & *suiv.*

(x) *Au lieu de ces trois dernières lignes il y a dans l'Anglois.* Dès que le Roi est mort, ses Frères & ses Enfans courent aux armes pour se disputer la Couronne, & c'est au plus fort qu'elle demeure. R. d. E.

(y) *Angl.* quelque Ville ennemie. R. d. E.

JALOFS.

Bumeys, Gouverneurs de ses Provinces.

qu'il tourne ses ravages, & ses Sujets sont vendus sans pitié. Ses forces sont considérables. Il a divisé ses Etats en plusieurs Provinces, où il établit des Gouverneurs, qui se nomment *Bumeys* (z), & qui lui rendent un hommage annuel. Ces Bumeys sont puissans, & traitent le Peuple à leur gré. Mais la terreur qu'ils inspirent par leur pouvoir, n'empêche pas qu'ils ne soient aimés. Les autres Rois Négres prennent les avis de leurs Sujets, & n'entreprennent presque rien d'important sans les avoir consultés. Mais le Roi de Barsalli est si absolu, qu'il ne reçoit pas d'autres conseils que ceux de son premier Ministre, [c'est-à-dire de son premier Esclave] qui est tout-à-la-fois le ☞ Général de ses Troupes, & l'Interpréte de tous les ordres de son Maître. Il se nomme *Ferbro*, [comme qui diroit, Le Grand Ecuyer.] Un autre de ses ☞ Offices, est de porter l'épée du Roi dans un grand fourreau d'argent qui pèse beaucoup.

Le Ferbro, son principal Ministre.

Régime de ce Prince.

Le régime du Roi est de dormir tout le jour jusqu'au coucher du Soleil. Il se lève alors, mais c'est pour boire, & manger jusqu'au jour. Quand il est bien fourni de liqueurs fortes, il passe cinq ou six jours consécutifs à boire, sans manger un seul morceau. C'est cette passion effrénée pour l'eau-de-vie, qui expose sans cesse ses Sujets à l'Esclavage. Souvent il s'approche d'une Ville, pendant le jour, avec une partie de ses Troupes, & feignant de se retirer, il y retourne pendant la nuit pour y mettre le feu. Ses gens, entre lesquels il a distribué les postes, se saisissent des Habitans qui sortent pour se garantir des flammes. Il leur fait lier les mains derrière le dos, & sur le champ il se rend à Joar (a) ou à Kahone pour les vendre.

Ses trois Frères.

Portrait de Haman Seaka.

Ce Monarque de Barsalli avoit trois frères, dont l'un, nommé *Bumey Haman Seaka*, étoit un Prince de taille médiocre, mais extrêmement bien prise, & d'une fort belle physionomie (b). Il avoit les dents fort blanches, la peau très-noire, le nez assez long (c) & les lévres minces; de sorte qu'à l'exception de la couleur, il avoit tous les traits d'un Européen. On peut dire la même chose de la plûpart des Jalofs. Le Prince Haman Seaka étoit vêtu d'une robe de coton, à manches ouvertes. Ses hautes-chausses [étoient de même ☞ étofe &] tomboient jusqu'aux genoux. Il avoit ordinairement les jambes & les bras nuds, la tête couverte d'un petit bonnet de coton blanc, & des pendans d'Or aux oreilles. Il montoit un Cheval blanc de lait, d'une grande beauté, haut de seize paumes, avec la crinière longue & une des plus belles queuës du monde. La bride étoit de cuir rouge, plaquée d'argent, à la manière des Mores. La selle étoit de la même matière, & le pommeau (d) assez élevé. Le poitrail étoit aussi de cuir rouge, avec une plaque d'argent relevée en bosse. Mais les Négres n'usent point de croupière. Les étriers de Haman étoient courts, de la largeur & de la longueur de ses pieds; de sorte qu'il pouvoit se lever facilement, & s'y soûtenir en courant à toutes brides, tirer un fusil, lancer son dard ou sa zagaye, avec autant de liberté qu'à pied. Il portoit toûjours à la main une lance ou une demi-pique, de douze pieds de long, qu'il tenoit droite, & appuyée par le bas sur son étrier, entre ses orteils. Mais lorsqu'il éxerçoit son cheval, en lui faisant faire des courbettes,

Beauté de son Cheval.

(z) L'original porte *Boomies*.
(a) Moore, pag. 85, & *suiv*.
(b) *Angl*. vif & de bon air. R. d. E.
(c) *Angl*. Le nez point écrasé. R. d. E.
(d) Comme les selles Espagnoles.

bettes, il la secouoit au-dessus de sa tête, comme s'il eût été prêt à combattre. Je l'ai vû plus d'une fois, dit l'Auteur, monté sur ce beau Cheval, auquel il faisoit faire des éxercices surprenans. Il le faisoit quelquefois avancer quarante ou cinquante pas sur les deux pieds de derrière, sans toucher la terre avec ceux de devant. Quelquefois, lui faisant courber les jambes, il le faisoit passer ventre à terre sous les portes des Mandingos, qui n'ont pas plus de quatre pieds de hauteur.

JALOFS.

BUMEY Haman Seaka avoit porté, pendant sept ans, la Couronne de Barsalli. Moore ne put être informé comment il avoit perdu la Dignité Royale; mais le Trône étoit rempli par un Prince de vingt-cinq ans, qui donnoit le nom de frère au Prince Haman, & qui rendit en 1731 deux visites aux Facteurs du Comptoir Anglois. Ce jeune Monarque avoit une sœur aussi absolue que lui-même. Elle & les autres Princes frères du Roi, étoient toûjours accompagnés d'un certain nombre de soldats ou de gardes, qui leur obéissoient avec beaucoup de soûmission, indépendamment des ordres du Roi (f).

Haman Seaka avoit porté la Couronne.

(f) *Angl.* même contre les ordres du Roi. R. d. E.



CHAPITRE XI.

Foulis qui habitent les bords de la Gambra. Leur figure, leurs habits, leur Gouvernement, leurs Villes & leur caractère.

ON a déja vû que les Foulis du Sénégal occupent un Pays fort étendu, sous le Gouvernement d'un Roi qui leur est propre. Mais ceux qui habitent les deux bords de la Gambra vivent dans la dépendance des Mandingos, parmi lesquels ils ont formé des établissemens par intervalles. Il y a beaucoup d'apparence que c'est la famine ou la guerre qui les a chassés de leur Pays.

FOULIS.

JOBSON raconte que les Foulis de la Gambra sont d'une couleur bazanée, & qu'ils ont de longs cheveux noirs, beaucoup moins frisés que ceux des Négres. Leurs femmes ont la taille d'une beauté extraordinaire, & les traits du visage fort réguliers. Elles arrangent leurs cheveux avec beaucoup de propreté; mais elles sont vêtues comme les femmes des Négres. Les Foulis ne sont pas généralement aussi bien-faits que leurs femmes; ce que l'Auteur n'attribue néanmoins qu'à la nature de leurs occupations; qui se réduisent au soin de leurs Troupeaux. Ils ont quelques Chévres; mais leurs principales richesses consistent en Vaches. Quoiqu'ils ayent quelques habitations fixes, la plûpart ménent une vie errante, avec leurs Bestiaux, qu'ils conduisent dans les Cantons bas ou élevés, suivant qu'ils y sont forcés par les pluyes. Lorsqu'ils rencontrent quelque bon pâturage, ils s'y établissent avec la permission du Roi; & leur constance répond à la durée de l'herbe. La vie des hommes est fort pénible. Outre le travail de leur profession, ils ont sans cesse à se défendre contre les Bêtes féroces sur la terre, & contre les Crocodiles sur le bord des Rivières. La nuit, ils rassemblent leurs Bestiaux au centre de

Couleur des Foulis de la Gambra.

Leur profession commune.

FOULIS. leurs tentes & de leurs cabanes. Ils allument quantité de feux, & font la garde autour du troupeau. L'Auteur ayant eu souvent l'occasion de traiter avec eux pour des Vaches & des Chévres, faisoit avertir le Chef d'un de ces troupeaux, qui se présentoit, couvert de mouches dans toutes les parties du corps (*a*), sur-tout aux mains & au visage. Quoiqu'elles fussent de la même espèce que celles qui tourmentent les Chevaux en Europe, il en étoit si peu incommodé, qu'il ne prenoit pas la peine de lever la main pour les chasser, tandis que l'Auteur, piqué jusqu'au sang, étoit forcé de s'en défendre avec une branche d'arbre.

Ils sont endurcis à la peine.

OUTRE leurs Bestiaux, ces Foulis errans vendent du lait doux, du lait aigre, [du caillé] & deux sortes de beurre; l'un frais & fort blanc, l'autre dur & d'une couleur excellente, que les Anglois appellent beurre rafiné, & qu'ils trouvent aussi bon que celui d'Angleterre. Ce sont les femmes qui sont chargées de ce Commerce. Elles apportent leur marchandise dans des gourdes si nettes, qu'elles se croiroient déshonorées si l'on y trouvoit un cheveu. Les bagatelles qu'elles demandent en échange, sont des grains de verre, des couteaux communs, de quinze sous la douzaine, &c. Mais lorsqu'elles ont une fois goûté du sel, qu'elles appellent *Ram-dam*, elles en préfèrent la moindre quantité à tout le reste. Jobson & sa Compagnie, se trouvant fort bien du Commerce de ces femmes (*b*), achetoient d'elles, tous les jours, quelques rafraîchissemens, pour les encourager (*c*). Ils avoient remarqué qu'un seul refus les réfroidissoit jusqu'à demeurer des semaines entières sans paroître. Cependant on ne peut espérer les mêmes secours des Mandingos, ni des Négres, qui abandonnent entièrement cette partie du Commerce aux Foulis.

Commerce de Beurre avec leurs femmes.

LES Mandingos se rendent leurs Tyrans, & leur prennent la plus grande partie de leur viande, lorsqu'ils ne tuent pas leurs Bestiaux secrétement. [Aussi l'Auteur ne négocia-t-il, avec eux, que sous-main.] Ils ressentent vivement cette injustice. Leur nombre est fort grand dans tous les Cantons du Pays; mais il l'est encore plus vers les montagnes, d'où ils ont chassé (*d*) tous les Négres, avec beaucoup d'obstination à vivre sans cesse en guerre avec eux. Leur langage n'est pas le même que celui des Négres (*e*).

Ils sont tyrannisés par les Mandingos.

MOORE paroît plus éxact que Jobson dans ses Observations sur les Foulis. Il les nomme *Pholeys*. On trouve, dit-il, des pelotons de ce Peuple dans tous les Pays qui sont sur les deux bords de la Gambra. Il prétend qu'ils ressemblent beaucoup aux Arabes, dont la langue s'apprend dans leurs écoles, & qu'en général, ils sont plus versés dans cette langue que les Européens dans la langue latine. Ils la parlent presque tous, quoiqu'ils ayent leur propre langue, qui se nomme *le Fouli* (*f*).

ILS ont des Chefs, qui les gouvernent avec tant de douceur, que chacune de leurs décisions paroît venir d'un Peuple (*g*) entier, plûtôt que d'un seul homme.

Douceur de leur Gouvernement.

(*a*) Jobson ne met pas de différence, pour la stupidité, entr'eux & leurs Bestiaux.

(*b*) *Angl.* Se trouvant bien des rafraîchissemens que ces femmes leur fournissoient. R. d. E.

(*c*) *Angl.* pour les engager à revenir. R. d. E.

(*d*) L'Auteur promet le récit de cet événement; & ne le fait pas.

(*e*) Voyez le *Golden Trade* de Jobson, pag. 33, & *suiv.*

(*f*) Voyez ci-dessous le Vocabulaire.

(*g*) *Angl.* que chaque Acte du Gouvernement semble venir de tout le Peuple, plûtôt que d'un seul homme.

homme. Ils vivent en sociétés, & bâtissent des Villes, sans être assujettis au Prince dans les terres duquel ils s'établissent. S'ils reçoivent quelque mauvais traitement de lui ou de sa Nation, ils détruisent leur Ville pour aller s'établir dans quelque autre lieu. La forme de leur Gouvernement se soûtient sans peine, parce qu'ils sont d'un caractère doux & paisible. Ils ont des notions si parfaites de justice & de bonne-foi, que celui qui les blesse est regardé avec horreur de toute la Nation, & ne trouve personne qui prenne parti pour lui contre le Chef. Comme on n'a pas de passion dans ce Pays pour la propriété des terres, & que les Foulis d'ailleurs se mêlent peu de l'Agriculture, les Rois leur accordent volontiers la liberté de s'établir dans leurs Etats. Ils ne cultivent que les environs de leurs Villes ou de leurs Camps, pour en tirer leurs véritables nécessités. C'est du tabac, du coton, du bled d'Inde ou du maïz, du ris, du bled de Guinée (*b*), avec une autre sorte de bled qui se nomme *Mansaroke*. FOULIS. Ils ne tirent de la terre que leurs besoins.

(*i*) MALGRÉ cette modération dans l'usage des terres, l'industrie & la frugalité des Foulis leur fait recueillir plus de bled & de coton qu'ils n'en consument. Mais ils le vendent à bon marché. Leur douceur naturelle leur donne aussi beaucoup de goût pour l'Hospitalité. Aussi le voisinage d'une de leurs Villes, passe-t-il pour une bénédiction dans le Pays. Ils y ont acquis tant de considération qu'on se déshonore en les insultant. Leur humanité n'excepte personne; mais elle redouble pour ceux de leur Nation. Qu'un Fouli tombe dans l'Esclavage, tous les autres se réunissent pour racheter sa liberté. Comme ils ont des alimens en abondance, ils ne laissent jamais un homme de leur Nation dans le besoin. Ils prennent soin des vieillards, des aveugles & des boiteux. Ils étendent même leurs secours jusqu'aux Mandingos, dont ils nourrissent un grand nombre dans les tems de famine. Les querelles sont si rares entr'eux, que Moore, pendant tout le séjour qu'il fit en Afrique, n'apprit jamais qu'un Fouli en eut insulté d'autres. Cette extrême douceur ne vient pas d'un défaut de courage, car il n'y a point de Nation plus brave en Afrique, ni qui sçache mieux repousser une insulte. Les Jalofs mêmes n'ôsent les attaquer. Leurs armes sont la lance, la zagaye, l'arc & les fléches, des coutelas fort courts, qu'ils appellent *Fongs*, & même le fusil dans l'occasion. Il se servent de tous ces instrumens avec beaucoup d'adresse. On les voit chercher ordinairement à s'établir près de quelque Ville des Mandingos, [& ces derniers n'en ont guères de quelque considération, sur-tout au bord du fleuve, qui n'ait quelque campement des Foulis, à peu de distance.] Ils sont rigoureusement attachés au Mahométisme. On en trouve peu qui veuillent boire de l'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs que l'eau avec du sucre. Ils sont chéris des Habitans de même Pays. Leur Bravoure. Leur Religion.

LEUR industrie est si reconnue pour élever & nourrir des Bestiaux, que les Mandingos leur abandonnent le soin de leurs troupeaux. Ils les laissent paître pendant le jour dans les Plaines. Après la moisson du ris, ils les mettent dans les champs moissonnés, sous les yeux de quelques gardes qui ne les perdent Leur industrie, sur-tout pour élever les Bestiaux.

(*b*) *Angl.* Du gros bled de Guinée, & du petit, qui se nomme &c. R. d. E.

(*i*) *Angl.* Quoique étrangers dans le pays, les Foulis y ont toûjours les plus grandes Plantations; Ils ont d'ailleurs beaucoup d'industrie & de frugalité & recueillent ainsi plus de bled & de coton qu'ils n'en consument, ils vendent ces denrées à un prix raisonnable. R. d. E.

FOULIS. perdent pas vûe. Pendant la nuit, ils les renferment dans un enclos, [au milieu duquel ils ont dressé une hute, de huit à dix pieds de profondeur, & dont le plancher en forme d'échaffaut, a quelque élévation; Elle est couverte de chaume & ouverte de tous les côtés, avec un grand nombre de pieux tout au tour. Le Bétail est accoûtumé à s'y rendre, &] chaque bête est attachée à son pieu, avec des liens d'écorce d'arbre. C'est dans ce lieu qu'ils tirent le lait des Vaches. Elles y passent toute la nuit sous la garde de quelques gens armés, qui veillent contre les surprises des Lions & des autres bêtes. Les Veaux sont dans un lieu (*k*) plus sûr encore, où ces monstres ne seroient pas capables de pénétrer quand ils ne seroient pas observés. Le lendemain, on trait pour la seconde fois les Vaches; après quoi on leur laisse la liberté de retourner dans la plaine.

Commerce qu'ils en font.

LES Foulis sont presque le seul Peuple de cette Contrée de l'Afrique, de qui l'on puisse acheter des Troupeaux, L'ancien prix pour une Vache étoit ordinairement une barre de fer; mais, dans ces derniers tems, plusieurs Capitaines de Vaisseau l'ont fait monter jusqu'à deux barres; & rien n'est si difficile que d'obtenir d'eux la moindre diminution, lorsque le tarif est changé à leur avantage. La superstition est leur partage, comme celui de tous les Négres (*l*). S'ils apprennent qu'on ait fait bouillir le lait de leurs Vaches, ils s'obstinent à n'en plus vendre, du moins à celui qui l'auroit acheté pour en faire cet usage, parce qu'ils attribuent à l'action du feu une vertu éloignée qui peut faire mourir leurs Bestiaux (*m*).

LES Mandingos seroient souvent exposés à périr de faim, sans le secours des Foulis. Ils tirent d'eux, par des échanges, une partie de leurs provisions (*n*). On ne connoît pas non plus d'autre Peuple que les Foulis, qui ait l'art de faire du beurre sur la Rivière de Gambra. Ils le vendent pour diverses sortes de marchandises, mais sur-tout pour du sel.

Leurs habits.

LEUR habillement n'est pas moins particulier à leur Nation que leur Commerce. Ils n'employent pas d'autres étofes que celles de leurs propres Manufactures. Elles sont de coton blanc, & leurs femmes (*o*) ont soin de les entretenir avec beaucoup de propreté. Il n'y en a pas moins dans l'intérieur de leurs cabanes, ou l'odorat n'a jamais rien à souffrir, non plus que les yeux.

Leurs édifices.

On reconnoît aussi de la régularité dans l'ordre de ces petits édifices. Il y a toûjours de l'un à l'autre assez de distance, pour les garantir de la communication du feu. Les rues (*p*) sont fort bien ouvertes, & les passages libres; ce qui ne se trouve guéres dans les Villes des Mandingos. La plûpart des Habitations des Foulis sont bâties sur le même modéle. Ils aiment beaucoup les grands coliers, blancs & bleus; sur-tout les derniers, qui en ont tiré le nom de *Coliers des Foulis*.

LES

(*k*) *Angl.* dans un Parc à part, & si bien fermé que les bêtes sauvages n'y sauroient pénétrer. R. d. E.

(*l*) *Angl.* Ils sont très superstitieux en certaines choses; Par exemple, s'il &c. *L'Original ne dit rien des autres Négres.* R. d. E.

(*m*) *Angl.* parce, qu'à leur avis, en faisant bouillir le lait, on en tarit la source. R. d. E.

(*n*) *Angl.* Les Foulis sont presque le seul Peuple de ces quartiers-là qui fasse du beurre. Ils en trafiquent le long du fleuve, & le troquent contre du Sel. R. d. E.

(*o*) *Angl.* & leurs femmes, sur-tout, sont toûjours fort propres. R. d. E.

(*p*) Voyez la Planche d'une Ville des Foulis.

Ils sont habiles Chasseurs. Les Lions, les Tigres & les Bêtes les plus féroces ne sont pas des ennemis qui les étonnent. Vingt ou trente Foulis se joignent pour la Chasse des Eléphans, & ne reviennent point sans avoir tué quelques-uns de ces animaux. Ils vendent les dents, & font sécher & fumer la chair, qu'ils gardent pour s'en nourrir pendant plusieurs mois. Ils racontent (q) que les Eléphans paroissent quelquefois (r) en si grand nombre, qu'ils forment des troupeaux de cent & de deux cens; qu'ils nuisent beaucoup, non-seulement aux [petits] arbres des campagnes, [qu'ils déracinent avec leurs Trompes] mais encore aux champs de ris & de bled, & que la seule ressource pour les écarter, est d'allumer des feux autour des Plantations, sans quoi ils écrasent tout dans leur passage, qui prend quelquefois un demi-mille de largeur. FOULIS. Leurs Chasses.

On parlera, dans un autre article, de la Religion des Foulis, qui leur est commune avec les Jalofs & les Mandingos.

(q) Moore *ubi sup.* pag. 30. & *suiv.*

(r) *Angl.* Ordinairement. R. d. E.

CHAPITRE XII.

Nation des Mandingos.

La plus nombreuse de toutes les Nations qui habitent les bords de la Gambra, & toute l'étendue même de cette Côte, porte le nom de Mandingos ou *Mundingos*. Jobson dit qu'ils sont parfaitement noirs (a), & qu'au long de la Rivière ils parlent tous (b) la même langue. Moore assûre qu'ils ne sont pas d'un Commerce aussi désagréable que d'autres Voyageurs se le sont figuré. Dans les occasions qu'il eût de visiter plusieurs de leurs Villes, ils s'empressoient de venir au-devant de lui & de lui serrer les mains, à l'exception de quelques femmes, qui n'ayant jamais vû d'hommes blancs, prenoient la fuite & ne pouvoient se résoudre à s'approcher de lui. Mais il se trouva des Habitans qui le pressèrent d'entrer dans leurs cabanes, & qui firent paroître leurs femmes & leurs filles pour le saluer. Ses habits, ses bottes, ses éperons, faisoient le sujet de leur admiration & de leurs entretiens. MANDINGOS. Plus sociables qu'on ne l'a crû.

Les Mandingos sont des Négres vifs & enjoués, qui passeroient vingt-quatre heures à danser, au son de leurs tambours & de leurs balafos; quelquefois avec des mouvemens assez réguliers, mais souvent avec les sauts & les postures les plus bizares, en s'efforçant de l'emporter l'un sur l'autre par la souplesse & l'activité de tous leurs membres. Leur inclination les porte aux disputes & aux querelles; ce qu'ils appellent combattre: & si quelqu'un d'entr'eux en maltraite vivement un autre par des paroles injurieuses, ils en parlent comme d'une grande bataille. Mais il est rare qu'ils en viennent aux coups. Leur humeur est enjouée, mais querelleuse.

(a) Moore dit que le plus grand nombre est noir, comme s'ils ne l'étoient pas tous, & qu'ils tirent leur nom du Pays dont ils sont sortis, nommé *Mandingo* ou *Mandinga*. *La Note Angloise attribue à Moore de dire*, que ces Peuples tirent leur nom du Pays qu'ils habitent, *à quoi elle ajoûte*, que c'est plûtôt du Pays appellé *Mandingo*, R. d. E.

(b) Ils ont néanmoins un langage mystérieux, dont on parlera dans le Chapitre suiv.

MANDINGOS.

coups. Cependant si l'action s'engage, ils sont aussi dangereux de la main que de la langue; ils se jettent sur les premières armes qui s'offrent à leur fureur, & ces combats finissent ordinairement par la mort de l'un ou de l'autre. Le meurtrier se hâte de passer dans un autre Royaume, dont le Roi ne lui refuse jamais sa protection & le reçoit volontiers au nombre de ses Sujets.

Leurs Armes & leur Religion.

LA plûpart des Mandingos portent une épée sur l'épaule droite. D'autres n'ont que leur zagaye, ou un dard long de trois pieds. Plusieurs se contentent de l'arc & des fléches. Mais ils ont tous un couteau suspendu à leur ceinture. Leur adresse est extréme dans l'usage de toutes ces armes, [& bien supérieure, dit Moore (c), à celle de tous nos bréteurs Européens.] On a déja remarqué que cette Nation est distribuée dans toutes les parties du Pays, & que dans son origine, elle vient de l'intérieur des terres (d). Les Mandingos sont les plus zèlés Mahométans d'entre les Négres. Il ne connoissent pas l'usage du vin ni l'eau-de-vie. Ils sont aussi les plus civilisés de toutes ces Régions de l'Afrique. Le principal Commerce du Pays est entre leurs mains. Ils sont industrieux, appliqués au travail, entendus pour la culture des terres & pour l'entretien des Bestiaux, tels que les Vaches, les Moutons & les Chévres, car ils n'ont pas de Porcs. Ceux qui habitent le Pays de Galam forment une République, qui ne reconnoît pas de Rois, & qui est gouvernée par ses propres Chefs, [ou Marbuts.] Ils lisent & écrivent assez bien l'Arabe. Enfin, si l'on en (e) croit Labat, c'est une Nation d'excellent caractère & fort amie de l'Hospitalité.

Témoignage contraire sur le caractère des Mandingos.

AU contraire, Jobson assûre (f) que les Mandingos, au long de la Gambra, mènent une vie oisive, & que la plus grande partie ne connoît ni le Commerce ni d'autres éxercices (g). Seulement, dit-il, leur propre conservation les oblige de semer & de recueillir; mais ce travail ne prend que deux mois de l'année, & s'il est assez pénible, c'est qu'ils manquent d'industrie pour l'Agriculture. Le reste du tems, ils l'employent à des amusemens frivoles (h), assis, pendant la chaleur du jour, à l'ombre de leurs arbres pour y prendre le frais. Ils (i) ont des jeux puériles, pour lesquels ils ne manquent pas d'adresse; mais ils négligent la Pêche & la Chasse, quoiqu'ils ayent le poisson & le gibier à leur porte. On leur voit continuellement une pipe à la bouche. La fumée de tabac augmente leur paresse en éteignant leur appétit. [Le Tabac dont ils se servent, est de leur propre crû.] Leurs pipes sont composées d'une terre rougeâtre, [& fort propre.] Le tuyau est un petit baton de bois, qu'ils percent avec un fer chaud, ou un roseau de cinq ou six pieds

(c) Moore, Voyag. d'Afrique pag. 110. 120. & suiv.

(d) *Angl.* De la Contrée dite *Mandingo*, ou, *Manni Inga*, au Sud du Bambuk.

(e) Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 353.

(f) Jobson dans le Golden Trade, pag. 38. & *suivantes*.

(g) *Angl.* Ni autres occupations. R. d. E.

(h) *Angl.* à se divertir tantôt chez les uns, tantôt chez les autres. R. d. E.

(i) *Angl.* Leur amusement le plus ordinaire est un jeu, qui consiste à distribuer une trentaine de fort petites pierres, dans plusieurs fossettes taillées sur une pièce de bois, jusques à ce que, par le moyen d'un certain calcul, l'un des deux joueurs les ait toutes gagnées, ils entendent fort bien ce calcul. [Il semble que les Auteurs Anglois décrivent ici le jeu qu'on appelle *Mangala*, dans quelques Pays de l'Europe.] R. d. E.

☞pieds de long, [quand il est percé, ils le polissent en le frottant avec des feuilles, jusques à ce qu'il soit bien uni, luisant & très propre sans en être moins solide ; après quoi ils l'assemblent avec] la tète, au moyen d'une petite ☞piéce de cuir rouge [ou quelquefois d'une petite bandelette de peau, dont ils enveloppent le tuyau, jusques à la moitié de sa longueur ; tellement que leur pipes sont aussi fermes, que si elles étoient faites d'une seule Piéce. Leur manière de nettoyer l'intérieur du tuyau est de passer une longue paille, & de ratisser le dedans de la tête avec un petit couteau.] Les Marchands ont pour leurs voyages, des pipes d'une grandeur démesurée, dont la tête contiendroit une demi-pinte d'eau. Mandingos.

Leur délicatesse sur le point d'honneur.

Les Mandingos ont, sur le point d'honneur & sur la naissance, le foible de plusieurs autres Nations, (k) c'est à-dire, qu'ils portent la délicatesse à l'excès. Tandis que Jobson se trouvoit à Butto sur la Gambra, il vit naître à cette occasion, une querelle fort vive entre le *Bo-John* & le fils du Roi ; de part & d'autre on courut aux armes, & les témoins n'eurent pas peu de peine à contenir sur le champ ces deux Princes. Ils ne purent même empêcher les défis formels, qui produisirent le lendemain un rendez-vous, dont les suites ne pouvoient manquer d'être sanglantes. Mais Jobson entreprit de reconcilier les deux Champions, & leur fit suspendre en effet leur combat, quoiqu'avec menaces de se rejoindre dans quelque autre occasion (l).

Leur manière de se saluer.

La manière de saluer, entre les Mandingos, est de se prendre la main en se la secouant. Mais si c'est une femme qu'ils saluent, au lieu de lui secouer la main, ils l'approchent deux fois de leur nez, comme pour la flairer par le dos (m). Un grand affront parmi eux, c'est de saluer de la main gauche. Lorsqu'un mari rentre dans sa maison, après une absence de deux ou trois jours, sa femme se met à genoux pour le saluer. L'usage veut aussi qu'elle prenne toûjours la même posture pour lui présenter à boire. Jobson juge que c'est un effet du *Mumbo Jumbo*, dont on verra bien-tôt l'explication.

Changement dans leur caractère.

Les Mandingos qui habitent le haut de la Gambra, sont d'un meilleur caractère qu'ils n'étoient autrefois. On raconte (n) qu'ils avoient l'adresse de mettre leurs pipes & leurs calebasses sous les pieds ou sous la chaise d'un Etranger ; & lorsqu'ils les voyoient brisées, ils en demandoient vingt ou trente fois la valeur, si l'on n'aimoit mieux les leur rendre entières ; ce qui étant impossible, on se voyoit obligé de les satisfaire, ou de chercher, avec beaucoup d'embarras, des amis pour se délivrer de cette persécution. Ils conservent encore, dans les mêmes endroits, quelque reste d'un ancien usage qui ne cause pas moins de peine aux Etrangers. Qu'un Mandingo ait vendu quelque chose le matin, il peut redemander sa marchandise, en restituant le prix avant le coucher du Soleil. Ainsi n'eut-on acheté qu'une Poule ou des œufs, on court toûjours beaucoup de risque à les manger le premier jour. On distingue aussi facilement les Mandingos & les Flups à leurs nez plats & leurs grosses lévres, que les Jalofs & les Foulis à la beauté de leurs traits. Jannequin prétend (o) que cette forme de leur nez & de leurs lévres n'est pas

(k) Moore, pag. 36.
(l) Jobson's Golden Trade, pag. 56. & suiv.
(m) *Angl.* ils portent la main de cette femme à leur nez, & en flairent le revers par deux fois. R. d. E.
(n) Moore, pag. 121.
(o) Voyage de Libye, pag. 93.

pas naturelle, & qu'elle vient [de la coûtume qu'ont les femmes de donner à téter à leurs Enfans, par dessus l'épaule, quand elles sont à quelque ouvrage. Moore l'attribue au soin que les Mères prennent, dit-il, de leur donner cette forme. Une poitrine large, de grosses lévres, & de vastes narines étant selon ce Voyageur, des traits de beauté dans ces pays-là. Cependant d'autres Ecrivains] sont (*p*) d'une opinion différente. Lorsqu'un enfant est venu au monde, on le plonge dans l'eau trois ou quatre fois le jour; après quoi l'ayant fait sécher avec soin, on le frotte d'huile de Palmier, sur-tout aux os (*q*) de derrière, [au défaut des Côtes] aux coudes, aux jarrêts, & au cou. Ils vont entièrement nuds jusqu'à l'âge de huit ou neuf ans. On leur peint quelquefois le visage & la poitrine (*r*) pour orner leur figure. La santé est un bien fort commun parmi les Mandingos, & la fécondité n'est pas moins ordinaire dans leurs mariages. Cependant ils sont quelquefois sujets à des maladies dangereuses, telles que la petite vérole, les écrouelles, les vers, les maux de tête, & différentes sortes de fiévres. Leurs jambes s'enflent quelquefois de la grosseur du corps; ce qui vient, suivant l'Auteur, de certaines herbes qu'ils mêlent dans leurs alimens pour faire naître entr'eux l'amour ou l'amitié. Cette raison, dit-il, a d'autant plus de vrai-semblance (*s*) qu'on ne les voit atteints de cette maladie que dans l'âge de la force. Moore parle d'une jeune femme de sa connoissance, des deux genoux de laquelle il sortit un ver blanc de la longueur d'une aune. Avant que les vers parussent, ses genoux s'étoient enflés avec beaucoup de douleur; mais lorsque la peau se fut ouverte, elle souffrit beaucoup moins. Chaque ver sortoit, tous les jours, de de six ou sept pouces; & l'on prenoit soin de le rouler autour d'un petit baton, en le liant avec un fil, dans la crainte qu'il ne rentrât. Peu de tems après, il sortit, à la même personne, un autre ver de la cheville du pied. Il se rompit dans les soins qu'on prit pour le tirer par degrés, & la douleur en devint beaucoup plus vive. Les Habitans attribuent ces vers aux mauvaises qualités de l'eau qu'ils boivent (*t*), sur-tout à son épaisseur.

Leurs grosses lévres & leurs nez plats.

Leurs maladies.

Vers qui leur sortent quelquesfois du corps.

JOBSON dit que le seul remède qu'ils apportent à leurs maux, est d'appliquer des Grisgris aux parties affligées. Cette superstition s'étend jusqu'à leurs Chevaux, qui en ont ordinairement le cou chargé; & même jusqu'à leurs arcs, qu'ils portent suspendus derrière le dos (*v*).

Leur unique remède.

DANS l'œconomie du ménage, le soin du ris est abandonné (*x*) aux femmes. Après en avoir mis à part ce qui leur paroît suffisant pour la subsistance de la famille, elles ont droit de vendre le reste & d'en garder le prix, sans que leurs maris ayent celui de s'en mêler. Le même usage est établi pour la volaille, dont elles élèvent une grosse quantité.

Partage des femmes.

ON voit des Mandingos qui mettent leur gloire à nourrir un grand nombre d'Esclaves. Ils leur rendent la vie si douce, qu'on a peine quelquefois à les distinguer de leurs Maîtres; sur-tout les femmes, qui sont ornées de coliers d'ambre, de corail & d'argent, comme si l'unique soin de leur Esclavage étoit de se parer. Moore en a vû (*y*) qui étoient chargées de ces bijoux,

Leur bonté pour leurs Esclaves domestiques.

(*p*) Moore, pag. 131.
(*q*) *Angl.* Le long du dos. R. d. E.
(*r*) *Ibid.* pag. 30.
(*s*) *Ibid.* pag. 131.
(*t*) *Ibid.* pag. 130.
(*v*) Jobson, *ubi sup.* pag. 55.
(*x*) Moore, pag. 139.
(*y*) *Ibid.* pag. 110.

MANDINGOS.

bijoux, jusqu'à la valeur de vingt & trente livres sterling. La plûpart de ces Esclaves sont nés dans les familles. Il y a près de Bruko (z) un Village entier, de deux cens personnes, qui ne sont que les femmes, les Esclaves & les enfans d'un même Mandingo. Dans la plûpart des Pays de l'Afrique, on vend les Esclaves qui sont nés dans une famille; mais les Habitans de la Gambra traitent cet usage de crime, à moins qu'un Esclave ne soit tombé dans quelque faute odieuse, qui le feroit vendre de même quand il seroit né libre. Si quelqu'un de ces Esclaves d'une famille étoit vendu sans raison, & même sans la participation des autres, ils abandonneroient tous leur Maître, pour (a) aller chercher dans les Royaumes voisins une retraite qu'on ne leur refuseroit pas.

Trois grands Empereurs sur la Gambra.

PENDANT que Jobson étoit sur la Gambra en 1620, les Régions des deux côtés de la Rivière étoient divisées entre trois Empereurs; celui de Kantor, de Bursal ou Barsalli, & de Woolli. Ces trois Monarques traversoient la Rivière pour ravager les Etats l'un de l'autre, sur-tout celui de Barsalli, qui faisoit sa résidence sur la rive. On prétendoit qu'il n'auroit pas été long-tems à subjuguer le Pays opposé, s'il eût pû trouver le moyen de faire passer ses Chevaux sur l'autre bord (b). Jobson n'avoit jamais vû aucun de ces trois Souverains, qui ne paroissoient jamais qu'avec beaucoup de pompe & d'appareil; mais plusieurs Anglois avoient trouvé l'occasion de voir à la chasse celui de Barsalli, accompagné d'un grand nombre de gens à cheval (c).

Leurs subdivisions.

LES trois Empires étoient subdivisés en plusieurs petits Royaumes, dont Jobson avoit mieux connu les Gouverneurs. Il laisse à juger, par l'état de leur Cour, quelles devoient être celles de leurs Maîtres. Il avoit bu, mangé, & conféré avec six de ces petits Princes, qui portoient tous le titre de Mansa, c'est-à-dire de Roi. Il leur avoit payé à son arrivée les droits de la Compagnie (d) pour la liberté du Commerce. Quoiqu'ils fussent soûmis aux trois Empereurs, l'ordre de succession étoit le même dans chacune de leurs familles que dans celles de leurs Maîtres; c'est-à-dire, que les frères y prenoient la place des enfans. (e) Le grand Roi de Kantor avoit alors trois jeunes frères, qui étoient eux-mêmes autant de petits Rois. L'un étoit *Summaway*, Roi de *Berek*. Jobson reçut sa visite & celle de sa femme, à bord de sa Barque, tandis qu'il faisoit le Commerce à Batto. Le second étoit *Summa Tomba*, Roi d'*Oranto*, qui étoit aveugle & d'une extrême stupidité. L'Auteur avoit été plusieurs fois dans son Palais. Le troisième, qui se nommoit *Farran*, faisoit sa demeure à deux milles de Jerekonda, & ne cessoit jamais d'être yvre: ce qui (f) n'empêchoit pas qu'il ne fût extrémement respecté de ses Peuples. Les Anglois avoient constamment un Facteur dans cette Contrée.

(z) *Ibid.* pag. 43.
(a) Moore pag. 43.
(b) S'il ne pouvoit pas faire passer la Rivière à la Cavalerie, pour subjuger le Pays opposé, comment la faisoit-il passer pour le ravager? R. d. E.
(c) Ce Prince étoit Jalof, quoique Jobson ne prétende parler ici que des Foulis & des Mandingos.
(d) Ces droits, dit l'Auteur, sont exigés rigoureusement, & sont plus considérables vers l'embouchure de la Rivière, où les Portugals résident; [Plus haut ils le sont moins, & ne sont mêmes reçus, qu'à titre d'honnêteté.]
(e) *Angl.* y précédoient les Enfans, c'est-à dire, qu'ils leur étoient préférés dans l'ordre de la Succession. R. d. E.
(f) *Angl.* Ce qui ne l'empêchoit pas de tenir ses Sujets dans une grande soûmission. R. d. E.

MANDINGOS.

trée. Quoique Farran fût le plus jeune de tous ses frères, il étoit déja dans un âge avancé. Ils devoient succéder l'un à l'autre, suivant l'ordre de leur naissance (*g*). *Farran* n'est pas un nom propre. C'est un des quatre titres ou des quatre degrés d'honneur qui sont connus sur la Gambra. *Mansa* passe pour le plus distingué. Le second est *Farran*; le troisième *Farrambra*; & le dernier, *Bo-John* ou *Bojan*. Les quatre Princes qui sont distingués par ces noms commandent dans les Villes & les Pays de leur dépendance, & font beaucoup valoir la noblesse de leur sang & la dignité de leurs familles (*h*).

Quatre principaux titres d'honneur.

Un Prince n'a presque rien, dans sa parure, qui le fasse distinguer de ses Sujets. Il est chargé seulement d'un plus grand nombre de Grisgris. Mais pour la pompe, il a souvent près de lui deux de ses femmes, qui le gratent ou le chatouillent doucement; caresses auxquelles il paroît prendre beaucoup de plaisir. La loi accorde sept femmes, avec lesquelles il est lié par un mariage formel, dont le devoir est de s'occuper uniquement de ses plaisirs. Il peut se donner des concubines de plus basse naissance, qui ne lui sont pas si étroitement attachées que ses femmes. Il ne les prend même que par nécessité, car lorsqu'une de ses femmes est enceinte, il n'a plus la liberté d'en approcher jusqu'à ce que l'enfant soit sevré. Ainsi quoique les Princes ayent ordinairement sept femmes, il peut arriver qu'il ne leur en reste pas une pour l'usage; & telle est l'origine de la loi qui leur permet les concubines. On explique aussi pourquoi le commerce du mari est interdit aux femmes pendant leur grossesse. C'est que les Négres, dit Jobson, sont des mâles si puissans, qu'il n'y auroit jamais d'accouchemens heureux. Il ajoûte que c'est une preuve infaillible qu'ils descendent de Canaan, qui fut maudit du Ciel pour avoir *découvert la nudité de son père*. Suivant les Ecoles, dit-il, la malédiction fut appliquée à cette partie; & là-dessus il cite Ezéchiel, Chap. XXIII. vers. 20. On n'approche point des Rois Négres sans beaucoup de formalités & de précautions. Un Courtisan (*i*) met d'abord un genou à terre, avec de grandes marques de respect. Ensuite s'avançant vers Sa Majesté, qui est assise sur une natte, il baisse la main jusqu'à terre; il la porte de-là au sommet de la tête [qui doit être découverte;] enfin il touche la jambe du Roi; après quoi il fait quelques pas en arrière pour s'éloigner un peu de sa personne (*k*). A la Cour de quelques Princes, on se met plusieurs fois de la poussière sur le front avant que de leur toucher la jambe (*l*). Les plus humains témoignent d'un petit signe de tête, qu'ils font attention à l'hommage qu'on leur rend. Mais s'il se trouve un Marbut dans la salle, tout le monde se met à genoux, tandis qu'il prie pour la prospérité du Roi & qu'il lui donne sa bénédiction. Le Roi tient les bras croisés sur l'estomac & les mains élevées vers les épaules. Après la prière, il répond plusieurs fois, *Amena*, qui signifie *Amen* (*m*).

Quel nombre de femmes la loi accorde aux Princes.

Raison d'un usage singulier.

De quelle manière les Courtisans Négres abordent leur Roi.

Prière du Marbut.

Le Roi de Kassan recevoit ordinairement Jobson & les Anglois, avec moins de cérémonies. Il le trouvoient assis sur une natte, la tête chargée de Grisgris. Ils s'avançoient vers lui, le chapeau sur la tête, & lui faisoient une petite

Comment les Anglois étoient reçus du Roi de Kassan.

(*g*) Jobson, *ubi sup.* pag. 47.
(*h*) *Ibid.* pag. 58.
(*i*) *Angl.* Vous mettez &c. C'est que la formalité n'est pas seulement pour les Courtisans, elle est pour tout le monde. R. d. E.
(*k*) *Angl.* Il y a des gens qui se mettent plusieurs fois &c. R. d. E.
(*l*) *Angl.* Le Roi ne répond que par un petit signe de tête. R. d. E.
(*m*) Jobson, *ubi sup.* pag. 48.

MANDINGOS.

petite révérence, en mettant la main sur l'estomac. Ils les saluoit de même. Ensuite il leur tendoit la main, dans laquelle le Facteur Anglois mettoit la sienne. Ils la branloient tous deux un moment (n); après quoi les Anglois s'asseyoient près de lui, & la conférence commençoit avec beaucoup de gravité, [de la part du Roi, qui ne leur adressoit point la parole, la faisant toûjours par un tiers.] Dans ces occasions, l'Auteur faisoit présent à Sa Majesté & aux Officiers de l'Etat, de quelques flacons d'eau-de-vie. Il y joignoit quelquefois une bouteille de vin de Canarie. C'étoit lui qui commençoit par la santé du Roi. Le Monarque bûvoit ensuite à tous ses Nobles, qui étoient rangés au long des murs de la salle; & les flacons étoient sûrs de circuler jusqu'à ce qu'ils fussent tout-à-fait vuides, à moins que le Roi ne les fît revenir à lui & ne congediât l'assemblée. C'est ce qui arrivoit assez souvent. Mais on ne pressoit jamais le Capitaine Anglois de boire un second coup; & le premier même paroissoit éxigé comme un essai pour la sûreté du Roi. Jobson remarqua que si la liqueur étoit excellente, ce Prince, qui s'en appercevoit fort bien en prenant sa tasse, y trempoit un de ses principaux Grisgris, avant que de la porter à sa bouche (o).

Seigneurs particuliers, & leurs droits.

TOUS les Royaumes de la Gambra, ont quantité de Seigneurs particuliers, qui sont comme les Rois des Villes où ils font leur demeure. Leur principal droit est d'avoir en propriété tous les Palmiers & les *Siboas* qui croissent dans le Pays; de sorte que sans leur permission, personne n'ôse en tirer le vin ni couper la moindre branche. Ils accordent cette liberté à quelques Habitans, en se réservant, dans la semaine, (p) deux jours de leur travail. Les Blancs même sont obligés d'obtenir d'eux une permission formelle, pour couper des feuilles de Siboa & de l'herbe, lorsqu'ils ont à couvrir quelque maison.

Cruelle manière de faire des Esclaves.

ON compte les richesses des Mandingos par le nombre de leurs Esclaves. Mais, depuis le dernier du Peuple jusqu'au Roi, ils peuvent tous passer pour de véritables Mandians. Du tems de Jobson, l'avidité des Princes étoit moins grande pour les marchandises. Toute leur passion étoit pour l'eau-de-vie. Ils en bûvoient (q) jusqu'à tomber mort-yvres (r). Aujourd'hui l'intérêt ne les domine pas moins que l'Yvrognerie. Il ne leur est pas difficile de fournir des Esclaves aux Européens. Leur méthode est d'envoyer une troupe de Gardes autour de quelque Village, avec ordre d'enlever le nombre d'Habitans dont ils ont besoin. On lie les mains derrière le dos à ces misérables victimes, pour les conduire droit aux Vaisseaux; & lorsqu'ils ont reçu la marque du Bâtiment, ils disparoissent pour jamais. On transporte ordinairement les enfans dans des sacs; & l'on met un baillon aux hommes & aux femmes, de peur qu'en traversant les Villages, ils n'y répandissent l'allarme par leurs cris. Ce n'est pas dans les lieux voisins des Comptoirs qu'on éxerce ces violences: l'intérêt des Princes n'est pas de les ruiner; mais les Villes intérieures du Pays sont traitées sans ménagement. Il arrive quelquefois que les prisonniers s'échapent des mains de leurs gardes, & que rassemblant les Habitans par leurs cris, ils poursuivent ensemble les Ministres du Roi. S'ils peuvent les arrêter,

(n) *Angl.* dont ils touchoient dabord le revers, du revers de la leur, puis paume contre paume, après quoi, on se serroit & on se secouoit la main de bonne amitié. R. d. E.

(o) *Ibid.* pag. 60.

(p) Moore, pag. 37.

(q) Jobson, *ubi sup.* pag. 58.

(r) *Angl.* Tellement que toute la vie de ces Princes est partagée entre les femmes & le vin. R. d. E.

MANDINGOS.

arrêter, leur vengeance est de les conduire à la Ville Royale. Le Roi ne manque jamais de désavouer leur commission; mais pour ne rien perdre de ses espérances, & sous prétexte de justice, il vend sur le champ les coupables pour l'Esclavage. Ce que Jobson admire encore plus, c'est que si les Habitans arrêtés paroissent devant le Roi, [les mains encore liées,] pour rendre témoignage contre leurs Ravisseurs, ils sont aussi vendus; comme si le malheur qu'ils ont souffert devenoit un droit sur leur liberté.

Revenus du Roi de Barra, & leur source.

On assûre que les revenus annuels du Roi de Barra peuvent monter à quatre mille écus, qu'il tire en forme de taxes, sur les Etrangers qui sont établis dans ses Etats. Les Portugais, véritables ou prétendus, payent cinquante écus par tête. Les Vaisseaux qui prennent leur cargaison dans les Ports (s), sur-tout les Bâtimens d'Interlope, lui donnent chacun cent barres de fer, outre des présens, qu'il régle à son gré; (t) car s'il s'apperçoit qu'il n'ait rien à craindre de la force, il prend, il pille tout ce qu'il trouve de son goût (v).

Usage singulier du Royaume de Baul pour assûrer le secret des Conseils.

On rapporte un usage singulier du Royaume de Baul. Lorsqu'il est question de délibérer sur quelque affaire d'importance (x), le Roi fait assembler son Conseil dans la plus épaisse forêt qui soit près de sa résidence. Là, on creuse dans la terre un grand trou, sur les bords duquel tous les Conseillers prennent séance; & la tête baissée vers le fond, ils écoutent ce que le Roi leur propose. Les sentimens se recueillent & les résolutions se prennent dans la même situation. Lorsque le Conseil est fini, on rebouche soigneusement le trou, de la même terre qu'on en a tirée, pour signifier que tous les discours qu'on y a tenus y demeurent ensevelis. Aussi la moindre indiscrétion est-elle punie du dernier supplice. Cette méthode, pour assûrer les secrets, rend les plus grands desseins (y) si impénétrables, qu'il n'y a jamais que l'éxécution qui les fasse découvrir.

Chaque Ville a son Gouverneur, qui se nomme Alkade. Outre les fonctions qu'on a déja rapportées, il régle le travail du Peuple. Il n'y a presque point de Ville qui n'ait deux champs communs. L'un pour le maïz, l'autre pour le ris. C'est aux hommes qu'appartient la culture du champ de bled, & celui du ris est le partage des femmes & des filles. Comme le travail est égal, l'Alkade prend soin de diviser également la moisson; & dans les cas extraordinaires, il ordonne des secours & des supplémens (z). Il est le Juge de tous les différends & de toutes les querelles (a). Enfin, dans le partage des opinions sur les intérêts publics, c'est la sienne qui réunit toutes les autres (b).

(s) *Angl.* dans son pays.

(t) *Angl.* Car il est le Maître absolu de tout ce qui est dans ses terres, & si la fantaisie lui en prend, ou qu'il ait besoin de quelque chose, il le fait saisir, ou l'enlève lui-même dans la première maison voisine. R. d. E.

(v) Afrique Occidentale, Vol IV. pag. 350.

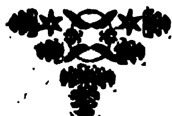
(x) *Angl.* Sur les choses qui concernent la guerre. R. d. E.

(y) Barbot, pag. 39.

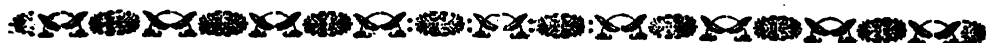
(z) *Angl.* Mais si tous n'ont pas pu travailler, les autres ne laissent pas d'y suppléer. R. d. E.

(a) *Angl.* Et dans toutes les délibérations de sa Ville, c'est lui qui opine le premier. R. d. E.

(b) Moore, pag. 127.



CHAPITRE



CHAPITRE XIII.

Usages communs des mêmes Pays de l'Afrique.

Remarques préliminaires sur les Auteurs qu'on doit citer.

QUOIQUE les usages dominans de tous les Négres qui habitent cette partie de l'Afrique, ayent entr'eux tant de ressemblance, que la peinture d'une Nation convient à toutes les autres, on doit faire observer néanmoins que les remarques de Jobson regardent particuliérement les Mandingos; du moins s'il ne les a pas confondus avec les Jalofs, car ce dernier nom ne paroît pas dans l'histoire de son Voyage. Celles de Jannequin, de Le Maire & de Labat, ne concernent que les Jalofs, puisque ces trois Ecrivains se sont bornés aux Habitans du Sénégal & du Cap-Verd. Celles de Moore distinguent clairement les Mandingos & les Jalofs; mais s'il est cité dans les Observations suivantes, c'est presque toûjours à l'occasion des Mandingos. Les autres Voyageurs, dont les Relations ont été publiées, n'ont pas fait un ☞ long séjour en Afrique. [Cette raison peut servir d'excuse à l'incertitude & à la confusion de leurs Remarques.]

Quelques réflexions sur la cause de la noirceur dans les Négres.

COMME tous les Peuples de la division où l'on s'est ici renfermé sont noirs, à l'exception des Foulis, le sujet semble demander quelques (a) réflexions sur la cause de cette couleur. C'est le premier sujet d'étonnement qui se présente à l'esprit des Voyageurs lorsqu'ils arrivent pour la première fois sur cette Côte; & leur admiration s'étant communiquée aux Sçavans de l'Europe, on a vû naître, sur un sujet si fécond, des conjectures & des disputes sans nombre. En effet, la cause de ce Phénomene paroît d'autant plus obscure que les Mores, voisins des Négres, sont blancs, ou du moins ne sont que bruns. Ils ont les cheveux longs & noirs; au lieu que ceux des Négres sont non-seulement fort courts, mais ressemblent moins aux cheveux humains qu'à la laine des bêtes. Cette différence sera-t-elle attribuée au climat, lorsqu'on sçait par une longue expérience que les Blancs qui sont établis en Afrique, ne cessent pas de produire des enfans qui leur ressemblent, & que ☞ des Négres transportés dans les Latitudes du Nord [les plus éloignées,] n'ont jamais que des enfans noirs.

S'IL est certain, comme on le croit généralement, que la race humaine est sortie de deux premiers Auteurs, la question sera, quelle étoit leur couleur; car soit qu'ils fussent blancs, bruns, ou rougeâtres, comme le nom d'Adam le signifie, il paroît impossible qu'ils ayent pû produire des Négres. Mêlez le blanc & le brun dans toutes les proportions imaginables (b), ce mélange ne produira jamais le noir.

QUELQUES Auteurs, embarrassés par une si grande opposition, ont eu recours

(a) On employe ce terme pour marquer qu'on ne pense point à répéter ici ce qui se trouve répandu dans tous les Livres. R. d. T.

(b) *Angl.* Mêlez deux parties de blanc, avec autant de brun, aussi souvent qu'il vous plaira, ce mélange, dit Labat Voyag. dans l'Afrique Occid. Vol. II. pag. 255. & *suiv.* R. d. E.

COULEUR DES NÉGRES.

Suppoſitions de quelques Auteurs.

recours aux imaginations les plus ridicules pour expliquer l'énigme. Les uns ont cru que la noirceur avoit été la marque imprimée à Caïn (c) pour le faire reconnoître. D'autres l'ont regardée comme un effet de la malédiction prononcée par Cham contre ſon fils Canaan. Mais, [dit le même Auteur,] en ſuppoſant quelque apparence de vérité à ces chimères, comment l'effet du crime (d) ſe ſeroit-il tranſmis à la poſtérité des coupables, ſi l'on ne ſuppoſe auſſi que leurs femmes devinrent noires comme eux? Leurs deſcendans auroient été mulâtres; & ſi l'on veut qu'ils ne fuſſent toûjours mariés entr'eux, ils auroient produit à la fin une race blanche plûtôt qu'une race de Négres (e). L'impoſſibilité de donner plus de vrai-ſemblance à d'autres explications, ſemble juſtifier ceux qui ſans manquer de reſpect ni de foi pour les ſaintes Ecritures, ont cru que les Blancs & les Négres doivent être ſortis de différentes ſources. Atkins embraſſe ouvertement (f) cette opinion. Mais la difficulté eſt de ſçavoir au fond ſi elle peut s'accorder avec le récit de Moyſe, qui fait ſortir nettement tous les Hommes d'une même ſouche. Labat, ne répand pas beaucoup de jour ſur la queſtion, en nous apprenant (g) que ſuivant la tradition des Négres, Noé avoit trois fils, l'un blanc, l'autre bazané, le troiſième noir; & qu'ils eurent chacun une femme de leur couleur. [Cette ſuppoſition expliqueroit fort bien pourquoi les trois poſtérités ſont différentes; mais elle nous laiſſe dans le même embarras ſur la différence des trois pères.]

QUELQUE parti qu'on prenne, il faut admettre que la différence des couleurs vient de celle des (h) ſens ou du tiſſu des tégumens du corps. Le Docteur *Pechlin* prétend que la noirceur dans les Négres, ne vient pas de la peau même, mais de l'épiderme. Il s'appuye ſur ſes propres obſervations, qui ſe trouvent confirmées par celles de Riolan. [C'eſt dit Labat, donner la difficulté même, pour ſon explication.] Cependant l'Académie Royale des Sciences de Paris, croit avoir découvert que cette couleur n'eſt ni dans la peau ni dans la chair, & qu'elle eſt dans un petit réticule, compoſé de fibres extrémement douces & délicates, qui ſe trouve placé entre l'épiderme & la peau: réticule, qui eſt blanc dans les Blancs, & noir dans les Négres. L'Académie avoue que ce réticule noir ne paroît pas à la plante des pieds d'un Négre, ni à la paulme de ſes mains, & que ces deux parties ſont blanches dans tous les Négres. Mais la queſtion n'eſt pas dans quelle partie la noirceur ſe trouve,

(c) Geneſ. IV. 15. *Ibid.* IX. 25.

(d) *Ou plûtôt*, l'effet de la punition: *il y a dans l'Anglois*, la Couleur coupable. R. d. E.

(e) *Angl.* Dans l'impoſſibilité d'expliquer autrement cette différence de couleur, divers Auteurs n'ont pas fait ſcrupule de ſoûtenir que les Noirs & les Blancs doivent être iſſus de tiges différentes. Atkins eſt dans cette penſée. Après avoir étalé les difficultés qui naiſſent de ce Phénomene, il ajoûte, *que quoique ce ſoit-la une héréſie, il eſt perſuadé que les premiers Pères des Noirs & des Blancs, ne furent point les mêmes*. Avec ſa permiſſion, ce n'eſt point-là une *ſi petite héréſie*; elle eſt au-contraire, très-grande, puis qu'une telle doctrine eſt incompatible avec celle de Moïſe, qui ne reconnoît qu'un premier homme. Deux ne ſuffiroient même point; car ſi vous donnez aux Noirs une tige à part, pourquoi refuſeriez-vous la même diſtinction aux Peuples de chaque couleur particulière? Quoiqu'il en ſoit, les Négres ont auſſi leur Syſtême là-deſſus; *leurs Marbuts*, dit Labat, *ayant une tradition ſuivant laquelle* &c. On voit par les libertés que le Traducteur a priſes ſur cet endroit, qu'il ne ſe fait pas une affaire de la petite héréſie de matter Atkins: mais qu'il n'en a pas moins de foi pour l'Ecriture. R. d. E.

(f) Voyage de Guinée par Atkins, pag. 39.

(g) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 268.

(h) *Angl.* des ſucs, ou des liqueurs. R. d. E.

trouve, ni si le réticule des Négres est noir. Ce qu'on cherche, c'est la cause de la noirceur, & pourquoi ce réticule seroit noir dans les Négres & blanc dans les Blancs.

Couleur des Négres.

Labat, sans prendre aucun parti, propose seulement quelques Observations, qu'il a faites lui-même sur cette matière, pendant qu'il demeuroit aux Indes Occidentales (*i*).

☞ I. Il assûre que si les Négres se brûlent [en faisant bouillir le Rum, ou] par quelque autre accident, la peau qui leur renaît aux parties brûlées est tout-à-fait blanche. Que devient alors le réticule?

II. Que les Négres, dans leurs maladies, perdent entièrement leur couleur, & deviennent pâles, à proportion de la violence & de la longueur du mal. On en a vû d'une telle pâleur, qu'à peine les distinguoit-on d'un Blanc de foible compléxion.

III. Que le corps des Négres, après leur mort, devient plus noir qu'il n'étoit pendant leur vie, quoiqu'il ait été fort pâle dans le cours de la maladie.

IV. Que les enfans des Négres, en naissant, sont de la même couleur que ceux des Blancs, à l'exception des parties naturelles qu'ils ont noires, & d'un cercle noir à la racine des ongles.

V. Que dans l'Isle de Bissao, ou *Bissaux*, en Afrique, on a vû une Négresse blanche, née de parens noirs (*k*), mariée à un Négre de qui elle eût plusieurs enfans noirs.

✠ [Quelques-unes de ces Observations détruisant ce que les autres paroissent établir, on conçoit que Labat n'en a pû prendre droit de décider la question. Revenons à notre récit.]

Habillement des Négres.

L'Habillement populaire, dans cette partie de l'Afrique, est fort simple, & presque le même pour toutes les Nations. Suivant Jobson, celui des hommes consiste dans une chemise & des hautes-chausses. La chemise est de coton bleu ou blanc. Elle tombe jusqu'aux genoux. Les manches en sont fort larges; mais ils les relèvent sur leurs épaules, lorsqu'ils ont quelque usage à faire de leurs bras. Leurs hautes-chausses sont ramassées, comme un coussin, ☞ par derrière, & (*l*) au long des cuisses; [ce qui leur fait tenir les jambes écartées en marchant.] Ils ont les jambes nues. Pour chaussure, ils portent sous les pieds une semelle de cuir, boutonnée autour du gros orteil, & au-dessus du talon. Par dessus ces habits, ils ont la tête, les membres, & tout le corps chargés de Grisgris. Ils portent communément une épée sur l'épaule ☞ [droite.] D'autres, une zagaye, longue de trois pieds, & d'autres un arc & des fléches. Mais ils ont tous un couteau, attaché au côté (*m*).

Les femmes n'ont, pour tout habillement, qu'un pagne ou une piéce de coton, qui les couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Toute la partie supérieure du corps est nue; mais, pour l'ornement, elles se marquent & se ☞ peignent le dos de diverses couleurs [& en façon d'étofe damassée.] Quelquefois néanmoins, elles se passent (*n*) une autre piéce de coton autour des épaules.

D'autres

(*i*) *Ibid.* pag. 260. & *suiv.*
(*k*) Voyez ci-dessus l'article de Brue.
(*l*) *Angl.* au tour des cuisses. R. d. E.
(*m*) Jobson, *ubi sup.* pag. 40.
(*n*) *Ibid.* pag. 55.

Habillement des Négres.

D'autres Voyageurs font la même peinture de l'habillement des Négres, avec très-peu de différence. Le Maire dit que les pauvres n'ont qu'une piéce de coton d'un demi-pied de largeur, pour couvrir seulement leur nudité; que cette piéce est soûtenue par une corde, qui leur sert de ceinture; & qu'ils la laissent pendre devant & derrière, comme un ornement dont ils se croyent fort parés (o); que la chemise (p) ou la robe de coton, qui est en usage parmi les gens de qualité, est de plusieurs couleurs, & de la forme d'une (q) robe de Cordelier, avec des manches fort longues & fort larges; que n'étant pas plissée autour (r) du cou, elle n'a qu'un trou pour y passer la téte, comme les chemises des femmes en Europe; qu'elle ne descend que vers le milieu des (s) cuisses; que les hautes-chausses sont de la même étofe, & tombent depuis la ceinture jusqu'aux genoux; mais qu'étant larges de cinq ou six aunes, elles ont l'air d'une juppe de femme [qu'on auroit cousue par le bas, & où l'on n'auroit laissé] que deux trous pour y passer les jambes; & que plus elles sont grandes, (t) plus elles font d'honneur à celui qui les porte. Barbot dit qu'elles se nomment Juba, & que l'étofe en est épaisse. Les Négres s'en servent particulièrement en hiver. Dans le tems de la chaleur, ils n'ont qu'une chemise de simple toile, avec un petit bonnet de cuir ou d'ozier, étroit en bas & large au sommet. Jannequin ajoûte (v) qu'ils portent un couteau suspendu au cou, & leur zagaye sur l'épaule.

Suivant le même Ecrivain, leur bonnet, tel qu'on vient de le décrire, ressemble au capuchon d'un Jacobin. Le peuple marche pieds nuds; mais les personnes de qualité ont des sandales de cuir, de la forme de nos semelles de souliers, attachées au gros orteil avec une courroie, [à la manière des Anciens.] Quoique leurs cheveux soient courts, ils les ornent assez agréablement de Grisgris, de brins d'argent, de cuivre, de corail, &c. Ils ont aux oreilles des pendans d'étain, d'argent, & de cuivre. Ceux qui descendent d'une race servile, n'ont pas la liberté de porter leurs cheveux.

Les femmes & les filles sont nues de la ceinture jusqu'à la tête, à moins que le froid ne les oblige de se couvrir. Le reste du corps est couvert d'un pagne, qui est de toile ou d'étofe de coton, de la grandeur de nos serviettes d'Europe, & qui leur descend jusqu'au molet. Elles se parent la tête de corail & d'autres bagatelles éclatantes, & leurs cheveux sont rangés avec assez d'art pour former une espèce de coeffure d'un demi-pied de hauteur. Les plus hautes passent pour les plus belles. Les hommes & les femmes ont les jambes & les bras ornés de corail, d'or, & de verre, suivant leur rang & leur richesse. Mais jusqu'à l'âge d'onze ou douze ans, les garçons & les filles sont entièrement nuds (x).

Suivant Barbot, le peuple des deux séxes n'a qu'un mauvais lambeau d'étofe pour se couvrir vers la ceinture. Quelques-uns l'attachent à leur ceinture avec un cordon de cuir, le laissant pendre par devant. D'autres joignent ensemble deux ou trois lambeaux de coton, qu'ils font passer sur leurs épaules

(o) Le Maire pag. 131.

(p) Barbot dit que ces étofes sont rayées de différentes couleurs.

(q) Jannequin dit, pag. 36, que la forme est celle d'un surplis de Diacre.

(r) Barbot dit que les unes sont plissées & que d'autres ne le sont pas.

(s) Barbot les fait descendre jusqu'aux talons.

(t) Le Maire, pag. 133.

(v) Jannequin, pag. 96.

(x) Le Maire, pag. 135.

les & sous leurs bras, en ramenant les deux pointes par devant. Les enfans vont tout-à-fait nuds. Les femmes & les filles ne portent qu'une piéce d'étofe autour de la ceinture, & une autre piéce sur la tête en forme de voile. ☞ Elles relèvent [& entortillent] leurs cheveux, & les ornent de brins de corail, d'or & de verre. Quelques-unes portent une sorte de coeffe (y).

Habillement des Négres.

Moore observe que les deux séxes, mais sur-tout les femmes, prennent plaisir à porter un paquet de petites clefs à leur ceinture, par la seule vanité de passer pour riches (z).

A l'égard de la diéte, Jobson nous apprend (a) que le Peuple ne mange qu'une fois le jour, après le coucher du Soleil. Les alimens ordinaires des Négres sont du ris ou quelque autre grain, & des racines. Les femmes prennent soin de faire bouillir le ris dans l'eau, & le présentent chaud à leurs maris. Leur vaisselle est une gourde. Ils prennent leurs mets avec les doigts, ☞ [en font une balle] & se jettent le morceau dans la bouche. La plûpart aiment mieux se borner à cette simple nourriture, que de se fatiguer à la chasse ou à la pêche. A la vérité ils élèvent de la volaille, & n'ignorent pas la manière de faire des chapons; mais ils en font des échanges pour des coliers de verre, du fer & d'autres marchandises qui leur conviennent. C'est une maxime bien établie parmi eux, (b) que la tempérance dans l'usage des alimens & la régularité à manger après le tems de la chaleur, servent beaucoup à la santé. ☞ Jobson, persuadé par leur éxemple, conseille aux Anglois [c'est-à-dire à ceux qui négocient ou qui voyagent dans ce pays-la,] le même ☞ régime. [Son raisonnement est, que la chaleur extérieure attire au dehors celle du dedans, ce qui laisse l'estomac dans une langueur, où il a plus besoin de cordial, qu'il n'est capable de digérer de la nourriture; aussi éprouve-t'on, ajoute-il, qu'au milieu du jour, on peut boire, dans ce pays-la, plus d'eau-de-vie qu'il n'en faudroit en Angleterre, pour vous mettre le corps tout en feu.]

Alimens des Négres.

Les Négres ne boivent ordinairement que de l'eau, quoiqu'ils usent quelquefois de vin de Palmier, & d'une sorte de bierre, qu'ils appellent *Bullo*, composée des grains du Pays. Mais ils ont une passion si ardente pour les liqueurs fortes des Européens, qu'ils vendent jusqu'à leurs habits pour en acheter (c). L'éxemple des hommes n'empêche pas que les femmes ne soient plus réservées, & ne les autorise pas même à toucher l'eau-de-vie de leurs lévres, à l'exception de quelques favorites des Princes, que leur situation met au-dessus de l'usage. Le Maire dit que la boisson des Négres est du vin de Palmier, & de l'eau, telle qu'ils la trouvent dans le premier (d) bourbier (e); que leur diéte est simple, & consiste principalement dans le sanglet & le kuskus, aliment composé de millet (f); dans le lait de leurs Chévres & de leurs Vaches, auquel ils joignent de la Volaille, du Poisson, & la chair des animaux qu'ils prennent quelquefois à la chasse; qu'ils tuent rarement leurs Bestiaux, excepté à certains jours de fête (g), & dans d'autres occasions extraordinaires.

Les

(y) Jannequin, pag. 96.
(z) Moore, pag. 116.
(a) Gold. Trad. pag. 38. & *suiv.*
(b) *Angl.* que c'est un bon préservatif pour la santé, de manger moins souvent, & après que la chaleur du jour est passée. R. d. E.
(c) Barbot, pag. 35.
(d) Le Maire pag. 139.
☞ (e) [Les Marbuts mêlent du miel dans leur eau] R. d. A.
(f) *Angl.* composé de millet, & de lait, bouilli avec de la volaille, quelques fois du poisson, & de la venaison; Car ils tuent rarement &c. R. d. E.
(g) Jobson, *ubi sup.* pag. 38. & *suiv.*

Alimens des Négres.

Les femmes commencent dès la pointe du jour à faire leur sanglet, parce qu'il demande six heures de préparation. Cet ouvrage employe deux ou trois personnes. On le pile d'abord dans un mortier de bois, [faute de moulin : Quand il a perdu son écorce,] on le nettoye dans une espèce de van, qui est fait de feuilles de Palmier; après quoi il ne reste qu'à le faire bouillir avec du lait, ou du beurre; ou dans l'eau avec de la chair, & quelquefois avec du poisson sec (*h*).

(*i*) Le kuskus, qui est le meilleur aliment des Négres, se nettoye & se bat d'abord avec beaucoup de soin. On le paîtrit dans l'eau pour en faire une pâte, qu'on divise en plusieurs petits pelotons. Ensuite on les met dans une passoire, sur un pot où l'on a fait cuire la viande pour leur en faire recevoir la vapeur. Ce ragoût est assez agréable, lorsqu'il est préparé avec soin, & qu'il n'y reste pas de sable; ce qui arrive fort rarement.

Lorsque les Négres vont à la guerre, ils prennent avec eux un petit sac, long d'un pied, & de la grosseur du bras, qu'ils remplissent de kuskus préparé C'est l'office journalier des femmes. [s'il falloit que celles de France, dit Le Maire, prissent tant de peine pour leurs Maris, ils passeroient, souvent, mal leur tems.] Les heures ordinaires de leurs repas sont le milieu du jour & le soir. Ils mangent mal-proprement, couchés par terre, [sans nape, sans vaisselle,] & sans autre secours pour prendre leurs alimens, que les doigts & les mains, qu'ils remplissent d'une manière fort dégoûtante. Les Rois n'ont pas de meilleurs principes de civilité. Cependant ils mangent ordinairement seuls, ou du moins ils n'admettent à leur table que le grand (*k*) Marbut, & rarement les Seigneurs. Jamais ils n'accordent aux Blancs la permission de les voir manger; ce que l'Auteur attribue à la confusion qu'ils ressentent eux-memes de leur grossièreté & de leur misère (*l*).

Dans le Peuple, tous les Négres d'une même famille mangent ensemble. Leur premier mets est le kuskus. Ils passent ensuite à la chair, qu'ils déchirent avec les doigts; & (*m*) lorsqu'ils sont rassasiés, ils remettent dans le plat, pour une autre occasion, tout ce qui leur reste entre les mains. Mais ils ne se servent que de la main droite pour porter leurs morceaux à la bouche. L'autre main étant destinee au travail, ils regardent comme une indécence (*n*) de s'en toucher la bouche ou le visage.

Jannequin fait une peinture fort bizarre de la manière (*o*) dont ils se disposent pour leur repas. On couvre la terre d'une natte, qui leur sert de table. On y place le kuskus & les autres mêts, (*p*) dans des gourdes, ou des plats de bois. (*q*) Chacun s'approche, & se couche de niveau avec la table. Les mains & les doigts commencent alors leur éxercice. Tout est avidement déchiré; & l'avidité étant la même à manger, ils se jettent les morceaux dans le gozier, plûtôt qu'ils ne les portent à la bouche. Cependant

(*h*) Le Maire, pag. 136.

(*i*) Jobson, pag. 61. R. d. T.

(*k*) Les Marbuts affectent alors de ne boire que de l'eau, mêlée de miel.

(*l*) Ils ont commencé à revenir de ce dernier usage, R. d. E.

(*m*) *Angl.* Et quand ils l'ont un peu rongée, ils la remettent dans le plat, pour un autre [qui en voudra]. R. d. E.

(*n*) *Angl.* De s'en servir pour manger. R. d. E.

(*o*) Le Maire, pag. 180.

(*p*) Jannequin, pag. 87.

(*q*) *Angl.* Ils mettent ce mêts en piéces, avec les doigts, & se jettent les morceaux dans la bouche. R. d. E.

dant il ajoûte que les Grands [& les riches même ceux du commun] mangent avec plus de propreté, & se font mieux servir. En général, les Négres ont l'estomac excellent; il n'y a point d'animaux dont la chair les dégoûte ou les incommode. Ils ne la trouvent point à leur gré, s'ils ne sont avertis par l'odeur, qu'elle est à demi-pourrie. C'est dans cet état qu'ils mangent celle des Eléphans & des Crocodiles. Au contraire, ils ne tuent leurs bestiaux & leur volaille qu'au moment qu'il faut l'apprêter; (r) & comme ils ne la trouvent pas moins bonne dans cette fraîcheur, [il y a beaucoup d'apparence qu'ils sont indifférens pour le goût, & que la seule raison qui leur fait manger la chair des Crocodiles & des Eléphans dans un autre état, c'est qu'étant fort dure, ils auroient peine à l'avaler lorsqu'elle est fraîche.] Ils n'ont pas proprement de pain. Ils mangent leurs différentes sortes de grains cuits au lait ou à l'eau. Le plus grand usage qu'ils fassent du bled d'Inde, est lorsqu'il est verd. Ils le font rôtir sur les charbons dans les épics, & l'avalent comme des pois verds. (s) Leur ris, ils l'employent ordinairement à faire du *Pileau*, suivant l'usage des Turcs. [Ils mettent en farine le bled de Guinée & le mansaroke, qui est le petit bled d'Inde, en le pilant dans des mortiers. Ils y pilent quelquefois aussi le gros bled d'Inde & le ris.] Enfin ils n'avoient ni l'usage du pain, ni celui (t) de la pâtisserie; mais en se familiarisant avec les Européens, leurs femmes ont appris d'eux l'art d'en faire, & le pratiquent aujourd'hui avec succès (v).

Alimens des Négres.

(r) *Angl.* Quand même ils ne tuent leurs bestiaux & leurs volailles qu'au moment qu'ils veulent les apprêter, ils ne laissent pas d'en faire bonne chère, & de la trouver assez tendre. R. d. E.

(s) *Angl.* Ils font d'ordinaire bouillir leur ris; c'est comme le Pillau des Turcs. R. d. E.

(t) *Angl.* Ni celui des gâteaux. R. d. E.

(v) Labat, Vol. IV. pag. 164, & Moore, pag. 32.

§. I.

Mariages & Funérailles des Négres.

[ON trouve beaucoup de variété dans les Voyageurs, sur la forme du mariage des Négres; mais il faut l'attribuer moins à l'incertitude des témoignages, qu'à l'inconstance des usages mêmes, qui ne sont pas établis avec assez d'uniformité pour ne pas recevoir quantité de changemens & d'altérations.] Jobson nous apprend (a) [que tout Négre est en droit de contracter avec une fille qui est en âge d'être mariée, mais que ce n'est jamais sans la participation & même sans le consentement des parens,] entre les mains desquels il doit déposer le douaire dont on est convenu. Le Roi, ou le principal Seigneur du Canton, [en qualité de Tuteur général des jeunes filles,] tire aussi quelques droits pour la ratification du Traité. Alors, le mari accompagné de quelques amis de son âge, s'approche le soir, au clair de la Lune, de la maison de sa femme, (b) & [cherche le moyen de l'enlever. Il y réussit toûjours, malgré

(a) *Angl.* Que le garçon contracte avec la fille, avant qu'elle soit en âge d'être mariée, mais de l'aveu des Parens.

(b) *Angl.* d'où on l'enlève comme par force & malgré sa résistance & ses cris. Elle est secondée par ceux de toutes les jeunes filles de la Ville, les jeunes hommes feignent aussi de la secourir: Enfin l'Epoux & ses amis l'emportent en triomphe dans la maison du premier.

MARIAGES DES NÉGRES.

malgré sa résistance & ses cris. Elle est secondée néanmoins par toutes les jeunes filles du (c) Village ou de la Ville. L'air retentit de leurs gémissemens. Mais comme c'est un simple usage, qui n'a rien de plus sérieux, que les efforts des jeunes-gens, pour s'opposer au ravisseur, cette comédie se termine toûjours par une heureuse chûte de la jeune femme entre les bras de son mari.] Elle demeure quelque tems enfermée dans sa maison; & plusieurs mois après, elle ne sort jamais sans un voile, qui doit lui couvrir toute la tête, à l'exception d'un œil. Son douaire est réservé pour le cas où elle survivroit à son mari, parce que l'usage oblige les veuves, qui se remarient, (d) d'acheter un homme, comme elles ont été achetées pour leur premier mariage.

MOORE assûre qu'un père marie quelquefois sa fille aussi-tôt qu'elle est née, & que les parens ne peuvent jamais rompre cet engagement. La fille même n'est pas libre de prendre un autre mari sans le consentement du premier; mais l'homme a la liberté de disposer autrement de lui-même. Les filles sont mariées généralement fort jeunes. Avant qu'elles ayent quitté la maison paternelle, le mari doit donner aux parens de sa femme deux Vaches, deux barres de fer, & deux cens noix de *Kola*. Le même Voyageur observe qu'en prenant sa femme, un mari est obligé de faire une fête à laquelle tous les Habitans du même lieu peuvent assister sans invitation. Elle dure trois ou quatre jours. [Mais ceux qui s'y trouvent, sans être invités, doivent fournir aux frais, par les présens qu'ils font au mari.] La jeune femme est portée de la maison de son père à celle de son mari sur les épaules de plusieurs hommes, la tête & le visage couverts d'un voile, qu'elle doit garder jusqu'après la consommation du mariage (e); [pendant laquelle, les gens de la noce dansent, chantent, battent la caisse & font des décharges de leurs fusils.]

SUIVANT Labat, lorsqu'un jeune Négre du Sénégal a jetté les yeux (f) sur une maîtresse, il s'adresse au père & à la mère pour solliciter leur consentement; ou si la fille est orpheline, il fait sa demande aux plus proches parens. Comme les parties sont ordinairement d'accord avant que de s'assembler, le marché passe pour conclu lorsque l'Amant a fait au père les présens établis par l'usage. Ils consistent dans quelques bestiaux, quelques étofes de coton, des coliers de verre & de l'eau-de-vie. Ce devoir n'est pas plûtôt rempli, que la jeune femme est conduite à son mari. Il lui offre la main pour la recevoir dans sa maison; mais il lui ordonne immédiatement d'aller chercher de l'eau, du bois & les autres nécessités du ménage. Elle obéit respectueusement. Le mari se met à souper. Elle ne soupe qu'après lui; & demeurant en silence, elle attend son ordre pour l'aller trouver au lit.

LE douaire, suivant un autre Voyageur (g), consiste en quelques (h) [Veaux] qui doivent être donnés au père, & qui ne surpassent jamais le nombre de cinq. (i) [L'éxécution de cette Loi faisant toute l'essence du mariage,] le mari & la femme se mettent sur le champ au lit. Si la femme est garantie vierge, avantage fort rare dans ce Pays, on couvre le lit d'un drap de coton

(c) Voyez ci-dessus la Relation de Job Ben Salomon.

(d) Jobson, *ubi sup.* pag. 53. & 56.

(e) Moore, pag. 131.

(f) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 299.

(g) Le Maire, pag. 151. 152.

(h) *Angl.* quelques jeunes bœufs. R. d. E.

(i) *Angl.* Le marché fait, ils couchent ensemble sans autre cérémonie. *Là comme ailleurs, c'est le consentement réciproque qui fait l'essence du mariage & nullement les articles du contract.*

MARIAGES DES NÉGRES.

ton blanc, & les marques sanglantes de la virginité sont exposées aux yeux de l'assemblée. Ensuite on porte le drap en procession dans toute la Ville, au son des Instrumens, qui font retentir les louanges de la jeune femme & ses plaisirs. Mais si la virginité ne se déclare pas par des preuves, le père est obligé, sur la demande du mari, de reprendre sa fille & de rendre les Veaux. Cette disgrace est rare, parce qu'on prend soin d'éxaminer la fille avant le mariage, & qu'elle n'est demandée qu'après une parfaite conviction. (k) D'ailleurs le malheur d'une fille n'est jamais irrréparable. Si elle ne peut demeurer femme de celui qui l'avoit épousée, elle devient la concubine d'un autre; & le père est toûjours sûr de trouver des marchands qui la recherchent.

JANNEQUIN rapporte qu'un mari reçoit sa femme nue des mains du père, & qu'il se rend avec elle devant un Marbut, qui leur fait avaler un peu de sable, avec d'autres cérémonies, & qui leur ordonne de consommer le mariage dans la nuit suivante. La mariée se couche sur une peau de Bouc blanc (l). Si les marques de sa virginité ne paroissent pas le lendemain, le mari est en droit de la répudier sur le champ. Jannequin ajoûte que les jeunes Négresses ont tant de réserve sur cet article, qu'elles perdroient plûtôt la vie que de se laisser corrompre avant le mariage (m).

☞ [Suivant Moore,] les Négres de la Gambra sont plus portés dans ces occasions à cacher leur disgrace qu'à la publier (n). Une fille, après avoir eu deux ou trois enfans, n'en passe pas moins pour vierge; ou du moins le mari paroît content de son sort, parce qu'il ne pourroit faire éclater ses plaintes sans causer un grand scandale. Barbot observe (o), ☞ [qu'en Afrique comme en Europe, les goûts sont fort partagés sur ce qui rend une femme aimable.] Les uns veulent des vierges. D'autres comptent (p) pour rien cette qualité

TOUS les Voyageurs conviennent qu'un Négre peut prendre autant de femmes qu'il est capable d'en nourrir; mais qu'il n'y en a qu'une (q) qui jouisse des priviléges du (r) mariage, & qui ne s'éloigne jamais du mari. Du tems de Jobson, les Anglois donnoient à ces véritables épouses le nom de *Handwifes*, c'est-à-dire, *Femmes de la main*, parce qu'ils les trouvoient sans cesse à côté de leurs maris. Elles sont dispensées de plusieurs travaux pénibles, qui font le partage des autres. Cependant elles ne mangent ni ☞ avec leurs maris, ni dans leur présence, [mais dans une autre cabane; d'ailleurs vous ne voyez jamais ces maris jouer avec elles, ou leur donner quelques marques de tendresse; beaucoup moins aux autres femmes, qui ne sont que des concubines, & pour qui ils ne montrent point de véritable attachement conjugal.] Jobson parle avec étonnement de la bonne intelligence qui régne entre toutes ces femmes. Elles se retirent le soir dans leurs cabanes. Elles y attendent l'ordre de leur mari commun; & le matin, elles vont le saluer à genoux, en mettant la main sur sa cuisse (s).

MOORE

(k) *Angl.* La fille rendue n'est pas déshonorée pour cela. Si elle ne peut être femme &c.
(l) Barbot dit, un drap blanc. pag. 35.
(m) Jannequin, pag. 131.
(n) Moore, pag. 132.
(o) Barbot, pag. 35.
(p) *Angl.* d'autres n'y regardent pas de si près. R. d. E.
(q) A Cap de Monte, suivant Barbot, pag. 117, la principale femme est nommée *Makilmab*.
(r) *Angl.* de femme légitime. R. d. E.
(s) Jobson pag. 51.

MARIAGES DES NÉGRES.

MOORE assûre que plusieurs Négres ont jusqu'à cent femmes. Il connoissoit un assez gros Village, près de Bruko, qui n'étoit composé que des femmes, des enfans, & des Esclaves d'un seul homme (t).

CE n'est pas sans raison que les Rois Négres & les Grands, qui ont plusieurs maisons, tiennent leurs femmes séparées: comme ils changent souvent de résidence, ils (v) ne trouveroient jamais une habitation prête à les recevoir avec une suite si nombreuse.

QUOIQUE la condition des femmes soit égale par rapport au mari, c'est néanmoins la première mariée, du moins lorsqu'elle a des enfans, (x) qui passe pour la Maîtresse, & qui conserve effectivement une certaine supériorité sur les autres. Barbot confirme cette remarque. Il ajoûte même qu'un Roi, lorsqu'il commence à s'ennuyer de sa première femme, lui assigne des terres pour sa subsistance, des Esclaves, un logement convenable, & qu'il (y) en choisit une autre pour occuper la même place à la tête de son Serrail (z).

DANS le cas de l'adultère, les deux coupables, suivant Jobson, sont vendus pour l'Esclavage étranger, sans espérance d'être jamais rachetés. Cette punition est celle des plus grands crimes, car les supplices capitaux sont (a) rares parmi les Négres. (b) On prend soin que ces Esclaves soient vendus aux Portugais, parce qu'on est sûr alors qu'ils seront transportés au-delà des Mers (c).

BARBOT observe que la jalousie est une passion fort vive parmi les Négres. S'ils surprennent une femme dans l'acte ouvert de l'infidélité, ils tuent l'adultère, & répudient la femme. Elle retourne chez ses parens, qui sont obligés de la recevoir, & de restituer les (d) présens du mari. Dans plusieurs Cantons néanmoins, ils poussent (e) l'indifférence jusqu'à souffrir qu'on couche avec leurs femmes. La femme de *Lali*, un des principaux Officiers du Damel, ayant donné sujet à son mari de soupçonner sa fidélité, il auroit pû se faire justice de ses propres mains; mais elle étoit d'une si haute naissance, que par considération pour sa famille, il prit le parti de porter ses plaintes au Roi. L'accusation fut trouvée juste, & le Damel vendit la coupable au Directeur François. Ses parens la rachetèrent secrétement; mais ils la firent aussi-tôt passer dans un autre Royaume (f).

MOORE assûre aussi que le mari d'une femme adultère est en droit de la vendre pour l'Esclavage, ou de la chasser sans aucune indulgence, avec tous les enfans qu'il a d'elle. Entre les enfans, il est libre de retenir ceux qui sont assez grands pour lui rendre quelque service; & dans la suite il peut rappeller les autres, à mesure qu'ils deviennent capables de lui être utiles. Mais si sa femme est enceinte dans le tems du crime, il est obligé, pour la vendre ou la répudier, d'attendre qu'elle soit délivrée (g).

MALGRÉ

(t) Moore, pag. 133.
(v) *Angl.* Ils peuvent avoir par-tout, une famille prête à les recevoir. R. d. E.
(x) Labat, Afrique Occidentale, pag. 30. & *suiv.*
(y) *Angl.* Et qu'il en tire une autre de son serrail. R. d. E.
(z) Barbot, pag. 36.
(a) *Angl.* sont sans éxemple. R. d. E.
(b) *Angl.* Le sort des criminels est d'être transportés & vendus en Amérique par les Portugais. R. d. E.
(c) Jobson, *ubi sup.* pag. 53.
(d) Barbot, *ibid.*
(e) *Ibid.* pag. 17.
(f) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. pag. 190.
(g) Moore, pag. 133.

MARIAGES DES NÉGRES.

MALGRÉ la rigueur de ces loix, la plûpart des Négres se trouvent honorés que les Blancs de quelque distinction daignent coucher avec leurs femmes, leurs sœurs & leurs filles. Ils les offrent souvent aux principaux Officiers des Comptoirs. Le Maire (h), Jannequin (i), & d'autres Voyageurs rendent là-dessus le même témoignage. Barbot ajoûte seulement que (k) c'est l'intérêt qui les rend si lâches, & qu'il n'y a rien de sacré qui les arrête, lorsqu'ils espèrent quelque profit (l).

LE Maire raconte que leurs femmes ont beaucoup d'inclination pour la galanterie, & qu'elles sont passionnées pour les caresses des Blancs. Cependant elles ont le cœur mercenaire, & toutes leurs (m) faveurs doivent être payées. Mais Barbot ajoûte qu'elles se contentent d'un prix fort léger. Elles ont, dit-il, la taille belle, les yeux vifs, la couleur d'un noir fort brillant, & l'air extrémement lascif. Cette passion, qu'elles déguisent peu pour le commerce des Blancs, trouble souvent la tranquillité des mariages (n).

LES travaux pénibles du ménage sont le partage des femmes. Non-seulement elles préparent les alimens & les liqueurs, mais elles sont chargées de la culture des grains & du tabac, de broyer le millet, de filer & de sécher le coton, de fabriquer les étofes, de fournir la maison d'eau & de bois, de prendre soin des Bestiaux; enfin de tout ce qui appartient à l'autre séxe dans des Régions mieux policées. Elles ne mangent jamais avec leurs maris. Tandis que les hommes passent le tems dans une conversation oisive; ce sont leurs femmes, qui veillent à les garantir des mouches, & qui leur servent la pipe & le tabac. (o) Quoique cette subordination soit établie par un long usage, un mari ne néglige rien pour l'entretenir. Moore l'attribue au *Mumbo Jumbo*, épouvantail dont on donnera bien-tôt la description. Cet expédient, dit-il, étoit nécessaire dans un Pays où la pluralité des femmes semble demander qu'elles soient plus soûmises. Il observe qu'un mari fatigué d'une femme, a toûjours la liberté de s'en défaire, en perdant ce qu'il a donné pour son mariage; & qu'elle n'est pas moins libre de le quitter, en lui restituant ce qu'elle a reçu. Mais si le Roi fait présent d'une femme à quelque Seigneur de sa Cour, il n'y a pas de prétexte qui autorise le mari à l'abandonner, quoique le Prince ait toûjours droit de la reprendre (p).

ENTRE les Négres Mahométans, il y a des degrés de parenté qui ôtent la liberté de se marier. Un homme ne peut épouser deux sœurs. Le Damel, qui avoit violé cette Loi, reçut en secret la censure & les reproches des Marbuts (q).

(r) LA facilité des femmes à se délivrer de leur fruit dans l'accouchement, paroîtroit incroyable si elle n'étoit attestée par tous les Voyageurs. Elles ne jettent pas un cri; elles ne poussent pas même un soupir. Après le travail,

(h) Le Maire, pag. 161.
(i) Jannequin, pag. 99.
(k) *Angl.* que s'ils n'en font pas scrupule, c'est quand ils peuvent gagner quelque chose, par là. R. d. E.
(l) Barbot, pag. 36.
(m) Le Maire, pag. 161.
(n) Barbot, pag. 34.
(o) Jobson, *ubi sup.* pag. 54. & Labat. Afr. Occid. Vol. II. pag. 301.
(p) Moore, pag. 67. & 133.
(q) Labat, *ubi sup.* Vol. III. pag. 188.
(r) *Angl.* les femmes sont très fécondes, & si vous en exceptez les plus jeunes, elles ont rarement besoin du secours des autres, dans leurs couches. C'est une bassesse entre elles, de crier, & même de soupirer, dans le plus fort des douleurs. R. d. E.

ENFANS DES NÉGRES.

vail, elles se lavent long-tems. L'enfant est lavé avec le même soin; [& après lui avoir étendu & tiré les membres pour empêcher qu'ils ne se nouent,] on l'enveloppe dans un pagne, sans aucun lange qui le serre, (s) dans l'opinion que cette contrainte n'est propre qu'à le rendre tortu ou difforme. Dès le douzième ou le quinzième jour de sa naissance, la mère commence à le porter sur son dos, & ne le quitte jamais, (t) de quelque travail qu'elle soit occupée. On voit ordinairement sortir les femmes, le jour même, ou le lendemain de leur délivrance. L'enfant reçoit son nom un mois après qu'il est né, avec la cérémonie de lui raser la tête & de la frotter d'huile (v), dans la présence de cinq ou six témoins. Les noms les plus communs sont pris des Mahométans. Ainsi les garçons s'appellent *Omar*, *Guiah*, *Dimbi*, *Maliel*, &c. & les filles, *Fatima*, *Alimata*, *Komba*, *Komegain*, *Warsel*, *Hengay*, &c. Chaque jour au matin, l'enfant est lavé dans l'eau froide, & (x) frotté d'huile de Palmier. (y) Jusqu'au tems où la mère commence à le porter sur le dos, on le laisse ramper nud sur la terre, sans autre attention que celle de le nourrir. Ensuite il est enveloppé dans un pagne; & la mère s'en charge, pour ne le plus quitter un moment. On le lui attache entre les deux épaules, les jambes avancées sur le devant de chaque côté, sans que les exercices les plus violens lui fassent perdre cette situation (z).

Le même Auteur, & plusieurs autres, attribuent leurs nez plats & la (a) forme de leur ventre à cette manière de les porter, qui les expose à heurter le nez contre le dos de leur mère, lorsqu'elle se leve ou qu'elle se baisse, & qui leur fait avancer le ventre pour reculer la tête. Moore reconnoît qu'ils ne naissent point avec le nez plat; mais il prétend que si la mère aime les nez de cette forme, [& c'est à nôtre avis, ce qu'il y a de plus probable la-dessus,] elle la donne à celui de son enfant (b), à force de le presser en le lavant. Le Maire n'a pas remarqué que les Négres, en général, aiment les nez plats & les grosses lévres. Au contraire, il assûre qu'à l'exception de la couleur, leurs idées de beauté sont les mêmes qu'en France; c'est-dire, qu'ils aiment de (c) grands yeux, une petite bouche, de belles lévres, un nez bien proportionné. On voit des Négresses aussi-bien faites, & d'une taille aussi fine que les plus belles femmes de l'Europe. (d) Elles ont la peau extrémement douce, & communément plus d'esprit que les hommes (e).

(f) Leur tendresse est excessive pour leurs enfans. Elles ne leur épargnent aucun soin jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher seuls. Alors (g), sans relâcher rien de leur attention pour les nourrir & les élever, elles paroissent s'embarrasser peu de leur instruction. Ils se fortifient en croissant; & leur

(s) *Angl.* & dont l'usage n'est propre &c. R. d. E.
(t) *Ibid.* Vol. II. pag. 302.
(v) Moore, pag. 134. & *suiv.*
(x) Barbot, pag. 37.
(y) *Angl.* Leurs Enfans ne les embarrassent guéres; on les laisse tout nuds à terre, où ils se trainent tout le jour. Quand ils n'en sont pas encore capables, on les lie avec un pagne, sur le dos de leurs mères, les jambes &c.
(z) Le Maire pag. 159. 160.

(a) *Angl.* & leur gros ventre. R. d. E.
(b) Moore, pag. 131.
(c) *Angl.* de beaux yeux. R. d. E.
(d) *Angl.* Elles sont fort caressantes. *Le Maire dit*, fort lubriques. R. d. E.
(e) Le Maire, pag. 161.
(f) *Angl.* Elles aiment tendrement leurs Enfans. R. d. E.
(g) *Angl.* elles se contentent de les bien nourrir, sans se donner d'autres soins pour leur éducation. R. d. E.

ENFANS DES NÉGRES.

leur constitution devient si vigoureuse, qu'ils ne connoissent guères d'autre maladie que la petite vérole. Mais comme ils sont élevés dans une oisiveté continuelle, ils deviennent si paresseux, que s'ils n'étoient pas pressés par la nécessité, ils ne prendroient pas la peine de cultiver leurs terres. Aussi leur travail ne surpasse-t-il guères leurs besoins. Si leur Pays n'étoit extrémement fertile, ils seroient exposés tous les ans à la famine, & forcés de se vendre à ceux qui leur offriroient des alimens. Ils ont de l'aversion pour toutes sortes d'exercices, excepté la danse & la conversation, dont ils ne se lassent jamais (*b*).

LES jeunes filles affectent beaucoup de modestie & de réserve, sur-tout lorsqu'elles sont en compagnie. Mais prenez-les à part, vous les trouvez fort obligeantes, & disposées (*i*) à ne rien refuser, pour quelques brins de corail, ou pour un mouchoir de soie. Celles qui se croyent de race Portugaise, & qui prétendent aussi à la qualité de Chrétiennes, sont plus réservées que les Mandingos; quoiqu'elles ne fassent pas scrupule de vivre sans la cérémonie du mariage avec un Blanc qui est capable de les entretenir. Une femme, après avoir mis au monde un enfant, demeure privée pendant trois ans du commerce de son mari, du moins si son fruit (*k*) vit aussi long-tems. Elle le sévre alors, & reprend ses droits au lit conjugal. L'opinion commune du Pays, est que le lait des femmes s'altère par le commerce des hommes, & que les enfans en contractent de grandes maladies. Cependant l'Auteur doute que de vingt femmes, il y en ait une qui soit capable d'une si longue privation. Il en a vû soupçonner un grand nombre, de manquer à la fidélité de leur état, par la seule raison que l'enfant qu'elles allaitoient, ne jouissoit pas d'une bonne santé (*l*).

FUNÉRAILLES DES NÉGRES.

AUSSI-TÔT qu'un Négre a rendu le dernier soupir, sa famille donne avis de sa mort au voisinage, par des cris aigus & des lamentations qui attirent beaucoup de monde autour de la Cabane. Les cris des assistans se joignent à ceux de la famille. Mais pour les funérailles, chaque Canton a ses propres usages (*m*).

EN général ils y apportent tous beaucoup de formalités & de cérémonies. Un Marbut lave le corps, & le couvre des meilleurs habits qu'il ait portés pendant sa vie. Les parens & les voisins viennent faire successivement leurs lamentations, & proposer au mort plusieurs questions ridicules. L'un lui demande s'il n'étoit pas content de vivre avec eux, & quel tort on lui a jamais fait? s'il n'étoit pas assez riche? s'il n'avoit pas d'assez belles femmes? &c. Ne recevant point de réponse, (*n*) ils se retirent l'un après l'autre après la même cérémonie. D'un autre côté, les Guiriots chantent les louanges du mort (*o*).

L'USAGE général est de faire un *Folgar* (*p*) pour toute l'Assemblée. On tue (*q*) quelques Veaux. On vend des Esclaves, pour acheter de l'eau-de-vie. Après

(*b*) Afrique Occident. Vol. II. pag. 303.
(*i*) Moore, pag. 121.
(*k*) *Ibid.* pag. 35.
(*l*) *Ibid.* pag. 133. [Voyez aussi Barbot pag. 36. & 117.]
(*m*) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 73.
(*n*) *Angl.* ils se retirent & font place à d'autres qui en disent autant.
(*o*) Afriq. Occidentale. Vol. II. pag. 73.
(*p*) C'est-à-dire un Bal, ou une Fête.
(*q*) *Angl.* de jeunes Bœufs. R. d. E.

FUNÉRAILLES DES NÉGRES.

Après la fête, on ôte le toît de la Cabane où le mort doit être enterré. C'est celle qui lui servoit de demeure. On renouvelle les cris & les plaintes. Quatre personnes soûtenant une piéce d'étofe quarrée, qui cache le corps à la vûe des assistans, le Marbut lui prononce quelques mots dans l'oreille, après quoi il est couvert de terre (r), & l'on replace le toît ou le dôme de la Maison, auquel on attache un morceau d'étofe, de la couleur que les Parens aiment le plus. On plante ensuite un poteau, où l'on suspend l'arc, le carquois & la zagaye du mort. On met près de sa fosse un pot de kuskus & un pot d'eau, qui doivent lui servir pour la provision d'une année; car les Négres s'imaginent que la mort n'ôte pas l'appétit. Dans plusieurs Cantons, ils entourent la Cabane d'une haye d'épine ou d'un grand fossé, pour garantir le cadavre de l'approche des bêtes féroces. Le deuil & les lamentations durent huit jours après l'enterrement.

Si c'est un garçon qui meurt, l'éloge funébre est chanté par les femmes & les jeunes filles. Les jeunes-gens du même âge courent dans toutes les rues de la Ville, le cimeterre nud à la main, & font retentir le cliquetis de leurs armes lorsqu'ils se rencontrent (s): [En un mot, ils font cent extravagances dans ces occasions. Si le Mort est du commun, ses amis & ses connoissances viennent crier, à son deuil, un jour ou deux, comme on fait en Irlande. On l'ensevelit dans l'endroit même où il est mort, ou, tout près de-là; & les Parens qu'il peut avoir à cent milles aux environs, crient & heurlent tous aussi fort que ceux qui sont sur les lieux.]

A la mort du Roi ou d'un Grand, on fixe un tems pour les cris, c'est ordinairement un mois ou quinze jours après le décès. Il s'assemble alors des légions de Négres à la maison du mort. Tous les Habitans des lieux voisins y envoyent des vaches, du ris, avec quantité de volaille qu'on distribue à tous les assistans, & l'on tient ainsi table ouverte pendant trois ou quatre jours. Les cris commencent au lever du Soleil & durent jusqu'au soir; après quoi l'on passe la nuit à danser, à chanter, au milieu de la bonne chère & des liqueurs, jusqu'au retour de la lumière.

Moore fut invité à l'enterrement d'un Seigneur du Pays, & nous en fait cette description (t). On creusa une fosse de six ou sept pieds de long, sur deux de large & trois de profondeur. Le corps y fut placé décemment, dans un drap blanc de coton. Tous les assistans avoient la tête nue & leur bonnet à la main. Ensuite on mit en croix sur le corps quantité de batons fendus qui furent couverts de paille pour soûtenir la terre; le trou fut rempli, & les assistans marchèrent long-tems sur la terre, pour la raffermir. Ceux qui négligent d'entourer la sépulture, d'une haye d'épine ou d'un fossé, ont quelquefois le chagrin de trouver le corps dévoré un jour ou deux après l'enterrement. Dans d'autres endroits, ajoûte (v) Moore, les cérémonies funébres durent sept ou huit jours; & si le mort est un garçon, tous les jeunes-gens de son âge courent le cimeterre à la main, comme s'ils le cherchoient encore.

DANS

(r) *Angl.* Il le couvre d'une piéce d'étofe. *Le Maire dit*, de pagnes. Il ne paroît pas, par sa Relation, que le cadavre soit couvert de terre, ni dans une fosse: mais Moore l'assûre comme l'ayant vu. Voyez pag. 126. & *suiv.* R. d. E.

(s) Le Maire, pag. 97. & *suiv.*

(t) Moore, pag. 129. & *suiv.*

(v) *Ibid.*

FUNÉRAILLES DES NÉGRES.

DANS plusieurs Cantons, le corps est conduit à la sépulture par tous les Habitans du lieu, mais enterré nud dans une fosse qu'on bouche aussi-tôt sans aucune autre formalité. On éléve seulement (x) sur la fosse, une hute ronde à-peu-près de la forme de nos glacières.

APRÈS la mort d'un Négre, si le Roi n'a pris aucune mesure pour s'emparer de son bien, ce sont ses frères, ses sœurs, & ses autres parens qui se mettent en possession de l'héritage, avec peu d'égard pour les enfans, lorsqu'ils ne sont point en âge de faire valoir leurs droits (y).

MUSIQUE DES NÉGRES.

TOUS les Habitans de cette partie de l'Afrique sont passionnés pour la Musique & la Danse. Ils ont inventé plusieurs sortes d'Instrumens, qui répondent à ceux de l'Europe, mais qui sont fort éloignés de la même perfection. Ils ont des Trompettes, des Tambours, des Epinettes, des Luths, des Flutes, des Flageolets, & jusqu'à des Orgues.

LES Négres de Galam & de la Gambra, comme ceux de tous les Pays où l'on trouve des Eléphans, ont une sorte de Trompette, composée (z) d'une dent de cet animal; c'est-à-dire, d'une des dents intérieures, qu'ils polissent au-dedans comme au-dehors, pour la réduire à la grosseur convenable. Ils en ont de différentes grandeurs, qui produisent différens sons. Cependant ils n'en tirent qu'une sorte de bruit confus, qui a fort peu d'agrément.

LEURS Tambours sont des troncs d'arbre creusés, & couverts du côté de l'ouverture, d'une peau de Chévre ou de Brebis, assez bien tendue. Quelquefois ils ne se servent que de leurs doigts pour battre; mais plus souvent ils employent deux bâtons à tête ronde de grosseur inégale; & d'un bois fort dur & fort pesant, tel que le pin ou l'ébène. La longueur & le diamétre des Tambours sont aussi différens, pour mettre de la variété dans les tons. On en voit de cinq pieds de long, & de vingt ou trente pieds (a) de diamétre. Mais en général, le son en est mort, & moins propre à réjouir les oreilles ou à réveiller le courage, qu'à causer de la tristesse & de la langueur. Cependant c'est leur Instrument favori, & comme l'ame de toutes leurs fêtes (b).

LES Tambours des Mandingos sont longs d'une aune, sur environ vingt pouces de diamétre au sommet; mais ils diminuent vers le fond. Ils sont composés d'une seule piéce de bois & couverts d'une peau de Chevreau. Ils ne battent que d'une seule baguette (c) & de la main gauche. Jobson leur donne un autre petit Tambour, qu'il tiennent sous le bras gauche, & sur lequel ils font agir les doigts de la même main, tandis qu'ils battent de la droite avec un bâton courbé. Le Négre accompagne le son de cet Instrument, de celui de sa voix, ou plûtôt de ses hurlemens. La figure du Musicien, relevée par quantité de grimaces, & le bruit d'une si étrange musique, forment ensemble (d) un horrible amusement.

DANS la plûpart des Villes, les Négres ont un grand Instrument qui a quelque ressemblance avec leur Tambour, & qu'ils nomment *Tontong*. On ne le fait

(x) *Angl.* on éléve au tour de la fosse plusieurs hutes rondes &c. R. d. E.

(y) Jobson, pag. 70. & Labat, Vol. III. pag. 75. & Barbot, pag. 52.

(z) On a parlé ci-dessus du du Bonbalon de Bissao qui est une espèce de Trompette Marine.

(a) Il est clair que c'est une erreur, & qu'il faut ici pouces au lieu de pieds.

(b) Labat, Afriq. Occid. Vol. II. pag. 229.

(c) Moore, pag. 64.

(d) Jobson, pag. 106.

MUSIQUE DES NÉGRES.

fait entendre qu'à l'approche de l'ennemi, ou dans les occasions extraordinaires, pour répandre l'allarme dans les Habitations voisines. Le bruit du tontong se communique jusqu'à six ou sept milles (e).

Le plus commun des trois Instrumens que Jobson vit sur la Gambra, est composé d'une grande gourde qui en fait le ventre, & d'un long cou, sans touches, avec cinq ou six cordes, & de petites clefs pour les monter. C'est le seul Instrument de Musique que les Négres touchent avec les doigts. Souvent ils l'accompagnent du petit Tambour qu'on a décrit. Sur les Côtes de la Mer, ils ont un Instrument fort convenable pour la chambre d'un malade. C'est une sorte de Luth, composé d'une piéce de bois creux (f) & couvert de cuir, avec deux ou trois cordes de crin. Il est orné de petites plaques de fer, & d'anneaux, comme les Tambours des Basques.

Les Flutes & les Flageolets des Négres ne sont que des roseaux percés. Ils s'en servent comme les Sauvages de l'Amérique, c'est-à-dire fort mal, & toûjours sur les mêmes tons. Ils n'en tireroient pas d'autres de nos flutes de l'Europe (g).

Mais leur principal Instrument est celui qu'ils nomment *Balafo*, (h), que Jobson nomme *Ballard*. Il est élevé d'un pied au-dessus de la terre & creux par dessous. Du côté supérieur, il a dix-sept petites clefs de bois rangées comme celles d'une Orgue, auxquelles sont attachées autant de cordes ou de fils d'archal de la grosseur d'un tuyau de plume, & de la longueur d'un pied, qui fait toute la largeur de l'Instrument. A l'autre extrémité sont deux gourdes, suspendues comme deux bouteilles qui reçoivent & redoublent le son. Le Musicien est assis par terre vis-à-vis le centre du Balafo, & frappe les clefs avec deux batons d'un pied de longueur, au bout desquels est attachée une balle ronde, couverte d'étofe, pour empêcher que le son n'ait trop d'éclat. Au long des bras, il a quelques anneaux de fer, d'où pendent quantité d'autres anneaux qui en soûtiennent de plus petits, & d'autres piéces du même métal. Le mouvement que cette chaîne reçoit de l'éxercice des bras, produit une espèce de son musical, [cet Instrument est le Chef-d'œuvre de leur Méchanique,] qui se joint à celui de l'Instrument, & qui forme un retentissement commun dans les gourdes. Le bruit en doit être fort grand, puisque l'Auteur l'entendoit quelquefois d'un bon mille d'Angleterre (i).

Le Balafo, suivant cette description, doit être le même Instrument [à quelque chose près,] que Le Maire fait consister dans une rangée de cordes de différentes (k) grandeurs, étendues, dit-il, comme celles de l'Epinette. Il jugea qu'entre des mains capables de le toucher, il seroit fort harmonieux. Moore raconte qu'ayant été reçu à Nakkaway sur la Gambra, au son d'un Balafo, il lui trouva (l) dans l'éloignement beaucoup de ressemblance avec l'Orgue. Mais la description qu'il en donne paroît un peu différente. Il étoit composé, dit-il, d'environ vingt (m) pipes d'un bois fort dur & fort poli dont la

(e) Moore, pag. 109.
(f) Le Maire, pag. 129.
(g) Labat, Vol. II. pag. 333.
(h) Moore écrit *Balafeu*.
(i) Jobson, pag. 106. & *suiv.*
(k) Le Maire, pag. 129. [Voici ses expressions, que nos Auteurs & leur Traducteur rendent avec peu d'éxactitude. » Il (*cet Instrument*) consiste dans un arrangement de » plusieurs calebasses de diverses grandeurs, » suspendues sous des touches disposées comme celles de l'Epinette ».]
(l) *Angl.* à la distance d'une centaine de Verges.
(m) *Angl.* Tuyaux.

la longueur & la grosseur alloient en diminuant. Elles étoient jointes ensemble avec de petites courroyes d'un cuir fort mince, cordonnées autour de plusieurs petites verges de bois, [qui tenant les Pipes tant soit peu éloignées les unes des autres, laissoit un petit espace entre elles.] Sous les pipes étoient attachés douze ou (*n*) quinze calebasses de grosseur inégale, qui produisoient le même effet que le (*o*) ventre d'un Clavecin. Les Négres, ajoûte Moore, frapent sur cet Instrument avec deux baguettes, couvertes d'une peau fort mince de l'arbre qui se nomme Siboa, ou d'un cuir léger, pour adoucir le son (*p*).

MUSIQUE DES NÉGRES.

(*q*) LABAT décrit aussi le même Instrument avec quelques différences; ce qui vient peut-être de la différente forme qu'il a dans divers Cantons. Il observe que parmi les Foulis, le Balafo est composé de six bâtons de bois fort dur, de la largeur d'un pouce, & de quatre ou cinq lignes d'épaisseur. Le plus long l'est d'environ dix-huit pouces; & le plus court, de sept ou huit. Ils sont rangés sur une petite table, haute d'un pied, à laquelle ils sont attachés avec des courroyes d'un très-beau cuir, cordonnées autour de quelques petites verges, pour mettre quelque distance entre chaque bâton. Dessous, on suspend plusieurs calebasses rondes, d'inégale grandeur; les plus grandes sont sous les plus grands bâtons, & les autres dans la même proportion. Cet Instrument, dit l'Auteur, ressemble beaucoup à l'Orgue, & rend un son fort agréable. On joue comme sur le Tympanon, avec deux baguettes, dont le bout est revêtu de cuir pour adoucir le son (*r*). Ceux qui font profession de jouer du Balafo sont des Négres d'un caractère singulier, & qui paroissent également faits pour la Poësie & pour la Musique. On les compareroit volontiers aux anciens Bardes des Isles Britanniques. Tous les Voyageurs François qui ont décrit le Pays des Jalofs & des Foulis, les ont nommés *Guiriots*. Jobson leur donne le nom de *Juddies*, qu'il rend en Anglois par (*s*) *Fidler*. Peut-être celui de Guiriot est-il en usage parmi les Jalofs, & celui de *Juddies* parmi les Mândingos.

BARBOT dit que dans la langue des Négres du Sénégal, *Guiriot* signifie *Bouffon*, & (*t*) que le caractère de ceux qui sont distingués par ce nom répond assez à cette idée. Les Rois & les Seigneurs du Pays en ont toûjours près d'eux un certain nombre, pour leur propre amusement & pour (*v*) celui des Etrangers qui paroissent à leur Cour. Jobson observe que tous les Princes & les Négres de quelque distinction sur la Gambra, ne rendoient jamais de visite aux Anglois, sans être accompagnés de leur Juddies ou de leurs Musique. Il les compare aux Joueurs de Harpe Irlandois. Leur usage est de s'asseoir à terre, comme eux, un peu éloignés de la Compagnie. Ils accompagnent leurs Instrumens de diverses chansons, dont le sujet ordinaire est l'Antiquité, la Noblesse & les Exploits de leur Prince. Ils en composent aussi sur les circonstances; & l'espoir du moindre présent leur faisoit faire souvent des impromptus à l'honneur des Anglois (*x*).

QUOIQUE

(*n*) *Angl.* ou quatorze.
(*o*) *Angl.* que les tuyaux d'une Orgue.
(*p*) Moore, pag. 119. Froger, pag. 47.
(*q*) *Angl.* La description que Labat fait de cet Instrument, donne encore plus de lumières sur sa structure. R. d. E.
(*r*) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 332.
(*s*) Violon ou Ménétrier.
(*t*) *Angl.* & que c'est une espèce de Parasites. R. d. E.
(*v*) Barbot, pag. 55.
(*x*) Jobson, pag. 107.

MUSIQUE DES NÉGRES.

QUOIQUE les Négres n'ayent (y) pas la moindre étincelle d'esprit, & qu'à peine ayent-ils les premiéres lueurs du sens commun, ils sont flattés qu'on leur attribue (z) les plus brillantes qualités. L'office des Guiriots est de rendre ce service à leur vanité. Ils sont toûjours chargés d'un Tambour, de quatre ou cinq pieds de longueur, qu'ils battent avec les mains ou deux petites baguettes. Ils ont aussi des Tambours à la Moresque, qui ont la forme de nos corbeilles d'Europe, & dont le dessus est traversé de plusieurs petites cordes qu'ils pincent d'une main, tandis qu'ils battent de l'autre (a).

BARBOT dit que les Guiriots ont seuls le glorieux privilége de porter l'*Olamba*, Tambour royal, d'une grandeur extraordinaire dans toutes ses dimensions; & qu'ils marchent à la guerre devant le Roi avec cet Instrument. Le Guiriot qui est honoré de ce fardeau, le porte suspendu au cou, & bat avec deux petites baguettes, [ou avec les mains,] en y joignant le son de sa voix. [ou plûtôt le bruit de ses mugissemens; car il n'y a ni tons dans les Airs, ni sens dans les paroles.] Le même Auteur fait aussi la description de leurs Tambours moresques (b). [Ce sont des planches croisées de plusieurs petites cordes, qu'ils tiennent d'une main, & qu'ils frappent de l'autre].

LES Négres sont si sensibles aux éloges des Guiriots, qu'ils les payent fort libéralement. L'Auteur leur a vû pousser la reconnoissance jusqu'à se dépouiller de leurs habits, pour les donner à ces lâches flateurs. Mais un Guiriot qui n'obtiendroit rien de ceux qu'il a loués, ne manqueroit pas de changer ses louanges en satyres, & d'aller publier dans les Villages tout ce qu'il peut inventer d'ignominieux pour ceux qui ont trompé ses espérances; ce qui passe pour le dernier affront parmi les Négres. On regarde comme un honneur extraordinaire d'être loué par le Guiriot du Roi. On ne croit pas le récompenser trop en lui donnant deux ou trois Veaux (c), & quelquefois la moitié de ce qu'on posséde (d). Ils ne trouvoient pas, dit le Maire, les François si bien disposés à payer leurs complimens (e).

LES chansons & les discours ordinaires des Guiriots consistent à répéter cent fois; il est grand homme, il est grand Seigneur, il est riche, il est puissant, il est généreux, il a donné du *Sangara*, nom qu'ils donnent à l'eau-de-vie, & d'autres lieux communs de la même nature; avec des grimaces & des cris insupportables. Entre plusieurs expressions de cette sorte, qu'un Musicien Négre adressoit à (f) quelques François, il leur dit qu'ils étoient les (g) Esclaves de la tête du Roi; (h) & ce compliment fut regardé dans le Pays comme un trait merveilleux (i).

LES Guiriots acquiérent ainsi des richesses, qui les distinguent beaucoup du commun des Négres. Leurs femmes sont souvent mieux parées en cristal & en pierres bleuës que les Reines & les Princesses. Mais la plûpart poussent à l'excès le déréglement des mœurs. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'avec tant de passion pour la Musique, les Négres méprisent les Guiriots, jusqu'à leur

(y) *Angl.* ni esprit, ni génie.
(z) *Angl.* ces talens.
(a) Le Maire, pag. 82.
(b) Barbot appelle l'*Olamba*, *Lonlambo*.
(c) *Angl.* jeunes Bœufs.
(d) *Angl.* Ils chantoient aussi à l'honneur des François, mais ils ne réussissoient pas à faire danser leur argent.
(e) Le Maire, pag. 130. 131.
(f) *Angl.* à un Officier François.
(g) *Angl.* le premier Esclave de son Roi.
(h) *Angl.* comptant de lui faire un rare compliment.
(i) Barbot, *ubi sup.*

leur refuser les honneurs communs de la sépulture. Au lieu de les enterrer, ils mettent leurs corps dans le trou de quelque arbre creux, où ils ne sont pas long-tems à pourrir. Ils donnent pour raison de cette conduite, que les Guiriots vivent dans un commerce familier avec (*k*) le Diable, qu'ils nomment *Horé*. Labat s'accorde fort bien ici avec Jobson. Il prétend (*l*) que la plûpart des Négres, sur-tout ceux qui sont un peu distingués du Peuple, s'accordent à regarder les Musiciens comme infâmes, quoique le besoin qu'ils en ont pour leurs plaisirs, les empêche d'en marquer cette opinion pendant leur vie; mais aussi-tôt qu'ils sont morts, le mépris public se déclare par l'obstacle qu'on met à leur sépulture. On ne permet pas même qu'ils soient jettés dans l'eau, parce qu'on s'imagine que leurs cadavres empoisonneroient la Rivière & les Poissons; comme c'est la même crainte pour les grains & les fruits, qui les fait exclure de l'enterrement ordinaire. Il ne paroît pas que les autres Peuples de l'Afrique soient dans les mêmes principes sur la profession des Guiriots; car tandis que les Princes Jalofs se croiroient déshonorés d'avoir touché quelque Instrument, il se trouve des Foulis du même rang qui se font gloire d'en manier habilement plusieurs (*m*).

MUSIQUE DES NÉGRES.

(*n*) La Danse n'est pas moins chère aux Négres que la Musique. Dans quelque lieu que le Balafo se fasse entendre, on est sûr de trouver un grand concours de Peuple, qui s'assemble pour danser nuit & jour, jusqu'à ce que le Musicien soit épuisé de fatigues. Les femmes ne se lassent point de cet exercice. Elles ont les pieds légers & les genoux fort souples. Elles panchent la tête d'un air gracieux. Leurs mouvemens sont vifs & leurs attitudes agréables. Elles dansent ordinairement seules, & les assistans leur applaudissent en battant des mains par intervalles, comme pour soûtenir la mesure. Les hommes dansent l'épée nue à la main (*o*), en la secouant & la faisant luire en l'air, avec d'autres galanteries dans le goût de leur Nation (*p*).

DANSE DES NÉGRES.

Mais, sans le secours du Balafo, toutes les femmes qui ont l'humeur vive & galante prennent plaisir à danser le soir, sur-tout aux changemens de la Lune. Elles dansent en rond, en battant des mains, & chantent tout ce qui leur vient à l'esprit, sans sortir de leur première place; à l'exception de celles qui sont au milieu du cercle. Les plus jeunes (*q*) qui se saisissent ordinairement de cette place, tiennent, en dansant, une main sur la tête, & l'autre sur le côté, jettent le corps en avant, & battent du pied contre terre. Leurs postures sont fort lascives, sur-tout lorsqu'un jeune-homme danse avec elles. Dans ces bals fréquens, une calebasse ou un chaudron leur sert d'Instrument de musique, car elles aiment beaucoup le bruit (*r*).

Elles paroissent charmées qu'un Blanc leur tienne compagnie à boire ou à danser. Mais si la liqueur vient de quelque Européen qu'elles ne connoissent point, elles ne boivent point sans défiance, & la crainte du poison leur fait demander qu'il boive le premier (*s*).

Un

(*k*) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 330.

(*l*) Jobson, *ubi sup.*

(*m*) Voyez ci-dessus.

(*n*) *Angl.* les Négres ne sont pas moins passionnés pour la Danse que pour la Musique. R. d. E.

(*o*) *Angl.* & la font briller en l'air, comme pour animer la danse à leur manière. R. d. E.

(*p*) Jobson, pag. 107.

(*q*) *Angl.* celles qui sont dans cette place. R. d. E.

(*r*) Le Maire, pag. 101. & *suiv.*

(*s*) Moore, pag. 120.

DANSE DES NÉGRES.

UN Directeur François ayant été invité au Folgar des Négres, dans le Village de *Jean Barre*, à l'embouchure du Sénégal, trouva [leurs danses fatiguantes, & quelques-unes de leurs] attitudes immodestes. Cependant il fit réflexion qu'ils en pouvoient juger différemment. Après le bal, qui dura toute la nuit, le Directeur se retira. Mais à peine étoit-il endormi, qu'il fut réveillé par une sérénade qu'on lui donna sous sa fenêtre. Il fit distribuer de l'eau-de-vie aux Musiciens, pour les congédier. Cette libéralité, qu'ils prirent pour un encouragement, leur fit redoubler le bruit avec tant d'importunité, qu'il prit le parti d'abandonner le Village (*t*).

DANS une autre occasion, le même Directeur reçut une fête & un bal public d'un Prince Fouli. Tous les jeunes-gens du Village & des lieux voisins s'y rendirent avec empressement, pour faire connoître à des Etrangers que leur Prince honoroit de son amitié, le plaisir qu'ils prennent à la danse & aux Instrumens. Pendant que les jeunes-gens des deux séxes s'employent à ces éxercices, les plus âgés sont assis autour de la personne pour qui le Folgar est ordonné, & s'entretiennent avec beaucoup de décence & de gravité. On a déja remarqué que la conversation est un amusement délicieux pour les Foulis (*v*).

LUTTE DES NÉGRES.

LA Lutte est un autre de leurs éxercices. Les combattans s'approchent l'un de l'autre avec des gestes & des postures fort ridicules. Comme ils sont nuds, ils ont beaucoup de peine à se renverser, & leurs chûtes sont fort pesantes. Dans ces occasions, il y en a toûjours un qui fait l'office de Guiriot, & qui bat un tambour ou un chaudron pour animer les Athlétes, tandis que les autres applaudissent à l'adresse & au courage.

PESCHE ET CHASSE.

LES éxercices utiles des Négres sont la Pêche & la Chasse. La plûpart (*x*) de ceux qui habitent les bords des Rivières font leur unique occupation de la pêche, & forment leurs enfans au même commerce. Ils ont des Canots ou de petites Barques, composées d'un tronc d'arbre qu'ils ont l'art de creuser, & dont les plus grandes contiennent dix ou douze hommes. Leur longueur est ordinairement de trente pieds, sur deux pieds & demi de largeur. Elles vont à rames & à voiles. Il n'est pas rare qu'un coup de vent les renverse; mais les Négres sont si bons Nageurs qu'ils s'en allarment peu. Ils redressent aussi-tôt leur Canot avec les épaules, sans paroître plus embarrassés que s'ils n'avoient à se plaindre de rien. Une fléche n'est pas plus prompte que ces petites Barques. Il n'y a pas de Chaloupe de l'Europe qui puisse aller aussi vîte.

LORSQUE les Négres vont à la pêche, ils sont ordinairement deux dans un Canot, & ne craignent pas de s'écarter jusqu'à six milles en Mer. Ils n'employent guères que la ligne. Mais pour le gros poisson, ils se servent d'un dard de fer au bout d'un bâton de la longueur d'une demi-pique, & le tenant attaché avec une corde, ils n'ont pas de peine à le retirer après l'avoir lancé.

ILS font sécher le petit poisson, & mettent le grand en piéces. Mais comme ils ne le salent jamais, il se corrompt ordinairement avant que d'être sec. C'est alors qu'ils le trouvent meilleur & plus délicat. Les Pêcheurs vendent &

(*t*) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 277.
(*v*) *Ibid.* Vol. III. pag. 217. & 57.
(*x*) Le Maire, pag. 164. & *suiv.*

Pesche des Négres.

ce poiſſon dans l'intérieur des terres, & pourroient en tirer un profit conſidérable, s'ils avoient moins de pareſſe à le tranſporter. Mais les Habitans & les Pêcheurs redoutant également le travail, il demeure quelquefois ſur le rivage, jusqu'à ce qu'il ſoit entiérement corrompu (*y*).

Le nombre des Pêcheurs eſt fort grand à Ruſiſco, & dans d'autres lieux, ſur les Côtes voiſines du Sénégal. Ils ſe mettent ordinairement trois dans une Almadie ou un Canot, avec deux petits mâts qui ont chacun deux voiles, & quelquefois trois à l'imitation des grands Vaiſſeaux. Si le tems n'eſt pas orageux, ils ſe hazardent quelquefois quatre ou cinq lieuës en Mer. L'heure de leur départ eſt toûjours le matin, avec le vent de terre. S'ils ont fini leur pêche, ils reviennent à midi avec le vent de Mer. Lorſque le vent leur manque, ils ſe ſervent d'une ſorte de pèle pointue, avec laquelle ils rament ſi vîte, que la meilleure Pinaſſe auroit peine à les ſuivre.

Avec la ligne, ils ont des filets de leur propre invention, compoſés, comme leurs lignes, d'un fil d'écorce d'arbre. D'autres pêchent pendant la nuit, en tenant d'une main une longue piéce d'un bois combuſtible qui leur donne aſſez de jour; & de l'autre, un dard, dont ils ne manquent guères le poiſſon qui s'approche naturellement de la lumière. S'ils en trouvent de fort gros, ils les attachent avec une ligne à l'arrière de leur Canot, & les amènent ainſi jusqu'au rivage (*z*).

Les Négres de la Côte qui veulent pêcher dans le Sénégal, ſe joignent quelquefois au nombre de trente ou quarante, pour en aller demander la permiſſion au Seigneur de la Rivière. Après l'avoir obtenue, ils paſſent huit ou dix jours ſur l'une ou l'autre rive, d'où ils prennent toutes leurs meſures pour aſſûrer le ſuccès de leur entrepriſe. Leur méthode ordinaire (*a*) eſt de gagner, avec de grands filets, le milieu de la Rivière, les uns à gué, lorſqu'ils en trouvent le moyen, d'autres à la nage. Enſuite faiſant un demi-cercle, qui embraſſe une aſſez grande étendue, ils ſe rapprochent de la rive avec leurs filets, qu'ils tirent immédiatement à terre. Comme ils ſont fort adroits ☞ à cet éxercice, ils ne manquent guères de faire une pêche abondante. [Après quoi ils s'occupent, les uns à faire ſécher le poiſſon au Soleil, le tournant de tems en tems, ſur le ſable, pour l'affermir; les autres à retirer & à ranger leurs filets, & le reſte à faire le partage de la pêche.] Le droit du Seigneur eſt un vingtiéme de leur priſe.

Ils ont une autre méthode pour la pêche du Cheval-Marin. L'expérience leur ayant appris que ce Monſtre amphibie aime beaucoup (*b*) le feu, ils en allument un grand à cent pas de la rive, & ſe cachent aux environs. Lorſqu'ils le voyent aſſez proche pour ne pouvoir leur échaper, ils le tuent à coups de fléches & de zagayes. En mourant, il jette un cri terrible. Sa chair eſt fort bonne, & l'on attribue à ſes dents une vertu particuliére (*c*).

Sur la Gambra, les Négres ont une manière de pêcher qui leur eſt propre. Lorſque

(*y*) Le Maire, *ubi ſup.*
(*z*) Barbot, pag. 41.
(*a*) *Ibidem.*
(*b*) Il y a ici quelque erreur; car on a vû ſur d'autres témoignages que cet Animal craint le feu. Ainſi c'eſt peut-être moins pour l'attirer hors de l'eau que les Négres allument du feu, que pour le faire ſortir des Plantations, & le tuer lorſqu'il regagne la Rivière. *R. des Auteurs Anglois.*
(*c*) Jannequin, pag. 173.

PESCHE DES NÉGRES.

Lorsque la Rivière est basse, les femmes s'y rendent en grand nombre, pour prendre une sorte de petits poissons qui ressemblent à la *Melette*. Au lieu de filets, elles ont un assez long panier, au fond duquel elles ont mis pour amorce un morceau de pâte. Elles le tiennent quelques momens dans l'eau, & l'en retirent si doucement qu'il ne s'en échape rien. Les petits poissons qu'elles y trouvent, sont jettés aussi-tôt sur un endroit sec de la rive, où d'autres femmes les pilent dans un mortier de bois, pour en faire une pâte, qu'elles divisent en boules d'environ trois livres, & qui leur servent pendant toute l'année. Cette provision porte le nom qui lui convient le mieux; car les Négres l'appellent dans leur langue, *Poisson puant*. C'est un de leurs mêts les plus délicieux. Ils le mêlent (*d*) avec du ris & d'autres grains. L'Auteur rend témoignage qu'il en a quelquefois mangé de fort bon appétit (*e*).

CHASSE DES NÉGRES.

Les Négres de la Rivière de Gambra, du Sénégal, & du Cap-Verd, sont excellens tireurs, quoique la plûpart n'ayent pas d'autres armes que leur arc & leurs fléches, qui leur servent à tuer des Cerfs, des Liévres, des Pintades, des Perdrix (*f*) & d'autres sortes d'Animaux. Ceux qui habitent plus loin dans les terres, ont beaucoup moins d'habileté pour cet exercice, & n'y prennent pas tant de plaisir. Un Facteur François (*g*) de l'Isle Saint-Louïs au Sénégal, eut un jour la curiosité d'aller avec eux à la chasse de l'Eléphant. Ils en trouvérent un, qui fut percé de plus de deux cens coups de bales ou de fléches. Il ne laissa pas de s'échaper; mais le jour suivant, il fut trouvé mort à cent pas du même lieu où il avoit été tiré. Les Négres du Sénégal se joignent pour la chasse, au nombre de soixante, armés chacun de six petites fléches & d'une grande. Lorsqu'ils ont découvert la trace d'un Eléphant, ils s'arrêtent pour l'attendre; & le bruit qu'il fait en brisant les branches, le fait bien-tôt reconnoître. Alors ils se mettent à le suivre, en lui déchargeant continuellement leurs fléches, jusqu'à ce que la perte de son sang leur fasse juger qu'il est fort affoibli. Ils s'en apperçoivent aussi à la foiblesse de ses efforts contre les obstacles qu'il trouve à sa fuite. [Quelquefois l'animal s'échape malgré toutes ses blessures; mais c'est ordinairement pour mourir quelques jours après, dans le lieu où ses forces l'abandonnent. C'est à ces accidens qu'il faut attribuer la rencontre qu'on fait souvent dans les Forêts de plusieurs dents d'Eléphant. La chair est dévorée par d'autres bêtes, les os tombent en pourriture, & les dents sont les dernières parties qui résistent.] Cependant comme elles ne peuvent être long-tems exposées aux injures de l'air (*h*) sans s'altérer beaucoup, elles perdent quelque chose de leur prix (*i*).

Après l'idée qu'on a dû prendre de l'indolence naturelle des Négres, on ne s'attendra pas à leur trouver beaucoup d'ardeur & d'habileté pour les Arts. Ils n'ont pas d'autres Ouvriers que ceux qui sont absolument nécessaires au soutien de la vie, tels que des Forgerons, [des Selliers & faiseurs de Grisgris,] des Tisserands & des Potiers de terre. Le métier de Forgeron, qu'ils appellent

(*d*) Ce mêts ressemble beaucoup au *Dabbaba* de Guinée, qui est de la farine bouillie & mêlée d'un peu de hareng rouge.

(*e*) Moore, pag. 159.

(*f*) Labat observe que les Négres font peu la guerre aux Oiseaux, Vol. II. pag. 324.

(*g*) Barbot, pag. 40. & 48.

(*h*) Barbot, *Idem*.

(*i*) *Angl.* les dents qu'on amasse dans les Bois & dans les Déserts, sont d'ordinaire, mauvaises & percées: Cela vient de ce qu'elles ont été exposées long-tems à la pluye & au grand air; aussi ne se vendent-elles pas, autant que les autres. R. d. E.

lent *Ferraro*, eſt le principal, parce qu'il eſt le plus indiſpenſable. Ils s'embarraſſent peu de chercher dans la terre d'autre fer que celui qui leur eſt apporté. Le fer de l'Europe leur ſert à fabriquer de courtes épées, & les têtes de leurs zagayes & de leurs dards. Ils en forment auſſi la pointe barbue de leurs fléches empoiſonnées. L'ouvrage eſt aſſez propre dans la plûpart de ces armes. Mais la plus grande utilité qu'ils tirent du fer eſt pour l'Agriculture. Ils en compoſent une ſorte de pèle, avec laquelle ils grâtent la terre plûtôt qu'ils ne l'ouvrent. Jobſon employa un de ces Forgerons Négres, pour briſer une barre de fer en pluſieurs parties de commerce. Le Négre apporta toute ſa boutique ſur la rive. Elle conſiſtoit dans une paire de ſoufflets & une petite enclume, qu'il enfonça dans la terre, ſous un arbre fort toufu. Il fit un trou pour y placer ſes ſoufflets, en faiſant paſſer les tuyaux dans un autre trou voiſin, qui étoit deſtiné à contenir le charbon. Un petit Négre ne ceſſoit pas de ſouffler. Le fer fut coupé ſuivant les ordres de Jobſon. Mais il avertit qu'il ne faut pas perdre le Forgeron de vûe, ſi l'on ne veut pas qu'il dérobe une partie de la matière.

Commerce, Manufactures et Edifices des Négres.

LES barres de fer ſont une des principales marchandiſes qui ſervent au Commerce de la Gambra. La meilleure manière de les couper eſt toûjours en long; car tout ce qui a moins de douze pouces, ne ſe vend point juſqu'à Barrakonda. Plus loin, les Négres ſe contentent de huit pouces, & prennent les barres de cette longueur, au même prix que celles de douze. Les Anglois y gagnoient autrefois juſqu'à mille pour cent (*k*).

LE Maire aſſûre que les Forgerons Négres font des couteaux, des fers pour les Eſclaves, des anneaux d'or, d'argent, de fer & de cuivre, des garnitures de couteaux & de ſabre, & des étuis pour les Griſgris. Ils font auſſi les poignées de ſabres & les bouts de fourreaux, de l'un ou l'autre de ces métaux. Leurs Chevaux n'étant pas ferrés, ils n'ont pas beſoin de Maréchaux. Le même Auteur ajoûte qu'ils font ſi peu de feu dans leurs forges, qu'à peine y pourroit-on faire cuire un œuf. Leurs ſoufflets ſont deux peaux, qu'ils preſſent, & qui reſſemblent à deux veſſies enflées dont on feroit ſortir le vent. Leur enclume a beaucoup de reſſemblance avec (*l*) la pierre que les Faucheurs employent pour aiguiſer leur faux. Elle s'enfonce dans la terre (*m*) lorſqu'ils frappent deſſus; de ſorte qu'après deux ou trois coups ils ſont obligés de la retirer, & cette manœuvre prend la moitié de leur tems.

SUIVANT l'Auteur de l'Afrique Occidentale, les Négres comprennent ſous le nom de Forgeron ou de *Ferraro*, les Orfévres, les Maréchaux, les Couteliers, & les Chaudronniers, en un mot tous les Artiſans qui manient l'enclume & le marteau. Les Forgerons n'ont pas d'atteliers qui méritent le nom de boutiques ni de forges. Ils portent avec eux leurs uſtenciles, & ſe mettent ſous le premier arbre pour y travailler. Ils n'ont pas d'autres inſtrumens qu'une petite enclume, une peau de Bouc qui leur ſert de ſoufflet, quelques marteaux, une paire de tenailles, & deux ou trois limes. Leur indolence paroît juſqu'au milieu du travail; car ils ſont aſſis, ils fument, ils s'entretiennent avec le premier venu. Comme leur enclume n'a que le pied en terre ou dans

(*k*) *Golden Trade* de Jobſon, pag. 119. & *ſuiv.*

(*l*) *Angl.* eſt à peu près, comme la pierre &c. R. d. E.

(*m*) Le Maire, pag. 157. & *ſuiv.*

ARTS ET MÉTIERS DES NÉGRES.

dans le sable, sans aucun secours pour la fixer, quelques coups la renversent, & le tems se perd à la redresser. Ordinairement ils sont trois au travail d'une même forge. L'unique occupation de l'un est de souffler continuellement. Leurs soufflets sont composés d'une peau de Bouc coupée en deux, ou de deux peaux jointes ensemble, avec un passage à l'extrémité pour le tuyau. Ils n'employent que du bois, (n) faute de charbon. Le Négre dont l'emploi est de souffler, se tient assis derrière les soufflets, & les presse alternativement du coude & des genoux. Les deux autres sont assis de leur côté avec l'enclume au milieu d'eux, & frappent aussi négligemment sur le métal que s'ils apprehendoient de le blesser. Ils ne laissent pas de forger d'assez jolis ouvrages en or & en argent, sur-tout des *Manilles* de diverses figures, qui servent d'ornement à la coeffure des femmes, à leurs coliers & à leurs bracelets. Ils font aussi des couteaux, des haches, des crocs, des pèles, des scies, (o) des poignées de sabres, de petites plaques pour l'ornement de leurs fourreaux & de leurs étuis, & quantité d'autres petits ouvrages de fer auxquels ils donnent une aussi bonne trempe que les Européens. Ainsi l'on ne peut douter qu'ils n'acquissent plus d'habileté, s'ils avoient moins de paresse avec un peu d'instruction. Ils forgent encore l'espèce de (p) rames ou de bêches, (q) avec lesquelles ils cultivent la terre: [leur figure est celle d'un croissant, avec un long manche.]

APRÈS le Forgeron, leur principal Artisan est le *Sepatero*, qui fait les Grisgris, c'est-à-dire, de petites boëtes ou de petits étuis où les Négres renferment certains charmes écrits sur du papier par les Marbuts. Ces étuis sont de cuir, en différentes formes, & passeroient dans tous les Pays du monde pour un ouvrage curieux. Les mêmes Ouvriers font des selles & des brides. Celles-ci, suivant le même Auteur, sont aussi bien taillées que les brides d'Angleterre; d'où l'on doit conclure qu'ils ont l'art de préparer le cuir; mais ils ne l'éxercent que sur les peaux de Boucs & de Daims, qu'ils sçavent teindre aussi de différentes couleurs. Ils n'ont jamais pû parvenir à préparer les grandes peaux. Les plus ingénieux & les plus entendus s'imaginent, en maniant le drap d'Angleterre, qu'il est composé de leur cuir, mais qu'on se garde soigneusement de le travailler en leur présence, de peur qu'ils n'apprennent les secrets de l'Europe. Ils disent la même chose du papier, & de quantité (r) d'autres marchandises, qu'ils croyent faites de leurs dents d'Eléphans. Moore assûre qu'outre les selles, les brides, & les étuis pour les Grisgris, ils font des fourreaux d'épée, des sandales, des boucliers, des carquois, avec beaucoup de propreté; que leurs selles sont couvertes de beau maroquin rouge, relevé de plaques d'argent; qu'elles ont des étriers fort courts & qu'elles sont sans croupière (s).

LE troisième métier, suivant Jobson, consiste à préparer la terre, pour faire les murs des Edifices, & des Vases de différentes sortes, à l'usage de la cuisine.

(n) Jobson a dit ci-dessus qu'ils ont du charbon; *Charcoal*. R. des Auteurs Anglois.

(o) *Angl.* des Faucilles, des taillans pour couper les barres de fer. R. d. E.

(p) *Angl.* de bêches. Ceux qui ne savent pas quel peut être l'usage des Rames dans la culture de la Terre, ne devineront point ce qui doit avoir engagé le Traducteur à les ajoûter ici. Nous n'avons aucun éclaircissement à donner la-dessus. R. d. E.

(q) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 304.

(r) Jobson, pag. 122.

(s) Moore, pag. 214. & Barbot, pag. 42.

cuisine. Pour tous les autres besoins, ils employent des calebasses; excepté néanmoins pour leurs pipes, qui sont aussi de terre, & d'une forme assez agréable. Ils y apportent d'autant plus de soin que c'est un instrument d'usage continuel, sans lequel on ne voit guères paroître aucun Négre de l'un ou de l'autre séxe. La partie de terre, qui est la tête, peut contenir (t) une demie once de tabac. La longueur du cou est de deux doigts. On y insère un roseau, qui a quelquefois plus d'une aune de long, & qui est le canal de la fumée.

ARTS ET MÉTIERS DES NÉGRES.

Le Maire veut que les Négres ne fassent qu'une sorte de poterie qui leur sert de marmites, & que le tuyau de leurs pipes soit une piéce de bois creusé, qui tient à la tête (v).

Labat prétend que la profession de Potier est le second art des Négres. Quoique la plûpart fassent des pots pour leur propre usage, il y en a peu qui s'érigent en Ouvriers publics, & qui ayent l'art d'en faire proprement pour les mettre en vente. Toute leur Vaisselle de terre est ronde, avec une ouverture fort étroite. Cette forme ne permet pas qu'elle se soûtienne sur son fond. Elle est très-fragile, parce qu'ils n'ont pas de four pour la cuire. Leurs chefs-d'œuvres sont les têtes de leurs pipes.

Jobson ne donne que ces trois métiers aux Négres. Mais Labat y joint les Tisserands, & les regarde comme les premiers Artisans du Pays. Il met dans cette profession les femmes & les filles, qui filent le coton, qui le travaillent avec beaucoup d'adresse, qui le teignent en bleu ou en noir, ou qui lui laissent sa blancheur naturelle. Leur art se borne à ces trois couleurs. ☞ [Leurs métiers sont petits & fort simples.] Elles ne peuvent donner à leurs (x) piéces plus de cinq ou six pouces de largeur. La longueur est depuis deux aunes jusqu'à quatre. Mais elles sçavent les coudre ensemble, pour les rendre aussi longues & aussi larges qu'on le desire (y). On les coupe rarement. Les femmes se passent autour de la ceinture une piéce de la grandeur qui leur convient, & l'arrangent de manière qu'il en tombe devant elles une partie, qui leur sert de jupe & de bas. Elles en roulent une autre piéce autour du corps & des épaules, & l'extrémité se jette sur la tête. Rien n'est si commode que cet habillement, par la facilité qu'on a sans cesse à se vêtir & se dépouiller (z).

Moore ne s'accorde pas ici tout-à-fait avec Labat. Les Jalofs, suivant ce Voyageur Anglois, font les plus belles étofes du Pays. Leurs piéces sont généralement longues de vingt-sept aunes, & n'ont jamais plus de neuf pouces de largeur. Ils les coupent de la longueur qui convient à leurs besoins; & pour les élargir, ils sçavent les coudre ensemble avec beaucoup de propreté. Les femmes n'employent que la main pour nettoyer le coton qui sort de sa cosse. Elles le filent avec le rouet & la quenouille. Leur manière de le travailler est si simple, qu'elles ne connoissent pas d'autres instrument que la navette. Elles font des garnitures entières, c'est-à-dire, tout ce qui est nécessaire à l'habillement d'un homme ou d'une femme; par éxemple, une piéce d'environ

☞ (t) Jobson, pag. 122. [*Angl.* On a vû ci-dessus la description de leurs pipes.]

(v) Le Maire, pag. 158.

(x) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 333.

(y) *Angl.* Ils nomment la meilleure espèce Pagnes sakez.

(z) Labat, *ubi sup.* pag. 188.

ARTS ET MÉTIERS DES NÉGRES.

d'environ trois aunes de long sur une aune & demie de largeur, pour couvrir les épaules & le corps, & une autre piéce à peu près de la même grandeur, qui sert depuis la ceinture jusqu'en bas. Ainsi deux piéces forment tout l'habillement d'un Négre, & peuvent servir également aux hommes & aux femmes, parce que la différence ne consiste que dans la maniére de les porter. Moore vit deux de ces piéces si bien travaillées & d'une si belle teinture, qu'elles furent évaluées à trente livres sterling. Les couleurs sont le bleu & le jaune; pour la première, les Jalofs employent l'Indigo, & pour l'autre différentes écorces d'arbre. Moore ne leur a jamais vû de couleur rouge (*a*).

BARBOT dit que les Tisserands Négres feroient de fort bonnes étofes, s'ils avoient de plus grands métiers; mais que les (*b*) ayant trop petits (*c*), ils ne peuvent donner à leurs piéces que sept ou huit pouces de largeur.

A l'égard des commodités qui n'entrent pas dans le Commerce, Jobson dit que les Négres n'ont pas d'autre Ouvrier que leurs propres mains. Les nattes sont entr'eux d'un usage général. Elles sont l'ouvrage des femmes. C'est sur leurs nattes que les Négres passent la moitié de leur vie, qu'ils boivent, qu'ils mangent, qu'ils se reposent & qu'ils dorment. Au marché (*d*) de Mansegar, Jobson remarque qu'au-lieu (*e*) d'argent, dont les Négres sont mal-pourvûs, c'étoient des Nattes qui passoient pour la monnoie courante. Ainsi, pour s'informer du prix d'une chose (*f*) on demandoit combien elle valoit de nattes. Le Maire raconte que les Négres tiennent des marchés, mais que les commodités qu'ils y étalent sont de très-petite valeur, & qu'ils viennent quelquefois de six ou sept lieuës pour apporter un peu de coton, [de petites cordes] quelques légumes, tels que des pois & de la vesse, des ☞ plats de bois & des nattes, [de palmier.] Un jour il vit un homme, qui étoit ☞ venu de six lieuës avec une seule barre de fer d'un demi-pied de long. Cependant il arrive aussi quelquefois que les Négres paroissent au marché avec des anneaux d'or, & des grains du même métal, qu'ils appellent (*g*) *Jungarets*, pour les pendans d'oreilles & les coliers; mais en si petit nombre qu'on n'en voit jamais pour la valeur de cinq ou six pistoles (*h*).

AUTREFOIS le Commerce des marchés se faisoit par des échanges, mais depuis l'Etablissement des Européens, les Négres employent de la rassade, [c'est-à-dire, des coliers & des grains de verre,] ou de petites barres de fer. ☞ Leurs Marchés se tiennent à l'extrémité des Villages; & les plus riches marchandises qu'ils présentent, sont des dents d'Eléphans, des cuirs de Vaches, & des Esclaves. La Compagnie paye les Esclaves avec du fer, des liqueurs fortes, de la rassade, de la toile des Indes & du corail, sur quoi les Marchands de l'Europe & de l'Afrique font également des profits considérables (*i*).

COMME l'ambition n'est point une passion connue des Négres, ils ne prennent

(*a*) Moore. pag. 72. & Barbot, pag. 41.
(*b*) *Angl.* mais que n'en ayant que de portatifs, ou métiers à la main, &c. R. d. E.
(*c*) Barbot, pag. 41.
(*d*) Voyez ci-dessus, Chapitre II. de ce Livre.
(*e*) *Angl.* qu'au lieu d'argent monnoyé, dont les Négres n'usent point, les Nattes servoient de mesure commune, pour estimer les autres choses. R. d. E.
(*f*) Jobson, pag. 122.
(*g*) *Angl.* Dougaret; voyez aussi le Maire, pag. 167. R. d. E.
(*h*) Le Maire, pag. 167.
(*i*) Le Maire, pag. 105. & *suiv.*

nent aucun soin d'embellir leurs Villes, ni de bâtir des Châteaux & des Maisons de plaisir. D'ailleurs les matériaux leur manquent autant que l'industrie. Ils passent leur vie dans des Villes ou des Villages, [où leurs idées ne se tournent jamais à l'ornement.] La plûpart de leurs Villes sont rondes dans leur forme, & leurs maisons sont composées d'une sorte de terre rougeâtre, qui s'endurcit beaucoup par l'usage. Le Pays est rempli de cette terre, qui feroit d'excellentes briques, si elle étoit bien travaillée. On voit des cabanes entièrement bâties de roseaux, comme toutes les autres en sont couvertes. Leur forme est généralement ronde, parce qu'ils la croyent plus capable de résister aux orages & aux pluyes. Toutes les Villes & les Villages sont environnés d'une ou de deux hayes de roseaux, de la hauteur de six pieds, pour servir de rempart contre les Bêtes féroces; ce qui n'empêche pas que les Habitans ne soient quelquefois obligés d'allumer des feux, & de battre leurs tambours en poussant de grands cris, pour chasser des ennemis si dangereux.

EDIFICES DES NÉGRES.

MAIS les grandes Villes, sur-tout celles qui servent de résidence aux Rois & aux Princes, sont ordinairement mieux fortifiées. Les Négres assûrent qu'elles sont en (k) grand nombre dans l'intérieur des terres. Le même Auteur en donne un éxemple dans la description de Kassan, qu'on a déja lûe dans son Journal.

ON ne peut donner une idée plus juste des cabanes des Négres, qu'en les comparant pour la forme, à nos Pigeonniers, ou aux Ruches des Abeilles. Comme elles sont sans fenêtres, le jour n'y trouve d'entrée que par la porte. Elle est ronde, & si basse, qu'on n'y peut entrer qu'à genoux; & n'étant guéres plus large à proportion, un homme d'une grosseur commune (l) n'y peut passer sans se contraindre beaucoup. [Ces Cabanes sont élevées sur des pieux d'une médiocre hauteur plantés en terre, & liés ensemble par des branches d'un bois fléxible. C'est là-dessus qu'ils attachent des perches, qui, servant de Chevrons à l'édifice, se réunissent toutes au sommet du Bâtiment. Ils couvrent ensuite ce toît de feuilles de roseaux, si serrées & si bien arrangées, qu'elles les garantissent & de la pluye & du soleil. Les murs de la Cabane sont faits de roseaux fendus ou d'une espèce d'oziers, qu'ils enduisent des deux côtés d'une sorte de terre grasse.] Les murs des personnes un peu distinguées sont blanchis d'une teinture de chaux, & seroient assez propres, si la fumée continuelle qui les noircit, & l'odeur insupportable de suie & de tabac, n'en rendoit le séjour affreux (m).

ELLES ont ordinairement (n) quatre pas de diamettre, suivant le Maire, qui s'accorde d'ailleurs avec la description précédente. [Il ajoûte que la partie supérieure est couverte de paille & l'inférieure de feuilles de Palmier, le tout très-bien travaillé. Les murs sont aussi faits d'un mélange de paille & de feuilles de Palmier; & le plancher est du sable, dans lequel on a creusé des petits fossés d'un pied de profondeur.] Moore leur donne généralement quatorze ou quinze aunes (o) de circonférence, & remarque que la porte au-lieu de tourner sur des gonds, se glisse dans l'intérieur du mur (p).

LES

(k) Jobson, pag. 42.

(l) *Angl.* un homme avec un peu d'embonpoint n'y peut. R. d. E.

(m) Labat, Afrique Occid. Vol. II. pag. 311.

(n) Le Maire, pag. 43.

(o) Il s'agit de l'aune d'Angleterre qui est de trois pieds. R. d. E.

(p) Moore, pag. 76. & 109. & Barbot pag. 37.

EDIFICES DES NÉGRES.

Les Mandingos ont l'usage de bâtir leurs maisons l'une contre l'autre; ce qui devient l'occasion d'une infinité d'Incendies. Si vous leur demandez pourquoi ils n'y mettent pas plus de distance, ils répondent que c'étoit la méthode de leurs Ancêtres, qui étoient plus sages qu'eux, & qu'ils imitent leur éxemple (q).

Suivant Barbot, les hutes des (r) Négres se nomment *Kombets*. Chaque maison en a plus ou moins, suivant le rang ou les richesses de ses Habitans. La plûpart en ont cinq ou six, qui peuvent être regardés comme des chambres ou des Pavillons, renfermés dans un même enclos. Un Kombet est distribué en plusieurs parties, dont l'une sert de cuisine (s), l'autre de salle à manger, une autre de chambre de lit, avec des ouvertures pour la communication. Les maisons des Seigneurs, suivant Le Maire, ont quelquefois quarante ou cinquante de ces pavillons. Celle des Rois n'en a pas moins de cent, mais couverts de paille comme les plus pauvres. Le commun des Négres en a deux ou trois. L'enclos des personnes de qualité est une palissade ou d'épines ou de roseaux, soûtenue de distance en distance par des piliers. Leurs Kombets communiquent de l'un à l'autre, par des routes, qui s'entrelassent en forme de labyrinthe. Dans l'intérieur de l'enclos, il se trouve ordinairement de fort beaux arbres, mais sans ordre, & dispersés comme au hazard; [à moins que la maison, comme celles de plusieurs Princes, n'ait été bâtie exprès dans le voisinage de quelque petit bois, dont une partie se trouve renfermée dans l'enclos] (t). ✠

Le Palais du Damel, ou du Roi de Kayor, est distingué par sa magnificence. Avant la première porte de l'enclos, on trouve une grande & belle place, pour éxercer ses chevaux, quoiqu'il n'en ait pas plus de dix ou douze. Au long de l'enclos, les Seigneurs ont des hutes, [qui composent comme l'avant-garde de celles du Roi.] Une longue allée de Calebassiers conduit de la première place au Palais. Des deux côtés de cette avenue, sont les logemens des Officiers & des principaux Domestiques du Roi, entourés chacun d'une palissade; ce qui forme beaucoup de détours avant qu'on arrive à son appartement. Mais le respect seul empêche les Sujets d'en approcher. Toutes ses femmes ont aussi des Kombets particuliers, où elles ont cinq ou six Esclaves pour les servir. Il voit celle chez qui son caprice le porte, sans autre régle que ses desirs. Les autres n'en témoignent jamais de jalousie. Cependant il y en a toûjours une (v) qui est traitée en favorite; & lorsqu'il en est fatigué, il l'envoye dans quelque Village, en lui assignant les fonds nécessaires pour son entretien. Sa place est aussi-tôt remplie. De trente femmes que ce Prince entretient, il en avoit envoyé successivement la moitié dans ces demeures étrangères (x). ✠

Jobson décrivant le Palais du Roi de Kassan, observe qu'il est situé au centre de la Ville avec les maisons de ses femmes. On y entre par une cour des Gardes, & par une salle ouverte, où son fauteuil d'Etat paroît constamment, avec ses Tambours suspendus à côté; seule musique Martiale que l'Auteur

(q) Moore, pag. 109.
(r) Barbot, pag. 37.
(s) *Angl.* Chaque Kombet a ses usages particuliers: l'un sert de Cuisine. R. d. E.
(t) Labat, Vol. III. p. 251.
(v) Le Maire, pag. 88.
(x) Le Maire pag. 88. *& suiv.*

EDIFICES DES NÉGRES.

teur ait vûe dans cette Nation. Mais on en fait usage toutes les nuits; car les Habitans du lieu n'ont pas plûtôt soupé, qu'ils se rendent dans la premiére cour du Palais, pour y danser toute la nuit [au son du tambour & de la voix &] à la lumiére de plusieurs grands feux. Ce divertissement sert tout-à-la-fois à leur faire passer le tems, qui leur paroît toûjours fort long, & à chasser, par le bruit, les Lions & les autres bêtes farouches (y).

QUELQUES Négres, des plus riches, & ceux qui se prétendent sortis de race Portugaise, bâtissent à la manière de cette Nation. Ces Maisons sont beaucoup plus commodes. Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, mais élevé de trois ou quatre pieds; pour les garantir de l'humidité. Elles sont divisées en plusieurs chambres, qui composent un assez long appartement, avec de petites fenêtres, à cause de la chaleur du climat. L'entrée est généralement revêtue d'un porche ou d'un vestibule (z), ouvert de tous côtés, qui sert de salle pour les visites, pour les repas & pour les affaires. Les murs de ces maisons ont sept ou huit pieds de hauteur. Ils sont composés, comme ceux du commun des Négres, de roseaux & d'argile, enduits, dedans & dehors, de terre grasse mêlée de paille, & blanchie de chaux. Les Rois & les Grands ont pris l'habitude de bâtir dans le même goût. Leur cour a plus ou moins de ces Kombets à la Portugaise (a).

LA Maison de Jean Barre, dans l'Isle de Sor, sur la Rivière du Sénégal, est un Bâtiment quarré. La chambre, où le Sieur Brue fut logé, avoit aux fenêtres, des pagnes pour rideaux. Il y avoit un grand feu au milieu de la hute, un lit pour le Directeur François, & une natte à côté pour le Négre qui le servoit. Le chalit étoit composé de quatre petites fourches plantées dans la terre, qui soûtenoient quatre solives latérales, sur lesquelles portoit une claye, couverte de quatre nattes & de feuilles fraîches de Palmier. Cette espèce de matelas étoit revêtu d'un pagne blanc, qui tenoit lieu de drap, & d'un autre pagne rayé, pour servir de couverture. Au lieu d'oreiller, car cette commodité n'est point en usage dans le Pays, on avoit mis un paquet d'habits, enveloppé d'un pagne blanc. Il n'y avoit pas d'autres meubles qu'une grande chaise, les armes du Directeur, & une corbeille suspendue à la voûte, qui contenoit quantité de Grisgris pour la sûreté d'un Hôte si respectable. Lorsqu'il se fut mis au lit, une Servante négresse vint chasser les mouches avec un pagne, & fermer soigneusement les fenêtres, après quoi elle se retira sans bruit. Les François du cortége étoient logés dans d'autres hutes voisines. Tandis qu'ils se livroient au sommeil, les Seigneurs Négres indiquèrent le bal dans un lieu éloigné, d'où le bruit ne pouvoit incommoder leurs Hôtes (b).

RIEN n'est si pauvre que l'ameublement des Négres. C'est une petite armoire, pour mettre leurs habits à-couvert; une natte élevée sur quelques pieux, pour leur servir de lit, une ou deux jattes qui contiennent de l'eau, quelques calebasses; deux ou trois mortiers de bois pour broyer le maïz & le ris, un panier pour l'y renfermer, & quelques plats de bois (c) pour servir le

(y) Jobson, *ubi sup.* pag. 46.
(z) Moore dit que les Négres l'appellent *Alpainter*.
(a) Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 368.
(b) *Ibid.* Vol. II. pag. 278.
(c) Moore, pag. 75.

AGRICULTURE DES NÉGRES.

le kuskus aux heures du repas. Les Négres de distinction ne sont jamais sans une estrade, ou une sorte de banc élevé de deux ou trois pieds & couvert de belles nattes, sur lesquelles ils sont assis pendant le jour. Les Palais des Rois & des Princes sont un peu mieux meublés, parce qu'il y en a peu qui n'employent à cet usage, une partie des marchandises qu'ils achetent des Européens (*d*). [Les affaires du ménage, si l'on en excepte le manger, ne donnent pas beaucoup de peine aux femmes. Le Maire & Labat (*e*) s'accordent avec Moore pour réduire tous leurs meubles à quelques vases de terre & autant de bois, & à une calebasse partagée en deux pour leur servir de coupes. Le premier ajoûte que leurs lits sont fort incommodes étant faits de gros bâtons placés à deux doigts de distance, sur lesquels il faut se coucher au hazard de se rompre les côtes. Les gens riches mettent une natte là-dessus.]

JOBSON rapporte que l'Agriculture est l'office de tous les Négres, sans exception de rang & de condition. Les Rois & les Chefs des Villes en sont seuls exempts. L'instrument commun pour ouvrir la terre est une sorte de pèle, [assez semblable à leurs rames,] dont le manche [long de trois pieds] est de bois & l'extrémité de fer. Ils se mettent l'un à la suite de l'autre pour former les sillons, de sorte que chacun levant à-peu-près la même quantité de terre (*f*), le travail n'est pénible pour personne. Ces sillons sont faits avec autant d'ordre & de propreté qu'en Europe. Ils y jettent la semence, & les remplissent aussi-tôt de la même terre. Leur industrie ne s'étend pas plus loin, à l'exception du ris, qu'ils sément d'abord dans de petites piéces de terre basses & marécageuses, & qu'ils prennent la peine de transplanter. Aussi croît-il en abondance. Outre le ris, ils ont cinq autres sortes de grains, aussi menus que la semence de la moutarde: au lieu d'en faire du pain, ils le font cuire dans l'eau, & le mangent en morceaux roulés, comme le ris.

ILS observent des saisons pour semer leurs grains, sur-tout pour planter le tabac, dont chaque famille cultive sa provision autour de ses cabanes. Ils n'apportent pas moins de soins à la culture du coton, & la plûpart des Villages en ont des champs entiers.

COMME ils n'ont pas de pluie depuis le mois de Septembre jusqu'à la fin de Mai, la terre est si dure dans cet intervalle qu'ils ne peuvent la cultiver. Les pluyes commencent doucement vers la fin de Mai, & continuant jusqu'à celle de Juin, elles deviennent alors si violentes, avec un tonnerre & des éclairs épouvantables, que la terre ne pouvant manquer d'être assez amolie, ils commencent leur labourage. Le plus mauvais tems, c'est-à-dire l'extrême violence des eaux, se fait ordinairement sentir depuis le milieu de Juin jusqu'au milieu d'Août. C'est alors que les Rivières s'élèvent de trente pieds perpendiculaires. Mais jusqu'à la fin de Septembre, les pluyes & les eaux diminuent par degrés, comme elles ont commencé (*g*).

BARBOT prétend que la saison la plus favorable pour les semences est vers la fin de Juin, lorsque les pluyes diminuent. Pour semer le millet, dit-il, les Négres mettent un genouil à terre, font de petits trous, comme on en fait en Europe pour planter les bois, y jettent trois ou quatre grains de leur sémence,

(*d*) Barbot, pag. 37.

(*e*) Le Maire, pag. 105. & Labat, *Ibid.* pag. 312.

(*f*) Les Romains faisoient la même chose.

(*g*) Jobson, pag. 123.

Agriculture des Négres.

mence, & bouchent chaque trou de la même terre. D'autres ouvrent des fillons en ligne droite, y jettent leur millet, & les couvrent de même. Mais suivant Barbot, la première de ces deux méthodes est la plus commune, parce que plus le grain est enfoncé dans la terre, plus il est en sûreté contre les Oiseaux, dont le nombre est incroyable (*b*).

Le tems où les Négres sément, est pour eux une saison de fêtes, pendant laquelle ils se traitent les uns les autres. [à peu-près comme font ceux de la Côte-d'Or] Leurs terres sont si (*i*) fertiles, que la moisson du millet se fait dès le mois de Septembre; [& c'est encore l'occasion d'une infinité de réjouissances.] [La manière dont les Négres cultivent la terre a quelque chose d'amusant.] Le Chef du Village paroît à la tête des Ouvriers, armé comme dans une bataille, avec un cortège de Guiriots qui battent de leurs tambours, & qui ne font pas moins retentir le bruit de leurs chansons. Le Chef imite leur exemple, pour encourager les Laboureurs. Ils sont nuds au travail; & de leurs petites pèles ils grattent la terre plûtôt qu'ils ne l'ouvrent. Cependant on s'imagineroit, à les voir, qu'ils travaillent avec beaucoup d'efforts. Ils font cent gestes & cent grimaces ridicules, suivant les différentes mesures des Tambours. Avec une culture si imparfaite, la terre, quoique légère & sabloneuse, récompense abondamment leur travail, & produiroit beaucoup plus, s'ils étoient capables de la mieux cultiver (*k*).

Les Rois étant maîtres absolus de toutes les terres, [comme le Grand-Seigneur l'est en Turquie,] chaque famille est obligée de s'adresser à eux ou à leurs Alkades, pour se faire assigner la portion dont elle doit tirer sa subsistance. Le Maire nous fait une autre description de leur labourage. Le chef d'une famille, accompagné de cinq ou six autres Négres se rend dans le champ, qu'ils appellent (*l*) *Kougan* ou *Kourgar*. Après avoir nettoyé le terrain, en mettant le feu aux ronces & aux buissons, ils prennent leur pèle, qui a la (*m*) forme du tranchoir des Cordonniers, avec cette différence que le fer est de la largeur de la main, & le manche long d'environ douze pieds. Avec cet instrument, ils ouvrent la terre devant eux, sans y pénétrer plus de deux ou trois pouces, [& marchant l'un à la suite de l'autre, les pieds des deux côtés du sillon, chacun lève successivement à-peu-près la même quantité de terre.] Ils ont pendant ce tems-là leur pipe à la bouche; & pour une heure qu'ils donnent au travail, ils en perdent deux à caqueter. Ils mêlent la terre avec les roseaux, & les herbes qu'ils ont (*n*) brûlés. Lorsque le nombre de leurs sillons est rempli, ils y jettent leur semence, & couvrent les sillons. Mais ils sont si paresseux, ajoûte le même Ecrivain, qu'ils ne cultivent point assez de terre pour leur usage; & que leur moisson ne suffisant pas à leurs besoins, ils vivent d'une racine noire qu'ils font sécher jusqu'à ce qu'elle ait perdu son goût naturel, & d'une autre plante nommée (*o*) *Gernotte*, dont le goût tire assez sur la noix. Si leur moisson

(*b*) Barbot, pag. 40.
(*i*) *Idem.*
(*k*) Labat, Vol. II. pag. 307.
(*l*) D'autres écrivent *Lugan* ou *Lugar*.
(*m*) Le Maire, pag. 61. & *suiv.* & Barbot pag. 39.
(*n*) *Ibid.*
(*o*) Labat dit que c'est une espèce de millet.

ARMES DES NÉGRES.

son manque, ils ne peuvent éviter la plus affreuse famine, telle que les Européens en ont vû l'éxemple en 1675. Le Maire raconte cet événement avec quelques circonstances qui ne se trouvent pas dans nôtre premier récit (p).

LES Négres, dit-il, se laissèrent séduire par les promesses d'un de leurs Marbuts, de la Tribu des Azougues ou des Arabes, qui, sous le voile de la Religion, s'étoit rendu maître d'un grand Pays entre les Etats du Siratick, & les Sérères. Cet imposteur trouva le moyen de leur persuader qu'il étoit inspiré du Ciel pour les venger de la tyrannie de leurs Princes. Il leur promit des forces miraculeuses pour confirmer la vérité de sa mission; & ce qui fit sur eux encore plus d'impression, il leur garantit que leurs terres produiroient chaque année une moisson abondante, sans qu'ils prissent la peine de les cultiver. La paresse des Négres ne résista point à des offres si flateuses. Ils se rangèrent sous les étendarts du Marbut; & les Sujets du Damel, qui furent les plus ardens, parvinrent à détrôner leur Souverain. Ils attendirent pendant deux ans les miraculeuses moissons du Marbut. Mais la famine devint si terrible, que faute d'alimens, ils furent contraints de se manger les uns les autres, ou de se livrer volontairement à l'Esclavage pour éviter la mort. Une si triste expérience leur ayant fait ouvrir les yeux sur leur folie, ils chassèrent l'Usurpateur, & remirent le Damel en possession de sa Couronne. En 1682, lorsque Le Maire étoit dans leur Pays, ils n'y souffroient aucun Marbut, [vendant pour Esclaves tous ceux qu'ils pouvoient attraper]. ☞

CHAQUE Nation a des armes qui lui sont propres & qu'elle sçait fabriquer. Barbot dit que les Jalofs ont des fléches empoisonnées dont la blessûre est mortelle, lorsqu'elle n'est pas cicatrisée immédiatement avec un fer chaud. Elles sont de roseau, [armé de fer.] Si elles pénétrent un peu dans les chairs, ☩ il devient presque impossible de les retirer, parce qu'elles sont hérissées de barbes, qui déchirent cruellement (q).

LES Mandingos ont aussi leurs fléches empoisonnées. Moore ayant eu la curiosité d'en éxaminer quelques-unes, y découvrit des taches noires, qu'on lui vanta comme un poison si puissant, qu'il ne peut être repoussé que par un prompt remède. Mais il ajoûte qu'il n'y a pas de poison qui n'ait son antidote (r).

LES arcs sont d'une sorte de canne ou de roseau, qui ressemble au bambut des Indes Orientales. La corde de l'arc est d'une autre espèce de roseau, fort curieusement travaillé, & rendu propre à cet usage. Les Négres sont si adroits ou si éxercés à tirer, qu'ils sont sûrs, à deux cens pas (s), de frapper dans un écu. Leur carquois contient cinquante fléches.

ILS ont pour épée un cimeterre de la forme de ceux des Turcs, dont le fourreau est couvert de plaques de cuivre fort minces. Suivant Moore, ils le portent (t) ordinairement sur l'épaule droite. Une autre de leurs armes est un épieu fort aigu, un peu plus long que nos piques, & moins que nos hallebardes, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Dans leurs guerres, ils portent un grand bouclier rond, ou une targette, de la peau d'un animal, qu'ils

(p) Voyez ci-dessus, Chap. II.
(q) Barbot, pag. 38.
(r) Moore, pag. 68.
(s) *Angl.* cinquante yards; qui font cent cinquante pieds. R. d. E.
(t) Moore, pag. 121.

ARMES ET MILICE DES NÉGRES.

qu'ils nomment *Danſa*, & qui reſſemble à une petite Vache. Cette peau eſt extrémement dure. Ils ſe ſervent auſſi de peaux de Vaches, [mais avec moins de confiance.] La zagaye eſt une arme qu'ils manient encore fort habilement. Ils la portent en main, avec deux petits dards, qu'ils appellent *Synahama* (v), & qui ſont liés d'une petite corde, avec laquelle ils les retirent preſqu'auſſi vîte qu'ils les lancent. La zagaye, ou la javeline, eſt un dard long & peſant, dont la tête eſt armée de quatre groſſes pointes, & de pluſieurs crochets, qui en rendent la bleſſûre incurable. [Ils la lancent à une grande diſtance, &] on ne voit guères les Négres ſans une zagaye à (x) la main. Moore lui donne neuf ou dix pieds de longueur. Sa pointe, (y) dit-il, eſt de fer, comme celle de nos piques. C'eſt l'arme ordinaire des Négres. Ils s'en ſervent comme les Européens ſe ſervoient autrefois de la lance, & leur juſteſſe à s'en ſervir ne le céde point à leur vigueur. Ils en ont une plus petite, qu'ils nomment *Ardilli*. Sa longueur eſt de trois ou quatre pieds. Elle eſt quelquefois armée de fer; mais ordinairement (z) la pointe eſt durcie au feu, comme les armes des *Guanches*. Quelques ſoldats portent des poignards à la Moreſque, longs de deux pieds, & la lame large de deux pouces. Toutes ces armes ſont placées avec tant d'ordre (a) qu'un Négre eſt libre dans la mêlée, & peut employer celles que demande l'occaſion. Moore leur donne encore un couteau, ſuſpendu à leur ceinture. Mais de quelques armes (b) qu'ils veuillent ſe ſervir, il conclut qu'ils s'en ſervent fort habilement. On trouve même parmi eux d'excellens fuſiliers, comme parmi les Mores du Nord de Hoval (c).

CHAQUE Soldat porte dans un petit ſac ſa proviſion de kuskus; car ils n'ont aucun magazin de guerre pour les proviſions, & la plûpart (d) de leurs expéditions ne ſont point aſſez longues pour les expoſer à de grands beſoins. [Au reſte c'eſt parmi eux un grand honneur auſſi-bien qu'un grand avantage, que de porter le tambour royal; qu'ils nomment Lomlambé.]

LEURS Armées ſont compoſées de Cavalerie & d'Infanterie [qui ont, à-peu-près les mêmes armes.] Ils achetent leurs Chevaux des Mores de *Geneboa*, leurs Voiſins. La taille en eſt petite, mais ils ſont vigoureux & pleins de feu, comme ceux de Barbarie. Ils ſe vendent quelquefois dix ou douze Eſclaves, c'eſt-à-dire, environ cent livres ſterling. Une [Dame de race Portugaiſe,] nommée *Catherine*, (e) ou *Katti*, avoit, à Ruſiſco, un Cheval eſtimé quatorze Eſclaves. Elle en fit préſent dans la ſuite au Roi de *Kayor*. Les Négres mènent leurs Chevaux avec une extrême vîteſſe. Moore vit un jour le vieux Kondi, Lieutenant Général de Kayor, courir ſur le ſable, à toutes brides, debout néanmoins ſur ſes étriers, & lançant devant lui par intervalles ſa zagaye, qu'il reprenoit quelquefois dans ſa courſe; où s'il arrivoit qu'elle lui échapât,

(v) *Angl.* ſyncheria. R. d. E.
(x) Barbot, *ibid.*
(y) Moore, pag. 121.
(z) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 235.
(a) Barbot, pag. 38.
(b) Moore, pag. 121.
(c) Barbot, pag. 38.
(d) Moore, *ibid.*
(e) C'eſt la même apparemment qu'on a vû paroître dans les Relations de Brue, & qui fit avec lui un Voyage par terre. Il ne dit pas qu'elle fut de race Portugaiſe, mais il parle de ſes richeſſes & de ſon crédit à la Cour. R. d. T.
NB. Les Auteurs Anglois ne le diſent pas non plus. C'eſt le Traducteur ſeul, qui ſemble n'avoir inſéré ce mot dans le Texte, que pour donner lieu à cette note. R. d. E.

Armes et Milice des Négres.

échapât, il se baissoit avec une adresse extrême & s'en saisissoit à terre, sans perdre les étriers. On raconta au même Voyageur qu'il étoit commun parmi les Cavaliers Négres, de courir le grand galop en se tenant à deux pieds sur la selle, de tourner de divers côtés, de s'asseoir, de se relever, de sauter à terre en s'appuyant sur une seule main, & de remonter avec la même légéreté. D'autres ramassent, en courant, un petit caillou qu'on jette dans leur carrière, & font des tours de force ou d'adresse encore plus surprenans.

Leurs meilleures brides viennent ordinairement de l'Europe; mais ils ont l'art d'en faire, qui ne ressemblent pas mal à celles d'Angleterre. Leurs éperons tiennent à l'étrier & font partie du même fer; car ils montent à cheval pieds nuds. Leurs étriers sont si courts, qu'ils ont toûjours les genoux fort élevés, & courbés en avant, comme les Turcs. Ils n'ont pas l'usage de ferrer leurs Chevaux.

Ils entendent fort bien l'art de faire des selles. Ils les parent de broderies & d'autres ornemens de diverses couleurs, entre lesquels les *Grisgris* enchantés des Marbuts, & les *Kowris*, qui sont des coquillages de Mer, font toûjours une figure brillante (*f*).

[Jobson décrit un peu différemment la Cavalerie & l'Infanterie des Négres.] On leur voit, dit-il, fort peu de grands Chevaux. [La plûpart ne surpassent point la hauteur des *Pades* d'Angleterre, auxquels ils peuvent être comparés aussi pour l'encolure.] Ils sont équipés à la manière des Espagnols. Le Cavalier porte une zagaye à la main. Il a son *Bouclier* pendant au côté droit du Cheval. C'est en quoi consiste toute son armure (*g*).

Le Fantassin, suivant le même Auteur, ne marche pas non plus sans la zagaye, mais il porte avec elle une autre sorte de dards, armés d'un fer barbu, comme ceux des Irlandois. Il est chargé aussi d'une épée, longue d'environ deux pieds, supportée par une bandoulière de drap rouge & jaune, qui passe autour du cou. Les plus distingués portent, au lieu de la zagaye, un arc entre leurs mains; & sur le dos un carquois fort propre, qui contient environ vingt-quatre fléches, toutes composées de roseaux, de la grosseur d'une plume de Cygne, sur deux pieds de longueur, & garnies de barbillons empoisonnés. Ils donnent cette qualité mortelle à la pointe de toutes leurs armes. Les fléches n'ont ni *coches* ni plumes. Elles sont lancées de l'arc, qui est aussi de roseau, par une corde plate de la même matière, dont elles reçoivent par conséquent peu de force: mais à peu de distance, elles ne sont que trop capables de percer leurs habits de coton. Cependant c'est le poison qui en fait le principal (*h*) danger.

Lorsque le Damel est déterminé à la guerre, il donne ordre au Kondi, Généralissime de ses Armées, d'assembler les Seigneurs & tous les Négres du Canton où il se trouve, pour choisir, dans ce nombre, de quoi former un corps de Cavalerie & d'Infanterie. Cette Milice monte rarement au-dessus de quinze-cens hommes; la plûpart gens de pied, parce que le Roi n'a pas plus de trois-cens Chevaux dans toute l'étendue de ses Etats. [Il y en a bien moins

(*f*) Barbot, pag. 39.
(*g*) Jobson, *ubi sup.* pag. 44.
(*h*) Jobson, pag. 44.

moins dans les Royaumes plus éloignés, tels que ceux de Kantor & de Woolli. Moore s'étonne qu'ils n'employent pas des Eléphans, lorſqu'ils ſont en ſi grand nombre dans leurs Forêts, que ſur leur propre témoignage, on en voit quelquefois des troupeaux de deux ou trois-cens. Mais il en auroit pû trouver la raiſon dans celle qu'il apporte lui-même pour expliquer comment il n'arrive jamais qu'ils en élèvent, quoiqu'ils en prennent quelquefois de petits dans leurs chaſſes. Des animaux de cette groſſeur ſeroient d'un entretien trop difficile, & conſumeroient en peu de jours, ce qui ſuffit aux Négres pour la ſubſiſtance d'une Ville. Le Prince Bo-Jan eſt le ſeul (i) qui eut entrepris d'en élever deux, & qui ſoûtint aſſez long-tems cette dépenſe. Au lieu de grains, il leur faiſoit couper, par ſes Sujets, des branches tendres de pluſieurs ſortes d'arbres, telles que les Eléphans paroiſſent les choiſir eux-mêmes dans les Forêts. Il les faiſoit ſouvent conduire dans les lieux marécageux, parce que l'expérience a fait remarquer qu'ils aiment la vaſe, & que l'eau pure n'eſt pas celle qu'ils boivent plus volontiers. Mais ſoit que leurs Guides euſſent manqué d'attention pour les conduire ou d'adreſſe pour les apprivoiſer, un jour qu'ils apperçurent quelques Eléphans ſauvages au bord de la Rivière, ils la paſſèrent à la nage & ſe joignirent aux animaux de leur eſpèce. Ils furent peu regrettés de Bo-Jan. Les ſervices qu'il en avoit tirés n'avoient jamais égalé l'embarras & les frais de leur entretien.

Armes et Milices des Négres.

Mais revenons aux Expéditions militaires du Damel. Lorſque les Troupes ſont raſſemblées & qu'il a déclaré ſes intentions, le Kondi & ſes principaux Officiers viennent prendre ſes derniers ordres, qu'il leur donne avec beaucoup de ſecret, pour ſoûtenir toute la Nation dans l'attente de quelque entrepriſe plus importante encore que celles dont on connoît déja l'objet.] Enſuite le Général & tous les autres Chefs ſe parent de ce qu'ils ont de plus riche, en habits, en armes & en chevaux, ſans oublier leurs Griſgris, qui ſont toûjours la moitié de leur charge & de celle de leur monture. S'ils ont le malheur d'être démontés dans le combat, il leur eſt également difficile de s'échaper à pied & de ſe rétablir ſur la ſelle (k).

☞ Les Armées des Négres [ſont plûtôt nombreuſes que bonnes. Elles] n'obſervent pas de diſcipline dans leur marche, ni d'ordre dans les batailles. C'eſt ordinairement au milieu d'une plaine qu'ils cherchent l'occaſion d'en venir aux mains. Lorſqu'ils ſont à la vûe de l'ennemi, leurs Guiriots font un grand bruit de leurs Tambours & de leurs autres Inſtrumens. Les Combatans animés par ce prélude, déchargent leurs flèches & leurs dards. Ils ſe ſervent enſuite de la zagaye & des pieux (l). Parmi des gens nuds & ſans ordre, la mêlée eſt toûjours fort ſanglante, d'autant plus que la lâcheté paſſe entr'eux pour une infamie. Mais leur courage vient particulièrement de la crainte de l'Eſclavage, qui eſt le ſort inévitable de tous les priſonniers, [de quelque condition qu'ils ☞ ſoient.] Ils ſont excités auſſi par la confiance qu'ils ont à leurs Griſgris; car les moindres Négres ſont perſuadés que par la vertu de ce charme, ils ſont invulnérables,

(i) Moore, ubi ſup. Outre la raiſon des vivres, & celle de l'induſtrie, qui manquent aux Négres pour rendre ces animaux propres à les ſervir, ils ont dans cette Contrée l'uſage des Chameaux & des Anes.

(k) Barbot, pag. 58.

(l) *Angl.* animez par ce prélude, l'Infanterie fait une décharge de ſes flèches: Enſuite la Cavalerie lance ſes dards, & ſe ſert de la zagaye & des pieux. R. d. E.

ARMES ET MILICE DES NÉGRES.

invulnérables, & supérieurs à leurs ennemis. Les Européens sont les seuls qu'ils désespèrent de vaincre, parce qu'ils ont éprouvé qu'aucun Grisgris n'est à l'épreuve des armes à feu, auxquelles ils donnent le nom de *Pouffs* (m).

Le Grand Brak, qui est plus voisin des Mores que les Jalofs, est beaucoup plus fort en Cavalerie, parce qu'il se procure des Chevaux à meilleur marché. On prétend qu'il n'en entretient pas moins de trois mille; [au lieu que les Jalofs n'en ont presque point du tout.] Mais leur Infanterie est excellente. Ils employent quelquefois (n) des Chameaux, qui sont en abondance dans leur Pays, [sans qu'on nous apprenne s'ils rendent ces animaux fort utiles à la guerre.] Vasconcelos représente les Négres de la Côte comme une Nation fort brave. Il loue particulièrement leur adresse à cheval, & les croit redevables de cette habileté au voisinage des Négres du Sénégal, qu'ils ont au Nord (o). Ceux de Kamina passent pour les meilleurs Soldats du Pays. Ils sont vigoureux & résolus; deux qualités qui les ont soutenus jusqu'à présent contre deux Rois voisins, qui ont entrepris plusieurs fois de les réduire (p).

LANGUES DES NÉGRES.

Dans cette Division de l'Afrique, on n'est point encore parvenu à se faire de justes idées du Langage des Négres. Les principales Langues sont celles des Jalofs, des Foulis & des Mandingos. La première, suivant les (q) Observations de Moore, se nomme le *Jalof*. Barbot la croit la même que le *Zanguay*. Il veut dire apparemment le *Sungay*, dont Leon parle comme du langage commun de *Guaiata*, de Guinée, de Tombuto, de Melli & de Gago, car Barbot, d'accord là-dessus avec Moore, semble prendre Guaiata pour le Pays des Jalofs. Moore, pour confirmer cette opinion, ajoûte dans une note à ses Extraits de Leon, que *Sungay* est le nom présent de la Maison Royale de (r) Barsalli, qui est connue d'ailleurs (s) pour Jalof. Cependant d'autres Voyageurs (t) nous ont appris que le nom de cette Famille est (v) *N'jay*. Le même Ecrivain assûre que la Langue la plus commune sur la Gambra est le Mandingo, & qu'avec cette clef, on peut voyager sans embarras, depuis l'embouchure de la Rivière, jusqu'au Pays des *Jonkos*, ou des Marchands, auxquels on donne ce nom, parce qu'on achete d'eux un très-grand nombre d'Esclaves. Cet espace fait un Voyage de six semaines, depuis James-fort.

Outre la langue commune, les Mandingos ont un jargon mystérieux entièrement ignoré des femmes, & dont les hommes ne font usage qu'à l'occasion du Mumbo (x) Jumbo. Le *Créole* Portugais, qui est une corruption de la Langue Portugaise, est devenu le langage ordinaire du Commerce entre les Européens de la Gambra & les Négres. Peut-être ne seroit-il pas entendu à Lisbonne; mais les Anglois l'apprennent plus facilement que la Langue des Négres, & leurs Interprétes n'en employent guères d'autre. Les Foulis, & la plûpart des Mahométans qui habitent la Rivière parlent fort bien

(m) *Ibid.* pag. 39.
(n) *Ibid.* pag. 39.
(o) *Ibid.* pag. 58.
(p) *Ibid.* pag. 34.
(q) Moore, pag. 28.
(r) *Ibid.* & dans le supplément, pag. 27.
(s) Voyez ci-dessus, Chap. XII.
(t) *Angl.* Cependant il dit ailleurs que le nom. R. d. E.
(v) Il n'y a pas d'apparence que Moore ait ici rien conclu de la ressemblance des noms, car elle est plus éloignée que celle de Gualata & de Jalof, de *Ghanni* & de *Tanni* qu'il a pris pour les mêmes noms.
(x) Moore, pag. 38.

bien l'Arabe, (y) quoiqu'ils soient Mandingos. Chaque Royaume, ou chaque Nation a d'ailleurs sa langue particulière, comme les *Flu-s*, les *Bagnons*, les *Bambrongs* & les *Puharis*, qui sont fort éloignés de la Rivière vers (z) le Pays des *Yonkos*.

LANGUES DES NÈGRES.

COMME rien n'est d'une si grande utilité pour remonter à l'origine des Nations, & découvrir ce qu'elles ont eu de commun dans leur source, que les recherches & les observations sur le langage, rien aussi n'est d'un si grand secours pour les Voyageurs. C'est par l'une & l'autre de ces deux raisons qu'on a pris soin de recueillir ici tous les mots, qui se trouvent dispersés dans les Ecrivains, & d'en former un Vocabulaire, dont il y aura beaucoup plus de lumières à tirer que de quelques vagues réflexions (a).

(y) *Ibid.* pag. 29 & 30.
(z) *Ibid.* pag. 41.
(a) La plus grande partie de ce Vocabulaire est tirée de Barbot; [qui ne dit point lui-même de qui il le tenoit. On n'y a fait que très peu de changemens dans l'Orthographe.]

TABLE I.

VOCABULAIRE JALOF ET FOULI.

LANGUES DES NÈGRES.

FRANÇOIS.	*JALOF.*	*FOULI.*
AIguille,	Poursa.	Messelael.
Ananas,	Ananas.	Annanas.
s'Arrêter,	Gueckiffi.	Deradan (a).
s'Asseoir,	Songoane.	Ghiode (b).
Aveugle,	Bomena.	Gomdo (c).
Autruche,	. . . .	Nedau.
se Baigner,	Mongro sangou (d).	. . . . . .
un Bal,	Folgar.	. . . . . .
☞ [Banana]	. . . .	. . . . . .
la Barbe,	Sekiem.	Onhare.
Barre de fer,	Barra win.	Barra.
Barril,	Pippa.	. . . . . .
Beaucoup,	Barena.	Huri (e).
Bled ou Maïz,	Dougoub (f).	Makkari.
une Boëte,	Ovachande.	. . . . . .
un Bœuf ou un Veau,	. . . .	Nague.

Boire

(a) *Angl.* Doradan. R. d. E.
(b) *Angl.* Ghiodo. R. d. E.
(c) *Angl.* Goumdo. R. d. E.
(d) *Angl.* Je veux me baigner; Mongre sangou. R. d. E.
(e) *Angl.* Heuy. R. d. E.
(f) *Angl.* Dough-oub. R. d. E.

LANGUES DES NÉGRES.

FRANCOIS.	*JALOF.*	*FOULI.*	
Boire,	Mangrinam (*g*).	Hiarde.	
Bois,	Matte (*h*).	Leggal.	
Boiteux,	Sogha (*i*).	Boſſara.	
Borgne,	Patt.	. . . . . .	
la Bouche,	Gueminin.	Hendouko.	
[Bougis,	Boejû,	Boejis.]	☞
les Boyaux,	Vuette.	Chabiburde.	
une Branche,	Kala.	Baberou (*k*).	
Branle,	Tidoap (*l*).	Leſſo.	
les Bras,	Smallou (*m*).	Ghionghé.	
une Brebis,	. . . .	Sedre (*n*).	
[Buffle,	Hyarak.	Boureli.]	☞
un Canon,	Bamborta (*o*).	Fetel.	
un Canot,	. . . .	Lana.	
Capitaine,	Capitane.	Loamdo.	
Carquois,	Smakalla.	. . . . . .	
Chair,	Yap.	Tehan (*p*).	
[Chaloupe,	Galtovap.]	. . . . . .	☞
Chanter,	Ovayel.	Yemdi.	
[Chapeau,	Hat.]	. . . . . .	☞
un Chat,	Guenape (*q*).	Oulonde.	
un Chaudron,	Kranghiare.	Barma.	
une Chemiſe,	Bougtovap.	D'olanke.	
un Cheval,	Farſs.	Pouskiou (*r*).	
Cheveux,	Kogovar (*s*).	Soukendo.	
Chévre,	Bay.	Behova.	
un Chien,	Kraf.	Rahovanden (*t*).	
Chier,	Mangredouli.	Boude.	
le Ciel,	Aſſaman.	Hialla.	
[Citron,]	. . . .	. . . . . .	☞
[Civette,]	. . . .	. . . . . .	☞
une Clef,	Donovachande,	Bidho.	
un Cloud,	Dinguetitt.	Pangal.	
un Cochon de lait,	Droai.	Babaladi.	
un Coffre,	Ovachande.	Breteval.	
une Corde,	Bouma (*v*).	Boghol.	
[les Côtes,	Uwett.	Chabiburde.]	☞
le Coude,	Smainoton.	Somdon.	
Couper,	Doghol.	Tay.	

un

(*g*) *Angl.* Mangrenam. R. d. E.
(*h*) *Angl.* Matt. R. d. E.
(*i*) *Angl.* Soghe & Boſſare. R. d. E.
(*k*) *Angl.* Baheron. R. d. E.
(*l*) *Angl.* Todeapp. R. d. E.
(*m*) *Angl.* Smal-loho. R. d. E.
(*n*) *Angl.* Omingbargh-Balou ſedre. R. d. E.
(*o*) *Angl.* Bumberta. R. d. E.
(*p*) *Angl.* Tehau. R. d. E.
(*q*) *Angl.* Ghenaapp. R. d. E.
(*r*) *Angl.* Farff-poukkiou. R. d. E.
(*s*) *Angl.* Kaghovar. R. d. E.
(*t*) *Angl.* Khaay-Rabovendou. R. d. E.
(*v*) *Angl.* Boume. R. d. E.

LANGUES DES NÉGRES.

FRANÇOIS.	JALOF.	FOULI.
un Couteau,	Pakha.	Pake.
Cracher,	Toffii.	Toude (x).
Cravate,	Sma.	Leffol.
Crocodile,	Guafik.	Norova.
les Cuiffes,	Loupe.	Benhall (y).
Cuivre,	Prum.	Hiackaovale.
Danfer,	Faike.	Hemde.
Demain,	Aileg ackagiam.	Soubako.
[Demander,	Lay.]	. . . . . .
Demeure,	Gangone.	Ghiodorde.
les Dents,	Sonabenatia (z).	Nhierre.
Dents d'Eléphans,	Gnay Negnay.	Nhierre Ghiova.
le Derrière,	Tate ou Ghir.	Rotere.
le Diable,	Guinnay.	Guine.
DIEU,	Ihalla.	Allah.
les Doigts,	Smaharam.	Sedohenda (a).
Dormir,	. . . . . .	Danadi.
Eau,	M'doch.	D'iam.
de l'Eau-de-vie,	Sangara.	Sangara.
Ecorcher,	Maugrefeffe.	Houtonde (b).
Ecrire,	Binde.	Ovindonde (c).
un Eléphant,	Gnay.	Ghiova.
Enfans des Princes,	Domeguaïbe (d).	Byla Hamde.
une Epée,	Gnaffi (e).	Kaffe.
un Efclave,	Gnamen (f).	Mokkioudou.
Eternuer,	Maugre teffeli.	Hiffeloude.
Etui de couteau,	Gangone.	Ghiodorde (g).
Feu,	Safara.	Ghia hingol.
une Femme,	Digin.	Debo.
la partie des Femmes,	Facere ou Fere.	Kotto.
une Fem. de mauvaife vie,	Ghelarbi.	Sakke.
une Femme groffe,	Digin gohir (h).	Deboredo.
[des Fers,	Guingue.	Gue-Hyelle.]
la Fiévre,	Guernama.	. . . . . .
Fil à coudre,	Ovin.	Gnarabi (i).
une Fille,	Ndaougdigin.	Soukka.
une Fléche,	Sinaktonghar (k). . . .	. . . . . .
un Fourreau,	Finanharguaify (l).	Ovana.
un Fripon,	Sochhorby.	Abonde.

un

(x) *Angl.* Toffii-Thoude. R. d. E.
(y) *Angl.* Loupp Bouhall. R. d. E.
(z) *Angl.* Smabenabin. R. d. E.
(a) *Angl.* Sma-baram. Fedehendo. R. d. E.
(b) *Angl.* Houtoude. R. d. E.
(c) *Angl.* W'hin d'Oude. R. d. E.
(d) *Angl.* Domeguaibe. R. d. E.
(e) *Angl.* Guaffi. R. d. E.
(f) *Angl.* Guamon. R. d. E.
(g) *Angl.* Smanbar-packka-ovana. R. d. E.
(h) *Angl.* Digin-gohirr. R. d. E.
(i) *Angl.* Guarahie. R. d. E.
(k) *Angl.* Smak-tonghar. R. d. E.
(l) *Angl.* Smanbarguaify. R. d. E.

LANGUES DES NÉGRES.

FRANÇOIS.	*JALOF.*	*FOULI.*
un Fusil,	. . . .	Lossoul fetel.
un Garçon,	Ovassy.	Soukagorko.
les Genoux,	Smahoum.	Holbondon (m).
Glouton,	. . . .	Haderore.
Gommes,	. . . .	La konde (n).
le Gozier,	Smanpouroch.	Dandy.
Goudron,	Sandol.	. . . .
Graisse ou suif,	Dirgunek.	Helere (o).
Grand,	Maguma.	Mahardo (p).
Grater,	Hock-halma.	Nanhyadi.
Habit,	Bouboutouwap.	Dolangue.
Hameçons,	Delika.	Ovande.
Hautes-chausses,	Touap.	Tonhouba.
Herbes,	Miagh.	. . . .
un Homme,	Goourgue.	Gorkomahodo.
[la partie d'un Homme,	Soull.	Solde.]
la Jambe,	Lmappaice (q).	Kovassongal.
Jetter,	Sannir.	Verlady.
les Joues,	Bekigg.	Kobe.
le Jour,	Lelegh.	Soubakka.
la Langue,	Laming.	D'heingall.
se Laver les mains,	Raghen.	Lahouyongo.
les Lévres,	Smatovin.	Tondo.
Ligne à pêcher,	Smabou.	Delingha ovande.
un Lit,	Cuntodou.	Lessen (r).
un Livre.	Smatergumarajank.	Torade allah.
Livre à écrire,	Smakietgumorebind.	Desseterre (s).
la Lune,	Vhackiré (t).	Leour.
la Main,	Loho.	Yongo.
une Maison,	Smanvig.	Souddo.
une Maîtresse,	Soumak hioré.	Medo dano.
Maïz, sorte de bled,	Dougoub.	Makkary.
Malade,	Raguena.	Ogniahuy.
les Mammelles,	Ouhanie.	Enhdo (u).
Marc du Millet,	. . . .	Changle.
Marcher,	Docholl.	Medohyassa.
un Matelas,	Entedou.	Lesso.
la Mer,	Smandai.	Gueek.
Mentir,	Narnaa.	Hadarime.

Mordre

(m) *Angl.* Holbondou. R. d. E.
(n) *Angl.* Les Gencives. La-koude. R. d. E.
(o) *Angl.* Divguneck. Bellere. R. d. E.
(p) *Angl.* Maguena. Mahodo. R. d. E.
(q) *Angl.* Smap-paire. R. d. E.
(r) *Angl.* Euntodou. Lesson. R. d. E.
(s) *Angl.* Smatere-gumarajank. Torade, Allah. R. d. E.
(t) *Angl.* Uhaaire. R. d. E.
(u) *Angl.* W'u-haine. En-h'do. R. d. E.

Langues des Nègres.

FRANÇOIS.	*JALOF.*	*FOULI.*
Mordre,	Matt.	N'hadde.
la Mort,	Dehaina.	Mahyje.
se Moucher,	Niendoou.	Ngieto.
un Mousquet,	Faital.	Fetel.
Moi & Mien,		Sman.
le Nez,	Smackbockan.	Hener.
Non,	Dhaair.	Ala.
☞ [Nombril.	Small-lout.	Houddo.]
la Nuit,	Goudina.	Guiema.
un OEuf,	Nen.	Oucchirnde (x).
un Oiseau,	Arral.	Niolli (y).
les Ongles,	Huai.	Chegguen.
☞ [Or,		Goud.]
Orange,		Kanghe.
les Oreilles.	Smanoppe.	Noppy.
les Orteils,	Smahua jetanks.	Peddely.
☞ [Pagaie.	Wat]	
du Pain,	Bourou.	Bourou.
Papier,	Kahait.	Harkol (z).
Parler,	Ovache.	Halle.
la Partie des femmes,	Facere *ou* fere.	Kotto.
un Pavillon,	Raya.	Arhairbillam. (a).
la Peau,	Smagdayr.	Goure.
Pêcheur,	Moll.	Kiruballs (b).
Toiles Peintes,	Calicos.	Calicos.
Perroquet,	Inkay.	Saleron (c).
Petit,	Nercina.	Chonkayel (d).
☞ [Petter,	Doch-hott.	Ride.]
les Pieds,	Simatank.	Kossede.
une Pierre,	Doyg.	Hayre.
un Pigeon,	Petreik (e).	
Pincer,	Domp.	Mouchioude.
une Pipe,	Smanano.	Hy-ardougal.
Pisser,	Berouch.	Kaing huye.
Pleurer,	Dgoise.	Ouhedde.
Plomb,	Bettaigh.	Chaye.
Plume,	Dongue.	Dongno.
la Pluye,	Taou.	Tobbo.
Poisson,	Guenn.	Linghno.
un Pot,	Kingn.	Fahando.
☞ [Pour,	Teings.	Bamdy.]

une

(x) Whochionde. R. d. E.
(y) *Angl.* K'hiolli. R. d. E.
(z) *Angl.* Barkol. R. d. E.
(a) *Angl.* Athayhillam. R. d. E.
(b) *Angl.* Kiou-ballo. R. d. E.
(c) *Angl.* Solerou. R. d. E.
(d) *Angl.* Neocina. Choukabiel. R. d. E.
(e) *Angl.* Petteck. R. d. E.

Langues des Négres.

FRANCOIS.	JALOF.	FOULI.
une Poule,	Gnaar.	Guertogal.
Enfans des Princes,	Domejuaïbe (*f*).	Bylahamde.
un Rat,	Guenach.	D'onbrou.
Reine,	Gnache (*g*).	Guefoulbe.
Rire,	Raihal.	Ghialde.
Rouge,	Loghovek.	Bodeghioun.
le Roi,	Burre.	Lahamdé.
le Sang,	Galtovap (*h*).	. . . . . .
du Sel,	Sock mate.	Lambdan.
Serment,	Smabokhanabi.	Soldehama, *ou* Kotel-yatimo.
un Serpent,	Gnaun (*i*).	Bodi, ou Gorory.
Siffler,	Ouanylefte.	Houde.
[un Siége,	Gangone.	Ghiodorde.]
un Singe,	Golok.	Ovandou.
le Soleil,	Ghiante Finkan.	Nahangue.
Souliers,	Dale.	Pade.
les Sourcils,	. . . . . .	Hiamhianko.
Sucre,	Lhem.	Lhyombry.
Suif *ou* graiffe,	Diugunek.	Bellere.
Tabac,	Tmagha.	Taba.
une Table,	Gangona.	Gango.
Taffe de coco	Tafla.	Horde.
la Terre,	Soffi.	Letudi (*k*).
la Tête,	Smabab.	Horde.
Toile,	Endimon.	Chomchou.
Toiles peintes,	Calicos.	Calicos.
le Tonnerre,	Denadeno.	Dhirry.
Tortu,	. . . . . .	Loko.
Touffer,	Sokkatt.	Loghiomde.
Trembler,	Denalock.	Chinhoude.
Troquer ou échanger,	Nanvequi.	Sohode.
Trompette,	Bouffsa.	. . . . . .
Tuer,	Rui.	Ouharde.
une Vache,	Cow.	. . . . . .
un Vaiffeau,	Manguma (*l*).	Randi.
un Veau ou un Bœuf,	. . . . . .	Nague.
les Veines,	Sa ditte.	Dadok (*m*).
le Vent,	Gallaou.	Hendon.
le Ventre,	Smabir.	Rhedo.
Vin de France,	Mfangotovabb.	Chink.

Vin

(*f*) *Angl.* Domeguame. R. d. E.
(*g*) *Angl.* Guathe. R. d. E.
(*h*) *Angl.* Derey. Hy-hyam. R. d. E.
(*i*) *Angl.* Qua'in. R. d. E.
(*k*) *Angl.* Lehidi. R. d. E.
(*l*) *Angl.* Mangueba. R. d. E.
(*m*) *Angl.* Sed'itte. D'adol. R. d. E.

Langues des Négres.

FRANÇOIS.	JALOF.	FOULI.
Vin de Palmier,	Msfangojeloffi.	Chingue.
une Voile,	Ouir.	Ougderelhana.
les Yeux,	Smabut.	Hyterr.



NOMBRES.

FRANÇOIS.	JALOF.	FOULI.
Un,	Ben.	Gou.
Deux,	Yare.	Didy.
Trois,	Yet.	Taty.
Quatre,	Yanet.	Naye.
Cinq,	Guerom.	Guieve.
Six,	Guerom ben.	Gui-gou.
Sept,	Guerom yare.	Gui-didy.
Huit,	Guerom yet.	Gui-taty.
Neuf,	Guerom yanet.	Gui-naye.
Dix,	Fuk.	Sappo.
Onze,	Fuk akben (a).	Sapo-gou.
Douze,	Fuk ak yare.	Sapo-didy.
Treize,	Fuk ak yet.	Sapo-taty.
Quatorze,	Fuk ak yanet.	Sapo-naye.
Quinze,	Fuk ak guerom.	Sapo-guieve.
Seize,	Fuk ak guerom ben.	Sapo-gui-gou.
Dix-sept,	Fuk ak guerom yare.	Sapo-gui-didy.
Dix-huit,	Fuk ak guerom yet.	Sapo-gui-didy.
Dix-neuf,	Fuk ak guerom yanet.	Sapo-gui-naye.
Vingt,	Nitte.	Sappo (b).
Vingt & un,	Nitte ak ben.	Sappo-gou.
Trente,	Fononir.	Naggash (c).
Quarante,	Yanet fuk.	Chapande taty.
Cinquante,	Guerom fuk.	Le Fouli s'est perdu.
Soixante,	Guerom bena fuk.	
Soixante-dix,	Guerom yare fuk.	
Quatre-vingt,	Guerom yet fuk.	
Quatre-vingt-dix,	Guerom yai fuk (d).	
Cent,	Temer.	Temedere.
Cent un,	Temer ak ben.	Temedere gou.

Deux

(a) *Ak.* est une Particule copulative chez les Jalofs qui répond à nôtre &.

(b) *Angl*

(c) *Angl.* Fonoalr. Naggah. R. d. E.

(d) *Angl.* Guerom-yanet Fuk. R. d. E.

Langues des Nègres.

FRANÇOIS.	JALOF.	FOULI.
Deux cens,	Yare temer.	Temedere didy.
Trois cens,	Yet temer.	Temedere taty.
Mille,	Gune.	Temedere ſapo.
Mille vingt,	Gune ak nitte.	Temedere ſappo (e).

(e) *Angl.* Temedere-Soppo. R. d. E.

PHRASES FAMILIÈRES.

FRANÇOIS.	JALOF.	FOULI.
Bon jour, Monſieur,	Quarha quaihou.	Coſſe ſemba (b).
Comment vous portez-vous?	Ogya meſſa.	Ada hegiam.
Fort bien, Monſieur,	Guam de bares.	Samba mido (c).
Venez,	Calay.	Arga.
Venez manger,	Calay caek mane.	. . . .
Ne venez pas ſi près,	Bouldik.	Da rothan.
Allez vous-en,	Dock hodem.	Hia.
Montez,	Quia quaou.	Argay.
Deſcendez,	Ova quicqua ſouf.	Hialeſſe.
Je veux,	Doinaman.	Bido hidy.
Je ne veux pas,	Bainaman.	My hida.
Donnez-moi à boire,	Mamanan.	Loca hiarde.
Apportez-moi vîte une Brebis,	Jaſſima Ommgharh.	Addou nambalou.
Je vous remercie,	Santenala.	Medo hietoma.
Allons-nous promener,	Condoch hane.	Harque guehin hilojade.
J'y vais,	. . . .	Mede leho.
Il fait grand vent,	Galigou harenna (a).	Hendou hevy.
Il pleut,	Datta ou.	. . . . . .
Il tonne,	Denadeno.	Dhirry.
Il fait chaud,	. . . .	Ouarn hiende.
Il fait froid,	Luina.	Ghiangol.
Je vous vois,	Gueſnala.	Medo hyma.
Taiſez-vous,	Noppil.	De you.
Fort matin,	Lelegentel.	Soubake allau.
Bon ſoir, Monſieur,	Fon-anguiam-ſamba.	[Nihallay.]

Je

(a) *Angl.* Quarha-quaihou-ſamba . . . . Coſſe. R. d. E.
(b) *Angl.* Quam de-bares-ſamba . . . . . Medo-hegiam. R. d. E.
(c) *Angl.* Gallaou-barenna. R. d. E.

Langues des Négres.

FRANCOIS.	JALOF.	FOULI.
Je voudrois coucher avec une fille,	Pougue namate acandao-san.	Medo leleby (d).
Je m'endors,	Nangretery.	. . . . .
Je ne m'en souviens pas,	Bain amaeck.	Mysa hyacke.
Mettez-le dans les fers,	Guinguela maguiou.	Ovarguihielle caſſede.

(d) *Angl.* Medo-lelohy. R. d. E.



TABLE II.

VOCABULAIRE MANDINGO.

L'Aſtériſque * marque les mots qui ſe trouvent dans la première Table.

FRANCOIS.	MANDINGO.
Acheter,	Saan
Aigre,	Akonmota.
Allez,	Ta
Ambre,	Lambre.
Amitié,	Barrialem.
l'Année *ou une* pluye,	Sanju killin.
un Arc,	Kulla.
Argent,	Kodey.
une Armoire,	Konneo.
Aſſeyez-vous,	Seedouma.
une Balle,	Kiddo kaſſi.
un Baril,	Ankoret. *
Beau,	Neemau.
du Beurre,	Tooloo.
Bien,	Kandi.
Blanc,	Qui.
un homme Blanc,	Tobaubo.
du Bled,	Neo.
Boire,	Ami.
Bon,	Abetti.
la Bouche, *	Dau.
une Brebis, *	Kornell.
Calebaſſe,	Merrug (a).

Caméléon,

(a) *Angl.* Meroog. R. d. E.

IV. Part. Ee

LANGUES DES NÉGRES.

FRANÇOIS.	MANDINGO.
Caméléon,	Minnire.
Canard,	Bru.
un Canon, *	Kiddo.
poudre à Canon,	Kiddo mungo.
un Canot, *	Kaloun.
Ceci,	Ning.
Cela,	Olim.
une Chaise,	Serong.
Chaleur,	Kandeea.
une Chambre,	Bung.
un Chameau,	Komaniong.
une Chandelle,	Kaudet (b).
un Chanteur,	Jellikia.
[Chapelets ou Rosaire,	Konnum]
un Chat, *	Neankom.
Chaud,	Kandeea.
un Cheval, *	Souho.
un Cheval-Marin,	Mally.
une Chévre, *	Ha. (c).
un Chien, *	Oulve. (d).
un grand Chien,	Oulve bau (e).
Cire,	Lekonnio
un Coq,	Doontong ou soufeki.
Coliers, *	Konnun.
une Colline,	Koanko.
Comment vous portez-vous?	Animbatta montainia.
un Couteau, *	Moroo.
un Coutelas, une épée, *	Fong.
du Cristal,	Cristall.
un Crocodile, *	Bumbo.
une Cuillière,	Kulear.
Cuivre,	Tasso.
un Daim,	Tonkong.
que Demandez-vous?	Lasseta munnum.
Dent. *	Ning.
Dent d'Eléphant. *	Samma ning.
le Diable, *	Bua.
DIEU. *	Alla.
Doux,	Timeata.
un Drap,	Fauno.
du Drap rouge,	Murfée.
la jambe Droite,	Sing bau.
la main Droite,	Bulla bau.

Dur

(b) *Angl.* Kandea. R. d. E.
(c) *Angl.* Baa. R. d. E.
(d) *Angl.* Woolloe. R. d. E.
(e) *Angl.* Woolloe-baa. R. d. E.

Langues des Négres.

FRANCOIS.	*MANDINGO.*
Dur,	Akoleata.
Eau, *	Jée, ou Ji.
un Eléphant, *	Samma.
Enfer,	Jehonama.
Entendre,	Amoi.
une Epée, un coutelas, *	Fong.
un Esclave, *	Jong.
l'Est,	Tillo voolita.
Etain,	Tassoqui.
Etoile,	Lolo.
Etranger,	Leuntong.
un Facteur,	Mereador (*f*).
Faux,	Funniala.
une Femme, *	Mousa.
une Femme de mauvaise vie, *	Jelli mousa.
une Femme mariée,	Mousa.
Fenêtre,	Jenell.
Feu, *	[Dimbau.]
Fléche, *	Beuna (*g*).
un Fou,	Toorala.
une Fourchette,	Garfa.
Frère,	Barrin kea.
Froid,	Ninny.
Fumée,	Sizi.
la jambe Gauche,	Sing nding.
la main Gauche,	Bulla nding.
Grand,	Bau.
un Grand chien, *	Moulve bau (*h*).
Grand-Mère,	Moosa bau.
Grand-Père,	Kea bau.
Guerre,	Killy.
un Hibou, *c'est le même nom que Diable*,	Buau.
un Homme, *	Kea.
un Homme blanc,	Tobaubo.
une Huître,	Oystre.
la Jambe, *	Sing.
la Jambe droite,	Sing bau.
Je ne sçais,	Malo.
Je sçais,	Alo.
Je veux donner,	Msadi.
une Isle,	Jouio.
une Jument,	Souho mousa.

Jurement,

(*f*) *Angl.* Mercadore. R. d. E.
(*g*) *Angl.* Bennia. R. d. E.
(*h*) *Angl.* Woolloe-baa. R. d. E.

Langues des Nègres.

FRANCOIS.	*MANDINGO.*
Jurement,	Tikiniani mamamau.
du Lait,	Nanuo (*i*).
Levez-vous,	Oully.
un Lyon,	Jatta.
un Lit, *	La rong.
un Loup,	Sillo.
la Lune, *	Korro.
la Main,	Bulla.
la Main droite,	Bulla bau.
la Main gauche,	Bulla nding.
une Maison, *	Fu (*k*).
Malade,	Munkandi.
un Marchand,	Jonko.
une femme Mariée,	Mousa.
un Cheval-Marin,	Mally.
une femme de Mauvaise vie, *	Jelli mousa.
Méchant,	Munbetty.
une Médecine,	Borru.
la Mer,	Bdto bau.
Mère,	Bau.
grand-Mère,	Moosa bau.
Miel,	Li.
Mort, *	Sata.
Moi,	Mta (*l*).
Noir,	Fin.
Noix,	Teah.
un OEuf, *	Sousey killy.
un Oiseau,	Sousi.
l'Ouest,	Tillo bonita (*m*).
Pain, *	Mongo.
Papier, *	Koyto.
Paresseux	Nărita.
Père,	Fau.
grand-Père,	Kea fau.
Pesant,	Kuléata.
Petit,	Nding.
une Pintade,	Commi.
une Pipe,	Da.
de la Pluye,	Sanju.
une Pluye, ou l'année,	Sanju killin.
Poisson, *	Heo.
une Porte,	Dau.
comment vous Portez-vous? *	Animbatta montainiă.

Poudre

(*i*) *Angl.* Nunno. R. d. E.
(*k*) *Angl.* Sû. R. d. E.
(*l*) *Angl.* Inta. R. d. E.
(*m*) *Angl.* Tillo-bwita. R. d. E.

FRANÇOIS.	*MANDINGO.*
Poudre à canon,	Kiddo mungo.
une Poule, *	Soufi moufa.
un Pou, *	Kranki.
Prendre,	Amoota.
Puant,	Akoneata.
Que demandez-vous?	Laffeta munnum.
Rien du tout,	Feng o feng.
Rivière,	Bato.
un Roc,	Barry.
Rouge, *	Oullima.
du drap Rouge,	Murfée.
Roi, *	Manfa.
Sable,	Kenne-kenne.
Sale,	Nota.
un Sanglier,	Seo.
je ne Sçais pas,	Malo.
je Sçais,	Alô.
Sec,	Mindo.
Sel, *	Kee (n).
Sentir,	Mamaung.
Serpent *	Sau.
vin de Siboa,	Banji.
un Singe, *	Kanic (o).
Sœur,	Barrin moufa.
le Soleil, *	Tillo.
un Sorcier, *	Baa (p).
Sucre, *	T obaubo li.
une Table, *	Mefo.
un Taureau,	Neefa kea.
la Terre, *	Banko.
la Tête, *	Kung.
Timide,	Yanini (q).
Tonnerre, *	Korram alla.
Toucher,	Ametta.
Tourbillon de vent,	Sau.
une Vache, *	Neefa moofa.
un Vaiffeau,	Tobaubo kaloun.
de la Vaiffelle, *	Prata.
un Valet,	Buttlau.
un Veau, *	Neefa-nding.
Vendre,	Saun.
Venez, *	Na.
Venez ici,	Nana re.

Vent

(n) *Angl.* Koe. R. d. E.
(o) *Angl.* Konie. R. d. E.
(p) *Angl.* Buaw. R. d. E.
(q) *Angl.* Yaunee. R. d. E.

Langues des Négres.

FRANÇOIS.	*MANDINGO.*
Vent, *	Funnio.
tourbillon de Vent,	Sau.
je Veux donner,	Mſa dî.
Ville,	Konda.
Vin de Palmier, *	Tangi.
Vin de Siboa,	Banji.
[Voir,	Ajubi]
Voleur,	Sunear.
Vous,	Itta.
Vrai,	Atoniala.
un Yvrogne,	Serrata.

NOMBRES.

FRANÇOIS.	*MANDINGO.*
Un,	Killin.
Deux,	Foulla.
Trois,	Sabba.
Quatre,	Nani.
Cinq,	Loulou.
Six,	Oro.
Sept,	Orongl●.
Huit,	Sye.
Neuf,	Konunti.
Dix,	Tong.
Onze,	Tong ning killin.
Douze,	Tong ning foulla.
Treize,	Tong ning ſabba.
Quatorze,	Tong ning nani.
Quinze,	Tong ning loulou.
Seize,	Tong ning oro.
Dix-ſept,	Tong ning oronglo.
Dix-huit,	Tong ning ſye.
Dix-neuf,	Tong ning konunti.
Vingt,	Noau (a).
Trente,	Noau ning tong.
Quarante,	Noau folla.
Cinquante,	Noau folla ning tong.
Soixante,	Noau ſabba.

Soixante

(a) *Angl.* Mwau & liſez de même par-tout où le Traducteur a mis Noau. R. d. E.

Langues des Négres.

FRANCOIS.	*MANDINGOS.*
Soixante & dix,	Noau ſabba ning tong.
Quatre-vingt,	Noau nani.
Quatre-vingt-dix,	Noau nani ning tong.
Cent,	Kemmy.
Mille.	Woully.

Moore remarque que les Mandingos employent le mot *Niſa*, pour exprimer toutes ſortes de beſtiaux, ſoit Bœuf, Vache, ou Taureau, en ajoûtant ſeulement le genre, comme *Niſa Mouſa*, pour ſignifier une Vache.

Religions des Négres.

Les Négres qui habitent les deux bords du Sénégal, & qui s'étendent dans les terres à l'Eſt & au Sud, ſont Mahométans, convertis par les Mores. Ceux du Royaume de Mandingo, dont le zèle eſt le plus ardent, ſont à préſent les Miſſionnaires de cette Religion. Tous les autres Négres, du moins ceux avec qui les Anglois ont des relations de Commerce, depuis la Gambra juſqu'en Guinée, ſont idolâtres, à l'exception des Serères & de quelques autres, qui peuvent être regardés comme des Sauvages, ſans aucune apparence de Religion (*a*). Le Maire prétend que vers Sierra Léona & la Côte d'Or, la plûpart n'ont aucune idée de culte, ou du moins qu'ils adorent le premier objet qu'ils rencontrent le matin. Autrefois ils rendoient des adorations au Diable & lui ſacrifioient des Veaux. Quoiqu'ils mangent la chair de leurs Beſtiaux, ils croyent la Métempſicoſe.

On en voit beaucoup qui ne veulent pas ſouffrir qu'on tue les Lézards autour de leurs maiſons. Ils ſont perſuadés que ce ſont les ames de leur Père, de leur Mère & de leurs proches Parens, qui viennent faire le Folgar, c'eſt à-dire ſe réjouir avec eux (*b*).

Le Mahométiſme établi parmi les Négres eſt imparfait, autant par l'ignorance de ceux qui l'enſeignent que par le libertinage des proſélites. Il conſiſte dans la croyance de l'unité de Dieu, & de deux ou trois pratiques cérémonielles, telles que le Ramadan ou le Carême, le Bayram ou Pâques, & la Circonciſion.

Jobson obſerve que les Habitans naturels de la Gambra adorent un ſeul Dieu, ſous le nom d'*Allah*; qu'ils n'ont point de peinture ni d'Images, à la reſſemblance de la Divinité; qu'ils reconnoiſſent la miſſion de Mahomet, ſans qu'ils invoquent jamais ſon nom (*c*); qu'ils comptent les années par les pluyes, & qu'ils ont des noms particuliers pour chaque jour de la ſemaine; qu'ils donnent le nom de Sabbat au Vendredi, mais qu'ils l'obſervent ſi peu régulièrement, que leur commerce & leurs occupations ordinaires n'en reçoivent pas d'interruption (*d*).

Ils ont quelques traditions confuſes de la perſonne de Jeſus-Chriſt. Ils parlent de lui comme d'un Prophéte, qui s'eſt rendu célébre par un grand nombre

(*a*) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 271. ☞[Les Miſſionnaires de l'Egliſe Romaine regardent les images comme ſi eſſentielles au Culte, qu'à moins d'être Mahométans, ils accuſent tous ceux qui n'en ont point d'être ſans Religion.]

(*b*) Le Maire, pag. 90.

(*c*) *Angl.* ſans que l'Auteur ait jamais ouï aucun d'eux l'invoquer. R. d. E.

(*d*) Jobſon, pag. 67.

RELIGIONS DES NÉGRES.

nombre de miracles. Mais ce qu'ils racontent de sa sainteté & de sa puissance, est un tissu de fables sans vrai-semblance & sans ordre. Ils lui donnent le nom de *Nale*. Ils nomment sa Mère, *Maria*. La sainteté, la bonté, la justice, sont des qualités qu'ils lui attribuent dans le plus haut degré; mais il leur paroît impossible qu'il soit le Fils de Dieu, parce que Dieu, disent-ils, ne peut être vû par les hommes. La doctrine de l'Incarnation leur paroît scandaleuse. Elle suppose, dans leurs idées, que Dieu soit capable d'une liaison charnelle avec les femmes. Cependant (*e*) l'Auteur conclut d'une Prophétie qui subsiste depuis long-tems dans leur propre Nation, qu'ils seront subjugués par un Peuple blanc, & que dans la plénitude des tems, ils en recevront les lumières de l'Evangile. Il paroît même persuadé que ce tems n'est pas éloigné; & tandis qu'il étoit en Afrique, il se flattoit que le Ciel pourroit l'employer à l'éxécution d'un si grand ouvrage.

LES Négres croyent aussi la prédestination, & mettent toutes leurs infortunes sur le compte de la Providence. Qu'un Négre en assassine un autre, ils croyent que c'est Dieu qui est l'Auteur du meurtre. Cependant ils se saisissent du meurtrier, & le vendent pour l'Esclavage.

A l'égard de leur dévotion & de la forme de leur culte, Le Maire observe que le commun du Peuple n'a pas de pratiques réglées qui puissent porter le nom de Culte religieux, mais que les personnes de distinction affectent plus de zèle, & ne sont jamais sans un (*f*) Marbut, qui a beaucoup d'ascendant sur leur esprit & sur leur conduite.

JOBSON dit qu'ils n'ont pas de Temples, ni de lieux consacrés aux usages de leur Religion, mais qu'il croit pouvoir juger que leurs assemblées religieuses se tiennent en plein champ, à l'ombre de quelque grand arbre. Il fonde cette conjecture sur la manière dont il vit un Marbut étranger faire sa prière & se laver sur le bord de la Gambra, près de Setiko (*g*).

BRUE dit aussi qu'ils n'ont ni Mosquées, ni Sabbat, (*h*) ni jours réglés de dévotion. Mais le Maire assûre que si le Peuple ne prend pas la peine de bâtir des Mosquées, les Rois & les Seigneurs ont parmi leurs édifices des lieux couverts de paille, qui sont destinés aux exercices de Religion. Il y demeurent assez long-tems debout, les yeux fixés sur le mur, du côté du Levant. Ensuite s'avançant de quelques pas, ils prononcent quelques mots entre les dents; après quoi ils s'étendent la face contre terre, & se levant sur leurs genoux, ils font un cercle autour d'eux & deux ou trois autour de leur tête. Enfin ils baisent la terre plusieurs fois, ils se jettent du sable contre le visage avec les (*i*) deux mains, & toutes ces cérémonies ne durent pas moins d'une demie-heure.

LES Turcs, & d'autres Mahométans rigides, font le *Sala*, ou la prière, cinq fois le jour & la nuit. Le Vendredi, qui est le jour de leur Sabbat, ils la font sept fois. Mais les Mahométans Négres se contentent de prier trois fois le jour, c'est-à-dire, le matin, à midi & le soir. Chaque Village à son Marbut, ou son Prêtre, qui les rassemble pour ce devoir. Le lieu de leurs Assemblées est un champ, qui leur sert de Mosquée. Là, après les ablutions ordonnées

(*e*) Jobson. pag. 73.
(*f*) Le Maire, pag. 91.
(*g*) Jobson, pag. 68.
(*h*) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 272.
(*i*) Le Maire, pag. 91.

ordonnées par l'Alkoran, ils se rangent en plusieurs lignes, derrière le Prêtre, dont ils imitent les mouvemens & les gestes. Ils ont le visage tourné vers l'Orient; mais lorsqu'ils sont fatigués de leur posture, ils s'accroupissent à la manière des femmes, en tournant le visage à l'Ouest (*k*). RELIGION DES NÉGRES.

Le Marbut étend ses bras, répete plusieurs mots d'une voix si lente & si haute, que toute l'Assemblée peut les répéter après lui, se met à genoux, baise la terre, recommence trois fois cette cérémonie, & ne fait rien qui ne soit imité par tous les Assistans. Ensuite il se remet à genoux pour la quatriéme fois & fait quelque tems sa prière en silence: il se relève, & traçant du doigt, autour de lui, un cercle, dans lequel il imprime plusieurs caractères, il les baise respectueusement, après quoi, la tête appuyée sur les deux mains, & les yeux fixés contre terre, il passe quelques momens dans une profonde méditation. Enfin, il prend du sable ou de la poussière, se la jette sur la tête & contre le visage, commence à prier d'une voix haute, en touchant la terre du doigt & le levant au front; & pendant toutes ces formalités, il répète plusieurs fois les mots *Salati Maleck*, c'est-à-dire, je vous salue Seigneur. Il se lève: toute l'Assemblée suit son exemple, & chacun se retire. La modestie, le respect & l'attention qu'ils apportent à cet éxercice, cause une juste admiration à nos Voyageurs. La prière dure une grosse demi-heure & se renouvelle trois fois le jour. Il n'y a point d'affaire ni de compagnie qui leur en fasse oublier le tems. S'ils ne peuvent assister à l'Assemblée, ils se retirent à l'écart pour observer (*l*) les mêmes pratiques; & lorsqu'ils manquent d'eau pour leurs ablutions, ils (*m*) employent de la terre. Brue (*n*) qui fut plusieurs fois témoin de leurs cérémonies, eut la curiosité de demander aux Marbuts quel étoit le sens de leurs postures & de leurs prières. Ils lui répondirent qu'ils adoroient Dieu en se prosternant devant lui; que cette humiliation étoit un aveu de leur néant aux yeux du premier Etre; qu'ils le prioient de pardonner leurs fautes & de leur accorder les commodités dont ils avoient besoin, telles qu'une femme, des enfans, une moisson abondante, la victoire sur leurs ennemis, une bonne pêche, la santé, & l'éxemption de toutes sortes de dangers.

Le Maire (*o*), qui s'informa aussi de l'intention qui accompagne leur prière, dit que l'un demande la victoire sur leurs ennemis, & qu'il plaise à Dieu de ne lui pas nuire; qu'un autre demande une belle femme, une provision de millet, &c. & qu'ils prient avec tant d'attention, qu'on mettroit le feu à leur cabane sans pouvoir les interrompre.

Les Négres qui habitent le Sénégal, ont leur Ramadan fixé au mois de Septembre, contre l'usage des Mores, pour qui c'est une Fête (*p*) mobile ou lunaire. Aussi-tôt qu'ils voyent paroître la première Lune de l'Equinoxe d'Automne, ils la saluent en crachant dans leurs mains & les étendant vers le Ciel,

(*k*) [Labat *ubi sup.* Vol. II. pag. 288.] Jannequin, pag. 106. & 108.

(*l*) On a vû ci-dessus les scrupules de Job-Ben Salomon.

(*m*) Jannequin dit que les voyant se laver avec de l'eau ou du sable, il leur demanda d'où leur venoit cet usage, & qu'ils lui répondirent que c'étoit seulement un goût de propreté, pag. 108. [en quoi ils montroient leur ignorance, puisque c'est un précepte de leur Loi.]

(*n*) Afrique Occidentale, pag. 289.

(*o*) Le Maire, pag. 92.

(*p*) Jannequin leur fait observer le Ramadan au mois de Février, & le Maire au mois de Janvier, il est donc mobile, & Labat s'est trompé.

RELIGIONS DES NÉGRES.

Ciel. Ensuite ils les tournent plusieurs fois autour de leur (q) tête, & répétent deux ou trois fois la même cérémonie. En général les Mahométans rendent beaucoup de respects à la nouvelle Lune, la saluent aussi-tôt qu'ils la voyent paroître, ouvrent leur bourse, & demandent au Ciel que leurs richesses puissent augmenter (r) avec les quartiers de la Lune.

Le Ramadan, ou le Carême des Mahométans Négres, est observé avec beaucoup de rigueur. Ils ne mangent & ne boivent qu'après le coucher du Soleil. Les dévots n'avalleroient pas même leur salive, & se couvrent la bouche d'un morceau d'étofe, de peur qu'il n'y entre une mouche. Malgré la passion qu'ils ont pour le tabac (s), ils ne touchent point à leur pipe. Mais lorsque la nuit arrive, ils se dédommagent de l'abstinence du jour. On les voit manger, boire, danser, chanter jusqu'au retour du Soleil. Les Grands & les Riches passent ensuite tout le jour à dormir.

Jannequin est surpris (t) de l'éxactitude avec laquelle ils s'assujétissent au jeûne, [depuis le matin jusqu'au moment qu'ils vont au lit,] tems qu'ils ☞ appellent, dit-il, *Jente Karasana*. Les instances & les présens mêmes des François ne pouvoient engager leurs Interprétes, qui étoient sans cesse avec eux, à prendre la moindre nourriture jusqu'à la nuit. Ils ont pour principe, que celui qui rompt son jeûne doit le recommencer. D'ailleurs, ceux qui se rendent coupables de cette transgression, sont condamnés à recevoir la bastonnade, avec des cannes, l'espace d'un quart-d'heure. Si leur Religion étoit bonne, ajoûte pieusement le même Voyageur, ils se feroient un grand mérite de leur jeûne aux yeux de Dieu.

Lorsque le mois du Ramadan approche de sa fin, ils proclament le *Tabasket*, c'est-à-dire, la plus grande Fête des Mahométans Négres, comme des Turcs & des Persans, qui lui donnent le nom de *Bayram*. Brue, qui en avoit été témoin, nous a laissé la description suivante.

Un peu avant le coucher du Soleil, on vit paroître six Marbuts, ou Prêtres Mahométans, revêtus de Tuniques blanches, qui ressemblent à nos surplis. Elles leur descendent jusqu'au milieu des jambes, & le bas [aussi-bien que les ☞ coutures] est bordé de laine rouge (v). Ils marchoient en rang, avec une longue zagaye à la main, précédés de cinq grands Bœufs, qui étoient couverts d'un beau drap de coton & couronnés de feuilles, chacun conduit par deux Négres. Les Chefs des cinq Villages dont la Ville de Bucksar est composée suivoient les Prêtres, sur une seule ligne, parés de leurs plus riches habits, armés de zagayes, de sabres, de poignards & de boucliers. Ils étoient suivis eux-mêmes de tous les Habitans, leurs Sujets, cinq sur chaque rang. [& ☞ armés de la même manière.] Lorsque la procession fut arrivée au bord de la Rivière, les Bœufs furent attachés à des poteaux; & le plus ancien Marbut cria

(q) Barbot paroît croire qu'ils tiennent cet usage des Juifs. Il renvoye au Chap. XX. du Livre I. de Samuel. [Ils crient à haute voix, ☞ comme font les Hottentots. *Voyez* aussi Jannequin, pag. 113.]

(r) On dit que les Pêcheurs & les Matelots de Normandie, ont l'usage de saluer la nouvelle Lune tête nue. NB. Labat, qui dit cela, Vol. II. pag. 292, ne parle point de la Lune; mais bien du Soleil, que ces gens de Mer, par un reste de Paganisme, saluent quand il se léve les Auteurs. Anglois transcrivent ici fidélement Labat. R. d. E.

(s) Barbot, pag. 53. & dans ses Voyages. Moore prétend qu'ils ne font jamais la guerre pendant le Ramadan, pag. 143. *Voyez* aussi Labat, Vol. II. pag. 291.

(t) Jannequin, *ubi sup*. pag. 110.

(v) Froger, *ubi sup*. pag. 20.



CIRCONCISION DES NEGRES.
BESNYDENIS DER NEGERS.

Cochin fil. invenit. J. v. Schley sculp.

cria trois fois à haute voix, *Sala Malook*, qui est l'exhortation à la prière. Ensuite mettant bas sa zagaye, il étendit les bras vers l'Est. Les autres Prêtres suivirent son exemple & commencèrent la prière de concert. Il se levèrent & reprirent leurs armes. Alors l'ancien Marbut donna ordre aux Négres d'amener les Bœufs, & de les renverser par terre; ce qui fut éxécuté à l'instant. Ils les attachèrent à terre par les cornes; & leur tournant la tête à l'Est, ils leur coupèrent la gorge, avec beaucoup de précautions pour empêcher que ces animaux ne les regardassent tandis que leur sang couloit, parce que c'est pour eux un fort mauvais présage. Ils prennent soin, pour se garantir de leurs regards, de leur jetter du sable dans les yeux. Aussi-tôt que le sacrifice est achevé & les victimes écorchées, ils les coupent en piéces, & chaque Village emporte celles de son Bœuf (x).

RELIGION DES NÉGRES.

Après cette cérémonie, le Folgar commence. Les femmes & les filles se présentent d'abord, partagées en quatre bandes, dont chacune est conduite par un Guiriot du même séxe, qui chante quelques vers convenables aux circonstances, auxquels toute la bande répond en chœur. Elles s'avancent ainsi, pour venir danser autour d'un grand feu, qui est allumé au milieu de la place. Les Chefs & les principaux Habitans sont assis sur des nattes, où ils s'entretiennent tranquilement. Bientôt on vit paroître une autre troupe, composée de tous les jeunes hommes, dans la même division que les femmes, c'est-à-dire en quatre compagnies, avec des Tambours & d'autres Instrumens. Ils étoient vêtus de leurs meilleurs habits, & chargés de leurs armes, comme s'ils eussent touché au moment d'une bataille. Ils firent leur procession autour du feu; après quoi, mettant bas leurs habits & leurs armes, ils commencèrent à lutter, homme contre homme, avec beaucoup d'agilité. Les filles, rangées en ligne, derrière eux, les encourageoient de la voix & par leurs gestes. Ceux qui se signaloient en recevoient sur le champ la récompense, par des chants à l'honneur de leur victoire & par des battemens de mains. Cet éxercice fut suivi d'un bal, où les deux séxes firent briller leur adresse & leurs agrémens. La danse est leur amusement favori. Ils ne s'en lassent jamais. Un Négre, qui s'est fatigué pendant tout le jour au travail, ne trouve rien de si propre à le délasser, que quatre ou cinq heures de danse. Le bal, ou le Folgar, fit place au Festin, lorsqu'on eût averti que les viandes étoient préparées. Ces réjouissances durèrent pendant trois jours (y).

La Circoncision est une pratique rigoureusement observée parmi les Mahométans Négres. Elle se fait aux mâles (z), vers l'âge de quatorze ou quinze ans; autant pour leur donner le tems (a) de se fortifier contre l'opération, que celui d'être bien instruits dans la profession de leur foi. On attend aussi, pour cette sanglante cérémonie, qu'il y ait un grand nombre de jeunes-gens rassemblés, ou que le fils de quelque Roi & d'autres Grands ayent atteint l'âge de la Circoncision. Alors on avertit que tous les Sujets du même Roi, ses Alliés & ses Voisins, peuvent amener leurs enfans; car l'éclat de la Fête répond au nombre des Acteurs, & les Chefs d'une Nation souhaitent toûjours

(x) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 234.
(y) *Ibid.* pag. 296.
(z) Moore dit que c'est toûjours à douze ou quatorze ans, pag. 184. [Jannequin entre douze & quinze, pag. 115; & Le Maire, pag. 95, entre dix & douze.]
(a) Jannequin la croit fort dangereuse, pag. 115.

RELIGION DES NÉGRES.

jours que l'Assemblée soit nombreuse, parce que dans ces occasions les jeunes-gens forment des liaisons & des amitiés qui durent autant que leur vie.

QUOIQU'IL n'y ait pas de tems réglé pour la cérémonie, on observe de ne jamais choisir la saison des grandes chaleurs, ni celle des pluyes, ni le Ramadan, qui ne sont pas des tems propres à la joie. On a soin aussi de prendre le décours de la Lune, dans l'idée que l'opération est alors moins douloureuse & la playe plus facile à (b) guérir. On est surpris, malgré ce témoignage, de trouver ici dans Le Maire (c), que le véritable tems de la Circoncision est le Ramadan, Moore le place un peu avant la saison des pluyes (d).

BRUE nous donne une description éxacte de la cérémonie. Il y avoit assisté, dans l'Isle de Jean Barre, près du Fort Saint-Louis, & les plus petits détails n'étoient point échapés à ses observations.

LE lieu de la scène étoit un champ fort agréable, environné de beaux arbres, à trois cens pas du Village de Jean Barre, riche Négre qui servoit d'interpréte à la Compagnie Françoise, & dont le fils étoit le principal des jeunes-gens qui devoient être circoncis. On choisit toûjours un endroit éloigné des habitations, à cause des femmes (e), qui sont absolument excluës de l'Assemblée. Lorsque Brue se fût assis avec les gens de sa suite sur un banc qui avoit été préparé pour lui, la procession commença dans l'ordre suivant. Les Guiriots, ou les Musiciens faisoient l'avant-garde, en battant une marche lente & grave, sans y joindre (f) leur chant. Ils étoient suivis de tous les Marbuts des Villages voisins, qui marchoient deux à deux en robes de coton blanc & leur zagaye à la main. Après les Marbuts, on vit venir, à quelque distance, tous les jeunes-gens qui devoient être circoncis. Ils étoient vêtus de longs pagnes de coton, croisés par devant, [& qui leur descendoient jusqu'aux talons,] mais sans hautes-chausses. Ils marchoient sur une seule ligne, c'est-à-dire l'un après l'autre, accompagnés chacun de deux parens ou de deux amis, pour servir de témoins à leur profession de foi, ou pour les encourager à souffrir constamment l'opération. Yam Sek, Négre de distinction, qui devoit être l'Exécuteur, suivoit immédiatement, avec Jean Barre, Chef de la Fête. Cette marche étoit fermée par un Corps de deux mille Négres bien armés. Au milieu du champ, fort près du lieu où les François étoient assis, on avoit placé une planche sur une petite élévation. Les Prêtres & les Chefs des Villages se rangèrent (g) sur deux lignes, de chaque côté de la planche; & tous les candidats, avec leurs parrains, demeurèrent au centre, dans le même ordre que celui de leur marche. Le reste des Négres formoit un cercle autour des Prêtres & des Victimes.

AUSSI-TÔT que l'ordre & le silence furent bien établis, le principal Marbut fit le *Sala*, ou la prière. Tous les Assistans répétoient ses paroles, d'une voix claire & intelligible, avec autant de respect que d'attention. Après cet éxercice, Yamsek, accompagné de Jean Barre, s'approcha de la planche, le couteau à la main. Aussi-tôt, *Guiopo*, fils de Jean Barre, fut annoncé par ses deux parrains, qui le firent monter sur la planche, en le soûtenant des deux

(b) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 280.
(c) Le Maire, pag. 95.
(d) Moore, pag. 134.
(e) On a vû tout le contraire dans le Journal de Jobson; [mais chaque lieu peut avoir ses usages différens.]
(f) Voyez la planche.
(g) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 280.

RELIGION DES NÈGRES.

deux côtés. Yamsek, sans aucun intervalle, leva sa robe, lui prit le prépuce en le tirant aussi loin du gland qu'il est possible, & tandis que le père tenoit de la main le reste des parties, il fit heureusement (*b*) l'opération. Guiopo descendit immédiatement, suivi de ses deux parrains, & branlant sa zagaye d'un air riant. Il se retira derrière les Marbuts, pour laisser saigner sa playe, pendant que les autres jeunes-gens allèrent se présenter successivement à l'Exécuteur.

LORSQUE la blessure a jetté assez de sang, on la lave plusieurs fois le jour avec de l'eau froide, jusqu'à ce qu'elle se ferme d'elle-même; ce qui ne demande ordinairement que dix ou douze jours. Pendant l'opération, le candidat doit tenir le pouce droit élevé, & prononcer (*i*) la formule de foi Mahométane. Les plus fermes la prononcent d'une voix haute. Ils affectent même de la gayeté après la cérémonie. Mais il est aisé de juger à leur marche qu'ils souffrent une vive douleur. La plûpart ne peuvent se retirer sans être soûtenus par les parrains (*k*).

JANNEQUIN raconte qu'après la Circoncision, & pendant tout le mois qui la suit, les jeunes-gens ont droit de prendre toutes sortes de libertés avec ☞ les filles, à la seule exception du viol (*l*). [Après cette cérémonie, les Enfans des pauvres se retirent dans les bois avec leurs pères pour y avoir soin du bétail, pour y pêcher & y travailler à la culture du millet (*m*).] Lorsqu'ils sont rétablis de leur blessure, ils s'assemblent, pour courir dans tous les Villages, & lever des contributions en forme de présens. Ils ne reviennent jamais les mains vuides. Moore ajoûte qu'ils se déguisent de plusieurs manières; qu'ils portent des bonnets d'une forme bizarre, armés de deux cornes de Bœuf (*n*), & que dans cette parure, ceux de la Côte commettent (*o*) beaucoup de dé☞ sordres. [Ils forcent ceux qu'ils rencontrent à leur donner de l'argent, & font d'autres excès crians.] Mais au long du Sénégal ils sont plus réglés dans leurs usages, & la plûpart se contentent de ce qu'on leur offre.

☞ QUOIQUE la Circoncision ne soit pas ordonnée pour les femmes, [dans la loi de Mahomet, cependant] les Docteurs Mandingos les admettent à la participation du privilége. Ce sont leurs propres femmes qui font l'office de Prêtresses. Mais cet usage n'est pas universel parmi les Nègres (*p*).

MOORE explique la cérémonie de la Circoncision en fort peu de mots (*q*). Un peu avant la saison des pluyes, dit-il, on circoncit un grand nombre de jeunes-gens, de l'âge de douze ou quatorze ans. Après l'opération, ils portent un habit différent de l'usage ordinaire, & chaque Royaume a le sien. Depuis la Circoncision jusqu'au tems des pluyes, les jeunes circoncis ont la liberté de commettre toutes sortes d'excès, sans être soumis au châtiment de la Justice.

(*b*) Le Maire dit que le Candidat est obligé de manger son prépuce, pag. 95. Le Mai☞ re dit qu'on les voit souvent rire [dans l'opération,] [& lorsqu'on applique le cautère pour arrêter le sang.]

(*i*) C'est la Allah il a Allah, Mohamed Resul Allah; c'est-à-dire, il n'y a de Dieu que Dieu, & Mahomet est le messager de Dieu.

☞ (*k*) Labat, *ubi sup.* Vol. II. pag. 283.

(*l*) *Angl.* droit de piller & d'user de toutes sortes de violence envers les filles, à l'exception du Meurtre & du Ravissement. R. d. E.

(*m*) Jannequin, pag. 116.

(*n*) Voyez la Figure.

(*o*) Moore, pag. 134.

(*p*) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 285.

(*q*) Moore, *Ibid.*

SUPERSTITIONS DES NÉGRES.

tice. Lorsque les pluyes commencent, ils sont obligés de rentrer dans l'ordre, & de reprendre l'habit commun de leur Nation.

Les Mandingos croyent que la cause des Eclipses de Lune, est l'interposition d'un chat, qui met sa patte entre la Lune & la terre. Dans ces occasions, ils ne cessent pas de chanter & de danser [pendant que dure la nuit] à l'honneur (r) de leur Prophéte Mahomet; [mais il ne paroît pas que leurs mouvemens soient l'effet de la crainte.]

En général, ils sont extrémement livrés à la Superstition. Lorsqu'ils ont un Voyage à faire, ils égorgent un poulet, & les observations qu'ils font sur ses entrailles leur servent de régle pour avancer ou différer leur départ. Ils n'ont pas moins d'égard pour certains jours de la semaine, qu'ils regardent comme malheureux; & rien ne seroit capable de les leur faire choisir pour une entreprise d'importance (s).

Moore raconte que pendant tout le tems qu'il passa dans leur Pays, ils étoient persuadés [que les Sorciers avoient répandu des qualités malignes dans l'air & dans les eaux, &] qu'il ne mouroit personne qui ne fût tué par ces ennemis publics; à l'exception néanmoins d'un misérable, qu'il vit enterrer, & que tous les Négres croyoient tué par Dieu même, pour avoir violé son serment, ou son vœu. L'usage des vœux est fort commun dans toutes ces Nations. On leur voit porter autour du bras des manilles de fer, pour marque de leur engagement, & pour s'en rappeller la mémoire. Celui qu'ils accusoient de parjure, avoit fait vœu de ne jamais vendre un Esclave dont on lui avoit fait présent, & portoit une manille, dans la crainte de l'oublier. Mais ses besoins & ceux de sa famille l'ayant emporté sur son serment, sa mort, qui arriva quelques jours après, fut regardée de tous les Négres comme un effet signalé de la vengeance du Ciel (t).

Entre une infinité d'autres Superstitions, la plus commune & la plus remarquable est celle des Grisgris. Jobson, qui les appelle *Gregories*, observe que (v) ce Charme, ou cet Amulette, consiste dans certaines lettres tracées sur du papier. Suivant (x) Jannequin, les Grisgris sont des bandelettes de papier, chargées de caractéres Arabes. Le Maire dit que ce sont de petits billets Arabes, entrelassés de (y) figures Négromantiques. Au contraire Barbot les représente fort grands. Ils contiennent quelquefois, dit-il, une feuille ou deux de papier commun, remplie de grandes Lettres Arabes, qui sont écrites avec une plume, & (z) une sorte d'ancre composée des cendres d'un certain bois. Labat assûre que les Grisgris ne sont que des passages de l'Alcoran & d'autres sentences, en caractéres Arabes. Cependant Barbot en ayant apporté quelques-uns en Europe, & les ayant fait voir à diverses personnes versées dans les (a) Langues Orientales, il leur fut impossible d'y rien entendre. Il y a beaucoup d'apparence que les mots, quoiqu'en caractéres Arabes, sont pris du Langage des Mandingos; d'autant plus que le Mandingo n'a point de caractéres qui lui soient propres.

(b) Les Grisgris sont envelopés dans de la soie, ou dans de petites bourses

(r) *Angl.* dans l'attente de. R. d. E.
(s) Moore, pag. 143.
(t) *Ibid.* pag. 128.
(v) Voyez ci-dessus sa propre Relation.
(x) Jannequin, pag. 119.
(y) Le Maire, pag. 64.
(z) Barbot, pag. 60.
(a) *Ibidem.*
(b) Moore, pag. 144. [On les envelope aussi dans des boëtes de différens métaux.]

ses de cuir [de différente façon & fort proprement cousues:] Les Marbuts n'y mettent que le papier & l'écriture; mais ceux qui les achetent prennent soin de les orner diversement, & de les renfermer quelquefois dans des étuis d'or ou d'argent (*c*).

SUPERSTITIONS DES NÉGRES.

MAIS les envelopes les plus communes sont de beau cuir ou de drap rouge. Les unes ne sont pas plus longues que le pouce, travaillées à facettes comme les diamans, & propres à servir de bracelets. Souvent les Marbuts n'y mettent rien, comme on l'a reconnu à ceux (*d*) que portoient les Esclaves. Ils en font aussi de crin & de corne, qui ne sont pas moins couverts de serge ou de drap rouge (*e*).

JANNEQUIN nous apprend que chaque Grisgris a sa vertu particulière, l'un contre le péril de se noyer, l'autre contre la (*f*) blessure des zagayes ou la morsure des Serpens. Il y en a, dit Le Maire, qui doivent rendre invulnérable, aider les Plongeurs & les Nageurs, procurer une pêche abondante. D'autres éloignent l'occasion de tomber dans l'Esclavage, procurent de belles femmes & beaucoup d'enfans. Enfin les Marbuts inventent des Grisgris en faveur de tous les desirs & contre toutes les craintes. Le même Voyageur ajoûte que la confiance des Négres est si aveugle pour ce Charme, que plusieurs ne feroient pas difficulté, avec un si (*g*) bon garand, de braver un coup de fléche. Barbot observe aussi que les Grisgris sont un préservatif contre les dangers de la Mer, contre les blessures & contre le tonnerre; qu'ils écartent les dangers dans un long voyage, qu'ils attirent des richesses, de la santé, & qu'ils procurent aux femmes grosses une heureuse délivrance (*h*).

MOORE remarque qu'en allant à la guerre, le plus pauvre Négre achete un Grisgris des Marbuts, pour se garantir de toutes sortes de blessures. Si le Charme manque de pouvoir, les Marbuts en rejettent la faute sur la mauvaise vie du Négre, (*i*) que Mahomet n'a pas jugé digne de sa protection. Jobson assûre que dans les maladies, les douleurs, & les moindres enflures, l'usage (*k*) des Négres est de s'appliquer un Grisgris sur la partie affligée. Ainsi, conclud Jannequin, il n'est pas surprenant que leur foi pour des vertus si puissantes, fasse un des principaux articles de leur Religion (*l*). Il ne doit pas paroître plus étrange que les Marbuts tirent un profit considérable de ce pieux trafic. Moore assûre qu'ils s'enrichissent tous en (*m*) peu de tems. [La vertu de ces Grisgris ressemble assez à celle des Agnus-Dei; & les enrichissent comme les Marchands des autres.] Le Maire dit que les Marbuts ruinent les Négres, en leur faisant payer jusqu'à trois Esclaves, & quatre ou cinq Veaux (*n*) pour un Grisgris, suivant les qualités qu'ils lui attribuent. Barbot confirme la même chose, & ne fait pas difficulté d'assûrer qu'il n'y a rien dont un Négre ne soit prêt

(*c*) *Angl.* Lorsque les Marbuts ont écrit le papier, il le donnent à la personne pour qui il est destiné; qui a soin d'y faire de belles couroyes de peau, qu'ils nomment *Cranbi;* & il renferme le tout dans un Etui de peau, ou de drap rouge. R. d. E.

(*d*) Jannequin, pag. 11. & Le Maire, pag. 93.

(*e*) Barbot, pag. 62.

(*f*) Jannequin, pag. 120.

(*g*) Le Maire, pag. 63.

(*h*) Barbot, pag. 60.

(*i*) Moore, pag. 144. Il fait ici une comparaison fort odieuse des usages de l'Eglise Romaine avec ceux des Négres, & de la vertu des Grisgris avec celle des *Agnus*.

(*k*) Jobson, pag. 50.

(*l*) Jannequin, pag. 120.

(*m*) Moore, pag. 40.

(*n*) Le Maire, pag. 94.

SUPERSTITIONS DES NÉGRES.

prêt à se priver pour obtenir un Grisgris de la première vertu. [Ils se tiennent fort honorés de le porter.] [Mais l'adresse des Marbuts leur fait mettre cette espéce à si haut prix, que les Princes mêmes ne sont pas toûjours en état de s'en procurer.]

SUIVANT Jobson, les Grisgris de la tête se portent en croix depuis le front jusqu'au cou, & depuis une oreille jusqu'à l'autre. Ceux du cou se portent en forme de coliers. Les épaules & les bras n'en sont pas moins garnis; de sorte que cette religieuse parure devient un véritable fardeau. Les Rois en sont plus chargés qu'aucun (o) de leurs Sujets. Moore [dit à-peu-près la même chose, & nous apprend que ceux qu'ils portent sur la poitrine, le dos & aux deux côtés, sont liés ensemble par des courroyes de cuir fort proprement entrelassées. Cet Auteur] prétend que le poids [de ces Grisgris,] monte souvent jusqu'à trente livres (p).

AU reste les Grisgris pourroient souvent les faire atteindre à leur but par une autre voie, c'est-à-dire, lorsque leur multitude & leur grandeur forme une cuirasse que la zagaye auroit peine à pénétrer. Les Grands en ont la tête & le corps tellement couverts, qu'étant presque incapables de se remuer, ils ne peuvent monter à cheval qu'avec le secours d'autrui. Ils en couvrent aussi leurs chevaux, pour les rendre hardis (q) & invulnérables. Les Grisgris du dos & celui de l'estomac sont de la grandeur d'un Livre in-quarto, & d'un pouce d'épaisseur. Ils leur donnent la forme d'une croupe de cheval, celle des cornes d'un Cerf ou d'un Taureau Sauvage. Ils parent leurs bonnets de ces derniers, & se rendent la figure terrible. Cependant ils reconnoissent que les plus puissans ne sont point à l'épreuve des armes à feu; car il n'y a rien (r), disent-ils, qui puisse résister aux *Poufs* (s).

IL s'est trouvé des Européens (t) assez simples (v) pour s'imaginer que l'Enfer avoit part aux prétendus enchantemens des Négres, & que la magie ou la sorcellerie leur étoit familière, sur-tout lorsqu'ils leur voyoient faire de ridicules grimaces, & pousser des cris, en se plaignant qu'ils étoient maltraités par le Diable. [Si c'est une femme à qui cela arrive, ils l'habillent en homme, lui mettent une zagaye à la main & se promènent autour d'elle, en poussant des cris lamentables pour chasser le Diable.] Mais l'Auteur a souvent vérifié que le meilleur éxorcisme étoit un bâton, & que le Diable, conjuré par cette méthode, n'étoit pas tenté de reparoître (x).

CES notions de sorcellerie & de charmes magiques sont confirmées par une sorte d'épouvantail que les Mandingos nomment Mumbo Jumbo, de la même nature que le Horey, dont on a donné la description dans le Journal de Jobson (y).

MOORE, seul Voyageur qui parle de cette imposture, prétend que c'est une Idole mystérieuse des Négres, inventée par les maris pour contenir leurs femmes (z) dans la soûmission. Elles ont, [ou du moins on se l'imagine,] tant de

(o) Jobson, *ibid.*
(p) Moore, pag. 41.
(q) Jannequin dit que les jambes mêmes des chevaux en sont couvertes, pag. 120.
(r) *Angl.* Car il n'y en a point. R. d. E.
(s) Nom qu'ils donnent aux balles. R. d. T.
(t) *Angl.* des François. R. d. E.
(v) Leur simplicité ne consistoit point à croire que l'esprit malin puisse avoir part à ce qu'on appelle magie, mais à donner ce nom aux tours de souplesse des Négres. R. d. T.
(x) Le Maire, pag. 93.
(y) Voyez ci-dessus, le Voyage de Jobson.
(z) Voyez ci-dessus, le Voyage de Moore.

de simplicité & d'ignorance, qu'elles prennent cette machine pour un homme sauvage; (a) & les plus fins, ajoûte Moore, pourroient être trompés par l'horrible bruit qu'elle fait entendre. Elle est revêtue d'une longue robe d'écorce d'arbre, avec une toque de paille sur la tête. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Peu de Négres ont l'art de lui faire pousser les sons qui lui sont propres. On ne les entend jamais que pendant la nuit, & l'obscurité aide beaucoup à l'imposture. Lorsque les hommes ont quelque différend avec les femmes, on s'adresse au Mumbo Jumbo, qui décide ordinairement la difficulté en faveur des maris.

SUPERSTITIONS DES NÉGRES.

LE Négre qui agit sous la figure monstrueuse du Mumbo Jumbo, jouit d'une autorité absolue, & s'attire tant de respect, que personne ne paroît couvert dans sa présence. Lorsque les femmes le voyent ou l'entendent, elles prennent la fuite & se cachent soigneusement. Mais si les maris ont quelque liaison avec l'Acteur, il fait porter ses ordres aux femmes & les force de reparoître. Alors il leur commande de s'asseoir, & les fait chanter ou danser suivant son caprice. Si quelques-unes refusent d'obéir, il les fait chercher par d'autres Négres qui éxécutent ses loix, & leur désobéissance est punie par le fouet. Ceux qui sont initiés dans le mystère du Mumbo Jumbo, s'engagent par un serment solemnel (b) à ne le jamais révéler aux femmes, ni même aux autres Négres qui ne sont pas de la Société. On n'y peut être reçu avant l'âge de seize ans. Le Peuple jure par cette Idole, & n'a pas de serment plus respecté.

VERS l'an 1727, le Roi de Jagra ayant une femme curieuse, eut la foiblesse de lui révéler le secret du Mumbo Jumbo. Avec l'indiscrétion ordinaire à son séxe, elle ne manqua pas, dit l'Auteur, d'en informer toutes ses compagnes. Le bruit alla jusqu'aux oreilles de quelques Seigneurs Négres, qui n'étoient pas bien disposés pour le Roi. Ils s'assemblérent pour délibérer sur une affaire de cette importance, & ne doutant pas que leurs femmes ne devinssent fort difficiles à gouverner, si la crainte du Mumbo Jumbo ne les arrêtoit plus, ils prirent une résolution fort hardie, qui ne fut pas éxécutée avec moins d'audace. Ils se rendirent à la Ville Royale avec l'Idole. Là, prenant l'air d'autorité qui est propre à la Religion dans tous les Pays du Monde, ils firent avertir le Roi de venir parler à l'Idole. Ce foible Prince n'ayant ôsé refuser d'obéir, Mumbo Jumbo lui reprocha son crime, & lui donna ordre de faire paroître sa femme. A peine eût-elle paru, que, par la sentence de Mumbo Jumbo, ils furent poignardés tous deux.

IL y a peu de Villes considérables qui n'ayent une figure du Mumbo Jumbo. Pendant le jour, elle demeure sur un poteau, dans quelque lieu voisin de la Ville (c), jusqu'à l'entrée de la nuit, qui est le tems de ses opérations (d).

IL nous reste à parler des Marbuts ou des Prêtres Négres. Quoique leur habillement ordinaire soit le même que celui du Peuple, ils sont distingués par un grand nombre de différences. Jobson observe que pour la demeure & le

(a) *Angl.* sauvage : Cependant il n'y a que ceux qui savent ce que c'est qui puissent la faire passer pour un homme sur l'horrible bruit qu'elle fait. R. d. E.

(b) L'Auteur les compare aux *Frée Massons.*

(c) C'étoit apparemment un de ces simulacres que Brue renversa, comme on l'a vû dans ses Relations.

(d) Moore, pag. 116.

PRESTRES DES NÉGRES.

le commerce de la vie, ils n'ont rien de commun avec les (e) autres Négres, & qu'ils s'attachent sur plusieurs points à la loi du Lévitique, dont ils ont quelque connoissance. Le même Voyageur ajoûte qu'ils ont des Villes & des Terres particulières à leur Tribu (f), où ils n'admettent pas d'autres Négres que leurs Esclaves. Leurs mariages ne se font qu'entre les hommes & les femmes de leur race, & tous leurs enfans sont élevés pour la Prêtrise. Leurs Loix pour ces Alliances ne sont pas différentes de celles des Négres; c'est-à-dire, qu'ils ont la liberté de prendre plus ou moins de femmes, suivant leur dignité & leur prudence. Chaque Ville a son Ancien ou son Grand-Prêtre. Le Chef Général, ou le Grand Pontife, fait sa résidence à Setiko, qui est leur Ville Capitale (g).

LABAT les représente comme de scrupuleux observateurs de tous les préceptes de l'Alkoran. Ils s'abstiennent, [pour la plûpart,] de vin & de liqueurs spiritueuses. Ils observent le Ramadan avec beaucoup d'exactitude. Ils ont plus de douceur & de politesse que le commun des Négres. Ils aiment le Commerce, & se plaisent à voyager dans cette vûe. Leur honnêteté & leur bonne-foi sont généralement reconnues dans les affaires. La charité est une vertu qu'ils ne violent jamais entr'eux; & jamais ils ne souffrent qu'un homme (h) de leur Nation soit vendu pour l'Esclavage, s'il n'a mérité ce châtiment par quelque grand crime (i).

C'EST des Marbuts qu'il faut entendre tout ce que Moore rapporte des Mandingos Mahométans. Ils parlent la langue Arabe. Ceux qui sçavent l'écrire, continue le même Auteur, sont extrémement exacts à faire leurs exercices de Religion trois ou quatre fois le jour, & n'ont pas moins de sobriété & de retenue dans le reste de leur conduite. Ils souffriroient plûtôt la mort que de toucher aux liqueurs fortes; & rien n'est si ordinaire que de les voir passer à jeun des jours entiers, pour ne pas manger d'autres viandes, que celles qui ont été tuées par des gens de leur Religion. Les Mandingos leur rendent toutes sortes de respects, & les prennent pour Médecins dans toutes leurs maladies. Mais les remèdes qu'ils reçoivent d'eux, ne sont que des papiers charmés ou des Grisgris, qu'ils achètent à grand prix (k).

ENTRE plusieurs bonnes qualités des Marbuts, Jobson loue beaucoup leur tempérance. A cette seule marque, dit-il, on les distingue aisément des autres Négres. Ils se réduisent à l'eau pure, sans excepter les cas de maladie & de nécessité. Dans le Voyage que l'Auteur fit sur la Rivière, un Marbut qu'il avoit pris avec lui, ayant voulu prêter la main aux gens de l'Equipage pour traverser une Basse, fut entraîné par un Courant qui mit sa vie dans un grand (l) danger. Il disparut deux fois dans l'eau; & les Anglois ne l'ayant remis à bord qu'avec beaucoup de peine, il y demeura quelque tems sans connoissance. Dans cet état même, ceux qui le secouroient ayant porté à sa bouche, un flacon d'eau-de-vie, il ferma constamment les lèvres, à la seule odeur de

(e) Jobson les appelle Marybuks, ou Bisferoas; Moore, Mahométans ou Buscherines; [Labat, Merabouts, tous les autres, Marbuts.] R. d. E.

(f) Cette relation semble répondre au plan & à la description que Moore fait d'une Ville des Foulis. Et comme les Foulis sont indépendans & habillés de blanc comme les Marbuts; ce pourroit bien être-là la cause de l'erreur de Jobson.

(g) Jobson, pag. 62.

(h) *Angl.* ils ne vendent R. d. E.

(i) Labat, Vol. IV. pag. 852.

(k) Moore, pag. 39.

(l) Voyez la Relation de Jobson.

PRÊTRES DES NÉGRES.

de cette liqueur; & lorsqu'il eut rappellé ses sens, il demanda avec un mélange de colère & d'inquiétude s'il avoit eu le malheur d'en avaler. On lui répondit qu'il s'y étoit opposé avec trop d'obstination. J'aimerois mieux être ☞ mort, dit-il à Jobson, que d'en avoir avalé la moindre goutte (*m*). [Au jugement du Capitaine, l'odeur seule lui avoit cependant fait du bien.]

CET excès de scrupule s'étend jusqu'à leurs enfans. Non-seulement ils ne leur permettent pas de toucher au vin, ni aux liqueurs fortes; mais ils ne souffrent pas même qu'on leur présente du raisin, du sucre & d'autres confitures. Les Anglois de Setiko étoient souvent querellés par les pères & les mères, lorsqu'ils entreprenoient de leur faire violer ces usages (*n*).

A cet exemple de tempérance, Jobson en joint un de bonne-foi & de probité dans un Marbut nommé Fadi Katire (*o*). Ce fut le premier qu'il prit à ses gages, pour en tirer quelque service sur la Rivière. Cet honnête Mahométan prit autant d'affection pour les Anglois, que s'il eut été de la même Religion & du même Pays. Il s'empressa toûjours de leur donner ses avis, sur tout ce qui regardoit leur voyage & leur commerce. Il joignit, dans l'occasion, le secours de son travail aux bons conseils; (*p*) & Jobson ne lui trouva pas moins de jugement, que de zèle & de fidélité (*q*).

LE même Auteur ajoûte, que le respect des Rois & des Grands pour les Marbuts, ne le céde guères à celui du Peuple. Si les personnes de la plus haute distinction (*r*) rencontrent un Marbut en chemin, ils forment un cercle ☞ autour (*s*) de lui, & se mettent à genoux pour faire la prière, [& recevoir sa bénédiction.] Le même usage s'exerce dans la chambre du Roi, lorsqu'il y entre un Marbut. Labat dit que les Négres en général, mais sur-tout ceux du Sénégal, ont tant de respect pour leurs Prêtres, qu'ils croyent que ceux qui les offensent, meurent dans l'espace de trois jours (*t*).

LES Marbuts Mandingos gagnent leur vie à tenir des Ecoles pour l'Instruction des enfans, ou à faire des Grisgris. Jobson rend témoignage qu'il a vû des Ecoles, bâties en rond, spacieuses & ouvertes, où les enfans viennent recevoir l'instruction. Il se feroit persuadé volontiers que les mêmes lieux servoient aux exercices publics de Religion, d'autant plus qu'ils sont ordinairement voisins de la maison du principal Marbut; mais les voyant ouverts & toûjours fort sales, il n'a pû s'attacher à cette opinion.

LES Marbuts apprennent à lire & à écrire à leurs enfans, dans un Livre composé (*v*) d'une petite planche de bois fort uni, où la leçon est écrite avec une

(*m*) L'Auteur les compare aux Rechabites du Chapitre XXXI. de Jérémie, & s'imagine qu'ils peuvent être descendus de Jonada, parce que le Prophéte le fait sortir de Haba, beau-pére de Moyse, dont on sçait que la femme étoit une Ethiopienne.

(*n*) *Angl.* & si les Anglois de Setiko leur donnoient quelque chose de pareil, les parens s'en tenoient fort offensés. R. d. E.

(*o*) Jobson, pag 74.

(*p*) *Ibid.* pag. 63.

(*q*) *Angl.* Sa conduite, qui fut constamment bonne, fit concevoir à Jobson tant d'amitié pour lui qu'il ne l'aimoit pas moins que s'il eut été Anglois. Non-seulement il lui demandoit ses avis dans tout ce qui concernoit le Commerce au long de la rivière, où il l'accompagnoit toûjours, mais en beaucoup de chose il s'en rapportoit à son jugement & se régloit sur ses conseils. R. d. E.

(*r*) *Angl.* si des [illegible] rencontrent. R. d. E.

(*s*) *Ibid.* pag. 49.

(*t*) Labat, Vol. III. pag. 335.

(*v*) Les Anglois ont des Livres de corne pour le même usage. NB. Le Traducteur a apparemment été trompé ici par une faute d'impression; ce qui lui a fait prendre pour un Livre de corne, celui que les Anglois nomment Horkbook, & les François Abécé ou Croix de par Dieu. R. d. E.

PRESTRES DES NÉGRES.

une sorte d'ênere noire, & une plume en forme de pinceau. Leurs caractères ressemblent à ceux de la langue Hébraïque. L'Auteur n'étant pas capable de les lire, en apporta plusieurs éxemples en Angleterre. Cependant il observe que leur Religion & leurs Loix sont écrites dans une langue particuliére, & fort différente de la langue vulgaire; que les Laïcs Négres, de quelque rang qu'ils soient, ne sçavent ni lire ni écrire, & qu'ils n'ont par conséquent ni caractères ni livres. [Le grand Livre de la Loi est un manuscrit, dont les Marbuts s'éxercent à faire des copies pour leur propre usage. Les Rois Mahométans en obtiennent à grand prix, & se font un honneur de les porter (x), malgré la pesanteur du fardeau.] Jobson a vû plusieurs Marbuts, qui en étoient chargés aussi dans leurs voyages (y).

SUIVANT Labat, le tems de l'instruction pour les enfans, est la nuit, ou plûtôt une heure ou deux avant le jour. Leurs leçons sont écrites sur de petites planches de bois blanc. Lorsqu'ils sçavent les lire, ils les apprennent par cœur. Il est aisé pour un Etranger de reconnoître les Ecoles, au bruit qu'ils font en répétant les instructions de leur Maître avec toute la force de leur voix. Lorsqu'ils ont lu tout l'Alkoran, ils passent eux-mêmes pour autant de Docteurs. Ils apprennent ensuite à écrire en Arabe; car la langue du Pays n'a pas de caractères (z).

MOORE dit que le Peuple Mandingo est d'une extrême ignorance, & [que n'ayant point de livres,] il n'a aucune sorte d'instruction & de sçavoir. A peine un Négre sçait-il compter jusqu'à dix; ou du moins, il s'aide pour cela des marques qu'il fait sur la terre. Cependant Moore avoue que les Marbuts, qu'il appelle Buscherins, sçavent lire & écrire l'Arabe; qu'ils l'enseignent à leurs enfans, & qu'ils ont des Maîtres d'Ecole pour leur Instruction (a).

JANNEQUIN, en leur accordant aussi la lecture & l'écriture, qui servent, dit-il, à les faire vivre, par l'usage qu'ils en font pour transcrire l'Alkoran & pour composer des Grisgris, n'a pas honte d'ajoûter qu'ils sont souvent tourmentés par l'Ange Kamaté; qu'ils en tirent des lumières pour découvrir les Voleurs & les lieux où les vols sont cachés; enfin qu'à son avis, on ne peut apprendre à lire & écrire l'Hébreu (b) sans être en commerce avec le Diable (c).

CE n'est pas seulement dans les Ecoles que les Marbuts communiquent leur science aux enfans. Ils se répandent dans les Villages des autres Négres, pour y porter l'instruction à ceux qui veulent la recevoir. On les voit courir ainsi avec toute leur famille & leurs livres. Le Pays leur est toûjours ouvert; & dans les guerres même les plus sanglantes, ils ont la liberté de passer d'un Royaume à l'autre & de s'arrêter dans les Villes. Mais ils ne se rendent jamais à charge sur la route, ni dans les Villes où ils sont appellés. Il portent avec eux leurs provisions; & vrai-semblablement, lorsqu'elles sont épuisées, ils les renouvellent dans les maisons des Grands; à moins, dit l'Auteur, que suivant l'usage général du Pays, ils ne demandent l'aumône, & que le besoin qu'on a d'eux, ne permette à personne de les refuser. D'ailleurs une main de papier

(x) *Angl.* Les Marbuts ont en Manuscrit de gros Livres sur leur Religion; & Jobson R. d. E.

(y) Jobson, pag. 67.

(z) Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 353.

(a) Moore, pag. 145.

(b) *Angl.* l'Arabe. R. d. E.

(c) Jannequin, *ubi sup.* pag. 118

papier de trois sous doit fournir long-tems à leur subsistance, puisqu'ils en peuvent composer une infinité de Grisgris, qu'ils vendent avec beaucoup d'avantage. Jobson confirme cette remarque, en nous apprenant, que lorsqu'il chargeoit quelques Marbuts d'un message, ils lui demandoient toûjours, au-dessus des conventions, une ou deux feuilles de papier pour acheter leurs nécessités sur la route (d).

PRESTRES DES NÉGRES.

LES Marbuts ne sont pas seulement Prêtres. Ils sont Marchands, & font la plus grande partie du Commerce du Pays, sur-tout ceux de Setiko. On ne voit pas d'autres Négres qui amènent des Esclaves de ce Canton dans le Royaume de Barsalli, d'où ils remportent quantité de sel, que la Mer produit d'elle-même sur les Côtes, mais de mauvaise nature, & mêlé d'impuretés qui le rendent semblable au charbon que les Anglois appellent *Sea-coal*. C'est en quoi consiste la plus grande partie des revenus du Roi. Les Marbuts font peu d'usage de ce sel, mais ils le transportent fort loin dans l'intérieur des terres, d'où ils tirent en échange des noix de kola & de l'Or. Au fond, c'est l'Or dont ils font leur principal commerce & pour lequel ils ont le plus d'avidité, sur le fondement d'une ancienne opinion qui leur en fait espérer (e) beaucoup d'utilité dans l'autre monde. Ils en font secrétement de grands amas, qu'ils cachent apparemment dans la terre, ou (f) qu'ils prennent soin de faire enterrer avec eux. Cependant ils en réservent un peu, pour acheter, des Portugais, une sorte de pierre bleuë que leurs femmes portent autour de la ceinture, comme un préservatif pour les pertes de sang, auxquelles elles ☞ sont fort sujettes, [par la manière dont les hommes s'aquittent envers elles du devoir conjugal; comme on la déja remarqué ci-dessus.] Les Négres ne font pas d'autre usage de l'Or; à la réserve des femmes qui en mêlent (g) quelques grains sans forme, à leurs coliers & à leurs pendans d'oreilles.

QUOIQUE les Marbuts de Setiko ne manquassent point d'affection pour les Anglois, ils firent leurs efforts pour ôter au Capitaine Jobson la pensée de remonter plus loin sur la Gambra. Ils lui représentèrent les difficultés & les dangers de ce Voyage, avec d'autant plus d'exagération, que dans la vûe de s'assûrer tous les avantages de ce Commerce, ils s'étoient procurés, avec beaucoup de peine & de dépense, une grosse quantité d'ânes (h), pour le transport de leurs marchandises. Leur méthode, en voyageant, est de suivre leurs ânes à pied & de marcher du même pas que ces Animaux. Ils partent à la pointe du jour, qui, dans ces climats, ne précéde guères le lever du Soleil. Leur marche dure trois heures, après lesquelles ils se reposent pendant la chaleur du jour. Ils recommencent à marcher deux heures avant la nuit; & la crainte des bêtes farouches ne leur permet pas de se hazarder dans l'obscurité, excepté pendant les clairs de Lune, qui leur paroissent un tems fort commode pour les Voyages. Ils s'arrêtent deux ou trois jours près des grandes Villes; & déchargeant leurs marchandises, qu'ils étalent sous quelques ar-

bres,

(d) Jobson, pag. 77.

(e) C'est apparemment un prétexte de leur propre invention, pour colorer leur avarice.

(f) L'Auteur même ne vit rien d'approchant à Setiko, où il fut témoin de l'enterrement du Grand-Prêtre. Voyez ci-dessus, sa propre Relation.

(g) Jobson, pag. 80.

(h) *Ibid.* pag. 81.

bres, ils font une espèce de foire pour la Ville voisine. Dans ces occasions, ils n'ont pas d'autre logement que leurs paquets, entre lesquels ils passent la nuit sur des nattes (i).

(i) Ibid. pag. 92.



CHAPITRE XIV.

Description du Pays & des Habitans de Bumlberre, ou Sierra de los Leones, appellé vulgairement Sierra-Léona.

INTRODUCTION.

CETTE Description est particulièrement recueillie des Relations de quatre Voyageurs. Leurs remarques ont été détachées de leur Journal; mais on ne laisse pas de les donner séparément, contre la méthode qu'on s'est imposée dans cette Collection.

Quatre Voyageurs dont cette Description est tirée.

LE premier est *William Finch*, Marchand Anglois. Ce Voyageur, dans sa Navigation vers les Indes Orientales en 1607, relâcha au Port de Sierra-Léona, & nous a laissé les meilleures observations qu'on ait eues jusqu'à présent sur cette Contrée, particulièrement sur l'Histoire Naturelle. Son Journal, un des plus curieux qu'il y ait dans aucune langue, se trouve dans la Collection de Purchass.

LE second est *Villault* de Bellefond, qui toucha au même lieu, en 1666, dans un Voyage qu'il faisoit en Guinée.

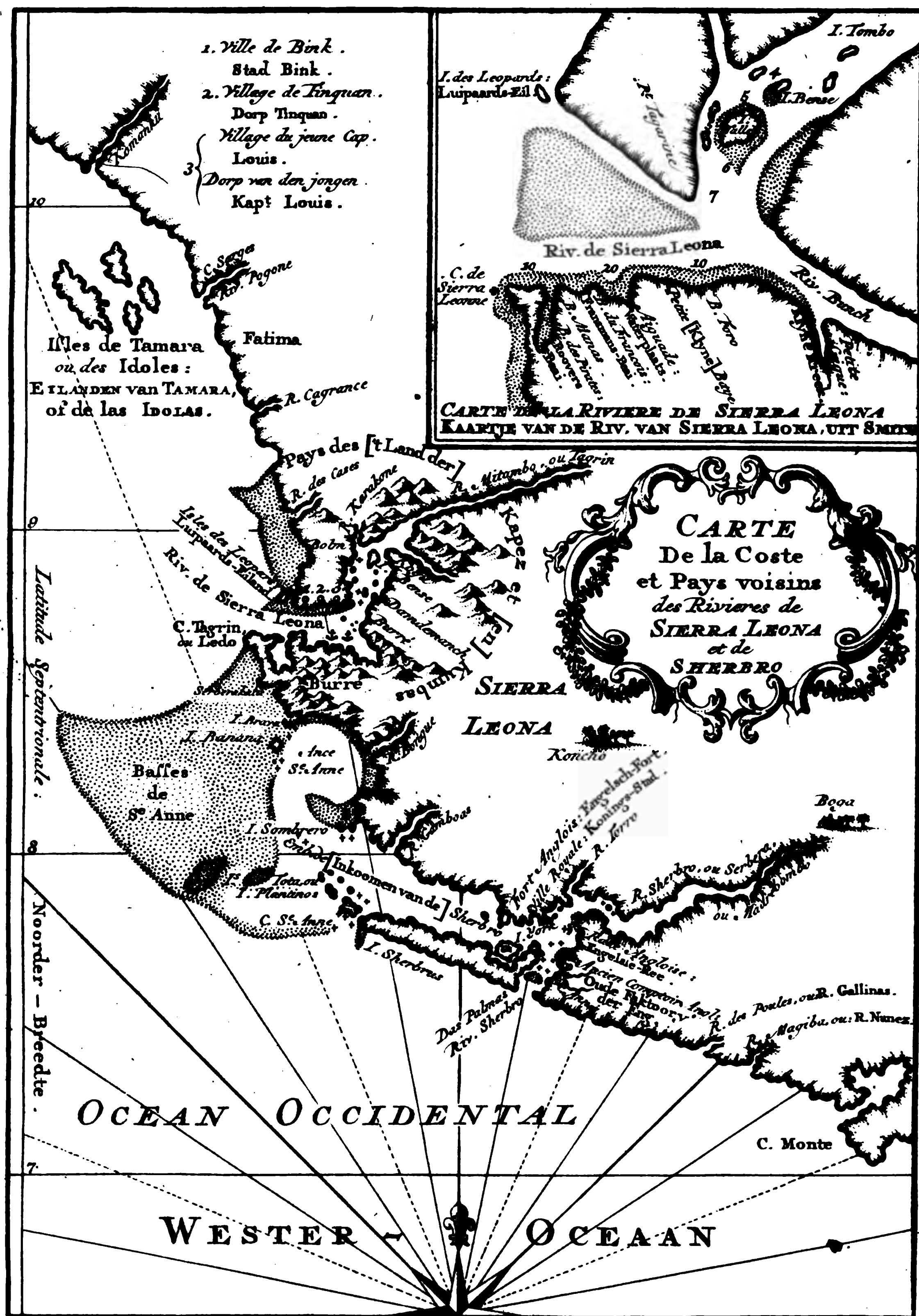
LE troisième est *Barbot*, qui se trouvant à Sierra-Léona en 1678, joignit ses remarques sur ce Pays à sa Description de Guinée.

LE quatrième est *Atkins*, [dont on a vû paroître le nom dans plusieurs Descriptions du troisième Volume de ce Recueil.] L'occasion qu'il eut de relâcher sur cette Côte, en 1721, dans son Voyage en Guinée & au Brésil, lui fit apporter tous ses soins à donner une description de la Baye & du Pays.

Raison qui les fait donner séparés.

COMME on trouve aussi dans Labat quelques bonnes remarques sur la même Contrée, on a cru devoir s'en servir pour suppléer aux récits de ces quatre Ecrivains. Après tout il faut confesser que toutes ces Relations, soit qu'on les prenne ensemble ou séparément, sont fort éloignées de donner une idée complette du Pays. Il n'y en a pas une qui détermine sûrement la situation des Villes & des Bayes qu'elle décrit, sans excepter la Baye de France, qui est la plus connue, & que nos quatre Voyageurs ont visitée. La Description de Barbot est confuse, & sa Carte, quoiqu'assez grande, n'est point assez particulière. Il y a placé peu de Villes, & n'a pas nommé une seule Baye. C'est [une des raisons] qui nous a fait prendre le parti de donner séparément les remarques des quatre Ecrivains.

§. I.



KAART van de KUST en OMMELANDEN van SIERRA LEONA, en de Riviere SHERBRO.

§. I.

Observations de Finch sur Sierra-Léona.

FINCH. 1607.

Situation de la Baye de Sierra Leona.

LA Baye, qui porte le nom de Sierra-Léona, n'a pas moins (*a*) de trois lieuës de largeur. Du côté du Sud, la terre est haute & couverte d'arbres jusqu'au bord du rivage. On y apperçoit plusieurs petits enfoncemens, où la pêche est fort abondante. Au-dessus du quatrième est le lieu de l'Aiguade, qui fournit continuellement de l'eau excellente, [avec assez de facilité à s'approcher du Ruisseau.] Là, Finch découvrit sur les Rocs plusieurs noms Anglois, entr'autres ceux du Chevalier François Drake, qui avoit touché au même lieu vingt-sept ans auparavant, de Thomas Candish, du Capitaine Lister, & de plusieurs autres. Au milieu de la Baye, vis-à-vis le troisième enfoncement, on rencontre un Banc de sable, près duquel le fond n'est que de deux ou trois brasses. Mais dans la plûpart des autres parties, & même contre le rivage, on n'en trouve pas moins de huit ou dix. [La Marée monte Est-Sud-Est, & la plus haute s'élève à six ou huit pieds. Le jussant y est fort, &] la Latitude est de huit degrés & demi du Nord.

Sa Latitude.

LE Roi du Pays fait sa résidence au fond de la Baye. Les Mores lui donnent le nom de *Borea*, ou Capitaine *Karan*, *Karan*, *Karan*. Il a dans sa dépendance d'autres petits Rois, dont l'un nommé le *Capitaine Pinto*, vieillard décrépit, faisoit alors sa résidence dans une Ville au-dessus de la seconde Crique, comme le Capitaine Boloone faisoit la sienne de l'autre côté de la Baye. Les Etats du Borea s'étendent l'espace de quarante lieuës dans les terres. Ses revenus consistent dans un tribut d'étofes de coton, de dents d'Eléphans, d'Or, & dans le pouvoir de vendre ses Sujets pour l'Esclavage. Les Jésuites & d'autres Prêtres Portugais, ont converti quelques-uns de ces Barbares. Ils ont une Chapelle, où l'on voit suspendue une table des jours de Fêtes, suivant l'usage de l'Eglise Romaine. Le Roi & quelques-uns de ses Courtisans sont vêtus d'une manière assez décente. Ils ont des casaques, des hautes-chausses, & même des chapeaux. Mais le Peuple est tout-à-fait nud, avec une ceinture de coton, dont il descend une petite pièce qui couvre le milieu du corps. Les femmes portent une sorte d'écharpe, qui, venant se lier par devant, leur tombe jusqu'aux genoux. Les enfans sont nuds sans exception. On ne voit personne, dans les deux séxes, qui n'ait le corps piqué ou taillé en différentes figures. Ils ont tous aussi les dents limées en pointe. Leur usage est de s'arracher entièrement les fourcils, quoiqu'ils laissent croître leur barbe, qui est naturellement courte, noire & frisée. Leurs cheveux sont ordinairement coupés en croix, & s'élèvent sur la tête en petites toufes quarrées. D'autres les portent découpés en différentes formes. Mais les femmes ont généralement la tête rasée.

Religion & caractère des Habitans.

Leurs habits & leurs modes.

LA plûpart de leurs Villes ne contiennent pas plus de trente ou quarante maisons jointes ensemble, composées de murs de terre & couvertes de roseaux. Une natte leur sert de porte; mais elle n'en est pas moins fermée avec des

(*a*) A environ trois lieuës. R. d. E.

FINCH. 1607.

Leurs maisons & leurs meubles.

des ferrures & des verrouils. Pour lits, ils ont des solives croisées, sur lesquelles ils étendent des nattes. On voit quelques maisons tapissées de nattes, sur-tout autour du lit. Le reste des meubles consiste dans deux ou trois pots de terre, pour conserver de l'eau & faire cuire les alimens, une gourde ou deux, pour le vin de Palmier, une demi-gourde qui sert de tasse, quelques plats de terre, une ou deux corbeilles dans lesquelles les femmes vont ramasser des coquilles, un sac d'écorce d'arbre que les hommes portent sur l'épaule lorsqu'ils vont chercher des provisions, avec leur pipe, sans laquelle on ne les voit jamais marcher. Ils ont au côté une petite dague, qu'ils forment eux-mêmes du fer qu'on leur apporte. Leurs autres armes sont l'arc & les fléches, la javeline & le dard. Ils arment leurs fléches d'une pointe de fer empoisonné, de la forme que les Peintres donnent à l'aiguillon des Serpens (b).

Usages civils & religieux.

Les hommes ont la taille fort belle, le corps agile & vigoureux, le courage ferme, & l'humeur assez douce. Ils ne s'écartent guéres de leurs femmes, parce qu'une de leurs plus vives passions est la jalousie. Finch ne put être informé quel étoit le fond de leur Religion. Ils ont de petites Idoles; mais ils n'en reconnoissent pas moins le Dieu du Ciel, car lorsque Finch leur demandoit l'usage de ces petites figures de bois, ils levoient les mains au-dessus de leur tête, pour faire entendre que le véritable objet de leurs adorations étoit en haut. Quelque idée qu'on se fasse de leurs principes, ils sont circoncis, ajoûte l'Auteur, ils sont justes, honnêtes, & le vol parmi eux est sur le champ puni de mort. Leurs cérémonies funébres se réduisent à mettre au-dessus de la fosse un petit toît de chaume, sous lequel ils entretiennent continuellement de l'eau fraîche, dans des pots de terre; [diverses sortes de viandes dans des plats de bois.] Ils y plantent aussi trois ou quatre os, [sans que l'Auteur explique si ce sont des os d'hommes ou d'animaux.]

Productions du Pays. Grain nommé Pene.

Au Sud de la Baye, à quarante ou cinquante lieuës dans les terres, on trouve une Nation d'Antropophages, qui inquiétent souvent leurs Voisins. Les Mores de Sierra-Léona se nourrissent de ris, qu'ils ont en grande abondance, quoiqu'ils ne sément que ce qui est nécessaire à leur provision, & qu'ils soient obligés de brûler des bois pour trouver des terres à cultiver. Ils ont aussi une espèce de petit grain, nommé *Pene*, [assez semblable à la fariette commune] dont ils font du pain. Le Pays produit quelques Poules; mais il n'y a pas d'autres animaux domestiques. Aussi les Habitans connoissent-ils peu l'usage de la viande, à moins qu'ils ne tuent par intervalles quelque bête fauve dans les montagnes, ou quelques oiseaux. Leur principale nourriture, avec le ris, consiste en racines, en légumes, en coquillages, sur-tout en huîtres, dont il se trouve une prodigieuse quantité sur les Rochers, & même au pied des arbres qui bordent le rivage; mais le goût en est fade. [Ils prennent aussi beaucoup de bons poissons, soit que la Mer agitée les jette sur le rivage, soit par adresse.] Ils ont autour de leurs maisons des Plantains, des Gourdes, des Patates, des Courges, du Poivre de Guinée, & sur-tout du Tabac, qui fait une partie de leur subsistance. La tête de leurs pipes est fort grande, & composée d'une terre bien cuite. Ils y insérent un petit tuyau de canne, d'un pied & demi de longueur, au travers

(b) Voyage de Finch aux Indes Orientales, dans la Collection de Purchass, Vol. I. pag. 414.

FINCH. 1607.

travers duquel les hommes & les femmes sucent [& avalent] la fumée. Les hommes portent leur pipe dans leur sac, & leur tabac dans une petite bourse qu'ils nomment *Taffio*. Les femmes ont leur pipe à la main, & leur tabac dans un coin de leur pagne. Leur usage pour le tabac est d'en exprimer le jus, lorsqu'il est verd; sans quoi ils prétendent que sa fumée leur causeroit une Yvresse continuelle. Ils le hachent fort menu, & le font sécher au feu. Finch vit une demi-douzaine de Chévres dans une Isle fort voisine de leur Côte, mais il ne put se procurer le moyen d'en goûter la chair.

Passion des hommes & des femmes pour le tabac.

Les fruits sont innombrables dans leurs bois. Il se trouve des Forêts entières de Limoniers, sur-tout un peu en deça du lieu de l'Aiguade, assez près de la Ville. On y voit aussi quelques Orangers. La boisson commune du Pays est de l'eau. Cependant les hommes sont passionnés pour le (c) vin de Palmier, qu'ils appellent *May*, & le partagent rarement avec les femmes. (d) Ils ont des machines d'ozier, qui leur servent à monter sur les arbres avec beaucoup de vîtesse. On les voit descendre avec leurs gourdes de vin sous le bras. Ils ont diverses sortes de prunes; les unes jaunes, qui sont saines & agréables, d'autres bleuës ou noires, d'un goût aromatique & fort estimé. On trouve dans le Pays beaucoup (e) de *Manzanilles*, espèce de pomme venimeuse, qui ressemble à la prune jaune, & dont le jus est si malin, que la moindre goutte qui rejailliroit dans l'œil feroit perdre aussi-tôt la vûe. On y voit des *Beninganions*, fruit fort sain de la grosseur d'un citron, & dont l'écorce est rougeâtre; un autre fruit nommé *Beguil*, de la grosseur d'une pomme ordinaire & la peau rude, mais dont la chair a la couleur, le grain & le goût de la fraise. Les bois sont remplis de vignes sauvages, qui produisent un raisin dont le goût tire sur l'amer. Les Négres aiment beaucoup la noix ou la datte qui tombent du Palmier, & la mangent rôtie. Ils font des amas d'une sorte de poivre, nommée cardamome (f), qui leur sert de reméde dans plusieurs maladies & d'assaisonnement pour leur nourriture. Ils ont certains fruits qui croissent sept ou huit ensemble dans une espèce de grape, chacun de la longueur & de la grosseur du doigt, d'une couleur brune & jaunâtre, couvert d'un petit duvet, & contenant sous l'écorce une certaine substance dont le goût est fort agréable. Il croît dans les bois du Pays une espèce de Hêtre, dont le fruit a l'apparence d'une féve. On en distingue trois sortes: l'un fort haut, portant une cosse semblable à celle des féves, dans laquelle il se trouve en effet quatre ou cinq féves quarrées, qui ressemblent beaucoup à la graine du Tamarin, couvertes d'une peau dure qu'on prendroit pour une écaille, & qui contient une amande dont les Négres se servent pour envenimer leurs fléches. Ils appellent ce fruit *Ogon*. C'est un poison fort dangereux. La seconde sorte est plus petite. Sa cosse est tortue & la peau fort épaisse [de la longueur

Fruits naturels du Pays.

Manzanilles.

Beninganions.

Beguil.

Trois sortes de Hêtres.

Féves venimeuses.

(c) *Angl.* Les hommes consument beaucoup de vin de. R. d. E.

(d) *Angl.* Ils montent sur le Palmier à l'aide d'un pleyon assez long pour embrasser l'Arbre & l'homme qui grimpe dessus. On les voit monter & descendre sans courir aucun danger avec une vîtesse surprenante, ayant le dos appuyé contre le pleyon, & le poussant devant eux à mesure qu'ils s'élèvent. R. d. E.

(e) L'Auteur les appelle mal-à-propos *Mansamillias*. R. d. T.

(f) *Angl.* ils font une petite provision de Poivre & de Cardamome, se servant de celui-ci dans la Médecine & de celui-là dans la Cuisine. R. d. E.

FINCH. 1607.

longueur de cinq ou six pouces & la moitié moins de largeur.] Elle contient cinq grandes féves, d'un pouce de long. Le troisième hêtre est gros. Il a les feuilles petites comme le premier, le fruit plus gros, dans une cosse dure & épaisse, qui est un peu dentelée sur les côtés, & qui n'a pas moins de neuf pouces de long sur cinq pouces de large. Elle contient cinq longues féves, que les Négres appellent *Qumda*, & qu'ils croyent fort dangereuses.

Kambe, bois de teinture.

LES Négres plantent des patates; & plus loin dans les terres, ils cultivent du coton, nommé parmi eux *Innumma*, dont ils font d'assez bon fil & des étofes larges d'un quart. Ils ont un bois, qu'ils nomment *Kambe*, qui leur sert à teindre en rouge leurs bourses & leurs nattes. Leur Limonier ressemble au Pommier sauvage. Sa feuille est mince, comme celle du Saule. Il est rempli de pointes, & porte une prodigieuse quantité de fruits, qui commencent à meurir au mois d'Août, & qui demeurent sur l'arbre jusqu'au mois d'Octobre.

Poivre de Guinée.

Pene.

LE poivre de Guinée, qui porte ici le nom de *Bangue*, croît naturellement dans les bois, mais il n'y est pas fort abondant. Sa plante est petite, assez semblable à celle du *Troëne*, & chargée de petites feuilles fort minces. Son fruit ressemble à l'épine-vinette. Il est d'abord très-verd, mais en meurissant il devient rouge. Quoiqu'il ne se réunisse point en grape, il s'en trouve de côté & d'autre deux ou trois ensemble, autour de la tige. Le *Pene* dont on a déja parlé, & dont les Négres de ce Pays composent leur pain, est une plante fort mince, qui ressemble à l'herbe ordinaire, & dont les petites tiges sont couvertes de graine, qui n'est renfermée dans aucune espèce d'envelope. Suivant l'Auteur, c'est la même graine que les Turcs appellent *Kuskus* & les Portugais *Ysunde*. Finch remarqua aussi des arbres qui ressemblent au Saule, & qui portent des fruits semblables à la cosse des pois.

Noix de Kola ou Gola.

PLUS loin dans l'intérieur des terres, il croît un fruit nommé *Gola* ou *Kola*, dans une coque assez épaisse. Il est dur, rougeâtre, amer, à-peu-près de la grosseur d'une noix, & divisé par divers angles. Les Négres font des provisions de ce fruit, & le mâchent, mêlé avec l'écorce d'un certain arbre. [Leur manière de s'en servir n'a rien d'agréable pour les Européens.] Celui qui commence à le mâcher le donne ensuite à son voisin, qui le mâche à son tour, & qui le donne au Négre suivant. Ainsi chacun le mâche successivement, sans rien avaler de la substance. Ils le croyent excellent pour la conservation des dents & des gencives. Les Chevaux n'ont pas les dents plus fortes que la plûpart des Négres. Ce fruit leur sert aussi de monnoye courante, & le Pays n'en a pas d'autre (g).

Ses propriétés.

L'AUTEUR du *Golden Trade* (b) observe que le kola est fort estimé des Négres qui habitent les bords de la Gambra, & que les Anglois ne lui donnent pas d'autre nom que celui de noix. Elles ressemblent, dit-il, aux châtaignes de la plus grosse espèce, mais [plattes des deux côtés &] leur coque est moins dure. Le goût en est amer. On en fait tant de cas parmi les Négres, que dix noix de kola font un présent digne des plus grands Rois. Après en avoir mâché, l'eau la plus commune prend le goût du vin blanc & paroît mêlée de sucre. Le tabac même en tire une douceur singulière. On n'attribue d'ailleurs aucune autre qualité

(g) Voyez la Relation de Finch, Vol. I. de Purchass, pag. 414.

(b) Jobson étoit alors à Tobabo Konda, Port de Setiko. Voyez ci-dessus sa Relation.

FINCH. 1607.

qualité au kola. Les personnes âgées, qui ne sont plus capables de le mâcher, le font broyer pour leur usage. Mais ce n'est pas le Peuple qui peut se procurer un ragoût si délicieux, car cinquante noix (*i*) suffisent pour acheter une femme. On en fit présent de six à Jobson, mais il n'eut jamais l'occasion d'en voir croître sur l'arbre. Les Portugais prétendent que le kola vient du Pays de l'Or, & que les Négres de la Gambra le reçoivent dans une grande Baye au-delà de Cachao (*k*), où ils trouvent d'autres Négres qui leur apportent de l'Or & quantité de kola. Cependant Jobson remarque qu'on le trouve plus cher à mesure qu'on descend la Rivière, & que plus haut, les Négres l'ont avec plus d'abondance, sans qu'il ait pû découvrir (*l*) d'où ils le reçoivent. Ils paroissoient surpris que les Anglois ne l'estimassent pas autant qu'eux. Jobson se proposoit d'en apporter quelques noix en Angleterre, mais il s'apperçut qu'il s'y forme des vers, & qu'elles ne peuvent se conserver (*m*).

D'où elle vient. Sa cherté.

BARBOT décrit l'arbre qui produit cette fameuse noix. Il lui donne le nom de *Froglo* (*n*). Il assûre que la Région de Sierra-Léona en est remplie; qu'il est d'une hauteur (*o*) médiocre; que la circonférence du tronc est de cinq ou six pieds; que le fruit ressemble (*p*) aux châtaignes, & qu'il croît en pelotons de dix ou douze noix, dont quatre ou cinq sont sous la même coque, divisées par une peau fort mince; que le dehors de chaque noix est rouge, avec quelque mélange de bleu; que si elle est coupée, le dedans paroît d'un violet foncé. Les Négres & les Portugais en demandent sans cesse, comme les Indiens ne demandent que leur arrak & leur bétel. Il ne vient qu'une fois chaque année, continue Barbot, il est d'un goût qui tire sur l'amer; il fait trouver l'eau fort agréable; & il est fort diurétique. Les Négres en font un commerce considérable dans les terres. Ils en fournissent une race d'Hommes blancs, qui viennent le prendre de fort loin; & le même Auteur apprit des Anglois de l'Isle de *Bense*, qu'il en passe tous les ans par terre, une fort grosse quantité à Tunis & à Tripoli (*q*).

Description de l'arbre qui la porte.

MALGRÉ des témoignages si formels, Labat prétend que le kola vient de l'intérieur des (*r*) terres, environ trois cens lieuës au-delà de Vintain en remontant la Gambra. Il avoue qu'il en croît une petite quantité à Sierra-Léona; mais il assûre qu'il n'est pas si estimé que celui des terres; que le fruit est enveloppé de deux peaux; la première, grise, dure, forte & cassante; la seconde, qui touche à la chair, est blanche & foible [, & s'anéantit,] lorsque le fruit vient à sécher. [Il ajoûte] qu'il est extrémement amer & d'une qualité astringente; qu'il fait trouver l'eau fort agréable; que plusieurs le croyent pernicieux à l'estomac; qu'il communique une couleur jaune aux dents & à la salive; enfin, que pour la forme, la grosseur, l'odeur,

Opinion de Labat.

(*i*) Le prix des femmes doit être augmenté; car Moore (pag. 132), dit qu'elles coutent aujourd'hui jusqu'à deux cens noix.

(*k*) Il paroît que c'est la Baye de Sierra-Léona.

(*l*) Il ne prit pas sans doute le soin de s'en informer.

(*m*) Jobson, pag. 134.

(*n*) *Angl.* Toglo. R. d. E.

(*o*) Il dit ailleurs (pag. 101,) que l'arbre est fort haut.

(*p*) Voyez la figure.

(*q*) Barbot, pag. 101. & 113.

(*r*) Au reste Moore dit la même chose, avec moins d'étendue & de circonstances, pag. 132.

FINCH. 1607.

deur, la couleur & le goût, il ressemble entièrement à la châtaigne. A l'égard de l'arbre, il se plaint de n'en avoir pas trouvé de bonne description dans ses Mémoires (s).

Huîtres qui s'attachent aux arbres.

FINCH observe que la Baye de Sierra-Léona produit beaucoup d'huîtres, & qu'elles s'attachent sur le rivage aux pieds de certains arbres (t) de la forme du Saule, mais qui ont la feuille plus large & de l'épaisseur du cuir, avec de petits boutons comme ceux du Cyprès. Les branches des mêmes arbres sont de la grosseur d'une canne ordinaire, unies au dehors & moëlleuses dans l'intérieur. Celles qui s'abaissent jusques dans l'eau sont si couvertes d'huîtres, qu'on s'imagineroit que c'est l'arbre même qui les produit avec le secours de l'eau salée.

Différentes espèces de poissons.

LA Baye est remplie de poisson de toutes les espèces (v), telles que *le Mulet*, *la Raye*, *la Vieille*, *le Brochet* (x), *le Gardon*, *le Caval os*, qui ressemble au Maquereau, *l'Epée*, dont la tête se termine en effet par une sorte d'épée, dentelée des deux côtés comme une scie, *le Schark* ou *le Requin*, *le Chien* de Mer, *le Scharker*, qui ressemble au Requin, excepté que sa tête se termine dans la forme (y) d'une pelle ; *le Cordonnier*, qui a des deux côtés de la tête une espèce de barbe ou de soie pendantes, & qui grogne comme le Cochon, &c. Finch prit, dans l'espace d'une heure, six mille Poissons de la forme de l'Able.

Oiseaux de Mer.

LA Côte n'est pas moins abondante en toutes sortes d'Oiseaux, parmi lesquels on voit des Pélicans blancs, de la grosseur de nos Cygnes, avec un bec fort gros & fort long, des Hérons, des Corlues, des Outardes, l'Oiseau qu'on appelle OEil de Bœuf, & quantité d'autres [Oiseaux Aquatiques,] dont l'espèce n'est pas connue dans nos climats. On trouve dans les terres un grand nombre de Perroquets gris, de Pintades aussi grosses que les Faisans & d'un fort beau plumage, mais fort nuisibles aux Plantations de ris; de Porcs-Epis, & de Singes. Les montagnes voisines renferment des Lyons, des Tigres & des Léopards. Finch ne vit que trois Eléphans dans le Pays; mais plus loin dans les terres, il s'en trouve un grand nombre. Les Négres lui parlèrent d'un animal fort étrange, que son Interpréte, nommoit *Carbuncle*.

Animal nommé *Carbuncle*.

On le voit souvent, mais toûjours pendant la nuit; & sa tête jette un éclat surprenant qui lui sert à trouver sa pâture. L'opinion des Habitans est que cette lumière vient d'une pierre qu'il a [dans les yeux] ou sur le front. S'il entend le moindre bruit, il couvre aussi-tôt cette partie brillante, de quelque membrane qui en dérobe l'éclat. Finch trouva l'air fabuleux à ce récit (z).

Le Pays ne porte que des vivres.

LE Pays n'a rien d'ailleurs qui puisse exciter l'avidité des Marchands; mais plus haut, l'on trouve de l'Or & de l'Yvoire, que les Portugais vont prendre en échange, dans certains tems de l'année, pour du ris, du sel, des coliers de verre, des sonnettes, de l'ail, des bouteilles de France, des chaudrons de cuivre, des couteaux, des bonnets, de la toile, des bassins de léton, des

(s) Afrique Occidentale, Vol. V. pag. 8.

(t) Ces arbres sont une espèce de Mangles, que Labat appelle *Paletuviers*, & les Anglois *Mangroves* R. d. T.

(v) *Angl.* poissons; dont quelques-uns sont d'une espèce peu connue. R. d. E.

(x) *Angl.* semblable au Brochet. R. d. E.

(y) il semble que ce soit le Marteau ou le *Pantouflier*.

(z) Cette dernière phrase est une réflexion des Auteurs de cette Compilation, placée ici en forme de note ; & que le Traducteur a mise dans le texte pour en faire honneur à *Finch*. R. d. E.

des barres de fer & d'autres marchandises communes. Dans la Baye de Sierra-Léona, toutes ces commodités (a) ne servent qu'à se procurer des rafraîchissemens & des provisions.

(a) Voyage de *Finch*, dans Purchass. Vol. I. pag. 416.

§. II.

Description de Sierra-Léona par Villault de Bellefond.

VILLAULT. 1666.

LES Mores donnent au Pays de Sierra-Léona le nom de *Bulombel* (a) qui signifie *grande Contrée*. Les Portugais n'ont pas eu d'autre raison que la hauteur des montagnes [qui surpasse de beaucoup celle des Pyrenées & des Alpes,] & la multitude des Lyons qu'elles contiennent, pour le nommer *Sierra-Léona*, ou Montagne des Lyons.

Nom que les Mores lui donnent.

CETTE Région commence fort loin à l'Est dans les terres, & finit vers le Nord-Ouest, au Cap Ledo. De cette Pointe, en s'avançant dans la Rivière, on trouve plusieurs Bayes, dont la quatrième s'appelle *Baye de France*, soit parce que les François étoient autrefois en possession de cette Côte, ou parce qu'ils y brûlèrent une Ville. Cette Baye est la seule où l'on trouve de l'eau fraîche, dans trois différens Ruisseaux. Villault eut la curiosité de visiter une des sources. Il fit une lieuë à pied jusqu'aux montagnes; mais il découvrit les traces d'un si grand nombre de bêtes féroces, dont l'aspect seul est terrible, qu'il prit le parti de retourner au rivage. Dans la suite il apprit d'un Portugais que la source qu'il avoit cherchée est au milieu des bois, à quinze lieuës de la Mer, & qu'il n'auroit pû s'obstiner dans son dessein, sans s'exposer à devenir la proye des Tigres, des Eléphans & des Crocodiles, qui ne sont pas en moindre nombre que les Lions dans les Montagnes.

Etendue du Pays.

Sources d'eau inaccessibles.

LES parties Septentrionales du Pays sont fort basses. Elles dépendent du Roi de Bulom, comme celles du Sud sont soûmises au Roi de Burré. Le Royaume de Bulom est peu connu des François & des Hollandois. L'affection des Habitans s'est déclarée pour les Anglois, & pour les Portugais, dont plusieurs s'y sont formés des Etablissemens.

Royaumes de Burré & de Bulom.

LE Pays produit beaucoup de ris, de millet, de maïz, & une sorte de bled de Turquie. C'est de ce bled que les Habitans font leur pain, [qui n'est pas mauvais;] mais il y en a de si barbares, qu'ils mangent le ris crû, en se contentant de le tremper dans l'eau de Mer. Les alimens communs sont le poisson & les fruits. On trouve en abondance toutes sortes de fruits rouges (b), des figues, des poires, des prunes, des oranges, des citrons; & une sorte de châtaigne, qui sans être aussi bonne que celle de l'Europe, a la vertu (c) d'appaiser la plus grande soif. Les montagnes sont couvertes d'arbres qui produisent de la gomme, & qui offrent une verdure continuelle, la plûpart assez semblables à notre Laurier.

Productions du Pays.

ON

(a) D'autres disent Bolmberre, c'est-à-dire, *bonne basse terre*, *Bolm* signifie *bas*.

(b) *Angl.* de fruits de l'espèce des groseilles. R. d. E.

(c) C'est apparemment la noix de Kola.

VILLAULT. 1666.

Les Animaux.

On y trouve un grand nombre de Chèvres, de Porcs, de Lyons, de Tigres, d'Eléphans, de Sangliers, de Cerfs & de Chevreuils. Les derniers sur-tout y sont si communs, que les Habitans en apportent jusqu'aux Vaisseaux & les donnent presque pour rien. S'il en faut croire les Mores & les Portugais, on rencontre dans les montagnes des Serpens si monstrueux, qu'ils (d) seroient capables d'avaler un homme entier. Les Mores sont en guerre perpétuelle avec ces monstres, & connoissent l'usage de certaines herbes qui sont un remède infaillible contre leurs morsures.

Guerre des Mores contre les Singes & les Eléphans.

Les Singes se rassemblent en troupes nombreuses, & détruisent tous les champs cultivés dont ils peuvent s'approcher. Leurs ravages inspirent pour eux une haine implacable aux Habitans. Les Eléphans sont l'objet d'une autre guerre pour les Mores. On les voit sans cesse à la chasse de ces animaux. Ils s'enrichissent de leurs dents & s'engraissent de leur chair. L'Auteur ayant goûté de la chair d'Eléphant, assûre que loin d'être mauvaise, elle approche beaucoup du Bœuf.

Ville de Burré & ses Habitans.

Quelques François, qui avoient fait le Voyage de Burré, apprirent à Villault que cette Ville ne contient pas plus de trois-cens maisons, que le Palais du Roi est au centre, & n'a pas beaucoup d'apparence. Par d'autres informations, l'Auteur se crut certain que Burré a quatre ou cinq-cens Habitans, sans y comprendre les enfans & les femmes, que le Monarque régnant se nommoit *Felipe*, qu'il avoit embrassé le Christianisme, & qu'il entretenoit à sa Cour un Jésuite & un Capucin.

La plûpart des Habitans de Sierra-Léona sont d'une belle taille. On en voit peu qui ayent le nez plat & comme écrasé. Ils sont plus doux & plus civils que ceux du Cap-Verd. On ne les voit jamais nuds, & la plûpart sont vetus modestement. Les femmes au contraire connoissent peu la modestie. Elles sont généralement communes. Un homme en prend le nombre qu'il desire, & les prostitue aux Etrangers comme il le juge à-propos. Celle néanmoins qui tient le premier rang & qui porte proprement le titre de femme, est gardée avec beaucoup de précaution. Aussi toutes les autres ne passent-elles que pour des concubines.

Odieuse prostitution des Femmes.

Maisons des Habitans & leurs armes.

Dans l'Isle de Saint-André, Villault eut la curiosité de voir une de leurs maisons. Il la trouva composée de bois & de terre, avec une petite fenêtre couverte de feuilles, un trou pour servir de porte, & un peu de feu au centre. Les Habitans prennent leur repos sur une natte, qui est étendue dans un coin, & ne s'y placent jamais sans avoir leurs armes à leur côté. C'est ordinairement une épée, une dague, des dards, un arc & des fléches. La pointe de leurs fléches est empoisonnée du jus d'un fruit verd, de la longueur d'une rave. Ce poison est si prompt & si subtil, que la guérison est presque impossible. On trouve parmi les Habitans quelques armes à feu, qu'ils aiment passionnément, & dont ils se servent avec beaucoup d'adresse.

Leur Religion,

Les Portugais qui sont établis dans le Pays, ont converti quantité de Négres au Christianisme. Tout le reste est partagé entre le Mahométisme & l'Idolâtrie. Les Idolâtres adorent quelques ridicules figures, auxquelles ils donnent

(d) Les Portugais, dans ces Régions, ont autant de goût pour les fables que la plûpart des Négres.

donnent le nom de Fétiches ou de Dieux. Ils leur adressent des prières soir & matin; & s'ils ont quelques mêts un peu plus délicats que leur nourriture ordinaire, tels que du Poisson, de la Volaille ou du vin de Palmier, ils commencent par les mettre à terre, devant leurs Divinités.

VILLAULT. 1666.

VILLAULT entendant un jour prononcer, par un More, les noms d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, lui demanda quel étoit le sens de cette Invocation. Le More répondit que c'étoit un remerciement qu'il faisoit à ses Fétiches, pour l'avoir conservé sur Mer, & que tous les Mores (e) s'acquittoient de ce devoir dans les mêmes occasions. Ils portent tous quelques-uns de ces Fétiches dans de petits sacs, sur la poitrine ou sur les épaules; & jamais ils ne manquent de leur offrir à manger le soir & le matin. Ils les parent de *Rassade*, & de petits coliers de verre coloré; c'est-à-dire, de ce qu'ils regardent eux-mêmes comme le plus riche ornement du monde.

& leur Superstition.

ILS parlent tous la langue Portugaise. Dans la crainte de s'enyvrer, ils boivent peu de liqueurs fortes, sur-tout lorsqu'ils sont avec les Européens (f). Les marchandises ordinaires du Pays sont le ris, l'Yvoire, la civette, & quelquefois un peu d'ambre-gris. Sur toute la Côte, il n'y a point de lieu où le Commerce se fasse avec tant d'avantage. Il est rare qu'il produise moins de cent pour cent. Mais le profit des Portugais est encore plus considérable, parce qu'ils achètent plus loin, dans l'intérieur des terres, l'yvoire qu'ils revendent sur la Côte aux Marchands.

Leur commerce.

LA Rivière, qui est connue sous le nom de Sierra-Léona, porte aussi ceux de Mitomba & de Tagrin. Elle vient de fort loin dans les terres, & vers son embouchure elle n'a pas moins de trois lieuës de largeur; mais à quatorze ou quinze lieuës de la Mer, elle se resserre à la largeur d'une lieuë. Le Port n'a pas plus de deux brasses de fond. En y entrant, l'on est obligé de tirer autant qu'on peut vers les montagnes, au long desquelles on trouve dix, douze, & jusqu'à seize brasses. [La Rivière est fort poissonneuse, & nourrit des Crocodiles près de sa source].

Divers noms de la Rivière de Sierra-Léona.

ELLE est bordée de certains arbres, nommés Mangles, dont les branches ne s'étendent jamais plus loin l'une que l'autre, mais leurs pointes se courbent, & n'ont pas plûtôt touché à la terre ou à l'eau, qu'y prenant racine, elles forment des hayes qui ont quelquefois vingt ou trente pieds d'épaisseur. Il y a dans la même Rivière plusieurs petites Isles, la plûpart habitées & couvertes d'arbres verds, sur-tout de Palmiers, dont les Habitans tirent beaucoup de vin.

Hayes fort singulières.

PENDANT que Villault étoit à Sierra-Leona, en 1666, les Anglois avoient un magasin, dans la plus fertile & la plus belle de ces Isles. Leur maison étoit bâtie de brique & de pierre de taille. Elle avoit pour sa défense quatre pièces de canon, de quatre livres de bale. Un beau bois de Palmiers, dont elle étoit entourée, lui fournissoit abondamment du vin. On voyoit d'un côté quinze ou vingt cabanes, qui servoient de logemens aux Habitans naturels, & de l'autre, une source d'eau-vive.

Comptoir que les Anglois avoient sur la Rivière.

(e) On doit donc supposer qu'ils n'étoient pas Mahométans, sur-tout lorsqu'ils adoroient des images. Barbot dit qu'il ne put découvrir de Mahométans à Sierra-Léona. Cependant Villault en reconnoît ici.

(f) *Angl.* avec les François. R. d. E.

§. III.

§. III.

Autre description de Sierra-Léona, par Jean Barbot.

BARBOT. 1678.

Bornes & nom du Pays.

IL est difficile de fixer les bornes de cette Région, de tout autre côté que l'Ouest, où elle est arrosée par la Mer. Quelques Voyageurs la font commencer au Cap Verga du côté du Nord. Mais les terres étant fort basses vers le Nord, c'est proprement le Sud de la Rivière de Mitomba qui doit porter le nom de Sierra-Léona, c'est-à-dire de Montagne des Lions. A l'égard de cette dénomination, quelques-uns tirent son origine du bruit de la Mer, dont les battemens, contre un rivage couvert de Rocs, ressemblent au rugissement des Lions; d'autres, du grand nombre de ces animaux qui habitent les montagnes (a).

Malignité du climat.

QUOIQUE les jours d'Eté soient fort chauds dans le Pays plat & ouvert, les vents du Sud-Ouest y apportent de la fraîcheur pendant l'après-midi. Mais la chaleur est insupportable dans les parties montagneuses, à cause des Bois & des Forêts. En général, on peut dire que c'est une Région fort mal-saine pour les Européens; témoins tous les (b) Anglois qui sont morts dans l'Isle de *Bense*. La pluye & le tonnerre y régnent continuellement pendant six mois, avec une chaleur si maligne aux mois de Juin & de Juillet, qu'on est obligé de se tenir renfermé dans les hutes, [quelques-fois pendant quinze jours de suite.] ☞ L'air, corrompu par tant de mauvaises influences, y produit en un instant des Magots (c) [sur les alimens & sur les habits.] Quelquefois, les Tornados ☩ y font capables de causer de l'épouvante. Une épaisse obscurité (d), [qui ne ☩ se dissipe pas un moment dans le jour,] semble changer la face de la Nature, & rend la vie presque insupportable. Le Pays de Sierra-Léona est habité par deux Nations différentes, dont l'une se nomme les *Vieux Capez*, & l'autre les *Kombas-Manez*. Les Capez passent pour les plus polis de tous les Négres. Les Manez au contraire forment un Peuple barbare, audacieux, incapable de repos, qui est même regardé (e) comme antropophage, suivant la signification du nom *Manez* daus la langue du Pays. Les Portugais de Congo & d'Angola, prennent les Kombas-Manez pour la même race que les *Jagos* & les *Galas*, qui habitent l'Est & le Nord-Est de Congo, & qui ont été long-tems la terreur de plusieurs autres Peuples Négres. Ils les croyent tous descendus des *Ga'as Monous*, qui habitent dans les terres, fort loin de la Rivière de Sestre ou Sestos. Ces Manez & ces Capez n'ont pas cessé d'être en guerre depuis l'année 1505, que les premiers, sortant de l'intérieur des terres, vinrent fondre sur la Côte, dont les Capez étoient anciens Habitans; dans la cruelle résolution de ruiner leur Pays & de les vendre aux Portugais, nouvellement établis dans cette partie de l'Afrique. Mais le Pays leur parut si bon & si fertile,

Capez & Manez, deux Nations qui y habitent.

(a) Description de la Guinée par Barbot, pag. 96. & 102.

(b) *Angl.* Le grand nombre d'Anglois. R. d. E.

(c) Les Anglois donnent le nom de *Magots* aux vers qui s'engendrent dans la viande, le fromage & les fruits. R. d. E.

(d) *Angl.* un air pesant & obscur R. d. E.

(e) Il n'en faut pas conclure qu'il le soit; car c'est l'usage entre les Nations barbares d'attribuer cette odieuse qualité à leurs ennemis.

fertile, qu'ils prirent le parti de s'y arrêter. Ils vendirent les Capez, qu'ils firent prisonniers, & dévorèrent ceux qui étoient morts dans le combat. Cependant le désespoir ayant ranimé ce malheureux Peuple, il fut impossible à ces barbares ennemis d'exécuter entièrement leur dessein. Ils ont conservé seulement les terres dont ils s'étoient mis en possession, & toûjours animés de la même fureur, ils n'ont pas cessé d'entretenir la guerre avec leurs Voisins. Une si longue haine n'a pû manquer d'être funeste aux deux Nations, mais sur-tout aux Capez, dont elle a détruit un grand nombre. On en a vû, qui, dans la crainte de tomber tôt ou tard entre les mains de leurs ennemis, qu'ils regardent toûjours comme des antropophages, ont pris volontairement le parti de se vendre aux Portugais pour l'Esclavage. Tandis que Barbot étoit dans le Pays en 1678, la guerre y étoit fort ardente, & les Capez se préparoient à recevoir vigoureusement leurs Voisins. Cependant il assûre que les attaques ne sont plus aussi sanglantes qu'autrefois, & que le commerce des Européens commence à rendre les Manez plus traitables que leurs Ancêtres.

BARBOT. 1678.

Les Manez commencent à s'apprivoiser.

On prétend que ces deux Peuples ont une sorte de soûmission pour le Roi de *Quoja*, qui fait sa résidence près du Cap *Monte*. *Flansire*, un des prédécesseurs de ce Prince, les ayant subjugués, la postérité royale du vainqueur continue de leur donner des Gouverneurs ou des Viceroіs, sous le titre de *Dongahs*. Mais les frères d'un de ces Dongahs se divisèrent ensuite par des guerres qui ruinèrent la forme établie. Pendant le séjour de l'Auteur en Afrique, le plus jeune, nommé Jean *Thomas*, alors âgé de soixante-dix ans, possédoit à titre de patrimoine le Village de *Tombey*, qui n'est qu'à quatre lieuës de la Baye de France, une lieuë au-dessus du Village de *Bagos*, près duquel (*f*) on voit quantité de grands arbres. La plûpart des Anglois jettent l'ancre devant Tombey, qui est l'endroit le moins éloigné de leur Etablissement. On peut mouiller devant la Baye de France sur seize & dix-huit brasses d'un fond de vase. Barbot ajoûte que le Village de Bagos (*g*) est situé à quatre lieuës de l'Aiguade, contre un petit bois, & qu'il a du côté de l'Est celui de Tombey, d'où la vûe s'étend fort agréablement jusqu'à l'Isle de Tasso, qu'on prendroit dans l'éloignement pour la Terre-ferme.

Villages de Tombey & de Bagos.

Le Nord de la Rivière de Mitomba, vers l'embouchure, est soûmis à deux petits Rois; celui de Burré au Sud, & celui de Bulm au Nord. Du tems de l'Auteur, le Roi de Bulm se nommoit *Antonio Bumbo*. Celui de Burré fait ordinairement sa résidence dans une Ville du même nom, qui est composée d'environ trois cens cabanes, & de cinq cens Habitans, sans y comprendre les enfans & les femmes. Les Missionnaires Portugais ont converti au Christianisme le Roi de Bulm & quelques-uns de ses Sujets. Dans le langage du Pays, Bulm signifie basse terre, d'autres le prononcent *Bulem* & Bulon, en y ajoûtant *Berre*, qui signifie *bon*, & forment ainsi le nom de *Bulemberre*.

Pays qui bordent la Rivière.

La Côte de Bulm est basse & platte en comparaison de celle de Burré ou de Timna, près de laquelle sont les fameuses montagnes que les Portugais ont nommées Sierra-Leona. Elles forment une longue chaîne; & si l'on excepte

(*f*) Toutes ces situations n'ont pas été marquées dans les Cartes.

(*g*) Barbot, pag. 96. [Cette description manque de netteté dans sa Relation.]

BARBOT. 1678.

cepte celles des Amboses, on n'en connoît pas de plus hautes au Nord & au Sud de la Guinée. L'intérieur de ces montagnes renferme tant de détours, & des abîmes si creux, qu'un seul coup de canon tiré dans la Baye cause d'étranges retentissemens. Ceux du tonnerre n'y paroissent pas moins surprenans, quand on les entend pour la première fois. C'est delà que les Portugais ont donné aussi à ces montagnes le nom de *Montes Claros*.

Montes Claros; d'où leur vient ce nom.

A l'Ouest (*b*), on voit une Pointe montagneuse, mais plus basse que les montagnes mêmes, qui, s'étendant assez loin dans la Mer (*i*) forme une espèce de Péninsule. Les Négres qui veulent gagner la Mer, y transportent leurs canots sur leurs épaules, pour s'épargner la peine de ramer en sortant de la Baye. Cette Pointe porte le nom de Cabo Ledo ou de Tagrim. D'autres la nomment Tangaraiin. Suivant les observations de l'Auteur (*k*), elle est exactement à huit degrés trente minutes de Latitude du Nord. Il ajoûte que toutes les Cartes Hollandoises placent les Côtes de cette partie de la Guinée, trente degrés (*l*) plus au Nord qu'elles ne sont réellement; ce qui jette des erreurs dangereuses dans la Navigation.

Pointe de Tagrim ou Cap Ledo.

La durée du flux dans la Baye est de sept heures, & celle du reflux d'environ cinq heures. Le flux a son cours Nord-Est, & quart d'Est, & Est Nord-Est. Le reflux a le sien Sud-Ouest quart d'Ouest, & Ouest Sud-Ouest. Aux pleines-Lunes, sur-tout depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Janvier, le tems est fort calme pendant toute la nuit, & jusques vers midi, qu'il s'élève des vents frais, Sud-Ouest, Sud-Sud-Ouest, & Ouest Sud-Ouest. Ils durent jusqu'à dix heures du soir, & le calme ne manque point alors de leur succéder. Il n'y a pas de Vaisseaux qui ne puissent mouiller librement hors de la Baye & dedans, sur sept ou huit brasses d'un bon fond de sable rouge. Plus on approche de la Côte de Burré, plus on trouve l'eau profonde, parce que les terres y sont beaucoup plus hautes. [Un Courant violent & rapide sort de la Rivière & de la Baye vers le Nord-Est, & donne contre le Cap de Bulm.]

Ce qu'on connoît de la Rivière de Sierra-Léona ou Mitomba.

La Rivière de Sierra-Léona vient de fort loin dans les terres. Un Négre voulut persuader à l'Auteur qu'elle a sa source en Barbarie. Il assûroit qu'ayant long-tems exercé le Commerce sur ses bords, il avoit vendu fort souvent du Kola & des Esclaves à des Peuples que Barbot prit, sur sa description, pour des Mores & des Arabes. Quoiqu'il en soit, cette Rivière porte le nom de Mitomba, [ou Bitomba] jusqu'à vingt-cinq ou trente lieuës de son embouchure, & n'est pas connue plus loin des Européens. Elle a du côté du Sud une Ville nommée Las Magoas, où la permission de résider pour le Commerce n'est accordée qu'aux Portugais. Les Habitans viennent seulement dans la Baye, pour y faire des échanges avec les François & les Anglois, lorsqu'ils y voyent entrer leurs Bâtimens (*m*).

Isles de la Rivière.

A l'entrée de la Rivière on voit plusieurs petites Isles, & quantité de petits Rocs qui ressemblent à des tas de foin. Les principales Isles sont celles de Togu, de Tasso & de Bense. Dans l'Isle de Bense, qui est à neuf lieuës de la Rade, les Anglois ont élevé un petit Fort, vis-à-vis l'habitation de Jean Thomas

(*b*) *Angl.* pas loin de là, on R. d. E.

(*i*) *Angl.* du côté de l'Ouest, forme. R. d. E.

(*k*) L'Auteur se trompe souvent sur les Latitudes; témoin celle du Cap-Verd qu'il donne fort différente de la vérité. Sa Carte même la marque différente de sa propre observation.

(*l*) L'Auteur a voulu dire 30 minutes.

(*m*) Barbot, pag. 97.

BARBOT. 1678.

Thomas; mais il n'a rien de plus considérable que l'avantage de sa situation, sur un Roc, dont l'accès est si difficile qu'il y a fallu tailler des degrés. Ce Fort, qui sert de magasin à la Compagnie Royale d'Afrique, est bâti de pierre & de chaux. Le mur en est bas. Il est flanqué d'une terrasse montée de cinq canons; & revêtu d'une courtine qui a quatre piéces, avec une plate-forme qui en a six. Son meilleur édifice est le logement des Esclaves. Ordinairement la Garnison est composée de vingt Blancs & de trente Gromettes, ou Négres libres, qui habitent un petit Village sous le canon du Fort. L'Isle a peu d'étendue, & le terroir en est stérile. Le même Auteur fait une description plus avantageuse du Fort, dans un autre endroit; mais il parle alors de l'année 1704. Il le trouva, dit-il, fort bien bâti, avec quatre bastions réguliers, de très-beaux magasins, & plusieurs logemens. Les murs étoient montés de quarante-quatre piéces de canon; & sur une plate-forme qui couvroit la porte, il y en avoit quatre d'une grosseur extraordinaire (n), ☞[qui, dans l'occasion auroient été d'un grand service.] Mais le 17 Juil- ☞let de la même année, deux Vaisseaux de guerre François, [soûtenus de neuf autres bâtimens,] sous le commandement du Sieur Guérin, se saisirent de cette Place sans aucune résistance. Le Commandant ayant pris la fuite avec environ cent hommes, qui composoient sa Garnison, il n'y resta qu'un Canonier & dix ou douze Soldats, qui se rendirent après ☞avoir tiré quarante ou cinquante coups. Les François [pillèrent &] rasèrent le Fort; mais ce ne fut pas sans en avoir tiré quatre mille (o) dents d'Eléphans, outre trois mille qu'ils avoient pris dans un petit Vaisseau qui étoit à l'ancre derrière l'Isle, & quantité d'autres marchandises propres au Commerce du Pays (p).

Etablissement des Anglois dans celle de Bense.

Diverses fortunes de leurs Forts.

Les Anglois avoient anciennement leur Comptoir dans l'Isle Tasso; mais en 1664, l'Amiral Ruyter, après son expédition de la Côte d'Or, entra dans la Rivière de Sierra-Léona, détruisit le Fort Anglois, & fit un butin considérable. La Compagnie d'Angleterre entreprit de réparer cette perte, en faisant élever un autre Fort dans l'Isle de Kegu, pour la sûreté de son Commerce. Elle y avoit déja fait beaucoup de dépense, lorsque les Habitans du Pays, sur quelque défiance ou quelque sujet de mécontentement, prirent les armes, ruinèrent le nouvel Etablissement, & forcèrent les Anglois de chercher une autre retraite.

Les Portugais sont établis dans divers endroits du Pays, sur-tout à *Dondermuch*, ou *Domdomuch*; mais la jalousie du Commerce ne leur permet pas d'entretenir beaucoup de correspondance avec les Anglois de l'Isle de Bense.

Rivières qui tombent dans celle de Sierra-Léona.

La Rivière de Mitomba reçoit dans son cours un grand nombre de petites Rivières, dont les principales sont *Rio-Karakone*, qui vient du Nord, & celle de *Bonda* ou *Tomba*, ou *Sudmiguel*, qui vient du Sud-Est. Celle-ci sépare les Capez des Kombas-Manez, & reçoit des Bâtimens de charge. Le Pays qui la borde produit du bois de *Sandal*, que les Habitans appellent *Bomba*, & d'où elle tire son nom. Une troisième Rivière, dont l'Auteur ignore

(n) *Angl.* quatre grands. R. d. E.

(o) Il faut entendre sans doute le poids de quatre mille livres, car le sens naturel feroit incroyable. R. d. T.

(p) Barbot, pag. 428.

BARBOT. 1678.

ignore le nom, coule vers Forna de St Anna, au long du rivage méridional, & va se perdre dans la Baye, près de la Ville de Burré. Les Portugais remontent ces deux dernières Rivières dans leurs Brigantins & leurs Canots.

Les deux rives de la Mitomba sont fort-bien peuplées. On y trouve quantité de Villages & de Hameaux, tels que Binque, Tinquam, & l'habitation du jeune Capitaine *Louis*. Le Pays est si fertile qu'il en a tiré, comme on l'a fait remarquer, le nom de Bumberre, ou bonne basse-terre. Le Roi de Bulm traite plus favorablement les Anglois que les autres Nations, quoiqu'il y ait quantité de Portugais dispersés dans ses Etats. Mais les Négres de Timna sont fort affectionnés aux François. Quelques-uns prétendent que le Village de Serborakata est situé entre le Cap Tagrim, & les montagnes à l'Est. Ils ajoûtent que deux lieuës plus loin dans les terres, on rencontre une Nation sauvage & cruelle, nommée *Semaura*, qui est sans cesse en guerre avec les Habitans de Serborakata.

Négres cruels nommés Semauras.

Maison du Capitaine Thomas.

Le Village du Capitaine Jean Thomas, Gouverneur de ce Canton, est situé dans un bois, à l'Est-Nord-Est du lieu que les François appellent la Fontaine de France. Il n'est composé que d'un petit nombre de hutes (q) rondes, dans le goût des maisons de la Gambra. Le Capitaine Thomas, [ne laissant que quelques arbres dispersés ça & là,] a défriché la terre autour de la sienne, dans un espace de cent pas quarrés, pour en tirer quelques fruits par la culture. Mais il a, vers l'Ouest, une Plantation [de Mays & de Manioc] beaucoup plus étendue.

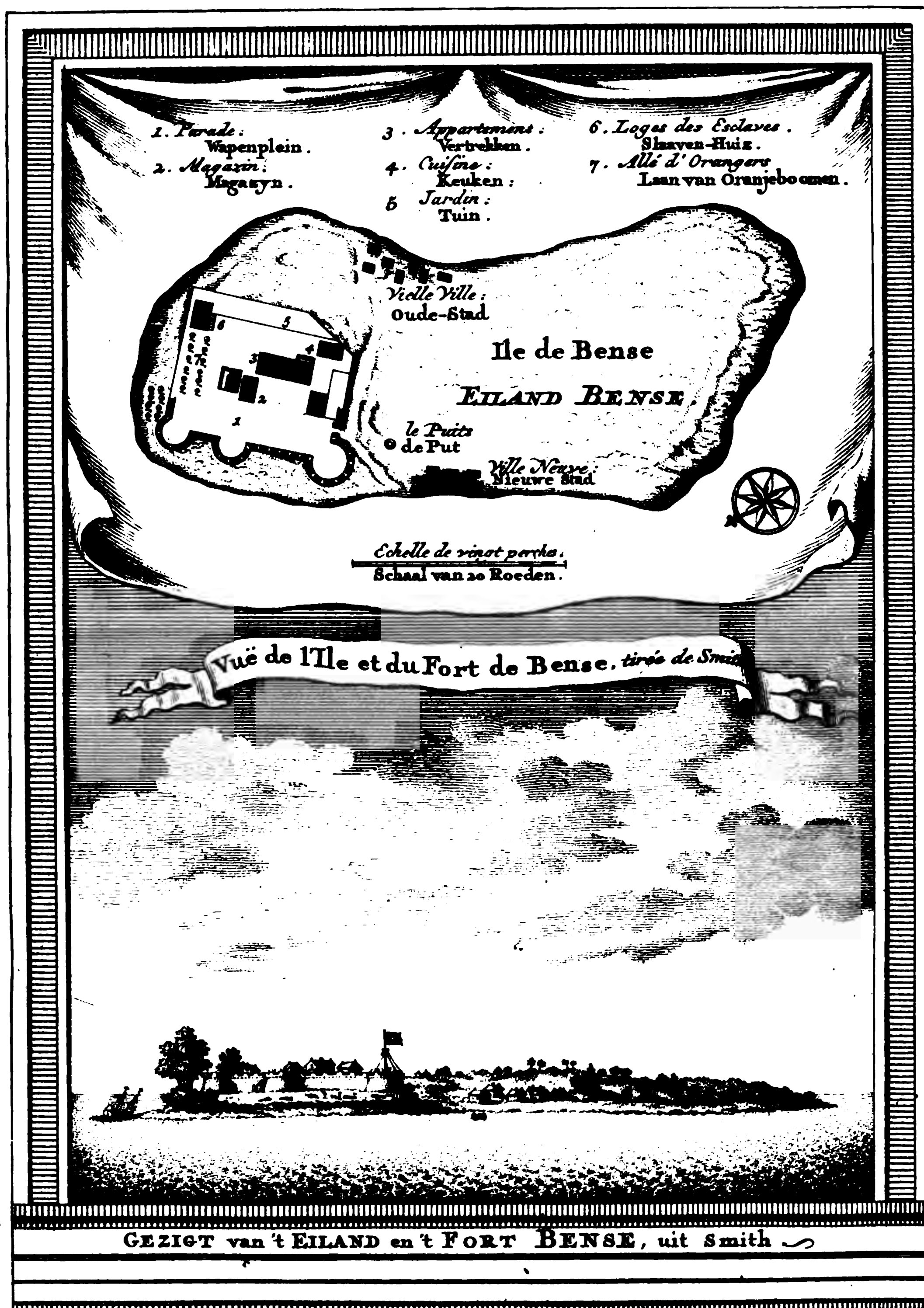
Baye & Fontaine de France.

La Baye de France, où l'on trouve la Fontaine du même nom, est éloignée d'environ six lieuës du Cap Tagrim. On la distingue aisément à la couleur brillante du sable, qui se présente sur le rivage comme une voile étendue. Aussi n'y voit-on pas de Rocs, qui rendent l'accès difficile aux Barques & aux Chaloupes. La Fontaine est à quelques pas de la Mer. C'est la meilleure & la plus commode de toute la Guinée. On y peut remplir cent tonneaux dans l'espace d'un jour. Elle vient du centre des montagnes de Timna, qui forment une chaîne d'environ quinze lieuës, mais d'où les Tigres, les Lions & les Crocodiles ne permettent pas d'approcher. [Ceux qui ont voulu pénétrer plus avant dans le Pays, n'ont pas remonté le ruisseau qui forme une de ces sources, au de-là de deux milles, en ayant été empêchés par l'aspect effroyable de ces lieux.] Les eaux fraîches tombent du sommet des montagnes, & forment, en tombant, diverses cascades, avec un très-grand bruit. Ensuite se réunissant dans une espèce d'étang, leur abondance les fait déborder, pour se répandre sur un rivage sabloneux, où elles se rassemblent encore dans un bassin qu'elles se forment au pied des montagnes. De-là elles recommencent à couler sur le sable, & se perdent enfin dans la Mer. Barbot représente ce lieu comme un des plus délicieux endroits de la Guinée. Le bassin qui reçoit toutes ces eaux est environné de grands arbres d'une verdure continuelle, qui forment un ombrage délicieux dans les plus grandes chaleurs. Les Rochers mêmes, qui sont dispersés aux environs, contribuent à l'embellissement du lieu. C'étoit dans cette agréable retraite que l'Auteur prenoit souvent plaisir à faire ses repas.

Beauté de cette Fontaine.

Cependant il faut observer qu'au commencement de l'hiver, ou de la saison

(q) Voyez la Figure.



GEZIGT van 't EILAND en 't FORT BENSE, uit Smith

J.V. Schley Sculp.

CARTE DE L'ENTRÉE DE LA

RIVIERE DE SIERRA LEONA

Quon appelle aussi

Mitomba ou Tagrim

Echelle de Lieues Marines de France

1 2 3 4 5 6 L.

Schaal van 6 Zee-Mylen, 20 in eenen Graad

Riviere Karehon

Riviere ou Bullam

I. Tombo, ou I. Kogu

Village de [Dorp] Binque

Village de [Dorp] Anguam

Village du Cap. Louis: Dorp van Kap. Louis.

Pt. Lapariel

I. des Leopars: Luipaards-Eiland

I. Bense

Fort Anglois: Eng. Fort.

Bobs

I. Togu

I. Tallo, ou I. St. André

Banc sur lequel il y a tres peu d'eau: Bank waar op zeer weinig Water is.

8 Brasses: Vadem

Riviere de Sierra Leona

Rade: Reé

Riv. Bunch

C. DE SIERRA LEONA ou C. Tagrin & C. Ledo.

Baye des Corsaires: Roovers-Baai

Dorp Berbora

Baye de Serbokerta: Fransse-Baai

Baye de France: R. of Oeters

R. ou il y a des Huitres

R. Oister

Village du Cap. Thomas: Dorp van Kap. Thomas.

Baye de France: Fransse-B.

Aiguade: Water-plaats

Ville de Negro dans les bois de Timna: Neger-Stad in de Boschen van Timna.

Baye du Sud ou la peche est abondante: Zuid-Baai, daar Overvloed voor Vissery is.

PAYS DE BURRÉ

'T LAND VAN BURRÉ

Montagnes de Timna: Gebergte van Timna.

J. V. Schley direx.

KAART van 't INKOOMEN der Riviere van SIERRA LEONA, ook genoemd, MITOMBO, MITOUBA, TAGARIM, en TAGRIN.

saison des pluyes, sur-tout au mois d'Avril, l'eau de cette fontaine a des effets dangereux. On les attribue à l'excès de la chaleur, qui a corrompu la terre, & fait périr quantité d'animaux venimeux. Toutes ces matières malignes étant entraînées par les ruisseaux qui descendent alors à grands flots, y répandent une infection dont quantité de Matelots se sont ressentis. On doit se garder, dans le même tems, de manger trop de fruit & de boire trop d'eau, si l'on ne veut être bien-tôt atteint d'une sorte de maladie pestilentielle, qui cause presque infailliblement la mort.

BARBOT. 1678.

Ses eaux font quelquefois dangereuses.

Les droits, pour la liberté de prendre de l'eau & du bois, ne montent qu'à trois ou quatre écus de France, en petites merceries qu'on donne au Capitaine Thomas. Le lieu ou le bois se coupe est à cent pas de la Fontaine, au ☞ Nord-Est, [ou à l'Est.] Le travail est difficile, parce que les arbres sont fort ☞ serrés [& liés ensemble, depuis le sommet jusqu'à la racine, par une espèce de lierre, que les François appellent *liones* ;] mais rien n'est si facile que le transport, à si peu de distance du rivage (r).

Droits pour le bois & l'eau.

Le Pays est rempli de ris & de millet. Aussi les Habitans n'ont-ils guères d'autre nourriture. Les femmes broyent le ris dans des troncs de bois creusés & le font cuire en forme de bales. Il se trouve des Négres qui ne font que le tremper dans l'eau de la Mer, & qui le mangent sans autre préparation. Ils ont des limons, des bananes, de petites oranges, qui ont beaucoup de jus, du manioke ou de la cassave, & du poivre de Guinée, mais en petite ☞ quantité. Leur raisin sauvage est assez agréable. [& il y croît trois espèces de Cardamons, ou graine de paradis, & quelques Bananes.] Plus haut sur la rivière, vers l'établissement des Anglois, les oranges, les limons, les bananes, les figues des Indes, les ananas, les melons d'eau, les ignames ou les *yams*, les patates, les poires sauvages, les prunes blanches, différentes sortes de légumes, & les noix de kola (s) sont dans une extrême abondance. On voit les Négres apporter ces provisions, dans leurs Canots, aux Vaisseaux qui entrent dans la Rade. Ils sont ordinairement cinq ou six, qui rament debout, avec de longues pèles, fort semblables à celles du Cap Lopez.

Productions du Pays.

Ils ont une grande multitude de Coqs & de Poules, de Chévres, de Porcs, & d'autres animaux privés, qu'on achète d'eux pour un peu d'eau-de-vie & quelques couteaux. Les Cantons montagneux sont remplis d'Eléphans, de Lions, de Tigres, de Sangliers, de Cerfs, de Daims, de Chevreuils, de ☞ diverses espèces de Singes, & de monstrueux Serpens. [Quelques-uns, si l'on en doit croire les naturels du Pays, sont assez grands pour avaler un homme entier. Les Négres ont l'usage d'une plante, qui est un reméde souverain contre la morsure de ces Animaux, il y a bien apparence que c'est la même qui a été trouvée depuis peu à la Martinique ; où faute de ce reméde, plusieurs des Habitans étoient morts pour avoir été mordus de quelques Serpens.] Mais les Singes, sur-tout, sont en si grand nombre, que, parcourant le Pays en troupes, ils portent le ravage dans toutes les Plantations. On en distingue particulièrement trois sortes : les uns nommés *Barrys*, d'une taille monstrueuse, qu'on accoûtume dans leur jeunesse à marcher droits, & qui se forment par dégrés à broyer les grains, à puiser de l'eau dans des calebasses, à l'apporter sur leur tête, & à tourner

Singes prodigieux, nommés Barrys.

(r) Barbot, pag. 99. & *suiv.*

(s) Voyez-en la description ci-dessus.

BARBOT. 1678.

tourner la broche pour rôtir les viandes. Ces animaux aiment si passionnément les huîtres, que dans les basses marées, ils s'approchent du rivage entre les Rocs ; & lorsqu'ils voyent les huîtres ouvertes à la chaleur du Soleil, ils mettent dans l'écaille une petite pierre qui l'empêche de se fermer, & l'avalent ainsi facilement. Quelquefois il arrive que la pierre glisse, & que le Singe se trouve pris comme dans une trape. Alors ils n'échapent guères aux Négres, qui les tuent & qui les mangent. Cette chair & celle des Eléphans leur paroissent délicieuses. L'Auteur vit un jour, chez le Capitaine Thomas, un Singe qu'on faisoit bouillir à l'eau. Mais quoique plusieurs Européens l'eussent assûré que la chair en étoit fort bonne, il ne put vaincre assez son dégoût pour en faire l'essai. Il parle de certaines huîtres d'une grosseur si extraordinaire, qu'une seule peut faire le dîner d'un homme. Il ajoûte à la vérité quelles sont fort dures ; & qu'il seroit difficile d'en manger, si on ne les faisoit bouillir & frire ensuite en morceaux.

Leur adresse à prendre des Huîtres.

LES bois sont la retraite d'un nombre infini de Perroquets, de Pigeons ramiers, & d'autres Oiseaux. Mais l'épaisseur des arbres ne permet guéres qu'on les puisse tirer. La Mer & les Rivières fournissent les mêmes espèces de poisson que celles du Cap-Verd, sans parler de plusieurs autres qui sont inconnues aux Européens, & dont on voit la figure dans nos Planches. C'est une grande ressource pour les Matelots de l'Europe, lorsqu'ils sont bien fournis de filets ou de lignes ; car les Négres, trop paresseux pour se fabriquer ces instrumens, ne prennent guères d'autres poissons que ceux que la Mer laisse entre les Rocs.

Oiseaux des bois.

L'AUTEUR vit quelques Esclaves du Capitaine Thomas, qui, à l'aide de quelques vieux morceaux d'étofe, prenoient entre les Rocs, sur la surface de l'eau, une quantité incroyable de petits poissons, dont le plus gros ne l'étoit pas plus qu'un tuyau de plume. Ils les font bouillir dans un grand pot de terre, jusqu'à les réduire en colle, & ce mêts leur paroît excellent.

Pêche des Négres.

TOUT le Pays est si couvert de gros arbres, qu'on peut lui donner le nom de forêt continuelle. Les plus communs sont le Palmier dans les plaines, & une espèce de Latanier (t) sur les montagnes. Le rivage de la Mer & les Rivières sont bordés de *Mangles* ou de *Paletuniers*, dans une infinité d'endroits. En général le bois du Pays est assez propre à la construction des Vaisseaux ; mais il est massif & pesant (v).

Bois de construction.

LES Habitans de Sierra-Léona ne sont pas d'un noir si brillant que ceux du Cap-Verd, & n'ont pas le nez si plat. Ils ornent leurs oreilles de quantité de bijoux, qu'ils appellent *Mazubos*. L'usage commun, parmi eux, est de se faire, sur les joues, [aux oreilles,] & sur le nez, plusieurs petites marques avec un fer chaud. Leurs doigts sont chargés de bagues d'Or, & leurs bras de bracelets. Les deux séxes vont nuds jusqu'à l'âge d'environ quinze ans, qu'ils commencent à couvrir leur nudité avec un morceau d'étofe ou d'écorce d'arbre. Quelques-uns ne portent néanmoins qu'une ceinture de cuir fort étroite, à laquelle ils attachent leur couteau. Les personnes riches ou de qualité portent une petite robe de calico rayé, comme les Mores.

Habits & couleur des Négres de Sierra-Léona.

COMME ils sont tous naturellement malins & turbulens, ils ne peuvent vivre

(t) *Angl.* de Laurier. R. d. E.

(v) Barbot, pag. 101. & *suiv.*

vre entr'eux sans querelle. Les Européens, qui ne sont pas plus à couvert de leurs insultes, ne trouvent pas de vengeance plus sûre que de brûler leurs hutes & de ruiner leurs Plantations. D'un autre côté les Négres de Sierra-Léona sont sobres, & boivent peu d'eau-de-vie, dans la seule crainte de l'Yvresse. Ils ont plus de sentiment & d'intelligence que les Négres des autres parties de la Guinée, sur-tout les Capez, qui apprennent même facilement tout ce qu'on leur montre. Ils étoient autrefois lascifs & efféminés; mais leurs guerres continuelles, avec les Kombas, les ont rendus plus courageux [& plus chastes.]

BARBOT. 1678.

Leur humeur.

CHAQUE habitation est pourvûe d'une salle ou d'une maison publique, où toutes les personnes mariées envoyent leurs filles, après un certain âge pour y apprendre à danser, à chanter, & d'autres éxercices, sous la conduite d'un Vieillard des plus nobles du Pays. Lorsqu'elles ont passé un an dans cette école, il les méne à la grande place de la Ville ou du Village. Elles y dansent, elles chantent, elles donnent aux yeux de tous les habitans des témoignages de leurs progrès. S'il se trouve quelque jeune homme à marier, c'est alors qu'il fait choix de celle qu'il aime le mieux, sans aucun égard pour la naissance ou la fortune. Un Amant n'a pas plûtôt déclaré ses intentions, qu'il passe pour marié, à la seule condition qu'il soit en état de faire quelques présens aux parens de la fille & à son vieux précepteur (x).

Instruction des Filles.

LA plûpart des Négres qui habitent les environs de la Baye parlent la langue Portugaise, ou du moins la langue qu'on appelle dans toutes ces Régions *Lingua Franca*. Quelques-uns entendent un peu le Hollandois & l'Anglois. Mais leur langage commun est le dialecte de Bulm, qui paroît fort désagréable aux Etrangers, & dont il seroit fort difficile de donner quelque notion (y).

Langue du Pays.

ON fait dans le Pays des nattes fort curieuses, de joncs, de ronces & d'autres arbrisseaux. On les teint de diverses couleurs, qui sont fort estimées des Européens. C'est sur ces nattes que les Négres prennent leur repos pendant la nuit. Il est impossible aujourd'hui d'approfondir s'ils en ont appris l'art des Portugais, ou si les Portugais le tiennent d'eux.

Nattes estimées.

LA Rivière de Sierra-Léona est fréquentée depuis long-tems par les Européens, mais principalement par les Anglois & les François, soit pour le Commerce ou les rafraîchissemens, dans leurs navigations à la Côte d'Or & au Royaume de Fida ou Juda. Les marchandises qu'ils y achètent sont des dents d'Eléphans, des Esclaves, du bois de sandal, une petite quantité d'Or, beaucoup de cire, quelques perles, du cristal, de l'ambre-gris, du (z) poivre long, &c. Les dents d'Eléphans de Sierra-Léona passent pour les meilleures de toute la Guinée. Elles sont d'une grosseur & d'une blancheur extraordinaire. L'Auteur en a vû qui pesoient cent livres, & qui ne se vendoient que la valeur de cent sous de France, en petites merceries fort méprisables. Mais les Portugais s'efforcent de ruiner ce Commerce, [& les Anglois celui des Esclaves, qu'ils sont forcés d'aller chercher présentement bien avant dans les terres.] L'Or qui se trouve dans le Pays vient des Mandingos,

Commerce de Sierra-Léona.

(x) Barbot, pag. 100.
(y) *Ibid.* pag. 103.
(z) Smith prétend que le principal Commerce de ce Pays est l'yvoire, les Esclaves & le bois de campêche.

BARBOT. 1678.

dingos, qui l'apportent des Régions qu'arrose le Niger, ou des parties méridionales de la Guinée par la Rivière de Mitomba. Les Européens donnent en échange, de l'eau-de-vie, du *Rum*, des barres de fer, des calicos blancs, des toiles de Silésie, des chaudrons de cuivre, des pots de terre, des boutons de verre, des anneaux & des bracelets de cuivre, des coliers de verre de diverses couleurs, des médailles de cuivre, des pendans-d'oreilles de plusieurs formes & de différentes matières, des couteaux de Hollande, qui s'appellent *Bosmans*, des serpes & des haches; de grosses dentelles, des brins de cristal, des toiles peintes en rouge, qui se nomment *Chintz*; de l'huile d'olive, des armes à feu, des bales & de la poudre à tirer; de vieux draps de lit; du papier, des bonnets rouges, des chemises d'homme, toutes sortes de perles contrefaites, du coton rouge; de petites bandes d'étofes de soie, ou de petit-point, de la largeur d'une demi-aune, pour servir de ceinture aux femmes (*a*).

Singularités de gouvernement & de Religion.

LES Peuples de Sierra-Léona ont quelques points de Gouvernement & de Religion qui leur sont propres. Les Capez & les Kombas ont chacun leur Gouverneur ou leur Viceroi, qui administre la Justice suivant leurs loix. Ils tiennent leurs Cours & leurs autres Assemblées dans un *Funkos*, espéce de Galerie, qui environne leur demeure. Là le Gouverneur est assis sur une sorte de trône, qui s'élève un peu au-dessus de la terre & qui est couvert de belles nattes. Ses *Saltatesquis*, ou ses Conseillers, prennent séance près de lui sur des bancs. Les Parties sont introduites dans l'Assemblée avec leurs Avocats. Après l'exposition de la cause, le Gouverneur prend les opinions des Saltatesquis, dont le Corps est formé des plus habiles gens de la Nation, & prononce, à la pluralité des voix, une sentence qui est éxécutée sur le champ devant lui. Les moindres crimes sont punis du bannissement.

Manière dont les Avocats plaident.

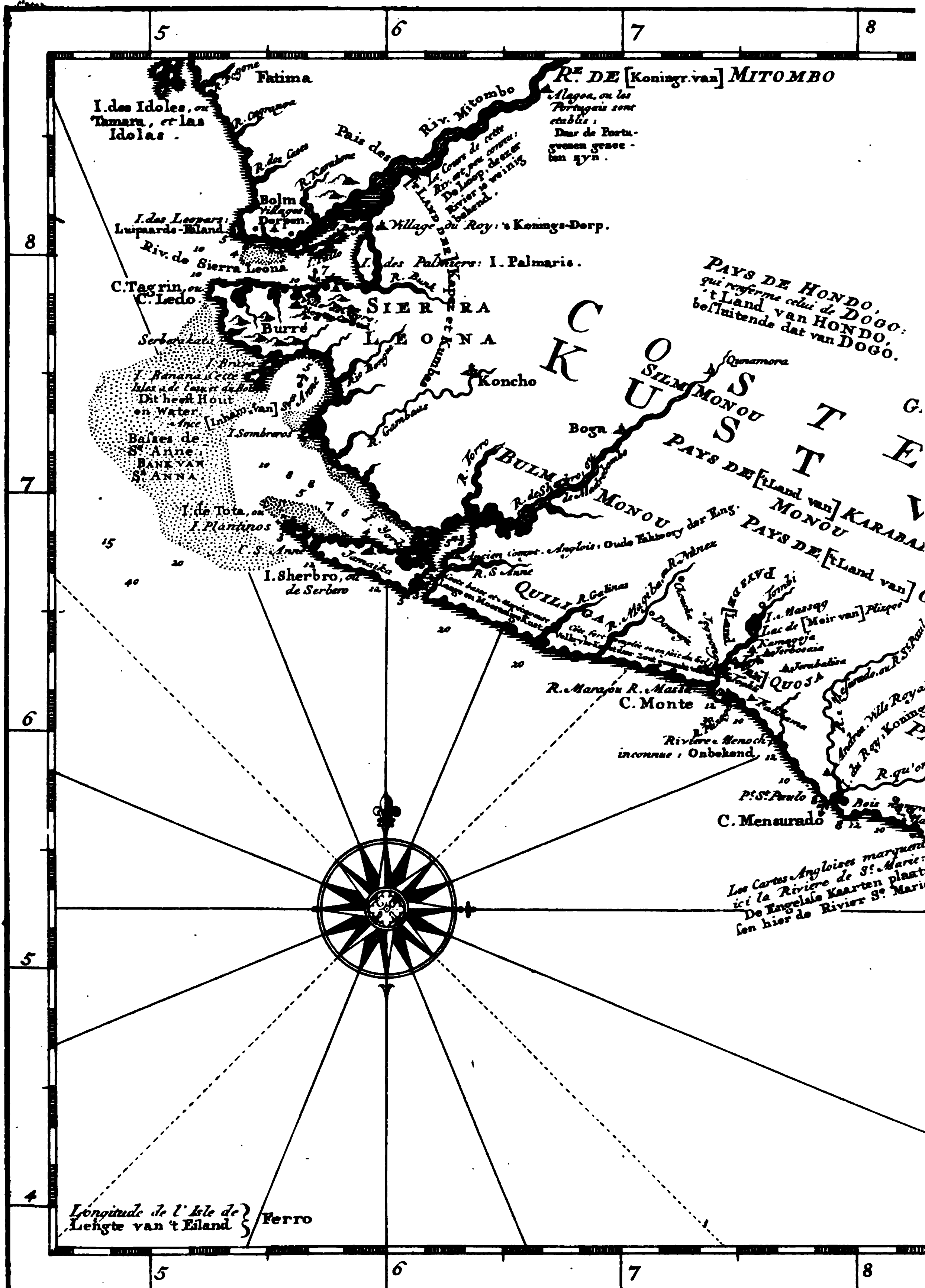
LES Avocats, qui portent le nom de Troëns, ont un habillement fort singulier. Ils portent un masque sur le visage & des cliquettes (*b*) aux mains; des sonnettes aux jambes; & sur le corps, une sorte de casaque ornée de diverses plumes d'oiseaux, ce qui leur donne l'air d'autant de boufons plûtôt que de Jurisconsultes.

Election des Juges nommés Saltatesquis.

LES cérémonies qui accompagnent l'élection des Saltatesquis ne sont pas moins ridicules. Le Sujet désigné s'assied dans une chaire de bois, ornée à la manière du Pays. Alors le Gouverneur le frappe plusieurs fois au visage, de la fressure sanglante d'un Bouc, qu'on a tué dans cette seule vûe. Ensuite il lui frotte tout le corps de la même piéce; & lui couvrant la tête d'un bonnet rouge, il prononce le mot de Saltatesquis. Après cette incommode formalité, le Candidat est porté trois fois, dans sa chaise autour du Funkos; & pendant trois jours, il donne une fête à toute l'Habitation. Elle est accompagnée de danses, de feux & de plusieurs salves de mousqueterie. Enfin, l'on immole un Bœuf, qu'on met en piéces pour les distribuer à l'Assemblée (*c*).

LA dignité Royale étoit héréditaire dans le Pays des Capez avant qu'ils fussent subjugués par les *Quoias*. C'étoit le plus jeune des fils du Roi qui devoit lui succéder. Si la ligne manquoit, le plus proche parent de la famille royale étoit

(*a*) Barbot, pag. 100. & 102.
(*b*) *Angl.* des Castagnettes. R. d. E.
(*c*) *Ibid.* pag. 103.



GEDEELTE der KUST, van GUINÉE, van de Riviere v
op de Dagh-registers en de Aanmerkingen der Zee-Lieden.

PARTIE DE LA COSTE DE GUINEE

Depuis la Riviere de Sierra Leona
Jusquau Cap das Palmas

Dressée sur les Journaux et les Remarques des Navigateurs, Par N. Bellin Ingenieur de la Marine. 1746.

Echelle de Lieues Marines de France:
Schaal van ZEE-MYLEN, 20 in eenen Graad.
5 10 15 20 25 30 35 40 L.

Nota
l'Interieur du Pays et le Cours des Rivieres ne sont pas connus:
't Binnenste des Lands en den Loop der Rivieren, zyn niet bekend.
De Naamen, hierin uitgaande op OU, eindigen by ons in OE.

9 10 11
8 7 6 5 4

Quojas Konde
Quojas
GALAS
KARABADOE
D E V A N G U I N E E
G U I N É E
ROYAUME DE [Koningr] MONOU
Konings-Stad.
Eiland.
Land van
GALWEI
PAYS DE ['t Land van] JEBBE MONOU
FOLJAS, ou KAROU MONOU
Riviere welke men 18 of 20 M. opvaart.
18 ou 20 L.
Mont [Berg] St. Paulo
[Bosch genoemd] de St. Maria
R. d'Alvaredo
R. Nord
R. Tabo, ou Rio Cors
Dans l'Isle a l'Embouchure etoit le Petit Dieppe.
In 't Eilandje, aan den Mond, was Klyn Dieppe.
Canea
R. St. Pedro
R. St. Juan
R. Barsay
Village du Roy: 's Konings-Dorp
Grand [Groot] Sestos
Petit [Klyn] Sestos
Pt. Baixos Sestos
COSTE DE MALAGUETTE OU DU POIVRE
PAYS DE [Land van] MONOU
QUABO
DE GREIN-KUST
R. Sino, qui vient de fort loin; Die van verre komt
Sabrebou
Sestro Krou
Nappe
Nifo
Drewin
R. Das Escravos
Grand Sestre ou le Grand Paris: Gr. Sestro, of Gr. Parys
Petit Sestre ou Petit Paris: Klyn Sestro, of Klyn Parys
Les 3 Montagnes: De 3 Bergen
Gojava
Rio Junko, ou R. del Punto
R. Sestos, ou Sextos
C. dos Baxos
I. Palma
I. Cagados
Rocher: Witte Klip
Formosa
Rocher: Rotz
Rotz
R. St. Clement
C. das Palmas, ou C. de Palme
Roches, Rotzen

...re van SIERRA LEONA tot aan KAAP, DAS PALMAS: *geschikt,*
...en. *Door* N. BELLIN, *Ingenieur van de* Fransse-Marine 1746.

BARBOT. 1678.

étoit appellé à la Succession, mais avec des formalités fort singulières. Quantité de personnes se rendoient d'abord à sa maison, pour le visiter dans sa qualité ordinaire. On le lioit ensuite; & dans cet état il étoit conduit au Palais du feu Roi, parmi des flots de Peuple, qui le railloient en chemin, & qui avoient droit même de le maltraiter à coups de verges. A son arrivée, il étoit revêtu des ornemens Royaux, & mené au Funkos, où les Saltatesquis & les premiers Seigneurs du Pays l'attendoient. Le plus ancien Conseiller faisoit alors une harangue au Peuple, pour lui représenter la nécessité de créer un nouveau Roi. Il y joignoit l'éloge de celui que le rang de la nature appelloit au trône; après quoi il mettoit une hache entre les mains du Prince, pour lui faire entendre qu'un bon Roi doit être ennemi du crime & le punir. Le Roi étoit proclamé aussi-tôt avec des applaudissemens unanimes, & l'Assemblée lui rendoit hommage comme à son Souverain.

LES Rois morts sont enterrés sur les grands chemins qui conduisent à la Ville capitale. Ils alléguent en faveur de cet usage, que ceux qui ont vêcu dans une condition si supérieure au commun des hommes, doivent en être séparés après leur mort.

Enterremens.

LES cérémonies funébres ressemblent beaucoup à celles de tous les autres Pays au long de la Côte. On enterre avec le mort ce qu'il a possédé de plus précieux, & l'on éléve un petit toît au-dessus de la fosse. Quelques-uns se contentent de la couvrir d'une piéce d'étofe. Le corps est porté à la sépulture par un cortége d'amis, plus ou moins nombreux, suivant la différence du rang ou des qualités personnelles. Des Pleureurs gagés font retentir leurs cris, à proportion du payement qu'ils espèrent.

Conversion du Roi Fatima.

APRÈS la conversion du Roi *Fatima*, que le Père Bareira, Missionnaire Jésuite, avoit batisé en 1607, quantité de Négres s'étoient soûmis aux lumières de la Religion Chrétienne. Mais dans la suite, ils sont retombés dans les ténébres de l'Idolâtrie.

DANS le Pays de Sierra-Léona, comme dans la plûpart des autres Régions de l'Afrique, les Négres portent aux bras, aux coudes, à la poitrine & aux jambes, des Grisgris (*d*), & de petites figures auxquelles ils rendent fort soigneusement leur culte. Chaque fois qu'ils mangent ou qu'ils boivent, ils mettent ☞ à part une petite portion de leurs alimens pour ces Idoles. [Persuadés que les Grisgris ont une autorité particulière sur les eaux,] ils ne se hasardent jamais dans leurs canots, sur la Mer ou sur les Rivières, sans être munis d'un si puissant préservatif; & comme ils n'attribuent le succès de leur voyage qu'à sa vertu, ils ne manquent pas, au retour, de faire éclater leur reconnoissance par un redoublement de respect & de zèle.

Idoles nommées Fetiches.

BARBOT vit un jour, dans un bois qui est entre la Fontaine & le Village voisin, un *Grisgris Fetiche*, ou une Idole de terre, qui représentoit une tête d'homme sur un piedestal. Elle étoit couverte d'un petit toît, pour la garantir des injures de l'air. On assûra l'Auteur que dans les Cantons de Bulm & de Timna, il se trouve un grand nombre de ces Idoles sur les grands chemins, & près des maisons, pour honorer la mémoire des morts; &

☞ (*d*) d'autres prononcent *grigri*; ce qui approche davantage du *Gregory* de *Jobson*.

BARBOT. 1678.

& que dans le culte que les Négres leur rendent, on leur entend souvent prononcer les noms d'Abraham, d'Isaac & de Jacob (e).

L'Auteur n'apprit jamais qu'il y eut aucun Mahométan dans le Pays de Sierra-Léona. Les Négres de cette Religion, dit-il, habitent plus loin, vers le Niger. Cependant il ajoûte que suivant le témoignage d'un Auteur moderne, tous les Peuples de *Bulm*, de *Timna* & de *Silm*, aussi-bien que ceux de *Kondo*, de *Quoia*, de *Folia*, de *Gala* & de *Monau*, vers le Sud, sont circoncis à la manière des Mahométans. [Malgré la superstition des Grisgris & des Fétiches,] ils ne reconnoissent qu'un Dieu, Créateur de l'Univers, auquel ils donnent le nom de Kanu. Ils croyent un état futur, & ne rendent de véritables adorations qu'à l'Etre tout-puissant, qui est capable de les récompenser ou de les punir (f).

(e) Cette circonstance, & quelques autres, paroissent prises de Villault.

(f) Barbot, pag. 103. & *suiv.* [Un Lecteur capable de réfléxion, sentira fort bien ici que les remarques de Barbot sur la Religion sont extrémement superficielles, & la plûpart hazardées sur de foibles lumières.]

§. IV.

Sierra-Léona, par Atkins.

ATKINS. 1721.

Marque pour reconnoître le Cap de Sierre-Léona.

Le Cap de Sierra-Léona est connu par un seul arbre, qui surpasse tous les autres en hauteur, & par la haute terre qui se présente par derrière. En entrant dans la Rivière, le Vaisseau d'Atkins [prenant à la droite] jetta l'ancre dans la troisième Baye, où l'eau & le bois se trouvent sans peine. Les marées y sont aussi régulières que dans le Canal qui sépare l'Angleterre du Continent.

Vie de quelques Marchands Anglois.

Ce mouillage est cinq lieuës au-dessous de l'Isle de *Bense* ou de *Brent*, Etablissement des Anglois dans la Rivière de Sierra-Léona. Le Chef du Comptoir étoit M. Plunket. Mais il y avoit sur la rive [droite] un autre Etablissement Anglois (a) de Marchands particuliers, au nombre de trente ou quarante, gens qui éxerçoient le Commerce avec si peu de contrainte, que s'il ne leur réussissoit point par des voies honnêtes, ils avoient recours sans scrupule à celle du vol; moins cependant pour s'enrichir, que pour se mettre en état de se réjouir & de traiter leurs amis: de sorte que tous leurs profits n'étoient employés qu'à se procurer du vin, des liqueurs, & tout ce qui sert à la bonne-chère & à la joie, par le moyen des Vaisseaux de Bristol, qui fréquentoient cette Côte en [plus] grand nombre [que les autres.] Jean (b) *Loadstone*, surnommé communément le *vieux Craqueur*, passoit pour le plus riche de cette troupe. Ils entretenoient tous à leur service des Gromettes, ou des valets Négres, qu'ils louoient sur la Rivière de *Scherbro*, à deux *Acys* ou deux barres par mois. Les femmes étoient chargées des soins domestiques, & joignoient

(a) C'étoit peut-être dans la Baye des Pyrates, que Smith place la première après le Cap, dans sa Carte de Sierra-Léona.

(b) Jobson, dans son Histoire des Pyrates, parle de ce Loadstone; il dit que c'étoit un vieux Boucanier, & qu'en 1720, il avoit une bonne maison, avec deux ou trois piéces de canon devant sa porte.

joignoient la prostitution aux services qu'elles rendoient à leurs Maîtres. La fonction des valets Négres étoit d'aller sur des Canots & des Periaques, au long de la Côte & des Rivières, pour y éxercer le Commerce avec du corail, des vases de cuivre & d'étain, des armes, des liqueurs fortes, qui leur valoient dans la Rivière de Nugnez, des Esclaves & de l'Yvoire, ou du bois de *Cam* dans celle de Scherbro. La plus grosse quantité qu'on puisse tirer de ce bois, est la charge d'une Chaloupe ou deux dans le cours d'une année. Ce n'est pas même sans difficulté, parce qu'on est obligé de remonter fort loin dans la Rivière, qui est étroite & bordée de Mangles; ce qui rend l'air fort mal-sain.

Atkins. 1721.

L'Yvoire qui se vend ici est ou d'Eléphant ou de Cheval-Marin, dents grandes & petites; les premières à quarante acys par quintal, les autres pour la moitié moins. Les Esclaves demeurent dans les chaînes, sous l'inspection des Gromettes, jusqu'à l'occasion de les mettre en vente. Leur prix, quand ils sont de bonne constitution, est ordinairement de quinze livres sterling. On les place dans des loges grillées, non-seulement pour la commodité de l'air & pour leur santé, mais encore pour faciliter à ceux qui les achetent le moyen de les mieux observer. L'Auteur remarqua que la plûpart avoient le visage fort abatu. Un jour, éxaminant ceux de Loadstone, il en découvrit un d'une haute taille, qui lui parut hardi, fier & vigoureux. Ce misérable sembloit regarder ses compagnons avec dédain, lorsqu'il les voyoit prompts & faciles à se laisser visiter. Il ne tournoit pas les yeux sur les Marchands; & si son Maître lui commandoit de se lever, ou d'étendre la jambe, il n'obéissoit pas tout-d'un-coup ni sans regret. Loadstone indigné de cette fierté, le maltraitoit sans ménagement à grands coups de fouet, [qui faisoient de cruelles impressions sur un corps nud;] & l'auroit tué s'il n'eut fait attention que le dommage retomberoit sur lui-même. Le Négre supportoit toutes ces insultes avec une fermeté surprenante. Il ne lui échapoit pas un cri. On lui voyoit seulement couler une larme ou deux au long des joues; encore s'efforçoit-il de les cacher, comme s'il eût rougi de sa propre foiblesse. Quelques Marchands, à qui ce spectacle donna la curiosité de le connoître, demandèrent à Loadstone d'où cet Esclave lui étoit venu. Il leur dit que c'étoit un Chef de quelques Villages, qui s'étoient opposés au Commerce des Anglois sur la Rivière Nugnez; qu'il se nommoit Capitaine *Tomba*, & qu'il avoit tué plusieurs Négres de leurs amis, brûlé leurs cabanes & donné des marques d'une hardiesse extraordinaire; que ceux qu'il avoit traités si mal, avoient aidé les Anglois à le surprendre pendant la nuit, & l'avoient amené prisonnier depuis un mois; mais qu'avant de tomber entre leurs mains, il en avoit tué deux de la sienne (*c*).

Misérable état des Esclaves.

Esclave distingué.

Comment il étoit tombé dans l'Esclavage.

La Rivière de Sierra-Léona a beaucoup de largeur dans cet endroit; mais dix ou douze milles plus haut, elle se rétrécit jusqu'à n'être pas plus large que la [moitié de la] Tamise à Londres, & ses deux rives sont bordées de Mangles. Ces arbres, ou plûtôt ces arbrisseaux, croissent abondamment dans les climats chauds, au long des basses terres qui bordent les Rivières. Les branches se courbent jusqu'à terre; il y descend assez de séve pour leur faire pousser une seconde racine, qui produit d'autres arbres; & ceux-ci continuant

Hayes impénétrables.

(*c*) Atkins, Voyage en Guinée, &c. pag. 39. *& suiv.*

ATKINS. 1721.

nuant d'en produire de même, ils forment des hayes si épaisses, que toute la force humaine n'y peut quelquefois pénétrer. Les *Manateas*, qui sont les Vaches de la Mer, les Crocodiles, & d'autres monstres [qui infestent cette Rivière] y trouvent des retraites & les rendent encore plus inaccessibles.

Manatée ou Vache Marine.

LA Manatée a dix ou douze pieds de long, & la moitié moins dans sa grosseur. Ses dents sont au fond de sa gueule; qui est semblable d'ailleurs à celle des Vaches de terre, aussi-bien que son muzeau & sa tête, avec cette différence qu'elle a les yeux fort petits, & qu'à peine un poinçon pourroit entrer dans ses oreilles. Fort près des oreilles, elle a deux larges nageoires, de seize ou dix-huit pouces de longueur, qui se divisent à l'extrémité. Sa queuë est fort large. La pellicule supérieure est grenée, avec l'apparence & la douceur du velours; mais sa peau même est épaisse d'un doigt. Aux Indes Occidentales, on en fait des fouets pour châtier les Esclaves. Une Vache Marine pése cinq ou six cens livres. Sa chair est ferme, & blanche comme celle du Veau. Elle n'a pas le goût fade & aqueux du poisson. Il n'y a pas de manière de la préparer qui n'en fasse un fort bon mêts.

Comment les Négres la prennent.

La méthode des Négres, [pour la tuer, est à peu près celle qu'on employe pour la pêche de la Baleine.] Ils s'avancent doucement [dans leurs Canots] vers la Manatée, parce que la petitesse de ses oreilles n'empêche pas qu'elle n'ait l'ouie fort subtile. Lorsqu'ils sont assez près, ils lui lancent un harpon de fer au bout d'un manche de bois fort long, & la laissent aller sans autre obstacle à sa fuite. Elle se retire aussi-tôt vers les Mangles. Le manche du harpon, qui se fait voir souvent au-dessus de l'eau, leur sert de guide pour la suivre; & si elle reparoît sans être trop affoiblie, ils continuent de lui lancer d'autres dards. Enfin lorsque ses forces s'épuisent, & qu'elle cesse de s'agiter, ils ne manquent pas de moyens pour l'attirer sur le rivage.

Description de l'Alligator.

ATKINS prétend que les Alligators, dont la même Rivière est remplie, ressemblent entièrement aux Crocodiles du Nil (*d*), & sont en effet de la même espèce. Leur forme différe peu de celle du Lézard, mais ils pésent jusqu'à deux cens livres. L'écaille qui les couvre est si dure, qu'elle est à l'épreuve de la bale, si le coup n'est tiré de fort près. Ils ont les gencives fort longues, armées de dents tranchantes; quatre nageoires semblables à des mains, deux grandes & deux petites; la queuë épaisse & d'une grosseur continue. Ils vivent si long-tems hors de l'eau, qu'ils se vendent vivans dans les Indes Occidentales. Quoique le moindre bruit les éveille, ils s'effrayent si peu, qu'ils ne prennent pas tout-d'un-coup la fuite. Les Barques qui descendent la Rivière en sont quelquefois fort proche, avant qu'on leur voye quitter les gîtes qu'ils se font dans la vase, où ils se chauffent au Soleil. Lorsqu'ils flotent sur l'eau, ils paroissent si tranquilles qu'on les prendroit pour une piéce de bois, jusqu'à ce que les petits poissons qui se rassemblent autour d'eux semblent les exciter à fondre sur leur proye. Un Matelot Anglois, qui avoit la tête échauffée de liqueurs, entreprit de passer à guë l'extrémité de la Pointe de Tagrim, pour s'épargner la peine d'en faire le tour dans son Canot. Il fut saisi en chemin par un Alligator; mais ne manquant point de courage, (*e*) il perça l'animal d'un coup d'épée. Le combat n'en fut pas moins vif,

Hardiesse de ce Monstre.

(*d*) On en verra la différence réelle dans les deux Figures, suivant des observations.

(*e*) *Angl.* il l'empoigna par la gorge. Cependant, l'Animal s'étant débarrassé, le combat R. d. E.

vif, & recommença deux ou trois fois, jusqu'à l'arrivée du Canot, d'où l'Anglois reçut du secours. Mais il avoit les bras, les épaules, les fesses & les cuisses cruellement déchirées; & quoique ses blessures ne fussent pas mortelles, on ne douta pas que si le monstre avoit été moins jeune, il n'eut péri dans cette avanture. Atkins. 1721.

Les Requins n'infestent pas moins l'embouchure de la Rivière, & passent avec raison pour les plus hardis & les plus terribles de tous les monstres marins. [Il ne quittent point l'appât qu'ils ne soient pris à l'hameçon.] L'Equipage d'un Vaisseau de guerre nommé l'*Hirondelle*, en prit trois dans l'espace d'une [demi]-heure. Ils avoient tous trois huit ou dix pieds de long, & l'on en tira quarante pintes d'huile. Ils ont quatre ou cinq rangs de dents fort tranchantes [courtes] & dentelées en forme de scie. La largeur de leur gozier est de quatorze ou quinze pouces. Ils avoient encore dans le ventre des os de Bœuf & d'autres restes d'alimens qu'on avoit jettés du Vaisseau pendant le jour. On prétend qu'ils se tournent sur le dos pour recevoir leur proye. Les Matelots Anglois en firent cuire la chair & la mangèrent, quoiqu'ils la trouvassent extrémement forte; défaut commun de tous les animaux carnaciers. Requins, autres monstres.

Ces Requins sont ordinairement accompagnés de deux, trois, ou d'un plus grand nombre de petits poissons, d'assez belle couleur, & de la grosseur d'un Hareng, auxquels on a donné le nom de Pilotes. Ils s'approchent familièrement du monstre, [entrent dans sa mulette & en sortent; s'attachent à son dos;] & l'on suppose que servant [comme le Jakhals au Lion] à lui faire trouver sa proye, & à l'avertir des dangers qui le menacent, ils en reçoivent pour récompense des alimens & de la protection. Poissons qui les accompagnent.

L'Auteur rapporte deux exemples de la hardiesse & de la voracité de ce poisson. Une grande Barque étant à remonter la Rivière [de Gambra], le bruit des Matelots & d'une multitude de Rameurs, n'empêcha point un Requin de s'approcher, de se saisir d'une rame & de la briser en deux, d'un seul coup de dents. Sur la Côte de *Fida*, ou *Juda*, qui est fort dangereuse, un Canot qui s'efforçoit d'aborder au rivage avec quelques marchandises d'un Vaisseau voisin, fut renversé par les vagues. Les Matelots cherchant à se sauver à la nage, il y en eut un qui fut saisi par un Requin. L'homme & le monstre furent jettés sur le rivage. Mais la violence même du flot qui les avoit poussés ne fit pas quitter prise au Requin. Il ne la perdit pas plus tandis qu'il fut à sec sur le sable, jusqu'à ce qu'un autre flot l'ayant remis en Mer, il disparut avec sa proye. Enfin ce monstre vorace avalle sans distinction tout ce qu'on jette à la Mer. L'Auteur en a vû plusieurs fois se saisir d'un cadavre à l'instant qu'on le précipitoit, le mettre en piéces, & dévorer jusqu'au filet dans lequel on enveloppe les morts, sans le lâcher une seule fois, quoiqu'on y attache toûjours un boulet ou quelque gros morceau de lest pour le faire aller à fond. Voracité du Requin.

On trouve dans la Baye de cette Rivière une grande variété d'excellent poisson, qui supplée à la rareté des autres viandes, tels que la Tortue, le Mulet, la Skate, le Dix-livres, la Vieille, le Cavallo, le Barricado, le Sueeur, le Chat, les Huîtres, la Brème, la Torpéde, &c. Les gens de l'Equipage en prenoient tous les jours [avec leur Séne] une quantité surprenante; & n'ayant besoin que de deux ou trois heures pour cette pêche, un tra- Poissons divers.

ATKINS. 1721.

vail si court fournissoit chaque matin une provision fraîche au Vaisseau.

Le Dix-livres. La Vieille. Le Cavallo.

Le *Dix-livres* ressemble beaucoup au Mulet, mais sa chair est remplie de petits os comme l'Alose. La *Vieille* est un poisson plat, couvert d'écailles, épais de la moitié de sa longueur, auquel on a donné le nom de Vieille parce qu'on croit lui trouver, dit l'Auteur, quelque ressemblance avec la figure d'un vieille Religieuse. Le *Cavallo* a la couleur brillante & comme argentée. Il est armé de chaque côté, dans la moitié de sa longueur, d'un rang de pointes fort aigues. Le *Barricado* est un poisson d'excellent goût, long d'un pied & demi, mais qui passe pour mal-sain lorsqu'il a le palais noir.

Le Suceur.

Le *Suceur* tient un peu du Chien-Marin. Il a sous le ventre un ovale plat de trois pouces & demi de largeur, qui est grenetté comme [une rape à] muscade, & par lequel il s'attache si fort, que ce n'est pas sans difficulté qu'on l'arrache du tillac. On prétend qu'il poursuit le Requin, qu'il s'attache à lui, & que le suçant il en tire sa nourriture.

Le Chat.

Le *Chat* tire son nom de quelques poils, qui lui sortent des deux côtés de la machoire inférieure, avec l'apparence de deux moustaches (*f*).

Huîtres singulières.

Les Huîtres (*g*) sont ici d'une nature extraordinaire. Elles s'attachent en pelotons, jusqu'au nombre de trente ou quarante, aux Rochers & aux branches d'arbres; mais elles sont fort petites & de mauvais goût.

Epaisseur des bois.

Le Pays de Sierra-Léona est si couvert de bois, qu'on ne sçauroit pénétrer vingt pas sur le rivage, excepté du côté de la Fontaine où les Bâtimens prennent leur eau. Cependant les Négres ont des sentiers qui les conduisent à leurs Lugans ou leurs Plantations. Quoique ces champs, semés de millet, de ris & de mayz, ne soient pas à plus d'un mille ou deux de leur Ville, ils servent de promenade ordinaire aux bêtes féroces. L'Auteur apperçut de tous côtés leurs excrémens.

Lugans & Lollas.

Les Négres mettent de la différence entre les *Lugans* & les *Lollas*. Les premiers sont des champs ouverts & fort bien cultivés; mais les Lollas, quoiqu'ouverts comme les Lugans, demeurent sans culture & ne servent d'habitation qu'à une sorte de fourmi blanchâtre, qui est armée d'un aiguillon, & qui dévore les étofes. Elle est plus petite que l'espèce ordinaire, & les petites loges qu'elle se fabrique avec beaucoup d'industrie, n'ont pas plus d'un pied & demi de hauteur.

Arbres qui croissent sur les Rocs.

Les Côtes [comme celles de Suéde] sont des Rocs continuels, qui sans être couverts de terre, produisent de grands arbres dont les racines s'étendent sur la surface. Le Palmier, le Cocotier & le Cotonier sont les principaux (*h*).

Différens fruits.

Entre les autres végétaux qui servent d'alimens aux Négres, on trouve en abondance [du ris,] des yams ou des ignames, des plantains, des pommes de pin, des oranges, des limons, des papas, des dattes & diverses sortes de racines [& de groseilles.] La pomme de pin, qui est leur principal fruit, croît sur un arbre qui n'est pas si haut que le *Pæony*, mais qui est de la même grosseur. Elle est d'un verd & d'un jaune admirable, aussi ferme & aussi juteuse que le melon. On la mange avec du vin & du sucre. Quelques Anglois, d'une imagination forte, croyent y trouver les goûts de toutes sortes de fruits; mais

(*f*) Voyez la Figure.

(*g*) On en verra ci-dessous la description dans l'Histoire Naturelle, avec celle de la Torpéde.

(*h*) Atkins renvoye pour la description de ces arbres au premier Volume de l'Histoire des Pyrates, pag. 196.

mais l'Auteur n'y a jamais remarqué qu'une ſaveur piquante & abſtergente. Les Plantains & les Bananes ſont fort communs à Sierra-Léona (*i*). Les Limoniers y ſont à-peu-près de la groſſeur des Pommiers d'Angleterre, & s'élèvent ſur quantité de racines. Leur feuille eſt ovale. Le fruit eſt petit, mais d'une odeur plus forte que les limons ordinaires. On trouve dans les bois quantité d'Orangers, dont le fruit ſurpaſſe, pour la groſſeur & pour le goût, toutes les oranges que l'Auteur avoit jamais vûes. Le papas eſt de la grandeur d'un melon médiocre, auſſi verd & auſſi rempli de graine; [on l'aſſaiſonne avec du beurre & du ſel, & on le mange avec de la viande.] La hauteur de ſon arbre eſt de vingt ou trente pieds (*k*).

ATKINS. 1721.

Les fruits & les racines ſont les alimens les plus communs des Négres; faveur de la nature, qui ne leur coute ni ſoin ni travail. Ils pourroient la multiplier & la rendre plus parfaite avec un peu de culture; mais la pareſſe les arrête; & le plus riche parmi eux eſt celui qui peut ſe procurer ſa proviſion de ris pendant toute l'année. L'Auteur ne leur vit point d'autres animaux domeſtiques que des Chèvres & de la Volaille, [& beaucoup moins nombreux, qu'ils pourroient l'être avec un peu plus de peine & d'induſtrie.]

Fécondité du ris.

Les Négres ſément leur ris dans les terres baſſes. Il croît de la hauteur du froment; & du ſommet de la tige, il pouſſe de petits épis qui renferment le grain. Sa multiplication eſt ſurprenante. Un boiſſeau en produit quatre-vingt (*l*). Cependant telle eſt l'indolence des Négres, que manquant ſouvent du néceſſaire, ils ſont obligés de recourir à la Rivière de Scherbro.

Taille des hommes & des femmes.

Les hommes du Pays ſont bien-faits & n'ont pas le nez tout-à-fait plat. Mais la plûpart ſont incommodés d'une exomphaloſe, qui vient des mauvais accouchemens, ou de la négligence avec laquelle ils ſont traités dans leur enfance. On les voit ramper du matin au ſoir ſur des nattes, juſqu'à ce qu'ils ayent aſſez de force pour ſe lever d'eux-mêmes; ce qui n'empêche pas qu'ils ne ſoient ordinairement fort droits. L'Auteur aſſûre, [malgré quelques témoignages oppoſés,] que les Négres de Sierra-Léona ne ſont pas circoncis, mais que les Eſclaves qu'on y amène du côté du Nord le ſont preſque tous, apparemment, dit-il, parce qu'ils ſont voiſins (*m*) du Royaume de Maroc. Les femmes ont la taille beaucoup moins belle que les hommes. Elles ont le ventre pendant, & les mammelles ſi longues, qu'elles peuvent allaiter un enfant derrière leurs épaules. Les travaux pénibles dont elles s'occupent continuellement les rendent extrémement robuſtes. Elles cultivent la terre, elles font l'huile de Palmier, les étofes de coton, &c. & lorſqu'elles ont fini cet ouvrage, leurs indolens maris les employent au ſoin de leur chevelure laineuſe, dont ils ſont extrémement curieux, & leur font paſſer deux ou trois heures à cet éxercice (*n*).

Maiſons & meubles.

Leurs Maiſons, [moins mauvaiſes qu'un grand nombe de celles qu'on voit dans la Province d'York,] ſont de petites hutes fort baſſes, compoſées de fourches de bois qu'ils plantent en forme ronde ou quarrée, & qu'ils couvrent d'un toît

(*i*) Voyez ſur ces plantes l'Hiſtoire Naturelle.

(*k*) Voyez Boſman dans ſa Deſcription de la Guinée. pag. 290.

(*l*) *Angl.* un peck produit 40 boiſſeaux. Le peck eſt le quart d'un boiſſeau. R. d. E.

(*m*) Ils en ſont à pluſieurs centaines de milles. Mais la raiſon eſt qu'ils ſont Mahométans.

(*n*) Voyez Atkins dans ſon Voyage de Guinée. pag. 48. & *ſuiv.*

ATKINS. 1721.

toît de chaume. Ils les entretiennent fort propres. Pour meubles, ils ont une natte ou deux, qui leur servent de lit; deux ou trois plats de bois ou de terre, quelques siéges & une [grande] cuillière [de bois,] ouvrages grossiers de leurs propres mains. L'ignorance des arts est une des principales causes de leur oisiveté, il semble qu'ils appréhendent de semer & de planter trop. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude. Ils passent tout le jour à fumer dans leurs longues pipes rouges (o), sans s'embarrasser du lendemain, sur lequel ils ne portent pas même leurs idées.

Description d'une Ville des Négres.

On voit souvent des Villes entières qui se transportent d'un Canton à l'autre, soit par haine pour leurs voisins, soit pour se procurer plus de commodités dans un autre lieu. Il ne leur faut pas beaucoup de tems pour défricher le terrain, [dont ils ont besoin pour bâtir & pour semer.] Le Seigneur Joseph, Chrétien Négre, abandonna ainsi une fort belle Ville, avec tout son Peuple, pour aller s'établir plus haut sur la Rivière. Les hutes dont il sortoit, sans en avoir rien détruit, étoient pour la plûpart orbiculaires, & disposées pour former dans leur centre, une grande place quarrée, sur laquelle donnoient les portes de chaque maison, avec un pavé de coquillage vis-à-vis de chaque porte. La place étoit plantée de Limoniers, de Papas, de Plantains, de Pins, & [remplie dans les intervalles,] d'un grand (p) nombre de ruches d'Abeilles, composées de vieux troncs d'arbres creux, de la longueur de trois pieds, & placées sur deux piliers de bois. On y voyoit aussi plusieurs (q) Croix. Mais ce qu'il y avoit de plus curieux, étoit un grand arbre au milieu de la place, sur lequel on distinguoit plus de cinq-cens nids, d'une espèce de petits oiseaux, qui bâtissent ainsi, autour des Villages, sur l'extrémité des branches, & qui paroissent suspendus comme s'ils en étoient le fruit. On y reconnoît l'instinct de la nature; car dans toute autre situation, les jeunes seroient exposés aux insultes des Singes, des Perroquets, des Ecureuils, & même des Serpens, à qui leur pesanteur ne permet pas d'en approcher (r).

Les hommes & les femmes ne manquent pas chaque jour de s'oindre le corps d'huile de Palmier, ou de Civette; mais cette onction, [qui n'est pas sans quelque mélange,] jette une odeur forte & désagréable.

Civettes.

La Civette est à peu-près de la grosseur du Chat. Elle vient des environs de Scherbro. Sa tête ressemble à celle du Renard. C'est le mâle seul qui fournit le parfum du même nom. On lui en tire chaque jour avec une plume, trois ou quatre grains, d'une petite bourse qu'il a près de l'*intestinum rectum*.

Palavers ou Assemblée de Justice.

Les Cours de Judicature, ou les Assemblées qui se forment pour l'administration de la Justice, se nomment Palavers. Elles sont composées des Principaux & des plus vieux Négres de la Nation, qui se placent en cercle sous une loge, pour régler les différens qui naissent entre les Sujets, ou avec les Comptoirs Européens. [Pour l'ordinaire il ne s'y agit que d'affaires de Commerce.] Les Conseillers se saluent à leur rencontre, en courbant

(o) *Angl.* pipes de roseau. R. d. E.

(p) *Angl.* d'un petit nombre. R. d. E.

(q) Elevées sans doute par le Seigneur Joseph, [qui avoit été converti par les Missionnaires Jesuites.]

(r) Ces Oiseaux se nomment *Kubalos*. Voyez ci-dessous, l'Histoire Naturelle.

bant le bras & portant la main au visage. Après avoir entendu les raisons de chaque partie, ils délibèrent, & portent leur Sentence à la pluralité des voix. Dans les cas de fornication, le coupable, homme ou femme, est vendu pour l'Esclavage. Un Blanc, qui couche avec l'Esclave d'un autre, est condamné à l'acheter au prix courant.

Atkins. 1721.

Méthode de punition.

Sur les accusations de meurtre, d'adultère & d'autres crimes odieux dans la Nation, les personnes suspectes sont forcées de boire d'une eau rouge qui est préparée par les Juges, & qui s'appelle Eau de purgation. Si la vie de l'accusé n'est pas régulière, ou si on lui connoît quelque sujet de haine contre le mort, quoique l'évidence manque à la conviction, les Juges rendent la liqueur assez forte ou la dose assez abondante, pour lui ôter la vie. Mais s'il mérite de l'indulgence par son caractère, ou par l'obscurité des accusations, on lui fait prendre un breuvage plus doux, pour le faire paroître innocent aux yeux de la famille & des amis du mort.

Poniarring ou vol.

On donne le nom de *Poniarring*, sur toute la Côte, à l'enlèvement d'un homme ou d'une femme. Mais à Sierra-Léona, le moindre vol est nommé de même; & l'usage, qui tient lieu de loi dans le Pays, met un homme en droit de prendre à celui qui le vole, la même quantité de bien qu'on lui a dérobé (*s*).

Danses à Sierra-Léona.

La Danse est l'amusement commun des Négres du Pays. Les hommes & les femmes s'assemblent le soir dans quelque endroit ouvert de la Ville, & chacun danse à son tour, avec une grande variété de mouvemens & beaucoup d'agilité. La musique consiste dans deux ou trois Tambours, composés d'un tronc d'arbre creux, & couverts d'une peau de Chévre. L'Assemblée aide au bruit des Instrumens, en battant des mains avec une sorte de mesure. On voit quelquefois des cercles particuliers, qui se forment avec de grands éclats de rire, pour louër ou pour blâmer quelque danseur. L'Auteur rendit une visite au Seigneur Joseph dans la nouvelle Habitation qu'il avoit formée sur la Rivière, à quinze milles (*t*) de l'embouchure. Ce Chrétien Négre lui raconta naturellement les raisons qui l'avoient engagé à quitter son ancien Village. Il y étoit obligé trop souvent de tenir des Palavers, pour accorder les différends de ses Sujets avec les Gromettes; & le voisinage des Anglois le jettoit dans des dépenses excessives. Joseph avoit fait le voyage d'Angleterre & de Portugal. Il avoit reçu le batême à Lisbonne. Depuis son retour, non-seulement il avoit bâti une petite Chapelle & planté plusieurs Croix; [mais son zèle pour le Christianisme lui avoit fait tenir une École pour instruire ceux qui s'étoient rendus dociles à ses leçons.] Il avoit appris à lire à plusieurs de ses parens, & leur avoit distribué de petits livres de prières. En effet il se trouvoit des Négres qui avoient profité de ses instructions, & pris des noms Chrétiens, tels que ceux de Thomas, de Jacques, qu'on a vûs quelquefois paroître dans cette Relation. A Sierra-Léona, l'usage des Négres est de ne porter qu'un nom. *Mousi*, qui signifie Moyse, *Tarrat* & *Kambar*, sont communs pour les hommes; comme *Baulim* & *Kibultu* le sont pour les femmes. D'autres tirent leurs noms de quelque qualité naturelle, ou de leurs inclinations. Ainsi Lion, Mouton, Ours,

Etablissement & fortune du Seigneur Joseph.

Son zèle pour le Christianisme.

(*s*) Voyage d'Atkins pag. 50. & *suiv*.

(*t*) *Angl.* à environ neuf milles de son embouchure. R. d. E.

ATKINS. 1721.

Ours, Porc, &c. font des noms fort en ufage [comme chez les anciens Danois.] Les Négres de Sierra-Léona font d'un caractère doux & docile. Le Seigneur Jofeph affûra l'Auteur qu'ils fouhaitent beaucoup d'obtenir des Miffionnaires. Mais Atkins prétend que l'attrait eft foible pour le zèle Apoftolique, dans un Pays où les néceffités de la vie ne font point en abondance, & où les bêtes farouches, [fur-tout les loups,] fe font craindre jufqu'aux environs des Villes & des Villages. Les maifons mêmes font infectées d'une multitude de Rats, de Serpens, de Crapauds, de Mofquites, de Scorpions, de Lézards, & furtout d'une prodigieufe quantité de Fourmis. On en diftingue trois fortes; les blanches, les noires & les rouges. Celles-ci s'élèvent des logemens de huit ou neuf pieds de hauteur, employent deux ou trois ans à jetter les fondemens de leur édifice (*v*), & réduifent en poudre une armoire pleine d'étofe, dans l'efpace de quinze ou vingt jours.

Infectes qui tourmentent les Négres.

Le Seigneur Jofeph avoit tiré fi bon parti du Commerce, qu'il avoit mis toute fa famille [ou toute fon habitation] à l'aife. On ne manquoit dans fon Village ni de pintades, ni de poiffon & de gibier, tandis qu'à plus de cinquante milles au-delà de fon nouvel établiffement, les Négres n'avoient pour vivre que leur manioque avec un peu de miel. Il reçut la vifite des Anglois, en habit Européen, c'eft-à-dire en jufte-au-corps, en fouliers & en chapeau. Il leur prêta fes Canots, pour leur donner la chaffe de la Manatée. En deux heures de tems, fes Négres en amenèrent une au rivage. Elle fut préparée de plufieurs façons, c'eft-à-dire, qu'une partie fut rôtie, une autre bouillie, étuvée, &c. Les Anglois furent fervis fur une table fort propre, avec une nappe, des couteaux & des fourchettes. On y préfenta plufieurs fortes de vins, & de la bierre en abondance. La chair de la Manatée eft fort blanche, & n'a pas le goût aqueux du poiffon. Mais Atkins la trouva dure. L'affaifonnement d'ailleurs lui parut trop fort, comme celui de tous les mêts du Pays. Les Négres y mettent de l'*Ocre*, de la *Malaguette* & beaucoup de *Cardamome*.

Réception que Jofeph fait aux Anglois.

Les Dames, amies ou parentes de Jofeph, entrèrent dans la fale après le feftin. Il y vint auffi quelques femmes du Voifinage, qui fe faluèrent entr'elles en courbant le coude & portant la main fort près de leur bouche. Celle qui eft faluée fait le même gefte; après quoi, fe prenant les mains, elles fe les preffent doucement (*x*), & fe retirent avec une petite inclination qui reffemble affez à nos révérences, & qui eft accompagnée d'un air férieux & décent. Elles fe marquèrent auffi beaucoup de complaifance & de civilité, jufqu'à divifer en plus de vingt parties deux ou trois bifcuits, & une demi-bouteille d'eau de citron que les Anglois avoient apportée; chacune en eut fa part. Enfin le Seigneur Jofeph conduifit Atkins & fes Compagnons jufqu'à la Barque, & n'omit rien pour les rendre fort fatisfaits de fa réception.

Politeffe des Dames du Pays.

Religion.

La Religion du Pays fe réduit à beaucoup de vénération pour les Grifgris. Tous les Négres ont dans leur maifon, dans leur canot, ou fur leur perfonne, quelque petit Charme qu'ils refpectent fingulièrement, & qu'ils regardent comme la fource de tout le bien qui leur arrive. La matière de ces Charmes

(*v*) *Angl.* Elles s'élèvent des. . . . ruinent les fondemens des édifices dans l'efpace de deux ou trois ans, & réduifent. R. d. E.

(*x*) *Angl.* après quoi approchant leurs pouces des doigts du milieu, ils les font gliffer l'un fur l'autre en faifant un petit bruit. R. d. E.

Charmes ou de ces Grisgris est fort variée. Dans les uns c'est une petite piéce de bois fendue; dans les autres un petit faisceau de certains bâtons ou de certains os, un crane de Singe, & d'autres reliques de cette nature. Chaque famille célébre dans certains tems la fête de son Grisgris, & les habitans des mêmes lieux s'y invitent mutuellement (y). Atkins. 1721.

(y) Atkins, Voyage en Guinée, &c. pag. 53. & *suiv.*

§. V.

Supplément à la Description de Sierra-Léona.

La Rivière de Sierra-Léona, suivant les Mémoires de Labat, est (a) une des plus considérables de toute l'Afrique. Il donne quatre lieuës de largeur à son embouchure. Le Pays du même nom, dit-il, est borné par deux fameux Caps, celui de la *Vega* au Nord, & celui de *Tagrim* ou de *Ledo* au Sud. Ces deux Caps forment une Baye spacieuse, où la Rivière de Sierra-Léona vient se décharger. On nomme ainsi cette Rivière, parce qu'elle vient de *Sierra-Léona* ou de *Sierra de los Léones*, c'est-à-dire, montagnes des Lions. Labat. 1728.

Rivières qui se déchargent dans la Baye.

Le Pays, autour de cette Baye, est d'une fertilité extrême, & fort-bien arrosé par quantité de Rivières, qui serviroient beaucoup au progrès du Commerce, si elles étoient navigables. Les principales sont celles de *Stones*, de *Karkais*, de *Pichel*, de *Palmas*, de *Pangue*, de *Kamgrani*, de *Kasse*, de *Karokanes*, de *Kapak*, & *Tambasine*. La plûpart viennent des montagnes nommées *Machemala*, qui traversent le Pays du Nord au Sud, & qui se joignent à celle de Sierra-Léona. La Rivière de Sierra-Léona porte aussi le nom de *Mitomba* & celui de *Tagrim*; observation nécessaire pour empêcher qu'on ne fasse quelque jour trois Rivières d'une seule. Cette variété de noms vient de la disposition de l'embouchure, qui se trouve partagée en trois Canaux par les sables qui sont au Nord & par les Isles qui sont au Midi. Le Canal du Sud & celui du Nord sont si profonds & si libres, qu'on y peut passer en tout tems; mais celui du milieu est embarrassé par quantité de Rocs & de Basses qui le rendent fort dangereux. Les plus grandes Barques & des Vaisseaux d'une grandeur médiocre peuvent remonter l'espace de quatre-vingt lieuës dans la Rivière, en trouvant depuis six jusqu'à seize brasses de fond. Lorsqu'on est entré dans la grande Baye & qu'on a passé la petite Isle de Saint-André, on s'apperçoit que la Côte du Cap Tagrim ou de Sierra-Léona, forme plusieurs autres Bayes dont l'ouverture est au Nord-Ouest. La quatrième, qui est la plus proche de la Rivière, se nomme la Baye de France, c'est la plus sûre & la plus commode pour l'eau & le bois. Les Habitans racontent, par tradition, que les Normands avoient autrefois un Comptoir dans cette Baye. Ils montrent le lieu de sa situation, près d'une des trois Fontaines, dont l'eau passe pour excellente. En effet, il y a peu d'endroits aussi propres à l'établissement d'un Comptoir & d'un Fort. Les Négres y

Trois Canaux de la grande Rivière.

Plusieurs Bayes. Celle de France, où les Normands avoient autrefois un Comptoir.

(a) Labat, Vol. I. pag. 46.

LABAT. 1728.

y font encore affectionnés aux François, & parlent leur langue de père en fils. Les Vaiffeaux y peuvent mouiller fur feize braffes, vis-à-vis les Fontaines, à la portée du moufquet.

La Rivière de Sierra-Léona fépare deux Royaumes, celui de Balon (b) ou de *Bulon*, au Nord, & celui de Burré au Sud. Son lit commence à fe rétrécir dans cet endroit jufqu'à deux lieuës de largeur. Cinq ou fix lieuës plus haut, il fe refferre jufqu'à une, & continue de diminuer à mefure qu'on remonte. La rive du Sud eft couverte de grands arbres, fur-tout de Palmiers de toutes les efpèces. La prodigieufe quantité de poiffon dont la Rivière eft remplie, y attire un grand nombre de Crocodiles. On y rencontre plufieurs Ifles, dont le terroir eft excellent, & produit fans culture tout ce qui eft néceffaire à la vie. Mais le principal avantage de Sierra-Léona eft la bonté (c) de l'air, qui garantit les Etrangers de plufieurs maladies malignes, également funeftes & communes en Guinée. Les Ifles de la Rivière font remplies, comme le Continent, d'une multitude de Palmiers, qui produifent de fort bon vin. Les Négres font grands buveurs (d), & les Européens les imitent, quoique fort fouvent au hazard de leur vie. Ces Ifles font bordées de *Mangles*, qui leur fervent de défenfe naturelle. Le bois en eft excellent pour faire du charbon. Il eft ferré, dur & pefant. On admire la manière dont cet arbre fe multiplie. Auffi-tôt que fes branches font arrivées à une certaine hauteur, elles fe courbent vers la terre ou vers l'eau, & prennent une nouvelle racine.

Ifles de la Rivière.

Le climat fort bon fuivant Labat.

La Ville (e) où le Roi de Burré fait fa réfidence, eft à huit lieuës de l'embouchure de la Rivière, au Sud. Elle eft compofée d'environ trois-cens maifons, dont la forme eft ronde, & qui fe reffemblent parfaitement, avec cette feule différence, que celles des riches Habitans font compofées d'un plus grand nombre de hutes. Les piliers ou les fourches des côtés ont fept ou huit pieds de hauteur, & foûtiennent des chevrons qui s'uniffent au fommet en forme de cône. Ils font couverts de rofeaux ou de feuilles de Palmiers, fi bien entremêlés dans les lattes, qu'ils forment des murs impénétrables au Soleil & à la pluye. L'intérieur (f) eft revêtu auffi de rofeaux, & de petites branches attachées entre les piliers, fur lefquelles on étend une forte de plâtre, compofé de coquillages brûlés, qui donne un air fort net aux cabanes, mais qui dure peu, parce qu'il n'eft pas mêlé de fable. Le foyer eft au centre. Un trou, qui eft au fommet de la hute, donne paffage à la fumée. Quoique le climat foit fort chaud, les nuits font froides & humides, ce qui oblige les Habitans d'entretenir conftamment du feu. Leurs portes font quarrées, & les feuils élevés d'un pied au-deffus du rez de chauffée. Ordinairement la porte d'une cabane n'a que deux pieds de large fur trois de hauteur; de forte qu'il faut fe baiffer beaucoup pour y entrer, & qu'avec un peu d'embonpoint on n'y peut paffer que de côté.

Ville de Burré.

LE

(b) C'eft Labat qui l'appelle Bulon, par le penchant qu'il a toûjours pour les terminaifons françoifes. R. d. T.

(c) Labat eft le feul qui parle fi avantageufement de ce climat. Voyez les quatre Paragraphes précédens.

(d) Labat s'écarte encore ici des autres Ecrivains. C'eft au contraire l'éxemple des Européens qui corrompt ici les Négres.

(e) Le détail fuivant eft tiré de la Relation de Des-Marchais, publiée par Labat, qui paroîtra dans la fuite de ce Volume. Voyez Labat Tom. I. pag. 46. & *fuiv.*

(f) *Angl.* Le mur de l'enceinte. R. d. E.

ATKINS. 1721.

Lits & Armes.

LE lit d'un Négre est composé de grandes nattes rouges (*g*), assez épaisses, qui s'élèvent l'une sur l'autre, d'un pied au-dessus de la terre. Le fond de la hute est d'argile, & s'entretient fort proprement. On voit les Armes du Maître suspendues près de son lit. C'est un sabre, un poignard, de grands couteaux de Flandres, des zagaies, un arc & des fléches, qu'ils empoisonnent lorsqu'ils vont à la guerre. Des-Marchais juge que leur poison est le jus de la (*h*) Manzanille. Quelques-uns ont des armes à feu, qu'ils conservent précieusement & dont ils sçavent se servir. On prétend qu'ils tiennent cet art des Normands. Les Portugais & les Anglois qui sont établis parmi eux, ont eu assez de prudence pour leur vendre fort peu de fusils, avec la précaution de les mettre en fort mauvais ordre.

L'usage des armes à feu parmi les Négres vient des Normands.

LE Palais du Roi, ou plûtôt l'assemblage de ses hutes, est au centre du Village, & ressemble aux édifices de ses Sujets. Cependant il a quelques cabanes un peu plus grandes, qu'il réserve pour les visites qu'il reçoit des Européens. Les Princes du Pays sont fort aimés de leurs Sujets, & les gouvernent avec beaucoup de douceur & d'équité.

Figure des hommes & des femmes.

LES hommes & les femmes de Burré sont de belle taille, & généralement d'une figure agréable. Ils ont la peau noire, les traits réguliers, les yeux vifs, & les dents fort blanches. On ne voit point parmi eux de nez écrasés, ni de grosses lévres; difformité qui vient, dans d'autres Pays, de l'usage où sont les mères de porter leurs enfans sur le dos. Les hommes se donnent autant de femmes qu'ils peuvent en acheter; mais ils n'ont de véritables égards, & ne sont capables de jalousie que pour la première, parce qu'elle est regardée seule comme leur véritable épouse. Les autres passant pour de simples concubines, ils ne font pas difficulté de les prêter aux Etrangers, & cette licence n'a rien de scandaleux dans la Nation. Elle n'expose pas non plus les femmes au moindre reproche (*i*), parce qu'étant Esclaves de leur mari ou de leur Maître, tout leur mérite consiste à lui plaire par leur attachement & leur soûmission. Il n'a pas de commerce avec elles pendant leur grossesse, ni quatre ans après qu'elles sont délivrées. On compte dans la Ville de Burré six ou sept-cens hommes capables de porter les armes; mais le Pays étant bien peuplé & fort attaché à son Roi, ce Prince est en état de lever une Armée beaucoup plus nombreuse.

Conversion du Roi de Burré.

CELUI qui régnoit en 1666, avoit embrassé le Christianisme & portoit le nom de Dom Philippe. Il avoit accordé à ses Sujets la liberté de conscience; mais n'en desirant pas moins leur conversion, il entretenoit à sa Cour deux Missionnaires, l'un Jésuite, l'autre Capucin. Le zèle de ces deux Prédicateurs avoit peu de succès contre la passion des femmes & du vin, qui sont deux obstacles presqu'insurmontables dans le cœur des Négres (*k*). Ils sont d'ailleurs honnêtes, bons, sincères, amis des Etrangers. Ils ont même retenu quelque chose

Raison qui empêche celle de ses Peuples.

(*g*) *Angl.* Nattes de roseau, assez R. d. E.

(*h*) On a vû que la Manzanille est une sorte de pomme qui croît dans ce Pays; mais c'est d'un autre fruit que les Négres empoisonnent leurs armes.

(*i*) *Angl.* Ce grand nombre de femmes ne leur est point à charge. R. d. E.

☞ (*k*) Labat s'imagine qu'il seroit facile de convertir au Christianisme les Négres Idolâtres; mais on a remarqué qu'ils ne sont pas moins fixes dans leurs opinions que les Mahométans.

ATKINS. 1721.

A quoi se réduit leur Religion.

chose des manières & de la politesse des Normands, qui ont découvert les premiers cette Côte. La Religion dominante du Pays est l'Idolâtrie, mais sans principes, sans ordre, sans fêtes & sans cérémonies. Le nombre de leurs Divinités n'est pas fixe, ou plûtôt il est innombrable. Chacun se fait des idoles suivant son caprice: l'un adore une corne, l'autre une patte de crabe, d'autres un clou, un caillou, une petite coquille, une tête d'oiseau, une racine, &c. Ces objets de leur culte portent le nom de Fétiches. Ils les portent autour du cou dans un petit sac orné de grains de verre, de buis, ou de coquilles qu'ils nomment koris, & d'autres bagatelles. Ils offrent, matin & soir, à leur Fetiche ce qu'ils ont de plus exquis dans leurs provisions Ils leur demandent leurs besoins. Telles sont les bornes de leur Religion: plus heureux, dit Labat, que les Sauvages de l'Amérique, que le Diable bat cruellement lorsque (*l*) cette fantaisie lui vient; au-lieu que les Fétiches ne s'emportent jamais à la violence.

Apôtres Mahométans.

Les Négres Mandingos, qui sont zelés Mahométans, avoient entrepris de répandre ici leur Religion. Mais ils trouvèrent les Négres de Sierra-Léona peu disposés à changer d'usages. Cependant un Idolâtre est toûjours plus facile à convertir qu'un Mahométan. On leur entend souvent répéter les noms d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. La circoncision est pratiquée au long de la Côte, depuis Sierra-Léona jusqu'à Benin.

Fertilité du Royaume de Burré.

Il n'y a pas de différence, pour la fertilité, entre le terroir de Burré & celui des Isles de la Rivière. Le ris, le millet, les pois, les féves, les melons, les patates, les bananes & les figues, y croissent en abondance & se vendent presque pour rien. La Rivière est remplie de poisson, & les Habitans en mangent beaucoup plus que de toute autre viande, quoiqu'ils ne manquent d'aucune sorte d'animaux & qu'on les achète à bon marché. La volaille ordinaire, les Pintades, les Oyes, les Canards, les Poules d'Inde, les Pigeons ne leur coûtent que la peine de les prendre. Leurs champs présentent de vastes troupeaux de Bœufs, de Vaches, de Chévres, & de Moutons. Les montagnes sont remplies de Cerfs, de Sangliers, de Daims & de Chevreuils. Ceux à qui le gibier manque, n'en peuvent accuser que leur paresse. Les Eléphans, les Lions & les Tigres offrent de l'amusement & de l'utilité aux Chasseurs; sans parler des Serpens, dont il se trouve de si monstrueux, qu'on les prétend capables d'avaler un homme & même un Bœuf (*m*).

Nombre incroyable de Singes.

La bonté du Pays & l'abondance des fruits y attirent une quantité incroyable de Singes. On en voit de toutes les espèces, à l'exception (*n*) des blancs. Ils sont en si grand nombre, que les Habitans, pour garantir leurs Plantations, sont obligés de faire constamment la garde, & d'employer le poison, les trapes & les armes. Lorsqu'un Européen rapporte de la chasse cinq ou six Singes qu'il a tués, il est reçû des Négres comme en triomphe. [Un bon ☞ chasseur feroit une honnête fortune des présens des Négres dans ces occasions.] D'un autre côté les Singes s'apperçoivent fort bien des piéges qu'on leur tend,

☞ (*l*) [Labat mêle au récit des Auteurs qu'il a publiés quantité de ces puériles imaginations, qui décréditent le bon sens d'un Ecrivain.] [S'il ☞ est sérieusement dans cette idée, on pourroit lui demander; D'où vient que le Diable d'Afrique est d'un meilleur caractère que celui de l'Amérique?

(*m*) Labat en paroît fort persuadé. Au reste tout ce récit paroît éxagéré. R. d. E.

(*n*) Il ne s'en trouve que dans le Royaume de Bambuck.

tend, & ne donnent pas deux fois dans le même. Ils ne connoissent pas moins leurs ennemis. S'ils voyent un Singe de leur troupe blessé d'un coup de fléche, ils s'empressent de le secourir. La fléche est-elle barbue? ils le distinguent fort bien à la difficulté qu'ils trouvent à la tirer; & pour donner du moins à leur Compagnon la facilité de fuir, ils en brisent le bois avec les dents. Un autre est-il blessé d'un coup de bale? ils reconnoissent la playe au sang qui coule, & mâchent des feuilles pour la panser. Les Chasseurs qui tomberoient entre leurs mains, courroient grand risque d'avoir la tête écrasée à coups de pierres, ou d'être déchirés en piéces, car entre ces animaux, il s'en trouve de très-gros, & d'une humeur fort cruelle lorsqu'ils sont irrités.

ATKINS. 1721.

Leur intelligence.

Outre les provisions & les rafraîchissemens dont les Vaisseaux peuvent se fournir à Sierra-Léona, on y trouve de l'ambre-gris, de la civette en masse, des civettes en vie, & le meilleur Yvoire de toute l'Afrique. Il y est net, sans tache, & d'une blancheur éblouissante; ce qui prouve encore l'excellence du climat & la fertilité du terroir. Les dents néanmoins y sont plus petites que celles qu'on appelle *Morfil eskarbeille*, c'est-à-dire, celles dont quatre ne pèsent pas un quintal. Les Négres mangent la chair des Eléphans. Quelques Européens, qui en ont fait l'essai, prétendent que si elle étoit gardée, & préparée un peu mieux qu'elle ne peut l'être par des Négres, elle seroit peu différente du Bœuf.

Ce que Sierra-Léona produit de propre au Commerce.

Le profit qu'on fait à Sierra-Léona sur les marchandises de l'Europe, est au moins de deux cens pour cent. Il seroit beaucoup plus considérable, si l'on achetoit les commodités du Pays de la première main, au-lieu de les prendre des Anglois & des Portugais.

On s'y procure quelquefois de l'Or & des Esclaves, mais sans pouvoir approfondir d'où l'Or y est apporté. Le Pays même ne paroît pas propre à la production des métaux. C'est le partage des Régions séches & stériles; telles que Bambuck. Ceux qui travaillent à la découverte des Mines, prennent pour un heureux signe les apparences les plus contraires à la fertilité, telles que les Rocs, la sécheresse des terres, la couleur pâle & morte des plantes & de l'herbe (o).

Le Royaume de Burré a des Peuples au Nord-Est & à l'Est, qui manquant de certaines commodités, les achètent de leurs Voisins pour de l'Or. D'ailleurs les Marchands Mandingos, qui portent leur commerce depuis les Côtes de la Mer jusqu'au centre de l'Afrique, répandent leur Or du côté de Sierra-Léona, & ne manqueroient pas d'y en apporter davantage, s'ils étoient toûjours sûrs d'y trouver des marchandises de l'Europe à des prix fixes & réglés. Ce sont les Anglois & les Portugais (p) qui sont en possession de ce Commerce.

D'où l'Or y vient.

A l'égard du Commerce des Esclaves, il est peu considérable sur les Côtes de Sierra-Léona. Il se réduit à quelques Prisonniers de guerre, & à quelques Criminels dont la Sentence de mort est changée dans un bannissement perpétuel (q).

CHAPITRE

(o) Voyez à la fin du Volume précédent la Relation du Pays de Bambuck.

(p) C'est-à dire, les Portugais établis depuis long-tems dans divers endroits du Royaume de Bulm, & de Burré. R. d. T.

(q) Voyage du Chevalier Des-Marchais en Guinée. Vol. I. pag. 56. & *suiv.* Labat, qui en est l'Editeur, promet de donner dans un autre ouvrage une description du Royaume de Bulon, ou Bulm; mais elle n'a point encore paru.

CHAPITRE XV.

Histoire Naturelle de la Côte Occidentale d'Afrique.

HISTOIRE NATURELLE.

Division du sujet.

CETTE Histoire Naturelle sera divisée en cinq classes. Les Végétaux, les Quadrupédes, les Oiseaux & la Volaille, les Amphibies avec les Insectes & les Reptiles, enfin les Poissons. Ces cinq articles seront traités successivement dans l'ordre où l'on vient de les nommer. Mais il est à-propos de commencer par quelques remarques générales des Voyageurs, sur le climat & les saisons, l'air, les maladies & le terroir, dans cette division de l'Afrique.

§. I.

Saisons, Arbres & Terroir.

Saisons, pluye, & tempête.

DANS les parties de l'Afrique dont on traite ici l'Histoire, l'année peut être divisée entre la saison séche & la saison humide. La premiére dure huit mois, c'est-à-dire depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin. La seconde depuis le mois de Juin jusqu'à celui d'Octobre exclusivement. C'est cette derniére saison qui fait l'hiver. Pendant celle de la sécheresse, les chaleurs sont excessives, par la rareté des pluyes. A peine tombe-t-il quelques rosées dans tout cet espace (*a*).

LES pluyes, suivant Jobson, commencent fort doucement & par quelques ondées passagéres, mais qui ne laissent pas d'être accompagnées d'éclairs & de tonnerre. Elles augmentent vers la fin de Juin. La chûte des eaux devient alors si violente, avec des orages, des vents, un tonnerre & des feux si terribles, qu'on croiroit avoir à redouter la confusion des Elémens. C'est néanmoins dans cette saison que les Habitans du Pays sont obligés de travailler à la terre. La plus grande impétuosité des pluyes est depuis le milieu de Juillet jusqu'au milieu d'Août. Les Riviéres s'élévent alors de trente pieds au-dessus de leur hauteur naturelle ; & si les rives sont basses, l'eau se déborde impétueusement (*b*).

SUIVANT le Maire, on voit peu de pluyes sur cette Côte dans tout autre mois que ceux de Juillet, d'Août & de Septembre. Mais au Sud de la Ligne, elles commencent plûtôt ; & ces trois mois sont le tems de leur abondance. Elles sont accompagnées de vents furieux, & suivies d'un si grand calme & de chaleurs si excessives, que la respiration en devient difficile. Après un intervalle de deux ou trois heures, la tempête recommence. Elle dure pendant trois mois avec ces alternatives (*c*).

MOORE

(*a*) Jobson dans le Golden Trade, pag. 125. & *suiv.*

(*b*) *Ibid.*

(*c*) Le Maire, Voyage aux Isles Canaries, &c. pag. 57.

HISTOIRE NATURELLE.

MOORE observe que sur la Gambra la saison des pluyes commence ordinairement au mois de Juin & continue jusqu'à l'extrémité de Septembre, ou quelquefois jusqu'au commencement d'Octobre. La première & la dernière tempête sont généralement les plus violentes. Il s'élève d'abord un vent fort impétueux, qui dure une demi-heure ou plus avant la chûte de la pluye, de sorte qu'un Vaisseau, surpris par cette agitation subite, peut être fort aisément renversé. Cependant les apparences du Ciel sont des avertissemens qui la font prévoir. Il se charge quelque tems auparavant. Il devient noir & triste. A mesure que les nuées s'avancent, il en sort des éclairs, qui sont capables de répandre l'effroi. Les éclairs sont si terribles en Afrique & s'entre-suivent de si-près, que pendant la nuit même ils rendent la lumière continuelle. Le fracas du tonnerre n'est pas moins épouvantable, & va jusqu'à faire trembler la terre.

Danger pour les Européens.

PENDANT la pluye, l'air est ordinairement frais. Mais à peine est-elle finie que le Soleil se montre & fait sentir une extrême chaleur. On est quelquefois porté à prendre ce tems pour se déshabiller & pour dormir. Mais avant qu'on soit sorti du sommeil il arrive souvent un nouveau (*d*) Tornado, qui fait passer le froid jusques dans les os, & dont les suites deviennent funestes. C'est ordinairement le sort des Européens, lorsqu'ils négligent les précautions; car les Habitans naturels du Pays sont à l'épreuve de ces révolutions de l'air. Dans la saison des pluyes, on voit peu de vents de Mer; mais à leur place, il vient au long de la Rivière des vents d'Est, qui sont d'une fraîcheur extrême depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Janvier, sur-tout pendant le jour.

Observations de Moore.

MOORE fait observer plusieurs Tornados qui le remplirent d'effroi (*e*). Le premier, qui n'étoit que de vents & d'éclairs, commença de grand matin, le 16 de Mars 1730. Il en essuya un autre le 19 de Mai de la même année; mais ce fut un mélange affreux de vent, d'éclairs, de tonnerre & de pluye. Le 3 de Juillet 1731, ce fut le même mélange. Pendant ces trois premières tempêtes Moore étoit dans l'Isle James. La quatrième arriva pendant son séjour à Yamyamakonda. Elle fut encore plus terrible, & l'Auteur remarque qu'ayant commencé la nuit du 10. de Juin 1732, elle amena de fort grosses mouches d'une espèce extraordinaire. La cinquième arriva le 11 de Mai 1733. Moore étoit à Bruko pendant la sixième. Ce fut le 16 Mars 1733. Elle fut accompagnée non-seulement de tonnerre & d'éclairs, mais encore de pluye; ce qui étoit presque sans exemple dans cette saison.

Deux éclipses lunaires.

LE même Auteur observa dans ce Pays, deux éclipses lunaires, la première à Yamyamakonda la nuit du 20 Novembre. Depuis huit heures ☞ [& demi] du soir jusqu'à dix, la Lune fut entièrement obscurcie, quoiqu'elle fût fort brillante après & devant l'éclipse. Il vit la seconde à Bruko, le 11 de Mai pendant la nuit. Elle fut encore totale & d'une heure entière (*f*).

☞ TOUS les Ecrivains attribuent, [avec raison,] aux pluyes, les débordemens du

(*d*) Voyages de Moore, pag. 134.
(*e*) *Ibid.* pag. 56, 71, 77. 118 & 157.
(*f*) *Ibid.* pag. 143. & 158.

HISTOIRE NATURELLE.

du Sénégal, de la Gambra, & des autres Rivières de la même Côte. Le Maire prétend que la cause même des pluyes est le retour du Soleil, (g) qui, s'aprochant alors du Tropique du Cancer, fait en France le Solstice d'Eté, & celui d'Hiver dans cette partie de l'Afrique. Cet astre, dit-il, attire une grande masse de vapeurs, qui retombent ensuite en grosses pluyes, cause régulière des Inondations. Le même Voyageur attribuant le débordement du Nil à la même cause, ajoûte qu'en Ethiopie, ces pluyes commencent au mois d'Avril & continuent pendant ceux de Mai & de Juin; mais que vers la Côte Occidentale d'Afrique, elles commencent le 15 de Juillet, & vont en croissant pendant quarante jours, après lesquels elles décroissent dans le même espace. Il remarque encore que les chaleurs sont ici plus insupportables au mois de Janvier que dans le cours des mois de Juillet & d'Août (h); ce qu'il faut attribuer aux pluyes de ces deux mois.

Explication des pluyes du Pays.

CEUX qui arrivent des climats froids, doivent compter, suivant Moore, de trouver en Afrique quatre mois fort mal-sains & fort ennuyeux. Mais ils sont dédommagés de cette affreuse saison par le retour d'un Printems de huit mois, pendant lequel ils voyent continuellement les arbres couverts de fleurs & de fruits. L'air est alors d'une fraîcheur charmante. Cependant il conserve une qualité particulière, qui ne doit pas être fort saine pour le corps, puisqu'elle est capable de rouiller une clef dans la poche. Le tems des chaleurs excessives est ordinairement la fin de Mai, quinze jours ou trois semaines avant la saison des pluyes.

Observations sur les apparences du Soleil.

LE Soleil se fait voir perpendiculairement deux fois l'année. Jamais la longueur du jour ne surpasse treize heures; mais il n'a jamais moins d'onze heures; c'est-à-dire, depuis le lever jusqu'au coucher du Soleil, car on connoît peu les crépuscules en Afrique. La lumière n'y paroît qu'avec le Soleil, & l'on se trouve dans les ténèbres aussi-tôt qu'il disparoît. Au mois de Novembre, le tems du matin & du soir est froid, quoique la chaleur soit fort grande au milieu du jour. A la fin d'Octobre, les matins & les soirs sont obscurcis par des brouillards épais, quoiqu'au commencement du même mois, la matinée soit d'une chaleur extrême (i).

Effets du climat.

EN général l'air de ces Côtes est fort mal-sain, sur-tout vers les Rivières, les terrains marécageux, & dans les Cantons couverts de bois. Sur toute la Côte, depuis le Sénégal jusqu'à la Gambra, la saison des pluyes est pernicieuse à tous les Européens; & celle des chaleurs, qui dure depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Juin ne leur est pas moins funeste (k).

CETTE intempérie de l'air cause aux Etrangers, qui n'y sont pas accoutumés, plusieurs sortes de maladies dangereuses. Mais l'effet en est encore plus fâcheux, lorsqu'ils ne mènent point une vie régulière; c'est-à-dire, lorsqu'ils mangent trop avidement les fruits du Pays, & qu'ils se livrent avec excès à l'usage du vin de Palmier & des femmes. Le Maire assûre (l) que les moindres maux auxquels ils doivent s'attendre sont la fiévre, le *cholera morbus*, des ulcères

(g) Le Maire, pag. 57 & 62.
(h) Le Maire, pag. 62.
(i) Moore, pag. 88, 135. & 139.
(k) Barbot, pag. 37. R. d. T.
(l) Le Maire *ubi sup.* pag. 57. [Il en avoit fait l'expérience.]

ulcères aux jambes, & de fréquentes convulsions, suivies infailliblement de la mort ou d'une paralysie. De toutes ces maladies, les plus fatales sont la fiévre, qui emporte souvent en vingt-quatre heures, l'homme du meilleur tempérament; & les vers, que la corruption de l'air produit dans les chairs, & qui ont quelquefois cinq ou six pieds de longueur. L'habitude du Pays n'empêche pas que les Négres (m) ne soient fort sujets à cette dernière maladie. Moore rapporte l'exemple d'une jeune femme, qui avoit dans chaque genouil ☞ un ver [blanc] long d'une aune. Avant que le ver parût, elle souffrit de violentes douleurs, & ses jambes enflèrent beaucoup; mais lorsque la tumeur vint à s'ouvrir, & que le ver eut commencé à se faire voir, ses souffrances diminuèrent. Le ver sortoit chaque jour de la longueur de cinq ou six pouces. A mesure qu'il s'étendoit, on le rouloit doucement autour d'un petit bâton, avec la précaution de le lier d'un fil, pour l'empêcher de rentrer. S'il se rompt malheureusement dans l'opération, la gangréne suit immédiatement. L'opinion des Négres sur la cause de ces vers, est qu'ils viennent de l'épaisseur de l'eau, (n) qualité que la saison des pluyes fait prendre nécessairement à leur boisson. La même maladie est commune sur la Côte de Guinée, dans les Isles des Caraïbes, & dans plusieurs parties des Indes Orientales. Un Ecrivain François (o) l'attribue à la nature des pluyes qui corrompent tout ce qu'elles rendent humides.

HISTOIRE NATURELLE.

Vers qui s'engendrent dans la chair.

Jobson ne négligea rien pour découvrir les véritables causes de la corruption de l'air dans le Pays de la Gambra. Il se proposoit de détruire le préjugé qui s'étoit déja répandu au désavantage du climat. Après quantité de recherches & de raisonnemens, il se persuada qu'il y a beaucoup de poison dans l'air de cette Contrée, soit celui qui s'éxhale des végétaux infectés, comme on n'en est que trop certain par l'usage général d'y empoisonner les fléches du suc des fruits & des plantes; soit celui qui sort continuellement d'une infinité d'animaux vénimeux, tels que les Crapaux, les Scorpions & les Serpens de diverses espèces. Ce poison, si l'on en croit le même Voyageur, est retenu dans la poussière & le sable pendant la saison de la sécheresse; mais les premières pluyes le développent; & le Soleil venant à l'éxhaller dans l'intervalle des pluyes, il retombe avec elles, & donne à l'air des qualités dangereuses. Jobson croit cette remarque bien confirmée par un effet singulier des premières pluyes. Elles laissent des marques & des taches, non-seulement sur la peau, mais jusques sur les habits; & pour peu qu'on les laisse à l'humidité il s'y engendre des vers fort dégoûtans. Au contraire, il n'arrive rien de semblable, ☞ [ou du moins très rarement,] après les dernières pluyes; ce qui vient alors, suivant Jobson, de ce que l'air (p) est purgé des particules malignes dont il étoit infecté. Il se fonde ici sur son expérience, pour conseiller à tous les Voyageurs de ne pas s'exposer sur la Rivière dans le tems des premières pluyes; & sur-tout d'être fournis d'une bonne provision d'eau, (q) & de prendre leurs repas avant la chûte des pluyes. C'est à l'oubli de toutes ces précautions qu'il attribue la mortalité dont le Vaisseau le *Saint-Jean* fut affligé.

Comment Jobson explique cette corruption de l'air.

Conseils qu'il donne aux Voyageurs.

L'AUTEUR

(m) Barbot, pag. 32.
(n) Moore, Voyages dans l'intérieur de l'Afrique, pag. 130.
(o) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 215.
(p) Jobson, *ubi sup.* pag. 127.
(q) *Angl.* pour boire & pour cuire les alimens. R. d. E.

HISTOIRE NATURELLE.

Autre explication des pluyes.

L'AUTEUR ayant encore observé que les nuées qui apportent la pluye viennent toûjours du Sud-Est, suppose qu'elles sont attirées par le Soleil jusqu'à ce qu'il touche au Tropique du Nord; qu'elles se résolvent en pluye lorsqu'elles approchent trop de sa chaleur; & qu'à son retour, les rencontrant, & son action étant beaucoup plus forte, il les rompt avec violence, les écarte, & cause ces tonnerres & ces éclairs redoutables, [qui semblent menacer la Nature de sa ruine,] jusqu'à ce que les nuées étant dissipées par degrés, l'air reprend sa clarté vers le tems où le Soleil atteint à l'Equinoctial, c'est-à-dire à la fin de Septembre (r).

Terroir du Pays & tems de la culture & des moissons.

A l'égard du terroir & de la fertilité du Pays, Le Maire, observe qu'au long des Côtes, entre le Sénégal & la Gambra, les terres sont sabloneuses & stériles (s), parce que la chaleur y est fort ardente. Jobson parlant des terres qui bordent la Gambra, dit que ne recevant jamais de pluye pendant l'espace d'environ neuf mois, elles deviennent si dures & si enflammées qu'il est impossible de les cultiver. On est obligé d'attendre que la saison des pluyes vienne y répandre de l'humidité & les rendre propres au labourage (t).

LE Maire remarque que l'Inondation dont la terre s'enrichit, n'étant pas générale & se bornant aux Cantons qui bordent les Rivières, la fertilité ne se (v) communique pas beaucoup plus loin. Il ajoûte que le Pays est peuplé & couvert de bois. [Suivant Barbot,] les Habitans ne plantent & ne sément qu'à la fin de Juin, peu de tems après la (x) diminution des pluyes. La moisson se recueille [au milieu] de Septembre; de sorte que dans l'espace de trois mois, les terres sont labourées, semées & moissonnées; ce qui prouve assez la fertilité du terroir (y).

Grande variété des Arbres.

LA variété des Arbres est extrême dans cette partie de l'Afrique. Barbot dit que les forêts sont différentes de celles de l'Europe; que le (z) bois en est doux, spongieux, & qu'il n'est guères propre qu'à brûler. Labat assûre au contraire que sur les bords de Rio-Grande & de plusieurs autres Rivières, on trouve d'excellent bois de construction pour les Vaisseaux & pour d'autres usages. On a vû, près du Sénégal, des arbres d'une grosseur si extraordinaire, que vingt hommes ensemble n'en pouvoient (a) embrasser le tronc. Barbot en mesura un, près de Gorée, dont la circonférence étoit de soixante pieds.

Leur grosseur.

Il étoit à terre, abbatu par le nombre des années, & le tronc en étoit creux. Vingt hommes y auroient pû tenir debout. L'Auteur ne donne pas le nom de cet arbre, mais il le représente semblable au Noyer. Les feuilles du moins croissent en pelotons, & l'écorce est douce & tendre (b).

Palmier. Ses espèces différentes.

LE plus utile & le plus commun de tous les arbres du Pays, comme de tout le reste de l'Afrique, est le Palmier. Les Afriquains en distinguent huit espèces; mais les Européens n'en comptent que quatre ou cinq & les distinguent toûjours (c). Les principaux sont le Dattier, & le Cocotier, l'Areka, le Cyprès, & celui qui porte du vin (d). Dans plusieurs Cantons c'est la cinquième sorte.

(r) Jobson, *ibid.* pag. 128.
(s) Le Maire, pag. 62.
(t) Jobson, *ubi sup.* pag. 125. & *suiv.*
(v) Le Maire, *ubi sup.* pag. 57.
(x) Jobson dit pendant les pluyes.
(y) Le Maire, pag. 62.
(z) Barbot, pag. 31.
(a) Labat, Vol. V. pag. 357.
(b) Barbot, *ubi sup.* pag. 31.
(c) *Angl.* Cinq, qu'ils ne distinguent pas toûjours fort bien. R. d. E.
(d) *Angl.* Cyprès ou le Palmier qui porte du vin. R. d. E.

Histoire naturelle.

(e) sorte qui est la plus abondante. Dans d'autres lieux, c'est une des quatre autres (f); & l'espèce qui domine dans un Pays, y passe pour la principale. Au Sud du Sénégal, on ne trouve pas de Dattiers, & les Cocotiers sont en petit nombre. Le Maire dit (g) qu'on ne trouve pas un seul Cocotier sur toute la Côte, & que l'arbre le plus commun dans toute cette Région de l'Afrique, est le Palmier qui produit du vin. On doit par conséquent se borner ici à la description de cet arbre, & remettre celle des autres aux Livres suivans.

De quels Palmiers on tire du vin.

On peut tirer du vin de toutes sortes de Palmiers; mais quelques espèces, telles que le Dattier & le Cocotier, étant plus utiles à d'autres usages, on les ménage pour l'utilité qui leur est propre, & l'on ne tire la liqueur que de ceux dont les fruits sont moins estimés. Il y a deux ou trois espèces de Dattiers. La première a les feuilles piquantes & plus petites que celles du vrai Dattier. C'est en quoi consiste uniquement leur différence. Ses fleurs sont rouges, composées de cinq feuilles dans la forme d'une étoile. Au centre elles ont un piston (h), qui se change en un fruit rond de la grosseur d'un petit œuf, & dont la couleur est un rouge leger ou orangé. La chair en est blanche, mais tirant sur le rouge. Elle est de bonne consistance. Son odeur est celle de la violette, & son goût un peu amer, comme celui de l'olive. Les grapes ou les bouquets contiennent depuis quatre-vingt jusqu'à (i) cent noix dont le noyau est de la grosseur de celui des pêches. Lorsque le fruit est mur, sa couleur d'orange se change en un jaune pâle. [Alors on en fait la récolte &] on le broye doucement, pour le mettre sur le feu dans un pot rempli d'eau. Aussi-tôt qu'il commence à bouillir, on le remue avec un bâton plat ou une spatule, & ce mouvement sert à séparer la chair des noyaux, qui tombent au fond du pot. On passe alors le fruit; & lorsqu'il commence à se réfroidir, il forme une substance couleur (k) de chair pâle, & d'une véritable odeur de (l) violette. C'est une espèce de beurre, qui est aussi doux & d'aussi bonne saveur que notre meilleur beurre d'Europe, sur-tout lorsqu'il est frais. Les Négres l'appellent huile de Palmier. Cependant le nom de beurre lui convient beaucoup mieux; car il a le même goût, la même consistance; & les Négres le font servir à tous les usages où nous employons le beurre & le lard. Ils en usent aussi pour s'oindre le corps, & cette onction leur rend les membres souples & la peau douce. Les Européens, qui s'en servent dans leurs sauces, le trouvent aussi bon que le beurre frais & le lard, du moins quand il est fait nouvellement; car en vieillissant il perd son goût & prend une odeur forte. En Europe, les Médecins l'employent, [par voye de fomentation,] pour soulager

Description de ces arbres, & leurs fruits.

(e) *Angl.* la première sorte. R. d. E.

(f) *Angl.* une des trois autres. R. d. E.

(g) Les Palmiers sont en abondance sur les Côtes voisines du Cap-Verd. Les Seigneurs des Villages en tirent un Droit. On y en distingue trois sortes: l'un qui ressemble au Dattier, l'autre semblable à ceux de France; le troisième, qui est une espèce de Latanier; mais on n'y trouve pas de Cocotiers. Le Maire, pag. 65.

(h) *Angl.* Pistil. Comme le Traducteur s'est constamment servi du terme de Piston, pour exprimer ce que les Botanistes nomment Pistil; & que ce mot a une tout autre signification en François; nous prendrons la liberté de corriger à l'avenir cette expression dans le texte, sans prendre la précaution d'en avertir le Lecteur. R. d. E.

(i) Barbot, pag. 112.

(k) Le Maire dit que cet arbre produit une sorte de petit cocos, d'où l'on tire l'huile punique, qui sent la violette, qui a la couleur du safran & le goût de l'olive, pag. 65.

(l) Barbot dit que l'huile est couleur de safran; & qu'elle a le goût de l'olive.

HISTOIRE NATURELLE.

soulager les douleurs de la goutte. On le regarde comme un spécifique contre le rhumatisme & les humeurs froides, en l'appliquant extérieurement avec un mélange d'esprit de vin. Le noyau du fruit, que les Négres nomment *Kiavos*, est fort dur, & contient une amande de fort bon goût, que ces Peuples aiment avec passion (*m*).

Un autre arbre, dont les Négres tirent du vin, est la troisième espèce de Palmier. On le nomme *Hondier*. Ce Palmier est haut, & son tronc, comme ses feuilles, est couvert de petites pointes. Celles du tronc [sont fortes &] ont ordinairement deux pouces de longueur. La nature les a disposées avec beaucoup de régularité & de symétrie, comme pour servir de défense à l'arbre contre l'attaque des animaux. Ses feuilles sont grandes & dentelées comme celles de l'artichau; elles composent une grosse touffe, qui couronne agréablement le sommet du tronc. Au mois de Juillet, vers le commencement de la saison des pluyes, il sort trois branches, longues d'environ quatre pieds, & chargées de petites branches dont les pistils se changent en un fruit rond, de la forme & de la grosseur de la noix [avec le brou & encore verte]. Sa première enveloppe est une peau verte, de l'épaisseur d'un écu, douce, mais coriasse. Elle couvre une autre peau fort mince, qui est remplie d'une substance blanche & huileuse, de la consistence du maron. Les enfans cassent ces noix avec une pierre & les mangent fort avidement.

Palmiers de l'Amérique.

Dans les Isles de l'Amérique, on appelle cet arbre, Palmier à pointes & à fruit, pour le distinguer d'un autre arbre du même nom qui est stérile, mais dont le bois sert à la menuiserie. Les Habitans en tirent aussi une huile qui est fort agréable à manger dans sa fraîcheur, mais qui devient bien-tôt fort puante, jusqu'à ne pouvoir plus servir que pour les lampes. Labat est persuadé que si cette huile étoit tirée à froid, elle se conserveroit plus longtems. Il donne une méthode pour cette opération.

Description du Palmetto par Finch.

Au reste il semble que le *Hondier* soit le même arbre que le *Palmetto*, décrit par Finch, dont les Habitans de Sierra-Léona tirent leur vin. Cet arbre, dit Finch, est droit & haut. L'écorce en est noueuse; & le bois, d'une substance fort douce. Il n'a des branches qu'au sommet. On les prendroit moins pour des branches que pour des roseaux. Le dedans en est moëlleux & la peau fort dure. Les feuilles sont longues & minces. Chaque branche est longue d'une aune, armée, des deux côtés, de pointes fortes & piquantes, semblables aux dents d'une scie, mais plus longues. Elles portent un petit fruit qui ressemble à la noix d'Inde, & de la grosseur (*n*) d'une châtaigne, renfermé dans une coque fort dure, rayé au-dehors par de petits fils, & qui contient une amande d'une substance dure & racornie, sans aucun goût. Les Habitans la mangent rôtie & la nomment *Bel*. Ils donnent à l'Arbre le nom de *Tobel* (*o*).

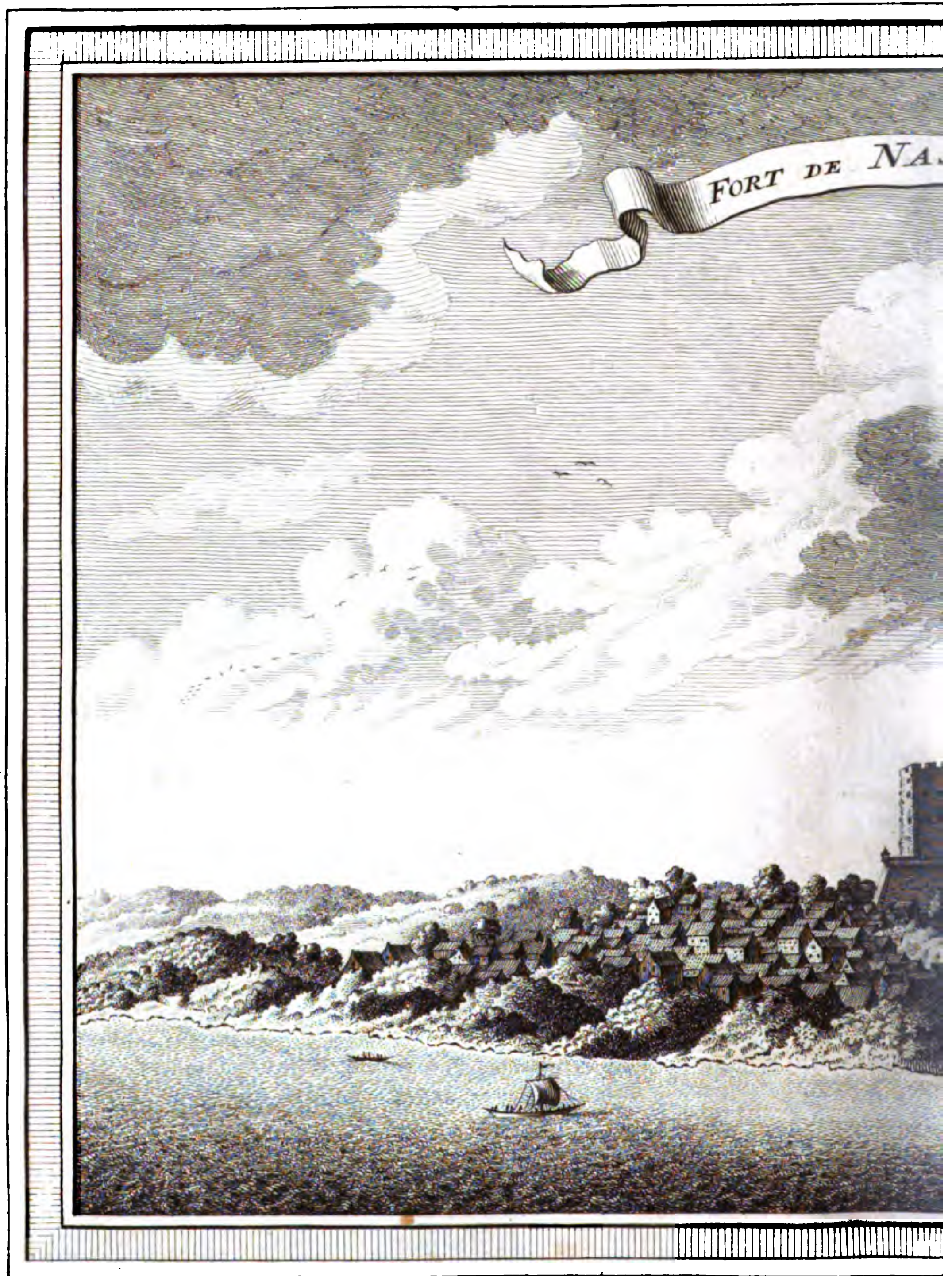
La troisième espèce de Palmier qui produit du vin, est le Cyprier. Il a le tronc & les feuilles (*p*) beaucoup plus grosses que le Dattier; mais son

(*m*) Afrique Occidentale, Vol. III. pag. 25.

(*n*) Jobson dit qu'il se trouve des Palmettos qui portent quantité de fruits, dont les Habitans se nourrissent, sur-tout lorsque l'arbre est jeune, pag. 131.

(*o*) Finch, dans le Recueil de Purchass, Vol. I. p. 406.

(*p*) Il croît de la hauteur de 60, 80, & 100 pieds, avec une écorce fort unie. Moore, pag. 36.



J.V. Schley direx.

'T FORT NASSAU



SSAU, TE MOURE.

son fruit ne peut être mangé. Cependant il porte des fleurs qui ressemblent beaucoup à celles du Palmier à pointes ; & ces fleurs produisent un petit fruit oblong, revetu d'une peau rouge, qui contient un noyau fort dur, dont l'amande est fort amère. Cette noix ne se mange point, & l'arbre ne seroit d'aucun usage, si l'on n'en tiroit cette liqueur célébre qui tient lieu de vin aux Habitans & qui en porte le nom. Les deux Palmiers précédens en produiroient aussi, si les Habitans ne se faisoient une loi de ne les pas couper, dans la crainte de nuire à leur fruit. Le vin du premier est fort bon. Celui du second le surpasse beaucoup. Mais celui du Cyprier l'emporte sur l'un & l'autre, & passe pour la Malvoisie d'Afrique (q).

HISTOIRE NATURELLE.

Ce que c'est que le vin de Palmier. Ses qualités.

LE vin de Palmier est une liqueur qui distile de l'arbre par une incision qu'on fait au sommet (r). Il a la couleur & la consistence du vin d'Espagne (s). Il petille comme le Champagne. Il joint à la douceur une forte d'acidité, qui le rend fort agréable. Il envoye des vapeurs à la tête, & les Etrangers, qui en boivent trop librement, sans en avoir formé l'habitude, (t) en ressentent de fâcheux effets. Il est trop purgatif, lorsqu'il est fait nouvellement, quoique ce soit alors qu'il a plus de douceur & d'agrément; car dans l'espace d'un jour ou deux, il fermente & devient aussi dur & aussi fort que le vin du Rhin. Les Habitans ne se l'épargnent pas dans cette nouveauté, & ne trouvent pas qu'il leur soit fort nuisible. Il n'est véritablement bon que pendant trente-six heures. Ensuite il s'aigrit & s'altère par degrés, jusqu'à se changer en vinaigre. Un autre Voyageur ne le croit bon qu'après avoir fermenté deux ou trois heures dans le vase. A mesure qu'il vieillit, il devient plus capable de communiquer des vapeurs à la tête. C'est un puissant diurétique, & cette qualité explique fort bien pourquoi les Négres ne sont pas sujets à la gravelle ni à la pierre. Il fermente avec tant de violence, que si l'on ne fait beaucoup d'attention aux vases qui le contiennent, il les agite & les brise. Le vin de Palmier paroît délicieux à quantité d'Européens, lorsqu'il sort du tronc de l'arbre. Les Négres y mêlent quelquefois de l'eau. Ils assûrent que si l'on en prend à l'excès, il enflamme les parties naturelles, [& fait enfler le membre viril.] En effet, on observe que les Négres ont souvent des tumeurs considérables près du *scrotum* (v).

Plusieurs sortes de vins de Palmier.

JOBSON prétend que le vin de Palmier est dans une si haute estime parmi les Négres, qu'il n'est pas libre au Peuple d'en boire, & que les Princes le réservent pour leur usage. Il ressemble, dit-il, pour la couleur & le goût, au vin blanc nouveau [duquel on ne sauroit le distinguer;] mais s'il est gardé plus d'un jour, il s'aigrit. Les Négres en distinguent différentes sortes, qu'ils reconnoissent à la différence de l'odeur, comme nous distinguons nos vins blancs. Ils ont le *Sabbegi*, le *Bangi*, &c. suivant les diverses (x) qualités des arbres. Leur méthode, pour le recevoir du tronc, est de suspendre leur gourdes quelques doigts au-dessous de l'incision, pour y faire couler la séve. Ils coupent

Méthodes pour le tirer de l'Arbre.

(q) Afrique Occidentale. Vol. III. pag. 28.
(r) *Angl.* près du sommet. R. d. E.
(s) *Angl.* Consistance du petit lait. R. d. E.
(t) Moore dit la même chose (pag. 38.) mais Barbot assûre (pag. 204.) que ces vapeurs se dissipent bien-tôt, & ne laissent aucun mal de tête.
(v) Afrique Occidentale, Vol. III. pag. 32. & Voyages de Moore, pag. 38.
(x) Jobson, *ubi sup.* pag. 131.

HISTOIRE NATURELLE.

coupent une branche, & laissent la gourde attachée au chicot (y). Mais il ne leur arrive guères d'en couper plus de deux, dans la crainte d'affoiblir l'arbre. Lorsque la séve a coulé trente ou quarante jours, par différentes incisions, ils couvrent de terre grasse les ouvertures du tronc & (z) la place des branches coupées, pour donner à l'Arbre le tems de se rétablir. Une autre méthode est de faire l'incision un peu au-dessous de la toufe de branches qui est au sommet de l'arbre, & d'y appliquer le bout d'un tuyau qui conduit la liqueur dans la calebasse, ou dans un pot de terre (a). Il est fort étrange que la séve du Palmier soit si douce & si agréable, tandis que le fruit a des qualités si différentes (b).

JOBSON, après avoir rapporté que de son tems, on voyoit au long de la Gambra des bois entiers de Palmiers, dit que la manière d'en tirer du vin est de faire au tronc une ou plusieurs ouvertures, où l'on applique une canne creuse, coupée de biais, afin qu'elle joigne l'arbre de plus près. Le jus découle par ce canal dans des gourdes qui (c) sont placées à terre pour le recevoir, & qu'on retire au bout de vingt-quatre heures. C'est-à-dire, qu'il ne faut pas moins de tems pour les remplir. Labat assûre que si l'arbre est jeune, vingt-quatre heures suffisent pour remplir deux pintes. Le Maire dit trois.

Manière dont les Négres grimpent au sommet des Arbres.

LES Négres n'employent pas d'échelles pour grimper sur les Palmiers, soit qu'ils en veuillent cueillir le fruit ou tirer du vin. Ils se servent d'une sorte (d) de sangle [d'ozier, ou] de gros fil de coton, ou de [cordes faites de] feuilles séches de Palmier, qui est assez grande [dans sa rondeur] pour enfermer l'Arbre & le Négre qui veut y monter, en laissant entre l'homme & l'arbre l'espace d'un pied & demi. [Il y a, à un des bouts de cette sangle, une espèce de boutonnière; & à l'autre, un morceau de bois qui s'y enchasse en guise de bouton.] A l'aide de cette ceinture, contre laquelle un Négre s'appuie le derrière en pressant l'arbre des pieds & des genoux, il grimpe au sommet avec (e) une agilité surprenante. [Cela est d'autant plus frappant que ces arbres sont fort hauts, sans branches & que l'incision doit être faites en deux ou trois endroits un peu au-dessous de la toufe de branches qui est au sommet.] Il choisit l'endroit auquel il veut attacher sa gourde. Il s'y arrête aussi tranquillement que s'il étoit assis, car cette machine ne les tient pas moins fermes que s'ils étoient à terre. On est effrayé de les voir suspendus si haut avec un secours si foible (f). Moore dit qu'ils montent à la vérité avec beaucoup de vîtesse, mais que lâchant quelquefois prise, ils tombent du haut de l'arbre & se tuent misérablement (g).

(y) *Angl.* Leur méthode ordinaire, pour tirer le vin de Palmier, est de couper une branche à quelques pouces de l'endroit où elle est jointe au tronc; & d'attacher au chicot qui reste une gourde ou un pot de terre, dans lequel distille la liqueur qui en sort. Mais R. d. E.

(z) Vers le Sud, après avoir avallé le produit d'un Palmier, ils coupent ou brûlent l'Arbre. Voyez Barbot, pag. 203.

(a) Moore dit que le tuyau est composé de feuilles du même arbre, [& il l'appelle un vase.]

(b) Afrique Occidentale, Vol. III. pag. 33.

(c) Voyages de Jobson, pag. 131. il paroît par cette relation qu'on fait les incisions au pied de l'arbre.

(d) Le Maire (pag. 65.) & Moore (pag. 38.) disent que [cette sangle est comme un cerceau.]

(e) Labat. *ubi sup.* pag. 36.

(f) Le Maire, pag. 66.

(g) Moore, *ubi sup.*

§. II.

§. II.

Arbres & Fruits.

Le Siboa.

APRÈS le Palmier, c'est au Siboa (*a*) que le premier rang semble appartenir, parce qu'il a quelque ressemblance avec lui, & qu'il est d'une hauteur extraordinaire. Les Pays de la Gambra en produisent un grand nombre. Ses feuilles servent aux Habitans pour couvrir leurs maisons. Ils ☞ tirent [du tronc] une sorte de vin, qui a beaucoup de rapport avec le vin de Palmier, quoiqu'il ne soit pas si doux. Dans sa jeunesse, le tronc est aussi plein de séve que celui du Palmier; mais le nombre des années le rend dur & coriace (*b*).

Le Latanier.

On peut compter entre les Palmiers, un Arbre de la même espèce, qui croît en abondance sur le Sénégal, & que les François ont nommé Latanier. C'est le nom qu'il porte aussi dans les Isles de l'Amérique. Il est droit, haut, & d'une grosseur égale jusqu'au sommet. On en a vû de la hauteur de cent pieds. Sa tête est environnée d'une écorce rude & inégale, d'où il sort trente, quarante & jusqu'à soixante branches. Elles sont toutes fort droites, vertes, unies, sans nœuds & fléxibles; d'une substance qui tient le milieu entre le roseau dans sa parfaite maturité & le roseau verd. Ces branches sont longues de trois ou quatre pieds, & creuses au centre. Elles se fendent comme l'ozier, en fils de toutes sortes de grosseur, qui peuvent recevoir différentes sortes de teinture. A leur extrémité elles produisent une feuille d'un pied de long, qui venant à s'ouvrir, forme un éventail naturel d'environ deux pieds de largeur. On employe ces branches à divers usages. Les Négres ☞ en font des cribles [de différente finesse] pour leurs grains, mais sur-tout des paniers & des corbeilles, qui portent en Amérique le nom de Paniers Caraïbes, parce que c'est de ces Sauvages, que les François en ont tiré l'invention. Les feuilles du Latanier sont fort commodes, & pourroient être d'une grande utilité, si les Négres avoient assez d'industrie pour les rendre molles & pliables. Immédiatement au-dessous de la feuille, c'est-à-dire, dans l'endroit même où elle sort de la branche, il croît chaque année un fruit rond, de six ou sept pouces de circonférence, couvert d'une peau rouge, aussi forte & aussi épaisse que le cuir. Il contient un gros noyau rude & inégal, dont l'amande est fort amère, & n'a pas d'utilité connue. La chair du fruit est spongieuse, pleine de filets ou de fibres jaunes, d'une saveur astringente lorsqu'on la mange crue, mais plus agréable, & même assez semblable au coin lorsqu'elle est cuite sous la cendre. Elle est purgative, & capable même de relâcher excessivement ceux qui (*c*) n'y sont pas accoutumés. Les Négres des environs du Cap-Verd tirent de cet arbre une sorte de liqueur froide, aussi claire que de l'eau, & par la même méthode qu'ils employent pour le Palmier (*d*).

Le Cotonier.

L'Arbre que son utilité doit faire placer après les précédens, & qui croît ☞ fort communément [en Afrique & sur-tout] près du Sénégal, est le Cotonier.

(*a*) Moore écrit *Ciboa*.
(*b*) Moore, *ubi sup. ibid.*
(*c*) Afrique Occidentale, Vol. III. pag. 48.
(*d*) *Ibid.* Vol. IV. pag. 159.

HISTOIRE NATURELLE.

nier. Il aime les Cantons élevés; ce qui le met à couvert des Inondations. Peut-être ne devroit-il être compté qu'au rang des Arbrisseaux. Quoiqu'il soit plus haut dans ce Pays qu'en (e) Amérique, les plus grands ne surpassent pas la hauteur ordinaire d'un Abricotier. Le coton n'en est pas excellent, parce que les Négres en négligent la culture (f).

L'ÉCORCE du Cotonier est unie, du moins dans la jeunesse de l'Arbre. Elle est mince, serrée, & d'une couleur grisâtre. Le bois est blanc, doux, & poreux quand il est jeune. Mais en vieillissant, il devient dur, cassant, & se creuse au centre. Ses branches sont droites, & couvertes de feuilles, qui sont douces, laineuses, & divisées en cinq parties comme celles de la vigne, quoique plus petites. La tige des feuilles est velue [& assez longue]. Les fleurs sortent & fleurissent à la naissance de la tige, ou du moins rarement sur les branches. Elles sont composées de cinq feuilles, assez semblables à celles de la tulipe, & leur calice est soûtenu par cinq autres petites feuilles vertes, dures & pointues. Ces fleurs sont d'un jaune pâle, bordées d'une raye rouge, & marquetées au dedans de quelques taches pourpres. Elles contiennent quelques filets rouges, autour d'un pistil verd, terminé en tête de clou, qui se change en [un bouton] ovale un peu pointu, verd d'abord, mais d'un brun foncé & même noir dans sa maturité. Il devient alors de la grosseur d'un petit œuf de Poule. Ce bouton, suivant la qualité du terroir & la bonté de l'Arbre, meurit dans l'espace de quatre ou cinq mois. Alors, il s'enfle davantage, & créve avec un petit bruit. Tout ce qu'il contient seroit perdu, si l'expérience n'avoit appris aux Négres à veiller soigneusement dans ces occasions. La maturité du fruit se fait connoître à la noirceur qui paroît vers l'extrémité. Chaque bouton renferme six ou sept grains de la grosseur d'un pois commun, mais (g) d'une surface inégale & même cornue. [Ce qui fait que le Coton y demeure plus ou moins attaché à proportion de l'inégalité de leur surface.] Cette semence étant remise en terre produit de nouveaux arbres, qui sont capables de porter leur fruit dans l'espace d'un an ou de quinze mois.

EN Amérique on a des machines, qui portent le nom de Moulin à coton, pour séparer le coton de sa graine ou de sa semence. Mais les Négres d'Afrique se servent de leurs mains. C'est l'ouvrage de leurs femmes, qui le filent ensuite avec un simple fuseau sans rouet (h).

L'Indigo.

L'INDIGO croît naturellement dans plusieurs Cantons du Pays, & les Négres en font usage pour teindre leurs pagnes ou leurs étofes de coton. Ils leur donnent une couleur fort vive; mais l'art de teindre (i) n'est pas aussi cultivé parmi eux qu'en Amérique. Barbot dit que l'Indigo croît en Afrique sur un Arbuste, que les Portugais ont nommé *Finto*, dont la hauteur est d'environ trois pieds (k).

LES

(e) Moore observe que sur la Gambra les Négres défrichent les environs de leurs Villes pour planter du coton, pag. 76.

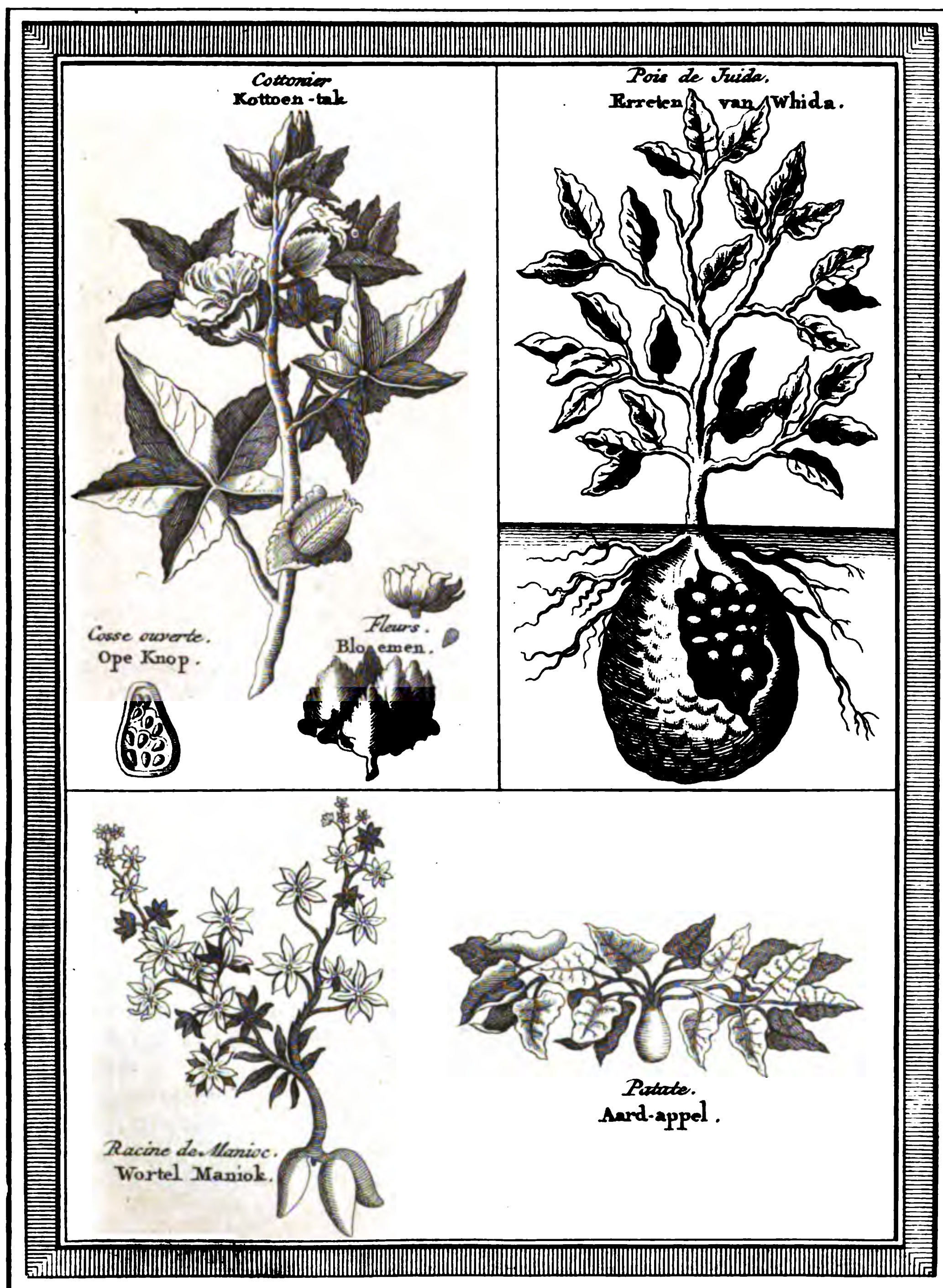
(f) Le même Auteur remarque qu'il y en a de fort grands sur la Gambra. Il en vit un près de Séaka, auquel il donne trente aunes de circonférence, c'est-à-dire, apparemment, à la masse des branches. pag. 55. Voyez aussi Labat, *ubi sup.* Vol. II. pag. 188. & Vol. III. pag. 262. & 264.

(g) Labat, Vol. III. pag. 264. & *suiv.*

(h) *Ibid.* pag. 267.

(i) *Ibid.* Vol. II. pag. 75. [au reste c'est l'Indigo & non l'art de teindre qui n'est pas cultivé.] R. d. E.

(k) Barbot, pag. 32.



COTTONIER et PLANTES de GUINÉE.
KOTTOEN-TAK en PLANTEN van GUINÉE.

HISTOIRE NATURELLE.

Le Tabac.

LES Isles du Sénégal, & les Cantons voisins, produisent quantité d'excellent Tabac. Cette plante pourroit être fort avantageusement perfectionnée, si les Négres avoient assez d'industrie [& moins de paresse] pour la cultiver, & pour la travailler un peu après l'avoir recueillie (l). Moore observe que sur la Gambra les Négres plantent le Tabac près de leurs maisons; qu'ils le sément aussi-tôt qu'ils ont fait la moisson du grain; que celui qui croît près des Rivières est très-fort, & qu'à peu de distance des mêmes lieux, il est beaucoup plus foible (m).

Le Sanara.

DANS les Pays du Sénégal, il croît un arbre nommé le *Sanara*. Les terres humides sont celles qui lui conviennent. Il est généralement de la hauteur & de la grosseur [d'un grand] Poirier. Ses feuilles ressemblent à celles du Laurier-Rose. Il porte de petites fleurs blanches, composées de cinq feuilles, qui forment un calice dont le fond est couleur de chair, & contient quantité de petits filets autour d'un pistil qui a la tête ronde & la couleur de chair. Ce pistil se change en une petite cosse, qui est remplie d'une graine dure, ronde, noire & luisante. L'odeur de la fleur est agréable. L'écorce de l'Arbre est grise, mince, séche & molle; le tronc, brun dans l'intérieur; le bois dur, & d'autant plus propre à la construction des Vaisseaux & des Barques, qu'il acquiert une nouvelle dureté dans l'eau. Mais les Négres ne souffrent pas volontiers qu'on abatte ces Arbres, parce que les Abeilles aiment à s'y réfugier, & qu'ils en tirent beaucoup de miel & de cire (n).

L'arbre nommé Locuste ou Sauterelle.

JOBSON observa sur les bords de la Gambra l'Arbre nommé *Locuste* (ou Sauterelle), qui porte des pelotons de longues cosses. Le tems de leur maturité est le commencement du mois de May. Les Habitans s'en nourrissent sur-tout les jeunes-gens, [qui sont passionnés pour ce fruit.] L'Arbre est gros & d'une bonne hauteur. Comme les Abeilles y font souvent leur miel, l'Auteur observe qu'un autre Jean-Baptiste pourroit s'y rassasier de miel & de Sauterelles (o).

Le Calebassier.

ON trouve sur toutes les Côtes Occidentales de l'Afrique le Calebassier que les Négres estiment avec raison, parce qu'il leur fournit tous leurs vases. Cet Arbre a communément trois ou quatre pieds de circonférence. L'écorce en est grise, & fort unie dans sa jeunesse, mais ridée lorsqu'il commence à vieillir. [Le bois en est plûtôt coriace que dur.] Il se perpétue plus aisément par ses rejettons que par sa graine; mais il est facile à transplanter. Ses branches sont longues, épaisses & fort unies. Il porte beaucoup de feuilles. Elles ont quatre ou cinq pouces de longueur. Elles sont étroites vers la tige, mais s'élargissant par degrés, elles s'arrondissent comme une spatule (p) à l'autre extrémité. Elles sont épaisses & d'un brun foncé. La nature les a placées au long des branches, à des distances presqu'égales. La couleur des fleurs est bleuâtre, tirant sur celle de la rose sauvage lorsqu'elle commence à s'épanouir. Elles sortent du corps de l'Arbre, à l'insertion des branches; sage disposition de la nature, car le fruit est si gros que les branches auroient peine à le soutenir.

IL y a des Calebasses de différentes formes & de diverses grandeurs. L'écorce

(l) Labat, *ubi sup.*
(m) Moore, pag. 31. & 76.
(n) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 315.
(o) Jobson, pag. 132.
(p) Ou plûtôt comme une raquette.

HISTOIRE NATURELLE.

corce en eſt mince, & ne ſurpaſſe pas l'épaiſſeur d'un écu, mais elle eſt dure & coriace. Le bois eſt doux & ſe polit facilement. Cet arbre porte des fleurs & des fruits deux fois l'année, ou plûtôt il eſt conſtamment couvert de fruits & de fleurs. Lorſque la Calebaſſe eſt mûre, on le reconnoît à ſa tige, qui ſe flétrit & devient noire. Alors on ſe hâte de la cueillir, pour prévenir ſa chûte, qui ne manqueroit pas de la briſer. Les Négres en font diverſes ſortes d'uſtenciles. Il ſe trouve des Calebaſſes aſſez grandes pour contenir trois gallons (q) de liqueur. Leur manière de les préparer eſt de les percer à l'extrémité, pour y faire entrer de l'eau chaude, qui amollit & diſſout la chair intérieure. Ils la tirent enſuite avec un petit bâton; & mêlant du ſable avec leur eau, ils continuent de rinſer & de nettoyer le dedans juſqu'à ce que les moindres fibres en ſoient ſorties. Après cette opération, ils laiſſent ſécher la Calebaſſe, qui devient propre alors à contenir du vin & d'autres ſortes de liqueurs, ſans leur communiquer aucun mauvais goût. Pour couper une Calebaſſe en deux, & s'en faire des baſſins ou des plats, ils la ſerrent par le milieu avec une corde, immédiatement après l'avoir cueillie. La coque eſt alors ſi molle, qu'elle ſe diviſe aiſément. [Ils les nettoyent enſuite, les poliſſent & les font ſécher ſoigneuſement pour s'en ſervir dans le beſoin.]

Uſage des calebaſſes.

ILS broyent les feuilles du Calebaſſier, & les mêlent dans leur kuskus pour en rendre le goût plus agréable. Ils donnent à ce mêlange le nom de *Lalo*. La graine même ne leur eſt pas inutile. Ils la mangent grillée. Ils la mettent auſſi dans l'eau qui leur ſert de boiſſon, pour la tenir plus fraîche. La chair des Calebaſſes [fraîches] eſt un reméde excellent pour toutes ſortes de brûlures, en l'appliquant en forme de cataplaſme [qu'on change de ſix en ſix heures.] On s'en ſert avec le même ſuccès pour les maux de tête, la colique & les meurtriſſures; mais dans ce dernier cas, c'eſt le jus qu'on avalle (r).

Le Tamarin.

L'ARBRE qui ſe nomme *Tamarin* croît dans toutes les parties Occidentales de l'Afrique. Ceux qui ſe trouvent au Sud du Sénégal ſont d'une hauteur extraordinaire; mais communément le Tamarin n'eſt pas plus haut que le Noyer, quoiqu'il ſoit beaucoup plus toufu. La racine en eſt forte, & ſe diviſe en quantité de branches très-fibreuſes. Le tronc eſt toûjours droit, & n'a pas moins (s) de trois pieds de diamétre. L'écorce eſt épaiſſe, brune, & pleine de petites fentes; le bois [d'un brun obſcur] dur & d'un grain fort gros. Les branches ſont groſſes, s'étendent réguliérement de tous les côtés, & ſe diviſent en pluſieurs autres branches d'où il en ſort encore de plus petites. Elles ſont couvertes d'une peau fort douce & d'un brun verdâtre. Elles produiſent une infinité de feuilles, qui font la beauté de l'arbre par l'ombrage & la fraîcheur qui l'accompagnent toûjours. Chaque feuille peut paſſer pour une petite branche, longue de quatre ou cinq pouces, d'où ſortent dix ou douze paires d'autres petites feuilles, longues & étroites, obtuſes à l'extrémité, & rondes du côté de la tige. Elles ſont d'un verd luiſant, velues près des bords;

(q) Jobſon parle des calebaſſes, lorſqu'il dit que les Négres ont des gourdes de toutes les grandeurs, depuis la groſſeur d'un œuf juſqu'à celle d'un boiſſeau. Il ajoûte qu'ils ont auſſi des courges, comme celles d'Angleterre, pag. 130. [Un gallon eſt une meſure Angloiſe qui contient quatre quartes, ou huit pintes de Paris.]

(r) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 317.

(s) *Angl.* & a ſouvent trois pieds. R. d. E.

bords, & séparées au milieu par une petite fibre, d'où il s'en détache encore de plus petites. Ces feuilles s'ouvrent pendant le jour, & se ferment ou se resserrent pendant la nuit.

HISTOIRE NATURELLE.

LES fleurs du Tamarin croissent en toufes de cinq ou six pouces de longueur. Chaque toufe n'est composée que de neuf ou dix fleurs, parce qu'elles sont à quelque distance l'une de l'autre. Ces toufes sortent des côtés & de l'extrémité des branches. Les fleurs ont une tige assez courte, & ne sont composées que de trois feuilles, couleur de rose, avec des veines d'un rouge plus foncé. Elles sont sans odeur. Leur longueur est d'environ six lignes, & leur largeur de quatre. Le pistil est pointu lorsqu'il commence à se former en bouton; mais il se courbe en s'allongeant, & devient semblable à la féve de jardin, de la longueur d'environ quatre pouces, sur un pouce de largeur. Il est composé de deux peaux l'une dans l'autre. Celle du dehors est épaisse d'une ligne, & la seconde ressemble au parchemin. Entre les deux, on trouve une chair moëlleuse, d'un brun foncé, glutineuse, d'un goût fort âcre, [& fort rafraîchissante.] Cette chair contient, [sous la seconde peau,] trois ou quatre graines [dures] plates, longues de quatre ou cinq lignes, épaisses, de différentes formes; mais fort unies, & d'un rouge qui tire sur le bazané. Chacune de ces graines renferme deux cosses blanches, qui se séparent en les faisant tremper dans l'eau, & qui laissent voir la semence du Tamarin (t). C'est la chair & la graine séparées de la peau extérieure, & broyées en consistence, qu'on transporte en Europe, & qui est employée dans la Médecine [pour un rafraîchissant.] En Afrique, les Négres en composent une liqueur avec de l'eau, du sucre & du miel. Ils en composent aussi des confections, qu'ils conservent pour appaiser leur soif. [Les feuilles mâchées produisent le même effet] (v).

Le Kahower.

LE *Kahower* est une espèce de Prunier qui ressemble beaucoup au (x) Cerisier. L'*Ape* ou l'Arbre aux *Singes* est assez grand. Il croît [dans les bois &] sur le bord des Rivières. C'est sur ses branches que le *Kubolos* (y) fait son nid.

L'Arbre aux Singes.

Le Bischalo.

LE *Bischalo* est un bois dur & bon pour la Charpente. Il croît sur les rives de la Gambra. Son tronc est droit, & son feuillage donne beaucoup d'ombre. [Ce qu'il a de tige bon pour la Charpente, est quelque-fois de trente pieds de haut, & de dix, douze & même quatorze de circonférence]. C'est sous ces arbres que les Négres prennent le plaisir de la conversation & de la danse (z).

Le Tabakomba

LE *Tabakomba* porte un fruit qui ressemble à nos poires de Bon-chrétien, mais son écorce est semblable à celle du Grenadier. Ce fruit s'ouvre de lui-même dans sa maturité & contient quatre ou cinq autres petits fruits, de couleur rougeâtre, qui ont le noyau fort gros, & qui n'ont aucun (a) goût. Barbot dit qu'ils sont de la grosseur d'un œuf de Pigeon, d'un goût désagréable, & d'une qualité fort chaude (b).

SUR

(t) Moore, pag. 38. & 259. R. d. T.
(v) Labat, *ubi sup.* Vol. II. pag. 322.
(x) Barbot, pag. 22.
(y) *Ibid.* pag. 32. & 133.
(z) Moore, pag. 38. & 259.
(a) *Ibid.* pag. 68.
(b) Barbot, pag. 32.

HISTOIRE NATURELLE.

L'Epine.

Sur le Sénégal on trouve une sorte d'Epine, de la grandeur des Pommiers de l'Europe. Le bois en est dur, rouge, pesant, & sert parmi les Négres à faire des pilons pour broyer leur maïz & leur ris (c).

L'Ebènier.

Près du Lac de Kayor il croît une multitude d'Ebèniers, qui donne de l'Ebène de la plus belle espèce. On en trouve aussi à Donay & dans d'autres Cantons sur le Sénégal (d).

Le Pao de Sangre.

Les environs de Fatatenda produisent le *Pao* de Sangre, d'où l'on tire la gomme adragante où le sang de Dragon. Les Habitans l'appellent *Komo*. Il a si peu de hauteur & de grosseur, qu'on en trouve peu d'où l'on puisse tirer une planche de quatorze ou quinze pouces de largeur. Il rend une odeur agréable lorsqu'il est nouvellement coupé. Son bois est dur, d'un beau grain & prend un fort beau poli. On en fait des écritoires & des ouvrages de marquetterie, dont [on dit que] la vermine n'approche jamais. Les Habitans s'en servent pour composer leur Balafo, Instrument de Musique [dont on a déja donné la Description.] Cet arbre aime un terroir sec, pierreux, & sur-tout le sommet des montagnes (e).

Le Kurbaris.

Les bords de la Gambra & les Cantons voisins produisent une abondance extraordinaire de *Kurbaris*, arbre gros & toufu qui sert en Amérique à plusieurs usages, mais fort négligé par les Négres, [qui ne s'embarrassent pas d'avoir beaucoup de Meubles.] La séve se distingue à peine du bois même, tant ils ont de ressemblance par le rouge sale & foncé qui fait leur couleur. Les feuilles sont petites (f), longues, dures & cassantes, d'un verd foncé & croissent deux à deux sur la même tige. L'écorce est blanche, mince, & s'arrache aisément. Le bois est dur & compact, quoiqu'il soit humecté par une séve grasse, huileuse & amère. Il croît fort lentement, comme tous les bois durs. Le tronc est ordinairement droit & rond. Il s'en trouve, sur la Gambra, qui n'ont pas moins de trois pieds de diamétre & de quarante pieds de hauteur. Il est fort branchu, & ses branches bien garnies de feuilles, qui forment un ombrage agréable. [Les fibres du bois sont longues, fines & merveilleusement bien entrelassées; mais il] est aisé à travailler, parce qu'il a peu de nœuds, & qu'il n'est pas sujet à se fendre.

Les fleurs du Kurbaris sont jaunes & larges, composées de cinq feuilles, qui forment un calice, dans lequel plusieurs filets environnent un pistil de couleur rouge. Elles ont aussi peu de beauté que d'odeur. Les fruits qui leur succèdent sont de figure ovale, de cinq à six pieds (g) de longueur, & de trois à quatre de largeur. Leur épaisseur est d'un pouce, & leur couleur un rouge bazané. Ils ont la peau dure, cassante, rude, [tachetée] & grainée comme le chagrin, de l'épaisseur d'un écu. Ils contiennent une sorte de pâte, séche & friable, couleur d'orange, & d'un goût aromatique, dont la substance est fort nourrissante.

Chaque fruit a trois ou quatre noyaux de la grosseur & de la forme d'une amande commune, durs & d'un rouge foncé, remplis d'une noix dont le goût est à-peu-près le même que celui de la noisette, mais un peu plus aigre. Les enfans Négres les aiment passionnément, & les Européens leur trouvent beaucoup

(c) Labat, Vol. II. pag. 326.
(d) *Ibid.* pag. 178.
(e) Moore, pag. 267.
(f) Labat, Vol. IV. pag. 362. 364.
(g) *Angl.* six pouces. R. d. E.

coup de ressemblance avec le goût du pain-d'épice, auquel ils ressemblent aussi par la couleur. De l'écorce de l'arbre on fait des tabatières, des boëtes à poudre, &c. Le tronc jette une gomme claire & transparente, qui ne se dissout point aisément, & qui jette, au feu, une odeur aromatique, peu différente de l'encens.

HISTOIRE NATURELLE.

Piso, dans son Histoire naturelle du Brésil, décrit cet Arbre sous le nom de *Jeraibe*, & prétend que les Portugais prennent sa gomme pour la gomme *Anima*. Il en recommande la fumée comme un reméde excellent pour les ☞ maux de tête, & sur-tout [les emplâtres,] comme un spécifique pour les douleurs de nerfs (*h*).

Le Polon ou le Fromage.

Le *Polon* ou le Fromage croît ici dans plusieurs Cantons, particuliérement sur la Rivière de Cachao, & dans les Isles de Bissao, où les Habitans le plan- ☞ tent autour de leurs maisons [pour servir d'ornement.] C'est un arbre fort haut & fort gros. Si l'on ne prend soin de le tailler, ses branches s'écartent fort loin (*i*). L'écorce est verte dans la jeunesse de l'Arbre. Elle a cinq ou six lignes d'épaisseur; mais en vieillissant elle devient plus brune & plus épaisse. Les feuilles sont longues, & paroissent étroites, parce qu'elles sont divisées en trois, comme celles du tréfle. Elles sont tendres, minces, d'un verd brillant dans leur naissance, mais qui perd son éclat en vieillissant; elles tombent enfin, pour faire place à d'autres feuilles qui leur succèdent; de sorte que dans l'espace de quatre ou cinq jours, l'arbre change de livrée. Lorsque les Négres veulent l'élargir, ils font à l'écorce des fentes perpendiculaires qui donnent passage à de nouvelles branches.

L'écorce est remplie d'épines de forme pyramidale, c'est-à-dire larges par le fond, & d'un pouce & demi de longueur. Elles n'ont pas leur racine au-delà de l'écorce. Elles y tiennent même si peu, qu'il suffit d'y toucher pour les abattre; & dans le lieu d'où elles tombent, il ne reste qu'une petite tache blanche. Le bois est doux, blanc, mais cordonné, & par conséquent assez difficile à couper, sur-tout quand il commence à vieillir. Il est d'ailleurs souple & pliable, & croît fort promptement (*k*).

Quelques jours après qu'il a changé de feuilles, ce qui arrive toûjours au commencement de la saison séche, les fleurs paroissent en grosses toufes. Elles sont petites, blanches, si délicates qu'elles tombent dans l'espace de huit ou dix jours. On voit succéder à leur place, une coque verte de la forme & de la grosseur d'un œuf de Poule, mais un peu plus pointue par les deux bouts. Elle contient un duvet ou une sorte de coton, qui n'est pas plûtôt mûr, qu'elle crève avec quelque bruit; & le coton seroit emporté aussi-tôt par le moindre vent, s'il n'étoit recueilli avec beaucoup de soin. Il est couleur de perle, extrémement fin, doux & luisant, plus court que le coton commun, mais aisé à filer, & propre à faire de fort beaux bas. Avec le coton, la coque renferme plusieurs graines de couleur brune, & de la grosseur des féves que les François nomment Haricots. Elles sont de peu d'usage, car les arbres croissent beaucoup plus vîte (*l*) de leurs propres rejettons, qui les environnent en

(*h*) Labat, *ibid.*

(*i*) *Angl.* branches s'élèvent fort haut; & l'on trouve de ces Arbres dont ce qu'il y a de la tige propre à la Charpente, est d'environ trente pieds. R. d. E.

(*k*) *Ibid.* Vol. V. pag. 25.

(*l*) *Angl.* de bouture. R. d. E.

HISTOIRE NATURELLE. en aſſez grand nombre pour ſervir de retraite aux Serpens, aux Crapaux & même aux Chauve-ſouris (*m*).

Le Ghelola. LE *Ghelola*, qui croît dans le Royaume de Kayor, reſſemble à l'Ozier pour la hauteur, la groſſeur, & la forme des feuilles. Le bois en eſt amer. Les Négres, ſur-tout les perſonnes de diſtinction, s'en ſervent pour ſe frotter les dents & conſerver leur blancheur (*n*).

Arbre de Bifecha. PRÈS de Maka, dans l'Iſle Biſecha, ſur le Sénégal, on trouve un petit arbre dont les feuilles reſſemblent à celles du Poirier. Elles ont une odeur aromatique, qui tient beaucoup du Mirte. La chair des Beſtiaux qui s'en nourriſſent paſſe pour une viande fort délicate (*o*).

Le Savonier. LE *Soap* ou le *Savonier* eſt de la groſſeur d'un Noyer, & reſſemble à l'Arbre qui porte le même nom en Amérique. Auſſi eſt-il de la même eſpèce. Les Négres écraſent le fruit entre deux pierres pour en tirer le noyau, & font uſage de la chair pour laver leur linge. Elle mouſſe & nettoye fort-bien; mais elle uſe le linge beaucoup plus vîte que le Savon (*p*).

Le Miſchery. LE *Miſchery* n'a guères plus de vingt pieds de hauteur; mais ſon tronc eſt fort gros. Son écorce eſt brune, d'une épaiſſeur médiocre, [s'attache fortement à l'Arbre] & contient un ſuc fort amer. Le bois en eſt bon. Il eſt gris, ſans nœuds, & facile à ſcier. Ses feuilles, qui ſont fort abondantes, reſſemblent aſſez à celles du Ceriſier, mais le bord en eſt ridé, & le moindre vent les fait tomber. On eſtime d'autant plus les planches de ce bois, que les vers ne s'y mettent jamais. Le Miſchery eſt fort commun ſur les bords de *Rio-grande* (*q*).

Le Mahot. LES bords des Rivières & les lieux marécageux de la Côte produiſent un Arbre de hauteur moyenne, qu'on croit de l'eſpèce du *Mahot* d'Amérique. Le bois en eſt poreux, & les feuilles larges & minces. De l'écorce, qui eſt fibreuſe & qui quitte aiſément le tronc, on fait une ſorte d'étoupe qui ſert fort bien à calfater les Vaiſſeaux. On la pile dans cette vûe, pour en ſéparer les petits rejettons, Au lieu de goudron, on ſe ſert d'huile de Palmier, mélée avec de la chaux vive; (*r*) [afin de lui donner la conſiſtence néceſſaire pour eſpalmer le Vaiſſeau].

Le Figuier. LE Figuier ſauvage d'Afrique eſt de vingt ou vingt-deux pieds de hauteur. Ses branches s'étendent beaucoup & produiſent beaucoup de feuilles. On en voit un à Albreda, ſur la Rivière de Gambra, qui n'a pas moins de trente pieds de circonférence. Par le bois & l'écorce, il reſſemble au Figuier de jardin, mais ſes feuilles ont plus de reſſemblance avec celles du Noyer. Elles ſont fortes, unies, luiſantes, d'un verd clair au-deſſus, & pâle au-deſſous. Elles ſont en ſi grand nombre & ſi ſerrées, qu'elles forment un abri impénétrable aux rayons du Soleil. Le fruit eſt de la groſſeur d'un œuf de Pigeon, & d'un goût fort inſipide; [ce qui fait qu'on le laiſſe aux Oiſeaux.] Dans ſa maturité il a la peau jaune. Le bois de l'Arbre n'eſt pas propre à brûler; ni même à faire des planches, parce qu'il eſt fort dur; mais comme il eſt fort blanc & fort uni, on ne laiſſe pas de l'employer pour les lambris, [ſa douceur le rendant propre à être mis en œuvre.] Par la même raiſon, les Négres en font

(*m*) Afrique Occidentale, Vol. V. pag. 25.
(*n*) *Ibid.* Vol. III. pag. 63.
(*o*) *Ibid.* Vol. IV. pag. 182.
(*p*) *Ibid.* pag. 183.
(*q*) *Ibid.* pag. 157.
(*r*) *Ibid.* Vol. V. pag. 158.

font des plats, des écuelles, des assiettes & des cuilliéres; d'autant plus que lorsqu'on le travaille verd, il n'est pas sujet à se fendre. Les Habitans prennent plaisir à s'assembler sous son feuillage, pour y tenir leurs Kaldés, c'est-à-dire, leurs conversations (s).

HISTOIRE NATURELLE.

Le Guave.

LE *Guave* est moins un Arbre qu'un Arbuste, car le plus gros n'a pas plus de sept ou huit pouces de diamétre. L'écorce en est grise, & marquetée de petites taches brunes. Elle est mince, fort serrée contre l'arbre, tandis qu'il est sur pied, mais facile à séparer aussi-tôt qu'il est abattu. Le bois est gris, entre-mêlé de longues fibres, qui le rendent dur & difficile à couper. Les feuilles sont longues, pointues des deux côtés, plus longues trois fois que larges, rudes, pleines de suc, & d'un verd pâle, avec quantité de filamens. Ce petit arbre produit un grand nombre de branches, couvertes de feuilles, qui sont arrangées deux à deux. Il fleurit deux fois l'année. Ses fleurs sont blanches, assez semblables à celles de l'Oranger, mais d'une odeur moins agréable. Il porte un fruit qui ressemble à la rennette, excepté qu'il est couronné comme la grenade. La peau paroît douce & unie à quelque distance, mais elle est rude & inégale quand on la touche. Son épaisseur est d'environ trois lignes, lorsque le fruit est verd. La chair est ou rouge ou blanche, car il y en a de deux sortes. Avant sa maturité, elle a la consistence d'une poire ou d'une pomme verte; mais en meurissant, elle devient semblable à la néfle. Elle contient un grand nombre de petits pepins rudes, inégaux, de la grosseur de la semence de navet, & si durs qu'ils ne peuvent être digérés. Le Guave vient du Brésil, d'où il a été transporté en (t) Afrique. Suivant Moore, il ressemble à nos pêches, avec cette différence que le dehors en est plus rude; & qu'au-lieu de noyau, il a des pepins plus petits que ceux de la pomme. On le regarde comme un spécifique pour le flux de ventre (v).

Orangers & Limoniers.

TOUTE la Côte produit des Orangers & des Limoniers. A Jamesfort, sur la Gambra, les Anglois en recueillent soigneusement le fruit, & n'en manquent jamais pour leur *Ponche* (x). Les Orangers prospèrent sur-tout dans l'Isle de Bissao. Brue en vit un, dans la cour du Palais Royal, d'une si prodigieuse grandeur (y), qu'il couvroit tout l'espace. Cependant Barbot assûre qu'il y a beaucoup moins d'Orangers sur la Côte, que de Limons sauvages (z).

Le Limier.

L'ARBRE qui porte les Limes, est de la grandeur des Pommiers ordinaires. Il a la feuille ovale, & le fruit moins gros que le limon, mais l'odeur plus ☞ forte (a). [Les Orangers produisent d'excellentes Oranges de l'espèce qu'on a à Seville.]

Le Citronier.

UN arbre que le Pays produit en abondance, c'est le Citronier. Celui des bords de la Kasamansa porte un fruit d'une espèce particulière, rond, plein de jus, l'écorce de l'épaisseur du parchemin, & communément sans aucune sorte de pepins (b).

Le Cerisier.

MOORE trouva dans l'Isle Charles, un Cerisier sauvage, Arbre fort rare dans cette Contrée. Le fruit n'étoit pas mûr au mois de Février. L'arbre en

(s) *Ibid.* Vol. V. pag. 373.
(t) *Ibid.* Vol. V. pag. 75.
(v) Moore, pag. 68.
(x) Moore, *ibid.*
(y) Afrique Occidentale, Vol. V. pag. 118.
(z) Barbot, pag. 31.
(a) Atkins, Voyage en Guinée, pag. 49.
☞ (b) Labat, *ubi sup.* Vol. V. pag. 54.

HISTOIRE NATURELLE. en feuilles avoit beaucoup de ressemblance avec les Cerisiers d'Angleterre, & ne les surpassoit pas en grosseur (*c*).

L'Arbre sensitif. SUR le bord des Rivières, on trouve un Arbuste [semblable à celui qui porte l'épine-vinette] qui a la feuille rude, & qu'on ne peut toucher [quoique avec de grandes précautions,] sans que toute la touse de feuilles ne se retire & ne se resserre par une espèce de sympathie. Il porte une sorte de fleur jaune, semblable à nos roses de haye (*d*).

JOBSON parle d'une autre espèce d'Arbre dont le tronc est fort gros, & qui porte sur une longue tige un [gros] fruit rond, rempli d'une chair moëlleuse dont les Singes font leurs délices (*e*).

Pommes pierreuses. IL y a, suivant le même Auteur, d'autres grands arbres, qui portent une sorte de pomme pierreuse, supportable dans sa maturité, & qui sert de nourriture aux Porcs (*f*).

Le Quamiay. LE *Quamiay* est un arbre grand & tousu, dont le bois est fort dur. Les Négres, aux environs du Cap-Verd, en font des mortiers pour piler le ris & le maïz, parce qu'il n'est pas sujet à se fendre. L'écorce est employée dans la Médecine (*g*).

Le Franc-Encens. LE *Franc-Encens* se trouve dans les Pays au Sud d'Arguim & au Nord du Sénégal, [il ressemble au Lentisque.] Ses branches, qui sont en grand nombre, sont menues & fléxibles, couvertes d'une peau mince & serrée. Les feuilles sont longues & étroites. Elles croissent en couple & ne perdent jamais leur verdure. La tige qui les soutient est rouge & forte. Elles sont molles & épaisses: si on les broye dans la main, elles rendent un jus huileux d'une odeur aromatique, [assez forte,] & d'un goût astringent (*h*).

Le Mandananza. DANS le Pays du Cap-Verd, on voit communément un petit Arbisseau qui porte un fruit semblable à l'Abricot, de la grosseur de la noix & d'un goût fort agréable. Les Négres l'appellent *Mandananza*. Il passe pour mal-sain. Ses feuilles ressemblent à celles de l'If & sont d'un verd léger (*i*).

BARBOT nomme quantité d'arbres qui se trouvent aux environs de Sierra-Léona.

Le Bissy. LE *Bissy* est ordinairement haut de dix-huit ou vingt pieds. Son écorce est d'un rouge brunâtre, & sert à la teinture de la laine. Les Négres l'employent aussi à faire leurs Canots.

Le Katy. LE *Katy* est un grand Arbre, dont le bois est fort dur, & sert à faire des Canots qui sont à l'épreuve des vers. Ses feuilles & son écorce sont médicinales.

Le Billagoh. LE *Billagoh*, plus grand encore que le Katy, communique aussi à ses feuilles une vertu purgative.

Le Bossy. LE *Bossy* est un Arbre doux, qui porte une prune longue & jaune, d'un goût fort amer, mais elle est très-saine. Les Négres employent l'écorce à faire des cendres pour leurs lessives.

Le Bonde. LE *Bonde* est un Arbre gros & tousu, de sept ou huit brasses de tour (*k*). L'écorce

(*c*) Moore, *ubi sup.* pag. 62.
(*d*) Johson, pag. 135.
(*e*) Jobson, pag. 133.
(*f*) *Ibid.*
(*g*) Barbot, pag. 32.
(*h*) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 47.
(*i*) Barbot, *ubi sup.* pag. 22.
(*k*) est un gros & grand Arbre d'environ sept ou huit brasses. R. d. E.

L'écorce en est épineuse, & le bois fort doux. On s'en sert pour la construction des Canots; & de sa cendre, mêlée avec du vin de Palmier, on fait du savon. HISTOIRE NATURELLE.

Le Millé.

Le *Millé* est gros, doux & coriace. C'est le bois que les Négres employent pour leurs conjurations.

Le Burro.

Le *Burro* est extraordinairement toufu (*l*), quoiqu'il n'ait pas plus de six pieds de diamétre. L'écorce est remplie d'épines tortues, & le bois n'est propre qu'à brûler. Les feuilles & l'écorce jettent un suc jaune, qui passe pour un violent purgatif.

Le Mamo.

Le *Mamo* est toufu (*m*), couronné de toufes rondes, & produit un fruit qui ressemble beaucoup au *Kola*, blanc dans l'intérieur, d'un goût fort âcre, & de vertu purgative. Ce fruit se conserve une année entière sous terre.

Le Hoquella.

Le *Hoquella* est toufu (*n*). Son fruit croît dans une cosse de seize à dixhuit pouces de long. Le noyau est plus gros qu'une féve. Son écorce & ses feuilles sont purgatives. Les Négres en employent la cendre à laver leurs étofes & leur linge (*o*).

Le Dombok.

Le *Dombok* produit un fruit qui ressemble aux cormes, & dont les Négres mangent beaucoup. L'écorce, trempée dans l'eau, cause le vomissement. Le bois est rouge & sert à la construction des Canots.

Le Kolach.

Le *Kolach* est un grand Arbre qui porte une sorte de prune, fort bonne à manger. L'écorce en est purgative.

Le Duy.

☞ Le *Duy* est [grand &] fort toufu. Son fruit ressemble à la pomme, & plaît beaucoup aux Négres. Ils s'en servent en infusion, comme d'un cordial & d'un restauratif.

Le Naukony.

L'écorce du *Naukony* (*p*), lorsqu'elle est coupée, a le goût du poivre.

Le Dongah.

Le *Dongah* est commun au long des Côtes, & produit un fruit qui ressemble à nos glands.

Le Bondou.

Le *Bondou* a la feuille mince & luisante. Son bois est jaune sur l'arbre, & devient rouge lorsqu'il est coupé.

Le Jaaajh.

Le *Jaajah* se trouve en abondance dans tous les endroits marécageux, aux bords des Lacs & sur les Riviéres. Les Hollandois lui ont donné le nom de *Mangelaer* (*q*), & les François celui de Mangle & de Paletunier. Il n'est pas moins commun dans les Cantons marécageux de l'Amérique; & l'on s'y fait un amusement de monter sur les branches, qui s'étendent sur l'eau, pour y prendre des huîtres qui s'y attachent (*r*) en grand nombre. Ces mêmes branches se courbent vers la terre ou vers l'eau, y prennent facilement racine, & se mêlent avec si peu d'ordre, qu'il devient impossible de distinguer le véritable tronc. Un même arbre s'étend ainsi fort loin sur les bords d'une Riviére, ou sur le rivage de la Mer. Tous les Voyageurs conviennent que c'est un passe-tems fort agréable de manger des huîtres au lieu même où elles se prennent. Les branches inférieures servent à s'avancer sur la surface de l'eau; celles du milieu offrent des siéges pour s'y reposer, & celles d'en-haut donnent de l'ombre. Ordinairement les huîtres tiennent si fort aux

(*l*) *Angl.* grand. R. d. E.
(*m*) *Angl.* grand. R. d. E.
(*n*) *Angl.* grand. R. d. E.
(*o*) *Ibid.* pag. 112.
(*p*) *Ibid.*
(*q*) Les Anglois l'appellent Mangrove.
(*r*) Ceci est confirmé par Moore, pag. 54.

HISTOIRE NATURELLE.

aux branches basses, que sans une hache ou quelque autre instrument de fer, il est impossible de les en arracher. Elles sont plates, grandes comme la main, & d'un goût assez âcre; (s) mais on les trouve bonnes dans le Pays, parce qu'il n'y en n'a pas de meilleures.

Fruits dont on ne connoît pas l'Arbre.

On rencontre, dans les Voyageurs, les noms de plusieurs fruits, dont les Arbres ne sont pas connus:

Le Kakaten.

Tel est le *Kakaten*, qui a la peau mince & d'un verd foncé. Il est rafraîchissant; mais il a quelque chose d'aîgre & de sauvage (t).

Le Naniple.

Le *Naniple* a la forme du gland. Il est plein de jus. Sa peau est jaune & fort unie. Les Négres l'employent pour engraisser la terre (v).

Noix-médicales.

Les *Noix-médicales* contiennent deux ou trois amandes. Elles (x) sont tout-à-la-fois vomitives & purgatives, [& les Naturels du Pays s'en servent à cet usage.] La dose est une ou deux noix.

Les Nonpetes.

Les *Nonpetes* sont de la grosseur d'un gland (y), vertes au-dehors, & d'un goût délicieux (z). Elles croissent sur un arbre fort élevé, & passent pour un fruit chaud.

La Banale.

La *Banale* est un fruit rouge, de la forme d'une pêche, aussi doux que le miel.

Les Diabolas.

Les *Diabolas* ressemblent au maron pour la forme, & à l'amande pour le goût (a).

(s) Barbot, pag. 113.
(t) *Ibid.* pag. 31.
(v) *Angl.* les Négres s'en servent dans la fiévre. R. d. E.
(x) Moore, pag. 62.
(y) *Angl.* *Angl.* d'une Châtaigne. R. d. E.
(z) *Angl.* d'un goût fade. R. d. E.
(a) Barbot, *ubi sup.* pag. 32.

§. III.

Racines & Plantes.

Le Bananier.

Ses divers noms.

ARTHUS, que la plûpart des Auteurs qui ont écrit sur la Guinée n'ont pas fait difficulté de copier, ou plûtôt de piller, observe que le fruit au quel les Négres de Guinée donnent le nom de *Banana*, porte ailleurs des noms fort différens. Au Brésil il se nomme *Pakona*, & l'Arbre *Pagbover*. Les Malabares (a) l'appellent *Patan*. Bosman le range sous l'espèce du *Pisang*, qu'il divise en [trois branches]; *les Backoverts*, *les Banantes* & *les* (b) *Bananes* (c). Labat dit que les Espagnols lui ont donné le (d) nom de *Plantain*. Mais suivant Moore, le Plantanier n'est pas le même que le Bananier. Le fruit du premier est beaucoup plus gros, quoiqu'il ressemble à celui de l'autre, & qu'il ait presque le même goût (e). Labat remarque qu'il y en a de différentes sortes; que le court se nomme *Figue*, & le plus long, *Plantain* ou *Banane*, car il en fait la même chose. Le Bananier, ajoûte-t-il, se trouve (f) en Asie, en Afrique & en Amérique.

SUIVANT

(a) Arthus, Description de la Guinée, dans De Bry, Part. VI. pag. 84.
(b) *Angl.* Les Banantes ou Bananes. R. d. E.
(c) Description de la Guinée par Bosman, pag. 291.
(d) Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 162.
(e) Moore, pag. 67.
(f) Labat, *ubi sup.*

SUIVANT le témoignage d'Arthus, l'Inde en est remplie; & ne cédant qu'au Coco, c'est après lui le plus utile & le meilleur fruit de cette grande Région (g). Le Pays qui est entre Gorée & le Sénégal (h) en produit un nombre infini. Mais, sur la Gambra, Jobson observe qu'il ne s'en trouve qu'à l'embouchure, quoiqu'ils y soient (i) aussi gros & aussi bons qu'aux Indes Occidentales. D'un autre côté Moore assûre en général qu'ils sont fort communs sur la Gambra; comme s'il s'en trouvoit dans tous les Pays qui bordent cette Rivière (k). [En effet, le tronc étant doux & humide, cet Arbre aime un bon fond bien arrosé; aussi ne se trouve-t-il que dans les Vallées & sur le bord des Rivières (l)].

HISTOIRE NATURELLE.

Différence d'opinions sur la nature de cet Arbre.

FINCH prétend que le Bananier devroit être rangé parmi les Roseaux plûtôt qu'entre les Arbres, parce que son tronc [n'étant pas d'une substance ligneuse,] ne consiste qu'en feuilles envelopées l'une sur l'autre, à peu près comme la tige (m) de l'artichaut. Arthus est de la même opinion, mais il employe le terme d'Arbuste au lieu de Roseau. Il ajoûte, pour confirmer son sentiment, que le Bananier est sans branches, & que le fruit sort de la tige. Labat dit qu'il n'est pas aisé de déterminer s'il doit être compté au rang des arbres ou des plantes, parce qu'il n'a pas de tronc ni de branches (n). Il est trop tendre, ajoute-t-il, pour être regardé comme un Arbre, & trop gros aussi pour être réduit au nombre des plantes (o).

Sa hauteur & ses autres propriétés.

LE Bananier ne produisant point de semence ne se perpétue que par ses rejettons. Dans sa maturité il n'a pas moins (p) de ~~dix ou~~ douze pieds de hauteur. Atkins l'appelle une (q) plante, & lui donne la hauteur de nos Cerisiers. Labat assûre qu'il arrive à sa perfection dans l'espace de neuf mois; & que son diamétre (r) est alors de dix ou douze pouces. Suivant Moore, (s) la tige a six pieds (t) de haut, & les feuilles environ deux pieds de long. [& un de large]. Arthus dit simplement (v) qu'il croît de la hauteur d'un homme, & qu'il commence ensuite à pousser des feuilles, auxquelles il en succède de nouvelles à mesure que les premières se flétrissent, jusqu'à ce que le fruit soit parvenu à sa maturité. Ces feuilles sont divisées en deux parties égales (x) par une côte ou un ligament fort épais. Lorsque l'arbre arrive à sa perfection, les feuilles changent de forme; & comme elles ne peuvent plus lui rendre aucun service, elles s'éloignent du tronc, soûtenues par une tige d'environ un pouce de diamétre, ronde d'un côté & plate de l'autre, avec une raye creuse qui la rend concave. Cette tige, qui n'a pas moins d'un pied de longueur, supporte une feuille longue de sept ou huit pieds, & large de quinze ou dix-huit pouces (y). Les fibres qui forment la feuille sortent de cette

(g) Arthus, *ubi sup.*
(h) Labat, *ubi sup.*
(i) Jobson; *ubi sup.* pag. 130.
(k) Moore, pag. 67.
(l) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. pag. 165.
(m) Finch, dans le Pilgrimage de Purchass, Vol. I. pag. 416.
(n) *Angl.* ni d'écorce. R. d. E.
(o) Labat, Vol. IV. pag. 163.
(p) *Ibid.* pag. 162.
(q) Atkins, *ubi sup.* pag. 49.
(r) Labat, *ubi sup.* Vol. IV. pag. 165.
(s) *Angl.* six Yards ou Aunes d'Angleterre, qui font dix-huit pieds de haut; & les feuilles six de long. R. d. E.
(t) Moore, pag. 67.
(v) Arthus, *ubi sup.*
(x) *Ibid.*
(y) Moore dit (pag. 67.) que les feuilles ont deux aunes de long & un pied de large. Quelques-uns disent plus, d'autres moins. Finch dit deux aunes de long & une de large, avec une fort grande côte au milieu. Atkins met trois aunes de long & une de large.

HISTOIRE NATURELLE.

cette côte qui la divise. Les feuilles en elles-mêmes n'ont pas plus d'épaisseur que le parchemin. Leur couleur extérieure est pâle & blanchâtre. Celle du dedans, d'un verd clair de vernis. Comme elles sont fort délicates, le vent les déchire aisément, de sorte qu'à quelque distance, on les prendroit (z) pour autant de raquettes (a). Arthus prétend que les Turcs s'en servent au-lieu de papier, & d'autres Peuples pour couvrir leurs maisons. Atkins (b) nous apprend que, [dépouillées de] leur pellicule extérieure, [elles sont] d'un usage admirable pour nettoyer les ulcères.

Naissance & progrès du Bananier.

LORSQUE le rejetton commence à sortir de la terre, il a l'apparence de deux feuilles roulées ensemble, qui venant à s'ouvrir donnent passage à deux autres, & celles-ci aux suivantes, jusqu'à ce que l'arbre ou la plante ait atteint l'âge de neuf mois. Alors elle pousse de son centre une tige d'un pouce & demi de diamétre, & longue de trois ou quatre pieds, entièrement couverte de petits bourgeons d'un jaune verdâtre. L'extrémité de cette tige s'arrondit elle-même en un gros bouton, de la forme d'un cœur, long de six ou sept pouces, sur trois dans sa plus grande largeur. Il est composé de plusieurs pellicules, envelopées l'une dans l'autre, comme les peaux de l'oignon, & rouges à l'extérieur. Il est couvert, avec cela, d'une peau grise qui se divise en quatre, comme pour le laisser paroître.

Son fruit, sa figure & ses qualités.

LES fruits, qui succèdent aux petits bourgeons dont la tige est chargée, s'inclinent (c) vers la terre par leur propre poids. Ils sont mûrs quatre mois après (d) que les bourgeons ont commencé à se faire voir, & contiennent depuis trente jusqu'à cinquante ou soixante Bananes, suivant la bonté de la plante & du terroir. Ces pelotons sont assez lourds. Comme ils croissent en cercle autour de la tige, & que leur nombre est ordinairement de cinq, [comme les doigts de la main,] les Négres (e) les appellent dans leur langue *une pate de Bananas*.

CHAQUE Banane peut avoir un pouce & demi de diamétre, sur (f) dix ou douze pouces de longueur. Ce fruit n'est point éxactement rond: c'est une espèce d'éxagone, dont les angles sont obtus, & qui se termine aussi par une pointe de la même forme (g). La peau, qui est verte & unie avant que le fruit soit mûr, se change en un jaune foncé après sa maturité (h). Elle est épaisse de deux lignes, douce & souple, comme une peau de chamois. Elle contient

(z) *Angl.* de bandes de cuir. R. d. E.
(a) Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 162.
(b) Atkins, pag. 49.
(c) Les figues de l'autre espèce de Bananier croissent à-peu-près de la même manière. Arthus dit que du centre de la feuille s'élève la fleur, qui est de la grosseur d'un œuf d'Autruche, de la couleur d'une pêche, & qui s'épanouit de la largeur d'un chou. Il en sort des fruits ou des figues, qui tant qu'elles sont dans leur cosse, ressemblent à nos grosses féves & croissent jusqu'à la grosseur de nos concombres. *De Bry, ubi sup.* Part. VI. pag. 84.
(d) Finch dit que le tems de leur maturité est le mois de Septembre.
(e) Labat *ubi sup.* Vol. IV. pag. 165.
(f) Moore dit que le fruit a six ou sept pouces de long, qu'il est couvert d'une peau tendre & jaunâtre, dans sa maturité. pag. 67.
(g) Atkins veut que le Plantain & la Banane ressemblent au concombre, mais qu'ils soient plus menus & plus longs, pag. 49. Ce fruit, suivant Finch, consiste dans des pelotons de dix ou douze plantains, chaque peloton de la [longueur d'une paume & de la] grosseur du poignet, un peu courbé à l'extrémité. Il croît, dit-il, sur une tige feuillée, vers le milieu de la plante. Il est d'abord verd, & devient jaune en mûrissant, *ubi sup.* Vol. I. pag. 406.
(h) Barbot dit qu'il est marqueté de rouge, pag. 201.

tient une chair jaune de la consistence d'un fromage gras (*i*) sans aucune graine, mais avec quelques grosses fibres, qui, lorsque le fruit est ouvert, représentent une espèce de croix. Si le fruit passe le tems de la maturité, cette peau devient noire, & la chair ressemble parfaitement à du beurre. Le goût de la Banane est un mélange de la poire de Coin & de celle du Bon-chrétien. Elle est saine & nourrissante, mais elle donne des vents, lorsqu'on la mange crûe (*k*).

HISTOIRE NATURELLE.

SUIVANT Arthus (*l*), le fruit est tendre & doux, sa couleur est un blanc jaunâtre, sa chair est plus agréable & plus moëlleuse que le meilleur beurre. Il rafraîchit l'estomac; mais si l'on en mange avec excès, il cause des fontes d'humeur, & produit la diarrhée. Il est provocatif pour les femmes.

FINCH observe que sous le fruit, & de la même tige, il pend une toufe pointue [de la substance des feuilles,] qui paroît avoir été la fleur; mais il ignore si elle contient quelque semence (*m*).

BOSMAN dit que les rejettons ont besoin d'un an pour porter du fruit, & qu'ils n'en portent qu'une fois, parce qu'on les coupe après leur production; que de leur racine il sort cinq ou six autres rejettons, & que cette propagation continue tous les ans; [ce qui fait de cette plante une espèce d'Almanac.] (*n*).

Renouvellement du Bananier.

SUR la Gambra, Moore observe qu'une tige ne porte qu'une grape ou qu'un peloton d'environ quarante ou cinquante Bananes, & que lorsqu'elles sont cueillies, on coupe la tige, parce qu'il (*o*) ne faut plus en attendre de fruit. Arthus assûre (*p*) que ce seul peloton contient ordinairement plus de deux cens figues; mais il parle de la Guinée, où les Bananiers sont plus communs que dans tout autre Pays. Labat dit qu'ils ne portent du fruit qu'une fois, qu'on les voit ensuite décliner, flétrir & tomber; mais que la racine, qui est grosse, massive, & couleur de chair pâle, pousse bien-tôt de nouveaux rejettons, qui portent à leur tour, dans l'espace de douze ou quinze mois; & que si elle n'est transplantée ou détruite, elle se produit sans cesse (*q*).

LORSQUE le fruit est cueilli, on coupe aussi l'arbre ou la plante, pour ne laisser que la racine, qui dans l'espace d'un mois produit un nouvel arbre & de nouveaux fruits; de sorte que le Bananier porte du fruit chaque mois de l'année.

L'ESPÈCE de croix dont on a parlé, qui paroît quand on coupe une Banane, a fait juger aux Espagnols que c'étoit le fruit défendu qui a causé tous les malheurs du Monde, & qu'en l'ouvrant (*r*), Adam y avoit apperçu la Croix, c'est-à-dire le mystère de la Rédemption. Aussi l'appellent-ils la pomme d'Adam, & Barbot paroît en avoir ignoré la raison. Arthus rapporte que les Portugais Négres font scrupule de couper une Banane, par respect pour la Croix. C'est de lui apparemment que Barbot a tiré cette circonstance. Atkins observe aussi que la beauté de l'arbre & la douceur de son fruit ont persuadé

Les Espagnols prennent la Banane pour le fruit défendu.

(*i*) Moore la compare à de la marmelade, pag. 67.
(*k*) Labat, Vol. IV. pag. 162.
(*l*) Arthus, *ubi sup.* pag. 84.
(*m*) Labat ne lui donne pas de semence.
(*n*) Bosman, *ubi sup.* pag. 291.
(*o*) Moore, pag. 67.
(*p*) Arthus, *ubi sup.*
(*q*) Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 165.
(*r*) *Ibid.* pag. 163.

HISTOIRE NATURELLE.

ſuadé à pluſieurs Spéculatifs (s) que c'étoit le fruit défendu du Paradis Terreſtre. D'autres conjecturent que ce fut du moins de ſes feuilles qu'Adam & Eve couvrirent leur nudité. Boſman déclare qu'il y trouve aſſez de vrai-ſemblance, parce que ces feuilles ſont longues & larges. Cependant il ajoûte qu'elles ſont peu propres à ſervir d'habits, puiſqu'on n'y peut (t) toucher du bout du doigt ſans les percer.

L'Ananas.

LES Auteurs ne ſont pas plus d'accord ſur la nature de l'Ananas ou de la pomme de Pin, que ſur celle de la Banane. Eſt-ce le fruit d'un arbre ou d'une plante? On en trouve en abondance près du Sénégal, & ſur toute la Côte en tirant vers le Sud. A Sierra-Léona, c'eſt ce fruit qui tient le premier rang. Il eſt [environ de la groſſeur du Pœoni,] d'un beau verd jaune, ferme & plein d'eau comme le melon; il ſe mange avec du vin & du ſucre. [Quelques-uns s'imaginent y trouver le goût de tous les fruits.] Atkins lui croit le goût abſtergent (v).

Le Melon d'eau.

LES Melons d'eau, que les François appellent *Paſtaques*, ſont [auſſi-bien que les autres eſpèces,] fort communs dans les mêmes parties de l'Afrique. Les Habitans du Royaume de Hoval, ſur les bords du Sénégal les nomment *Pompions*. Ils en ont de rouges & de verds, qui croiſſent en perfection dans le Pays. Ceux de la première eſpèce péſent quelquefois juſqu'à ſoixante livres. La chair eſt d'un rouge luiſant, & le jus fort doux & fort rafraîchiſſant (x). On reconnoît le tems de leur maturité, en les touchant avec une petite baguette, qui les fait retentir comme un arbre creux (y).

L'Igname.

L'IGNAME ou l'*Yam* eſt une plante qui reſſemble à la *Bete-Rave*, & qui demande un terrain gras & profond. La racine en eſt groſſe, rude, inégale, & pleine de petits cordons. Au dehors, ſa couleur eſt un violet foncé. Le dedans a la conſiſtence d'une bête-rave; & ſoit cuit ou crû, il eſt d'un blanc ſale, tirant ſur couleur de chair. L'Igname eſt fade avant que d'être bouillie; mais le feu lui donne du goût (z), la rend nourriſſante, & facile à digérer. Elle peut ſervir de pain, ſi on la mange avec de la chair. Sa tige eſt quarrée, & chaque face a quatre lignes de largeur. Elle rampe à terre, & pouſſe des fibres qui prennent aiſément racine, [mais quand elle rencontre un arbre, elle s'y entortille comme le lierre]. Ses feuilles croiſſent deux à deux, & ſont attachées à des pédicules quarrés, qui ſont un peu crochus. Elles ſont de la forme d'un cœur, aſſez épaiſſes, avec une petite pointe, & d'un (a) verd brunâtre. La tige pouſſe une eſpèce de petites oreilles, couvertes de petites fleurs en forme de clochettes, dont le piſtil devient une petite coſſe, remplie d'une graine noire fort menue. Cette graine ſe ſéme, lorſqu'on ne peut avoir la plante autrement; mais les rejettons ſuffiſent, & n'ont beſoin que de cinq mois pour meurir. On reconnoît leur maturité à la couleur des feuilles, qui commencent alors à ſe flétrir (b).

LE

(s) Arthus, dans la Collection de *De Bry*.

(t) Boſman, *ubi ſup.* pag. 292.

(v) Atkins, voyage en Guinée pag. 48.

(x) Barbot dit qu'ils ſont inſipides & fort inférieurs en bonté à ceux de Portugal.

(y) Labat, Vol. III. pag. 62. & Vol. V. pag. 24.

(z) *Angl.* l'Igname eſt pâteux avant que d'être bouillie; Mais le feu la rend légère, nourriſſante, R. d. E.

(a) Barbot dit qu'ils péſent ordinairement huit ou dix livres, qu'ils ſont blancs & ſecs au palais, pag. 113.

(b) Labat, Vol. V. pag. 80.

HISTOIRE NATURELLE.

Le Maniok.

Le Maniok croît ici fort abondamment; mais comme c'est une production particulière de l'Amérique, nous en remettrons la description à l'endroit de notre Recueil qui regarde cette Partie du Monde. Les Portugais de Cachao employent beaucoup la farine de cette plante au-lieu de bled (c).

Les Patates.

On distingue ici trois sortes de Patates, les rouges, les blanches, & les jaunes. Elles s'entretiennent par les rejettons. Les unes meurissent dans l'espace de six semaines; d'autres, qui passent pour les meilleures, ont besoin de quatre mois. Ce légume est bon, sain, nourrissant, mais capable de donner des vents. ☞ Sa feuille, [de la grosseur d'un écu,] a la forme d'un cœur. Elle est dentelée de deux petits crans, mince, d'un verd luisant, aussi douce au toucher qu'au ☞ goût. Sa tige est d'un verd pâle; elle est tendre, juteuse, fléxible [& pousse beaucoup de rejettons.] Les fleurs sont petites, semblables à la double violette, & de couleur jaune. Elles sont entourées de plusieurs petits filamens, qui n'ont pas plûtôt touché la terre qu'ils y prennent racine, & forment de nouvelles plantes. Il se trouve des Patates fort grosses & fort pesantes. Ordinairement, leur forme est irréguliére, & leur diamétre de deux à cinq pouces. La couleur de la chair est la même que celle de la peau, c'est-à-dire rouge, blanche ou jaune. Le goût (d) en est délicieux (e).

Barbot dit que près de Rufisco on trouve une sorte de petits pois blancs, & de féves rouges & blanches, qui sont d'une bonté médiocre (f).

Pourpier & autres herbes.

Au commencement de la saison des pluyes, le Pourpier croît ici naturellement; & sur les bords de la Gambra il est non-seulement fort bon, mais tout-à-fait semblable à celui d'Angleterre. On y trouve aussi une herbe nommée *Kollilu*, qui ressemble à l'épinard & qui sert aux mêmes usages (g). Le Pays produit une variété infinie d'autres bonnes herbes; mais les Négres ont peu de goût pour les salades, & s'étonnent de voir manger de l'herbe aux Européens comme aux Chevaux & aux Vaches. Ils n'ont pas plus d'inclination ni de curiosité pour les fleurs (h).

Millet ou Maïs.

Ce qu'on appelle Mill ou Millet sur le Sénégal, porte le nom de Mahis ou de Maïs en Amérique, de bled de Turquie en France, & de grand Turc en Italie. On en distingue de deux sortes; le petit & le grand. Dans le Pays des Foulis, le grand Millet se sème à la fin d'Octobre, & se recueille aux mois de Mars & d'Avril. Dans le Royaume de Hoval, le tems de semer est la fin de Décembre, & celui de la moisson est aux mois de Mai & de Juin.

A l'égard du petit Millet, il se sème par-tout après les premières pluyes, c'est-à-dire au mois de Juin, pour être recueilli aux mois de Novembre & de Décembre. Ainsi lorsqu'on veut faire sa provision de grand Millet dans le Pays des Foulis, il faut s'y prendre dès le 15 de Juin. Mais pour le petit, il suffit d'y penser à la fin de Novembre, ou au commencement de Décembre, & de prendre la saison où les Barques peuvent passer les bancs de sable qui se trouvent en divers endroits de la Rivière.

Il se consomme parmi les Négres une prodigieuse quantité de ces deux ☞ sortes de Millet. Ils le conservent en le suspendant en faisceaux, [dans des sacs]

(c) *Ibid.* pag. 81.
(d) *Ibid.* pag. 78. & Barbot pag. 113.
(e) *Angl.* elles sont d'un goût délicat & mielleux. R. d. E.
(f) Barbot, pag. 30.
(g) Moore, pag. 62. & 108. C'est ce que Barbot appelle Quelli rogues, pag. 113.
☞ (h) Barbot, *ubi sup.* pag. 32.

HISTOIRE NATURELLE.

facs,] par la tige, dans des lieux secs [destinés à cet usage, & où il est à l'abri des Rats]. Il dure ainsi des années entières. Leur manière de le préparer est de le broyer dans un mortier, & de le passer dans un crible pour en séparer le son (i).

Bled d'Inde.

MOORE dit qu'ils plantent le Bled d'Inde, plûtôt qu'ils ne le sèment. Ils font de petits trous à quatre pieds de distance, dans chacun desquels ils mettent ensemble trois ou quatre grains, qui croissent comme le houblon. Il s'élève jusqu'à neuf ou dix pieds de hauteur dans une grosse canne qui pousse des épis de chaque côté.

Bled de Guinée.

ON distingue deux sortes de bled de Guinée. Le plus gros est rond, à peu près de la grosseur de nos petits pois. On le séme de la main, comme nous semons le froment & l'orge. Il croît à la hauteur de neuf ou dix pieds, sur un petit tuyau. Le grain est au sommet dans une assez grosse toufe. La seconde sorte, qui est la plus petite, a reçu des Portugais le nom de Mansaroke. Elle se sème comme l'autre, & s'élève à la même hauteur, mais la tige en est plus grosse. [C'est au sommet, dont la figure ressemble à la tête d'un jonc, que croît le grain. Il] n'est pas beaucoup plus gros que le Millet de Cananor (k), & lui ressemble pour la forme (l).

BARBOT nous apprend que sa tige est fort droite, & pousse quantité de feuilles, [qu'il croît dans l'espace de deux mois,] que ses épis ont jusqu'à douze pouces de longueur, [semblables, quand on les voit à une certaine distance, au sommet des joncs;] que le grain est longuet plûtôt que rond, & ressemble beaucoup à la coriandre; que les Négres font leur moisson avec des instrumens de fer assez semblables à nos serpes, & qu'après avoir laissé sécher pendant un mois le bled dans l'épi (m), ils le renferment dans des hutes bâties pour cet usage. Ils le battent ensuite, comme nous battons le bled (n).

Le Kuskus.

LE Kuskus, (o) qui est l'aliment le plus commun des Négres, est une composition de farine. Après en avoir fait une pâte, ils la mettent sur le feu dans un pot de terre ou de bois, percé d'un grand nombre de trous comme nos couloirs; & l'arrosant d'eau bouillante, ils la remuent continuellement pour l'empêcher de s'épaissir. A force de mouvement, elle se divise en petites boules, séches & dures, [semblables à des confitures &] qui se gardent long-tems lorsqu'on prend soin de les garantir de l'humidité. Pour en faire usage, on les arrose d'eau chaude; ce qui les fait enfler comme le ris [ou la farine de Maniok.] Cette nourriture est saine, du moins s'il en faut juger par les Négres, qui sont ordinairement gras & pleins de santé (p).

Le Sanglet.

LE Sanglet est la simple farine du maïz, [dont ils font autant de cas que nous faisons de celle de froment, & qu'ils employent aux mêmes usages.] C'est l'aliment le plus ordinaire des pauvres Habitans. Il se vend en épis ou en grain. Un barril de grain s'achete depuis quatre francs jusqu'à huit, en marchandises de l'Europe. On en fait un assez gros commerce au long du Sénégal, parce qu'il est en abondance sur les deux bords de cette Rivière (q).

DANS

(i) Labat, *ubi sup.* Vol. II. pag. 165.
(k) *Angl.* le millet dont on nourrit les Serins de Canarie. R. d. E.
(l) Moore, pag. 31. & *suiv.*
(m) *Angl.* bled sur la terre. R. d. E.
(n) Barbot, pag. 40.
(o) Voyez ci-dessus, Liv. VI.
(p) Moore, pag. 109. Barbot prétend que c'est une nourriture grossière & indigeste, pag. 49.
(q) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 167.



J. v. Schley direx.

1. { LION d' AFRIQUE. / LEEU van AFRIKA. | 2. { CHAMEAU du CAP VERD. / KAMEEL van KABO-VERDE.

HISTOIRE NATURELLE.

Jernotte.

DANS plusieurs Cantons, sur-tout aux environs du Cap-Verd, il croît un grain (r) nommé *Jernotte*, qui ressemble au maïz, avec cette différence qu'il est plus petit, & qu'il vient sans culture. La nature l'a renfermé dans une cosse rouge & mince, qui contient une substance blanche, solide, & de fort bon goût. Ses épis ont deux pouces & un quart de long (s). Les Négres le préparent comme le maïs (t).

Le ris.

LE Ris croît fort abondamment sur les bords & dans les Isles du Sénégal, sur la Gambra, & dans les autres parties de la Côte, sur-tout dans les lieux qui sont sujets aux Inondations des Rivières. Le commerce du Ris est considérable sur les Côtes voisines de Cachao, & au Sud de Bissao (v).

Comment on seme le ris.

ON séme le Ris dans les terres basses (x). Il croît de la hauteur du froment. Du sommet de sa tige, il pousse d'autres petits tuyaux qui soûtiennent les épis. Sa multiplication est si extraordinaire qu'un boisseau en produit souvent jusqu'à quatre-vingt (y). Cependant la paresse des Négres les met quelquefois dans le cas d'en manquer. Moore dit que le Ris se séme dans de petites rigoles, comme on plante les pois en Angleterre; qu'il croît dans les terres humides, & que ses épis ressemblent à ceux de l'avoine (z).

Fleurs.

IL n'y a point de champs ni de bois qui ne soient ornés d'une grande variété de fleurs sauvages, tout-à-fait différentes de celles de l'Europe, mais d'une beauté fort médiocre. On en distingue une, qui est d'un fort beau cramoisi, & qui ressemble pour la figure à celle que les François nomment *Belle de nuit*. Elle est du plus beau cramoisi du monde; mais les Négres n'ont aucun goût pour les fleurs (a).

ILS ont une sorte de lys, qu'ils appellent *Bunning*, d'un goût fort âcre, ☞ [& aîgre] dont les Anglois se servent pour assaisonner leurs sauces (b).

(r) Barbot dit qu'il a le goût de la noisette, & l'appelle *Racine noire*, pag. 30. & 40.

(s) *Angl.* ses épis ont environ deux pouces de long, & un quart de diamétre. R. d. E.

(t) Labat, Vol. III. pag. 92.

(v) *Ibid.* Vol. V. pag. 244.

(x) *Angl.* terres marécageuses. R. d. E.

(y) un boisseau en produit souvent jusqu'à cent-soixante. R. d. E.

☞ (z) Moore, pag. 31.

(a) Barbot, pag. 32.

(b) Jobson, pag. 135.

CHAPITRE XVI.

Animaux sauvages & privés.

§. I.

Lions, Tigres, Léopards, Loups, &c.

CETTE vaste partie du Continent de l'Afrique, qui est depuis le Cap-Blanc jusqu'à Sierra-Léona, contient des Animaux de toutes les espèces, sur-tout une infinité de Bêtes de proye, qui vivent en sûreté dans cette retraite. Donnons le premier rang au Lion, puisque de tout tems on l'a nommé le Roi des Animaux.

HISTOIRE NATURELLE.

L'Afrique Pays comme naturel du Lion.

Il semble que l'Afrique soit le Pays naturel de cette noble créature, non-seulement parce qu'il n'y a point de Régions connues où les Lions soient en si grand nombre, mais encore parce qu'ils y sont d'une taille & d'une fierté terribles. Cependant on remarque que ceux du Mont Atlas n'approchent point de ceux du Sénégal & de la Gambra pour la hardiesse & la grosseur.

Description de cet Animal.

Quelques Naturalistes se sont imaginés que la face du Lion a quelque ressemblance avec le visage humain. Il a la tête grosse & charnue, couverte de longues boucles d'un crin fort rude. Son front est quarré & comme sillonné par de profondes rides, sur-tout lorsqu'il est en fureur. Ses yeux sont vifs & perçans, ombragés d'épais sourcils qu'il fait mouvoir d'une manière terrible. Il a le nez long, large & ouvert, la machoire épaisse, & garnie de muscles, de tendons, & de nerfs d'une force singulière. Il a de chaque côté quatorze dents, quatre tranchantes, quatre de l'œil, & six molaires. Les premières sont d'une grandeur médiocre; les secondes, plus grandes mais inégales; [& les troisièmes sont environ] de la longueur d'un pouce, & larges à proportion, avec trois petits points au centre, auxquels plusieurs Naturalistes trouvent de la ressemblance avec la fleur de lys. Sa langue est fort grosse, rude, & couverte de plusieurs pointes aussi dures que de la corne, longues de trois ou quatre lignes, & tournées vers le gozier. Cette étrange superficie de sa langue rend ses léchemens si dangereux qu'ils écorchent aussi-tôt la peau; & pour peu qu'il sente le sang, il ne pense plus qu'à dévorer. Le Domestique d'un [François] ayant souffert qu'un Lion privé, qui couchoit dans la chambre de son Maître, prît l'habitude de le caresser & de le lécher, fut averti souvent des funestes conséquences auxquelles il s'exposoit. Mais se fiant à la douceur & à la familiarité de cet Animal, il négligea les avertissemens. Son Maître, réveillé par quelque bruit, jetta les yeux dans sa chambre, & ne fut pas peu effrayé de voir la tête de son Valet entre les grifes du Lion, qui avoit déjà dévoré le corps. Il se leva aussi-tôt; & gagnant son cabinet, il appella au secours quelques autres [François] qui tuèrent le monstre à coups de fusil (a).

Quoique le cou du Lion soit d'une bonne longueur, il est d'une force & d'une roideur étonnante. Aristote s'est trompé lorsqu'il l'a crû composé d'un seul os. Il consiste en plusieurs vertèbres mobiles, qui ne laissent pas d'être parfaitement jointes. Celui du Mâle est couvert d'une longue & rude crinière, qui se dresse lorsqu'il est en furie. La femelle est sans crinière, mais on la croit plus féroce encore & plus terrible que le mâle.

Le Lion a les jambes courtes, osseuses & fort souples. Sa marche est lente & majestueuse, excepté lorsqu'il poursuit sa proie, car il court alors avec une vîtesse extraordinaire. Il a les pieds gros & larges. Ceux de devant sont divisés en cinq grifes, bien articulées. Ceux de derrière en quatre, toutes armées d'ongles forts & pointus. Sa queuë est longue, vigoureuse, couverte d'un poil rude & court, jusqu'à l'extrémité, qui est frisée, & qui se termine en toufe.

Hardiesse & fierté du Lion.

Personne n'ignore quelle est la fierté & la hardiesse de ce terrible Animal. Son intrépidité est si surprenante, que soit hommes ou bêtes, il ne paroît

(a) Afrique Occid. Vol. II. pag. 11.

paroît jamais effrayé du nombre de ses ennemis. S'il ne pense point à l'attaque, il passe dédaigneusement & continue sa marche avec lenteur. Si la faim le presse, il tombe indifféremment sur tout ce qui se présente, & la résistance ne fait qu'augmenter sa rage. Aussi est-il fort dangereux de le blesser sans l'abattre. Quelque inégal que puisse être le combat, il ne tourne jamais le dos. S'il est forcé de se retirer, il le fait en arrière, & fort lentement, jusqu'à ce qu'il ait gagné quelque retraite assûrée.

HISTOIRE NATURELLE.

Fait singulier d'une Mule.

Un Gentilhomme Florentin (*b*) avoit une Mule si vicieuse, que non-seulement elle rendoit peu de service, mais que se révoltant contre les Valets & les Palefreniers, elle maltraitoit des dents ou des pieds tous ceux qui l'approchoient. Son Maître après avoir employé inutilement toutes sortes de moyens pour la dompter, résolut de l'exposer aux bêtes féroces de la Ménagerie du Grand Duc. On lâcha un Lion, dont le rugissement auroit d'abord effrayé tout autre Animal. Mais la Mule, sans paroître allarmée, se retira prudemment dans un coin de la cour, où elle ne pouvoit être attaquée que par derrière, c'est-à-dire du côté de sa principale force. Dans cette situation, elle attendit son ennemi, l'observant du coin de l'œil, & lui presentant la croupière. Le Lion, qui parut sentir la difficulté de l'attaque, employa toute son adresse pour prendre ses avantages. Enfin la Mule trouva l'occasion de lui lancer une si furieuse ruade, qu'elle lui brisa neuf ou dix dents, dont on vit sauter les fragmens en l'air. Le Roi des Animaux s'apperçut qu'il n'étoit plus en état de combattre. Il ne pensa qu'à se retirer en arrière jusques dans sa loge, en laissant la Mule maîtresse du champ de bataille.

Le Lion craint les Serpens & les femmes.

Suivant l'opinion de quelques Naturalistes, le Lion a constamment la frévre, ou du moins une violente inflammation dans la masse du sang. Le célébre Du Verney a remarqué que la vessicule du fiel dans cet animal, a divers replis, d'où il conclut qu'il abonde en bile. Sa proie ordinaire est une multitude de petits animaux, excepté lorsqu'étant pressé par la faim, il n'épargne rien. Cependant on assûre qu'il respecte les femmes, & qu'il prend même la fuite à leur vûe. Mais on n'a pour garand de cette vérité que le témoignage de Labat, qui parle d'après Paul Lucas. Ce fameux Voyageur, dit-il, lui raconta qu'étant à la *Momesta* près de Tunis, il avoit vû les femmes du Pays, sans autres armes que des bâtons & des pierres, poursuivre des Lions pour leur faire quitter leur proie, & ces fiers Animaux l'abandonner, plûtôt que de se défendre.

Manière dont les Mores l'évitent à la chasse.

Le Lion supporte long-tems la soif. On prétend qu'il ne boit qu'une fois en trois ou quatre jours, mais qu'il boit beaucoup lorsqu'il en trouve l'occasion. C'est une erreur vulgaire que de le croire épouvanté du chant des coqs. On a vérifié au contraire qu'il fait peu d'attention à la volaille; mais il n'est pas moins vrai qu'il redoute les Serpens. La ressource des Mores, lorsqu'ils sont poursuivis par un Lion, est de prendre leur turban (*c*) & de le remuer devant eux, dans la forme d'un Serpent. Cette vûe suffit pour

(*b*) *Ibid.* pag. 16. On raconte ce fait d'après Labat.

(*c*) Ce trait paroît pris de la Lettre qui est à la fin du Voyage de Fréjus en Mauritanie, pag. 27.

pour faire précipiter sa retraite à leur ennemi. Comme il arrive souvent aux mêmes Peuples de rencontrer des Lions dans leurs chasses, il est fort remarquable que leurs Chevaux, quoique célébres pour leur vîtesse, sont saisis (*d*) d'une terreur si vive qu'ils deviennent immobiles, & que les Chiens, non moins timides, se tiennent rampans aux pieds de leur Maître ou de son Cheval. Le seul expédient, pour le More, est de descendre & d'abandonner une proie qu'il ne peut défendre. Mais si le ravisseur est trop près, & qu'on n'ait pas le tems d'allumer du feu, seul moyen (*e*) de l'effrayer; il ne reste qu'à se coucher par terre, dans un profond silence. Le Lion, lorsqu'il n'est pas tourmenté par une faim dévorante, passe gravement, comme s'il étoit satisfait du respect qu'on a pour sa présence (*f*).

Le Lion est d'une taille assez haute & fort bien prise. Ceux d'Afrique ne sont pas moins gros qu'un Cheval Barbe. Quoique la Lionne n'ait que deux mammelles, elle porte souvent quatre Lionceaux, & quelquefois davantage. On assûre qu'ils naissent les yeux ouverts. Lorsque les Mores en trouvent dans quelque antre, ils ne manquent point de les porter aux Européens (*g*), [qui s'empressent ordinairement de les acheter.] Si la Lionne revient assez tôt pour courir après les ravisseurs, ils lui jettent un de ses petits, & tandis qu'elle le porte à sa caverne, ils ne perdent pas un moment pour s'échaper avec les autres.

Comment ils prennent les Lionceaux.

Nos Histoires offrent quantité d'éxemples de la générosité & de la clémence du Lion. Labat en rapporte deux, qu'il avoit appris de plusieurs témoins. Le Père Joseph Colombet, Religieux Jacobin, étant dans l'Esclavage à Mequinez, résolut avec un de ses Compagnons, de se mettre en liberté par la fuite. Comme ils connoissoient assez le Pays, ils espéroient de pouvoir se rendre à *Larathe*, Place qui appartient aux Portugais sur cette Côte. Ils trouvèrent le moyen de s'échaper, & ne marchant que la nuit, ils se reposoient pendant le jour dans les bois, où ils se couvroient de feuilles & de ronces pour se défendre de l'ardeur du Soleil. Après deux jours de marche, ils arrivèrent près d'un étang, seule eau qu'ils eussent rencontrée depuis leur départ; & le premier objet qui frappa leurs yeux fut un Lion, qui étoit fort près d'eux, & qui paroissoit garder le bord de l'eau. Un moment de conseil sur un danger si pressant, leur fit prendre le parti de se mettre à genoux devant ce terrible voisin; & d'une voix touchante, ils lui firent le récit de leur infortune. Le Lion parut touché de leur humiliation. Il s'éloigna volontairement à quelque distance, & leur laissa la liberté de boire. Le plus hardi ne balança point à s'approcher de l'étang, où il remplit son flacon, tandis que l'autre continuoit ses prières. Ils passèrent ensuite à la vûe du Lion, sans qu'il fît le moindre mouvement pour leur nuire; & le jour d'après, ils arrivèrent heureusement à Larathe.

Avanture d'un Père Jacobin.

La seconde avanture étoit arrivée à Florence. Un Lion du Grand Duc étant sorti de la Ménagerie, entra dans la Ville, & ne manqua point d'y répandre beaucoup

Autre preuve de la clémence des Lions.

(*d*) Cela est confirmé par la Lettre dont il est parlé dans la note précédente.

(*e*) autre moyen de l'écarter R. d. E.

(*f*) Labat, Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 21. & *suiv.*

(*g*) On en vendit deux qui avoient été pris de cette manière, au Sr. A***, qui les apprivoisa. Voyez la Lettre à la fin du Voyage de Fréjus. pag. 25.

Histoire Naturelle.

beaucoup d'épouvante. Entre les fugitifs, il se trouva une femme qui portoit son enfant dans ses bras, & qui, dans l'excès de sa crainte, le laissa tomber. Le Lion s'en saisit, & paroissoit prêt à le dévorer; lorsque la mère, transportée du plus tendre mouvement de la nature, retourna sur ses pas, au mépris du danger, se jetta aux pieds du Lion, & lui demanda son enfant. Il la regarda fixement. Ses cris & ses pleurs semblèrent le toucher. Enfin, il mit l'enfant à terre, & se retira sans lui avoir fait le moindre mal (*b*).

Un autre Auteur ajoûte à ces deux histoires, que vers l'an 1614, deux Esclaves Chrétiens s'étant échapés la nuit de leur prison, dans l'espérance de se rendre à *Mazagan*, Place Portugaise, ils apperçurent près d'un arbre, sous lequel ils cherchoient à se cacher pendant le jour, un Lion, qui marcha comme eux lorsqu'il les vit marcher, qui s'arréta lorsqu'il les vit arrêtés, enfin qui les suivit sans les perdre de vûe. Bien-tôt ils furent joints par quelques Cavaliers, qui avoient été détachés pour les poursuivre. Mais le Lion faisant face à leurs ennemis, les obligea de se retirer. Ensuite ne cessant point de conduire ces malheureux Esclaves, il ne les quitta qu'à la vûe de Mazagan, & lorsqu'ils furent hors de danger (*i*).

Lionne du Fort Saint-Louïs.

Les François du Fort Saint-Louïs avoient une belle Lionne, qu'ils gardoient enchaînée pour l'envoyer en France. Cet Animal fut atteint d'un mal à la machoire, qu'on prétend aussi dangereux pour son espèce, que l'hydropisie de poitrine pour la race humaine. N'étant plus capable de manger, il fut bien-tôt réduit à l'extrémité; & les gens du Fort, qui le crurent désespéré, lui ôtèrent sa chaîne & jettèrent le corps dans un champ voisin. Il étoit dans cet état, lorsque le Sieur Compagnon, Auteur (*k*) du Voyage de Bambuk, l'apperçut à son retour de la chasse. Ses yeux étoient fermés, sa gueule ouverte, & déja remplie de fourmis. Compagnon prit pitié de ce pauvre Animal, & s'imaginant lui trouver quelque reste de vie, il lui lava le gozier avec de l'eau, & lui fit avaller un peu de lait. Un reméde si simple eut des effets merveilleux. La Lionne fut rapportée au Fort. On en prit tant de soin qu'elle se rétablit par degrés. Mais n'oubliant pas à qui elle étoit redevable d'un si grand service, elle conçut tant d'affection pour son bienfaiteur, qu'elle ne vouloit rien prendre que de sa main; & lorsqu'elle fut tout-à-fait guérie, elle le suivoit dans l'Isle, avec un cordon au cou, comme le chien le plus familier (*l*).

Le Lion est quelquefois effrayé.

Le hazard favorise quelquefois de foibles animaux jusqu'à leur donner de l'avantage sur le Lion. Tandis que le Sieur Brue étoit Directeur de la Compagnie Françoise au Sénégal, on apporta dans l'Isle de Saint-Louïs un troupeau entier de Chévres qu'on avoit acheté des Mores. Il y avoit dans le Fort un beau Lion, qu'on y nourrissoit soigneusement depuis plusieurs années (*m*). La vûe de ce terrible Animal inspira tant de frayeur aux Chévres, qu'elles prirent toutes la fuite, à la réserve d'une seule, qui, le regardant avec audace, fit

(*b*) Quelque opinion qu'on prenne de ces deux récits sur le témoignage de Labat, on remarquera sans doute que s'il est vrai, suivant le même Auteur, que le Lion craigne les femmes, celle-ci n'avoit pas besoin d'employer la prière. [Voyez Labat, *ubi sup.* Tom. II. pag. 26. & *suiv.*]

NB. Le Traducteur auroit du relèver cette conséquence qui n'est pas juste dans le cas cy : car le Lion, en fuiant la femme, auroit pu emporter ou blesser l'Enfant. R. d. E.

(*i*) Voyez la Lettre qui est à la fin du Voyage de Fréjus, pag. 29.

(*k*) Voyez ci-dessus sa Relation.

(*l*) Des Marchais, Voyage de Guinée. Tom. I. pag. 125.

(*m*) *Angl.* depuis quatre ans. R. d. E.

HISTOIRE NATURELLE.

fit un pas en arrière, & s'avança vers lui les cornes baissées. Cette attaque, qui fut répétée plusieurs fois, jetta le Lion dans un tel désordre, que soit frayeur ou pitié, il se mit comme un Chien entre les jambes du Directeur, pour éviter un adversaire si incommode.

Animaux qui ne craignent pas de le combattre.

On nomme quelques animaux (n) qui ne craignent pas de mesurer leurs forces avec le Lion, tel que le Tigre & le Sanglier. L'Eléphant, quoique redoutable par sa grosseur, devient souvent sa proie. En 1695, dans un marais rempli de roseaux proche de Maroc, on trouva un Lion & un Sanglier expirans des blessures qu'ils avoient reçu l'un de l'autre dans le même lieu. Les roseaux étoient abattus aux environs & teints de leur sang (o).

Sa manière d'attaquer.

L'Attaque du Lion paroît toûjours délibérée. Il ne s'avance pas directement vers sa proie; mais faisant un circuit, & rampant même pour s'approcher, il s'élance ensuite, lorsqu'il est à portée de fondre dessus d'un seul saut. Malgré cette férocité naturelle, les Lions s'apprivoisent facilement dans leur jeunesse. Il s'en trouve d'aussi doux & d'aussi caressans que des Chiens (p).

Manière de le prendre.

La méthode ordinaire des Mores & des Négres pour prendre des Lions, est d'ouvrir dans la terre un grand trou qu'ils couvrent de branches & de feuilles, sur lesquelles ils laissent une piéce de chair pour amorce. Lorsque l'Animal est pris dans cette trape, ils le tuent à coups de fléches & de zagayes, & se nourrissent de sa chair pendant plusieurs jours (q).

Usage de sa peau.

Les Mores employent la peau des Lions à se faire des couvertures de lits (r). En Europe on s'en sert pour les garnitures de selles & les siéges de carosse. Labat lui attribue une propriété remarquable; c'est celle d'éloigner les rats & les mites du lieu où elle est conservée. Il cite le témoignage de Paul Lucas, qui s'en étoit assûré par sa propre expérience (s).

Jakhals, ou Chien sauvage, qui l'accompagne.

Quelques Voyageurs assûrent que le Lion est ordinairement accompagné d'un autre Animal, qui va pour lui à la chasse & qui lui rapporte sa proie. C'est une espèce de Chien sauvage, que les Anglois nomment Jakhals. Jobson observe qu'étant à l'ancre sur la Rivière de Gambra, lui & ses gens entendirent, pendant les ténébres, le bruit de cet animal, qui chassoit pour le Lion, & distinguèrent une sorte de réponse, [ou d'accueil, que le Lion lui faisoit à son retour;] de sorte qu'entre (t) les Anglois du Bâtiment, c'étoit un propos commun de se dire l'un à l'autre; allons au rivage pour rendre nos devoirs au maître chasseur. [Mais quoique Jobson fût homme sensé, on ne voit rien à recueillir d'une observation de cette nature.] ✠

Description du Jakhals & sa férocité.

Bosman assûre que le Jakhals ou le Chien sauvage est d'une férocité qui ne le céde qu'à celle du Tigre; qu'il dévore tout ce qui se présente, Hommes, Animaux, & sur-tout les Vaches, les Chevaux (v) & les Moutons; qu'au Fort d'*Akra*, sur la Côte d'Or, il vient pendant la nuit jusques sous les murs; qu'il y enlève des Porcs, des Brébis, & qu'il pénétre quelquefois jusques dans l'étable; que pour détruire ces bêtes carnacières, on a trouvé le

(n) Labat, Afrique Occidentale. Vol. II. pag. 30.

(o) Cette histoire paroît encore prise de la Lettre qui est à la fin du Voyage de Fréjus, pag. 46. Mais elle y est rapportée à l'année 1615.

(p) Le Maire, pag. 68.

(q) Labat, Vol. II. pag. 33. & Vol. III. pag. 304.

(r) *Angl.* des Matelats. R. d. E.

(s) Labat, *Ibid.* Vol. II. pag. 35.

(t) Jobson, pag. 136.

(v) *Angl.* les Vaches, les Porcs & les Moutons. R. d. E.

le moyen de disposer plusieurs fusils bien chargés, de manière qu'une corde qui soûtient une pièce de viande, ne peut être ébranlée sans faire partir trois ou quatre coups (*x*), qui mettent autant de balles dans la tête de l'Animal. Ce piége manque rarement. En 1700, l'Auteur vit un Jakhals qui ☞avoit été tué [par les Esclaves du Roi de *Kommani* au Fort Hollandois d'Akra,] & sa grosseur étoit celle d'un Mouton; mais il avoit les jambes plus longues & d'une épaisseur proportionnée. Son poil étoit court & mar-☞queté, sa tête grosse [large] & plate, avec des dents, dont la moindre ☞étoit plus grosse que [l'épaisseur d'un doigt]. Ses grifes n'étoient pas moins terribles; de sorte que toute sa force paroît consister dans ses grifes & ses dents.

UN de ces animaux étant entré pendant la nuit, près d'Akra, dans la cabane d'un Négre, enleva une fille, qu'il chargea sur son dos, en se servant d'une pate pour la tenir ferme dans cette situation, tandis qu'il marchoit légèrement sur les trois autres. Mais les cris de sa proie ayant éveillé quelques Négres, elle fut délivrée par ceux qui se hâtèrent de la secourir. On ne lui trouva qu'une meurtrissure dans l'endroit où le Jakhals l'avoit serrée de sa pate (*y*).

Tigres d'Afrique.

LES Tigres, sur cette Côte d'Afrique, sont de la taille d'un grand lévrier. On prétend qu'ils sont beaucoup plus grands dans l'Abyssinie. Leur peau forme un spectacle agréable par la variété de ses taches & de ses couleurs. Le poil en est doux & luisant. Ils ont la tête semblable à celle du Chat, les yeux jaunes & féroces, le regard cruel & malin, les dents fort pointues, la langue aussi rude qu'une pierre (*z*), & les muscles fort longs. ☞[Ils ont le corps mince & dégagé; de sorte que] tous leurs mouvemens sont vifs & agiles, comme ceux du Chat. Ils ont la queuë longue, couverte d'un poil fort court, les jambes bien proportionnées, souples & fortes, & les pieds armés de grifes aigues. Ils sont très voraces; & dans leur faim, ils attaquent avec beaucoup d'adresse des Animaux beaucoup plus gros qu'eux, tels que l'Eléphant & le Taureau. Le Tigre d'Afrique est beaucoup plus féroce que ceux de l'Asie & de la nouvelle Espagne. Les Négres mangent sa chair, & la trouvent bonne (*a*).

Combat d'un Porc contre un Tigre.

BRUE, après avoir employé toutes sortes de moyens pour adoucir la férocité d'un Tigre, qu'il avoit fait élever au Fort Saint-Louïs, eut un jour la curiosité d'éprouver comment un Porc seroit capable de se défendre contre ✠cet Animal. Il en prit un [des plus forts] & le Tigre fut lâché contre lui. Après une courte escarmouche, le Porc se retira dans un angle des murs du Fort, où son ennemi fut long-tems sans pouvoir prendre sur lui le moindre avantage. Enfin se trouvant serré de plus près, il se mit à pousser des cris si furieux, que tout le troupeau de Porcs, qu'on avoit pris soin d'éloigner, ✠accourut à ce bruit, [sans que rien fût capable de l'arrêter]; & tous ensemble, ils fondirent si brusquement sur le Tigre, qu'il n'eût pas d'autre ressource pour se mettre à couvert, que de sauter dans le fossé du Fort, où les Porcs n'ôsèrent le suivre (*b*).

ON

(*x*) *Angl.* partir le Mousquet, qui met trois ou quatre balles dans la tête. R. d. E.

(*y*) Bosman, pag. 246. *& suiv.*

(*z*) *Angl.* qu'une lime. R. d. E.

(*a*) *Angl.* sa chair est bonne. R. d. E.

(*b*) Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 37.

HISTOIRE NATURELLE.

On a remarqué que les Tigres d'Afrique (c) n'attaquent jamais les Blancs, c'est-à-dire les Européens, quoiqu'ils dévorent fort avidement les Négres. [En général,] ils sont plus cruels & plus voraces que les Lions. Lorsqu'ils sont pressés par la faim, ils entrent dans les Villages, ils enlèvent le premier animal qu'ils rencontrent, à la vûe même des Habitans, qu'ils dévorent quelquefois eux-mêmes. Il est difficile de se procurer des Tigres vivans, parce que les Négres les tirent avec des fléches empoisonnées, & que dans les piéges mêmes où ils trouvent quelquefois le moyen de les prendre, ils ne peuvent ou n'ôsent s'en saisir qu'après les avoir tués à coups de fléches. Un Tigre mortellement blessé ne laisse pas de fuir encore avec beaucoup de vîtesse, & n'expire ordinairement que dans sa fuite (d).

Difficulté de prendre des Tigres vivans.

Il se trouve, sur la Côte d'Or, des Tigres aussi gros que des Buffles. On en distingue de quatre ou cinq sortes, dont la différence consiste dans leur grandeur, leur férocité, & la disposition de leurs taches. Le nombre de ces Animaux est incroyable dans cette Contrée. Bosman ne put s'assûrer si les Léopards & les Panthères sont une espèce de Tigres; mais les observations de Pline lui parurent si fausses dans la comparaison qu'il en fit souvent avec le témoignage de ses yeux, qu'il ne daigne pas le nommer. Les Négres distinguent les Tigres par plusieurs noms; mais il feroit difficile, suivant le même Auteur, de rendre ces expressions barbares en caractères de l'Europe.

Multitude incroyable de ces Animaux.

Tous les Tigres, dit Bosman, sont des animaux enragés, qui donnent souvent des scènes fort tragiques. Ils n'épargnent ni les hommes ni les bêtes. Cependant, lorsqu'ils trouvent assez de bêtes pour rassasier leur faim, ils n'attaquent point les hommes; sans quoi le Pays de la Côte d'Or seroit bien-tôt sans Habitans. Avec cette étrange férocité, on ne laisse pas de les apprivoiser dans leur jeunesse; & l'on en voit d'aussi familiers que les Chiens & les Chats de l'Europe. Bosman en vit six (e) de cette espèce à El-Mina. Mais il observa que tôt ou tard ils reviennent à leur férocité, & qu'il ne faut jamais s'y fier sans précaution (f).

Leur furie.

Le Tigre, dit (g) un autre Voyageur, est à peu près de la longueur & de la hauteur du Lévrier. Il est plus féroce que le Lion & se jette indifféremment sur les hommes & sur les bêtes. Les Négres en tuent un grand nombre à coups de fléches & de zagayes, dans la seule vûe de les dépouiller de leur peau. Jamais cet animal ne se rend, tandis qu'il lui reste un soufle de vie; & rarement meurt-il sans ôter la vie à quelqu'un de ceux qui le tuent.

Témoignage de Le Maire.

Le Chat tigre tire son nom de ses tâches noires & blanches, qui lui donnent beaucoup de ressemblance avec le véritable Tigre. Il est de la forme des Chats de l'Europe, mais trois ou quatre fois plus gros, & naturellement vorace. Il mange les rats, les souris, &c; & si l'on excepte la grosseur, il est fort peu différent du Tigre.

Le Chat tigre.

Le

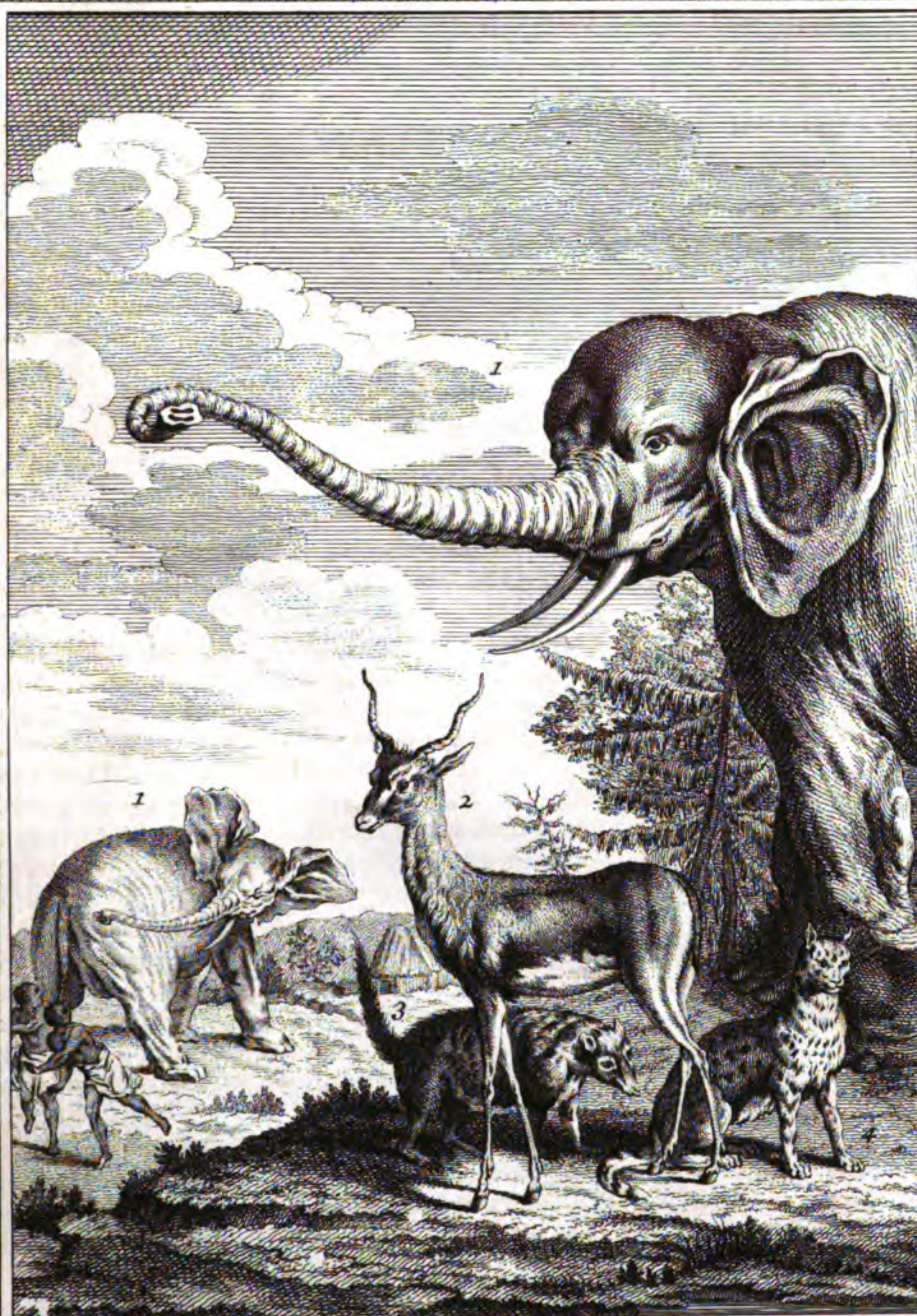
(c) Les Tigres de la Côte sont d'un naturel différent de ceux de l'Europe; car ils n'attaquent &c. R. d. E.

(d) Arthus, *ubi sup.* Part. VI. pag. 78.

(e) *Angl.* en vit huit, dont deux appartenoient au Directeur Général. R. d. E.

(f) Bosman, pag. 245.

(g) Le Maire, pag. 68. Voyez aussi la Planche.



1 { *Elephants.* Elefanten.
2 { *Gazelle.* Geitehert.
3 { *Chat tigre.* Tigerkat.
4 { *Civette.* Civetkat.

J. v. Schley sculp. direx.

offes, HISTOIRE NATURELLE.
on ne

-tout Sa chair, sa mesure.
s que
if ou Son caractère.
por-
leur
Can-
res;
ns,
ins
Sé-
ent
ent
es,

ins Sa légèreté.
ent
le.
nt
if-
er
if-
ft
es
n-
à
r-
f-
'a Erreur vulgaire.
fe
ge
r-
es
u-

our
Né-
l'ont
é ou Autres opinions fausses ou douteuses.
it que
utres,
trente-

z les Tran-
sup. pag. 275.

CHAPITRE



1. { *Le Caméléon.*
De Kameleon.

2. { *Le porc epic.*
't Yzervarken.

3. { *La Panthere.*
De Panther.

4. { *Le Crocodile.*
De Krokodil.

5. { *Le quatre Ailes.*
De Viervleugel.

6. { *L' Aigle.*
De Arend.

7. { *Le Bomba ou Capiverd.*
De Bomba.

J. v. Schley sculp direx.

HISTOIRE NATURELLE.

Le Léopard.

LE Léopard est agile & cruel. Cependant il n'attaque jamais les hommes, à moins qu'il ne se trouve dans quelque lieu si étroit qu'il craigne de ne pouvoir s'échaper. Dans ces occasions, il se jette sur l'ennemi qu'il redoute, il lui déchire le visage avec ses grifes, il continue de lui arracher autant de chair qu'il en peut trouver, jusqu'à ce qu'il le voye mort sans mouvement. Il porte aux Chiens une haine mortelle, & s'expose à tout pour dévorer ceux qu'il rencontre (*b*).

La Panthère, ou l'Once.

LA Panthère (*i*) d'Afrique est de l'espèce des Léopards. Sa peau est marquetée de fort belles taches. Elle est vive & légère. Elle a taille d'un Lévrier, la tête ronde, le gozier large, & les dents tranchantes. Son regard n'a rien de farouche; cependant elle est vorace, & sans cesse autour des Villages, pour surprendre les bestiaux ou la volaille. Il est rare qu'elle (*k*) attaque les hommes & les enfans.

Jeune Négre enlevé par une Panthère.

JOBSON raconte que les bords de la Gambra sont remplis de Léopards & de Panthères, que les Négres tuent pour en vendre la peau aux Européens. On lui fit voir un jeune-homme qui avoit été enlevé dans son enfance par une Panthère. Sa mère l'avoit laissé à sa porte, sur une natte, tandis qu'elle étoit allée puiser de l'eau à quelque fontaine. A son retour, découvrant l'Animal, qui entraînoit tout-à-la-fois la natte & l'enfant, elle poussa de grands cris qui attirèrent plusieurs Négres au secours. Cependant le monstre continuoit de fuir avec sa proie, lorsqu'un heureux hazard fit glisser l'enfant de dessus la natte, & le rendit ainsi à ceux qui s'efforçoient inutilement de le secourir. La Panthère s'échapa, sans quitter la natte. Cet Animal est si hardi, que dans l'obscurité, il s'approchoit quelquefois de la cabane que Jobson avoit fait élever sur le rivage. Un chien, qui faisoit la garde, rentroit alors avec les dernières marques de frayeur, & se cachoit derrière le dos de ses Maîtres, qui étoient obligés d'allumer des feux pour effrayer le monstre à son tour (*l*).

La Panthère & l'Once ce sont le même animal.

✠ [QUELQUES Voyageurs mettent de la différence entre la Panthère & l'Once.] Le Maire, qui les prend pour le même animal, prétend que c'est une espèce de Tigre, & le représente encore plus féroce. Il ajoûte que sa peau est beaucoup plus belle que celle du Tigre, quoiqu'elle soit mouchetée de même (*m*).

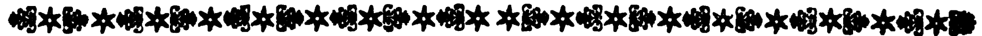
Loups.

LES Loups ressemblent entièrement à ceux de France; mais ils sont un peu plus gros & beaucoup plus cruels (*n*).

(*b*) *Ibid.*
(*i*) Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 361.
(*k*) *Angl.* l'Once d'Afrique. R. d. E.
(*l*) Jobson, pag. 138.
(*m*) Le Maire, *ubi sup.* pag. 69.
(*n*) *Ibid.*



Hsitoire naturelle.



CHAPITRE XVII.

Bêtes ſauvages & privées.

§. I.

Eléphans, Buffles, Vaches ſauvages, &c.

Deſcription de l'Eléphant.

IL n'y a point d'Animal terreſtre qui puiſſe le diſputer à l'Eléphant pour la groſſeur. On en trouve peu au Nord du Sénégal; mais les Régions du Sud en ſont remplies. S'il paroît que la matière n'ait point été employée avec épargne dans la compoſition de cet Animal, on ne peut pas dire que la nature ait pris autant de ſoin de ſa forme. Sa tête eſt monſtrueuſe. Ses oreilles, quoique longues, larges & épaiſſes, ſes yeux, quoique fort grands, paroiſſent d'une petiteſſe extrême dans cette maſſe d'énorme groſſeur (*a*). Son nez eſt ſi épais & ſi long qu'il touche à la terre. On l'appelle *proboſcide* ou *trompe*. Il eſt charnu, nerveux, creuſé en forme de tuyau, fléxible, & d'une force ſi ſingulière qu'il lui ſert à briſer ou à déraciner les petits arbres, à rompre les branches des plus gros, & à ſe frayer le paſſage dans les plus épaiſſes forêts. Il lui ſert auſſi à lever de terre ſur ſon dos (*b*) les plus lourds fardeaux. C'eſt par ce canal qu'il reſpire & qu'il reçoit les odeurs. Le nez de l'Eléphant va toûjours en diminuant depuis la tête juſqu'à l'extrémité, où il ſe termine par un cartilage mobile, avec des ouvertures, qu'il ferme à ſon gré. Sans ce préſent de la nature, (*c*) il mourroit de faim; car il a le cou ſi épais & ſi roide, qu'il lui eſt impoſſible de le courber aſſez pour paître comme les autres animaux. Auſſi périt-il bien-tôt, lorſqu'il eſt privé de cet utile inſtrument par quelque bleſſure. Sa bouche eſt placée au-deſſous de ſa trompe dans la plus baſſe partie de ſa tête, & ſemble jointe à ſa poitrine. Sa langue eſt d'une petiteſſe qui n'a point de proportion avec la maſſe du corps. Il n'a dans les deux machoires (*d*) que quatre dents pour broyer ſa nourriture; mais la nature l'a fourni, pour ſa défenſe, de deux autres dents qui ſortent de la machoire ſupérieure, & qui ſont longues de pluſieurs pieds. Il ſe ſert furieuſement de ces deux armes. Ce ſont les dents qui s'achètent, & qui ſont mieux connues ſous le nom d'Yvoire. Leur groſſeur eſt proportionnée à l'âge de l'Animal. La partie qui touche la machoire eſt creuſe (*e*). Le reſte eſt ſolide & ſe tourne en pointe. Comme les Européens payent ces dents aſſez cher, c'eſt un motif qui arme continuellement les Négres contre l'Eléphant. Ils s'attroupent quelquefois pour cette chaſſe, avec leurs fléches

Ses dents.

&

(*a*) Voyez la Figure.

(*b*) Jannequin dit qu'un Eléphant porte avec ſa trompe un gros canon l'eſpace d'une lieuë. Voyez ſon Voyage de Lybie pag. 146.

(*c*) Il s'en ſert auſſi facilement que nous nous ſervons des doigts.

(*d*) Celles de la machoire d'en-bas ſont plus longues de deux doigts que celles d'en-haut. Voyez l'abrégé des Tranſactions Philoſophiques, Vol. V. pag. 121.

(*e*) *Angl.* environ la moitié de la dent, du côté de la machoire, eſt creuſe R. d. E.

HISTOIRE NATURELLE.

& leurs zagayes. Mais leur méthode la plus commune est celle des fosses, qu'ils creusent dans les bois, & qui leur réussissent d'autant mieux qu'on ne peut guères se tromper à la trace des Eléphans (*f*).

Sa chair, sa mesure.

LA chair de ces animaux est un mêts délicieux pour les Négres, sur-tout lorsqu'elle commence à se corrompre. Un bon Eléphant en contient plus que quatre ou cinq Bœufs. La mesure ordinaire de ceux d'Afrique est de neuf ou dix pieds de long, sur onze ou douze de hauteur [& ils sont épais à proportion.] On en distingue trois sortes; mais cette différence vient moins de leur forme que des lieux qu'ils habitent. Les Eléphans qui se retirent dans les Cantons déserts & montagneux sont plus farouches & plus adroits que les autres; ce qu'il faut sans doute attribuer à leur situation parmi les Tigres, les Lions, & quantité d'autres bêtes féroces. Ceux qui vivent dans les plaines sont moins intraitables, parce qu'ils sont accoutumés à la vûe des hommes. Ceux du Sénégal ne s'éloignant guéres des Habitations & des terres cultivées, seroient encore plus familiers, si les fréquentes attaques des Négres ne les rendoient inquiets & défians. Cependant il n'arrive guéres qu'ils insultent les hommes, s'ils ne sont insultés les premiers.

Son caractère.

Sa légèreté.

QUOIQUE la taille des Eléphans fasse juger qu'ils doivent être pesans dans leur marche & qu'ils ont peu de légèreté à la course, ils marchent & courent fort légèrement. Leur pas ordinaire égale celui de l'homme le plus agile. Leur course est beaucoup plus prompte; mais il est rare de voir un Eléphant courir. Avec un ventre (*g*) pendant, un dos courbé, des jambes fort épaisses & des pieds de douze ou quinze pouces de diamétre, ils ne peuvent aimer beaucoup le mouvement. Leurs pieds sont couverts d'une peau dure & épaisses, qui s'étend jusqu'à l'extrémité de leurs ongles. L'Eléphant d'Afrique est presque noir, comme ceux de l'Asie. Sa peau est dure & ridée, avec quelques poils longs & roides, qui sont répandus par intervalles & sans aucune continuité. Sa queuë est longue & semblable à celle du Taureau, mais nue, à l'exception de quelques poils qui se rassemblent à l'extrémité, & qui lui servent à se délivrer des mouches: secours d'ailleurs assez peu nécessaire, puisque sa peau est à l'épreuve de la balle. On s'est persuadé faussement qu'il n'a point de jointures aux pieds, & qu'il lui est impossible par conséquent de se lever & de se coucher. [Cette erreur vulgaire est détruite par le témoignage de tous les Voyageurs.] Mais il a un défaut moins connu, qui est de se tourner [plus] difficilement de la droite à la gauche [que du côté opposé.] Les Négres, qui l'ont reconnu par des expériences continuelles, en tirent beaucoup d'avantage pour l'attaquer en plein champ (*h*).

Erreur vulgaire.

QUOIQUE les Asiatiques ayent trouvé l'art de former leurs Eléphans pour la guerre & pour quantité d'autres usages, on n'a jamais appris que les Négres en ayent tiré la même utilité; [& si quelques Princes particuliers l'ont entrepris, comme on l'a vû dans l'exemple de *Bob Jean*, leur paresse ou d'autres obstacles les ont bien-tôt rebutés.] Plusieurs Naturalistes assûrent que les femelles de ces animaux portent leurs petits dix-huit mois, d'autres, trente-

Autres opinions fausses ou douteuses.

(*f*) Afrique Occidentale, Vol. III. pag. 270.

(*g*) Quatre jambes qu'on prendroit pour des colomnes, les pieds courts; ceux de devant plus larges & plus ronds [tandis que ceux de derrière sont plus longs,] voyez les Transactions Philosophiques, *ubi sup.*

(*h*) Afrique Occidentale, *ubi sup.* pag. 275.

HISTOIRE NATURELLE.

trente-ſix : mais rien n'eſt plus incertain, & l'on ne peut eſpérer d'en être jamais mieux informé, parce que les Eléphans privés ne produiſent point. D'autres aſſûrent auſſi que les Eléphans voyent & marchent auſſi-tôt qu'ils ſont nés, & que les femelles les nourriſſent de leur lait pendant ſept ou huit ans; ſimples conjectures, qui n'ont aucune autorité pour fondement.

Sa nourriture.

L'ELÉPHANT a peu d'embarras pour ſa nourriture. Il ſe nourrit d'herbe, comme les Taureaux & les Vaches. Si l'herbe lui manque, il mange des feuilles & des branches d'arbres, des roſeaux, des joncs, toutes ſortes de fruits, de grains & de légumes. Dans une faim preſſante, il mange quelquefois de la terre & des pierres; mais on a remarqué que cette nourriture lui cauſe bien-tôt la mort. D'ailleurs il ſouffre patiemment la faim, & l'on aſſûre qu'il peut paſſer huit ou dix jours ſans aucun aliment. Cependant il mange beaucoup lorſqu'il eſt dans l'abondance; témoins les dommages qu'il cauſe aux Plantations des Négres. Un ſeul de ces animaux conſume dans un jour ce qui ſuffiroit pour nourrir trente hommes pendant une ſemaine; ſans compter les ravages qu'il fait avec ſes pieds. Auſſi les Négres n'épargnent-ils rien pour les éloigner de leurs champs. Ils y font la garde pendant le jour. Ils y allument des feux pendant la nuit.

Il s'enyvre dans les champs de tabac.

Le tabac enyvre quelquefois les Eléphans. [Lorſqu'ils ſont entrés dans les Plantations où on le cultive, & qu'ils en ont ☞ mangé; cela] leur fait faire des mouvemens fort comiques. Quelquefois leur yvreſſe va juſqu'à tomber endormis. Les Négres ne manquent point ces occaſions de les tuer, & ſe vengent ſur leurs cadavres de tous les maux qu'ils en ont reçus. Les Eléphans boivent de l'eau; mais ils ne manquent jamais de la troubler auparavant avec les pieds (*i*).

Ses ennemis.

ILS ont quantité d'ennemis, [qui les expoſent à des combats fréquens, & ☞ dont ils deviennent fort ſouvent la proye.] Le principal eſt le *Rhinoceros*; mais Labat prétend qu'il ne s'en trouve point en Afrique, quoique Barbot aſſûre (*k*) qu'on en voit ſur le Sénégal. Les autres ennemis de l'Eléphant ſont les Lions, les Tigres, & les Serpens, ſans compter les Négres. Le plus redoutable eſt le Tigre; il ſaiſit l'Eléphant par la trompe, & la déchire en piéces. [La Compagnie Françoiſe achète annuellement environ cinquante mille ☞ livres d'Yvoire d'Afrique.]

LES Eléphans s'attroupent ordinairement au nombre de cinquante ou ſoixante. On en rencontre ſouvent des troupeaux dans les bois; mais ils ne nuiſent à perſonne, lorſqu'ils ne ſont point attaqués (*l*).

JOBSON rapporte qu'ils ſont en ſi grand nombre au long de la Gambra, qu'on apperçoit de tous côtés leurs traces. [Cet Auteur en a vû ſeize grands ☞ dans une ſeule troupe; ſans compter les petits qui tétoient encore, & ceux qui n'avoient pas atteint toute leur grandeur.] Les roſeaux & les bruyères, où ils aiment à ſe retirer, [quoique un pied & demi plus hauts que le plus grand ☞ homme,] laiſſent voir ordinairement la moitié de leur corps à découvert.

Erreur des Peintres.

Les deux dents qui nous donnent l'Yvoire ſortent de la machoire d'en-haut, quoique les Peintres (*m*) nous les repréſentent dans la ſituation oppoſée. C'eſt avec ces puiſſantes armes que les Eléphans arrachent les arbres. Mais il

(*i*) *Ibid.* pag. 281.

(*k*) Kolben, dans ſa Relation du Cap de Bonne-Eſpérance, dit qu'on y en avoit auſſi. Voyez Barbot, pag. 28.

(*l*) Labat, Vol. III. pag. 286.

(*m*) Jobſon, pag. 139.

HISTOIRE NATURELLE.

il arrive quelquefois aussi qu'elles se brisent, [& de-là vient, suivant le même Auteur, qu'on trouve si souvent des fragmens d'Yvoire dispersés dans les terres.] Jobson accuse d'erreur ceux qui se sont imaginé que les Eléphans changent de dents, [comme les Cerfs de cornes, & les Serpens de peau.] Il cite sa propre expérience pour assûrer que la chair de ces animaux est de fort bon goût. Il ajoûte qu'ils sont aussi timides que les Daims; & si légers à la course, qu'un Eléphant qu'il avoit blessé de trois coups de fusil, & qu'on trouva mort le jour d'après dans les bois, ne laissa pas de surpasser la vîtesse des chevaux (*n*).

Témoignage de Jobson.

Le Maire conseille de ne jamais attaquer l'Eléphant dans un lieu (*o*) où il a la liberté de se tourner. Sa trompe est terrible, dit-il, & l'ennemi qu'il saisit dans sa fureur ne peut éviter d'être écrasé. La femelle, suivant le même Voyageur, porte souvent trois jeunes à la fois, & les nourrit avec de l'herbe & des feuilles [qu'elle met dans leur bouche avec sa trompe]. Il ajoûte que ces monstrueux animaux entrent souvent dans les Villages pendant la nuit, & que s'ils rencontrent quelques Négres, ils ne passent pas moins tranquillement. Quelquefois, le hazard les faisant heurter contre les cabanes, ils les renversent comme une coquille de noix] (*p*).

Ravages des Eléphans.

Ils causent de furieux ravages au milieu des arbres fruitiers, sur-tout parmi les Orangers & les Bananiers. Ils mangent non-seulement les bananes, mais jusqu'à l'arbre qui les porte. Suivant Bosman, qui prétend l'avoir appris des Négres, l'Eléphant poursuit l'homme dans l'eau & lui cause du moins beaucoup de frayeur. Bosman en vit passer souvent près de lui, [à Rio de Gabon,] quatre ou cinq, qui ne lui causérent aucun mal, mais que lui & ses Compagnons n'osérent tirer, parce qu'il est très-difficile de les blesser mortellement, à moins qu'ils ne soient frapés entre les yeux & les oreilles: encore la balle doit-elle être de fer; car la peau de l'Eléphant résiste au plomb comme un mur; & contre l'endroit même que le fer perce, une balle de plomb tombe entièrement applatie.

Les Négres assûrent que jamais l'Eléphant n'insulte les passans dans un bois; mais que s'il est tiré & manqué, il devient furieux (*q*). [Bosman dit néanmoins avoir expérimenté la fausseté de cette remarque (*r*).

Histoire d'un Eléphant de Mina.

Au mois de Décembre 1700, à six heures du matin, un Eléphant s'approcha de Mina, sur la Côte d'Or, marchant à pas mesurés au long du rivage, sous le Mont de St Jago. Quelques Négres allérent au-devant de lui sans armes, pour le tromper par des apparences tranquilles. Il se laissa environner sans défiance, & continua de marcher au milieu d'eux. Un Officier Hollandois, qui s'étoit placé sur la pente du Mont, le tira d'assez près, & le blessa au-dessus de l'œil. Cette insulte ne fit pas doubler le pas au fier Animal. Il continua de marcher, les oreilles levées, en paroissant faire seulement quelques menaces aux Négres, qui continuoient de le suivre, mais entre les arbres qui bordoient la route. Il s'avança jusqu'au jardin Hollandois, & s'y arrêta. Le Directeur Général, accompagné de l'Auteur & d'un grand nombre

(*n*) *Angl.* ne laissa pas de suchapper R. d. E.

(*o*) Le Maire, pag. 68.

(*p*) Le Maire, *Ibid.*

(*q*) Un Négre, dit-il, près d'Axim sur la Côte d'Or, ayant tiré & manqué un Eléphant, l'animal fondit furieusement sur lui, & le mit en pièces lui & son fusil. Bosman, pag. 318.

(*r*) Bosman, pag. 240.

HISTOIRE NATURELLE.

nombre de Facteurs & de Domestiques, se rendit au jardin, & le trouva au milieu des Cocotiers, dont il avoit déja brisé neuf ou dix, avec la même facilité qu'un homme auroit à renverser un enfant. On lui tira aussi-tôt plus de cent balles, qui le firent saigner comme un Bœuf qu'on auroit égorgé. Cependant il demeura sur ses jambes, sans s'émouvoir, [secouant seulement ses oreilles, & faisant craindre ceux qui l'attaquoient qu'il n'eût dessein de les poursuivre.] La confiance qu'on prit à cette tranquillité couta cher au Négre du Directeur. S'étant imaginé qu'il pouvoit badiner avec un animal si doux, il s'approcha de lui par derrière, & lui prit la queuë. Mais l'Eléphant punit sa hardiesse d'un coup de trompe, & l'attirant à lui il le foula deux ou trois fois sous ses pieds. Ensuite, comme s'il n'eut point été satisfait de cette vengeance, il lui fit dans le corps, avec ses dents, deux trous où le poing d'un homme auroit pû passer. Après lui avoir ôté la vie, il tourna la tête d'un autre côté; sans marquer d'attention pour le cadavre; & deux autres Négres s'étant avancés pour l'emporter, il leur laissa faire tranquillement cet office.

Il passa plus d'une heure dans le jardin, jettant les yeux sur les Hollandois, qui étoient à couvert sous des arbres, à quinze ou seize pas de lui. Enfin la crainte d'être forcés dans cette retraite leur fit prendre le parti de se retirer; heureux de n'être pas poursuivis hors du jardin par l'animal, contre lequel ils n'auroient pû trouver la moindre ressource, [pas même quand ils auroient été à cheval.] [Ils avoient à se reprocher de n'avoir point apporté d'autre poudre & d'autres balles que la charge de leurs fusils.] Mais le hazard conduisit l'Eléphant par une autre porte, qu'il renversa dans son passage, [la jettant à une bonne distance], quoiqu'elle fût d'une double brique [& qu'il n'eut presque fait que de la toucher]. Il ne sortit pas néanmoins par cette ouverture; mais forçant la haye du jardin, il gagna lentement la Rivière, pour laver le sang dont il étoit couvert, ou pour se rafraîchir. Ensuite retournant vers quelques arbres, il y brisa plusieurs tuyaux d'un Aqueduc, & quelques planches destinées à la construction d'une Barque. [Les Hollandois avoient eu le tems de se rassembler avec des munitions.] Ils renouvellèrent leur décharge & le firent tomber à force de coups. Sa trompe, qui fut coupée aussi-tôt, étoit si dure & si épaisse, qu'il fallut plus de trente coups pour la séparer du corps. Cette opération dût être fort douloureuse pour l'Eléphant, car après avoir essuyé tant de balles sans pousser un seul cri, il se mit à rugir de toute sa force. On le laissa expirer sous un arbre, [où il s'étoit traîné avec beaucoup de peine]; ce qui confirme l'opinion établie parmi les Négres, que les Eléphans, à l'approche de leur mort, se retirent, s'ils le peuvent, sous un arbre ou dans un bois.

Aussi-tôt qu'il fut mort, les Négres tombèrent en foule sur son cadavre, & coupèrent autant de chair qu'ils en purent emporter. [Ce qui leur fournit aussi-bien qu'aux Blancs assez de nourriture pour ce jour-là. Au reste, cet Animal n'étoit pas fort grand; puisque les dents ne pesoient pas plus de trente-cinq livres.] On trouva que d'un si grand nombre de coups, il en avoit reçu peu de mortels. Quantité de balles étoient restées entre la peau & les os. D'autres n'ayant pû pénétrer qu'une partie de la peau s'y trouvoient encore nichées. Mais la plûpart étoient tombées applaties. Quoique Bosman conclue delà qu'elles doivent être de fer, il y a beaucoup d'apparence que celles des Hollandois étoient trop petites, & n'avoient pas d'autre défaut, puisqu'on

La peau de l'Eléphant est à l'épreuve des petites balles.

a

HISTOIRE NATURELLE.

a l'éxemple d'un Anglois, qui, tirant un Eléphant de son canot, sur le bord de la Gambra, le tua d'une seule balle de plomb. Quoiqu'il en soit, l'Auteur effrayé de cette avanture, prit la résolution de n'approcher jamais d'aucun Eléphant, & donne le même conseil (s) à ceux qui aiment leur sûreté.

De quelle manière les Négres le prennent.

L'ELÉPHANT n'est pas moins admirable par sa docilité que par sa grosseur. Il vit l'espace de cent cinquante ans. Sa couleur s'embellit en vieillissant. Les Négres en prennent [un grand nombre] en creusant de profondes fosses dans les lieux que ces animaux fréquentent, & les couvrant de branches & de feuilles d'arbres. L'Eléphant se précipite dans le piége, où il est bien-tôt assommé avec toutes sortes d'armes & d'instrumens. Le corps est partagé entre les Chasseurs, & la peau leur sert à couvrir leurs bancs & leurs chaises. Ils font présent de la queuë au Roi, qui l'employe pour chasser les mouches (t).

Le Busle. Sa description.

LE Busle est un autre animal des mêmes Contrées. Il est plus (v) gros que le Bœuf. Son poil est noir, court, & fort rude, mais si clair qu'on découvre aisément la peau. Elle est brune & poreuse. La tête du Busle est petite à proportion du corps, maigre & pendante. Ses cornes sont longues, noires, courbées, avec la pointe ordinairement tournée en dedans. Il est dangereux, sur-tout dans sa colère, & lorsqu'il est irrité par quelque insulte. Comme sa course est fort prompte, s'il atteint la personne qu'il poursuit, il la foule aux pieds, il l'écrase, jusqu'à ce qu'il ne lui trouve plus de respiration. Plusieurs Négres ont échapé à sa fureur en se contraignant long-tems (x) pour retenir leur haleine. Il a les yeux grands & le regard terrible, les jambes courtes, le pied ferme dans son assiete; son mugissement est capable d'effrayer. Il mange peu & travaille beaucoup. On s'en sert en Italie pour labourer la terre & pour tirer les voitures. Son tempérament est si chaud, qu'au milieu même de l'hiver, il cherche l'eau & s'y plaît toûjours. Sa chair est coriace & peu estimée; ce qui n'empêche pas qu'elle ne se vende dans les Boucheries de Rome (y). Bosman trouve beaucoup de ressemblance, [excepté dans la grosseur,] entre le Busle & l'Eléphant. Cet animal est rare, dit-il, dans la Guinée. A peine s'y en voit-il un dans l'espace de trois ou quatre ans. Bosman trouve que la chair en est bonne. Il ne croit pas le Busle assez léger pour égaler un homme à la course; mais, à son avis, il faudroit s'y fier moins dans l'eau; [apparemment parce qu'il est fort prompt à la nage.] Sa couleur, suivant le même témoin, est d'un brun foncé [& il peut passer pour une fort laide bête.] On prétend (z) qu'il contrefait le gémissement d'un homme en pleurs, & qu'il employe d'autres artifices pour surprendre les Négres; mais Bosman traite ces récits de fables.

Vaches sauvages.

DANS plusieurs parties du Continent, sur-tout dans les bois & les montagnes, on voit des Vaches sauvages, qui craignent beaucoup l'approche des hommes. Elles sont ordinairement de couleur brune, avec de petites cornes noires

(s) Bosman, Description de la Guinée. pag. 318 & *suiv.*

(t) Arthus [dans la Collection de De Bry Part. VI. pag. 77.]

(v) Barbot dit que les Négres du Cap-Monte mangent la chair du Busle. pag. 114.

(x) On raconte la même chose du Taureau sauvage.

(y) Labat, Afrique Occidentale. Vol. IV. pag. 357.

(z) Bosman, *ubi sup.* pag. 245.

HISTOIRE NATURELLE.

noires & pointues. Elles multiplient prodigieusement, & le nombre en feroit infini, si les Européens & les Négres ne leur faisoient sans cesse la guerre (*a*).

Sangliers de la Gambra & du Sénégal.

JOBSON nous apprend qu'outre les Bufles, on trouve quantité de gros Sangliers sur la Gambra. Leur couleur est un bleu foncé. Ils sont armés de larges défenses, & fournis d'une longue queuë toufue, qu'ils tiennent presque toûjours levée. [Les Habitans parlent beaucoup de leur hardiesse & de leur férocité.] Ils les tuent pour prendre leur peau, qu'ils apportent aux Comptoirs Anglois. Jobson en vit une de quatorze pieds de longueur, brune, & rayée de blanc (*b*).

LE Maire observe qu'aux environs du Cap-Verd, les bêtes fauves sont en fort grand nombre. Il met dans ce nombre les Sangliers, les Chévres, & les Liévres; mais il regrettoit de n'avoir vû aucun Cerf du Pays. Ils ont la tête aussi belle qu'en France, avec cette différence, que leur cornes ressemblent à celles des Chévres [des montagnes de] Suisse, excepté seulement (*c*) qu'elles sont plus droites. La chair des Sangliers du Sénégal, [où il s'en trouve en quantité,] est plus blanche que celle des Sangliers d'Europe, mais (*d*) fort inférieure pour le goût.

(*a*) Labat, *ubi sup.* pag. 360.
(*b*) Jobson, *ubi sup.* pag. 143.
(*c*) Le Maire, Voyage aux Canaries. pag. 71.
(*d*) Labat, Vol. III. pag. 82.

§. II.

Antilopes, Cerfs, Biches, Capiverds, Singes, Champaniz, Civettes, Chevaux, Bœufs, Moutons &c.

Description de l'Antilope ou de la Gazelle.

ON trouve sur le Sénégal & sur la Gambra de grands troupeaux de Gazelles ou d'Antilopes. Cet animal a la tête, la queuë & le poil du Chameau, le corps de la Biche, & le cri des Chévres. Par les jambes, qu'il a plus courtes par devant que par derrière, il ressemble au Liévre. Aussi a-t-il plus de facilité à monter qu'à descendre. Dans un terrain uni (*a*), sa légéreté est médiocre. Il tient les oreilles levées au moindre bruit. Ses cornes sont droites; mais, à un pouce de la pointe, elles se tournent en dedans. Il est d'un naturel doux, qui s'apprivoise aisément. Autour de l'œil, il a un cercle noir comme le Chameau.

Cerfs & Biches. Maniére dont les Négres les tuent.

LES Cerfs & les Biches ne sont pas moins communs dans le même Pays. Ils viennent en troupeaux fort nombreux des Régions qui sont au Nord du Sénégal, pour chercher des pâturages au Sud de cette Riviére, [où ils sont plus abondans.] Les Négres leur font payer ce secours bien cher. Ils attendent que l'herbe commence à sécher, ce qui arrive au mois de Mars ou d'Avril. [Alors les Habitans des Isles *Bifecha* & *Ivory* s'assemblent,] & mettant le feu à ces espèces de forêts, [en commençant du côté le plus large de l'Isle,] ils contraignent tous les animaux dont elles sont remplies, [de se retirer à l'autre

(*a*) *Angl.* terrein qui n'est pas uni. R. d. E.

tre extrémité; où elles sont environnées par les Négres d'un côté & la rivière de l'autre. Celles qui ont eu le tems] de gagner le bord de la Rivière pour se sauver à la nage, [trouvent sur l'autre rive] d'autres Négres [qui les] attendent en grand nombre, & ne manquent pas d'en faire une sanglante boucherie. Ils [partagent ensuite leur chasse,] font sécher la chair après l'avoir salée, & vendent les peaux aux Européens (b).

HISTOIRE NATURELLE.

Animal de la Gambra, qui n'a qu'une corne.

Sur le rapport des Négres de la Gambra, Jobson dit qu'il y a dans leur Pays une bête de la taille & de la couleur du Daim, avec (c) une seule corne, de la longueur du bras. Il observe qu'à juger de cet animal par la description des Négres, il ne ressemble point à la Licorne, telle qu'on la peint en Europe; mais peut-être les Négres ne s'en formoient-ils l'idée, que parce qu'il la leur faisoit naître par ses questions. Le Maire nous dit à la vérité qu'il (d) se trouve des Rhinoceros dans le même Pays; mais il confesse qu'il n'en n'a jamais vû.

Animal singulier du Cap-Verd.

Près du Cap-Verd, on voit un Animal fort remarquable, (e) qui a le corps d'un Chien, les pieds d'un Daim, mais beaucoup plus grands, le museau d'une Taupe, & qui se nourrit de fourmis.

Capiverd ou Bomba.

Parmi les Sérères, qui sont voisins du même Cap, on trouve un autre Animal que les Habitans nomment *Bomba* & les Européens (f) *Capiverd*. Il est fort connu au Brésil. On en voit d'aussi gros qu'un Porc d'un an. Son poil est blanchâtre, court, menu & roide. Ses pieds sont armés d'ongles fort pointus, qui lui servent à monter (g) sur les Arbres & à descendre. Il s'y assied sur les branches & mange le fruit. Sa tête ressemble beaucoup (h) à celle de l'Ours. Ses yeux sont petits; mais vifs; son gozier fort large, & ses dents pointues. Il est Amphibie, jusqu'à vivre aussi facilement dans l'eau que sur terre. Les Négres lui font ordinairement la guerre, & mangent sa chair, qu'ils trouvent excellente (i).

Différentes espèces de Singes.

Les Singes, de différentes espèces, sont innombrables au long de la Gambra. Ils paroissent en troupes de trois ou quatre mille, rassemblés chacun dans leur espèce. On prétend qu'ils forment des Républiques, où la subordination est fort-bien observée; qu'ils voyagent en bon ordre, sous certains Chefs, qui sont de la plus grosse espèce; que les fémelles portent leurs petits sous le ventre quand elles n'en ont qu'un, mais que si elles en ont deux, elles chargent le second sur leur dos; & que leur arrière-garde est toûjours composée d'un certain nombre des plus gros. Il est certain qu'ils sont d'une hardiesse extrême. Jobson, voyageant sur la Rivière, étoit surpris de leur témérité à se présenter sur les arbres, à secouër les branches, & à menacer les Anglois avec des cris confus, comme s'ils eussent été fort offensés de les voir. Pendant la nuit, on entendoit quantité de voix, qui sembloient parler toutes ensemble, & qu'une voix plus forte, qui prenoit le dessus, réduisoit ensuite au silence. Jobson remarqua aussi, dans quelques endroits fréquentés par

(b) Labat, Vol. II. pag. 42. & III. pag. 80.
(c) Jobson, pag. 146.
(d) Le Maire, pag. 70.
(e) Barbot, pag. 28.
(f) Voyez ci-dessus, Livre I. de ce Volume.
(g) *Angl.* sur les Arbres, comme les Ours; & après en être descendu, il s'assied sur son derrière & mange. R. d. E.
(h) Froger dit qu'il a la tête d'un Liévre, le corps d'un Porc, le poil épais & couleur de cendre, sans queuë. Voyage à la Mer du Sud, pag. 127.
(i) Labat, Vol. IV. pag. 168.

HISTOIRE NATURELLE.

par ces animaux, une sorte d'habitation composée de branches entrelassées, qui pouvoient servir du moins à les garantir de l'ardeur du Soleil. Les Négres mangent [fort avidement] la chair des Singes (k).

Leurs divers noms.

Le Maire distingue plusieurs espèces de Singes au long du Sénégal & des Côtes. Il appelle *Guinous* ceux qui ont la queuë fort longue, & Magots ceux qui sont absolument sans queuë. Mais il n'en vit aucun de la seconde espèce. Ceux de la première sont par-tout en grand nombre, & paroissent de trois sortes; (l) l'une petite, qui est peu nuisible, & qui s'appellent *Bewailers* ou *Pleureurs*, parce que leur cri ressemble à celui des enfans; les deux autres sortes (m), à-peu-près de la taille des Magots. Ils ont non-seulement des mains & des pieds, mais quelque chose dans les gestes & dans la contenance qui ressemble beaucoup à la figure humaine. Les Négres (n) sont persuadés que ces Singes peuvent parler comme les hommes, mais qu'ils s'obstinent à se taire, dans la crainte qu'on ne les force au travail. Ils ne sont propres qu'à mordre & à déchirer. Aussi les Négres du Sénégal, qui voyent les François rechercher ces animaux, leur apportent des rats en cage, en les assûrant qu'ils sont plus méchans encore & qu'ils mordent mieux que les Singes.

Opinion que les Négres ont des Singes.

Moisson des Singes.

On ne peut s'imaginer les ravages que ces pernicieux animaux causent dans les champs des Négres, lorsque le millet, le ris & les autres grains, [dont ils se nourrissent,] sont dans leur maturité. Ils se joignent quarante ou cinquante, pour entrer dans un Lugan. Un [des plus vieux] se place en sentinelle au sommet de quelque arbre, tandis que les autres font la moisson. S'il apperçoit quelque Négre, il se met à pousser des cris furieux. Toute la troupe, avertie par ce signal, se retire avec son butin, en sautant de branche en branche avec une merveilleuse agilité. Les femelles chargées de leurs petits (o) n'en sont pas moins légères. Froger ajoûte que les Singes enlèvent souvent de jeunes filles de huit ou neuf ans, & qu'il est fort difficile de les délivrer d'entre leurs mains. Ils les transportent, dit-il (p), sur des arbres d'une grande hauteur. La vengeance des Négres contre ces cruels ennemis, est d'en tuer un grand nombre & de manger leur chair. Les jeunes s'apprivoisent aisément. La plus sûre méthode pour les prendre, est de les blesser au visage, parce qu'y portant les mains dans le premier sentiment de la douleur, ils lâchent la branche qui les soûtient, & tombent ordinairement au pied de l'Arbre. On s'engageroit dans un détail infini, si l'on vouloit décrire toutes les différentes espèces de Singes qui se trouvent depuis Arguim jusqu'à Sierra-Léona. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles ne se mêlent point (q), & qu'on n'en voit jamais de deux sortes dans le même quartier.

Singes des bois.

Ceux qui ne quittent point les bois, (r) sont ou gris, ou blancs, ou marquetés de gris, de blanc & de rouge. Ils ont le visage noir, mais les extrémités de la joue blanche, & une petite barbe pointue au bas du menton. Il y en a d'autres qui sont beaucoup plus laids, & dont la figure est même effrayante.

(k) Jobson, pag. 143.

(l) *Angl.* deux petites, & peu nuisibles. Quelques-uns de ceux-ci sont appellés. R. d. E.

(m) *Angl.* l'autre sorte est, à-peu-près. R. d. E.

(n) Jobson, pag. 143. Barbot dit la même chose.

(o) Le Maire, pag. 70.

(p) Froger, *ubi sup.* pag. 45.

(q) Labat, Vol. III. pag. 301.

(r) *Angl.* sont ou gris & blanc, le nez moucheté; ou marqueté de gris de noir & de rouge, avec le visage noir, les extrémités des joues blanches. R. d. E.

HISTOIRE NATURELLE.

frayante. Les Négres les mangent sans distinction, (s) & regardent cette chair comme un de leurs meilleurs mêts. Les uns la préparent avec du ris; d'autres la font sécher & fumer comme nos jambons. Mais la seule vûe de ce misérable aliment soulève le cœur aux Européens (t).

Singe fort hideux.

On connoît une autre espèce de Singes que les Portugais nomment *Elselvago* ou le sauvage, & les Négres *Quoja vorau*. Il a cinq pieds de longueur. Sa figure est hideuse. Il a la tête, le corps, & les bras d'une grosseur extraordinaire. Mais il est docile. On lui fait apprendre à marcher droit sur ses pieds, à porter de l'eau dans un bassin sur sa tête & à rendre d'autres services (v). Sans éducation, il est si méchant & si fort qu'il attaque un homme, le renverse, lui arrache les yeux ou lui fait quelque autre mal. Ces Singes se battent entr'eux. Ils mettent en piéces, avec leurs dents & leurs ongles, les filets les plus forts. Aussi ne peut-on les prendre que dans leur jeunesse. Ils ont la face (x) & les oreilles de l'homme, mais le nez fort plat. Leurs fémelles ont la gorge pleine comme les femmes & le ventre rond, avec le nombril fort enfoncé. Les jointures du bras & de la main, les jambes & le talon ont une parfaite ressemblance (y) avec les nôtres. Ils marchent souvent droit sans avoir été instruits, & portent d'un lieu à l'autre des fardeaux fort pesans (z).

Sa méchanceté.

Porc-épis & Civettes.

Jobson rend témoignage qu'il se trouve des Porc-épis & des Civettes sur la Gambra, & que ces deux espèces d'animaux font une guerre (a) cruelle à la volaille. Les Civettes, ou les Chats musqués, sont en grand nombre entre le Sénégal & le Mont Atlas, aussi-bien que dans le Royaume (b) de *Nathia*, près de l'Abyssinie, & dans celui de *Quoja*, au dessous de Sierra-Léona. Les Voyageurs ne s'accordent point dans la description de cet Animal. Quelques-uns l'ont pris, pour l'*Hyene*. D'autres le nomment *Civette*, (c) & d'autres *Chat musqué*. Ce dernier nom paroît d'autant moins juste, qu'à la réserve des oreilles, & de quelques poils qui se présentent comme des moustaches, la Civette n'a rien de semblable au Chat. Thevenot, qui en avoit vû plusieurs, la représente de la grosseur d'un Chien ordinaire. Il lui donne un museau pointu, de petits yeux & de petites oreilles, des moustaches comme celles du Chat, une peau marquetée de blanc & de noir, entremêlée de quelques rayes jaunes, une queuë longue & touffue (d) comme celle du Renard. Il la représente farouche, vorace, cruelle. Ses morsures, dit-il, sont fort dangereuses. On prend les Civettes au piége & dans des trapes. On les garde dans des cages de bois, & pour nourriture on leur donne de la chair crue bien hachée.

Différentes opinions sur la Civette.

Description de la Civette par Dapper.

Dapper, qui en fait à-peu-près la même description, ajoûte que leurs jambes sont couvertes de longs poils noirs; que leurs pieds sont composés de cinq

(s) Barbot, pag. 133.

(t) Les Matelots mêmes refusent d'y toucher, dit Jobson, en arrivant de la Mer. R. d. T.

(v) C'est l'*Oran Utang* de Borneo & de Java, ou le *Champanzi*. On en a vû un depuis peu en Angleterre.

(x) On a lû ci-dessus la même chose du Babon.

(y) C'est-à-dire, qu'ils paroissent tels lorsqu'ils sont debout. R. d. T.

(z) Barbot, pag. 115.

(a) Jobson, pag. 139.

(b) Voyages de Thevenot Part. I. pag. 239.

(c) Voyez la Figure. Barbot dit comme un Loup.

(d) L'Isle de Sokotora en est remplie. Elles ne s'y vendent que sept schellings.

HISTOIRE NATURELLE.

cinq grifes, avec des éperons noirs fort droits & fort aigus, & qu'à l'exception de quelque partie de la tête, elles ressemblent à nos grands Chiens, de l'espèce qu'on appelle *Mâtins*, plus qu'à tout autre Animal. *Pomet*, qui en avoit une [qui avoit été apportée de la Chine par les Ambassadeurs de Siam] (*e*), assûre qu'elles ressemblent au *Pole-Cat* ou *Chafouin* d'Espagne, & dans sa Planche néanmoins il leur donne la figure du Renard. Brue, qui en avoit vû un grand nombre, dit comme Dapper, qu'elles ressemblent à nos grands Chiens de basse-cour, & que par la tête, elles tiennent du Chat & du Renard.

Sa production.

Où le Musc est placé.

LE prix de cet Animal consiste dans une matière épaisse & huileuse qui se ramasse dans une petite bourse. Les males l'ont entre le *scrotum* & le *penis*, & les femelles entre le *pudendum* & l'*anus*. On a du moins de fortes raisons pour croire que ce petit sac, dans les femelles, est situé près de l'anus. Il est profond d'environ trois doigts, & large de deux & demi. Il contient plusieurs glandes qui renferment la matière odoriférante, qu'on fait sortir en le pressant. Pour la tirer, on agite l'animal avec un bâton, jusqu'à ce qu'il se retire dans un coin de sa cage. On lui saisit la queuë, qu'on tire assez fort au travers des barreaux. L'animal se roidit, en pressant la cage de ses deux pieds de derrière. On le prend dans cette posture, pour lui passer au-dessous du ventre un bâton qui le rend immobile. Il est aisé alors de faire entrer une petite cuillier dans l'ouverture du sac, & pressant un peu la membrane on en fait sortir le musc qu'il contient (*f*).

Comment il se tire.

CETTE opération ne se renouvelle pas tous les jours, parce que la matière n'est pas assez abondante, sur-tout lorsque l'animal est renfermé. On y revient seulement une fois en deux ou trois jours, & l'on tire chaque fois une dragme & demie de musc, ou deux dragmes au plus. Dans les premiers momens il est d'un blanc grisâtre; mais il prend bientôt une couleur plus brune. L'odeur en est douce & agréable à quelque distance, mais trop forte de près, & capable même de nuire à la tête. Aussi les Parfumeurs sont-ils obligés de l'adoucir par des mélanges.

Civettes de Hollande.

ON voit quantité de ces animaux en Hollande, & c'est delà que la plus grande partie du musc passe en France & en Angleterre. On nourrit la Civette [de jaunes] d'œufs & de lait; ce qui rend le musc beaucoup plus blanc que celui d'Afrique & d'Asie, où (*g*) elle ne vit que de chair. Au Caire comme en Hollande, ce sont les Juifs qui se mêlent particulièrement de ce commerce. [Ce qui donne lieu de présumer que, dans l'un & l'autre endroit, il est frelaté.] On connoît les propriétés du musc. Il entre dans la composition de plusieurs médecines (*h*).

Civettes de Guinée, estimées les meilleures.

LES Portugais nomment la Civette *Kato de agali*, & les Ethiopiens *Kankan*. Elle est fort commune sur la Côte d'Or, & dans plusieurs Régions de l'Inde;

(*e*) Pomet, Histoire des Drogues, Part. II. pag. 18.

(*f*) Barbot veut que la cuillier soit d'étain ou de plomb, de peur qu'elle ne blesse les parties, pag. 116.

(*g*) Barbot dit que le meilleur aliment est la chair crue, & sur-tout les intestins de la volaille. Le Docteur Stibbs observe que la Civette vit un mois entier sans boire, & qu'elle rend plus de musc lorsqu'elle est nourrie avec du poisson. Elle mine beaucoup, comme les Lapins. Voyez les Transactions Philosophiques, No. 36. pag. 704. [Voyez aussi l'Histoire naturelle de Blount. pag. 12]

(*h*) Labat, Vol. II. pag. 105.

l'Inde; mais elle n'égale nulle part celle de la Guinée, que les Négres nomment *Kastor*. Les Portugais du Pays en tirent un profit considérable. Ils envoyent l'*agali* ou le musc, bien nettoyé, dans des bouteilles de verre, à Lisbonne & dans d'autres lieux, où il se vend fort bien. Mais il n'est pas aisé de nourrir ces Animaux. Outre qu'ils sont extrémement farouches & que leurs morsures sont dangereuses, la dépense de leur entretien est considérable, car on ne les nourrit en Guinée que de Volaille, de Pigeons & d'autres Oiseaux. Leur forme, suivant Arthus, est celle du Renard, excepté la queuë qui ressemble à celle du Chat. Leur peau est marquetée comme celle du Léopard. On les prend ordinairement en Eté, lorsque les bois sont couverts de feuilles. Le mâle est préféré à la fémelle, & le musc des plus farouches est le plus estimé (*i*).

HISTOIRE NATURELLE.

Témoignage de Bosman.

SUIVANT Bosman, le même Pays produit trois ou quatre sortes de Chats sauvages. La Civette, dit-il, en est un. On l'apporte à vendre lorsqu'elle est encore fort jeune, & son prix ordinaire est de huit ou neuf schellings. On a beaucoup d'embarras à l'élever. La première nourriture qu'on lui donne est de la bouillie de millet, avec un peu de chair ou de poisson. Elle produit la matière odoriférante de fort bonne heure; mais c'est toûjours celle du mâle qu'on estime le plus, parce que l'urine des fémelles tombant nécessairement dans leur petit sac, en altère un peu la qualité (*k*).

Liévres & Lapins.

LES Liévres & les Lapins des mêmes Contrées ressemblent entiérement à ceux de l'Europe, & n'y sont pas moins en abondance.

Chevaux.

LES Mores & les Négres qui vivent entre le Sénégal & la Gambra, sont fort-bien pourvus de Chevaux. On voit aux Seigneurs du Pays, des Barbes d'une beauté extraordinaire & d'un grand prix. Les Mores entendent parfaitement ce commerce [& élèvent beaucoup de Chevaux.] Au lieu d'avoine, ils les nourrissent avec de l'herbe & du maïs broyé. S'ils veulent les engraisser, ils réduisent le maïs en farine, dans laquelle ils mêlent du lait. Ils les font boire rarement. Le grand défaut de leurs Chevaux, est de n'avoir pas de bouche. En 1697, le *Siratick*, ou le Roi des Foulis, avoit pour son propre usage quelques Barbes (*l*) d'une beauté admirable, dont chacun étoit estimé quinze Esclaves. En 1730, Bumey Haman Seaka, frère du Roi de Barsalli, avoit un beau Cheval, d'un blanc de lait (*m*), haut de seize paulmes, la queuë & les crins traînant jusqu'à terre.

Anes.

JOBSON, Moore & Labat, rendent également témoignage que les Régions du Sénégal & de la Gambra produisent beaucoup d'Anes. Toutes sortes de bestiaux y sont dans la même abondance. Les Bœufs y sont gros, robustes, gras & de très-bon goût. Les Vaches sont petites, mais charnues & fortes. Elles donnent beaucoup de lait; & dans plusieurs Cantons elles servent de monture [& de bête de somme.] A Bissao, elles tiennent lieu de Chevaux, & leur pas est fort doux. Le nombre en doit paroître incroyable, quand on considère la multitude de cuirs qui sort de ce Pays, & combien ils sont à bon marché. Le Roi de Baol, plus connu sous le titre de *Tin*, en a cinq mille dans ses troupeaux. Les bois en sont remplis. On les rencontre au nombre de trois ou

Bœufs & Vaches.

(*i*) Arthus, *ubi sup.* pag. 80.
(*k*) Bosman, pag. 251.
(*l*) Labat, Vol. III. pag. 60. 108. & 137.
(*m*) Moore, pag. 124.

HISTOIRE NATURELLE.

ou quatre cens, gardées par un Négre, qui les ramène le soir dans un enclos voisin de l'habitation, pour les mettre à couvert des bêtes féroces. La Nation des Foulis est la plus entendue pour l'entretien des bestiaux. Le lait qu'ils en tirent est doux & de bon goût. Un Bœuf gras se vend deux piéces de huit en marchandises de l'Europe, & les Vaches beaucoup moins (*n*).

Moutons de deux espèces.

LES Moutons sont aussi en très-grand nombre. On en distingue deux sortes; les uns couverts de laine comme ceux de l'Europe, mais avec des queuës si grosses, si grasses & si pesantes, que les Bergers sont obligés de les soûtenir sur une espèce de petit chariot, pour aider l'animal à marcher. Lorsqu'on les a déchargées de leur graisse extérieure, elles passent pour un aliment fort délicat. Les Moutons de la seconde sorte sont revêtus de poil comme les Chévres. Ils sont plus gros, plus forts & plus gras que les premiers. Quelques-uns ont jusqu'à six cornes, de différentes formes. Leur chair est tendre & de bon goût.

Chévres.

QUELQUES Voyageurs confondent cette dernière espèce avec les Chévres, qui sont aussi fort nombreuses dans les mêmes Pays, sur-tout au Sud de la Gambra, & dans les Isles des Bissagos où l'on ne voit pas de Moutons. Les Chévres d'Afrique sont peu différentes de celles de l'Europe; mais la chair en est plus agréable. Outre les Chévres communes, les bords du Sénégal en produisent [deux espèces de Domestiques, mais plus petites que les nôtres. ☞ L'une] qui a la peau noire & unie, est fort estimée des Négres.

Chiens fort hideux. Les Négres en mangent la chair.

LES Chiens sont ici fort laids, la plûpart sans poil, avec des oreilles de Renard. Ils n'aboyent jamais. Leur cri est un véritable heurlement; & les Chiens étrangers qu'on amène dans le Pays prennent peu-à-peu la même voix. Les Négres mangent leur chair, & la préfèrent même à celle de tout autre animal; mais ils n'apportent aucun (*o*) soin pour les faire multiplier (*p*).

(*n*) Labat, Vol. II. pag. 189. & 277. Vol. III. pag. 242. & Vol. V. pag. 121. Voyez aussi Barbot, pag. 28.

(*o*) *Angl.* ils ne nourrissent pas beaucoup de Porcs R. d. E.

(*p*) Labat, Vol. III. pag. 75. Moore 141. & Barbot, pag. 84.

CHAPITRE XVIII.

Insectes & Reptiles.

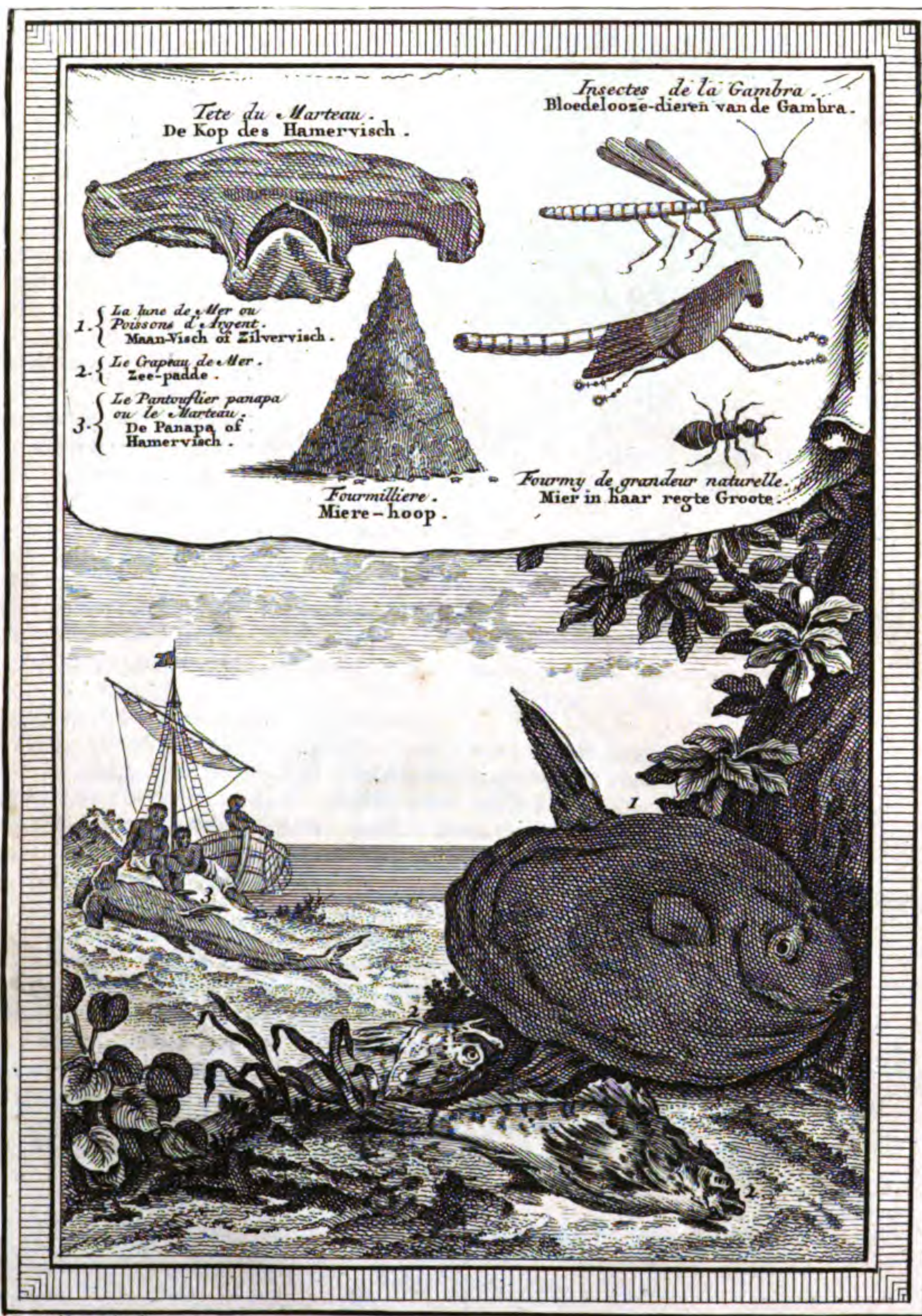
Guana, Lézard, Caméléon, Sauterelles, Mosquites, Fourmis, Abeilles, Grenouilles, Scorpions, Vers, &c.

Description du Guana.

LE *Guana*, qui est une espèce de Lézard, est fort commun sur le Sénégal & la Gambra. Il ressemble au Crocodile (*a*), mais il est beaucoup plus petit, & sa grandeur est rarement de plus d'une aune. Les Négres le mangent. Plusieurs Européens, qui en ont fait l'essai, le trouvent (*b*) aussi bon que

(*a*) Voyez la figure.

(*b*) Labat, *ubi sup.* Vol. III. pag. 75. & Barbot, pag. 84.



J. v. Schley sculp. direx.

que le Lapin. Barbot rapporte que non-seulement cet Animal, [sur-tout l'espèce la plus petite] fréquente les Kombets ou les hutes des Négres, mais qu'il leur est fort incommode pendant la nuit, & que, dans leur sommeil, il prend plaisir à leur passer sur le visage (c). Pendant le séjour que Brue fit à Kayor sur le Sénégal, on lui fit voir un Guana long de trois pieds depuis le museau jusqu'à la queuë, qui avoit encore deux pieds de plus. Sa peau étoit couverte de petites écailles de différentes couleurs, jaunes, vertes & noires, si vives qu'elles paroissoient colorés d'un beau vernis. Il avoit les yeux fort grands, rouges, ouverts jusqu'au sommet de la tête. On les auroit pris pour du feu, lorsqu'il étoit irrité. Alors, sa gorge s'enfloit aussi, comme celle d'un Pigeon. On prétend que sa morsure est fort dangereuse, non qu'elle ait aucune qualité venimeuse, mais parce que l'Animal ne quitte jamais prise jusqu'à la mort, & qu'il n'est pas aisé de le tuer par les voyes ordinaires. Cependant l'expérience en fait découvrir une, qui est courte & sans danger. Il suffit de lui enfoncer dans les narines un tuyau de paille. On en voit sortir quelques gouttes de sang; & l'Animal levant la machoire d'en-haut expire aussi-tôt. Ses pieds sont armés de cinq grifes aigues, qui lui servent à grimper sur les arbres avec une agilité surprenante. S'il est attaqué, il se défend avec sa queuë. Quand sa chair est bien préparée, on ne la distingueroit pas de celle d'un Poulet, ni pour la couleur ni pour le goût. Les Négres le surprennent lorsqu'il est endormi sur quelque branche d'arbre, & s'en saisissent avec un lacet qu'il attachent au bout d'une gaule (d).

HISTOIRE NATURELLE.

Sa morsure est dangereuse sans venin.

Comment on le tue.

Comment on le prend.

JANNEQUIN dit que le Lézard de ces Contrées est de la grosseur d'un petit enfant. Les Serpens y sont d'une taille monstrueuse. Mais il ne nomme particulièrement que le Basilic, le Scorpion, le Crocodile, & une autre espèce de petit Reptile dont les Négres ignorent le nom; ce qui lui donne lieu de conclure, à l'exemple de Pline, que l'Afrique produit tous les jours quelques nouveaux monstres, inconnus à ses Habitans.

Grosseur des Lézards.

ARTHUS observe que les Hollandois rencontrèrent dans la Guinée un Lézard long de six pieds & de la grosseur d'un homme, couvert d'écailles blanches de la forme de celles des huîtres. Après s'être laissé voir l'espace d'un quart d'heure, il s'enfonça dans le bois, avec le bruit d'un Daim qui prendroit la fuite au travers des feuillages (e).

ON trouve des Caméléons dans les Pays qui bordent le Sénégal & la Gambra. Moore dit que cet animal se nourrit de mouches & d'insectes, contre l'opinion des anciens Naturalistes, qui le faisoient vivre d'air. Il darde une langue de sept ou huit pouces, c'est-à-dire, de la longueur de son corps. Elle est couverte d'une matière glutineuse, qui arrête tout ce qui la touche. Il est certain que la couleur du Caméléon varie sans cesse, mais au gré de l'Animal plûtôt que par la communication des objets voisins. Lorsqu'il est endormi, il paroît presque toûjours d'un jaune luisant. Il s'en trouve d'aussi gros que les plus gros Lézards, & d'une figure fort hideuse; mais ils ont les yeux très-beaux, & placés de manière, que de l'un ils peuvent regarder (f) en haut, & de l'autre en bas. Barbot nous apprend que les Négres du

Caméléons.

Variété continuelle de leur couleur.

(c) Barbot, *ubi sup.* pag. 28.

(d) Labat, Afrique Occidentale, Vol. III. pag. 75. & Jannequin, Voyage de Lybie pag. 134.

(e) Arthus, dans De Bry, part. IV. pag. 27.

(f) Voyages de Moore, pag. 107.

HISTOIRE NATURELLE.

du Cap de Monte appellent cet animal *Barotfo*, & ne veulent pas souffrir qu'on le tue; que les Caméléons ordinaires ne sont pas plus gros que la grenouille, & qu'ils sont généralement couleur de souris. Il ajoûte qu'il croit leur peau [presque] transparente, & susceptible par conséquent de toutes les couleurs qui en approchent. Le Caméléon, dit-il encore, vit de mouches, & fait des œufs comme le Crocodile & le Lézard; mais au lieu d'être couverts de peau, ils ne le sont que d'une épaisse membrane (g).

Deux figures du Caméléon.

Bosman nous donne la figure de deux sortes de Caméléons. La couleur de l'un est un verd tacheté de gris. Celle de l'autre est un mélange de verd, de gris, & de couleur de feu.

Sa Description par Bruyn.

Le *Bruyn*, dans ses Voyages au Levant, a donné la plus parfaite description qu'on ait encore vûe du Caméléon, avec une figure de la même éxactitude. Il trouva l'occasion à Smyrne de se procurer quelques-uns de ces animaux; & voulant découvrir combien de tems ils peuvent vivre, il en gardoit soigneusement quatre dans une cage. Quelquefois il leur laissoit la liberté de courir dans sa chambre, & dans la grande salle de la maison qu'il habitoit. La fraîcheur du vent de Mer sembloit leur donner plus de vivacité. Ils ouvroient la bouche pour recevoir l'air frais. Jamais le Bruyn ne les vit boire ni manger, à la réserve de quelques mouches, [qu'ils sembloient avaler avec plaisir.] Dans l'espace d'une demie-heure, il voyoit leur couleur changer trois ou quatre fois, sans aucune cause extraordinaire à laquelle il pût attribuer cet effet. Leur couleur habituelle est le gris, ou plûtôt un souris pâle. Mais ses changemens les plus fréquens sont en un beau verd, tacheté de jaune. Quelquefois le Caméléon est marqueté de brun sur tout le corps & sur la queuë. D'autres fois, c'est de brun qu'il paroît entièrement couvert. Sa peau est fort mince & presque transparente. C'est une erreur de s'imaginer, qu'il prenne toutes les couleurs qui se trouvent près de lui. Il y a des couleurs qu'il ne prend jamais, telles que le rouge. Cependant l'Auteur confesse qu'il lui a vû quelquefois recevoir la teinture des objets les plus proches (b). Il lui fut impossible de conserver plus de cinq mois en vie, ceux dont il vouloit éprouver la durée. La plûpart moururent dès le quatrième mois. La curiosité d'observer leurs intestins lui en fit ouvrir un. Il y trouva quelques œufs de la grosseur de ceux des petits oiseaux, joints ensemble par une espèce de fil; mais il fut surpris de n'appercevoir aucun boyau, ni les autres parties communes à la plûpart des bêtes. Ce qu'il trouva de plus remarquable fut la langue, qui étoit aussi longue que le corps.

Si le Caméléon descend de quelque hauteur, il avance fort soigneusement un pied, & puis l'autre, en s'attachant de sa queuë à tout ce qu'il rencontre en chemin. Il se soûtient de cette manière, aussi long-tems qu'il trouve quelque assistance; mais lorsqu'elle lui manque il tombe aussi-tôt à plat. Sa marche est fort lente.

Il ne tient pas continuellement la bouche ouverte, comme l'assûrent quelques Naturalistes. Le Bruyn remarqua au contrairee qu'ils l'ouvrent rarement, à moins qu'on ne les place dans quelque lieu où ils puissent prendre un nouvel

(g) Description de la Guinée par Barbot, pag. 114.

(b) *Angl.* Cependant l'Auteur a observé en eux des changemens subits à l'approche de certains objets. R. d. E.

nouvel air. Alors, non-seulement ils la tiennent ouverte, mais ils découvrent leur satisfaction par leurs mouvemens & par la variété de leurs couleurs. Le Caméléon a l'œil rond, fort noir, & d'une petitesse remarquable. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il peut les tourner tous deux de différens côtés (*i*), & regarder de l'un au-dessus, & de l'autre au-dessous de lui.

HISTOIRE NATURELLE.

Observations de Bosman.

BOSMAN trouva de la différence entre les Caméléons de Smyrne & ceux de Guinée. Dans le second de ces deux Pays, ils vivent autant d'années que de mois dans le premier. A la vérité, ceux qui lui servirent à vérifier cette expérience étoient souvent mis dans le jardin sur un arbre, où ils demeuroient quelque tems à l'air. On sçait d'ailleurs qu'on en a quelquefois apporté de vivans en Europe.

LE même Auteur n'en vit jamais en Guinée qui eussent la bouche ouverte. Il n'eut point, par conséquent, l'occasion de voir leur langue ni de leur voir prendre des mouches. Dans toutes les autres circonstances, il s'accorde parfaitement avec la description de Bruyn. Il remarque seulement que les œufs [qu'il leur vit faire,] ressembloient moins à ceux des petits oiseaux qu'à ceux du Lézard. Il ajoûte, sur ses propres observations, que tous les animaux ovipares, tels que le Lézard, le Caméléon, le Guana, les Serpens & les Tortues, n'ont pas leurs œufs couverts d'une écaille, mais d'une peau épaisse & pliable (*k*).

Les œufs des Ovipares sont sans écaille.

ARTHUS observe que le Caméléon diffère peu du Lézard, à l'exception de la couleur, qui est, dit-il, orangée. Mais il ajoûte qu'à l'approche d'un nouvel objet cette couleur change; que s'il mange si peu, c'est qu'il vit de l'air; que les Négres ne le croyent pas venimeux, & qu'ils font sécher sa chair & la mangent (*l*).

Insectes en grand nombre.

LES Insectes sont en fort grand nombre dans tous les Cantons du même Pays. Des armées de Sauterelles infestent souvent l'intérieur des terres, obscurcissent l'air dans leur passage, & détruisent tout ce qu'il y a de verd dans les lieux où elles s'arrêtent, sans laisser une seule feuille aux arbres. Elles sont ordinairement de la grosseur du doigt, mais plus longues; & leurs dents sont fort pointues. Leur peau est rouge & jaune; quelquefois tout-à-fait verte. Les Mores & les Négres s'en nourrissent (*m*). Mais cet aliment ne les dédommage pas de la famine qu'elles apportent souvent dans les Pays qu'elles ravagent.

Mouches extraordinaires.

ON voit ici quantité de Mouches (*n*) d'une forme extraordinaire. Dans la saison des pluyes, il s'en forme des multitudes, que les Négres nomment *Getle*. Elles ont la tête grosse & large, sans aucune apparence de bouche. [Elles se placent sur les Arbres, où elles forment une Musique effroyable.] Les Négres les mangent (*o*).

Bugabugs.

LES Pays qui bordent la Gambra sont infectés d'une espèce particulière de vermine que les Anglois ont nommé *Bugabugs*. C'est une sorte de [Punaises, qui causent de grands ravages. On n'est pas moins incommodé d'une

(*i*) Le Bruyn, Voyages au Levant.
(*k*) Bosman, *ubi sup.* pag. 257.
(*l*) De Bry, *ubi sup.* pag. 79.
(*m*) Labat, Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 176. & Vol. III. pag. 306.
(*n*) Moore donne la figure de deux insectes fort étranges, mais sans y joindre leur description. pag. 118.
(*o*) Description de la Guinée par Barbot, pag. 33. & 117.

HISTOIRE NATURELLE.

Fourmis blanches.

ne prodigieuse multitude] de Fourmis blanches, qui se répandent par des voyes fort singulières. Elles s'ouvrent sous terre une route imperceptible & voutée avec beaucoup d'art, par laquelle des légions entières se rendent en fort peu de tems au lieu qui renferme leur proye. Il ne leur faut que douze heures pour faire un tuyau de cinq ou six toises de longueur. Elles dévorent particulièrement les draps & les étofes. Mais les tables & les cofres ne sont pas plus à l'épreuve de leurs dents; & ce qu'on auroit peine à croire si l'expérience ne le vérifioit tous les jours, elles trouvent le moyen de ronger l'intérieur du bois sans altérer la superficie, de sorte que l'œil est trompé aux apparences. Le Soleil est leur ennemi. Non-seulement elles fuyent sa lumière; mais elles meurent lorsqu'elles y sont exposées trop long-tems. La nuit au contraire leur rend toute leur force. Les Anglois, pour conserver leurs meubles, sont obligés de les élever sur des piedestaux, de les enduire de goudron, & de les faire souvent changer de place (p).

Mouches vertes.

Mosquites ou Cousins.

Il y a dans les bois une grosse Mouche verte, [de la grandeur d'un frelon], ☞ dont l'éguillon (q) tire du sang comme une lancette. Mais la plus grande peste du Pays est une espèce de *Cousins* que les Portugais nomment *Mosquites*, qui se répandent dans l'air à millions vers le coucher du Soleil. Les Négres sont obligés d'entretenir constamment du feu dans leurs hutes, pour chasser ces incommodes animaux par la fumée. Les Mosquites ressemblent aux Cousins de l'Europe. C'est un petit insecte de couleur brune, avec de longues aîles, qui se terminent en pointe lorsqu'il est reposé. Il a deux cornes, & une trompe pointue par laquelle il prend sa nourriture. Son éguillon est fort subtil & cause des pustules sur la peau. Le plus court remède est de les laver avec de l'eau-de-vie (r). Moore fait regarder ces moucherons comme le plus grand mal du Pays. Il les trouve plus redoutables que les Mouches même de sable, qui sont dangereuses à la vérité par leur petitesse, mais qui ne mordent du moins que lorsque le vent s'élève (s), au-lieu que les Mosquites vous tourmentent sans cesse, & sur-tout [à ☩ l'approche de] la nuit. Leur morsure cause une demangeaison fort violente. Celui qui se grateroit jusqu'au sang s'exposeroit à des suites beaucoup plus fâcheuses; & lors même qu'on est guéri, il reste toûjours une tache noirâtre à l'endroit de la morsure (t).

Mouches de sable.

Fourmis de bois.

Leurs édifices.

Les bois sont remplis de fourmis (v) d'une grosseur extraordinaire. Elles bâtissent leurs nids, ou leurs ruches, de terre grasse en forme pyramidale, les élèvent à la hauteur de six ou sept pieds, & les rendent aussi fermes qu'un mur de plâtre. Ces animaux sont blancs. Ils ont le mouvement fort vif (x). Leur grosseur ordinaire est celle d'un grain d'avoine, & leur longueur à proportion. La plûpart de leurs édifices ont quatorze ou quinze pieds de circonférence (y) avec une seule entrée, qui est à-peu-près au tiers de la hauteur. La route pour y monter est tortueuse. A quelque distance, on les prend pour de petites cabanes de Négres (z). Sur le Sénégal

(p) Moore, pag. 221.
(q) Barbot, pag. 133.
(r) Labat, Vol. II. pag. 327.
(s) *Angl.* Mouches de sable; qui sont si petites qu'à peine peut-on les voir, & qui ne mordent jamais quand il fait du vent; au-lieu R. d. E.
(t) Moore, pag. 141.
☞ (v) Barbot, *ubi sup.* pag. 30.
(x) Labat, *ubi sup.* Vol. V. pag. 30.
(y) Le Maire, pag. 77.
(z) Labat, *ubi sup.*

négal il se trouve de petites Fourmis rouges, d'une nature fort venimeuse (*a*).

HISTOIRE NATURELLE.

Abeilles.

IL n'y a point de Pays (*b*), sur-tout vers la Gambra, qui ne soit peuplé d'Abeilles. Aussi le commerce de la Cire est-il considérable parmi les (*c*) Négres. Ils nomment *Komobasse* les Mouches qui produisent le miel. Ces petits animaux habitent le creux des arbres, [& s'effrayent peu de l'approche des hommes.] On en distingue une autre espèce, sous le nom de *Quebolik bolli*; mais leur miel est brun, & la cire blanche. Il y a des Frelons, qui fréquentent beaucoup les Villages (*d*) & qui ne produisent rien. On les nomme dans le Pays *Quoiu-bokesse*. Moore dit que les Mandingos, sur la Gambra, ont des ruches de paille, comme celles d'Angleterre; qu'ils y mettent un fond de planches, & qu'ils les attachent aux branches des arbres. Lorsqu'ils veulent recueillir ce qu'elles contiennent, ils étouffent les Abeilles, ils prennent les gaufres, les pressent pour en tirer le miel, dont ils font une sorte de vin, font bouillir la cire & la coulent, pour en faire des pains, qui pèsent ordinairement depuis vingt jusqu'à cent-vingt livres. C'est le Pays de Cachao qui en produit la plus grande quantité (*e*).

Frelons.

Miel & ruches.

JOBSON rapporte que de son tems les Négres de la Gambra faisoient leurs ruches d'un tissu de roseaux, & les suspendoient à l'extrémité des branches d'arbres [dont les Abeilles ont coutume de se nourrir.] Dans plusieurs Cantons, elles étoient en si grand nombre, qu'on les prenoit, dit-il, pour le fruit de l'arbre. Le miel sauvage, (*f*) qui se tire dans les bois, du creux des arbres, n'a rien d'inférieur à l'autre (*g*).

Grenouilles.

LES Grenouilles de la Gambra sont beaucoup plus grosses que celles d'Angleterre. Dans la saison des pluyes, elles font, pendant la nuit, un bruit qui ressemble dans l'éloignement à celui d'une meute de Chiens. On trouve dans les mêmes lieux des Scorpions fort gros, dont la blessure est mortelle si le remède est différé. En 1733, Moore vit à Bruko, un Scorpion long de douze pouces (*h*).

Serpens de plusieurs espèces.

ENTRE plusieurs espèces de Serpens, il y en a dont la morsure est sans remède. Ce ne sont pas les plus gros qui sont les plus dangereux (*i*). Dans le Royaume de Kayor, ils vivent si familièrement parmi les Négres, que sans nuire même aux enfans, ils [entrent dans les Maisons &] viennent à la chasse des rats & des poulets jusques dans les rues. S'il arrive qu'un Négre soit mordu, un peu de poudre à tirer, brûlée aussi-tôt sur la blessure, est un remède qui réussit toûjours. On voit des Serpens de quinze ou vingt pieds de longueur, & d'un pied & demi de diamétre. [On dit qu'ils sont plus dangereux que ceux de la même espèce de

(*a*) Labat, Vol. III. pag. 298.
(*b*) *Angl.* point de bois R. d. E.
(*c*) Barbot, description de la Guinée. pag. 30.
(*d*) *Ibid.* pag. 116.
(*e*) Moore, pag. 44.
(*f*) Jobson, pag. 133.
(*g*) *Angl.* l'on trouve aussi beaucoup de miel sauvage au milieu des bois; dans la cavité des Arbres R. d. E.
(*h*) Moore, *ubi sup.* pag. 111. & 157.
(*i*) *Angl.* Il y a par tout le Pays diverses espèces de Serpens; dont quelques-uns sont fort grands, & leur morsure est dangereuse. R. d. E.

HISTOIRE NATURELLE.

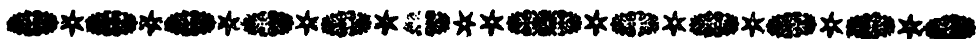
de deux pouces de Diamétre sur quatre ou cinq pieds de long.] Il y en a de si verds, qu'il est impossible (k) de les distinguer de l'herbe. Moore en tua un sur la Gambra, qui étoit (l) long de trois annes (m). D'autres sont tout-à-fait noirs, & suivant le même Auteur, ils passent pour les plus venimeux. Il en vit plusieurs de douze ou quinze pieds de long, & gros comme la jambe (n). On en trouve de marquetés. Les Négres assûrent qu'il y en a de rouges, dont la blessure est mortelle. La Nation des Sérères les mange, [avec quelque précaution, sans doute, pour se garantir de leur venin.] Les Aigles en font aussi (o) leur proie. Sur la Riviére de Kurbali, on voit des Serpens de trente pieds, qui (p) seroient capables, dit-on, d'avaler un Bœuf entier. Les Négres de la Gambra parlent de quelques Serpens qui ont une crête sur la tête, & qui chantent comme le Coq. D'autres ont deux têtes, qui sortent du même cou. Mais en faisant leur description, Moore confesse que c'est sur le témoignage d'autrui (q).

Monstrueux Serpens.

Chenilles. Vers.

Les Chenilles du Pays sont aussi larges que la main, & d'une (r) figure extrémement hideuse. On y voit deux sortes de Vers, également incommodes. Les premiers se nomment *Chiques*, & pénétrent ou s'engendrent dans les mains & dans la plante des pieds. S'ils y font (s) une fois leurs œufs, il devient impossible de les extirper. Les autres sont produits par le mauvais air, & se logent aussi dans la chair, en divers endroits du corps. Ils y acquièrent souvent jusqu'à cinq pieds de longueur. On ne s'en apperçoit qu'aux tumeurs douloureuses, qu'ils forment à la fin dans les parties qu'ils habitent. Il est fort difficile de les en tirer; & s'ils se rompent dans l'opération, le malade doit s'attendre à des tourmens fort vifs. On prétend qu'ils viennent des mauvaises eaux (t) que les Négres boivent dans la saison des pluyes.

(k) Afrique Occidentale, Vol. IV. pag. 195.
(l) Moore, *ubi sup.* pag. 140.
(m) *Angl.* long de six pieds. R. d. E.
(n) *Angl.* il en vit quelques-uns de neuf pieds de long & de l'épaisseur du gréle de la jambe. R. d. E.
(o) Labat, *ubi sup.*
(p) *Ibid.* Vol. V. pag. 249.
(q) Moore, pag. 140.
(r) Barbot, pag. 133.
(s) *Ibid.* pag. 32.
(t) Moore, pag. 130.



CHAPITRE XIX.

Oiseaux & Volaille.

L'AIR, quoique sujet à des chaleurs si excessives & troublé par tant de révolutions, n'a pas moins d'Habitans en Afrique que la Terre & les Riviéres. Il n'y a point de Pays (a) où les Oiseaux soient en plus grand nombre, ni dans une plus grande variété. On a déja décrit *les Autruches, le Quatr'ailes, la Spatule, l'Aigle, le Flamingo, le Monoceros*, à l'occasion des Cantons où chacune de ces espéces se trouve plus particuliérement. Il reste à parler de ceux

(a) *Angl.* il y a, dans cette partie de l'Afrique, une grande diversité d'Oiseaux & de Volaille. On a déja R. d. E.



OISEAUX de la CÔTE OCCIDENTALE d'AFRIQUE.
VOGELS op de WESTKUST van AFRIKA.

J. v. Schley sculp. direx.

ceux qui sont communs à toutes les parties de cette division, & qu'on n'a fait que nommer sans aucune description.

HISTOIRE NATURELLE.

Pélican ou Grand gosier.

CELUI qui se présente le premier est *le Pélican*, Oiseau assez commun sur les bords du Sénégal & de la Gambra. C'est *l'Onocrotalus* des Anciens. Les François du Sénégal lui ont donné le nom de *Grand-gosier*. Il a la forme, la grosseur & le (*b*) port d'une grosse Oye, avec les jambes aussi courtes (*c*). Sa tête est plate des deux côtés, & d'une grosseur proportionnée au bec, qui est (*d*) long d'un pied & demi, & large de deux pouces. La partie supérieure est un os d'une seule piéce. Celle d'en-bas consiste en deux os, qui sont réunis à l'extrémité par un gros cartilage. Ils composent comme deux machoires, renfermées dans la supérieure, qui est le centre de leur mouvement, & revètues de petites dents fort aigues, en forme de scie. De l'intervalle des deux os inférieurs, part un petit sac dont l'ouverture est dans le même endroit, & qui s'étend au long du cou, auquel il est lié, quoiqu'il en soit séparé, par divers petits ligamens qui le soûtiennent. Il est composé d'une membrane épaisse, grasse, charnue & fort fléxible. Il n'a point de plumes, mais il est couvert d'un poil doux, fin, aussi uni que le satin, & dont la couleur ☞ est un gris de perle avec des taches de plusieurs couleurs, [ce qui produit un fort bon effet.] Lorsque ce sac est vuide, à peine s'apperçoit-il: mais lorsque l'animal a mangé beaucoup de poisson, il s'enfle d'une manière surprenante, & l'on auroit peine à croire la quantité d'alimens (*e*) qu'il contient. La méthode du Pélican est de commencer d'abord par la pèche. Il remplit son sac du poisson qu'il a pris; & se retirant, il le mange à loisir. Quelques Voyageurs prétendent que ce sac bien étendu peut contenir jusqu'à deux (*f*) galons d'eau (*g*). Le Maire lui donne le nom de jabot, & raconte que le Pélican avalle des poissons entiers, de la grosseur d'une carpe moyenne (*h*).

Sa description.

Son monstrueux gosier.

MOORE (*i*) vit à Jillefray un grand nombre de Pélicans. Il se nourrissent de poisson; ce qui leur fait chercher ordinairement le bord des Rivières.

Quatre sortes d'Aigles.

☞ ON distingue ici quatre sortes d'Aigles; une qui [est la plus grande] se nomme *Quolanoja*, résidant dans les bois. Elle se perche au sommet des plus grands arbres. Elle se nourrit de Singes. La seconde espèce porte le nom de *Quolanoga klow*, & fréquente les lieux marécageux, où elle se nourrit de poisson. Elle a les grifes fort crochues. La troisième, qui se nomme *Simbi*, fait sa proie des oiseaux. La quatrième, dont le nom est *Poy*, habite ordinairement les bords de la Mer, & se nourrit de crabbes & d'autres coquillages (*k*).

Faucons.

ON trouve de tous côtés des Faucons, aussi gros que nos *Gerfauts*, qui sont capables, suivant le récit des Négres, de tuer un Daim, en s'attachant sur sa tète, & le battant de ses aîles jusqu'à ce que les forces lui manquent. On voit aussi une sorte d'Aigles bâtards, & plusieurs espèces de Milans & de Buzes. La peau d'une espèce particulière de Buze jette une odeur de musc, comme celle du Crocodile (*l*).

VERS

(*b*) Froger & Moore disent qu'il a la taille & la couleur d'une Oye; Le Maire, qu'il est deux fois aussi gros qu'un Cygne, avec un bec long d'une coudée.

(*c*) *Angl.* avec les jambes de même. R. d. E.

(*d*) Voyez la Figure.

(*e*) C'est ce qui lui a fait donner par les François le nom de grand Gosier.

(*f*) Moore (pag. 68.) dit la même chose. Froger (pag. 42) dit deux quartes. Jannequin (pag. 168.) dit un seau d'eau.

(*g*) Labat, Vol. II. pag. 139.

(*h*) Le Maire, pag. 71.

(*i*) Moore, pag. 68.

(*k*) Barbot, pag. 116.

(*l*) Jobson, pag. 151.

HISTOIRE NATURELLE.

Autruche volante.

VERS le Sénégal, on trouve un Oiseau nommé l'*Autruche* volante, quoiqu'il ait fort peu de ressemblance avec l'animal qu'on a déja décrit sous ce nom. Il est de la taille d'un Coq-d'Inde (*m*), ses jambes & son cou ressemblent à ceux du même animal. Sa tête est grosse & ronde, son bec court, épais, fort. Il est couvert de plumes brunes & blanches. Ses aîles sont larges & fermes. [Il a quelque peine à prendre l'essor; mais] lorsqu'une fois il s'éleve, il vole fort haut [vîte] & fort long-tems. Ses cuisses sont revêtues de plumes, qui paroissent colées sur la peau. Ses pieds sont d'une grandeur extraordinaire, divisés en trois serres, avec un éperon, armées de grifes fort aigues. On ne peut le mettre au rang des Oiseaux de proie, car il ne se nourrit que de fruits. Sa chair est blanche, excepté celle des jambes, qui est tout-à-fait noire. Il passe pour un oiseau très tendre & d'un goût délicat (*n*).

Le Combbird ou le Peigné.

PRÈS de Buckfar, sur le Sénégal, on voit un Oiseau qui se nomme *Combbird* ou le *Peigné*. Il est de la grandeur d'un Coq-d'Inde; son plumage est gris, rayé de noir & de blanc. Il a de fort grandes aîles, dont il fait peu d'usage, parce que leur force apparemment ne répond point à leur poids. Il marche aussi gravement que les Espagnols, en levant pompeusement sa tête, qui est couverte, au-lieu de plumes, d'une sorte de poil doux, de la longueur de quatre ou cinq doigts. Cette chevelure descend des deux côtés. La pointe en est frisée, ce qui a fait donner le nom de Peigné à l'animal. Mais sa plus grande beauté est dans sa queuë, qui ressemble à celle d'un Coq-d'Inde. Lorsqu'il fait la roue, la partie supérieure est d'un noir de jais fort brillant, & le bas aussi blanc que l'Yvoire. On en fait des éventails naturels (*o*).

Oyes sauvages.

LES Oyes sauvages sont ici d'une couleur fort différente de celles de l'Europe. Elles ont les aîles armées d'une substance dure, épineuse & pointue, qui a deux pouces & demi de longueur (*p*). Le Maire dit que les Oyes sauvages du Pays sont très-bonnes, mais que la Sarcelle est d'un goût qui surpasse celui de tous les autres oiseaux. Il ajoûte que les [Oyes] grises du Sénégal sont les meilleures (*q*).

Perdrix & Pintades.

LES Perdrix se perchent sur les Arbres, aussi-bien que les Pintades, qui sont suivant le même Auteur, une espèce de Perdrix.

Perroquets.

ON trouve ici deux sortes de Perroquets; les uns petits & tout-à-fait verds; les autres beaucoup plus gros, avec la tête grise, le ventre jaune, les aîles vertes, & le dos mêlé de gris & de jaune. Ceux-ci n'apprennent jamais à parler; mais les petits ont l'organe clair & agréable, & prononcent distinctement tout ce qu'on prend la peine de leur répeter (*r*).

Le Héron nain.

ON trouve au long de la Rivière le Héron nain, que les François nomment l'*Aigrette*. Il ressemble aux Hérons communs, à l'exception du bec & des jambes, qui sont tout-à-fait noirs; & du plumage, qui est blanc sans mélange. Il a sur les aîles & sur le dos une sorte de plumes fines, longues de douze ou quinze pouces (*s*) qui s'appelle Aigrette en François. Elles sont

(*m*) Le Maire dit qu'on voit des Autruches d'une grosseur surprenante, que celles qui volent sont un mets délicieux, qu'elles sont de la grosseur d'un Cygne avec des plumes noires & grises. pag. 72.

(*n*) Labat, Vol. III. pag. 162.

(*o*) Labat; Vol. III. pag. 93.

(*p*) Barbot. pag. 29.

(*q*) Le Maire, pag. 72.

(*r*) *Ibid.*

(*s*) Voyez la Figure.

HISTOIRE NATURELLE.

sont fort estimées des Turcs & des Persans, qui s'en servent pour orner leurs Turbans (*t*).

La Nonette.

L'OISEAU que Jannequin appelle la *Nonette* est blanc & noir. Il a la tête revêtue d'une toufe de plumes qui a l'apparence d'un voile. Sa taille est celle d'un Aigle. Il se nourrit de poisson. Il fréquente les bois, & s'apprivoise (*v*) difficilement (*x*).

Cormorans & Vautours.

LE Maire observe que les Cormorans & les Vautours sont ici semblables à ceux de l'Europe. Entre les derniers, il s'en trouve d'aussi gros que des Aigles. Ils dévorent les enfans, lorsqu'ils peuvent les surprendre à l'écart. Le même Auteur vit plusieurs Oiseaux d'un plumage si variable, qu'il ne put les décrire éxactement. Le Rossignol n'a point ici un chant si agréable qu'en Europe (*y*).

L'Ecouffe.

PRÈS du Désert, au long du Sénégal, on trouve un Oiseau de proie, de l'espèce du Milan, auquel les François ont donné le nom (*z*) d'*Ecouffe*. Labat prétend que c'est une espèce d'Aigle bâtard, de la forme & de la hauteur d'un coq ordinaire. Sa couleur est brune, avec quelques plumes noires aux aîles & à la queuë. Il a le vol rapide, les serres grosses & fortes, le bec courbé, l'œil hagard, & le cri fort aigu. Sa proie ordinaire est le Serpent, les Rats & les Oiseaux; mais tout convient à sa faim dévorante. Il n'est point épouvanté des armes à feu. La chair, cuite, ou crue, le tente si vivement, qu'il enlève leurs morceaux aux Matelots dans le tems qu'ils les portent à leur bouche.

Paon d'Afrique, ou Demoiselle de Numidie.

LE Paon d'Afrique ou de Guinée, que d'autres appellent *l'Oiseau Impérial*, ou la *Demoiselle de Numidie*, est de la taille (*a*) du Coq-d'Inde. Son plumage, au dos & sur le ventre, est d'un violet (*b*) foncé, & variable comme le Tabis. Suivant les différentes réfléxions de la lumière, il paroît quelquefois d'un noir luisant, quelquefois d'un violet clair ou pourpre, & comme doré. Froger dit (*c*) que les plumes de sa queuë sont d'un violet ordinaire, & que sur la tête il a deux toufes, l'une, sur le devant, [de plumes] d'un beau noir, l'autre [de poils fins] couleur d'aurore ou de flamme. Ses jambes & son bec sont assez longs, (*d*) & sa marche fort grave. Il aime la solitude, & fait une guerre mortelle à la volaille. Sa chair est nourrissante (*e*) & de bon goût. Cet Oiseau, suivant la description que l'Académie Royale des Sciences de Paris en a donné sous le nom de Demoiselle de Numidie, est remarquable par sa démarche & ses mouvemens, qui paroissent imités de ceux des femmes, & par la beauté de son plumage. Ses oreilles sont ornées de plumes blanches, longues de trois pouces & demi, & composées de longues fibres, comme celles que le jeune Héron a sur le dos près des aîles. Tout le reste de son plumage est de couleur de plomb, à la réserve de quelques plumes de la tête, du cou & des aîles, qui sont d'un brun foncé. Il se trouve

Sa description.

(*t*) Jannequin dit que l'Aigrette fait son nid près des Lacs & dans les Marais, pag. 168. [Voyez aussi Barbot, *ubi sup.* pag. 29.]

(*v*) *Angl.* & est fort sauvage. R. d. E.

(*x*) Jannequin, Voyage de Lybie, pag. 170.

(*y*) Le Maire pag. 72.

(*z*) Le Maire, pag. 72. On a vû dans les Relations du sieur Brue, l'audace & la voracité de cet animal.

(*a*) Labat, Vol. III. pag. 141.

(*b*) Froger dit *noir*, pag. 251.

(*c*) Froger. pag. 43.

(*d*) Froger, *Ibid.*

(*e*) Labat, Vol. II. pag. 251.

HISTOIRE NATURELLE.

trouve des Demoiselles de Numidie (*f*) qui ont sur la tête quelques plumes en forme de crête, de la longueur d'un pouce & demi. Les côtés & le derrière de la tête sont garnis de plumes noires, plus courtes que les autres. Du coin de l'œil, il leur part une raye de plumes blanches qui va former les [plumes des] oreilles. Le devant du cou est orné de plumes noires & fibreuses, beaucoup plus belles & plus douces que celles du Héron, & qui tombent gracieusement sur l'estomac. La longueur de cet animal depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle des pieds, est de trois pieds & demi. Le bec a deux pouces de long. Il est droit & pointu. Le cou n'a pas moins de quatorze pouces, & depuis l'os de la cuisse jusqu'à l'extrémité des pattes, il y en a dix. Les yeux sont grands, & couverts de paupières noires. L'intérieur de la paupière est fort blanc, mais rayé de plusieurs vaisseaux sanguins. Le devant des jambes est revêtu de grandes écailles, longues de cinq lignes & larges de quatre. Le derrière est garni d'écailles éxagonales. La plante des pieds est grainée comme le chagrin; les serres noires, & médiocrement crochues: celle du milieu a quatre phalanges; la plus petite en a cinq; la moyenne trois, & celle de derrière une seule.

On en a vû dans le Parc de Versailles.

ON a vû plusieurs de ces Oiseaux dans le Parc de Versailles, où tout le monde admiroit, leur figure, leur contenance & leurs mouvemens. On prétendoit trouver dans leurs sauts beaucoup de ressemblance avec la danse Bohémienne, qu'ils paroissent imiter. Il semble qu'ils s'applaudissent d'être regardés, & que le nombre des spectateurs anime leurs chants & leurs danses (*g*).

La Trompette.

SUR les bords du Sénégal, on voit une autre sorte d'Oiseau, que son chant a fait nommer la Trompette. Il est noir, de la grosseur d'un Coq-d'Inde, & presque de la même forme. Ce qu'il a de particulier est un double bec dont l'un se trouve placé sur l'autre: celui d'en-haut lui sert à former des sons qui ressemblent beaucoup à ceux de la trompette (*h*). Froger, qui le décrit comme un animal inconnu, dit qu'avec la grosseur d'un Coq-d'Inde, il a le plumage noir (*i*), & les jambes courtes & épaisses. Il y a beaucoup d'apparence que c'est le même dont on a déja parlé sous le nom de *Monoceros* (*k*).

Autre Oiseau.

LE même Voyageur donne la description d'un autre Oiseau, qui se trouve aussi sur le Sénégal. Il est un peu plus petit que le précédent. Son plumage est blanc, son bec long & jaune, sa queuë & le bout de ses aîles couleur de flamme, ses pieds longs & fort minces (*l*).

Suce-Bœufs.

DANS l'Isle Bifescha, près de l'embouchure du Sénégal, on trouve un grand nombre d'Oiseaux que les François appellent *Suce-Bœufs*, de la grosseur d'un Merle, noir comme lui, avec un bec dur & pointu. Il s'attache sur le dos des Bestiaux, dans des endroits où leur queuë ne peut le toucher; & de son bec, il leur perce la peau pour suçer leur sang. Si les Bergers & les Pastres

(*f*) Il faut remarquer, une fois pour toutes, que ce sont les premiers Voyageurs qui ont donné des noms à la plûpart des Animaux d'Afrique. R. d. T.

(*g*) [Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris.] [Voyez l'Histoire Naturelle des Animaux pag. 205.]

(*h*) Labat, Vol. IV. pag. 161.

(*i*) Froger, pag. 14.

(*k*) Moore en donne la figure pag. 108, sans en faire la description.

(*l*) Froger, pag. 15.



1. *Nids d'oiseau nommés Kurbalots ou pecheurs, ces Nids sont suspendus sur l'eau.*
Nesten der Vogelen, genoemd Kurbalot, hangende over 't Water.
2. *L'Aigrette.*
De Reiger.
3. *Demoiselle de Numidie.*
De Juffer van Numidië.
4. *l'Outarde.*
Trapgans.
5. *l'Oiseau Royal.*
Koningsvogel.
6. *Oiseau rare de la riviere de Gambra on le prend pour le Monoceros.*
Zeldsaame Vogel van de Gambra, gehouden voor den Monoceros.
7. *Pintade ou poule de Guinée.*
Pintadoe, of Guinees-Hoen.
8. *Cigne d'Afrique.*
Afrikase - Zwaan.

J. v. Schley sculp.

HISTOIRE NATURELLE.

Pastres ne veillent pas soigneusement à le chasser, il est capable à la fin de tuer l'animal le plus vigoureux (*m*).

Quatr'aîles.

NOUS avons déja décrit l'Oiseau qui porte le nom de *Quatr'aîles*, & qui le tire moins du nombre de ses aîles, puisqu'il n'en n'a que deux, que de la disposition de ses plumes. Mais Jobson en vit (*n*) un qui a réellement quatre aîles distinctes & séparées. Cet Oiseau ne paroît jamais plus d'une heure avant la nuit. Ses deux premières aîles sont les plus grandes. Les deux autres en sont à quelque distance; de sorte que le corps se trouve placé entre les deux paires.

MOORE parle du même Animal. On ne le voit, dit-il, que vers le commencement de la nuit. Il a réellement quatre aîles, & sa grosseur est celle d'un Pigeon. Mais Moore ajoûte que malgré le nom d'Oiseau qu'on lui donne, il doute s'il n'est pas de l'espèce des Chauve-souris. Il ne put le voir d'assez près pour s'en assûrer parfaitement (*o*).

Oiseau rare.

BRUE remarqua, dans le même Pays, un Oiseau d'une espéce extraordinaire. Il est plus gros que le Merle. Son plumage est d'un bleu céleste fort luisant; sa queuë grosse, & longue d'environ quinze pouces. Il la déploie quelquefois comme le Paon. Un poids si peu proportionné à sa grosseur rend son vol lent & difficile. Il a la tête bien faite & les yeux fort vifs. Son bec est entouré d'un cercle jaune. Cet Oiseau est fort rare (*p*).

Oiseau à gros bec.

PRÈS de la Rivière de Pasquet, au Sud de la Gambra, on voit une sorte d'Oiseau à gros bec, qui ressemble beaucoup au Merle. Sa chair est fort bonne. Son cri est remarquable, par la répétition qu'il fait de la syllabe *ba!*, *ba!*, avec une articulation si nette & si distincte, qu'on prendroit sa voix pour celle d'un homme (*q*).

Variété de petits Oiseaux.

LES bords du Sénégal sont peuplés d'un grand nombre d'autres Oiseaux, les uns bleus, d'autres rouges, noirs, & des couleurs les plus vives. Ils sont naturellement fort privés. On en a vû plusieurs à Paris, dans les années 1723 & 1726. Par la tête & le cou ils ressemblent à la Linotte. Leurs couleurs ont l'apparence d'un vernis. Leur chant est doux, & proportionné à leur taille, ☞ qui est fort petite (*r*), [n'excédant pas celle d'une grosse noisette.]

Les Kurbalos.

ON en distingue un, qui se nomme *Kurbalos* ou *Pêcheur*, parce qu'il (*s*) se nourrit de poisson. Il est de la taille du Moineau, & son plumage (*t*) est fort varié. Il a le bec aussi long que le corps entier, fort, & pointu, armé au-dedans de petites dents qui ont la forme d'une scie. Il se balance dans l'air & sur la surface de l'eau, avec un mouvement si vif & si animé que les yeux en sont éblouis. Les deux bords de la Rivière en sont remplis, sur-tout vers l'Isle du Morfil, où il s'en trouve des millions. Leurs nids sont en si grand nombre (*v*) sur les arbres (*x*), que les Négres leur donnent le nom de Villages.

(*m*) Labat, *ubi sup.* Vol. III. pag. 59.
(*n*) *Angl.* fait mention d'un. R. d. E.
(*o*) Moore pag. 117. Son doute ne tombe nullement sur les quatre aîles dont il parle au contraire avec admiration & comme témoin oculaire, mais seulement dans le vol. R. d. T.
(*p*) Labat, Vol. III. pag. 247.
(*q*) Labat, Vol. V. pag. 41.
(*r*) *Ibid.* Vol. III. pag. 177.
(*s*) Voyez la Figure.
(*t*) Moore, pag. 250.
(*v*) Barbot compta mille nids sur un seul arbre, pag. 132. Atkins en compta cinq cens sur un arbre à Sierra-Léona.
(*x*) *Angl.* sur l'eau. R. d. E.

HISTOIRE NATURELLE.

Méchanique de leurs nids.

ges. Il y a quelque chose de fort curieux dans la méchanique de ces nids. Leur figure est oblongue, comme celle d'une poire. Leur couleur est grise. Ils sont composés d'une terre dure, mêlée de plumes (y), de mousse & de paille, si bien entrelassées, que la pluye n'y trouve aucun passage. Ils sont si forts, qu'étant agités par le moindre vent, ils s'entre-heurtent sans se briser; car ils sont suspendus (z) par un long fil à l'extrémité (a) des branches qui donnent sur la Rivière. A quelque distance, il n'y a personne qui ne les prît (b) pour le fruit de l'arbre. Ils n'ont qu'une petite (c) ouverture, qui est toûjours tournée à l'Est, & dont la disposition ne laisse point de passage à la pluye. Les Kurbalos sont en sûreté dans ces nids contre les surprises des Singes, leurs ennemis, qui n'osent se risquer sur des branches si foibles & si mobiles [de peur de tomber dans la Rivière, & de devenir eux-mêmes la proye des Crocodiles ou des Requins] (d).

Divers témoignages sur ces Oiseaux.

JOBSON, parlant du même Oiseau, dit qu'il fait ordinairement son nid sur un arbre dont les feuilles sont piquantes, & qui croît en abondance sur les bords de la Gambra. L'art de cet Animal consiste, dit-il, à se placer vers l'extrémité des branches, & à se faire, pour entrée, un petit canal qui ressemble au cou d'une bouteille. Les Singes veillent à l'autre bout des branches, & lorsque la nichée commence à croître, ils ont la malice de secouër la branche & de faire tomber quelques petits. Les Kurbalos se font aussi des nids contre la rive, aux endroits les plus escarpés, & leur donnent jusqu'à trois ou quatre pieds de profondeur (e).

LE Maire dit que ces petits animaux font leur nids sur les Palmiers, avec une architecture admirable, qui les met à couvert des Serpens & des autres Animaux qui montent quelquefois au long du tronc. Ils bâtissent, dit-il, à l'extrémité des branches, auxquelles leurs édifices sont suspendus par un lien de paille, d'un pied & demi de longueur, avec un petit trou vers le sommet, pour leur servir d'entrée. Les Cormorans & les Vautours, suivant le même Ecrivain, ressemblent ici à ceux de l'Europe; il s'en trouve d'aussi gros que l'Aigle (f).

Fresayes ou Chouettes de la Gambra.

IL y a sur la Gambra une sorte de Chouettes, que les Négres croyent sorcières, & pour lesquelles ils ont tant d'aversion, que s'il en paroît une dans le Village tous les Habitans prennent l'allarme & lui donnent la chasse (g).

Perdrix & leur couleur.

LES Perdrix sont d'une couleur obscure, qui les rend beaucoup moins belles que celles d'Angleterre. Elles aiment, [pour la plûpart,] à se rassembler autour des (h) Villages. Moore leur donne des (i) éperons comme aux coqs. Stibbs rapporte qu'au dessus de Barrakonda on trouve quantité de Perdrix de Roc, qui portent ce nom, parce qu'elles choisissent les Rochers & les précipices pour leur retraite ordinaire. Elles sont, comme on l'a dit, mêlées d'un brun obscur, avec

(y) Barbot dit de ronces.
(z) Un pied & demi suivant Le Maire, pag. 72.
(a) La figure [de ces Oiseaux] & de leurs nids répond mal à cette description; ce qui marque la négligence de Barbot; [ou qu'il a cherché à en imposer à ses Lecteurs.]
(b) Comme un balon, dit Le Maire, suspendu par un fil, pag. 72.
(c) près du sommet. Voyez le Maire, *ubi sup.*
(d) Labat, Vol. III. pag. 165. & 188.
(e) Jobson, *ubi sup.* pag. 149.
(f) Le Maire, pag. 78.
(g) Moore, pag. 108.
(h) Jobson, pag. 148.
(i) Moore, pag. 108.

avec une tache couleur de tabac, de la grandeur d'un écu, au milieu de la poitrine. Elles ont les jambes & le bec rouge; un cercle autour des yeux, comme certains Pigeons d'Europe, la forme de nos Perdrix, mais moins de grosseur, & beaucoup de vîtesse dans leur course. En courant, elles retroussent la queuë comme les Poules (*k*).

HISTOIRE NATURELLE.

Pintades en grand nombre, belles & farouches.

ON voit, dans tous les Cantons du Pays, un grand nombre de Pintades ou de Poules de Guinée. Elles sont naturellement sauvages, mais on en apprivoise aisément, & l'on en fait souvent passer en Europe. Elles ont à-peu-près la forme des Perdrix; mais elles sont plus grosses (*l*). Leur plumage est d'un ☞cendré obscur, marqué régulièrement (*m*) de taches blanches [ce qui rend leur plumage fort agréable à voir.] Le mâle a sur la tête une toufe en forme de crête, de la couleur d'une écaille séche de noix, & les oreilles rouges. La fémelle n'a aucun de ces ornemens. Les Pintades sont des animaux fort hardis (*n*). On en voit peu qui ayent la queuë longue, excepté lorsqu'elles volent beaucoup. Leur bec est dur & épais, leurs grifes longues & pointues. Elles se nourrissent de vers & de sauterelles. Leur chair est blanche & de bon goût. Il s'en trouve qui l'ont noire. On les rencontre en troupeaux de deux ou trois cens, & les Négres n'employent pour cette chasse que des Chiens & des bâtons. Celles qu'on prend jeunes deviennent aussi privées que la volaille domestique (*o*).

JOBSON & Moore relèvent beaucoup l'abondance des Pintades au long de la Gambra. Le premier leur donne la grosseur du Faisan, loue leur beauté, & sur-tout cette multitude de taches régulières qu'on prendroit pour autant d'yeux. Elles se rassemblent, dit-il, en troupeaux nombreux, & se nourrissent du grain qu'elles pillent dans les champs. Leur chair est une excellente (*p*) nourriture. Moore dit qu'elles sont de couleur brune & marquetées de taches blanches, avec d'autres taches bleuës & rouges autour de la tête. Il dit qu'elles sont aussi farouches en Afrique que les Faisans en Angleterre.

Peu d'Oiseaux privés en Afrique.

LE même Ecrivain nous apprend que les seuls Oiseaux privés de l'Afrique sont ceux qui s'élèvent dans les cours, comme nos Coqs & nos Poules, mais que le nombre en est fort grand. On n'y voit point de Canards & d'Oyes privés (*q*).

Chauve-souris.

LES Chauve-souris ne sont pas moins grosses ici que des Pigeons. Leurs aîles sont fort longues, avec deux ou trois ongles pointus, qui leur servent comme de crochets pour s'attacher aux arbres, d'où elles se laissent pendre la tête en bas. Elles ont la peau brune, & couverte d'un duvet. Les Négres les écorchent pour les manger. De tous les animaux qui volent, c'est le seul à qui la nature ait donné du lait (*r*) pour nourrir ses petits. Les Négres le nomment *Tonga*. On en voit une quantité prodigieuse aux environs du Cap de Monte (*s*).

JOBSON

☞(*k*) Journal de Stibbs, [dans les Voyages de Moore, pag. 287.]

(*l*) Voyez la Figure.

(*m*) Le Maire dit marqueté de gris & de noir, avec des rayes rouges, & les croit de l'espèce des Perdrix, pag. 73.

(*n*) C'est un sorte de petits Faisans, qui s'apprivoisent sans peine, & qui aiment les Buissons. Labat, Vol. II. pag. 326.

(*o*) *Ibid.* & Vol. III. pag. 139.

(*p*) Jobson, pag. 147.

(*q*) Moore, pag. 180.

(*r*) Labat, Vol. V. pag. 29.

(*s*) Barbot, pag. 116.

HISTOIRE NATURELLE.

Wake, ou Alcaviak.

JOBSON parle du *Wake*, Oiseau qu'on nomme ainsi parce qu'il exprime ce bruit en volant. Il aime les champs semés de ris, mais c'est pour y causer beaucoup de ravage. Il est gros & d'un fort beau plumage. On admire surtout la forme de sa tête, & la belle toufe qui lui sert de couronne. En Angleterre, elle fait (*t*) quelquefois la parure des plus grands Seigneurs. Cet Oiseau paroît être le même dont on trouve la description dans Barbot, sous le titre d'*Alcaviak*, car Wake n'est apparemment qu'une contraction de ce mot. Il est de la taille du Paon. Il a la tête couronnée d'une belle toufe de petites plumes, & marquetée de taches blanches. Son plumage a la douceur du velours (*v*).

Faucon qui se nourrit de poisson.

ENTRE Rufisco & Byurt, près du Lac d'*Eutan*, on trouve une espèce de Faucon, qui se nourrit de poisson. Il a le plumage brun, avec quelques plumes blanches à l'extrémité des aîles & sur la poitrine. Son bec est grand, crochu, & dentelé comme une scie; ses jambes courtes, mais armées de serres fortes & pointues. Il a le vol ferme. On le voit suspendu long-tems sur l'eau, se balançant avec grace, pour choisir sa proie, qu'il va dévorer sur le rivage (*x*).

Cailles fort grosses.

LES Cailles de la Gambra sont aussi grosses que nos Beccases. Elles y sont en grand nombre. Jobson suppose qu'elles sont de l'espèce de celles qui tombèrent dans les déserts, pour la nourriture des Israélites.

Pigeons sauvages.

ON voit jusqu'à la porte des cabanes, quantité de Pigeons sauvages, qui viennent se nourrir des restes de grain qu'ils y trouvent; mais les Négres n'ont point encore pensé à les apprivoiser, en leur formant des Colombiers ou d'autres retraites (*y*).

LE plus grand Oiseau de ces Contrées d'Afrique, si l'on en croit le même Auteur, se nomme le *Stalker* ou la Cigogne d'Afrique. Mais il ne tire cet avantage que de son cou & de ses jambes, qui le rendent plus grand qu'un homme. Son corps a la grosseur d'un Agneau. La chair en est fort séche, quoique les Habitans la croyent nourrissante & l'estiment beaucoup.

Oiseau sans jambes.

D'UNE infinité de petits Oiseaux, dont la couleur est charmante & le chant délicieux, le plus extraordinaire est celui qui n'a pour jambes (*z*), comme l'Oiseau d'Arabie, que deux filets par lesquels il s'attache aux Arbres, la tête pendante & le corps sans mouvement. Sa couleur est si pâle & si semblable à la feuille morte, qu'il est fort difficile à distinguer dans ce repos.

Parakitos.

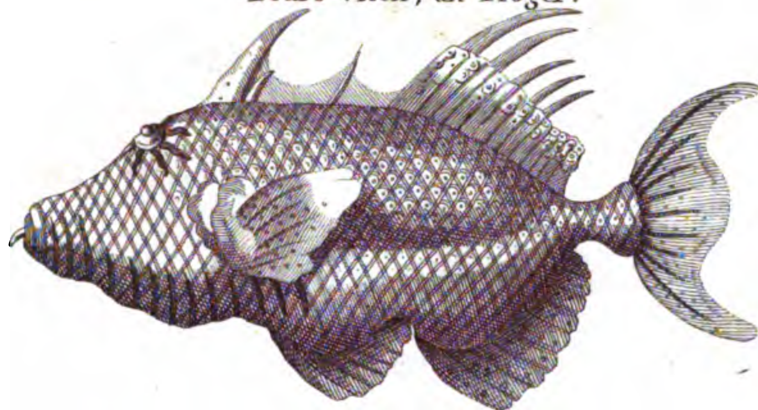
ON ne voit point de Perroquets sur la Rivière de Gambra, ou du moins la seule espèce qui s'y trouve en est une à queuë rouge, qui n'apprend presque jamais à parler. [Ils bâtissent aussi leurs nids à l'extrémité des branches.] On ☞ trouve dans le même lieu une grande abondance de *Parakitos* (*a*), Oiseau d'une rare beauté.

(*t*) Jobson, pag. 147.
(*v*) Barbot, pag. 29. Cette description convient à la figure que Moore a donnée pag. 228. de l'Oiseau couronné ; sans néanmoins le décrire.
(*x*) Labat, Vol. IV. pag. 155.
(*y*) *Angl.* Mais ils n'en n'ont point de privés. R. d. E.
(*z*) En cela, il ressemble au *Manucodiota*, ou l'Oiseau du Paradis.
(*a*) Jobson, pag. 146. & 150. [On doit regretter qu'il n'en ait pas donné la description.] ☩

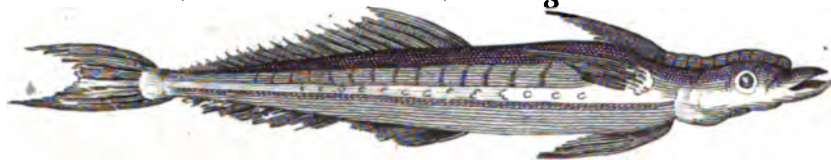


CHAPITRE

Bourse tiré de Froger.
Beurs-visch, uit Froger.



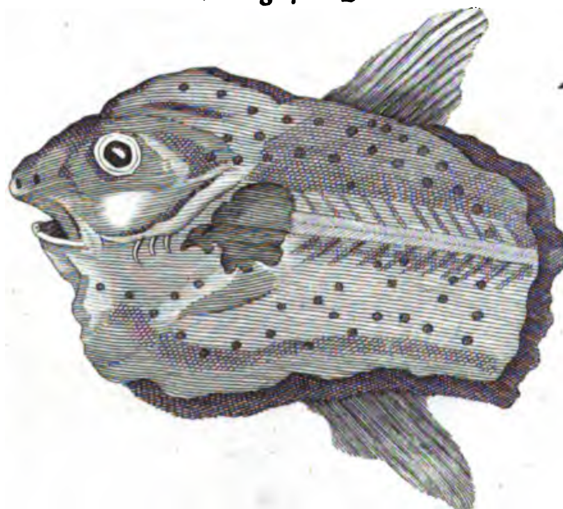
Remore ou Suceur.
Remora, of Zuiger.



dessous du Suceur ou Rèmore.
Keelstuk der Remora.



Soleil de Mer long de 4 pieds et demie.
Zee-Zon, Lang 4 en $\frac{1}{2}$ Voet.



J.V. Schley direx.

POISSONS de la CÔTE d' AFRIQUE.
VISCHEN van de KUST van AFRIKA.

CHAPITRE XX.

Poissons & Monstres-Marins.

Marsouin de deux sortes.

L'ANIMAL que les François nomment *Marsouin* & les Anglois *Porpoises*, les Portugais l'appellent *Tamnos*, & les Négres se sont accoutumés à lui donner le même nom. On en distingue deux sortes; l'une qui a le museau pointu; ce qui lui fait donner aussi le nom de *Cochons de Mer*; l'autre au contraire, avec la face plate comme les *Lamies* (*a*). Aussi les Hollandois leur ont-ils donné ce nom. On les appelle aussi *Moines de Mer*, parce qu'ils sont revêtus d'une espèce de *coules* (*b*). Leur graisse ressemble au lard du Cochon. Leurs intestins ont la même ressemblance avec ceux de cet animal. Il nagent en troupes, & jettent aussi le même cri. On regarde leur rencontre comme un signe de mauvais tems (*c*).

Le Maire donne au Marsouin d'Afrique la grosseur du Schark ou du Requin, & vante la bonté de sa chair. [Ce poisson ne fait jamais de mal aux hommes.] On en fait du lard, mais d'assez mauvais goût. Avec les mêmes entrailles & les mêmes côtes que le Porc, il leur attribue deux estomacs; l'un à l'extrémité de l'œsophage; l'autre contre les côtes, & presqu'aussi grand que le premier. L'un communique à l'autre par un petit passage, de la grandeur d'un tuyau de plume. Ils sont remplis de petites cellules, comme les gaufres des Abeilles. L'Auteur se souvient, dit-il, que le *duodenum* prend sa naissance du dernier; mais dans l'état où les Matelots avoient mis le Marsouin, sur lequel il fit ses Observations, il lui fut impossible de les porter plus loin (*d*).

Baleines.

Les Baleines sont d'une grandeur prodigieuse dans toutes leur dimensions. Elles paroissent quelquefois plus grosses qu'un Bâtiment de vingt-six tonneaux. Cependant on n'a point d'éxemple qu'elles ayent jamais renversé un Vaisseau, ni même une Barque ou une Chaloupe. Mais suivant l'Auteur, on en est moins redevable à leur bonté qu'à la délicatesse de leur peau, qui ne peut toucher à quelque chose de dur sans en être blessée. Pour les Nacelles des Pêcheurs, on n'y est point avec la même sûreté (*e*).

Le Souffleur.

Le *Souffleur* a beaucoup de ressemblance avec la Baleine, mais il est beaucoup plus petit. S'il lance de l'eau comme la Baleine, c'est par un seul passage, qui est au-dessus du muzeau au-lieu que la Baleine en a deux (*f*).

Lamies.

Les *Lamies* nagent sur les Basses comme le Marsouin, mais beaucoup plus légèrement. Elles sont assez grosses, sans être comparables aux Baleines, & elles n'ont pas de passage pour lancer de l'eau (*g*).

Scharks ou Requins.

Les *Scharks*, que les Portugais appellent *Tuberones*, & les François *Requins*, paroissent ordinairement dans les tems calmes. Ils nagent lentement, à l'aide d'une

(*a*) ou le poisson à Epée.
(*b*) *Angl.* espèce de capuchon. R. d. E.
(*c*) Arthus, *ubi sup.* Part. VI. pag. 27.
(*d*) Le Maire, pag. 75.
(*e*) *Angl.* Elles ne regardent cependant pas à cela lorsqu'elles ont été harponnées. Les Pêcheurs doivent alors prendre soin d'en éloigner leurs Chaloupes. R. d. E.
(*f*) Le Maire pag. 75.
(*g*) Arthus, *ubi sup.*

HISTOIRE NATURELLE.

d'une haute nageoire qu'ils ont sur la tête. Leur gueule s'étend jusqu'au milieu du cou; de sorte que pour avaler, ils sont forcés de se tourner avec beaucoup de peine. Ils ont la tête plate & unie. Leur principale force consiste dans leur queuë, avec laquelle ils frappent violemment; & dans leurs scies tranchantes, car on ne peut donner d'autre nom à leurs dents, qui coupent la jambe ou le bras d'un homme aussi nettement que la meilleure hache. Ces terribles animaux sont toûjours affamés. Ils avallent tout ce qui se présente, de sorte qu'on leur a trouvé souvent des crochets & d'autres instrumens de fer dans les entrailles. Leur chair est coriace & de mauvais goût (*h*).

Leur voracité.

Grandeur du Requin.

Le Maire donne au Requin la forme du Chien-Marin; mais il le croit trois fois plus long. La fémelle est vivipare. Sa matrice ressemble à celle de la Chienne, & ses autres parties à celle des poissons. On regarde le Requin comme le plus vorace de tous les animaux de Mer. Labat paroît persuadé que c'est un véritable Chien de Mer, qui ne diffère de ceux des Mers de l'Europe que (*i*) par la grandeur. On en a vû sur les Côtes d'Afrique, [où il est fort commun & même dans les Rivières,] de la longueur de vingt-cinq pieds, & de quatre pieds de diamétre, couverts d'une peau forte & rude, quoique d'une médiocre épaisseur. Le Requin a la tête longue, les yeux grands, ronds, fort ouverts & d'un rouge enflâmé; la gueule large, armée de trois rangées de dents à chaque machoire; les unes triangulaires, d'autres plates & d'autres pointues. Elles sont toutes si serrées & si fermes que rien ne peut leur résister. Heureusement, cette affreuse gueule est presqu'éloignée d'un pied de l'extrémité du muzeau; de sorte que le monstre pousse d'abord sa proie devant lui avant que de la mordre. Quelques Auteurs ont cru (*k*) qu'il se tourne sur le dos pour dévorer: mais dans cette position, il lui seroit aussi difficile d'avaler, que lorsqu'il nage sur le ventre. Sa méthode la plus sûre est de se tourner sur le côté. Ses nagoires sont fort grandes. Il en a deux de chaque côté; une sur le dos, [à un tiers de distance depuis la tête] une plus petite près de la queuë, & deux médiocres au-dessous du ventre. Sa queuë est [dentelée,] large & forte. Il poursuit sa proie avec tant d'avidité, qu'il s'élance quelquefois sur le sable. Sans la difficulté qu'il a pour avaler, il dépeupleroit bien-tôt l'Océan. Avec quelque légèreté qu'il se tourne, il donne le tems aux autres poissons de s'échaper. Les Négres prennent ce moment pour le frapper. [Quand il se tourne de leur côté] Ils plongent sous lui, [dit Arthus], & lui ouvrent le ventre. Il est d'ailleurs assez facile à tromper, parce que sa voracité lui fait saisir toutes sortes d'amorces (*l*). On le prend ordinairement avec un crochet attaché au bout d'une chaîne, auquel on lie une pièce de lard ou d'autre viande. Sa chair est coriace, maîgre, gluante, & de mauvais goût. La seule partie supportable est le ventre, qu'on fait mariner l'espace de vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une fémelle, avec quelques petits (*m*) dans le ventre, on se hâte de les en tirer;

Ce qui l'empêche de dépeupler la Mer.

Comment on le prend.

(*h*) Arthus *ubi sup.*

(*i*) Le Maire dit qu'il a communément depuis quatre jusqu'à huit pieds de long.

(*k*) Arthus, Bosman & d'autres Voyageurs assûrent la même chose.

(*l*) Arthus dit qu'il en prit trois, en une heure, qui avoient huit à dix pieds de longueur, & qu'on en tira dix galons d'huile, pag. 45.

(*m*) On a déja remarqué qu'elle est vivipare.

cer; & les ayant fait dégorger dans l'eau fraîche, pendant un jour ou deux, on trouve leur chair fort bonne. La cervelle du Requin, rôtie au feu (*n*), devient aussi dure qu'une pierre. Les Anglois prétendent que (*o*) rapée dans du vin blanc, elle soulage beaucoup les femmes en travail.

HISTOIRE NATURELLE.

Sa cervelle, à quoi bonne.

Il est fort dangereux de se baigner dans les Rivières qui produisent des Requins. En 1731, une petite Esclave de Jamesfort, sur la Gambra, fut emportée tandis qu'elle étoit à se laver les pieds (*p*). Une Barque de Weymouth remontant la même Rivière en 1731, il y eut un Requin assez affamé pour s'en approcher, malgré le bruit qui s'y faisoit, & pour se saisir d'une rame qu'il brisa d'un seul coup de dents.

Exemples de la voracité du Requin.

Sur la Côte de Juida, où la Mer est toûjours fort grosse, un Canot fut renversé en allant au rivage avec quelques marchandises. Un des Matelots fut saisi par un Requin, & la violence des flots les jetta tous deux sur le sable. Mais le monstre, sans lâcher un moment sa proie, attendit le retour de la vague, & regagna la Mer avec le Matelot qu'il emporta (*q*).

Bosman assûre que c'est une erreur grossière de confondre les Requins avec les Chiens de Mer, & prétend au contraire qu'ils n'ont pas la moindre ressemblance. Le Requin est fort long & fort épais. Il a quelquefois vingt & trente pieds de long. Sa tête est large, plate, avec un museau fort pointu. Le reste du corps est d'une laideur extraordinaire. C'est de tous les poissons, celui que les Négres aiment le mieux, & qu'ils mangent le plus souvent (*r*). Sur la Côte d'Or ils en prennent tous les jours parmi les Basses. Les Européens n'en mangent jamais, parce qu'ils trouvent sa chair trop dure; mais les Négres sçavent remédier à ce défaut en la gardant huit ou dix jours, c'est-à-dire, jusqu'à ce quelle soit puante de corruption; après quoi ils la regardent comme un mêts fort délicat. Aussi s'en fait-il un commerce considérable dans le Pays.

Si quelqu'un, continue Bosman, a le malheur de tomber dans la Mer, il ☞ faut désespérer de le revoir, à moins [qu'on ne lui donne d'abord du secours, ou] qu'il ne se trouve alors aucun Requin aux environs du Vaisseau; ce qui est extrémement rare. Lorsqu'il mouroit un Esclave & qu'on le jettoit dans la Mer, Bosman voyoit avec horreur quatre ou cinq de ces affreux animaux qui se lançoient vers le fond pour saisir le corps, ou qui le prenant dans sa chûte, le déchiroient en un instant. Chaque morsure séparoit un bras ou une jambe du tronc; & tout étoit dévoré, dit-il, en moins de tems qu'il n'en faut pour compter vingt. Si quelque Requin arrivoit trop tard pour avoir part à la proie, il paroissoit prêt à dévorer les autres; car il s'attaquent entr'eux avec une violence incroyable: on leur voit lever la tête & la moitié du corps hors de l'eau, & se porter des coups si terribles qu'ils font trembler la Mer. Lorsqu'un Requin est pris & tiré à bord, il n'y a point de Matelot assez hardi pour s'en approcher. Outre ses morsures, qui enlèvent toûjours quelque partie du corps, les coups de sa queuë sont si redoutables, qu'ils brisent la jambe, le bras & tout autre membre, à ceux qui ne se hâtent pas de les éviter.

Témoignage oculaire de Bosman.

LE

(*n*) *Angl.* séchée R. d. T.
(*o*) Labat, Vol. II. pag. 348.
(*p*) Moore, pag. 78.

(*q*) Arthus, *ubi sup.* pag. 46.
(*r*) *Angl.* C'est le meilleur & le plus commun des alimens des Négres. R. d. E.

HISTOIRE NATURELLE.

Les Requins sont moins voraces sur certaines Côtes. Quelle en est la raison.

Le même Auteur ajoûte que, sur toute la Côte d'Or les Requins sont moins avides de chair humaine que dans d'autres lieux. La raison qu'il en apporte est qu'ils y trouvent une extrême abondance de petits poissons, dont ils peuvent continuellement se rassasier; au lieu que vers *Ardra*, *Juida*, *Benin*, &c, souffrant fort souvent la faim, ils cherchent à dévorer les hommes. On les a vû suivre un Vaisseau pendant plus de trois semaines & d'un mois, pour attendre les immondices & les cadavres des Esclaves morts qu'on jette à la Mer. Malgré cet excès de voracité, que tout le monde s'accorde à leur attribuer, plusieurs personnes assûrèrent Bosman, qu'au Cap-Verd, où ces animaux sont assez affamés, le Patron d'un Vaisseau Hollandois étant en danger de périr, faute de sçavoir nager, un Requin le prit doucement par la jambe & le conduisit au rivage. A la vérité l'Auteur déclare qu'il trouva ce récit sans vrai-semblance (s).

Arthus & d'autres Voyageurs observent que le Requin est ordinairement environné d'une multitude de petits poissons nommés *Quequadores* (t), qui ont la gueule [large] & la tête plate. Ils s'attachent au corps du monstre; & lorsqu'il s'est saisi de quelque proie, ils se rassemblent autour de lui pour en manger leur part, sans qu'il fasse aucun mouvement pour les chasser (v). De ce nombre est le *Suceur*, petit poisson de la grosseur d'une Sole, qui s'attache par la gueule aux Vaisseaux pour les sucer. Lorsqu'ils sont en grand nombre contre le gouvernail, ils peuvent retarder la course d'un Bâtiment; mais on a prétendu faussement qu'ils étoient capables (x) de l'arrêter, comme la *Remore*. C'est Le Maire qui parle ici, & qui se trompe sur ces deux circonstances; car le Suceur s'attache aux Vaisseaux par le derrière de la tête; & l'on ne peut supposer raisonnablement qu'étant si petit, il ait le moindre effet pour retarder la course d'un Bâtiment.

Le Suceur.

Fausse idée de Barbot.

Le Pilote.

On compte encore, dans le cortége du Requin, un petit poisson de la grandeur du Hareng, qui se nomme le *Pilote*, & qui entre librement dans sa gueule (y), en sort de même, s'attache à son dos, sans que le monstre lui nuise jamais (z).

Le Zigene ou le Pantouflier.

Le *Zigene* ou le *Pantouflier*, nommé par les Anglois *Hammerfish* ou le Marteau, est, suivant Jannequin, un poisson fort & vorace, presqu'aussi dangereux que le Requin (a). Labat en vit un jeune d'environ douze pieds de long, & de la grosseur d'un Cheval (b). Sa forme est à-peu-près celle du Requin, excepté la tête qui [est très-large &] a l'apparence d'un marteau (c). Il a de grands yeux, placés aux deux extrémités, & le regard terrible. Ses dents, comme celles du Requin, sont disposées en plusieurs rangs (d).

La Vache de Mer ou le Lamentin.

La Vache de Mer, que les Espagnols appellent *Manatea*, & les François *Lamentin*, est ordinairement longue de seize ou dix-huit pieds (e), sur quatre ou cinq de diamétre. Elle est ronde depuis la tête jusqu'au nombril, d'où s'applatissant

(s) Bosman, Description de la Guinée,
(t) Voyez la Figure.
(v) Arthus, *ubi sup*. pag. 76.
(x) Le Maire, Voyage aux Isles Canaries, &c. pag. 76.
(y) *Angl*. dans sa mulette. R. d. E.
(z) Atkins, Voyage en Guinée, pag. 57.
(a) Jannequin, Voyage de Lybie, pag. 46.
(b) Labat [Voyages aux Isles de l'Amérique,] Vol. IV. pag. 351.
(c) Voyez la Figure.
(d) On peut voir une histoire remarquable de ce Poisson dans l'endroit de Labat qu'on vient de citer.
(e) Atkins lui donne onze ou douze pieds de longueur, pag. 43.



POISSONS de SIERRA LEONA.
VISCHEN van SIERRA-LEONA.

s'applatissant par degrés elle forme une queuë dont la figure ressemble à la pelle d'un four. Sa tête est grosse & pesante, sa gueule fort large, avec de grosses lévres, & quelques poils longs & rudes à la partie supérieure. Elle a les yeux petits & sans feu, & la vûe foible; mais l'ouie si subtile, (*f*) qu'elle prend l'allarme au moindre bruit. Elle est fort timide, comme tous les poissons qui sont comme elle sans dents & sans défense (*g*).

Histoire naturelle.

Le nom de *Manatea*, ou de Poisson qui a des mains, a jetté (*h*) dans l'erreur quantité de Graveurs & de Peintres. Ils la représentent avec des mains réelles, quoique dans la vérité, ces mains prétendues ne soient que deux fortes nageoires, placées près de ses oreilles, plus larges à l'extrémité qu'au lieu de leur insertion, dentelées en trois divisions qui forment quatre petites pointes, dont chacune est terminée par une callosité en forme de corne. La femelle se sert de ces nageoires pour soûtenir ses petits & les approcher de ses (*i*) mammelles, qui sont un peu au-dessus. C'est le seul usage qu'elle en puisse faire, car elle ne va jamais au rivage comme le Cheval-Marin; & d'ailleurs deux secours si foibles ne pourroient pas servir à supporter son corps, qui pèse jusqu'à douze ou quinze cens livres. Mais ce qui ne doit laisser aucun doute, c'est que si la Manatée se trouve engagée dans quelque Anse, d'où elle ne puisse sortir avec le reflux, elle demeure à terre ou sur le sable, sans pouvoir s'aider des mains & des bras qu'on lui attribue. Sa nourriture est l'herbe qui se trouve au fond de la Mer & des Rivières.

Nommée Manatea par les Espagnols. Erreur causée par ce nom.

Pesanteur de ce monstre.

La Manatée ou la Vache Marine aime l'eau fraîche. Aussi ne s'éloigne-t'elle guères des Côtes. Comme elle s'endort quelquefois, la gueule ouverte au-dessus de l'eau, les Pêcheurs Négres la surprennent dans cette situation, & lui font perdre tant de sang qu'il leur devient aisé de la tirer au rivage. On ignore combien de tems elles portent leurs petits; mais elles en ont ordinairement deux à la fois, qui se laissent prendre avec la mère lorsqu'elle n'a point encore cessé de les nourrir. La chair de ces animaux est si délicate qu'elle est comparable (*k*) au veau de Rivière (*l*). Les meilleures parties sont celles qui approchent du ventre & des mammelles. Le lard de la Manatée a quatre ou cinq pouces d'épaisseur, & ne le céde point à celui du Porc. Il y a dans les viscéres une certaine partie qu'on fait fondre (*m*) & dont on fait d'excellent beurre, qui se conserve fort long-tems. La peau est assez épaisse pour être tanée & peut servir à plusieurs usages au-lieu de cuir (*n*). Dans la tête, on trouve quatre pierres blanches, auxquelles on attribue des vertus médicinales. La

Comment les Négres la tuent.

Lard de la Vache Marine.

(*f*) Atkins lui donne pourtant des oreilles si petites qu'à peine y entreroit-il un poinçon.

(*g*) Atkins lui donne des dents au fond de la gueule, comme aux Vaches, pag. 43. Il leur trouve aussi beaucoup de ressemblance par la tête & le muzeau.

(*h*) C'est ainsi qu'elle est représentée dans la figure que Labat en a donnée; qui en cela diffère de sa description. Vol. II. pag. 338.

(*i*) Le Maire dit qu'elles se servent de ces nageoires pour marcher lorsqu'elles sont à terre. pag. 79.

(*k*) Atkins dit que sa chair ressemble à celle du Veau, mais qu'elle est dure. [Il reste à sçavoir si les gens de Mer la gardent assez long-tems.] pag. 43.

(*l*) *Angl.* qu'on peut l'appeller Veau de Rivière. Ce qui ne doit pas s'entendre du Veau auquel on donne ce nom en France; mais de ce que sa chair ayant le goût de celle de cet animal, on doit lui en faire porter le nom. R. d. E.

(*m*) C'est ce qu'on appelle proprement la panne.

(*n*) On s'en sert aux Indes Occidentales pour frapper les Esclaves, comme d'un nerf de Bœuf.

HISTOIRE NATURELLE.

La poudre des côtes (o) est estimée aussi pour l'hémorragie. [Ce poisson seroit bien plus abondant sans les Crocodiles & les Requins, qui lui font une guerre perpétuelle (p).] Le Maire prétend qu'il se trouve plus de Vaches Marines dans la Rivière du Sénégal que dans la Gambra; qu'elles n'y sont que de la grosseur du Marsouin, ou du Cochon de Mer; & qu'elles ont la même espèce de chair & de lard (q).

L'Epée ou l'Empereur.

Le même Auteur parle d'un Poisson sur ces Côtes, (r) dont la machoire d'enhaut s'avance de la longueur de quatre pieds, avec des pointes aigues rangées de chaque côté à des distances égales. Le Maire ne put apprendre le nom de ce poisson; mais [son Traducteur dit qu'] il y a de l'apparence que c'est l'*Epée* ou l'*Empereur*; d'autant plus qu'on sçait, comme il l'ajoûte, que c'est l'ennemi déclaré de la Baleine, & qu'il la blesse quelquefois si dangereusement qu'elle fuit jusqu'au rivage, où elle expire après avoir perdu tout son sang (s).

Spontons.

Les Gens de Mer ont donné le nom de *Spontons* à d'autres Animaux Marins, dont la tête est armée aussi d'un os fort long, mais uni & pointu, qui ressemble à la corne fabuleuse de la Licorne. Le Maire est persuadé que ce monstre est le même que les François appellent Naruval. Il est capable de percer un Bâtiment, & d'y faire une voie d'eau. Mais il y brise quelquefois son os, qui sert de cheville pour boucher le trou.

Vieilles.

Les *Vieilles*, grande espèce de *Morues*, sont dans une singulière abondance au long de cette Côte Occidentale, sur-tout près du Cap-Blanco & de la Baye d'Arguim. [Elles ressemblent à tous égards à la Morue; excepté dans la grandeur.] Il s'en trouve qui pésent jusqu'à deux cens livres. La chair en est blanche, tendre, grasse, ferme, & se détache en floccons. La peau est grise, épaisse, grasse, couverte de petites écailles. C'est un poisson fort vorace, & que son avidité fait prendre aisément. Comme il a beaucoup de force, il fait des mouvemens prodigieux pour s'échaper. Sa chair peut se manger fraîche; mais elle est beaucoup plus délicate après avoir été cinq ou six heures dans le sel. La tête fait d'excellent bouillon. En général la Vieille est un poisson nourrissant, & facile à digérer, lorsqu'il est cuit suffisamment; mais capable de nuire s'il n'a point assez bouilli. Il demande plus de sel que la morue de Terre-neuve; & comme il est plus gros, il faut plus de soin pour le faire sécher & le mettre en barril. Lorsqu'il est bien préparé il se conserve parfaitement, & l'on en pourroit faire un commerce avantageux. Les Hollandois en transportoient beaucoup, lorsqu'ils étoient maîtres du Fort d'Arguim (t).

Torpède.

De tous les Animaux qui nagent, il n'y en a point d'une espèce plus surprenante que la *Torpède*, nommée par les Anglois *Numb-Fish*, ou *Poisson qui a la vertu d'engourdir*. Kolben, qui lui donne le nom de *Crampe*, dit qu'on en prend souvent au Cap, avec d'autres poissons. Il est cartilagineux & presque rond, mais assez petit dans sa forme. Ses yeux sont fort petits [& l'iris

(o) *Angl.* les côtes passent pour un bon remède dans l'Hémorragie & la Dissenterie. R. d. E.

(p) Labat, Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 338.

(q) Le Maire, pag. 78.

(r) *Angl.* de la machoire supérieure duquel s'avance un os long de quatre pieds. R. d. E.

(s) Le Maire, pag. 76.

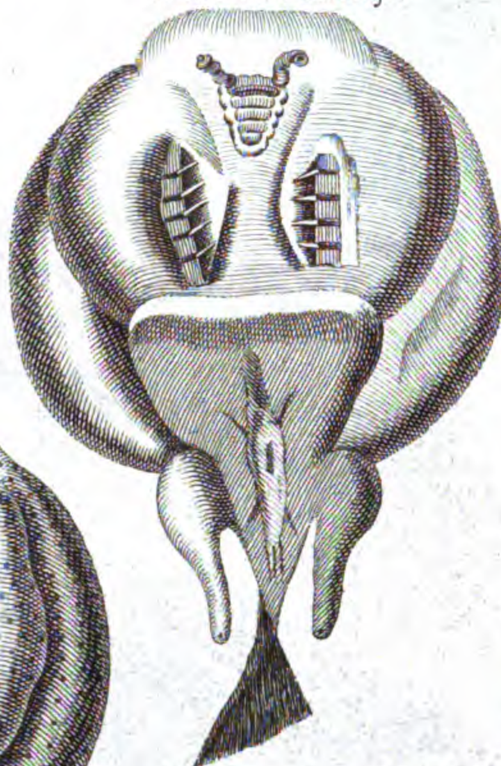
(t) Labat, *ubi sup.* pag. 60. & Barbot, 101.

La Torpille ou Torpede d'après Kempfer.
De TORPEDO, KRAMP-of TRILVISCH, volgens Kempfer.

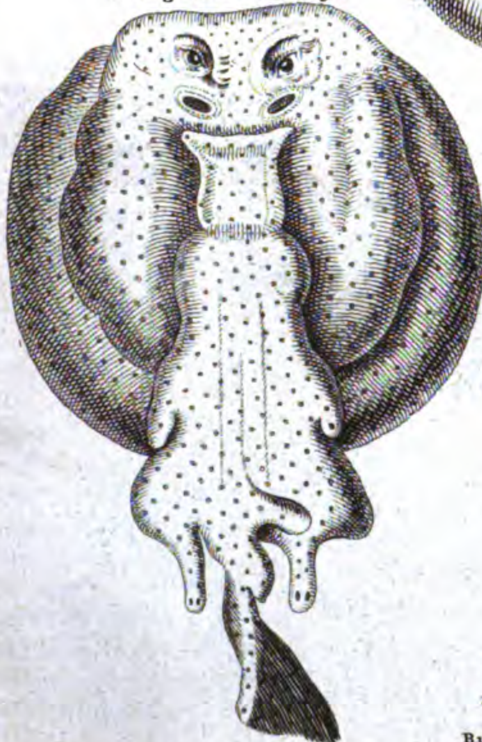
Abdomen et cavité de la Poitrine de la femelle ou lon voit le Cœur les Œufs et les Intestins.
De Onderbuik en Holte der Borst, van 't Wyfje, waarin men het Hart de Eijeren, en 't Gedarmte ziet.



Le ventre du male.
De Buik van 't Mannetje.



Le dos du male.
De Rug van 't Mannetje.





ventre de la Torpede d'après Kolben.
Buik van de TORPEDO, volgens Kolbe.

Torpede d'après Kolben
De TORPEDO, volgens Kolbe.



J.v. Schley direx.

POISSONS de la CÔTE OCCIDENTALE d'AFRIQUE.
VISCHEN van de WESTKUST van AFRIKA.

l'iris est un mélange de blanc & de noir]. Sa bouche l'est aussi. Elle est bien garnie de dents, & formée comme en demi-lune, jusqu'à la moitié du corps, dont la tête même n'est pas distinguée. Au-dessus de la gueule, on apperçoit deux petites ouvertures qui servent de narine (v). Le dos de l'Animal est couleur d'orange, & son ventre tout-à-fait blanc. Sa queuë est courte, mais charnue comme celle du Turbot. Sa peau fort unie & sans écailles. Lorsqu'il est ouvert, on apperçoit fort distinctement sa cervelle. [La vessie du fiel est grande &] son foie est blanc & très-tendre. Avec toutes ses parties, il ne pèse pas plus d'un quart de livre.

Histoire naturelle.

Expérience de Kolben.

Kolben vérifia souvent par sa propre expérience ce qu'on lit dans plusieurs Auteurs, qu'en touchant la Torpède avec le pied ou la main, ou seulement avec un bâton, le membre qui prend cette espèce de communication avec l'animal s'engourdit tellement qu'il devient immobile & qu'en même-tems on ressent quelque douleur dans toutes les autres parties du corps. En un mot, Kolben éprouva une espèce de convulsion; mais cet effet ne dura jamais plus d'une [demi-] heure. C'est l'affaire d'une ou deux minutes (x), & l'engourdissement diminue ensuite par degrés.

Les Pêcheurs du Cap évitent soigneusement de toucher à la Torpède, & leur crainte va si loin, que s'ils en apperçoivent une dans leur filet, ils aiment mieux le renverser & rendre toute leur prise à la Mer, que d'amener la Torpède au rivage (y).

Le Docteur *Kempfer* nous a donné une description si exacte de ce merveilleux Animal, qu'elle mérite de trouver place ici.

Description de la Torpède par Kempfer.

Le Poisson, dit-il, que les Romains ont nommé *Torpedo*, à cause de l'engourdissement qui se contracte en le touchant, porte, par la même raison, le nom de *Lerz Mahi* chez les Perses, & celui de *Riaad* chez les Arabes. Le Golfe Persique, [qui nourrit quantité de poissons à écailles], en produit beaucoup. Le corps de la Torpède est plat, & ressemble à celui de la Raye, sans autre exception que la queuë, qui (z) est plus circulaire. Les plus grandes n'ont pas plus de deux empans de diamétre. Au centre, qui est sans os, elles ont deux doigts d'épaisseur, & delà elles diminuent insensiblement jusqu'aux bords, qui sont cartilagineux & qui font l'office de nageoires. Leur peau est glissante, sans écailles, & pleine de taches. Celles du dos sont blanches & brunes, celles de la queuë plus foncées; mais le ventre est tout-à-fait blanc, comme à la plûpart des poissons plats, [qui se tiennent au fond de l'eau]. Des deux côtés, la surface est inégale, particuliérement sur le dos, dont le milieu s'enfle comme un petit bouclier. Cette élévation continue jusqu'à l'extrémité de la queuë, qui s'étend de la largeur de la main au-delà du corps. La tête de la Torpède est fort plate. Elle est contenue dans le cercle du corps. Les yeux sont petits, & sont placés dessus, à la distance d'un pouce [du bord où commence la tête, & autant éloignés] l'un de l'autre. Ils ont une double paupière [qui s'étend en avant] (a), dont la première est assez forte & se ferme,

(v) *Angl.* qui semblent être les narines. R. d. E.

(x) *Angl.* Une minute ou deux après l'attouchement, la douleur est à son plus haut période. R. d. E.

(y) Etat du Cap de Bonne-Espérance par Kolben, Vol. II. pag. 205.

(z) Voyez la Figure.

(a) Elles sont obliques dans la Figure.

HISTOIRE NATURELLE.

ferme rarement. L'intérieure est mince, transparente, & se ferme lorsque le poisson est dans l'eau. Au-dessous des yeux, il a deux conduits de respiration, de la même grandeur, qui se couvrent dans l'eau d'une petite pellicule; de sorte qu'on les prendroit pour (*b*) d'autres yeux. La gueule est au-dessous de la tête, dans l'endroit opposé aux yeux. Elle paroît très-petite lorsqu'elle est fermée, mais elle devient fort grande en s'ouvrant. Les lévres s'y rabbaissent, & sont entourées de petites pointes qui servent à retenir ce que l'animal y fait entrer. Dans la cavité des machoires on apperçoit une petite rangée de dents aigues. Des deux côtés de la gueule, est un petit creux rond [comme des narines,] séparé de la gueule même par un petit espace (*c*) de chair fort douce, & soutenu d'un os assez fort.

Continuation de Kempfer.

Au long du ventre, qui est doux, mince, & spongieux, il y a deux rangées de petits trous oblongs, cinq de chaque côté. Ils sont placés transversalement, & couverts chacun d'une forte peau, liée par deux nerfs, qui tiennent aux deux côtés de chaque trou [auxquels ils répondent pour la longueur, la situation & l'arrangement.] L'*anus* est aussi de figure oblongue, & percé éxactement à la naissance de la queuë. On ne sçauroit presser cette partie sans en faire sortir quelques *fæces*, entremêlées de vers de terre fort menus, mais longs comme la moitié de la main. La queuë est épaisse, & de figure conique. Elle se termine par une nageoire dont les pointes sont obliques, & présentent assez éxactement (*d*) la forme de la lettre X. Audessus, à peu de distance, sont deux autres nageoires, plus grandes vers le dos que du côté de la queuë, & terminées en rond. A l'endroit où commence la queuë, il se trouve encore de chaque côté une nageoire plate, & charnue, large de deux pouces. Dans les mâles, elles se terminent à un *pénis* cartilagineux, d'un pouce de long, creux, & percé à l'extrémité, de deux trous, d'où la moindre pression fait sortir une humeur [semblable au lait] grasse & visqueuse. En disséquant une Torpède, l'Auteur lui trouva la peau épaisse, la chair blanche, & mêlée de bleu, le péritoine ferme, les vertébres du dos cartilagineuses, & s'étendant vers la queuë. Il ne vit aucune de ces pointes latérales, qu'on nomme arrêtes, mais à la place il découvrit des tendons qui sortent des vertèbres. Le cerveau a cinq paires de nerfs, dont le premier se dirige vers les yeux; & le dernier vers le foie. Les autres prennent différentes directions, assez près de leur origine. Le cœur, qui est situé dans le plus petit creux de la poitrine, a précisément la forme d'une figue. L'abdomen est accompagné d'un large ventricule, fortifié de plusieurs fibres, & rempli d'excrémens noirs & puans. Il a plusieurs veines, dont l'une, qui est fort grosse, s'étend jusqu'au lobe droit du foie, & s'entortille autour de la vésicule du fiel. Le foie est une substance épaisse, d'un rouge pâle, & composé de deux lobes, dont l'un remplit toute la cavité du côté droit, & l'autre, qui est à gauche, mais plus petit, laisse voir une veine enflée de sang noir. On pourroit prendre ce second lobe pour la rate, s'il n'étoit joint au petit isthme qui est au-dessous de la poitrine, & s'il n'étoit de la même substance & de la même couleur. Les deux lobes sont pleins de glands, serrés l'un contre l'autre, & partent peut-être

(*b*) Borrichius s'y est trompé, & les a pris effectivement pour d'autres yeux.

(*c*) *Craticula.*

(*d*) *Extremitate decussatâ.*

peut-être (e) du pénis [qui, dans la dissection fournit une substance épaisse comme le beurre.] Après avoir vuidé les intestins & les ventricules, on découvre contre le dos un petit sac transparent, mais inégal & tortu, plein de petits conduits, auquel tient une substance char nue, qui ressemble beaucoup aux aîles de la Chauve-souris; C'est l'uterus ou l'ovaire. Dans la fémelle, l'Auteur trouva plusieurs œufs, posés sur le lobe gauche du foie. Ils n'étoient pas renfermés dans une écaille, mais dans une mince pellicule, couleur de soufre pâle. A l'égard du reste, ils ressembloient éxactement aux œufs de poule. Ils nageoient dans une liqueur mucilagineuse & transparente. Ils étoient renfermés dans une membrane commune, mince, transparente, attachée au foie [qui étoit comme l'Ovaire.] L'excès de la chaleur, qui ne permettoit pas de demeurer long-tems renfermé dans une chambre, força Kempfer d'interrompre ici ses observations (f).

Histoire naturelle

La Torpède du Golfe Persique paroît différente de celle de la Méditerranée, du moins si l'on juge de celle-ci par les descriptions d'Aristote, de Pline & de Galien. La qualité que celle du Golfe a d'engourdir, n'est point une vertu qui l'accompagne toûjours. Elle ne s'éxerce que dans certaines occasions, comme lorsqu'il ressent l'impression de quelque chose qui le blesse, ou qu'on arrête sa fuite au moment qu'il veut la prendre. Il se fait alors un mouvement convulsif dans ses boyaux. Les ouvertures de sa respiration se dilatent, & dans cet effort il répand ses pernicieuses influences. Ce poison n'agit pas sensiblement sous l'eau, soit parce que l'épaisseur des parties en arrête l'effet, soit parce que l'Animal étant dans son élément naturel ne développe point toutes ses forces. Hors même de l'eau, il peut quelquefois être manié assez long-tems, jusqu'à ce que l'impatience d'y retourner, ou quelque douleur qu'on lui cause en le pressant lui fait décharger son venin.

Remarques sur l'engourdissement que cause de Torpède.

Manière dont on l'explique.

Lorsqu'il est pris nouvellement, il agit plus souvent & d'une manière plus sensible; mais après avoir été quelques heures hors de l'eau, sa vertu languit & diminue par degrés. Kempfer croit avoir remarqué qu'elle est plus violente dans la fémelle que dans le mâle. On ne peut toucher la Torpède fémelle avec les mains, sans ressentir un horrible engourdissement dans les bras & jusqu'aux épaules. On ne sçauroit marcher dessus, même avec des souliers, sans éprouver la même insensibilité dans les jambes, aux genoux & jusqu'aux cuisses. Ceux qui la touchent du pied sont saisis d'une palpitation de cœur encore plus vive que ceux qui ne l'ont touchée qu'avec la main. Après en avoir fait une ou deux fois l'expérience, l'engourdissement recommence de même à la troisième. Les Pêcheurs ne conviennent pas, qu'à la pêche, il se communique à leurs mains par les cordes du filet. On ne le gagne pas non plus en blessant l'Animal de quelque instrument de fer. Pline assûre qu'on est à couvert aussi, en le touchant d'un bâton ou d'une baguette.

La Torpède fémelle a plus de vertu que le mâle.

Au reste cet engourdissement ne ressemble point à celui qui se fait quelquefois

(e) *Fortasse p. n. nascentibus.*

(f) *Kempferi Amœnitates exoticæ*, pag. 509. N'ayant pû me procurer cet Ouvrage, je m'attache éxactement à la traduction Angloise, quoique les trois notes précédentes fassent connoître que le Traducteur n'a pas été sans embarras. R. d. T.

HISTOIRE NATURELLE.

Continuation des mêmes remarques.

quefois sentir dans un membre, lorsqu'ayant été pressé long-tems, la circulation du sang & des esprits s'y trouve contrainte. C'est une vapeur subite, qui passant au travers des pores pénétre en un moment jusqu'aux sources de la vie, d'où elle continue de se répandre dans tout le corps, & d'agir sur l'ame par une véritable douleur. Les nerfs se contractent tellement, qu'on s'imagine que tous les os, sur-tout ceux de la partie affectée, sont sortis de leurs jointures. Cet effet est accompagné d'un tremblement de cœur, & d'une convulsion générale, pendant laquelle on ne se trouve plus aucune marque de sentiment. Enfin l'impression est si violente, [& si prompte que, semblable au tonnerre, elle vous frappe d'étonnement; &] que toute la force de l'autorité & des promesses, n'engageroit point un Matelot à reprendre le poisson dans sa main, lorsqu'il en a ressenti l'effet. Cependant Kempfer rend témoignage qu'en faisant ces observations, il vit un Afriquain qui prenoit la Torpède sans aucune marque de frayeur, & qui la toucha (*g*) quelque tems avec la même tranquillité. L'Auteur ayant marqué de la curiosité pour un si rare secret, apprit que le moyen de prévenir l'engourdissement étoit de retenir soigneusement son haleine. Il en fit aussi-tôt l'expérience. Elle lui réussit; & tous ses amis à qui il ne manqua point de la communiquer la tentèrent avec le même succès. Mais lorsqu'ils recommençoient à laisser sortir leur haleine, l'engourdissement recommençoit aussi à se faire sentir. [Son opinion est qu'en retenant son haleine, les écoulemens qui sortent du corps humain résistent à ceux qui transpirent de celui du poisson, qui alors ne peuvent pas pénétrer l'homme.]

LA Torpède est un poisson tendre, qu'on tue fort aisément. Il ne paroît pas même qu'il soit facile à conserver hors de son élément; car le Docteur Kempfer en ayant fait mettre un le matin dans un tonneau d'eau de Mer, le trouva mort dans le cours de l'après-midi. Non-seulement on peut le toucher sans crainte après sa mort, mais quelques Voyageurs assûrent qu'il peut être mangé. Cependant, disent-ils (*h*), on est accoutumé à le rejetter dans la Mer, lorsqu'on l'apperçoit dans les filets, parce qu'on redoute sa pernicieuse vertu. Les Pêcheurs croyent qu'il l'a reçue de la nature, pour sa défense contre les autres poissons. Aristote l'a cru comme eux. Pline le prouve & Kempfer en a trouvé la confirmation dans les loches qu'il a quelquefois distinguées parmi (*i*) d'autres petits poissons, en ouvrant le ventre d'une Torpède. Cependant il ne s'est point apperçu, qu'étant dans la même cuve avec d'autres poissons, elle leur fit sentir sa qualité; peut-être, dit-il, parce qu'ayant perdu sa liberté elle néglige ses ennemis. Cet animal n'étant d'aucun usage, il obtenoit facilement des Négres toutes les Torpèdes qui tomboient dans leurs filets, pour faire ses observations.

Témoignage de Ludolphe, de Sennart & de plusieurs autres.

LUDOLPHE (*k*) rapporte que les Ethiopiens guérissent la fiévre en appliquant la Torpède aux malades. Ces Torpèdes d'Ethiopie se prennent dans les Rivières & dans les Lacs. *Sennart* & d'autres Ecrivains auroient pû s'épargner la

(*g*) Ce fait est raconté par Ovington, dans son Voyage de Surate, pag. 49, sur l'autorité du Docteur Kempfer, qu'il avoit vû aux Indes. [On l'avoit déja cité dans la Relation de Moore. Mais un Phénomene si curieux demandoit du détail.]

(*h*) Jobson, pag. 23.

(*i*) *Ibid.* Jobson ajoûte que la Torpède se jette en Mer sur un autre poisson, l'engourdit, & qu'elle en fait sa proie.

(*k*) Hist. Ethiop. Liv. I. Chap. II.

la peine de chercher des remèdes pour l'engourdissement causé par ces Animaux, puisqu'il se dissipe si promptement, sans qu'il en reste aucune trace. La figure d'une Torpède [femelle] Italienne, donnée par Mathiole, ne diffère de celle de Kempfer que par la disposition de ses taches & par la forme de sa queuë. Dans la Torpède de Perse, la queuë est oblique & levée. Dans l'autre elle est ronde & plate (*l*).

HISTOIRE NATURELLE.

L'EXACTITUDE de cette description n'a point empêché que les Voyageurs ne se partageassent sur la forme & les qualités de la Torpède. Atkins (*m*) s'accorde avec Kempfer sur la forme. Elle est, dit-il, fort plate; mais il attribue la vertu d'engourdir, [pendant un petit nombre d'heures], à la froideur extrême de ce poisson. [Mais, si cela étoit, le froid, cause de l'engourdissement, passeroit toûjours de l'Animal à ceux qui le touchent, sans que la volonté de la Torpède y entrât pour rien; ce qui est contraire aux expériences de Kempfer]. Suivant *Windus*, qui vit plusieurs Torpèdes dans la fange, près de *Tetuan*, elle est à-peu-près de la grandeur de la Plie, mais plus épaisse, & fort ronde; de sorte (*n*) qu'on distingue à peine la tête du corps. On voit que, du moins pour la figure, ces deux Auteurs ne s'éloignent pas de Kempfer. Mais Jobson & Moore rendent ici un témoignage bien différent. Le premier assûre que la Torpède ressemble à la Brême (*o*), mais qu'elle est beaucoup plus épaisse; l'autre, qu'elle ressemble au Goujon, mais (*p*) qu'elle est beaucoup plus grosse. Ce qu'on peut conclure de cette différence d'opinions, c'est que la vertu d'engourdir est propre à (*q*) plusieurs poissons. Moore & Jobson conviennent que lorsqu'ils ont touché une Torpède avec un bâton, ils n'ont pas ressenti l'effet qu'on lui attribue, [& Atkins va jusqu'à dire qu'on la rouleroit tout le jour de cette manière, sans en ressentir la moindre incommodité.] Windus assûre qu'en la touchant avec la canne qu'il portoit à la main, il sentit un engourdissement qui dura une minute ou deux après qu'il eut quitté sa canne. Sur ce dernier point, Kolben s'accorde avec Windus. Ainsi la qualité de la Torpède peut être plus ou moins forte, & différer d'un Pays à l'autre; [à moins qu'on n'aime mieux attribuer ces deux effets à la différente nature des bâtons, dont l'un étoit peut-être une canne de roseau, & l'autre un morceau de bois plus compact.] Moore dit qu'aucun Anglois de sa compagnie ne put tenir la main sur ce poisson pendant la vingtième partie d'une minute. Il fit lui-même plusieurs expériences du bout du doigt; & dans un instant, son bras devint insensible jusqu'à l'épaule; mais en retirant la main, il se trouva bien-tôt rétabli. Il éprouva le même effet après la mort du poisson, & même en portant le doigt à sa peau, qui avoit été fraîchement écorchée (*r*); mais lorsque le poisson fut sec, il ne lui resta plus rien de sa vertu.

Leurs oppositions conciliées.

LA Rivière du Sénégal produit quantité d'Ecrevisses & de Carpes plus grosses & de meilleur goût que celles de France. Les Anguilles n'y sont pas plus rares. On en prend une multitude surprenante dans la saison du débordement. Elles sont grasses, & d'une grosseur extraordinaire. Les Négres les font

Ecrevisses & Carpes du Sénégal.

Anguilles & Mulets.

(*l*) *Amœnitates exoticæ*, pag. 513.
(*m*) Atkins, *ubi sup.* pag. 47.
(*n*) Voyage de Windus à Maroc, pag. 21.
(*o*) Jobson, pag. 25.
(*p*) Moore, pap. 176.
(*q*) En effet la Torpède de Kolben diffère de celle de Kempfer par la forme & la position de quelques parties.
(*r*) Moore, *ubi sup.*

HISTOIRE NATURELLE.

font sécher au Soleil, & les fument sans sel. On trouve aussi des Mulets dans la Rivière & sur les Côtes; mais ils sont couverts de grandes écailles noires; ce qui les rend fort différens de ceux d'Amérique, qui sont sans écailles. Le museau du Mulet d'Afrique est court, & son corps oblong. Il est ordinairement fort gras, & très-léger à la nage. Il se prend à l'hameçon, ou dans des paniers d'ozier. On prétend que la pierre [pointue] qui se trouve dans sa tête, [étant prise en poudre] est un spécifique pour la pierre & la gravelle. Les œufs du Mulet pourroient être employés, comme ceux de l'Esturgeon, à faire du *Caviard*.

Barbeau.

Le Barbeau est couvert de grandes & douces écailles. Il est un peu plus gros que celui d'Europe. On en trouve dans la Mer & dans les rivières; mais ceux du Sénégal pèsent ordinairement entre huit & dix livres. C'est un poisson de proie, qui se laisse prendre néanmoins fort aisément, & qui fait une fort bonne nourriture (s).

Tortues. Leur description & leurs propriétés.

La Tortue verte, ou de Mer, est commune pendant toute l'année aux Isles & dans la Baye d'Arguim. Elle n'est pas si grosse que celle des Isles de l'Amérique; mais elle n'est pas moins bonne. La chair en est blanche, lardée d'une graisse verte, qui est ferme & de bon goût; & qui a l'avantage sur celle de tous les autres animaux, qu'elle peut être mangée seule, [n'ayant rien de désagréable ni de rassasiant]. Elle est si délicate qu'elle ne peut supporter le sel. Mais fraîche, elle est fort nourrissante, & si facile à digérer, que l'excès même n'en incommode jamais. De quelque manière qu'on la prépare elle est toûjours agréable. La meilleure partie est le ventre, en prenant aussi l'écaille qui le couvre, & l'épaisseur de deux doigts de la chair qu'elle contient. On met le tout au four, assaisonné avec du jus de limon, du sel, du piment, du poivre commun & des cloux de girofle. Cuit avec un feu lent, c'est un mêts que tout le monde trouve exquis (t).

La Tortue fait ses œufs sur le sable du rivage. Elle remarque soigneusement le lieu; & dix-sept jours après, elle retourne pour les couver (v). Elle a quatre pattes, ou plûtôt quatre nageoires, au-dessous du ventre, qui lui tiennent lieu de jambes; mais courtes, avec une seule jointure qui touche au corps. Ces pattes, ou ces nageoires, étant un peu dentelées à l'extrémité, forment une espèce de grifes, qui sont liées par une forte membrane, & fort-bien armées d'ongles pointus. Quoiqu'elles ayent beaucoup de force, elles n'en ont point assez pour supporter le corps de l'animal, de sorte que son ventre touche toûjours à terre. Cependant la Tortue marche assez vîte (x) lorsqu'elle est poursuivie, & porte fort-bien deux hommes sur son dos.

Etrange multiplication de la Tortue.

Il se trouve des Tortues qui pondent jusqu'à deux cens cinquante œufs. Ils sont de la grosseur d'une balle de paume & parfaitement ronds. L'écaille n'est pas plus dure que du parchemin humide, & n'est jamais si pleine qu'il n'y reste un petit vuide. Le jaune durcit au feu, & se mange fort-bien, mais le blanc ne perd jamais sa liquidité. Lorsque la Tortue a fait sa ponte & couvert ses œufs, elle laisse au Soleil à les faire éclore, & les petits ne sont pas plûtôt sortis de l'écaille qu'ils courent à la Mer. Les Mores les prennent, soit

(s) Labat Afrique Occidentale, Vol. II. pag. 335.

(t) *Ibid.* pag. 63.

(v) *Angl.* pour pondre. R. d. E.

(x) Labat, *ibid.*

Histoire naturelle.

foit avec des filets, foit en les tournant fur le dos lorfqu'ils peuvent les furprendre fur le fable, car une Tortue dans cette fituation ne fçauroit fe retourner. Son huile fondue fe garde fort bien, & n'eft guères inférieure à l'huile d'olive & au beurre, fur-tout lorfqu'elle eft nouvelle (y).

Son huile.

A Rufifco, & dans un grand Lac entre ce Port & le Fort Saint-Louïs fur le Sénégal, on prend une groffe quantité de poiffon qui reffemble au Pilchard & que les Négres font fécher. Ils ont trois ou quatre fortes (z) de Moines. Leurs Soles, leurs Turbots, leurs Maquereaux, leurs Rayes font femblables à celles de l'Europe; mais les Ecreviffes, les Brêmes & les Homars font différentes (a) des nôtres. La Rivière de Byurt, au Sud du Sénégal; & d'autres (b) parties de la Côte produifent beaucoup d'huîtres de la grande efpèce (c). Toute la Côte eft bien fournie de Barbeaux, de Marfouins, d'Epées ou d'Empereurs, &c. (d).

Crabes d'une efpèce finguliére.

Sur la Pointe de Barbarie, à l'embouchure du Sénégal, on trouve un grand nombre de petites Crabes, que les François appellent *Tourlouroux*. On les croit d'une nature dangereufe. C'eft une fort petite efpèce de Crabes de terre, qui reffemblent pour la forme à nos Ecreviffes de Mer. Le diamétre des plus grandes eft de trois pouces. Leur écaille eft dure, quoique fort mince, & naturellement rouge, c'eft-à-dire, que le fommet du dos eft d'un brun rougeâtre, qui s'éclaircit par degrés vers les côtés & le ventre, jufqu'à devenir d'un rouge fort luifant. Leurs yeux font noirs & durs comme de la corne, fe lévent ou fe baiffent à leur gré. Elles ont de chaque côté quatre jambes, compofées chacune de quatre pattes, qui leur fervent à marcher fort vîte. Elles ont d'ailleurs deux pattes de devant, placées près de leur gueule, & plus groffes que les autres. Leurs pinces reffemblent à celles de la Crabe de Mer. Elles fe tiennent très-ferme à tout ce qu'elles faififfent; ce qui n'empêche pas qu'un de leurs avantages ne foit de pouvoir fe défaire de leurs jambes auffi facilement que fi elles ne tenoient au corps qu'avec de la glue: de forte que fi vous en faififfez une, vous êtes furpris qu'elle vous refte dans la main, & que l'animal ne laiffe pas de courir fort vîte avec le refte; & dans la faifon fuivante, lorfqu'il change de cuiraffe, il lui revient une autre jambe. Mais ce qui eft fort étrange dans cette efpèce de Crabes, c'eft qu'elles dévorent celles qui font eftropiées ainfi par quelque accident. Elles marchent en troupes nombreufes, & toûjours en droite ligne, jufqu'à ce qu'elles foient arrêtées par une maifon, par un mur, ou par quelque obftacle qu'elles ne puiffent furmonter, & qui les oblige de prendre une autre route (e).

Propriété de ces Crabes.

(y) Labat, *ibid*.
(z) Barbot dit qu'une de ces efpèces eft couverte de taches bleuës.
(a) Labat, Vol. IV. pag. 155.
(b) On a vû ci-deffus que dans plufieurs Cantons les huîtres croiffent, ou du moins s'attachent fur les branches des arbres qui bordent le rivage. [A Yamyamakunda, les Négres prennent une efpèce de petit poiffon, comme la Sardine, qu'ils font fécher pour leur ufage.] Voyez Moore, pag. 55. & 139.
(c) Cependant Barbot dit qu'il n'y a pas d'huîtres dans cette Contrée, mais qu'il s'en trouve beaucoup à Jamblos, & d'auffi grandes que la main, pag. 30. NB. Jamblos n'eft pas le nom d'un lieu; mais celui d'un poiffon qui fe trouve en abondance dans ce Pays. R. d. E.
(d) Labat, *ubi fup*. Vol. II. pag. 146.
(e) *Ibid*.



 CHAPITRE

CHAPITRE XXI.

Animaux amphibies.

LE Maire assûre qu'il se trouve peu d'Amphibies sur les Côtes Occidentales d'Afrique (*a*), & qu'on n'y voit de Crocodiles, de Chevaux-Marins, de Vaches de Mer & de Tortues, qu'à l'embouchure du Sénégal & de la Gambra. Le Crocodile, qui est regardé comme la plus grande espèce de Lézard, est, suivant (*b*) *Smith*, d'un brun foncé. Labat dit que sa tête est plate & pointue, avec de petits (*c*) yeux ronds, sans aucune vivacité; ce qui a donné lieu vrai-semblablement à l'opinion de ceux (*d*) qui le font pleurer. Il a le gozier large, & ouvert d'une oreille à l'autre (*e*), avec deux, trois, ou quatre rangées de dents, de forme & de grandeur différentes, mais toutes pointues ou tranchantes. Ses jambes sont courtes, & ses pieds armés de griffes crochues, longues & pointues. Ceux de devant en ont quatre; & ceux de derrière cinq (*f*). C'est avec ce terrible présent de la nature [qu'il saisit] & qu'il déchire sa proie. Il est couvert d'une peau dure, épaisse, chargée d'écailles, & garnie de tous côtés d'un grand nombre de pointes, comme autant de clous, qui ne sont pas disposés néanmoins si régulièrement, que les Peintres & les Graveurs nous les représentent. Plusieurs parties de son corps, telles que la tête, le dos & la queuë, dans laquelle consiste sa principale force, sont d'une dureté impénétrable à la balle (*g*).

Description du Crocodile.

BOSMAN dit que les écailles, dont la peau est couverte, sont quarrées, & résistent à la balle du mousquet; que les Négres s'en font des bonnets aussi durs que l'os & que l'écaille même de Tortue (*h*), jusqu'à ne pouvoir être fendus (*i*) d'un coup de hache. Smith prétend que les écailles sont assez grandes pour en faire des bonnets, ou plûtôt des casques, dont les Négres se servent d'autant plus volontiers qu'ils les croyent à l'épreuve de la balle. C'est donc inutilement qu'on attaqueroit le Crocodile (*k*) avec cette arme. Cependant il est facile à blesser sous le ventre & sous une partie du gozier. Aussi n'expose-t-il guères ces endroits foibles au danger (*l*).

BARBOT observe que sa plus grande force consiste dans sa queuë, & qu'elle est aussi longue que le reste de son corps; qu'elle est capable de renverser un Canot; que hors de l'eau néanmoins il est moins dangereux que dedans. Il ajoûte

(*a*) Le Maire, pag. 77.
(*b*) Smith, Voyage en Guinée, pag. 46.
(*c*) Navarette dans sa description de la Chine (pag. 317.) assûre sur sa propre observation que le Crocodile a quatre yeux, deux en haut & deux au-dessous.
(*d*) Jannequin assûre qu'il a entendu crier le Crocodile, ou pleurer comme un enfant, [pour attirer les Négres au rivage] pag. 126.
(*e*) Le Maire dit que les Crocodiles de la Gambra avalent un Chevreau entier, pag. 77.
(*f*) *Angl.* Ceux de devant en ont cinq & ceux de derrière quatre. R. d. E.
(*g*) Labat, Vol. II. pag. 347. Voyez la Figure.
(*h*) *Angl.* les écailles du Crocodile sont fort semblables à celle de la Tortue de terre. R. d. E.
(*i*) Bosman, pag. 247.
(*k*) Smith, *ubi sup.*
(*l*) Bosman, *ubi sup.*

ajoûte que le Crocodile ne peut remuer que la machoire d'en-haut; mais Labat (*m*) accuse de fausseté cette dernière remarque.

Histoire naturelle.

Navarette cite le témoignage de Colins pour établir que le Crocodile ne se vuide d'aucun excrément, & qu'il n'a pas d'ouverture pour cet usage (*n*).

Quoique le Crocodile soit une lourde masse, il marche fort vîte dans un terrain uni, où il n'est pas obligé de tourner; car ce mouvement lui est fort difficile. Il a l'épine du dos fort roide, & composée de plusieurs vertèbres si serrées l'une contre l'autre, qu'elle en est immobile. Aussi se laisse-t-il entraîner par le fil de l'eau comme une pièce de bois, en cherchant, des yeux, les hommes & les animaux qui peuvent venir à sa rencontre. Labat dit qu'il attaque quelquefois des Canots, & qu'il est souvent trahi par sa propre avidité, qui lui fait saisir l'hameçon, & qui le rend la proie de ceux dont il cherche à faire la sienne (*o*).

Artifice du Crocodile.

Suivant le Maire, lorsque le Crocodile est pressé par la faim, il se cache dans quelque Rivière fréquentée (*p*); & s'il voit un Veau s'approcher pour boire, un Négre qui se baigne, ou quelqu'un dans un Canot, il l'assomme de sa queuë & le dévore aussi-tôt. Mais il n'est pas capable de nuire beaucoup (*q*) hors de l'eau. S'il trouve quelque proie sur le rivage, il se hâte de la cacher dans l'eau; & lorsqu'il se sent affamé il retourne à terre pour la manger.

Barbot dit que sa nourriture ordinaire est le poisson, & qu'il le cherche sans cesse au fond des Rivières. Le Maire en distingue de plusieurs sortes; les uns qui ne se nourrissent que de poisson; d'autres qui n'épargnent pas les hommes. Il prétend qu'il y en a de venimeux, d'autres qui sont sans venin, & d'autres qui vivent de (*r*) fourmis. Barbot confirme la même chose (*s*).

Navarette observe qu'on a trouvé dans le ventre du Crocodile des écailles (*t*), des os, des cailloux; & qu'il avale, dit-on, des pierres pour lui servir de lest (*v*).

Il s'en trouve d'une grandeur prodigieuse.

Le Crocodile est plus gros dans quelques Régions que dans d'autres Pays. En Guinée, Arthus & Bosman ne lui donnent pas plus de vingt pieds de longueur. Barbot rapporte qu'il s'en est trouvé dans le Sénégal & la Gambra (*x*) qui n'avoient pas moins de trente pieds. Smith attribue (*y*) la même taille à ceux de Sierra-Léona. Jobson juge par les traces qu'il a mesurées sur le sable de la Gambra, qu'il s'y en trouve de trente-trois pieds (*z*).

Il est moins vorace dans quelques Pays.

La plûpart des Voyageurs assûrent que le Crocodile est un monstre d'une voracité dangereuse, & que dans l'eau sur-tout, il attaque indifféremment les hommes & les bêtes. Cependant Bosman le représente comme un animal

(*m*) Barbot, pag. 73. & 210. Labat, *ubi sup.* pag. 344.
(*n*) Navarette, *ubi sup.*
(*o*) Labat, *ubi sup.* pag. 345.
(*p*) Le Maire, pag. 78.
(*q*) Barbot, pag. 210.
(*r*) Le Maire, pag. 77.
(*s*) Barbot, pag. 30.
(*t*) *Angl.* des Cranes. R. d. E.
(*v*) Navarette, *ubi sup.*
(*x*) Barbot, pag. 57.
(*y*) Smith, *ubi sup.*
(*z*) Jobson, pag. 16.

HISTOIRE NATURELLE.

mal innocent ; & jamais dans ses Voyages, il n'apprit que personne en eut été dévoré (*a*).

JOBSON observe que les Négres de la Gambra redoutent beaucoup ce monstrueux animal ; que la crainte qu'ils en ont les empèche de passer la Rivière à gué, de s'y baigner ; & que s'ils (*b*) la font traverser à leurs bestiaux, c'est avec de grandes précautions. D'un autre côté, Bosman assûre, qu'en Guinée, dans les grandes chaleurs, on voit une multitude de Crocodiles qui se chauffent au Soleil sur le bord des Rivières, & qu'à la vûe du moindre passant, ils (*c*) se retirent sous l'eau avec beaucoup de précipitation & de violence.

Avanture de Smith.

DE quelque manière que ces contradictions (*d*) doivent être expliquées, les Relations du plus grand nombre des Voyageurs fournissent des exemples de la voracité du Crocodile. Smith étant un jour à se promener autour de l'Isle de Bense, avec le Capitaine Connel, qui se faisoit suivre d'un gros Dogue Anglois, apperçut un Crocodile de prodigieuse grosseur, couché sur le rivage, où il paroissoit comme une pièce de bois que la marée avoit laissée dans ce lieu. Le Dogue marchoit quelques pas devant son Maître. Lorsqu'il fut vis-à-vis de la tête, le monstre fit un saut, & s'en saisit. L'effroi des deux Anglois fut si grand, qu'ils prirent la fuite ; & Smith paroît persuadé que s'ils n'eussent été devancés par le chien, l'un ou l'autre auroit eu le même sort (*e*).

CET animal est terrible jusqu'après sa mort. On rapporte qu'un Négre employé par les François pour en écorcher un, le démuzela lorsqu'il fut à la tête, dans la vûe de conserver sa peau plus entière. Le Crocodile, [quoique réellement mort,] [ouvrant la bouche,] emporta un doigt au Négre (*f*).

Manière dont les Négres attaquent le Crocodile.

MALGRÉ la férocité de ce monstre, les Négres se hazardent quelquefois à l'attaquer, lorsqu'ils peuvent le surprendre sur quelque Basse, où l'eau n'ait pas beaucoup de profondeur. Ils s'envelopent le bras gauche d'un morceau de cuir de Bœuf ; (*g*) & prenant leur zagaye de la droite, ils se jettent sur le monstre, & le percent de plusieurs coups au gozier & dans les yeux, & lui ouvrent enfin la gueule, qu'ils l'empêchent de fermer en la traversant de leurs zagayes. Comme il n'a point de langue, l'eau qui entre aussi-tôt, n'est pas long-tems à le suffoquer (*h*). Un Négre du Fort Louïs faisoit son exercice ordinaire d'attaquer tous les Crocodiles qu'il pouvoit surprendre. Il avoit ordinairement le bonheur de les tuer & de les amener au rivage. Mais souvent il sortoit du combat couvert de blessures. Un jour, sans l'assistance qu'il reçut d'un Canot, il n'auroit pû éviter d'être dévoré (*i*). Atkins fait le récit d'un engagement, dont il fut témoin à Sierra-Leona, entre un Matelot

(*a*) Bosman, *ubi sup.*
(*b*) Jobson, pag. 17.
(*c*) Bosman, pag. 247.
(*d*) On peut supposer qu'ils sont moins voraces, & même plus timides, dans un Pays que dans un autre. R. d. T.
(*e*) Smith, Voyage en Guinée, pag. 47.
(*f*) Labat, Vol. III. pag. 152.
(*g*) *Angl.* & prennent leur zagaye de la droite. De la première ils lui tiennent la gueule ouverte ; & comme il n'a point de langue, l'eau entre bien-tôt dans son gosier, & ne tarde pas à le suffoquer. Et pour le dépêcher plus-tôt, ils lui coupent la gorge avec leur zagaye & lui arrachent les yeux. R. d. E.
(*h*) Labat Vol. II. pag. 347.
(*i*) *Ibid.* Vol. V. pag. 239.

telot Anglois & un Crocodile. Le secours des Négres délivra l'Anglois du danger; mais il en sortit misérablement déchiré (*k*).

HISTOIRE NATURELLE.

Crocodiles privés & familiers.

CEPENDANT on nomme quelques Pays où les Crocodiles paroissent moins intraitables. Près d'un Village nommé le *Bot*, vers l'embouchure de la Rivière de St. Domingo, ils sont si doux & si familiers qu'ils (*l*) badinent avec les enfans & reçoivent d'eux leur nourriture.

BRUE en vit prendre un par ses Négres, près de *Tuabo* sur le Sénégal. ☩ Quoiqu'il n'eût pas moins de vingt-cinq pieds de long, [il ne se défendit point avec la férocité qu'on devoit attendre d'une taille si monstrueuse.] Dans une autre occasion, quelques Pêcheurs firent présent à Brue de deux jeunes Crocodiles qu'ils avoient surpris dans leur sommeil, & qui se laissérent porter sans résistance. Leur longueur étoit de cinq pieds. Mais les Matelots Anglois n'ayant pas voulu s'en charger jusqu'au Fort-Louïs (*m*), Brue les fit tuer, pour conserver leur peau. Barbot se trouvant au Fort d'Akra dans la Guinée, reçut du Général Danois un jeune Crocodile de sept pieds de long, & le fit mettre dans (*n*) une grande cuve pour le transporter en Europe. Mais la crainte d'en recevoir trop d'incommodité, lui fit prendre ensuite le parti de le tuer. Les Négres & quelques-uns de ses Matelots en mangérent la chair. Elle avoit le goût du Veau, mais avec une odeur de musc extrémement forte.

Origine du Crocodile.

LE Crocodile vient d'un œuf, qui n'est pas plus gros qu'un œuf d'Oye. La femelle fait sa ponte dans le sable, où elle laisse éclore ses petits à la chaleur du Soleil (*o*), & lorsqu'ils sont sortis de l'écaille, ils gagnent l'eau ou les bois (*p*).

Son odeur de musc.

TOUS les Voyageurs rendent témoignage que cet animal jette une forte odeur de musc, & qu'il la communique aux eaux qu'il fréquente. Navarette assûre qu'on lui trouve entre les deux pattes de devant, contre le ventre, deux petites bourses de musc pur. Colins prétend que c'est sous les ouyes (*q*). Les Négres n'en aiment pas moins sa chair; & Moore raconte qu'un de leurs mêts les plus délicats est un œuf de Crocodile, qui contient un jaune de la longueur du doigt (*r*). Barbot parle d'une sorte de Crocodiles, nommés *Ligans*, de la forme des premiers, mais rarement plus longs que de quatre pieds. Ils ont le corps tacheté de blanc (*s*), l'œil fort rond & la peau tendre. Ils ne font la guerre qu'aux Poules & aux Poulets. Les Habitans préférent leur chair à celle de la meilleure Volaille. Le même Auteur en nomme une troisième sorte, qui vit sans cesse sur terre & que les Négres appellent *Langadis* (*t*).

Alligator. Si c'est le même animal que le Crocodile.

BARBOT & plusieurs autres Ecrivains confondent le Crocodile avec l'*Alligator*, quoique les figures qu'on en a données, & le témoignage de divers Voyageurs, y fassent remarquer des différences. Smith dit que l'Alligator est un animal commun à Sierra-Léona; qu'il est à-peu-près de la forme du Crocodile, mais beaucoup plus petit; que les plus grands n'ont pas plus de huit pieds;

(*k*) Voyez ci dessus, Chap. XVIII.
(*l*) Labat, *ubi sup.* pag. 238.
(*m*) *Ibid.* Vol. III. pag. 152.
(*n*) Barbot, pag. 210.
(*o*) Arthus, *ubi sup.* pag. 79. & Labat, Vol. II. pag. 347.
(*p*) Bosman. pag. 247.
(*q*) Navarette, *ubi sup.* pag. 317.
(*r*) Moore, pag 108.
(*s*) *Angl.* de blanc. R. d. E.
(*t*) Barbot, *ubi sup.*

HISTOIRE NATURELLE.

pieds; & que n'étant pas capables par conséquent de nuire beaucoup, toute leur voracité se tourne sur le poisson (v).

Chevaux-Marins.

L'AFRIQUE produit un autre animal amphibie, que les Grecs nommoient *Hyppopotamos*, & qui est aujourd'hui connu sous le nom de *Cheval-Marin*. Il s'en trouve beaucoup dans les Rivières de Gambra & de St. Domingo. Le Nil, & toutes les Côtes, depuis le Cap-Blanco jusqu'à la Mer Rouge, n'en sont pas moins remplis. [Il est particulier à l'Afrique, ne s'en trouvant aucun ni en Asie ni en Amérique.] Cet animal vit également dans l'eau & sur la terre. Dans sa pleine grosseur, il est (x) plus gros d'un tiers que le Bœuf, auquel il ressemble d'ailleurs dans quelques parties, comme dans d'autres il est semblable au Cheval. Sa queuë est celle du Cochon, à l'exception qu'elle est sans poil à l'extrémité. Il se trouve des Chevaux-Marins qui pèsent douze & quinze cens livres. Ils ont le corps charnu, bien ramassé, couvert d'un poil épais, court & brun, qui tourne en grisâtre ou couleur de cendre dans la vieillesse de l'animal. Cette peau paroît toûjours unie & luisante lorsqu'il est dans l'eau.

Leur description.

IL a la tête fort grosse, mais courte à proportion du corps, & plate au sommet; le gozier large, les lévres rondes & épaisses, le nez gros & relevé, avec des narines (y) larges & ouvertes. Outre les dents machelières, qui sont grosses, & creuses vers le milieu, il a quatre défenses comme celles du Sanglier, deux de chaque côté, c'est-à-dire une à chaque machoire; longues de sept ou huit pouces, & d'environ cinq pouces de circonférence à la racine. Celles d'en-bas sont plus courbées que celles de la machoire supérieure. Elles sont composées d'une substance plus dure & plus blanche que l'yvoire; l'animal en fait sortir des étincelles, lorsqu'étant en furie il les frappe l'une contre l'autre; & les Négres s'en servent comme d'un cailloux pour allumer du feu (z).

Beauté de leurs dents.

Usage qu'on en fait.

LES Opérateurs recherchent beaucoup ces grandes dents, pour en composer d'artificielles; parce qu'avec plus de dureté que l'Yvoire, leur couleur ne se ternit jamais. On prétend que si l'on en fait de petites plaques pour les porter au cou (a), elles sont un spécifique merveilleux contre la sciatique, le rhumatisme & la crampe (b).

LES oreilles du Cheval-Marin sont petites en comparaison de sa tête. Elles sont pointues. Il les dresse comme le Cheval, lorsqu'il [hennit ou qu'il] entend quelque bruit. Son hennissement est le même aussi que celui du Cheval, mais si fort & si aigu qu'il se fait entendre de fort loin. Il a la vûe perçante, les yeux grands, à fleur de tête, & bien taillés. Ils paroissent rouges & enflamés lorsqu'il est en colère. Alors ses regards sont terribles; &, quoiqu'il ne soit pas naturellement porté à nuire, s'il est attaqué, blessé, ou qu'étant poursuivi de près il ne puisse se sauver dans l'eau, il se tourne furieusement contre ceux qui l'attaquent. Cependant comme il n'a point de cornes, ni d'autres armes que ses pieds & les dents, sa fureur est peu dangereuse; ou du moins il n'est pas difficile de l'éviter en s'écartant. Son cou, qui est fort court, se dépouille

Les Chevaux-Marins ne sont pas dangereux.

(v) Smith, *ubi sup.* pag. 48.

(x) Il a la figure d'un Cheval de service; [les Cuisses rondes] & la tête comme celle d'un Taureau. Voyez Jobson, pag. 20.

(y) Elles lui servent à souffler de l'eau comme la Baleine. [Voyez le journal de Stibbs dans les Voyages de Moore, pag. 226. & 587.]

(z) Afrique Occidentale, Vol. V. pag. 261.

(a) *Angl.* portées sur le dos. R. d. E.

(b) *Ibid.* pag. 278.

pouille de son poil à mesure qu'il avance en âge. Il a beaucoup de force dans cette partie & dans les reins. Un célébre Voyageur raconte qu'une vague ayant jetté & laissé à sec, sur le dos d'un Cheval-Marin, une Barque Hollandoise, chargée de quatorze tonneaux de vin (*c*), sans compter les gens de l'Equipage, cet animal attendit patiemment le retour des flots qui vinrent le délivrer de son fardeau, & ne fit pas connoître par le moindre mouvement qu'il en fût fatigué (*d*).

Histoire naturelle.

Il a les jambes grosses & charnues, le pied d'une grandeur médiocre, le sabot comme celui du Bœuf; mais ses paturons n'étant point assez forts pour soûtenir le poids de son corps, la nature a pris soin de suppléer à ce défaut, en plaçant au-dessus deux petites cornes sur lesquelles il se soûtient dans sa marche; de sorte qu'il laisse sur (*e*) la terre les vestiges de quatre pointes. Plusieurs Ecrivains en ont pris droit de le représenter armé de grifes, comme le Crocodile. Il marche assez vîte, sur-tout dans un terrain uni; mais il avance beaucoup moins qu'un Cheval ordinaire, ou même qu'un Négre un peu léger à la course, comme les Négres le sont presque tous. Aussi ne manquent-ils jamais de hardiesse pour l'attaquer, sur-tout lorsqu'ils peuvent le surprendre à quelque distance de la Rivière, & couper son passage; car il cherche toûjours à s'échaper plûtôt qu'à se défendre. S'il regagne le bord de la Rivière, il plonge aussi-tôt jusqu'au fond. Ensuite reparoissant sur l'eau, il secoue les oreilles, il promène ses yeux sur ceux qui l'ont insulté, il (*f*) hennit, & se replonge. Il est plus robuste & plus dangereux sur la terre que dans l'eau; mais il nage plus légèrement qu'il ne marche. Les lieux qu'il fréquente sont les Côtes & sur-tout les rivières (*g*), parce qu'il aime beaucoup l'eau fraîche, & qu'il se plaît à monter sur les rives, pour se reposer dans les prairies & dans les champs (*h*) cultivés. Mais on le voit rarement en haute Mer.

Erreur des Ecrivains qui lui ont donné des grifes.

La peau du Cheval-Marin est si dure, particulièrement sur le dos, au cou, & sur l'extérieur des cuisses & des fesses, que les flèches, la zagaye, & les balles mêmes n'y font aucune impression. Les Négres & les Portugais s'en servent ☞[quand ils l'ont fait sécher,] pour faire des boucliers. Mais entre les cuisses & sous le ventre, elle est beaucoup plus douce, & c'est vers ces parties que les Chasseurs tâchent de le blesser. On ne le tue point aisément. Les Européens cherchent à lui casser les jambes, avec des balles ramées; & lorsqu'il est une fois tombé, la difficulté n'est pas grande à l'achever. Mais quoique les Négres ayent la hardiesse d'attaquer le Requin & le Crocodile à coups de zagayes & de couteaux, ils en ont moins contre le Cheval-Marin, s'ils ne trouvent l'occasion de le surprendre avec beaucoup d'avantage. Lorsqu'il est insulté dans l'eau, soit qu'il dorme au fond de la Rivière, ou qu'il se lève pour hennir, ou qu'il nage sur la surface, il se jette furieusement sur ses ennemis, & quelquefois il emporte, avec les dents, des planches de la meilleure Barque. Mais ce qui est encore plus dangereux, c'est que la prenant par le bas, il la fait

Peau du Cheval-Marin.

Cet animal est dangereux sur les Rivières.

(*c*) *Angl.* d'eau. R. d. T.

(*d*) Les Auteurs du Recueil ne disent pas d'où ce trait est tiré. R. d. T.

(*e*) Jobson dit que son sabot est divisé en cinq grifes, *ubi sup.* pag. 20.

(*f*) Labat dit hardîment qu'on entend ses hennissemens d'une lieuë. Vol. V. pag. 149.

(*g*) Barbot dit qu'ils aiment les lieux marécageux, pag. 73.

(*h*) Afrique Occidentale, Vol. V. pag. 264.

HISTOIRE NATURELLE.

fait quelquefois couler à fond. On en trouve quantité d'éxemples dans les Voyageurs (*i*).

Exemples.

En 1731, un Facteur de la Compagnie d'Angleterrre, nommé *Galand*, & le Contre-Maître d'un Vaisseau Anglois furent malheureusement (*k*) noyés dans la Gambra, par un accident de cette nature. Sur la Rivière du Sénégal, un de ces animaux ayant été blessé d'un coup de balle, & ne pouvant gagner le côté de la Barque d'où le coup étoit parti, la frappa d'un coup de pied si furieux, qu'il brisa une planche d'un pouce & demi d'épaisseur, & fit une voie d'eau qui faillit de faire périr la Barque (*l*). Celle de Jobson, fut frappée trois fois par des Chevaux-Marins, dans ses différentes navigations sur la Gambra. Un de ces animaux la perça d'un coup de dent, jusqu'à faire une voie d'eau fort dangereuse. On ne put l'éloigner (*m*) pendant la nuit que par la lumière d'une chandelle, qu'on mit sur un morceau de bois, & qu'on abandonna au cours de l'eau (*n*). Le même Auteur trouva les Chevaux-Marins encore plus féroces, lorsqu'ayant des petits, ils les portent sur le dos en nageant. Il observe que le Cheval-Marin s'accorde fort-bien avec le Crocodile, & qu'on les voit nager tranquillement l'un à côté de l'autre (*o*).

Il est plus souvent sur terre que dans l'eau.

Cet animal est plus souvent sur la terre que dans l'eau. On prétend que ne pouvant demeurer plus de trois quarts d'heure au fond de la Rivière, il remonte pour humer l'air, après quoi il replonge, & demeure tranquille pendant le même tems. Il lui arrive souvent d'aller dormir entre les roseaux, dans les marais voisins de la Rivière. Ses ronflemens le trahissent. Les Chasseurs le surprennent & le tuent facilement dans cette situation; mais ils ne peuvent s'approcher trop doucement, car il a l'oreille si tendre qu'il s'éveille au moindre bruit; & lorsqu'il est allarmé, son premier mouvement le conduit à la Rivière Il seroit inutile d'employer des filets pour le prendre; d'un coup de dent, il briseroit toutes les cordes. Lorsque les Pêcheurs le voyent approcher de leurs filets, ils lui jettent quelque poisson dont il se saisit; & la satisfaction (*p*) qu'il ressent de cette petite proie, le fait tourner d'un autre côté.

Sa nourriture.

Outre le poisson, qui est sa principale nourriture, il paît l'herbe, il aime passionnément le ris, le maïs, & les légumes qu'il trouve dans les Plantations des Négres. Comme il a l'estomac vigoureux, & qu'il mange beaucoup, il cause en peu de tems beaucoup de ravage. Les Négres sont souvent obligés d'allumer des feux (*q*) pendant la nuit, pour éloigner les Eléphans & les Chevaux-Marins de leurs champs.

La chair même des bêtes ne déplaît point au Cheval-Marin, lorsqu'il en trouve à dévorer; mais, lent & massif comme il est, on ne doit pas craindre

(*i*) *Ibid.* pag. 269 & 274.

(*k*) Voyez ci-dessus. Chap. XII.

(*l*) Labat, *ubi sup.* dit qu'il renverse souvent les Barques, mais sans nuire aux hommes.

(*m*) *Angl.* On l'éloigne. R. d. E.

(*n*) On allume aussi une lanterne à l'arrière.

(*o*) Jobson, pag. 22.

(*p*) Labat, Afrique Occidentale, Vol. V. pag. 270.

(*q*) Jannequin s'est persuadé mal-à-propos que ces animaux aiment le feu, & courent après la lumière plûtôt qu'ils ne la fuyent. Delà vient l'erreur où il est tombé sur la manière de les tuer. Voyez ci-dessus sa Relation au Tome III.

dre qu'il prenne beaucoup d'animaux à la course. Les Négres sont persuadés qu'il dévore les femmes & les enfans, lorsqu'il les trouve endormis sur le bord des Rivières. Ils prétendent aussi qu'il a beaucoup plus d'aversion pour les Blancs que pour les Négres.

HISTOIRE NATURELLE.

Combien il porte de petits.

LA fémelle se délivre de ses petits à terre, les nourrit de son lait, & marche derrière eux pour les défendre. Elle en porte quatre à la fois; de sorte qu'en ne lui supposant qu'une portée tous les ans, ces animaux qui sont en si grand nombre, doivent multiplier à l'infini. Aussi s'en voit-il, dans quelques Rivières, des troupeaux de trois ou quatre cens. Ils ne sont pas si nombreux dans celle du Sénégal (r).

LES Peuples d'Angola, de Congo, & des Côtes Orientales d'Afrique, regardent le Cheval-Marin comme une espèce de Divinité; mais ils ne font pas scrupule de le manger. Les Portugais établis sur toutes les Rivières de la Côte ne sont pas moins passionnés que les Négres pour la chair de cet animal. Elle est grasse, & de fort bonne qualité; mais les Européens lui trouvent le goût rance & l'odeur désagréable. Ils l'estiment moins bouillie, que rôtie ou étuvée. Une poitrine de Veau-Marin rôtie ne le céde guéres à celle du Veau (s). La chair des jeunes est excellente.

Qualité de sa chair.

QUOIQUE cet animal appartienne plus à la Terre qu'à la Mer, les Portugais le traitent de poisson. Un Auteur Protestant les accuse de se faire volontairement illusion, pour acquérir le droit d'en manger les jours de jeûne & dans le tems du Carême.

Remède que la nature lui apprend contre l'Apopléxie.

LA graisse ordinaire du Cheval-Marin, & l'abondance extraordinaire de son sang, le rendent fort sujet à l'Apopléxie. Mais la nature lui en apprend le reméde. Il se saigne lui-même, en se frotant contre un angle de quelque Roc; & lorsqu'il s'est (t) tiré assez de sang, il se couche dans la fange pour fermer sa blessure.

On le nomme Malley.

MOORE dit que les Chevaux-Marins sont en abondance dans toutes les parties de la Gambra. Les Mandingos leur donnent le nom de *Malleys*. Ils nagent la tête haute, en soufflant de l'eau par les narines, & poussant des hennissemens terribles. Au-dessus de Barrakonda, ils sont en si grand nombre, que leur bruit continuel fait perdre le sommeil. Le Capitaine *Stibbs* avoue qu'il ne put jamais avoir la satisfaction d'en voir un de près. Mais il croit s'être assûré qu'ils vivent d'herbe, par la vûe de leurs excrémens. A l'égard de leurs descriptions, il recommande celle de Pomet, comme la meilleure (v).

Si le Cheval-Marin est différent du Cheval de Rivière.

QUELQUES Naturalistes ont mis de la différence entre le Cheval-Marin & le Cheval de Rivière; d'autres ne trouvent pas cette distinction assez bien fondée pour s'arrêter à leur opinion. Le Maire [l'approuve si peu, que l'inégalité même de la grosseur, dans ceux de la Rivière du Sénégal, ne lui paroît point une assez forte raison pour le faire balancer. Il] dit que les Chevaux-Marins qui se trouvent dans cette Rivière, sont de la grosseur d'un Ane & de la forme du Cheval; que leur peau est dure & sans poil; qu'ils vivent également

(r) Labat, *ubi sup.* pag. 272. 275. & 278.
(s) *Angl.* une tétine de Cheval-Marin rôtie est aussi bonne que du Veau. R. d. E.
(t) *Ibid.* Vol. V. pag. 273. & 276.
(v) Voyez sa Relation dans les Voyages de Moore, pag. 256 & 276.

HISTOIRE NATURELLE.

lement sur terre & dans l'eau, mais qu'ils ne quittent l'eau que pour aller chercher leur pâture. Il ajoûte qu'ils causent beaucoup de désordre dans les champs de ris & de millet, & qu'ils ruinent dix fois plus de grain qu'ils n'en mangent; qu'ils renversent quelquefois les Canots, mais qu'ils ne font jamais de mal aux hommes (x); enfin qu'ils ont deux grandes dents, dont on fait le même usage que de l'yvoire.

Témoignage de Schouten.

SCHOUTEN assûre que cet animal ressemble plûtôt à l'Ours qu'au Cheval; qu'il n'a tiré le nom qu'on lui donne que de son hennissement, qu'il n'a [selon quelques-uns,] du Cheval que les oreilles, & que suivant d'autres Observateurs, il ressemble au Bœuf par le corps, à l'exception seulement des cornes. Il a six dents, dit-il, qui lui servent d'armes, & que les Médecins employent à plusieurs usages. Quelques-unes ont jusqu'à seize pouces de long, & ne pèsent pas moins de treize livres. Elles sont si dures, que l'acier en fait sortir des étincelles comme du caillou. On en conserve une, dans l'Hôpital de Goa, à laquelle on attribue des (y) effets merveilleux, comme d'arrêter tout-d'un-coup le sang dans les hémorragies.

Vertu d'une dent de Cheval-Marin.

D'AUTRES Ecrivains ont confondu mal-à-propos le Cheval-Marin avec la *Manatée* ou la Vache de Mer (z). On éxaminera dans un autre lieu, si Le Maire, & ceux qui pensent comme lui, ne se sont pas trompés de même en le confondant avec le Cheval de Rivière.

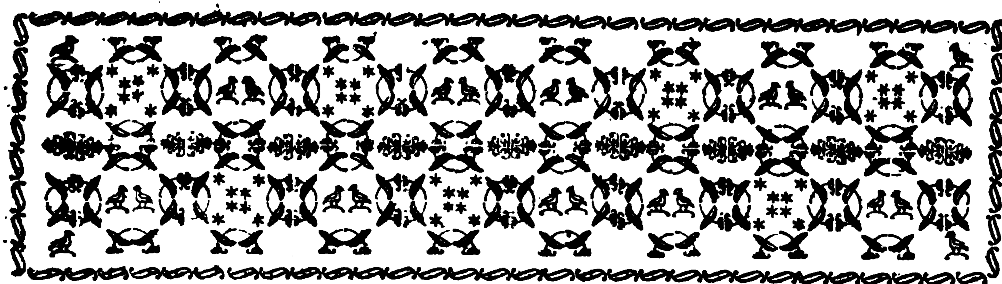
(x) Le Maire, pag. 78.

(y) Barbot (pag. 73) dit qu'elle est souveraine pour les hemorroïdes.

(z) Schouten, Voyage aux Indes Orientales; dans la Collection des Hollandois, Tom. VI. Part. II. pag. 440.



HISTOIRE

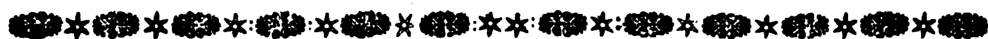


HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe. SIÉCLE

QUATRIÈME PARTIE.

LIVRE HUITIÈME.



VOYAGES EN GUINÉE, A PENIN, ET SUR TOUTE LA CÔTE, DEPUIS SIERRA-LEONA JUSQU'AU CAP DE LOPE-CONSALVO.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage (a) de Villault, Sieur de Bellefond, aux Côtes de Guinée.



ON a vû, dans le premier Tome de ce Recueil, les premières Navigations [des Anglois] aux Côtes de Guinée ; [& dans la Préface générale, les raisons qui ont déterminé l'Auteur Anglois à donner cette préférence aux Ecrivains de sa Nation. Mais la nature même de ces premiers Voyages les rend assez indépendans de l'ordre. La plûpart sont si superficiels, qu'à l'exception de quelques remarques INTRODUCTION.

(a) Le Titre est, Relation des Côtes d'Afrique, qu'on appelle Guinée, avec la Description des Pays, des Mœurs, des Usages, des Productions, &c. & quelques observations historiques, par le sieur Villault, Ecuyer Sieur de Bellefond, 1666 & 1667 : imprimée à Londres

INTRODUCTION.

remarques sur la Navigation, sur le Commerce & sur les Côtes, on n'y trouve rien de plus intéressant que le dessein & les préparatifs de l'entreprise. Aussi l'Auteur ne les a-t-il conservés que par un sentiment de respect pour leur origine, sans les faire même servir au plan de ses Réductions. Les Voyages suivans portent un autre caractère. Ils regardent les mêmes Pays, dans un tems où l'avidité de s'enrichir commençoit à s'accorder avec le goût du sçavoir & le desir de l'instruction] (b). Villault, Atkins, Snelgrave, Smith, Loyer, Des Marchais, & plusieurs autres Voyageurs qui vont se présenter successivement, paroissent avoir été plus jaloux de la qualité d'Observateurs que de celle de Marchands. On commencera, suivant la méthode de ce Recueil, par les Journaux de leurs Voyages, pour réduire ensuite toutes leurs observations dans un corps, avec celles d'Arthus, de Bosman, & de quelques autres, qui ont écrit fort au long sur la Guinée, mais plûtôt en Géographes & en Historiens qu'en Voyageurs.

Différence entre les Relations suivantes & celles du premier Volume.

Qualités de la Relation de Villault.

La Relation de Villault, à laquelle on donne ici le premier rang, est Françoise dans son origine, (c) & doit avoir été bien reçûe du Public, puisque dans le cours d'une seule année, on en vit paroître deux éditions à Londres. Elles sont sans Préface, sans Table des Matières & sans Figures. On y trouve plusieurs Remarques utiles; mais qui paroissent copiées de celles d'Arthus, sans aucun aveu de cet emprunt. L'Ouvrage est divisé en articles, sous les titres suivans. Départ d'Amsterdam. Description du Cap-Verd. Royaume de Sierra-Léona. Cap de Monte. Cap Mesurado. Rio de Junco. Petit Dieppe. Rio Sestos. Malaguetta, ou Côte de Grain. Côte d'Yvoire. Côte d'Or, & Avantures. Description de cette Côte, Habitans, Manières & Habits. Caractère & Habits des Femmes. Mariages, & éducation des Enfans. Maisons, Alimens & Liqueurs. Marchez, Commerce, Poids & Mesures. Religion. *Fetisses*, Sacrifices, Prêtres, Superstitions & Enterremens. Maladies & Remèdes. Danses & Fêtes, Exercices, Métiers, Marchandises & Pêche. Rois du Pays, leur autorité, leurs Officiers d'Etat, leurs Femmes & Enfans. Succession, Revenus, Morts, Sépulture & Election. Noblesse du Pays, Armes, & manière de faire la Paix & la Guerre. Juges & administration de la Justice. Bêtes, Oiseaux & Poissons. Fruits, Herbes & Grains. Or du Pays; d'où il y vient, Ouvrages qu'on en fait. Retour de l'Auteur. Description de l'Isle Saint-Thomas.

L'Auteur exhorte les François à reprendre le commerce de Guinée.

Au commencement du premier article, Villault exhorte les François à renouveller leur Commerce dans la Guinée, & leur reproche d'avoir laissé prendre trop d'ascendant sur leur courage à certains préjugés qui leur font croire ce climat pernicieux. Il a, dit-il, observé avec beaucoup de regret, que les Anglois, les Hollandois & les Danois, par leur adresse à décrier l'air du

dres chez Jean Starkey en 1670. L'Ouvrage fut réimprimé la même année, mais sans additions. NB. Il y a apparence que c'est la Traduction Angloise, qui a été imprimée à Londres; & non pas l'Original François, comme semble l'insinuer cette note. R. d. E.

(b) *Angl.* Nous rapporterons ici celles qui ont été faites en dernier lieu, parmi lesquelles nous placerons les Voyages du Missionnaire Loyer, du Chevalier Des Marchais & de quelques autres étrangers, aussi-bien que ceux d'Atkins, de Snelgrave & de Smith, qui sont les plus modernes que les Anglois ayent publiés. R. d. E.

(c) *Angl.* La Traduction Angloise, en général très mauvaise, est un *in douze* de 280. pages; sans Préface. R. d. E.

du Pays, ont presque persuadé aux François d'abandonner une Côte qui a sept cens lieuës d'étendue, depuis le Cap-Verd jusqu'au Cap Lope-Consalvo, & leur ont fait perdre le goût d'un Commerce, dont ils tirent eux-mêmes des profits considérables. Il en prend occasion de demander, quel François peut être assez insensible, pour voir sans douleur au long de cette Côte, un grand nombre de Bayes que les Habitans nomment encore *Bayes de France*, [& diverses Villes,] telles que [*le Petit Paris*,] *le Petit Dieppe* & plusieurs autres, entièrement abandonnées par les Négocians de France?

INTRODUCTION.

Raisons qu'il en apporte.

Il confésse que sous le régne de Henri IV. les guerres civiles ayant empêché les François de renforcer leurs garnisons dans cette Contrée, ils y perdirent des Etablissemens, dont ils étoient en possession depuis le tems de Louïs XI. Les Portugais leur enlevèrent toutes leurs possessions sur la Côte d'Or; & pour assûrer leurs Conquêtes, ils bâtirent un Château sous le nom de Saint-George del Mina. Mais entre plusieurs preuves qui ne peuvent laisser aucun doute des anciens droits de la France, Villault parle d'une belle Eglise qui subsiste encore avec les armes & les monumens de la Nation; sans compter, dit-il, qu'aujourd'hui même, la principale batterie du côté de la Mer, porte encore, entre les Habitans, le nom de Batterie de France. Il est certain d'ailleurs que les François étoient autrefois maîtres d'Akra, de Cormentin, du Cap-Corse, & de Takoray. C'est dans la dernière de ces Places que les Suédois élevèrent un Fort sur les ruines de celui des François; mais les guerres de la Suéde l'ont empêchée de s'y soûtenir. D'un autre côté les Hollandois ont empiété aussi sur l'Etablissement de la France à Commendo, qui n'est qu'à deux lieuës de Mina. L'Auteur dans son Voyage y vit encore deux François, qui habitoient une belle maison, & qui étoient si estimés dans le Pays, que les Hollandois ne purent obtenir d'être reçus à Commendo qu'après leur mort. Il reste aux Habitans un fond d'amitié pour les François. Leurs Tambours battent encore une marche de France.

L'Air du Pays, suivant Villault, n'est dangereux que pendant trois mois de l'année. Il l'est ensuite si peu, qu'avec le moindre soin on y peut vivre en aussi bonne santé qu'en France, & peut-être avec moins de maladies; car l'Europe en a plusieurs qui ne sont pas connues en Guinée. Villault conclut que la mauvaise réputation du climat n'est qu'une invention des Hollandois, pour éloigner les Vaisseaux de France d'une Côte, dont ils voudroient se réserver tout le Commerce, après en avoir reconnu les avantages. Il n'est pas vraisemblable, dit-il, qu'une Nation aussi intéressée que les Hollandois, eut voulu s'engager dans une guerre contre les Anglois, à l'occasion du Fort de Cormantin dont ils s'étoient emparés, si elle ne tiroit, du Commerce de cette Côte, des profits considérables. Elle pousse si loin la jalousie, qu'elle n'auroit pas même admis les Anglois & les Danois à la participation de ses avantages, si elle n'y avoit été forcée par les Habitans. Villault ajoûte que la conduite de Valkenborgh, Général Hollandois de Mina, dans un tems où la Hollande étoit en paix avec la France, marque assez que les François ne doivent rien attendre de généreux ni d'humain de cette Nation, lorsqu'elle est poussée par le motif de l'intérêt.

Il répond aux objections.

Le soin même que les autres Nations apportent à fermer aux François les Ports de la Guinée, paroît une preuve incontestable aux yeux de Villault, qu'ils sont regrettés dans le Pays, & qu'ils ont plus de conformité avec le caractère

Confirmation de ses idées.

INTRODUCTION.

caractère & l'humeur des Habitans. S'ils y reparoissoient, dit-il, ils seroient bien-tôt en possession de tous les avantages du Commerce. Quelle vaste quantité d'Yvoire & de Poudre d'Or n'en apporteroient-ils pas tous les ans; sans compter l'utilité qu'ils tireroient du Commerce des Esclaves pour leurs Colonies d'Amérique? Il conclut que rien ne devroit être capable de les arrêter; d'autant plus qu'après avoir une fois passé les Canaries, les vents ne cessent plus d'être favorables, & que l'ancrage est si bon sur toute la Côte, qu'un ancre de neuf ou dix pouces, suffit pour la sûreté d'un Bâtiment de quatre cens tonneaux.

§. I.

Départ de l'Auteur, & son Journal jusqu'au Cap de Monte.

VILLAULT. 1666.

Emploi de l'Auteur dans son Voyage.

LA Compagnie Françoise des Indes Occidentales ayant fait équiper en Hollande, pour son propre service, un Bâtiment de quatre cens tonneaux, nommé l'Europe, *Villault* s'y procura l'office de Contrôleur. Il partit de Paris le jour de saint Mathieu 1666. Etant arrivé à Amsterdam le 13 de Septembre, il y passa deux mois, tandis qu'on achevoit de freter le Vaisseau. Enfin l'onze de Novembre il se rendit au Téxel avec le Capitaine, qui se nommoit *Williamburg*, avec *Matthews*, Sécretaire du Vaisseau, & deux Marchands nommés *Vantesk* & *Vanderberg*. Le jour suivant, ils montèrent à bord; & le 13, ils mirent à la voile. Mais en passant devant le Fort du Téxel, qu'ils saluèrent de trois coups de canon, ils prirent le parti d'arborer Pavillon d'Ostende, parce qu'ils craignoient d'être arrêtés en vertu d'un nouveau Réglement des Etats Généraux, qui défendoit aux Vaisseaux de Hollande de servir les Etrangers sur cette Côte. Ils passèrent le Canal de la Manche à la faveur d'un brouillard qui les déroba aux Anglois. La guerre qu'ils avoient alors avec la Hollande faisoit appréhender leur rencontre. On eut le vent favorable jusqu'à la hauteur de quelques Isles, qui sont à vingt lieuës de la Rivière de Lisbonne. Mais, par une erreur du Pilote, on manqua l'Isle de Madère, où l'on s'étoit proposé de relâcher, & l'on tomba sur la Côte de Barbarie, au Golfe de Santa-Cruz, près du Cap Guer [qui est une terre élevée.] Ensuite prenant entre les Canaries & le Cap Bojador, on passa le Tropique du Cancer le 10 de Décembre. Le 12, après avoir passé le Cap Blanco, on s'approcha de la Côte, au dix-huitième degré de latitude du Nord. On la suivit jusqu'au seizième, au long d'une Côte basse & sabloneuse. Le 14, au Soleil levant, on fut arrêté par un calme à l'embouchure du Sénégal [au quinzième degré.] Le 15, on découvrit les *Mammelles* du Cap-Verd; & le jour d'après, on doubla le Cap, dans le dessein de relâcher à (*a*) *Rufisco*, Ville de la Côte, à six lieuës du Cap (*b*).

Route du Vaisseau jusqu'au Cap-Verd.

LE Cap-Verd tire son nom de sa verdure, qui le rend un des plus agréables

(*a*) L'auteur nomme cette Ville de son véritable nom, qui est *Rio-Fresco*. Mais comme la corruption en a fait Rufisco, & que nous l'avons toûjours suivie, nous nous y conformons encore. R. d. T.

(*b*) L'Auteur parle ici du Batême de Mer, que nous avons déja représenté plusieurs fois. R. d. T.

NB. par la même raison, nous croyons être dispensés de suppléer à cette Omission. R. d. E.

VILLAULT. 1666.

bles lieux du monde. Du côté du Nord il est montagneux, mais revêtu d'arbres toûjours verds. Sa pointe Orientale [qui s'avance d'un mille] est un Roc escarpé & pointu vers la Mer, qui en arrose doucement le pied, parce qu'elle a perdu toute sa force contre plusieurs Rochers dont il est environné, & qui ne se font point appercevoir. Ces deux pointes, s'avançant comme deux montagnes, forment entr'elles une terrasse verte, dont la perspective est admirable. Elle n'est pas moins belle du côté du Sud. La terre y est basse; mais les arbres y sont plantés si régulièrement, qu'ils paroissent avoir été rangés au cordeau.

Cap-Verd & ses agrémens.

On s'avança, trois lieuës plus loin, jusqu'à l'Isle de Gorée, qui étoit alors entre les mains des Hollandois. Ils avoient un Fort sur la montagne, à la pointe de l'Ouest. Aussi-tôt qu'on eut salué la Colonie de Hollande, on vit paroître une Barque, que le Gouverneur envoyoit pour reconnoître le Vaisseau. L'Officier parloit fort-bien la Langue Françoise. Il vanta son Isle, comme le plus beau lieu de l'Univers & le plus favorable au Commerce. Il représenta le Cap-Verd comme un Pays amusant par la quantité de gibier dont il est rempli; Perdrix, Liévres, Daims, & divers animaux inconnus en Europe, dont la chair est excellente. Après avoir dîné à bord, (c) il retourna dans l'Isle; mais ce ne fut pas sans avoir averti le Capitaine d'éviter la Gambra, où les Anglois avoient un petit Fort, armé de huit canons.

Isle de Gorée, alors possédée par les Hollandois.

On gagna Rufisco (d), & l'on y jetta l'ancre dans la Baye de France, dont le fond est d'un gravier ferme, & n'a pas plus de six brasses en basse marée. Le Sécretaire du Vaisseau fut envoyé au Gouverneur ou à l'Alkaïde de la Place, avec un présent d'eau-de-vie & de quelques couteaux, pour obtenir des rafraîchissemens & la liberté du Commerce. Cet Officier [Négre] reçut civilement le Député, & lui fit servir une colation de fruits & de vin du Pays, avec promesse d'envoyer le lendemain des provisions fraîches au Vaisseau, & de faire avertir les Marchands du Canton, particulièrement les Portugais; mais à condition que le Vaisseau ne s'arrêtât pas moins de quinze jours.

L'Auteur arrive à Rufisco.

Tandis que le Sécretaire étoit au rivage, il vint à bord quantité de Canots, avec du poisson, que les Négres paroissoient charmés d'échanger pour des couteaux & de l'eau-de-vie. L'Alkaïde même eut la politesse d'en envoyer un, mais équipé d'une manière qui surprit l'Auteur. Les Matelots, dit-il, étoient d'une noirceur surprenante; leur air étoit celui d'une troupe de Mandians, & leur habit une simple petite toile qui leur cachoit le devant du corps & qui laissoit tout le reste nud. Ils demandèrent d'où étoit le Vaisseau, & s'il venoit dans le dessein de s'arrêter, ou seulement pour renouveller ses provisions. On leur répondit qu'on ne desiroit actuellement que des provisions, mais qu'on se proposoit de revenir bien-tôt pour s'arrêter. Bon, bon, reprirent les Négres en Langue Françoise; les François valent mieux que toutes les Nations du Monde (e).

Explications de l'Alkaïde & des Négres.

On

(c) *Angl.* il retourna au Fort, souhaitant que les François allassent à Gambra; où les Anglois avoient un petit Fort de huit Canons, & dont le Gouvernement valoit deux mille livres sterlings par an. R. d. E.

(d) On a donné ci-dessus la Description de cette Ville, tirée de Villault.

(e) Voyage de Villault, pag. 17. & *suiv.*

VILLAULT. 1666.

L'Alkaïde se rend à bord.

ON fit soigneusement la garde pendant toute la nuit, dans la crainte de quelque surprise [de la part de ceux de Gorée.] Le 18 au matin, l'Alkaïde, qui se nommoit *Abdensech*, vint à bord dans son Canot, accompagné des principales personnes de la Ville. C'étoit un homme d'environ quarante ans, de belle taille, & [fort] entendu dans le Commerce. Son habillement étoit une robe blanche de coton, fermée aux poignets & au cou. Elle lui tomboit jusqu'aux genoux, & les manches en étoient fort larges. Il avoit des hautes-chausses rouges, & pour bonnet, une espèce de capuchon. Les gens de sa suite étoient envelopés dans des mantes de coton rayé de bleu & de blanc. On les auroit pris pour une troupe d'Egyptiens. L'Alkaïde fit avec les Officiers du Vaisseau une convention qui fut signée. Il leur dit que le Roi du Pays se nommoit le Damel Biram, que le nom de son Royaume étoit Kayor; qu'il faisoit sa résidence à trois journées de chemin dans l'intérieur des terres, & qu'il aimoit les François. L'Alkaïde parloit en perfection l'Anglois, le François & le Hollandois [& tout le peuple parloit Portugais.]

Les Officiers du Vaisseau sont trompés par un Bâtiment d'Amsterdam.

QUOIQUE les Négres soient naturellement menteurs, & qu'il y ait peu de confiance à prendre à leurs promesses, l'Alkaïde fit donner avis de l'arrivée du Vaisseau à tous les Marchands du Pays. Mais si l'on trouva de la bonne-foi dans les Négres, on fut trompé par un Bâtiment d'Amsterdam, qui persuada aux François de ne pas se fier à l'Alkaïde, tandis qu'il fit son profit de leur crédulité. Ils se contentèrent d'acheter quelques Poules, quelques Chevreaux, &c. (*f*) & la défiance que les Hollandois leur avoient inspirée, leur fit rappeller tous leurs gens à bord par un coup de canon. Dès la nuit suivante, ils remirent à la voile pour Sierra-Léona, où ils arrivèrent le 26 de Décembre, sans avoir relâché dans aucun autre lieu. Le lendemain, avec le secours de la marée, ils entrèrent dans la Baye de France, qui est la quatrième après le Cap Ledo, du côté méridional de la Rivière. Ils y jettèrent l'ancre sur six brasses, à une portée de mousquet de la Fontaine, dont ils trouvèrent l'eau excellente. [ils tuèrent une chèvre dans ce lieu.] On prit encore le parti de se couvrir sous le Pavillon d'Ostende, pour éviter toutes sortes de différends avec un Vaisseau Anglois qui arrivoit dans une des Isles, & dont le Capitaine y étoit établi dans une fort belle maison, défendue par quatre pièces de canon, sous la protection du Roi du Pays, [dont il étoit chéri.]

Ils députent au Roi de Burré.

LE 27 Décembre, on dépêcha deux Officiers du Bâtiment au Roi de Burré, avec les présens ordinaires, pour obtenir de ce Prince, qui faisoit sa résidence à dix lieuës dans la Rivière, la liberté du Commerce, & celle de prendre de l'eau & du bois. En même-tems la Chaloupe fut envoyée au rivage pour commencer d'avance à se procurer ces deux nécessités. L'Auteur descendit, avec l'Ecrivain du Vaisseau & un Domestique.

Attaque des Négres, sous la conduite du Capitaine Thomas.

PENDANT son absence, il vint à bord cinq ou six Canots, dans l'un desquels étoit un Capitaine [Anglois] nommé *John Thomas*, Commandant d'une des petites Isles qui sont dans la Rivière. Il apportoit de l'Yvoire à vendre.

Le

(*f*) *Angl.* Mais ils demeuroient si long-tems à terre, qu'on tira un coup de canon pour faire revenir les gens à bord de peur qu'il ne leur arrivât quelques malheurs de la part des Hollandois. R. d. E.

Le Capitaine du Vaisseau, qui étoit alors le seul Officier à bord, lui fit un accueil civil, mais refusa d'acheter son Yvoire, par la seule raison qu'il le trouva trop cher. Thomas en fut si offensé, qu'étant parti brusquement il retourna au rivage, accompagné de quinze ou seize Négres. [Il débarqua vers les cinq heures sur les bords du ruisseau ou de la fontaine, dont on a déjà parlé.] Villault & l'Ecrivain revenoient dans leur Chaloupe, qu'ils avoient fait charger de lest, [avançant autant que la Marée pouvoit le permettre.] Les Travailleurs étoient restés à couper du bois. Thomas qui observa le retour de la Chaloupe, prit la résolution d'attaquer les Travailleurs. Le Capitaine du Vaisseau se défiant de son dessein avoit fait tirer un coup de canon (*g*) pour avertir ses gens. Mais Villault s'imagina toute autre chose. Il crut que ce signal pouvoit marquer quelque révolte à bord, & se hâta d'y retourner. Heureusement les Travailleurs n'étoient pas sans armes. Ils avoient un mousquet, qui leur servit d'abord à contenir les Négres; & leurs haches firent un si bon effet entre leurs mains, qu'ils n'eurent personne de tué ni de blessé, [à l'exception d'un vieux homme qui eut une égratignure au bras.] Le Vaisseau n'ayant pas perdu de tems pour s'avancer à leur secours, il ne resta point aux Négres d'autre ressource que la fuite. Ils demeurèrent cachés dans les bois pendant le reste du jour. Mais la nuit suivante, on leur entendit faire beaucoup de bruit aux environs de la Fontaine.

VILLAULT. 1666.

Ils sont repoussés.

LE 29 de Décembre, l'Ecrivain & le Contre-Maître, escortés de vingt Matelots & de plusieurs Valets, retournèrent au rivage pour l'eau & le bois. A leur arrivée, les Négres abandonnèrent la Fontaine, & regagnèrent l'épaisseur des arbres. Cependant ils continuoient encore d'y faire un bruit étrange. Mais les gens du Vaisseau s'en étant approchés à grands pas, tirèrent au hazard quelques coups de fusil, qui firent disparoître entièrement leurs ennemis.

On acheve de les dissiper.

DANS le cours de l'après-midi, on vit arriver les deux Officiers qui avoient été députés à la Cour du Roi de Burré. Ils avoient employé toute la nuit dans leur voyage, & revenoient accompagnés de plusieurs Canots chargés d'yvoire, que les Négres vendirent à des prix raisonnables. Le jour suivant, on reçut à bord le frère du Roi de Burré. Ce Prince se fit distinguer à son approche par les trompettes qu'il avoit dans son Canot. Il étoit accompagné d'un Portugais que les deux Officiers du Vaisseau avoient vû à la Cour, & qui faisoit toutes les affaires du Roi. On se hâta d'envoyer la Chaloupe au-devant d'eux. Ils entrèrent avec un Trompette & un Tambour, au bruit de l'artillerie du Vaisseau (*h*).

Retour des Députés.

LE Frère du Roi de Sierra-Léona étoit âgé de cinquante ou soixante ans. Ses cheveux commençoient à blanchir. Mais quoique d'une taille médiocre, il avoit la contenance fort noble, [& paroissoit être entendu dans les affaires.] Son habillement ressembloit beaucoup à celui de l'Alkaïde de Rufisco, excepté par la couleur, qui étoit rayée de noir & de bleu. Sa tête étoit couverte d'un bonnet gris. Il portoit un grand bâton, [semblable à la fourchette d'un Mousquet

Visite du frère du Roi.

(*g*) *Angl.* avoit fait arborer un pavillon. (*h*) Villault, pag. 29.
R. d. E.

VILLAULT. 1666.

Mousquet,] [sur lequel il s'appuyoit pesamment]. Les gens de son cortège étoient vêtus de robes de coton, mais le Portugais avoit les habits de son Pays. Après avoir reconnu que le Prince entendoit fort-bien les affaires, on lui fit des plaintes du Capitaine Thomas. Il répondit que cet [Anglois] étoit un rebelle & un mutin, que le Roi même souhaitoit de voir humilié; & que si les gens du Vaisseau pouvoient s'en saisir, le Pays leur auroit obligation. [Le dîner fut servi fort proprement.] Ensuite le Prince tira d'une bourse vingt petites pierres, qu'il jetta sur la table, & demanda autant de barres pour les Droits du Roi & pour la permission de prendre du bois & de l'eau. Quoique les Négres ne sçachent ni lire ni écrire, ils ont appris des Portugais l'usage de compter par barres (*i*), & ce calcul leur est devenu familier.

Conventions avec ce Prince.

Le Capitaine satisfit le Prince sur toutes ses prétentions. Il lui donna (*k*) douze barres en fer, quatre en eau-de-vie, deux en chaudrons & deux en chapeaux. Aux Droits, il joignit un présent volontaire de deux bouteilles d'eau-de-vie pour le Prince même, & de quelques couteaux pour son cortège. Il célébra le Traité par une nouvelle décharge de l'artillerie, & la satisfaction parut mutuelle. Ce Prince étoit fort respecté de ses gens. Il ne paroissoit jamais sans son Trompette & son Tambour, [pas même quand il sortoit pour les affaires les plus communes.] On vit arriver après son départ quantité de Portugais, dont Villault tira des informations sur les usages du Pays (*l*).

Etablissement des Anglois dans une Isle de la Rivière.

Les Anglois avoient dans une des Isles qui sont à l'embouchure de la Rivière, un Magazin, dont le Facteur, nommé Abraham, écrivit plusieurs fois au Capitaine pour lui proposer quelque commerce. On lui répondit qu'il pouvoit venir à bord sans crainte. Il y vint le 31 Décembre dans sa propre Barque, [lorsque le Vaisseau avoit déja fait ses achats des Portugais & des Naturels du Pays,] sans autre escorte que trois Négres & trois Blancs, dont l'un étoit Portugais (*m*). Le Capitaine le reçut d'abord civilement; mais contre la foi de ses promesses, [& l'avis de l'Equipage,] il le fit arrêter après souper, lui & les trois Blancs de sa suite. Le jour suivant, qui étoit le premier de Janvier 1667, il se mit avec [le Chirurgien, l'Auteur &] trente hommes dans la grande Chaloupe, & prenant un seul canon, il entreprit d'assiéger & de piller le Comptoir Anglois. Cet édifice étoit de brique & de pierre crue (*n*). Il étoit défendu par quatre piéces d'artillerie de quatre livres de balle, environné d'un grand nombre de Palmiers, & couvert d'un côté par un Village Négre de quinze ou vingt maisons; de l'autre côté, il avoit une Fontaine.

Le Capitaine arrête leur Facteur.

1667.

Il veut piller leur Comptoir; mais il manque son entreprise.

Les Hollandois s'approchoient de la rive pour débarquer, lorsqu'ils découvrirent un corps de deux cens Négres, qui sembloient disposés à défendre la Maison; & plus loin, dans les bois, une troupe encore plus nombreuse. Ils remontérent plus haut, pour gagner l'avantage du vent. Les Négres s'étant imaginé que la Chaloupe Hollandoise avoit dessein de s'avancer jusqu'à Burré, dépêchérent un Canot à Bulom, pour répandre l'allarme. Les Hollandois fondirent sur ce Canot & s'en saisirent, mais ils apprirent des Rameurs qu'il appartenoit

(*i*) On a déja vû la signification de ce terme. R. d. T.

(*k*) *Angl.* Un petit barril d'eau-de-vie, estimé quatre barres; un chaudron, estimé deux; & un Chapeau, estimé autant. R. d. E.

(*l*) *Angl.* tâcha de tirer. R. d. E. Au reste la relation que Villault a donnée de Sierra-Léona se trouve déjà ci-dessus.

(*m*) *Angl.* Hollandois. R. d. E.

(*n*) *Angl.* Pierres de taille. R. d. E.

appartenoit au Portugais de la suite d'Abraham. Cependant on faisoit feu de toute l'artillerie du Comptoir, & trois boulets vinrent tomber à dix pas de la Chaloupe. Le Capitaine Hollandois prit le parti de jetter l'ancre hors de la portée du Canon, & d'attendre que la marée favorisât sa retraite. Le tems étoit calme. Une heure après, on vit paroître dans un Canot deux Négres d'une Isle voisine, qui s'approchèrent de la Chaloupe à la portée du pistolet, mais qui s'obstinèrent (*o*) à ne pas s'avancer davantage. Le Comptoir tira deux coups, pour les avertir du danger; & dans leur étonnement, ils se baissèrent comme s'ils eussent été menacés de leur propre feu. Les Anglois continuèrent de tirer, quoique sans espèrance de nuire à la Chaloupe. Mais leur dessein, suivant l'opinion de l'Auteur, étoit de faire connoître aux Négres qu'ils vouloient se rendre les défenseurs du Pays. VILLAULT. 1667.

Enfin la marée vint faciliter le retour des Hollandois. En arrivant à bord ils y trouvèrent quelques Portugais & quelques Mores, entre lesquels étoit le Prince *Bombo*, fils du Roi de Bulom, & fort ami d'Abraham. Ce Prince, qui étoit âgé de trente ou quarante ans, & d'une figure assez majestueuse, étoit venu solliciter les Hollandois de rendre la liberté à son ami. Le lendemain, il apporta cent dents, du poids d'environ neuf cens livres, & deux Civettes, qu'il offrit pour la rançon d'Abraham. Il lui fut rendu, lorsque ce prix eut été délivré, & le Capitaine fit présent au Prince d'un petit barril d'eau-de-vie, d'un rouleau de tabac & d'un Fromage. A son départ, il le salua de trois coups de canon.

Générosité d'un Prince Négre.

Le Vaisseau devoit remettre à la voile le 6 (*p*) de Janvier, mais le tems étant devenu fort calme, on ne put surmonter la marée qui étoit contraire. Le soir du même jour, il vint à bord, dans un Canot, deux Négres, qui se disoient de Bulom. Ils apportoient quelques fruits; mais comme ils n'avoient pas d'Yvoire, le Capitaine les prit pour des espions, & les congédia sur le champ. On leva l'ancre la même nuit, & doublant le Cap de Ledo, on porta au Sud-Est, pour éviter les Bancs de Sainte-Anne. Le lendemain, on joignit un Bâtiment Hollandois, qui faisoit la même route, pour se rendre au Cap-Monte, à soixante milles de Sierra-Léona. Le 7, on traversa l'embouchure de la Rivière *Madre Bomba* (*q*) où les Anglois ont un Etablissement. Le même jour on eut la vûe de *Rio das Gallinas*, qui tire ce nom d'une si grande abondance de Poules, que les Négres en donnent deux ou trois pour un couteau d'un sou. Les Hollandois y avoient autrefois un Comptoir, & les Habitans firent divers signes pour engager le Vaisseau à s'approcher de leur Côte. Mais le Capitaine allarmé du voisinage des Anglois continua sa course à l'Est, jusqu'au neuf (*r*) de Janvier, qu'il découvrit le Cap de Monte, à dix lieuës, dans un tems fort clair. Cependant le vent ne permit pas de gagner le rivage; & l'on fut obligé vers la nuit, de jetter l'ancre à une demi-lieuë de la terre, sur un fond de sable où l'on trouva douze brasses après la marée.

Le Vaisseau part de Sierra-Léona.

Madre-Bomba. Rio das Gallinas.

Le

(*o*) *Angl.* à ne pas venir à bord. Sur quoi les gens de la Chaloupe tirèrent deux coups sur eux, sans avoir cependant aucun dessein de leur faire du mal. A la vûe du feu, les Mores firent force de rames pour s'éloigner, se baissant comme des chats. R. d. E.

(*p*) *Angl.* le sixième. R. d. E.

(*q*) C'est Scherbro.

(*r*) *Angl.* huitième. R. d. E.

VILLAULT. 1667.

Le Cap-Monte a pris son nom d'une pointe de terre, qui s'élevant vers la Mer forme une montagne ronde, dans un lieu où toutes les Côtes voisines sont fort basses. On n'apperçoit de la Mer ni Village ni la moindre cabane. Mais le 19, en abordant au rivage, on découvrit à quelque distance quatre ou cinq maisons, où les Négres faisoient du sel. Ils parurent effrayés à l'arrivée du Vaisseau. On apprit d'eux que la résidence de leur Roi étoit à trois journées dans les terres. Ils offrirent d'y porter avis de l'arrivée du Vaisseau, & de faire paroître en peu de jours de l'yvoire sur le rivage. Le Capitaine crut qu'il suffisoit de tirer deux coups de canon pour le signal, & d'allumer des feux à terre. En effet, les Négres de quelques Villages voisins s'empressèrent de venir dans leurs Canots, & le jour suivant fut employé à faire des échanges à bord.

Le Vaisseau arrive au Cap-Monte.

Le 12, Villault se rendit à terre, mais avec beaucoup de difficulté. La Mer batoit avec tant de violence, que la Chaloupe ayant été laissée à sec à vingt pas, les Matelots furent obligés d'en sortir & de porter les Officiers sur leurs épaules. Les Habitans avoient eu la précaution de construire sur le rivage une grande Halle de branches & de feuillages, pour mettre les marchandises à couvert. On commença le Commerce avec eux. Mais tandis qu'on négocioit tranquillement, on entendit un bruit subit, qui fut suivi d'un grand mouvement parmi les Négres. [Villault] se défiant de quelque trahison, fit sortir ses gens de la Halle avec leurs armes. Il apprit bien-tôt que c'étoit le Roi, qui venoit lui-même au Marché. Ce Prince étoit précédé d'un Tambour & d'un Trompette, avec quelques Officiers. Ses femmes & *ses filles* marchoient à ses côtés. Après lui venoient ses Esclaves, & plusieurs femmes qui portoient son dîner dans des plats de bois & d'étain qu'elles tenoient levés sur leur tête. Quatre Esclaves, qui marchoient près du Roi, le couvroient de larges boucliers. D'autres portoient ses fléches, son arc & sa zagaye. [Villault envoya] quelques-uns de ses gens au-devant du cortège royal, & le salua d'une décharge de cinq ou six mousquets. Les Négres de leur côté, se divisèrent en deux troupes, l'une des hommes & l'autre des femmes, pour faire leurs sauts & leurs danses, avec des gestes & des contorsions ridicules. Le Roi prit un dard, & feignit de le lancer vers eux. Ils se jettèrent à terre, mais ce fut pour se relever aussi-tôt. Ceux qui étoient venus à sa suite commencèrent alors à danser & à chanter à leur tour. Bientôt le Roi prit une fléche, qu'il lança dans l'air. Toute l'assemblée courut avec beaucoup d'empressement du côté qu'elle étoit partie, & le bonheur de celui qui la prit & qui la rapporta au Roi fit beaucoup de jaloux. Ensuite il feignit encore de vouloir tirer sur eux. Ils se jettèrent tous à terre, avec de grandes exclamations. Ce passe-tems dura un quart d'heure. Le Roi s'approcha au milieu de cette pompe. C'étoit un vieillard grave & vénérable [au-dessus de quatre vingt ans,] qui se nommoit Falam Burre. [Il avoit l'air majestueux & paroissoit être de fort-bon sens.] Son habit ne différoit de celui de ses gens que par la couleur. Il étoit tout-à-fait bleu, au-lieu que celui des autres étoit rayé de bleu & de blanc. Villault (*s*) lui rendit tous les respects qu'il crut convenable, & lui fit les présens ordinaires. Ce Prince se retira ensuite dans une autre salle de verdure

Commerce avec les Habitans.

Le Roi vient au Marché.

De quelle manière il y est reçu des Négres.

(*s*) *Angl.* les Hollandois. R. d. E.

verdure que ses sujets lui avoient dressée, & voulut que le Marché fut continué sans interruption.

VILLAULT. 1667.

VILLAULT, après avoir expédié une partie de ses affaires, se rendit à la salle du Roi, & lui fit son compliment en Portugais. Ce bon Prince lui dit qu'il n'avoit pas vû de Blancs depuis quatre ans entiers; & versant des larmes de joie, il l'assûra que les François seroient toûjours reçus volontiers dans ses Etats; qu'il les trouvoit à la vérité un peu vifs & capricieux, mais honnêtes-gens; & que lui & son Pays, qu'il ne croyoit pas méprisables, seroient toûjours à leur service. Pendant son dîner, Villault prit la liberté de boire à la santé d'une des femmes de son fils, qui lui répondit en François, *Monsieur, je vous remercie*. Elle lui dit ensuite en Portugais que le père de son mari avoit toûjours eu des François à sa Cour, pendant qu'ils avoient des Etablissemens dans le Pays; & qu'elle avoit aisément distingué à l'air de Villault & de son Domestique, qu'ils étoient les seuls de cette Nation dans la Compagnie.

Caresses qu'il fait à Villault, lui & ses femmes.

§. II.

Description du Cap de Monte. Cap Mesurado. Petit Dieppe. Rio de Sestos. Côte de Malaguette, &c.

L'AFRIQUE seroit préférable à l'Europe si toutes les parties de cette vaste Région ressembloient aux environs du Cap de Monte. En descendant sur la Côte, on a la vûe d'une belle plaine, qui est bordée de toutes parts par des bois toûjours verds, dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles du laurier. Du côté du Sud, la perspective est terminée par la montagne du Cap, & du côté du Nord par une vaste forêt, qui couvre de son ombre une petite Isle à l'embouchure de la Rivière, [qui tombant ici dans la Mer, n'est navigable que pour les Canots, ou tout au plus pour les Chaloupes.] Du côté de l'Est, l'œil se perd dans la vaste étendue des prairies & des plaines, qui sont revêtues d'une verdure admirable, parfumées de l'odeur qui s'en exhale sans cesse, & rafraîchies par un grand nombre de petits ruisseaux qui descendent de l'intérieur du Pays. Le ris, le millet & le maïs, sont ici plus abondans que dans aucune partie de la Guinée. On y voit des oranges, des amandes, des cerises (*a*), des melons, des gourdes, & une sorte de prunes semblables aux brignons, quoiqu'elles ne soient pas tout-à-fait de si bon goût. La volaille & le gibier n'y sont pas moins communs, Poules, Pigeons, Canards, Pintades, Chévres, Porcs; [enfin l'abondance de tous ces animaux fait qu'au lieu de s'y vendre, ils s'y donnent presque pour rien.] Le poisson de Mer & de rivière y est si bon, que les Habitans le préfèrent à la chair de leur bestiaux. Les Tortues y sont excellentes, mais l'écaille n'en est pas estimée.

Beauté extraordinaire & richesse du Pays.

QUOIQUE Villault n'eut apperçu que cinq ou six cabanes en prenant terre au rivage, dans l'espace de deux jours toute la plaine, à plus d'une lieuë de circonférence, se trouva couverte de hutes dressées pour les Négocians du Pays. L'yvoire, le ris & les nattes parurent de tous côtés. L'espèce en étoit excellente & le prix médiocre. Cependant le Roi promit à Villault que s'il

Il se peuple tout-d'un-coup.

(*a*) *Angl.* des groseilles. R. d. E.

VILLAULT. 1667.

s'il vouloit attendre seulement trois jours, le Marché seroit infiniment plus riche en yvoire, [& les Négres en beaucoup plus grand nombre.] Ces offres n'empêchèrent point qu'on ne levât l'ancre le 13 pour gagner le Cap Mesurado. Le jour suivant, on jetta l'ancre à trois lieuës du rivage, dans l'opinion que la terre étoit plus proche. On tira deux coups de canon pour avertir les gens du Pays. Mais le jour suivant, qui étoit le 15, on reconnut l'erreur, & le tems étant fort calme, on fut obligé de demeurer à l'ancre jusqu'à midi. Dans cet intervalle, il parut un Canot conduit par deux Négres, qui invitèrent les Officiers du Vaisseau à s'approcher, mais qui ne voulurent monter à bord qu'après leur avoir vû tourner la voile vers le rivage [Ils s'excusèrent sur le doute où ils étoient de l'amitié des Blancs], parce que depuis un an ils n'en avoient pas vû sur leur Côte. [Ils ajoutèrent que le lendemain ils auroient de l'Yvoire en abondance].

Rivière de Duro.

LE Capitaine leur fit quelques petits présens, & mouilla l'ancre sur six brasses, à une demi-lieuë du rivage, près d'une petite Rivière nommée *Duro*, au pied même du Cap. Comme la Rivière de Duro n'a tiré son nom que du caractère des Habitans, il fit mettre un canon dans la Chaloupe, pour leur servir de frein. Cette Rivière est si petite, qu'elle ne peut recevoir que des Canots.

Villault traite avec le Chef des Négres.

EN arrivant au rivage, Villault trouva que les Habitans y avoient dressé une hute, pour mettre les marchandises à couvert. Leur Capitaine, ou leur Prince, étoit [à fumer] sous un arbre, avec quelques Négres qui paroissoient former sa garde ou son cortège. Villault (*b*) lui présenta deux bouteilles d'eau-de-vie, qui furent avallées presqu'à l'instant. Il fut conduit ensuite dans une maison, pour y passer la nuit. Le Chef étoit un homme d'une taille puissante, & d'une physionomie sévère. Il étoit vêtu comme l'Alkaïde de Rufisco, excepté que sa robe étoit rouge, & son bonnet de la même couleur. Il avoit pour escorte cinquante ou soixante Négres, tous armés de grands dards, d'arcs, de fléches & d'épées, avec quelques femmes, qu'il renvoya dans les bois [qui n'étoient pas à plus de cinquante de la loge, où les Hollandois avoient été reçus; & d'où ils n'osèrent pas s'éloigner plus de vingt verges]. Ayant remarqué le canon de la Chaloupe, il demanda aux Officiers s'ils venoient en qualité d'amis ou d'ennemis; mais comme ses propres gens étoient armés, il sentit que c'étoit une juste excuse pour des Etrangers. Aussi promit-il de faire apporter des marchandises au rivage.

QUELQUES-UNES de ses femmes s'approchèrent des Hollandois avec leurs enfans, & l'on ne put se dispenser de leur faire quelques présens. Cependant le Chef mit son yvoire à si haut prix qu'il parut impossible de s'accorder. Tous les Négres qui se présentèrent pour le Commerce parloient la langue Portugaise, & n'étoient pas mal vêtus.

Il lui promet en badinant de demeurer avec lui. Effet de cette promesse.

LE Chef demanda pendant son dîner s'il y avoit quelqu'un du Vaisseau qui voulût demeurer avec lui. Villault répondit hardiment qu'il y consentoit volontiers. Alors le Chef lui prit la main, la mit dans celle de sa fille, & lui

(*b*) Il faut remarquer que le Traducteur a mis le nom de Villault dans un grand nombre d'Endroits, où il n'est question que des gens de l'équipage; qui sont désignés dans l'Original par *ils*, ou par *les Hollandois*. Mais comme ce Voyageur étoit François, il faut que ce soit lui qui *représente* lors que l'occasion le demande, & qui fasse tout ce qu'il y a d'important à faire. R. d. E.

VILLAULT. 1667.

lui dit qu'il la lui donnoit pour épouse. L'amitié étant devenue fort étroite après ce Traité, il présenta Villault aux autres Négres, qui le traitèrent d'ami & de parent. Ils lui promirent de lui donner des Esclaves, & le plaçant au milieu de leur troupe, ils lui firent boire du vin de Palmier. Villault observa qu'un de leurs Chefs répandit du vin par terre avant que d'en boire. A la curiosité qu'il marqua d'en sçavoir la raison, le Négre répondit, que si son père, qui étoit mort, avoit soif, il viendroit se désaltérer dans ce lieu. Il vit aussi parmi eux quelques Prêtres, qu'ils traitoient avec beaucoup de respect, & qu'ils écoutoient comme des oracles. Leurs habits ressembloient à ceux qu'il vit ensuite à la Côte d'Or. Tandis qu'il les observoit, le principal Chef, qui remarqua son attention, lui dit qu'il y avoit entr'eux un grand Prophéte, & que s'il avoit perdu quelque chose, cet homme le lui feroit retrouver. Toute la Nation respecte beaucoup les (c) Fétiches. Le principal Commerce du Pays est en Yvoire [qui est excellent], & en Ris, qui est d'un goût fort agréable. Les Anglois avoient un Magazin de l'autre côté du Cap, & s'étoient acquis tant de considération dans le Pays, que si les Hollandois avoient à se plaindre d'y être mal-reçus, c'est parce qu'ils étoient leurs ennemis.

La crainte fait partir les Hollandois.

En retournant à bord, ils promirent de revenir le lendemain au rivage; mais ayant remarqué qu'une partie de l'yvoire qu'on avoit d'abord présenté ne paroissoit plus, ils commencèrent à former quelques soupçons. En effet, les Anglois cherchoient à les amuser par des espérances de Commerce, pour se donner le tems de rassembler leurs forces. Le Capitaine Hollandois en demeura si persuadé, que sans écouter les plaintes d'un de ses Officiers, qui avoit laissé un anneau d'Or au Chef Négre pour gage de son retour, il fit lever l'ancre la nuit suivante, & mettre à la voile pour Rio Sestos.

Autres Négres dont on s'approche, & leur défiance.

Après avoir passé le Cap, on découvrit des feux au long du rivage. C'étoient autant d'invitations que les Habitans faisoient au Vaisseau, pour l'engager au Commerce. Le lendemain à dix heures, on mouilla directement à l'opposite d'un de ces feux, sur la Côte de Rio Junco, & l'on tira aussi-tôt deux coups de canon. Comme il ne parut aucun Canot, on fit avancer la Chaloupe avec quelques marchandises; mais la violence des flots ne lui permit pas d'aborder au rivage. On fit alors divers signes aux Négres: quelques-uns firent la moitié de l'espace à la nage; mais ils retournoient aussi-tôt, comme si la crainte les eut arrêtés. Enfin, trois des plus hardis s'hazardèrent dans un Canot. Ils furent reçus civilement. Trois autres risquèrent de passer à la nage, & furent encore mieux traités. On leur fit présent d'une bouteille d'eau-de-vie. On leur montra des chaudrons & d'autres marchandises, qui leur causèrent des transports de joie. Ils demandèrent de la rassade blanche de la plus grande largeur. Leurs compagnons, qui les observoient du rivage, montroient plusieurs grosses dents d'Eléphans, pour exciter la Chaloupe à s'approcher. Mais les difficultés de l'abordage ne paroissant pas diminuer, on prit le parti de renvoyer les Négres qui étoient à bord & de lever l'ancre. *Rio de Junco* est à cinq degrés cinquante minutes de latitude du Nord. L'embouchure

Rio Junco & ses bords.

(c) On verra ce nom revenir fort souvent avec d'amples explications. Tous les autres termes se trouvent expliqués aussi dans les endroits qui leur sont propres. R. d. T.

VILLAULT. 1667.

L'embouchure de cette Rivière se reconnoît à trois grands arbres, & à trois grandes montagnes qui leur sont opposées dans l'intérieur des terres. Elle n'a pas moins de cinq cens pas de largeur; mais elle est peu profonde. Ses rives sont ornées d'arbres & de fleurs, qui, joint à la lenteur de son cours, forment un Paysage charmant: des deux côtés, le Pays est couvert d'Orangers, de Citroniers & de Palmiers, dans un ordre admirable. La Volaille & le vin de Palmier ne manquent jamais aux Habitans. Mais comme il y avoit peu d'apparence de Commerce, on continua de faire voile pendant la nuit; & le matin du jour suivant, on arriva devant le Petit-Dieppe.

Petit Dieppe, ancien Etablissement François.

CETTE Ville n'est pas éloignée d'une Rivière, qui forme une fort jolie petite Isle à son embouchure. Elle étoit possedée autrefois par les François; mais ils l'ont abandonnée depuis long-tems. A l'entrée de la Rivière, on trouve plusieurs Rochers, qui la rendent dangereuse. Les Hollandois découvrirent au long de la Côte un petit Vaisseau, auquel ils donnèrent inutilement la chasse. Ils arrivèrent le 22 de Janvier à Rio Sestos.

Rio Sestos & ses bords.

[ON assûre que] Rio Sestos vient de fort loin dans les terres, du côté du Nord & du Nord-Ouest. Il n'a pas moins d'une demi-lieuë de largeur à son embouchure. Ses rives sont fort agréablement revêtues de grands arbres. Les Anglois y avoient autrefois, à trois lieuës de la Mer, une Maison dont il ne reste aujourd'hui que les murs. Cette Rivière est navigable l'espace de douze lieuës, pour les grandes Barques.

VILLAULT apprit ici, de quelques Pêcheurs Négres, que depuis quinze jours on avoit vû passer sur la Côte deux Vaisseaux Flamands qui alloient à *Mina*. Ils l'assurèrent aussi que leur Pays n'étoit pas sans yvoire, mais que leurs Canots étant trop petits pour les moindres fardeaux, il falloit que les marchandises du Vaisseau fussent transportées au rivage. Le Capitaine consentit à mouiller sur six (*d*) brasses à une demi-lieuë de la terre, & quelques Officiers se mirent dans la Chaloupe avec diverses marchandises. Ils remontèrent l'espace de trois lieuës dans la Rivière, jusqu'à la première habitation, où le Roi, qui faisoit sa demeure plus loin, vint exprès pour les voir, ou plûtôt pour recevoir leurs présens.

Caractère du Roi, sur le témoignage de l'Ecrivain.

L'ECRIVAIN du Vaisseau fit à son retour le récit de ce qui s'étoit offert à sa curiosité. Le Roi étoit un homme de haute taille, qui avoit l'air fier & férieux. Il faisoit profession d'aimer beaucoup les Anglois; ce qui ne l'avoit point empêché d'apporter avec lui beaucoup d'Yvoire; mais comme il avoit fait depuis peu un Commerce avantageux avec les deux Vaisseaux Flamands, il mettoit ses prix si hauts qu'il étoit difficile de traiter avec lui. Sa Nation paroissoit beaucoup moins douce que les Négres du Cap Mesurado. La beauté de la Rivière ne diminuoit pas dans les Terres, & ses rives étoient couvertes de petites pierres de la nature du caillou, mais plus dures, dont on tiroit du feu.

PENDANT que la Chaloupe étoit à commercer, il étoit venu au Vaisseau douze ou quinze Canots chargés de Brochets de Mer, d'une bonté extraordinaire, & de plusieurs autres sortes de poisson.

LES Négres de cette Côte sont généralement bien-faits & robustes. Comme

(*d*) *Angl.* *feize*. R. d. E.

me ils portent tous le nom de quelque Saint, Villault voulut être informé de l'origine de cet usage. Quelques verres d'eau-de-vie qu'il distribua lui firent apprendre, qu'au départ de tous les Vaisseaux dont ils avoient reçu quelque bienfait, ils avoient demandé les noms des Officiers & de tous les gens de l'Equipage, pour les faire porter à leurs enfans par un sentiment de reconnoissance. L'Auteur se crut en droit de conclure que ce Peuple n'est point aussi méchant qu'on l'a représenté. Il apprit aussi qu'à la mort d'un Marchand Anglois, le Roi avoit pris possession de son yvoire & de tous ses biens, mais qu'un Vaisseau Anglois étant ensuite arrivé sur la Côte, il avoit restitué volontairement toute la succession au Capitaine. Villault charmé de ce récit, donna deux couteaux au Négre qui le lui avoit fait, pour lui témoigner le plaisir qu'il avoit pris à l'entendre. Ce pauvre Afriquain, surpris de cette générosité, lui demanda son nom, & lui promit de le faire porter au premier enfant mâle qu'il auroit de sa femme qui étoit prête d'accoucher, [promettant de le lui amener, si jamais il revenoit dans ces quartiers.]

VILLAULT. 1667.

Pratique singulière des Négres, & son origine.

Le 23 de Janvier à la pointe du jour, on découvrit une petite Flotte d'environ quarante Canots, qui environnèrent le Vaisseau dans l'espace d'un quart d'heure. Il s'en détacha un qui apporta quelques dents à bord; mais il en mit le prix si haut, que l'ayant congédié sans avoir traité, on fit voile aussi-tôt vers Rio Sanguin, douze lieuës plus loin. Pendant quatre heures on porta au Sud, pour éviter les Rocs, qui sont en grand nombre entre les deux Rivières; mais on reprit ensuite à l'Est-au-Nord.

Les noms de plusieurs Bayes & quantité d'autres Monumens de la Nation Françoise, ne peuvent laisser aucun doute que les François n'ayent été les premiers Négocians sur cette Côte. Ce sont les Portugais (e) aujourd'hui qui en tirent tous les avantages, par le moyen de sept ou huit Comptoirs. Les Portugais avoient d'abord succédé aux François, mais ayant été chassés des Côtes par les Anglois & les Hollandois, ils se retirèrent vers l'année 1604 dans l'intérieur du Pays, où se mariant sans distinction avec les enfans des Négres, ils ont produit une race de Mulâtres. L'ascendant que leur postérité n'a pas cessé de conserver sur les Habitans, est devenu fort pernicieux aux Découvertes & au Commerce. Ces demi-Portugais ferment l'entrée d'une si belle Région à tous les Etrangers, & l'on ne pourroit entreprendre d'en partager avec eux les avantages sans s'exposer aux insultes des Négres. Ils commercent ainsi sans rivaux, depuis le Niger jusqu'au Royaume de Benin (f), c'est-à-dire, l'espace d'environ huit cens lieuës.

Les François ont fréquenté les premiers cette Côte.

Portugais mulâtres, & leur origine dans ce Pays.

Leur autorité sur les Négres a tant de force qu'ils les conduisent à leur gré, sans qu'on les ait jamais vû se révolter contr'eux, comme il leur est arrivé tant de fois à l'égard des autres Nations de l'Europe. Enfin, les Portugais sont si absolus dans cette grande Contrée, qu'ils se font quelquefois servir à table par les enfans du Roi de Rio Sanguin. Si quelque Blanc d'une autre Nation insulte un de leurs Chefs, il n'y a rien à quoi la vengeance ne soit capable de les porter. Un de ces Portugais se trouvant à Sierra-Léona pour le Commerce,

Leur antiquité parmi les Négres.

(e) *Angl.* ce sont les Anglois. R. d. E.

(f) [Villault est ici fort obscur.] Il fait couler le Niger vers Benin; ce qui n'est encore venu à l'esprit de personne. [Mais il m'a paru qu'on pouvoit soupçonner quelque erreur d'impression, & qu'on doit lire depuis le Niger, au-lieu de par le Niger. J'ai suivi cette idée.]

VILLAULT. 1667.

ce, dit à l'Auteur qu'il faisoit tous les ans un voyage au Sénégal, c'est-à-dire à deux cens lieuës de son séjour ordinaire, & que si les commodités lui manquoient pour faire ce voyage par eau, il se faisoit porter par des Négres, lui & toutes ses marchandises. Les [Mulâtres] Portugais ont ordinairement de petites Chapelles près de leurs maisons, & n'épargnent rien pour faire des Prosélites à la Religion Chrétienne. Ils leur font porter des Chapelets autour du cou, & prennent ordinairement soin d'eux pendant le reste de leur vie.

Côte de Malaghette, & Places qu'elle renferme.

C'EST à Rio Sanguin que commence la Côte de *Malaghette* ou *Manighetta*, pour s'étendre l'espace de soixante lieuës, jusqu'au Cap de las Palmas, à trois degrés quarante minutes de latitude du Nord. Elle comprend les Places suivantes: *Rio Sanguin*, *Sertrekou*, *Brova*, *Basou*, *Zino*, *Krou*, *Krou-Sestre*, *Wapo*, *Batow*, *Grand-Sestre*, *Petit-Sestre*, & *Goyane*. Le Vaisseau Hollandois parcourut tous ces lieux en dix-neuf jours.

RIO Sanguin se décharge dans la Mer au Sud-Sud-Est, & peut recevoir une Barque l'espace de douze lieuës. Il a sur ses bords une Ville d'environ cent maisons, environnée de grands arbres. Rio Sanguin n'a pas plus de cinq cens pas dans sa plus grande largeur.

Prince Négre qui avoit fait le voyage de Hollande.

DÈS la première nuit, on vit arriver à bord, dans un Canot, trois Négres, dont l'un étoit frère du Roi. On le retint civilement à bord. Il avoit fait le voyage de Hollande, où il avoit passé trois ans. Il parloit fort-bien la langue de ce Pays. Dans les entretiens qu'on eut avec lui, il raconta qu'un Vaisseau Hollandois (*g*) étant venu sur la Côte, un mois auparavant, pour faire sa provision d'eau & de bois, avoit regagné la haute Mer à l'approche d'un Vaisseau Anglois qui faisoit voile vers Rio Sestos. Il décrivit si bien ce Bâtiment, qu'on ne put douter que ce ne fût celui qu'on avoit vû croiser sur les Côtes du Petit-Dieppe. Le Prince Négre ajoûta que les Anglois avoient abandonné depuis quelques années une maison qu'ils avoient à Rio Sanguin, & qu'un petit Vaisseau, qui avoit passé depuis peu de jours, avoit surpris & enlevé douze Mores près de Krou-Sestre.

LE 26 de Janvier (*h*), un Canot, escorté de deux autres, amena au Vaisseau le Roi même, avec une suite de dix ou douze Négres. C'étoit un Vieillard vénérable, qui avoit les cheveux blancs & la taille fort grosse. Il étoit vêtu d'une robe bleuë. [Pendant tout le dîner], il ne voulut boire que de l'eau. Il demeura sur le Vaisseau jusqu'à l'entrée de la nuit, & partit avec son frère, après avoir reçu quelques présens.

Rencontre d'un Vaisseau qui disparoît sans être connu.

LE 3 de Février, on alla jetter l'ancre à *Wapo*. Le lendemain au lever du Soleil, on apperçut en Mer un Vaisseau qui s'avançoit à pleines voiles. Les Hollandois s'imaginèrent d'abord que c'étoit l'Armateur qu'ils avoient déja vû & se préparèrent à le recevoir. Mais vers la fin du jour, ils le perdirent entièrement de vûe. Le 5, on alla mouiller à *Batow*, d'où l'on découvrit encore un Bâtiment qui s'approchoit de la rade avec toutes ses voiles. [Le nombre des Négres qu'il y avoit alors à bord, les empêcha d'abord de juger de ce qu'il étoit; mais] à mesure qu'il s'avançoit, on reconnut qu'il n'étoit pas moins gros que celui de Hollande. [Le Capitaine, Villault & tous

(*g*) *Angl.* Flamand. R. d. E.

(*h*) *Angl.* le 25 R. d. E.

VILLAULT. 1667.

tous les Officiers] prirent la résolution de l'attaquer. Ils renvoyèrent au rivage tous les Négres qui étoient déja venus à bord pour le Commerce, & s'avancèrent avec beaucoup de résolution. Les deux Vaisseaux n'étoient plus qu'à une lieuë l'un de l'autre, lorsque l'Etranger arbora le Pavillon de Hollande, & fit entendre son cornet. L'Europe présenta le Pavillon de France. Bientôt on reconnut que c'étoit une Frégate d'Amsterdam, de quatre-cens tonneaux, & de trente-six pièces de canon, équipée aux frais d'un Négociant particulier, & partie pour la Côte d'*Ardra*, avec une permission de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales.

Autre rencontre & menaces d'un combat.

Le Capitaine de ce Bâtiment, qui se nommoit *Villare*, s'étoit vanté, tandis que l'Europe étoit encore au Téxel, de le couler à fond s'il le rencontroit dans sa course. De part & d'autre on s'efforça de gagner le vent. Vers le coucher du Soleil, Villare, qui étoit assez mauvais voilier, voyant l'Europe à deux-cens pas avec l'avantage du vent, prit le parti de faire des signes d'amitié, & de s'armer d'une bouteille & d'un verre pour boire à la santé de ceux qu'il avoit crû pouvoir braver. Ils ne firent pas difficulté de lui répondre en bûvant à la sienne; après quoi il continua sa course vers Mina. L'Europe mouilla cette nuit devant le Grand Sestre, où Villault continua son Commerce. Il se trouve au Grand Sestre des Ouvriers qui travaillent fort-bien en fer. Ils racommodèrent pour le Vaisseau les gros cizeaux de Mer qui s'appellent *Forées*, dont on se sert pour rogner les barres, & les rendirent d'une meilleure trempe.

Fin comique du péril.

Toutes les Villes de cette Côte sont bâties sur le bord de quelque Rivière dont elles tirent leur nom. Les principales de ces Rivières sont Rio Sanguin & le Grand Sestre, sur-tout celle-ci, qui vient d'assez loin dans les terres, & qui est assez profonde pour recevoir une Patache. Les Marchands de Dieppe donnoient le nom de Paris à la Ville, par la seule raison que le poivre y est en abondance. La Côte se nomme Malaghette ou Maniguette, à cause du poivre de Rio-Sestos, que les François nomment Malaghette. Cette marchandise, qui est la principale du Pays, rapporte plus de profit qu'on ne se l'imagine, sur-tout lorsque le retardement des Flottes de l'Inde la rend plus chère. Le poivre de ce Canton est plus fort, & meilleur que le poivre commun, sur-tout le blanc.

Côte de Malaghette. Origine de ce nom.

Outre le poivre, cette Côte fournit du ris & du millet, dont les Habitans font leur pain; d'excellens pois, des féves, des citrons, des oranges, & des noix admirables, dont l'écaille est un peu plus épaisse que celle des noix de France. [l'Amande est ronde, comme celle de la pistache, & n'est pas couverte d'une peau comme cette dernière.] Le vin de Palmier y est excellent. On y trouve aussi des prunes d'un goût extrémement agréable. [l'Auteur a vû les Naturels du Pays préférer à bord ces prunes à tout ce qu'on pouvoit leur offrir.] Les Bœufs, les Vaches, les Chévres, les Porcs & la Volaille y sont à très-bon marché.

Fertilité de cette Côte.

Toutes ces Côtes sont bordées d'une infinité de grands arbres. La terre est basse & plate, arrosée d'un grand nombre de ruisseaux & de petits torrens, qui contribuent à rendre l'air fort mal-sain. Cependant il y a peu d'Européens qui puissent y faire un long séjour sans essuyer quelque maladie. L'Auteur ne pût se procurer d'autres informations sur les propriétés de la Côte de Malaghette, ni sur la Religion & les usages du Pays. Il s'imagine

VILLAULT. 1667.

feulement qu'on y peut prendre autant de femmes qu'on eſt capable d'en nourrir, parce qu'un Négre de Rio Sanguin l'aſſûra que ſon frère en avoit cinquante, & que lui-même en avoit quinze.

Propriétés du Pays.

COMME les gens du Vaiſſeau ne comprenoient rien au langage des Habitans, ils furent obligés d'avoir recours aux ſignes. Ces Négres ont la taille fort belle & les traits du viſage aſſez réguliers. Ils vont nuds pieds & nue tête, ſans autre habit qu'une petite piéce d'étofe qui leur couvre le devant du corps. Quoique le climat ſoit ſi peu favorable aux Etrangers, les Habitans naturels ont beaucoup de force & de ſanté. Villault en vit un qui étoit incommodé d'une furieuſe hernie, & qui avoit à la tête une bleſſure qui lui découvroit le crane. Dans cet état, il venoit tous les jours à bord. Il fumoit, il bûvoit, comme s'il n'eût reſſenti aucune incommodité.

Confirmation de l'ancien commerce des François ſur cette Côte.

LES Marchands de Dieppe ont entretenu long-tems un Commerce avantageux ſur ces Côtes. Ils y avoient acquis tant d'habileté qu'ils avoient trouvé le moyen de mèler le poivre d'Afrique avec celui des Indes. C'étoit avant qu'il fût devenu fort commun, & que les Portugais euſſent découvert l'Iſle St. Thomas, d'où ils ſe répandirent dans toutes les parties de la Guinée; de ſorte que tout concourt à prouver que les François ont eu dans cette Contrée un Commerce [très-floriſſant]. Ajoûtez que non-ſeulement le Grand Seſtre conſerve encore le nom de *Paris*, mais que ſi les Habitans ont retenu quelques mots du langage Européen, ils ſont clairement de la langue Françoiſe. Ils appellent le poivre, non *ſeſtos*, comme les Portugais, ni *grain*, comme les Hollandois, mais *Malagbette*, qui eſt le nom François. Lorſqu'il arrive un Vaiſſeau de l'Europe, on les entend crier, *Malagbette tout plein*; *tout à terre de Malagbette*. A la vérité c'eſt tout le François qu'ils ſçavent encore.

Politeſſe de la langue des Négres.

VILLAULT remarqua un de leurs uſages. A la rencontre de leurs amis d'un autre lieu, ils ſe prennent l'un l'autre par la partie ſupérieure du bras, en criant *Toma*. Enſuite s'empoignant l'épaule, ils crient encore une fois Toma. Puis ils ſe prennent mutuellement les doigts & ſe les font craquer, comme on l'a déja fait obſerver à Rio Seſtos, en criant, *Enſa Nemate*, *Enſa Nemate*, c'eſt-à-dire, ſuivant l'interprétation d'un More qui parloit la langue Hollandoiſe; *Mon cher ami*, comment vous portez-vous? Tout ce que j'ai eſt à votre ſervice, & ma vie même. On voit, conclut l'Auteur, que leur langue n'eſt pas ſans élégance pour ceux qui l'entendent.

L'ONZE de Février au matin, on partit de Goiane, en portant au Sud-Eſt, pour doubler le Cap de las Palmas, & ſe garantir des Rocs qui l'environnent. L'Auteur, [ſans s'aſſujettir à marquer les diſtances,] ſe tranſporte devant Greva, où l'on jetta l'ancre. C'eſt la première Place de la Côte qui ſe nomme d'Yvoire.

Cap de las Palmas.

LE Cap *Palmas* ou *de las Palmas*, doit ſon nom aux Palmiers qui le couvrent de leur ombre dans toutes les parties qui regardent la Mer. Il s'éléve en pluſieurs petites montagnes revêtues de ces arbres, à quatre degrés dix minutes de latitude du Nord. Le nom d'Yvoire qu'on donne à la Côte, vient de la grande quantité de dents d'Eléphans qui s'y vendent. Elle eſt ſi ſurprenante, que la plûpart des Vaiſſeaux qui touchent au rivage, en allant vers Ardra ou vers Mina, ſe laiſſent ſéduire par l'occaſion, & prennent tant d'Yvoire qu'ils ne conſervent point aſſez de marchandiſes de l'Europe pour faire des échanges dans d'autres lieux.

LA

VILLAULT. 1667.

LA Côte d'Yvoire s'étend l'espace de vingt-quatre lieuës, depuis le Cap de las Palmas jusqu'à la Rivière d'Asene ou d'Issiny, où commence la Côte d'Or. Elle contient les Places suivantes, sur les bords de la Mer: *Krova*, *Tabo*, *Petit Tabo*, *Grand Drouin*, *Tao*, Rio St André, *Tiron*, *Petit Drouin*, *Barbrou*, *Cap la Hou*, Jacques la Hou, *Vallocbe*, & *Gammo*. Le Vaisseau Hollandois employa dix-sept jours à visiter tous ces lieux, sans autre accident que celui qu'il ne put éviter à Cap la Hou. Le 26 de Février, étant tranquilles sur leurs ancres, quelques gens de l'Equipage découvrirent un Vaisseau qui s'avançoit vers eux avec toutes ses voiles. Dans l'opinion que ce pouvoit être l'Armateur Anglois, dont on avoit entendu parler à Rio Sanguin, on se hâta d'arborer le Pavillon François. Surquoi l'Armateur commença par lâcher sa bordée & présenta aussi-tôt Pavillon Hollandois. L'Europe répondit d'une volée de canon. Mais lorsqu'on doutoit encore à quoi ce prélude alloit aboutir, on vit partir la Chaloupe de l'Armateur, qui s'approcha fort-près de l'Europe. L'Officier qui la commandoit n'eut pas de peine à reconnoître que la plus grande partie de l'Equipage étoit composé de Hollandois, & dans cette supposition, il ne devoit pas faire difficulté de venir à bord. Cependant il prit le parti de se retirer. Peu de temps après, on vit venir dans la même Chaloupe le Lieutenant du Vaisseau, qui s'avança jusqu'aux échelles, & qui monta sans témoigner aucune défiance. Il fut reçu civilement. On apprit de lui que son Vaisseau étoit de Bretagne, quoique commandé par un Capitaine Zélandois. L'Equipage étoit composé de cent hommes (*i*), l'artillerie de huit piéces, & le Bâtiment étoit du port d'environ cent tonneaux. Comme il avoit l'air d'une Pinasse & le mouvement fort léger, il fit le tour du Vaisseau tambour battant, trompettes sonnantes, avec d'autres démonstrations de joie. Le Lieutenant ne fut pas moins de deux heures à bord. Il raconta qu'ils avoient été séparés par un orage, de vingt-six autres Armateurs, avec lesquels ils étoient venus en Afrique; qu'ayant relâché à Sierra-Léona, ils avoient trouvé le petit Bâtiment que l'Europe y avoit laissé; qu'il se plaignoit beaucoup (*k*) du Facteur Abraham & du Capitaine Thomas, qui avec le secours des Portugais s'étoient saisis de sa Chaloupe & de neuf de ses Matelots; que pour en tirer satisfaction, il avoit attaqué la maison des Anglois à coups de canon, & tué plusieurs Négres qui s'étoient présentés pour la défendre; mais que cette vigueur n'ayant pû lui faire restituer ses gens, qui avoient été emmenés dans les bois, il avoit été forcé de donner pour leur rançon trente quintaux d'yvoire. Le Lieutenant retourna sur son bord, après avoir accepté une légére colation.

Côte d'Yvoire. Son étendue. Places qu'elle contient.

Rencontre d'un Armateur François.

Ce qu'on apprend des Officiers.

VERS minuit, le Capitaine Zélandois vint sur l'Europe & demeura jusqu'au jour à boire avec les Officiers. Il leur dit que les Négres qui étoient près de leur Vaisseau lorsqu'ils avoient levé l'ancre pour aller à sa rencontre, l'avoient averti que s'il étoit Anglois, il devoit courir les hazards d'un combat, mais que s'il étoit Hollandois, il étoit en sûreté; après quoi ils s'étoient remis dans leurs Canots pour attendre l'événement, avec l'espérance d'avoir part au butin, si l'un des deux Vaisseaux étoit coulé à fond. Au départ du Zélandois,

(*i*) *Angl.* de quarante hommes. R. d. E.

(*k*) *Angl.* que le Facteur Anglois, nommé Abraham, que Willembourg, Capitaine de l'Europe, avoit arrêté & fait rançonner, s'étoit saisi, avec le secours des Portugais, de sa R. d. E.

VILLAULT. 1667.

dois, on lui fit présent de deux barrils de poudre, de quatre barrils de balles & d'un fromage. On le salua de trois coups de canon, auxquels il répondit par le même nombre. Il faisoit voile à Mina, d'où il comptoit de se rendre à Ardra, & au Cap Lopez Consalvo, pour gagner de-là les Isles de l'Amérique, s'il ne faisoit aucune prise sur les Côtes d'Afrique. Mais Villault & ses Compagnons, apprirent dans la suite, à St Thomas, qu'on l'avoit vû passer avec quatre cens Négres qu'il avoit enlevés sur deux Vaisseaux, près du Cap Lopez, où il s'étoit arrêté pour faire de l'eau. Le premier s'étoit laissé prendre sans résistance. L'autre avoit été coulé à fond après avoir perdu son mât.

Succès de l'Armateur.

Le même jour, les Négres du Cap la Hou s'appercevant que les deux Vaisseaux étoient en bonne intelligence, retournèrent à bord pour finir leurs marchés. Le lendemain on fit voile vers la Côte d'Or.

Rio St. André.

Le 9 de Février, on jetta l'ancre à l'embouchure de Rio St André, & l'on employa trois jours à renouveller la provision d'eau. On trouve sur la Côte une source très-pure, mais couverte d'un grand arbre, dont les feuilles tombent dans le bassin & rendent pendant quelque tems l'eau fort amère. La provision qu'on en fit dura presque jusqu'à Saint Thomas. On ne remit à la voile que le 26 de Février, & le lendemain au soir, on découvrit la Côte d'Or, vers laquelle on porta directement. Le 28, on mouilla sur seize brasses près d'Assini, première Place de cette Côte. Le Pays est fort bas aux environs. La Ville est située à l'embouchure d'une Rivière du même nom, qui coule assez long-tems au Nord-Ouest entre les montagnes, & qui se jette dans la Mer vers le Sud. On s'y arrêta trois jours pour le Commerce de la poudre d'Or.

Côte d'Or. Sa situation.

Le 4 de Mars, on passa devant Albiani, Tabo, & d'autres Villes, en continuant de trouver la terre basse & couverte de bois, mais sans Rivières. Les Canots, qui venoient à la suite du Vaisseau, n'apportant point d'Or & ne donnant aucune espérance d'en trouver, on ne cessa point d'avancer, dans la vûe de doubler avant la nuit le Cap Apollonia. Mais deux Canots qui se présentèrent ayant promis de l'Or, on prit le parti de mouiller dans le même lieu. En effet, le jour suivant fit trouver une petite quantité de cette précieuse poudre.

Albiani. Tabo.

Poudre d'Or.

Le Cap Apollonia s'avance assez loin dans la Mer, en s'élevant par degrés jusqu'à former une montagne, qui rend la perspective fort agréable. La Mer y vient battre avec tant de violence, que l'approche en est fort dangereuse. On leva l'ancre pendant la nuit; mais un calme qui survint ne permit point de gagner *Axim* jusqu'au six de Mars après midi. Axim est un Fort qui appartient aux Hollandois, à douze lieuës du Cap Apollonia. [Il est sur le bord de la rivière, qui remonte au Nord bien avant dans le Pays: elle abonde en poudre d'Or la meilleure de la Côte; & les bords en sont plus élevés qu'à Assini ou au Cap Apollonia.] On s'y arrêta deux jours; mais s'apperçevant que les Hollandois de cette Place empêchoient les Négres de se rendre à bord, on leva l'ancre le 8, & l'on doubla le Cap de Tres Puntas, qui tire son nom de trois montagnes, dont la position forme deux petites Bayes. Le même jour, après midi, on arriva devant Botrou, autre Fort des Hollandois, situé au-delà du Cap, sur une éminence, qui ne laisse pas d'être arrosée d'un ruisseau fort agréable. Après y avoir passé trois jours à faire le Commerce dont on trouva l'occasion, on partit le 11, pour aller jetter l'ancre six lieuës plus loin,

Cap Apollonia.

Axim, Fort Hollandois.

Fort de Botrou.

VILLAULT. 1667.

loin entre *Sakonda* & *Takoray*. Ces deux Places sont situées entre des montagnes, qui sont si près de la Rivière qu'elles semblent se pancher sur ses bords. On reçut ici des Lettres du Gouverneur de Frédéricsbourg, proche du Cap-Corse, par lesquelles cet Officier offroit une retraite au Vaisseau dans sa Rade, en considération de l'Alliance qui subsistoit alors entre la France & le Dannemark. Il faisoit prier aussi le Capitaine de conserver pour lui quelques marchandises.

Sakonda & Takoray.

PENDANT deux jours qu'on passa dans la même situation, Villault eut la curiosité de voir les ruines du Fort François de Takoray. Il étoit situé sur une montagne qui commandoit tout le Pays. Mais les environs sont secs & sans la moindre verdure. La couleur des Rocs est rougeâtre.

Ruines d'un Fort François à Takoray.

LE 13, on arriva dans l'espace de deux heures à la Rade de Commendo, dont les Habitans ont plus d'affection pour les François que pour toute autre Nation. Le Comptoir que les François y avoient autrefois, étoit à l'extrémité de la Ville, du côté du Nord. Il n'y point de caresses & de témoignages d'affection que les Négres ne fissent éclater en venant à bord. Leur Roi qui tenoit sa Cour quatre lieuës plus loin, dans une autre Ville nommée le *Grand Commendo*, envoya aux François de la viande fraîche & d'autres présens, les fit inviter à se rendre dans sa Ville & leur en offrit toutes les commodités. Il leur fit dire qu'il avoit refusé le Pavillon de *Villembourg*, Général de Hollande à Mina, & qu'il lui avoit répondu que les François ayant été de tout tems en possession de son Pays, ils étoient les seuls qu'il y voulût recevoir. Après avoir fait de justes remerciemens au Roi Négre pour tant de politesses, on mit à la voile le 16 de Mars pour Frédéricsbourg, & vers le commencement de la nuit, on arriva devant le Château de Mina, où l'on trouva trois petits Vaisseaux dans la Rade. Deux heures après, on doubla le Cap-Corse, où les Anglois avoient un petit Fort.

Grand & petit Commendo.

Fort de Frédéricsbourg.

EN arrivant devant Frédéricsbourg, on dépêcha un Officier au Général Hollandois (*l*), avec des complimens du Capitaine & des François du Vaisseau. Ce Général qui se nommoit *Harry Dalbreckbe*, étoit natif de Hambourg, homme vif & hardi dans sa petite taille, mais spirituel & civil. Il envoya aussi-tôt à bord son Sécretaire, nommé Dasse, Hollandois d'Amsterdam, qui occupoit depuis cinq ou six ans cet emploi dans le Fort. On le vit arriver dans un Canot, avec huit Rameurs Esclaves qui ne faisoient que chanter en ramant, suivant l'usage des Négres, lorsqu'ils menent quelque Blanc dans leurs Canots. Ils firent trois fois le tour du Vaisseau avant que de monter à bord. On salua le Sécretaire de trois coups de canon. Il fut traité pendant le reste du jour & toute la nuit sur le Vaisseau. Vers minuit, le vent devint si impétueux, qu'on fut obligé de jetter la plus grande ancre. Le lendemain, après avoir choisi les marchandises qui convenoient au Général, le Sécretaire retourna fort satisfait au rivage.

LE matin du jour suivant, tandis que l'Ecrivain du Vaisseau se rendoit tranquillement à terre avec les marchandises du Général, on lui tira un coup de canon du Cap-Corse, & le boulet vint tomber à cinq ou six pieds de la Chaloupe

Le Gouverneur de ce Fort protége le Vaisseau.

(*l*) L'Original dit, à la vérité, Général Hollandois; mais il est évident que ceci doit s'entendre d'un Danois. R. d. E.

VILLAULT. 1667.

Chaloupe. Le Général irrité de cette action fit feu de Frédéricsbourg, sur la batterie Angloise. Les Anglois comprirent alors qu'il prenoit le Vaisseau sous sa protection, & lui rendirent un autre coup, mais en forme de salut, & sans boulet. Quoique la guerre fût déclarée entre l'Angleterre & le Dannemark, à l'occasion des Hollandois, les Généraux des deux Nations étoient convenus d'une neutralité qui s'observoit parfaitement.

Guerres dans le Pays.

Le 22 de Mars, Villault descendit au rivage, pour rendre au Général Hollandois les devoirs de la civilité & de l'amitié. Il en fut reçu avec beaucoup d'honnêteté. La conversation fut en Latin, que le Général parloit facilement; mais il ignoroit la langue Françoise. Villault apprit de lui que depuis quatre ans, les Rois du Pays s'étoient fait une guerre cruelle, qui avoit causé beaucoup de préjudice au Commerce; qu'il y avoit actuellement trois Vaisseaux Anglois dans la Rade d'Ardra; & que le Fort de Frédéricsbourg étoit obligé de fournir des provisions à *Christiansbourg*, Fort Danois, où la guerre avoit causé tant de ravages, que le Pays étoit demeuré sans culture. Le reste du mois de Mars & les quatre premiers jours d'Avril furent employés au Commerce. Le 5, on apperçut une Patache, qui passoit vers Mina, avec une Felouque remplie de Soldats, que le Général Hollandois envoyoit à *Cormantin*, Fort de Hollande. Villault apprit ensuite des Négres, que le Gouverneur de ce Fort étant allé à *Anambou*, ou *Anamabo*, pour y boire, avec quelques Soldats de sa Garnison, du vin de Palmier du Pays, qui est le meilleur de l'Afrique, avoit été arrêté avec toute sa suite par le Roi de cette Contrée. Deux de ses Soldats avoient été tués en voulant se défendre. Le nom de ce Royaume est Fantin. Le Roi s'étoit engagé avec les Anglois du Cap-Corse à les mettre en possession du Fort de Cormantin, & leur avoit livré son fils pour garant de cette promesse. L'ayant ensuite redemandé, les Anglois avoient refusé de le rendre jusqu'à l'éxécution du Traité; & le Roi avoit fait arrêter le Gouverneur Hollandois pour l'échanger contre son fils.

Le Gouverneur de Cormantin arrêté, & pourquoi.

Le sept, on reçut avis que le Contrôleur Général des Hollandois avoit été tué à Axim, & que les Habitans de ce Canton s'étoient déclarés pour les Anglois. Le même jour, Villault fit arrêter deux Négres à bord, & les retint prisonniers, pour la sûreté d'une somme qui lui étoit dûe par deux Marchands du Pays. Il les fit garder pendant deux jours; mais le Général Danois s'entremit pour obtenir leur liberté, & fit payer la somme dans l'espace de huit jours.

Le Vaisseau s'avance à Eniackam.

On quitta Fridericsbourg le jour du Vendredi Saint, pour s'avancer à *Eniackam*, quatre lieuës plus loin. Le Fort Danois salua le Vaisseau à son départ, & reçut de lui les mêmes honneurs. On passa devant Mauri, où les Hollandois ont un petit Fort nommé Nassau. Dans l'après-midi, on mouilla près d'Eniackam. Les Anglois y ont un Fort sur une petite éminence, à six cens pas du rivage. Le Pays appartient au Roi de Sabou, dont la Ville capitale n'est pas éloignée d'Eniackam.

Le 10, jour de Pâques, quelques Habitans apportèrent à bord une bonne provision de vin de Palmier, & promirent aux Marchands du Vaisseau de revenir le lendemain avec de l'Or. Le lendemain, ils y envoyèrent une fricassée de Poulets, aussi bien accommodée qu'elle le feroit en France. Mais ils firent dire aux Officiers que la même nuit, les Soldats du Roi de Fantin étoient entrés dans leur Ville, y avoient tué quatre hommes & fait plusieurs prisonniers;

Raisons qui le font retourner à Frédéricsbourg.

Villault. 1667.

niers; sur quoi tous les Habitans avoient pris les armes, & mis leurs femmes & leurs enfans en sureté dans les bois voisins. Villault & tous les Officiers du Bâtiment ne doutèrent pas que cet avis ne fût une manière d'implorer leur assistance; & pour éviter des instances plus ouvertes, ils résolurent de retourner la nuit suivante à Frédéricsbourg. Il y avoit peu d'espérance de Commerce du côté de Cormantin, à cause des Hollandois; & moins encore dans la Rade d'Akra, parce que le Roi de ce Pays étoit en guerre avec Takoray.

Situation de Cormantin.

D'Eniackam, Villault découvrit Cormantin, mais à trop de distance pour en distinguer les Fortifications. Il est situé sur une Colline. Les Hollandois, qui en étoient les maîtres, avoient un Comptoir à Fantin, & un autre à Anamabo, dans le même Royaume.

Le Vaisseau se rend à l'Isle saint Thomas.

Le 12 d'Avril, à la faveur d'un vent Nord de terre, qui souffle constamment sur cette Côte depuis minuit jusqu'à midi, on retourna heureusement à Fridericsbourg, & l'on y demeura jusqu'au 20. Mais l'épuisement des provisions fit prendre le parti de gagner l'Isle St Thomas, où l'on espéroit d'en trouver en abondance. On mouilla le 6 de Mai, à la vûe du Château. Le 8, Villault & quelques autres Officiers rendirent visite au Gouverneur, qui les reçut civilement, mais sans leur permettre d'entrer dans la Ville. Il se nommoit Acosta; petit homme de quarante ou cinquante ans, bien-fait, vif & passionné, mais civil. Il prit prétexte d'une indisposition, pour se reposer sur son Lieutenant du soin de traiter les François. La nuit suivante, le Contrôleur du Château se rendit à bord. On lui présenta un Mémoire des provisions dont le Vaisseau avoit besoin, & le Gouverneur donna ordre qu'elles fussent fournies dans peu de jours.

Eau d'une bonté singulière.

Pendant que le Vaisseau fut à l'ancre, les Matelots alloient prendre de l'eau chaque jour dans une petite Rivière qui coule jusqu'à la Mer, & qui passe pour la meilleure de l'Afrique. Elle se garde une année entière, aussi fraîche que le premier jour. Villault fut le seul à qui les Portugais permirent, pour sa santé, de descendre librement au rivage [& y rester trois nuits]. Lorsqu'il demanda la même faveur pour l'Ecrivain du Vaisseau, le Gouverneur répondit qu'il ne pouvoit l'accorder aux Hollandois, parce qu'il avoit trop de plaintes à faire de cette Nation; que sa Ville portoit encore des marques de leurs ravages, sur-tout les Eglises, qui avoient été très-belles, & qu'on étoit actuellement occupé à les rebâtir.

Haine des Portugais contre les Hollandois.

On leva l'ancre le jour de l'Ascension, en saluant le Château de cinq coups, dont il ne rendit que trois. La course du Vaisseau ayant été réglée au Sud-Ouest, on découvrit dès le lendemain, *Annobon*, autre Isle qui appartient aux Portugais; & l'on commença de ce point, à changer de route pour tourner les voiles vers l'Europe. En arrivant dans les Mers du Nord, on n'eut pas d'autre parti à prendre pour éviter les Anglois, que de faire le tour de l'Irlande & de l'Ecosse. On passa par les Isles de Ferro, qui appartiennent aux Danois, & l'ignorance des Pilotes, dans une course si détournée, les fit avancer trop loin de deux cens lieuës. Mais, sur la Côte de Norvége, on rencontra quelques Vaisseaux Hollandois, de qui l'on apprit l'heureuse nouvelle de la Paix de Breda. Le 29 d'Août on arriva au Texel; & le 4 de Septembre à Amsterdam, après avoir employé neuf mois & demi dans le

Détour du Vaisseau pour revenir en Angleterre.

Villault. 1667.

Voyage, sans autre accident que la perte d'un homme, qui mourut, en passant la Ligne, d'une Dissenterie qu'il avoit gagnée à St Thomas, pour avoir mangé trop de sucre.

CHAPITRE II.

Voyage du Capitaine Thomas Phillips au Royaume de Juida, & dans l'Isle de St Thomas.

Introduction.

LE Journal de Phillips se trouve dans la Collection de (a) Churchil, sous le titre de Voyage fait dans l'*Annibal de Londres*, en 1693 & 1694, d'Angleterre au Cap Mesurado, & de-là, au long de la Côte de Guinée, jusqu'au Royaume de Whida (b), à l'Isle de St. Thomas, & à la Barbade, avec des observations sur le Pays, sur les Habitans & sur leurs Mœurs, par Thomas Phillips Commandant du Vaisseau. Ce Journal contient quantité de remarques curieuses, mais, en général, il est fort mal écrit, & plein de petites circonstances Nautiques, qui n'ayant rapport qu'aux situations passagères de l'Auteur & du Vaisseau, ne sont d'aucune utilité pour l'Histoire ni même pour la Navigation. Aussi a-t-on pris le parti de les retrancher entièrement. Il est accompagné d'un Plan de Porto Praya, & de quelques perspectives, telles que le Pic de Ténérife, Mayo, la Pointe Nord de St Jago, les Caps de Monte, de Mesurado, & de Lopez-Consalvo. L'Auteur est fort éxact à donner les latitudes & les distances des Places; [& ses observations la dessus sont aussi éxactes qu'on puisse les faire sur Mer.]

Caractère du Journal de Phillips.

Avantures de Phillips avant ce Voyage.

SON Voyage en Afrique n'étoit pas son essai de Navigation. Il avoit parcouru les Mers du Levant pendant les guerres du Roi Guillaume, & sa mauvaise fortune l'avoit fait tomber entre les mains des François à son retour de Venise & de Zante. Il commandoit alors le *William*, Bâtiment de vingt piéces de canon & de deux cens Tonneaux. Trois Vaisseaux de Guerre François, qui étoient tombés sur lui à soixante lieuës au Sud-Ouest du Cap Clear en Irlande, l'avoient forcé de se rendre sans résistance. Son Vainqueur avoit été la *Couronne*, Vaisseau de soixante-dix piéces de canon de fonte. Un boulet qui avoit percé son arrière ne lui avoit pas laissé le tems de délibérer sur sa défense. Il avoit été conduit à bord du Commandant François, nommé le Chevalier de Montbrun, qui l'ayant traité fort civilement, l'avoit mené à Brest, & lui avoit donné l'occasion de connoître un Pays pour lequel il avoit [eu jusqu'] alors une parfaite aversion.

Il est prisonnier en France.

APRÈS son retour en Angleterre il étoit demeuré quelque tems sans emploi, jusqu'à ce que le Chevalier *Jeffry Jeffreys*, dont il loue la générosité, lui confia le soin d'acheter l'Annibal, Vaisseau de quatre cens cinquante tonneaux & de trente-six piéces de canon. Jeffreys paya la somme entière; mais ayant

(a) Il commence à la page 171 & finit à la page 239.

(b) Les Anglois lui donnent ce nom, comme d'autres l'appellent *Fida*. Voyez ci-dessous, Tome VI.

ayant fait entrer dans son entreprise Jean Jeffreys son frère, Samuel *Stanger* sous-Gouverneur de la Compagnie Royale d'Afrique, & quelques autres Négocians distingués, il leur recommanda particulièrement l'Agent qu'il avoit employé. Une protection si déclarée, fit choisir Phillips par les Marchands associés, pour faire le Voyage de Guinée sur le même Vaisseau. Sa Commission étoit de se procurer des dents d'Eléphans, de l'Or & des Esclaves Négres.

INTRODUCTION.

Motifs de son Voyage en Guinée.

IL partit de Londres le 5 de Septembre 1693. Le 13 étant arrivé aux Dunes, il y trouva l'Amiral Nevil, qu'il salua d'onze coups de canon. L'Amiral lui en rendit neuf, & partit le même jour sur un Vaisseau de Guerre du troisième rang, pour se rendre à Copenhague en Dannemark, où il étoit appellé par des affaires importantes. Phillips, demeuré dans la Rade avec cinq Vaisseaux Marchands, qui se préparoient aussi à faire voile, convint avec eux de lever l'ancre ensemble le 9 d'Octobre. L'un étoit un Bâtiment de trente pièces de canon, commandé par le Capitaine Thomas Schurley, qui partoit pour l'Inde Orientale; le second de 24 canons, partoit pour Angola, sous la conduite du Capitaine Daniel. Les trois autres, de différentes grandeurs, étoient destinés aussi pour l'Afrique. Comme le Capitaine Schurley connoissoit les Côtes de Guinée par une longue fréquentation, tous les autres Commandans s'accordèrent à le choisir pour leur Chef, c'est-à-dire, à recevoir de lui l'ordre de Navigation, & à faire voile sous son Pavillon & sous ses yeux (c).

PHILLIPS. 1693.

Départ de l'Auteur.

LE vent ayant changé au Sud & au Sud-Est quart au Sud, avec tous les pronostics d'un fort mauvais tems, on prit le parti de retourner aux Dunes. Mais dans l'obscurité d'un brouillard fort épais, Schurley eut le malheur d'échouër à deux milles au Sud-Est de la pointe du Sud. Phillips, qui se hâta d'aller au secours, trouva les gens de Schurley peu disposés à l'obéissance. Ils parurent également insensibles aux ordres de leurs Officiers & au péril du Vaisseau; ce qui venoit apparemment de quelque sujet de plainte qu'ils avoient reçu de leur Capitaine. Phillips en prend occasion de faire regarder aux Officiers d'un Vaisseau, sur-tout d'un Vaisseau Marchand, l'humanité & la douceur pour leur Equipage, comme des qualités indispensablement nécessaires. Il leur recommande particulièrement de prendre soin que la proportion de vivres soit distribuée fidélement, & qu'il n'y ait point de plainte à faire de la qualité des provisions; parce qu'il n'y a rien, dit-il, qui rende un Matelot si content que d'avoir l'estomac rempli, ni qui le révolte plus que la dureté & les injures. Qu'on leur rende justice, & qu'on leur permette leurs chansons & leurs plaisanteries de Mer, en y joignant quelquefois un mot de bonté & d'amitié, ils s'exposeront au feu & à l'eau pour le service de leur Capitaine. D'un autre côté, il faut qu'ils soient employés sans ménagement, tandis qu'il reste quelque travail à finir: mais on doit bien se garder de les fatiguer par des travaux inutiles, & de leur faire sentir que la tyrannie & l'humeur y ont plus de part que le besoin. C'est néanmoins, ajoûte l'Auteur, ce qui n'arrive que trop souvent; au préjudice extrême des Propriétaires du Vaisseau.

Son Vaisseau échoue près des Dunes.

Conduite nécessaire avec les Matelots.

(c) C'est-là une coutume généralement observée quand plusieurs Vaisseaux Marchands vont de conserve.

PHILLIPS. 1693.

ſeau. [L'Auteur en donne deux éxemples. Le premier eſt celui d'un Maître qui ſouvent faiſoit plier ſur le pont un cable à ſes gens, pour le faire paſſer enſuite par une ouverture du Vaiſſeau, d'où on le ramenoit ſur le pont pour le plier comme il étoit auparavant, ſans aucun égard au dommage que le frottement faiſoit au cable; ſon but, diſoit-il, étoit de tourmenter les gens de ſon équipage qu'il nommoit des chiens. Je craindrois fort, ajoûte Phillips, qu'en cas d'accident, il n'arrivât à ce Maître la même choſe qu'à celui d'un Bâtiment Charbonnier qui revenoit de Newcaſtle. Celui-ci, contre l'uſage, tenoit le beurre ſous la clé. Dans une occaſion preſſante, ayant donné ſes ordres pour prévenir un malheur, ſes gens lui répondirent unanimement qu'ils ne toucheroient pas une corde que le beurre ne fut apporté au devant du Mât; ce qu'il fut obligé de faire, après avoir marchandé long-tems avec eux. Ils ſe mirent alors à l'ouvrage, mais il étoit trop tard, le Vaiſſeau ayant échoué ſans avoir jamais pû être remis à flot. L'autre éxemple, dont parle Phillips, eſt celui d'un Maître qui jettoit quelquefois des bagatelles à la Mer, & faiſoit deſcendre la Chaloupe à ſes gens pour les aller chercher. Souvent ils étoient obligés de ramer une demi-heure avant que de les atteindre; & pendant cet intervalle, le Capitaine faiſoit mettre toutes les voiles, de ſorte qu'il ſe paſſoit quelquefois cinq ou ſix heures avant que les Matelots puſſent revenir à bord, ne voulant les attendre que ſur le ſoir.]

Le Vendredi 27 d'Octobre, on paſſa l'Iſle de *Wight*, & ce fut la derniére partie d'Angleterre dont on eut la vûe. Un vent frais écarta quelques Vaiſſeaux de l'Eſcadre Marchande. Phillips découvrit pluſieurs Bâtimens qui paſſoient à pleines voiles; mais il ne parla qu'à un Portugais de deux cens tonneaux, qui ſe rendoit à Londres avec ſa cargaiſon de vin d'Opporto (*d*). Son intention auroit été d'en acheter quelques barrils, ſi le vent ne l'en eut empêché. [Il fit la revûe, & aſſigna à chacun ſon poſte, en cas de quelque engagement. Il ſe trouva qu'] Il avoit à bord ſoixante-dix hommes qui appartenoient au Vaiſſeau, & trente-trois Paſſagers de la Compagnie d'Afrique, pour le ſervice des Forts de Guinée; ce qui montoit au nombre de cent trois hommes.

Nombre d'hommes dont le Vaiſſeau étoit chargé.

Le Lundi 30, on rencontra le Capitaine Hereford, qui ſe joignit à l'Eſcadre. [Le même jour, on vendit au devant du mât les hardes du Contre-Maître Fabin & de Jean Hardin. Ces deux hommes avoient déſerté pendant que le Vaiſſeau étoit aux Dunes; & le premier avoit diſperſé une partie de la cargaiſon & des proviſions du Navire, tandis qu'il étoit encore dans la riviére.] Le 1 de Novembre, on découvrit quatre grands Bâtimens chacun de ſoixante-dix piéces de canon, qu'on prit pour des Vaiſſeaux de Guerre François. Schurley, que tous les autres Commandans conſultérent ſur cette rencontre, fut d'avis de prendre le large & de les éviter. On le fit ſans peine à la faveur d'un tems obſcur, & d'un vent impétueux qui ſembloit être l'avant-coureur d'un orage. En effet, il devint ſi violent que Phillips eut deux de ſes mâts fendus, & que Jean Southern, un de ſes meilleurs Matelots, fut emporté dans la Mer, ſans pouvoir être ſauvé par aucune aſſiſtance. Cette perte fut extrémement regrettée. La fureur des flots ne fit qu'augmenter, avec d'autant plus de

Tempête qui met Phillips en danger.

(*d*) *Angl.* qui venoit d'Opporto à Londres chargé de vin. R. d. E.

de danger pour Phillips, qu'il n'avoit plus de voile qui put commander le Vaisseau. Le jour suivant, on s'apperçut que le mât de misene étoit pourri jusqu'au centre. Phillips ayant consulté ses Officiers, les trouva tous d'avis d'aller se radouber à Plymouth. Mais il fut si choqué de cette proposition, que pour en faire perdre jusqu'à l'idée, il déclara brusquement, qu'à toutes sortes de risques, sa résolution étoit de continuer son voyage. Toute l'habileté des Ouvriers fut employée à réparer les mâts. Dans cette tempête, Phillips perdit de vûe le Capitaine Schurley.

PHILLIPS. 1693.

Sa fermeté.

LE 18, on découvrit qu'un des Soldats qui passoit pour le service de la Compagnie de Guinée, étoit une femme. Elle s'étoit engagée sous le nom de Jean *Brown*; & depuis trois mois qu'elle étoit à bord, on n'avoit pas eu la moindre défiance de son séxe, parce qu'elle étoit continuellement dans la compagnie des Passagers, & qu'elle avoit toûjours mis fort ardemment la main au travail. Mais une maladie trahit son secret. On la pressa de déclarer la vérité. Elle fit cet aveu, [les larmes aux yeux.] Phillips donna ordre qu'elle fût logée à part, & lui fit faire par le Tailleur du Vaisseau, un habit de femme, de quelques vieilles étofes. Elle se rendit utile à l'Equipage en lavant le linge, & dans d'autres emplois convenables à son séxe, jusqu'au Cap-Corse, où elle fut mise à terre. C'étoit une femme d'environ vingt ans, qui avoit le teint fort bazané.

Femme travestie en Soldat.

LE 21, on apperçut le Pic de Ténérife, à vingt-cinq lieuës Sud-Ouest quart d'Ouest. [Phillips observe, qu'en prenant de la pointe Orientale de cette Isle à la pointe Occidentale de la grande Canarie, leur situation est-Sud quart-Est demi-Est, il compte que la course du Vaisseau à l'Occident avoit été de sept cens vingt-milles, estimant qu'on se trouve douze lieuës plus à l'Est que la route du Vaisseau ne l'indique, parce que la grande Mer Occidentale l'entraîne insensiblement de ce côté sans qu'on s'en apperçoive, comme il croit s'en être assûré par expérience dans plusieurs Voyages]. Le lendemain à quatre heures du matin, on se trouva fort-près de la Rade d'Orotava, & l'on découvrit entre la Côte & le Vaisseau, deux Bâtimens; l'un qui paroissoit un [grand] Vaisseau; l'autre, une Barque longue. Phillips croyant remarquer que le Vaisseau l'attendoit, louvoya au Nord, pour gagner du tems & se mettre en état de défense. Vers midi, après avoir fait ses préparatifs, il ne balança point à s'avancer vers ceux qui paroissoient si impatiens de lui parler. Mais le vent étoit si bas, qu'à trois heures après-midi, à peine se trouva-t-on à la portée du canon. On distingua que le Vaisseau inconnu étoit une belle & grande Frégate; de sorte qu'on ne douta plus que ce ne fut quelque ennemi.

Rencontre d'un Armateur François.

PHILLIPS arbora son Pavillon, & tira un coup de canon, auquel l'autre ne répondit qu'en arborant aussi le Pavillon Anglois. Mais on fut bien-tôt éclairci, lorsque présentant le flanc & faisant voir une bordée de neuf canons, il leva au même instant le Pavillon François. Comme on n'étoit plus qu'à la portée de la Carabine, Phillips ne vit pas d'autre ressource que dans son courage. Il anima ses gens en leur faisant avaller quelques rasades d'eau-de-vie, & donnant l'ordre à tous les postes, il attendit la première décharge de l'ennemi. Elle commença presqu'aussi-tôt, avec un feu ardent de la mousqueterie. Phillips l'essuya d'un air ferme, & rendit le compliment avec beaucoup de vigueur. Alors l'Armateur le serrant de plus près, lui envoya une seconde décharge, [qui le mit dans un grand désordre.] Cependant il la

lui

PHILLIPS. 1693.

lui rendit encore. Le feu continua de part & d'autre jusqu'à dix heures de nuit. Enfin l'Armateur, après avoir sans doute essuyé quelque perte, & s'être efforcé inutilement de venir à l'abordage (e), tomba sous le vent & prit le parti d'abandonner sa proie. Les Anglois remercièrent le Ciel de les avoir délivrés du danger (f). Mais leur Bâtiment se trouvoit dans un état fort misérable. Il avoit été percé d'un si grand nombre de coups, qu'à peine les Matelots purent suffire à boucher les voies d'eau (g). On n'avoit perdu que cinq hommes, mais le nombre des blessés approchoit de quarante (h). Mâts, Voiles, Antennes, tout étoit en pièces. La lumière du jour fit appercevoir l'Armateur à la distance d'environ trois lieuës, sans aucune apparence qu'il fut disposé à recommencer le combat. Phillips, après son retour en Europe, apprit du Capitaine Peter Wall, qui avoit été pris par le même Vaisseau, & qui étoit à bord pendant l'Action, avec tous ses gens prisonniers comme lui, que c'étoit un Vaisseau de Saint Malo, nommé le Louïs, de cinquante [deux] pièces de canon & de deux cens quatre-vingt hommes d'Equipage [commandés par le Capitaine de Gra]. Il avoit perdu plus d'hommes que les Anglois & n'en avoit pas eu moins de blessés (i). Après le combat, il avoit mis à terre dans l'Isle de Ténérife Wall & quelques autres prisonniers pour aller se radouber plus librement à Lixa, [ayant été fort endommagé dans le Combat.]

Phillips est fort maltraité dans le Combat.

Ce que c'étoit que cet Armateur, & sa perte dans cette rencontre.

PHILLIPS employa deux jours entiers aux réparations d'un Bâtiment auquel il ne restoit pas une seule partie saine. Entre les voies d'eau (k), il y en avoit quatre si terribles, que l'agitation de la Mer & la nécessité d'employer la plus grande partie des Matelots à pomper sans cesse, ne permit pas de les reboucher parfaitement. Pour comble de disgrace, le Charpentier avoit eu le bras emporté dans l'Action. On ne vêcut pendant quelques jours (l) que de pain & de fromage, parce que le canon ayant démoli les fourneaux, il n'y eut aucun moyen de préparer les alimens. Les barrils (m) d'eau-de-vie n'avoient pas été moins maltraités, & les Anglois regrettèrent beaucoup cette perte.

Avec qu'elle peine Phillips rétablit son Vaisseau.

LE 26, après avoir reconnu l'Isle de Ferro, à douze lieuës au Nord-Est, on mit à la voile pour St Jago, où Phillips se proposoit de rétablir son Vaisseau, de renouveller ses provisions, & de faire guérir ses blessés. Malgré les réparations qu'on avoit faites à ses voiles, il fallut des soins continuels pour en assûrer l'usage. [Trente coups de canon y avoient fait de larges ouvertures, dont quelques-unes étoient de trois pieds. Celles-ci avoient été faites

(e) *Angl.* après avoir perdu son mât de Misaine. R. d. E.

(f) *Angl.* les Anglois prirent congé de lui en faisant feu de ceux de leurs Canons qui étoient chargés, & au bruit des trompettes; bien charmés d'être débarrassés d'hôtes si importuns. R. d. E.

(g) L'Original ne parle point de ce grand nombre de voyes d'eau; quoiqu'il entre dans un assez grand détail de tout le mal que l'Armateur avoit fait au Vaisseau de Phillips. Il n'est fait mention que de quatre, comme on verra bien-tôt. R. d. E.

(h) *Angl.* blessés étoit de trente-deux; parmi les quels se trouvoient le frère du Capitaine le, Canonnier, le Charpentier & le Contre-Maître. R. d. E.

(i) *Angl.* il avoit eu soixante-trois hommes tués, & au de-là de soixante-dix blessés.

(k) *Angl.* On employa 24 heures aux réparations du dommage causé par le Combat, & à pomper l'eau, qui étoit entrée par quatre voyes d'eau faites par autant de coups de canon, & qu'on n'avoit pas pû boucher jusqu'alors. R. d. E.

(l) *Angl.* pendant ce jour. R. d. E.

(m) un Barril. R. d. E.

tes par des barres de fer, dont les François s'étoient servi en place de Boulets.] Le 27, on découvrit un Vaisseau à deux lieuës en Mer, & l'on se crut menacé d'un nouvel engagement. Les préparatifs du Combat se firent en moins d'une heure, car il sembloit que (n) la dernière disgrace, n'eut fait qu'augmenter l'ardeur & l'habileté des Matelots. Mais le Bâtiment qu'on avoit apperçu prenant le large avec beaucoup de légèreté, on ne douta point que ce ne fut *la Méditerranée*, Vaisseau Anglois commandé par le Capitaine Daniel. Le même jour, on coupa la jambe à quelques Matelots (o), que leurs blessures avoient réduits à cette triste opération. PHILLIPS. 1693.

LE 30, on découvrit les Isles de Sal, de St Jago & de Bona-Vista. Celle de Mayo parut le jour suivant; & le 2 de Décembre, on jetta l'ancre à St Jago, dans la Baye de Porto Praya. De cette Rade, on voyoit à l'Ouest l'Isle de Fuego, qui jettoit de la fumée pendant le jour, & des étincelles pendant la nuit. Le 5, on perdit quelques hommes (p), qui moururent de leurs blessures, entre lesquels on regretta extrémement *Cronow*, homme d'honneur & de courage, qui avoit eu du même coup une jambe entière & la moitié de l'autre emportées.

Il se rend aux Isles du Cap-Verd.

EN descendant au rivage, Phillips & ses gens furent reçus par une douzaine de Soldats, [armés chacun d'une Lance & d'une Epée,] à demi-morts de faim, qui les conduisirent à leur Commandant par un chemin rude & fort escarpé. Cet Officier étoit un vieillard de fort bonne mine. Il les reçut avec beaucoup de civilité, & [en marchant avec lui, ils virent une vache tuée, écorchée & partagée en quartiers; mais si mal, que cela faisoit soulever le cœur de le voir, & si maîgre que cette Viande ne le cédoit en cela qu'aux Soldats de la Garnison. Le Commandant] les fit monter dans sa maison par un fort mauvais escalier, qui les conduisit dans une assez grande chambre. Là, il leur fit des excuses d'avoir tiré sur eux à balle, tandis qu'ils entroient dans son Port. Il les avoit pris pour des Pyrates. Enfin, ils lui trouvèrent autant de politesse que d'esprit. C'étoit un Flamand d'Ostende, que le Gouverneur de Lisbonne avoit engagé dans l'Office qu'il éxerçoit, par de belles promesses, dont il attendoit encore l'éxécution.

Il descend dans la Rade de Praya, & visite le Gouverneur.

AU même moment ils virent arriver le Lieutenant du Gouverneur, sur une Mule qui marchoit à grands pas entre les Rocs & les Précipices de la Montagne, & qui paroissoit aussi ferme que le meilleur Cheval dans le terrain le plus uni. Le Lieutenant paroissoit un jeune homme de vingt ans, fier & plein de vanité. Phillips fut indigné de ses manières, & de l'air d'insolence avec lequel il traitoit un homme aussi respectable que le vieil Officier Flamand.

LE Dimanche 3 de Décembre, Phillips partit dans sa Pinasse pour la Ville de St Jago, avec quelques-uns de ses Anglois. Après avoir ramé l'espace de sept milles, ils arrivèrent près d'une Pointe qui couvre la Ville. Phillips ne balança point à s'avancer directement vers la porte, en faisant sonner ses trompettes. Ce bruit amena aussi-tôt un Officier, qui le conduisit au Palais du Gouverneur, situé dans la partie haute de la Ville. Les Anglois ne rencontrèrent en

Il se rend à St. Jago. Ce qui se passe entre lui & le Gouverneur.

(n) le dernier Engagement. R. d. E.
(o) A un Matelot, R. d. E.
(p) *Angl.* Personne ne mourut que Cronow. R. d. E.

PHILLIPS. 1693.

en chemin que des femmes [Négres,] dont ils admirèrent l'impudence. Elles sçavoient, en langue Angloise, quelques mots infâmes qu'elles répétoient avec des attitudes & des gestes de la même saleté. Le Gouverneur étoit à l'Eglise. Mais allarmé par le son des trompettes, il se hâta de sortir à la tête de l'Assemblée. Il avoit à ses côtés le Prêtre & deux jeunes Officiers. Derriére lui, ses gens menoient en bride un cheval fort bien équipé. Après quelques complimens, il conduisit les Anglois au travers d'une cour, dans une grande maison, à laquelle néanmoins l'Auteur ne donne que le nom de grande cabane, revêtue d'un balcon de fer qui fait face à la Mer, & d'où la perspective est charmante. On servit au Capitaine & à son frére une colation à la mode Portugaise. Elle consistoit dans un grand pain blanc, & une boëte de marmelade, présentés sur une nappe. Pour liqueur, on apporta une bouteille de vin de Madère à demi-pleine, mais dont le vin étoit si chaud, si épais & si trouble, que l'Auteur se fit violence pour en goûter.

Colation à la Portugaise.

LORSQU'IL eut proposé d'acheter quelques Bestiaux pour sa provision, le Gouverneur lui déclara qu'il falloit les payer en argent, & que dans toute l'Isle, il étoit le seul à qui le Droit appartînt d'en vendre. Le vieil Officier de Praya avoit déja fait la même déclaration à Phillips. Cependant il obtint la permission de prendre, des Habitans, quelques Chévres & quelques Moutons en échange pour des marchandises. Le Gouverneur acheta de lui deux ou trois cannes de roseau; & lui en voyant une à la main, qui étoit garnie d'une pomme & de quelques petits clous d'argent, il lui dit que les Capitaines Anglois qui revenoient des Indes Orientales, étoient accoutumés à lui faire de pareils présens. Phillips se crut obligé de suivre l'exemple des Officiers de sa Nation, & fit présent de sa canne au Gouverneur, qui la reçut avec de grandes marques de satisfaction. Il l'invita ensuite à dîner à bord. Mais cette proposition fut écoutée plus froidement. On avoit à St. Jago l'éxemple de quelques Pyrates, qui ayant attiré les Gouverneurs à bord, ne leur avoient permis de retourner au rivage qu'après s'être fait apporter toutes les provisions dont ils avoient besoin. A la vérité, ils donnoient en payement des lettres de change, mais sur des noms chimériques, à Londres ou dans d'autres lieux. Le Pyrate Avery en avoit laissé une, payable par le Gouverneur de l'Isle de St. Thomas. Enfin le Gouverneur, trop bien instruit par l'expérience de ses Prédécesseurs, refusa l'offre des Anglois. Phillips s'entretenant avec lui sur le balcon, lui demanda si l'on apportoit de bon vin de Madère dans son Isle. Il répondit qu'il s'y en trouvoit d'excellent; & voyant un Portugais assez bien vêtu qui se promenoit dans la rue au-dessous de lui, il l'appella aussi-tôt pour lui demander s'il avoit du vin de Madère à troquer pour des marchandises. Le Portugais, à la vûe du Gouverneur, ôta son chapeau, fit une profonde révérence, & se mit à deux genoux. Dans cette posture, il répondit qu'il avoit un barril de vin de Madère, mais qu'il ne vouloit s'en défaire que pour de l'argent. On lui dit que Phillips n'avoit que des échanges à proposer. Il se leva, fit une seconde révérence, & s'éloigna promptement, le chapeau toûjours à la main jusqu'à ce qu'on l'eut perdu de vûe. Phillips quitta le Gouverneur, assez satisfait de ses politesses, & lui promit pour le lendemain quelques fromages (q) d'Angleterre.

Circonstances du séjour de Phillips à St. Jago.

Soûmission des Portugais pour leurs Commandans.

CE

(q) un fromage. R. d. E.

PHILLIPS. 1693.

Ce Commandant Portugais étoit de fort petite taille, âgé d'environ cinquante ans, & d'une famille noble de Portugal. Il avoit le teint fort bazané & la phisionomie basse. Ses habits étoient aussi fort communs, à l'exception d'une grande perruque qui lui tomboit jusqu'au bas du dos, mais dont le tems avoit aplati la frisure. Cependant cet extérieur négligé paroissoit couvrir beaucoup d'esprit & d'expérience.

Phillips quitte les Isles du Cap-Verd.

Phillips eut le tems, jusqu'au sept de Décembre, de remettre son Vaisseau en état de supporter les flots; & comme la mort l'avoit délivré des blessés les plus incommodes, il quitta les Isles du Cap-Verd avec de meilleures espérances (*r*). Le 10 il essuya un *Tornado*, espéce d'Ouragan, dont on a déja expliqué la nature, & qui est fort commun sur les Côtes d'Afrique; mais n'en ayant jamais vû dans d'autres Mers, ce spectacle le surprit beaucoup. Dans l'espace d'une demi-heure, l'aiguille fit le tour entier du Cadran; & le tonnerre, accompagné d'éclairs terribles, rendit le Ciel & la Mer une scéne d'horreur & d'épouvante. Des traces de souffre enflamé, qui paroissoient de tous côtés dans l'air, firent craindre à Phillips que le feu ne prît au Vaisseau (*s*). Il s'accoutuma par degrés à ces affreux phénomènes; & dans la suite, en ayant éprouvé beaucoup d'autres, il se contenta, lorsqu'il étoit menacé de l'orage, d'amener toutes ses voiles, & d'attendre patiemment que le feu du Ciel, les flots & les vents, eussent éxercé leur furie; ce qui dure rarement plus d'une heure, & même avec peu de danger, sur-tout près des Côtes de Guinée, où les Tornados (*t*) viennent généralement du côté de la Terre. On les regarde comme un signe que la Côte n'est pas éloignée. Dans son Voyage de l'Isle Saint-Thomas à celle de la Barbade, Phillips fit quatre-cens lieuës au Sud de la Ligne, entre deux & trois degrés de latitude du Sud, sans aucune apparence de tonnerre ni (*v*) d'éclairs, avec des vents frais d'entre Sud-Sud-Est & Est-Sud-Est.

Violent Tornado qu'il essuye. Nature de ces orages.

Cap Monte, & sa latitude observée.

Le 22, on découvrit le Cap Monte à sept lieuës de distance Est quart Nord-Nord-Est. A midi, la latitude étoit de six degrés trente-six minutes du Nord, & l'on avoit alors le Cap Est quart de Nord-Nord-Est (*x*) à quatre lieuës; de sorte qu'en étant à six (*y*) minutes Sud, & six Ouest, Phillips ne crut pas se tromper dans son observation en le plaçant à six degrés quarante-six minutes de latitude du Nord; position néanmoins qui ne s'accorde pas avec celle qu'on lui donne ordinairement dans les Cartes (*z*).

Phillips rejoint Schurley au Cap Mesurado.

On se trouva, le 23, à la hauteur du Cap Mesurado. Le Capitaine Schurley, qui avoit été séparé de Phillips par la première tempête, étoit arrivé heureusement à ce Cap; mais ce n'étoit pas sans avoir beaucoup souffert du Tornado. Dans la joie de reconnoître le Vaisseau de Phillips, il se hâta

(*r*) *Angl.* Phillips quitta les Isles du Cap-Verd le 7e. de Décembre, après avoir nettoyé son Vaisseau entre les deux ponts, & purifié toutes ses parties en y brûlant du Goudron. R. d. E.

(*s*) *Angl.* une odeur de souffre lui fit craindre que le feu n'eut pris au Vaisseau; Mais l'ayant visité soigneusement, sans rien découvrir. R. d. E.

(*t*) Plusieurs Voyageurs y ont passé jusqu'à cinq ou six mois, sans voir aucun Tornado.

(*v*) Il n'y a rien à conclure d'un seul Voyage.

(*x*) *Angl.* le Cap Nord-Est quart au Nord. R. d. E.

(*y*) *Angl.* dix minutes. R. d. E.

(*z*) depuis St. Jago jusqu'au Cap-Monte, il avoit couru à l'Est sept cens cinquante-quatre milles.

PHILLIPS. 1693.

hâta de lui envoyer sa Pinasse, pour le supplier de relâcher au même lieu, & de lui accorder son assistance. Son mat de misene avoit été fendu d'un coup de tonnerre, & la voile de son perroquet consumée par les éclairs. Quoique Phillips se fût proposé d'aller prendre du bois & de l'eau douze lieuës plus loin, à *Junco*, où l'eau de la Rivière est excellente & le bois en abondance, il ne balança point à satisfaire son ami. Le lieu qu'il choisit pour jetter l'ancre fut un bon fond de sable, un mille [& demi] au Sud-Est de l'embouchure de la Rivière. Il y trouva un Vaisseau d'Interlope, commandé par Gubbins de la Barbade, & chargé presqu'uniquement de *Rum*, pour le Commerce de l'Or & des Esclaves. Il en acheta cinq-cens galons, à si bon marché qu'il le revendit lui-même avec beaucoup d'avantage. Il trouva aussi la Felouque, *le Slander*, commandée par Colker, Agent de (*a*) *Cherboroug*, qui exerçoit le Commerce au long de la Côte.

Cap Mesurado, bon ancrage.

Le Cap Mesurado est à seize lieuës du Cap Monte, sans aucune terre haute qui les sépare. C'est une montagne ronde, mais moins haute que celle du Cap Monte. Le mouillage y est fort bon au Nord Nord-Est, sur douze, dix & huit brasses d'eau. Cependant le meilleur est sur neuf brasses, à deux milles du Cap, en le mettant à l'Ouest, & le Vaisseau au Sud & demi-Sud.

Phillips se rend à la Cour du Roi André.

Un jour au matin Phillips s'étant mis dans sa Pinasse avec quelques-uns de ses Officiers, remonta l'espace de huit milles dans la Rivière, pour se rendre à la Cour du Roi *André*. Au long des rives, il vit quantité de Singes sur les arbres, sautant d'une branche à l'autre; & de plusieurs coups qu'il tira successivement, il n'en put tuer un seul. La Ville est sur la droite en remontant, éloignée de la rive d'environ un quart de mille; le lieu du débarquement est entre deux grands arbres, où le Roi André vint au-devant des Anglois avec sa Noblesse, & les conduisit au travers des bois dans une plaine ouverte, où la Ville est située. C'est le seul terrain sans bois que Phillips remarqua dans le Pays; de sorte qu'il ne pouvoit comprendre d'où venoit la grande quantité de ris qu'il voyoit parmi les Négres. Il fut reçu dans la Ville avec beaucoup de caresses. On le fit monter dans la salle du Conseil, qui étoit élevée de quatre pieds au dessus du rez de chaussée. Le Roi & deux ou trois de ses Grands s'assirent sur des blocs de différentes formes, [& de la hauteur d'un demi-pied.] On en présenta de pareils à Phillips & à ses gens. Le reste de l'Assemblée s'assit à terre, les jambes croisées.

Il est reçu à la Salle du Conseil.

Festin qu'il fait aux Négres. Usage singulier.

Phillips, qui étoit pressé de la faim, donna ordre à ses gens de faire du pounch, & leur fit tirer de leurs sacs quelques langues salées, & d'autres provisions qu'ils avoient eu la précaution d'apporter. Il invita le Roi & ses Courtisans à manger avec lui, & leur distribua quelques morceaux de ses alimens. Mais il fut fort surpris de les voir aller successivement vers un trou qui étoit au milieu de la salle, & jetter une petite partie de ce qu'ils devoient boire & manger, & revenir avec beaucoup de dévotion & de modestie. Ensuite ils se mirent à manger, ou plûtôt à dévorer, tout ce qui leur fut présenté par les Anglois. Sa Majesté & tous les Grands recevoient,

(*a*) C'est la Rivière que tous les autres Anglois nomment *Scherbro* ou *Scherbero*, près de Sierra-Léona. R. d. T.

voient, avec une avidité extrême, les peaux, les os, & tous les restes de Phillips & de ses gens. A l'égard de la cérémonie du trou, ils lui apprirent que leur dernier Roi (*b*) ayant été enterré dans ce lieu, & ce qu'ils jettoient par le trou, tombant sur son corps, ils se faisoient un devoir de lui donner les prémices de tout ce qui devoit servir à leur nourriture.

PHILLIPS. 1693.

Exercice militaire des Négres.

Après le repas, Phillips donna ordre à ses gens de faire quelques décharges du canon qu'il avoit apporté sur la Pinasse. Le Roi parut fort satisfait de cette galanterie, & donna de son côté, aux Anglois, le plaisir de voir faire l'exercice militaire à ses Négres. Leurs armes étoient l'arc & la lance; mais Phillips ne remarqua pas beaucoup d'ordre dans leurs mouvemens & leurs évolutions. Il se trouvoit parmi les Soldats du Roi André, quelques Auxiliaires, de la Rivière de Junco, qui étoient venus le secourir dans ses guerres. Deux de ces Négres étrangers étoient armés de fusils, & marchoient derrière deux autres, qui portoient de larges targettes, composées d'une pièce de bois quarrée, de quatre pieds de longueur sur deux de large. Le bout des deux fusils passoit entre les deux targettes, comme si elles n'eussent été destinées qu'à couvrir les deux fusiliers. Dans cette posture, ils s'avancèrent avec beaucoup de lenteur & de silence, en feignant d'aller à la découverte de l'ennemi. Après avoir fait quelques pas, les fusiliers firent feu; & le reste de la Troupe, qui venoit à leur suite, lança aussi-tôt une grêle de flèches, avec des cris & des mouvemens fort hideux. Ils retournèrent ensuite à leur premier poste, mais avec beaucoup de confusion. Les fusiliers rechargèrent, & s'étant remis dans le même ordre, ils recommencèrent plusieurs fois cet exercice. Au reste Phillips jugea que cette manière de combattre étoit assez convenable au Pays, qui est couvert d'arbres & de bois (*c*). Il prit plaisir à tirer lui-même une sorte de petits oiseaux, qui ressemblent beaucoup aux Bécassines pour la grosseur & la forme. Le nombre en étoit si grand, qu'il en tuoit quelquefois sept ou huit d'un seul coup. La chair en est assez bonne, quoiqu'ils soient ordinairement fort maigres. Mais les Anglois se trouvèrent mieux de la pêche, & laissèrent à Colker, Agent de Cherborough, le soin de faire tuer tous les jours un ou deux Daims par ses Gromettes. Ils tendirent des filets à l'embouchure de la Rivière, & se procurèrent quantité d'excellent poisson. Ils avoient pour Interpréte un des Négres de Colker, car les Habitans du Canton n'entendoient ni l'Anglois ni le Portugais.

Chasse de Phillips.

Pêche abondante.

Querelle entre les Négres & les Anglois pour un vol supposé.

Pendant le séjour qu'ils firent au Cap Monte, un Négre du Pays accusa quelques Matelots de lui avoir dérobé un sac de ris. Sur les plaintes qu'il en fit au Roi, ce Prince vint lui même au rivage; & marquant beaucoup de mécontentement, il demanda au Capitaine que le ris fut restitué. Phillips fit assembler tout ce qu'il y avoit de Matelots à terre, & n'épargna rien pour découvrir l'Auteur du vol. Mais ne trouvant personne qui voulût se déclarer coupable, il en fit son rapport au Roi avec des excuses fort civiles. Cette conduite ne fit qu'irriter ce Prince Négre. Il prit un ton plus impérieux, en protestant qu'il ne souffriroit pas que ses Sujets fussent insultés,

(*b*) *Angl.* leur dernier Roi. R. d. E.

(*c*) Aussi l'appelle-t-on le Combat des Bois, & cette manière de combattre est en usage parmi les Négres de la Jamaïque.

PHILLIPS. 1693.

tés, & demandant une prompte satisfaction. Enfin, les Anglois crurent s'appercevoir que leur patience le rendoit plus insolent. Ils résolurent d'affecter aussi de la mauvaise humeur. Phillips donna ordre que tout le monde parût le fusil à la main. L'Agent Colker, qui connoissoit les usages du Pays, déclara au Roi, en secouant sa canne, qu'il falloit faire apporter sur le champ de l'eau rouge, sorte de breuvage que les Négres employent pour la vérification des crimes (d), & qu'il en feroit boire à tous les Anglois pour faire connoître leur innocence; mais qu'après ce témoignage, il ne répondoit pas des effets d'un juste ressentiment, pour l'outrage que Sa Majesté faisoit à la Nation. A peine eut-il fini cette déclaration, que le Roi changea de langage. Il ne douta point que les Anglois ne fussent innocens, puisqu'ils étoient résolus d'avaler la liqueur; & devenant humble & soumis, il jura de punir l'accusateur (e) par un bannissement perpétuel. Cependant, ajoûte l'Auteur, s'il eût consenti à l'offre de Colker, il n'y avoit point un Anglois qui eut voulu faire l'essai de sa liqueur rouge.

Visite d'un Roi Négre.

A leur arrivée, ils avoient dressé deux tentes pour la commodité du Commerce, & pour servir de retraite à leurs Charpentiers pendant la nuit (f). Un jour qu'ils y étoient à se reposer tranquillement, ils y virent arriver un Roi de l'intérieur du Pays. Phillips le représente comme le plus beau Négre qu'il eut jamais vû, [à l'exception du Roi de Siboa.] Sa taille étoit fort haute & parfaitement bien prise, ses traits réguliers; son port majestueux, enfin toute sa figure capable d'exciter l'attention, quoiqu'il fut dans un âge si avancé, qu'il avoit la barbe & les cheveux tout-à-fait blancs. Sa tête étoit couverte de plus de cent petites cornes, d'environ la longueur d'un pouce, attachées à sa chevelure, & couvertes d'une pâte ou d'un vernis rouge qui ne changeoit rien à la forme. C'étoient ses *Fetiches*, c'est-à-dire, les Dieux sous la protection desquels il avoit mis son Royaume & sa personne. L'Auteur fixa d'abord les yeux sur lui, par la seule impression de sa figure; & ne lui voyant rendre aucun honneur par le Roi André & par ses Nobles, il étoit fort éloigné de deviner sa naissance & son rang. Il passa plus d'une heure sans être mieux éclairci. Enfin le hazard lui ayant fait apprendre que c'étoit un grand Roi, il fut si surpris de la conduite d'André, qu'il ne balança point à lui en faire quelques reproches. Mais s'appercevant qu'il en étoit peu touché, il s'avança vers le Monarque étranger pour le prier de s'approcher de la Compagnie. Il ne put lui persuader d'entrer dans la tente; mais ayant fait porter dehors un flacon de *Pounch*, il l'engagea facilement à boire avec lui. Après avoir vuidé la première bouteille, Phillips vouloit passer à la seconde. Le Roi Négre s'excusa sur la longueur du chemin qu'il avoit à faire avant la nuit. Il fit présent à Phillips d'une belle peau de Léopard, [de la valeur de trois ou quatre livres

Admiration qu'il cause à l'Auteur.

(d) C'est le suc d'un arbre.

(e) *Angl.* en le bannissant de leurs tentes. Sur quoi l'on trouve dans une note; que les Anglois avoient élevé, sur le sable à l'embouchure de la Rivière, deux tentes pour la commodité du Commerce & l'usage de ceux qui coupoient du bois, qui s'y retiroient pendant la nuit.

(f) Ces deux tentes, comme on vient de le dire étoient à l'embouchure de la Rivière; & ceci se passa dans la Ville du Roi André, à huit milles du lieu ou elles étoient. Aussi les tentes, dont parle le Traducteur, sont changées dans l'Original en la salle du Conseil du Roi. R. d. E.

livres ſterlings], qui lui fut payée ſur le champ de quelques bouteilles de *Rum*. Il partit fort content des Anglois, mais ſans avoir eu la moindre communication avec le Roi André. Phillips apprit enſuite que les deux Rois [avoient mutuellement divers ſujets de plainte &] ne vivoient pas en bonne intelligence. PHILLIPS. 1694.

Il trouva parmi les Négres un Ecoſſois, qui lui parut fort embarraſſé à rendre compte de ſon ſéjour dans un Pays barbare. On fut informé, dans la ſuite, que c'étoit un Brigand, arrivé ſur la Côte dans un petit Vaiſſeau commandé par *Herbert*, qui ayant enlevé ce Bâtiment dans quelque Colonie de l'Amérique, avoit embraſſé le métier de Pyrate. Il s'étoit élevé des querelles ſi ſanglantes entre les gens de l'Equipage, que s'étant maſſacrés les uns les autres, il n'étoit reſté que cet Ecoſſois. Dans l'impoſſibilité de conduire plus long-tems le Vaiſſeau, il l'avoit fait échouer au Sud-Eſt du Cap; & tandis que ſes compagnons expiroient de leurs bleſſures, il avoit eu le bonheur de gagner le rivage. Il offrit ſes ſervices aux Anglois en qualité de Matelot. Mais il portoit ſur ſon viſage des traits ſi marqués de friponnerie, que Phillips & Schurley refuſèrent ſes offres. Colker le prit ſur ſa Chaloupe, & l'engagea pour Cherborough.

Phillips trouve un Ecoſſois parmi les Négres.

Avanture de cet homme.

[Ils firent de grandes réjouiſſances le jour de Noël, chaque Vaiſſeau faiſant des décharges de ſon artillerie. Le 28, Jean Soan, Capitaine du Jeffry, entra dans la rivière, où ayant renouvellé ſa proviſion de bois, d'eau & de ris, il mit enſuite à la voile pour Bait.] Le 3 de Janvier, Colker après avoir remis à Phillips un paquet adreſſé au Chevalier Jeffry Jeffrey, partit pour Cherborough. *Gubbins* mit à la voile de ſon côté pour la Côte d'Or, & ſe chargea des Lettres de Phillips pour les principaux Facteurs de la Compagnie d'Afrique au Comptoir du Cap-Corſe. Il leur apprenoit qu'il étoit venu avec l'agrément de la Compagnie, & la permiſſion d'acheter des Eſclaves ſur la Côte d'Or. Comptant même ſur leur aſſiſtance pour s'en procurer un grand nombre, il les prioit de les tenir prêts pour ſon arrivée, avec d'autres marchandiſes dont il avoit beſoin. Mais après avoir rendu ſervice au Capitaine Schurley, il fut obligé de s'arrêter quelques jours de plus pour réparer ſon propre Vaiſſeau. Enfin, ils mirent enſemble à la voile pour la Côte d'Or. Le 11, ils paſſèrent le Cap Meſurado; & le jour ſuivant ils jettèrent l'ancre, ſur treize braſſes à la vûe de *Pikinini Setra*, ou du petit Seſtos. Il leur vint pluſieurs Canots pour les inviter au Commerce, avec promeſſe de leur faire trouver de l'yvoire en abondance. Mais ayant profité d'un petit vent pour s'avancer juſqu'au rivage, on ne leur apporta que quelques dents médiocres, dont on demandoit le double de leur juſte valeur; avec un petit nombre de Poules, d'oranges & de bananes. Le Samedi 13, ils mouillérent à trois milles du Cap Baxos, qui fait la pointe Eſt du grand Seſtos. Elle eſt baſſe, mais hériſſée de Rocs. Phillips ſe rendit au rivage dans ſa Pinaſſe, avec quelques marchandiſes propres au Commerce. Schurley, qui étoit fort incommodé de la fiévre, y envoya auſſi ſa Chaloupe, ſous la conduite de ſon Tréſorier.

1694.

Précaution de Phillips avant que de ſe rendre à la Côte d'Or.

Pikinini Setro, ou petit Seſtos.

Cap Baxos.

Sur la pointe même du grand Seſtos, en entrant dans la Rivière, on trouve un Village de trente ou quarante maiſons, dont le Chef s'appelloit *Dick-Lumley*; nom qu'il avoit pris d'un vieux Capitaine Anglois, qui avoit éxercé long-tems le Commerce ſur la Côte de Guinée. Huit milles plus haut, on

Grand Seſtos.

PHILLIPS. 1694.

on arrive à la résidence du Roi *Peter*, Monarque du Pays. L'Auteur n'alla pas si loin, parce qu'il avoit appris que les Habitans sont perfides & cruels, & que plusieurs Négocians de l'Europe en avoient fait une triste expérience.

Peuples cruels, & leur Commerce.

Les marchandises qu'on desire ici sont des chaudrons de cuivre, des bassins de différentes grandeurs, des fusils, des étofes rouges & bleuës, des couteaux, &c. Phillips avoit porté des essais de chaque espèce; mais à la réserve de quelques Veaux (*g*), & d'un petit nombre de dents que les Négres tenoient à fort haut prix, il ne trouva rien qui pût faire l'objet de son Commerce. [Ils y achetèrent cependant des Poules, des Limons & des Oranges en petite quantité & on leur offrit du Ris, mais beaucoup plus cher qu'à Mesurado, où ils en avoient fait leur provision.] Dans son absence, ses gens éxercèrent leurs filets à l'embouchure de la Rivière, & lui préparèrent à son retour quantité d'excellent poisson.

Manière dont les Négres s'entre-saluent.

Il observa que la manière de saluer, entre les Habitans, est, comme au Cap Mesurado, de prendre le pouce & le premier doigt de celui qu'on salue, & de les faire craquer, en criant *Akki ô! Akki ô!* Tous les Négres du Canton avoient la physionomie si mauvaise, que Phillips bientôt fatigué de leur compagnie, revint à bord vers le soir, & ne se crut bien à couvert que sous son canon. Ils s'assemblérent en si grand nombre sur le rivage, armés d'arcs & de javelines, que se défiant plus que jamais de leurs intentions, il fit lever l'ancre malgré toutes les instances par lesquelles ils s'efforcérent de l'arrêter.

Divers Rocs.

Vis-à-vis le Cap Baxos on trouve une chaîne de Rocs, qui s'étend à plus de deux lieuës dans la Mer. Le Courant y étoit si fort au Sud-Est, qu'il jetta le Vaisseau trois lieuës à l'Est du Cap. A cette distance de la pointe de Sestos, on apperçut un grand Rocher blanc qui avoit l'apparence d'une voile, & deux lieuës plus loin un autre Roc, cinq lieuës au-dessous de *Sanguin*. La première vûe que Sanguin offre de la Mer, est un peloton de grands arbres, entre lesquels & Sestos, toute la Côte est parsemée de Rocs. On n'y trouve point de mouillage à moins de vingt-cinq brasses.

Battoa.

Le 15 on jetta l'ancre à la vûe de Battoa, où la terre commence à s'élever plus que depuis Sanguin. On s'apperçut ici qu'on étoit poussé, par le courant, près de trois milles au Sud-Est dans l'espace d'une heure. Plusieurs Canots, sortis de la rivière de Sanguin, s'approchèrent hardiment du Vaisseau. Mais quoique ce soit ici que commence la Côte de Malaghette, ils n'apportèrent rien à vendre. A dix heures, l'on étoit vis-à-vis la Rivière *Sino*, qui est à douze lieuës de Sanguin. Elle se reconnoît aisément, par un arbre qui se présente sous la forme d'un Vaisseau. On en vit sortir plusieurs Canots, chargés de *Malaguette*, c'est-à-dire, d'une espèce de poivre qui ressemble beaucoup à celui de l'Inde & qui est peut-être aussi bon. Les Négres l'apportent dans des paniers d'ozier. Phillips en acheta dix quintaux pour une barre de fer, de la valeur de trois schellings & demi d'Angleterre, & pour un ou deux couteaux, dont il fit présent au Courtier Négre. Ce poivre lui servit pour assaisonner la nourriture de ses Esclaves, & les garantir du flux de ventre & des tranchées auxquelles ils sont fort sujets. Vers midi, il fit porter au Sud-

Rivière Sino.

Usage de la Malaguette.

(*g*) *Angl.* quelques dents de veau. Sur quoi l'on remarque qu'il faut entendre cela des dents de jeunes Eléphants.

Phillips. 1694.

Sud-Est quart à l'Est, pour gagner le Cap de las Palmas. On se trouva le lendemain à la hauteur de *Wappo*, d'où l'on vit venir quantité de Canots chargés de Malaguette. Phillips en acheta trois cens livres pour trois bassins d'étain [pesans deux livres la piéce.]

Le Mercredi 17, on doubla la pointe du Cap Palmas, qui est environnée de Rocs. C'est là que finit la Côte de Malaghette & qu'on cesse de trouver du poivre. Phillips perdit dans ce lieu son frère, qui étoit attaqué depuis huit jours d'une fiévre maligne; [& dont plusieurs Matelots avoient aussi été malades.] Le lendemain à six heures du matin, le corps fut cloué dans son cercueil, & mis dans la Pinasse, où le Capitaine, le Chapelain, & le Trésorier descendirent pour l'ensevelir dans les flots, au bruit des trompettes, des tambours, & du canon des deux Vaisseaux. Ils s'éloignèrent du Bâtiment à la distance d'un quart de mille; & les cérémonies Ecclésiastiques (*b*) étant finies, le Capitaine aida lui-même à précipiter le corps de son frère dans le sein des flots.

Mort & sepulture du frère de Phillips.

Le 19, étant à l'ancre, on essuya un Tornado fort violent, qui dura l'espace d'une heure. Deux Canots se présentèrent avec de l'Yvoire; mais il fut impossible d'engager les Négres à monter à bord pour le Commerce, quoiqu'on leur fît voir les marchandises qu'ils aiment le mieux, & qu'on leur offrît de l'eau-de-vie. Le jour suivant, après avoir souffert les secousses d'un autre Tornado, on alla jetter l'ancre vis-à-vis *Drouin*, à trente lieuës du Cap Palmas. Ce lieu se reconnoît sans peine à l'épaisseur de ses arbres, & à la haute terre qui borne la perspective; car la Côte est basse & couverte d'un beau sable blanc. A midi, les deux Vaisseaux se trouvèrent à l'opposite du premier des Monts rouges. On en compte onze, d'une hauteur médiocre, & peu éloignés l'un de l'autre. Depuis qu'on avoit doublé le Cap, il n'étoit pas venu un seul Canot à bord, quoiqu'on ne manquât point de mouiller l'ancre chaque nuit pour se faire appercevoir, & que pendant le jour on suivît de fort près le rivage.

Deux Tornados.

Drouin.

Monts rouges.

Le 21 à huit heures, on arriva devant *Koëtre*, terre fort basse [& marécageuse], trois ou quatre milles au-dessus du Cap *Labo*. Il s'y présenta plusieurs Canots, avec quantité de belles dents; mais les Négres, avant que de monter à bord, éxigèrent que le Capitaine se mît dans les yeux trois gouttes d'eau de Mer, pour gage d'amitié. Il y consentit, dans l'espérance de faire un Commerce avantageux. Cependant la vûe d'un grand nombre de Matelots que la curiosité amena sur les ponts leur causa tant d'inquiétude, qu'ils se hâtèrent de rentrer dans leurs Canots (*i*). Phillips n'eût pas peu de peine à les rappeller. Il leur fit voir ses marchandises, il leur offrit quelques verres d'eau-de-vie; enfin, ils se laissèrent persuader d'apporter quelques dents. Mais tandis qu'ils convenoient des échanges, un grand Chien que Phillips avoit à bord entendant du bruit sur le tillac, s'avança la gueule ouverte, & fit retentir le Vaisseau de ses aboyemens. Il n'en fallut pas davantage pour jetter l'allarme parmi les Négres. Ils se précipitèrent dans la Mer; & laissant leur Yvoire sur le Vaisseau, ils regagnèrent leurs Canots à la nage.

Koëtre.

Cap Lano. Crainte & défiance des Négres du Pays.

(*b*) Sur les Vaisseaux Anglois, c'est le Chapelain & le Chirurgien qui disent l'Office des morts suivant leur Liturgie.

(*i*) C'est la coutume de ne voir paroître que peu de Monde sur le pont.

PHILLIPS. 1694.

nage. Phillips les pressa de retourner, en leur présentant leur Yvoire du bord du Vaisseau & leur faisant divers signes d'amitié. La crainte paroissoit les rendre immobiles. Il se mit trois gouttes d'eau dans les yeux; cette cérémonie même ne les touchoit pas. Enfin, il s'avisa de prendre le Chien & de le frapper avec quelques marques de colère. Alors les Négres ne firent pas difficulté de revenir; mais la défiance étoit peinte sur leur visage, ils avoient les yeux sur tous les coins du Vaisseau, & le moindre mouvement qu'ils voyoient faire aux Anglois leur en faisoit faire un pour se jetter dans la Mer. Cependant ils n'en furent pas moins subtils dans le Commerce, & le prix qu'ils mirent à leur Yvoire fut si excessif, que Phillips en acheta fort peu.

Difformité de cette Nation.

CES Négres se rendent fort difformes, par une sorte de vernis rougeâtre dont ils se peignent différentes parties du corps; & par leur parure de tête, qui consiste à tresser leurs cheveux avec un mélange de lin. Quelques-uns les laissent flotter sur leurs épaules; d'autres les relèvent sur le sommet de la tête. Phillips fut surpris à leur arrivée de n'entendre sortir de leur bouche que *qua*, *qua*, *qua*, comme d'une troupe de Canards. Il juge que c'est delà qu'on a donné à leur Côte le nom de *Pays ou Côte de Quaqua*. Elle s'étend depuis le Cap de Palmas jusqu'à *Bassam Picolo*, où l'on commence à trouver de l'Or.

Pourquoi on nomme cette Côte *Quaqua*.

Les Habitans passent pour Antropophages.

LES Habitans de ce Canton passent pour Antropophages. *Robson*, Contre-maître du Vaisseau, qui avoit commercé long-temps avec eux, assûra Phillips qu'ils mangent leurs ennemis, c'est-à-dire, les prisonniers qu'ils font à la guerre, & qu'ils traitent de même leurs amis après leur mort. En effet, ils ont l'air farouche & vorace. Leurs dents sont pointues; apparemment parce qu'ils les aiguisent dans cette forme, car les Négres des Pays voisins les ont différentes. Ils sont robustes & bien-faits, mais de la plus hideuse figure que Phillips eût jamais vû. Chaque Canot a son Courtier, qui en entrant dans le Vaisseau commence par demander un *Daschi*, c'est-à-dire, un présent d'un ou de deux couteaux. A chaque marché qui se conclud, il demande un nouveau Daschi, sous prétexte qu'il n'a pas d'autre salaire. En effet, les Marchands ne récompensent point autrement ses services. [Mais ces Courtiers sont si importuns, que, ☞ pour s'en débarrasser, on est obligé de leur donner quelque chose.] L'Auteur n'avoit point encore vû de Négres si défians & si difficiles que sur cette Côte; ce qui lui fit juger qu'ils avoient été trompés par quelque Corsaire, qui en avoit enlevé quelques-uns sous ombre de Commerce. Les marchandises qu'ils desirent sont de grands pots, [fermés à vis dont ils paroissoient enchantés,] de ☞ grands bassins d'étain, [les plus grands étant les meilleurs], du fer en barres ☞ & des couteaux de toutes sortes de formes.

Pikinini Laho. Commerce d'yvoire.

LE 23, tandis que les deux Vaisseaux étoient à la voile, il leur vint trois Canots de *Pikinini Laho*, six lieuës à l'Est du Cap Laho. L'un s'adressa au Vaisseau de Schurley, & les deux autres à celui de Phillips, avec quantité de fort belles dents; mais ils les tinrent à si haut prix qu'on n'en put acheter beaucoup. Ils demandèrent les mêmes marchandises qu'au Cap Laho. Ce fut le dernier endroit où les Anglois trouvèrent de l'yvoire; mais ils remarquèrent que les Négres n'apportoient les grosses dents que pour la montre, & qu'ils s'obstinoient à ne vendre que les petites & les médiocres.

Commerce de l'Or, avec plusieurs Canots.

LE 25, on vit arriver deux Canots de Bassam Picolo, pour offrir le Commerce de l'Or. Phillips en acheta trente achis pour du fer en barre, à deux

deux barres pour trois achis. La valeur de chaque achi est d'environ cinq schellings. Tout l'Or que les Anglois prirent ici étoit en Fetiches, c'est-à-dire en petites pièces ornées de jolies figures, que les Négres employent pour leur parure, & qui sont ordinairement d'Or très-pur. On n'y voit point de poudre ni de lingots. Le 26, quelques Canots vinrent offrir des Esclaves, mais n'en apportèrent aucun. Le jour suivant, il vint à bord un Canot de Bassam, qui y passa toute la nuit. Phillips en tira trente-six achis d'Or. Deux autres Canots, qui arrivèrent le jour suivant, lui en fournirent seize onces. [Il donnoit une barre de fer, une douzaine & demi de Couteaux, ou des Bassins d'étain du poids de six livres, pour un achi & demi, bien entendu qu'on n'oublioit pas le Daschi des Courtiers]. Il se servoit ici de ses propres poids; mais en remontant, il trouva les Négres mieux instruits. Ils avoient des poids, des balances, & d'autres mesures, auxquelles ils comparoient soigneusement celles des Anglois. Le prix des marchandises leur parut augmenter aussi, à mesure qu'ils avançoient, parce que les Négres trouvent moins souvent l'occasion de s'en fournir. [Mais aussi n'ont-ils pas beaucoup d'Or.]

Phillips. 1694.

Triste état des deux Vaisseaux Anglois.

La maladie, qui avoit emporté le frère de Phillips s'étoit répandue dans les deux Equipages; mais celui de Schurley fut le plus maltraité. Il perdit huit hommes; & le Capitaine même tomba dans une langueur mortelle, avec la plûpart de ses gens. Un calme, qui dura plusieurs jours, accompagné d'un brouillard épais, & d'une chaleur pesante, sans le moindre vent, rendit leur situation encore plus dangereuse. Pendant dix jours, il fallut résister au Courant, qui poussoit les deux Vaisseaux, plus d'un mille (k) à l'Ouest dans l'espace d'une heure. Pour comble de disgrace, on se crut menacé d'un combat. Phillips apperçut un Bâtiment, qui s'étoit fort approché avant qu'il l'eût pû découvrir. Il fit tirer un coup de canon pour l'avertir de mettre à l'ancre; & choqué qu'il n'y parût pas faire d'attention, il lui tira un second coup. Sa fabrique & ses peintures en blanc le lui avoient fait prendre pour un François; mais on le reconnut enfin pour un Armateur de Hollande. William Flemming, qui le commandoit, étoit revêtu d'une Commission particulière du Roi Guillaume. Il y avoit plus de neuf mois qu'il éxerçoit le Commerce sur la Côte, sans avoir pû se défaire encore de sa cargaison. Il revenoit d'Angola. Son Vaisseau, qui se nommoit le *Jacob Hendrik*, étoit de seize pièces de canon & de quarante-deux hommes d'équipage. Il apprit à Phillips que le Capitaine Gubbins & son Chapelain étoient morts dans leur voyage à la Côte d'Or; que tout le Pays étoit troublé par la guerre, & les Rades si peu sûres, qu'il paroissoit peu d'Or sur la Côte; que les Négres s'étoient saisis du Fort d'*Akra*, après avoir tué le principal Facteur & blessé l'autre fort dangereusement; [enfin, qu'il y avoit peu d'apparence que les Danois pussent se rétablir dans cette Place. Phillips, déja fort affligé de tant de fâcheuses nouvelles, fut bientôt forcé de tourner sa compassion sur lui-même.] Il fut pris d'une extinction de vûe qui ne lui permettoit plus de voir dix pas devant lui, & d'un étourdissement qui lui ôtoit le pouvoir de marcher & de se soûtenir sans appui.

Rencontre d'un Armateur de Hollande.

Récits fâcheux pour Phillips. Ses maladies.

Le Mercredi 8 (l), on entendit le bruit de plusieurs canons; & presqu'aussitôt

(k) *Angl.* deux milles. R. d. E.

(l) *Angl.* sixième. R. d. E.

PHILLIPS. 1694.

Rencontre d'un Vaisseau de la Compagnie Hollandoise.

tôt on découvrit un Vaisseau, qui se fut bientôt approché de celui de Phillips. Comme on l'avoit d'abord reconnu pour Hollandois, on ne fut pas surpris de voir monter familièrement le Capitaine à bord. Il appartenoit à la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales, qui l'envoyoit à Mina. Mais il avoit été retenu cinq mois à Plymouth; & depuis qu'il en étoit parti, il avoit employé neuf semaines entières dans sa Navigation. Il raconta qu'il avoit été aux prises avec un Armateur François à cinquante lieuës de *Scilly*, & que le Comte de Torrington s'étoit sauvé d'Angleterre. Phillips ne douta point que cette dernière nouvelle ne fût d'une fausseté absolue. Il sçavoit que les Hollandois n'avoient jamais été bien disposés pour ce brave Officier, depuis que par leur propre imprudence, ils avoient été si maltraités en 1690 par la Flotte Françoise à la vûe de *Beachy*. Ce Vaisseau étoit de vingt-quatre pièces de canon & de quatre-vingt hommes, Soldats & Matelots. Les canonades qu'on avoit entendues venoient de lui; mais il n'en avoit voulu qu'à l'Armateur de la même Nation qui avoit quitté depuis peu Phillips, & qui s'étoit éloigné à force de voiles.

Privilége exclusif de la Compagnie de Hollande.

QUOIQUE la Compagnie Hollandoise eût le privilége exclusif du Commerce sur cette Côte, avec le droit d'attaquer tous les Marchands particuliers, & de saisir leurs Vaisseaux & leurs marchandises, il y avoit alors plus d'une douzaine de Bâtimens d'Interlope qui bravoient toutes les défenses & tous les droits. Phillips assûre que les Matelots de ces Vaisseaux, lorsqu'ils avoient le malheur d'être pris, étoient renfermés dans les cachots de Mina, & le Capitaine, avec les principaux Officiers, condamnés au dernier supplice par le Gouverneur Général de Hollande (m), qui avoit sur eux le droit de vie & de mort, à la tête d'une *Cour Martiale*, sans aucun appel en Europe. La même autorité s'étendoit sur tous les Négres voisins, particulièrement sur ceux de la Ville même de Mina, qui achètent à ce prix la protection dont ils jouissent sous le canon du Fort. Aussi le nom d'un Gouverneur Hollandois est-il fort respecté dans toutes ces Régions; tandis que le pouvoir des Agens Anglois se réduit à faire arrêter les coupables, & à les envoyer chargés de chaînes en Europe, pour y être jugés suivant les loix. Il est certain que les Interlopiers Hollandois ont été quelquefois traités avec la dernière rigueur. Mais cette crainte n'est pas capable de les rebuter. Ils ont des Bâtimens si légers, qu'à la voile ils échappent toûjours aux Vaisseaux de la Compagnie. Ils sont ordinairement bien fournis d'armes & de munitions. Le courage est si bien établi parmi leurs Matelots & leurs Soldats, qu'ils périroient jusqu'au dernier sans penser à se rendre. Phillips rend témoignage qu'il en a vû quatre ou cinq à l'ancre, devant le Fort de Mina, pendant des semaines entières, éxerçant ouvertement le Commerce, comme pour affronter le Gouverneur & sa Garnison.

Hardiesse des Marchands d'Interlope.

Asthany. Cap d'Apollonia.

LES deux Vaisseaux Anglois s'étoient avancés jusqu'à la Rade d'*Asthany*, à douze lieuë de Bassam. Mais n'y voyant aucune apparence de Commerce, ils gagnèrent le Cap Appollonia, où la fortune ne leur fut pas plus favorable. Leur étonnement fut extrême de trouver cette stérilité dans les lieux qui étoient autrefois célébres par l'abondance de l'Or & la facilité des marchés.

LE 13, ayant doublé le Cap, ils jettèrent l'ancre au Cap d'*Axim* (n), deux

(m) *Angl.* Gouverneur Général de ce Fort. R. d. E.

(n) Axim est à dix lieuës d'Apollonia.

PHILLIPS. 1694.

deux milles au-dessous du Fort Hollandois. Rawlisson, Chef du Comptoir de Hollande, vint à bord, pour demander des nouvelles de l'Europe. On le pressa de s'arrêter. Il y consentit, & se livrant à sa bonne humeur, il but, dansa, & chanta de fort bonne grace. Mais sa joie fut changée tout-d'un-coup en inquiétude, à la vûe d'un grand Canot à douze Rameurs, portant des banderolles de diverses couleurs, qui s'avançoit de l'Est vers le Vaisseau. Phillips surpris de son trouble lui en demanda la raison. Il lui offrit même de faire feu sur le Canot, s'il se croyoit menacé de quelque danger. Mais le Facteur le conjura de s'en bien garder; & sans s'expliquer davantage, il se jetta dans un petit Canot de Pêcheur, où il se coucha sur le ventre; il donna ordre aux Négres de ramer vers l'Ouest avec toute la diligence possible, & prenant un grand tour, il alla gagner la terre un quart de mille au-dessus du Fort. Phillips apprit bientôt la cause de tant d'allarmes. Rawlisson s'étoit imaginé que le grand Canot étoit celui du Fiscal Hollandois de Mina, Officier d'une autorité supérieure à la sienne, dont l'emploi consiste à visiter tous les Comptoirs de Hollande, pour éxaminer l'état du Gouvernement & veiller sur-tout à la conduite des Facteurs. Cette visite se fait avec tant de rigueur, que les coupables ne manquent jamais d'être arrêtés, & conduits dans les prisons de Mina, où leur moindre punition est de payer une amende considérable, & souvent de se voir condamnés à porter le mousquet pour la garde du Fort, en qualité de simple Soldat. Ce n'est pas seulement le Commerce clandestin qu'on punit avec cette sévérité dans les Facteurs. Ils doivent veiller au bon ordre dans leur Comptoir; empêcher par exemple qu'on ne couche dehors, & qu'on n'y fasse entrer des femmes pendant la nuit. Les Anglois négligent dans leurs Etablissemens cette partie de la bonne police, mais elle est rigoureusement observée parmi les Hollandois; ce qui n'empêche pas que les uns & les autres n'ayent des femmes libres ou Esclaves, dont ils changent à leur gré.

Cap d'Axim.

Frayeur panique de Rawlisson Facteur Hollandois.

Sévérité des Hollandois dans leurs Comptoirs.

LE grand Canot arriva bien-tôt à bord. Il amenoit un Anglois, nommé *Frank*, que les Agens de la Compagnie Angloise, au Cap-Corse, envoyoient à Phillips, pour recevoir de lui les Lettres & les paquets qu'il leur apportoit de l'Europe, & prendre les nouveaux Facteurs qui venoient occuper les postes de la Compagnie dans ses divers Comptoirs. Il avoit relâché à celui de *Dicky*, où il avoit engagé *Buckerige*, qui en étoit le Chef, à l'accompagner. Les Agens marquoient à Phillips, par ce Canot, qu'ils lui conseilloient de disposer de sa cargaison avant que d'arriver au Cap-Corse; parce que les guerres du Pays anéantissoient le Commerce de l'Or, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût se procurer des Esclaves sur la Côte.

Avis que Phillips reçoit du Cap-Corse.

RAWLISSON, que nous avons laissé au rivage, ne manqua point de renvoyer son Canot à bord, pour y prendre des informations. Il apprit bientôt son erreur; & riant de ses propres craintes, il se hâta de rejoindre les Anglois. La nuit fut employée à se réjouir. Le Facteur de Hollande ne retourna que le lendemain dans son Comptoir; *bien lesté*, suivant l'expression de l'Auteur, c'est-à-dire yvre de pounch & de vin. Mais, avant son départ, il engagea Buckerige, Schurley & Phillips, à lui rendre le lendemain une visite dans le Fort. Ils s'y rendirent à l'heure dont ils étoient convenus. Rawlisson les attendoit sur le rivage (a), avec son Chapelain, qui étoit un jeune François.

Rawlisson retourne à bord de Phillips & s'y réjouit beaucoup.

(a) *Angl.* Le Lieutenant de Rawlisson. R. d. E.

PHILLIPS. 1694.

François. Il les conduisit à la porte du Fort, où ils furent salués de neuf coups de canon. Avant le dîner, il leur proposa de faire un tour de promenade autour de la Place. C'est une espèce de Château, bâti sur un Roc, à la manière des Portugais, des mains desquels il est passé dans celles des Hollandois. Il est à quatre flancs, sur chacun desquels on voit quelques piéces de canon, dont le nombre total monte à dix-huit. Ceux qui regardent la Mer sont assez gros. Phillips en distingua quelques-uns de fonte. Les murs sont d'une bonne hauteur, & la Porte capable de quelque défense. Elle fait face au Continent. Au milieu du Fort sont le magasin, la cuisine, & le logement des Soldats, sur lequel on a ménagé trois ou quatre petites chambres pour les Facteurs. Celle où les Anglois furent traités, n'avoit que la moitié de ses murs, [c'est-à-dire qu'ayant été ruinés par le tems, ou par d'autres causes, personne ne s'étoit crû intéressé à les rétablir.] La bonne-chère ne parut pas si négligée. On servit aux Anglois plusieurs sortes de viandes & de poissons. Ce que Phillips trouva de meilleur, fut un *Pudding d'Yam* ou d'*Ignames*, assaisonné par le Chapelain François avec du sucre & du jus d'Orange. Le vin du Rhin & le *Pounch* ne furent point épargnés; mais Phillips préféra beaucoup à l'un & à l'autre une sorte de vin de Palmier, nommé *Kokoro*, qu'on prendroit à la couleur pour du petit lait, & au goût pour du vin blanc de Florence. On but la santé du Roi d'Angleterre & celle de la Compagnie d'Afrique, chacune avec une décharge de sept coups de canon; après quoi les Anglois furent invités à sortir du Château pour voir une danse de Négres, sous quelques gros Cotoniers, dont ils font leurs Canots (*p*).

Bonne-chère du Facteur Hollandois.

RAWLISSON y avoit fait porter des siéges & des liqueurs. Les Anglois y trouvérent Madame Rawlisson, femme [ou maîtresse] du Facteur, jeune Mulâtre qui avoit beaucoup d'agrémens. Elle étoit couverte, au milieu du corps, d'une riche écharpe de soie. Sur la tête elle avoit un bonnet à fleurs d'or & d'argent, sous lequel ses cheveux tomboient de toute leur longueur; car les Mulâtres affectent de les porter comme les Blancs, pour se distinguer des Négres. Elle étoit accompagnée de la femme du second Facteur & de celle du Chapelain François, qui étoient de jeunes Négresses de douze ou quinze ans. Ces trois Dames commencèrent la danse au son de trois instrumens, composés de dents d'Eléphans creuses, & d'un tambour de cuivre. Elles dansérent successivement, avec des gestes, & des mouvemens ridicules de la tête, des épaules & des bras; de sorte que leurs pieds avoient la moindre part à l'action. Le commencement de leur danse fut assez modéré; mais s'échauffant par degrés, elles s'agitèrent à la fin comme autant de folles ou de furieuses. D'autres femmes parurent ensuite sur la scéne. Les hommes eurent leur tour. Entre les plus galans, il en parut deux qui avoient l'os d'une machoire d'homme attaché à la poignée de leur épée. On apprit aux Anglois que c'étoit un trophée militaire, & qu'ayant tué dans un combat quelques fameux Guerriers, ils se faisoient honneur de porter sans cesse cette marque de leur victoire. Enfin les Anglois fatigués du spectacle, prirent prétexte de la fin du jour pour retourner à bord.

Sa femme & celle de son Chapelain.

Danse des Négres.

LA

(*p*) Tous les Voyageurs qui ont été à Juida, remarquent que c'est ici le lieu où l'on peut se fournir de Canots à meilleur marché.

LA Ville est à l'Est du Château, & contient environ cent maisons. Elle est située au long des bords de la Rivière, qui se décharge dans la Mer au-dessous du Château; [& c'est à son embouchure qu'est le lieu du débarquement.] Phillips observa sur la rive une centaine de Négres des deux séxes, avec des pelles, qui leur servoient à remuer le sable pour en tirer de la poudre d'Or. Cependant le Commerce n'y étant pas fort avantageux, on remit à la voile le 16, pour gagner le Cap de Tres-Puntas, en se tenant sur vingt-quatre brasses, dans la crainte des Rocs qui s'étendent assez loin vis-à-vis le milieu du Cap. Vers midi, on se trouva devant un Comptoir de Brandebourg, & trois heures après, on jetta l'ancre à la vûe du Comptoir de Dicky, dans l'Anse même où il est situé, environ trois lieuës à l'Est du Cap Tres-Puntas. Les Anglois n'ont pas de Comptoir sur la Côte où le débarquement soit si facile.

PHILLIPS. 1694.

Situation de la Ville.

Cap de Très-Puntas. Comptoir de Brandebourg.

BUCKERIGE, Chef du Comptoir de Dicky, s'occupoit actuellement à construire un petit Fort sur un grand Roc plat, un demi-mille à l'Est de la Ville. Quoique cette entreprise fût fort éloignée de sa perfection, il avoit déjà planté, près du Fort, quelques pièces de canon qui faisoient toute sa défense. La Ville est assez grande. Phillips descendit un jour au rivage, pour répondre aux civilités de Buckerige qui l'avoit invité à dîner. Il prit du bois, de l'eau, & quelques pierres dures pour s'en servir à broyer les grains du Pays. Mais les Habitans marquant peu d'empressement pour le Commerce, il leva l'ancre, & se trouva vers midi devant *Tagaratba*, dernière Place [de la Côte d'Or,] où les instructions de la Compagnie l'obligeoient de se défaire de sa cargaison. S'il eût observé cet ordre, il feroit retourné en Europe avec la plus grande partie des marchandises qu'il en avoit apportées. A peine en avoit-il vendu pour la valeur de trois (q) cens livres sterlings, quoiqu'il en eût pour trois mille. Aussi ne balança-t-il point à violer ses instructions.

Anse, Ville, & Fort de Dicky.

Langueur du Commerce sur cette Côte.

LE même jour à deux heures après midi, il mouilla, sur sept brasses, dans la Rade de Sukkandi, à deux milles du rivage. Les Hollandois y ont, sur la pointe, un petit Fort, qui commande le lieu du débarquement, à la portée du canon du Fort Anglois. Schurley qui n'avoit pas cessé d'accompagner Phillips, se rendit [avec lui] le 20 au Château Anglois, où il trouva Johnson, premier Facteur de ce Comptoir, non-seulement malade au lit, mais furieux d'un affront qu'il avoit reçu de *Vankubeline*, Marchand de Mina. Il apprit du second Facteur, [jeune homme qui avoit été élevé dans l'Hôpital des Enfans Bleus,] le détail de cette avanture.

Rade & Comptoir de Sukkandi.

UNE femme du Pays, nommée *Taguba*, avoit eu de quelque Soldat Anglois du Fort, une fille mulâtre, qui avoit été élevée assez soigneusement jusqu'à l'âge de dix ou onze ans. Johnson, qui étoit alors Facteur du Cap-Corse, conçut de l'inclination pour cette jeune fille, & proposa de la prendre pour sa femme, de la manière, ajoûte l'Auteur, dont les Européens (r) prennent des femmes en Guinée. Dans le même tems, ayant été nommé premier Facteur de Sukkandi, il y mena la petite Mulâtre avec lui, pour y être élevée sous ses yeux, jusqu'à ce qu'elle fut en âge de servir à ses plaisirs.

Avanture de Johnson, Facteur de Sukkandi.

(q) *Angl.* de deux c[illegible] R. d. E.
(r) Ils n'ont point d'aut[illegible] engagement que [illegible]celui de leur inclination. [C'est un usage éta[illegible]bli, contre toutes sortes de Loix.]

PHILLIPS. 1649.

fira. Il la traita pendant deux ou trois ans avec beaucoup de tendresse, [prenant un grand plaisir à s'entretenir avec elle.] Lorsqu'elle touchoit à l'âge qu'il s'étoit proposé, Vankuheline, qui avoit entendu vanter sa beauté, gagna Taguba sa mère, à force de présens, & la fit consentir à se rendre au Comptoir de Sukkandi, sous prétexte de voir sa fille, mais en effet pour l'engager adroitement à s'approcher du rivage, où il devoit envoyer un Canot fort léger & les faire enlever toutes deux. Taguba ne manqua point d'adresse pour exécuter ce plan. Elle fut reçue civilement de Johnson, qui n'ayant aucun sujet de défiance, laissa volontiers sortir sa fille avec elle. Lorsqu'elles furent au bord de l'eau, quelques Matelots qui les attendoient enlevèrent la fille malgré ses cris; & sa mère la suivit, en feignant de céder à sa douleur. Elles furent menées toutes deux à Vankuheline, qui recueillit bientôt le fruit des soins & des espèrances de Johnson. Phillips avoit vû cette petite créature au Château de Mina, lorsqu'il y avoit dîné chez le Général Hollandois. Elle avoit dansé devant lui dans une parure fort brillante, sous le nom de Madame Vankuheline. Cette avanture, & quelques autres démêlés avec les Hollandois, avoient troublé la tête de Johnson jusqu'à le rendre presque fou. Quelque tems après, ce malheureux Facteur fut surpris par les Négres, qui, [à l'instigation de Vankuheline & du Général *Hollandois*,] le taillèrent en pièces avec tous ses gens, se saisirent du Fort, & pillèrent toutes les marchandises. Son Lieutenant, que les Anglois appelloient *M. le Second*, n'ayant pas laissé de traiter fort civilement Phillips & Schurley, ils ne retournèrent à bord que vers le soir. Le premier objet qu'ils virent approcher, fût reconnu aussi-tôt pour un Paquebot Anglois nommé l'*Aigle*, qui étoit parti des Dunes avec eux, chargé de paquets & de lettres pour la Gambra, Cherborough & le Cap-Corse. Le Capitaine de ce petit Bâtiment étoit mort à la Gambra [avec plusieurs de ses gens.] *Brouwn*, qui lui avoit succédé, apprit à Phillips que l'Agent de Colker (s) avoit eu de grands démêlés avec son second en arrivant à Cherborough, & qu'il avoit eu besoin d'employer la force pour s'y faire recevoir.

Fin tragique de Johnson.

Arrivée d'un Paquebot Anglois.

Le 21 Phillips alla jetter l'ancre entre la pointe d'*Alhady & Schuma* (t), où il lui vint quelques Canots, avec lesquels il fit des échanges avantageux pour de l'Or. Les Marchands Négres paroissoient craindre que leurs marchandises ne fussent confisquées par les Agens de Hollande, pour avoir éxercé le Commerce avec les Anglois. Ils avoient essuyé plus d'une fois cette insulte, non-seulement à l'occasion des Vaisseaux Anglois qui étoient attirés sur leur Côte, mais pour s'être fourni de quelques marchandises à Sukkandy, & lorsque sur leurs plaintes les Facteurs Anglois avoient demandé satisfaction au Général de Mina, en l'assûrant que les marchandises appartenoient à la Compagnie, ils n'en n'avoient pû obtenir que de vaines promesses.

Obstacles que les Hollandois apportent au Commerce de Guinée.

Les Hollandois portoient si loin l'insolence au long de cette Côte, sur-tout depuis la révolution, qu'ils s'efforçoient par toutes sortes de moyens de ruiner le Commerce des Anglois; [traitant les Négres avec sévérité]

Ils se saisissent de Commendo.

(s) *Angl.* s'étoit séparé de lui à Mesurado, & qu'en arrivant à Cherborough il avoit eu du bruit avec son Second avant de pouvoir être reçu. R. d. E.

(t) à deux lieues de Sukkandi.



Fort BADENSTEIN, te BOETRI, uit Barbot.



Fort St. SEBASTIAAN, te SHAMA, uit Barbot.

J. v. Schley direx.

sévérité,] sans en avoir reçu le moindre sujet de plainte. Ils ont enlevé *Commendo* à la Compagnie Angloise, c'est-à-dire, l'endroit le plus favorable de toute la Côte pour le Commerce de l'Or. Ils le gardent encore, quoique les Agens de la Compagnie ayent des titres par écrit, signés de tous les Princes du Pays; sans compter le droit d'une longue possession. Sur des fondemens si justes elle tenta, il y a quelques années, de s'y rétablir. Mais lorsque son Vaisseau passoit devant Mina, chargé de matériaux pour bâtir un nouveau Comptoir, les Hollandois eurent la témérité de lui tirer plusieurs volées de canon, sans respecter le Pavillon Royal qu'ils ne pouvoient méconnoître à si peu de distance. Cependant les Anglois ne continuèrent pas moins leur entreprise, & commencèrent à se fortifier avec assez de succès. Mais avant que leurs ouvrages fussent en état de défense, les Négres, suscités par le Général Hollandois [qui leur fournissoit des Armes & des Munitions], leur causèrent tant de troubles & d'embarras, qu'ils se virent dans la nécessité de se retirer avec perte de plusieurs hommes.

Schuma & Commendo.

LE 22, Phillips & Schurley arrivèrent devant les hautes montagnes qui sont entre Schuma & Commendo. Le Commerce fut d'abord assez avantageux avec les Habitans de ces deux Places; mais la crainte des Hollandois les arrêtoit encore. S'ils achetèrent trois ou quatre balles de *Perpetuane*, ce fut avec des précautions extrêmes pour les emporter. Ils les divisèrent, & mirent chaque partie dans des sacs qu'ils avoient avec eux, dans l'espérance de les passer plus facilement. Phillips rebuté de leurs incertitudes, alla mouiller à la Pointe d'*Ampeni*, qui est entre Commendo & la Ville de Mina, à deux lieuës de la Ville. Cette situation lui parut favorable pour commercer également avec ces deux Places; & dans l'espace de deux jours, il se procura effectivement plus de trente marcs d'Or.

Commerce avantageux pour Phillips.

LE 25, il passa devant le Château de Mina, qu'il salua de sept coups; & ne prévoyant aucun obstacle, il jetta l'ancre entre cette Place & le Cap-Corse, à moins d'une lieuë de l'une & de l'autre. Il y trouva le meilleur Commerce de toute la Côte, par l'empressement que les Négres de toutes les Villes à l'Est, jusqu'à Cormantin, eurent les deux jours suivans à venir à bord. Le 27, il alla mouiller dans la Rade du Cap-Corse, après avoir salué le Château de sept coups (v), qui lui furent rendus.

PENDANT vingt-neuf jours qu'il passa dans cette Rade, il leva un Plan éxact du Fort & du Comptoir Anglois. C'est le plus considérable des Etablissemens de la Compagnie sur cette Côte.

Fête qu'il donne aux Officiers Anglois du Cap-Corse.

LES Agens, les Facteurs & les autres Officiers, n'osant s'éloigner de leur Poste, dans la crainte des accidens qui pouvoient arriver pendant leur absence, Phillips & Schurley leur donnèrent à dîner, dans un beau cabinet de verdure, qui est au centre du jardin de la Compagnie. Ils avoient fait débarquer chacun six canons, pour donner plus d'éclat à cette fête, en accompagnant chaque santé d'une décharge. Des trente Soldats que Phillips avoit amenés pour le service de la Compagnie dans le Fort, il n'y en avoit pas un qui ne fût en aussi bonne santé qu'au départ d'Angleterre; mais dans l'espace de deux mois, les maladies du climat en firent périr la moitié. *Clayton*, Chef

(v) *Angl.* de quinze. R. d. E.

PHILLIPS. 1694.

Chef du Comptoir Danois de Frédéricsbourg, mourut aussi de la fiévre. Il fut enterré avec beaucoup de pompe dans le jardin de *Blackjack*, qui est voisin du Fort, & qui sert de sépulture commune aux Européens. Clayton eut pour successeur *John Rootsey*, Barbadien, qui étoit arrivé depuis peu avec les Vaisseaux Danois.

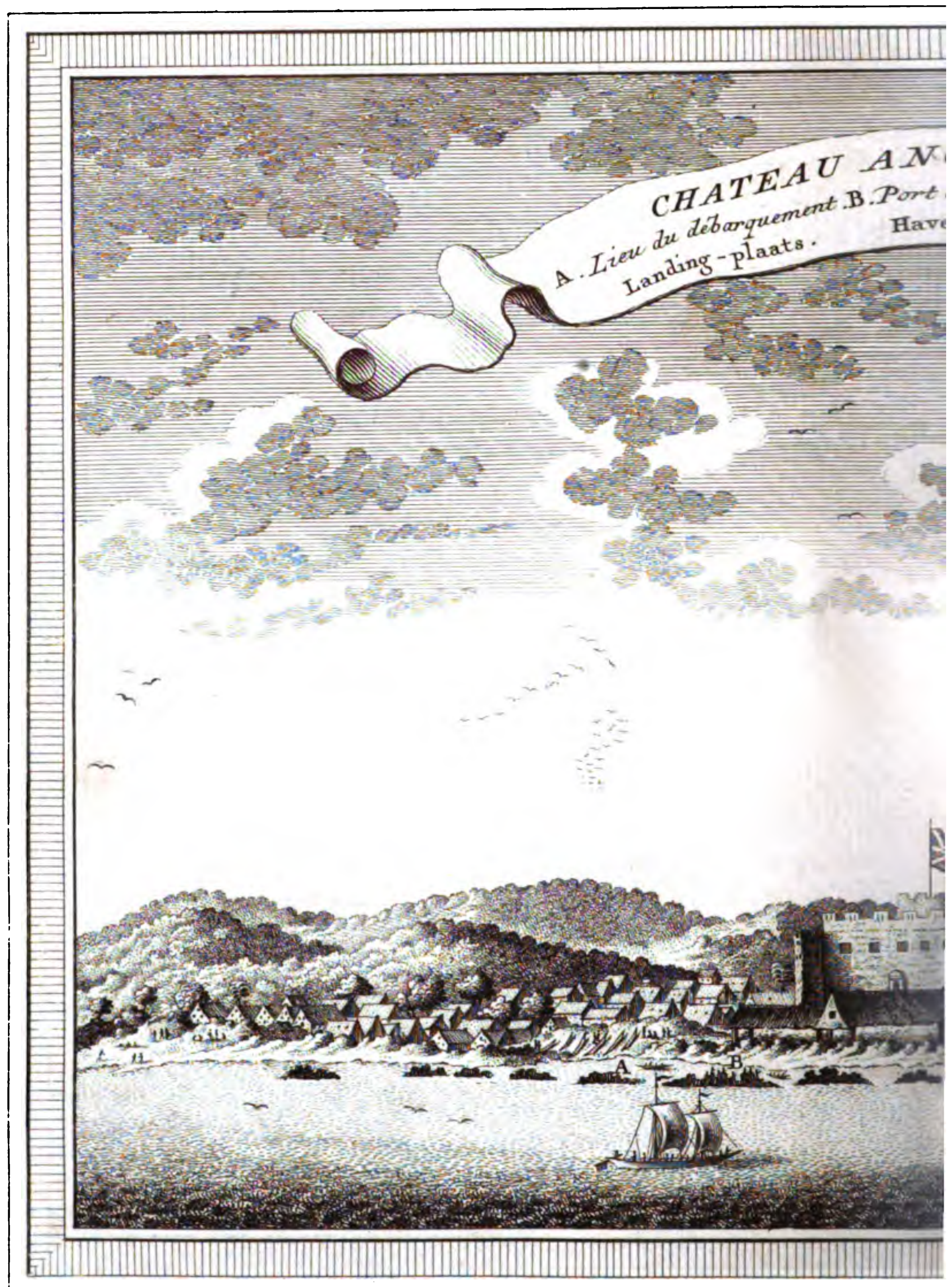
Histoire de William Lord.

Un trompette du Vaisseau de Phillips, nommé *William Lord*, ayant pris querelle dans l'yvresse avec un Sergent du Château, lui fit au ventre une blessure qu'on crut d'abord très-dangereuse. Il fut chargé de fers dans une Tour qui servoit de prison. Mais sur le rapport du Chirurgien, qui ne jugea point la playe mortelle, Lord obtint la liberté. Ce Trompette étoit non-seulement fort vigoureux, mais si querelleur & si intraitable, que Phillips se vit obligé de le faire enchaîner sur la poupe, depuis Saint Thomas jusqu'à la Barbade. Son dessein étoit de le mettre sur un Vaisseau de Guerre en arrivant dans cette Isle. Mais sa bonté l'ayant fait céder ensuite aux sollicitations qu'il reçut en faveur de ce misérable, il eut lieu de s'en repentir. A peine fut-on arrivé à la Barbade, que Lord se trouvant libre, sortit secrétement du Vaisseau, & se cacha dans la Ville jusqu'à ce qu'il eut dépensé tout son argent. Il étoit arrivé au Port une Frégate de la nouvelle Angleterre, petite, mais bien équipée pour la guerre, excellente voilière & montée de vingt pièces de canon. Quelques Marchands de l'Isle l'avoient achetée; & sous prétexte de l'envoyer à Madagascar pour le commerce des Esclaves, non-seulement ils avoient obtenu une Commission de Russel, Gouverneur de la Barbade, mais ils l'avoient engagé à s'associer avec eux dans cette entreprise. Lord s'engagea sur ce Bâtiment, & son éxemple fut suivi de plusieurs Matelots de Phillips. Au reste le Voyage de Madagascar n'étoit qu'un prétexte. Phillips fut informé par des avis certains, que la Frégate devoit se rendre à l'entrée de la Mer Rouge, pour y chercher des profits plus considérables dans le pillage des Vaisseaux Marchands du Mogol, & revenir ensuite avec quelques Esclaves Négres, pour couvrir les apparences en rentrant à la Barbade. [Phillips vendit à un Marchand des armes à feu pour le service de la Frégate; mais en beaucoup plus grande quantité qu'il n'étoit nécessaire à un si petit Vaisseau pour sa défense. Quoiqu'il en soit, Phillips n'a point appris ce qu'il étoit devenu. Les autres Vaisseaux Marchands perdirent aussi beaucoup de monde par la perte & les enrollemens forcés pour les Vaisseaux de Guerre; Mais plus que tout cela,] la Commission d'un Gouverneur qui étoit proche parent de l'Amiral d'Angleterre, mettoit ce petit Bâtiment en droit d'incommoder beaucoup tous les Vaisseaux du Port. Sous prétexte du service du Roi, il engagea tous les Matelots qui étoient disposés à quitter leurs Marchands. Ceux mêmes qui pensoient le moins à rompre leurs engagemens avec d'autres Capitaines, en prirent du moins occasion de faire augmenter leurs gages; & l'on n'en auroit pas trouvé un dans cette circonstance, qui voulût faire le Voyage de l'Europe, [qui est l'affaire de six semaines,] à moins de trente livres sterlings. [& la promesse d'être déchargés au premier Port.] ☞

Artifice de quelques Marchands pour déguiser leur pyraterie.

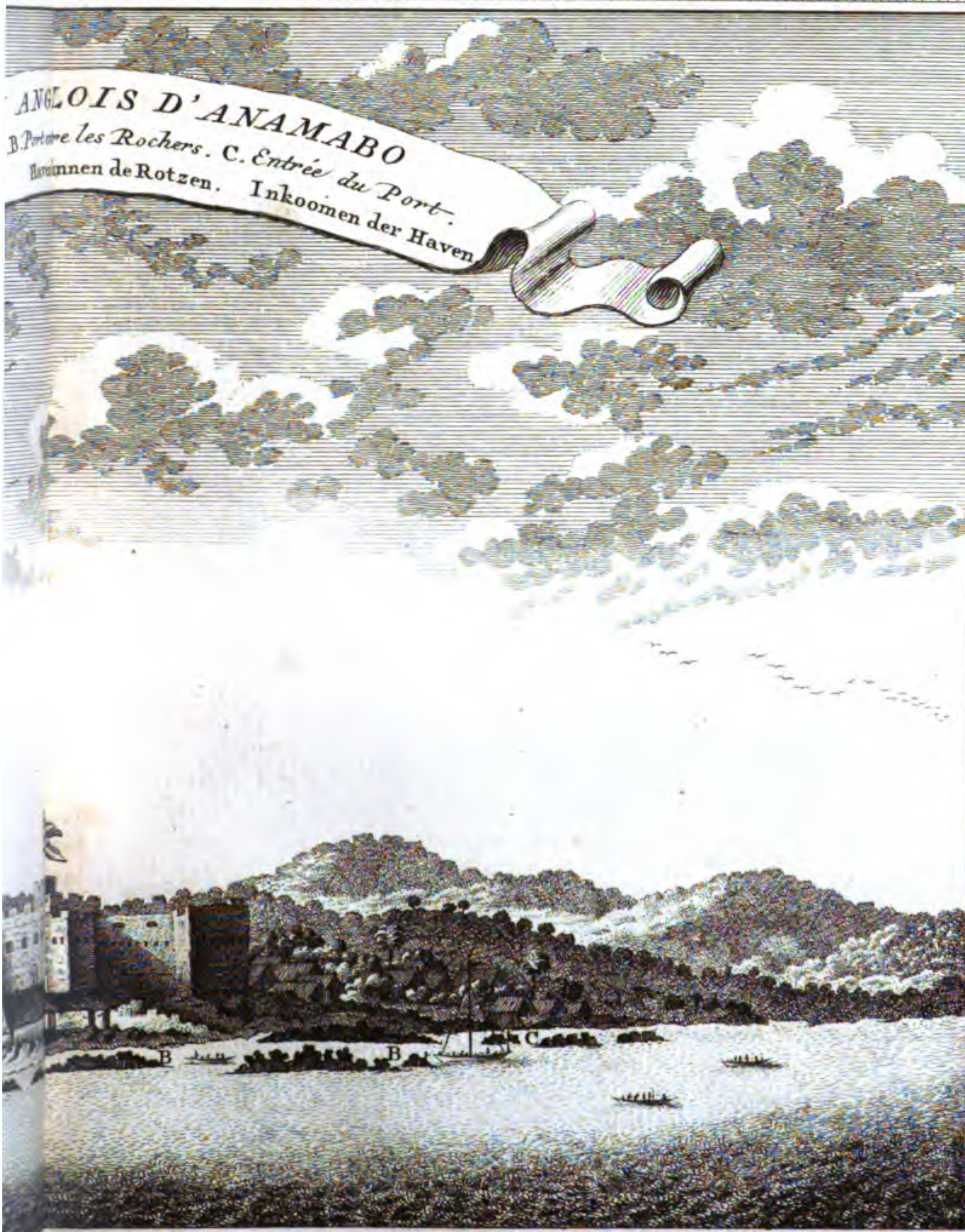
Avant que de quitter le Cap-Corse, Phillips prit une partie du Bled d'Inde qui est réglé pour la provision des Négres jusqu'à la Barbade. La mesure pour chacun est de quatre boisseaux, & le prix de la Compagnie deux achis par mesure. L'huile de Palmier est à meilleur marché sur la Côte de Juida qu'au Cap-Corse. Mais elle coute moins encore dans l'Isle de Saint Thomas.

PHILLIPS



J. V. Schley direx.

ENGELSCH-KASTE



TEEL te ANAMABO.

PHILLIPS vit arriver au Cap-Corse le Roi de *Sabo*, & *Nimfa*, Général des *Arckanis*, qui furent bientôt suivis d'un autre Prince, frère du Roi de Futtu. Le Roi de Sabo, à la tête de vingt mille Négres, avoit défait le Roi de Futtu dans une bataille, l'avoit détrôné, & lui avoit donné pour Successeur le Prince son frère, qui venoit jurer devant les Anglois de porter une haine constante à son Prédécesseur, de favoriser les intérêts de la Compagnie Angloise, & de ne pas troubler le Commerce des Arckanis, qui avoit fait le sujet de la guerre.

PHILLIPS. 1694.

Visite du Roi de Sabo.

IL se fit au Cap-Corse un mariage fort remarquable. Le Canonier du Château, fatigué de sa femme ou mécontent de sa conduite, la chassa de sa maison pour en prendre une autre, qui étoit fille du Capitaine *Amo*, un des Kabaschirs du Château. La cérémonie ne consista que dans un festin qu'il donna aux Officiers, & une robe dont il fit présent à sa nouvelle compagne. Ils devoient vivre ensuite dans la plus parfaite liaison du mariage. Mais la jeune femme qui n'avoit pas plus de douze ans, & qui se sentoit peu d'inclination pour son mari, ne voulut jamais consentir à se mettre au lit avec lui. Le Canonier en conçut une furieuse colère. Cependant ayant fait réflexion que la violence serviroit peu, il acheta sur le Vaisseau trois ou quatre aunes de taffetas rouge qu'il fit voir à sa femme, en lui promettant d'en faire le prix de sa complaisance. La beauté de ce présent la rendit traitable; & dès le lendemain on la vit, non-seulement parée de ce nouvel ornement, mais dans une parfaite intelligence avec son mari.

Singulière espèce de mariage.

ENFIN Schurley & Phillips partirent du Cap-Corse pour retourner à bord, dans la résolution de lever l'ancre en y arrivant. Mais tandis que leur Chaloupe avançoit tranquillement à la rame, ils furent surpris par un violent Tornado, qui rendit en un moment la Mer fort grosse. Leur inquiétude pour deux caisses d'Or, qu'ils avoient avec eux, leur fit prendre le parti de se laisser entraîner par le vent, qui les repoussoit vers la terre, & d'y joindre même le secours des rames. Ils furent jettés sur la Côte à quelque distance. L'orage ayant cessé vers dix heures du soir, ils voulurent retourner sur leurs traces, mais ils trouvèrent leurs Vaisseaux à l'ancre sous Frédéricsbourg. Etant rentrés à bord, ils prirent congé du Château le lendemain, par une décharge de toute leur artillerie (x). Le 26, ils passèrent par Mauri, ou le Fort Nassau, possédé par les Hollandois, à une lieuë du Cap-Corse. Ce Fort est élevé, & présente l'apparence d'une Fortification moderne, revêtue de seize ou vingt pièces de canon. Vers neuf heures, ils passèrent devant *Anischen*, où la Compagnie Angloise avoit alors un petit Comptoir, qui n'étoit qu'une maison couverte de chaume. Une heure après ils arrivèrent à *Anamabo*, une lieuë plus loin.

Tornado qui met Phillips en danger.

Ils quittent le Cap-Corse.

Maure, ou Fort Nassau.

PHILLIPS ayant salué le Château de sept coups qui lui furent rendus dans le même nombre, descendit au rivage pour demander au Facteur, nommé *Searl*, le reste du bled-d'Inde qui lui avoit été assigné dans ce lieu par les Facteurs du Cap-Corse. Il trouva dans les soins de Searl, & dans ceux de Copper Facteur d'Aga, une demi-lieuë à l'Est d'Anamabo, toute la satisfaction qu'il desiroit. Ils dînèrent tous deux avec lui, accompagnés de leurs femmes,

Fort & Comptoir Anglois d'Anamabo.

(x) *Angl.* de quinze coups de canon. R. d. E.

PHILLIPS. 1694.

Commodité des mariages du Pays.

femmes, qui étoient mulâtres, comme celles des Facteurs du Cap-Corse. Phillips ne se lasse pas d'admirer des mariages si commodes. La liberté que les maris ont de changer de femmes à leur gré, rend celles-ci fort complaisantes & fort douces. Elles lavent le linge, elles entretiennent la propreté dans leur maison. Il n'y a point d'emploi ni de travail qu'elles osent refuser, & la dépense qui regarde leur personne se réduit presque à rien.

Fort Hollandois de Cormantin.

PHILLIPS & Schurley virent souvent au Château d'Anamabo, le Gouverneur Hollandois & celui de Cormantin, qui se nommoit *Fusteman*. Il les engagea même à le visiter dans son Fort. Cet Etablissement est fort beau. Sa défense consiste dans vingt piéces de canon. Il est situé dans un lieu beaucoup plus haut que celui des Anglois, du côté de l'Est, à la distance d'une lieuë.

LES Facteurs d'Anamabo firent présent à Phillips de deux petits Négres. Il avoit reçu la même politesse de ceux du Cap-Corse, avec quantité de Canards & d'autres rafraîchissemens.

Winiba.

LE 3 de Mai, les deux Capitaines s'étant procuré chacun cent quatre-vingt mesures de bled-d'Inde, mirent ensemble à la voile. [Comme ils côtoyoient la terre, plusieurs Canots s'approchèrent d'eux; mais le Commerce qu'on fit avec eux fut peu de chose; parce qu'ils n'avoient pas d'Or.] Le 4, ils mouillèrent à *Winiba*, où Nicols Buckerige, Facteur de ce Comptoir, leur avoit fait espérer des Canots pour le voyage de Juida. Ils y en prirent deux à cinq rameurs, un pour chaque Vaisseau; & leur premier soin fut de les fortifier par une bonne charpente. Ils réparèrent leur Barque longue, à laquelle les vers s'étoient attachés, & qui faisoit eau dans plusieurs endroits. Ils prirent de l'eau fraîche, & leur provision de bois à brûler. Mais ce ne fut qu'après avoir obtenu la permission de la Reine du Pays. Cette Princesse, âgée d'environ cinquante ans, étoit aussi noire que le jais, & d'une grosseur extraordinaire. Les deux Capitaines allèrent lui faire leur cour avec Buckerige. Ils la trouvèrent assise sous un grand arbre, où elle les reçut avec beaucoup de bonté. Elle fit danser devant eux tous les gens de sa suite; & dans l'intervalle des danses, elle prodiguoit des baisers à Buckerige, qu'elle paroissoit aimer beaucoup. En effet, ajoûte l'Auteur, ce jeune Anglois avoit tant d'esprit & d'agrément dans l'humeur, qu'il s'attiroit la considération de tout le monde. D'ailleurs il sçavoit parfaitement la langue & les usages du Pays. Ils présentèrent à la Reine un barril d'eau-de-vie, & quelques rouleaux de tabac qu'elle parut charmée de recevoir. Elle poussa la civilité jusqu'à leur offrir à chacun, pour compagne, une de ses Filles-d'honneur, pendant tout le tems qu'ils voudroient s'arrêter à terre; mais ils se dispensèrent modestement d'accepter cette offre, & passèrent la nuit avec Buckerige. Le jour suivant, ils se virent forcés de garder un jeûne involontaire. Tandis que le Cuisinier leur préparoit à dîner, le feu prit si subitement aux branches de Palmier, dont la Cuisine étoit composée (y), que dans moins d'un quart d'heure, l'édifice & toutes les viandes furent réduites en cendres.

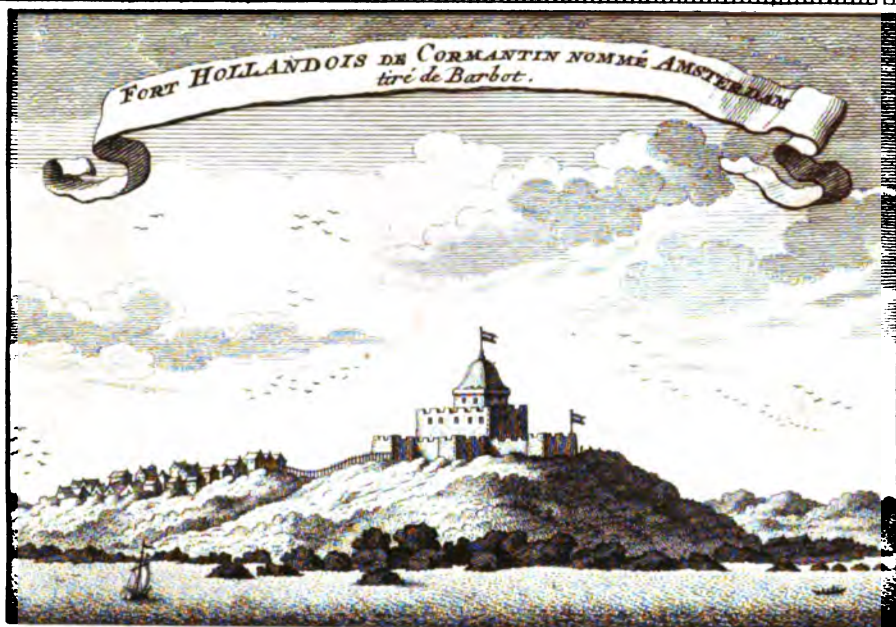
Reine du Pays. Sa figure. Son goût pour Buckerige.

Jeûne involontaire.

Dangers de Buckerige dans son Comptoir. Il bâtit un Fort.

BUCKERIGE n'avoit pas d'autre logement qu'une maison de terre, couverte de branches & de chaume, au danger continuel d'être pillé par les *Quamboërs*, espèce de Négres qui habitent l'intérieur du Pays, & qui se répandent

(y) *Angl.* aux feuilles de Palmier dont la Cuisine étoit couverte. R. d. E.



HOLLANDS FORT AMSTERDAM, OF KORMENTYN, uit Barbot.



KONINGS FORT TE MANFRO, uit Barbot.

J. v. Schley direx.

Phillips. 1694.

pandent souvent vers le rivage pour y chercher leur proie. Ils avoient déja tenté de l'effrayer par leurs menaces. Mais il étoit rassuré par les promesses de la Reine, qui protestoit ouvertement qu'elle perdroit plûtôt la vie que de lui voir souffrir une insulte. Cependant il paroissoit charmé d'avoir quelque Vaisseau dans la Rade, & son sommeil en étoit beaucoup plus tranquille. Il avoit commencé à bâtir un Fort pour sa sûreté, sur une éminence à cent pas du rivage. Les murs avoient déja huit pieds de hauteur. Mais faute d'Ouvriers, & par la lenteur des Agens du Cap-Corse à lui envoyer des matériaux, l'édifice avançoit si peu, qu'il en ressentoit beaucoup de chagrin. Les briques qu'il y employoit ne promettoient pas une longue durée; mais il faisoit un ciment d'écailles d'huîtres, qui paroissoit excellent.

Multitude de Daims sauvages. Chasse de deux Anglois.

Phillips admira ici la quantité de Pintades & d'autres Oiseaux, dont les Campagnes étoient remplies. Il prit encore plus de plaisir à voir des légions de Daims qui traversoient les Plaines. Un jour il en compta jusqu'à cinq cens dans une seule troupe, mais si farouches qu'il ne put en tirer un seul. Buckerige lui dit que la méthode des Négres étoit de se coucher près des fontaines où ces animaux se rassemblent pour boire, & qu'avec un peu d'adresse & beaucoup de silence, ils en tuoient en grand nombre à coups de fléches. Sur ce récit les deux Canoniers du Vaisseau, qui se vantoient d'avoir été d'habiles Braconiers en Angleterre, entreprirent de faire la même chasse. Ils partirent avec tous les secours qu'ils pouvoient desirer; mais ils reparurent le lendemain avec beaucoup d'excuses & sans venaison. Phillips vit aussi quantité de gros Singes, qui vont en troupes de cinquante & même de cent. Il est dangereux de les rencontrer, sur-tout pour les femmes. On assûra l'Auteur qu'ils s'en saisissent & qu'ils les violent l'un après l'autre, avec une brutalité furieuse.

Singes dangereux pour les femmes.

Buckerige faisoit ici le Commerce de l'Or avec beaucoup d'avantage. Les marchandises recherchées par les Négres sont les mêmes que sur le reste de la Côte.

Le 9, Schurley & Phillips remirent à la voile, accompagnés de Buckerige, qui s'étoit offert à les conduire jusqu'au Comptoir d'*Akra*. Ils y arrivèrent le 12. *John Bloome*, Facteur de ce Comptoir, fit distribuer aux deux Vaisseaux le reste du bled qui leur appartenoit. La bonté de l'eau & d'assez belles apparences de Commerce les encouragèrent à s'arrêter jusqu'au 17. Dans cet intervalle ils reçurent quatorze marcs d'Or, comme ils en avoient reçu treize depuis qu'ils étoient partis du Cap-Corse. Toute leur course leur en avoit produit cent treize, tant pour le compte de la Compagnie, que pour celui des Propriétaires du Vaisseau. Phillips acheta un Canot à cinq Rameurs, d'un Prince Négre qui s'étoit saisi du Fort Danois dans ce Canton, & qui avoit forcé le Facteur de se réfugier chez les Hollandois après avoir massacré, à ses yeux, son Second & plusieurs Soldats. Le Négre, établi dans le Fort, éxerçoit tranquillement le Commerce avec les Interlopiers de Hollande, qui recevoient de lui leur eau, & d'autres commodités qu'ils ne pouvoient trouver qu'à St. Thomas ou dans l'Isle du Prince. Lorsque le Château avoit été surpris, les Danois y avoient un Magazin rempli de toutes sortes de marchandises, & plus de cinquante marcs d'Or. Phillips tenoit ces circonstances de la bouche même du Facteur, qui avoit bientôt quitté les Hollandois pour se retirer au Cap-Corse, dans l'espérance d'y voir ar-

Quantité d'Or que Phillips avoit ramassé.

Les Danois chassés d'un Fort par un Prince Négre.

PHILLIPS. 1694.

Détail de cet accident.

river quelque Vaisseau de sa Nation. Mais Phillips lui ayant offert le passage gratis, il avoit accepté cette offre, quoiqu'il craignît beaucoup qu'en arrivant dans sa Patrie, on ne le rendît responsable de son infortune. Il confessa aux Anglois qu'il avoit été surpris par un peloton de Négres, qui s'étoient présentés au Comptoir sous de belles apparences de Commerce. Ils avoient commencé par massacrer son Second, tandis qu'il leur montroit des marchandises. Ensuite ils s'étoient répandus dans le Fort, pour surprendre de même un petit nombre de Soldats & de Domestiques, dont ils pouvoient appréhender quelque résistance. Le Facteur, allarmé par le bruit, étoit sorti de sa chambre l'épée à la main; mais il s'étoit vû attaquer aussi-tôt par deux Négres, contre lesquels il s'étoit défendu quelque tems, en criant au secours. Ne voyant paroître aucun de ses gens, & le nombre des Négres augmentant autour de lui, il avoit pris le parti de se précipiter par une fenêtre, après avoir reçu plusieurs blessures, & de chercher un azile chez les Hollandois.

Le Prince Négre invite Phillips à dîner.

Le Prince Négre, qui avoit pris le titre de Gouverneur depuis qu'il se voyoit tranquille dans son Fort, envoya deux de ses gens à bord, pour inviter le Capitaine Phillips, Buckerige & Bloome à dîner. Ils acceptèrent cette étrange invitation, [& furent portés dans des Hamacks qu'il avoit envoyé à ce sujet.] A la porte du Fort, la Garde leur demanda leurs épées, qu'ils ne firent pas difficulté de donner, à la réserve de Phillips. Comme son refus causa quelque altercation, le Gouverneur parut lui-même, & lui déclara que tel étoit l'usage à sa porte. Phillips répondit que cela pouvoit être, mais que l'usage d'un Capitaine Anglois n'étoit jamais de quitter son épée. Sa résolution paroissant ferme, le Gouverneur feignit d'en être satisfait, & conduisit ses hôtes dans la salle à manger, où l'on montoit par une échelle & l'on entroit par un trou, comme par une espèce d'écoutille. Lorsqu'on y fut arrivé, il but à la santé de tous les convives; & l'artillerie du Château se fit entendre. On se promena ensuite l'espace d'un quart d'heure, après quoi Phillips tirant volontairement son épée la mit entre les mains d'un de ses gens. Cette galanterie parut plaire beaucoup au Gouverneur.

Phillips refuse de donner son épée à la porte.

Le Gouverneur Négre avoit été Cuisinier.

Le dîner fut servi, avec une grande abondance de *Pounch* & de toutes sortes de viandes. Les mêts n'étoient pas mal préparés. Phillips apprit que le Gouverneur avoit été Cuisinier dans un Comptoir Anglois. Aussi quittoit-il souvent la Compagnie, pour aller donner ses ordres à la Cuisine. Il ne laissa pas de paroître à table avec beaucoup de pompe. (z) Outre plusieurs Négres qui se tenoient derrière lui, il en avoit un de chaque côté, le pistolet à la main pour garder sa personne. Il but souvent la santé du Roi d'Angleterre, celle de la Compagnie & de ses Hôtes, avec autant de volées de canon. Phillips compta plus de deux cens coups pendant le tems qu'il passa dans le Fort. Le Drapeau qui fut arboré étoit blanc, & portoit la figure d'un Négre armé d'un cimetère. Il y avoit peu d'endroits du Château où l'on n'apperçut quelques marques de sa vieillesse, & de la négligence du Maître à le réparer. De seize pièces qui composoient l'artillerie, la moitié étoit sans afuts. Cette Place est éloignée de quatre milles, à l'Est, du Fort Anglois. En revenant

Etat de son Fort.

(z) *Angl.* ayant pour sa garde un Négre, armé de deux pistolets. R. d. E.


FREDERICKBOURG, FORT DANOIS tiré de Barbot.
FREDERIKSBURG, DEENS FORT, UIT BARBOT.
Plan du Fort
GRONDTEKENING VAN'T FORT.
Maison du Gouverneur
Goeverneurs Huis.
B
C
A
A. Lieu du debarquement. B. Vilage de Pocquese. C. Mont de Manfro.
Landingplaats. Dorp Pokqueso. De Berg Manfro
J.V. Schley Sculp.

revenant à bord, les gens de Phillips tuèrent deux Liévres cornus (a), & remarquèrent que tous les buissons voisins en étoient remplis. Ils avoient un petit épagneul, qui en auroit pris seul un grand nombre en fort peu de tems; mais l'essai [qu'on en avoit fait au dîner du Gouverneur], avoit appris à Phillips que leur chair est insipide. PHILLIPS. 1694.

Le jour suivant on vit arriver deux Vaisseaux Danois, chacun de vingt-six canons. Ils venoient traiter de la restitution du Fort avec le Gouverneur Négre, dans la vûe de relever cet Etablissement & d'y former un nouveau Comptoir. Ils avoient amené un Gouverneur & des Soldats, avec des munitions, des vivres & des marchandises. Phillips ne fut pas témoin du Traité, parce que le Gouverneur se rendit long-tems fort difficile sur les conditions; mais il apprit ensuite que le Fort avoit été délivré aux Danois, sur un acte solemnel, par lequel ils dispensèrent le Gouverneur de toutes sortes de restitutions, de satisfactions & de réparations, s'engageant même à lui payer cinquante marcs d'Or le jour qu'ils rentreroient en possession de leurs anciens droits. Ces conditions furent observées fidélement, & le Général Danois remit le Château en état de défense. De-là il fit le voyage des Côtes de Juida, pour acheter des Esclaves. Mais voulant prendre, à son retour, par les Indes Occidentales, il relâcha malheureusement dans l'Isle du Prince, où le Pyrate *Avery* fondit sur ses deux Vaisseaux, les prit, les pilla, & les détruisit par le feu. Telle fut la fin de cette fatale entreprise. L'ancien Gouverneur Danois avoit quitté Phillips pour se joindre à ses compatriotes.

Les Danois s'y rétablissent.

Triste sort de la Flotte Danoise.

Il y avoit long-tems que le Capitaine Schurley languissoit, de la même maladie qui avoit emporté une partie de ses gens, [c'étoit la Dissenterie.] Il mourut enfin sur son bord, à la vûe du Château d'*Akra*. On lui fit des obséques Militaires dans le Château, où il fut décemment enterré. Bloome, Phillips, Buckerige, & le Chef du Comptoir Hollandois, portèrent les coins du Poile, au bruit de toute l'artillerie des deux Vaisseaux & des Forts. Schurley marqua beaucoup d'aversion pour toutes les formalités d'un testament, & prit même en mauvaise part le soin que Phillips prit de l'en faire souvenir. Il se contenta de nommer *Clay* son Contre-maître, , pour lui succéder au commandement. A l'égard des marchandises & de ses propres intérêts, il déclara qu'il se reposoit de tout sur *Brise*, son Trésorier.

Mort de Schurley & ses funérailles. Clay lui succéde.

Bloome assûra Phillips qu'il se trouve, aux environs d'Akra, plus de Lyons, de Tigres, de Civettes & d'autres animaux farouches, que dans toute autre partie de la Guinée. Le même Facteur avoit envoyé à ceux du Cap-Corse un jeune Tigre privé, dont ils firent présent à Phillips. Ce bel animal fut mis à bord dans une cage de bois, où il fut nourri d'intestins d'oiseaux, parce qu'il refusoit tout autre aliment que de la chair. Il étoit si doux que tous les Blancs badinoient avec lui de la main, au travers des barreaux de sa cage; mais il devenoit furieux à la vûe d'un Négre. Phillips mettoit souvent la main dans sa gueule, & lui prenoit la langue, sans en recevoir le moindre mal. Il [aimoit à badiner comme font les Chats,] & en avoit absolument la forme, mais marqueté de belles taches, comme un Léopard, & de la grandeur d'un Lévrier, [son corps étant aussi mince.] A la fin, on s'apperçut

Tigre privé.

(a) *Angl.* tuèrent quatre Liévres à coups de bâtons, R. d. E.

PHILLIPS. 1694.

çut qu'il prenoit par degrés la férocité de son espèce, & qu'il ne faut pas se promettre de changer la nature. Phillips s'étoit aussi procuré deux Civettes. Elles avoient exactement la figure du Renard, & la même grandeur; sans autre différence que la couleur, qui étoit d'un gris clair. On les gardoit dans des cages de bois, où elles étoient nourries de farine bouillie dans l'eau; mais elles jettoient une odeur si forte, qu'on ne prenoit pas de plaisir à s'en approcher. Phillips acheta plusieurs Singes, & quantité de Perroquets [à une pièce de huit chacun,] d'un Bâtiment Hollandois d'Interlope qui revenoit d'Angola, où se trouvent les plus beaux Perroquets verds. ☞

Animaux que Phillips achète.

Tornado.

Le 16, il s'éleva un si furieux Tornado que le Vaisseau de Phillips eut deux cables rompus. Le fond d'ailleurs est si mauvais sur cette Côte, qu'il y a peu de Vaisseaux assez heureux pour n'y pas laisser quelques ancres. [On ☞ étoit obligé de la lever soir & matin; de peur qu'elle ne s'enfonçât dans la glaise, au point de ne pouvoir plus l'en tirer, & malgré cette précaution, Phillips ne laissa pas que d'en perdre une.] Le lendemain, ayant mis à la voile, Phillips fut poussé par le Courant à quatre lieuës d'Akra vers l'Est. Mais, après s'être dégagé le 18, il s'avança heureusement à la vûe de la Rivière de *Volta*, où les Basses étant en grand nombre, il fallut se conduire la sonde à la main. Lorsqu'on eut passé le Banc de sable, que le cours impétueux de cette grande Rivière a poussé plus de trois lieuës dans la Mer, on trouva l'eau plus profonde. On avoit assûré l'Auteur que le Courant portoit de l'eau douce à la même distance, mais l'essai qu'il en fit, ne s'accorda point avec ce témoignage.

Rivière de Volta.

Côte d'Alampo.

Le 19, sur la Côte d'Alampo, on vit arriver à bord un Canot chargé de trois femmes & de quatre enfans, que les Négres apportoient à vendre. Mais ils les mirent à si haut prix qu'on ne fut pas tenté de les acheter. D'ailleurs c'étoit autant de squelettes, si affoiblis par la faim, que la force leur manquoit pour se soûtenir. Le Chef du Canot promit deux ou trois cens Esclaves aux Anglois, s'ils vouloient s'approcher du rivage & s'y arrêter quelques jours. Mais on jugea des autres par la montre. La prudence d'ailleurs ne permettoit pas de se fier à des Peuples, avec lesquels on n'avoit pas de Commerce établi, & dans un Pays où la Nation Angloise n'avoit pas de Comptoir. Phillips observe que les Négres de cette Côte passent aux Indes Occidentales pour les plus foibles & les plus mauvais de l'Afrique. Ce sont aussi ceux qui se vendent le moins, ou qui se donnent au plus bas prix. Il ajoûte qu'il n'en n'a pû trouver la raison, & qu'ils lui ont paru aussi bien-faits que dans les autres Cantons. La seule différence qu'il y ait remarqué est celle de la couleur, qui n'est pas si noire. Ils sont tous circoncis; ce qui ne doit rien changer à leur force, mais qui les distingue encore des Négres de toute la Côte, où l'on ne s'est jamais apperçu que la circoncision soit en usage. Les Négres de la Côte d'Or, qu'on appelle aussi Négres de Cormantin, sont les plus recherchés à la Barbade. Ils s'y vendent trois ou quatre livres sterlings plus que ceux de *Juida*, qui sont connus autrement sous le nom de *Papas*, ou *Négres de Popo.* Ceux-ci sont préférés à ceux-mêmes d'Angola, [comme ces derniers le sont à ceux d'Alampo, les plus mauvais de tous.] ☞

Comparaison de plusieurs sortes d'Esclaves.

Le 20 au soir, on arriva sur la Côte de Juida (*b*), environ soixante lieuës

(*b*) Autrement nommé *Whida*, *Queda* & badinage ou par corruption], le Royaume de *Fida*. Les François nomment ce Pays [par ☩ Juda. Voyéz ci-dessous sa description.

lieuës à l'Est d'Akra. Dès le lendemain, les deux Capitaines, accompagnés de leurs Chapelains, de leurs Tréforiers, & d'une douzaine de Matelots bien armés, fe rendirent au rivage, dans la réfolution de s'y arrêter jufqu'à ce qu'ils euffent trouvé l'occafion d'acheter treize-cens Efclaves; c'eft-à-dire, fept-cens pour le Vaiffeau de Phillips, & fix-cens pour celui de Clay, fucceffeur de Schurley. Telles étoient les conventions des Propriétaires, avec la Compagnie.

PHILLIPS. 1694.

Phillips arrive fur la Côte de Juida.

Le Comptoir Anglois étant à trois milles de la Côte, *Jofeph Pierfon*, qui en étoit le Chef, envoya aux deux Capitaines toutes les commodités néceffaires pour leur débarquement, avec une garde de plufieurs Négres pour leur sûreté. Les commodités confiftoient dans une forte de brancards, que les Anglois nomment *Hamacks*, c'eft-à-dire *Branles*, fufpendus à de longues perches, dont les Négres portent les deux bouts fur leurs Epaules. On s'y couche, & l'on y eft affez à l'aife. Les Porteurs marchent fort légèrement. Cette voiture n'eft guéres connue qu'en Afrique.

Comptoir Anglois.

La fituation du Comptoir eft dans des marais, où l'air eft très-mal fain. Mais les deux Capitaines s'eftimèrent fort heureux de trouver cette retraite pour leurs marchandifes, qui ayant été débarquées fort tard, ne pouvoient arriver avant la fin du jour à la Ville Royale, où les Facteurs avoient leur Magazin. Elles auroient été fort expofées au pillage des Négres, & de ceux mêmes qui les portoient, car ils ont tant de fubtilité à voler ce qui excite leur convoitife ou leur curiofité, que pendant le jour même on a befoin de veiller continuellement fur eux. Comme ils en veulent particulièrement aux noix de *kowris*, ils ne font jamais fans une efpèce de coins, qui leur fervent à féparer les planches du barril, pour en faire tomber les noix. S'ils voyent paroître quelque Blanc qui les obferve, ils retirent auffi-tôt leur coin; & les planches fe refferrant d'elles-memes, tout fe retrouve dans fon état naturel. Ces Porteurs font ordinairement fuivis de leurs femmes & de leurs enfans, qui emportent le fruit de leur larcin. En vain les Facteurs adreffent-ils leurs plaintes au Roi. L'autorité & les punitions mêmes, ne font pas capables de faire renoncer les Négres à leurs vieilles habitudes.

Sa fituation.

Larcins des Négres.

Le Comptoir devint encore utile aux deux Capitaines pour y loger les Efclaves, lorfqu'ayant été conduits au rivage, le mauvais tems ne permettoit point aux Canots de les venir prendre & de les transporter à bord; car il s'en trouvoit quelquefois cent qui devoient ètre embarqués à la fois. C'étoit d'ailleurs une trifte habitation que ce Comptoir. Les marais y produifent une puanteur continuelle, & des effains de Mofquites, fi infupportables, que fi l'on n'a recours au Laudanum, ou à quelque autre Soporifique, il faut renoncer au fommeil. La nuit que Phillips fut obligé d'y paffer, lui parut la plus longue & la plus facheufe de fa vie. A peine étoit-il au lit, qu'il fut tourmenté cruellement par ces cruels animaux. Il fut forcé de fe lever, de reprendre fes habits, de fe couvrir les mains avec des gands, & le vifage d'un mouchoir, pour attendre le jour dans cette fituation, & toutes fes précautions mêmes ne le garantirent pas de l'éguillon des Mofquites.

Incommodités du Comptoir Anglois.

Pierson, qui avoit l'efprit vif & entreprenant, s'étoit acquis du crédit à la Cour du Roi, & de la confidération dans le Pays. Il avoit appris à connoître le caractère des Habitans; [qui font fort lâches] & l'expérience lui fervoit de guide, [les traitant avec févérité ou douceur] fuivant les occafions.

Caractère de Pierfon, Chef du Comptoir.

PHILLIPS. 1694.

sions. La plûpart des Esclaves qui appartenoient au Comptoir étoient des Négres de la Côte d'Or, Nation hardie, brave & capable de sentiment. Il les traitoit si bien, que se les étant fort attachés, il auroit été sûr avec dix de ces fidéles Afriquains, de battre quarante Soldats des meilleures troupes du Pays.

Ville Royale de Juida, & ses environs.

LA Ville Royale de Juida est à quatre milles du Comptoir Anglois. Le chemin est une belle plaine, couverte de bled-d'Inde & de Guinée, de patates, d'ignames, & d'autres fruits, dont le Pays produit deux moissons chaque année. On y rencontre plusieurs petits Villages, que les Négres appellent *Krums*, & qui ont chacun leur Capitaine ou leur Chef. Les maisons n'ont guères plus de quinze pieds de longueur (*c*). Elles sont sans lumière, excepté celle du Chef, qui est éclairée par un trou dans le mur. On peut les comparer à nos étables. N'ayant qu'une seule chambre, les Négres y mangent, y dorment, sur la terre, comme les Moutons. Les Kabaschirs, c'est le nom qu'ils donnent à leurs Chefs, ont des nattes, qui leur servent de lit, avec une pierre, [ou quelque chose de semblable] pour oreillers. ☞

A l'arrivée des deux Vaisseaux, le Roi envoya au Comptoir Anglois deux de ses Kabaschirs, ou de ses Nobles, chargés d'un compliment pour les Facteurs. Phillips & Clay, qui étoient déja débarqués, firent répondre au Monarque qu'ils iroient le lendemain lui rendre leurs devoirs. Cette réponse ne le satisfit pas. Il fit partir sur le champ deux autres de ses Grands, pour les inviter à venir dès le même jour, & les avertir non-seulement qu'il les attendoit, mais que tous les Capitaines qui les avoient précédés, étoient venus le voir dès le premier jour. Sur quoi, dans la crainte de l'offenser, les deux Capitaines, accompagnés de Pierson & de leurs gens, se mirent en chemin pour la Ville Royale.

Réception des Facteurs au Palais.

ILS furent reçus à la porte du Palais par plusieurs Kabaschirs, qui les saluèrent à la mode ordinaire des Négres, c'est-à-dire, en faisant d'abord claquer leurs doigts (*d*), & leur serrant ensuite les mains avec beaucoup d'amitié. Lorsqu'ils eurent traversé la cour, les mêmes Seigneurs se jettèrent à genoux près de l'appartement du Roi, firent claquer leurs doigts, touchèrent la terre du front, & la baisèrent trois fois; cérémonie ordinaire lorsqu'ils approchent de leur Maître. S'étant levés, ils introduisirent les Anglois dans la chambre du Roi, qui étoit remplie de Nobles à genoux; ils s'y mirent comme tous les autres, chacun dans son poste, & s'y tinrent constamment pendant toute l'audience. C'est la situation dans laquelle ils paroissent toûjours devant le Roi.

Trône du Roi.

SA Majesté, qui étoit cachée derrière un rideau, ayant jetté les yeux sur les Anglois par une petite ouverture, leur fit signe de s'approcher. Ils s'avancèrent vers le trône, qui étoit une estrade d'argile, de la hauteur de deux pieds, [& d'environ six en quarré,] environnée de vieux rideaux sales qui ne ☞ se tirent jamais, parce que le Monarque n'accorde point à ses Kabaschirs l'honneur de le voir au visage. Il avoit près de lui deux ou trois petits Négres, [qui étoient ses enfans.] Il tenoit à la bouche une longue pipe de bois, dont ☞ la tête auroit pû contenir une once de tabac. A son côté il avoit une bouteille

(*c*) *Angl.* de hauteur. R. d. E. R. d. E.
(*d*) *Angl.* leurs mains & ci-après de même.

teille d'eau-de-vie, avec une petite tasse d'argent assez mal-propre. Sa tête étoit couverte, ou plûtôt liée d'un calico fort grossier; & pour habit, il portoit une robe de damas rouge. Sa garde-robe étoit fort bien garnie de casaques & de manteaux, de drap d'or & d'argent, de brocards de soie, & d'autres étofes à fleurs, brochées de grains de verre de différentes couleurs; présens qu'il se vantoit d'avoir reçus des Capitaines Blancs que le Commerce avoit amenés dans ses Etats, & dont il prenoit plaisir à faire admirer le nombre & la variété. Mais de toute sa vie, il n'avoit jamais porté de chemise, ni de bas & de souliers.

Son habillement.

LES Anglois se découvrirent la tête pour le saluer. Il prit les deux Capitaines par la main, & leur dit d'un air obligeant, qu'il avoit eu beaucoup d'impatience de les voir; qu'il aimoit leur Nation; qu'ils étoient ses frères, & qu'il leur rendroit tous les bons offices qui dépendroient de lui. Ils le firent assûrer, par l'Interpréte, de leur reconnoissance personnelle, & de l'affection de la Compagnie Royale d'Angleterre, qui malgré les offres qu'elle recevoit de plusieurs Pays où les Esclaves étoient en abondance, aimoit mieux tourner son Commerce vers le Royaume de Juida, pour y faire apporter toutes les commodités dont il avoit besoin. Ils ajoûtèrent qu'avec de tels sentimens, ils se flattoient que Sa Majesté ne feroit pas traîner en longueur leur cargaison d'Esclaves, principal objet de leur Voyage, & qu'elle ne souffriroit pas que ses Kabaschirs leur en imposassent sur le prix. Enfin, ils promirent qu'à leur retour en Angleterre, ils rendroient compte à leurs Maîtres, de ses faveurs & de ses bontés.

Caresses qu'il fait aux Facteurs.

Leurs divisions.

IL répondit que la Compagnie Royale d'Afrique étoit *un fort honnête-homme*, (*e*) qu'il l'aimoit sincèrement, & qu'on traiteroit de bonne-foi avec ses Marchands. Cependant il tint mal sa parole; ou plûtôt malgré les témoignages de respect qu'il recevoit de ses Kabaschirs, il fit voir par sa conduite qu'il n'osoit rien faire qui leur déplût.

DANS cette première audience, il ne manqua rien à ses politesses. Après avoir fait asseoir les Anglois près de lui, sur un banc, il but à la santé de son frère le Roi d'Angleterre, de son *ami* la Compagnie Royale d'Afrique, & des deux Capitaines. Ses liqueurs favorites étoient l'eau-de-vie, & le *Pitto*. Celle-ci est [une agréable liqueur] composée de bled-d'Inde, long-tems infusé dans l'eau. Elle tire sur le goût d'une espèce de biére que les Anglois nomment *Ale*. Il y en a de si forte qu'elle se conserve trois mois, & que deux bouteilles (*f*) sont capables d'enyvrer. On apporta bientôt devant le Roi une petite table quarrée, sur laquelle un vieux drap tenoit lieu de nappe, garnie d'assiettes & de cuillières d'étain. Il n'y avoit ni couteaux ni fourchettes, parce que l'usage du Pays est de déchirer les viandes avec les doigts & les dents. On servit ensuite un grand bassin d'étain, de la même couleur, dit, Phillips, que le teint de Sa Majesté, rempli de Poules étuvées dans leur jus, avec un plat de patates bouillies, pour servir de pain. Les Poules étoient si cuites qu'elles se dépeçoient d'elles-mêmes. Des mêts de cette espèce n'excitèrent pas beaucoup l'appétit des Anglois. Cependant ils eurent la complaisance

Festin que le Roi donne aux Anglois.

(*e*) On conçoit que c'est un trait de l'ignorance de ce Monarque. R. d. T.

(*f*) *Angl.* deux quartes. Chaque quarte est environ une pinte, mesure de Paris. R. d. E.

PHILLIPS. 1694.

plaisance d'avaler deux ou trois cuillerées de bouillon, où la malaghette & le poivre rouge n'étoient pas épargnés. Ils eurent l'honneur de boire plusieurs fois à la santé de Sa Majesté, dans une tasse de coco. Toute l'argenterie Royale se réduisoit à la petite tasse qui lui servoit à boire de l'eau-de-vie. Le Roi saluoit souvent les Anglois par des inclinations de tête, baisoit sa propre main, & poussoit quelquefois de grands éclats de rire. Lorsqu'ils eurent cessé de manger, il prit, dans le bouillon, quelques piéces de volaille qu'il donna à ses enfans (g). Le reste fut distribué entre ses Nobles, qui s'avancèrent en rampant sur le ventre, comme autant de Chiens. Leurs mains leur servirent de cuillière pour pêcher la viande dans le bouillon. Ils les léchoient ensuite avec beaucoup d'avidité. Ce spectacle fit soulever le cœur à Phillips.

Mal-propreté du Roi & de ses Officiers.

Regrets du Roi pour la mort de Schurley.

APRÈS le dîner, le Roi demanda des nouvelles du Capitaine Schurley. On lui dit qu'il étoit mort à Akra. Il se mit aussi-tôt à crier, à se tordre les mains, & à se frotter les yeux, quoiqu'il n'en sortît pas de larmes, en répétant qu'il avoit beaucoup perdu, & que Schurley étoit son ami. Il ajoûta que la Côte d'Or l'avoit empoisonné. Ensuite il parla de peintures, de mortiers de cuivre, & de quantité d'autres présens que Schurley lui avoit promis. Clay ayant répondu qu'il n'avoit rien de cette nature à bord, le Monarque parut de fort mauvaise humeur, & lui soûtint que les présens étoient sans doute sur le Vaisseau, mais que depuis la mort de Schurley, il vouloit les faire tourner à son profit. Clay, pour l'appaiser, déclara qu'il y avoit sur le Vaisseau d'autres présens qui lui étoient envoyés par la Compagnie, tels que des arquebuses, des étofes de soie, &c. Enfin, lorsque le Roi se fût informé quelles sortes de marchandises ils apportoient, & de combien d'Esclaves ils avoient besoin, ils lui demandèrent la permission de se retirer.

Palavera ou Traité conclu pour les marchandises.

LE lendemain, suivant leurs promesses, il retournèrent au Palais avec des essais de leurs marchandises; & l'on convint du prix des Esclaves. Ces conventions ou ces Traités portent à Juida le nom de *Palavera*, quoique dans les Régions Occidentales de l'Afrique, le même mot signifie au contraire dispute ou querelle. Après beaucoup de difficultés, on convint de cent livres de *Kowris* pour chaque Esclave; [ce qui lui revenoit à quatre livres sterlings.] Alors le Roi fit assigner aux Marchands Anglois, des Magazins, une Cuisine, & des Logemens. Mais toutes les chambres étant sans porte, ils furent obligés d'en faire à leurs frais & d'y mettre des verrouils & des serrures. Le jour suivant ils payèrent les droits ordinaires au Roi & aux Kabaschirs, après quoi les Officiers du Commerce firent avertir les Habitans de la Ville, au son d'une cloche, d'amener leurs Esclaves au Marché. Cette cloche, qui est de fer, a la forme d'un pain de sucre, & contiendroit environ vingt (h) livres de kowris. On frappe dessus avec un bâton, qui en tire un son fort foible & sourd.

Bonne-chère des Anglois.

CHAQUE jour au matin, le Roi invitoit les deux Capitaines à déjeûner, & leur offroit toûjours ses deux plats de Poules étuvées & de Patates bouillies à l'eau. Mais il leur envoyoit tous les jours pour leur table, un Porc, une Chévre, une Brebis & une bouteille de Pitto. De leur côté, ils lui faisoient porter avec la même régularité quatre bouteilles d'eau-de-vie, qu'il recevoit comme le souverain bien. Comme ils avoient leur Cuisinier dans la Ville, & que

(g) *Angl.* aux petits enfans qui étoient avec lui. R. d. E.

(h) *Angl.* Cinquante. R. d. E.

PHILLIPS. 1694.

que les provisions y étoient en abondance, ils faisoient fort bonne chère. Mais divers accidens leur firent bientôt perdre l'appétit. La plûpart de leurs gens furent attaqués de la fiévre. Phillips fut atteint lui-même d'un violent mal de tête. A peine se trouva-t-il capable d'aller jusqu'au marché sans être soûtenu, & la mauvaise odeur du lieu lui causoit quelquefois des évanouissemens dangereux. Cette Halle, que les Habitans appellent *Trunk*, étoit un vieux Bâtiment, où l'on faisoit passer la nuit aux Esclaves, dans la nécessité d'y faire tous leurs excrémens. Trois ou quatre heures, que Phillips étoit obligé d'y passer tous les jours, ruinèrent tout-à-fait sa santé. [Mais il n'y avoit pas de remède. Le Capitaine Clay & lui convinrent cependant d'y aller chacun à son tour, & de faire les achats en commun. C'étoit le vrai moyen d'empêcher que les Négres ne rehaussassent le prix de leurs Esclaves, & qu'il ne s'élevât des différends entr'eux.]

Maladies qui succèdent.

LES Esclaves du Roi furent les premiers qu'on offrit en vente; & les Kabaschirs éxigèrent qu'ils fussent achetés avant qu'on en produisît d'autres, sous prétexte qu'étant de la Maison Royale, ils ne devoient pas être refusés, quoiqu'ils fussent non-seulement les plus difformes, mais encore les plus chers. Mais c'étoit une des prérogatives du Roi, à laquelle on étoit forcé de se soûmettre. Les Kabaschirs amenoient eux-mêmes ceux qu'ils vouloient vendre, chacun selon son rang & sa qualité. Ils étoient livrés aux observations des Chirurgiens Anglois, qui éxaminoient soigneusement s'ils étoient sains & s'ils n'avoient aucune imperfection dans les membres. Ils leur faisoient étendre les bras & les jambes. Ils les faisoient sauter, tousser. Ils les forçoient d'ouvrir la bouche & montrer les dents, pour juger de leur âge; car étant tous rasés avant que de paroître aux yeux des Marchands, & bien frottés d'huile de Palmier, il n'étoit pas aisé de distinguer autrement les vieillards de ceux qui étoient dans le milieu de l'âge. La principale attention étoit à n'en point acheter de malades (*i*), de peur que leur infection ne devînt bientôt contagieuse. La maladie, qu'ils appellent *yaws* est fort commune parmi ces misérables. Elle a presque les mêmes symptômes que la vérole (*k*); ce qui oblige le Chirurgien d'éxaminer les deux séxes avec la dernière éxactitude. On met les hommes & les femmes à part, séparés par une cloison de grosses barres de bois, pour prévenir les querelles.

Vente des Esclaves.

Circonstances de cette vente.

APRÈS avoir fait le choix de ceux qu'on veut acheter, on convient du prix, & de la nature des marchandises. Mais la précaution que les Facteurs avoient eue de commencer par cet article, leur épargna les difficultés qui naissent ordinairement. Ils donnèrent aux Propriétaires des billets signés de leur main, par lesquels ils s'engageoient à délivrer les marchandises en recevant les Esclaves. L'échange se fit le jour d'après. Phillips & Clay firent marquer cette misérable troupe, avec un fer chaud, à la poitrine & sur les épaules, chacun de la première lettre du nom de son Bâtiment. La place de la marque est frottée auparavant d'huile de Palmier; mais cette opération est si peu douloureuse, que trois ou quatre jours suffisent pour fermer la playe, &

Manière dont on conduit les Esclaves à bord.

Marque qu'on leur fait.

(*i*) *Angl.* qui eussent la vérole de peur.... contagieuse à bord. Car, quoique les hommes soient séparés des femmes par une cloison de grosses barres de bois, ils trouvent cependant le moyen d'avoir commerce ensemble. R. d. E.

(*k*) que la Chaude-pisse. R. d. E.

Phillips. 1694.

& pour faire paroître les chairs fort saines. [La marque, qui est blanche, est visible; mais ne dure pas long-tems.]

Officiers Négres qui en répondent.

A mesure qu'on a payé pour cinquante ou soixante, on les fait conduire au rivage. Un Kabaschir, sous le titre de Capitaine d'Esclaves, prend soin de les embarquer & de les rendre sûrement à bord. S'il s'en perdoit quelqu'un dans l'embarquement, c'est le Kabaschir qui en répond aux Facteurs; comme c'est le Capitaine du Trunk ou du marché qui est responsable de ceux qui s'échapperoient pendant la vente, & jusqu'au moment qu'on leur fait quitter la Ville. Dans le chemin jusqu'à la Mer, ils sont conduits par deux autres Officiers que le Roi nomme lui-même, & qui reçoivent de chaque Vaisseau, pour prix de leur peine, la valeur d'un Esclave en marchandises. Tous les devoirs furent remplis si fidélement, que de treize-cens Esclaves, achetés & conduits dans un espace si court, il ne s'en perdit pas un.

Il y a aussi un Capitaine de terre, dont la commission est de garantir les marchandises du pillage & du larcin. Après les avoir débarquées, on est quelquefois forcé de les laisser une nuit entière sur le rivage, parce qu'il ne se présente pas toûjours assez de Porteurs. Malgré les soins & l'autorité du Capitaine, il est difficile de mettre tout à couvert. Il l'est encore plus d'obtenir la restitution de ce qu'on a perdu.

Désespoir des Négres dans l'Esclavage.

Lorsque les Esclaves sont arrivés au bord de la Mer, les Canots des Vaisseaux les conduisent à la Barque longue, qui les transporte à bord. On ne tarde point à les mettre aux fers, deux à deux, dans la crainte qu'ils ne se soulèvent, ou qu'ils ne s'échappent à la nage. Ils ont tant de regret à s'éloigner de leur Pays, qu'ils saisissent l'occasion de sauter dans la Mer, hors du Canot, de la Barque, ou du Vaisseau, & qu'ils demeurent au fond des flots jusqu'à ce que l'eau les étoufe. Le nom de la Barbade leur cause plus d'effroi que celui de l'Enfer, quoiqu'au fond, dit l'Auteur, ils y ménent une vie beaucoup plus douce que dans leur Pays. On en a vû plusieurs dévorés par les Requins, au moment qu'ils s'élançoient dans la Mer. Ces animaux sont si accoutumés à profiter du malheur des Négres, qu'ils suivent quelquefois un Vaisseau jusqu'à la Barbade, pour faire leur proie des Esclaves qui meurent en chemin, & dont on jette les cadavres hors du bord. Phillips raconte qu'il en voyoit tous les jours quelques-uns autour de son Bâtiment; mais il ne peut assûrer, dit-il, que ce fussent les mêmes.

Les Anglois en perdent plusieurs.

Les deux Vaisseaux perdirent douze Négres, qui se noyèrent volontairement, & quelques autres qui se laissèrent mourir par une obstination désespérée à ne prendre aucune nourriture. Ils sont persuadés qu'en mourant ils retournent aussi-tôt dans leur Patrie. On conseilloit à Phillips de faire couper à quelques-uns les bras & les jambes, pour effrayer les autres par l'exemple. D'autres Capitaines s'étoient bien trouvés de cette rigueur. Mais il ne put se résoudre à traiter, avec tant de barbarie, de misérables créatures qui étoient comme lui l'ouvrage de Dieu, & qui n'étoient pas, dit-il, moins chères au Créateur que les Blancs. Il ajoûte qu'il ne voit aucune raison de les mépriser pour leur couleur, puisqu'ils l'ont reçue de la nature, & qu'il ne comprend pas pourquoi les Blancs croiroient valoir mieux dans l'intérieur (l). Tous les

Conseil cruel qu'on donne à Phillips. Ses raisons pour le rejetter.

(l) *Angl.* pourquoi la couleur blanche seroit dans la réalité meilleure que la noire. R. d. E.

les hommes, dit-il encore, sont portés à juger favorablement d'eux-mêmes. Les Négres s'estiment, & se croyent même supérieurs à nous, puisque par mépris pour notre couleur, ils se figurent le Diable blanc & le représentent de même. PHILLIPS. 1694.

LES Kabaschirs sont obligés, pour chaque Esclave qu'ils vendent publiquement, de payer au Roi des droits & des coutumes, qui consistent dans une partie du prix qu'ils ont reçu. Pour s'éxempter de ces impôts, ils amenoient souvent, pendant la nuit, à la maison du Capitaine, deux ou trois Esclaves qu'ils lui vendoient secrétement, & les marchandises d'échange leur étoient envoyées avec les mêmes précautions. Cependant Phillips avoit peu de panchant pour ce Commerce clandestin, par la crainte d'offenser le Roi, qui défendoit toute sorte de trafic & de traité hors du Marché public. Quelquefois ce Prince, après avoir vendu dans un mouvement de colère une de ses femmes ou quelqu'un de ses sujets, revenoit à lui même & prioit les Facteurs d'accepter d'autres Esclaves à la place. Ils avoient la complaisance de lui accorder cette satisfaction & le plaisir de remarquer qu'il y étoit sensible.

Commerce clandestin.

PHILLIPS, qui avoit entendu vanter tant de fois les poisons des Négres, [& l'art avec lequel ils en infectent leurs fléches,] eut la curiosité de prendre là-dessus des informations. Mais pour les rendre plus certaines, il engagea un Kabaschir à le visiter dans le Magasin. Là, il commença par lui faire avaler plusieurs verres de liqueurs fortes; & le voyant échauffé par le plaisir de boire, il lui marqua une vive affection, il lui fit divers présens; enfin, il le pressa de lui apprendre de bonne-foi comment les Négres empoisonnoient les Blancs, [quel étoit leur secret pour communiquer le poison jusqu'à leurs armes,] & s'ils avoient quelque antidote dont l'effet fût aussi sûr que celui du mal. Tout l'éclaircissement qu'il put tirer, fut que les poisons en usage dans le Pays venoient de fort loin, & s'achetoient fort cher; que la quantité nécessaire pour empoisonner un homme revenoit à la valeur de trois ou quatre Esclaves; que la méthode ordinaire pour l'employer, étoit de le mêler dans l'eau ou dans quelque autre liqueur, qu'il falloit faire avaler à l'ennemi dont on vouloit se défaire; qu'on se mettoit la dose de poison sous l'ongle du petit doigt [qu'ils portent fort long,] [où elle pouvoit être conservée long-tems sans nuire au travers de la peau] & qu'adroitement on trouvoit le moyen de plonger le doigt dans la calebasse, ou la tasse, qui contenoit la liqueur; qu'au même instant le poison ne manquoit pas de se dissoudre, & que son action étoit si forte, lorsqu'il étoit bien préparé, qu'il n'y avoit point d'antidote qui pût être assez tôt employé. Le Kabaschir ajoûta que les empoisonnemens n'étoient pas si communs dans le Royaume de Juida que dans les autres Pays Négres; non que les haines y fussent moins vives, mais à cause de la cherté du poison. Phillips avoit prié le Roi, dès sa première audience, de ne pas permettre que les Anglois fussent exposés au poison. Ce Prince avoit ri de cette prière, & l'avoit assûré que ce barbare usage n'étoit pas connu dans ses Etats. Cependant l'Auteur observa qu'il refusoit de boire dans la même tasse dont les Anglois & ses Kabaschirs s'étoient servis, & que si on lui présentoit une bouteille de liqueur, il vouloit que celui dont il l'avoit reçue en essayât le premier. Au contraire, les Kabaschirs avaloient sans précaution tout ce qui leur venoit de la main des Anglois. Ils alloient deux ou trois fois le jour au Magazin, où chaque visite étoit payée d'un verre d'eau-de-vie.

Informations que Phillips prend sur le poison des Négres.

Défiance de Phillips.

Celle du Roi.

PHILLIPS. 1694.

vie. Les deux Capitaines ne paroissoient jamais au Trunk sans y faire porter trois ou quatre bouteilles, qui servoient comme de sceau à tous les Traités. Souvent les Kabaschirs venoient demander des liqueurs au Magazin, sous prétexte de quelque mariage qui les obligeoit de se réjouir, [ou de quelque maladie pour laquelle ils ne connoissoient pas de meilleur reméde.] L'envie de se conserver leur amitié faisoit toûjours accorder une partie de leur demande.

Avidité des Kabaschirs pour les liqueurs.

Demande singulière que le Roi fait à Phillips.

L'AUTEUR rapporte à cette occasion que le voluptueux & vieux Monarque de Juida le fit appeller une fois secrétement pendant la nuit, pour lui dire qu'ayant épousé une jeune fille qu'il devoit recevoir cette nuit même, il avoit besoin d'un petit barril d'eau-de-vie pour donner une fete aux parens de sa belle, & de quelque potion qui le rendît propre à la caresser. Ses deux demandes lui furent accordées. Le Chirurgien du Vaisseau lui donna un cordial qui répondit à ses intentions, & reçut de lui, pour récompense, deux robes le jour suivant.

Habiles empoisonneurs.

DANS l'Isle Saint Thomas, les Portugais sont des empoisonneurs si habiles, que si l'on s'en rapporte aux informations de Phillips, en coupant une pièce de viande, le côté qu'ils veulent donner à leur ennemi sera infecté de poison sans que l'autre s'en ressente; c'est-à-dire, que le couteau n'est empoisonné que d'un côté. Cependant l'Auteur fait remarquer avec soin qu'il n'en parle que sur le témoignage d'autrui, & qu'en relâchant dans l'Isle de Saint Thomas, ni lui, ni ses gens n'en firent aucune expérience.

Quartier des femmes à Juida.

LES femmes du Roi de Juida sont renfermées dans un Quartier séparé. L'Auteur s'en approcha plusieurs fois, avec quelques-uns de ses gens; & jettant les yeux par-dessus le mur, il vit plusieurs de ces Reines occupées à divers ouvrages. Il lia même quelque entretien avec elles. Mais un Facteur François de la Compagnie, se laissant entraîner par sa curiosité, tenta d'ouvrir la porte, qui étoit fermée avec quelques liens d'ozier. Toutes les femmes prirent la fuite, en jettant un cri. Quelques Kabaschirs, envoyés par le Roi, vinrent prier les Blancs de garder plus de mesure, & de tourner d'un autre côté leur promenade. Ils y consentirent volontiers, à l'exception du François, qu'on eut peine à faire entrer dans des vûes plus raisonnables.

Imprudence d'un Facteur François.

LE lendemain en déjeûnant avec eux, le Roi leur fit un reproche fort doux de leur curiosité, & leur déclara que les loix du Pays ne permettoient à personne d'approcher si près du Quartier des femmes. Il ajoûta qu'il les trouvoit excusables, en qualité d'Etrangers, mais qu'il les prioit néanmoins de ne pas retomber dans la même faute. Leurs excuses furent aussi polies que le reproche. Il en parut fort satisfait; mais il marqua un peu plus de ressentiment contre le Facteur François, qui devoit mieux connoître les loix du Royaume. Phillips voyant l'embarras du Facteur, prit sur lui tout le blâme, & protesta que c'étoit lui-même qui avoit mené sa compagnie dans un lieu qu'il étoit curieux de voir, pour rendre témoignage de la galanterie du Roi, à son retour en Angleterre. Le Monarque le prit par la main, & lui dit que si sa compagnie n'avoit point eu d'autre vûe, il étoit fâché d'en avoir fait des plaintes, & qu'il pardonnoit volontiers au Facteur François.

Leurs excuses.

Ce que c'étoit que ce Facteur François.

CE Facteur & son Associé, ou son Lieutenant, habitoient une petite cabane près du Palais du Roi. Comme on n'avoit pas vû, depuis trois ou quatre ans, de Vaisseau François sur la Côte, il vivoit des libéralités du Roi, sans aucun moyen

moyen de retourner dans sa Patrie. Phillips l'avoit presque tous les jours à dîner, & lui offrit de le conduire à la Barbade, d'où il pourroit gagner facilement la Martinique. Mais l'Angleterre étant en guerre avec la France, il n'ôsa passer dans une Isle ennemie. [Phillips lui laissa quelques provisions à son départ.]

Phillips. 1694.

A peu de distance de la Ville Royale, on trouve trente ou quarante gros arbres, qui forment la plus agréable promenade du Pays. L'épaisseur des branches, ne laissant point de passage à la chaleur du Soleil, y fait régner une fraîcheur continuelle. C'étoit sous ces arbres que Phillips passoit la plus grande partie du tems. On y tenoit un Marché. Entre plusieurs spectacles bizarres, il eut celui d'une table publique, ou d'un ordinaire, qu'il a cru digne d'une description. Le Négre, qui avoit formé cette entreprise, avoit placé, au pied d'un des plus gros arbres, une grande pièce de bois de trois ou quatre pieds d'épaisseur. C'étoit la table; elle n'étoit soûtenue sur la terre que par son propre poids. Les mêts étoient du Bœuf & de la chair de Chien bouillis, mais envelopés dans une peau crue de Vache. De l'autre côté on voyoit, dans un grand plat de terre, du *Kanki*, espèce de pâte molle, composée de poisson pourri & de farine de maïs, pour servir de pain. Lorsqu'un Négre avoit envie de manger, il venoit se mettre à genoux contre la table, sur laquelle il exposoit huit ou neuf coquilles de *Kowris*. Alors, le Cuisinier coupoit fort adroitement de la viande pour le prix. Il y joignoit une pièce de kanki, avec un peu de sel. Si le Négre n'avoit pas l'estomac assez rempli de cette portion, il donnoit plus de coquilles & recevoit plus de viande. L'Auteur vit tout-à-la-fois, autour de la table, neuf ou dix Négres, que le Cuisinier servoit avec beaucoup de promptitude & d'adresse, & sans la moindre confusion. Ils alloient boire ensuite à la Rivière; car l'usage des Négres est de ne boire qu'après leur repas.

Belle promenade & Marché.

Table publique ou ordinaire Négre.

Le Roi avoit deux Nains, qui venoient souvent demander des kowris aux Anglois. On n'ôsoit leur en refuser, quoiqu'ils méritassent la corde plûtôt que des présens. Ils troubloient continuellement le sommeil des Facteurs par des hurlemens, auxquels ils donnoient le nom de priéres, & qu'ils faisoient toutes les nuits sous quelques arbres qui touchoient au Magazin. Ils imploroient, disoient-ils, la puissance des Fetiches en faveur du Roi. Ils prétendoient que ces Divinités leur parloient souvent par la bouche d'une grande Idole de bois qui étoit à la porte du Palais, & qu'ils s'étoient efforcés de tailler en figure d'homme, quoiqu'ils n'eussent réussi, dit l'Auteur, qu'à lui donner celle du Diable.

Nains du Roi. Leur importunité.

Phillips ayant entendu souvent assûrer que cette figure parloit toutes les nuits aux Kabaschirs & à ses Dévots, déclara naturellement qu'il seroit charmé d'assister à des cérémonies si merveilleuses, & demanda la permission de les y accompagner. Ils lui répondirent qu'il falloit s'y trouver la nuit. Il ne manqua point de s'y rendre avec eux la nuit suivante; mais craignant quelque mauvais tour, il prit avec lui quatre de ses gens, bien armés de pistolets & de sabres. Les Négres, arrivant de plusieurs côtés, firent quantité de profondes salutations à l'image, tandis qu'il attendoit la voix & les discours qu'on lui avoit promis. Après s'être ennuyé pendant plus d'une heure, il demanda pourquoi il n'entendoit rien. On lui demanda un peu de patience. Il attendit encore deux heures, sans être plus satisfait. Les Né-

Phillips est curieux d'entendre parler une Idole.

PHILLIPS. 1694.

gres parurent fort surpris, & l'assûrèrent que leur Fetiche n'avoit jamais été si long-tems muet. L'indignation prenant l'ascendant sur lui, il donna du bout de sa canne dans la bouche de l'Idole, & recommença plusieurs fois le même jeu, malgré les instances des Négres, qui témoignoient beaucoup d'inquiétude pour lui. Il leur dit que ne voyant qu'une piéce de bois, il n'avoit aucune raison de craindre; mais que s'il étoit vrai qu'elle fût capable de parler, il alloit la forcer de faire usage de cette qualité. Là-dessus, il prit un de ses pistolets, & tirant à l'Idole, il lui mit une balle dans l'œil gauche. Les Négres prirent tous la fuite. Phillips & ses gens passèrent encore une demi-heure dans le même lieu, & se retirèrent enfin, sans avoir pû faire rien perdre de son insensibilité à la piéce de bois (*m*).

Hardiesse de Phillips à maltraiter l'Idole.

LE jour suivant, les Négres parurent fort étonnés de voir le Capitaine Anglois en bonne santé. Il raconta lui-même son avanture au Roi, qui l'assûra gravement que la figure parloit aux Négres, mais qu'elle gardoit le silence devant les Blancs (*n*). Phillips répondit que si elle avoit été capable de parler, elle n'auroit pas manqué de faire entendre quelque menace ou quelque plainte, lorsqu'il l'avoit si maltraitée à coups de canne & de balle. Le Monarque répliqua que ce n'étoit à la vérité qu'une figure de bois, mais qu'il étoit certain que les Fetiches s'expliquoient souvent par sa bouche; qu'il en avoit été souvent témoin lui-même, & qu'il souhaitoit que les Anglois ne se répentissent point de l'avoir maltraitée. Phillips lui dit qu'il défioit également les Fetiches & la Statue de lui nuire; & qu'il ne redoutoit que le poison de ses Sujets. Vous n'avez rien à craindre du poison, reprit encore *le Roi*; mais je ne vous répons pas des Fetiches.

Avis qu'il reçut du Roi.

PHILLIPS voyoit souvent, autour des maisons du Pays, de petites figures de terre; & devant elles, du ris, du bled, de l'huile & d'autres présens qu'on leur avoit offerts. Quelquefois c'étoient des Chévres éventrées, & suspendues aux arbres. Les Négres ont tant de choses auxquelles ils donnent la qualité de Fetiches, qu'il ne put comprendre l'idée qu'ils attachent à ce nom. Sur la Côte d'Or, lorsqu'il se fait quelque promesse solemnelle ou quelque serment, le Prêtre mêle des poudres de différentes couleurs, dont il jette cinq ou six cueillerées sur un des principaux Fetiches (*o*). Ce mélange doit causer la mort à celui qui violeroit son serment. Les Négres en sont si persuadés, que plusieurs Capitaines ont pris le parti de faire jurer leurs Esclaves, par les Fetiches, qu'ils ne se jetteroient pas dans la Mer pour regagner le rivage, & leur ont fait ôter leurs chaînes après ce serment. [Le Breuvage dont ☞ le Capitaine Schurley se servoit dans cette occasion étoit un verre de Bierre, dans lequel il mêloit un peu d'Aloës. Les Négres y ajoutoient autant de foi que s'il avoit été composé par les plus habiles Prêtres de Guinée.] Cependant Phillips conseille aux Marchands de se reposer moins là-dessus, que sur de bonnes chaînes de fer.

Autres Idoles du Pays.

Respect des Négres pour leurs sermens.

AU Cap-Corse, il avoit vû les Fetiches employés solemnellement par les trois

Guerre des Arkanis.

☞(*m*) L'action de Phillips étoit assûrément bien imprudente; & lui auroit couté la vie ailleurs.

☞(*n*) On s'est servi d'excuses pareilles dans de semblables occasions, en mettant seulement le nom d'Hérétique à la place de celui de Blanc.

(*o*) *Angl.* Le Prêtre prend cinq ou six cuillerées de liqueur, dans laquelle il mêle des poudres de diverses couleurs. R. d. E.

trois Facteurs de la Compagnie, *Platt*, *Roman*, & *Melroff*, pour engager la foi du nouveau Roi de Futtu, du Roi de Sabo, & de Nimfa Général des Arkanis. Voici le détail qu'il fait de cet incident. Les Arkanis, qui font de tous les Marchands Négres ceux dont les Anglois aiment mieux le Commerce, & dont l'Or eft le plus pur, habitent l'intérieur des terres; de forte que pour fe rendre aux Forts & aux Vaiffeaux, ils ont quelques autres Pays à traverfer. Le Pays de Futtu en étoit un; & le Roi leur avoit accordé le paffage affez long-tems, fans leur caufer aucun chagrin. Mais fes Sujets, à l'inftigation des Hollandois de Mina, leur fermèrent les chemins, & les voulurent forcer d'acheter d'eux à plus haut prix des marchandifes de moindre valeur, qu'ils recevoient des Hollandois. Les Arkanis, ayant refufé de fe foûmettre à cette tyrannie, fe virent expofés au pillage & à toutes fortes de mauvais traitemens, en traverfant le Royaume de Futtu. Leur mécontentement produifit la guerre. Ils choifirent pour Général un de leurs principaux Négocians, nommé *Nimfa*, qui avoit toutes les qualités néceffaires à cet emploi. Les Anglois du Cap-Corfe, à qui ils communiquèrent leur deffein, s'engagèrent à leur fournir des armes & des munitions. D'un autre côté les Arkanis eurent recours au Roi de Sabo, de qui ils louërent un corps de Troupes Auxiliaires. Ce Prince avoit la figure la plus majeftueufe & la plus guerrière, que Phillips ait jamais vûe parmi les Négres. Sa conduite & fon courage répondoient merveilleufement à fon air. Les Arkanis foûtenus par un fecours fi puiffant, & par quelques Négres du Cap-Corfe, qui les joignirent fous la conduite des Capitaines *Hanfika* & *Amo*, compofèrent une armée de vingt mille hommes, & marchèrent contre le Roi de Futtu, qui n'avoit point attendu leur arrivée pour affembler auffi fes meilleures Troupes. Il y eut quelques légéres efcarmouches entre les deux partis, car il n'arrive guères aux Négres de décider leurs querelles par de véritables Batailles. Le pillage, les embufcades, les furprifes font les principaux événemens de leurs guerres. La fortune fe déclara fi heureufement pour les Arkanis, qu'ils forcèrent le Roi de Futtu de chercher un azile & de la protection au Château de Mina. Nimfa & le Roi même de Sabo profitèrent de fa retraite pour s'approcher de fa Ville Capitale. Ils y entrèrent fans réfiftance. Ils la pillèrent, ils en brûlèrent une partie; & pour affûrer le fruit de la guerre, ils élevèrent fur le trône le frére du Roi fugitif. Tous les Kabafchirs du Royaume de Futtu jurèrent par les Fetiches, d'être fidéles à leur nouveau Maître. Enfuite les Vainqueurs amenèrent ce Monarque au Cap-Corfe, pour lui faire jurer à fon tour d'être conftamment attaché aux Anglois, & de favorifer leur intérêts dans toutes fortes d'occafions; de porter une haine immortelle à fon frère (*p*); d'entretenir une paix inviolable avec les Arkanis, & de leur accorder la liberté du paffage dans fon Pays, avec leur Or & leurs autres marchandifes. Ces articles furent écrits fur du parchemin, au nom de la Compagnie Royale d'Angleterre, de Nimfa, & du Roi de Sabo. Le Roi de Futtu les figna, par une marque qui tint lieu de fon nom. Schurley & Phillips, qui fe trouvoient alors au Château du Cap-Corfe, les Facteurs, & plufieurs Kabafchirs fignèrent auffi en qualité de témoins. Après quoi le Roi de Futtu s'étant mis à genoux,

Sujet de la guerre.

Caractère du Roi de Sabo.

Les Arkanis détrônent le Roi de Futtu.

Articles de paix jurés & fignés au Cap-Corfe.

(*p*) Cet article du Traité eft bien peu Chrétien.

PHILLIPS. 1694.

noux, jura solemnellement par les Fetiches d'être fidéle à l'observation du Traité. On joignit au serment la cérémonie des poudres. Le Prêtre des Fetiches prit cinq ou six cuillerées d'eau, dans lesquelles il jetta plusieurs sortes de poudres (*q*), dont il connoissoit seul la composition. Après les avoir bien mêlées, il déclara au Roi de Futtu qu'à la moindre infraction des articles, il tomberoit mort sur le champ *comme un clou de porte*. Ce Prince parut fort persuadé de la vérité de cette menace. Il avoit la physionomie basse & stupide. Un ver qu'il avoit au pied ne lui permettant pas de se soûtenir sur ses jambes, il étoit porté sur les épaules d'un Négre.

Serment par les Fetiches.

EN arrivant au Cap-Corse, le Roi de Sabo & Nimfa furent salués de neuf coups de canon, par le Château & les Bâtimens qui étoient dans la Rade. Ils y répondirent par une décharge de leur mousqueterie. Leur entrée se fit sous un dais, auquel on avoit suspendu plusieurs queuës de cheval, & leurs gens ne cessérent point de tirer jusqu'à la porte du Château. Là, le Monarque Négre, & le Général des Arkanis mirent le sabre à la main; & trouvant les Facteurs Anglois, qui étoient venus au-devant d'eux, ils leur baisérent les mains avec de grands témoignages de joie. Les Anglois prirent les leurs, & les secouérent à la mode du Pays. Mais pour donner plus de force à leurs félicitations, ils firent porter hors des murs un tonneau d'eau-de-vie, qui fut enfoncé, & bû par toute l'Armée à la santé de la Compagnie Royale d'Angleterre.

Singulières caresses des femmes du Roi de Sabo.

LE Roi de Sabo s'étoit fait accompagner de deux de ses femmes pendant toute la guerre. Elles l'avoient suivi au Château Anglois; & suivant l'usage du Pays, où l'on ne se fait pas honte d'être chargé de vermine, elles lui nettoyoient souvent la tête en public, & prenoient plaisir à manger ses poux.

Recherches de Phillips sur les Fetiches.

PHILLIPS n'ayant rien épargné pour découvrir tout ce qui appartenoit aux Fetiches, ajoûte à son récit les circonstances suivantes. Les Négres ont de petites pièces d'Or, d'un travail fort recherché, qui représentent diverses figures, & qu'ils portent attachées à leur chevelure, au cou, au poignet, & à la cheville du pied. Ils donnent à ces figures le nom de Fetiches (*r*). Ils ont des créatures particulières qui font l'objet de leur dévotion; & chaque Négre a la sienne, qu'il regarde comme sa Divinité tutelaire, & qu'il appelle aussi son Fetiche (*s*). Celle du Général Nimfa étoit la Vache. Les Facteurs en ayant fait tuer une pour traiter les Princes Négres avant leur départ, il fut impossible de lui en faire manger (*t*), & pour excuse, il confessa que cet animal étant son Fetiche, il n'avoit pû le voir égorger sans regret. D'autres ont pour Fetiche, le Chien, le Mouton, le Léopard, & tout ce que leur imagination leur peint de plus puissant ou de plus respectable. Au Cap Mesurado, l'Auteur apprit d'un Négre de qualité, qui portoit autour du bras une

(*q*) *Angl.* une douzaine de sortes. R. d. E.

☞ (*r*) C'est les Grisgris de Gambra & des autres Négres Occidentaux, ou les Teraphims des Juifs.

☞ (*s*) C'est dans ce Païs la plus grande marque d'amitié & de respect qu'on puisse donner à un ami. Le Gouverneur Hollandois de la Mina en fit aprêter une tout entière pour la réception de Roman; & des Capitaines Schurley, Freeman & Phillips.

☞ (*t*) sa conduite étoit conforme à la remarque de Ciceron; qu'il n'y a personne d'assez fou pour manger l'objet de son adoration. Mais ce qui ne se voyoit pas du tems de cet Orateur, se voit fréquemment aujourd'hui.

une aiguillette de peau de Léopard, que c'étoit le Fetiche dont la protection le garantissoit du tonnerre [qui est terrible dans ces Quartiers.] D'autres portent une dent de Tigre, une corne de Bouc, enduite de pâte rouge, quelque os de Poisson, &c. & chacun attribue à son Fetiche des vertus particulières contre les maux ou les dangers qu'il appréhende le plus. [Cette Superstition a beaucoup de rapport avec celle qui est en usage sur le Sénégal & sur la Gambra pour les Grisgris.]

PHILLIPS. 1694.

Puissance que les Prêtres s'attribuent.

LE Prêtre des Fetiches du Roi s'attribue une puissance & des lumières extraordinaires. Dans la Saison des pluyes, où la Mer est fort agitée, elle le devint si excessivement, que pendant près de trois semaines, les Canots ne purent apporter de marchandises au rivage. Les Kabaschirs voyant les Anglois hors d'état de payer les Esclaves, & ne voulant pas les livrer à crédit, tenoient les Facteurs en suspens. Phillips en fit des plaintes au Roi, qui le pria d'être tranquille, & de compter que par les mesures qu'il alloit prendre, la fureur des flots s'appaiseroit dès le jour suivant.

Ils conjurent la Mer.

POUR exécuter cette étrange promesse, il envoya son Prêtre au rivage, avec un bassin d'huile de Palmier, un sac de ris & de bled, une bouteille de pitto, une bouteille d'eau-de-vie, une pièce de toile peinte, & divers autres présens qu'il vouloit faire à la Mer. Le Prêtre chargé de toutes ces richesses s'avança sur le bord de l'eau. Là, il fit un discours [aux vents &] aux flots, pour les assûrer que son Roi, qui étoit leur ami, avoit beaucoup d'affection pour les Blancs, & s'intéressoit au succès de leur cargaison; que les Blancs étoient de fort honnêtes-gens, & se rendoient utiles au Pays en y apportant toutes sortes de commodités. Il pria la Mer de ne pas se fâcher plus long-tems, & de ne pas s'opposer au débarquement des marchandises. Il lui dit que si elle avoit besoin d'huile de Palmier, son Roi lui en offroit un bassin. Alors il jetta le bassin d'huile dans la Mer; & répétant la même offre pour le ris, le bled, le pitto, l'eau-de-vie, le calico, &c. il les y jetta aussi successivement.

Le Roi s'en fait honneur, & les Anglois en profitent.

IL arriva, le jour suivant, que les flots étant devenus un peu plus tranquilles, on profita de ce changement pour apporter quelques marchandises au rivage. Le Roi ne manqua point d'en faire honneur à ses Fetiches, quoique la cause en fût tout-à-fait naturelle. On étoit au décours de la Lune. Les Voyageurs n'ignorent pas que dans les Régions Méridionales le vent perd alors beaucoup de sa force, & que la Mer est plus calme que dans les Lunes pleines ou nouvelles. Cependant Phillips, charmé de pouvoir recommencer son Commerce, ne disputa point aux Fetiches la gloire qu'on leur attribuoit. Le Prêtre se vanta d'être assez puissant pour faire pleuvoir, quand il le voudroit, du bled & du sel. Les Anglois lui offrirent de grandes récompenses pour leur accorder une seule fois ce spectacle. Mais les instances & les offres ne leur firent rien obtenir.

Conjuration des morts par un Prêtre Négre.

PIERSON raconta l'histoire suivante à Phillips. Il avoit été envoyé à Juida pour servir de second Facteur au Comptoir, sous Smith, qui en étoit alors le Chef. Quelques jours après son arrivée, Smith fut dangereusement attaqué d'une fiévre maligne. Le Roi qui aimoit beaucoup cet Anglois lui envoya aussi-tôt son Prêtre, pour chasser la mort par ses enchantemens & par l'invocation des Fetiches. En approchant du malade, le Prêtre commença par lui expliquer sa commission. Ensuite s'étant rendu au cimetière des Blancs, avec

PHILLIPS. 1694.

ſa proviſion d'eau-de-vie, d'huile, de ris, &c. il s'écria d'une voix fort haute: O vous! Blancs morts, qui repoſez ici, vous voulez avoir parmi vous le Facteur Smith. Mais il eſt aimé de notre Roi, il l'aime, & ſon intention n'eſt point encore de le quitter pour venir demeurer avec vous. S'étant approché de la ſépulture du Capitaine *Wyburn*, fondateur du Comptoir; il lui dit du même ton: O vous, Capitaine de tous les Blancs qui repoſent ici, la maladie de Smith eſt encore un de vos coups. Vous voudriez qu'il vint bientôt vous tenir compagnie, parce que c'eſt un honnête-homme. Mais notre Roi ne veut pas qu'il le quitte encore, & vous ne l'aurez pas. Après cette harangue, il fit un trou ſur la foſſe, dans lequel il verſa de l'eau-de-vie & de l'huile, en diſant à Wyburn que s'il avoit beſoin de ces préſens, on les lui offroit volontiers; mais qu'il ne devoit pas s'attendre qu'on lui livrât le Facteur, & qu'il falloit renoncer à cette prétention. Il revint enſuite au Comptoir, où il eût la hardieſſe d'aſſûrer Smith que ſa maladie ne ſeroit pas mortelle. On fit d'abord peu d'attention à ſes ridicules promeſſes. Cependant comme il commençoit à ſe rendre incommode, Pierſon le força de ſe retirer; & deux jours après, on perdit le pauvre Smith.

Figure & caractère du Roi de Juida.

Le Roi de Juida étoit âgé d'environ ſoixante ans, autant du moins que Phillips fut capable d'en juger, car les Négres ne connoiſſent point leur âge, & ne tiennent aucun compte de la meſure du tems. Ce Prince étoit d'une taille médiocre [& mince.] Il avoit les cheveux gris, & la phyſionomie fort commune. L'Auteur ne lui trouva pas les ſentimens plus relevés. Cependant il étoit d'un fort bon naturel, & d'une humeur aſſez douce, ſur-tout lorſqu'il vouloit obtenir quelque préſent. Pendant que le Vaiſſeau fut ſur la Côte, il ne ſortit point une ſeule fois de ſon Palais. Mais il ſe promenoit ſouvent dans les cours, pieds nuds au milieu de la boue, avec auſſi peu d'attention pour ſa perſonne que le plus pauvre de ſes Sujets; quoiqu'on le prétende ſi puiſſant, que dans l'eſpace de vingt-quatre heures, il peut raſſembler une Armée de quarante mille hommes. Son principal Kabaſchir ſe nommoit *Springgatha*; vieillard de quatre-vingt ans, conſommé dans la Politique, qui gouvernoit abſolument ſon Maître, & qui s'attendoit à monter ſur le Trône après lui. Les Anglois trouvèrent plus d'obſtacle de ſa part à l'établiſſement de leur Commerce (*v*), que de celle du Roi & de tous les autres Kabaſchirs. Le ſecond Seigneur de la Cour, [& qui avoit le plus de part à la confidence du Roi,] ſe faiſoit appeller *Capitaine Charter*; nom qu'il avoit pris d'un [Facteur] Anglois, au ſervice duquel il avoit été dans ſa jeuneſſe, & qu'il ſe faiſoit honneur de porter par reconnoiſſance pour ſon ancien Maître. Son âge ne ſurpaſſoit pas trente ans. Il étoit d'une figure agréable & d'un fort bon naturel. Les Anglois ſe trouvèrent ſi bien de ſa générosité & de ſa douceur, qu'ils achetèrent de lui plus d'Eſclaves que de tous les autres Kabaſchirs enſemble. Comme Springgatha étoit trop vieux pour faire eſpérer qu'il pût ſurvivre au Roi, c'étoit à Charter que toute la Nation deſtinoit la Couronne. Les autres Seigneurs, c'eſt-à-dire ceux avec qui Phillips eut quelque rapport, ſe nommoient *Capitaine Tom*, [qui faiſoit la fonction d'Interprète] *Capitaine Bybi*, *Capitaine Aywa*. Le Roi marquoit une conſidération particulière

Sa puiſſance.

Seigneurs de ſa Cour.

☞ (*v*) *Angl.* Il faut entendre par-là, l'eſtimation des Marchandiſes de part & d'autre, pour en faire l'échange.

culière pour un Prince étranger, frère du Roi d'Arda, qui ayant été banni des Etats de son frère pour quelque entreprise séditieuse, étoit venu chercher un azile à celle de Juida. PHILLIPS. 1694.

Habileté des Rameurs Négres.

La Mer est toûjours si grosse au long de la Côte, que les Canots n'alloient [presque] jamais du bord Anglois au rivage, sans qu'il y en eût quelqu'un de renversé. Mais l'habileté des Rameurs Négres est surprenante. D'ailleurs ils nagent & plongent avec tant d'adresse, que leurs amis n'ont presque rien à risquer avec eux. Au contraire, ils laissent périr impitoyablement ceux qu'ils ont quelque sujet de haïr.

Précautions des Capitaines Anglois pour les Canots.

Tous les Capitaines achètent leurs Canots sur la Côte d'Or, & ne manquent point de les fortifier avec de bonnes planches, pour les rendre capables de résister à la violence des flots. Ils sont composés d'un tronc de Cotonier. Les plus grands n'ont pas plus de quatre pieds de largeur, mais ils en ont vingt-huit ou trente de longueur, & contiennent depuis deux jusqu'à douze Rameurs. Ceux qui conviennent le plus à la Côte de Juida sont à cinq ou six rames. Les Vaisseaux qui viennent pour le Commerce des Esclaves, se pourvoyent ordinairement de deux Canots, parce qu'il arrive souvent que l'un étant renversé par les vagues, il a besoin du secours de l'autre pour sauver les Négres & les marchandises. Les Rameurs se prennent aussi à la Côte d'Or, avec la précaution d'en choisir un qui ait assez d'expérience & d'habileté pour tenir lieu de Pilote; [& l'on s'y trompe d'autant moins que les Négres de cette Côte sont les plus habiles Matelots de toute la Guinée.] Ce Pilote commande ses compagnons, & se fait obéir avec beaucoup d'autorité. Leurs appointemens sont réglés, & se payent la moitié en Or au Cap-Corse, & le reste en marchandises. Lorsqu'on est satisfait de leurs services, l'usage est de leur faire présent d'un des deux Canots, pour retourner sur leur Côte. On met l'autre en piéces, pour en faire du bois à brûler; car il est rare qu'on trouve l'occasion de le vendre. Les Rameurs de Phillips lui perdirent six ou sept tonneaux de kowris, & plus de cent barres de fer; sans compter d'autres marchandises de moindre importance. Ce malheur arriva fort près du rivage, par une vague furieuse qui renversa le Canot. Il fut impossible aux Anglois d'obtenir la moindre satisfaction; & loin de maltraiter les Rameurs, ils prirent le parti de les consoler par de belles paroles, dans la crainte de quelque accident plus volontaire.

Leur marché avec les Rameurs de la Côte d'Or.

Embarras de Phillips pour la communication du rivage au Vaisseau.

Phillips avoit constamment deux hommes au rivage, occupés à remplir tous les jours un barril d'eau, qu'il n'étoit pas aisé de transporter à bord. Ils le rouloient sur le sable pendant la nuit, pour arriver le matin au rivage, avant que le jour eut ramené les vents de Mer, qui étoient toûjours fort impétueux. Il n'y avoit pas d'autre ressource que celle des Radeaux pour le conduire ensuite jusqu'à la Barque longue, (x) au risque d'être souvent repoussé contre les Rocs, où il ne manquoit guéres de se briser. La joie étoit extréme à bord, lorsqu'on y voyoit arriver heureusement ce secours. Phillips avoit une sorte de petit esquif qui lui servoit à transporter des porcs, de la volaille, des lettres, &c. mais dont il ne pouvoit tirer aucun service pour

(x) *Angl.* où, pendant qu'on le hâloit, il arrivoit souvent que la Mer rompoit le radeau & enfonçoit le tonneau. R. d. E.

PHILLIPS. 1694.

pour l'eau & les Esclaves. Il falloit deux hommes pour le conduire; & deux hommes faisoient toute sa charge.

Phillips & Clay partent de Juida.

Le 27 de Juillet, Phillips ayant embarqué sept cens Esclaves, entre lesquels il y avoit deux cens vingt femmes, prit congé du Roi de Juida, & mit à la voile avec Clay qui en avoit acheté six cens cinquante. Leur dessein étoit de relâcher à l'Isle de Saint Thomas pour y prendre des provisions. Le 2 d'Août, ils passèrent à la pointe Sud de l'Isle du Prince, qui leur parut fort haute & fort montagneuse, quatre-vingt-neuf lieuës à l'Est de Juida. Le 4, ils se trouvèrent à la vûe de la terre, vers cinquante-sept minutes de latitude du Nord. Le Pays étoit bas & couvert d'arbres, avec une petite Isle vers le Sud [Phillips prit cet endroit pour le Cap St. Jean.] Pendant la nuit suivante, Phillips perdit la vûe du Vaisseau de Clay, parce que celui-ci effrayé au spectacle de plusieurs Baleines (y), qu'il avoit prises pour des Rocs, avoit amené ses voiles pour n'avancer que la sonde à la main. Cette Mer est remplie de monstres, mais particulièrement de Baleines, qui prennent plaisir à suivre un Vaisseau, les prenant, comme le suppose l'Auteur, pour quelque animal gigantesque de leur élément. Les Anglois s'amusèrent beaucoup à les voir combattre contre le *Tresher* ou le *Batteur*, car ces deux espèces d'animaux ne se rencontrent jamais sans se quereller. Le Tresher leur parut long de douze ou quinze pieds, mais fort affilé. Dans l'engagement, il s'élève de la moitié du corps hors de l'eau, & tombe sur la Baleine avec tant de violence, que le bruit se fait entendre jusqu'à bord.

Ils se perdent de vûe.

Monstres Marins.

[Le 5. on fit un seton au cou de Phillips pour le guérir de son mal de tête, auquel ni les véficatoires ni les autres remédes n'avoient apporté aucun changement.] Le 6, on passa la Ligne. Pendant que les Négres étoient à dîner sur le tillac, le jeune Tigre, que Phillips portoit en Europe, trouva le moyen de sortir de sa cage, & saisissant une femme à la jambe, lui emporta le mollet dans un instant. Un Matelot Anglois, qui accourut aussi-tôt, lui donna quelques petits coups qui le firent ramper comme un épagneul; & le prenant entre ses bras, il le porta sans résistance jusqu'à sa cage. On a déja fait remarquer que cet animal sembloit avoir pris les Négres en haine. Phillips ordonna que pendant leur dîner, on eut soin de couvrir la cage d'un voile; sans quoi le Tigre paroissoit dans une fureur continuelle.

Le Tigre de Phillips s'échappe de sa cage.

Le 8, on découvrit le Cap Lopez [à six lieuës au Sud-Ouest quart-d'Ouest]. On se trouvoit alors vis-à-vis d'un grand Banc de sable, qui sembloit border le rivage, & qu'on prit pour celui qui porte, dans la Carte Hollandoise, le nom de *Grôte White Pleken*, près de la Rivière de Gabon. Il en sort un autre Banc, qui s'avance fort loin dans la Mer. A deux lieuës de cet écueil, la sonde ne donna que dix brasses d'eau; mais il y a peu de danger, parce que la profondeur diminue sensiblement par degrés. Le Cap de Lopez-Consalvo paroissoit éloigné de cinq lieuës au Sud. Par les observations, on trouva trente-cinq minutes de latitude. Phillips panchoit beaucoup à relâcher au Cap, pour y faire sa provision d'eau & de bois. Mais l'incertitude des Vents, & la force qu'il reconnut aux Courans, joint à la mortalité qui commençoit à se répandre parmi ses

Grote White Pleken.

Cap de Lopez-Consalvo.

(y) L'Anglois ne dit pas que ce fut des Baleines; mais une espèce de poisson appellé Grampus plus petit que la Baleine. R. d. E.

ses Esclaves, le déterminèrent à continuer sa Navigation vers l'Isle St Thomas, dont il étoit encore éloigné de quarante lieuës. Ainsi partant, le 9, du côté de cette Isle, il la découvrit le 11, [portant Nord-Ouest quart d'Ouest]; & presqu'en même-tems il apperçut *les Latras*, [au Nord-Ouest] qui en sont à six lieuës. En s'approchant, il eut soin de ne pas quitter la sonde, qui lui donna depuis quatorze jusqu'à sept brasses. Mais à peu de distance de la Ville, il fut étonné de se trouver tout-d'un-coup sur cinq brasses. Enfin se défiant de sa situation, il prit le parti de mouiller l'ancre sur quatre & demie. [vis-à-vis du Château.] Cependant il reconnut ensuite qu'il n'y avoit aucun danger. Quoique dans ce lieu, la Mer n'ait pas plus de profondeur environ deux milles à la ronde, elle en a beaucoup davantage vers la Côte de l'Isle. PHILLIPS. 1694.

Le même jour, il descendit au rivage, pour visiter le Gouverneur de la Ville, qui avoit le commandement absolu depuis la mort du Général. Il en fut reçut civilement. Après avoir satisfait à quelques questions, qu'on ne lui fit que pour la forme, il obtint la permission de prendre du bois, de l'eau, & d'acheter les provisions dont il avoit besoin. On l'avertit en même-tems que la meilleure Rade & la plus fréquentée étoit sous le Château. Phillips crut entendre qu'on le soupçonnoit de n'y avoir pas mouillé d'abord, pour ne pas se placer sous le canon du Gouverneur. Il se hâta d'y faire avancer son Vaisseau, avec ordre de saluer le Château de cinq coups. Mais en approchant si près de la terre, il n'oublia pas de faire mettre tous les Négres dans les chaînes, de peur qu'il ne leur prît envie de se sauver à la nage. Phillips arrive à l'Isle Saint Thomas.

Le seul tems, ou du moins le seul commode pour se fournir d'eau dans l'Isle St Thomas, est celui de la nuit, parce que les femmes de la Ville troublent la fontaine pendant le jour en y lavant leur linge. Phillips mit trois hommes à terre pour ce travail. Il eut soin de faire garder ses Négres par des gens armés; précaution nécessaire au milieu des Portugais, qui sont, dit-il, les plus grands Voleurs du monde, & qui n'auroient pas manqué de leur enlever ou quelques Négres ou leurs fers (z). Il voyoit mourir un si grand nombre d'Esclaves, qu'après avoir fini ses affaires à la hâte, il prit le parti de mettre à la voile pour la Barbade, sans attendre le Vaisseau de Clay, qui étoit arrivé deux jours après le sien. Il fait monter la longueur de ce Voyage à treize cens cinquante-huit lieuës, ou soixante-sept degrés cinquante-quatre minutes, qui réduites en milles d'Angleterre, en produisent quatre mille soixante-quinze. Il observe en général que son passage fut fort heureux, & qu'il n'avança jamais plus de trois degrés au Sud de la Ligne; mais que plus il prit au Sud, plus il trouva les Vents impétueux; & plus encore lorsqu'il porta vers l'Est (a). Il ajoûta qu'il fut surpris aussi de les trouver si frais, en considérant les latitudes. Depuis le 20 d'Octobre, il fit toûjours voile dans le treizième degré douze minutes du Nord, c'est-à-dire, dans la latitude accordée de la Barbade, jusqu'au quatre de Novembre qu'il découvrit cette Isle à

Il part pour la Barbade.

Longueur de ce Voyage.

(z) *Ang*. Mais un des trois faisoit continuellement la garde pendant la nuit; sans quoi les Portugais, qui sont les plus grands Voleurs du monde lui auroient dérobé tous ses cerceaux de fer. R. d. E.

(a) L'Anglois ne dit pas que les Vents fussent plus forts à l'Est, mais seulement froids. R. d. E.

PHILLIPS. 1694.

à la distance de sept lieuës. Elle portoit, par rapport à lui, [Nord] Ouest quart au Nord. Ses observations, qu'il croit fort exactes, lui firent trouver à ce point treize degrés douze minutes du Nord; de sorte que sans s'arrêter à l'opinion reçue, il donne hardiment pour latitude à l'Isle de la Barbade, treize degrés huit minutes; & pour distance méridienne de l'Isle St. Thomas, soixante-huit degrés quarante-neuf minutes Ouest. Il conclut de-là qu'on s'est fort trompé lorsqu'on a prétendu que sa longitude n'est que soixante ou soixante-deux degrés Ouest du Cap Lopez; & l'on peut compter, dit-il, sur les calculs, auxquels il a pris soin d'apporter une parfaite exactitude.

Calculs de l'Auteur sur cette course.

Pertes de Phillips dans son Voyage.

Il entra dans le Port de Bridgetown le 4 de Novembre, après avoir employé deux mois onze jours dans son passage [depuis St. Thomas.] Les maladies avoient fait tant de ravage sur son bord, qu'il avoit perdu quatorze Matelots & trois cens [vingt] Négres. Cette disgrace l'affligeoit sensiblement, quand il considéroit que la mort de chaque Esclave faisoit perdre dix livres sterling à la Compagnie, & dix livres dix schellings aux Capitaines (b) du Vaisseau. Tel étoit le prix que les Agens de la Compagnie en devoient recevoir à la Barbade. Ainsi la perte totale montoit à six mille cinq cens soixante livres sterling. Phillips ne livra vivans que trois cens soixante-douze Esclaves, dont la vente rapporta, l'un portant l'autre, environ dix-neuf livres sterling par tête.

Causes des maladies qui se mirent parmi les Négres, & ses Matelots.

La principale maladie qui avoit emporté tant de Blancs & de Négres, étoit un flux blanc (*White flux*), d'une violence si extraordinaire qu'il n'y avoit point de remèdes qui pussent l'arrêter. Ceux qui en étoient une fois saisis mouroient sans aucune ressource. Elle avoit commencé (c) avant qu'on eut relâché dans l'Isle de St Thomas, mais les progrés en avoient été terribles dans le reste du Voyage. Pour les Blancs, outre les dangereuses qualités du climat, on n'en connoissoit pas d'autre cause que le Sucre noir, sans aucune préparation, & le mauvais Rum, dont toutes les représentations du Capitaine ne les empêchoient pas d'user avec excès. Non-seulement il employa plusieurs fois les châtimens pour arrêter cette licence; mais il faisoit jetter dans la Mer tout le rum & le sucre qu'il pouvoit découvrir. Il chargea même de fers, Lord son Trompette, qui étoit le plus livré à ce désordre, & qui ne se contentant pas d'y entraîner les autres par son exemple, alla un jour le couteau à la main, dans un accès d'yvresse, pour tuer le Contre-maître dans son lit. Ce malheureux demeura près de deux mois, enchaîné sur la poupe, sans autre dais que le Ciel, c'est-à-dire, exposé à toutes les injures de l'air, & n'y fut pas attaqué de la moindre maladie; tandis que l'art du Chirurgien & les soins du Capitaine ne purent sauver un grand nombre d'honnêtes-gens. A l'égard des Négres, ce fut la petite vérole qui causa les plus grands ravages; & toute l'assistance qu'on put donner aux malades, se réduisit à ne les pas laisser manquer d'eau pour se désaltérer, ni d'huile de Palmier pour en frotter leurs playes. Ce qu'il y a de fort étrange, suivant l'Auteur, c'est que cette cruelle maladie, étant déchaînée parmi les Négres, n'attaqua qu'eux, & ne se communiqua point aux Blancs (d). Ils se trouvoit néanmoins à bord plusieurs

(b) *Angl.* aux Propriétaires du Vaisseau. R. d. E.

(c) *Angl.* quitté St. Thomas huit jours après avoir. R. d. E.

(d) peut-être faut-il attribuer cela à l'espèce de petite vérole qui régnoit alors; dont la malignité

plusieurs Matelots, & même quelques jeunes garçons, qui ne l'avoient jamais eue, & qui n'en étoient pas moins constamment au milieu des malades. Phillips ajoûte que les symptômes de la petite vérole sont les mêmes parmi les Négres que dans tous les Pays de l'Europe. Elle commence par des douleurs de tête & de dos, par des maux de cœur, des vomissemens, des fiévres, &c. Mais ceux que la petite vérole avoit épargnés ne résistèrent point au flux; avec d'autant plus de chagrin pour le Capitaine, qu'il avoit à regretter les soins qu'on s'étoit donnés pour les sauver de la première de ces deux maladies. Quel embarras, dit-il, à leur fournir régulièrement leur nourriture, à tenir leurs logemens dans une propreté continuelle; & quelle peine à supporter non-seulement la vûe de leur misère, mais encore leur puanteur, qui est bien plus révoltante que celle des Blancs? Le travail des Mines, qu'on donne pour éxemple de ce qu'il y a de plus dur au monde, n'est pas comparable à la fatigue de ceux qui se chargent de transporter des Esclaves. Il faut renoncer au repos, pour leur conserver la santé & la vie, & si la Mortalité s'y met, il faut compter que le fruit du Voyage est absolument perdu, & qu'il ne reste que le cruel désespoir d'avoir souffert inutilement des peines incroyables (e).

Phillips 1694.

La petite vérole des Négres ressemble à la nôtre.

Peines qu'il en coûte à transporter les Négres.

Trois semaines avant l'arrivée de Phillips à la Barbade, on y avoit essuyé un terrible ouragan, qui avoit jetté tous les Bâtimens de la Rade au rivage, & qui en avoit fracassé huit ou neuf entre les Rocs. Phillips vit encore une partie de leurs débris. Mais il admira la Bizarrerie du sort dans ces furieuses tempètes. Le Bristol, Vaisseau de guerre commandé par le Capitaine *Gourney*, avoit laissé couler ses cables au premier mouvement des flots; & s'étant mis heureusement au large, il étoit rentré dans le Port après l'orage, sans avoir rien souffert. Au contraire, le Capitaine Thomas Scherman, qui étoit parti pour l'Angleterre avant l'ouragan, avec le Colonel *Rendal*, dernier Gouverneur de l'Isle, fut si maltraité par des tourbillons d'une violence sans éxemple, qu'ayant perdu ses mâts, il revint au Port dans le plus triste état où la fureur des vents & des flots puisse réduire un Vaisseau.

Ouragan terrible à la Barbade.

L'Isle de la Barbade, qui est, dit l'Auteur, un des plus agréables lieux du monde, & qui étoit alors habité par quantité d'honnêtes-gens, se trouvoit infectée d'une peste violente, qui en avoit déja fait le tombeau d'un grand nombre d'Etrangers. Le Capitaine Scherman y avoit enterré six cens hommes de son bord; non que son Equipage eut jamais été si nombreux; mais ayant entrepris de réparer ses pertes, par de nouveaux Matelots qu'il engageroit sur les Vaisseaux Marchands, il n'avoit fait que les multiplier par degrés. Phillips perdit dix-huit hommes. Comme il ne comptoit pas d'échaper à la maladie, il ne fit pas difficulté de visiter sans précaution ses gens & ses amis malades. C'est à cette liberté même qu'il attribue le bonheur qu'il eut de s'en garantir. L'habitude du mauvais air l'endurcit en quelque sorte contre l'infection; tandis qu'une infinité d'autres, que la crainte retenoit à la campagne,

Peste qui infectoit cette Isle.

Méthode qui sauva Phillips.

malignité n'étoit pas fort grande: Car ce seroit précipiter trop son jugement que de conclure, de ce seul éxemple, que cette Maladie ne se communique pas des Négres aux Blancs.

(e) On permet au Capitaine, au Chirurgien & à d'autres Officiers d'acheter un certain nombre d'Esclaves pour leur compte. Ils sont entretenus aux dépens du Vaisseau; & l'on observe qu'ils meurent rarement, sur-tout ceux du Capitaine.

PHILLIPS. 1694.

pagne, ne manquoient pas d'en être atteints dès la première fois que la nécessité de leurs affaires les rappelloit à la Ville. [C'est par le conseil du Colonel Kendal, qu'il s'étoit conduit de cette manière.] Pendant le séjour qu'il fit à la Barbade, il vit périr vingt Capitaines de Vaisseau, entre lesquels il regretta beaucoup *Gourney* & *Bowls*, qui commandoient tous deux chacun leur Vaisseau de Guerre. Le nombre des Matelots morts est incroyable.

Retour de l'Auteur en Europe.

L'AUTEUR embarqua sept cens barrils de sucre, à neuf ou dix schellings le quintal, du coton à deux sous la livre, & du gingembre à huit schellings le quintal. Le 2 d'Avril, il se tint prêt à lever l'ancre, avec trente autres Bâtimens, dont sept étoient de vingt-huit piéces de canon sous l'escorte du Tigre, Vaisseau de Guerre, commandé par le Capitaine *Scherman*. Ils étoient convenus de se mettre en ligne de bataille s'ils rencontroient quelque ennemi. Le *Chester*, autre Vaisseau de Guerre arrivé depuis peu à Bridgetown, se détermina aussi à partir avec eux. Enfin, après avoir salué la Ville de toute leur artillerie, ils mirent à la voile pour l'Angleterre. Ce n'étoit pas le hazard qui avoit amené le Chester à la Barbade. Le Colonel Codrington, Gouverneur général des Isles Angloises sous le vent, ayant appris que les François avoient fait partir une Escadre de la Martinique, s'étoit cru obligé de fortifier le Convoi par ce secours.

Mort de Mad. North.

CEPENDANT ils n'eurent point l'occasion de s'en servir. Après une heureuse Navigation, ils arrivèrent le 22 de May à la vûe de Scilly, sans autre accident que la mort de Mad. *North*, belle-fille du Colonel Russel, que Phillips avoit reçue à bord pour le passage [& une surdité à l'oreille gauche qui lui survint à lui-même, d'autant plus incommode qu'il avoit déja perdu l'usage de la droite en Guinée, & que son Médecin étoit mort de la peste à la Barbade.] Il y joint un nouvel éxemple de la férocité de son Tigre, avec quelque soin qu'on crût l'avoir apprivoisé. Un jeune Anglois du Vaisseau qui étoit accoutumé à badiner avec cet animal, se blessa un jour la main, dans sa cage, contre la pointe d'un clou qui lui fit sortir quelques gouttes de sang. Le Tigre n'eut pas plûtôt vû le sang, que toute sa férocité s'étant réveillée, il sauta sur la main & la déchira en un instant jusqu'au poignet (*f*). Le Chirurgien du Vaisseau en prit soin jusqu'au 24, qu'on entra dans le Port de Falmouth. Mais [le mal n'ayant fait qu'augmenter par les premiers remèdes,] Phillips laissa le blessé dans cette Ville, [en assez grand danger.] A la sortie du Port, il fut exposé lui-même à périr, par la faute de son Contre-maître, qui fit échouer le Vaisseau lorsqu'on s'y attendoit le moins. Cependant la marée l'ayant remis à flot, il passa, le 29 devant Plymouth, & le soir, il joignit la Flotte Angloise partie de Bilbao, sous l'escorte du Capitaine *Guy* & du Capitaine *Hughes*, qui commandoient deux Vaisseaux de Guerre. S'étant avancés ensemble jusqu'à *la* Pointe de Beachy, un vent Est Nord-Est, qui s'éleva tout-d'un-coup, leur fit craindre de se briser les uns contre les autres. Ils en furent quittes pour quelque désordre à la quille & au flanc même de plusieurs Vaisseaux, & pour la perte de trois Chaloupes qui furent submergées au milieu de *la* Flotte. Le Bâtiment de Phillips ne dut son salut qu'à sa force. Il *étoit* lui-même dans un état assez triste. La fluxion qui lui avoit affoibli long-tems

Férocité du Tigre de Phillips.

Danger auquel Phillips est exposé à Beachy.

la-

(*f*) Cet éxemple confirme ce qu'on a dit ci-dessus du Lion.

la vûe avoit pris un autre cours. Elle lui causoit une surdité, qui le chagrinoit presqu'autant que la perte de ses yeux. Il étoit au lit, sans se défier de ce qui se passoit autour de lui; lorsque voyant entrer le Contre-maître dans sa chambre avec des marques extraordinaires de frayeur, il se leva brusquement pour se traîner sur le pont, où il vit avec étonnement le danger de sa situation. Sa seule ressource fut de faire les signaux ordinaires, pour appeller les autres à son secours. Le Capitaine Guy, qui avoit été autrefois Lieutenant de l'Annibal, fut le plus ardent à le secourir. Il l'aida, quoiqu'avec beaucoup de peine, à gagner Spithead. Le chagrin de ce dernier accident rendit la surdité de Phillips incurable. Il écrivit de Portsmouth aux Propriétaires du Vaisseau, pour les prier de lui envoyer un successeur, qui se chargeât de le faire radouber; sans quoi l'on n'espéroit point qu'il pût aller jusqu'à Londres. On se hâta d'envoyer le Capitaine John Hereford, auquel il résigna le commandement, avec les deux caisses d'Or qu'il apportoit pour la Compagnie d'Afrique.

PHILLIPS. 1695.

Il devient tout-à-fait sourd.

Il prit aussi-tôt le chemin de Londres, dans une extrême impatience d'essayer des remèdes pour le rétablissement de sa santé. On le mit entre les mains de plusieurs Médecins renommés, qui le flattèrent tous des plus belles espérances. Mais après l'avoir long-tems tourmenté par un grand nombre de potions, & d'opérations Chirurgiques, ils reconnurent l'impuissance de l'art pour une guérison qui surpassoit les forces de la nature. Phillips dégoûté du monde, parce qu'il ne pouvoit plus s'y rendre utile, prit le parti de se retirer à Breknock son Pays natal, pour y passer le reste de sa vie.

Cette raison lui fait quitter les affaires.

CHAPITRE III.

Voyage de Loyer à Issini sur la Côte d'Or, avec la description du Pays & des Habitans.

CETTE Relation fut publiée (a) pour la première fois à Paris en 1714. L'Auteur étoit un Jacobin, qui s'est qualifié de Préfet Apostolique des Missions sur la Côte de Guinée, & de Religieux du Couvent de l'Annonciation à Rennes en Bretagne. Son Ouvrage est orné de plusieurs figures, & divisé en articles; mais il est sans Table & sans Index. La Préface ne contient que des protestations de fidélité, & des promesses qui paroissent assez bien remplies dans l'éxécution. Nous n'avons pas de meilleure description de la Région d'Issini & de ses Habitans. Elle est d'ailleurs écrite avec cet air de simplicité & de bonne-foi, qui fait toûjours présumer avantageusement du caractère d'un Auteur.

INTRODUCTION.

Caractère de cet Ouvrage.

LE Lecteur, dit Loyer, sera surpris sans doute de trouver ici des Royaumes, dont les Monarques ne sont que des Paysans; des Villes, qui ne sont bâties

(a) Un Volume in-octavo, chez Seneuse.

INTRODUCTION.

bâties que de roseaux; des Vaisseaux composés d'un tronc d'arbre, & surtout un Peuple qui vit sans soins, qui parle sans régle, qui fait des affaires sans le secours de l'Ecriture, & qui marche sans habit; un Peuple, dont une partie vit dans l'eau comme les poissons, une autre dans des trous comme les vers, aussi nud & presque aussi stupide que ces animaux. L'ouvrage qui représente ces étranges objets est divisé sous les titres suivans. I. Voyage Préliminaire aux Isles de l'Amérique. II. Départ de l'Auteur pour Issini. III. Description [de Ténérife,] de l'Isle de Gorée & de la Côte voisine, [du Roi & des Mœurs des habitans.] IV. Cap Bernard & Rufisco. V. Royaume de Sestre. VI. Réception solemnelle qu'Abasini, Roi d'Issini, fit à M. Damou. VII. Le Roi d'Issini; son Palais; ses conversations avec ses Courtisans; ses richesses; sa puissance; succession au Trône. VIII. Habitans; leur taille, leurs dispositions, leur génie, leur industrie, leur tempéramment, leurs habits. IX. Femmes; leurs inclinations, leurs mariages, leur maniére d'élever leurs enfans, leurs habits. X. Vétéres & Kompas. XI. Maisons, meubles, ustenciles, pains, koris, vin de Palmier, huile. XII. Comment le Royaume d'Issini a changé de place. XIII. Terroir & Rivière d'Issini; fruits & végétaux, air, climat, maladie. XIV. Quadrupédes, Oiseaux, Poissons, Insectes. XV. Marchands & Commerce. XVI. Justice Civile & Criminelle. XVII. Médecine & remédes; mort & funérailles. XVIII. Religion, Créance, Fétiches, Superstitions, Sermens; Grand-Prêtre nommé *Osnon*. XIX. Guerres, Armes, Instrumens Militaires; (b) Attaque des Hollandois en 1702. XX. Retour de l'Auteur en France.

Division de l'Ouvrage en Articles.

Figures & leur sujet.

LES Planches sont de la grandeur des pages, & fort mal-gravées. Elles ne représentent rien d'ailleurs qui mérite beaucoup de curiosité. On voit au frontispice l'Audience du Roi Abasini. 1. Quelques Négres & quelques-unes de leurs maisons. 2. Une cabane de Négre. 3. Un Négre vêtu & un Négre nud. 4. Un Négre monté sur un Chameau. 5. & 6. Différentes maisons des Négres. Un Négre qui grimpe sur un Palmier.

(b) *Angl.* & comment les Hollandois y attaquèrent les François le 13e de Novembre 1702. R. d. E.

§. I.

Causes du Voyage de l'Auteur & sa Navigation jusqu'à Issini.

Mission du Père Gonzalvez à Issini. Elle est abandonnée.

AU mois d'Août 1687, le Père Gonsalvez, Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, natif du Puy en Velay, s'étoit embarqué au Port de la Rochelle avec quelques autres Religieux (a) du même Ordre, pour aller prêcher l'Evangile en Guinée. Il étoit arrivé heureusement à Issini le 24 Décembre de la même année; & le Roi du Pays, qui se nommoit Zenan l'avoit (b) reçu avec beaucoup de bonté. Ce Prince avoit donné au Père Gonsalvez

(a) Labat dit qu'ils étoient six, & qu'ils avoient été encouragés à cette entreprise par le Voyage qu'il avoit fait lui-même à Issini, & par le bon accueil qu'il y avoit reçu. Voyez le Voyage de Des Marchais, Vol. I. pag. 204.

(b) Ce Zenan étoit Roi des Négres d'Issini, par les raisons qu'on verra dans la suite.

Gonſalvez deux jeunes Négres, dont on a cru que l'un étoit ſon fils, & qui parurent tous deux en France ſous les noms d'*Aniaba* (c) & de *Rianga* (d). Ils y furent envoyés au retour des Vaiſſeaux de la Compagnie (e). Mais le Père Gonſalvez, laiſſant à Iſſini le Père Henri Cerizier, en poſſeſſion d'une maiſon & de quelques terres qui lui avoient été aſſignées par le Roi, avec ſix Eſclaves au ſervice de la Miſſion, étoit parti pour l'Inde, accompagné des autres Miſſionnaires, & n'y étoit arrivé que pour y mourir dans l'eſpace de quelques mois (f), lui & tous ſes Compagnons. [On a ſoupçonné qu'ils avoient été empoiſonnés.] Le Père Cerizier, qui étoit reſté à Iſſini, y avoit eu le même ſort (g). Ainſi la Miſſion de Guinée étant demeurée ſans Ouvriers, fut abandonnée dans cet état juſqu'à la fin du même ſiécle.

LOYER 1700.

Origine du Voyage de Loyer.

EN 1700, le Père Loyer, après avoir paſſé quelques années aux Iſles de l'Amérique, s'étant rendu à Rome pour le Jubilé, fut nommé par la Congrégation *de Propaganda fide*, Préfet Apoſtolique des Miſſions de la Côte de Guinée. Labat qui étoit du même Ordre & de la même Communauté, rapporte que ce fût ſur ſes propres ſollicitations que Loyer obtint ce titre, & qu'il reçut de la Cour Romaine une ſomme conſidérable pour l'éxécution de ſes projets. Il retourna en France avec ſes pouvoirs, dans la vûe de s'y faire des Aſſociés, & d'obtenir la permiſſion de paſſer ſur quelque Vaiſſeau de la Compagnie Françoiſe d'Afrique. Il trouva l'occaſion favorable. Le Roi penſoit à renvoyer dans le Royaume d'Iſſini le Prince Louïs *Aniaba* (h), qui avoit reçu en France une éducation fort noble, & qui avoit même ſervi quelques années en qualité de Capitaine de Cavalerie. Zenan ſon père, étant mort, on jugeoit-à-propos de le faire retourner dans ſa Patrie. Le Roi lui fit donner un équipage convenable à ſon rang, & deux Vaiſſeaux de Guerre pour l'eſcorter, à la ſollication ſans doute de la Compagnie, qui comptoit ſur la reconnoiſſance de ce Prince, & qui en eſpéroit beaucoup de faveurs pour le nouvel Etabliſſement qu'elle méditoit en Guinée. Le Marquis de Ferrol, Lieutenant Général des Iſles Françoiſes, ayant préſenté le Père Loyer au Prince Aniaba, en lui communiquant le deſſein de ſon Voyage, il répondit qu'ayant été amené Payen, en France, par un Religieux de cet Ordre, c'étoit une vive ſatisfaction pour lui de retourner Chrétien, dans ſa Patrie, avec un Religieux du même Ordre.

Il trouve le Prince Aniaba bien élevé en France.

LOYER, après avoir eu quelques conférences avec le Chevalier Damou, Capitaine du Vaiſſeau de Guerre *le Poly*, que le Roi deſtinoit pour cette expédition, partit pour Orleans, d'où il ſe rendit par la Loire à Angers, & delà par terre à Rennes. Il vouloit prendre congé de ſa famille & des amis qu'il avoit dans cette Ville. Enfin s'étant rendu à la Rochelle, Port nommé pour l'embarquement, il y trouva le Père Jacques *Villard*, Jacobin de la Province de Paris, qu'il avoit engagé, en paſſant par Lyon, à l'accompagner en

(c) Labat dit qu'ils furent envoyés en France pour y recevoir une éducation convenable à leur Naiſſance.

(d) Labat appelle ce dernier Banya. R. d. E.

(e) Labat dit qu'ils furent confiés aux ſoins d'un des Religieux de Gonzalvez.

(f) *Angl.* l'eſpace de dix-huit ou vingt mois. R. d. E.

(g) *Angl.* y eut le même ſort quelques années après, & Labat inſinue qu'il fut auſſi empoiſonné. R. d. E.

(h) pour l'honneur de ſa Religion ou de ſon Roi, Loyer fait enviſager ce Négre comme un Prince Souverain, quoique d'autres Auteurs, des François même, croyent que ce n'étoit qu'un Impoſteur.

LOYER. 1701.

en Afrique. Le Chevalier Damou & le Prince Aniaba arrivèrent peu de jours après. On n'attendoit qu'eux. Ils s'embarquèrent le 18 d'Avril 1701, & le jour suivant, on sortit de la Rade de Chedebois avec un vent favorable. Le 20 on passa devant le Fort de Belle-Isle. Le lendemain, on jetta l'ancre sous l'Isle de Groas, à deux lieuës du Port Louïs, où l'on s'arrêta jusqu'au 27 pour prendre des rafraîchissemens, & pour attendre deux Vaisseaux de la Compagnie de Saint Domingue, (i) qui avoient ordre d'accompagner le Chevalier Damou jusqu'à la Côte d'Afrique. L'un qui se nommoit l'Impudent, étoit commandé par le sieur Basset; l'autre nommé la Hollande, par le sieur Carle. Ils étoient tous deux de vingt pièces de canon, & de deux cens cinquante hommes.

Il part avec lui pour l'Afrique sous la conduite du Chevalier Damou.

Le 27 d'Avril on mit à la voile avec un fort bon vent; mais les deux jours suivans il devint si variable & si impétueux, qu'on fut obligé d'amener toutes les voiles & de s'abandonner au cours des flots. Le 29 au soir, on arriva au Cap de Finistère. La Mer continua d'y être si furieuse, qu'à deux heures du matin une partie de l'Arrière fut emportée, & les fenêtres de la chambre du Conseil brisées avec tant de violence, qu'il entra assez d'eau pour mettre plusieurs personnes en danger. [Elle entraina deux passagers avec leurs matelats jusques devant le mât de misaine.] L'allarme fut générale. Loyer qui étoit alors à dormir dans le cabinet du Canonier, avec son Compagnon, fut éveillé par ce déluge, autant que par les cris des Matelots & par le bruit des Ouvriers (k). Ils se crurent perdus; mais la bonne conduite des Officiers fit bientôt évanouir le péril.

Ils essuyent une tempête au Cap de Finistère.

Les deux Vaisseaux de Saint Domingue furent moins heureux. L'Impudent, après avoir perdu son grand mât, se vit forcé de jetter dans les flots une partie de sa cargaison, qui consistoit en marchandises, en farine & en planches, destinées pour l'Etablissement d'Issini. Cette perte se fit sentir vivement dans la suite. On jetta jusqu'au four & aux ustenciles de cuisine. Tout l'Equipage étoit réduit au désespoir, lorsque l'Enseigne du Vaisseau, nommé *Gazan*, fit vœu au nom du Public, d'aller à pieds nuds, en chemise, & la corde au cou, du premier Port où l'on aborderoit, à l'Eglise la plus voisine, pour rendre graces à Dieu de ses bienfaits. Ce vœu fut accompli, avec beaucoup de piété, à Santa-Cruz dans l'Isle de Ténérife.

Extrémité où elle réduit deux Vaisseaux.

A peine étoit-on délivré de ce danger qu'on retomba dans un autre. Le 1 de Mai, vers une heure du matin, le Poly apperçut fort près de lui un Bâtiment qu'il prit d'abord à ses feux, pour la Hollande, Vaisseau du Convoi, mais qu'il reconnut bientôt à ses voiles pour un Corsaire de Salé. Ces Brigands croisent ordinairement à cette Latitude. Le soupçon fut confirmé par le silence auquel ils s'obstinèrent, malgré tous les signaux. On se hâta de courir aux Armes; mais elles avoient été si mouillées dans la dernière tempête, qu'elles étoient hors d'état de servir. Les Corsaires abordèrent en même tems le Poly; & l'action seroit devenue sérieuse, si les vagues, qui étoient encore fort grosses, ne leur eussent fait manquer leur but. Ils brisèrent leur beaupré contre celui du Poly, & lui causèrent aussi quelque dommage.

Rencontre d'un Corsaire de Salé.

(i) *Angl.* auxquels le Chevalier Damou devoit servir de Convoi jusqu'à la Côte d'Afrique. R. d. E.

(k) *Angl.* bruit inséparable de la Manœuvre. R. d. E.

dommage. Pendant ce tems-là, les François s'efforçoient inutilement de tirer, & ne cessoient pas de demander à l'ennemi qui il étoit. On leur répondoit, tantôt *Hambourg*, tantôt *Hollande*; *Angleterre* & *France*. Heureusement que le Corsaire se trouvoit dans un tel désordre qu'il ne put se mettre en état de revenir à l'abordage; sans quoi le Poly étoit perdu, ou n'auroit fait du moins qu'une foible défense. On proposa d'attendre le jour, & d'attaquer les Brigands. Mais le Chevalier n'ayant rien à se promettre de la victoire, jugea qu'il y avoit plus de prudence à continuer sa course. Le 7 de May, on passa à la vûe de Fuerte-Ventura & de Lancerota, deux des Isles Canaries. Au Nord-Ouest de Fuerte-Ventura, on découvre, une Pointe, composée de quatre petits monts, dont le dernier forme l'extrémité de la pointe, & paroît séparé du reste de l'Isle. Le même jour, à neuf heures du matin, on apperçut un Vaisseau qui s'avançoit à toutes voiles, & qu'on prit encore pour un Corsaire de Salé. On se préparoit à le recevoir, & l'on arbora le Pavillon d'Angleterre. Mais à la distance d'une lieuë, il reprit le large & disparut bientôt.

LOYER. 1701.

Autre rencontre.

A six heures du soir, on découvrit l'Isle de Ténérife. Le lendemain, on jetta l'ancre à Santa-Cruz, où l'on trouva un Vaisseau Marchand de Saint Malo. Il y avoit dans la même Rade plusieurs autres Bâtimens, Espagnols & Anglois, entre lesquels étoit un riche Vaisseau des Indes Orientales, chargé de piastres pour la Compagnie d'Angleterre. A la vûe des François, il se disposoit à mettre promptement à la voile. Mais le Gouverneur de l'Isle fit tirer un coup de canon à balle, pour lui défendre de sortir de la Rade, & déclarer qu'il le prenoit sous sa protection. Il demeura dans cette confiance, & les François le laissèrent tranquille (*l*). Ils mouillèrent sur quarante-cinq brasses, à une portée de canon de la Ville. Le Chevalier Damou envoya son Enseigne au Gouverneur pour lui faire un compliment, & lui demander s'il étoit disposé à rendre coup pour coup, en cas que les François saluassent le Fort. Il répondit qu'ils étoient les maîtres de commencer, & qu'il ne manqueroit à rien pour convaincre le Commandant François de son estime. Le Poly tira onze coups, qui lui furent rendus dans le même nombre.

Les François arrivent dans l'Isle de Tenerife.

Civilité du Gouverneur.

LOYER descendit au rivage pour rendre ses devoirs au Viceroi de l'Isle, qui étoit alors le Comte de Palmas, & qui faisoit sa résidence à Laguna. Ce Seigneur reçut fort civilement les Missionnaires, & témoigna une joie extrême de l'accession du Duc d'Anjou au Trône d'Espagne. Le Sieur Mustelier (*m*), Consul François, traita magnifiquement ses Compatriotes. Il étoit de Boulogne en Picardie. Il s'étoit marié dans l'Isle avec une Dame Espagnole, dont il avoit plusieurs enfans. Malgré l'usage du Pays, il fit voir au Chevalier ☞ Damou & à ses Officiers, l'aînée de ses filles, vêtue fort richement [avec des bijoux pour la valeur de dix mille livres;] mais plus charmante, suivant l'Auteur, par sa bonne grace & sa modestie que par sa parure. Le 10 de May, après avoir renouvellé les provisions, on leva l'ancre à l'entrée de la nuit. Le 18, on eut la vûe de l'embouchure du Sénégal, & l'on s'approcha de la Côte,

Ils sont bien traités par le Sieur Mustelier Consul de leur Nation.

(*l*) *Angl.* & Loyer l'y laissa en partant. R. d. E.

☞ (*m*) Il fut ensuite Directeur Général à Sanaga, en l'année 1712; & il est mort à Tuabo en Galam, comme on l'a vû ci-dessus.

LOYER. 1701.

Côte, dans la crainte de manquer le Cap-Verd. Le lendemain à midi, on mouilla dans la Rade de Gorée fur treize braffes.

Ils arrivent à la Côted'Afrique. Roi & Peuples du Pays.

Depuis la Rivière du Sénégal jufqu'à fept ou huit lieuës au Sud du Cap-Verd, la Côte appartient au Royaume de *Kayor*, qui eft habité par les Jalofs (*n*), Nation gouvernée par un Prince fort abfolu. Il fe nommoit *Damel Tal Biram* (*o*), mais Damel eft un titre de dignité. Ce Monarque fe fait nommer Roi de Kayor, & de *Baol* ou de *Jain*. Le dernier de ces deux Pays eft habité par les *Sérères*, Nation voifine des Jalofs, avec lefquels elle eft fans ceffe en guerre. Avant que les Européens euffent des Forts fur cette Côte, la réfidence ordinaire du Roi étoit à quinze lieuës dans les terres. Mais le Commerce qu'il entretient avec les Blancs l'a porté à s'approcher de la Mer. Il fait aujourd'hui fa demeure ordinaire à Rufifco, dans une maifon affez propre, ornée de belles nattes de différentes couleurs & fort bien nuancées, qui fe font en perfection dans le Pays. Ce Prince fur les moindres prétextes, vend fes Sujets aux Blancs, pour des marchandifes de l'Europe, & fur-tout pour de l'eau-de-vie. Il a tant de paffion pour cette liqueur, que dans un feul jour, on prétend qu'il en boit jufqu'à fix quartes (*p*). Mais l'Auteur trouva ce récit fans vraifemblance. Il ajoûte, comme d'autres Voyageurs, que la rigueur, ou plûtôt la tyrannie du Damel, va jufqu'à rendre un Village entier refponfable des fautes d'un Habitant, & qu'à la moindre offenfe, il les vend tous pour l'Efclavage.

Comptoir François du Cap Bernard.

Les François defcendirent auffi au Cap-Bernard, à deux lieuës de Gorée, pour vifiter le Comptoir, ou le Magafin, qu'ils y ont dans un Village Négre. Le Chef, ou le Facteur, leur fit le meilleur accueil qu'il lui fut poffible, dans un logement qui n'étoit pas fort commode. Ils fe difpofèrent enfuite à payer les droits à l'Alkaïde, c'eft-à-dire, une bouteille d'eau-de-vie [qu'ils ☞ nomment Sangara,] pour chaque Barque d'eau & de bois; mais cet Officier Négre étoit parti pour fuivre le Damel à la guerre.

Le 22 de May, il levèrent l'ancre pour l'aller jetter à Rufifco, Ville plus grande que celle du Cap-Bernard. Ils s'y arrêtèrent jufqu'au 25 au foir. Ayant remis à la voile, ils découvrirent le 11 de Juin la montagne de *Seftre*, qui fe préfente comme une petite Ifle; & le foir ils mouillèrent fur onze braffes, une lieuë à l'Oueft du *Grand Seftre*, nommé autrement *le petit Paris*. Le 12 de Juin, trois Négres, qui fe préfentèrent dans un Canot avec trois Ananas, demandèrent d'où étoit le Vaiffeau, ou plûtôt follicitèrent quelques préfens qu'ils nomment dafchis, & dont ils paroiffent fort avides. Un d'entr'eux, voyant le Prince Aniaba boire du thé, demanda qu'on lui en fît boire auffi. On lui répondit que cette liqueur n'étoit que pour les Blancs. Il répliqua que puifqu'un Négre en bûvoit, on pouvoit bien lui accorder la même grace. Aniaba parut fort choqué d'un difcours fi libre. Mais il n'en defcendit pas moins au rivage; & pendant huit jours qu'il y demeura, il vêcut avec les Négreffes d'une manière qui n'édifia perfonne. On trouva dans cette Rade deux Bâtimens Anglois, l'un à l'ancre, l'autre qui mettoit à la voile. Ils faluèrent les François de trois coups.

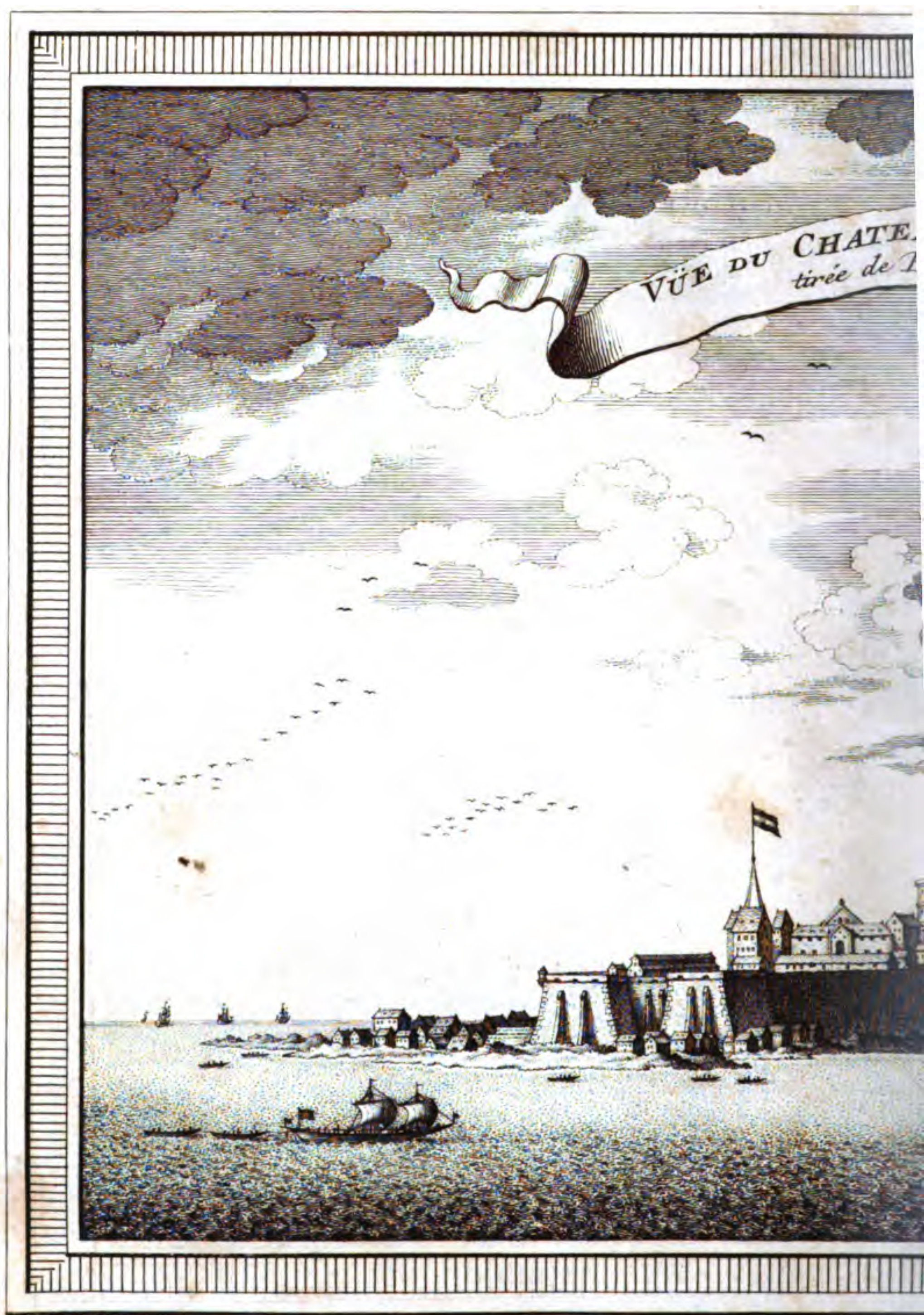
Aniaba offenfé des libertés que les Négres prennent avec lui.

Le

(*n*) L'Auteur met par-tout les Geloffes, [comme d'autres mettent *Ghialofs*.] ☩

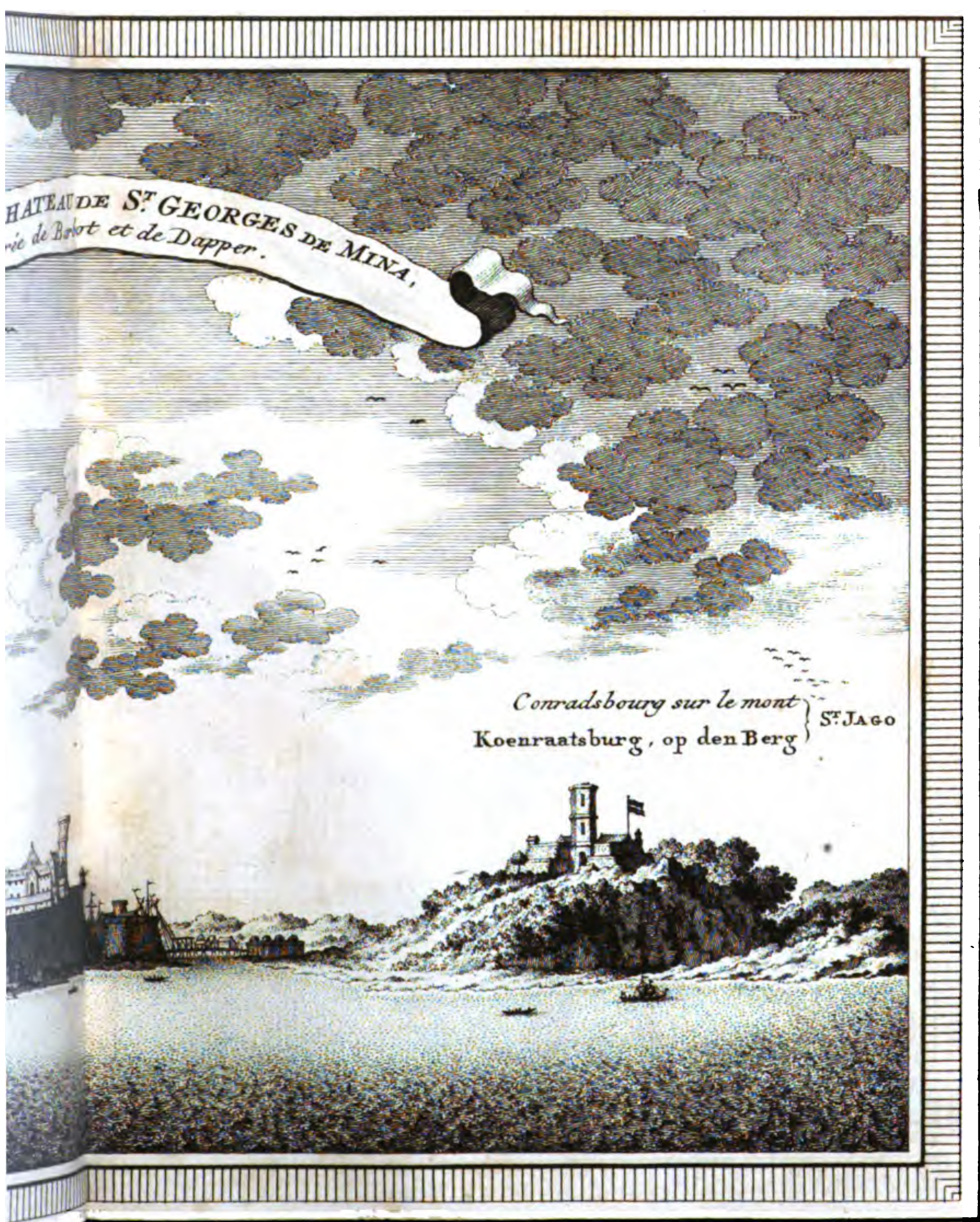
☞(*o*) Labat le nomme Latir-Fal-Sukabé.

(*p*) La quarte d'Angleterre revient à la pinte de Paris. R. d. E.



J. v. Schley S.

GEZIGT van 't KASTEEL DEL-



DEL-MINA, getrokken uit Barbot en Dapper.

LE 15 au matin, on découvrit deux Vaisseaux qui s'avançoient à pleines voiles & qui vinrent mouiller fort-près du Poly. L'un étoit Anglois & l'autre Portugais. La Chaloupe du Poly revenant alors du rivage avec la provision d'eau, le Capitaine Portugais, qui étoit un Négre libre, y entra pour se rendre sur le Bord du Chevalier Damou, avec un Interpréte que tout l'Equipage François prit pour un Provençal, quoiqu'il le niât constamment. On apprit d'eux qu'ils étoient partis de la Baye de *Tous les Saints*, au Brésil, pour la traite des Négres, mais qu'à leur retour ils avoient essuyé des vents si impétueux, qu'après avoir perdu leur mât, ils s'étoient vûs forcés de retourner vers la Côte. Ils ajoûtèrent que leur Bâtiment s'étoit trouvé si rempli d'eau, que sans l'assistance du Vaisseau Anglois, ils n'auroient pû éviter de couler à fond, & que dans le triste état où il étoit encore, ils étoient résolus de l'abandonner, si le Chevalier Damou vouloit leur accorder le passage, avec un certificat de la situation où il les trouvoit.

LOYER. 1701.

Vaisseau Portugais que les François secourent.

LE Chevalier envoya aussi-tôt ses Charpentiers à bord du Portugais. Ils n'y trouvèrent ni marteau ni cloux pour boucher les voies d'eau. Tous les agrèts étoient brisés ou pourris. Il fallut deux jours de travail pour les réparations les plus pressantes; après quoi le Chevalier conseilla au Capitaine de se rendre à Saint-Thomas, Isle Portugaise sous la Ligne, où il pourroit achever de se radouber, & disposer de quatre-vingt Esclaves qu'il avoit à bord. Il lui fit présent d'un quintal de biscuit & de cinquante livres de chair salée, en lui promettant des secours plus considérables, s'il vouloit l'accompagner jusqu'à Issini. Le Portugais s'y engagea; mais il manqua de parole.

Quaquas, habitans de la Côte d'Ivoire.

ON remit à la voile le 18; & le 21 on doubla le Cap de Palmas, où l'on jetta l'ancre. Les Habitans de ce Pays, qu'on nomme la Côte d'Yvoire, sont connus sous le nom de *Quaquas*, & l'ont tiré de l'habitude qu'ils ont de répéter continuellement ce mot, qui signifie dans leur langue, *votre serviteur*. Cet air de compliment n'empêche pas qu'ils ne soient fort sauvages, & qu'étant même Antropophages (q), ils ne dévorent tous les Blancs dont ils peuvent se saisir. Leur Côte est fort dangereuse, par la quantité de Rocs dont elle est bordée. Ils apportèrent à vendre, dans leurs Canots, du poivre, du millet, du ris, de la volaille, des perroquets, des singes, & beaucoup d'yvoire, qu'ils proposèrent d'échanger pour des couteaux, de l'eau-de-vie, des haches, des ustenciles de fer, des étofes de coton & des pagnes. Mais on remit à la voile le 22 de grand matin, & l'on mouilla le lendemain après midi, à la vûe de la Côte. Le Chevalier Damou appercevant un petit Vaisseau Anglois, qui s'éloignoit à force de voiles, lui envoya sa Chaloupe, que les Anglois reçurent les armes à la main, parce qu'ils avoient pris le Poly pour un Pyrate. Mais reconnoissant leur erreur, ils traitèrent fort civilement les François, & leur dirent qu'ils étoient près d'Issini. Cependant le Chevalier ne prit point assez de confiance à leur témoignage pour ne pas se procurer d'autres informations. A la vûe de plusieurs Négres qui se présentèrent sur le rivage, il y envoya sa Chaloupe; & le second Charpentier du Vaisseau, qui étoit un Négre libre, risqua de se jetter à la nage, pour épargner de plus grands risques aux François de la Chaloupe. Il revint avec beaucoup

Vaisseau Anglois qui prend les François pour des Pyrates.

(q) Erreur démentie par cent autres Relations. R. d. T.

LOYER. 1701.

beaucoup de peine, mais avec l'heureuse nouvelle que cette Côte étoit celle du Royaume d'*Abassam*, à dix lieuës de Taqueschua, où commence le Royaume d'Issini. Le 25 on leva l'ancre au matin; & vers midi (*r*), on mouilla tranquillement près de Taqueschua. Quoique la Mer fût fort grosse, il vint à bord un Canot, qui reconnut le Chevalier Damou pour l'avoir vû plusieurs fois sur cette Côte. Mais lorsque les Négres eurent appris qu'il venoit former un établissement François, ils ne purent modérer leurs transports de joie. *Amonin*, qui les commandoit, fit trois fois le tour du Vaisseau avec son Canot; & sautant hardiment sur le tillac, il se mit à chanter & à danser de joie. Le Chevalier, pour plaire à la Nation, salua le Village de trois coups. Amonin & ses Compagnons furent extrémement caressés à bord, & retournant au rivage, ils y portèrent la nouvelle de l'arrivée des François. On avoit employé deux mois & quelques jours dans le Voyage.

Ils arrivent à Taqueschua au Royaume d'Issini.

Joye des Négres.

Le vingt-six se passa tout entier à recevoir & à traiter les Négres, qui ne firent qu'aller & venir continuellement. Il en demeura neuf ou dix à bord; & pendant toute la nuit ils firent à tout l'Equipage la cérémonie de l'*Aquio mingo*. C'est une manière de se serrer les mains, en faisant craquer les doigts, & répétant ces deux mots, qui signifient; serviteur; mon ami. Le jour suivant, Damou & le Prince Aniaba descendirent au rivage, avec quelques Soldats. Le 28 Akasini, Roi du Pays, vint d'*Assoko*, sa Capitale, escorté de ses principaux Officiers & d'un grand nombre d'Esclaves. Il reçut le Commandant François avec les plus grandes marques de tendresse & d'estime. Il le remercia particulièrement des bontés du Roi de France pour Aniaba. Enfin, il accorda aux François la liberté de bâtir un Fort, dans la partie de ses Etats qui conviendroit le mieux à leurs projets de Commerce (*s*).

Le Roi vient recevoir le Chevalier Damou.

(*r*) Labat fixe le 5e. de Juin pour le jour de leur arrivée à Issini. Voyez Des Marchais Voyage en Guinée. Tom. I. pag. 208.

(*s*) Labat, qui rapporte l'Histoire d'Aniaba, regarde cette faveur comme une bagatelle de fort peu d'utilité à la Compagnie. Voyez Des Marchais *Ibid*.

§ II.

Erection d'un Fort. Audiences du Roi. Le Fort est attaqué par les Hollandois. Ingratitude d'Aniaba. Son origine.

Le Chevalier Damou passa les deux jours suivans à se concilier l'affection des Seigneurs Négres par ses caresses & ses présens. Toutes les mesures étant prises pour l'Etablissement, il retourna le 1 de Juillet sur son Vaisseau, fort satisfait de ces heureux préliminaires. Le matin du jour suivant, il leva l'ancre pour l'aller jetter trois lieuës plus bas, au-dessous de l'embouchure de la Rivière, vis-à-vis une étroite Péninsule qui a deux lieuës de longueur, & quatre-vingt ou cent pas de large entre la Rivière & la Mer. C'étoit le lieu désigné pour bâtir un Fort. Le 3 & le 4, la Mer fut si grosse que le débarquement parut impossible. Cette violente agitation des flots est commune sur la Côte aux mois de Juin, de Juillet & d'Août, & rend l'approche de la terre fort dangereuse. Le 5, la Mer étant devenue plus calme, Gabarel, Lieutenant du Vaisseau, fut envoyé à terre pour choisir un terrain propre à la construction du Fort.

Lieu que les François choisissent pour bâtir un Fort.

LOYER

Loyer & Villard l'accompagnèrent. En arrivant à la Barre, ils furent forcés d'entrer dans un Canot des Négres, parce que le passage étoit impossible à la Chaloupe. Mais à peine eurent-ils touché aux grandes vagues, que le Canot fit *Kikribu*, terme dont les Négres se servent pour exprimer le renversement d'un Canot, & les plongea tous dans l'eau. Heureusement, ils n'avoient pas à nager bien loin, & les Négres se hâtèrent d'ailleurs de les secourir. Ils ne perdirent personne; mais leurs habits furent mouillés ou perdus: & ne trouvant aucun abri sur le rivage, ils y demeurèrent tout le jour, exposés à la chaleur du Soleil. Cependant le Capitaine Yamoké, frère du Roi, Aniaba & d'autres Négres vinrent les voir dans cette situation, & leur offrirent une retraite dans la Ville d'Assoko. Gabarel, qui avoit ordre de ne pas s'écarter, se vit dans la nécessité de passer la nuit au même lieu, & d'essuyer jusqu'au jour une pluye si violente, que deux François qui avoient résidé dans le Pays pendant plusieurs années, ne se souvenoient pas d'en avoir vû d'aussi forte depuis six ans. Pour comble de disgrace, ils n'avoient rien à manger, quoiqu'ils fussent affamés. Il étoit fort tard avant que Du Mesnil de Champigny, désigné Gouverneur du nouvel Etablissement, fut revenu d'Assoko, avec quelques pièces de biscuit qui leur furent d'un grand secours. Cet Officier ne survécut que trois semaines à cette avanture.

Loyer. 1701.

L'Auteur est en danger de périr, avec Gabarel Lieutenant du Vaisseau.

Le lendemain, Yamoké frère du Roi & son Sucesseur, Aniaba, & le Capitaine Emon, suivis d'un grand nombre de Négres qui portoient des parasols de diverses couleurs, leur apportèrent le soulagement dont ils n'avoient plus besoin: c'est-à-dire de quoi les mettre à couvert; mais ils venoient sans provisions de bouche. Ils leur demandèrent même une partie de leur eau-de-vie, que Gabarel leur fit donner, pour gagner leur affection. Lorsqu'ils eûrent passé quelque tems à boire, Yamoké assembla les François, qui étoient à terre au nombre de douze ou quinze. Il fit couper une branche d'arbre, & la mit entre les mains du Capitaine Emon. Celui-ci la planta dans la terre, devant toute l'assemblée. Ensuite l'ayant fait toucher aux François, il leur déclara au nom du Roi Akasini & de toute sa Nation, qu'il livroit ce Terrain aux François, pour y bâtir un Fort, ou pour en faire tout autre usage qu'ils jugeroient-à-propos. Il prit toute l'assemblée à témoin de cette Donation; formalité qui rend parmi eux un acte autentique, & qui supplée au défaut de l'écriture, dont ils n'ont pas l'usage. Les François les remercièrent de cette généreuse marque d'amitié, & leur en demandèrent la continuation. ☞ [Les Négres retournèrent, après la Cérémonie à Assoko.]

Donation que le Roi & la Nation font d'un Terrain, aux François.

Le 6 de Juillet, Damou descendit à terre avec plusieurs de ses Officiers. Il fit apporter des tentes & d'autres commodités. Le Capitaine Emon, qui se trouva sur le rivage pour le recevoir, fit élever aussi-tôt par ses Esclaves une salle de roseaux, couverte de feuilles de Palmier, sous laquelle les François se retirèrent jusqu'à ce que leurs tentes fussent dressées. En même-tems, le Roi faisant assembler ses Kabaschirs, que Loyer appelle *Capacberes*, se préparoit à donner une audience solemnelle aux François. Elle fut donnée le 9, avec les formalités suivantes.

Le Chevalier Damou descend au rivage.

Le Roi Akasini députa le Capitaine Emon au Chevalier Damou & à tous les François qu'il avoit sous ses ordres, pour les inviter à se rendre dans la Ville d'Assoko. Cette Capitale du Royaume d'Issini est située dans une Isle du

Il est invité à l'Audience du Roi.

LOYER. 1701.

du même nom, formée par la Rivière d'Issini, deux lieuës au-dessus de la Péninsule où les François étoient campés. C'est la résidence ordinaire du Roi & de ses principaux Kabaschirs. Damou & ses gens furent conduits dans un grand Canot, au son des trompettes & des tambours [qui faisoient un bruit si grand qu'on ne pouvoit pas s'entendre.] En arrivant à la Ville, ils se virent environnés d'une foule de Négres, que la curiosité avoit rassemblés. On les conduisit à la maison du Capitaine Yamoké, pour s'y reposer, en attendant que le Roi fût prêt à les recevoir. Enfin le Chevalier fut averti de se mettre en marche.

On l'introduit au Palais.

Il traversa trois cours, entre une double haye de Soldats Négres, armés de sabres & de mousquets. Etant arrivé à l'appartement du Roi, il trouva ce Prince assis sur une espèce de trône. Il s'approcha de lui avec une profonde révérence, & lui présenta le Père Loyer & les Officiers François, au nombre de dix ou douze. Le Roi fit l'honneur au Commandant & au Missionnaire de leur faire présenter des siéges. Les autres se placèrent comme ils en trouvèrent l'occasion. On fut assis l'espace d'une heure sans prononcer un seul mot. Mais les trompettes, les tambours & d'autres instrumens de musique faisoient un bruit qui n'auroit pas permis de s'entendre. Tous les Kabaschirs étoient rangés en ordre, sur la terre, ou sur de petits siéges d'un demi-pied de hauteur. Le Capitaine Yamoké étoit assis au coin du Trône, à la droite du Roi. Aniaba étoit à la gauche, sur un siége un peu plus bas. Le Capitaine Emon étoit assis près des François, vis-à-vis du Roi.

Description de l'audience.

Trône & posture du Roi.

La salle de l'audience avoit l'apparence d'une grange. Elle étoit bâtie de roseaux & couverte de feuilles de Palmier. Sa hauteur étoit de quatorze ou quinze pieds, sa longueur de vingt, sa largeur de quinze. [Le platfond panchoit de tous côtés, comme une Voute.] Elle n'avoit ni ornemens, ni meubles, ni plancher. Le fond étoit de sable. Pour trône, le Roi n'avoit qu'un châlit, qu'il avoit acheté des Anglois pour cet usage, soutenu sur quatre piliers, peints en couleur d'ébéne. Ce châlit étoit placé au fond de la salle, sur des planches informes, & couvert de trois ou quatre peaux de Tigres. Le Roi étoit assis au milieu, les pieds pendans vers la terre, une pipe à la bouche, d'une brasse de long, & fumant sans cesse. Cette posture est la plus noble parmi les Négres. Il étoit nud, à l'exception du milieu du corps, qui étoit couvert d'un pagne de coton à rayes rouges & bleuës. Il avoit sur la tête un chapeau bordé d'argent, avec un plumet [blanc] à la Françoise. Sa barbe grise étoit tressée en vingt petites boucles, mêlées de soixante morceaux d'*Aygris*, qui est une des plus précieuses Pierres du Pays, quoiqu'elle n'ait ni lustre ni beauté, & qu'elle vaille à peine nôtre rassade de verre. Mais ces Peuples en font tant de cas, qu'ils donnent le même poids d'Or en échange. Suivant ce calcul, la barbe du Roi valoit plus de mille écus. Des deux côtés de ce Prince, sur le même trône, mais un peu plus en arrière, étoient assises deux de ses femmes [favorites], chacune portant sur l'épaule un grand sabre à poignée d'Or, d'où pendoit la figure d'un crane de Mouton en Or, de grandeur naturelle, ou plus grande même que la nature. Sur le fourreau étoit une grande écaille du même métal, bordée d'une centaine de dents de Tigre. Les deux femmes avoient de grands coliers & de grands bracelets d'Or, & sur le sein, des

Prix de la barbe du Roi.

plaques

plaques de même métal, attachées avec des chaînes d'Or. Leurs cheveux étoient entrelaſſés de quantité de brins d'Or. Mais elles étoient nues comme tous les autres, à la réserve des pagnes qui leur couvroient le milieu du corps. Derrière elles, il y avoit six autres femmes, parées auſſi de manilles & de bracelets d'Or, mais moins richement que les deux premières. Chacune étoit chargée de quelque choſe à l'uſage du Roi. L'une avoit ſoin de ſa pipe, l'autre de ſa bouteille d'eau-de-vie, &c. Au pied du trône, des deux côtés, étoient deux hommes armés de ſabres, & richement ornés de plaques & de coliers d'Or, chacun portant à la main une zagaye garnie du même métal.

LOYER. 1701.

Femmes qui aſſiſtent au Trône.

Aussi-tôt que le Roi eût fumé ſa pipe, il fit ceſſer la muſique, qui avoit continué juſqu'alors ſans interruption. Il donna ordre à l'Interpréte, nommé Benga, de demander aux François ce qui les amenoit dans ſes Etats, & ce qu'ils ſouhaitoient de lui. Ils répondirent par le même Interpréte que ce qui les amenoit de leurs Vaiſſeaux à ſa Cour, étoit le deſir de rendre à Sa Majeſté des témoignages de leur reſpect; mais que l'envie de répandre leur Religion & d'établir un bon Commerce avec ſes Sujets, étoit le motif qui les avoit amenés de France; & qu'ils eſpéroient que Sa Majeſté ſeconderoit les intentions du Roi leur Maître, dont Aniaba & l'Interpréte pouvoient lui rendre témoignage.

Diſcours du Roi.

Le Roi d'Iſſini exprima vivement combien il étoit ſenſible aux bontés du Roi de France pour ſa perſonne & pour ſes Sujets. On employa près de trois quarts d'heure à ces complimens mutuels, ſans qu'il adreſsât un ſeul mot à ſes Kabaſchirs, qui paroiſſoient fort attentifs à ce qui ſe paſſoit autour d'eux. Enfin, il quitta bruſquement ſon Trône, tandis que tous les autres demeurèrent dans les mêmes places, à l'exception du Capitaine Yamoké ſon frère, du Capitaine Emon, & de deux ou trois autres de ſes principaux Officiers qui le ſuivirent. Peu après, il fit appeller le Chevalier Damou & le Père Loyer; & s'adreſſant au premier, il le pria de ſe réconcilier avec Aniaba, qui lui avoit donné quelque ſujet de plainte par ſa conduite Damou y conſentit volontiers. On ſe ſerra les mains, & l'audience fut ainſi terminée. Les François furent reconduits à la maiſon du Capitaine Yamoké, qui leur préſenta du poiſſon fort-bien préparé à l'huile de Palmier, de la chair de Sanglier & de la volaille. Le reſte du jour & toute la nuit ſe paſſèrent à voir danſer les Négres.

Le 10 de Juillet à onze heures du matin, Damou obtint une ſeconde audience du Roi, dans l'aſſemblée de ſes Kabaſchirs. Le Monarque s'étant levé tout-d'un-coup, comme il avoit fait la première fois, laiſſa ſes femmes & l'aſſemblée dans la ſalle de l'audience, pour faire paſſer avec lui dans une petite cour les François & quelques-uns de ſes Grands. Là, il s'aſſit ſous un Cocotier, & fit aſſeoir ceux qui l'avoient ſuivi. Enſuite il demanda familièrement à Damou quel ſervice il pouvoit lui rendre pour la conſtruction de ſon Fort Damou le pria de donner des ordres pour faire couper de groſſes ſolives, & pour les faire porter au rivage par les Eſclaves des Kabaſchirs. Il y conſentit, à condition que les François leur fiſſent à chacun quelque petit préſent. Ses ordres furent éxécutés avec tant de diligence, que deux jours après, on vit arriver deux ou trois barques chargées de grandes paliſſades, de quinze ou ſeize pieds de long. Le 14, les François commencèrent à bâtir leur Fort.

Seconde audience.

Ordres donnés pour la conſtruction du Fort.

LOYER. 1701.

Fort. Une des courtines fut tracée dès le même jour, pour être flanquée de deux bastions, qui devoient être montés de huit piéces de grosse artillerie & de quelques *pedereros* (*t*).

Caractère d'Akasini Roi d'Issini.

AKASINI, Roi d'Issini, étoit alors âgé de plus de soixante-dix ans. Il étoit bien-fait, d'une figure majestueuse, & homme de génie (*v*). Mais quoique riche, avec peu d'enfans, il étoit avare. Yamoké son frère étoit destiné à lui succéder; & suivant les apparences, le Capitaine Emon, fils d'Yamoké (*x*), souhaitoit la mort de son oncle & de son père pour se trouver l'héritier de la Couronne. Comme ces trois Chefs portoient beaucoup d'affection aux François, il est certain que si l'on avoit sçû profiter de leur disposition, l'Etablissement se seroit étendu & perfectionné avec beaucoup d'avantage. Labat nous a donné la description du Fort. La place que Damon avoit choisie est une longue Péninsule bordée à l'Est & au Sud par la Mer, & par la Rivière à l'Ouest. Elle est jointe au Continent par un Isthme, qui n'a pas plus de cinquante pas de largeur (*y*). La terre, quoique séche & stérile sur la surface, étoit couverte de fort beaux arbres; & les environs du Fort produisoient de fort bonne herbe. Il étoit aisé de fortifier toute la Péninsule. Du côté de la Mer, elle est défendue naturellement par des Rocs, contre lesquels les flots battent continuellement avec beaucoup de violence. Le côté de la Rivière ne l'est pas moins par une barre fort dangereuse; de sorte qu'il n'y a point d'autre accès que par l'Isthme, qui est fort étroit. Le Fort fut composé d'une courtine & de deux demi-bastions, avec une palissade de dix ou douze pieds de hauteur (*z*), & un fossé extérieur. Sur chaque bastion on plaça quatre piéces de trois livres de balle, & quelques pedereros. Derrière ce [mauvais] retranchement, on bâtit quelques logemens pour les Officiers, & l'on y joignit des magazins d'assez petite étendue, mais suffisans pour la quantité de marchandises qu'on avoit apportée. On y laissa une garnison, avec de fortes assûrances d'un secours considérable dans l'espace de huit ou dix mois.

Situation du Fort, & sa description.

Il est abandonné par la Compagnie de France.

CEPENDANT les Vaisseaux qui avoient conduit le Prince Aniaba étant retournés en France, la Compagnie fut si dégoûtée par les pertes qu'elle avoit essuyées dans cette entreprise, qu'elle oublia l'Etablissement d'Issini pendant près de quatre ans. Ce ne fut qu'en 1705 qu'un Vaisseau de Guerre reçut ordre de prendre tous les François qu'on y avoit laissés & d'abandonner le Fort aux Négres. Cet ordre ayant été éxécuté, Labat censure beaucoup la conduite de la Compagnie. Apres les promesses qu'on avoit faites aux Peuples d'Issini, on leur devoit, dit-il, plus de constance & de fidélité. Il ajoûte, à l'honneur de ces honnêtes Négres, qu'ils demeurèrent fidéles à leurs engagemens (*a*) aussi long-tems qu'ils eurent l'espérance de voir les François fixés dans leur Pays. Il n'en faut pas de meilleure preuve, suivant le même Auteur, que leur résistance (*b*) à toutes les offres des Hollandois; & ce ne fut

Fidélité des Négres.

(*t*) *Angl.* montés de quatre piéces de huit livres de balle & de quelques pierriers. R. d. E.

(*v*) Labat, Voyage en Guinée. Tom. I. pag. 209.

(*x*) *Angl.* Emon son Neveu, souhaitoit la mort de tous les deux pour se trouver. R. d. E.

(*y*) *Angl.* qui a environ cent cinquante pas de largeur. R. d. E.

(*z*) *Angl.* hauteur hors de terre, assez mal terrassée en dedans & sans fossé. R. d. E.

(*a*) Des Marchais, Voyage en Guinée, Vol. I. pag. 210.

(*b*) Barbot ne parle pas si avantageusement de l'inclination des Négres, pour les François. [Il

fut que le mauvais état du Fort qui excita le Gouverneur de Mina à l'attaquer l'année suivante (c).

Loyer. 1701.

Les Hollandois employent l'artifice pour se saisir du Fort François.

Ce Gouverneur, qui se nommoit *William de Palme*, ayant jugé que l'Etablissement des François dans le Royaume d'Issini, pouvoit avoir de fâcheuses conséquences pour le Commerce de Hollande, avoit employé [dès l'origine] (d), toutes sortes de voies pour engager les Négres à les abandonner, ou du moins, à ne les pas secourir lorsqu'ils seroient attaqués. N'ayant pû rien obtenir d'eux [par ses promesses & par ses présens] au préjudice de leur Traité, il se rendit, le 3 Novembre (e) 1702, à la vûe du Fort, avec une Escadre de quatre Vaisseaux, [jettant l'ancre à Taqueschua, qui en est à trois lieuës.] Le lendemain, un de ses Bâtimens prenant le Pavillon François traversa librement la Rade, alla mouiller à la portée du canon de l'Etablissement François, & salua le Fort de trois coups. Les François ne faisant aucun réponse, il continua de tirer par intervalles, pour leur persuader que c'étoit un Vaisseau de leur Nation. Au quatrième salut, ils firent feu d'un seul canon, & levèrent leur Pavillon, pour obliger le Capitaine du Vaisseau, s'il étoit de France, à leur envoyer sa Chaloupe au rivage. Mais les Hollandois commençant à juger qu'ils étoient découverts, retournèrent vers l'Escadre, après avoir passé deux jours entiers à l'ancre. De Palme eut recours à tous les moyens possibles pour corrompre les Négres. Mais les promesses du Commandant François, & l'espérance qu'il leur donnoit tous les jours de voir arriver neuf Vaisseaux de France les rendit fermes dans ses intérêts; de sorte que les Hollandois enragés de voir rejetter leurs offres, leur envoyèrent deux ou trois volées de canon, & se disposérent à l'attaque du Fort.

Ils l'attaquent à force ouverte.

Pendant qu'ils faisoient leurs préparatifs, les Négres se rendirent par terre auprès du Fort; & pressant les François de se défendre vigoureusement avec leur artillerie, ils se chargèrent de recevoir l'ennemi s'il entreprenoit de faire sa descente. Ils firent, pendant chaque nuit, une bonne garde sur la Côte, & lorsque la Garnison Françoise faisoit ses rondes, il s'y joignoit toûjours un corps de cinquante Négres qui prenoient l'ordre du Gouverneur. Le 11 de Novembre, les Hollandois vinrent jetter l'ancre devant le Fort. Ils employèrent le jour suivant à sonder toutes les parties de la Rade, tandis que les François se mettoient en état de les recevoir. Le 13, à huit heures du matin, de Palme fit avancer son Escadre plus près du rivage. Alors les François faisant paroître leur Pavillon tirèrent deux coups, qui portèrent tous deux fort heureusement. Le premier perça un Vaisseau d'outre en outre, & faillit de tuer un Officier Portugais. Le second causa beaucoup de désordre sur le bord même de l'Amiral. Les Hollandois commencèrent de leur côté à tirer furieusement;

[Il rapporte qu'une personne qui avoit été à Issini sur la fin de 1701., ayant demandé aux Négres comment ils s'accommodoient des François, ils lui répondirent que tous les Kabaschirs s'étoient retirés avec tous leurs Sujets à un mille au-dessus du Village; qu'ils n'entretenoient pas la moindre correspondance avec les François, & que ceux-ci n'avoient sur le rivage qu'une simple loge palissadée, garnie de cinq piéces d'Artillerie avec une Garnison de huit hommes, qui, quoiqu'on leur eût laissé assez de provisions, avoient cependant beaucoup souffert par le manque d'eau, parce que les Naturels du Pays leur cachoient soigneusement les sources.] Voyez sa description de la Guinée, pag. 420.

(c) *Ibid.*

(d) Au mois de Mai 1702, lorsqu'il alloit prendre possession de son Gouvernement.

(e) *Angl.* le 4e. de Novembre.

LOYER. 1701.

furieusement; mais on leur répondit avec tant de vigueur, que le troisième coup du Fort vint tomber sur le tillac d'un de leurs Vaisseaux & cassa la cuisse au Capitaine. Les autres, sur-tout celui de (*f*) l'Amiral, furent si maltraités, qu'ils n'auroient pû éviter d'être coulés à fond si les François avoient été mieux fournis de munitions & de vivres. La faim les pressoit si fort, qu'ils furent réduits à vendre leurs habits (*g*) pour se procurer des alimens. Ils n'étoient guères mieux en munitions de guerre, puisque n'ayant plus que deux barrils de poudre, qu'ils se crurent obligés de réserver pour la mousqueterie, ils cessèrent de faire feu; tandis que les Hollandois tiroient à boulets ramés, & leur envoyèrent près de douze cens coups dans leur Fort de bois, quoiqu'avec fort peu de dommage. A deux heures après midi, il arriva un accident qui sembloit devoir causer la ruine des Assiégés, & qui devint néanmoins l'occasion de leur délivrance. Il y avoit dans le Fort, près de la Chapelle, une grande ruche d'Abeilles, qui fut renversée d'un coup de canon. Ces petits animaux se trouvant délogés si brusquement au milieu d'un jour fort calme, fondirent avec tant de furie sur la Garnison, qu'ils la forcèrent de quitter le Fort. De Palme ne doutant point que les François n'en eussent abandonné la défense, donna ordre immédiatement à cinquante hommes de débarquer dans six Canots. Mais la Garnison rentra dans le Fort par une des embrasures du bastion de la Rivière, sans que les Hollandois pussent s'en appercevoir.

Embarras des Assiégés

Incident qui sert à leur délivrance.

D'UN autre côté, les Négres voyant les cinquante hommes prêts à débarquer, exhortèrent les François à ne pas se rendre, & les prièrent seulement de ne pas tirer au rivage, de peur que leurs coups ne portassent sur eux comme sur l'Ennemi, [ajoûtant, qu'ils verroient la manière dont ils alloient les ☞ recevoir.] Ils se mirent en embuscade derrière quelques broussailles; & les Hollandois ne furent pas plûtôt débarqués, que le Capitaine Yamoké, frère du Roi, & le Capitaine Emon, à la tête de leurs plus braves gens, fondirent sur eux, les forcèrent de plier dès les premiers coups, & les pressèrent si vivement, malgré le feu de leur Flotte, que de cinquante ils en tuèrent trente-neuf. Ils se saisirent de deux grands (*h*) Canots & de leur charge, sans parler des Enseignes, des Tambours & des Trompettes. Deux Hollandois demeurèrent prisonniers entre leurs mains; & les neuf autres s'étant sauvés dans le Fort même, obtinrent quartier des François. Après avoir dépouillé les morts, ce fut le sujet d'une grande joie pour les Négres de leur couper (*i*) les pieds & les mains, pour les porter comme en triomphe, & de laisser les troncs mutilés à la vûe de la Flotte. Le Général Hollandois découragé par une si malheureuse entreprise leva l'ancre dès le même jour, avec d'autant plus de honte & de chagrin, qu'il avoit crû le succès de son expédition certain; [les Négres lui ayant dit qu'on manquoit dans le Fort de ☞ Munitions de guerre & de provisions de bouche; ce qui n'étoit que trop vrai.] Entre les hommes qu'il avoit perdus, il compta le Sieur de *Mideins* (*k*), son Ingénieur,

Les Hollandois sont fort maltraités & se retirent.

(*f*) Labat dit qu'il fut obligé de sortir de la Ligne pour remédier à sa situation, Vol. I. pag. 215.

(*g*) Loyer, pag. 264.

(*h*) Labat dit que les trois autres Canots furent brisés par les vagues. *ubi sup.* pag. 216.

(*i*) Labat dit au même endroit que les Négres portèrent ces têtes à leur Roi.

(*k*) Il fut tué par le Commandant François.

Ingénieur, qui commandoit (*l*) son détachement. Les Négres ne perdirent que trois hommes dans l'Action; mais ils regrettèrent beaucoup dans ce nombre le fils-aîné du Roi (*m*), qui eut la jambe emportée d'un coup de canon, & qui mourut de cette blessure trois jours après. Les François n'eurent pas un seul homme de tué. LOYER. 1701.

Mauvais caractère d'Aniaba.

AVANT l'engagement, Aniaba avoit fait demander au Commandant François s'il devoit aller à son secours. *De la Vie*, c'étoit le nom du Commandant, lui avoit fait répondre, que s'il y venoit il feroit honneur à la Nation, mais que pour le sien même, il ne pouvoit s'en dispenser sans manquer à ceux qui lui avoient donné en France le commandement d'une Compagnie de Cavalerie. Aniaba n'en prit pas moins le parti de s'éloigner pendant trois jours. Il vint ensuite féliciter le Commandant sur le succès de ses armes; mais il ne fit pas la moindre apologie pour son absence; & les François affectèrent de ne lui en faire aucun reproche.

Origine & avantures d'Aniaba.

POUR s'expliquer sincèrement, dit Labat, Aniaba après avoir été élevé en France pendant quatorze ans, & s'être vû comblé des bienfaits du Roi, n'avoit pas plûtôt pris terre au rivage d'Issini, qu'il avoit perdu tout sentiment de reconnoissance, & qu'il s'étoit dépouillé, avec l'habit François, des principes de l'honneur & de la Religion Romaine. Les Missionnaires & le Gouverneur, qui avoient conçu de lui de meilleures espérances, lui en avoient fait plusieurs fois des plaintes qui n'avoient rien produit. On le soupçonnoit même d'entretenir des intelligences secrétes avec les Hollandois, & de soûtenir leurs intérêts à sa Cour. Comme cette conduite ne pouvoit venir que d'une ingratitude monstrueuse, le Chevalier Damou qui étoit chargé de lui faire quelques présens lorsqu'il feroit monté sur le Trône, aima mieux les distribuer au Roi Akasini, au Capitaine Yamoké son frère, & au Capitaine Emon son neveu, qui marquoient plus d'attachement pour les François que cet Apostat. Il en remporta même une partie en France, particulièrement un Portrait du Roi enrichi de diamans; & l'ingrat Aniaba fut abandonné à sa mauvaise destinée.

Témoignage du Chevalier des Marchais.

LE Chevalier Des Marchais, qui avoit beaucoup connu Aniaba, apprit au Père Labat quelques circonstances de ses avantures. Suivant ce témoignage, il avoit été conduit en France par le Capitaine Compère, Patron d'un Vaisseau Marchand, qui s'étoit proposé d'en faire son valet. Mais il lui fut ensuite dérobé par quelques personnes qui trouvèrent de l'avantage à le faire passer pour un Prince, [à Paris & à la Cour.] Ce jeune Négre consentit aisément à se charger d'un rôle, dont il devoit tirer du profit & de l'honneur. Après avoir été fort bien élevé sous ce titre, & renvoyé à Issini avec beaucoup de pompe, il fut dépouillé par les Négres de son Pays, qui le forcèrent de reprendre son ancienne vie. Des Marchais s'étoit persuadé qu'ayant commandé en France une Compagnie de Cavalerie, on [auroit dû] lui donner le Gouvernement

(*l*) La Gazette de Paris, du 17. Octobre 1703, dit qu'ils eurent vingt-cinq hommes tués, avec leur Ingénieur, onze pris, & qu'ils laissèrent leurs Canots aux Vainqueurs. [Voyez Barbot Description de Guinée pag. 430.]

(*m*) Labat rapporte que les François firent remercier le Roi Akasini de son secours, & qu'il envoya les féliciter de leur Victoire. *ubi sup.*

LOYER. 1701.

Gouvernement du Fort; mais sa conduite [qui] le rendit indigne de cette confiance [montre qu'on auroit mal fait.]

Lettres du Général Hollandois au Commandant du Fort.

LE Général Hollandois écrivit deux Lettres au Commandant François d'Issini; l'une datée d'Axim, le 14 de Novembre, c'est-à-dire, le lendemain de sa défaite, pour le prier de traiter favorablement les prisonniers & d'établir un cartel d'échange; [l'autre, dont on ignore la date, pour solliciter l'exécution de la première.] Mais comme ces Lettres vinrent au Fort par les mains d'Akasini, que les réponses devoient y passer aussi, & que les Négres commençoient à soupçonner le Commandant de vouloir faire une paix séparée avec les Hollandois, on résolut de ne leur donner aucun sujet d'ombrage, parce que la Garnison dépendoit d'eux pour les vivres, & de leur abandonner non-seulement les conditions de la paix, mais même la disposition des prisonniers. Ainsi les Lettres du Général Hollandois demeurant sans réponse, l'impatience lui fit prendre le parti d'envoyer des Ambassadeurs au Roi Akasini. Il se fit [de part & d'autre] plusieurs députations inutiles. Enfin le Général envoya un Kabaschir nommé *Kosik*, engagé au service de la Compagnie Hollandoise, & tout couvert de chaînes & de plaques d'Or, avec un plein-pouvoir pour traiter de la rançon des prisonniers. Ce Député ménagea si adroitement les intérêts de ses Maîtres, que non-seulement les prisonniers furent renvoyés sans rançon, mais que pour réparer la perte des Hollandois, le Roi Akasini consentit à payer dix *Bendus*, c'est-à-dire quatre mille livres en Or. Kosik partit d'Assoko le 17 de Janvier 1703 avec cette somme & les prisonniers. Les François avoient évité de prendre part à cet accommodement, & ne furent pas fâchés, dans l'embarras de leur situation, qu'on les délivrât de la nécessité de fournir à l'entretien des Hollandois. En venant à la Cour d'Assoko, le Kabaschir de Mina avoit été accompagné d'*Afamusehn*, Reine de *Ghiomray*, près du Cap d'Appollonia, à l'Est d'Issini, qui demanda aux François quand ils devoient recevoir des Vaisseaux de l'Europe. Ils répondirent qu'ils en attendoient de jour en jour. Si les François, répliqua cette Reine, avoient autant de fidélité dans leurs promesses que de civilité dans leur conduite, toute la Côte d'Afrique seroit à eux. Mais comme ils tiennent rarement ce qu'ils promettent, leurs amis ne peuvent y prendre beaucoup de confiance.

Accord du Roi d'Issini avec les Hollandois.

Discours de la Reine de Ghiomray aux François.

Retour du Père Loyer.

1703.

Il fait naufrage, & passe au Brésil.

Il est atteint d'une Paralisie.

LE Père Loyer n'ayant plus d'espérance de recevoir du secours de l'Europe, s'embarqua au mois de Mars 1703, sur une mauvaise Barque Portugaise, qui avoit touché à Issini pour acheter des Esclaves. Ce Bâtiment, qui étoit fort-mal équipé, périt après cinquante lieuës (*n*) de Navigation, avec tous les Esclaves & une partie des Matelots. Le Père Loyer eut le bonheur de se sauver [dans la Chaloupe,] accompagné de neuf Portugais, & d'un François de Bayonne. Ils rencontrèrent une autre Barque Portugaise, qui faisoit voile à Saint-Thomas, sous la Ligne, où ils passèrent six semaines: de-là ils obtinrent le passage jusqu'à la Baye de tous les Saints au Brésil. Mais Loyer épuisé de ses longues fatigues, fut atteint d'une Paralisie, qui le retint au lit pendant une année entière. Les soins du Sieur Verdois, Consul François dans cette Région, & la force de son tempéramment servirent par degrés à le rétablir. Il profita aussi-tôt du retour de sa santé, pour s'embarquer à bord

(*n*) *Angl.* cent cinquante lieuës. R. d. E.

bord du *Setuval*, Vaiſſeau de la Flotte Portugaiſe du Bréſil, commandé par Dom Antonio de Souza. LOYER. 1703.

CETTE Flotte étoit compoſée de quarante voiles, dont ſept périrent dans une tempête, à la hauteur du Cap Saint Auguſtin. L'Amiral fut de ce malheureux nombre. Il avoit été conſtruit depuis peu au Bréſil, & le Père Loyer avoit eu deſſein de s'y embarquer. On ne put ſauver ni l'Equipage, qui conſiſtoit en trois cens hommes, ni l'artillerie qui étoit de quarante piéces de canon, ni l'or du Roi qu'on faiſoit monter à trente-ſix arobes (*o*) & qui venoit des Mines de Saint-Paul, près de *Rio-Janeyro*. La tempête dura trois jours, & le Setuval y perdit ſon grand mât. Cependant, après cent & huit jours de Navigation, Loyer arriva heureuſement à Lisbonne, où il prit quelques mois de repos, pour réparer entièrement ſes forces.

Naufrage de pluſieurs Vaiſſeaux Portugais, & leur perte.

IL attendoit en même-tems l'occaſion de quelque Vaiſſeau, pour retourner en France. Mais la guerre où le Portugal étoit engagé retardant chaque jour ſes eſpérances, ils ſe procura un paſſeport du Roi de Portugal pour faire le voyage par terre, en traverſant *Coimbre*, *Aveyro*, *Porto* & *Viana*. Il paſſa la Rivière de Minho, à *Villa-Nova*, & trois lieuës plus loin il arriva à Tay, Ville Epiſcopale de Gallice. De-là il ſe rendit à Ponto-Védro, & à Compoſtelle, où il fit ſes dévotions au tombeau de l'Apôtre Saint-Jacques. Il paſſa enſuite à la Corogne, pour chercher un Vaiſſeau. Après y avoir paſſé ſix ſemaines (*p*), il s'embarqua ſur un Bâtiment Nantois commandé par le Capitaine Lingart. On mit à la voile le 12 de Juillet 1706; mais à peine étoit-on à quinze lieuës du Port, qu'on tomba ſous le canon d'un Armateur, qui après s'être préſenté avec le Pavillon François, arbora tout-d'un-coup celui de Hollande & lâcha ſa bordée. Lingart effrayé s'approcha du rivage & jetta l'ancre, tandis que l'Armateur ne ceſſant point de faire feu ſembloit ſe diſpoſer à l'abordage. Les Matelots François [trop foibles pour ſe défendre,] ne penſoient qu'à ſe ſauver avec tout ce qu'ils pourroient emporter au rivage. Cependant ils tirèrent quelques coups, mais mollement, lorſqu'une bordée de l'Armateur emporta Lingart & deux ou trois de ſes gens. [La perte de leur Capitaine fit perdre aux autres toute envie de réſiſter.] Dans l'intervalle, le Père Loyer prit l'occaſion d'une Barque de Pêcheur, qui appartenoit à *Barrez*, petit Village à cinquante pas du Vaiſſeau. Quelques piaſtres lui firent obtenir ſon paſſage avant que l'ennemi fût arrivé à bord. Il eut ainſi le bonheur de ſe ſauver, avec un Marchand de Saumur & ſon fils, qui deſcendirent comme lui dans la Barque ſans être apperçus de l'Equipage. Il ſe rendit avec ſes compagnons chez le Prêtre d'une Paroiſſe nommée *St. Eſtevan de la Villa*, à cinq quarts de lieuë du Village de Barrez. Cet honnête-homme les reçut avec tant de civilité qu'ils s'y arrêtèrent trois jours.

L'Auteur arrivé à Lisbonne entreprend d'achever ſon voyage par terre.

Il ſe rembarque à la Corogne. 1706.

Son Vaiſſeau eſt pris par un Corſaire.

Il ſe ſauve.

L'ESPÉRANCE de pouvoir gagner Saint Jean de Luz leur fit louer une Barque de Pêcheur, dans laquelle ils ſe livrèrent à la protection du Ciel. Comme elle étoit ſans ponts, & que la Mer eſt fort agitée ſur cette Côte, ils crurent pluſieurs fois leur perte aſſûrée. Etant arrivés juſqu'à Saint Sebaſtien, ils prirent la réſolution de quitter la Mer, pour achever le voyage par terre. Bayonne, Dax, Bourdeaux, Ponts, Xaintes & Rochefort, furent les Villes qu'ils

(*o*) Chaque Arobe pèſe trente-ſix livres, [ou ſoixante-douze marcs.]

(*p*) *Angl.* trois ſemaines. R. d. E.

LOYER. 1706.

qu'ils eurent à traverser jusqu'à la Rochelle. En arrivant à la dernière, le P. Loyer apprit avec joie que le Père Villard, son associé dans la Mission d'Issini, étoit retourné en France; mais ce qui le surprit beaucoup, ce fut d'apprendre qu'on le croyoit mort lui-même, & que sur cette nouvelle, on avoit écrit du Couvent de Rennes une Lettre circulaire à tous les autres Couvens de la Province, pour lui faire célèbrer un Service (q). De la Rochelle il se rendit à Rennes, lieu de sa naissance, & de-là aux Eaux de Bourbon, où il reçut une Lettre du Père de Villard, alors Supérieur du Couvent de Chambery en Savoye, qui l'informoit du sort des François qu'il avoit laissés dans le Royaume d'Issini.

Il arrive à la Rochelle, où on le croyoit mort.

Sort de la Garnison Françoise d'Issini.

La misère de cette petite Garnison n'ayant fait qu'augmenter de jour en jour après le départ du Père Loyer, elle étoit au comble, lorsqu'il arriva sur la Côte trois Vaisseaux Marchands & un Vaisseau de Guerre commandé par le Capitaine *Grosbois*. L'agitation de la Mer se trouva si furieuse, qu'il fallut trois jours (r) aux François du Fort, pour se procurer le moyen d'arriver au Vaisseau de Grosbois, de qui ils apprirent qu'il avoit ordre de les reconduire en France. Ce Capitaine traita rudement les Négres & se dispensa de leur faire les présens établis par l'usage; ce qui choqua tellement le Roi, qu'il défendit à ses Canots tout Commerce avec l'Escadre Françoise. Un Soldat du Fort, nommé Parisien, ne craignit pas de s'exposer à la fureur des flots pour gagner les Vaisseaux à la nage, & représenter à Grosbois l'imprudence de sa conduite, qui mettoit tous les François de la Garnison en danger d'être massacrés. Mais le Capitaine insensible à tous les discours, déclara qu'il ne falloit penser qu'à l'embarquement pour retourner en France. Parisien retourna au Fort avec cette nouvelle; & dès le même jour Grosbois envoya des Radeaux au rivage, comme la seule ressource pour amener tous les François sur son bord. Le Père Villard fut le premier qui en ôsa courir les risques. Il se mit en chemise, avec son chapelet au cou. Après avoir ouvert heureusement la route, il se flattoit de retourner au Fort, pour y prendre ses habits & sa Chapelle, mais cette permission lui fut refusée par le Capitaine. Sept autres François, moins heureux que lui, se noyèrent dans ce périlleux passage. Ainsi le Fort fut abandonné à la discrétion des Négres, qui demeurèrent fort irrités de voir partir si brusquement les François & de n'en avoir pas reçu de présens. Le Père Villard demanda au Capitaine la liberté de demeurer à Juida, pour y prêcher l'Evangile. Il ne put l'obtenir (s).

Rigueur imprudente du Capitaine Grosbois.

Les François d'Issini reviennent en France.

Remarques Historiques sur le Prince Aniaba.

Il manqueroit quelque chose à cet article, si l'on ne prenoit soin d'y joindre plusieurs circonstances qui regardent le Prince Aniaba, & qui se trouvent répandues dans divers Écrivains. Le Mercure de l'Europe de l'année 1701, imprimé à Paris, représente cet Imposteur, sous le nom de Louïs Annibal, comme Roi de la Région d'Issini, & nous apprend qu'ayant été baptisé par le célèbre *Bossuet*, Evêque de Meaux, Louïs XIV. avoit pris la qualité

(q) Cette Lettre se trouve dans le Voyage de Loyer.

(r) *Angl.* huit jours. R. d. E.

(s) Barbot raconte que les François piqués de se voir abandonnés par la Compagnie, & ne comptant plus sur l'affection des Négres, parce qu'ils n'étoient plus en état d'exercer le Commerce, rasèrent leur Fort & s'embarquèrent pour la France au mois de Juillet 1704. Il sçavoit ce fait, dit-il, d'un nommé *Porquet* de Dieppe, qui étoit de la Garnison du Fort. Descript. de la Guinée, pag. 429.

qualité de son Parrain; que le 27 Février, il avoit reçu l'Eucharistie de la main du Cardinal de Noailles, & qu'il avoit offert un Tableau à la Sainte Vierge, pour mettre ses Etats sous sa protection, avec un vœu solemnel d'employer, à son retour en Afrique, tous ses soins & tous ses efforts pour la conversion de ses Sujets. Il partit de Paris le 24 de Mai 1701, pour s'embarquer au Port-Louïs, sous l'escorte de deux ou trois Vaisseaux de Guerre, commandés par le Chevalier Damou. LOYER. 1706.

CE prétendu Prince d'Issini fut le second Avanturier de cette espèce (t) qui vint en imposer à la bonne-foi des François; car de Gennes, qui détruisit en 1695 le Fort *James*, sur la Gambra, étoit chargé d'un autre Prince d'Issini, qu'il mit sur un Vaisseau François de Saint-Domingue, parti pour la Mer Rouge; avec ordre de le restituer au rivage de son Pays. On peut conclure de ces témoignages, que, malgré la stupidité qu'on attribue aux Négres, ils ont assez d'esprit pour duper les François, dont on vante si fort la pénétration. Mais Bosman donne une idée toute différente de l'extraction d'Aniaba prétendu Prince d'Issini.

Récit de Bosman.

IL y a quelques années, dit cet Auteur, que les François, [qui avoient coûtume de se saisir de tous les Négres qui venoient à bord, pour les vendre ensuite aux Indes Occidentales,] ayant reconnu dans un jeune Négre, [qu'ils destinoient pour l'Esclavage,] plus d'esprit qu'on n'en trouve ordinairement à sa Nation, prirent le parti, au lieu de le vendre en Amérique, de l'amener en France. Là, s'étant donné pour le fils & l'héritier présomptif du Roi d'Issini, il s'insinua si bien dans l'estime de la Cour, que le Roi Louïs XIV. lui fit de riches présens, & le renvoya fort honorablement dans son Pays. Mais en y débarquant, il fut reconnu pour un simple Esclave d'un Kabaschir d'Issini, au service duquel il rentra peu de tems après son arrivée; & loin de convertir ses Compatriotes à la Religion Chrétienne, il retomba lui-même dans le Paganisme (v),

(t) *Ang*. qu'on amena en France, car R. d. E.

(v) Bosman, Description de la Guinée, pag. 420. [Les Auteurs de ce Recueil ne veulent, disent-ils, que l'état de Particulier où vêcut Aniaba pendant le séjour de Loyer, pour juger que c'étoit un Imposteur, puisqu'il s'étoit donné en France pour fils d'un Souverain. Mais les Auteurs oublient ici ce qu'ils ont tant de fois remarqué sur l'ordre de la succession des Négres, qui va du Roi à ses neveux, & revient ensuite à ses fils.] Loyer, pag. 183.

§. III

Situation, bornes, climat & production du Royaume d'Issini. Négres Kompas & Vétéres, &c.

Petitesse du Royaume d'Issini.

LE Royaume d'Issini est bordé au Nord par un Peuple nommé les *Kompas*, qui forment une espèce de République, & à l'Est par le Royaume de Ghiomray, ou le Cap Apollonia, & par celui d'Edona, qui n'est qu'à dix lieuës d'Assoko. Au Sud, il a la Mer, & à l'Ouest la Côte d'Yvoire, qui est habitée par une Nation d'Antropophages (a) nommée les *Quaquas*. Son étendue,

(a) On verra dans la suite ce point discuté. R. d. T.

LOYER. 1701-2-3.

étendue, au long du rivage, est de dix ou douze lieuës; sa largeur, du Sud au Nord, de deux ou trois.

Il est situé sous la Zone Torride.

A l'égard du climat, quoique ce Pays soit près de la Ligne, sous la Zone Torride, il n'est ni si chaud ni si mal-sain qu'on se le figure en Europe. Pendant la plus grande partie de l'année, l'air y est agréable & serein. La mauvaise opinion qu'on en a vient des Anglois & des Hollandois, dont l'intérêt constant est d'éloigner les François de ces Contrées, en leur faisant craindre beaucoup de difficulté à s'y établir. A la vérité dans la saison des pluyes, c'est-à-dire, depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août, on y voit des brouillards si épais, qu'il est dangereux de sortir avant que le Soleil les ait dissipés. Mais les brouillards de l'Europe ne sont pas plus sains en Automne. D'ailleurs l'expérience a fait voir qu'avec une bonne provision des alimens dont on use en Europe, & beaucoup d'attention à ne pas s'exposer à l'air pendant la nuit, on vit en aussi bonne santé dans ce Pays, qu'en aucun lieu du Monde. Cependant on avoue que depuis Octobre jusqu'au milieu d'Avril, l'air est si chaud & l'ardeur du Soleil si violente, que sans une forte constitution, ceux qui arrivent des climats plus froids ont peine à résister (*b*) du moins s'ils ne sont fort soigneux de se tenir à l'ombre & dans des lieux frais. Mais ce qui n'est contesté de personne, c'est que le Pays est sujet à moins de maladies que l'Europe.

L'air ne laisse pas d'y être agréable.

Beauté de ses perspectives.

Il y a peu de Régions dans le Monde qui présentent une aussi belle perspective. Plus on avance, dans de vastes plaines, ornées de bois charmans, plus l'on découvre d'objets agréables; sans compter une belle Rivière, dont les bords sont embellis par de grands arbres, aussi régulièrement disposés que si cet ordre étoit l'ouvrage de l'art. La Côte d'Issini est si basse, qu'à peine la distingueroit-on d'une lieuë, si les arbres qui la bordent ne se faisoient appercevoir de trois lieuës en Mer. Elle est arrosée par une des plus belles Rivières de l'Afrique, qui pourroit être navigable dans une grande étendue, si l'embouchure en étoit plus commode. C'est apparemment ce défaut qui ne l'a pas fait marquer dans les Cartes aussi grande & aussi considérable qu'elle l'est effectivement. Son embouchure est fermée par un vaste Banc de sable qui la rend inaccessible de ce côté-là; quoique dans les tems où la Mer est calme, quelques Canots Négres courent les risques du passage, pour commercer avec les Vaisseaux qui sont dans la Rade. Le canal de la Rivière est large & profond. A sept ou huit lieuës de l'embouchure, la vûe s'étend à peine d'un bord à l'autre, quoique la rive soit montagneuse. Loyer rend témoignage, que même dans un jour serain, ces montagnes ne lui paroissoient que des nuées; & qu'il vit, au milieu du Canal, un grand Roc, qui ne pouvoit être à moins de trois ou quatre lieuës de la Terre. Les Négres racontent qu'à six journées de l'embouchure, le cours de la Rivière est interrompu par de grands Rocs, qui forment une cascade merveilleuse. Pour aller plus loin, ils sont forcés de traîner ou de porter leurs Canots pendant une portée de mousquet; après quoi ils les lancent dans la Rivière, qui redevient parfaitement navigable, & qui se communique dans un grand nombre de Régions inconnues. Plusieurs Négres ont pénétré jusqu'aux Villes d'*Ababini* & d'*Enzoko*,

Sa Rivière est considérable, mais peu remarquée dans les Cartes.

Récit des Négres sur l'intérieur les terres, & sur la Rivière.

(*b*) *Angl.* résister; mais on peut prévenir les dangers qui en résultent, en se tenant à l'ombre. R. d. E.

d'*Enzoko*, la première à dix journées, c'eſt-à-dire, pour le moins à cent lieuës de la Mer, l'autre à trente journées ou trois cens lieuës. Loyer vit à Iſſini, entre les mains des Habitans qui avoient fait ce Voyage, des tapis de Turquie, & de belles étofes de coton [& de ſoye] à rayes bleuës & rouges. Ils aſſûroient qu'elles ſe font dans ces lieux éloignés, & qu'ils y avoient trouvé de belles & grandes Villes, bâties de pierres; objet digne aſſurément de la curioſité des Voyageurs.

Loyer. 1701-2-3.

La Rivière d'Iſſini tombe dans la Mer par pluſieurs embouchures, que les Négres offrirent de montrer aux François. Mais il y a peu de fond à faire ſur tous leurs récits, parce que voyageant fort-peu, ils ne connoiſſent pas le Pays à dix ou douze lieuës de leur réſidence. Qui ſçait, dit l'Auteur, ſi une Rivière ſi grande & ſi mal-connue ne ſeroit pas une branche du Niger ou du Nil? Quoiqu'il en ſoit, après avoir formé au-deſſus du Fort François, ſept petites Iſles, la plûpart inhabitées, tous ſes bras ſe réuniſſent; & le canal devient ſi étroit près du Fort, qu'il n'a pas plus de largeur que la Seine. Une lieuë plus bas, il ſe décharge dans la Mer (*c*).

Témoignage du Chevalier des Marchais.

Le Chevalier Des-Marchais, qui étoit dans le Royaume d'Iſſini en 1724, dit que la Rivière eſt navigable pour de grandes Barques l'eſpace de ſoixante lieuës, & que lorſqu'on y eſt une fois entré, on ne ceſſe point d'y trouver l'eau douce & tranquille. A huit lieuës de ſon embouchure elle forme un Lac de ſix ou ſept lieuës de large & d'autant de longueur, au milieu duquel eſt une Iſle, dont tous les bords ſont eſcarpés, ce qui lui donne l'apparence d'un Rocher ſtérile; mais en y deſcendant, on eſt ſurpris de trouver un terroir gras & riche, avec de belle herbe & des arbres de différentes eſpèces. [Il eſt aiſé de reconnoître ici cette largeur à perte de vûe, que Loyer donne à la (*d*) Rivière, & le Rocher qu'il y avoit découvert à la même diſtance des deux rivès.] On pourroit, continue Des-Marchais, former un Etabliſſement dans cette Iſle, car la place eſt naturellement fortifiée. De-là jusqu'à la grande chaîne de Rocs, qui interrompt le cours de la Rivière, on compte cinquante lieuës. Cette chûte d'eau eſt fort roide, & forme une caſcade admirable, dont le bruit ſe fait entendre à pluſieurs lieuës. Des deux côtés, les Négres ont ouvert des ſentiers [dans le Roc,] par leſquels ils tirent leurs Canots; & les lançant enſuite au-deſſus de la Cataracte, ils aſſûrent qu'ils peuvent remonter la Rivière pendant trente jours ſans être arrêtés par le moindre obſtacle. Si l'on doit s'en rapporter à leur témoignage, & s'il eſt vrai, comme ils le prétendent auſſi, que le cours de la Rivière eſt quelquefois Nord, ou Nord-Eſt, ou Nord-Oueſt, elle doit venir de bien-près du Niger; ou peut-être en eſt-elle une branche, comme un Voyageur moderne ſe l'eſt imaginé (*e*).

Cataracte de la Rivière d'Iſſini.

Villages du Pays.

Le Royaume d'Iſſini a douze ou treize Villages au long des Côtes, ou dans les Iſles formées par la Rivière. Sa principale Ville eſt Aſſoko, qui eſt ſituée ſur la Rivière, dans une Iſle du même nom, à quatre ou cinq milles de la Mer. Elle contient deux cens maiſons & mille ou douze cens Habitans. Iſſini n'a que deux Ports Maritimes, *Tagueſcha* & *Bangayo*. C'eſt dans le premier que le Kabaſchir Emon, neveu du Roi, faiſoit ſa réſidence.

A

(*c*) Tout ce détail eſt de Loyer, pag. 185. & *ſuiv.*

(*d*) Il l'appelle même une petite Mer. C'eſt le Lac de Des-Marchais. R. d. T.

(*e*) Ce Voyageur, dont parle Des-Marchais, eſt le Père Loyer.

LOYER. 1701-2-3.

Royaume d'Abaffam.

A dix lieuës de Taguefchua on trouve le Royaume d'Abaffam & plufieurs petites Seigneuries, qui ne font proprement que des Hameaux, où le plus riche eft en poffeffion de l'autorité & du Gouvernement. Ces Chefs, qui ne portoient autrefois que le nom de Capitaines, ont pris le titre de Rois depuis qu'ils ont lié Commerce avec les Européens [quelques-uns d'entr'eux ayant même fait le Voyage d'Europe.] Il n'y en n'a pas un néanmoins qui ait plus de quatre mille ames dans fes Etats. Tel eft le Roi d'Iffini, qui dans les cas les plus preffans peut à peine lever quatre mille hommes, en y comprenant les Efclaves (*f*).

Qualités du terroir, & vivres des Habitans.

Le terroir d'Iffini, comme la plus grande partie de la Côte d'Or, eft un fable fec & blanc, qui caufe beaucoup d'incommodité aux Voyageurs. Il ne produit que de l'herbe pour les Beftiaux, qui multiplieroient dans le Pays avec beaucoup d'abondance fi les Habitans avoient moins de pareffe à les élever. Mais ils aiment mieux fouffrir la faim que d'acheter les commodités de la vie par le travail. Plufieurs Cantons humides produifent des Bananiers, & le fruit de ces arbres eft la principale reffource des Habitans. Quelquefois ils défrichent une pièce de terre en brûlant les arbres & les ronces, pour y femer un peu de ris, de millet & de froment (*g*) d'Efpagne. La grandeur des arbres qu'on découvre à mefure qu'on avance dans le Pays, fait juger que la terre y eft beaucoup meilleure. On trouve auffi une différence avantageufe dans celle des Ifles qui font formées par la Rivière. Elle porte des ignames, des patates, des figues, des cocos, des ananas, des dattes, des noix de kola, des papas, & quantité d'autres fruits. Les cannes de fucre y croiffent merveilleufement. Loyer en vit d'une groffeur prodigieufe, mais qui venoient du Pays de Kompas. Le coton & le tabac réuffiroient fort-bien auffi avec un peu de culture, puifqu'il s'en trouve de fauvage, & d'une fort bonne efpèce. La malaguette ou le poivre de Guinée, rapporteroit un profit confidérable, fi l'on en formoit des Plantations régulières.

Fruits du Royaume d'Iffini.

On trouve dans le Pays un petit fruit rouge, nommé *Affayaye*, de la groffeur d'une prune moyenne; & un autre de la même efpèce, mais qui n'eft pas plus gros que le bout du doigt. Il n'a prefque que la peau, & fon goût eft d'une douceur infipide: mais après l'avoir mâché, fi l'on mange les oranges & les citrons les plus aigres, & fi l'on boit le vinaigre le plus fort, on croit manger des confitures & boire du firop. Loyer en fit plufieurs fois l'expérience

(*f*) Voyage de Loyer, pag. 183. *& fuiv.*

(*g*) Des-Marchais repréfente les Iffinois fi pareffeux, qu'ils fe fient entièrement aux Vétéres leurs voifins, pour les provifions & même pour la pêche. Vol. I. pag. 190.

NB. A la place de ce qu'on vient de lire, voici ce que porte la Note des Auteurs Anglois, qui n'ont fait que traduire Labat. A mefure qu'on avance dans le Pays on le trouve meilleur; cela paroît par les grands arbres qu'il porte, & par les herbes dont il eft couvert. Les lieux bas voifins arrofés de quelques Ruiffeaux qui y font en grand nombre, & les Ifles que forme la Rivière font d'une terre graffe & profonde propre à produire tout ce qu'on en voudroit retirer. Les Nègres ne la fatiguent guères; à peine peuvent-ils fe réfoudre à y femer un peu de ris, de maïs & de poivre. Ils fe repofent de ce foin fur les Vétères, qui ont toûjours en main de quoi les mettre à la raifon: Car ils n'ont qu'à ceffer de leur apporter des vivres feulement deux jours, pour les réduire par la famine à faire tout ce qu'ils veulent. Les Iffinois fe contentent des fruits des Bananiers, des Figuiers, des Cocotiers & des Palmiers qui croiffent chez eux; parce qu'ils viennent fans peine & fans culture. Ce n'eft pas fans peine qu'ils vont pêcher à la Rivière & à la Mer. R. d. E.

l'expérience avec admiration. Il est persuadé que cette vertu alkalique seroit d'une grande utilité dans la Médecine. LOYER. 1701-2-3.

LES bois sont remplis de plusieurs espèces de petits fruits, dont la plûpart ont le goût & l'odeur aromatiques. D'autres ont l'insipidité pour partage. Il y a une sorte d'*Ikaquas* (b) qui ressemble extérieurement à la prune de l'Europe, mais qui n'est composée que d'une pellicule étendue sur le noyau. A la vérité ce noyau n'est pas fort dur, & contient une amande, qui est fort bonne lorsqu'elle est rôtie, mais trop amère pour être mangée crue. Le Pays est plein de ces arbres, qui portent des Ikaquas de toutes sortes de couleurs. La plûpart ne sont que des arbustes, qui rampent même à terre; mais il s'en trouve beaucoup aussi qui s'élèvent sur leur tronc & qui sont assez gros.

Ikaquas.

Espèces de pommes.

OUTRE les oranges & les citrons, Issini produit une sorte de fruit que les François appellent *Pomme*, sans autre raison que sa forme pour lui donner ce nom; car il n'a pas le même goût, & l'arbre qui le porte ne ressemble point au Pommier. Cette pomme prétendue est ronde & grosse comme le poing, avec un noyau de la grosseur d'un œuf. Pour être mangée, il faut qu'elle soit aussi mure que la nèfle. Les Négres en mangent, lorsqu'ils sont fort pressés par la faim; mais ordinairement ils l'abandonnent aux Eléphans & aux Singes ☞ [qui, dans les mois de Septembre & d'Octobre, saison de ce fruit, viennent en foule pour s'en repaître;] en général les fruits du Royaume d'Issini ne sont point excellens.

IL y croît, sur la terre, des *Jiromons*, espèce de gourdes, mais peu communes, parce que les Négres ne prennent pas la peine de la cultiver. Ils ont deux sortes de pois, dont l'une croît sous terre. Cette espèce jette au-dehors une tige d'un demi-pied de hauteur, avec vingt ou trente feuilles, qui tiennent trois à trois à la tige. Les racines se répandent en plusieurs branches, qui portent de petites cosses de la couleur & de la grandeur des *Pistachios*. Chaque cosse contient un ou deux pois, fort semblables aux lupins, que les François appellent Pois-chiches. Ces pois souterrains multiplient beaucoup, & font d'excellens potages. L'autre espèce ressemble aux haricots pour la feuille & le fruit, mais ils sont d'un meilleur goût. Leur cosse ressemble à celle des pois communs, & ne peut être mangée. Quoiqu'il n'y ait pas de saison qui ne les produise, le meilleur tems est le mois de Septembre & celui d'Octobre. Leur multiplication est telle qu'un seul en donne cent. Avec le moindre travail, les Négres pourroient s'en faire une nourriture continuelle; mais ils se contentent de ceux que le hazard leur offre (i).

Jiromons.

Pois souterrains.

LE pourpier croît ici de lui-même, aussi-bien que l'*Eppa*, légume qui ressemble à l'ozeille par la feuille & le goût. Les Négres s'en servent dans leurs potages, avec du poisson & de l'huile de Palmier. Ils ont une plante qu'ils nomment *Kakos*, & que les François appellent en Amérique, *Choux Caraïbe*. Sa feuille est épaisse & de la forme d'un cœur. Ses racines grandes & d'un goût âcre. Les Négres mangent la racine, qui n'est pas fort agréable, & négligent les feuilles, dont on feroit de fort-bon potage. Les Papays,

Eppa, sorte d'ozeille.

Kakos, sorte de choux.

(b) Loyer écrit Yeaques; ☞ [mais tous les autres Voyageurs mettent Ikaquas.]

(i) Loyer, pag. 189. & *suiv.*

LOYER. 1701-2-3.

Papays, forte de melons.

Papays, très-bonne forte de melons, font ici très-communs & croissent au sommet d'un arbre; leur semence a le goût du poivre. Les François employent ce fruit dans la soupe avant qu'il soit mûr.

Bêtes fauves.

Bêtes féroces.

TANT d'arbres & de bois qui couvrent les campagnes du Royaume d'Issini, servent de retraite à des légions innombrables d'animaux, dont les Négres mêmes ne connoissent pas tous les noms. Le principal est l'Eléphant. Les Négres lui font la guerre pour sa chair & ses dents. Ils font servir ses oreilles à couvrir leurs tambours. Mais ils ne pensent point à les apprivoiser, quoiqu'ils pussent en tirer beaucoup d'utilité. Les bois sont remplis de toutes sortes de bêtes fauves, qui seroient en beaucoup plus grand nombre, si les Lions, les Tigres, les Panthères, & d'autres bêtes de proie ne les détruisoient. Elles sont si redoutables que les Habitans du Pays sont forcés d'allumer des feux pendant la nuit, pour les éloigner de leurs hutes. Quelque tems avant l'arrivée du Père Loyer, elles avoient dévoré un Négre en plein jour. Pendant le séjour qu'il fit dans le Pays, un Tigre entra dans une maison d'Assoko, Ville Capitale, & tua huit Moutons qui appartenoient au Roi Akasini. Les François n'étoient pas plus en sûreté dans leur Fort, car le 7 de Mars 1702, un Tigre leur enleva une Chienne qu'ils employoient à la garde de la Place. Le 17 à la même heure (*k*), un de ces furieux animaux sauta par dessus les palissades, quoiqu'elles eussent dix pieds de haut, tua deux Brebis & un Bélier qui se défendit long-tems avec ses cornes: enfin s'appercevant qu'on avoit pris l'allarme au Fort, il se retira; mais quelques heures après, il revint avec la même audace par le bastion du côté de la Mer, attaqua la sentinelle [qui fut mortellement effrayée. Le Tigre] ne prit la fuite qu'en voyant accourir toute la Garnison, [allarmée par les cris de la sentinelle.]

Hardiesse & voracité des Tigres.

Civettes privées.

LES Civettes sont communes dans le Royaume d'Issini. Loyer en vit plusieurs qui s'apprivoisèrent parfaitement entre les mains des François, & qui vivoient de rats & de souris. Elles ont le cri & les autres propriétés des Chats. Les endroits qu'elles fréquentent dans les bois se reconnoissent à l'odeur de musc: car en se frottant contre les arbres elles y laissent de petites parties de cette précieuse drogue, que les Négres ramassent & qu'ils vendent aux Européens. On trouve aussi dans les bois quantité de Porc-épics, dont la chair est d'un excellent goût; des *Aguties*, qui sont une espèce de Liévres; des *Assomanglies*, qui ressemblant au Chat par le corps, ont la tête du Rat, & la peau marquetée comme le Tigre. Les Négres racontent que cet animal est le mortel ennemi du Tigre, & que dans quelque lieu qu'il le rencontre, il le tue.

Aguties, forte de liévres.

Assomanglies, ennemis du Tigre.

Castors.

LES Rivières produisent beaucoup de Castors (*l*) & d'autres amphibies, dont la chair se mange fort-bien & la peau se vend avec beaucoup d'avantage. On élève des Chiens [& des Chats] dans le Pays, [comme une nourriture fort recherchée.] Les Négres les nomment *Aguerromow*. Ils les exposent en vente, aux Marchés publics, & rient du dégoût que les François témoignent pour la chair de ces animaux (*m*).

Chiens dont les Négres se nourrissent.

Brebis sans laine.

LOYER relève beaucoup l'excellence des Brebis du Pays, & les met fort au-dessus

(*k*) *Angl.* il revint & sauta: R. d. E. R. d. E.
(*l*) *Angl.* beaucoup de Loutres & d'autres. (*m*) Loyer, pag. 202 & *suiv.*

LOYER. 1701-2-3.

au-dessus du Mouton de France. Elles sont sans laine avec la peau raze. Elles portent deux agneaux à la fois, & portent tous les cinq mois. Les Chévres ressemblent à celles de France, mais sont moins hautes. Comme les Négres prennent peu de soin des Porcs, ceux que les Européens avoient apportés dans le Pays ont été presqu'entièrement détruits par les bêtes de proie. Les Habitans ne font pas beaucoup plus d'usage de leurs Vaches privées, parce qu'ils ignorent jusqu'à la manière de les traire. Cependant il leur prend quelquefois envie d'en tuer une & de la manger.

Porcs détruits par les bêtes de proye.

Il y a peu de Pays où les Singes soient en plus grande abondance, avec plus de variété dans leur grandeur & dans leur figure. La plus jolie espèce est de ceux qu'on nomme Sagouins. Ils ne sont pas plus gros que le poing. Les uns ont le dos noir & le ventre blanc, avec de longues barbes. D'autres sont gris, sans aucun poil au visage ni aux mains, & de la grosseur d'un Chien médiocre. D'autres sont d'une grosseur extraordinaire, furieux, & capables de se défendre contre les Négres, lorsqu'ils en sont attaqués. Les Issinois les appellent des hommes sauvages, & prétendent que la crainte du travail est la seule raison qui les empêche de parler. Ces étranges animaux se bâtissent des cabanes dans les bois, & s'assemblent en troupes pour ravager les champs des Négres. Au mois de Janvier 1702, le Matelot du Fort, qui étoit en même tems le Chasseur de la Garnison, blessa un de ces gros Singes & le prit. Le reste de la troupe, quoiqu'effrayée par le bruit d'une arme à feu, entreprit de venger le prisonnier, non-seulement par ses cris, mais en lui jettant de la boue, & des pierres en si grand nombre, qu'il fut obligé de tirer plusieurs coups pour les écarter. Enfin, il amena au Fort le Singe blessé, & lié d'une corde très-forte. Pendant quinze jours, il fut intraitable, mordant, criant, & donnant des marques continuelles de rage. On ne manquoit pas de le châtier à coups de bâton, & de lui diminuer chaque fois quelque chose de sa nourriture. Cette conduite l'adoucit par degrés, jusqu'à le rendre capable de faire la révérence, de baiser la main, & de réjouir toute la Garnison par ses souplesses & son badinage. Dans l'espace de deux ou trois mois, il devint si familier, qu'on lui accorda la liberté; & jamais il ne marqua la moindre envie de quitter le Fort.

Extrême variété de Singes.

Les François en apprivoisent un monstrueux.

Loyer n'entreprend point de décrire toutes les espèces d'Oiseaux qui peuplent ici l'air & les bois. Les Pintades, les Faisans & les Perdrix se rencontrent à chaque pas. Les Faisans & les Perdrix ont moins de grosseur que les nôtres. On trouve des Tourterelles pendant toute l'année, mais sur-tout aux mois d'Avril, de Mai & de Juin, où la maturité des grains en attire des troupes innombrables. Issini produit des Aigles blancs & des Aigles noirs, dont la chair passe pour une bonne nourriture. On y voit des Alouettes de Mer; des Gouailliany, des Moviettes, des Bécasses différentes de celles de France, mais d'un excellent goût; des Canards, des Sarcelles, des Aigrettes & des Hérons en abondance. Les Négres apportèrent un jour au Père Loyer un Oiseau de la grosseur d'un Agneau, qu'ils avoient tué en pleine campagne. Il fut mis à la broche, & tous les François du Fort le trouvèrent d'une délicatesse achevée. Les grands Perroquets, à queuë rouge, paroissent en toutes sortes de lieux. Les Cailles n'y sont pas moins communes. Depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars, on voit une multitude d'Hirondelles, qui viennent des autres Pays. On admire beaucoup de petits Oiseaux, un

Oiseaux de toutes les espèces.

Aigles blancs & noirs.

Grands Perroquets à queuë rouge.

LOYER. 1701-2-3.

Oiseaux blancs à queuë rouge.

peu plus gros que la Linotte, & blancs comme l'albâtre, avec une queuë rouge, tachetée de noir. Leur musique rend la promenade délicieuse dans les bois. Les Moineaux sont plus rouges que ceux de l'Europe & ne sont pas en moindre nombre. Les Poules, que les Habitans nomment *Amoniken*, sont moins grosses que celles de France; mais la chair en est plus tendre, plus blanche & de meilleur goût. Si les Négres étoient capables d'un peu d'attention & de travail, ils pourroient élever une quantité extraordinaire de Volaille; car outre la chaleur féconde du climat, ils ont des semences & des graines en abondance. Le Roi Akasini & le Capitaine Yamoké son frére, avoient quelques Poules & quelques Coqs-d'Inde qui leur étoient venus de l'Europe, & qui commençoient à multiplier d'une manière surprenante. Les Oyes & les Pigeons qu'on leur avoit portés ne s'accommodoient pas moins du climat. Le Pays en étoit déja rempli.

Féconditê du Pays pour la Volaille.

Poissons de plusieurs espèces.

LA Mer & la Rivière d'Issini produisent une grande abondance de poissons. Les principaux sont le Requin, le Marsouin, la Becune, la Dorade, la Bonite, la Carcouade, le Mulet, la Sardine, le Chabris, la Raye, la Sole, le Brochet de Mer & de Rivière, l'Anguille, le Hareng, le Pilchard ou la Pelamide, le Merlan, la Séche, la Lune, le Palourd, & [sur-tout] des Huîtres & des Moules d'une monstrueuse grosseur. Depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Janvier, les Tortues de Mer viennent pondre sur cette Côte. On suit leurs traces sur le sable, pour découvrir leurs œufs, dont le nombre, pour une seule Tortue, monte à cent cinquante & quelquefois jusqu'à deux cens. Ils sont ronds, & de la grosseur des œufs de Poule; mais au-lieu d'écaille ils ne sont couverts que d'une pellicule fort douce. Le goût n'en est point agréable; cependant ils valent mieux que les œufs des Tortues de Rivière, (*n*) qui ne sont pas ici moins communs. On y trouve aussi des Veaux-Marins & des Caymans. Ces derniers sont une espèce de Crocodiles ou de grands Lézards d'eau, qui loin d'attaquer les hommes, comme en Amérique, prennent la fuite à leur vûe.

Tortues, & leurs œufs.

LES Serpens sont ici d'une grosseur si prodigieuse, qu'ils sont capables d'avaler un homme lorsqu'ils le trouvent endormi; mais leur marche est trop lente pour surprendre ceux qui se tiennent sur leurs gardes. Les Négres, qui ne vont jamais sans armes [à cause de ces Serpens & des autres bêtes féroces,] les tuent facilement, & se font un mêts délicieux de leur chair. Un Lézard de vingt ou trente livres, est une fort bonne nourriture. Au mois de Novembre 1720, le Père Loyer en tua un sur le bord de la Rivière, & l'apporta au Fort, où l'embarras de la Garnison le fit regarder comme un grand secours.

Lézards dont la chair est fort bonne.

Diverses sortes de vermines.

LE Pays n'est pas exempt de vermine & d'autres animaux incommodes ou pernicieux. Le nombre des Rats & des Souris y est incroyable. Les Sauterelles y font un bruit étrange dans les campagnes & même au sommet des maisons. Cette musique, joint à celle des Grillets, des Mosquites (*o*) & des Cousins, qui sont encore plus redoutables par leur aiguillon, ne laisse aucun repos la nuit & le jour; sur-tout si l'on y ajoûte la piquure des *Millepedes*, qui cause pendant vingt-quatre heures une inflammation très-douloureuse. On trouve aussi

(*n*) *Angl.* qu'on trouve ici. R. d. E.

(*o*) Ou Maringouins. R. d. T.

aussi de tous côtés des Araignées chevelues, de la grosseur d'un œuf; & des Scorpions volans, dont on assûre que la piquure est mortelle. Enfin, les Mites, les Tignes, les Cloportes, les Fourmis de terre & les Fourmis aîlés, sont des engeances pernicieuses qui détruisent les étofes, le linge, les livres, le papier, les marchandises, & tout ce qu'elles rencontrent, malgré tous les soins qu'on apporte à s'en garantir.

Loyer. 1701-2-3.

Abeilles, cire, miel.

Les Abeilles, qui sont en abondance dans le Royaume d'Issini, donnent d'excellente cire & du miel délicieux. Le 9 d'Avril 1702, un essain de ces petits animaux vint s'établir au Fort François, dans un baril vuide, qui avoit contenu de la poudre. Non-seulement ils le remplirent de miel & de cire, mais ils produisirent d'autres essains, qui auroient pû multiplier à l'infini s'ils eussent été soigneusement ménagés.

Pierre d'aigrys.

La pierre d'Aigrys, qui sert de monnoye aux Négres, se trouve dans plusieurs Cantons d'Issini. Elle ressemble au corail bleu, dont on donnera la description dans l'article de Bénin.

Révolutions du Pays, à l'occasion des Esieps.

Le Royaume d'Issini, connu autrefois sous le nom d'*Albini*, est habité par deux sortes de Négres, les *Issinois* & les *Vétères*. Ses Habitans naturels sont les Vétères, dont le nom signifie *Pêcheurs de la Rivière*. On raconte que les *Esieps*, Nation voisine du *Cap Appollonia*, qui étoit gouvernée par un Prince nommé *Fay*, se trouvant fort mal, il y a près de quatre-vingt ans, du voisinage des Peuples d'*Axim*, abandonnèrent leur Pays pour se retirer dans le Canton d'Asbini, qui appartenoit aux Vétères. Ceux-ci prirent pitié d'une malheureuse Nation, lui accordèrent un azile, avec des terres pour les cultiver, & ne mirent plus de différence entr'eux-mêmes & ces nouveaux hôtes. Cette bonne intelligence se soûtint pendant plusieurs années. Mais les Esieps, qui étoient d'un caractère turbulent, s'étant enrichis par leur Commerce avec les Européens, commencèrent bientôt à mépriser leurs bienfaiteurs. Ils joignirent l'oppression au mépris; & la tyrannie fut portée si loin, que les Vétères se repentant de leurs anciennes bontés résolurent de chasser ces ingrats. Mais c'étoit une entreprise difficile. Ils ignoroient l'usage des armes à feu, & les redoutoient beaucoup; tandis que les Esieps en étoient fournis & n'étoient pas moins éxercés à s'en servir. Aussi furent-ils obligés d'attendre une occasion de vengeance qui ne se présenta qu'en 1670.

Les Issinois se lient avec les Vetères, & forment le Royaume présent d'Issini.

Une autre Nation, nommée les *Oschins*, qui habitoit la Contrée d'Issini, dix lieuës au-delà du Cap Apollonia, prit querelle avec les Peuples de *Ghiomo* ou *Ghiomray*, Habitans de ce Cap. Les Issinois, ou les Oschins, après plusieurs batailles, dans lesquelles ils furent maltraités, résolurent d'abandonner leur Pays pour chercher une autre retraite. Ils jettèrent les yeux sur le Canton des Vétères, dont la bonté s'étoit fait connoître pour les Esieps dans les mêmes circonstances. Zenan, leur Roi ou leur Chef, étoit de la famille des *Aumoëans*, qui étoit celle des anciens Rois des Vetères. Une raison si forte leur fit espérer d'obtenir ce qui avoit été accordé gratuitement aux Esieps ☞ [d'autant plus que ce Peuple leur Allié avoit plus de terres qu'il n'en pouvoit cultiver.] C'étoit le tems où les Vetères, irrités contre leurs premiers hôtes, s'affligeoient d'être trop foibles pour faire éclater leur ressentiment. Ils reçurent les Issinois à bras ouverts, leur accordèrent des terres, & leur communiquèrent tous leurs projets de vengeance. Les intérêts de ces deux Nations devenant les mêmes, elles traitèrent les Esieps avec un dédain qui produisit bien-tôt

LOYER. 1701-2-3.

bien-tôt une guerre ouverte. Comme les Issinois étoient pourvûs d'armes à feu, il fut impossible aux Esieps de résister long-tems à deux Puissances réunies. Après avoir été défaits plusieurs fois, ils se virent forcés de se retirer dans un lieu désert de la Côte d'Yvoire, ou du Pays des Quaquas, sur la rive Ouest de la Rivière de Saint André. Ils s'y sont établis, quoiqu'ils y soient souvent exposés aux incursions des Issinois, leurs mortels ennemis, qui ne reviennent guères sans avoir emporté quelque butin. Depuis cette révolution, le Pays d'Asbini, qu'occupoient les Esieps après l'avoir obtenu des Vétères, & la Rivière du même nom, étant passés entre les mains des Issinois, ont pris le nom d'Issini de leurs nouveaux possesseurs; & l'ancien territoire des Issinois, qu'on nomme encore le *Grand Issini*, pour le distinguer de l'autre, dont il n'est éloigné que de dix lieuës, est demeuré sans Habitans.

Pourquoi le Royaume d'Issini paroît mal placé dans les Cartes.

On trouve, dans ce récit, pourquoi les Cartes ne font aucune mention d'Issini dans l'endroit où le Royaume est à-présent. Elles étoient peut-être composées avant la révolution. La Rivière d'Asbini a conservé aussi son ancien nom dans le Pays de Vétères, & n'a pris le nom d'Issini que vers son embouchure (*p*). Les Issinois se sont mis en possession de la Côte, au grand avantage de leur Nation, mais à la ruine des Vétères, qui sont obligés de tirer d'eux les marchandises que les Européens apportent au rivage.

Les Vétères habitent sur l'eau.

Les occupations & les richesses des Vétères consistent uniquement dans la pêche de la Rivière. Elle est abondante, & leur adresse est si extraordinaire, que le Père Loyer la nomme presqu'incroyable. Cependant (*q*) ils sont mêlés entre les Issinois, avec cette différence que leurs cabanes sont sur des pilotis, au milieu de la Rivière, & que celles des Issinois sont sur la terre. Ainsi la situation de leur demeure les met à couvert de toutes sortes d'insultes, & les rend capables de résister avec avantage à tous les Peuples Négres qui ne sont pas bons Matelots. D'un autre côté les forces des Issinois sont supérieures sur la rive, parce qu'ils sont meilleurs soldats que les Vétères. Ces deux Nations sont encore distinguées par d'autres différences. Les Issinois portent les cheveux longs, & tressés sur leurs épaules. Les Vétères les portent fort courts, & se font souvent raser la tête. Les pagnes des Vétères sont d'un tissu d'herbe ou d'écorce d'arbre. Ceux des Issinois sont de coton ou d'étofes de l'Europe. Le cimetère des premiers est une sorte de grand poignard, long d'un pied & demi, avec un petit fourreau de la peau de quelque bête, qu'on prendroit pour une queuë de poisson; au-lieu que celui des Issinois a la forme d'une serpe. Les femmes des Vetères sont tout-à-fait nues. Celles des Issinois sont couvertes d'un morceau d'étofe ou d'un pagne.

En quoi ils diffèrent des Issinois.

Caractère particulier des Vétères.

Les Vétères forment une Nation nombreuse, qui occupe un Pays d'une étendue considérable. Ils sont maîtres d'une grande partie de la belle Rivière d'Issini, d'où ils tirent tout ce qui est nécessaire à leur entretien. Ils vivent dans une étroite alliance avec les Vétères des Rivières voisines, auxquels ils envoyent du secours, comme ils en reçoivent mutuellement dans l'occasion, avec

(*p*) Loyer, pag. 178. & *suiv.*

(*q*) Suivant Des-Marchais, les Vetères & les Issinois vivent fort unis. Chacune des deux Nations a son Chef, ses usages & ses loix. Dans certaines occasions, [que l'Auteur n'explique pas, & qui sont apparemment celles de la guerre,] ils se rassemblent pour ne former qu'un seul Peuple. Mais ils rentrent ensuite dans l'ordre qui les distingue; [leurs Caractères & leurs mœurs étant fort différentes.] Vol. I. pag. 196.

avec d'autant plus de facilité que toutes les Rivières du Pays ont des communications. Ils sont gouvernés par un Chef ou par un Capitaine. Celui qui les commandoit, pendant le voyage du Père Loyer, se nommoit *Kukroku*. Après avoir été l'Esclave de son Prédécesseur, il s'étoit mis en état, par les richesses qu'il avoit amassées, de faire tête à tous les Grands du Pays, & de s'élever à la dignité de Souverain, dont il jouissoit paisiblement. Les Vétères n'ont point d'autres loix que celles de la nature, & les violent souvent. Ils sont portés, comme la plûpart des autres Négres, au larcin & à la fraude, surtout à l'égard des Blancs, qu'ils ne peuvent supporter. Ils appellent leur monnoie *Betiquets* ou *Aigris* (r).

Leur Chef Kukroku.

LA pierre d'aigris, qui tient lieu de monnoie parmi ces Barbares, est fort estimée d'eux, quoiqu'elle n'ait ni lustre ni beauté. Les Kompas, autre Nation de Négres, la brisent en petits morceaux qu'ils percent fort adroitement, & qu'ils passent dans de petits brins d'herbe, pour les vendre aux Vetères, parmi lesquels ils servent (s) de monnoie. Chaque petit morceau est estimé deux liards de France. Il se trouve peu d'Or sur cette Côte. Les Armes des Vétères sont le sabre & la zagaye, qui est une espèce de demi-pique. Quelques-uns ont des armes à feu, qu'ils achètent des Issinois, comme ceux-ci les ont des Européens. Mais il est rare qu'ils en fassent usage. Pour la Pêche, les Vétères employent des filets tissus d'herbe ou d'écorce d'arbre. Ils se servent aussi de dards & de crochets, qu'ils lancent (t) avec beaucoup d'adresse. Ils se mettent dans des Canots, composés d'un seul tronc d'arbre, qui tiennent ordinairement trois ou cinq personnes. Dans le tems de leur grande pêche, qui est ordinairement celui des nouvelles & des pleines Lunes, ils s'assemblent au nombre de trente ou quarante Canots, pour aller pêcher pendant toute la nuit dans les lieux où ils sont sûrs de trouver une proie fort abondante. Ils reviennent le matin avec une quantité surprenante de poisson, sur-tout de Mulets, qui sont excellens & très-communs dans leur Rivière. Le jour suivant, ils se reposent, tandis que leurs femmes vendent le fruit de leur pêche au marché. Pendant que les hommes sont occupés à pêcher, les femmes s'employent à faire bouillir de l'eau de Mer, pour la convertir en sel. Elles y réussissent, jusqu'à faire du sel fort blanc, quoique plus âcre que le nôtre.

Leur monnoie composée de la pierre d'aigris.

Méthode de leur Pêche.

Leurs femmes font du sel.

LES Vétères se bornent à la pêche de la Rivière, parce qu'ils n'ont pas la hardiesse de s'exposer aux flots de la Mer, sur une Côte qui est ordinairement fort orageuse. Ils se font des réservoirs, où le poisson entre de luimême & dans lesquels il prend plaisir à demeurer. Ce sont de grands enclos de roseaux, soûtenus par des pieux dans les endroits où la Rivière a moins de profondeur. Ils n'y laissent qu'une ouverture, qui sert de porte au poisson pour entrer. S'ils ont besoin de quelque mêts extraordinaire, ils vont dans ces lieux avec de petits filets, & choisissent ce qu'ils desirent, comme nous le faisons en Europe dans nos Réservoirs.

Réservoirs de poissons.

ILS font un grand Commerce de leur pêche avec les Négres des montagnes; &

(r) Suivant Des-Marchais, deux passent pour un écu. Vol. I. pag. 199.

(s) Loyer décrit ailleurs l'aigris comme une pierre précieuse, d'un bleu verdâtre, [semblable à des grains de verrotterie] & si estimée des Négres, qu'ils l'achètent pour son poids d'or, pag. 115.

(t) *Angl.* qu'ils ménagent avec. R. d. E.

LOYER. 1701-2-3.

Les Issinois dépendent des Vétères pour les vivres.

& ceux-ci leur fournissent, en échange, du pain de millet, du maïs, du ris, des ignames, des bananes, des koros, de l'huile de Palmier, & d'autres provisions. Les Vétères vendent une partie de ces marchandises aux Issinois qui mourroient de faim sans ce secours. Aussi lorsqu'il s'élève quelque différend entre les deux Nations, l'unique vengeance des Vétères est d'interrompre leurs marchés. Les Issinois capitulent aussi-tôt, & leur accordent toutes les satisfactions qu'ils demandent.

Nation des Kompas, sage & laborieuse.

Les Kompas bordent le Pays des Vétères. C'est une Nation gouvernée en forme de République, [ou plûtôt d'Aristocratie,] car ce sont les Chefs des Villages qui discutent les intérêts publics & qui en décident à la pluralité des voix. Leur Pays est composé d'agréables Collines, que les Habitans cultivent soigneusement, & qui produisent tous les grains qu'on y séme; tandis que le terroir des Côtes, qui n'est qu'un sable sec & brûlé, demeure éternellement stérile. Les Vétères & les Issinois ne subsisteroient pas long-tems sans le secours des Kompas. Ils reçoivent d'eux leurs principales provisions, & leur vendent, en échange, des armes à feu, des pagnes, & du sel, dont les Kompas sont absolument dépourvûs. C'est d'eux encore que les Issinois tirent l'Or qu'ils employent au Commerce. Les Kompas le retirent d'une autre Nation qui habite plus loin dans les terres. Leur Pays s'étend trente ou quarante lieuës de l'Est à l'Ouest, sur quinze ou vingt lieuës de largeur. Ils sont plus nuds que les Nations voisines de la Mer; mais ils n'entendent pas si-bien la guerre (v).

Additions de Des-Marchais aux Observations du Père Loyer.

On lit dans la Relation du Chevalier Des-Marchais un abrégé des observations de Loyer sur le Royaume d'Issini, auxquelles l'Auteur ajoûte les remarques suivantes. Les maisons des Vétères sont assez élevées au-dessus de la surface de l'eau, pour les garantir des Inondations. Ils placent leurs Canots sous leurs maisons. Autant qu'ils ont d'habileté sur les Rivières, autant les Issinois ont la réputation d'exceller sur les Côtes. Les Vétères laissent croître leurs cheveux, & se coupent la barbe de fort-près. Au contraire les Issinois se rasent les cheveux & laissent croître leur barbe. La plûpart des Vétères sont nuds, ou n'ont que de petits pagnes d'un tissu d'herbe ou d'écorce d'arbre. Le Commerce avec les Européens a rendu les Issinois assez civils; & les Vétères, qui ne voyent presque jamais de Blancs, n'ont pas cessé d'être farouches & sauvages. Les Issinois brisent la pierre d'aigris en petites piéces, qu'ils percent par le milieu & qu'ils appellent Betiquets. Deux de ces piéces passent pour un écu de monnoie Françoise. Ils la coupent aussi en forme cylindrique d'un pouce de long. Labat croit que la pierre d'aigris est une sorte de jaspe.

Les filets [d'écorce] des Vétères durent long-tems. Les Pêcheurs de cette Nation percent un poisson avec leurs dards, à cinq ou six pieds de distance. Ils n'ont besoin que de dix ou douze heures pour remplir leurs Canots de toutes sortes de poissons, sur-tout de Mulets, qui sont fort gros dans leur Rivière, fort gras & d'une bonté extraordinaire. Leur terroir, quoique riche, demeure sans culture, soit par l'indolence des Habitans, soit parce que leur inclination pour la pêche les borne uniquement à cet exercice (x).

(v) Loyer, pag. 161 & *suiv.*

(x) Des-Marchais Voyage en Guinée, Tom. I. pag. 200. & *suiv.*

§. IV.

Figures, Habits, Caractères, Alimens, Maisons, Loix, & Gouvernement des Issinois.

SI l'on excepte la noirceur, il n'y a rien de difforme ni de désagréable dans la taille & le visage des Issinois. Il s'en trouve peu qui ayent le nez plat. Ils sont généralement bien-faits, grands, proportionnés, agiles & robustes. Ils ont les yeux vifs & les dents blanches. Leur méthode pour se conserver les dents est de les frotter avec une sorte de bois qui croît dans leur Pays, & qui est apparemment le même dont on a parlé dans les Relations du Sénégal. Ils ont grand soin d'entretenir leur noirceur, en se frottant tous les jours la peau, d'huile de Palmier, mêlée de poudre de charbon; ce qui la rend brillante, douce & unie comme une glace de miroir. On ne leur voit jamais un poil ni la moindre saleté sur le corps. A mesure qu'ils vieillissent, leur noirceur diminue, & leurs cheveux de coton deviennent gris. Ils donnent ☞ quantité de formes différentes à cette chevelure [dont ils ont un soin infini.] Leurs peignes, qui sont de bois ou d'Yvoire à quatre dents, y sont toûjours attachés. L'huile de Palmier mêlée de charbon, qui leur sert à se noircir la peau, leur tient aussi lieu d'essence pour la tête. Ils parent leurs cheveux de petits brins d'Or & de jolies coquilles. Chacun s'efforce de se distinguer par ces galanteries. Ils n'ont pas d'autres razoirs que leurs couteaux; mais ils sçavent les rendre fort tranchans. Les uns ne se rasent que la moitié de la tête, (*a*) & couvrent l'autre moitié, d'un petit bonnet retroussé sur l'oreille. D'autres laissent croître plusieurs touffes de cheveux, en différentes formes, suivant leur propre caprice. Ils sont passionnés pour leur barbe. Ils la peignent ☞ régulièrement, & la portent aussi longue que les Turcs. [Le goût de la propreté du corps est commun à toute la Nation.] Ils se lavent à tous momens les mains, le visage & la tête entière. L'habitude qu'ils ont d'être nuds fait qu'ils n'y trouvent ni peine ni honte. Il n'y a que leurs *Brembis* & leurs *Bahumets*, ☞ [différentes espèces de Kabaschirs,] qui soient tout-à-fait vêtus. Le Peuple ☞ (*b*) porte autour de la ceinture, un pagne [de six pieds de long & d'environ deux de large,] dont un bout se relève entre les jambes, & l'autre tombe par devant. Quelques-uns le portent en écharpe; d'autres sur les épaules, en forme de manteau. Les plus pauvres n'ont qu'une pièce d'herbe nattée, ou d'écorce d'arbre, pour cacher leur nudité. Leurs bonnets ☞ [sur-tout ceux des Kabaschirs] sont ordinairement de peau de Chévre. Mais ils aiment avec passion les chapeaux & les bonnets de l'Europe. Ceux qui peuvent s'en procurer ne les portent que dans les occasions d'éclat, comme une parure qui flatte beaucoup leur vanité.

Manière dont les Issinois se blanchissent les dents & se noircissent la peau.

Leur parure de tête.

Leurs habits.

LES Négres Issinois ont le sens fort juste. Ils sont rusés & subtils, grands menteurs, extrêmement portés au larcin; quoiqu'on ne puisse leur faire de plus

Avec quelle adresse ils dérobent.

(*a*) *Angl.* accommodant l'autre comme un petit bonnet. R. d. E.

(*b*) *Angl. Ils portent autour de leur ceinture.* Il semble qu'il s'agisse ici des Brembis, & non pas du peuple qui va tout nud. L'Original même ne dit pas que ceux-là soient tout-à-fait vêtus; mais qu'ils sont les seuls qui ayent quelque habillement. R. d. E.

LOYER. 1701-2-3.

plus grand outrage que de les nommer *Krubi* (c), c'est-à-dire Voleurs dans leur langue. Il faut veiller sur leurs pieds autant que sur leurs mains; car s'ils apperçoivent à terre quelque chose qui les tente, ils ont l'adresse de le cacher sous le sable avec les orteils; & s'éloignant sans affectation, ils reviennent le prendre lorsqu'ils sont sans témoins. Le vol n'étant jamais puni parmi eux, ils font gloire de raconter leurs exploits dans ce genre, [qui leur attire des applaudissemens.] Le Roi même les y encourage. Si quelqu'un de ses Sujets a fait un vol considérable & craint d'être découvert, il s'adresse au Roi, en lui offrant la moitié du butin, & l'impunité est certaine à ce prix; [c'est ainsi que ce Prince emporte la moitié de tout ce que les Négres de ce Canton volent aux Blancs.] Au mois de Septembre 1702, le fils aîné de ce Prince avant dérobé une cuillier d'étain aux François, & se voyant découvert, prit le parti de la restituer de bonne grace & sans aucune marque de confusion (d).

Leur mauvaise-foi dans le Commerce.

LA Justice qui porte à payer ses dettes est une vertu peu connue des Issinois. Un Prince du Pays, nommé *Zapin* (e), qui devoit depuis sept mois, cinq *Takus* (f) à quelque François, n'en voulut payer enfin que trois. Ils sont si défians dans le Commerce, qu'il faut toûjours leur montrer l'argent ou les marchandises d'échange, avant qu'ils entrent dans aucun traité. S'il est question de vous rendre quelque service, ils veulent être payés d'avance; & souvent ils disparoissent avec le salaire. Il est rare qu'ils remplissent jusqu'à la fin tous leurs engagemens, à moins que les daschis ou les présens ne soient renouvellés plusieurs fois. Cependant lorsqu'ils achètent quelque chose, on est obligé de se fier à leur bonne-foi pour la moitié du prix; ce qui expose toûjours les Marchands de l'Europe à quelque perte. Les friponneries sont communes à toute la Nation, depuis le Roi jusqu'au plus vil Esclave.

Avarice des Issinois.

LEUR avarice va si loin, que s'ils tuent un Mouton, ils le regrettent jusqu'aux larmes pendant huit jours; quoique ces excès de générosité ne leur arrivent guères que pour traiter quelque Européen de distinction, dont ils reçoivent dix fois la valeur de leur dépense. S'ils élèvent de la volaille, ce n'est que pour la vendre & pour en conserver le prix. Il se retranchent tout ce qui n'est point absolument nécessaire à la vie. Leur nourriture ordinaire consiste dans quelques bananes, ou un peu de poisson que leurs Esclaves prennent à la ligne, ou quelques mauvaises crables qu'ils ramassent au long du rivage, avec de l'eau puante [ou souillée par les bêtes.] Si le hazard leur fait rencontrer la carcasse de quelque animal, c'est pour eux un festin digne d'envie. Le Chevalier Damou ayant fait jetter dans la Mer un Bœuf qui étoit mort sur le Vaisseau, de quelque maladie, les flots le poussèrent à demi-pourri sur le rivage. Une si belle proie fit accourir de toutes parts un grand nombre de Négres, qui la dévorèrent avidement. Ils ont l'estomac d'une grandeur étonnante, ou du moins, lorsqu'ils sont traités par les Blancs, le plaisir de manger aux dépens d'autrui leur fait avaler une quantité de viande incroyable.

Leur mauvais caractère.

ILS connoissent si peu le plaisir d'obliger, que s'ils peuvent se figurer qu'une chose vous soit agréable, il ne leur faut pas d'autre raison pour vous la

(c) *Angl.* nommer Kruki, c'est. R. d. E.

(d) Loyer Voyage d'Issini pag. 137. & *suiv.*

(e) *Angl.* Zapin, fils du dernier Roi, qui devoit. R. d. E.

(f) Un Takus est un sou de France.

la refuser. Dans les occasions où l'on a besoin de leurs services, il n'y a qu'un moyen de les obtenir; c'est de les traiter avec tant d'indifférence, qu'ils ne puissent pas soupçonner le dessein qu'on a de les employer, sans quoi ils font acheter leur moindre peine cent fois au-dessus de sa valeur. D'un autre côté le desir du gain leur fait apporter leur charge de mauvais fruits de trois ou quatre lieuës de distance, pour les vendre à très-vil prix; tandis que s'il est question de vous servir, ils refuseront de faire vingt pas, à moins qu'ils ne soient payés d'avance. On en a vû qui après avoir reçu leur payement, ont laissé en chemin le fardeau dont ils s'étoient chargés. Le Père Loyer en fit plusieurs fois l'expérience. Aussi les représente-t-il comme la plus trompeuse & la plus ingrate Nation de l'Univers. Plus on leur fait de bien, dit-il, plus il en faut attendre de mal.

Libertinage & vanité de leurs Femmes.

Les femmes d'Issini ont la taille menue & bien prise, mais sont fort éloignées de pouvoir prétendre à la beauté. Elles sont dédaigneuses, rusées, spirituelles, & plus avares encore que les hommes; ce qui n'empêche pas qu'elles ne soient fort libertines. On ne leur fait pas un crime de l'incontinence lorsqu'elles ne sont pas mariées, ou qu'elles n'ont point avalé le Fetiche pour garant de leur fidélité. Elles sont d'une vanité excessive. On les voit sans cesse consulter leurs petits miroirs, se frotter les dents pour les blanchir, ajuster leurs cheveux, & leur donner différentes formes. Elles les enduisent d'huile de Palmier, & les entremêlent de pailletes d'Or & d'autres bagatelles. Enfin tous leurs mouvemens se rapportent à plaire, sur-tout aux Blancs, pour qui elles n'auroient rien de réservé, si elles n'étoient retenues par la crainte de leurs maris, qui ont droit de les punir de mort dans le cas de l'Adultère, & qui peuvent traiter l'amant avec la même rigueur s'il manque d'Or pour se racheter. L'amende ordinaire est d'une *Bende*, ou de cent livres; quoiqu'elle soit beaucoup plus forte lorsque le coupable est riche & que l'offensé est un Kabaschir. En 1702, le Prince Aniaba fut condamné par les Juges à payer sept bendes, c'est-à-dire sept cens livres, au Capitaine Emon.

Punition pour l'Adultère.

Cérémonie des mariages.

La cérémonie du mariage est courte. Un père qui voit son fils en état de se soûtenir, lui cherche une femme, & l'exhorte à voir la fille qu'il a choisie. Il arrive rarement que les Parties ne soient pas du goût l'une de l'autre. Les pères conviennent de la dot. On fait avaler le Fetiche à la fille (g), pour garant de sa fidélité. Deux ou trois jours se passent en danses & en festins. Enfin le mari conduit sa femme dans sa maison, où il la rend maîtresse absolue de tous ses Esclaves; & si dans la suite il prend d'autres femmes, c'est avec le consentement de la première. Mais elle ne le refuse point sans quelque forte raison, parce qu'elle trouve beaucoup d'avantage à voir multiplier les enfans de son mari, qui sont une richesse considérable dans la Nation. D'ailleurs toutes les autres femmes sont regardées comme de simples concubines. Elles ne coutent au mari que huit écus, qu'il paye au père en poudre d'Or. Il les conserve aussi long-tems qu'elles lui plaisent, avec la liberté de les renvoyer lorsqu'il le juge-à-propos, sans aucune plainte des deux parts.

LES

(g) *Angl.* ils mangent la Fétiche ensemble. R. d. E.

LOYER. 1701-2-3.

Parure des femmes.

Les femmes portent un pagne comme les hommes, mais elles aiment les couleurs brillantes, telles que le rouge & le bleu, ou les étofes rayées, suivant les avantages que leur vanité croit en tirer pour plaire. Leur pagne est soutenu par une autre piéce d'étofe qui leur couvre les épaules, & qui leur sert à porter leurs Enfans. Autour de la ceinture, elles se plaisent à porter quantité d'instrumens de cuivre, d'étain, & sur-tout des clefs, dont elles se font une parure, quoique souvent elles n'ayent pas dans leurs cabanes une seule boëte à fermer. Elles suspendent aussi à leur ceinture plusieurs bourses de différentes grandeurs, remplies de bijoux, ou du moins de bagatellles qui en ont l'apparence, pour se faire une réputation de richesse, sur-tout aux yeux des Européens. Leurs jambes & leurs bras sont moins ornés que chargés de bracelets, de chaînes, & d'une infinité de petits bijoux de cuivre, d'étain & d'yvoire. Le Père Loyer en vit plusieurs qui portoient ainsi jusqu'à dix livres, en bracelets & en manilles; plus fatiguées, dit-il, sous le poids de leurs ornemens, que les criminels de l'Europe ne le sont sous celui de leurs chaînes.

Manière dont elles accouchent.

Le jour qu'elles mettent au monde un enfant, elles le portent à la Rivière, le lavent, se lavent elles-mêmes, & retournent immédiatement à leurs occupations ordinaires. Ensuite, du consentement du père, elles donnent à l'enfant le nom de quelque arbre, de quelque bête, ou de quelque fruit. D'autres lui donnent le nom de leur Fetiche, ou celui de quelque Blanc, qui est leur *Mingo* (*b*), c'est-à-dire leur ami. En général, les Négresses ont une excessive affection pour leurs enfans. La fécondité des Issinoises est médiocre. [S'il est rare qu'elles n'ayent aucun fruit de leur mariage,] le nombre de leurs enfans ne surpasse guères deux ou trois. Elles les portent sur le dos, sans les quitter dans les travaux les plus pénibles; d'où il arrive souvent, dit l'Auteur, qu'ils ont le nez plat. A l'âge de sept ou huit mois, elles les laissent ramper comme autant de petites bêtes domestiques. Le Père Loyer prétend que par cette méthode, ils apprennent plûtôt à marcher que les enfans de l'Europe. On les accoutume aussi de bonne heure à porter des bracelets de fer ou de cuivre. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de dix ou douze ans, leur éducation appartient à leurs pères, qui leur enseignent quelque moyen de gagner leur vie, tel que la pêche, la chasse, l'art de tirer du vin de Palmier, le Commerce, &c. Les femmes éxercent leurs filles à nétoyer la maison, à broyer le maïs, le ris & le millet, à faire du pain, à préparer les alimens, à vendre ou acheter au marché, mais sur-tout à prendre un soin continuel des intérêts du ménage. Sur cet article, elles pourroient donner de bonnes leçons aux femmes les plus entendues de l'Europe (*i*).

Education des enfans.

Alimens du Pays d'Issini, préparés par les femmes.

Les alimens les plus communs du Pays sont les bananes, les figues, les ignames, le ris, le maïs & le millet. On fait du pain des trois derniers. Chaque jour au soir, la maîtresse de la cabane, ou la principale femme, tire du grenier la quantité de grain qu'elle croit suffisante pour le jour suivant. Au matin les jeunes filles, ou les Esclaves, ou les femmes, lorsqu'elles manquent d'Esclaves & de filles, s'assemblent pour le broyer dans de grands mortiers de bois, avec un pilon de la même matière. Elles ne font d'abord que le séparer de

(*b*) C'est le mot Portugais *amigo*, corrompu dans la bouche des Négres.

(*i*) Loyer, pag. 154.

de la cosse. Ensuite l'ayant vanné sur de grandes piéces de bois, elles le remettent dans le mortier, pour l'écraser, en y jettant par intervalles un peu d'eau, qui sert à l'épaissir; après quoi elles étendent la pâte sur une pierre plate, où avec une autre pierre elles la travaillent, comme font nos Peintres pour broyer leurs couleurs. Cette pâte est divisée en petites masses, de la grosseur de nos petits pains d'un sou, que les Négres appellent *Tokáy*. On les fait bouillir dans un pot ouvert, avec fort peu d'eau, après avoir eu soin de mettre un peu de paille au fond du pot, pour les empêcher de brûler. Il n'y a point de jour où les femmes ne recommencent cet exercice. Le Pére Loyer ne parle pas fort avantageusement de cette espèce de pain, Il préfère celui de millet, quoiqu'il donne des coliques d'estomac fort violentes.

Ragoût des Négres.

Les jours de fête, lorsque les Négres ont pû se procurer du poisson, ils en font une sorte de ragoût, qu'ils nomment *Toro*. Ils prennent des *koros*, fruits d'une espèce de Palmier, qui ressemble à la datte, quoiqu'il en soit fort différent. Sa grosseur est celle d'une prune ordinaire, & sa couleur un peu plus rouge que l'orpiment. Il n'est guères composé que d'une peau, qui couvre un gros noyau, avec fort peu de substance dans l'intervalle. On fait bouillir un moment ces koros avec le poisson. Ensuite on les brise dans un mortier; & pressant le jus, qu'on fait tomber sur le poisson, on y joint un peu de sel, beaucoup de poivre, & l'on donne à ce ragoût tout le tems d'étuver. Les Européens mêmes le trouvent assez agréable, lorsqu'il est bien assaisonné; mais, au goût des Négres, le poivre y paroît toûjours épargné.

Autre sauce des Négres d'Issini.

[Le koros est leur nourriture ordinaire.] S'ils manquent de poisson, pour en manger avec leur pain, ils font une sauce d'huile de Palmier, qui leur tient lieu de beurre. L'Auteur explique encore leur méthode. Ils prennent quantité de koros, qu'ils laissent en tas, jusqu'à ce qu'ils les voyent pourrir. Ensuite les mettant dans un mortier, ou plûtôt dans un tonneau, ils les remuent avec des bâtons, pour en faire une sorte de marmelade, sur laquelle ils versent de l'eau chaude. Ils la laissent un peu cuver; & lorsqu'ils jugent l'opération finie, ils panchent le tonneau, pour en tirer l'huile, qu'ils mettent dans de grandes jarres. On conçoit que les noyaux & les filamens restent au fond du tonneau.

Leur vin de Palmier, manière dont ils le tirent.

Le vin des Négres est le jus d'une autre espèce de Palmier, qui n'a pas d'épines comme celui qui porte les koros. Le Royaume d'Issini en produit un si grand nombre, qu'une partie des Habitans n'a pas d'autre occupation que d'en tirer cette liqueur. Lorsqu'ils ont reconnu à certaines marques, que l'arbre est parvenu à sa maturité, ils grimpent au sommet; ils coupent deux ou trois branches, avec un petit cizeau plat, d'un pouce de largeur; ils font un petit trou de la grosseur du doigt (*k*), dans lequel ils mettent une feuille roulée en forme d'entonnoir; & plaçant au-dessous un grand pot qu'ils attachent à l'arbre, ils y laissent distiler le vin. Cette liqueur n'est pas désagréable; mais elle s'aigrit (*l*) lorsqu'elle est conservée plus d'un jour, quoique les Négres ne l'en estiment pas moins. Il faut renouveller les incisions,

(*k*) *Angl.* Ils font un trou aussi gros que le poing dans le R. d. E.

(*l*) Elle se conserve plus long tems à Sierra-Leona, au Sénégal, &c. & dans d'autres Pays, parce que la chaleur y est moins excessive. C'est au Lecteur à faire ces remarques & & ces comparaisons. R. d. T.

LOYER. 1701-2-3.

ſions, chaque fois qu'on en veut tirer, car elle s'arrête après avoir coulé aſſez long-tems par le même trou. Un Palmier fournit du vin pendant trois mois; après quoi il séche & meurt bientôt. Le tronc produit des vers de la groſſeur du pouce, que les Négres mangent comme un mêts délicat, & qu'ils vendent fort chèr (*m*).

Leurs Edifices.

Les Iſſinois ſont moins curieux dans leurs édifices que la plûpart des Négres de la même Côte. Ils n'ont pour maiſons que de miſérables hutes, compoſées de roſeaux, & couvertes de feuilles de Palmier. Dans tout le Pays on ne trouve pas d'autres maiſons plâtrées que celle du Roi, celle du Capitaine Yamoké ſon frère, & deux ou trois des principaux Kabaſchirs d'Aſſoko. Elles ſont de bois & bâties depuis le Commerce de la Nation avec les Européens. Tout le reſte, ſans en excepter celles des Grands, n'eſt pas comparable aux cabanes des Charbonniers de France. D'ailleurs elles ſont ſi baſſes, qu'à peine un homme ordinaire peut s'y tenir debout. Il faut y être aſſis ou couché. A la vérité les Négres n'y entrent guères que pour dormir, ou pour s'y mettre à couvert dans les tems de pluye. Ils paſſent les jours entiers à leurs portes, ſous des ſalles extérieures de branches & de verdure, où ils prennent le frais.

La porte des maiſons, ou des hutes, eſt un trou d'un pied & demi quarré, par lequel on ne paſſe qu'en rampant, avec aſſez de difficulté. Elle eſt fermée d'un tiſſu de roſeaux, attaché intérieurement avec des cordes, pour ſervir de défenſe contre les Tigres. Pendant la nuit, on allume du feu au centre des hutes; & comme elles ſont ſans cheminée, il y régne toûjours une fumée épaiſſe. Les Négres s'y couchent ſur des nattes, ou des roſeaux, les pieds contre le feu. Leurs femmes habitent des cabanes ſéparées, où elles mangent & couchent à part; rarement du moins avec leurs maris. Toutes ces hutes ſont environnées d'une paliſſade ou d'une haye de roſeaux qui forme une cour dont la porte ſe ferme toutes les nuits. Cette cour & le fond des cabanes, qui n'eſt que de ſable, ſont nétoyés dix fois le jour par les femmes & les filles, dont l'office eſt d'entretenir l'ordre & la propreté.

Maiſon de purification pour les femmes.

C'est une coutume immémoriale parmi les Iſſinois, d'avoir pour chaque Village, à cent pas de l'habitation, une maiſon ſéparée qu'ils appellent *Burnamon*, où les femmes & les filles ſe retirent pendant leurs infirmités lunaires. On a ſoin de leur y porter des proviſions, comme ſi elles étoient infectés de la peſte. Elles n'oſent déguiſer leur ſituation, parce qu'elles riſqueroient beaucoup à tromper leurs maris. Dans la cérémonie du mariage, on les fait jurer par leur Fétiche, d'avertir leur mari auſſi-tôt qu'elles s'apperçoivent de leur état, & de ſe rendre ſur le champ au Burnamon.

Meubles des Négres d'Iſſini.

Les meubles des Négres ſont auſſi négligés que leurs édifices. On ne trouve dans leurs hutes qu'un petit nombre de ſelletes, d'un demi-pied de haut, qui leur ſervent d'oreillers pour la nuit. Ils les portent ou les font porter avec eux par leurs Eſclaves, dans les lieux où leur deſſein eſt de s'arrêter. Un Négre qui a pû ſe procurer quelque vieux coffre de Matelot, paſſe pour un homme de diſtinction. La batterie de cuiſine conſiſte dans quelques mauvais pots de terre, qui ſe caſſent facilement, parce qu'ils ſont mal paîtris, & quelques plats de bois pour ſervir les alimens. Ils mangent aſſis à terre, ſans

(*m*) Loyer, Voyage à Iſſini pag. 170. & *ſuiv.*

sans serviettes, sans couteaux, sans fourchettes & sans cuilliers, trempant leurs doigts & la main entière dans les plats (*n*).

Loyer. 1701-2-3.

Leur courage & leur expérience à la guerre.

Il n'y a point de Négres, sur toute la Côte, qui ayent autant d'expérience militaire & de courage que les Issinois. Quoique leur Nation soit peu nombreuse, elle est redoutée de tous leurs Voisins. Leur valeur, ou la bonne conduite de leurs Chefs, les a fait quelquefois pénétrer avec succès jusqu'à la Rivière de Saint André, c'est-à-dire l'espace de cinquante ou soixante lieues, à la poursuite des Oschins leurs anciens Ennemis. Loyer fut témoin de leur retour en 1701. Après une expédition de cette nature, ils revenoient chargés d'un riche butin en Or & en Esclaves.

Leurs Armes.

Leurs Armes sont le sabre, la zagaye, & le mousquet, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse & qu'ils entretiennent en fort bon ordre. Ils ont l'art de faire une très-bonne arme d'un vieux mousquet, en donnant à la batterie une nouvelle trempe qui la rend meilleure. Les François en ont vû quantité d'éxemples dans de vieux fusils qui ne faisoient plus feu, & que les Issinois ont parfaitement rétablis, en leur donnant une couleur presqu'argentée. Leurs Chefs de guerre ont de [fort bons] boucliers, qu'ils font porter par leurs Esclaves, & dont la forme est un quarré-long de trois pieds, sur deux de large. Ils sont composés de cuirs de Bœuf, couverts de peaux de Tigre. A chaque coin pend une sonnette, qui se fait entendre lorsque les Esclaves les portent sur le bras gauche, avec un sabre dans la main droite, (*o*) pour défendre leur maître. Au moment de l'attaque, chaque Général est armé d'un de ces boucliers.

Leurs Troupes. Leurs Instrumens militaires.

Le Royaume d'Issini avoit alors trois Généraux d'une autorité presqu'égale; le Roi Akasini, Yamoké son frère, & Emon son neveu. Ces trois Princes avoient chacun [à peu-près] le même nombre d'Esclaves. C'est en quoi consistent leurs richesses & leur puissance. Ces Esclaves, qu'ils arment en tems de guerre, forment le gros de l'Armée. Chaque Issinois libre se range sous l'enseigne du Général qu'il aime le plus, ou qui s'est acquis par ses bienfaits quelque droit sur sa reconnoissance. Chaque Général a cinq ou six cens Esclaves. Les Brembis, ou les Kabaschirs en ont chacun, depuis vingt jusqu'à cinquante. Toute cette Milice suit le Roi, qui a les yeux ouverts sur ceux qui se distinguent dans la bataille, & leur fait une part du butin proportionnée à leur valeur. Pendant l'Action, les tambours, les trompettes & les autres Instrumens militaires font un bruit terrible, qui joint aux cris des Négres, (*p*) inspire du courage aux plus lâches. Leurs tambours sont composés d'une pièce de bois, creusée d'un seul côté, & couverte d'une oreille d'Eléphant assez bien tendue. Les baguettes sont deux bâtons en forme de marteau, couverts de peau de Chévre; ce qui produit un son fort étrange.

Instrument singulier.

Les trompettes sont des dents d'Eléphant, creusées presque d'un bout à l'autre, avec une petite ouverture au côté, par laquelle le Trompette, qui est un enfant de douze ou quinze ans, souffle, & tire un son fort aigu, mais sans aucune variété, tel que celui de nos cornets à bouquin. A cette belle musique, que le Prince Aniaba, suivant le récit du Père Loyer, trouvoit préférable

(*n*) Voyage de Loyer pag. 166 & *suiv.*

(*o*) *Angl.* pour le défendre. Au moment R. d. E.

(*p*) *Angl.* fait un bruit plus grand que celui du tonnerre. Leurs tambours R. d. E.

LOYER. 1701-2-3.

préférable aux Hauts-bois de Versailles, ils joignent un Instrument fort remarquable par la singularité de sa construction, mais fort difficile à décrire. Il est de fer, & de la forme de deux pelles à feu concaves, longues d'un pied, qui dans leur jonction composent une sorte de ventre ovale. On tient cet Instrument par le petit bout, & l'on frappe dessus avec un bâton d'un demi-pied de long, suivant la cadence des tambours & des trompettes, qui sont près du Général pendant toute la durée de l'Action.

Les guerres des Négres s'élèvent facilement & se terminent de même. Comme le moindre incident leur fait prendre les armes, les moindres avances de paix servent à les reconcilier (q).

Leurs maladies.

De toutes les maladies auxquelles ils sont sujets, il n'y en a point de plus épidémique que la vérole. Ils en sont tous infectés dans quelque degré. On en voit quelques-uns tomber en pourriture, pour avoir négligé le mal dans son origine. Il leur vient du commerce avec les femmes, dans lequel ils ne laissent pas de mettre tout leur bonheur. Ils sont fort affligés aussi par des maux d'yeux, qui vont souvent jusqu'à leur faire perdre entièrement la vûe, & qu'on attribue à la réfléxion des rayons du Soleil sur des sables d'une blancheur & d'une séchereffe extrêmes. Les vers de chair sont encore une de leurs maladies les plus communes. On en voit de plusieurs aunes de long (r), & de la grosseur d'une aiguille de Tapissier. Le Père Loyer parle d'un Négre qui avoit tout-à-la-fois cinq ou six de ces vers à la jambe. Il régne beaucoup de fiévres parmi les Négres. Leur reméde est de porter les malades dans une Riviére, & de les baigner jusqu'à ce que l'excès du froid les guérisse. Mais il en meurt plus qu'il ne s'en rétablit par cette méthode. Ordinairement les Négres périssent de la première attaque d'une maladie, parce qu'ils n'ont aucune connoissance de médecine, quoiqu'ils ne manquent point de Simples. Leur principal ressource est de consulter leurs Fetiches (s).

Remèdes en usage dans le Royaume d'Issini.

Dans leurs maladies ou dans les afflictions, ils ont peu d'égard & de pitié les uns pour les autres. Ils prennent soin seulement de colorer le malade de différentes peintures, à l'honneur de leurs Fetiches & de leur donner une sorte de cordial, mais sans leur faire rien changer à leur diéte. Ce cordial est (t) composé de malaguette, ou de poivre de Guinée, & du jus de certaines herbes fortes, qu'ils tirent en les pilant & qu'ils font boire au malade. Dans les pleurésies, ils font des scarifications aux épaules, en y appliquant de petites cornes au-lieu de *ventouses*. Pour les blessûres, ils employent une herbe, dont le jus mis sur la playe avec le marc, produit des cures si merveilleuses, qu'ils comptent pour rien une blessûre de cinq pouces de profondeur, où l'os même est endommagé, & qu'ils sont sûrs de la guérir en trois semaines. Loyer en vit des exemples si surprenans, qu'il se dispense de les rapporter, parce qu'on les prendroit pour des fables.

Leurs précautions pour leur Sépulture.

Les Négres sont fort soigneux, pendant leur vie, d'acheter & de préparer tout ce qui doit servir à leur enterrement. C'est un beau drap rayé de coton, pour les envelopper; un cercueil, & des bijoux d'Or ou d'autres matières pour

(q) Voyage de Loyer, pag. 259 & *suiv.*

(r) *Angl.* On en voit de plus de trois pieds de long. R. d. E.

(s) Loyer, *ibid.* pag. 200. & *suiv.*

(t) *Angl.* Ils n'ont que deux ou trois remèdes pour toutes les Maladies. Ils sont composés de malaguette. R. d. E.

pour l'orner, dans l'opinion que l'accueil qu'on leur fera dans l'autre monde répondra aux ornemens de leur sépulture. Cependant ils ont commencé depuis peu à revenir de cette erreur, qui coutoit autrefois la vie à quantité de femmes & d'Esclaves. L'usage étoit d'en sacrifier un grand nombre aux funérailles des Rois & des riches Brembis, pour leur composer une escorte en passant dans l'autre vie. Loyer. 1701-2-3.

Cérémonies de leurs funérailles.

Lorsqu'un Négre expire, la nouvelle s'en répand aussi-tôt dans l'Habitation. La plûpart des femmes, sur-tout les vieilles, s'assemblent à la maison du mort. Leurs cris & leurs postures extravagantes inspirent tout-à-la-fois l'envie de rire & la frayeur. Les unes, armées d'une pique, font des recherches dans toute la maison, & feignent de vouloir ouvrir la terre pour trouver la personne qui leur manque, en l'appellant à haute voix par son nom. D'autres courent, comme des furieuses, dans toutes les maisons que le mort fréquentoit, & demandent à tous ceux qu'elles rencontrent s'ils n'ont pas vû celui qu'elles cherchent. Une abondance de larmes coule au long de leurs joues & sur leur sein. Ceux qu'elles interrogent leur répondent en branlant la tête, *Aurou*, c'est-à-dire, *il est parti*. Pendant ce tems-là, d'autres femmes s'employent près du corps à vanter les actions, les vertus & les richesses du mort. Ensuite ses amis le frottent de diverses peintures, ils lui peignent les cheveux, & les frisent; ils l'ornent de son pagne, & des bijoux qu'il a rassemblés pendant sa vie.

De quelle manière on les enterre.

Les autres *Pleureuses*, car le Père Loyer les compare à celles des Anciens, reviennent après leurs courses, & demandent au cadavre pourquoi il est mort, tandis qu'il pouvoit vivre honorablement, & s'il n'avoit point assez d'Or, de Femmes, de Bled & d'Esclaves? Toutes ces questions sont entremêlées de grands cris. On apporte alors le cercueil, si le mort a pris soin de s'en préparer un. S'il ne s'en trouve pas de prêt, on en fait un de quelques vieilles planches, où l'on met le corps, les genoux pliés & les talons sous les fesses; de sorte que la tête vient reposer sur les genoux. La grandeur du cercueil n'est ainsi que d'environ trois pieds quarrés. On place aux côtés la sellette du mort, son pot de terre; la sellette pour s'asseoir dans le besoin, le pot pour se préparer des alimens. Si c'est un Roi ou un riche Brembis, on jette sur le corps quantité de poudre d'Or. Il n'y a point de pauvre Négre avec qui l'on n'en renferme un peu, pour servir à ses besoins dans l'autre monde.

En même-tems, tous les jeunes-gens du voisinage s'assemblent avec des armes. Si le mort est un Brembis, ou de quelque distinction, les parens leur fournissent de la poudre, avec laquelle ils tirent aussi long-tems qu'elle peut durer. S'il étoit pauvre, on ne fait que deux ou trois décharges; mais c'est un service que tous les Négres se rendent mutuellement, & qu'ils croient capable de leur procurer dans l'autre vie la même réception qu'aux Kabaschirs.

Après toutes ces cérémonies, ils ferment le cercueil, & le clouent soigneusement. Quatre Esclaves le transportent dans les bois, & choisissent quelque endroit écarté, où sans autres témoins ils creusent une fosse, & l'enterrent. A leur retour, ils mangent avec les Pleureuses, les alimens qui leur ont été préparés par les parens du mort. Il ne se trouve aucun autre Négre à ce festin, [le reste demeurant renfermé chez soi.] La même coutume s'observe pour les hommes & pour les femmes. Si le mort étoit d'un rang distin-

 gué,

LOYER. 1701-2-3.

Procession & danse des veuves.

gué, ses femmes paroissent dans leurs meilleurs habits, quelques jours après l'enterrement; & chacune portant une zagaye sur l'épaule, elles font dans cet état une procession dans le Village, deux à deux, en chantant différens airs. Elles vont ensuite à la porte des Brembis, où elles font une danse en rond, qui s'appelle *Baboua* [consistant à donner un coup de leur pagaya au milieu du cercle, à chaque pas qu'elles font.] Chaque Brembis est obligé de leur donner trois takus, qui font environ quinze sous; après quoi retournant dans leurs familles, elles ont la liberté de se remarier aussi-tôt qu'elles en trouvent l'occasion (v).

Religion des Négres d'Issini.

On a représenté la Religion de ces Négres avec de fausses couleurs. Villault, par exemple, s'est fort trompé en rapportant qu'ils adorent les Fetiches comme leurs Divinités. Ils désavouent eux-mêmes la doctrine qu'il leur attribue. Suivant le Père Loyer, ils reconnoissent un Dieu Créateur de toutes choses, & particulièrement des Fetiches, qu'il envoye sur la terre pour rendre service au genre humain. Cependant leurs notions sont fort confuses sur l'article des Fetiches. Les plus vieux Négres paroissent embarrassés lorsqu'on les interroge. Ils ont appris seulement, par une ancienne tradition, qu'ils sont redevables aux Fetiches de tous les biens de la vie, & que ces Êtres, aussi redoutables que bienfaisans, ont aussi le pouvoir de leur causer toutes sortes de maux.

Prières des Négres.

Chaque jour au matin, ils vont se laver à la Rivière; & se jettant sur la tête une poignée d'eau, à laquelle ils mêlent quelquefois du sable pour exprimer leur humilité, ils joignent les mains, les ouvrent ensuite, & prononcent doucement le mot d'*Eckſavais*. Après quoi, levant les yeux au Ciel, ils font cette prière: *Anghiumé, mamé maro, mamé Orié, mamé Skiké e Okkori, mamé Akaka, mamé Brembi, mamé Angúan e awnſon*; ce qui signifie: Mon Dieu, donnez-moi aujourd'hui du ris & des ignames; donnez-moi de l'Or & de l'aigris; donnez-moi des Esclaves & des richesses; donnez-moi la santé, & accordez-moi d'être prompt & actif. C'est à cette prière (x) que se réduisent toutes leurs adorations. Ils croyent Dieu si bon qu'il ne peut leur faire de mal. Il a donné, disent-ils, tout son pouvoir aux Fetiches & ne s'en est pas réservé.

Fetiches d'Issini.

Les Fetiches (y) sont différens, suivant les idées ou plûtôt le caprice de chaque Négre. A peine trouveroit-on deux Négres, sur toute la Côte de Guinée, qui s'accordent dans l'honneur qu'ils leur rendent; l'un choisit pour son Fetiche une piéce de bois, jaune ou rouge; l'autre les dents d'un Chien, d'un Tigre, d'une Civette, d'un Eléphant. Ceux-ci un œuf ou un os de quelque oiseau, la tête d'une Poule, un Bœuf, une Chévre; ceux-là une arrête de poisson, la pointe d'une corne de Bélier remplie d'excrémens, une branche d'épine, un paquet de cordes composées d'écorce d'arbre, ou d'autres objets de la même nature. Leur respect pour les Fetiches est poussé si loin, qu'ils observent religieusement tout ce qu'ils promettent en leur nom. Les uns s'abstiennent de vin pour honorer leur Fetiche, les autres d'eau-de-vie. Quelques-uns se

(v) Loyer *Ibid.* pag. 234. *& suiv.*

(x) *Angl.* que se réduit tout leur culte, ils croyent. R. d. E.

(y) Barbot observe que *Fetiſſo* est un mot Portugais qui signifie *charme* ou *paroles enchantees*, & que les Négres en ont fait leur terme de *Fetiche*. Pour exprimer Dieu ou une Idole, ils ont le mot de *Bossum* ou de *Bosseſo*.

se retranchent l'usage de certains mêts & de certaines espèces de poisson ; d'autres celui du ris, du maïs, des fruits, &c. Mais tous les Négres, sans exception, se privent de quelque plaisir à l'honneur des Fétiches, & perdroient plûtôt la vie que de violer leur engagement.

Loyer. 1701-2-3.

Leurs jours de Fêtes.

Ils ont dans le cours de l'année plusieurs jours consacrés aux Fetiches. Le principal est le jour de leur naissance, qu'ils célèbrent en blanchissant leur Fétiche & son autel, en se peignant le corps de la même couleur, & en portant un pagne blanc. D'autres observent le Vendredi de chaque semaine comme nous observons le Dimanche, l'employent à parer leur Fétiche, & à lui faire quelque offrande ou quelque sacrifice.

Fetiches publics & particuliers.

Outre les Fétiches particuliers, il y en a de communs au Royaume, qui sont ordinairement quelque grosse montagne ou quelque arbre remarquable. Si quelqu'un étoit assez impie pour les couper ou les défigurer, il seroit puni d'une mort certaine. Chaque Village est aussi sous la protection de son propre Fétiche, qui est orné aux frais du Public, & qu'on invoque pour les biens communs. Ce Gardien de l'Habitation a son autel de roseaux dans les Places publiques, élevé sur quatre piliers, & couvert de feuilles de Palmier. Les Particuliers ont dans leur enclos ou à leur porte un lieu réservé pour leur Fétiche, qu'ils parent suivant les mouvemens de leur propre dévotion, & qu'ils peignent une fois la semaine de différentes couleurs. On trouve quantité de ces autels dans les bois & les bruyères. Ils sont chargés de toutes sortes de Fétiches, avec des plats & des pots de terre, remplis de maïs, de ris & de fruits. Si les Négres ont besoin de pluye, ils mettent devant l'autel des cruches [vuides.] S'ils sont en guerre, ils placent des sabres & des poignards pour demander la victoire. S'ils ont besoin de poisson, ils offrent des os & des arrêtes. Pour obtenir du vin de Palmier, ils laissent au pied de l'autel le petit cizeau qui sert aux incisions de l'arbre. Avec ces marques de respect & de confiance, ils se croyent sûrs d'obtenir tout ce qu'ils demandent. Mais s'il leur arrive quelque disgrace, ils l'attribuent à quelque juste ressentiment de leur Fétiche, & tous leurs soins se tournent à chercher les moyens de l'appaiser. Dans cette vûe, ils ont recours à leurs Devins, pour faire le Tokké, [qui ne demande pas peu de mystères & de cérémonie.] Le Devin prend dans ses mains neuf courroyes de cuir, chacune de la largeur d'un doigt, & parsemées de petits Fétiches. Il tresse ensemble ces courroyes, & prononçant quelque chose d'obscur, il les jette par deux ou trois à la fois comme au hazard. La manière dont elles tombent à terre devient un ordre du Ciel qu'il interpréte. S'il dit que le Fétiche demande un Mouton ou quelque pièce de volaille, il est obéi sur le champ. L'animal est sacrifié, & le Fétiche arrosé du sang de sa victime. Lorsque les Devins sont consultés par les Brembis sur quelque projet de guerre, ou sur d'autres Expéditions d'importance, ils demandent quelquefois le sacrifice d'un ou de deux Esclaves (z).

Autels & offrandes.

Devins d'Issini.

Cérémonie du Tokké, quelquefois sanglante.

Le Père Loyer assiste à la consécration d'un Fétiche.

Chaque jour au matin, les Négres sont fort exacts à porter à leurs Fétiches quelque partie de leurs meilleures provisions. S'ils manquoient à ce devoir, ils se croiroient menacés de la mort avant la fin de l'année. Ils approchent

(z) Loyer *ubi sup.* pag. 242. & *suiv.*

LOYER. 1701-2-3.

prochent de ces objets de leur culte avec un respect mêlé de frayeur; & leur étonnement est de les voir quelquefois insultés par les Blancs sans qu'ils fassent éclater leur vengeance. [L'on ne sauroit mieux représenter le culte qu'ils rendent à leurs Fétiches, qu'en le comparant à celui que tel dévots rendent dans l'Eglise Romaine aux Reliques & aux Images des Saints.] Le Père Loyer eut plusieurs fois la curiosité d'assister à la consécration d'un Fétiche; surtout un jour qu'il se trouvoit à Tapa. Il laissa commencer tranquillement la cérémonie. C'étoit la queuë d'une noix de koros & une branche d'épine, peinte en rouge que les Négres avoient choisies pour les transformer en Fétiche. Ils les lavèrent d'abord dans de l'eau, dont ils jettèrent ensuite quelques goûtes sur toute la famille. Enfin s'approchant du Père Loyer, ils se disposoient à lui faire part aussi de cette aspersion, en prononçant quelques paroles. Alors son zèle s'échauffa; & pour leur faire connoître la vanité de leur superstition, il prit les impuissans Fétiches, les brisa en mille pièces qu'il foula aux pieds, & les jetta au feu, où ils furent bien-tôt consumés (a). A cette vûe tous les Négres prirent la fuite, en l'avertissant que le Ciel alloit faire entendre sa foudre, & la terre s'entr'ouvrir pour l'abîmer.

Effet inutile de son zèle.

Lorsqu'ils eurent reconnu que le Fétiche manquoit de pouvoir pour se venger, ils commencèrent à regarder le Missionnaire avec une sorte d'admiration. Mais retombant bientôt dans leurs idées superstitieuses, ils lui dirent que s'il n'étoit pas mort, c'étoit parce qu'il ne croyoit point aux Fétiches; & qu'ils sçavoient fort bien que les Fétiches n'avoient aucun pouvoir sur les Blancs. Loyer leur répondit que s'ils vouloient cesser d'y croire, ils n'auroient rien non plus à redouter de leur colère (b). Ils repliquèrent qu'ils s'en garderoient bien, parce que les Fétiches ne manqueroient pas de les punir avec rigueur [en les battant], & rien ne pût servir à les désabuser.

On peut se reposer sans défiance sur le serment des Négres, lorsqu'ils ont juré par leur Fétiche, & sur-tout lorsqu'ils l'ont avallé. Pour tirer la vérité de leur bouche, il suffit de mêler quelque-chose dans de l'eau, d'y tremper un morceau de pain, & de leur faire boire ce Fétiche en témoignage de la vérité. Si ce qu'on leur demande est tel qu'ils le disent, ils boiront sans crainte. S'ils parlent contre le reproche de leur cœur, rien ne sera capable de les faire toucher à la liqueur, parce qu'ils sont persuadés que la mort est infaillible pour ceux qui jurent faussement. Leur usage est de raper un peu de leur Fétiche, qu'ils mettent dans de l'eau ou qu'ils mêlent avec quelque aliment [pour le mettre ensuite dans leur bouche, sans l'avaller.] Un Négre, qui s'engage par cette espèce de lien, trouve plus de crédit parmi ses compatriotes, qu'un Chrétien n'en trouve parmi nous en offrant de jurer sur les saints Evangiles (c).

Autres Sermens des Négres.

Ils ont d'autres sermens moins solemnels, quoiqu'aussi superstitieux. S'ils jurent par la tête, par les bras, ou par le corps de quelqu'un, ils croyent qu'ils

(a) Qu'auroit-il dit si l'on avoit traité de cette manière quelques-uns de ses Fétiches ou de ses Images? Dans la plûpart des Pays Catholiques on auroit mis à mort un Négre ou un Protestant pour une pareille action.

(b) Si ces Argumens sont bons contre les Fétiches des Négres, pourquoi ne le seroient-ils pas contre ceux de l'Eglise Romaine? Aussi les Protestans en ont-ils souvent fait usage.

(c) Décision bien peu honorable aux Chrétiens! il seroit à souhaiter qu'elle ne tombât que sur ceux de la Communion de l'Auteur.

qu'ils ne peuvent se parjurer sans perdre les mêmes parties qu'ils ont attestées. Ils jurent aussi par *Anghiumé*, ou par le Ciel (*d*), en prenant un peu de sable qu'ils se mettent dans la bouche, & levant les yeux au Ciel avec cette imprécation; *Dieu tuez-moi* par ce sable, si telle chose n'est pas vraie. Cependant ils n'employent guères ce serment que lorsqu'on l'éxige, ou qu'ils sont dans le transport de quelque passion.

LOYER. 1701-2-3.

LES Négres d'Issini n'ont point de Temples ni de Prêtres, ni d'autres lieux destinés aux éxercices de Religion que les autels publics & particuliers de leurs Fétiches. Ils ne laissent pas d'avoir une sorte de Pontife, qu'ils nomment *Osnon*, & dont l'élection appartient aux Brembis & aux Bahumets. Lorsque l'Osnon meurt, le Roi convoque l'Assemblée de ces Kabaschirs, qui sont entretenus aux frais publics pendant le cours de cette cérémonie (*e*). Leur choix est libre, & tombe ordinairement sur un homme de bon caractère, mais versé sur-tout dans l'art de composer des Fétiches. Ils l'investissent des marques de sa dignité, qui consistent dans une multitude de Fétiches joints ensemble, qui le couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Dans cet équipage ils le conduisent en procession par toutes les rues, après avoir commencé néanmoins par lui donner huit ou dix bendes d'Or (*f*), levées sur le Public. Un Négre le précède dans cette marche solemnelle, & déclare à haute voix que tous les Habitans doivent apporter quelque offrande au nouvel Osnon s'ils veulent participer à ses prières. On attache à l'extrémité de chaque Village un plat d'étain pour recevoir des aumônes. L'Osnon est le seul Prêtre du Pays. Son office consiste à faire les grands Fétiches publics, & à donner ses conseils au Roi, qui n'entreprend rien sans son avis & son consentement; s'il tombe malade, on lui envoye communiquer les délibérations [& prendre son avis.] Dans un froid excessif, ou dans les tems d'orage & de pluyes violentes, le Peuple s'écrie qu'il manque quelque chose à l'Osnon; & sur le champ on fait pour lui une quête, à laquelle tout le monde contribue suivant ses forces.

Grand-Prêtre d'Issini. Son élévation.

LA doctrine de la transmigration des ames est si-bien établie parmi les Négres d'Issini, que n'espérant rien de réel & de permanent dans le monde, ils bornent tous leurs vœux à jouir autant qu'il leur est possible des richesses & des plaisirs qui leur conviennent. Leur parle-t-on de l'Enfer & du Ciel, ils éclatent de rire. Ils sont persuadés que le Monde est éternel, & l'ame immortelle; qu'après le trépas l'ame doit passer dans une autre Région qu'ils placent au centre de la terre, pour y recevoir un nouveau corps dans le sein d'une femme; que les ames de cette Région passent de même dans celle-ci; de sorte que, suivant leurs principes, il se fait un échange continuel d'Habitans entre les deux mondes. Ils placent le souverain bien de l'homme dans les richesses, le bonheur, la puissance, & le plaisir d'être servi & respecté. Ils ne mangent & ne boivent rien sans en jetter une petite partie à terre, en prononçant certaines paroles. Ils font ces présens, disent-ils, à leurs parens & leurs amis de l'autre monde, qui leur rendent le même service, & qui leur procurent ainsi les biens dont ils ont la possession (*g*).

Doctrine des Négres sur la transmigration des ames.

LE

(*d*) *Angl.* ou par la Divinité. R. d. E.
(*e*) *Angl.* C'est l'Osnon qui est entretenu aux dépens du public; & non les Kabaschirs.
(*f*) C'est environ cent pistoles de France.
(*g*) Loyer, *ibid.* pag. 299. & *suiv.*

LOYER. 1701-2-3.

Palais & Cour du Roi d'Issini.

Le Palais du Roi est bâti de roseaux entrelassés, & plâtrés d'argile, avec un mélange de terre, jaune, rouge, grise, qui forme des taches sans ordre & sans dessein. Il contient plusieurs appartemens (*b*) de plein-pied, & le même nombre au-dessus, tout revêtus du même plâtre & couverts de feuilles de Palmier. Cette Maison Royale est située au milieu de plusieurs grands enclos, ou de palissades de roseaux, qui forment trois cours extérieures, par lesquelles il faut passer pour se rendre au corps de l'Habitation. On entre dans la première par une échelle de sept ou huit degrés, à deux pieds l'un de l'autre, qui conduit au sommet de la palissade, d'où l'on descend par une autre échelle. L'une & l'autre sont faites avec si peu d'art, que les Négres seuls peuvent y passer sans danger. Autour du Palais, on voit des deux côtés les hutes des femmes, qui ne sont composées que de simples roseaux, sans plâtre, & couvertes de feuilles de Palmier, comme celles du commun des Négres.

Manière d'entrer dans sa première cour.

Le Roi entretient à la première barrière, c'est-à-dire à l'échelle de l'enclos, deux sentinelles armées d'un sabre & d'une zagaye, qui sont relevées de tems en tems par d'autres gardes. Lorsqu'il sort de cette enceinte, il se fait accompagner de cinquante hommes armés d'épées & de mousquets, & d'un cortège de ses principaux Kabaschirs. Il n'y a pas de Seigneur Issinois qui ne mette sa gloire à s'approcher de son Prince, à s'insinuer dans ses bonnes graces, à converser & fumer avec lui, ce que les Négres appellent *Palabra*. C'est dans ces conférences qu'ils traitent les affaires d'Etat, & qu'ils décident les différends qui sont apportés devant eux. Chacun y explique librement son opinion. Quoique cette manière de juger fasse quelquefois traîner les affaires en longueur, elle est avantageuse à la Nation, parce qu'elle n'expose jamais les Juges à l'erreur. D'ailleurs leurs délais n'empêchent pas que les délibérations ne soient secrettes. Un Juge Issinois mourroit plûtôt que de révéler ce qui s'est passé au Conseil. Le moindre crime de cette nature est puni du dernier supplice, ou de la confiscation des biens, accompagnée de l'infamie & de la pauvreté.

Juges & Conseil d'Issini.

Il n'est pas aisé d'approfondir les richesses du Roi, ni celles des Brembis (*i*) & des Kabaschirs. Ils prennent un soin extrême de les cacher; sans qu'on puisse en deviner la cause, car en général les Issinois sont la plus vaine Nation du monde, & toûjours portés à vouloir paroître plus riches qu'ils ne sont effectivement. Ils regardent comme le dernier outrage d'être appellés Agimgompouers, c'est-à-dire gueux. Cependant on conçoit mieux que le peuple a de fortes raisons pour cacher son bien, telles que la crainte de se le voir enlever par le Roi & les Seigneurs. Ceux-ci enterrent leur Or. On sçait par le récit des Négres mêmes, & par le témoignage de deux François qui ont résidé long-tems dans le Pays, qu'Akasini & Yamoké son frère avoient plusieurs grandes caisses de poudre d'Or ensevelies dans la terre. Un jour que le Roi s'étoit échauffé de liqueurs fortes, il fit apporter son trésor devant (*k*) les deux François, & fit vuider à leurs yeux les deux caisses sur des nattes.

Trésors du Roi d'Issini, & de ses Grands.

(*b*) Il contient deux ou trois appartemens. R. d. E.

(*i*) On a déja remarqué que Brembis & Bahumets sont différentes espèces de Kabaschirs. R. d. T.

(*k*) Le Père Loyer ne nomme pas ces deux François. R. d. T.

nattes. Les lieux qu'on choisit ordinairement pour ces précieux dépôts sont les champs de Bananiers, où le pied de quelque arbre. On employe le secours d'un seul confident, qu'on oblige d'avaller le Fétiche, pour garant du secret (*l*). Le propriétaire ne visite son trésor qu'une fois l'année, soit pour lui faire changer de place, ou pour y joindre ce qu'il peut avoir acquis dans l'intervalle. Il n'en tire jamais que ce qui est nécessaire à ses besoins les plus pressans, dans l'occasion, par exemple, de se racheter lui-même de l'Esclavage, ou de rendre le même service à quelqu'un des principaux Bahumets; & de fournir aux frais de la guerre, ou de louer des Troupes auxiliaires: car les Négres n'employent pas un écu pour se procurer les commodités de la vie; & le Roi même est si frugal dans sa nourriture & dans l'habillement, qu'il ne dépense pas dix pistoles par an pour son entretien & celui de ses femmes. Il ne fait pas difficulté d'aller au marché, & d'acheter une banane ou un poisson. Loyer eut plusieurs fois l'occasion d'admirer cette œconomie du Monarque régnant, & le vit marchander comme le dernier Esclave. Cependant, outre le trésor enseveli, il a quelques livres d'Or qu'il employe dans le Commerce; sans compter l'Or en œuvre, soit pour la vaisselle ou les Fétiches, soit pour les ornemens royaux dans les jours de fête & de cérémonie. [Il achète de cet Or, employé dans le Commerce, de la poudre & de petites Armes, qu'aucun de ses Sujets n'a le droit d'acheter de la première main, que son Frère & son Neveu.] Il fait aussi des provisions de pagnes (*m*), de perpetuanes, de vieux linge & de tabac, qu'il revend en détail à ses Sujets, ou qu'il envoye vendre dans les Pays voisins par ses Esclaves, & sur lesquelles il ne gagne pas moins de six pour un, sans risque & sans dépense. Ainsi ses richesses doivent augmenter continuellement; sur-tout si l'on considère qu'il ne lui en coute rien pour sa table & ses habits, ni pour ses femmes & ses Esclaves, auxquels il ne donne aucuns gages, & qui sont tous obligés de travailler pour leur pain.

Loyer. 1701-2-3.

Usage qu'ils en font.

Les revenus de ce Prince consistent uniquement dans les amendes & les confiscations. Il n'a ni terres ni domaine qui puissent servir au soutien de sa dignité. Ainsi la Couronne est pauvre, quoique le Roi soit fort riche. A son exemple, tous les Kabaschirs qui ont de l'ambition, s'occupent sans cesse à grossir leurs trésors; [mais souvent tous les soins qu'ils ont pris pour s'enrichir tournent au profit du Maître, par une confiscation imprévûe dont il fait naître l'occasion.] D'ailleurs il a sa part dans toutes les extorsions des Grands, & jusques dans les Daschis, où les présens qu'ils reçoivent des Marchands de l'Europe. De simples Matelots Négres, qui obtiennent quelque gratification d'un Capitaine de Vaisseau, sont obligés de faire voir au Roi ce qu'ils ont reçu; & ce Prince a droit de prendre ce qui lui convient.

Revenus ordinaires du Roi.

Dans le tems où l'on ensemence la terre, c'est-à-dire, au mois de Septembre & Octobre pour le ris, d'Avril & de May pour le maïz, & d'Octobre & Novembre pour le millet, le Roi se rend en personne dans les champs, & les fait cultiver par ses Esclaves, qui lui doivent gratis un ou deux jours de travail. Pendant cet éxercice, il est assis à l'ombre de quelque arbre. Ensuite

Manière dont il fait sa provision de grains.

(*l*) Loyer, *Ibid.* pag. 249 & *suiv.*

(*m*) C'est une sorte de serge. Toutes les étofes ont pris chez les Négres le nom qu'elles ont dans les langues des premiers Européens qui les leur ont apportées. R. d. T.

LOYER. 1701-2-3.

suite on distribue, par son ordre, du vin de Palmier ou d'autres liqueurs aux Ouvriers. Il place à la garde du champ quelques Fétiches, qui lui en répondent plus sûrement que la force, parce qu'il n'y a pas de Négre qui ne se crût mort s'il avoit osé violer un Canton si sacré. Au tems de la moisson, qui est Décembre & Janvier pour le ris, Août & Septembre pour le maïz, Février & Mars pour le millet, il retourne au même lieu, après avoir fait avertir ses Ouvriers; il les excite au travail par son exemple, en coupant deux ou trois poignées de grain. Chacun s'employe d'autant plus volontiers, qu'il a pour salaire le tiers de sa moisson. Ce qui reste pour le Roi est séché au Soleil, & transporté dans de petits magazins, qui sont autour de son Palais. Cependant il ne mange jamais de son propre ris, ni de son maïz & de son millet. Il fait des échanges de ce qui est nécessaire pour son usage, avec quelques Kabaschirs, en observant [religieusement] de ne recevoir que la même quantité. Cette coutume vient d'une ancienne superstition, qui fait croire aux Rois d'Issini que leurs champs deviendroient stériles, s'ils mangeoient les provisions de leur propre grenier.

Usage superstitieux.

Bornes de l'autorité royale.

LEUR pouvoir est absolu sur les pauvres & sur les Esclaves. Mais les Kabaschirs, sur-tout ceux qui passent pour riches, & qui ont un grand nombre d'Esclaves, sont fort éloignés de cette rigoureuse soumission. Leur dépendance se borne à se rendre aux Palavères, c'est-à-dire aux Conseils publics, & à secourir le Roi de leurs forces, lorsqu'il est question de la sûreté publique.

Ordre de la succession.

LA succession, dans le Royaume d'Issini, tombe au plus proche parent du Roi, à l'exclusion de ses propres enfans. La loi ne lui permet pas même de leur laisser une partie de ses richesses, de sorte qu'ils n'ont pour leur subsistance & leur établissement, que ce qu'ils ont acquis pendant la vie de leur père. Cependant il les aide pendant son régne à faire des provisions pour l'avenir. Il leur fait même apprendre quelque art ou quelque Commerce, qui puisse leur servir après sa mort. Au reste, cette loi s'étend à tous ses Sujets. Les enfans du Roi ne laissent pas d'être respectés pendant qu'il est sur le Trône. Ils ont des gardes, qui ne cessent pas de les accompagner. Mais à la mort de leur père, toute leur grandeur disparoît; & s'ils ne s'attirent quelque distinction par leur mérite & leurs bonnes qualités, ils ne sont pas plus considérés que le commun des Négres. Leur unique portion consiste dans quelques Esclaves. Tout le reste de l'héritage passe au nouveau Roi; à la réserve du trésor caché, qui est le partage de celui que le rang de sa naissance appelle ensuite à la Couronne. Ainsi le successeur futur se trouve plus riche que le Roi même (n).

Nobles du Royaume.

LES Nobles & les Grands de cette Contrée sont distingués par les titres de *Brembis* & de *Bahumets*, qui signifient dans leur langue, les Riches & les Commandans. Dans la langue du Commerce, qu'on appelle *Lingua franca*, on les confond sous le nom de *Kabaschirs* ou de *Capchères*, [sans que l'origine & le sens de ce mot soient mieux connus.] C'est à ces Grands qu'appartient le privilège du Commerce, c'est-à-dire, le droit d'acheter ou de vendre, à l'arrivée des Vaisseaux de l'Europe. Tout autre Négre qui seroit surpris

(n) Loyer, *ibid.* pag. 129. & *suiv.*

furpris dans un trafic actuel, verroit fes effets confifqués. De-là vient que les Kabafchirs font les feuls riches & que tout l'Or du Pays tombe entre leurs mains. Leur nombre eft ordinairement de quarante ou cinquante, quoiqu'il ne foit pas fixé. Le refte des Iffinois eft fi pauvre, que les plus aifés ont à peine un miférable pagne pour fe couvrir, & ne vivent qu'avec le fecours des Kabafchirs. Ils fe louent à leur fervice, pour fe procurer de quoi nourrir leurs enfans; & quelquefois ils font obligés de fe vendre, pour le foûtien de leur propre vie. Cependant lorfqu'il s'en trouve quelqu'un, qui, à force d'induftrie & de travail, eft parvenu à ramaffer un peu de bien, & qui a pû cacher fes richeffes avec affez de foin pour les conferver, il employe fous-main fes amis à la Cour & parmi les Kabafchirs, pour s'élever à la qualité de Marchand ou de Noble. Si fa demande eft approuvée, le Roi & les Brembis indiquent un jour où l'on fe rend au bord de la Mer pour cette cérémonie. Le Candidat commence par payer les droits Royaux, qui font huit écus en poudre d'Or. Enfuite, le Roi déclare devant fes Kabafchirs, qu'il reçoit un Négre de tel nom pour Noble & pour Marchand. Après quoi fe tournant vers la Mer, il défend aux flots de nuire au nouveau Kabafchir, de renverfer fes Canots & de nuire à fes marchandifes. Il finit l'inftallation en verfant dans la Mer une bouteille d'eau-de-vie, pour gagner fes bonnes graces. Alors le nouveau Noble s'approche du Roi, qui lui prend les mains, les ferre d'abord l'une contre l'autre, les ouvre enfuite, & fouffle dedans, en prononçant doucement le mot *Akschue*; c'eft-à-dire, *allez en paix*. Tous les Kabafchirs répétent cette cérémonie après le Roi. Il ne refte pour conclufion, que de fe rendre au feftin, [où le Candidat a pris foin de faire inviter tous les Nobles], & lorfqu'ils en font fortis, il eft regardé de toute la Nation, comme Marchand, comme Noble [il peut alors acheter & vendre librement fans être inquiété en aucune manière; & s'il augmente fes richeffes, il eft regardé] comme Brembis & Kabafchir, avec le droit [de vendre &] d'acheter des Efclaves. S'il accompagne le Roi à la guerre, il a part aux dépouilles de l Ennemi. Enfin, il entre en poffeffion de tous les privilèges attachés à fon titre.

Loyer. 1701-2-3.

Création de la Nobleffe, & formalité de cette cérémonie.

La Juftice d'Iffini confifte dans quelques amendes pécuniaires. Il n'y a que trois crimes qui foient punis de mort; la Fuite des Efclaves, la Trahifon & la Sorcellerie. Le Vol eft fi éloigné de paffer pour un crime; qu'il procure des honneurs & des récompenfes. Le parjure & le meurtre n'ont point d'autre châtiment qu'une amende; mais fi les parens du mort peuvent fe faifir de l'Affaffin, ils font en droit de lui ôter la vie. S'il échape à leur vengeance, & qu'il ait le tems de fe préfenter au Roi, il en eft quitte pour payer dix bendes d'Or, ou mille livres, dont la moitié appartient à ce Prince, & l'autre aux parens du mort. Un Efclave convaincu de meurtre eft vendu aux Européens; [mais la moitié du prix ne tourne pas moins au profit du Roi.]

Crimes, & punitions établies.

Lorsqu'un créancier fe laffe du délai & qu'il prend la réfolution de fe faire payer, il s'adreffe au Roi, qui, fur fa demande, fait avertir le débiteur. Un Efclave, chargé de cet ordre, fe préfente avec le Sceptre ou plûtôt le Bâton Royal à la main, & déclare au Débiteur qu'il eft appellé par le Roi. Si le cas eft preffant, il l'oblige fur le champ de le fuivre. Alors le procès commence par un préfent de huit onces d'Or, que le créancier eft obligé de

Méthode pour faire payer les dettes.

LOYER. 1701-2-3.

faire au Roi pour acheter de l'eau-de-vie. Il doit dépofer, en même-tems, un tiers au moins de la fomme qu'il demande ; & ce tiers eft diftribué entre le Roi & les Courtifans qui doivent être fes Juges. Enfuite il jure en avallant le Fétiche, que telle fomme lui eft due par celui qu'il a cité. On écoute le débiteur. Si les Juges ne font pas fatisfaits de fes raifons, il eft condamné à payer la dette dans un certain tems, & forcé de s'y engager par un ferment folemnel, qu'il prononce en touchant la tête du Roi [& difant; je jure par vôtre tête de payer dans un tel tems la fomme en queftion.] Le procès finit fans autre formalité. S'il manque d'un feul jour à l'éxécution, il eft obligé de payer une bende au Roi, ou deux bendes, s'il eft riche, pour avoir violé fon ferment. On lui dônne enfuite un autre terme; mais avec de nouvelles dépenfes de la part du créancier, ce qui l'oblige fouvent d'abandonner fes prétentions. Cependant un débiteur qui continue de manquer à fa promeffe, après l'avoir renouvellée plufieurs fois, court rifque à la fin d'être déclaré infolvable; après quoi il eft vendu pour l'Efclavage.

Punitions de la Sorcellerie & de la Trahifon.

La Sorcellerie, [ou du moins le crime auquel les Iffinois donnent ce nom,] eft punie par l'eau ; c'eft-à-dire, que le coupable eft noyé [folemnellement, avec diverfes marques de l'éxécration publique.] Les traîtres, c'eft le nom qu'on donne à ceux qui révèlent les fecrets du Confeil, font décapités fans cérémonie, [& fans efpérance de grace.] Les Efclaves, ou les Prifonniers

Punition des Efclaves fugitifs.

de guerre qui entreprennent de s'échaper, font préfentés au Confeil du Roi & des Brembis, qui éxaminent d'abord les circonftances du crime. S'il paroît bien prouvé, le coupable eft condamné à mort. Après lui avoir déclaré fa fentence, on lui lie les mains derrière le dos, on lui met dans la bouche un baillon, attaché par les deux bouts avec une corde qui fe lie derrière la tête. Un Efclave du Roi, qui reçoit pour fon falaire huit écus en poudre d'Or, portant fur la tête un des Fétiches du Roi, court dans toutes les ruës de la Ville comme un infenfé, en faifant pancher le Fétiche de côté & d'autre, comme s'il vouloit le faire tomber. Lorfqu'il arrive à la place où l'on a déjà conduit le Criminel, il perce la foule, en demandant au Fétiche fur qui doit tomber la fonction d'Exécuteur? Enfuite le premier jeune-homme qu'il touche de l'épaule (o) eft celui qu'on fuppofe nommé par le Fétiche. Cependant il recommence à demander fi c'eft affez d'un feul. Quelquefois le nombre des Exécuteurs nommés monte ainfi jufqu'à dix. Enfin l'Efclave fugitif eft placé près du Fétiche, auquel il doit être facrifié. On prend foin

Ils font facrifiés aux Fétiches.

de lui faire étendre le cou au-deffus de l'Idole. Celui qui fe trouve nommé le premier pour l'éxécution, tire fon poignard, & lui perce la gorge, tandis que les autres tiennent la victime, dont ils font couler le fang fur le Fétiche. L'Exécuteur accompagne cette action d'une prière qu'il prononce à haute voix : O Fétiche! nous t'offrons le fang de cet Efclave. Auffi-tôt qu'il eft mort, on coupe fon corps en pièces ; & l'on ouvre, aux pieds du Fétiche, un trou dans lequel toutes les parties font enterrées, à l'exception de la machoire, qu'on attache au Fétiche même. Les Exécuteurs font cenfés impurs pendant trois jours, & fe bâtiffent une cabane féparée, à quelque diftance du

(o) *Angl.* du coude. R. d. E.

du Village. Mais dans cet intervalle, ils ont le droit de courir comme des furieux & de prendre tout ce qui tombe entre leurs mains. Volailles, bestiaux, pain, huile, tout ce qu'ils peuvent toucher leur appartient; parce que les autres Négres le croyent souillé & n'ôseroient plus s'en servir. A la fin des trois jours, [pendant lesquels leurs parens ont soin de leur porter à manger,] ils démolissent leur cabane, dont ils rassemblent toutes les pièces, [n'y laissant aucune des choses dont ils se sont servis, pas même les cendres du feu qu'il y ont fait.] Le premier Exécuteur prend un pot sur sa tête, & conduit ses compagnons jusqu'au lieu où le criminel a reçu la mort. Là, ils l'appellent trois fois par son nom. Le premier Exécuteur brise son pot sur sa fosse. Les autres y laissent les pièces de la cabane. Tous ensemble prennent la fuite & retournent chez eux; où se revêtant de leur meilleur pagne, ils vont rendre visite aux Brembis & aux Bahumets, qui leur donnent une certaine quantité de poudre d'Or. Il n'y a personne dans la Nation qui refuse cet emploi, quand il est nommé par le Fétiche. Les fils mêmes du Roi ne feroient pas difficulté de l'accepter. Il rend les Exécuteurs infâmes pendant trois jours; mais il passe ensuite pour un sujet de gloire. Leur usage est d'arracher une dent au criminel qui est mort par leurs mains; & plus ils en peuvent montrer, plus ils donnent d'éclat à leur réputation (p).

Loyer. 1701-2-3.

Les Exécuteurs sont impurs pendant trois jours.

(p) Loyer, *ibid.* pag. 140. & 219.



CHAPITRE IV.

Voyage de John Atkins en Guinée, au Brésil, & aux Indes Occidentales.

Introduction.

QUOIQUE la date de cette Relation soit l'année 1721, elle n'a paru à Londres (a) qu'en 1735, en deux Parties, dont la première contient le Voyage de Guinée, sous les titres suivans: 1. Madère. 2. Canaries. 3. Isles du Cap-Verd. 4. Afrique en général. 5. Sierra-Léona. 6. Côte de Malaguette. 7. Sestos. 8. Cap Apollonia. 9. Cap Très-Puntas. 10. Cap-Corse. 11. Côte depuis le Cap-Corse jusqu'à Juida. 12. Juida. 13. Courans sur la Côte de Guinée. 14. Pluyes. 15. Vents. 16. Commerce de Guinée. 17. Commerce d'Esclaves. 18. Yvoire. 19. Or. 20. Retour sur la Côte d'Or. 21. Pyrates. 22. Saint Georges del Mina. 23. Cap Lopez.

La seconde Partie porte le nom de Voyage au Brésil & aux Indes Occidentales, & contient les articles suivans; 1. Barbade. 2. Cannes de Sucre. 3. Indes Occidentales. 4. Jamaïque. 5. Ouragans. [On ne trouve dans le Livre aucune Planche, pour illustrer ces différens Articles, ni aucune Table des Matières.]

Dans la Préface, l'Auteur s'attache à faire quelques réfléxions sur la vie &

(a) Chez Ward & Chandler, in-octavo 265. pages.

Réfléxions sur la vie des Matelots. Ses désagrémens.

& l'élement des Matelots. Il juge du malheur de leur vie par les commodités qu'ils abandonnent, par les dangers auxquels ils s'exposent, par l'uniformité ennuyeuse de la compagnie, du régime, & de la perspective. Et pour mettre, dit-il, le dernier trait aux misères de notre état ; tandis que nous luttons ainsi contre un mauvais sort, de *jolis coquins*, nous enlévent [peut-être] ☞ dans notre Patrie le cœur de nos maîtresses ou de nos femmes. Il rapporte un décret national du régne de *Jean*, par lequel il étoit défendu aux personnes mariées d'entreprendre des Voyages au-delà des Mers, sans le consentement mutuel du mari & de la femme. Enfin, il ajoûte que par les loix Saxones, un Marchand qui avoit traversé trois fois la grande Mer, devoit être honoré du titre de *Thane* (*b*).

Ses avantages.

D'UN autre côté, l'Auteur relève quelques avantages de la Navigation, qui sont capables d'y exciter les Matelots. Les Vaisseaux, dit-il, sont la véritable défense d'un Pays Maritime. (Il ne parle que des Vaisseaux de guerre, parce que le sien en étoit un.) On y trouve du moins son entretien. On y est mieux équipé & plus à couvert de tous les dangers, que dans les Vaisseaux Marchands. Les Officiers y sont plus civils & la société plus agréable. Enfin, lorsqu'on parvient à l'âge décrépit, ou qu'on se trouve hors d'état de servir par des blessures, on peut compter sur une retraite honorable & commode à l'Hôpital de Greenwich. Il ajoûte que les Officiers & les Matelots des Vaisseaux de guerre doivent trouver un motif encore plus puissant, dans les fonds qui ont été formés depuis peu d'années pour l'entretien de leurs veuves, & par conséquent de leurs enfans.

Raisons tirées de la différence des Mers.

A l'égard de l'élément, il y met quelque distinction, qu'il tire du degré de plaisir qu'on y trouve. Après la Méditerranée, qu'il regarde comme la plus agréable partie de la Mer, à cause de la température de l'air & de ses autres avantages, il loue cette partie de l'Océan où régnent particulièrement les vents de Commerce, parce qu'à certaine distance de la terre on n'y trouve point de grosses Mers, ni d'orages dangereux, & que les jours & les nuits y sont d'une longueur égale. Il parle, dit-il, des Mers qui sont sous la Zone Torride. L'Océan Atlantique & la Mer du Sud, depuis le trente-neuf jusqu'au soixantième degré de latitude, sont hors des limites du vent de Commerce. Les flots y sont rudes & orageux ; les nuées épaisses, les tempêtes communes, les vents fort variables, les nuits longues, froides & obscures. C'est encore pis, dit l'Auteur, au-delà des 60 degrés. Cependant il sçait de plusieurs Pilotes (*c*), qui avoient fréquenté les Mers de Groenland, que ces rudes climats ne contiennent pas d'autres vapeurs que des brouillards, des frimats & de la neige, & que la Mer y est moins agitée par les vents, qui étant Nord pour la plûpart, soufflent vers le Soleil, c'est-à-dire vers un air plus raréfié, comme on le reconnoît à ces glaçons détachés qui se trouvent bien loin au Sud du côté de l'Europe & de l'Amérique. Un autre avantage des mêmes Mers, c'est que la lumière de la Lune y dure à proportion de l'absence du Soleil ; de sorte que dans le tems où le Soleil disparoît entièrement, la Lune ne se couche jamais, & console les Navigateurs par un éclat que la réfléxion de la neige & des glaces ne fait qu'augmenter.

ATKINS

(*b*) [Ancien titre de Noblesse.] [Voyez ☞ Rapin. pag. 15.]

(*c*) *Angl.* de personnes qui. R. d. E.

Atkins justifie, dans sa Préface, l'opinion pour laquelle il s'est déclaré, contre le témoignage de plusieurs graves Auteurs, qu'il n'y a point au monde de véritables Canibales. Sa principale raison paroît plus pieuse qu'Historique. C'est qu'il regarde, dit-il, la supposition de toutes ces races Antropophages, comme le plus odieux reproche qu'on puisse faire à l'espèce humaine, & qu'il la croît même offençante pour le Créateur. Il en appelle à la bonne-foi des Négocians sensés qui ont fait le voyage de la Guinée. Il leur demande s'ils ne sont pas persuadés que tous les récits qui attribuent cette odieuse qualité aux Habitans du Cap Sainte-Marie, de Mesurado, de Drevin, & de Kallabar, sont de véritables faussetés (*d*). Il ne juge point autrement des Isles Caraïbes; car à moins, dit-il, que les femmes de ces Isles n'eussent des portées aussi régulières & aussi nombreuses que les Lapins, il est impossible que si les Habitans mangeoient de la chair humaine, le Pays n'eut été désert fort longtems avant l'arrivée des Européens. Prétendra-t-on ajoûte-t-il, qu'ils n'en mangeoient que les jours de fête, ou que cette habitude ne commença qu'à la découverte des Espagnols? Il observe à cette occasion que La Hontan, parlant des Canibales qui bordent le Canada, tombe dans un étrange gallicisme; il leur fait préférer, dit-il, la chair Françoise à celle des Anglois, comme plus délicate & de meilleur goût.

INTRODUCTION.

L'Auteur rejette l'opinion qu'il y ait des Antropophages.

Ces réfléxions, joint au soin que les Voyageurs ont eu d'éxempter les Indiens Orientaux du même reproche, parce qu'étant plus puissans que les Négres d'Afrique ou d'Amérique, ils seroient plus capables de se ressentir d'un tel outrage, rendent l'Auteur très-persuadé que le fond de l'accusation n'est qu'une calomnie. Dans son opinion, conclut-il, la vermine & les mosquites sont les seuls Antropophages. [Dans son discours contre l'éxistence des Antropophages, l'Auteur attaque nommément le Capitaine *Snellgrave*, le dernier Voyageur qui en ait fait mention; & éxamine avec soin ses preuves. Quoique Snellgrave ait été en Guinée après Atkins, la publication de son Voyage est antérieure à celle de ce dernier; ce qui lui a donné occasion de le réfuter sur l'Article des Antropophages.

Nous apprenons encore dans la Préface, que l'Auteur étoit avec le Chevalier Chaloner Ogle, lorsque le Pyrate Robert & ses complices furent pris, éxaminés, condamnés & éxécutés au Cap-Corse. Remarquons enfin qu'Atkins se trouva à la Jamaïque au mois d'Août 1722 dans le tems de cet horrible Ouragan, dont il donne une description détaillée. Il amenoit la fille du Gouverneur du Cap-Corse; qui, quoique née de parens Mulâtres, étoit une belle blonde.]

(*d*) C'est, peut-être un Artifice des Négocians dans ce Païs pour empêcher les autres Nations de prendre part à leur Commerce. On a vû ci-dessus que les François accusoient les Anglois & les Hollandois d'avoir décrié dans cette vûe le Climat de la Guinée.

§. I

§. I.

Navigation de l'Auteur & ses Observations en divers lieux jusqu'au Cap-Corse.

ATKINS.
1721.

Office de l'Auteur sur un Vaisseau de guerre.

ATKINS exerçoit l'office de Chirurgien sur le *Swallow*, ou l'*Hirondelle*, Vaisseau de Guerre commandé par le Capitaine *Ogle*, qui est parvenu depuis à la dignité de Chevalier & d'Amiral. Le *Weimouth*, autre Vaisseau de Guerre, reçut ordre d'accompagner le Swallow dans un Voyage de Guinée, qu'Ogle étoit chargé d'entreprendre, pour nétoyer cette Côte d'un grand nombre de Pyrates qui ruinoient le Commerce & qui portoient l'insolence jusqu'à détruire les Comptoirs. Ces deux Vaisseaux étoient de cinquante pièces de canon; & les Gouverneurs de la Compagnie d'Afrique pour la Rivière de Gambra & les autres Etablissemens de l'Angleterre, devoient partir sous leur escorte.

Départ.

ILS mirent à la voile, de Spithead, le 5 de Février 1721. Le soir du même jour, depuis six heures jusqu'à neuf, on vit quantité de rayons de lumière, qui s'élançoient les uns à la suite des autres, & qui disparoissoient quelquefois l'espace d'une minute ou deux. L'Auteur les appelle *Capræ saltantes* & nous (*a*) apprend que les Matelots Anglois leur donnent le nom de *Morris-dansers*, c'est-à-dire; *Danseurs à la Moresque*. Il y a de l'apparence, dit-il, que c'étoient des Phénoménes de cette nature, qui passoient pour des prodiges dans des siécles moins éclairés.

Aurore Boréale.

ON passa par l'extrémité Occidentale de l'Angleterre. L'Auteur remarque que l'égalité de profondeur qu'on trouve dans cet endroit, & les portes, les fenêtres, les racines d'arbres que les Pêcheurs en tiroient autrefois, ont fait juger que dans les anciens tems, l'Angleterre étoit jointe aux petites Isles de Scilly par une pointe de terre nommée *Lionesse*. [Ce n'est pas le seul endroit de l'Univers où, de la connoissance de l'Auteur, il seroit arrivé des changemens pareils. Quoiqu'il en soit,] les Rocs, dit-il poëtiquement, semblent regretter encore, par des accens terribles, cette ancienne séparation.

Les Isles de Scilly autrefois jointes à l'Angleterre.

VERS le Cap de Finisterre, on eut sans cesse le vent à l'Ouest; ce qui est fort extraordinaire sur la Côte de Portugal. A deux journées de (*b*) Madère, on tomba dans l'Escadre du Général Mathews, qui faisoit voile aux Indes Orientales, pour y donner aussi la chasse aux Pyrates. On remarqua ici quantité d'herbes de Mer, qui flottoient autour des Vaisseaux, à la distance d'environ quarante lieuës de l'Isle, & qui ne cessèrent point de les suivre jusqu'au rivage. Atkins juge que ces herbes croissent au fond de la Mer, & font la nourriture ordinaire des grands poissons. Il prouve son sentiment par diverses observations. 1. Les perles & le corail, dit-il, se trouvent jusqu'à huit & dix brasses de fond. 2. La pesanteur de certains poissons, & la manière dont ils paroissent pourvus pour mâcher, font assez connoître que c'est en ruminant

Les poissons se nourrissent des herbes de Mer.

(*a*) C'est ce que M. de Mairan, de l'Académie des Sciences, nous a si bien expliqué dans son Traité des Aurores Boréales. R. d. T.

(*b*) Tout ce qui regarde Madère & les Isles du Cap-Verd, dans la Relation d'Atkins, a déja trouvé place au III. Tome de ce Recueil.

ruminant qu'ils se nourrissent. 3. On trouve le poisson en plus grande abondance vers les terres qu'au milieu de l'Océan; & peut-être n'a-t-il ses saisons pour s'approcher de certaines Côtes, que parce qu'il y est attiré par l'herbe qu'il y trouve. 4. On voit tous les jours, autour d'un Vaisseau, des poissons qu'on ne peut engager à saisir aucune amorce; ce qui semble marquer qu'ils sçavent où trouver leur nourriture au fond de la Mer. Cependant l'Auteur avoue qu'il y en a beaucoup aussi qui saisissent avidement l'hameçon & qui font leur proie des petits de diverses espèces.

Atkins. 1721.

Le 30 de Mars, on se sépara du Weimouth, qui devoit entrer dans la Rivière de Gambra, avec le Gouverneur & les Facteurs destinés pour cette Région. En approchant du Cap-Verd, l'Equipage du Swallow prit plusieurs Tortues, qui dormoient sur la surface de l'eau dans un tems calme. On vit aussi quantité de Poissons volans, & leurs ennemis perpétuels, l'Albicore & le Dauphin. Atkins admira la couleur brillante du Dauphin, qui est un poisson droit, de quatre ou cinq pieds de longueur, avec une queuë fourchue & perpendiculaire à l'Horison. Il nage familièrement autour des Vaisseaux. Sa chair est séche, mais elle fait de fort-bon bouillon. On voit rarement le Dauphin hors de la latitude du vent de commerce, & jamais l'on n'y voit le Poisson volant. Celui-ci est de la grosseur des petits harengs. Ses aîles, qui ont environ deux tiers de sa longueur, sont étroites près du corps & s'élargissent à l'extrémité. Elles lui servent à voler l'espace d'une stade, lorsqu'il est poursuivi, mais il les replonge de tems en tems dans la Mer, apparemment parce qu'elles deviennent plus agiles par ce secours.

Divers Poissons près du Cap-Verd.

Dauphins & Poissons volans.

Du Cap, on porta au Sud-Sud-Ouest, pour éviter les Basses de Rio-Grande. La sonde, à dix ou douze lieuës du Cap, donne par degrés, depuis soixante jusqu'à treize brasses. On reprit ensuite au long de la Côte jusqu'à la hauteur de Sierra-Léona. Le Cap de ce nom se reconnoît par un seul arbre, qui surpasse tous les autres en grosseur, & qui a derrière lui la haute terre. On mouilla, le 7, dans la troisième Baye, où le bois & l'eau se trouvent sans peine, & où les marées sont aussi régulières que dans aucune partie du Canal d'Angleterre. Quelques Officiers du Vaisseau étant descendus au rivage le 18, rendirent visite au Seigneur *Joseph*, dont on a représenté l'Habitation dans un article précédent.

On relâche à Sierra-Léona.

Le 28 d'Avril, on partit de Sierra-Léona, & deux jours après on fut rejoint par le Weimouth, qui avoit déja rempli sa commission dans la Rivière de Gambra. Mais il avoit donné sur un Banc de sable à l'entrée de cette Rivière, & tous ses efforts n'avoient pû l'en dégager en moins de trois jours. Le Swallow avoit aussi couru quelque danger à Sierra-Léona, par la négligence des Matelots, qui oubliant le soin de la pompe, avoient laissé croître l'eau à bord jusqu'à cinq ou six pieds.

Loin de trouver des Canibales au Cap Sainte-Marie, comme tous les Matelots prennent plaisir à le raconter, on n'y trouva qu'une Nation douce & civile, de qui l'on obtint du bois pour la provision du Vaisseau. Le 14 (c), on étoit à la hauteur du Cap-Monte, & le lendemain à celle du Cap Mesurado. Ces deux terres sont hautes. La première présente deux Pointes, & la seconde une

Il n'y a point de Canibales au Cap Sainte-Marie.

(c) *Angl.* le 4. R. d. E.

ATKINS. 1721.

une seule; mais la Côte qui les fait l'une & l'autre est basse & couverte de bois. A trois lieuës du rivage, la sonde donne trois brasses d'eau (*d*).

Raison qui a fait prendre cette idée des Négres de Mesurado.

On vit venir de Mesurado, un Canot, qui portoit un Kabaschir nommé le Capitaine *John Hée*, vêtu d'une camisole de Matelot, la tête couverte d'un vieux chapeau, avec quantité d'anneaux de cuivre aux doigts des mains & des pieds. Il fit quelque difficulté de monter à bord, dans la crainte d'être arrêté. Sa Ville avoit eu beaucoup à souffrir de la trahison de plusieurs Vaisseaux; & les Négres qui l'habitoient s'étoient quelquefois vengés avec un peu de cruauté. C'étoit sur ce fondement qu'on leur faisoit l'injustice de les croire Antropophages; mais sans aucune vraisemblance, puisque dans cette supposition, ils n'auroient pas eu de Commerce ni de Voisins. Le Capitaine Hée, & les Négres qui lui servoient de Rameurs, avoient avec eux leur Fétiche, qui étoit un paquet de petits bâtons noirs, de la forme d'une botte d'asperges, envelopé dans une bourse ou un sac [de fin coton broché,] & porté sur l'épaule d'un nageur (*e*). Atkins voulut le voir & le manier. Mais les Négres parurent effrayés de sa hardiesse, & lui dirent pour l'arrêter: *Tau didi, you kikatoou!* ce qui signifie dans leur Langue; si vous y touchez, vous mourrez aussi-tôt. La défiance qui régnoit de chaque côté ne permit pas de penser long-tems au Commerce. Ils demandèrent de vieilles hautes-chausses, des chemises, des guenilles, du biscuit, & tout ce qu'ils apperçurent. Enfin, cédant à leur inquiétude, ils partirent brusquement, en s'appellant l'un l'autre avec un cri qui ressembloit, suivant l'Auteur, à celui des Bouchers d'Angleterre lorsqu'ils conduisent quelques Bestiaux (*f*).

Embouchure de la Rivière de Sestos ou Sestro.

Le 10 de May, on mouilla l'ancre devant *Sestos* ou *Sestro*. Cette Rivière est moins large que la Tamise (*g*). L'entrée en est fort étroite, & ne peut recevoir que des Chaloupes, entre deux Rocs qui sont du côté de stribord, c'est-à-dire à la droite du Vaisseau. Encore est-elle fort dangereuse, pour peu que les vents ayent de violence. Tout le reste de l'embouchure est occupé par des sables. On y peut acheter néanmoins beaucoup de ris. La Rivière est abondante en poisson. Les Habitans s'empressent d'apporter sur les rives quantité de Chévres & de Volaille; ou du moins, on s'imagine en voir un grand nombre, parce qu'il est rare d'en trouver depuis Sierra-Léona jusqu'à la Côte de Juida. La Barre qui ferme l'entrée de la Rivière n'empêche pas qu'on n'y puisse faire de l'eau assez facilement.

Le Roi du Pays se nommoit *Pedro*, & faisoit sa résidence à cinq milles du Rivage sur le bord de la Rivière. Comme il est en possession de recevoir un présent de tous les Vaisseaux qui demandent de l'eau & du bois, on se crut obligé de lui envoyer ce tribut par une Ambassade composée d'un Lieutenant & du Trésorier. En arrivant à la Ville Royale, ils furent conduits par quelques Seigneurs Négres dans la chambre du *Palavère* ou du Conseil, pour y attendre que le Roi fut habillé & disposé à paroître en public. [C'est-là où il donne ses Audiences publiques, cette cérémonie se faisant toujours en présence de tout le peuple.] Ils attendirent l'espace d'une heure. Enfin Sa Majesté parut, accompagnée de cent Nobles [tout nuds & la pipe à la bouche,] & précédée

On députe au Roi du Pays.

(*d*) *Angl.* donne trente-cinq brasses. R. d. E.

(*e*) *Angl.* d'un d'entr'eux. R. d. E.

(*f*) Voyez Atkins, pag. 53 & 256.

(*g*) *Angl.* Cette Rivière a environ la moitié de la largeur de la Tamise. R. d. E.

ATKINS. 1721.

précédée d'un Esclave qui composoit sa musique en soufflant dans une corne. Tout ce cortége étoit nud. L'habillement du Monarque (*h*) avoit l'air fort antique ; sa robe étoit d'une [vieille] étofe rouge & fort sale, ornée d'un grand nombre de piéces de différentes couleurs. Un Esclave lui portoit la queuë, qui étoit une autre piéce attachée au bas de la robe. Il étoit coeffé d'une vieille perruque noire à plein fond, qui n'avoit pas été peignée depuis long-tems. Son chapeau, qui tomboit en pourriture, & qui étoit trop petit de la moitié, étoit si reculé sur le derrière de la tête, qu'avec un visage fort maigre, Sa Majesté, dit Atkins, avoit l'air d'un véritable épouvantail. Ses bas, fort sales & fort grossiers, étoient sans jarretières ; ses souliers sans boucles ; & pour ne laisser rien manquer à cette parure, il portoit au cou une chaîne de léton d'environ vingt livres.

Cour de ce Prince, & sa figure.

Les Ambassadeurs Anglois, qui n'étoient pas plus éxercés sur le cérémonial que le Roi dans l'art des ajustemens, se mirent à genoux devant lui, & n'auroient peut-être pas pensé à se relever, si Pedro lui-même ne les en eut fait souvenir. Il parut surpris de leur voir prendre cette posture, & leur dit que c'étoit apparemment l'usage de l'Europe. Mais revenant au Daschi, dont il étoit beaucoup plus occupé, il demanda aussi-tôt à le voir. Les Ambassadeurs lui présentèrent un fusil, deux piéces de bœuf salé, un fromage, une bouteille d'eau-de-vie, une douzaine de pipes, & quantité de révérences. Pedro, qui s'entendoit mieux en présens qu'en témoignages de respect, ne parut pas content de ce qui lui étoit offert ; non qu'il y desirât plus de magnificence, mais parce qu'il n'y trouvoit rien de convenable à ses besoins actuels. Il pria civilement les Ambassadeurs de les reprendre, & de lui donner en échange chacun leur culotte. Cependant, comme ils ne parurent pas disposés à s'en retourner à demi-nuds, après avoir conferé quelques momens avec ses Ministres, il consentit à recevoir le présent. Les Ambassadeurs furent immédiatement congédiés, avec un verre de vin de Palmier, & l'*atti-bo*, qui est la manière de saluer ordinaire aux Négres, en prenant le pouce & les doigts, & les faisant craquer.

Grossièreté des Ambassadeurs, & du Monarque Négre.

Mais (*i*) pour laisser au Roi une idée avantageuse de leur politesse, ils demandèrent qu'on leur accordât l'honneur de saluer le Prince *Tom Freeman* son fils. Ce jeune Prince fit éclater à son tour la civilité de sa Nation en demandant à les conduire jusqu'à bord, sans en avoir été prié. Il se fit donner son flageolet, dont il leur joua plusieurs airs sur la route. Lorsqu'il fut arrivé au Vaisseau, on lui fit présent d'un Chapeau bordé, d'une épée, & d'une perruque. On y joignit une grande feuille de parchemin en forme de patente, par laquelle on le créoit Duc de Sestos. Elle fut signée par tous les gens de l'Equipage, [qui étoient capables d'écrire leur nom,] & l'on y mit pour Sceau (*k*) une vieille marque de beurre que le hazard fit trouver à bord. Cette cérémonie badine fut si goûtée du Roi Pedro, que dans le mouvement de sa reconnoissance,

Création burlesque d'un Duc de Sestos.

(*h*) *Angl.* étoit fort grotesque. R. d. E.

(*i*) *Angl.* pour donner au Roi une meilleure idée de leur générosité, ils réparèrent leur faute envers *Tom Freeman*, son fils. Ce jeune Prince, pour montrer sa civilité, étoit venu à bord du Vaisseau Anglois sans y être invité. Il avoit apporté avec lui son Flageolet, pour les régaler de quelques airs rustiques. On lui fit présent R. d. E.

(*k*) *Angl.* l'impression d'une marque de beurre sur de la potée. R. d. E.

ATKINS. 1721.

connoissance, il envoya au Vaisseau deux Chévres, sous la conduite de *Josi*, son second fils, qu'il étoit bien-aise d'ailleurs de voir participer aux faveurs des Anglois. Ils l'honorèrent aussi d'une dignité de leur création, en le faisant Prince de Baxos.

Avantage que les Anglois tirent de leurs railleries.

On avoit l'éxemple de plusieurs Négres qui avoient été revêtus des plus hauts titres, mais personne n'avoit encore pensé à les confirmer par des Patentes. Aussi le Roi Pedro continua-t-il de paroître extrémement sensible à cette distinction. Il permit aux Anglois de jetter à tous momens leurs filets dans sa Rivière, où ils prirent quantité d'excellent poisson. Il leur accorda la liberté de visiter tous ses Villages, & l'ordre fut donné à tous ses Sujets de les traiter comme les Bienfaiteurs de la Nation. Quelques personnes du Vaisseau étant entrées dans une Habitation où ce Prince étoit arrivé nouvellement, se crurent obligés de lui rendre une visite. Ils le trouvèrent dans un Palais fort inférieur aux étables de nos bonnes Métairies. L'entrée étoit si étroite qu'on n'y pouvoit passer sans contrainte. Elle conduisoit dans une cour où l'on voyoit trois ou quatre misérables hutes, qui étoient le logement des fémmes du Prince. Les Anglois passèrent ensuite sous une autre porte, d'où ils apperçurent le Roi assis dans la seconde cour, sur un échaffaud semblable à celui de nos Tailleurs, accompagné de deux ou trois [vieilles] femmes qui fumoient avec lui. [Ce qui, parmi les Négres, fait le plus agréable amusement de l'un & de l'autre séxe.] Si sa figure fit rire les Anglois, il parut soûrire aussi de les voir. Après avoir joui de ce spectacle pendant quelques minutes, il prirent congé de lui avec la cérémonie ordinaire de l'*atti-ho*.

Homme jaune. Remarques sur ce Phénomène.

Dans un autre Village sur le bord de la Rivière, ils trouvèrent un homme dont la couleur les frappa d'étonnement. Il étoit jaune; mais d'un jaune si brillant, que n'ayant jamais rien vû qui lui ressemblât, ils s'efforcèrent d'approfondir ce Phénomène. Ils employèrent les signes & tout ce que l'expérience leur avoit appris de plus propre à se faire entendre. Le seul éclaircissement qu'ils purent tirer, fut qu'il venoit d'un Pays fort éloigné dans les terres, où les hommes de sa couleur étoient en grand nombre. L'Auteur a sçû des Capitaines Bull Finch, Lambe, & de quelques autres Voyageurs, qu'ils avoient vû plusieurs Afriquains de la même couleur; & de M. Thompson, qu'il en a vû un dans le Royaume d'Angola, & un autre à Madagascar; rareté surprenante, ajoûte Atkins, & dont l'explication doit causer autant d'embarras aux Physiciens que la couleur des Négres (*l*).

Route des Anglois.

Bassam. Assini. Bottomless Pit.

Le 18 de May, on quitta Sestos; & faisant voile au long d'une Côte aussi basse que celle de Hollande, on arriva le troisième jour au Cap *Palmas*. [Le 28e, ils levèrent l'Ancre à *Jaque à Jaques*;] Le 30, on mouilla devant *Bassam* ou *Bassau*, & le 31 devant *Assini*, après avoir passé l'endroit qu'on a nommé *Bottomless Pit*, ou *l'abîme sans fond*, parce que si près du rivage on ne trouve effectivement aucun fond dans un espace d'environ de trois milles. [Cet endroit est à sept lieuës au-dessous de *Jaque à Jaques*.] On ne trouva point aux Habitans de tous ces lieux beaucoup d'empressément pour le Commerce, jusqu'à ce qu'on eut gagné la Côte d'Or. Le 2 de Juin, on jetta l'ancre au Cap Apollonia. La terre commence ici à s'élever; & les Négres marquent plus d'ardeur pour les marchandises de l'Europe.

Cap Apollonia.

A

(*l*) Atkins. pag. 62 & *suiv.*

Atkins. 1721.

A *Jaque à Jaques*, entre le Cap Palmas & Bassam, les Anglois rencontrèrent un Vaisseau de Bristol, nommé le Robert, commandé par le Capitaine *Harding*, qui étoit parti avant eux de Sierra-Léona, après y avoir acheté trente Esclaves, au nombre desquels étoit le Capitaine *Tomba*. Harding raconta l'avanture suivante à ses Compatriotes (*m*). Huit jours auparavant, ce Tomba, qui étoit d'une hardiesse extraordinaire, avoit formé le projet d'un soulevement, avec trois ou quatre de ses Compagnons les plus résolus. Ils étoient secondés par une femme de leur Nation, qui les avoit avertis que pendant la nuit, il n'y avoit que cinq ou six Blancs sur le tillac, & presque toûjours endormis. [Elle lui donna, en même tems, un marteau pour éxécuter leur projet.] Tomba ne balança point à tenter l'entreprise; mais au moment de l'éxécution, il ne put engager qu'un seul Négre de plus à le suivre. S'étant rendus au château d'avant, il y trouva trois Matelots endormis, dont il dépêcha d'abord les deux premiers d'un simple coup sur la temple. Le troisième fut réveillé par le bruit, mais Tomba ne réussit pas moins à le tuer de la même manière. Cependant quelques Anglois (*n*) qui n'étoient pas éloignés prirent l'allarme, & la communiquèrent bientôt sur tout le Bord. Harding paroissant avec une hache à la main, (*o*) fendit la tête à Tomba d'un seul coup, & fit charger de fer les cinq autres complices.

Avanture d'un Vaisseau de Bristol.

Révolte de cinq Négres.

Le Lecteur, dit Atkins, sera curieux d'apprendre leur châtiment. On vit arriver ce qui n'est que trop commun dans tous les Pays de l'Europe, où les grands scélérats échapent souvent au supplice, tandis que les moins coupables sont punis rigoureusement. Des cinq Esclaves, les deux plus vigoureux, qui étoient en même-tems les plus criminels, en furent quittes pour le fouet & pour quelques scarifications. Les trois autres, qui étoient d'une constitution fort foible, & qui n'avoient eu part à l'action que par leur consentement, subirent une mort cruelle, après avoir été contraints de manger le cœur & le foye de leur Chef. La femme fut suspendue par les pouces, fouettée, & déchirée de coups à la vûe de tous les autres Esclaves, jusqu'au dernier soupir, qu'elle rendit au milieu des tourmens.

Leur punition.

Le 6 de Juin, on jetta l'ancre devant *Axim*, Comptoir Hollandois; & le jour suivant, au Cap de Très-Puntas. La plûpart des Vaisseaux de l'Europe touchent à ce Cap pour renouveller leur provision d'eau, (*p*) qu'il est plus difficile d'obtenir plus loin, où l'on fait payer une once d'Or à chaque Vaisseau pour cette faveur. *John Conny*, principal Kabaschir du Canton, dont la Ville est à trois milles de la Côte du côté de l'Ouest, envoya un de ses Esclaves au Vaisseau, pour y faire demander une canne à pomme d'Or, gravée de son nom,

(*m*) Ils apprirent aussi d'eux que les Peuples de l'intérieur des terres, qui avoient beaucoup souffert des *Panyars* de *Cobelabou* & de ceux de *Drewin*; étoient devenus supérieurs & avoient détruit ces Villages; ce qui avoit ruiné le Commerce.

(*n*) *Angl. Cependant les deux autres.* Ce qu'il faut entendre des cinq qui étoient de quart sur le tillac. R. d. E.

(*o*) *Angl.* en donna un coup à Tomba, & fit. R. d. E.

(*p*) Tout ce Paragraphe est étrangement défiguré. Voici ce que porte l'Original. Qu'il est plus difficile d'obtenir plus haut, chaque Vaisseau ne payant ici qu'une once d'Or pour la liberté d'en prendre ce qu'il lui en faut. Jean Conny . . . . . Vaisseau, pour demander ce droit avec sa commission, qui consistoit dans une grande canne à Pomme d'Or, sur la quelle son nom étoit gravé. Les Anglois ayant refusé ce droit, en accompagnant ce refus de quelques outrages, Jean

ATKINS. 1721.

Querelle des Anglois avec un Kabaschir.

nom, que les Anglois de quelque Voyage précédent s'étoient chargés de lui apporter. Non-seulement cette commission avoit été négligée; mais le Messager du Kabaschir s'étant emporté dans ses reproches, il fut imprudemment maltraité par les Anglois de l'Equipage. Son Maître irrité de ce double outrage, ne remit pas sa vengeance plus loin qu'au jour suivant. Les Anglois étoient à puiser de l'eau. Il fondit sur eux avec main-forte, se saisit de leurs tonneaux & fit une douzaine de prisonniers, qu'il conduisit à sa Ville. L'Officier qui les commandoit prit des peines inutiles pour faire comprendre au Kabaschir John, la différence d'un Vaisseau de Roi aux Vaisseaux Marchands. Son unique réponse fut „ Qu'il étoit Roi de son Canton, non-seulement „ pour son eau, mais encore pour l'embarras qu'on lui causoit à la prendre. Cette rodomontade, dont le sens lui étoit apparemment plus clair qu'aux Anglois, ne l'empêcha pas de leur présenter de l'eau-de-vie & toutes ses provisions domestiques. Je sçais, disoit-il, aux Matelots, que votre devoir est de suivre les ordres qu'on vous donne. Après quelques autres discussions, il se contenta, pour la rançon des douze Anglois, de six onces d'Or & d'un barril d'eau-de-vie.

Réconciliation des Anglois avec le Kabaschir.

Raisons qui le rendoient si fier.

On voyoit sur une Colline voisine le Fort Danois, ou, comme on l'appelloit, le Fort de Brandebourg, que les Danois avoient abandonné depuis quelques années, & dont John Conny s'étoit mis en possession. Cette hardiesse avoit fait naître quelques différends entre lui & les Hollandois. Sous prétexte de l'avoir acheté des Danois, ils y avoient envoyé en 1720 une Galiote à bombes, & deux ou trois Frégates, pour demander qu'il leur fût remis. John, qui étoit hardi & subtil, ayant pesé leurs forces, répondit qu'il vouloit voir quelque témoignage du Traité des Brandebourgeois (q). Il ajoûta même que ce Traité prétendu ne pouvoit leur donner droit qu'à l'artillerie & aux pierres de l'édifice, puisque le terrain n'appartenoit pas aux Européens pour en disposer; que les premiers Possesseurs lui en avoient payé la rente, & que depuis le parti qu'ils avoient pris de l'abandonner, il étoit résolu de n'y pas recevoir d'autres Blancs. Ces raisonnemens ayant irrité les Hollandois, ils jettèrent quelques bombes dans la Place. Ensuite aussi furieux d'eau-de-vie que de colère, ils débarquèrent quarante hommes sous la conduite d'un Lieutenant, pour former une attaque régulière. Mais John, qui avoit eu le tems de se mettre en embuscade avec des forces supérieures, fondit brusquement sur eux & les tailla tous en pièces. Il ajoûta l'insulte à la victoire, en faisant paver l'entrée de son Palais des crânes des morts.

Il avoit pavé sa cour de crânes Hollandois.

Cet avantage avoit servi à le rendre plus fier & plus exact sur tous les droits du Commerce, c'est-à-dire, sur ceux qui lui étoient dûs justement. Cependant lorsqu'il se fut reconcilié avec les Anglois, Atkins & quelques autres Officiers du Vaisseau lui rendirent une visite. Les vents

Sud

Jean vint lui-même le lendemain. Pendant qu'ils étoient occupés à faire de l'eau, il fondit sur eux..... l'Officier qui les commandoit, tâchant de lui faire comprendre la différence d'un Vaisseau Marchand, n'y gagna que des coups. Et comme il sçavoit assez d'Anglois pour jurer dans cette Langue; il fit ferment qu'il étoit Roi..... Il se contenta pour compensation de tout, de six onces d'Or. R. d. E.

(q) On a déja vû que cet Etablissement s'étoit fait sous le nom d'une Compagnie de Brandebourgeois ou de Prussiens. R. d. T.

Sud avoient rendu la Mer si grosse, que les voyant embarrassés à descendre au rivage avec leurs propres Chaloupes, il leur envoya ses Canots. Mais il leur fit payer un *akky* pour ce service. Les Négres connoissent fort-bien lorsqu'ils n'ont rien à craindre de l'agitation des flots. John se trouva lui-même sur le rivage pour y recevoir les Anglois. Il étoit accompagné de trente ou quarante Gardes fort-bien armés, qui les conduisirent à sa maison.

ATKINS. 1721.

Description de son Palais.

CET édifice, qu'il avoit construit des matériaux du Fort, étoit assez spacieux & fort-bien entendu. On y montoit en dehors par un double escalier de pierre, d'onze ou de douze degrés. Cet étage, sans compter le rez-de-chaussée, contenoit trois grandes chambres; l'une qui étoit la salle d'armes; la seconde, qui servoit de chambre de lit au Kabaschir, & la troisiéme qui faisoit sa salle de compagnie. Celle-ci étoit meublée de tables & de chaises.

POUR arriver à ce Palais, il falloit traverser deux cours, dont la premiére étoit environnée de logemens pour les Officiers & les Domestiques du Kabaschir. La seconde étoit un quarré spacieux, qui contenoit une salle des Gardes, & une autre salle d'armes, avec divers ornemens imités des Gouverneurs Danois, au service desquels John Conny avoit été plusieurs années. Il avoit appris d'eux les délicatesses d'honneur; & pour un Négre, il sçavoit prendre une contenance assez imposante. C'étoit un homme de cinquante ans, bien-fait & robuste, d'un regard sévère, & qui se faisoit respecter de ses Négres, jusqu'à vouloir que ceux qui portoient des chapeaux ou des bonnets, eussent toûjours la tête nue devant lui.

Figure & caractère de John Conny.

IL reçut fort civilement les Anglois; & les salua de six coups de canon, qui lui furent rendus au même nombre (*r*). Il leur fit des excuses de les avoir empêchés de prendre de l'eau; & pour les en dédommager, il leur permit de pêcher dans la Rivière qui passe derrière sa Ville. Mais leur pêche n'ayant point été fort heureuse, ils furent mal-servis à dîner. Le Kabaschir prit même un air mécontent, & leur reprocha de s'être attiré cette disgrace en négligeant de faire un présent à l'eau de la Rivière, qui méritoit plus de considération qu'une autre, parce qu'elle étoit le Fétiche d'un homme tel que lui. Il leur présenta néanmoins du *kanki*, du pain, du sel, du beurre, du fromage, du vin de Palmier & de la bierre. Sa table étoit assez proprement couverte, d'une nappe, de couteaux, d'assiettes, &c. Une de ses femmes, car les Anglois remarquèrent qu'il en avoit plusieurs, fut assise derrière lui pendant tout le festin. Elle paroissoit grosse. Sa robe étoit une pièce d'étofe informe, dont elle étoit envelopée, & qui n'étoit pas mal chargée de Fétiches. Au jugement d'Atkins, ils portoient tous deux le poids de huit ou dix livres d'Or, en côliers, en bracelets, en anneaux de bras & de jambes, & en autres ornemens de tête & de chevelure.

Traitement qu'il fait à l'Auteur.

ATKINS trouvant le Kabaschir familier & de bonne humeur, ne fit pas difficulté de lui demander ce qu'étoient devenus les crânes Hollandois dont il avoit pavé l'entrée de sa Maison. Il répondit naturellement que depuis un

Quel usage il avoit fait des crânes Hollandois.

(*r*) L'Auteur observe dans une note, que le Général *Phillips* étant au Cap-Corse, fut si piqué de n'avoir été salué que de dix-neuf coups pour vingt-un, qu'il en perdit l'appétit pour deux ou trois jours.

ATKINS. 1721.

un mois il les avoit enfermés dans une caisse, avec de l'eau-de-vie, des pipes &. du tabac, & qu'il les avoit fait enterrer. Il étoit tems, ajoûta-t-il, d'oublier les ressentimens passés; & les petites commodités qu'il avoit fait enterrer avec les Hollandois [& qui, durant leur vie, avoient été le plus de leur goût], étoient un témoignage du respect qu'il portoit aux Morts. Atkins apprit que l'usage de cette Nation est de sacrifier un ou deux Esclaves à la mort des personnes riches. Au reste le Kabaschir lui fit voir dans une de ses cours, les machoires [inférieures] des Hollandois suspendues aux branches d'un arbre.

Sa rigoureuse justice, & son habileté.

Il n'avoit pas moins de rigueur dans les châtimens, que d'éxactitude à se faire payer les droits. Quelques semaines avant l'arrivée des Anglois, il avoit condamné à mort un meurtrier, quoique le meurtre n'eût été commis que dans les termes d'une juste défense; & c'étoit le frère même du coupable qu'il avoit chargé de l'éxécution. [Il l'avoit fait jetter dans la Mer, après lui avoir mis au Col une grosse pierre, semblable à une Meule de Moulin.]

Le Kabaschir John Conny avoit profité fort habilement de son pouvoir & de ses richesses pour se mettre en possession de tout le Commerce du Pays; & par degrés il avoit réduit les profits des Européens à vingt pour cent. Atkins remarque qu'ils ne pouvoient accuser qu'eux-mêmes de cette disgrace, parce qu'ils avoient cherché à se supplanter les uns les autres en donnant leurs marchandises à moindre prix. [On gagne encore moins avec les Sujets du Kabaschir. Car dans le petit Commerce, que les Anglois font avec eux, ils ne les payent qu'en *Krakkra* d'Or, dont la valeur est fort au-dessous du prix qu'ils y mettent.]

§ II.

Arrivée de l'Auteur au Cap-Corse. Misérable état du Comptoir Anglois. Suite du Voyage à Juida, aux Isles du Prince & de St. Thomas, à Mina, &c. & Retour de l'Auteur.

Ce que c'est que les Comptoirs de Dixcove, de Sukkonda, d'Anamabo, &c.

Le Swallow partit du Cap Très-Puntas le 14 de Janvier, & mouilla le lendemain à *Dixcove*, Comptoir Anglois. Mais quoique *Dixcove*, *Sukkonda*, *Anamabo*, & d'autres lieux, soient honorés du nom de Comptoirs, Atkins remarque qu'il ne s'y trouve que deux ou trois Anglois, dépendans du Cap-Corse, d'où ils reçoivent leur commission, avec un salaire annuel, & des profits ou des gratifications proportionnés à leurs services.

Cap-Corse, principal Fort des Anglois en Guinée.

Le 16. de Juin, on leva l'ancre, pour mouiller le lendemain devant le *Cap-Corse*, principal Fort de la Compagnie Angloise d'Afrique. C'est aussi la résidence du Gouverneur, qui ne porte dans sa commission que le titre de Directeur Général. Ce Comptoir est composé de deux Marchands en chef, d'un Sécretaire, un Chapelain, un Chirurgien, plusieurs Facteurs, Ecrivains, Mineurs, Artificiers, & d'une Compagnie de Soldats. La Place ne manque ni d'édifices ni de commodités, pour les Anglois & pour les Esclaves (*a*).

VERS

(*a*) La Description du Fort est renvoyée à l'article Géographique.

Atkins. 1721.

Vers le tems de ce Voyage, la Compagnie d'Afrique avoit levé par Souscription la somme de trois-cens quatre-vingt-douze-mille quatre-cens livres sterling. Au mois de Décembre 1722, elle fit un appel de cinq pour cent, en accordant aux Propriétaires, suivant l'usage, un dividende de trois pour cent. Au mois de Décembre 1723, elle exposa en vente un fond de deux-cens-mille livres sterling, à trente pour cent. L'Auteur en conclut (*b*) que malgré les succès précédens, la Compagnie n'avoit pas beaucoup à se louër de l'état de ses affaires. L'hyver suivant, ajoûte-t-il, ne servit pas peu à confirmer cette remarque, lorsqu'elle représenta ses embarras au Gouvernement, & qu'elle exposa les dangers auxquels le Commerce d'Afrique étoit exposé, si elle n'obtenoit la permission de former quelque nouveau systême. Les Auteurs du projet demandèrent que le Parlement s'engageât. Ils promirent à cette condition de mettre les Agioteurs en mouvement, & de lever un million.

Etat de la Compagnie d'Afrique.

Le Comptoir du Cap-Corse, à l'exception du premier rang qui forme le Conseil, n'est véritablement composé que de *Négres Blancs*, absolument soûmis aux volontés du Directeur Général. Il les gouverne suivant toutes les régles de la plus éxacte discipline, c'est-à-dire à la manière des Garnisons, en punissant leurs fautes par des amendes, par la prison, par le fouët & le cheval de bois. Pour vivre dans cette rigoureuse dépendance, le salaire qu'on leur donne suffit à peine à leur procurer du kanki & de l'huile de Palmier, avec un peu de poisson, qui les empêche de mourir de faim : car malgré l'idée qu'on en donne au Change Royal de Londres, où l'on fait monter les appointemens annuels des Facteurs, depuis cinquante jusqu'à quatre vingt-dix livres sterling, & ceux d'un Artificier à cinquante ; la vérité est qu'en Guinée, sous prétexte du profit de la Compagnie, le Directeur Général ne les paye qu'en *krakras*, monnoie fausse, qui n'a de cours que dans le lieu, & qui ne leur permet pas d'acheter leurs nécessités, avec un peu d'avantage, des Vaisseaux qui abordent sur la Côte. Il est, dit-on, contre l'intérêt de la Compagnie, que ses Sujets puissent se procurer d'autres profits que ceux qu'ils tirent d'elle. D'accord ; mais on abuse de ce principe. Il arrive de-là que, pour soûtenir une vie languissante, ou, si l'on veut, pour se procurer un peu de plaisir, ils sont obligés d'emprunter de la Compagnie, ou de prendre d'avance une partie de leurs appointemens, & de signer en effet la perte de leur liberté ; car on ne laisse à personne la liberté de partir qu'après avoir ajusté ses comptes. Quelqu'un est-il trop sobre pour s'engager dans des dettes ? On suppose adroitement des défauts de conduite, ou l'altération de quelques marchandises confiées à ses soins. Ainsi tout devient sujet au châtiment ; yvresse, juremens, négligence, absence du Fort pendant la nuit, & jusqu'aux absences de l'Eglise, tant la piété, dit ironiquement Atkins, est en honneur parmi les Anglois de Guinée ! Les engagemens durent, par cette méthode, aussi long-tems qu'il plaît au Directeur. Il en use de même à l'égard des Négres : dans les Villages voisins, ces misérables sont continuellement à solliciter des marchandises & quelques verres d'eau-de-vie. On leur en accorde, mais avec un compte éxact

Désordre du Comptoir Anglois au Cap-Corse.

Remarques de l'Auteur sur la misère du Cap-Corse.

(*b*) Il faut se souvenir que cette Relation n'a été publiée qu'en 1735. R. d. T.

ATKINS. 1721.

exact de ce qu'ils reçoivent. Ils se trouvent ainsi engagés à la Compagnie par leurs dettes, & peuvent être vendus quand il plaît au Directeur.

Peinture des Facteurs.

La plûpart des Facteurs, suivant l'observation d'Atkins, ont bientôt perdu l'air de gayeté & de politesse avec lequel ils arrivent en Guinée. Ils sont sans canne & sans tabatière, chose étrange (c), dit-il, pour des gens d'affaires; ils ont le corps décharné, le visage pâle, les poches cousues ou sans usage, & la langue nouée. Il avoue que leur maigreur vient de la rareté des provisions. On ne voit guères au marché que des plantains, du bled-d'Inde, quelques petits poissons, & beaucoup de kanky. Le hazard y fait quelquefois paroître une Chévre maigre, qui se vend cinq akkis; un Canard, un Perroquet, ou une couple de Poulets, qu'on n'achète pas moins d'un akki. Rien ne marque mieux la misère du Fort que ce qui arriva sous les yeux d'Atkins. [Il y avoit un jeune-homme, qui y étoit venu muni de bonnes lettres de recommendation. Elles ne lui furent pas d'un fort grand usage.. Une nuit de débauche & diverses amendes auxquelles il avoit été condamné, ayant épuisé sa bourse, il fut réduit à voler pour s'empêcher de mourir de faim. Un jour que l'Auteur étoit à l'office pour quelques affaires, il y vint une Négresse se plaindre de ce que ce pauvre malheureux lui avoit volé un plantain; ce qui étoit la seule nourriture qu'il eut prise depuis trois jours. Ces plaintes firent qu'on eut l'œil sur lui; de sorte que ne trouvant plus moyen de satisfaire aux besoins de la nature, il mourut de faim; conseillant à ses Compatriotes de courir un hazard éloigné d'être pendus chez eux, plûtôt que d'être transportés en Afrique. Atkins en allègue un second éxemple.] Le Capitaine de la Garnison, ennuyé d'une situation si dure, prit le parti de s'échaper pendant la nuit, & de gagner un Brigantin qui étoit prêt à s'éloigner de la Côte. Mais son désespoir ne fut pas heureux. Le Brigantin fut poursuivi par le Weymouth, & ramené au rivage. Son Patron se vit condamné, outre quelques jours de prison, à payer soixante onces d'Or au Directeur Général.

Le Général est le seul qui ne manque de rien.

Au milieu de la disette publique, cet Officier Général ne manque de rien. Il est le seul qui ait à lui des Bestiaux & de la Volaille. Quoique le Pays en produise si peu, il s'en fait apporter de plusieurs autres lieux par ses propres Barques; sans compter les présens qu'il reçoit des Capitaines de Vaisseaux & des Nations voisines. Il n'est pas moins fourni de légumes, & de toutes sortes de végétaux. Le Chevalier Dalby Thomas, ancien Gouverneur, ayant fait un assez beau jardin (d) hors du Fort, ses Successeurs ont pris si grand soin de l'entretenir, qu'on y trouve non-seulement tous les fruits du Pays, mais un grand nombre de ceux d'Angleterre, que le Directeur ou le Gouverneur d'aujourd'hui réserve pour son usage.

Konsa, femme qu'on prend pour un tems.

[Atkins ne fait pas connoître ce voluptueux Anglois par son nom. Il continue seulement de représenter son caractère & ses mœurs. L'usage n'étant point établi pour les Négocians Anglois de mener en Guinée des femmes d'Angleterre,] il a pris une *Konsa*, c'est-à-dire, dans le langage des Négres, une femme qui n'est que pour un tems, & qui n'est point obligée de quitter le Pays, parce que cet assujettissement passeroit pour un véritable Esclavage. C'est une mulâtre, fille d'un Soldat Hollandois de Mina (e), qui est déja Mère de

(c) *Angl.* Meubles inutiles, dit-il. R. d. E.
(d) *Angl.* un petit jardin. R. d. E.
(e) *Angl.* de qui il a quatre beaux enfans blonds. Ses parens & ses R. d. E.

Atkins. 1721.

de trois ou quatre enfans, presqu'aussi blancs que le Directeur. Ses parens & ses amis Négres aident beaucoup à fortifier l'autorité de son mari ou de son amant, comme il favorise de son côté leurs injustices dans les usures qu'ils éxercent à l'égard de la Garnison. Il aime cette femme avec une folle passion. De tems en tems, il lui persuade d'assister à l'Office dans sa Chapelle; & par complaisance elle fait cet effort sur elle-même, quoiqu'elle soit fort attachée aux usages des Négres. Atkins prit soin d'un de ses enfans dans une maladie. Il rendit ensuite le même service au Directeur, [qui fut atteint de quelques accès de fiévre.] Dans ces deux occasions, il fut surpris de le trouver si foible, que marquant moins de confiance pour son Chirurgien que pour les Fétiches, il en portoit plusieurs au poignet & au cou. C'étoit d'ailleurs un homme sensé, mais sur qui la crainte de la mort avoit plus de force que les lumières de sa raison.

Passion du Directeur pour sa Konsa.

Il s'affligeoit beaucoup que toutes ses instances ne pussent engager sa femme à quitter son Pays, quoiqu'à force de sollicitations, il l'eut fait consentir au départ de ses enfans, pour les faire élever en Angleterre. Elle n'étoit pas moins obstinée à conserver l'habillement Négre, & à marcher pieds nuds, avec des chaînettes d'Or autour des chevilles & des poignets, des bracelets à la mode du Pays, & des brins d'Or dans sa chevelure. C'étoit une des raisons qui lui donnoient tant d'aversion pour l'Angleterre; dans la crainte d'y être obligée de changer de parure, & de paroître décontenancée, disoit-elle, aux yeux d'une Nation étrangère.

Caractère de cette femme.

Aux qualités de bon Père & d'excellent Mari, Atkins remarqua que le Directeur Général joignoit celle de Serviteur zèlé de la Compagnie. Il étoit d'une fermeté extraordinaire à maintenir son autorité contre les Hollandois de Mina. Butler, Directeur Général du Commerce de Hollande, étant à-peu-près du même caractère, ils avoient souvent des démêlés fort vifs sur les intérêts des deux Nations; & quelquefois aussi à l'occasion de la Konsa, dont le Directeur Anglois vouloit que les parens fussent respectés des Hollandois mêmes. La nécessité où sont les Directeurs Généraux de conserver un air de dignité dans leur petit Empire, [& les basses soumissions des Négres], les accoutume quelquefois à prendre des manières trop hautes avec leurs inférieurs. Celui du Cap-Corse est sans cesse renfermé dans ses retranchemens, & ressemble au Géant du Château enchanté. Il ne se fait voir que lorsqu'il ne peut s'en dispenser. S'il fait l'honneur à quelqu'un de l'inviter à sa table, c'est sans le presser, avec les civilités ordinaires, de boire & de manger. Il faut penser à soi-même, dit Atkins, si l'on ne veut pas sortir avec la même faim qu'on apporte. D'ailleurs il croiroit fort au-dessous de lui d'attendre un moment ses convives, quoiqu'il n'ignore pas qu'en arrivant trop tard, on n'a pas d'espérance de trouver à dîner dans le Fort. Cette fâcheuse incommodité a fait former, depuis peu par la Compagnie d'Afrique, le projet d'envoyer au Cap-Corse du bœuf d'Irlande & du porc, qui n'y reviendroient pas fort-cher. Quoiqu'il en soit, l'Auteur fut assez bien traité pendant six semaines qu'il passa dans le Fort, [pour y assister au jugement des Pyrates (f).]

Hauteur du Directeur Anglois du Cap-Corse.

Le

(f) Voyez Atkins. pag. 89 & 258.

ATKINS. 1721.

Bois & Chandelle rares sur cette Côte, & pourquoi.

Le 26 de Juin, son Vaisseau leva l'ancre pour se rendre au Port d'Anamabo. Il en partit le 28, pour aller mouiller à Montfort. Le 30, il arriva au Port de Barki, d'où il se rendit à Schallo. Depuis Sierra-Léona, l'Auteur observe qu'on trouve difficilement du bois, de la chandelle, & les autres nécessités d'un Vaisseau. Ce n'est pas que le bois soit rare dans des Régions où l'on ne voit de tous côtés que des arbres; mais rien n'est si difficile que d'aborder sur la Côte dans les endroits où l'on ne trouve pas de Rivière navigable. D'ailleurs la défiance des Habitans est extrême dans les lieux où le rivage est plus ouvert. A l'égard de la chandelle, les Bâtimens de Commerce en apportent peu, parce qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait du profit à tirer de cette marchandise.

Montagne du Diable; d'où lui vient ce nom.

Après avoir passé par Akra, par la Rivière de Volta, & par la Côte des Papas, on alla jetter l'ancre à Juida le 4 de Juillet. Toute la Côte forme une ligne droite, sans Golfe & sans Bayes. Elle est couverte d'arbres, & fort exposée aux vents de Mer, qui ne cessent pas d'y pousser les Vaisseaux; quoique sa situation & le mouvement continuel des vagues en rendent l'approche très-dangereuse. Avant le Port d'Akra, on passe à la vûe d'une haute montagne, d'où l'on a quelquefois vû sortir de la fumée comme d'un Volcan. Cette raison, joint au grand nombre de bêtes farouches qui y cherchent leur retraite, lui a fait donner le nom de *Devil' Hill* ou Montagne du Diable. Mais le plus grand danger qu'on y court, suivant l'Auteur, vient d'une prodigieuse quantité de Singes, parmi lesquels il s'en trouve de la longueur de cinq pieds, qui attaquent les hommes avec une hardiesse extrême & les précipitent dans l'eau, que ces animaux eux-mêmes redoutent beaucoup (*g*).

Les Anglois arrivent à l'Isle de St Thomas.

La plûpart y périssent.

On partit de Juida le 20, & dès le 28 on eut la vûe de l'Isle St Thomas, qui appartient aux Portugais. En approchant de cette Isle, on découvrit autour du Vaisseau, quantité de Baleines & d'autres poissons monstrueux. [Le ☞ Weymouth n'ayant pas cessé d'accompagner le Swallow,] ces deux Bâtimens avoient également besoin d'être nétoyés & radoubés, après une si longue Navigation. Les deux Equipages s'y employèrent ardemment: mais ce travail, joint à l'excès de la chaleur, & à l'intempérance des Matelots, en fit périr trois ou quatre chaque jour, pendant l'espace de six semaines. La plûpart néanmoins étoient arrivés en pleine santé. Ils furent tentés par l'abondance du vin de Palmier, qu'ils se procuroient à très-vil prix, & par la facilité qu'ils trouvoient dans leurs tentes à se livrer sans mesure à toutes sortes de débauches. Une fiévre maligne, qui devint la maladie commune, réduisit bientôt les deux Vaisseaux à délibérer s'ils devoient aller plus loin, sans attendre un renfort d'hommes des premiers Bâtimens d'Angleterre. Le Weymouth n'avoit plus assez de bras pour retirer ses ancres, & la situation du Swallow n'étoit guères plus favorable. Mais l'Auteur, en qualité de Chirurgien, jugea que dans cet état même il étoit plus-à-propos de partir; parce qu'en s'éloignant de la cause du mal, qui n'étoit que la chaleur excessive & les déréglemens de conduite, les malades éprouveroient une crise qui rétabliroit leur santé, ou qui précipitant leur mort, arrêteroit du moins la contagion. Ainsi, avec le secours de quelques Matelots d'un Vaisseau Hollandois, on

☞(*g*) Atkins. pag. 107 & 259.

on remit à la voile. Les fiévres, [faute des choses nécessaires,] continuèrent d'emporter quelques hommes, mais tournèrent à la plûpart en flux de ventre, qui causèrent moins de ravages. Le Weymouth, qui étoit parti d'Angleterre avec deux-cens quarante hommes, en avoit cent quatre-vingt-deux de moins à la fin du Voyage.

Atkins. 1721.

Avanture mal éclaircie.

L'Isle du Prince, [qui avoit été si précieuse aux deux Vaisseaux,] est le lieu qui donna naissance à deux personnes célèbres par leur tragique avanture, *Africanus* & *Mouli*. [Il semble qu'après les avoir annoncées dans ces termes, l'Auteur devroit raconter leur histoire avec un peu plus d'étendue. Mais il ajoûte seulement, en termes fort obscurs, que] Mouli étant devenue la favorite de son Patron, fut arrachée des bras d'Africanus; & qu'ayant mis au monde un enfant dont la couleur fit connoître le père, Africanus tua de rage la mère & l'enfant, & se tua lui-même pour éviter le châtiment. [Le Patron étoit apparemment quelque Portugais, dont Africanus & Mouli étoient les Esclaves.]

Isle de St Thomas.

On quitta l'Isle du Prince le 20 de Septembre, & l'on jetta l'ancre le 28 dans la Baye de Saint Thomas, à une lieuë du Fort qui est sur la pointe gauche de la Baye. C'est la principale des trois Isles que les Portugais ont sur cette Côte. Les Porcs & la Volaille y sont à très-bon marché.

Service que les deux Vaisseaux de Guerre rendent au Capitaine Rowry.

L'arrivée de deux Vaisseaux de Guerre Anglois fut un incident fort heureux pour *Rowry*, Capitaine d'un Bâtiment de Bristol. Ses propres Matelots vouloient le faire prisonnier, après avoir pris la résolution de vendre ses Esclaves au Gouverneur de l'Isle, qui ne rejettoit aucune proposition lorsqu'il y trouvoit de l'avantage. Rowry, maltraité jusqu'alors par le Gouverneur, obtint plus de justice à la faveur des deux Vaisseaux. Mais ses Matelots n'ôsant reparoître après cette avanture, ou plûtôt ne jugeant pas lui-même à propos de se fier à des gens qui l'avoient trahi, il prit le parti de se défaire de son Bâtiment & de sa Cargaison, pour passer au Cap-Corse à bord du Weymouth. Sa perte fut d'autant plus considérable, que dans une vente si précipitée, il se vit obligé d'abandonner ses biens pour la moitié de leur valeur.

Ils continuent l'éxercice de leur Commission.

Le Swallow & le Weymouth regagnèrent la Côte d'Or en quinze jours, pour y continuer l'éxercice de leur commission. Mais le 5 d'Octobre, ils se déterminèrent à tourner leur Navigation à l'Ouest, dans la vûe de se rendre maîtres du vent le plus loin qu'il leur seroit possible, afin de tomber plus facilement sur les Pyrates qui s'approcheroient de la Côte. Le 20, ils se trouvèrent à la hauteur du Cap Apollonia, & le 23, ils mouillèrent devant Axim [ayant eu dans leur passage quelque peu de pluye, qu'ils apprirent avoir été fort abondante sur les Côtes.] Le 24, ils s'avancèrent jusqu'au Cap Très-Puntas, (*b*) où le Kabaschir John Conny leur accorda plus facilement de l'eau qu'à leur premier passage. Le 30, ayant quitté cette Rade, ils arrivèrent le lendemain au Cap-Corse. On leur raconta, pour première nouvelle, que le Pyrate Roberts avoit pillé les Vaisseaux Marchands au long de la Côte; mais qu'on le croyoit parti pour quelque autre Mer, parce que ses derniers

Pillages du Pyrate Roberts.

(*b*) *Angl.* Très-Puntas, où, pour avoir négligé de payer les droits de l'aiguade à Jean Conny, il avoit arrêté quelques-uns de leurs gens jusqu'à-ce qu'on l'eût satisfait. R. d. E.

ATKINS. 1721.

niers pillages étoient arrivés au mois d'Août. Comme il y avoit peu d'apparence qu'il ôsât reparoître, les deux Vaisseaux partagèrent entr'eux les provisions qui leur étoient venues de Londres au Cap-Corse; & le Weymouth demeurant pour rétablir les restes de son Equipage, le Swallow mit à la voile le 10 de Novembre. Dans l'espace d'un mois, il fit, pour la seconde fois la visite de Sukkonda, de Dixcove, d'Aqueda, de Très-Puntas, d'Axim, du Cap Apollonia, d'Assini, de Bassam, de Jaque à Jaques, & de plusieurs autres lieux. Le dessein du Capitaine étoit non-seulement d'assûrer le Commerce, [& d'airer un Vaisseau où il y avoit tant de malades,] mais encore ☞ d'acheter des Esclaves pour sa manœuvre, & de prendre des Matelots sur les Bâtimens Marchands. [Plusieurs évitoient d'être forcés en prenant la ☞ fuite, sous prétexte de mauvais traitemens ou qu'ils étoient mal-nourris; mais comme un grand nombre s'engageoient avec les Pyrates, cela montre que les Matelots se conduisent par caprice plûtôt que par raison.] A Sukkonda, il fut obligé de faire quelques réparations à la quille de son Vaisseau. A Dixcove, il apprit de *Carlton*, Facteur de ce Comptoir, qu'une Compagnie de Soldats envoyée par la Compagnie d'Afrique pour recruter la Garnison du Cap-Corse, s'étoit mutinée avec un de ses Officiers, nommé *Massey*, sous prétexte qu'ils étoient maltraités par les Marchands qui étoient chargés du soin de leur nourriture; qu'ils avoient encloué le canon d'un des Vaisseaux qui les avoient apportés, & que s'étant mis sur l'autre avec le Contre-maître Lowther & quelques Matelots, ils avoient pris le large.

Le Swallow parcourt toute la Côte.

Changement qu'il trouve au Cap Appollonia.

Au Cap Appollonia, le Swallow trouva beaucoup de changement. La Reine du Pays, qui avoit envoyé au Capitaine, trois mois auparavant, un présent de quatre akkis, avoit été forcée avec toute sa Nation, de se retirer dans le Canton d'Assini. C'étoient les Santis ou les Assantis, Peuple voisin dans l'intérieur des terres, qui l'avoient chassée de ses Etats, à l'instigation de ce même John Conny, qui s'étoit rendu si puissant au Cap de Très-Puntas. En arrivant sur la Côte d'Assini, les Anglois trouvèrent cette Princesse & ses Sujets occupés de leur vengeance. Dans cette agitation de courage & de haine, on leur vendit fort-cher toutes les armes inutiles au Vaisseau. Ils donnoient sans regret une Poule pour une pierre à fusil, [n'y en ayant point dans ☞ tout le Pays.] Ces Négres étant naturellement braves se promettoient de faire bientôt changer la fortune en leur faveur. En effet, Atkins fut ensuite informé qu'ils avoient heureusement déchargé une partie de leur ressentiment sur John Conny.

En repassant au Cap de Très-Puntas, les Anglois du Swallow trouvèrent la source & l'étang d'eau fraîche presqu'entièrement à sec, quoique les vents Sud-Est eussent amené, depuis peu, deux ou trois pluyes fort abondantes. Les brouillards continuoient même d'être fort épais pendant le jour; & ce qui parut fort extraordinaire à la distance de la terre où le Vaisseau avoit jetté l'ancre, on avoit des rosées à bord pendant la nuit. La direction du Courant étoit à l'Ouest.

1722.

Nouveaux pillages de Roberts.

Le 6 de Janvier, on mouilla devant Mina, principal Fort de la Compagnie Hollandoise d'Afrique, & le jour suivant au Cap-Corse. Dès le 10, on remit à la voile pour donner la chasse aux Pyrates, sur le récit de deux ou trois Exprès, par lesquels le Gouverneur avoit appris qu'ils avoient enlevé un Vaisseau

Vaisseau près d'Axim. Le Pyrate Roberts avoit répandu tant de terreur parmi les Marchands, que les Vaisseaux de Guerre qui croisoient pour le rencontrer, étant trompés tous les jours par de faux rapports, qui leur faisoient chercher ce Brigand où il n'étoit pas, ils s'étoient déterminés à se tenir à l'ancre au Cap-Corse, qui étoit leur rendez-vous. Mais les informations du Gouverneur parurent d'autant moins douteuses, qu'elles expliquoient jusqu'aux barbaries que les Pyrates avoient éxercées contre leur nouvelle prise. Ils étoient parfaitement équipés. Leur succès & leur réputation avoient beaucoup augmenté leur nombre. Quantité de Matelots abandonnoient leur Bâtiment pour chercher avec eux une fortune assûrée; & l'on remarquoit, dit l'Auteur, que ceux qui demeuroient fidéles à leur devoir, étoient moins arrêtés par l'horreur de cette profession, que par la crainte du châtiment. ATKINS. 1722.

LE Swallow & le Weymouth ne balancèrent point à se remettre en Mer, pour aller croiser du côté de Juida. C'étoit le lieu qui promettoit le plus de butin aux Corsaires, & qui devoit par conséquent les avoir attirés. Les deux Vaisseaux de Guerre y arrivèrent le 15. Ils apprirent aussi-tôt que Roberts avoit pillé en peu de tems onze Bâtimens, & que sur le bruit de leur approche, il n'avoit quitté la Côte que depuis deux jours. Ils continuèrent de le poursuivre, jusqu'au 29, qu'ils arrivèrent devant l'Isle du Prince. Mais ils ne reçurent des Portugais aucune information sur sa route. Ils allèrent jetter l'ancre, le 1 de Février, à l'embouchure de la Rivière de *Gabon*, petit Port qu'ils le crurent capable d'avoir choisi pour retraite, parce que la Navigation y est fort difficile. Ils ne l'y trouvèrent point; mais ayant fait voile le 3 au Cap Lopez, ils furent agréablement surpris en entrant dans cette Baye, d'y découvrir à l'ancre les trois Vaisseaux du Pyrate. Un des trois laissa couler ses cables à la vûe du Pavillon Royal d'Angleterre, & s'efforça de fuir avec toutes ses voiles. Mais il fut arrêté avant la nuit. Il y avoit beaucoup d'apparence que les deux autres profiteroient de l'obscurité pour s'éloigner. Cependant la crainte, ou d'autres raisons, les retinrent au fond de la Baye, dans une tranquillité qui causa le lendemain beaucoup d'étonnement aux deux Vaisseaux de Guerre. Ils y demeurèrent si ferme, que le Capitaine Ogle commençoit à délibérer s'il n'avoit pas besoin de précaution pour entreprendre son attaque. Mais à mesure qu'il avançoit, les yeux des Pyrates parurent s'ouvrir. Leur frayeur devint si vive, qu'ayant coupé leurs cables & tendu toutes leurs voiles, ils se livrèrent au vent, qui les favorisa pendant quelques minutes. Ils en auroient pû tirer plus de secours, si la crainte ne leur eut troublé l'esprit. Mais les uns demandant à se rendre tandis que les autres tiroient quelques coups en fuyant, une bordée du Swallow, qui en fit périr un grand nombre, acheva de leur faire perdre courage. Ils se laissèrent aborder sans penser à se défendre. [Une note des Auteurs de ce Recueil, supplée ici à l'obscurité de la Relation, & nous apprend que Roberts ayant été tué d'un coup de grapin dans la première chaleur de l'Abordage, ce fut la perte de leur Chef qui rendit les Pyrates si traitables.] Ils avoient presque abandonné leur troisième Vaisseau, pour défendre mieux le second en s'y rassemblant en plus grand nombre; de sorte qu'après la prise de celui-ci, l'autre devint une conquête encore plus aisée (*i*).

Il est poursuivi par les deux Vaisseaux de Guerre.

Ils le trouvent au Cap Lopez.

Les Pyrates se défendent mal.

Ils se rendent.

ATKINS

(*i*) Atkins *Ibid.* pag. 186 & 260.

ATKINS. 1722.

ATKINS remarque avec raison que la discipline ouvre un chemin presque sûr à la victoire. Il ajoûte que le courage s'apprend comme un métier, par une longue pratique des régles, & par la continuité de l'éxercice. Les Pyrates, qui ne manquoient assurément ni de hardiesse ni de valeur, devinrent tout-d'un-coup des ennemis méprisables, faute d'un Chef pour réunir leurs forces; & tel sera toûjours, dit l'Auteur, le sort de cette misérable espèce de Guerriers, dans les mêmes circonstances.

Richesses qu'on leur trouve.

LES Vainqueurs trouvèrent dans les trois Vaisseaux, environ trois cens Anglois, soixante ou quatre-vingt Esclaves Négres, beaucoup de marchandises, &, ce qui attira beaucoup plus leurs yeux, une grosse quantité de poudre d'Or. Les Prisonniers la firent monter à plus de seize mille livres sterling; mais l'Auteur s'arrêtant au témoignage des Officiers, [quoiqu'intéressés peut-être à la diminuer,] croit qu'elle ne surpassoit pas huit ou dix mille livres (*k*).

LA multitude des Prisonniers causa beaucoup d'embarras, pour le retour, aux deux Vaisseaux de Guerre. Il étoit à craindre que se trouvant en si grand nombre, & désespérés de leur avanture, ils ne formassent quelque entreprise pour se remettre en liberté (*l*), sans compter l'attente du supplice, auquel ils étoient bien persuadés qu'une partie d'entr'eux n'échaperoit pas. En effet, ils ne furent pas plûtôt arrivés [le 18e de Février,] au Cap-Corse qu'on leur fit leur procès. Les uns furent condamnés à mort; d'autres acquités (*m*). Cette procedure dura vingt-six jours, [avec de grands fraix, qui furent pris sur le fond du butin. Cependant le Directeur Général ayant fait un compte de la dépense, qui fut envoyé à l'Amirauté de Londres, on prétendit, observe malignement Atkins, que] depuis la réformation, il ne s'étoit pas fait d'éxécution de cette nature à si bon marché (*n*).

On leur fait leur procès au Cap-Corse.

Visite de l'Auteur au Directeur Hollandois de Mina.

PENDANT le séjour que les deux Vaisseaux de Guerre firent dans la Rade du Cap-Corse, l'Auteur & quelques autres Officiers rendirent une visite au Directeur Général de Hollande à Mina. La distance n'est que de trois lieuës. Ils en furent reçus avec d'autant plus de civilité, que pendant dix-huit ans qu'il avoit éxercé son Office, il avoit vû peu de ses Compatriotes à Mina; car il étoit Anglois de naissance & d'origine. Il rejettoit l'indifférence qu'on avoit marqué pour lui, sur les démêlés continuels qu'il avoit eus avec le Directeur du Cap-Corse, pour les intérêts du Commerce. Mais il se croyoit justifié par les raisons d'honneur qui devoient l'attacher à ses Maîtres, & qui avoient fait apparemment craindre aux Anglois de ne pouvoir faire des civilités à l'un sans offenser l'autre. Sa table fut couverte de dix plats; abondance surprenante dans une si grande rareté de provisions. La variété des vins & des liqueurs répondit à cet appareil. On fut servi par six [grands] Négres, chacun avec une chaîne d'Or au cou. Ces chaînes sont une marque de grandeur en Afrique, comme la richesse des livrées en Europe.

APRÈS le dîner, Butler fit présent, à chacun de ses convives, de quatre bagues

(*k*) Le Traducteur a omis ici la relation du différend qui s'éleva pour la distribution du butin; qui fut porté à Londres devant les Commissaires de l'Amirauté. R. d. E.

(*l*) C'est aussi ce qu'ils tentèrent une ou deux fois.

(*m*) Il y en eut cinquante-deux dependus; soixante-quatorze d'acquittés vingt, condamnés à l'Esclavage, & dix-sept à la Maréchaussée. Voyez Johnson, Histoire des Pyrates.

(*n*) Les fraix montèrent à une livre sterling par jour, disent les Auteurs. R. d. E.

gues d'Or, de la fabrique du Pays: c'étoit une bagatelle, leur dit-il, qu'il les prioit de garder pour se souvenir de lui. Il leur fit voir ensuite ses Magazins, qui étoient grands & bien remplis. Dans le cours de l'après-midi, il leur proposa de faire une promenade dans son jardin, & leur fit servir des rafraîchissemens dans un cabinet d'Eté (o). Le soir il les fit reconduire à leur Chaloupe par ses Officiers. Ses derniers adieux furent accompagnés d'un présent de sucre du Brésil, & d'une décharge de neuf coups de canon. On étoit bien éloigné, au Cap-Corse, de recevoir les Anglois avec cette politesse.

ATKINS. 1722.

LES deux Vaisseaux levèrent l'ancre le 1 de May 1722. En quittant le Cap-Corse, Atkins promit au Ciel de n'y jamais retourner. Le 3 on arriva sur la Côte de Juida. Le Capitaine Ogle y enleva, sur un Vaisseau Portugais, un des Matelots qui avoit attiré sa disgrace à Rowry dans l'Isle St Thomas. Ce malheureux, à qui sa conscience reprochoit son crime, & qui se voyoit menacé d'un sévère châtiment, prit le parti de se couper la gorge. Vers le même tems Atkins fut nommé Trésorier du Weymouth, parce qu'il ne restoit personne sur ce Vaisseau qui fût propre à remplir cet office. Il ne l'accepta point sans répugnance; d'autant plus que c'étoit se charger tout-à-la fois de celui de Maître-d'Hôtel, & de plusieurs autres, car la mort n'avoit pas plus respecté les Officiers que les Matelots sur ce Bâtiment. Cependant l'indulgence sur laquelle il comptoit de la part d'un fort généreux Commandant, & quelques avantages attachés à ce poste, lui firent abandonner l'Office de Chirurgien. Le 5, les deux Vaisseaux firent voile au Cap Lopez, pour y renouveller leur provision d'eau & de bois, dans le dessein de se rendre immédiatement aux grandes Indes.

Les deux Vaisseaux quittent le Cap-Corse.

Un Matelot Anglois se coupe la gorge.

LA Baye du Cap Lopez est une Station sûre & commode. On y jetta l'ancre sur vingt brasses, à la même distance du Cap, qu'on avoit Nord-Ouest quart au Nord, & du lieu de l'aiguade, qui étoit Sud-Est quart à l'Est; c'est-à-dire à un mille & demi de l'un & de l'autre. En entrant dans la Baye, on avoit amené le Cap Sud-Ouest, pour éviter un écueil qui est marqué dans la plûpart des Cartes & qui porte le nom de *Banc du François*. Il est éloigné du Cap d'environ une lieuë & demie au Nord-Nord-Est. Quelques-uns prétendent que ce n'est pas le seul Banc qu'il y ait entre ce lieu & la Côte au Nord. Le Cap est bas, mais escarpé, quoiqu'il paroisse revêtu de beaux arbres. Les Habitans sont d'un caractère doux & humain. Ils ne se vendent jamais les uns les autres. Leur timidité ne leur permet guères de se présenter à bord. Ils ont même leurs habitations assez loin du rivage; & l'Auteur juge qu'ils ont été dégoûtés du Commerce, par la mauvaise-foi de quelques Marchands de l'Europe.

Baye du Cap Lopez & ses avantages.

LORSQU'ILS se rencontrent entr'eux, leur manière de se saluer est en se frappant deux ou trois fois les mains l'une contre l'autre. Devant leurs Supérieurs & devant les Vieillards ils mettent un genouil à terre, & lèvent leurs mains à la hauteur de l'épaule. Ensuite pressant trois fois celles de la personne qu'ils respectent, ils se prosternent, & frappent [trois fois] de leurs propres mains l'une contre l'autre. S'ils veulent vous marquer une affection extraordinaire,

Usages des Habitans.

(o) Il n'est fait mention dans l'Original ni de promenades ni de colation; mais seulement qu'ils passèrent l'après-midi dans le cabinet du jardin. R. d. E.

ATKINS. 1722.

traordinaire, ils vous lèvent les mains aussi haut que les leurs peuvent s'étendre. Plusieurs Négres de leur Nation portent des noms Européens, qu'ils ont empruntés des Marchands dont ils ont été satisfaits, & se croyent fort heureux d'avoir obtenu cette espèce d'adoption. Ils ne sollicitent point une si haute faveur sans avoir reconnu, dans celui qui l'accorde, quelque qualité qu'ils admirent, ou sans s'être imaginés qu'ils ont avec lui une sorte de ressemblance ou de sympathie (p). Comme ils ne se présentent pour le Commerce qu'en familles ou en Tribus, chaque troupe est conduite par un Chef qui aime à se distinguer par quelque imitation de notre parure. La manière dont il porte sa perruque, son chapeau, ses hautes-chausses, donne un spectacle beaucoup plus ridicule que la nudité de ses Compagnons.

Visite que les Anglois reçoivent du Prince Jacobus.

Un de ces Chefs Négres, nommé *Jacobus*, qui prenoit le titre de Roi sans en connoître le sens, se rendit à bord du Swallow, accompagné de quelques Négres qui paroissoient lui porter beaucoup de respect. Il avoit une vieille perruque de Matelot, tournée de bas en haut, une demi-paire de hautes-chausses, une camisole déchirée, un chapeau à demi-pourri. Chaque fois qu'il buvoit, deux de ses gens tenoient une serviette suspendue devant son visage, afin qu'on ne pût l'appercevoir. Cet usage, dit Atkins, présente un air de grandeur, & paroît emprunté de quelque grand Monarque voisin; celui peut-être du Monomotapa. Cependant à mesure que Jacobus & ses Compagnons se ressentirent des vapeurs de l'eau-de-vie, dont ils avaloient de grandes rasades, le respect fut oublié. Mais un incident fort étrange vint troubler leur joie.

Etrange jalousie d'un Chef Négre & ses effets.

Le Vaisseau ayant arboré tous ses Pavillons & fait quelques décharges de son artillerie à l'occasion d'une Fête Nationale qui tombe au 29 de May, un autre Chef qui étoit au rivage & qui s'imagina qu'on rendoit ces honneurs à Jacobus, conçut une si furieuse jalousie, que dans son absence, il se saisit de ses biens & de ses femmes, il but son eau-de-vie, il maltraita ses gens & mit le feu à sa maison. La lumière de l'Incendie n'apprit que trop au malheureux Jacobus l'outrage & le tort qu'on lui faisoit. Il se hâta de retourner à terre. Mais lorsqu'on s'attendoit sur les deux Vaisseaux à de cruels effets de son ressentiment, on fut surpris le lendemain de voir les deux ennemis parfaitement réconciliés.

Peu de Commerce au Cap Lopez.

Les Négres du Cap Lopez connoissent peu l'usage des armes à feu, parce que n'ayant presqu'aucun Commerce, ils ne peuvent se procurer des fusils ni de la poudre. Leurs armes sont la zagaye, l'arc & la massue. Une bataille passe entr'eux pour sanglante, lorsqu'il y périt six ou sept combattans. Ils firent payer aux Anglois, pour le bois, un vieux drap de Guinée la brasse. L'eau fut accordée gratis. Elle est aisée à prendre & à charger; mais c'est une eau dormante, qui n'est pas de si bon goût que celle de source. Les Anglois achetérent ici de la cire pour en faire des bougies, dans la disette de chandelles qu'ils souffroient depuis long-tems. Le Cap Lopez est un lieu commode pour les Vaisseaux de Guerre, lorsqu'ils se disposent à quitter la Côte d'Afrique.

C'est une Station commode pour les Vaisseaux de Guerre.

Le 5 de Juin, on leva l'ancre, avec de petits vents Sud, mêlés alternativement de calmes. Un brouillard épais fit perdre la vûe du Swallow jusqu'à l'Isle

(p) Atkins, pag. 192. & suiv. & 263. & suiv.

l'Isle d'Annobon, où le Weymouth croisa pendant quelques jours [inutilement] pour le rencontrer. Sa Navigation fut continuée fort heureusement pendant tout le cours du mois. Le 1 de Juillet, il tomba au Cap Saint-Augustin du Brésil, & le 4, il jetta l'ancre dans la Rade de Fernambuc, lieu célébre pour le Commerce, dans la Province de Balua (q).

ATKINS. 1722.

Le Weymouth est séparé du Swallow. Il arrive au Brésil.

Le 12 il quitta le Brésil (r), à la faveur des vents de commerce. Le 3 d'Août il arriva dans la Baye de Carlisle à la Barbade, d'où il partit le 9, après y avoir pris des rafraîchissemens. Le 23, il jetta l'ancre dans la Rade de Port-Royal à la Jamaïque. Le Swallow y étoit arrivé depuis huit jours. Mais le 28, un furieux ouragan brisa leurs mâts, & leur causa tant de dommage, qu'ils eurent besoin de six mois pour le réparer.

Il retrouve le Swallow à la Jamaïque.

1723.

Le 1 de Janvier, les deux Vaisseaux levèrent l'ancre, pour l'aller jetter aux *Kays*, où ils s'arrêtèrent jusqu'au 7 de Février. Leur embarras fut extrême à gagner Port-Morant. Ils employèrent six ou sept jours dans un passage de douze lieuës, persuadés qu'après cette fatigue, la principale difficulté seroit vaincue, parce que la Mer est douce & unie sous Hispaniola [& que souvent elle détourne les vents réglés à l'avantage des Vaisseaux qui y passent.] Cependant ils furent encore arrêtés quatre jours par des calmes. Le 17, ils arrivèrent à la petite Isle de *Novasta*, où les Jamaïquains vont à la chasse des *Guanes*. Le 19, ils entrèrent dans la Baye de Donna Maria, qui est à la Pointe Ouest d'Hispaniola, ressource ordinaire des Vaisseaux de Guerre lorsqu'ils ont besoin d'eau & de bois. Ils remplirent leurs tonneaux dans une Vallée, éloignée d'un mille au Sud des deux montagnes brunes. L'eau y est fort bonne; excepté dans certains vents qui font passer les flots de la Mer par-dessus la Barre. Mais, plus près des deux monts, on trouve deux autres sources où l'Inondation de la Mer n'arrive pas si facilement. Les Anglois achetèrent dans cette Vallée, de la chair de porc salée, de deux François du petit Goave.

Baye de Donna Maria, favorable pour les Vaisseaux de Guerre.

En sortant de la Baye, un vent Sud fort impétueux les poussa bientôt entre le Cap Saint-Nicolas & Maize, où ils trouvèrent des vents plus doux, & un Courant favorable, formé par l'ancien Détroit de Bahama & la disposition des Isles.

Le 26, près de l'Isle d'*Heniago*, ils retrouvèrent le véritable vent de commerce, Est demi-Nord. Le 28, ils découvrirent les Rocs nommés *Hogsties*, à vingt & un degrés trente-huit minutes, c'est-à-dire, suivant leurs observations, un peu plus Nord que dans les Cartes. Le même jour à midi, ils arrivèrent aux *Quais d'Aklin*, Rocs qui s'élèvent un peu au-dessus de l'eau, & vers la nuit, ils relâchèrent à l'Isle du Puits. Enfin la dernière Isle d'où ils entrèrent en pleine Mer fut le Kay de Watlin, à vingt-quatre degrés du Nord. Le vent de commerce ne les abandonna point jusqu'à trente-deux degrés, mais foible depuis le 27e; ce qui venoit, suivant l'opinion d'Atkins, de l'opposition continuelle des vents variables.

Route des Anglois vers le Nord.

Depuis le 26e jusqu'au 37e degré de latitude, en suivant le Nord jusqu'à la Virginie, ils virent flotter chaque jour autour du Vaisseau une grosse quantité

Gulf-Weed ou Herbes de Golfe.

(q) *Angl.* Babia R. d. E.

(r) *Angl.* parce que les vents régles soufflant vers la Côte, devenoient de jour en jour plus forts, & soulevoient extrêmement les flots dans la Rade. R. d. E.

ATKINS. 1723.

quantité de ce que les Anglois appellent *Gulf-Weed*, c'est-à-dire *Herbe de Golfe*, & qui diminuoit à proportion de la distance de la terre. On lui a donné ce nom, parce qu'elle paroît venir des Basses de la Floride, & l'on prétend qu'il s'en trouve jusqu'à trois ou quatre-cens lieuës au Nord-Est du Continent. Atkins croit pouvoir en inférer la continuation, quoiqu'insensible, de quelque Courant, qui s'étend plus loin au Nord qu'au Sud dans ces latitudes. Au contraire, dans les latitudes du Nord plus éloignées, les Mers près du Continent, ont une tendance sensible au Sud; ce qui paroît démontré par ces Isles de glace qui sont poussées, pendant tout l'Eté, du Nord-Ouest au long des Côtes de Terre-Neuve, jusqu'à la Nouvelle Angleterre.

Remarques Nautiques.

Retour des deux Vaisseaux.

Au Nord des Bermudes, les vents deviennent variables, & plus violens à mesure qu'on avance. Les deux Vaisseaux essuyèrent au soixante-huitième degré de latitude un vent Nord-Ouest qui les jetta dans le dernier désordre; & pendant quinze jours ils eurent une si grosse Mer, qu'ils furent occupés sans cesse à la pompe. Ils arrivèrent en Angleterre au mois d'Avril 1723.

CHAPITRE V.

Voyage du Chevalier Des-Marchais en Guinée & aux Isles voisines.

INTRODUCTION.

Remarques sur Labat.

C'EST au Père Labat qu'on doit la publication de ces Mémoires, entre plusieurs autres qu'il fait profession d'avoir recueillis soigneusement en France & en Portugal, pour l'exécution du dessein qu'il avoit formé, de donner la Description de tout le Continent d'Afrique. [Il prétend que tous ces mémoires sont pleins de quantité de choses nouvelles & curieuses par rapport à son Plan. Ceux-ci commencent où finissoit son premier Ouvrage sur l'Afrique Occidentale, c'est-à-dire, au Cap de Sierra-Léona, d'où ils nous conduisent jusqu'au Cap Gabon & à Corisco, nouvel établissement des Négres, dans ce Païs. Sans ce secours, il auroit abandonné son dessein, qu'il ne se croyoit pas en état de remplir entièrement avec les autres. Ce fut le hazard qui lui procura la connoissance du Chevalier Des-Marchais grand homme de Mer, qui a fait plusieurs voyages en Afrique, & en Amérique, & qui revenoit justement alors de la Côte de Guinée, & de Cayenne, où la Compagnie qui fait ce Commerce en France, l'avoit envoyé. Il avoit multiplié & rectifié dans ce Voyage, les Observations qu'il avoit faites dans plusieurs autres; & le Père Labat, qui nous en donné la relation en IV. Volumes in octavo (*a*), n'aura pas manqué d'y faire usage des autres matérieux qu'il avoit rassemblés.]

LE

(*a*) imprimés à Paris en 1730; & réimprimés à Amsterdam en 1731, avec quantité de Cartes & de Figures; [quelque jugement qu'on porte de sa fidélité dans ses propres observations, il ne paroît pas, comme on l'a déja remarqué, que la défiance doive s'étendre jusqu'aux Ouvrages dont il n'est que l'Editeur; ou du moins, le doute ne doit tomber que sur les remarques qu'il n'a pû s'empêcher d'y mêler. Mais cette difficulté même doit s'évanouir sur tous les articles où l'on distingue aisément l'ouvrage d'autrui, de ses Commentaires

INTRODUCTION.

Caractère du Chevalier Des-Marchais.

Le Chevalier Des-Marchais avoit obſervé avec ſoin tout ce qui s'étoit offert à ſa curioſité dans les Pays Etrangers. Peu de perſonnes avoient réuni autant de qualités naturelles & acquiſes. Il avoit la pénétration aiſée & le ſens fort droit, avec une ardente paſſion de s'inſtruire. Il étoit habile Deſſinateur, bon Géométre, excellent homme de Mer; & ce qui eſt peut-être encore plus eſſentiel pour les Voyages, il ſçavoit la plûpart des Langues qui ſont en uſage ſous les Côtes d'Afrique. Un avantage ſi extraordinaire le mettoit en état de pénétrer la vérité par lui-même, & de faire des découvertes auxquelles on ne peut guéres ſe flatter de parvenir, quand on a beſoin du miniſtère d'un Interpréte. Les mêmes talens, joint à la douceur naturelle de ſon caractère, lui ouvroient un accès facile à la Cour des Rois & de tous les Princes. Auſſi toutes ſes entrepriſes eurent-elles un heureux ſuccès.

Plan de ſon Ouvrage.

Comme le principal Commerce des François ſur cette Côte, eſt à Juida (*b*), Des-Marchais s'eſt attaché particulièrement à décrire ce petit Etat, ſes Uſages, ſon Gouvernement, ſes Loix & ſa Religion. Il l'a fait avec tant d'exactitude qu'il ſeroit difficile d'y rien ajoûter. Il étoit à Juida, peu avant la deſtruction de ce Royaume par les Dahumays. Labat rapporte quelque choſe de cet événement dans ſa Préface. Mais il eſt raconté avec plus d'étendue dans le Voyage du Capitaine Snellgrave, qui eſt à la ſuite de celui-ci. En général, la Relation du Chevalier Des-Marchais ne contenant guères que la Deſcription du Pays & des Habitans, offre peu de matière en qualité de Journal (*c*). Des quatre Volumes, les deux premiers regardent la Guinée, & les deux autres la Cayenne. Ils ſont remplis de Cartes Géographiques & de Figures. Les Cartes ſont de M. Danville, Géographe d'un mérite connu (*d*). Les Figures ont été gravées ſur les deſſeins du Chevalier Des-Marchais, [& ſont d'un goût fort délicat.]

Cartes & Figures.

Telle eſt l'idée que la Préface de Labat nous donne de l'Auteur & de l'Ouvrage. On ſe contentera ici de préſenter les deux premiers Tomes au Lecteur, en réſervant les deux autres pour la partie de ce Recueil qui regardera l'Amérique.

Articles des deux premiers Tomes.

Le premier eſt diviſé en douze Chapitres, ſous les titres ſuivans (*e*). I. Départ du Chevalier Des-Marchais du Havre de Grace; Deſcription de ce Port; Voyage juſqu'au Port de l'Orient. II. Du Port-Louïs, de l'Orient & des Cargaiſons ordinaires pour le Commerce de Guinée. III. Iſles de Madère & de Porto-Santo; variation de l'Aiguille; Royaume de Burré. IV. Route depuis Sierra-Léona juſqu'au Cap Monte; Deſcription de ce Pays. V. Du Cap Monte & ſon Commerce. VI. Deſcription du Cap Meſurado. VII. Projet pour y former un Etabliſſement.

res, & plus encore ſur ceux où ſon témoignage ſe trouve d'accord avec celui de pluſieurs autres Voyageurs. D'ailleurs nous examinerons dans un autre lieu, ſi la prévention qui s'eſt répandue à ſon déſavantage, eſt établie ſur de juſtes fondemens.] R. d. T.

(*b*) Les François écrivent & prononcent *Juda*; nos Auteurs *Whidaw*, en avertiſſant, en note que le vrai nom eſt *Fida*. „ C'eſt ainſi „, ajoutent-ils, „ que les Européens défigurent les „ noms étrangers „. Le Traducteur a apparemment, voulu ſe rapprocher des Anglois, ſans s'éloigner beaucoup des François; mais la vérité n'y gagne rien. R. d. E.

(*c*) *Angl.* à un extrait. R. d. E.

(*d*) *Angl.* dont les ouvrages ſont d'un rare mérite. R. d. E.

(*e*) Dans cette Edition, on a un peu réformé ces Titres ſur l'Original même du P. Labat. R. d. E.

INTRODUCTION.

blissement. VIII. Route jusqu'au Cap Palmas, & description de la Côte. IX. Description du Cap Palmas, & du Pays, jusqu'au Cap Des trois Pointes. (*f*) X. Côte d'Or; description du Pays (*g*) jusqu'au Château de la Mine. XI. Château de la Mine; histoire de cet Etablissement. XII. Des mœurs & des coutumes des Peuples de la Côte d'Or.

Le second Volume contient aussi douze Chapitres. I. De la Rivière de Volta; bornes anciennes & nouvelles du Royaume d'Ardres, (ou d'Ardra.) II. Du Royaume de Juda (c'est-à-dire Juida) (*h*); sa situation, son étendue, son terroir. III. Barre de Juida; Village de *Gregoua*; Forts des François & des Anglois. IV. Ville de *Xavier*, (ou de *Sabi*.) V. Rois de Juida, leur éducation, leur couronnement, leurs occupations, leurs revenus, & leur mort. VI. Commerce de Juida; Traité de neutralité entre les quatre Nations Européennes qui éxercent le Commerce à Juida. VII. Religion de Juida. VIII. Manières & coutumes de Juida IX. [D'un Peuple appellé] Malays. X. Royaume d'Ardres. XI. Difficultés entre les François & les Hollandois. XII. Ambassade du Roi d'Ardres au Roi de France. On peut joindre ici à ces articles le premier Chapitre du troisième Volume, où l'Auteur rapporte son Voyage à l'Isle du Prince, avec la description de cette Isle, & de celles de Saint-Thomas & d'Annobon.

Cartes & figures des deux mêmes Tomes.

Les Planches du premier Tome sont, 1. Une Carte de la Côte de Guinée. 2. Vûes d'Ouessant, de Porto-Santo & des Selvages. 3. Vûe du Cap-Verd & de la Rade de Gorée. 4. Monstre Marin. Dorade. 5. (*i*) Trompes de Mer; Becasses de Mer. 6. Autre Trompe de Mer. Diable de Mer; sorte de Raye. 7. Vûe du Cap Monte. 8. Cap Mesurado; entrée de la Rivière. 9. Maisons des Négres du Cap. 10. Poisson extraordinaire du Cap. 11. Entrée de la Rivière de Sestre 12. Vûes de la Rivière de Sestre. 13. Cap Apollonia; les trois Forts d'Akara, & vûe de Juida. 14. Forts de Saint-Georges de la Mine & du Cap-Corse.

Planches du second Tome; 1. Carte de Guinée depuis Issini jusqu'au Royaume d'Ardra. 2. Carte du Royaume de Juida. 3. Vûe de Juida. 4. Poisson nommé Lune. 5. Forts Européens de Juida. 6. Comptoirs de Xavier. 7. Couronnement du Roi de Juida. 8. Punition de l'Adultère à Juida. 9. Favori du Roi de Juida, son sépulchre. 10. Agoye, Dieu des conseils. 11. Procession au grand Serpent, pour le Couronnement du Roi de Juida. 12. Habits & armes des Négres. 13. Pois de Juida.

(*f*) *Angl.* Tres-Puntas.
(*g*) *Angl.* jusqu'à Mina.
(*h*) *Angl.* Whidaw.
(*i*) *Angl.* Colomnes d'eau.

§. I.

Voyage de l'Auteur depuis le Havre de Grace jusqu'au Royaume de Juida, & de-là jusqu'à l'Isle du Prince.

Des-Marchais. 1724. Il part, & passe aux Isles d'Ouessant.

Ce fut le Dimanche, 6 d'Août 1724, que le Chevalier Des-Marchais mit à la voile dans la Frégate l'*Expédition*. Mais il fut obligé de jetter l'ancre dans la Rade, pour attendre plusieurs de ses Matelots qui dépensoient à terre l'argent qu'ils avoient reçu d'avance. Le 8, son Equipage se trouvant complet, il se mit en Mer. Le 10, il rencontra sept Bâtimens, deux desquels avoient

avoient perdu leur grand mât. Le 14, étant à deux lieuës de l'Isle d'Ouessant, on eut besoin de précaution pour éviter les Rocs dont elle est environnée (*a*).

Des-Marchais. 1724.

Description de ces Isles.

L'Isle d'Ouessant n'a que trois lieuës de tour. Elle est entourée de plusieurs autres petites Isles, dont chacune a son nom particulier, mais qui prennent toutes ensemble celui de la principale. Leur situation est à la Pointe Occidentale de la Bretagne. Les Bâtimens qui font voile à Brest, au Port-Louis, & dans d'autres Ports au Sud, ne manquent point de s'en approcher, pour régler de-là leur route, & se garantir des dangers de la Côte. Quoique l'Isle d'Ouessant soit assez bien peuplée, elle n'a qu'un petit nombre de Villages, & un ancien Château, où les Habitans se retirent lorsqu'ils redoutent quelque attaque qui surpasse leurs forces. La plûpart sont des Pêcheurs, qui ont leurs Barques dans un petit Port où de plus gros Bâtimens ne peuvent être reçus (*b*).

Isles de Glenan & de Pemark.

Le 16, on passa devant Glenan & Pemark, en se gardant de trop approcher de ces Isles dangereuses. Le Jeudi 17 d'Août, on jetta l'ancre à une lieuë de Grovais (*c*), dans un brouillard fort obscur (*d*).

Isle de Grovais.

Grovais est une petite Isle vis-à-vis l'embouchure du Blavet. L'ancrage y est bon, mais à certaine distance, car elle est presque enfoncée dans un cercle de Rocs, aussi dangereux pour les Vaisseaux qu'utiles à la sûreté des Habitans. La pêche des Congres ou des Anguilles de Mer y est fort abondante. Le jour suivant on entra au Port-Louis.

L'Expédition étoit obligé de relâcher dans ce Port, non-seulement pour y décharger des cordages, mais pour prendre les marchandises qui devoient lui servir en Guinée à l'achat de cinq-cens Esclaves. L'Auteur en donne le mémoire.

(*e*) *Cargaison pour la Guinée.*

(*f*) *Kowris* ou *Bujis*, - -	20000	livres.	Fusils, - - - - -	200
Contrebrode, - - - - - -	2000	livres.		
Platilles de Hambourg, - -	1500	pièces.	Cuivre en bassins.	600 liv.
Guineas blanches de 30 aunes,	100	pièces.	Poudre à tirer, -	2000
Baftas bleus, - - - - - - -	50	pièces.	Fer en barre, -	1006
Salamporis blancs, de quatorze - - - - -			Corail, - - - - -	50
ou 15 aunes, - - - - - -	250	pièces.	Caisses de pipes - - - -	
Indiennes à grandes fleurs, - -	150	pièces.	de Hollande, -	50
Douettes, - - - - - - - -	50	pièces.	Assortiment de Rassade &	
Garas, - - - - - - - - - -	40	pièces.	de Verroterie de différentes	
Tapsals, - - - - - - - - -	40	pièces.	couleurs. - - - - - -	

Outre les marchandises, qui sont chargées pour un but fixe, on ne court aucun

(*a*) Voyage de Des-Marchais. I. Vol. pag. 15. & *suiv.* Edit. de Paris.
(*b*) *Ibid.* pag. 21. 22.
(*c*) Le Père Labat écrit Grouais.
(*d*) *Ibid.* pag. 23.
(*e*) Le Traducteur a fait plusieurs fautes dans ce Mémoire, & après ses Auteurs & de son chef; on les a corrigées sur l'Original du Père Labat, Vol. I. pag. 28. 29. & *suiv.* R. d. E.
(*f*) *Angl.* *Labat* Cauris, Bouges R. d. E.

Des-Marchais. 1724.

aucun risque, en partant pour la Guinée, d'en prendre beaucoup davantage, parce qu'on peut trouver l'occasion de faire des échanges pour de l'Or, de l'Yvoire & de l'Ambre-gris. On peut y envoyer aussi des chapeaux [fins], des merceries & de la vaisselle d'étain, des soyes, des mousselines, (g) des calicots fins, des cristaux, des liqueurs & des vins de différentes sortes, de la farine & du sucre. Les Négres, dont la passion est d'imiter les Européens, aiment à se fournir de toutes ces commodités. D'ailleurs les Européens mêmes, qui sont établis dans le Pays, ne s'en accommodent pas moins volontiers.

Bujis, ou Kowris.

Les *Bujis*, font le principal article d'une Cargaison pour la Guinée. Ce sont de petites coquilles qui se pêchent aux Isles Maldives, & qui sur la Côte de Guinée, prennent le nom de Kowris. On en distingue deux sortes, les grandes & les petites; mais les dernières sont les plus estimées. Les deux sortes passent pour monnoie dans une grande partie de l'Afrique au Sud du Sénégal, & même dans quelques Pays des Indes Orientales. On expliquera, dans un autre lieu, de quelle manière elles sont reçûes en compte. Les Hollandois, depuis qu'ils sont en possession de Ceylan, jouissent presqu'entièrement de ce Commerce.

Platilles de Hambourg, &c.

Les *Platilles* de Hambourg sont une sorte de toiles qui se fabriquent dans cette Ville & dans d'autres endroits de l'Allemagne, mais fort inférieures aux Platilles de Bretagne.

Les *Guincas*, les *Salamporis*, les *Baftas*, les *Garas*, les *Douettes*, les *Tapsals*, & d'autres toiles qu'on porte en Afrique viennent des Indes Orientales. Elles sont toutes de coton, blanc, bleu, ou rayé, de différentes longueurs & de différentes largeurs.

Tout le cuivre ou le léton qui se transporte en Afrique est en (h) Chaudrons & en Bassins, depuis trois livres de poids jusqu'à six, ou huit.

Eau-de-vie.

A l'égard de l'eau-de-vie, les Négres en jugent parfaitement, parce qu'ils l'aiment à l'excés. Il ne faut pas espérer de leur faire prendre du rum pour de bonne eau-de-vie de France, qui se porte en petits barrils, qu'on nomme des ancres, & qui tiennent environ six gallons ou vingt-quatre pots. Quoique (i) l'évaporation soit plus grande dans ces petits Vaisseaux, elle est compensée par la commodité du transport.

La poudre à tirer doit être particulièrement pour les petites armes. Les Négres (k), qui sont habiles tireurs, en consument beaucoup.

Contrebrode.

En verrerie, la *Contrebrode* est une sorte de coliers de différentes grandeurs, qui se font à Venise, & qui tirent leur nom de leurs rayes de couleurs différentes, sur un fond blanc ou noir. L'usage des Négres est d'en faire des ceintures à leurs enfans jusqu'à un certain âge.

Barres de fer.

On demande moins de fer en Guinée qu'au Sénégal, parce que dans cette dernière Contrée les Négres fabriquent leurs propres ustenciles, tels que des épées, des crocs, des haches, &c. au-lieu que les Négres de Guinée aiment mieux les acheter tout faits, des Vaisseaux d'Angleterre & de Hollande. Les barres qui se vendent en Guinée sont plus courtes que celles qu'on envoye au Sénégal & sur la Gambra. Elles n'ont communément que sept pieds de long, deux pouces de large, & quatre pouces d'épaisseur.

Quelque

(g) *Labat*, des Indiennes. R. d. E.

(h) *Labat* & *Angl.* en Bassins seulement. R. d. E.

(i) *Labat* & *Angl.* le coulage. R. d. E.

(k) *Labat*. qui sont grands tirailleurs. R. d. E.

Des-Marchais. 1724.

Quoique les Négres fassent des pipes de leur terre & dans leur Pays, ils sont passionnés pour les pipes de Hollande. Mais ils ne veulent que les plus fines & méprisent beaucoup les autres. Ils ont appris des Européens à préférer ce qui leur vient des Pays étrangers aux commodités de leur Patrie.

Pipes.

Le corail & les grains de verre leur servent à faire des bracelets, des coliers, & d'autres ornemens, qu'ils ne cessent pas de demander.

Départ de l'Orient.

Après avoir achevé sa Cargaison, le Chevalier Des-Marchais mit à la voile du Port de l'Orient, le Lundi 4 Septembre 1724, à quatre heures du matin, accompagné du Protée, Vaisseau de la Compagnie [qu'on lui avoit donné à escorter, &] qui devoit se rendre au Sénégal. Les Bâtimens qui sont destinés pour la Guinée, passent ordinairement à Madère (l), qu'ils laissent à gauche, pour gagner directement le Cap Monte. Ceux qui vont au Sénégal [ou à l'Isle de Gorée,] portent vers l'Isle de Ténérife, & la laissent à l'Est. Ténérife, remarque l'Auteur, est une des Canaries, qui furent découvertes & conquises en partie, l'année (m) 1405, par Béthancourt Gentilhomme Normand.

Route des deux Vaisseaux.

Le 18 de Septembre, à la pointe du jour, on découvrit l'Isle de *Porto-Santo*, qui portoit Sud-Sud-Est, à huit ou neuf lieuës de distance. L'Auteur en leva deux Plans ou plûtôt deux Vûes. Il passa entre cette Isle & celle de Madère, c'est-à-dire, par la plus dangereuse partie de la route, à cause des Saletins qui y croisent continuellement.

Abondance de Bonites.

Le 21, les deux Vaisseaux se trouvèrent fort près des Selvages, deux petites Isles désertes, au Sud-Sud-Est de Madère. Le fond du terroir en est stérile, seule raison apparemment qui les a fait abandonner, par les Portugais de Madère & par les Espagnols des Canaries, aux Serins qui s'y multiplient en grand nombre (n). Le 24, le Protée n'ayant plus rien à craindre des Corsaires de Salé, à vingt-six degrés quinze minutes de latitude, se sépara de l'Expédition, qui continua sa course vers le Cap-Monte. Le même jour, Des-Marchais, trouva que l'aiguille déclinoit de neuf degrés au Nord-Ouest. Depuis les Canaries, ses gens avoient pris une infinité de Bonites, poisson dont cette Mer est remplie dans l'espace de quatre-vingt ou cent lieuës autour des Canaries & de Madère. Le 28, Des-Marchais fit deux observations sur la variation de l'aiguille; l'une au lever, l'autre au coucher du Soleil. Dans la première, l'aiguille déclinoit de sept degrés au Nord-Ouest, & dans l'autre, de cinq degrés. Ainsi la différence étoit de deux degrés dans un seul jour (o).

On relâche à Gorée.

Le 3 d'Octobre, à quinze degrés trente minutes de latitude, on découvrit la pointe de Barbarie. Le Chevalier, qui avoit employé beaucoup de tems à escorter le Protée, fut obligé de porter vers Gorée, pour y prendre de l'eau & du bois (p). Ce délai fut très-préjudiciable aux intérêts de la Compagnie, parce qu'il fit perdre aux Capitaines la véritable saison pour faire voile de Guinée en Amérique. Le 4, on apperçut la pointe d'Almadie, à deux lieuës &

(l) *Labat & Angl.* doivent reconnoître l'Isle de Madère. R. d. E.

(m) Voyez l'article des Canaries au Tome III.

(n) Voyage de Des-Marchais, *ubi sup.* pag. 40.

(o) Des-Marchais Vol. I. *ubi sup.* pag. 41.

(p) *Labat & Angl.* ces delais font très préjudiciables &c. parce qu'ils font perdre aux Capitaines &c.

DES-MARCHAIS. 1724.

& demie du Cap-Verd; & sur les six heures du matin, on jetta l'ancre près des Forts de Gorée, sur treize brasses. Labat mêlant ici ses réflexions au récit de l'Auteur, s'emporte contre la négligence de la Compagnie, qui ne fait point planter d'arbres dans cette Isle, & qui ne pense point à la pourvoir d'eau. On y est obligé de la faire apporter du Continent, tandis qu'en creusant sur le Mont Saint-Michel pour y chercher des sources, ou faisant de bonnes cîternes, on pourroit s'épargner beaucoup de frais & de travail.

Monstrueuse Chauve-souris.

L'EXPÉDITION remit à la voile le 17 d'Octobre; & le même jour la variation de l'aiguille se trouva de quatre degrés au Nord-Ouest. Le 26, on prit un poisson monstrueux, inconnu à tout l'Equipage. Le jour suivant, à la hauteur de Sierra-Léona, quelques Matelots prirent une chauve-souris de la grosseur d'une poule. On n'étoit alors qu'à dix lieuës de la terre (q).

Eclipse de Lune.

LE 2 de Novembre, à deux heures vingt-huit minutes, cinquante-deux secondes après minuit, on eut une éclipse de Lune, qui dura deux heures trente minutes & douze secondes. La variation de l'aiguille, qui, le 29 d'Octobre étoit de quatre degrés Nord-Ouest, & le 30 de deux degrés, augmenta, le 3 de Novembre, jusqu'à six degrés. L'Auteur en conclud de quelle nécessité sont ces observations, sur-tout lorsqu'on est éloigné de la terre, & dans des lieux où l'on a des Bancs & des Courans à redouter. Le 9, à sept degrés trente-six minutes de latitude du Nord, il trouva encore la variation de six degrés. Le 13 à quatre heures après midi, il vit trois (r) jets d'eau, ou trois colomnes, d'une espèce trop extraordinaire pour ne pas demander une description. La plus grande venoit d'une nuée épaisse, fort noire, & fort élevée dans l'air. Elle étoit tortue, quoiqu'il ne fît alors aucun vent; & dans l'espace de cent pas aux environs, elle causoit une fermentation dans la Mer. Une autre colomne sortoit de la partie supérieure de la nuée, & s'engageoit dans une seconde nuée moins épaisse & moins obscure que la première, mais beaucoup plus basse. Ce Phénomene avoit duré quelques minutes, lorsque de la seconde nuée, il sortit une colomne qui descendit vers la Mer, & qui y causa la même fermentation que la première, quoiqu'à deux cens toises de distance. Enfin les deux colomnes, après avoir été suspendues en l'air, l'espace d'une heure & demie, se brisèrent, & produisirent une pluye si violente, qu'on eut beaucoup d'embarras à chasser l'eau du tillac. Le Vaisseau n'étant point à plus d'une demi-lieuë des deux colomnes, auroit péri infailliblement, si elles avoient crevé plus près. Ce fût comme le présage des calmes & des pluyes continuelles qui succédèrent à l'éclipse du 2, & qui répandirent beaucoup de maladies dans l'Equipage.

Deux colomnes d'eau fort extraordinaires.

Dorades en grand nombre.

On prit ici quantité de Dorades, qui en servant à rafraîchir les malades, épargnèrent beaucoup les provisions. Le 21, la variation de l'aiguille se trouva de sept degrés. On étoit à six degrés trente-neuf minutes de latitude du Nord. Le même jour, on prit un monstrueux poisson, que le Chevalier appelle une Bécasse de Mer. Le 29, se trouvant vis-à-vis Rio das Gallinas, à huit lieuës de distance, on prit un autre poisson extraordinaire, que Des-Marchais appelle le Bœuf de Mer, ou le poisson cornu (s).

APRÈS

(q) Des Marchais pag. 51. 18. R. d. E.

(r) *Labat*. Trois Trompes. C'est le nom qu'il donne constamment à ce phénomène.

(s) Voyage de Des-Marchais. Vol. I. pag. 81. 111.

Après avoir essuyé quantité d'orages, de calmes, de pluyes, de tonnerres & d'éclairs, on arriva le 3 de Décembre au Cap Monte. De ce Cap à celui de Mesurado, on compte dix-huit lieuës. La Côte est sûre, & l'ancrage excellent dans cet intervalle; de sorte que dans les vents contraires ou dans les calmes, on peut jetter l'ancre à tous momens contre le rivage, pour attendre le vent de terre, qui souffle régulièrement toutes les nuits. La patience du Chevalier fut éxercée dans cette course. Une Navigation qui ne demande souvent que six heures lui prit six jours entiers. On étoit au 9. de Décembre, avant qu'il fut arrivé au Cap Mesurado. Il jetta l'ancre à un mille de distance, sur un fond d'argile, mêlé de gravier & de coquilles brisées.

Des-Marchais. 1724.

On arrive au Cap Monte.

Continuation de la route.

Aussi-tôt qu'il eut fait amener ses voiles, un Canot vint s'informer d'où étoit le Vaisseau. Son arrivée répandit beaucoup de joie parmi les Habitans, qui le connoissoient depuis long-tems, & qui avoient conçû pour lui une singulière affection. Le Capitaine Pierre (*t*), qui se faisoit nommer le Roi du Pays, envoya son principal Marbut pour le complimenter de sa part & l'inviter à descendre au rivage. Des-Marchais étant descendu le lendemain, fut reçu de ce Prince avec une extrême bonté. Le prix des provisions fut réglé, & les ordres donnés aussi-tôt pour faire porter à bord, de l'eau, du bois, & toutes sortes de rafraîchissemens. Les Bœufs, les Moutons, les Chévres, & la Volaille sont à très-vil prix dans cette Rade (*v*).

Cap Mesurado. Accueil que Des-Marchais y reçoit.

En partant le 18 du Cap Mesurado, Des-Marchais laissa le (*x*) Roi Pierre fort-bien disposé pour un Etablissement. Le 23, on arriva devant le Cap Palmas, qui tire son nom de la multitude de Palmiers dont il est revêtu. Sa situation est à quatre degrés dix minutes de latitude Nord. La Côte, depuis ce Cap jusqu'à celui de Três-Puntas, est connu sous le nom de Côte d'Yvoire. Les Hollandois l'appellent (*y*) *Tand-kust*. Le 26, on étoit à la hauteur du Grand (*z*) Drevin. Les calmes, les courans, & les vents contraires retardoient si continuellement la course du Vaisseau, que Des-Marchais prit la résolution de mouiller l'ancre sur trente brasses, pour ne pas perdre ce qu'il avoit gagné depuis le Cap Mesurado. Un Vaisseau Anglois, qui étoit à l'ancre contre le rivage fit les signaux (*a*) d'infortune, à la vûe des François, & leur envoya aussi-tôt sa Chaloupe, pour leur apprendre que le Capitaine étoit (*b*) près de sa mort, sans aucun des secours nécessaires dans cette extrémité. Le Chevalier se hâta de faire partir son Chirurgien, avec tous les remédes qui pouvoient être utiles au malade. Le soir, il se rendit lui-même sur le Vaisseau Anglois. (*c*) Ses consolations & ses secours, joint à la bonne constitution du Capitaine, lui rendirent la santé dans peu de jours. La reconnoissance porta cet Officier à faire présent à son bienfaiteur d'un jeune Négre, pour lequel Des-Marchais lui donna un beau fusil de chasse (*d*).

Service qu'il rend à un Capitaine Anglois.

Le

☞ (*t*) ou plûtôt le Roi du Païs qui se faisoit nommer le Capitaine Peter, *Labat nous apprend* que ce nom est commun depuis long-tems à tous les Rois de Mesurado. *Ibid.* pag. 115.

☞ (*v*) Des-Marchais Vol. I. pag. 112. 143.

(*x*) *Angl. Labat.* le Capitaine Peter. R. d. E.

(*y*) c'est-à-dire, Côte des Dents. R. d. E.

(*z*) *Labat écrit.* Grand Droüin. R. d. E.

(*a*) *Angl.* de détresse; c'est le terme des Navigateurs. Celui d'Infortune figure mieux dans le style Epique. R. d. E.

(*b*) *Labat*; à l'extrémité & sans rafraîchissemens. R. d. E.

(*c*) *Angl. Labat.* le bon Tempéramment du Capitaine, le tira d'affaire, en peu de jours. R. d. E.

☞ (*d*) Voyage de Des-Marchais. Vol. I. pag. 143-183.

DES-MARCHAIS. 1725.

Le 3 de Janvier 1725, après avoir furmonté des calmes ennuyeux & des vents fort contraires, l'Expédition parvint à la hauteur du Cap Très-Puntas. On y jetta l'ancre fur vingt-cinq brasses [fond de fable vazard], à trois lieuës de la terre. Le 5, on étoit à la vûe de Mina, où Des-Marchais voulut mouiller, dans la feule vûe de convaincre fon Capitaine en fecond, homme ignorant & préfomptueux, que c'étoit réellement le Fort de ce nom; après quoi il alla jetter l'ancre dans la Rade du Cap-Corfe, où il trouva quatre Vaisseaux Anglois. Son premier foin fut d'envoyer au rivage fon Capitaine en fecond, pour faire fon compliment au Gouverneur. Des-Marchais fut invité à defcendre; mais il s'excufa fur l'impatience avec laquelle il attendoit un bon vent. Le Gouverneur lui écrivit, pour le remercier du fecours qu'il avoit donné au Vaisseau Anglois, & lui fit porter un fort beau préfent de volaille, de canards & d'autres oifeaux, avec des fruits & des légumes (*e*).

On arrive au Cap-Corfe, où Des-Marchais complimente le Gouverneur.

Le 7, il continua fa Navigation. Elle avoit été fi ennuyeufe, que depuis Gorée jufqu'à Juida, il avoit été obligé de mouiller vingt-quatre fois. En 1704, fervant en qualité de Major fur une Efcadre de quatre Vaisseaux de Guerre, que la Compagnie de l'Affiento envoyoit en Guinée fous la conduite du Sieur Doublet, il avoit touché au Fort Danois d'Akra, où il avoit été reçu avec une décharge générale de l'artillerie. Son prétexte avoit été d'acheter des rafraîchissemens; mais, au fond, il avoit cherché l'occafion de furprendre les Forts d'Angleterre & de Hollande. Cette entreprife lui ayant paru impossible, il s'étoit réduit à faire pendant quatre jours le Commerce des Efclaves avec le Gouverneur Danois, qui lui avoit envoyé gratis quantité de provifions (*f*).

Ancien Voyage de l'Auteur au Fort d'Akra.

Le 9, on arriva à la hauteur de Rio-Volta, dix lieuës au-dessus d'Akra; & deux jours après, on jetta l'ancre enfin dans la Rade de Juida. Des-Marchais falua le Fort d'onze coups de canon, qui lui furent rendus au même nombre. Il trouva dans la Rade l'*Avanturier*, Vaisseau de la Compagnie, qui arbora auffi-tôt fon Pavillon (*g*), parce que le Chevalier étant le plus ancien Capitaine, c'étoit à lui qu'appartenoit le commandement.

Il arrive dans la Rade de Juida.

L'Auteur obferve ici que les Vaisseaux qui faluent un Fort ne le font jamais qu'après avoir mouillé l'ancre; au-lieu que s'ils faluent un Vaisseau qui eft à l'ancre, ils le font fous les voiles. Tous les faluts qui fe font entre les Vaisseaux, foit de la voix, foit avec le canon, font en nombre *impair*. Celui de la voix fe fait en criant *vive le Roi* (*h*), & fe répéte autant de fois qu'on veut faire d'honneur au Vaisseau qu'on falue. [Les Galères faluent toûjours en nombre pair, & leur cri (*i*) eft *Hou*, que l'on répéte plus ou moins de fois, fuivant qu'on veut honorer les perfonnes, & toûjours en nombre pair] (*k*).

Obfervation fur les faluts de Mer.

Des-Marchais, qui connoiffoit par une longue expérience, toutes les ru-fes

(*e*) Des-Marchais pag. 255. 303. 304.
(*f*) *Ibid.* pag. 303. 312.
(*g*) *Angl. & Labat.* il amena, au contraire, la flamme qu'il avoit au grand mât. *Le Trad. François ne fçait point les termes de Marine; mais il lui étoit fi facile de confulter le Pére Labat!* R. d. E.
(*h*) Des-Marchais Vol. II. pag. 21. 22.
(*i*) Le cri des Anglois eft *Huzza.* [ou ce que leurs Marins appellent Cheer c. a. d. courage.] R. d. A.
(*k*) Les Auteurs Anglois difent *impair*, ce fera une inadvertence, ou une faute d'impreffion Voyez Labat *ubi fup.* Vol. II. pag. 22. R. d. E.

DES-MARCHAIS. 1725.

ses des Négres, & leur inclination au larcin, ne jugea point-à-propos de leur confier (*l*) une grosse quantité de marchandises qu'il devoit faire transporter à Xavier (*m*). Il chargea cinq ou six de ses gens d'accompagner les porteurs & de ne pas les perdre un moment de vûe. Le convoi avoit déja traversé les trois Rivières, ou plûtôt les trois bras de la Rivière de Jacquin, & se trouvoit près de la Douäne, sans que les Porteurs Négres eussent pû tromper les yeux de leurs surveillans. Enfin, deux de ces rusés Voleurs feignirent de prendre querelle entr'eux, & mettant leur fardeau à terre, commencèrent à se battre de bonne grace. Leurs compagnons prirent parti pour l'un ou l'autre, tandis que les François voulant appaiser le désordre furent environnés de quantité d'autres Négres, qui les pressoient d'employer leur autorité pour empêcher qu'il y eût du sang répandu. Il se passa plus d'une heure avant que le différend parût prêt à finir. Dans cet intervalle, ceux d'entre les porteurs qui étoient demeurés près des tonneaux de *Bujis*, avoient eu le tems de remplir leurs poches, pour eux & pour leurs compagnons. Ils vinrent enfin se joindre sans affectation à la compagnie, & leur retour fut comme le signal de la tranquillité pour les deux combattans. Chacun reprenant son fardeau, continua de marcher comme s'il ne fût rien arrivé; & lorsque les Porteurs eurent déchargé les marchandises dans le Magazin, ils disparurent fort légèrement. Ce fut alors que les François de l'escorte ayant fait le récit de ce qui s'étoit passé en chemin, le Directeur Général & Des-Marchais, commencèrent à se défier que la querelle des Négres n'eût été un de leurs stratagêmes ordinaires. Les tonneaux furent éxaminés. On trouva que plusieurs avoient été ouverts, & qu'il en étoit sorti une grosse quantité de marchandises (*n*). Des-Marchais en fit des plaintes au Kabaschir *Asiu* (*o*), mais il étoit trop tard. Les Porteurs s'étoient retirés avec leur butin, & l'avoient mis à couvert. La preuve du vol étoit impossible (*p*). Toute la perte tomba sur le Chevalier Des-Marchais, parce que, soit pour la sûreté des intérêts de la Compagnie, soit pour inspirer plus de vigilance aux Officiers, il est établi que le Capitaine doit répondre de toutes les diminutions de l'eau-de-vie & de la perte des marchandises. La loi seroit peut-être moins sévère, si la Compagnie sçavoit combien il est impossible de prévenir toutes les friponneries des Négres. On s'est imaginé qu'il suffiroit de mettre les marchandises dans des tonneaux doubles; mais cet expédient n'a pas mieux réussi. Les Anglois ont essayé, d'armer leurs tonneaux de cercles de fer, si proches l'un de l'autre qu'il étoit impossible de les remuer (*q*). Ils ont cloué d'ailleurs les deux fonds. Mais cette précaution n'a servi qu'à rendre leur perte plus considérable. Alors, au-lieu d'attendre que les tonneaux fussent à terre, l'artifice des Négres, s'est tourné à renverser leurs Canots sur la Barre, dans des lieux qu'ils connoissent parfaitement; & les pê-chant

Friponnerie des Négres à l'égard des François & des Anglois.

Leur adresse à voler.

La perte tombe sur les Officiers de la Compagnie.

(*l*) On a vû dans une Rélation précédente, qu'il y a des Officiers établis dans la Nation pour le bon ordre du Commerce, mais qu'ils sont mal obéis. R. d. T.

(*m*) nommée autrement [Sabée], *Sabi* ou *Sabbi*. Ce sont apparemment les Missionnaires qui ont donné le nom de Xavier à la Capitale de Juida. Voyez ci-dessous la Description générale. R. d. T.

(*n*) *c. à. d.* de Bujis, ou bouges.

(*o*) *Angl. & Labat.* au Capitaine Assou. R. d. E.

(*p*) *Angl. & Labat.* ils avoient changé de bonnets. R. d. E.

(*q*) *Angl. & Labat.* parce que les premiers sont cloüés. R. d. E.

Des-Marchais. 1725.

chant pendant la nuit, ils distribuent entr'eux les marchandises, & gagnent le fer par dessus. La voie la plus sûre est de mettre, dans les Canots, des Blancs qui veillent à tous les mouvemens des Rameurs Négres, & de faire escorter les Porteurs par des Gardes assez attentifs & assez pénétrans pour n'être les dupes d'aucun artifice.

La guerre d'Ardra s'oppose au Commerce.

La guerre, qui avoit été fort ardente entre les Rois de Juida & (r) d'Ardra, jetta beaucoup de langueur dans le Commerce. Il arriva peu d'Esclaves à Xavier, parce que le Roi d'Ardra, dont ils ont les terres à traverser, avoit bouché tous les passages. Aussi pendant quatre mois que l'Expédition passa dans la Rade, Des-Marchais ne put se procurer que cent trente-huit Esclaves, dont vingt-trois lui vinrent d'un (s) Bâtiment François d'Interlope, qu'il saisit au profit de la Compagnie.

Nulles Provisions sur la Côte de Juida.

Il partit de la Rade de Juida, le 5 de May, pour se rendre à l'Isle du Prince. Son dessein étoit d'y prendre de l'eau, du bois & des provisions, avant que d'entreprendre le Voyage de la Cayenne, où il devoit transporter ses Esclaves. Il ne faut point espérer de bois sur la Côte de Juida, parce que les Habitans croyent les arbres sacrés, & ne permettent pas qu'on les coupe. L'eau y est d'ailleurs, mauvaise, & les provisions fort chères (t).

Ce qu'on appelle en Mer des rafraîchissemens.

Par le terme de rafraîchissemens, les gens de Mer entendent tous les alimens frais qui peuvent être conservés à bord, tels que des Porcs [des Moutons,] des Chévres (v), des Poules, des Coqs d'Inde & des Canards. Les Isles du Prince, de Saint-Thomas & d'Annobon, en fournissent en abondance. On y trouve aussi des citrons, des oranges, des bananes, & d'autres fruits, avec beaucoup de confitures, & du sucre qui n'est pas rafiné; car les Habitans, qui sont Négres ou Mulâtres (x), n'ont point encore appris à lui donner ce degré de blancheur & de perfection, qu'il reçoit aux Isles de l'Amérique & dans celles des Canaries & de Madère.

Les Vents & les Courans furent si contraires, que le Chevalier Des-Marchais eut besoin de vingt jours pour arriver à l'Isle du Prince. Il jetta l'ancre à la vûe de cette Isle le 29 May 1725. Mais ayant envoyé sa Chaloupe au rivage, avec un Officier, pour demander un Pilote qui pût conduire son Vaisseau dans le Port, il fut surpris d'apprendre, au retour de ses Matelots, que le Gouverneur avoit retenu son Officier en ôtage, dans la crainte que le Bâtiment François ne fût un Corsaire, qui ne demandât un Pilote que pour faire sa descente. Cependant le Chevalier ne put s'offenser de cette précaution, dans une Isle aussi éloigné de toutes sortes de secours, & souvent visitée par les Pyrates. Le vent étant fort foible, & les Courans portant au Nord-Ouest, on se vit au 29 Juin, avant que d'avoir pû s'introduire dans le Port, quoiqu'on n'eût mouillé qu'à trois lieuës de l'Isle, & qu'on eût pour guide un Pilote Portugais.

Précaution du Gouverneur de l'Isle du Prince contre les Corsaires.

Conseils Nautiques de l'Auteur.

L'Auteur conseille à tous les Vaisseaux qui viennent de Juida dans cette Isle, de faire tous leurs efforts pour gagner le Nord de l'Isle, en laissant entr'eux

(r) Par le Roi d'Ardra, il faut entendre, comme on le verra dans les Relations suivantes, le Roi de Dahomay, qui étoit alors en possession d'Ardra. R. d. A.

(s) *Angl.* & *Labat*, d'un Interlope François. R. d. E.

(t) Voyage de Des-Marchais. Vol. III. pag. 1. & *suiv*. R. d. E.

(v) *Labat*. des cabrits. R. d. E.

(x) *Angl.* & *Labat*. qui sont Portugais, Mulâtres & Négres. R. d. E.

Des-Marchais. 1725.

entr'eux & la Côte, une autre petite Isle qui en est fort proche. Il n'y a point de sûreté, dit-il, à passer entre les deux Isles; parce que ce Canal est parsemé de Rocs cachés, qui n'ont point assez d'eau pour recevoir de grands Bâtimens, quoique les Barques y passent sans danger dans la marée. On distingue aisément la petite Isle. Elle n'est elle-même qu'un Rocher (y) rond & pointu. Après l'avoir passée, Des-Marchais conseille encore de s'approcher du rivage & le suivre, pour entrer dans le Port, qui se présente au Nord-Est. Si l'on tombe au Sud ou à l'Ouest, on est emporté pas des Courans qui donnent beaucoup d'embarras à gagner le Port, & qui font perdre quelquefois l'espérance d'y entrer (z).

Le Vaisseau du Chevalier est en danger de périr.

Pendant le long séjour que le Chevalier avoit fait à Juida, son Vaisseau avoit été si maltraité par les vers, qu'il avoit besoin d'un Port tranquille, pour quantité de réparations (a). Il faisoit eau de divers côtés; & de plusieurs voies, il y en avoit une si considérable qu'il auroit péri infailliblement s'il n'avoit pû se mettre à couvert. On ne s'en étoit point apperçu tandis qu'il étoit à l'ancre. (b). Mais le danger avoit paru si pressant dans la Navigation, que les François remercièrent le Ciel de les avoir préservés du mauvais tems. Le Chevalier s'attacha uniquement à faire boucher les voies d'eau & réparer les autres désordres, tandis que les Officiers achetèrent des rafraîchissemens & des provisions pour le Voyage de Cayenne. Il eut le bonheur de trouver à Saint-Antoine deux Vaisseaux Anglois, qui l'aidèrent beaucoup & qui lui prêtèrent leurs Charpentiers. Le sien étoit malade. C'est ainsi qu'en Mer toutes les Nations s'entre-secourent (c), avec autant de civilité que de zèle.

Trois de ses gens lui désertent, favorisés par les Portugais.

Le Chevalier fut arrêté quelques jours de plus qu'il ne se l'étoit proposé, par la désertion de trois de ses gens. Il soupçonna les Portugais d'y avoir quelque part. Les hommes leur manquoient pour le Commerce des Barques; & trouvant les trois François disposés à les servir, ils les avoient cachés jusqu'au départ du Vaisseau. Le Gouverneur affecta beaucoup d'empressement à les chercher; mais il fut aisé de pénétrer que c'étoient autant de grimaces. A leur place, Des-Marchais prit cinq François & un Mousse, qui avoient appartenu probablement à quelque Pyrate, & qui s'étoient sauvés du naufrage sur la Côte. Sa bonne fortune lui fit saisir en même-tems un Vaisseau François d'Interlope, chargé de quatre mille cent cruzades, qui servirent à le rembourser des frais qu'il avoit faits dans ce Port. Il partit enfin pour la Cayenne, où il arriva le 26 d'Août 1725 (d).

Il arrive à la Cayenne.

(y) Barbot dans sa Description de Guinée, pag. 395, assure que les Vaisseaux peuvent passer entre les deux Isles.

(z) Voyage de Des-Marchais. Vol. III. pag. 30. & *suiv.* R. d. E.

(a) *Angl.* & *Labat.* Sa precinte de basbord faisoit eau en plusieurs endroits. R. d E.

(b) *Au lieu de cette phrase équivoque, les Auteurs Anglois disent après Labat.* Que quand le Vaisseau fut en Mer, & qu'il fallut faire quelques bordées, en louvoyant, ils virent à quel danger ils auroient été exposés, s'ils avoient eu du gros tems. R. d. E.

(c) *Angl.* sans aucune distinction, *mais ce n'est pas en Mer, c'est quand les Vaisseaux sont en Rade neutre, qu'ils oublient toute distinction, quand même les Nations seroient en guerre.* Voyages de Des-Marchais *ubi sup.* pag. 38. R. d. E.

(d) *Ibid.* pag. 67.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Voyage de William Smith en Guinée.

INTRODUCTION.

CETTE Relation, imprimée en 1745, contient deux cens soixante-seize pages, sans y comprendre la Préface & les Tables. C'est un récit continuel, qui n'a aucune division de Chapitres & d'Articles.

But du Voyage de Smith.

LE but du Voyage de Smith avoit été de lever les Plans de tous les Forts & les Etablissemens Anglois dans la Guinée. Il éxécuta ce dessein avec beaucoup de peine. A son retour, il publia le fruit de son travail, en trente Planches in-folio (*a*). L'Editeur paroît avoir ignoré que ces Planches avoient été publiées lorsqu'il a fait sortir l'Ouvrage de la Presse. Mais comme on en prépare une nouvelle Edition, on y joindra les principales Descriptions, avec les figures des Animaux.

VERS la fin du Voyage, on lit une Relation de la Guinée par M. *Wheeler*, où les coutumes de ce Pays sont comparées avec celles d'Angleterre. C'est un Dialogue entre un Gentilhomme Anglois & une Négresse qu'il aime. Le badinage qui régne dans cette piéce, n'empêche pas qu'il ne s'y trouve un grand nombre de faits avérés (*b*).

Planches & Desseins de Smith.

LE Voyage de Smith contient tant de particularités curieuses, qu'il passe avec raison pour une des plus utiles & des plus agréables Relations que nous ayons de la Guinée ; sur-tout en y joignant les Desseins anciennement publiés par l'Auteur (*c*). Comme ils doivent entrer dans ce Recueil, il est à propos d'en donner la liste. (*d*) 1. Un Eléphant avec son Château. 2. Côte de Guinée depuis le Cap Monte jusqu'à Jacquin. 3. Rivière de Gambra. 4. Vûe Sud-Ouest de l'Isle James sur la Rivière de Gambra. 5. Plan de l'Isle James & du Fort. 6. Carte de la Rivière de Sierra-Léona, & de cette Côte jusqu'à Scherbro. 7. Vûe Nord-Ouest de l'Isle de Bense dans la Rivière de Sierra-Léona. 8. Isle de Bense. 9. Carte de la Rivière de Scherbro. 10. Vûe Sud du Fort de Dixcove. 11. Plan du même Fort 12. Vûe Sud-Ouest des *Forts* Anglois

(*a*) Il y a sous chaque Planche une courte description des lieux qui y sont représentés; & cette description est, à peu de chose près, la même qui se trouve dans la Relation dont on va donner l'extrait. R. d. A.

(*b*) *Angl.* Ce jeu d'imagination, ne laisse pas d'être soutenu de bien des faits. c. à. d. que la comparaison des mœurs Négres avec les Angloises n'est point sans fondement, & que si l'Esprit de l'Auteur a mis les matériaux en œuvre; ces matériaux sont des choses de fait. R. d. E.

(*c*) Cet Eloge n'est point des Auteurs Anglois; ils disent simplement, qu'ils ont trouvé dans ce Voyage plusieurs observations utiles, & une grande variété de particularités amusantes. R. d. E.

(*d*) Le Titre mérite d'être rapporté tout entier. A new Voyage to Guinea, describing the Customs, Manners, Soil, Climate, Habits, Buildings, Education, Manuel Arts, Agriculture, Trade, Emploiments, Languages, Ranks of Distinctions, Diversions, Mariages, & whatever else is memorable amongst the inhabitans. With an account of their animals; minerals; with a great variety of entertaining incidents, worthy of observation, that happened during the Author's stay in that large country. Illustrated with cuts, engraved from drawings taken from the life. With an alphabetical index, by William Smith Esqr, appointed by the Royal African Company, to survey their setlements, make discoveries, &c. *A Londres, chez Jean Neurse.*

Anglois & Hollandois à Sukkonda. 13. Plan du Fort Anglois de Sukkonda. 14. Vûe Sud-Ouest des Forts Anglois & Hollandois à Commendo. 15. Plan du Fort Anglois de Commendo. 16. Vûes du Cap-Corse, de Mina, de St. Jago, & de la Tour de Phips, du Château du Cap-Corse, & du Fort Royal. 17. Vûe Est du Château du Cap-Corse. 18. Vûe Nord-Ouest du même Château. 19. Plan du même Château. 20. Plan des Jardins. 21. Vûe Sud du Fort de Tantumqueri. 22. Plan de ce Fort. 23. Vûe Sud-Ouest du Fort de Winnebar. 24. Plan du même Fort. 25. Vûe Nord des Forts Anglois & Hollandois d'Akra. 26. Vûe du Fort James à Akra, du côté de la Mer. 27. Plan de ce Fort 28. Vûe Sud-Ouest du Fort William à Juida. 29. Plan du Fort William. 30. Plan du Fort des Princes, qui appartient aux Portugais. INTRODUCTION.

§. I. (a)

Départ, Voyage & Avantures de l'Auteur jusqu'à la Ville de Jamaïque en Afrique.

SMITH. 1726.

LA Compagnie Royale d'Afrique ayant formé le dessein de se procurer des Plans éxacts de tous ses Etablissemens sur la Côte de Guinée, prit en 1725, la résolution d'y envoyer un homme éxercé dans le Dessein, & capable par ses autres qualités de répondre à cette vûe. Elle fit tomber son choix sur M. Smith. Le 11 d'Août 1726, il reçut des instructions qui l'autorisoient à lever des Plans, des Desseins & des Perspectives de tous les Forts & les Etablissemens de la Compagnie, des principales Rivières, des Ports & des autres lieux de Commerce sur les Côtes d'Afrique, depuis la Rivière de Gambra jusqu'au Royaume de Juida. Avec ce plein-pouvoir (b), Smith s'embarqua le Samedi 20 d'Août 1726, à bord de *la Bonite*, commandée par le Capitaine Livingstone; avec le Sieur Walter Charles, Gouverneur de Sierra-Léona. Le 22, on (c) traversa les Dunes avec un bon vent; & le 25, on s'arrêta à la Pointe de *Start*, d'où l'on mit sérieusement à la voile. Pendant plusieurs jours, on eut d'assez bons vents Nord-Est, & fort beau tems, jusqu'à ce qu'étant tombé sous le véritable vent de (d) commerce, ☞ on passa le Tropique le 14 de Septembre, [sans oublier la cérémonie ordinaire.] Smith y observa plusieurs Oiseaux blanchâtres, qui n'ont pour queuë qu'une longue plume. Ils s'élèvent fort haut dans leur vol. Les Matelots leur ont donné le nom d'Oiseaux du Tropique. On ne les voit que sous la Zone Torride, entre les Tropiques.

Commission de l'Auteur.

Son départ.

Oiseaux du Tropique.

Le 22 de Septembre, on découvrit la terre à six lieuës de distance. C'étoit une Côte basse & sabloneuse, un peu au Nord-Est du Cap-Verd, qui se fit voir quatre heures après. L'Auteur leva le plan de ce Cap, pour commencer l'éxercice de sa Commission. Le jour suivant, on doubla le Cap, & l'on eût la vûe de Gorée, Comptoir François. Le 26, étant entré dans la Rivière de Gambra, on jetta l'ancre à l'Isle James.

Les

(a) *De l'Edit. Angl.* Sect. I.
(b) *Angl.* avec ces ordres. R. d. E.
(c) dépassa.
(d) *Angl.* Trade-winds. Ce sont les vents alisés. R. d. E.

SMITH. 1726.

Les Anglois du Vaisseau attendirent le lendemain pour descendre dans l'Isle. Ils furent conduits au Château, où ils trouvèrent l'Empereur de Fonia, qui les salua à la manière de l'Europe, en leur serrant les mains, & répétant plusieurs fois *Mentoni*, c'est-à-dire en langage Mandingo, *Dieu vous bénisse*. L'Auteur, après s'être assis, prit beaucoup de plaisir à voir les Seigneurs Négres du cortège s'asseoir sur le pavé comme autant de Singes. Une heure après son arrivée, ils rentrèrent tous dans leurs Canots, à l'exception de l'Empereur, que le Gouverneur du Fort renvoya dans sa Barque, avec des Rameurs Anglois, & qu'il fit saluer de cinq coups de canon à son départ (*e*).

Smith arrive dans l'Isle James. Il y trouve l'Empereur de Fonia.

Un peu avant l'arrivée du Vaisseau, il étoit entré dans la Gambra une Chaloupe de quatre-vingt tonneaux & de six pièces d'artillerie, commandée par un Anglois, nommé *Edmonson*. Cet ennemi de sa Patrie avoit communiqué à ses gens quelque dessein de pillage auquel ils n'avoient pas voulu consentir. Dans leur indignation, ils avoient pris terre sous d'autres prétextes, à la réserve de trois Mousses; & s'étant présentés au Gouverneur & au Consul, ils avoient déclaré avec serment les perfides intentions de leur Chef. Mais Edmonson, qui s'étoit défié de leur dessein, avoit levé l'ancre aussi-tôt, & s'étoit retiré sous la pointe de Lemaine, hors de la portée du canon de l'Isle. Les vents de Mer, & la marée, qu'il trouva également contraires, le forcèrent de s'y arrêter, dans l'espérance de s'éloigner le lendemain.

Projet d'un Corsaire nommé Edmonson.

Un départ si brusque confirmant la déposition des Matelots, le Gouverneur ne balança point à le faire suivre par sa meilleure Chaloupe. Elle étoit non-seulement bien armée, mais commandée par Orfeur, célébre Facteur de la Compagnie, qui avoit passé la moitié de sa vie sur un Vaisseau de Guerre.

Orfeur, qui avoit une parfaite connoissance du Canal, prit avantage du reflux de la nuit, pour s'avancer sans être découvert. L'Equipage d'Edmonson n'étoit plus composé que de trois Mousses blancs, & de six Négres qu'il avoit achetés nouvellement. Au point du jour, ayant apperçu la Chaloupe de l'Isle, & ne pouvant douter qu'elle n'en voulût à lui, il résolut de s'ouvrir un passage par la force. Orfeur, qui n'étoit plus qu'à la portée de la voix, lui cria de venir à lui (*f*). Mais le Pyrate ne répondit que par une décharge de mousqueterie. Les Négres de la Chaloupe en furent si vivement irrités, qu'ils n'auroient pensé qu'à se venger, si leur colère n'eut été modérée par Orfeur. Comme il étoit résolu d'employer les voies de la douceur, il avertit encore Edmonson de jetter l'ancre; mais il n'eût pour réponse qu'un coup de bale, qui le manqua heureusement, quoiqu'il eût été tiré sur lui-même. Enfin cette conduite le piquant à son tour, il permit à ses Négres de faire feu, & le furieux Edmonson reçut un coup de fusil dans l'estomac. La Chaloupe du Fort aborda immédiatement la sienne, & n'y trouva pas de résistance. A cette vûe, le désespoir s'empara du Pyrate, & lui fit prendre le parti de se précipiter dans la Mer. Orfeur, sans perdre sa

Orfeur est chargé de le poursuivre.

Mort désespérée d'Edmonson.

(*e*) Smith Voyages to Guinea. pag. 1. & suiv.

(*f*) *Angl.* d'amener. R. d. E.

sa peine à faire chercher le corps, amena sa prise au rivage de l'Isle, où elle étoit à l'ancre lorsque Smith y étoit arrivé. SMITH. 1726.

Le 27 de Septembre, l'Auteur commença ses Observations & ses Plans, qui l'occupèrent jusqu'au 10 d'Octobre. Il y trouva quelque difficulté. La première fois qu'il se rendit à la rive de Jilfray, vis-à-vis du Fort, il trouva les bords de la Rivière si profonds, & la vase si molle, qu'il lui fut presqu'impossible d'y trouver un lieu commode pour ses mesures, & de faire d'un lieu à l'autre les mouvemens nécessaires à son travail. Il n'avoit pas plus de ressource sur la terre ferme, parce qu'étant couverte de bois, la vûe & le passage lui étoient également fermés. D'ailleurs, les arbres étoient couverts de grosses fourmis noires, & de guêpes venimeuses, dont l'une mordit à la lévre, M. Hull, qu'il avoit amené de Londres avec lui pour l'aider dans son entreprise.

Difficulté que Smith trouve dans sa Commission.

Il raconte quelques circonstances qui font bien connoître la simplicité & l'ignorance des Habitans. Un jour qu'il étoit à la Pointe de Bagnon, dans le Royaume de Kumbo, près de l'embouchure de la Rivière, pour y prendre la distance de cette Pointe à celle de Barra, qui lui fait face, la curiosité ayant fait souhaiter à son Pilote de lui voir mesurer les distances inaccessibles, il eût la complaisance de descendre à terre, sur un rivage de sable, près d'une petite Ville, où il vit cinquante ou soixante bestiaux noirs, attachés à quelques pieux par les cornes. Tandis qu'il disposoit ses instrumens Mathématiques, plusieurs Négres s'approchèrent de lui. A la vûe de son *Theodolite*, ou de sa rouë de mesure, dont ils ne purent comprendre l'usage, ils donnèrent quelques marques de frayeur. D'abord, l'Auteur y fit peu d'attention. Mais ayant besoin de deux pieux pour fixer ses machines, il alla lui-même les choisir entre ceux qui servoient à retenir les bestiaux. Alors, les Négres ne dissimulèrent plus leur effroi. Ils commencèrent par lâcher la bride à leur troupeau, pour lui faire gagner les champs. Ensuite ayant répandu l'allarme dans leur Ville, ils revinrent armés, en moins de dix minutes, pendant que leurs femmes & leurs enfans sortant d'un autre côté, cherchèrent un azile dans les bois (g).

Exemple de l'ignorance & de la simplicité des Négres.

Smith demanda aux Esclaves qui l'accompagnoient quelle pouvoit être la cause de tant de trouble. Ils l'assûrèrent que les Habitans épouvantés par ses machines, s'imaginoient qu'il étoit venu dans le dessein de les faire périr par des Sortiléges. La crainte de quelque incident plus fâcheux lui fit prendre le parti de se faire suivre d'une arquebuse chargée. Un de ses Esclaves roulant le Theodolite, les Habitans voulurent s'y opposer; mais ce ne fut qu'en bouchant le passage, car aucun d'entr'eux n'eut la hardiesse de toucher à la machine. Celui qui la poussoit eut la malice de la faire quelquefois avancer contre leurs jambes; mais, avec plus d'agilité que lui, ils sautoient à droite & à gauche comme autant de Chévres.

Lorsqu'il eut achevé son travail, il retourna vers le lieu où il avoit laissé sa Barque. La chaleur, qui étoit extréme, lui fit naître l'envie de s'asseoir à l'ombre d'un grand arbre, où il donna ordre qu'on lui préparât du *pounch*. Ses gens l'ayant laissé seul, tandis qu'ils étoient allés prendre dans la Barque

(g) Smith. *ubi sup.* pag. 10. *& suiv.*

SMITH. 1726.

que les ustenciles nécessaires, sa frayeur fut égale à sa surprise, de se voir tout-d'un-coup environné d'une multitude de Négres, tous armés de javelines, de fusils, d'arcs & de fléches empoisonnées. Il passa quelques momens dans cette violente situation. Enfin son Pilote reparoissant avec un flacon de pounch (*b*), la joie qu'il eut de voir finir sa peine le fit lever assez brusquement du lieu où il étoit assis. Ce seul mouvement inspira tant d'épouvante aux Négres, qu'ils prirent aussi-tôt la fuite. Plusieurs jettèrent même leurs armes en fuyant (*i*). Cependant ils s'arrêtèrent à quelque distance, [persuadés, comme on l'apprit dans la suite, qu'il ne tenoit qu'à lui de les exterminer.] Smith prit un fusil, qu'ils avoient laissé tomber, & feignit de vouloir tirer sur eux. Mais ils se dérobèrent à sa vûe, avant qu'il pût avoir le tems de lâcher le coup. Il retourna tranquillement sur son bord, où il divertit beaucoup les Officiers par le récit de cette avanture.

Visite que Smith rend au Roi de Barra.

LE 10 d'Octobre, il accompagna le Sieur Roger, Gouverneur de l'*Isle* James, dans une visite qu'il rendoit au Roi de Barra. Ce Monarque, qui avoit reçu avis de leur dessein, sortit de sa Ville, pour aller un quart de mille au-devant d'eux. Son cortège étoit composé de trois ou quatre cens de ses Sujets, dont les uns battoient le tambour; d'autres jouoient d'une espèce de trompette d'Yvoire, & formoient ensemble un bruit fort Militaire. Le Roi reçut les Anglois avec beaucoup de caresses. Il les conduisit dans sa Ville, où tous les Habitans exprimèrent leur joie, par des acclamations, par des décharges de mousqueterie, & par mille postures bizarres & comiques. Le Roi fit jouër sa propre artillerie, qui consistoit dans quelques pièces démontées, près de son Palais, c'est-à-dire près d'une cabane de terre, couverte de roseaux & de feuilles de Palmier.

Accueil que lui fait ce Prince.

LORSQU'ON se fut assis, le Roi fit paroître son Musicien, qui joua plusieurs airs de *Balafo*. Cet Instrument étoit fort-bien monté, & rendit des sons que Smith trouva fort agréables. Plusieurs Négres, qui furent ensuite appellés, dansèrent l'épée à la main, en ferraillant (*k*) avec beaucoup d'adresse. Après ces éxercices, le Roi fit une courte harangue, qui fut interprétée aux Anglois par le Prince son Frère, & dont Smith a conservé les termes: „ Il „ est d'un grand avantage pour les Noirs d'aimer les Blancs, & de ne leur „ causer aucun mal, mais d'entretenir un fidéle Commerce avec eux, parce „ que les Vaisseaux des Blancs apportent toutes les bonnes choses & des li„ queurs fortes dans le Pays des Noirs „. De cet élégant discours, remarque l'Auteur, on doit conclure que toute la considération des Négres pour les Européens, n'est fondée que sur leur propre intérêt.

Harangue du Roi.

SMITH ayant pris congé de la Compagnie, pour faire les observations de son emploi, le Frère du Roi & d'autres Seigneurs Négres s'obstinèrent à l'accompagner. Dans leur marche, ils se demandoient entr'eux qui étoit Smith, & quelle vûe si pressante pouvoit l'avoir obligé de quitter la compagnie du Roi. Le Prince, qui voulut paroître le mieux informé, leur répondit que c'étoit un grand homme, un grand génie, envoyé par la Compagnie pour mesurer les Royaumes, les Isles & la Rivière de Guinée. Ils trouvèrent cette entreprise admirable. Ils témoignèrent une joie extrême qu'on

Admiration des Négres pour Smith.

(*b*) *Angl.* & cette vûe ranimant son courage, il se leva tout-d'un-coup &c. R. d. E.

(*i*) *Angl.* & ne s'arrêtèrent qu'assez loin.

(*k*) *Angl.* en la brandillant R. d. E.

qu'on eût pensé à mesurer leur Pays; & pour marquer leur approbation, ils firent cent grimaces, en tournant autour de Smith, & le regardant en face avec un air d'étonnement. Le voyant soûrire, ils le firent remercier de paroître si sensible à leurs félicitations, quoiqu'il ne fût porté à rire que par leurs singeries & leurs contorsions ridicules. SMITH. 1726.

Remarques de Smith sur une erreur de plusieurs Cartes.

(*l*) Les réfléxions qui l'occupoient continuellement, sur la situation des lieux, lui firent observer que, dans plusieurs Cartes, le Niger est placé à la même latitude que la Gambra; de sorte, dit-il, que si l'on ne suppose que la Gambra portoit autrefois le nom de Niger, il y a nécessairement de l'erreur dans cette disposition. Il ajoûte qu'il a vû les journaux d'une Chaloupe de la ☞ Compagnie, qui avoit remonté cette Rivière l'espace de [plus de] trois-cens lieuës; & qu'à cette distance on l'avoit assûré qu'elle est large & navigable. Enfin, il ne doute pas que les Rivières du Sénégal, de Rio Grande, de Rio Saint Domingo, de Bursalli, de Rio Nugrate, de Rio Pungo, &c. ne soient autant de branches de cette grande Rivière, qui se décharge, comme le Nil par plusieurs canaux différens (*m*).

Ses remarques sur la Religion des Négres.

✠ [Au milieu de ses occupations, Smith tourna souvent ses yeux sur la Religion & les usages du Pays.] La Religion des Payens, qui sont ici, dit-il, en beaucoup plus grand nombre que les Mahométans, consiste uniquement dans le culte de leur Fétiche (*n*). Tout prend pour eux cette qualité, une ✠ plume, un caillou, un morceau de vieille étofe, [un os de Bête], la jambe d'un Chien, &c. Le mot de Fétiche signifie aussi *Charme* ou *Enchantement*. *Prendre le Fétiche*, c'est faire un serment. *Faire le Fétiche*, c'est observer un culte de Religion. Ils portent tous leur Fétiche autour d'eux, & le regardent comme un objet si sacré, qu'ils ne permettent à personne d'y toucher. Le jour que Smith avoit dîné chez le Roi de Barra, il avoit remarqué que le Musicien du Prince avoit à la pointe de son bonnet le plumage d'un oiseau à couronne; & le trouvant d'une beauté singulière, il avoit voulu y porter la main, pour le regarder de plus près. Mais il avoit été fort surpris que le Musicien se fût échapé avec inquiétude & qu'il eût disparu sur le champ. Quelques autres Anglois, témoins de cette scène, apprirent à Smith que c'étoit le Fétiche du Musicien Négre.

& sur leurs langages différens.

La différence des langages est si grande au long de la Gambra, que les Habitans d'une rive ne sont point entendus des Habitans de l'autre. C'est un avantage considérable pour les Européens, qui font le Commerce des Esclaves dans cette Contrée, parce que les Négres du Pays ayant l'Esclavage en horreur, il seroit fort difficile de les emmener, s'ils pouvoient s'entendre, & de prévenir même les complots qu'ils formeroient après leur départ pour se remettre en liberté. L'Auteur a vû des exemples surprenans de leur désespoir. Ils ont souvent surpris les Equipages des Vaisseaux, & les ont taillés en pièces jusqu'au dernier homme. Le plus sûr est de faire ce Commerce sur les deux rives, & dans des Cantons différens. Les Esclaves ainsi mêlés, ne s'entendent

(*l*) L'Auteur observe que dans &c. R. d. E.

(*m*) C'est au Lecteur à comparer ces idées avec ce qu'il a vû dans les Relations précédentes, sur-tout au sixième Livre. R. d. A.

(*n*) Fétiche est le nom en usage dans la Guinée. Sur la Gambra & le Sénégal, c'est *Grisgris*. R. d. T.

SMITH. 1726.

s'entendent point assez pour former des conspirations dangereuses, ou pour les exécuter avec succès (o).

Divers Comptoirs des Anglois sur la Gambra.

Les Anglois ont sur la Rivière de Gambra plusieurs Comptoirs subordonnés à celui de l'Isle James. Celui de Joar est à cinquante lieuës de l'embouchure; celui de Kuttejar, cinquante lieuës plus loin. *Portdendally*, qui est le troisième, est beaucoup moins éloigné de la Mer. Autrefois, la Compagnie avoit un autre Etablissement dans l'Isle Charles; mais sur quelque différend qui s'étoit élevé entre les Anglois & les Négres, ceux-ci prirent pendant la nuit l'occasion du reflux pour passer la Rivière à gué, & chassèrent les Anglois de l'Isle, qui est demeurée depuis déserte & sans culture. Mais la Compagnie a, dans l'Isle James, un Château fort & régulier. Il est monté de trente-deux grosses piéces de canon, sans y comprendre plusieurs petites piéces, qui sont sur le bord de l'eau & qui bordent le canal du Nord. Un accident, dont la cause est ignorée, fit sauter le vieux Fort en 1725. On a crû devoir attribuer cette disgrace au tonnerre, qui étant tombé apparemment sur le Magazin, réduisit tous les Edifices en poudre & causa la mort à quantité de personnes, entre lesquelles on compta M. Plunket, alors Gouverneur. Mais Antoine Rogers, qui fut nommé pour lui succéder, se hâta de rétablir cette perte, en élevant sur les ruines, un Château beaucoup mieux entendu que le premier (p).

Le Fort de l'Isle James saute en 1725. Il est rebâti par Rogers.

Smith se rend à Sierra-Léona.

Le 11 d'Octobre, Smith partit de l'Isle James dans *la Bonite*, accompagné *du Byam*, Navire d'Antigoa, commandé par le Capitaine Hister, pour se rendre ensemble à Sierra-Léona. Ce premier jour & le lendemain, ils portèrent au Sud-Ouest & à l'Ouest-Sud-Ouest, pour éviter les Basses de Grande, qui s'étendent à soixante lieuës du rivage. Le 13 on porta au Sud, pour Sierra-Léona. Le jour suivant, on fut arrêté par un calme, qui dura quatorze jours. Les Equipages des deux Bâtimens passèrent cet [ennuyeux] ☞ intervalle à se visiter, quoique les réjouissances des Matelots fussent souvent interrompues par des Ouragans, nommés *Tornados* dans cette Mer. Ils duroient ordinairement une heure & leur approche étoit annoncée par un tonnerre furieux, par des éclairs, & des nuées noires & épaisses, auxquelles succédoient des pluyes si grosses & si pesantes (q), que l'eau tomboit sans se diviser en goutes. La longueur des calmes causa une telle disette d'eau sur la Bonite, que sans le secours du Byam, il auroit fallu renoncer à toute espérance. [Ces calmes leur donnèrent le moyen d'examiner les Courans; ils ☞ portoient au Nord-Est.]

Calmes & Tornados.

Le 3 de Novembre, on découvrit la terre à la distance de dix lieuës, sur vingt-cinq brasses de fond. Comme elle paroissoit fort haute, on supposa que c'étoit la montagne de Sierra-Léona (r), & l'on se flattoit d'y arriver avant la nuit. Vers onze heures, on découvrit un Bâtiment du côté du rivage (s). Il étoit immobile sur ses ancres. Dans cette situation, au milieu du jour

Fausse crainte à la vûe d'un Vaisseau.

(o) Smith, *ubi sup.* pag. 16. & *suiv.*

(p) On a lû au septième Livre plusieurs amples Descriptions de l'Isle James & de son Fort. Smith y est même cité plus d'une fois. R. d T.

(q) *Angl.* que l'eau sembloit sortir d'un arrosoir.

(r) *Angl.* & l'on fit force de voiles pour y arriver &c. R. d. E.

(s) *Angl.* Et remarquant qu'il s'arrêtoit, comme pour les attendre, ils se souvinrent avec frayeur, des expéditions que les Pyrates avoient fait l'année précédente, sur cette Côte. R. d. E.

jour, on ne douta point que ce ne fût quelque reste des Pyrates qui avoient exercé depuis peu leurs brigandages sur cette Côte. On se disposa de concert à faire une vigoureuse défense, & le tems fut employé jusqu'à cinq heures aux préparatifs du Combat (t). Mais on reconnut vers le soir que l'objet de tant de craintes étoit un Bâtiment Anglois, nommé l'*Elisabeth*, & commandé par le Capitaine Craighton, qui alloit de Sierra-Léona à Rio Nugnez pour le Commerce de l'Or, de l'Yvoire & du bois de *Cam*. Craighton, à la vûe de deux Bâtimens qui s'arrêtoient, soupçonnant qu'ils cherchoient Sierra-Léona, sans être sûrs de leur route, leur fit dire que ces hautes terres étoient les *Idolos* (v), Isles pierreuses, ou Rochers, à vingt lieuës au Nord de Sierra-Léona. Ils avancérent pendant toute la nuit; & le lendemain à dix heures du matin, ils découvrirent les *Souses*, terres extrémement hautes à vingt milles dans l'intérieur du Pays.

SMITH. 1726.

Isles Idolos.

Le jour approchoit de sa fin, lorsqu'ils arrivérent devant le Cap de Sierra-Léona. Les deux Bâtimens arborérent (x) leur Pavillon, & saluérent le Cap chacun de sept coups. Ils avoient à bord le Sieur *Charles*, nouveau Gouverneur de Sierra-Léona. Quoiqu'il fît déja nuit, ils entrérent dans la Riviére, avec la précaution d'employer la sonde; & pour prévenir les accidens, ils (y) allumérent des feux. Comme ils rangeoient de fort-près la Côte, en s'avançant au long des hautes montagnes, ils apperçurent, à la hauteur de la Baye de France, deux petites lumiéres sur le rivage. L'une venoit d'une petite Barque de Commerce; l'autre d'une Chaloupe de la Barbade, commandée par le Capitaine *Croker*, qui ayant découvert les deux Bâtimens dans le cours de l'après-midi, avoit suspendu sa lanterne pour leur servir de direction. Aussi-tôt qu'ils eurent mouillé l'ancre, Croker se rendit à bord de la Bonite. Il ne restoit sur ce Vaisseau que du vin de Madère, sans un seul limon. Croker en fit apporter un panier de son propre bord; & tandis qu'on se rafraîchissoit à boire le pounch, il rendit compte des affaires de la Compagnie dans l'Isle de *Bense*, qui avoit alors pour Directeur le Sieur *Marmaduck Panwall*.

Smith arrive à Sierra-Léona, avec le secours de Croker.

Le lendemain 5 de Novembre, les deux Bâtimens furent agréablement surpris de se trouver dans une petite Baye, fort agréable, environnée de Collines fort hautes, ou plûtôt de montagnes, qui étant couvertes de fort beaux arbres, retentissent le matin du chant d'une grande variété d'Oiseaux. Le Capitaine Croker salua le Pavillon (z) du Gouverneur Charles, de cinq coups de canon. On lui en rendit trois. L'eau est excellente dans cette Baye. Elle découle des Rocs, & se rassemble si heureusement, que sortant comme d'un tuyau, il suffit de présenter les tonneaux pour les remplir. Comme la Baye est sans Rocs, les Anglois y jettérent librement le filet, & prirent quantité de Mulets & d'autres poissons, entre lesquels il se trouva un jeune Alligator, que les Négres dévorérent avidement (a).

Beauté de la Baye.

Le 6, on se rendit à l'Isle de Bense, [principal Comptoir des Anglois,] & résidence du Gouverneur. Le Château est revêtu de Fortifications réguliéres

On ignore quand les Anglois s'y établirent.

(t) *Angl.* & l'on rallentit la course du Vaisseau jusqu'à cinq heures du soir. R. d. E.

(v) On les nomme aussi, Isles de *Tamara*. R. d. A.

(x) *Angl.* le Pavillon de la Compagnie; selon le Privilége de tous les Gouverneurs qu'elle envoye en Guinée. R. d. E.

(y) *Angl.* ils suspendirent des Lanternes l'un à l'avant & l'autre à l'arrière de son Vaisseau. R. d. E.

(z) *Angl.* de la Compagnie. R. d. E.

(a) Smith. *ubi sup.* pag. 32. & *suiv.*

SMITH. 1726.

res & monté de vingt-deux piéces de gros canon; outre une batterie d'onze piéces, qui est placée sous le mur. Le Gouverneur Charles prit possession de son poste, & reçut les complimens ordinaires.

Le 7, Smith commença l'éxercice de sa Commission, sans aucun obstacle de la part des Négres, qui sont, dit-il, plus accoutumés que ceux de la Gambra aux manières de l'Europe. Quelque soin qu'il prît pour s'informer de l'origine d'un si bel Etablissement, il ne put apprendre dans quel tems les Anglois sont devenus Maîtres de Sierra-Léona. Ils en jouissoient tranquillement, lorsqu'en 1720, pendant le Gouvernement de Plunket, qui eut ensuite le malheur d'être enséveli sous les ruines de Jamesfort, le Pyrate Roberts trouva le moyen de les chasser de l'Isle de Bense. Smith fait le récit de cet événement. Le Pyrate entra dans la Rivière de Sierra-Léona, avec trois gros Vaisseaux, pour y chercher des rafraîchissemens. Il trouva, dans la Baye de France le Vaisseau de Commerce, qu'il prit, & qu'il fit conduire dans une autre Baye plus proche du Cap. L'Auteur lui donne, dans son Plan, le nom de Baye des Pyrates, parce qu'au tems de son Voyage, on y voyoit encore, dans la basse marée, le fond du Bâtiment que Roberts avoit enlevé, & qu'il avoit fait consumer par le feu, après l'avoir pillé. Cette Baye a beaucoup d'enfoncement, quoique l'entrée en soit fort étroite. Ce fut de-là que le jour d'après leur prise, les Pyrates envoyèrent à l'Isle de Bense une Chaloupe bien armée, pour demander au Gouverneur Plunket, s'il pouvoit leur fournir de la poudre d'Or & des balles. Il leur fit répondre qu'il n'avoit pas d'Or dont il pût se défaire; mais que de la poudre & des balles, il en avoit à leur service s'ils prenoient la peine de s'approcher.

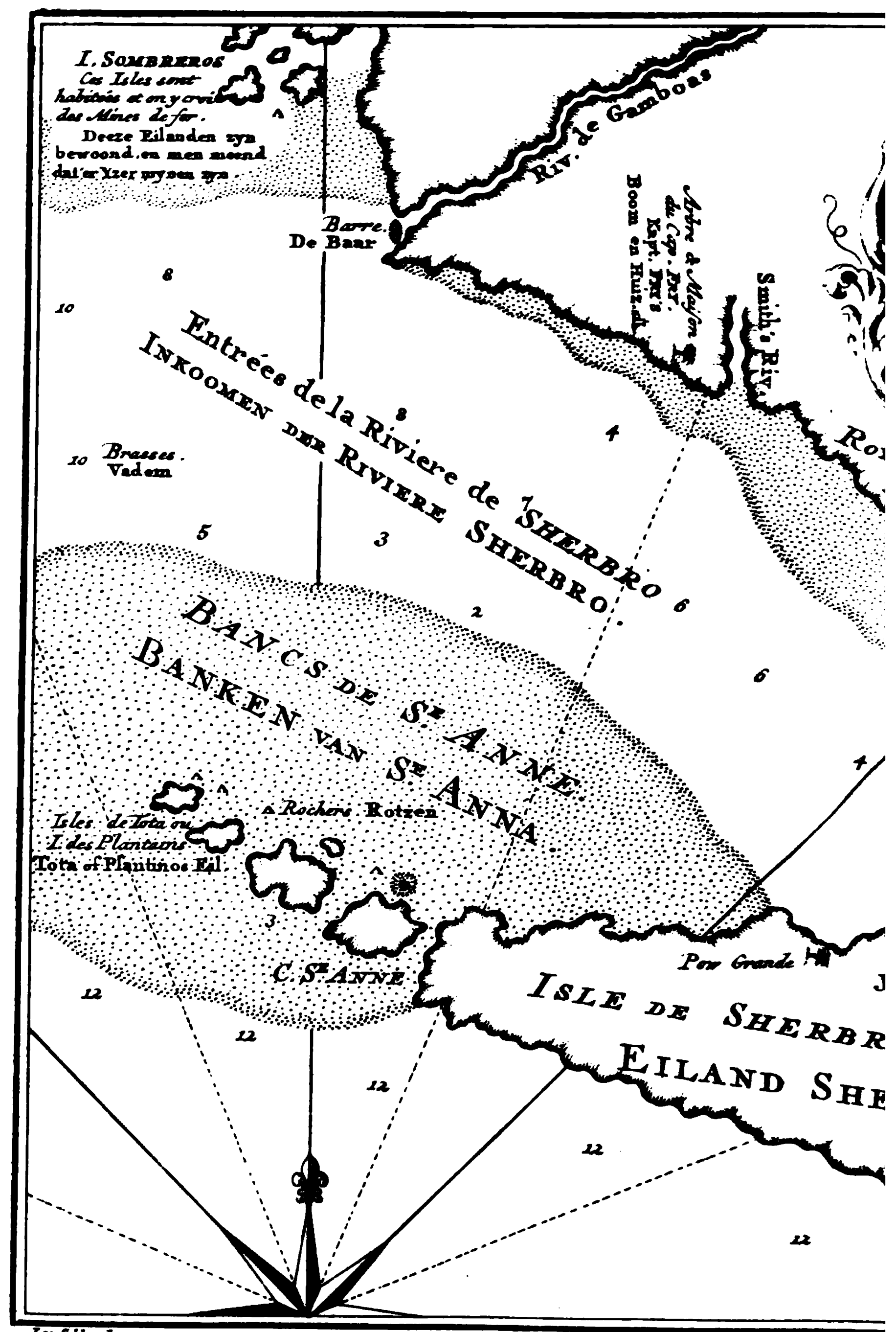
Prise de leur Comptoir en 1720, par des Pyrates.

Roberts ayant compris le sens de cette réponse, profita de la première marée pour s'avancer devant l'Isle avec les trois Vaisseaux. Il y eut une Action fort vive entre le Gouverneur & lui. Enfin Plunket ayant épuisé toutes ses munitions, se réfugia dans une petite Isle nommée Tomba. Mais ayant été joint par les Pyrates, il fut ramené dans l'Isle de Bense, où Roberts lui reprocha avec beaucoup de sermens & d'éxécrations l'audace qu'il avoit eue de lui résister. Plunket s'appercevant qu'il étoit en fort mauvaise Compagnie, se mit à jurer avec la même énergie; ce qui fit beaucoup rire les Pyrates, jusqu'à conseiller à Roberts de garder le silence, parce que la partie n'étoit pas égale. On prétend que Plunket ne fut redevable de sa vie qu'à cette bizarre avanture. Les Pyrates, après avoir pillé le Magazin, retournèrent à bord, & sortirent de la Rivière avec la première marée, [laissant Plunket en possession de son Fort, où ils avoient pourtant fait tout le mal qu'ils avoient pû.]

Comment Plunket sauve sa vie.

Cette Rivière de Sierra-Léona n'a pas moins de quatre lieuës de largeur à son embouchure, depuis le Cap jusqu'à l'Isle du Léopard, qui est du côté opposé. Mais elle a si peu de profondeur au milieu, que dans quelques endroits, elle est à sec pendant les basses marées. La partie la plus profonde du Canal est au long du Cap. Ceux qui arrivent de la Mer doivent tenir route sur la droite, sans s'écarter du pied des montagnes, où la sonde trouve toûjours un fond régulier. L'ancrage est excellent dans toutes les Bayes; mais, contre les Basses, le fond est inégal & mauvais. La Compagnie d'Angleterre a dans la même Rivière, une Isle nommée *Tasso*, qui a trois lieuës de circonférence. Elle y entretient par ses Esclaves une fort bonne Plantation. Le reste

Description de la Rivière.



Kaart van 't Inkoomen der Riviere SHERBR
gelegen op de KUST van GUINÉE,



, of SHERBRA, ook genoemd MADREBOMBO,

6 Graaden 40 Minuuten, Noorderbreedte.

SMITH. 1726.

reste de l'Isle est couvert de bois, mais sur-tout de Cotoniers d'une grandeur singulière. Elle produit aussi du coton ordinaire & de l'indigo (*b*).

LA Rivière de Sierra-Léona est remplie de toutes sortes de poissons, tous d'une fort bonne espèce, à la réserve des huîtres, qui croissent ici (*c*) sur les branches des arbres. L'Auteur coupa une de ces branches, si couverte d'huîtres & de barnacles, qu'à peine eut-il la force de la porter jusqu'à sa Barque.

Smith entreprend de visiter la Rivière de Scherbro.

PENDANT qu'il levoit ses Plans à Sierra-Léona, le Capitaine Livingstone ne perdit pas un moment pour débarquer les marchandises & les armes qui étoient destinées à l'usage du Fort. Mais on s'apperçut que le Vaisseau avoit besoin d'être caréné & de lui donner vn nouveau mât de misène. Smith résolut de profiter du tems que demandoit ce travail, pour visiter la Rivière de Scherbro. Il obtint dans cette vûe, une Chaloupe & des Matelots du Gouverneur Charles, qui avoient ordre, comme tous les Officiers de la Compagnie, de l'assister dans toutes ses opérations.

(*d*) LE 14 de Novembre, il partit de l'Isle de Bense, dans une Chaloupe nommée la Sierra-Léona, sous le commandement du Capitaine *Kirkham*. *Ridley*, Commandant d'une autre Chaloupe nommée le *Jacquin*, fut bien-aise de l'accompagner, pour connoître la Rivière de Scherbro. Le 16, ils arrivèrent aux Isles des Bananes, dont la plus grande est fort-bien habitée. Smith y trouva quelques Blancs, qui ayant quitté le service de la Compagnie, s'y étoient établis à leurs propres frais, avec quelques Chaloupes qui leur servoient à faire le Commerce du côté du Nord, jusqu'à Rio Pungo & Rio Nugnez. Les Esclaves, l'Yvoire & le bois de Cam qu'ils en amenoient en abondance, avoient donné tant de réputation à leurs Isles, que tous les Bâtimens ne manquoient pas d'y toucher lorsqu'ils étoient arrivés sur cette Côte.

Isles Bananes, & Blancs qui s'y sont établis.

LE 18, les deux Chaloupes furent arrêtées par un calme, à l'embouchure ☞ de la Rivière de Scherbro [& virent plusieurs Trompes d'eau, tout-près d'elles.] Le jour suivant, elles s'avancèrent près d'une petite Ville dont le Seigneur, nommé *Zacharie Cummerbus*, étoit un Mulâtre, fils d'un Anglois de l'Isle d'York. Smith y fut reçu fort civilement. Mais dans l'impatience d'arriver à l'Isle d'York, il continua de remonter la Rivière; & le 20 étant descendu dans cette Isle, il n'y trouva qu'un Facteur Anglois, nommé *Holditch*, qui n'étoit point en état de se défendre contre les Négres. Ils lui avoient rendu plusieurs visites, sans avoir manqué d'emporter chaque fois (*e*) les meilleurs effets de la Compagnie. Le Fort Anglois de l'Isle n'étoit alors qu'un amas de ruines.

Zacharie Cummerbus.

Isle d'York. Smith y arrive.

Il y reçoit la visite du Roi de Scherbro.

A la première nouvelle de l'arrivée des Chaloupes, le Roi de Scherbro se hâta de visiter Smith, avec un cortège de trois-cens hommes. Il lui apportoit pour présens, deux quintaux de Ris, deux Chévres, & un beau Sanglier. Smith répondit à cette galanterie par deux chaudrons de cuivre, deux plats d'étain, une brasse d'étofe qu'il appelle *Sletias* (*f*), & quatre paquets de coliers

☞(*b*) Smith. *ubi sup.* pag. 40. & *suiv.*

(*c*) On a déja vû dans diverses Relations quels sont ces arbres & ces huîtres.

(*d*) ici commence la II. Section dans *l'Original Anglois.*

(*e*) *Angl.* ce qui leur plaisoit des Effets de la Compagnie. R. d. E.

☞(*f*) *Angl.* C'est une étofe de lin, fort claire.

SMITH. 1726.

coliers de verre, qui furent reçus avidement. Le Roi se fit sur le champ une cravate de l'étofe, avec un double nœud sous le menton, en laissant pendre les deux bouts par devant, sur son surplis qui étoit de coton à rayes bleuës & blanches. Après avoir pris soin de sa parure, il tira de son sein le bout d'une queuë de Lion, qu'il fit voltiger plusieurs fois autour de lui. Ensuite il commença une longue harangue, qui fut interprétée par Cummerbus, Elle contenoit en substance, que la queuë de Lion étoit son Fétiche, & qu'il la faisoit voltiger pour montrer l'étenduë de son pouvoir & de ses domaines. Il ajoûtoit, en finissant, qu'il demandoit aux deux Chaloupes quelques rafraîchissemens pour lui-même & pour son Peuple. Smith jugea qu'il ne gagneroit pas beaucoup aux présens de Sa Majesté.

Présens mutuels.

Harangue du Roi.

LE troisième jour, après avoir fait l'inventaire des effets de la Compagnie, & donné un Ecrivain, nommé Allen, pour associé au Facteur Holditch, il salua le Roi de cinq coups de canon, & rentra dans sa Chaloupe pour continuer le voyage. Holditch & Allen s'imaginèrent, après son départ, que le Roi retourneroit immédiatement à Scherbro. Mais le voyant disposé à faire durer long-tems sa visite, & ne pouvant douter qu'elle ne les engageât dans de grands frais, ils se déterminèrent à prier Sa Majesté de partir. Ce compliment fut si-mal reçu, que le Roi dans un mouvement de colère, jura par son Fétiche que le Pays étoit à lui; qu'il n'avoit permis aux Anglois de résider dans l'Isle d'York qu'à certaines conditions; que le terrain & les marchandises lui appartenoient, & qu'il le feroit d'autant plus connoître qu'ils ne lui avoient pas payé le *Kole*. C'est un tribut ou une rente annuelle que la Compagnie lui paye, non-seulement pour l'Isle d'York, mais pour la liberté du Commerce sur toute la Rivière. A cette menace, Holditch répondit qu'il n'y avoit pas trois mois que le Kole avoit été payé, & que Sa Majesté n'avoit, par conséquent aucune plainte à faire de la Compagnie. Cette réponse rendit le Roi si furieux, qu'il frappa Holditch, & traîna l'autre Facteur jusqu'au bord de l'eau, pour le précipiter dans un Canot, en donnant ordre à ses gens de le conduire à Smith, & de lui dire que ce nouveau Facteur n'avoit point d'affaire sur la Rivière d'York. Mais il ne se trouva aucun Négre qui voulût se charger de cette commission. Allen obtint la liberté de retourner au Fort; tandis qu'Holditch dépêcha un de ses Esclaves, dans un Canot, pour avertir Smith, non-seulement qu'il étoit outragé, mais encore que le Roi commençoit à charger les Canots des marchandises de la Compagnie, & qu'il paroissoit disposé à les emporter toutes, s'il n'étoit prévenu.

Insulte que le Roi fait au Comptoir, après le départ de Smith.

EN recevant cette lettre, Smith la communiqua aux Capitaines Kirkham & Ridley. Il leur déclara que si son opinion étoit suivie, ils retourneroient aussi-tôt sur leurs traces pour aller au secours de Holditch & d'Allen; & leur représentant qu'ils n'avoient rien à craindre avec deux Bâtimens, montés de huit piéces d'artillerie, il les éxhorta, au nom de l'honneur, à ne pas souffrir que les biens de la Compagnie fussent pillés à leurs yeux. Kirkham marqua d'autant plus de zéle à seconder Smith, qu'il avoit ordre du Gouverneur Charles de se conformer à toutes ses intentions. Mais Ridley prétendit qu'il y auroit de l'imprudence, avec sept ou huit hommes, d'en attaquer trois ou quatre cens. Cependant il se rendit aux instances de Smith; & tous ensemble, profitant d'une forte marée, & d'un vent favorable, arrivèrent bientôt dans

Smith est rappellé au secours du Comptoir.

l'Isle

l'Isle d'York. Ils avoient eu, dans l'intervalle, la précaution de charger leurs canons de bales de mousquets. L'abordage étant aisé ils jettèrent l'ancre à cinquante pas du rivage, laissant entr'eux & la terre les Canots du Roi, qui ne parut pas peu surpris de leur retour, sur-tout lorsqu'il vit descendre Smith, suivi des deux Capitaines & de deux Esclaves de la Compagnie, tous armés de grands sabres (g).

SMITH. 1726.

Hardiesse avec laquelle il débarque dans l'Isle d'York.

Ils marchèrent vers la vieille porte de la Parade, qui subsistoit encore. Cent Négres de la suite du Roi y faisoient la garde, avec des fusils, des javelines, des cimetères, des stilets & des coutelas. Smith remarqua qu'ils étoient effrayés. Ils s'ouvrirent à droite & à gauche pour laisser le passage libre. Les ayant traversés, il s'avança directement au Comptoir, où il apperçut, devant la porte, le Roi au milieu de ses Gardes. Sans s'allarmer de cette vûe, il entra au Comptoir, accompagné de Ridley. Le Roi les y suivit. Holditch & Allen n'y étoient pas les seuls Blancs. Il leur étoit arrivé le méme jour, un Soldat de la Compagnie, nommé Wild. Smith fort satisfait de voir le nombre des Anglois augmenté, se tourna vers le Roi, d'un air chagrin, & lui demanda pourquoi il voyoit ses Canots chargés des biens de la Compagnie. Il lui fit cette question en Anglois, que le Roi parloit un peu. Mais il n'en tira point de réponse. Holditch & Allen firent alors le récit de tous les outrages qu'ils avoient essuyés. Smith demanda au Roi s'il reconnoissoit la vérité de toutes ces accusations, & n'en reçut pas plus d'éclaircissement. Ce silence augmentant son indignation, il le prit au collet, par la cravate même dont il lui avoit fait présent. Je te l'ai donnée, lui dit-il, mais c'est pour te pendre. Il le conduisit avec cette espèce de corde jusques dans la Place de la Parade, au milieu de ses propres Gardes, où il lui donna plusieurs coups du plat de son sabre (h). Une action si vigoureuse répandit la consternation parmi tous les Négres du cortège. Ils étoient forcés de reconnoître, au fond du cœur, que leur Prince méritoit ce traitement, parce qu'une loi de Scherbro condamne à l'Esclavage ou à la mort ceux d'entre les Habitans qui ont la hardiesse de frapper un Blanc (i). Smith ne cessant pas de tenir le Roi par son colier, le traîna malgré lui jusqu'au bord de l'eau, & le fit entrer dans un Canot, en donnant ordre à Wild & à Ridley de le charger de chaînes. Cependant quelques-uns de ses Sujets, irrités de l'insulte qu'ils voyoient faire à leur Maître, s'approchèrent du Canot & firent leurs efforts pour l'arrêter. Smith en blessa plusieurs & força les autres de se retirer; mais voyant le Canot prêt à s'éloigner, quelques-uns se jettèrent dans l'eau. Un des plus hardis s'avança derrière Smith, qui étoit encore sur le rivage, & se disposoit à lui fendre la tête d'un coup de sabre. Ridley sauta si légèrement du Canot à terre, que d'un coup plus prompt & plus sûr, il abbatit le bras du Négre. Il ne restoit que Wild dans le Canot pour garder le Roi. Cette vûe, joint à l'action de Ridley, échauffa si vivement les Négres, qu'ils poussèrent des cris de rage, [& que les Anglois avoient assez de peine à se défendre contre eux.] Cependant ils étoient retenus par la crainte

Etrange traitement qu'il fait au Roi de Scherbro.

Il l'emmène Prisonnier.

Rage des Négres.

☞(g) Smith, *ubi sup.* pag. 54. & *suiv.*

☞(h) Cet indigne traitement, fait au Maître du Pays, ne pouvoit produire qu'un ressentiment implacable, & la ruine du Commerce que la Compagnie y faisoit. Ce fut aussi ce qui en arriva.

☞(i) Mais il est ridicule de supposer qu'une pareille loi s'étendît jusques au Roi.

SMITH. 1726.

te des deux Chaloupes, dont ils connoissoient l'artillerie, & qui paroissoient prêtes à faire feu. Comme elles étoient à la portée de la voix, elles demandèrent plusieurs fois à Smith la permission de tirer. Mais le jour commençoit à devenir obscur; & sa Barque étant entre elles & la rive, il leur défendoit de rien entreprendre sans ses ordres. Un Négre s'approcha de lui, pour le poignarder par derrière. Ridley, qui pénétra l'intention de ce malheureux, fit un pas ou deux au-devant de lui; & d'un stilet de Portugal, il lui porta au visage un coup qui lui fendit la bouche d'une oreille à l'autre. Cette blessure empêcha le Négre de parler, mais elle lui fit pousser un si terrible hurlement, que tous ses Compagnons furent saisis d'une nouvelle épouvante. Ridley profita de ce moment pour conduire le Roi aux Chaloupes. Il y arriva heureusement; mais le jour étant tombé tout-d'un-coup, ce misérable Monarque, au-lieu de monter à bord, se jetta dans l'eau tandis que son guide attachoit le Canot à la Chaloupe. Il avoit eu l'habileté de se défaire, en un instant, de son surplis & de son bonnet, qui pouvoient l'empêcher de nager. Ridley s'imagina d'abord qu'il pouvoit être tombé sans le vouloir, & fit descendre deux Matelots de la Chaloupe, pour lui tendre la main dans les flots. Mais s'appercevant qu'il avoit gagné l'Isle à la nage, il y retourna lui-même, & présenta les dépouilles Royales à Smith, qui rit beaucoup de cette comique avanture (*k*).

Smith manque d'être poignardé.

Le Roi de Scherbro s'échape à la nage.

Conseil que tiennent les Anglois.

Ils jugèrent néanmoins qu'elle pouvoit avoir des suites fâcheuses, & que le Roi désespéré du traitement qu'il avoit reçu ne demeureroit pas longtems sans vengeance. Ils tinrent conseil sur leur situation avec Wild & les deux Facteurs, dans un Canot qui étoit attaché sous un grand arbre au bord de l'eau. Le résultat fut qu'Holditch, Allen & Wild retourneroient au Comptoir, pour y passer la nuit à toutes sortes de risques; qu'ils se promèneroient armés jusqu'au jour dans la Place de la Parade, & qu'ils feroient feu sur les premiers Négres qui auroient la hardiesse de se présenter; que Smith, les deux Capitaines, & les deux Gromettes prendroient soin des marchandises de la Compagnie qui étoient sur les Canots; [& qu'on attendroit le lendemain pour régler les autres résolutions sur la conduite des Négres.] Wild & les Facteurs se rendirent sur le champ au Comptoir, leurs fusils chargés de gros plomb. Smith & ses Compagnons conduisirent les Canots près des Chaloupes & les y attachèrent. Ensuite les deux Capitaines étant rentrés dans leur bord, avec ordre d'y demeurer jusqu'au jour & de faire feu à certains signaux, Smith retourna au rivage, dans la seule vûe d'aller fortifier la petite Garnison du Comptoir. Mais, en chemin, une balle partie des bois, vint lui siffler à l'oreille gauche & déranger un peu sa perruque. Il en ressentit une si vive frayeur, qu'ayant recours à la légèreté de ses jambes, il ne fit qu'une course jusqu'au Comptoir. Ce ne fut pas sans essuyer plusieurs autres coups; mais la Place de la Parade n'étant qu'à (*l*) deux cens pas du bord de l'eau, il y arriva heureusement. Là, commençant à respirer, il jetta les yeux autour de lui; & la nuit, qui étoit assez claire, ne l'empêcha pas d'appercevoir distinctement un corps de Négres, rassemblé sous quelques gros Cotoniers; ce

Ordre que Smith met aux Affaires des Anglois.

Danger qu'il court pour sa vie.

(*k*) Smith: *ubi sup.* pag. 62 & *suiv.*

(*l*) *Angl.* à trois-cent 75 pas. R. d. E.

ce qui lui fit assez connoître (*m*) de quel danger le Ciel l'avoit délivré. Après avoir pris quelques rafraîchissemens, il se fit assez entendre de Ridley, qui étoit à bord, pour lui ordonner de tirer deux ou trois coups de canon vers les arbres, le plus bas qu'il lui seroit possible. Cette décharge se fit avec tant de succès, qu'elle tua ou blessa mortellement onze Négres. Tandis que les ennemis se retirèrent dans les bois avec leurs morts, Smith donna ordre aux Anglois qu'il avoit avec lui, de faire feu (*n*) sur la Parade, au moindre bruit qu'ils entendroient autour d'eux. Ensuite, étant extrémement fatigué, il ne pensa qu'à prendre un peu de repos.

SMITH. 1726.

Plusieurs Négres tués.

A son réveil, tout lui parut si tranquille, que le jour étant encore éloigné, il ne fit pas difficulté de se rendre au rivage avec deux Esclaves qui l'avoient amené. Il repassa sur son bord, où il fit la garde sur le tillac pendant le reste de la nuit. Vers une heure, Holditch lui donna, de sa trompette, un signal dont ils étoient convenus, pour l'avertir qu'il voyoit un corps de Négres, qui s'avançoit vers la Parade. Smith lui ordonna, par un autre signal, de tirer [sans ménagement.] [Les trois coups, dont cette décharge fut composée, eurent tant de succès], qu'ils tuèrent un Négre, & qu'ils en blessèrent un autre. On apprit le lendemain que le blessé étoit *Antonio*, Interpréte de la Compagnie. Vers trois heures, Smith ayant entendu le bruit d'un Canot qui frottoit contre le rivage, envoya deux de ses gens à la découverte. Ils découvrirent trois Négres, qui sautèrent dans l'eau à leur approche, & qui se sauvèrent à la nage. Les deux Gromettes amenèrent le Canot près des Chaloupes. Le lendemain à la pointe du jour, on y trouva une queuë de Lion, qui fut reconnue pour le Fétiche du Roi; d'où l'on conclût que le Prince (*o*) avoit tenté de sortir de l'Isle pendant la nuit, & que pour la seconde fois, il avoit eu recours à la nage.

Autres Négres maltraités par les armes à feu.

Au lever du Soleil, Smith se rendit sur la rive de l'Isle avec Cummerbus, Ridley, & deux autres de ses Compagnons, pour délibérer avec les Facteurs sur les moyens de retirer (*p*) du Comptoir les marchandises de la Compagnie. Le premier objet qui frappa leurs yeux, en entrant au Comptoir, fut le Négre Antonio, qui étoit couché à terre, gémissant de ses blessures. Smith parut surpris; Holditch lui apprit qu'Antonio s'étoit trouvé au nombre de ceux sur lesquels il avoit tiré la nuit précédente. Antonio se mêlant à l'entretien, dit „ qu'il avoit eu le malheur en effet d'être blessé; qu'il avoit deux „ langues, l'une pour les Blancs, l'autre pour les Noirs, qu'il confessoit „ d'avoir mérité la mort, mais qu'il étoit venu au Comptoir pour empêcher „ que les Blancs ne tuassent désormais les Noirs & pour travailler à les ren- „ dre amis. Smith lui demanda pourquoi il étoit venu avec des apparences d'hostilité? Il répondit qu'il n'avoit avec lui que six hommes; que celui qui avoit été tué étoit un Messager de la part du Roi, chargé de quelques ouvertures de paix, & que les cinq autres étoient retournés. Sur ces témoignages d'affection, Smith ordonna que ses blessures fussent pansées, avec d'excellente

Smith tient Conseil.

Justification du Négre Antonio.

(*m*) *Angl.* à quel danger il avoit échappé. R. d. E.

(*n*) *Angl.* de la Parade. R. d. E.

(*o*) *Angl.* se seroit retiré cette même nuit, s'ils n'avoient surpris son canot. R. d. E.

(*p*) *Angl.* de cette Isle. R. d. E.

SMITH. 1726.

cellente ſauge qu'il avoit apportée d'Angleterre, & lui promit la vie s'il étoit ſincère.

VERS dix heures, on tint Conſeil. Smith propoſa de tranſporter les Effets de la Compagnie dans une Ville nommée *Jamaïque*, de la dépendance de Cummerbus. Le Comptoir de l'Iſle d'York n'étoit pas capable de défenſe, ſi les Négres s'obſtinoient dans leur attaque (*q*). Holditch fit une objection. Les tranſports de cette nature avoient toûjours été préjudiciables à la Compagnie. Mais n'en pouvant apporter aucune raiſon, Smith ſouhaita qu'avant que de chercher d'autres reſſources, Antonio fut éxaminé. Holditch prit la qualité de Préſident du Conſeil. On fit appeller Antonio, qui parut avec des témoignages extravagans de joie & de ſoûmiſſion. On apprit de lui que le Roi s'étoit laiſſé tromper, par ſon Tréſorier, ſur le payement du Kole ou du tribut; qu'il ignoroit cette trahiſon à l'arrivée des Anglois, mais que l'ayant heureuſement découverte, il avoit envoyé cinq ou ſix de ſes Sujets, avec Antonio, pour informer les Anglois de cette erreur, & négocier la paix avec eux; que le Roi avoit ordonné d'avance à tous ſes Sujets de mettre bas les armes, & de ne pas offenſer les Blancs, ſous peine de mort. Antonio ajoûta que le Roi & ſon cortége étoient dans une diſette extrême de toutes ſortes de proviſions (*r*).

On interroge ce Négre.

Il ſe trouve chargé de propoſitions de paix.

A peine cette interrogation étoit finie, qu'un des Gromettes Anglois vint avertir le Conſeil d'un nouvel incident. Un Négre étoit ſorti ſeul des bois, & s'étant avancé vers le Comptoir, il s'étoit proſterné à terre en approchant du Gromette. Cette nouvelle excita la joie d'Antonio juſqu'au tranſport. Il ſe mit à ſauter, en criant: c'eſt le Meſſager du Roi. Vous voyez la vérité; elle me ſauvera la vie.

Meſſager de la part du Roi.

LE Meſſager ayant été introduit par Cummerbus, déclara au Conſeil que le Roi ſon Maître étoit fort affligé d'avoir offenſé les Blancs, en leur demandant mal-à-propos un Kole qui ne lui étoit pas dû; qu'il avoit éclairci ſes torts par la confeſſion de ſon Tréſorier, & qu'il avoit fait mettre cet impoſteur à mort, comme la cauſe de tout le différend; que Sa Majeſté ſouhaitoit ardemment de ſe revoir en paix avec les Anglois & qu'elle avoit déja donné ordre à ſes Sujets de mettre bas les armes, avec défenſe d'offenſer les Blancs ſous peine de mort; enfin que manquant de proviſions, elle leur en demandoit avec inſtances, & promettoit de leur reſtituer l'équivalent auſſi-tôt qu'elle ſeroit retournée à Scherbro.

CE Meſſage s'accordoit avec la déclaration d'Antonio. Mais comme on n'y parloit pas de l'Ambaſſade précédente, Smith interrogea le Négre, qui confirma tout ce qu'Antonio avoit raconté. Il ajoûta même que c'étoit Antonio qui avoit découvert la trahiſon du Tréſorier. Le Conſeil délibéra ſur toutes ces ouvertures. On établit d'abord, que ſi l'on pouvoit faire une paix ſolide, l'intérêt de la Compagnie ne demandoit pas que les marchandiſes fuſſent tranſportées hors de l'Iſle d'York. Enſuite on jugea que l'embarras où le Roi ſe trouvoit pour les vivres, pouvoit ſervir à donner la ſolidité qu'on deſiroit à l'accommodement. On conclut d'envoyer Cummerbus vers le Roi, avec la qualité

(*q*) *Angl.* Holditch objecta que ce Tranſport pourroit être préjudiciable à la Compagnie; mais comme il ne s'expliquoit pas nettement ſur la nature de ce préjudice &c. R. d. E.

(*r*) Smith. *ubi ſup.* 69 & *ſuiv.*

SMITH. 1726.

qualité d'Ambassadeur, pour témoigner à ce Prince qu'on souhaitoit de vivre en bonne intelligence avec lui & ses Sujets; mais que Sa Majesté s'étant livrée à de mauvais conseils, qui l'avoient porté à commettre des Hostilités contre les Anglois & à se saisir des Effets de la Compagnie, ils étoient résolus, pour leur sûreté, de se retirer de l'Isle d'York à Jamaïque; que cette résolution néanmoins pouvoit changer, si Sa Majesté vouloit consentir aux Articles suivans; I. à jurer par ses Fétiches qu'elle ne viendroit jamais dans l'Isle d'York avec plus de vingt-quatre hommes, & que cette suite seroit désarmée; II. que les Négres, qui se présenteroient sur les bords de l'Isle pour y commettre quelque hostilité, seroient punis de mort; III. qu'à l'expiration du terme où le Kole devoit être payé, Sa Majesté n'enverroit pas plus de six personnes pour le recevoir; IV. que les Chrétiens ou les Blancs qui habitoient à Scherbro auroient constamment l'exercice libre de leur Religion (s).

Les Anglois députent Cummerbus au Roi.

Articles qu'ils lui font proposer.

AUSSI-TÔT qu'on se fût arrêté à ces résolutions, Cummerbus partit avec l'Envoyé Négre, pour se rendre dans les bois. Il portoit le Fétiche Royal, qu'on avoit trouvé deux jours auparavant dans le Canot. S'étant laissé conduire par le Négre, il trouva le Roi assis au pied d'un Cotonier, avec une nombreuse troupe de ses Sujets. A la vûe de Cummerbus, ce Prince se leva, & fit quelques pas au-devant de lui. Il reçut son compliment & son message, auquel il répondit, qu'il ne vouloit pas de guerre avec les Blancs, & qu'à son retour à Scherbro, il tiendroit un Conseil, dans lequel il accorderoit à la Compagnie Angloise tous les privilèges qu'elle desiroit. Enfin il demanda instamment que les marchandises ne sortissent point de l'Isle d'York, en promettant de fournir aux Facteurs, de l'Yvoire, du bois de Cam & des Esclaves.

Réponse du Roi.

CUMMERBUS revint avec cette réponse. Elle fut éxaminée au Conseil. Après une assez longue délibération, Smith, les Capitaines & les Facteurs s'accordèrent à conclure que les marchandises devoient être transportées à Jamaïque. Quatre raisons leur firent juger qu'ils n'avoient point à choisir d'autre parti. 1. [La promesse vague d'accorder des privilèges dans un Conseil qui devoit se tenir à Scherbro, ne parut point un lien assez fort pour engager à la fidélité,] un Prince d'une foi douteuse. 2. L'Isle d'York étoit peu fortifiée, au-lieu que Jamaïque étoit capable de défense. 3. Le Comptoir étant mal-fourni de provisions, les Esclaves que le Roi promettoit aux Facteurs pouvoient ne servir qu'à leur ruine, & cette promesse même n'étoit peut-être qu'un artifice. 4. En quittant l'Isle d'York, on se délivroit du Kole ou du tribut que la Compagnie payoit au Roi.

Les Anglois n'en sont pas satisfaits. Raisons de leur défiance.

SMITH & Holditch se chargèrent de tous les embarras du transport; mais tandis qu'ils alloient s'occuper de ce soin, ils souhaitèrent que Cummerbus retournât vers le Roi, pour l'amuser par une longue conférence, qui leur donnât le tems d'éxécuter leur entreprise. On convint avec lui d'un signal. Aussi-tôt qu'il l'eût entendu, il déclara au Roi que les Anglois ne pouvoient accepter ses propositions; qu'il avoit manqué de politique en maltraitant leurs Facteurs, & sur-tout en voulant piller le Comptoir; qu'une juste défiance les avoit portés à mettre en sûreté, sur leurs Chaloupes, toutes les Marchandises de

Ils transportent leur Comptoir à Jamaïque.

(s) Smith, *ubi sup.* pag.

SMITH. 1726.

de la Compagnie, pour les faire sortir de son Royaume & les transporter à Jamaïque; enfin que le coup de canon qu'il venoit d'entendre étoit le dernier signal du départ.

Effet de cette résolution sur les Négres.

UNE déclaration si peu attendue parut affliger beaucoup le Roi. Ses Sujets [ne pouvant accuser que lui de la résolution des Anglois,] commencèrent à se mutiner. Cummerbus leur laissa vuider entr'eux cette querelle; & se faisant accompagner d'Antonio, il se rendit à la (t) Parade de l'Isle, où il fut reçu dans un Canot. Cependant, en quittant la rive, il prit le parti d'y laisser Antonio, pour veiller sur les mouvemens de l'Ennemi (v). A peine étoit-il à cent pas de la terre, qu'il vit paroître un grand nombre de Négres dans la résolution de le poursuivre. Ils firent voler sur lui quelques fléches; mais son Canot fut bientôt assez loin pour n'avoir rien à redouter.

Le Roi disparoît, ses Sujets lui donnent un successeur.

LE jour suivant, Antonio, & six autres Négres attachés aux intérêts de la Compagnie, trouvèrent le moyen de se rendre à Jamaïque sur un tronc d'arbre. Ils apprirent aux Anglois qu'après le départ de Cummerbus il s'étoit élevé un *Palaver*, c'est-à-dire, une dispute fort vive entre le Roi & ses Sujets; que pour appaiser les mutins, ce Prince avoit donné ordre que Cummerbus fût poursuivi, parce qu'ils l'accusoient d'avoir engagé les Facteurs à quitter l'Isle d'York, pour aller s'établir dans sa Ville de Jamaïque. Ce stratagême avoit eu son effet; car tandis que les Négres poursuivoient Cummerbus, le Roi qui craignoit leur ressentiment pour avoir perdu les avantages du Commerce de la Compagnie, s'étoit dérobé dans un Canot, & disparut en effet si promptement, qu'on n'a jamais entendu parler de lui. Ses Sujets ne le trouvant plus à leur retour, expliquèrent sa fuite comme une abdication volontaire. Ils ne pensèrent qu'à s'élire un nouveau Maître. Les Nobles, [chargés de cette élection par l'usage ou les loix du Pays,] choisirent (x) un d'entr'eux pour succéder au Roi détrôné. Aussi-tôt qu'ils eurent déclaré leur choix, le Peuple s'ouvrit à droite & à gauche, & forma une double ligne, au long de laquelle le Candidat fut porté sur les épaules de deux hommes. A son passage, tous les Négres le regardèrent avec admiration, se prosternèrent & poussèrent des cris de joie. L'usage est de conduire ainsi le Roi, successivement, dans toutes les parties de son Domaine, & la cérémonie se termine par une Fête publique.

(t) *Angl.* à la Pointe de l'Isle. R. d. E.
(v) *Angl.* Il n'étoit pas loin du bord. R. d. E.
(x) *Angl.* leur plus vieux Capitaine. R. d. E.

§. II.

Continuation du Voyage en diverses Parties de l'Afrique, avec quelques avantures singulières de l'Auteur.

Le nouveau Roi se retire dans sa Capitale.

LE nouveau Monarque, qui se nommoit *Maximo*, dépêcha un Esclave à Scherbro, avec ordre aux Kabaschirs (a) de lui envoyer un certain nombre de Canots, pour sortir de l'Isle avec son cortège. Il les attendit au Comptoir

(a) L'Auteur se sert du mot Portugais, *Cabeceros*.

Comptoir Anglois, où il passa la nuit suivante. Quelques-uns de ses Nobles lui proposérent de le brûler avant son départ. Mais ayant rejetté ce conseil, il retourna le jour suivant dans sa Capitale (*b*). SMITH. 1726.

(*c*) D'UN autre côté, Smith, arrivé heureusement à Jamaïque, étoit descendu au rivage avec Cummerbus, & s'étoit procuré à bon marché deux maisons pour le service de la Compagnie. A son débarquement il fut reçu au bord de l'eau par une troupe de Négres. Cummerbus ayant donné ordre aux deux principaux Chefs de la Nation, de ne rien épargner pour faire honneur à la Compagnie Angloise, ils imaginèrent des cérémonies qui méritent une description.

L'AUTEUR fut d'abord environné d'un cercle de Négres, qui lui témoignèrent leur joie par des grimaces & des acclamations. Ensuite deux des plus robustes l'ayant chargé sur leurs épaules, le portèrent jusqu'à la Ville dans cette posture, suivis de tous les autres, qui ne cessèrent pas de pousser des cris, ou plûtôt des hurlemens effroyables, en sautant, dansant, & faisant plusieurs décharges de leurs mousquets. Smith craignit pendant quelque tems pour sa sûreté; mais lorsqu'il se vit promené, dans la même situation, par toutes les ruës de la Ville, au milieu d'une multitude de femmes & d'enfans, qui sortoient de leurs maisons en battant des mains & qui paroissoient charmés du spectacle, il fut bientôt persuadé que toutes ces extravagances étoient autant de caresses. Pendant cette course, qui dura plus d'un quart d'heure, Cummerbus faisoit battre du tambour & sonner la trompette à la porte de sa maison. Smith y fut enfin rapporté. Ses porteurs étoient hors d'haleine. Il ne se trouva guères moins fatigué. Cummerbus le reçut avec une décharge de sept petites pièces de canon, qui étoient devant sa porte. Il le conduisit ensuite dans une grande salle, où la table étoit déjà couverte. On y servit plusieurs plats de poisson frit & bouilli, de racines d'yams, & de patates. A ce premier service succèda le rôti, qui étoit composé d'un excellent quartier de Chevreau, & de quatre grands bassins de volaille. Les Anglois eurent toûjours des vivres en abondance à Jamaïque, & ne les trouvèrent pas mal-préparés. Ils se fournirent eux-mêmes des liqueurs qu'ils avoient apportées; & lorsque le sucre leur manqua pour faire du pounch, ils se réduisirent à boire du vin de Madère.

Réception de Smith à Jamaïque.

Fête qu'il reçoit de Cummerbus.

APRÈS avoir établi un Comptoir dans cette Ville, Smith remit à la voile le 29 de Novembre. En quittant la rive, il salua la Ville de sept coups de canon, qui lui furent rendus au même nombre. Lorsqu'il fut sur la Rivière, Kirkham, Pourvoyeur de la petite Flotte Angloise, l'avertit qu'il ne restoit sur les deux Chaloupes que huit bouteilles de vin de Madère; fâcheuse nouvelle dans un climat où la chaleur rend ces provisions plus nécessaires qu'en Europe. On prit le parti d'aborder, dans la basse marée, près d'un Village où les Gromettes assurèrent qu'il croissoit des cannes de sucre sauvages. Deux Esclaves, qui furent envoyés à terre dans un Canot, en rapportèrent une fort bonne quantité. Elles furent coupées en piéces, & pressées dans l'eau, qu'elles rendirent assez douce pour en faire du pounch; car on ne manquoit point à bord, de rum & de limons. Le 13 de Novembre, on sortit de

Il établit un Comptoir.

Il manque de liqueurs. Comment il y supplée.

(*b*) Smith. *ubi sup.* pag. 78. & *suiv.*

(*c*) Ici commence la III. Section dans l'Anglois. R. d. E.

SMITH. 1726.

Isles des Plantains.

de la Rivière, & l'on jetta l'ancre aux Isles *des Plantains*, où deux Marchands Anglois, *Pearce* & *Sanderson*, s'étoient établis. Kirkham, qui les connoissoit familièrement, prit terre avec l'Auteur, & le conduisit à leur habitation. Elle n'étoit pas éloignée du rivage. Le dessein de Smith étoit de tirer d'eux quelques éclaircissemens sur les parties supérieures de la Rivière ou croît le bois de Cam. Jusqu'alors, il n'avoit reçu des Négres que des informations fort confuses. Ils lui avoient dit qu'après avoir pénétré assez loin dans la Rivière de Scherbro, on arrivoit dans une Contrée fort montagneuse, où cette Rivière fait quantité de détours entre les montagnes, mais sans que son cours en soit plus rapide, excepté vers deux ou trois cataractes, dont l'une est si grande que la Rivière tombe d'environ vingt pieds, avec un bruit surprenant. Les deux autres sont moins considérables. Les Négres racontoient qu'à la première, ils avoient été obligés de descendre sur la rive, & de tirer leurs Canots à force de bras jusqu'au dessus de la cataracte; qu'aux deux autres, où l'on pouvoit surmonter l'obstacle avec un peu d'adresse, il arrivoit quelquefois que les Canots étoient renversés; que le bois de Cam, dont ils étoient chargés, alloit alors à fond, mais que le canal étant presque sans eau dans la saison de la sécheresse, on y retournoit, avec la certitude de pêcher facilement ce qu'on avoit perdu. Le tems qu'ils choisissoient pour ce Voyage étoit toûjours la fin des pluyes, qui ne durent pas moins de cinq mois dans cette Région. Avec le bois de Cam, il rapportoient des dents d'Eléphans, & (*d*) revenoient aux pluyes suivantes. Ils y voyoient un grand nombre de bêtes farouches, mais elles ne leur avoient jamais fait de mal. Smith avoit appris d'eux encore, qu'un large bras de la Rivière de Scherbro va se décharger dans la Mer près du Cap Monte, mais qu'une grande Barre, dont son embouchure est fermée, empêche absolument qu'il ne soit navigable; sans quoi il abrégeroit beaucoup le chemin, depuis Sierra-Léona jusqu'au Cap Monte & d'autres lieux (*e*).

Informations qu'il reçoit sur le bois de Cam.

Cataractes de la Rivière de Scherbro.

LA Rivière de Scherbro arrose un Pays très-fertile, qui fournit quantité de provisions fraîches à Sierra-Léona. Mais lorsque Smith espéroit la connoître beaucoup mieux par le témoignage de Pearce & de Sanderson, il apprit qu'ils étoient partis depuis peu dans leurs Chaloupes, pour aller faire le Commerce des Esclaves à Rio Pungo, vers le Nord. Cependant il trouva, dans leur maison, la femme de Sanderson, occupée, au milieu de ses Esclaves, à compter des bujis. Elle le reçut fort civilement, & leur fit cueillir par ses gens des noix de cocos fraîches. Quoiqu'elle manquât de sucre, elle leur fit du pounch avec de si bon miel, que Kirkham ne fit pas difficulté de lui en demander une petite provision, [mais à l'insceu de Smith.] ☞

Embarras & dangers de Smith pendant une nuit entière.

UNE lieuë à l'Ouest des Isles Plantains, on trouve une chaîne de Rocs abîmés, qui s'avancent assez loin dans la Mer, & qui peuvent être évités aussi facilement qu'apperçus, au battement continuel des flots qui s'y brisent. La Chaloupe de Smith avoit jetté l'ancre au-delà des Rocs, à quatre milles du rivage. Le jour commençoit à baisser lorsqu'il partit des Isles Plantains. Avant qu'il eut fait un mille, la nuit devint si obscure, que non-seulement il perdit la vûe de la terre, mais qu'il ne put même découvrir sa Chaloupe. Il

(*d*) *Angl.* retournoient. R. d. E.

☞(*e*) Smith, *ubi sup.* pag. 84.

SMITH. 1726.

Il ne paroissoit point une étoile. La Barque ne laissa pas d'avancer quelque tems au hazard. Enfin Smith, ne pouvant se défendre d'un peu d'inquiétude, proposa de s'arrêter pendant le reste de la nuit, dans la crainte d'aller si loin à la rame, qu'on ne se trouvât le lendemain hors de la vûe des Côtes, sans boussole, & sans autre provision qu'un pot de miel & quelques noix de cocos. Kirkham trouva ces raisons fort justes, mais il jugea qu'il y avoit encore plus de péril à s'arrêter, parce que la saison des pluyes étant déja fort avancée, on devoit craindre, dans le cours de la nuit, quelque Tornado, qui submergeroit infailliblement la Barque. On prit donc la résolution d'avancer encore un peu à la rame, dans l'espérance de découvrir la terre ou la Chaloupe. Une heure après, on se trouva près de quelques flots d'écume. Ils parurent venir de la chaîne de Rocs, qui s'étendoit depuis le rivage jusqu'à la Chaloupe. On résolut de la suivre, en la laissant à droite, dans l'opinion qu'elle devoit aboutir à la Chaloupe ou à la terre. Mais lorsqu'on fut à l'extrémité, les ténébres étant toûjours de la même épaisseur, on n'apperçut point la lumière de la Chaloupe. Pendant que l'inquiétude ne faisoit qu'augmenter, on fut surpris d'entendre tout-d'un-coup un cri de quelque bête féroce, qu'on prit pour le rugissement d'un Lion. Comme il paroissoit venir de fort-près, on rama du même côté, & l'on découvrit aussi-tôt la terre, qui présentoit une Côte de sable blanc, divisée par quelques Rochers. Smith se détermina sur le champ à se mettre à l'abri, derrière un de ces Rochers, pour y attendre le jour; mais les cris des bêtes farouches continuant de se faire entendre, personne n'eut la hardiesse de descendre au rivage.

Il s'égare dans un Canot.

Il retrouve la terre sans être plus en sûreté.

✠ On jugea qu'il pouvoit être deux ou trois heures. [Le repos dont on jouissoit dans cette situation consoloit un peu des peines passées.] Mais il ne dura pas long-tems. Le tonnerre commença bientôt à se faire entendre, accompagné d'éclairs si terribles, que tous les Elémens sembloient changés en feu. ✠ C'étoient les avant-coureurs d'un violent Tornado, qui secoua les arbres [avec une fureur capable de les déraciner.] Le bruit des branches ne permit plus d'entendre celui des bêtes sauvages. Après cette horrible agitation, il tomba une pluye impétueuse. Smith & ses Compagnons n'étoient point à couvert dans leur Canot; mais la crainte des bêtes ne leur permettant pas de descendre, ils se crurent fort heureux d'être échapés à la Mer & d'en être quittes pour être bien mouillés. La pluye finit avec la nuit. Ils se trouvèrent dans la Baye de *Tawry*, deux lieuës au Nord des Isles Plantains, qu'ils découvroient assez clairement; mais ils n'apperçurent point leur Chaloupe. Le principal chagrin de Smith étoit de se voir pénétré d'eau, sans avoir de quoi changer. Dans un état si incommode, il prit la résolution de gagner les Isles Bananes, qu'il reconnut à quatre ou cinq lieuës, pour se reposer chez le Facteur *Bonnerman*; & s'il ne voyoit point sa Chaloupe, il forma le dessein de se rendre à Sierra-Léona, dans le Canot, en suivant les Côtes.

Tornado qui le jette dans un nouveau danger.

Les Gromettes recommencèrent à ramer, malgré la faim qui les pressoit. Leurs efforts ne se relâchèrent point jusqu'à dix heures; mais le vent de Mer, qu'ils eurent alors à combattre, augmenta beaucoup leur fatigue & leur ennui. Cependant ils en furent délivrés tout-d'un-coup à la vûe d'un Bâtiment qui faisoit voile vers la terre. S'en étant approchés, ils le reconnurent pour leur propre Chaloupe, qui avoit été poussée en Mer par le Tornado, & qui

Il retrouve enfin son Bâtiment.

SMITH. 1726.

qui retournoit aux Isles Plantains, pour les chercher, dans la crainte qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur. Aussi-tôt qu'ils furent rentrés à bord, ils portèrent entre les Bananes & le Cap-Schelling, pour se rendre à Sierra-Léona, où ils arrivèrent le lendemain, & le jour d'après à l'Isle de Bense. Mais en arrivant, l'Auteur fut saisi d'une fièvre maligne, qui le retint au lit jusqu'au 29. Il ne fut pas même capable de monter sur le tillac jusqu'au 4 de Janvier, [qu'ils mouillèrent au Cap Mesurado.]

Fiévre qui l'incommode long tems.

Le 18 de Décembre, il partit de Sierra-Léona; & le 25, il jetta l'ancre à *Gallinas*, où il trouva l'Elisabeth, dont on a déja eu l'occasion de parler. Craigton, qui commandoit ce Vaisseau, invita le Capitaine Livingstone à dîner sur son bord, le jour de Noël, & lui montra une lettre de *Benjamin Croff*, un des Pilotes du Capitaine *Melisse* sur l'*Expédition*, qui se trouvoit arrêté depuis trois mois par les Négres du Cap Monte, en représailles de quelques Habitans qu'un Navire Anglois leur avoit enlevés. Cette infâme pratique n'est que trop souvent éxercée, sur-tout par les Vaisseaux de Bristol & de Liverpool. C'est le plus grand obstacle qui puisse arriver au Commerce des Esclaves (*f*). Croff ayant appris l'arrivée de l'Elisabeth à Gallinas, & se trouvant abandonné de son propre Vaisseau, écrivit au Capitaine Craigton pour l'intéresser à sa liberté. Mais Craigton devant faire voile à Scherbro, ce fut Livingstone qui se chargea de délivrer ce malheureux Anglois en passant au Cap Monte.

Un Anglois fait prisonnier par les Négres de Monte.

Le même jour, on vit arriver dans la Rade de Rio Gallinas *le Brig* (*g*), Vaisseau de Bristol, commandé par le Capitaine *Barry*, qui dîna aussi sur l'Elisabeth. On bût avec tant d'excès dans ce festin, que Barry, dans la chaleur de l'yvresse, insulta les deux autres Capitaines. Ils s'en ressentirent fort vivement. Barry ne gardant plus de mesures retourna sur son bord, & fit tirer sur l'Elisabeth. Mais comme il avoit menacé Livingstone de ne pas le ménager davantage, celui-ci qui étoit retourné aussi-tôt sur son Vaisseau pour se mettre en état de défense, & qui vit l'autre éxécuter sérieusement ses menaces, lui envoya quelques bordées qui le forcèrent de lever l'ancre (*h*).

Querelle d'yvresse entre trois Capitaines Anglois.

Le 26 de Décembre, Smith toûjours conduit par Livingstone, quitta Rio das Gallinas & le 29, il arriva au Cap Monte, où il passa quatre jours. Dans cet intervalle, Croff fut racheté, pour la somme d'environ cinquante livres sterling, & reçu à bord de la Bonite. Il y demeura jusqu'au 26 de Janvier, qu'étant arrivé à Saint André, où l'Expédition étoit à l'ancre avec plusieurs autres Bâtimens Anglois & François, le Capitaine (*i*) Melisse rendit à Livingstone le prix de sa rançon. Smith observa, au Cap Monte, que les Négres qui parlèrent de Commerce se gardoient soigneusement d'aller à bord, dans la crainte d'être enlevés; & que ceux mêmes qui s'y hazardèrent, rentroient dans leurs Canots à la vûe de la moindre arme, & retournoient promptement au rivage. Il ne douta pas qu'ils ne fussent plus industrieux que la plûpart des Afriquains, parce qu'ils portent des étofes de leur propre fabrique.

Smith parcourt la Côte.

Industrie des Négres du Cap-Monte.

Ll

(*f*) le traitement que Smith fit au Roi de Scherbro, étoit-il plus propre à favoriser ce Commerce?

(*g*) *Angl. The Friendship Brig of Bristol.* c. à d. l'Amitié, petit Vaisseau de Bristol. R. d. E.

(*h*) Smith, *ubi sup.* pag. 88. & *suiv.*

(*i*) *Angl.* Malltisse, ou Meltisse. R. d. E.

SMITH. 1727.

Le 2 de Janvier, la Bonite partit pour le Cap Mesurado, où elle arriva le 4. Elle y jetta l'ancre sur huit brasses, derrière le Cap même, à deux lieuës de l'embouchure de la Rivière Saint Paul. Après y avoir passé jusqu'au lendemain à midi, ne voyant paroître aucun Négre, & ne voulant pas courir les risques du débarquement, Smith fut d'avis de remettre à la voile & de suivre de près la Côte, pour en lever un Plan fidéle ; ce qui retarda beaucoup le Voyage, parce qu'on fut obligé de mouiller toutes les nuits. Le 5, on jetta l'ancre devant Rio Junco, sur cinq brasses, & Smith descendit dans la Barque longue, pour sonder tous les environs de cette Rivière. L'embouchure est fermée par tant de Rocs, qu'il est impossible aux plus petits Bâtimens d'y entrer. Mais l'intérieur est très-navigable ; & le cours de l'eau, qui vient de l'Est, est toûjours tranquille. A six heures du soir, Smith revint à bord, sans avoir parlé aux Négres, quoiqu'il s'en fût présenté beaucoup sur les bords (k).

Rio Junco & son embouchure.

Le jour suivant, il continua de lever ses Plans & ses Perspectives, jusqu'au 9 de Janvier, qu'il jetta l'ancre à Rio Sestos, où il s'arrêta six jours, avec un Brigantin de Londres nommé la Providence, & commandé par le Capitaine *Cutler*. Ayant employé ce tems à sonder l'embouchure, il la trouva remplie de Basses & de Rocs, mais accessible néanmoins pour sa Barque. Le Bassin est large & spacieux. Sur la rive droite en entrant, on découvre une grande & belle Ville, qui porte le même nom que la Rivière. Les Anglois y prirent de l'eau & du bois, en payant au Roi quelques Droits légers. Ils trouvèrent les Habitans assez civils, quoiqu'un peu (l) prévenus au désavantage des Marchands d'Angleterre. Les provisions y sont rares sans être chères, ☞ à l'exception du ris [qui n'est ni l'un ni l'autre &] dont Livingstone acheta ☞ une quantité considérable [avec quelques volailles.] Le 14 de Janvier, un vent impétueux d'Est Sud-Est (m), incommoda beaucoup la Bonite. Mais le lendemain amena un si beau tems, qu'étant partie à pleines voiles, elle arriva le 20 à *Setra-Krou*, où elle jetta l'ancre sur seize brasses, à la vûe de la Ville. Une heure après son arrivée, il parut un Canot avec quelques Négres, auxquels on demanda s'ils avoient des Chévres, des Porcs & des Poules. Ils répondirent qu'ils avoient beaucoup de Poules & de Chévres. L'espoir de trouver enfin des provisions en abondance, fit descendre le jour suivant Smith & quelques Officiers du Vaisseau. Ils furent reçus au rivage par un grand nombre d'Habitans, qui les conduisirent dans leur Ville. Les maisons y sont bâties sur des piliers, de quatre ou cinq pieds de hauteur, soit pour éviter l'humidité, ou pour se garantir des bêtes féroces. A l'étonnement du Peuple, qui admiroit les Anglois & qui les suivoit en foule, Smith jugea que cette Nation n'étoit pas fort accoutumée à recevoir des Etrangers. Le Contre-Maître du Vaisseau, qui se nommoit *Carse*, alla chez le Chef de la Ville, pour lui demander la liberté du Commerce. Cette faveur fut accordée ; & le Chef Négre, qui est une sorte de petit Roi, étant alors à dîner, pria Carse de prendre sa part des alimens qu'on lui servoit ; c'étoit du ris bouilli à l'huile de Palmier. Un des Seigneurs assistans présenta une coquille à Carse, au lieu

Rivière & Ville de Sestos.

Politesse intéressée du Roi de Sestos.

☞ (k) Smith. Voyage, pag. 96.

(l) *Angl.* réservés pour les Anglois. R. d. E.

(m) *Angl.* les obligea de laisser tomber leur maîtresse ancre, & d'abaisser les Vergues & les Perroquets. R. d. E.

SMITH. 1727.

lieu de cuillière. Après le dîner, le Roi lui dit de mettre ce riche instrument dans sa poche; ce qu'il fit sans objection. Mais lorsqu'il fut prêt à se retirer, le Roi l'avertit qu'après avoir reçu sa cuillière ou sa coquille, il ne devoit pas le quitter sans lui faire quelque présent. Carse lui donna quelques bagatelles qu'il avoit autour de lui, & qui furent acceptées fort avidement. Malgré les espérances que les premiers Négres avoient données au Capitaine, il ne trouva pour provision qu'un peu de malaguette, & quelques pommes de Pin; fruit long de six à dix pouces, & délicieux, quand il est mur. Trois lieuës & demie au Sud-Est de Setra-krou, on rencontre, à sept ou huit milles du rivage, deux Rocs (*n*) abîmés, qui sont éloignés l'un de l'autre d'environ deux cens brasses. Le plus avancé vers le Nord est un Roc plat, d'environ cinquante brasses de longueur. L'autre est escarpé, & causa la perte d'un Vaisseau Anglois en 1719. Il a neuf pieds d'eau d'un côté, & cinq brasses de l'autre.

Pommes de Pin, fruits délicieux.

Le 22 de Janvier, on quitta Setra-krou. Le 24, on doubla le Cap de Palmas. Environ sept lieuës au Nord-Est de ce Cap, on trouva une Ville nommée *Ostende*, où Smith apprit que les Négres de Saint-André, Ville voisine, avoient porté depuis peu la guerre à *Drevin*, réduit cette habitation en cendres, enlevé pour l'Esclavage les hommes, les femmes, & les enfans, qu'ils avoient vendus à plusieurs Vaisseaux qui se trouvoient alors dans leur Rade. Ce récit fit perdre aux Anglois la pensée de s'arrêter à Drevin. Ils arrivèrent le 26 de Janvier à Rio Saint-André, où ils trouvèrent l'Expédition, Vaisseau de Melisse, & plusieurs autres Bâtimens Anglois & François. La Rade de St. André est d'une extrême commodité pour les Vaisseaux; &, depuis la démolition de Drevin, elle est devenue célèbre par son Commerce. Smith ne s'y arrêta que pour en lever le Plan. Il continua de suivre la Côte des *Quaquas*, qui s'étend Est quart Nord-Est, depuis le Cap Palmas, l'espace d'environ cent lieuës jusqu'à la Rivière de *Mancha*, nommée par les uns *Rio Gabra*, & par d'autres, *Rivière d'Or*. Cette Côte n'est pas si peuplée que celle de Malaguette, qui s'étend l'espace de cent lieuës, depuis le Cap Monte jusqu'au Cap Palmas.

Ruine de Drevin.

Longueur de la Côte des Quaquas & de celle de Malaguette.

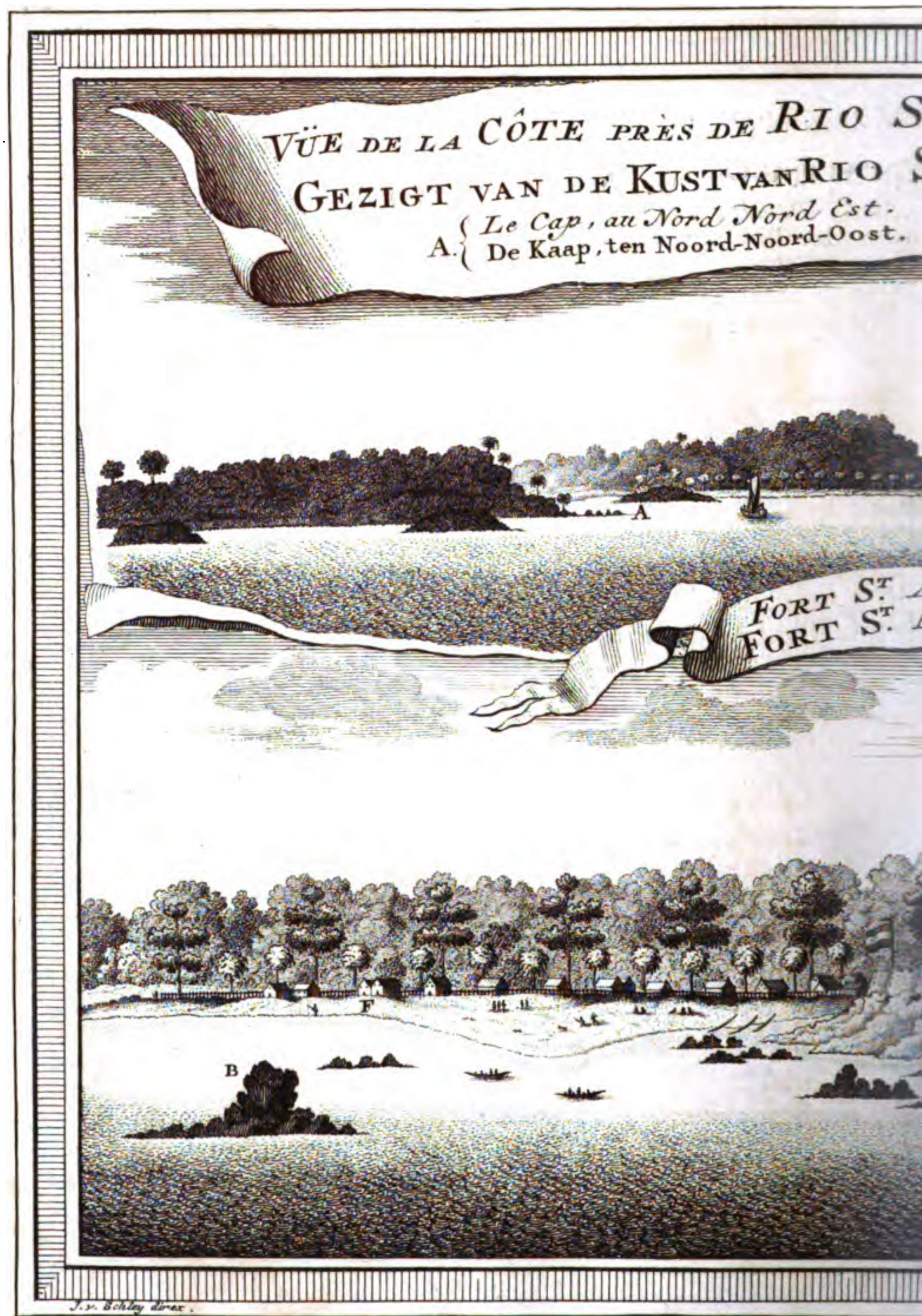
Le 4 de Février, on jetta l'ancre à cinq milles d'*Axim* vers l'Ouest. Ce Château des Hollandois, sur la Côte d'Or, est une petite Fortification triangulaire, montée d'onze pièces de canon. Chaque angle a sa batterie, composée de trois pièces aux deux angles qui regardent la terre, & de cinq à l'angle de la Mer. Les Négres ont une Ville fort peuplée sous le canon du Château, comme on en voit sous tous les Forts Européens, au long de la Côte d'Or (*o*).

Sept ou huit lieuës au Sud d'Axim, on rencontre un autre Fort, bâti par les Brandebourgeois, mais tombé depuis entre les mains des Hollandois, & célèbre entre les Marchands de l'Europe sous le nom de Château de Conny. Les Prussiens, en le quittant, l'avoient laissé sous la garde d'un Kabaschir Négre, nommé *Jean Conny*, avec ordre de ne le livrer qu'à leur Nation. Ensuite le Roi de Prusse vendit toutes ses possessions sur la Côte de Guinée à la Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales, en y comprenant un autre Fort qui lui appartenoit, près du Cap Très-Puntas ou des trois Pointes.

Histoire du Fort de Frédériksbourg ou de Jean Conny.

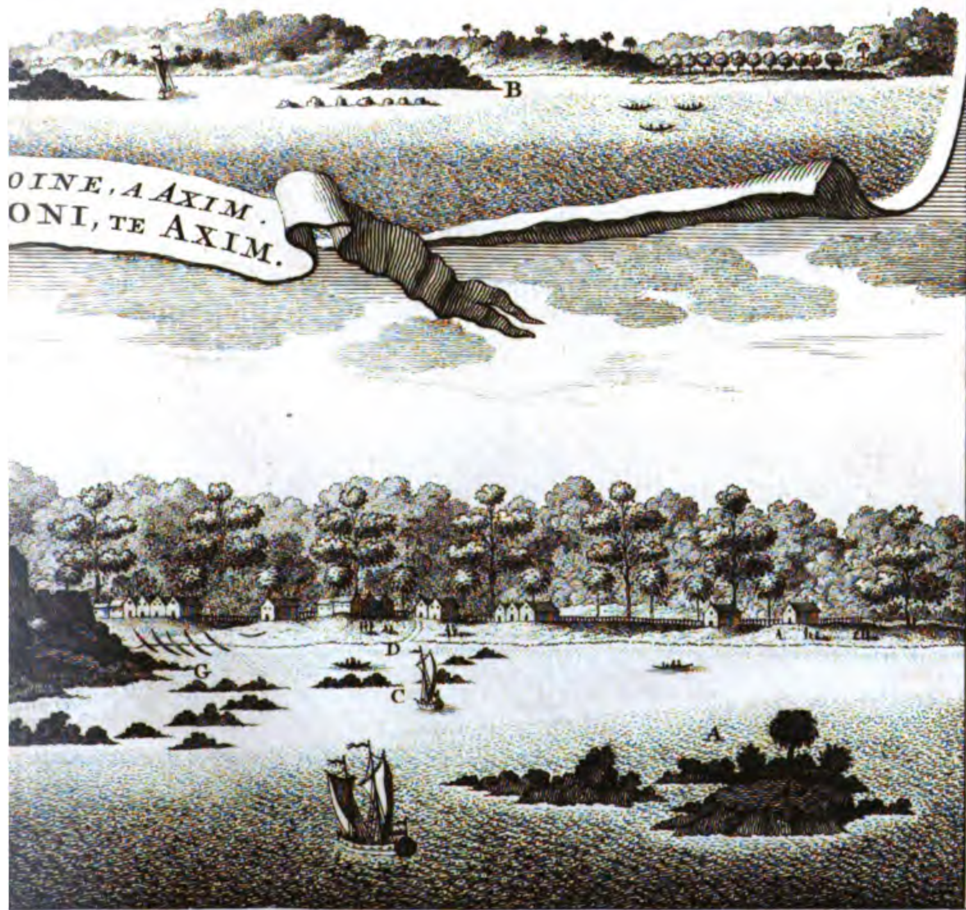
(*n*) *Angl.* à fleur-d'eau. R. d. E.

(*o*) Cette Relation a beaucoup de rapport avec celle de Bosman. R. d. E.



A Rochers où l'Amiral Ruyter eleva une Batterie qui obligea le Fort de se rendre :
Rotzen, waarop de Amiraal de Ruiter eene Batterye plaatste, die 't Fort tot Overgaave dwong.

B Rocher sur lequelles Negres mettent leurs et leurs enfans lors quils vont à la gu
Rotzen, waarop de Negers hun Vrouwen en Kinderen brengen, als ten Oorlog gaan.



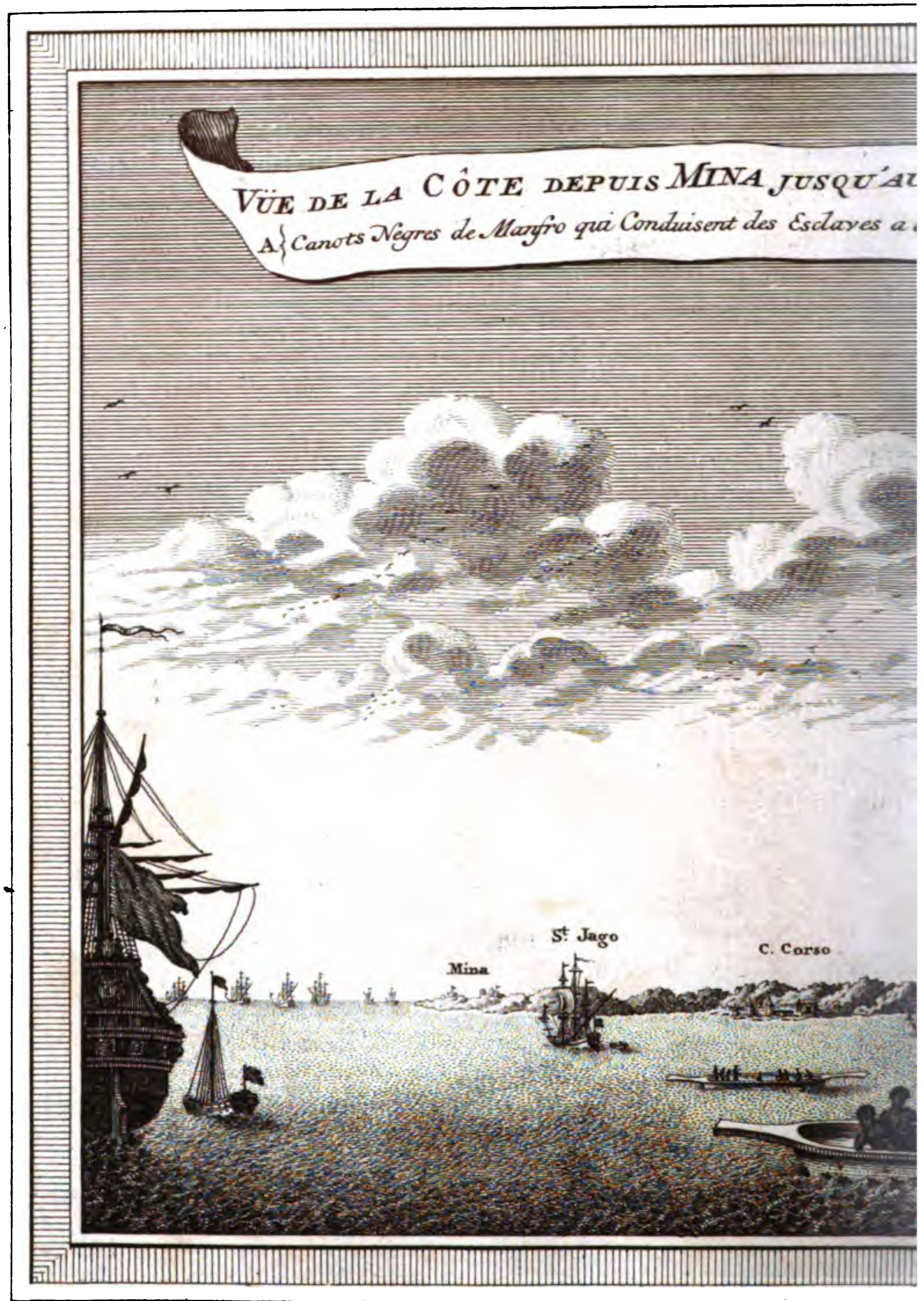
C { Unique passage au lieu du debarquement. Enkelde Doortogt, ter Landinge.

D { Ruisseau d'eau fraiche. Vliet van Vers-water.

E { Fort S.t Antoine. Fort S.t Antoni.

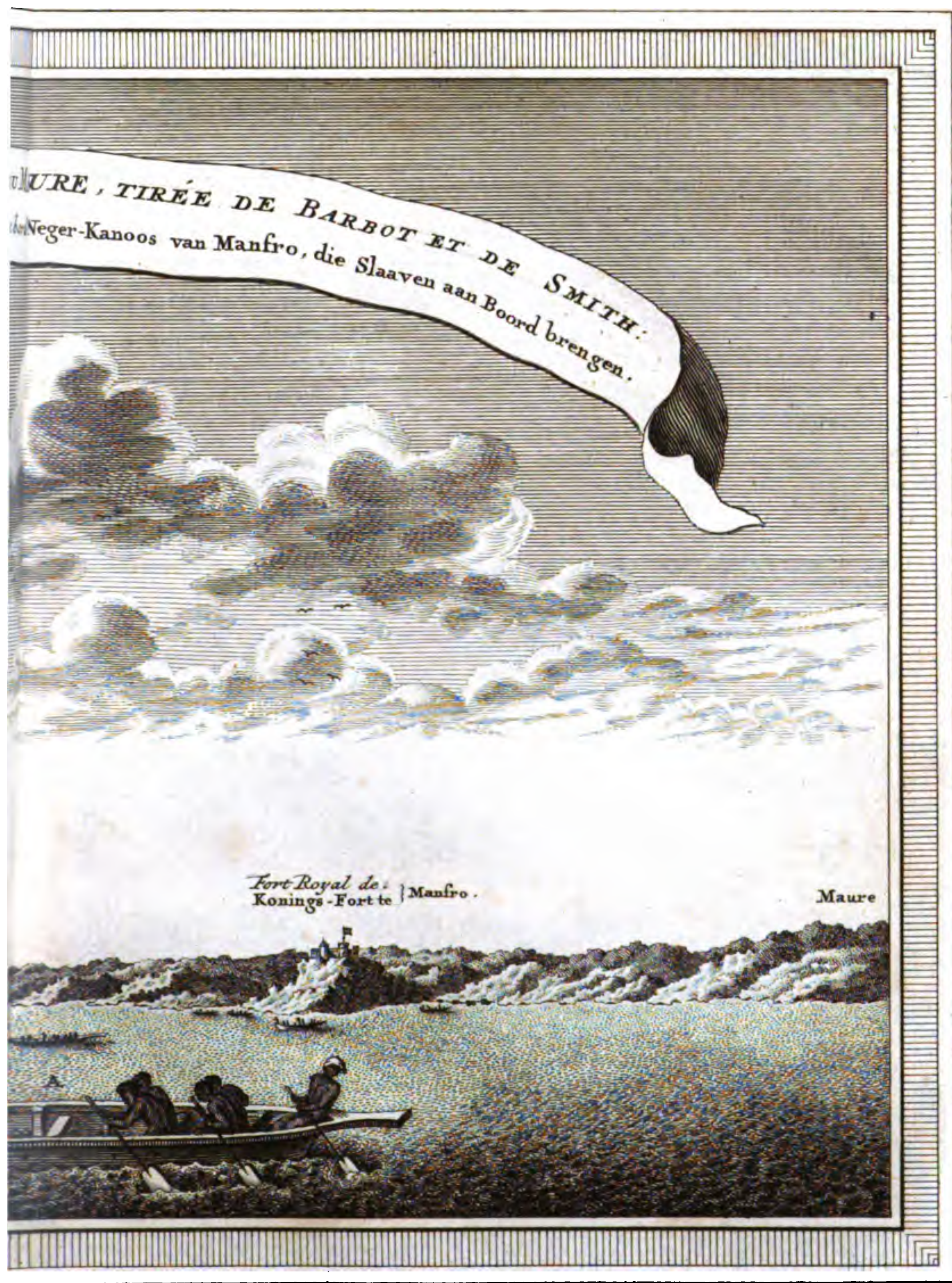
F { Ville des Negres. Negerstad.

G { Lieu du d'ebarquement. Plaats ter Ontscheepinge.



J. v. Schley direx.

GEZIGT van de KUST, van DEL-MI



A tot MOURE, uit BARBOT en SMITH.

Pointes. Mais lorsque les Hollandois s'y présentèrent, Jean Conny (p) leur refusa l'entrée d'un lieu confié à ses soins; ce qui fit naître une Guerre, qui coûta beaucoup de sang & d'argent aux Hollandois. Conny, enflé de sa victoire, porta la haine jusqu'à faire paver l'entrée de sa cour des crânes d'un grand nombre de Hollandois, qu'il avoit tués dans une Action fort sanglante. Il en avoit fait garnir un d'argent, pour s'en servir à boire du pounch. Cependant il fut chassé du Fort en 1724, & forcé de se retirer dans le Pays de Fantin, pour éviter la vengeance d'une Nation qu'il avoit insultée si cruellement.

Le 6 de Février, Smith jetta l'ancre sur six brasses, devant ce fameux Château. Vers minuit, il lui vint un Canot, de la part du Gouverneur Hollandois, pour lui offrir de l'eau & du bois. L'Auteur suppose qu'on lui auroit fait payer ce secours assez chèr; car il avoit appris que tous les Commandans Hollandois avoient reçu ordre de n'accorder ni eau ni bois aux Vaisseaux Anglois, excepté ceux de Humphry Morries, fameux Marchand de Londres. Les Négres du Canot lui dirent que le Gouverneur Hollandois avoit fait creuser la terre dans plusieurs endroits autour du Fort, pour découvrir un tonneau de poudre d'Or que Jean Conny y avoit laissé; mais qu'on n'avoit tiré aucun fruit de cette recherche.

Arrivée de Smith au Cap-Corse.

(q) Le 7, on quitta le Fort de Jean Conny, dont le véritable nom est *Frédéricksbourg*; & touchant aux Comptoirs Anglois de *Dixcove*, *Sukkonda* & *Commendo*, dont Smith leva successivement les Plans, on arriva le 7 au Cap-Corse, où l'on trouva plusieurs Vaisseaux dans la Rade.

Il veut lever le plan du Château de Mina.

Pendant le séjour que Smith avoit fait à Jamesfort sur la Gambra, il avoit reçu, par un Vaisseau Anglois, une Lettre de Hollande, adressée au Gouverneur Hollandois de Mina, qu'il s'étoit chargé de porter au Cap-Corse. Cette occasion lui paroissant favorable pour lever le Plan du Château de Mina, il s'y rendit dans un grand Canot, avec Livingstone, sous prétexte de remettre la Lettre au Gouverneur. Mais ils reconnurent bientôt que le Hollandois ne manquoit pas de pénétration. Smith, qui ne se croyoit ni connu ni observé, étant sorti sans affectation pour jetter les yeux autour de lui, fut étonné de se voir immédiatement suivi par le Gouverneur, qui le tira brusquement par la manche, & qui le pria de rentrer dans la salle, en lui disant (r) qu'il pouvoit emporter, si c'étoit son dessein, tout l'Or de la Guinée dans sa poche, mais que pour le Plan du Château Hollandois, il ne l'emporteroit pas. Un reproche si peu attendu causa d'abord quelque embarras à Smith.

Difficulté qu'il y trouve.

Cependant, après s'être un peu remis, il répondit au Gouverneur, qu'il lui avoit crû assez de lumières pour ne pas s'imaginer qu'on pût entreprendre de lever le Plan d'une Place sans les Instrumens nécessaires; & que n'en ayant aucun, il s'étonnoit qu'on pût le soupçonner de ce dessein. Le Commandant Hollandois demeura pensif un moment; & paroissant se repentir d'un procédé trop brusque, il pressa Smith & Livingstone de demeurer à dîner. Ils y consentirent. Alors, il leur montra quelques Plans imparfaits, qui avoient été levés par un Dessinateur de la Compagnie Hollandoise. L'Ouvrage

(p) *Angl.* refusa de le leur rendre. R. d. E.

(q) Ici commence la IV. Section dans *l'Original Anglois* R. d. E.

(r) *Angl.* que quoiqu'il fût sorti de son Païs pour y rapporter toute la Guinée, (*c. à. d. les Plans de toute la Guinée*) dans sa poche; il pouvoit s'assûrer, qu'il n'y emporteroit point le Château de Mina. R. d. E.

SMITH. 1727.

vrage avoit été fort-bien commencé, mais l'Artiste étoit mort sans avoir pû l'achever.

Rareté de l'eau sur la Côte d'Or.

SMITH partit du Cap-Corse le 23 de Mars. Comme on étoit à la fin de la saison séche, l'eau étoit si rare dans la Garnison, qu'il fut impossible d'en obtenir pour les besoins du Vaisseau. Il ne s'en trouve point à plus de huit milles du Château; de sorte qu'on y est réduit à l'eau d'une grande cîterne, qui se remplit par des tuyaux de plomb, où la pluye descend de tous les toîts. Tous les Forts de la Côte d'Or n'ont pas d'autre ressource.

Tantumquerri. Wineba.

LE 24 de Mars, on toucha au Fort de *Tantumquerri*, & le 27, on mouilla sur cinq brasses à *Wineba*. Ce dernier Fort étoit si bien fourni d'eau, qu'après en avoir fait remplir plusieurs tonneaux, Smith ne s'apperçut pas que la cîterne eut baissé de plus de six lignes; ce qui lui fit conclure que dans un fond de Roc, elle avoit une source vive qui lui fournissoit de l'eau continuellement.

LE 28, ayant quitté Wineba, on alla jetter l'ancre le 30 au Fort d'Akra, sur six brasses, d'un fond si pierreux, qu'il endommage beaucoup les cables. L'endroit du débarquement est sûr & commode, parce qu'il est couvert de quelques petits Rochers, qui rompent l'impétuosité des vagues. Pendant que Smith fut à l'ancre devant Akra, il alla se promener plusieurs fois jusqu'à la porte du Fort Hollandois. Il y rencontra quelques Marchands de cette Nation, qui connoissoient le Facteur Anglois dont il étoit accompagné. On s'entretint quelques momens [avec beaucoup de familiarité & d'amitié.] Mais

Jalousie des Hollandois.

les Hollandois ne proposérent point à Smith d'entrer dans leur Fort; ce qui lui fit juger qu'ils avoient des ordres du Gouverneur Général de Mina, & qu'ils craignoient les observations d'un Dessinateur Anglois (s).

LE 3 d'Avril, après avoir perdu un cable dans les Rocs d'Akra, il remit à la voile pour gagner la Côte de Juida. Le 5, il passa devant l'embouchure de la grande Rivière Volta (t), qui a tiré ce nom de la rapidité extrême de son cours. Il est si violent qu'en entrant dans la Mer, il change la couleur de l'eau jusqu'à plus de huit lieuës de la Côte. C'est cette Rivière qui sépare la Côte d'Or de la Côte des Esclaves.

LE 7, à la pointe du jour, on jetta l'ancre, sur sept brasses, dans la Rade de Juida, & l'on salua le Fort, qui est à plus d'une lieuë de la Côte. Il se trouvoit alors dans la Rade trois Vaisseaux François & deux Portugais. La Guinée entière n'a pas de lieu où le débarquement soit si difficile. On y trouve continuellement les vagues si hautes & si impétueuses, que les Chaloupes de l'Europe ne pouvant s'approcher du rivage, on est obligé de jetter l'ancre fort loin, & d'y attendre les Canots, qui viennent prendre les Passagers & les marchandises. Ordinairement les Rameurs Négres s'en acquittent avec beaucoup d'habileté; mais quelquefois aussi le passage n'est pas sans (v) danger. A l'arrivée du Vaisseau de Smith, les Facteurs de sa Nation envoyérent à bord un grand Canot, pour amener au rivage ceux qui devoient y descendre. Le passage fut heureux. Cependant, Smith fut étonné de se voir entre des vagues d'une hauteur excessive, & des flots

Dangers de la Côte de Juida & difficulté d'y aborder.

(s) Smith: Voyage: pag. 121-129 & *suiv.*

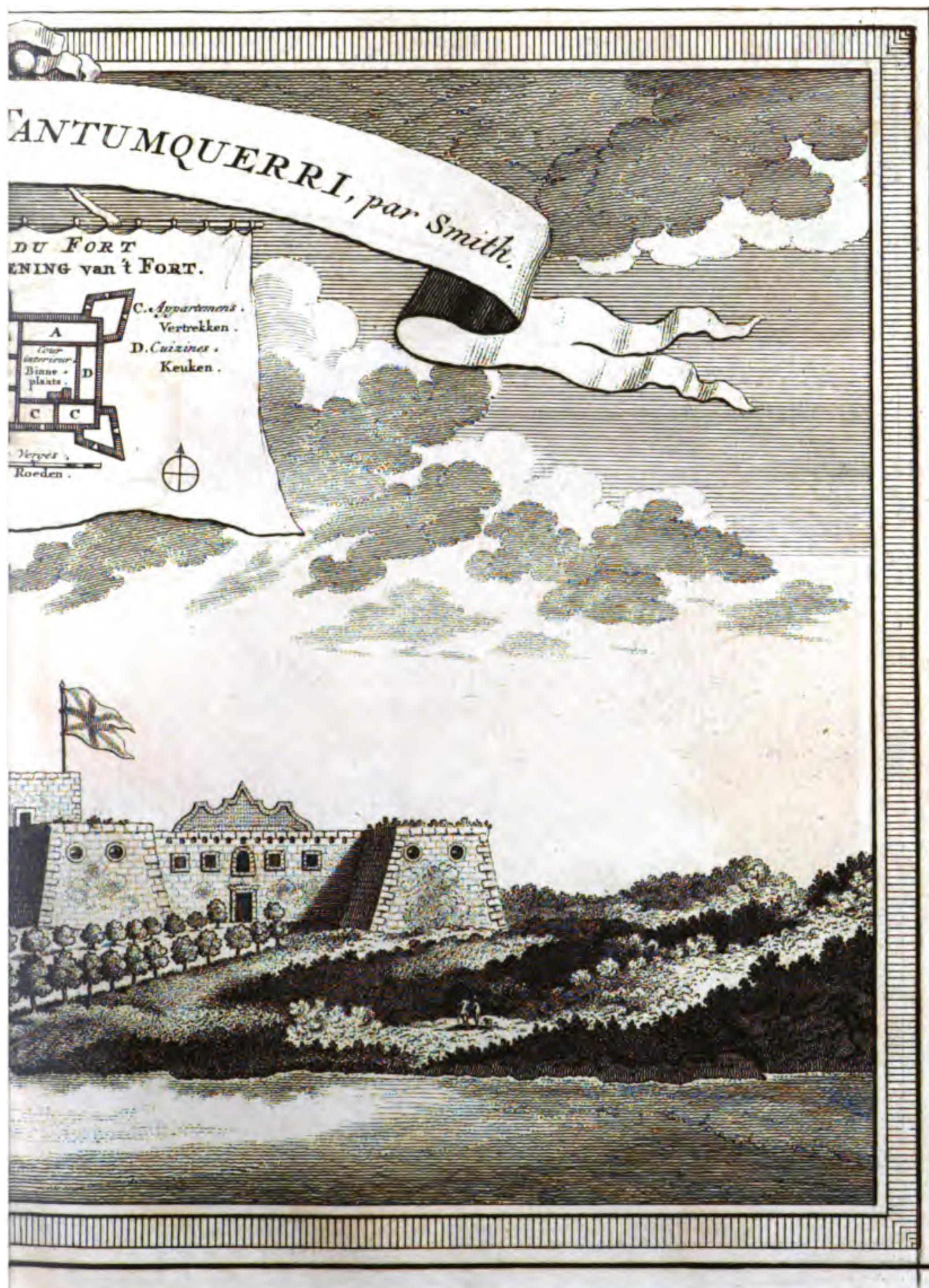
(t) *Angl.* à qui les Portugais ont donné ce nom. R. d. E.

(v) *Angl.* sans accident. *Car le danger y est toûjours.* R. d. E.



J. V. Schley direx.

ZUIDGEZIGT van 't FORT van

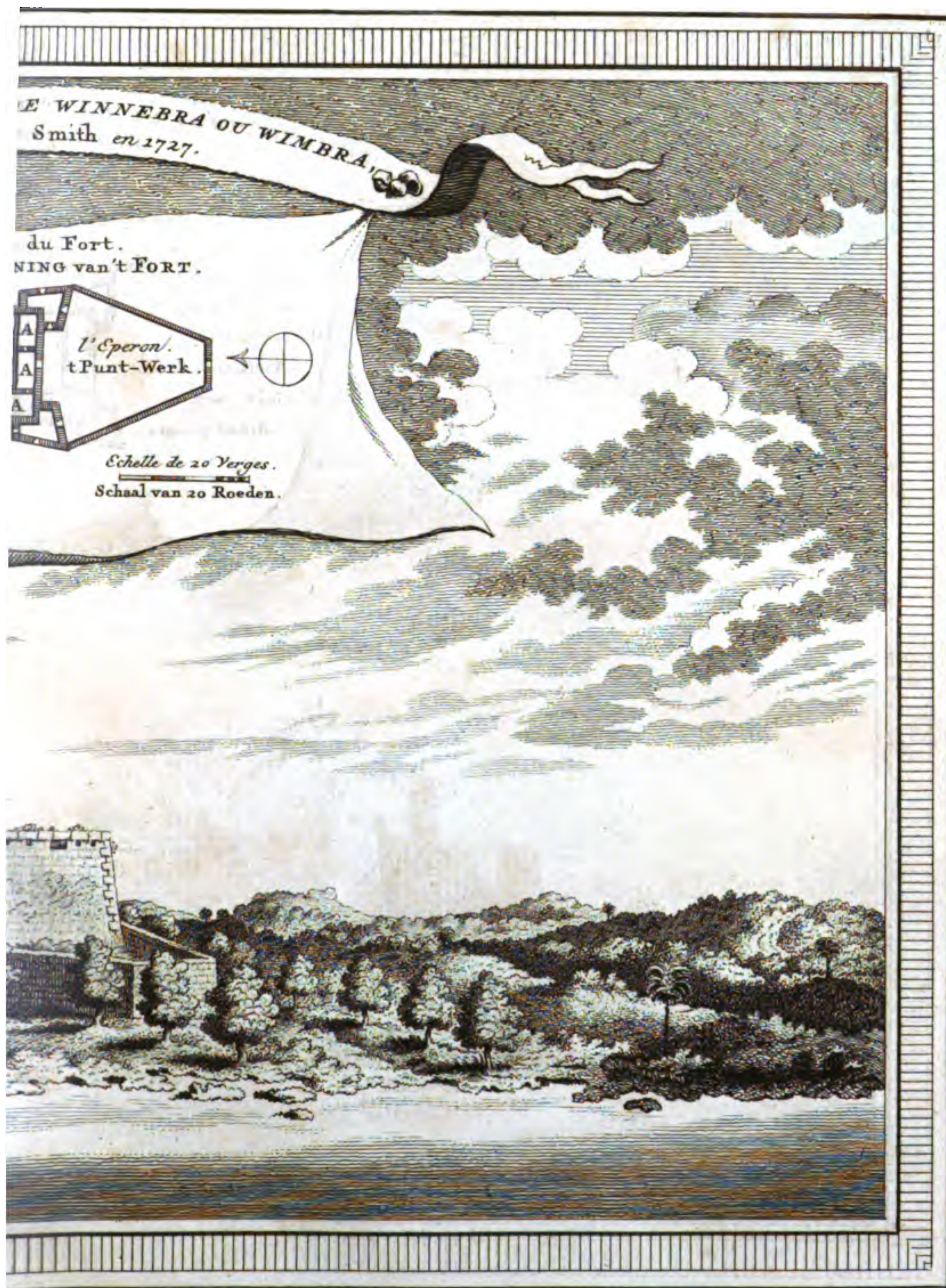


ANTUMQUERRI, door Smith.



J. V. Schley direx.

ZUID-WEST GEZIGT van't FORT WI



EBA, of WIMBA, *uit* SMITH, *getékend* 1727.

flots d'écume, qui paroissoient capables d'abîmer le plus grand Vaisseau. Il admira l'adresse des Négres à les traverser; mais, sur-tout (x), à profiter du mouvement d'une vague; pour faire avancer, à l'aide des rames, leur Canot fort loin sur le rivage: après quoi sautant à terre, ils le transportèrent encore plus loin, pour le garantir du retour des flots. Si l'on avoit le malheur d'être renversé, il seroit fort difficile ici de se sauver à la nage, quand on n'auroit que la violence de la Mer à combattre; mais en y joignant le danger des Requins, qui suivent toûjours les Canots en grand nombre, pour attendre leur proie, on peut dire qu'il est presqu'impossible d'échaper. Smith. 1727.

Tragique avanture d'un François.

Les Vaisseaux qui viennent à Juida pour le Commerce ont toûjours sur le rivage, des tentes qui leur servent de Magazins pour mettre leurs marchandises à couvert. Smith, en débarquant s'approcha d'une Tente Françoise, où ☞ le Matelot qui en avoit la garde, [& qui se trouva Irlandois] lui offrit en langue Angloise un verre d'eau-de-vie qu'il accepta. Il y avoit dans la tente un grand nombre de barrils, dont le dehors paroissoit mouillé. Smith en ayant demandé la raison, le Matelot François lui répondit que les barrils n'avoient été débarqués que le matin, & qu'ils avoient beaucoup souffert au passage. Il ajoûta qu'au débarquement, un Matelot François s'étant hazardé trop loin dans l'eau, pour reprendre un barril que les vagues emportoient, avoit été saisi par un jeune Requin, contre lequel il s'étoit fort-bien défendu avec son couteau; mais que la même vague qui le ramenoit ayant apporté deux autres Requins monstrueux, il avoit été déchiré dans un moment & dévoré à la vûe de tous ses Compagnons.

Smith descend au rivage.

Cette tragique avanture n'inspira pas peu de dégoût à Smith pour un Pays si dangereux. Mais les branles étant prêts à le porter au Fort, (y) il ne fit ✠ pas difficulté [de se livrer aux Négres, qu'il ne crut pas aussi redoutables que les Requins.] Il traversa trois Rivières, ou plûtôt, dit-il, trois bras de la même Rivière, qui passent entre le Fort Anglois & le rivage. Ensuite le Pays lui parut si agréable, qu'il préféra d'aller à pied jusqu'au Fort. Les François & les Anglois ont leurs Forts, ou leurs Comptoirs, à moins d'une ☞ portée de fusil l'un de l'autre, environnés d'un mur de terre assez épais [& d'un fossé assez profond.] Celui des Anglois, qui est fort spacieux, est défendu par plusieurs batteries qui contiennent dix-sept pièces de gros canon.

Forts Anglois & François.

Conquêtes du Roi de Dahomay.

Ils ont à dix-huit milles de ce Fort, du côté de l'Est, un autre Comptoir, ☞ nommé *Jacquin*; & celui de *Sabi* à cinq milles, du côté du Nord, [ils dependent l'un & l'autre du Gouverneur.] Mais le second venoit d'être réduit en cendres par le grand & puissant Roi de *Dahomay*, dont le nom a fait depuis peu tant de bruit en Europe. Sa première conquête avoit été le Royaume du grand Ardra, cinquante milles au Nord-Ouest de Sabi. Le Roi d'Ardra ayant, en 1724, quelques affaires à régler avec *Baldwin*, Gouverneur Anglois de Juida, & n'étant pas satisfait de sa diligence, fit arrêter *Lamb*, Facteur Anglois d'Ardra, dans l'espérance de rendre Baldwin plus attentif à l'obliger. Ce fut dans ces circonstances que la Ville d'Ardra fut assiégée par les Troupes du Roi de Dahomay, & qu'ayant été prise après une vigoureuse

(x) *Angl.* à porter leurs Canots au rivage sur le dos d'une vague: & à la faveur de son roulement. R. d. E.

(y) *Angl.* il se mit dedans. R. d. E.

SMITH. 1727.

reuse résistance, le Roi même fut tué à la porte de son Palais. Lamb fut conduit prisonnier devant le Général de Dahomay, qui n'avoit jamais vû de Blancs. Cet Officier Négre fut si surpris de sa figure, qu'il le mena au Roi son Maître comme une rareté fort étrange. En effet, le Roi de Dahomay, faisant sa résidence à deux cens milles dans les terres, n'avoit jamais eu, non plus, l'occasion de voir un Européen. Il garda précieusement Lamb, qui écrivit pendant sa Captivité une Lettre au Gouverneur Tinker, successeur de Baldwin. Smith en obtint une copie, qu'il a placée à la fin de son Journal (z).

Son Général n'avoit jamais vû de Blancs.

LA Conquête d'Ardra fut suivie d'une Irruption dans le Pays de Juida. Les Troupes de Dahomay s'étant avancées au mois de Février 1727 jusqu'à la Ville de Sabi, que les François ont nommée *Xavier*, en formèrent aussi-tôt le Siége. C'est la Capitale du Royaume de Juida, Ville grande & bien peuplée, où les François, les Anglois & les Portugais ont des Comptoirs. Elle eut en peu de jours le sort d'Ardra. Mais le Roi de Juida, un des plus gros hommes que Smith ait jamais vûs, ne se croyant pas capable des fatigues de la guerre, se fit charger dans un branle, sur les épaules de quelques Négres vigoureux, & mit ainsi sa vie à couvert. Les Comptoirs Européens furent pillés, les Facteurs faits prisonniers, & menés au Camp d'Ardra, où le Roi de Dahomay s'étoit rendu. Lorsque Tinker fut présenté à ce Prince, il lui dit [avec une fermeté modeste,] que les chagrins qu'il causoit aux Blancs ne tourneroient point à l'avantage du Pays dont il venoit de faire la conquête; que c'étoit le moyen au contraire d'en écarter tous les Vaisseaux de l'Europe, & de nuire par conséquent à sa propre grandeur.

Juida conquis & les Forts Européens ruinés.

LE Roi lui répondit qu'il sentoit la vérité de ce discours, & que son intention n'avoit point été que les Européens fussent chagrinés; mais que ce malheur étant arrivé sans ses ordres, il leur permettoit de retourner dans leurs Comptoirs, pour y éxercer le Commerce en liberté. Ils profitèrent aussitôt de cette permission. Cependant tandis que les Gouverneurs François & Anglois étoient en marche, le Général de Dahomay fit mettre le feu aux Comptoirs de la Ville, sans avoir consulté les intentions du Roi. Cette trahison causa un chagrin mortel aux deux Gouverneurs, mais sur-tout à celui du Fort François, qui ne pensoit point à retourner si-tôt en Europe que Tinker, & qui espéroit au contraire de voir Sabi relevé de ses ruines, & le Commerce rétabli. Ils n'eurent point d'autre ressource que de se retirer tous deux dans leurs Forts. [Ce même Général, pour accoutumer ses troupes à préférer la destruction de leurs ennemis au butin, obligea tout ce qu'il y avoit de jeunes-gens dans son Armée, & il y en avoit qui n'étoient point au-dessus de sept à huit ans, de faire sauter les têtes de ceux de leurs prisonniers qui, étant âgés & blessés, ne pouvoient guères se vendre.]

Comptoirs brûlés à Sabi.

LA Ville de Sabi n'avoit pas moins de cinq milles dans sa circonférence. Les Maisons étoient bâties avec assez de propreté, quoiqu'elles ne fussent couvertes que de chaume. Le Pays n'a pas de pierres. On n'y trouve pas même un caillou de la grosseur d'une noix. Cependant les Comptoirs étoient bâtis à la manière de l'Europe. Ils étoient solides, spacieux, bien ouverts, &

(z) Smith. Voyage pag. 166 & suiv.

& composés de plusieurs appartemens fort commodes, qui avoient chacun leur salle, & des balcons pour prendre l'air. Les Magazins étoient au rez-de-chaussée, & les logemens faisoient le second étage. De si belles demeures contribuoient non-seulement à la satisfaction, mais encore à la santé des Européens. La Ville étoit si peuplée, qu'il étoit difficile à toute heure de marcher dans les rues, quoiqu'elles eussent beaucoup de largeur. Il s'y tenoit tous les jours des Marchés, bien fournis de commodités d'Europe & d'Afrique, & d'une grande variété de provisions. Près des Comptoirs de l'Europe on voyoit une grande Place, plantée de beaux arbres, à l'ombre desquels les Marchands & les Capitaines traitoient de leurs affaires, comme dans une espèce de Bourse. Tous ces lieux, avoient été réduits en cendres peu de jours avant l'arrivée de Smith (a).

SMITH. 1727.

Smith retourne à bord. Difficulté de son passage.

LE 20 d'Avril 1727, il profita d'un jour fort calme pour retourner à bord. Le Canot étant sur le sable, la tête tournée vers la Mer, les Passagers y entrèrent d'abord & s'assirent à l'extrémité, parce que la plus grande partie de l'espace est pour les Rameurs Négres, qui sont ordinairement au nombre d'onze ou de treize. Lorsque chacun eut pris place, les Rameurs saisirent un moment favorable pour lancer le Canot sur le dos d'une vague; & s'y glissant avec beaucoup d'adresse, ils manièrent si bien leurs rames, qu'avant le retour de la vague suivante, ils le mirent hors du danger de se briser contre le rivage. Mais ils n'avoient encore surmonté que le premier obstacle. A vingt-cinq ou trente toises on trouve une Barre, où la Mer bat avec plus de violence que contre la terre. Ils ne la passèrent pas moins heureusement. Au de-là de cette Barre, à la distance de quarante ou cinquante toises, il s'en trouve une autre, qui est beaucoup plus dangereuse. Les vagues sont furieuses dans l'intervalle, & ne font pas moins de bruit que le tonnerre. Cependant les Négres s'y tinrent ferme, près d'un quart d'heure, avec le secours de leurs rames ou de leurs pelles. Enfin voyant une grosse vague s'ouvrir tout-d'un-coup, ils firent un mouvement si vif, que l'ayant traversée, ils n'eurent pas de peine à surmonter la suivante, qui étoit beaucoup moins haute. En arrivant à bord, ils se trouvèrent quittes pour avoir été un peu mouillés; & les Requins, qui les avoient suivis, ne furent pas trop contens, dit l'Auteur, de voir leurs espérances trompées.

Il se rend dans l'Isle du Prince.

LE matin du jour suivant, on mit à la voile, pour l'Isle du Prince, où l'on se proposoit de prendre de l'eau & du bois. On y arriva le 18 de Mai. Les provisions y étoient fort chères, mais celle d'eau & de bois coûta peu; & Livingstone employa le tems, jusqu'au 16, à faire caréner son Vaisseau. Le 20, on passa la Ligne. Le 23, on découvrit le Cap Lopez, à la latitude d'un degré du Sud. Ce fut la dernière fois qu'on eut la vûe de la Côte d'Afrique.
☞ [C'est dans ces Parages que Sir Chaloner Ogle avoit détruit le fameux Roberts, exploit qui lui a mérité la qualité de *Chevalier*. Mr. Smith avoit vû au Cap-Corse plusieurs des Compagnons de ce Pyrate dans les fers.]

Calmes près de la Ligne.

APRÈS avoir parcouru environ quatre degrés au Sud de la Ligne, on tomba sous le véritable vent de commerce, & l'on porta à l'Ouest pendant près de quatre cens lieuës. Ensuite ayant tourné au Nord-Nord-Ouest, on passa une

(a) Smith, Voyage pag. 190. & *suiv*. 238. & *suiv*.

SMITH. 1727.

une seconde fois la Ligne le 5 de Juin. Dès le lendemain, on fut arrêté par les calmes qui régnent toûjours près de la Ligne dans cette saison, sur-tout entre les vents (*b*) de commerce Nord-Est & Sud-Est. Le tems devint fort triste par son obscurité, & par une abondance continuelle de pluyes qui nuisoient beaucoup à la manœuvre. Si près de la Ligne, on étoit surpris de trouver l'air très-froid. Il ne se passoit pas de jour sans quelques Tornados. On en tira cet avantage, qu'ils servirent à faire gagner le véritable Nord-Est de commerce; après quoi l'on porta au Nord-Nord-Ouest avec un vent frais jusqu'au 1 de Juillet. Mais étant alors à treize degrés dix-neuf minutes du Nord, on s'apperçut d'une dangereuse voie d'eau. Comme elle étoit déja si grande que les pompes ne pouvoient suffire, on ne fut pas saisi d'une crainte médiocre, en considérant qu'on étoit fort éloigné de la terre, & qu'on n'étoit accompagné d'aucun Vaisseau. Après beaucoup de recherches, Livingstone découvrit la source du mal, & trouva le moyen d'en arrêter le progrès. Cependant il ne fut pas possible d'y remédier si parfaitement, qu'on ne s'apperçut bientôt qu'il recommençoit avec un nouveau danger. On résolut de suivre le vent, pour soulager le Vaisseau. Mais la fatigue extrême de l'Equipage, qui étoit sans cesse obligé de travailler à la pompe, fit applaudir à la proposition de porter droit aux Indes (*c*) Orientales. On étoit sous le vent Nord-Est de commerce; & dans la latitude qu'on vient de remarquer (*d*), on avoit directement la Barbade à l'Ouest. A la vérité, suivant les calculs, on n'en étoit pas à moins de sept cens lieuës; distance terrible pour un Vaisseau prêt à s'abîmer. Cependant les circonstances n'offrant point d'autre ressource, on résolut de s'y attacher avec tous les efforts du courage & de la prudence. Les emplois furent distribués pour une si grande entreprise. Le Capitaine & le Pilote devoient prendre alternativement la conduite du Gouvernail, [chacun pour quatre heures.] Wheeler & Smith se chargèrent de préparer les vivres, & de faire du pounch chaud pour ceux qui travailleroient à la pompe, auxquels on assigna une pinte & demie de cette liqueur pendant chaque garde, c'est-à-dire de quatre en quatre heures. Ils avoient besoin de ce soutien pour ranimer leurs esprits, [parce que le travail étoit si pénible & le péril si pressant, que] tous les Matelots ne purent être divisés qu'en deux gardes. Il restoit deux petits Négres, qui reçurent ordre d'assister Wheeler & Smith dans leurs fonctions.

Vôie d'eau qui expose le Vaisseau au dernier péril.

Mesures qu'on prend contre le danger.

Murmures de l'Equipage.

On passa neuf ou dix jours dans une extrémité si déplorable. La plûpart des Matelots commençoient à se rebuter de l'excès du travail, & quelques-uns firent éclater des murmures qui sembloient annoncer d'autres effets de leur désespoir. On leur fournissoit néanmoins des rafraîchissemens continuels; & Smith avoit soin de leur tuer tous les jours quelques pièces de volaille ou quelque Chevreau. Tous les Officiers s'efforçoient aussi de les encourager par l'espérance de découvrir bientôt la Barbade. Leur Chaloupe, qui étoit assez grande & en fort bon état, avoit été placée sur le tillac. Mais la Barque longue ayant été serrée entre les ponts, plusieurs souhaitoient qu'on la mît en état

(*b*) ou alisés. *Ils sont plus connus sous ce dernier nom; Si tant est qu'ils le soient sous l'autre.* R. d. E.

(*c*) *Angl.* Occidentales. R. d. E.

(*d*) *Angl.* en courant à l'Ouest on porteroit directement sur la Barbade. R. d. E.

état d'être employée, c'est-à-dire, qu'elle fut équipée de tout ce qui étoit nécessaire pour un usage forcé, comme d'eau, de vivres, d'Instrumens de Mer, &c. D'autres s'opposoient fortement à cette proposition, dans la crainte que les plus mutins ou les plus désespérés ne profitassent des ténébres pour fuir dans la Barque & pour abandonner tous les autres à leur mauvais sort; ce qui auroit causé nécessairement la perte du Vaisseau, parce qu'il ne seroit pas resté assez de bras pour la pompe. Au milieu de ce trouble, tous les Animaux étrangers qu'on transportoit en Europe, moururent faute de soins & de nourriture.

SMITH 1727.

Consternation parmi les Matelots, de courte durée.

LE 16 de Juin, trois Matelots, qui avoient travaillé à la pompe depuis quatre heures jusqu'à huit, tombèrent évanouis, & furent emportés comme morts. Cet accident ayant fait sonner plûtôt la cloche, pour appeller ceux qui devoient succéder au travail, l'horreur & la consternation parurent se répandre sur tous les visages. Cependant comme Smith avoit fait préparer ✠ un fort bon déjeûner, on se mit à manger, [autant que la crainte pouvoit laisser d'appétit], lorsqu'un des Matelots de la pompe se mit à crier de toute sa force, *terre*, *terre*, courant & sautant comme un insensé dans le transport ✠ de sa joie. Tout le monde abandonna les alimens, [pour satisfaire une curiosité beaucoup plus pressante que la faim.] On découvrit en effet la terre qu'on reconnut aussi-tôt pour l'Isle de la Barbade. Il n'étoit pas plus de neuf heures du matin. A quatre heures après-midi, on jetta l'ancre dans la Baye de Carlisle.

Il arrivent enfin à la Barbade.

CETTE Baye étoit alors remplie de Bâtimens Anglois. Vers la nuit, *Thomas Leake*, Agent de la Compagnie Royale d'Afrique à la Barbade, amena sur la Bonite, des Matelots & d'autres Ouvriers pour soulager l'Equipage. Le matin du jour suivant, Smith se rendit au rivage, & prit son logement dans la maison de Leake. Il fut présenté (*e*) immédiatement, par le Docteur Warren, son ami, à M. *Worsley*, Gouverneur de l'Isle, qui le retint à dîner. ✠ Mais la fête fut troublée par l'arrivée d'un Exprès, qui apportoit la [triste] nouvelle de la mort du Roi Georges.

PENDANT les jours suivans, on se hâta de décharger toutes les marchandises du Vaisseau, sans interrompre un moment le travail de la pompe, qui ne cessoit pas d'être nécessaire dans une Rade si tranquille. Un jour que le Capitaine Livingstone & Smith étoient à bord avec Leake, & quelques autres Négocians, les Ouvriers pompèrent un petit Dauphin, à demi rongé de pourriture, sans queuë & sans tête, d'environ trois pouces & demi de longueur. Livingstone le mit soigneusement dans de l'esprit de vin, pour le conserver jusqu'en Europe, persuadé que ce petit poisson ayant été long-tems dans la fente du Bâtiment, avoit fermé le passage à quantité d'eau, & que c'étoit à lui par conséquent qu'il étoit redevable de sa conservation. Lorsqu'on examina de près le Vaisseau, après l'avoir mis sur le côté, on apperçut, sous la quille & dans d'autres endroits (*f*), plusieurs fentes dont on n'avoit ✠ pas eu le moindre soupçon. [Mais la principale étoit celle que Livingstone avoit découverte, & qui n'avoit pû être bien bouchée.] Cependant toutes

A quoi ils avoient dû leur salut.

(*e*) *Angl.* bientôt après. R. d. E.

(*f*) *Angl.* Une large fente entre deux planches du doublage. Il y en avoit quelques autres, mais qui n'étoient rien. R. d. E.

SMITH. 1727.

tes les planches étant fort bonnes, & n'ayant pas même besoin d'être calfatées, il se contenta de faire travailler aux endroits qui demandoient une prompte réparation, & de les faire revêtir d'une couche de goudron fort épaisse.

Ils retournent en Europe.

Il se vit en état, le 18 d'Août, de quitter la Barbade. Ce ne fut pas sans peine qu'il traversa les vents de commerce Nord-Est, & qu'il arriva sous les vents variables au 29 degré de latitude du Nord. Mais il trouva ensuite des vents frais à l'Ouest & au Sud-Ouest, qui lui firent faire régulièrement neuf ou dix milles par heure. Le 22 de Septembre, la sonde lui donna, sur quatre-vingt brasses, un beau sable luisant. Le 25, il découvrit la Pointe du Lézard, & s'engageant dans le Canal (g) il se trouva le lendemain vis-à-vis l'Isle de Whigt. Mais le vent changea tout-d'un-coup du Sud-Ouest au Sud-Est, & devint si violent qu'il se vit forcé de tourner vers Portsmouth. En vain tira-t-il trois coups, pour demander du secours dans un embarras qui augmentoit à chaque moment. Il ne se trouva point une seule Barque qui osât risquer de sortir. Son Pilote (h) avoit heureusement quelque connoissance de cette Côte. [Il donna le reste au hazard; & la nécessité fut un si bon guide], qu'il mouilla dans la Rade de Portsmouth le 26 de Septembre à onze heures du matin. L'Auteur se rendit à Londres par terre.

Leur arrivée à Portsmouth.

(g) c. à. d. dans la Manche. R. d. E.
(h) *Angl.* connoissant fort bien le Canal, (il s'agit ici du Canal qui sépare l'Isle de Wight du Continent de la G. B.) entreprit d'y conduire le Vaisseau; ce qu'il exécuta heureusement, & sur les onze heures, ils mouillèrent dans la Rade de Portsmouth. R. d. E.

§. III.

Lettre de M. Bullfinch Lamb à M. Tinker, Gouverneur du Fort Anglois de Juida, touchant le Roi de Dahomay & ses Etats (a).

LAMB. 1724.

MONSIEUR, il y a cinq jours que le Roi me remit votre Lettre du premier de ce mois. Ce Prince m'ordonne de vous répondre en sa présence. Je le fais, [pour exécuter ses volontés.] En recevant votre Lettre de sa main, j'eus avec lui une conférence dont je crois pouvoir conclure qu'il ne pense pas beaucoup à fixer le prix de ma liberté. Lorsque je le pressai de m'expliquer à quelles conditions il vouloit me permettre de partir, il me répondit qu'il ne voyoit aucune raison de me vendre, parce que je ne suis pas Négre. Je le pressai. Il tourna ma demande en plaisanterie, & me dit que ma rançon ne pouvoit monter à moins de sept cens Esclaves, qui à quatorze livres sterlings par téte, feroient près de dix mille livres sterling. Je lui avouai que cette ironie me glaçoit le sang dans les veines; & me remettant un peu, je lui demandai s'il me prenoit pour le Roi de mon Pays. J'ajoûtai que vous & la Compagnie (b) me croiriez fou, si je vous faisois cette proposition. Il se mit à rire, & me défendit de vous en parler dans ma Lettre, parce qu'il

Embarras de Lamb pour sa rançon.

Raillerie du Roi de Dahomay.

(a) Cette Lettre est annoncée ci-dessus, page 538. Sa date est le 27 de Novembre 1724. A Abomay, dans le Palais du grand Truro Audati, Roi de Dahomay.
(b) *Angl.* nous croiriez fous lui & moi. R. d. E.

LAMB. 1724.

qu'il vouloit charger le principal Officier de son Commerce de traiter cette affaire avec vous, & que si vous n'aviez rien à Juida d'assez beau pour lui, vous deviez écrire d'avance à la Compagnie. Je lui répondis, qu'à ce discours, il m'étoit aisé de prévoir que je mourrois dans son Pays, & que je le priois seulement de faire venir pour moi, par quelqu'un de ses gens, des habits & quelques autres nécessités. Il y consentit. Je n'ai donc, Monsieur, qu'un seul moyen de me racheter; ce seroit de faire offre au Roi d'une Couronne & d'un Sceptre, qui peuvent être payés sur ce qui reste dû au dernier Roi d'Ardra. Je ne connois pas d'autre présent qu'il puisse trouver digne de lui; car il est fourni d'une grosse quantité de Vaisselle d'Or en œuvre, & d'autres richesses. Il a des robes de toutes les sortes, des chapeaux, des bonnets, &c. Il ne manque d'aucune espèce de marchandises. Il donne les bujis comme du sable, & les liqueurs fortes comme de l'eau. Sa vanité & sa fierté sont excessives. Aussi est-il le plus riche & le plus belliqueux de tous les Rois de cette grande Région; & l'on doit s'attendre qu'avec le tems, il subjuguera tous les Pays dont le sien est environné, [& qu'ainsi vous pouriez bien dépendre quelque jour de lui.] Il a déja pavé deux de ses principaux Palais, des crânes de ses ennemis tués à la guerre. Ces Palais néanmoins sont aussi grands que le Parc Saint James à Londres, c'est-à-dire qu'ils ont un mille & demi de tour.

Richesses & caractère de ce Prince.

(c) Je lui parle souvent d'établir une correspondance avec la Compagnie, & de faire venir des Blancs à sa Cour. Vous devez l'entretenir dans ces idées, & lui dire que le moyen de les faire réussir est de commencer par m'accorder la liberté. Il répéte sans cesse qu'il voudroit voir des Vaisseaux dans certains lieux, ne fut-ce que pour leur vendre ses Esclaves, & pour se faire apporter les ornemens qui conviennent à un Prince tel que lui. J'affecte de prêter l'oreille à tous ses discours; & si vous le flatez un peu, je ne doute pas que vous ne contribuiez beaucoup à finir ma misère. J'espère que la Compagnie ne me jugera point indigne de son attention, & qu'elle se souviendra des longues & pénibles souffrances auxquelles je me suis exposé pour son service. Je suis dans une situation fort misérable, privé de toutes les douceurs de la vie, séparé de ma femme, de mes enfans, & de tout commerce humain. C'est être enseveli tout vivant. Enfin je ne crois pas qu'il y ait de sort aussi triste que celui de perdre ma jeunesse dans un Pays tel que celui-ci.

Situation de Lamb.

Le Roi souhaite beaucoup qu'il me vienne des Lettres de ma Nation, ou toute autre marque de souvenir. Il regarderoit comme une bassesse indigne de lui, de prendre quelque chose qui m'appartînt. Je ne crois pas même qu'il voulût retenir les Blancs qui viendroient à sa Cour. S'il me traite autrement, c'est qu'il me regarde comme un Captif pris à la guerre. D'ailleurs il paroît m'estimer beaucoup, parce qu'il n'a jamais eu d'autre Blanc qu'un vieux Mulâtre Portugais, qui lui vient de la Nation des Papas, & qui lui a coûté environ cinq-cens livres sterling. Quoique cet homme soit son Esclave, il le traite comme un Kabaschir du premier ordre. Il lui a donné deux maisons, avec un grand nombre de femmes & de domestiques, sans lui imposer d'autre devoir

Autre Blanc prisonnier avec lui, & sa situation.

(c) *Angl.* Il parle souvent. R. d. E.

LAMB. 1724.

devoir que de raccommoder quelquefois les habits de Sa Majesté, parce que ce Mulâtre est Tailleur, [mais des plus mauvais.] Ainsi l'on peut compter que les Tailleurs, les Charpentiers, les Serruriers, ou tous autres Artisans libres, qui voudroient se rendre ici, seroient reçus avec beaucoup de caresses, & feroient bientôt une grosse fortune, car le Roi paye magnifiquement ceux qui travaillent pour lui.

Raisons qui rendoient la liberté de Lamb fort difficile.

L'ARRIVÉE de quelque Ouvrier seroit donc un excellent moyen pour obtenir ma liberté, en y joignant la promesse d'entretenir avec lui un Commerce réglé. Mais, étant persuadé que les Blancs contribuent ici à sa grandeur, il m'objecte à tous momens que s'il me laisse partir, il n'y a pas d'apparence qu'il en revoie jamais d'autres. Il faudroit engager quelqu'un à faire le Voyage, pour retourner presque aussi-tôt. Cette seule démarche persuaderoit au Roi qu'il verroit d'autres Blancs dans la suite; & je suis presque sûr qu'il m'accorderoit la permission de partir, pour hâter ceux qui viendroient après moi. Si Henri Touch, mon Valet, étoit encore à Juida, & qu'il fut disposé à se rendre ici, il y trouveroit plus d'avantage qu'il ne peut se le figurer. Il est jeune. Le Roi prendroit infailliblement de l'affection pour lui. Quoique je ne rende aucun service à ce Prince, il m'a donné une maison, avec une douzaine de Domestiques de l'un & de l'autre séxe, & des revenus fixes pour mon entretien. Si j'aimois l'eau-de-vie, je me tuerois en peu de tems, car on m'en fournit en abondance. Le sucre, la farine, & les autres commodités ne me sont pas plus épargnés. Si le Roi fait tuer un Bœuf, ce qui lui arrive souvent, je suis sûr d'en recevoir un quartier. Quelquefois il m'envoye un Porc vivant, un Mouton, une Chévre; & ma moindre crainte est celle de mourir de faim. Lorsqu'il sort en public, il nous fait appeller, le Portugais & moi, pour le suivre. Nous sommes assis près de lui pendant tout le jour, à l'ardeur du Soleil; avec la permission néanmoins de faire tenir par nos Esclaves des parasols qui nous couvrent la tête. Mais il nous paye assez bien pour cette fatigue. Outre trois ou quatre grands kabés (*d*) qu'il nous donne, il fait quelquefois apporter un grand flacon d'eau-de-vie pour nous rafraîchir, & nous en envoye d'autres dans nos demeures.

Comment il étoit traité par le Roi.

Il demande d'être envoyé à la guerre.

AINSI nous tâchons, le Portugais & moi, de nous rendre la vie aussi douce qu'il nous est possible, & (*e*) sur-tout de ne pas tomber dans une tristesse qui seroit bientôt funeste à notre santé. Cependant comme je suis fort ennuyé de ma situation, je suppliai le Roi, il y a quelque tems, de me mettre entre les mains du Général de ses Troupes, & de me faire donner un Cheval pour le suivre à la guerre. Il rejetta ma demande, sous prétexte qu'il ne vouloit pas me faire tuer. Ensuite m'ayant promis de m'employer autrement, il m'ordonna de demeurer tranquille & de prendre garde à tout ce que je lui verrois faire. J'ignore encore quelles sont ses intentions. Son Général même n'approuva pas l'offre que je faisois d'aller à la guerre, parce que si j'étois tué, me dit-il, le Roi ne lui pardonneroit pas d'en avoir été l'occasion. Depuis ce tems-là, Sa Majesté m'a fait donner un cheval, & m'a déclaré que lorsqu'elle sortiroit de son Palais, je serois toûjours à sa suite. Il

(*d*) *Angl.* C'est la valeur, d'environ une livre sterling.

(*e*) *Angl.* & je crois que nous aurions assez dequoi le faire, si nous pouvions nous rendre maîtres de nôtre imagination. R. d. E.

Il sort assez souvent, dans un beau branle, garni de piliers dorés & de rideaux. Il m'ordonne quelquefois aussi de l'accompagner dans ses autres Palais, qui sont à quelques milles de sa Résidence ordinaire. On m'assûre qu'il en a onze.

LAMB. 1724.

Présens qu'il veut faire au Roi & ses motifs.

COMME il est fatiguant de monter à cheval sans selle, je vous prie de m'en envoyer une, avec un fouet & des éperons. Le Roi m'a donné ordre de vous demander aussi pour lui, le meilleur harnois que vous ayez à Juida. Vous serez payé libéralement. Il voudroit en même-tems que vous lui envoyassiez un Chien Anglois, & une paire de boucles à souliers. (f) Si vous jugez bien de ses intentions, vous pouvez m'adresser ce que je vous demande & pour lui & pour moi. Je suis persuadé que le moindre présent sera fort agréable de ma part, & redoublera mon crédit à cette Cour, soit que je parte ou que je demeure. Ainsi je vous conjure de m'accorder une grace, qui peut, non-seulement rendre mon sort plus supportable, mais qui faisant conclure au Roi qu'on ne pense point à ma rançon, le déterminera peut-être à me rendre la liberté dans quelque moment de caprice.

Tristes faveurs pour l'Auteur.

VOUS devez m'envoyer d'autant plus facilement ce que je vous demande, que je n'ai pas (g) touché tous mes appointemens depuis que je suis en Guinée; & vous ne serez pas surpris que je vous demande tant de choses, si j'ajoûte que le Roi me fait bâtir actuellement une maison, dans une Ville où il fait ordinairement son séjour, lorsqu'il se prépare à la guerre. Cette nouvelle faveur me jette dans une profonde mélancolie, parce qu'elle marque assez qu'on ne pense point à me rendre bientôt la liberté.

Puériles amusemens du Roi.

SI vous approuvez que je traite avec le Roi pour quelques Esclaves, il faut que vous en parliez à ses gens, & que vous me donniez là-dessus vos ordres; car pendant le séjour que je dois faire ici, je souhaite de pouvoir me rendre utile à la Compagnie. Mais dans cette supposition, vous ne devez pas oublier de m'envoyer des essais de toutes vos marchandises, avec la marque des prix, pour prévenir toutes sortes de mal-entendus. Sa Majesté m'a pris tout le papier que j'avois encore, dans le dessein de faire un cerf-volant. Je lui ai représenté que c'est un amusement puéril; mais il ne le desire pas moins, afin, dit-il, que nous puissions nous en amuser ensemble. Je vous prie donc de m'envoyer deux mains de papier ordinaire, avec un peu de fil retors pour cet usage. Joignez-y un peloton de méche, parce que Sa Majesté m'oblige souvent de tirer ses gros canons, & que j'appréhende de perdre quelque jour la vûe en me servant d'allumettes de bois. On voit ici vingt-cinq pièces de canon, dont quelques-unes pèsent plus de mille livres. On croiroit qu'elles y ont été apportées par le Diable, quand on considère que Juida est à plus de deux cens milles, & qu'Ardra n'est pas à moins de cent soixante. Le Roi prend beaucoup de plaisir à faire une décharge de cette artillerie chaque jour de Marché. Il fait travailler actuellement à construire des affuts. Quoiqu'il paroisse fort sensé, sa passion est pour les amusemens & les bagatelles qui flattent son caprice. Si vous aviez quelque chose qui puisse lui plaire à ce titre, vous me feriez plaisir de me l'envoyer. Des Estampes & des Peintures lui plairoient beaucoup. Il aime à jetter les yeux dans

(f) Si vous y êtes disposés, R. d. E.

(g) *Angl.* que je n'ai rien touché de mes appointemens &c. R. d. E.

LAMB. 1724.

Son goût pour les Livres.

dans les Livres. Ordinairement il porte dans sa poche un Livre Latin de prières, qu'il a pris au Mulâtre Portugais; & lorsqu'il est résolu de refuser quelque grace qu'on lui demande, il parcourt attentivement ce Livre, comme s'il y entendoit quelque chose.

Lamb demande une Maîtresse blanche ou mulâtre pour le Roi.

Il trouve aussi beaucoup d'amusement à tracer des caractères au hazard sur le papier; & souvent il m'envoye son ouvrage, pour imiter nos lettres. Mais il le fait accompagner d'un grand flacon d'eau-de-vie & d'un grand kabés ou deux. Si vous connoissiez quelque Maîtresse hors de condition, blanche ou mulâtre, à qui l'on pût persuader de venir dans ce Pays, soit pour y porter la qualité de femme du Roi, soit pour y éxercer librement sa profession, cette galanterie me feroit faire un extrême progrès dans le cœur du Roi, & donneroit beaucoup de poids à toutes mes promesses. Une femme qui prendroit ce parti, n'auroit point à craindre d'être forcée à rien par la violence; car Sa Majesté entretient plus de deux mille femmes, avec plus de splendeur qu'aucun autre Roi Négre. Elles n'ont pas d'autre occupation que de le servir dans son Palais, qui paroît aussi grand qu'une petite Ville. On les voit, en troupes de cent soixante & de deux cens, aller chercher de l'eau dans de petits vases, vêtues tantôt de riches corsets de soie, tantôt de robes d'écarlate, avec de grands coliers de corail, qui leur font deux ou trois fois le tour du cou. Leurs conducteurs ont des vestes de velours, verd, bleu, cramoisi, & des masses d'argent doré à la main, qui leur tiennent lieu de cannes. Lorsque j'arrivai dans le Pays, le Portugais avoit une fille mulâtre, que le Roi traitoit avec beaucoup de considération, & qu'il combloit de présens. Il lui avoit donné deux femmes & une jeune fille pour la servir. Mais étant morte de la petite vérole, il souhaite passionnément d'en avoir d'autres; & je lui ai entendu dire plusieurs fois qu'aucun Blanc ne manquera jamais près de lui de ce qui peut s'acheter avec de l'Or. Il traite aussi très-favorablement les Négres étrangers; & ses bontés éclatent tous les jours pour quelques Malayens (b) qui sont actuellement ici.

Etat de ses femmes.

Situation de son Pays.

La situation du Pays le rend fort sain. Il est élevé, & par conséquent rafraîchi tous les jours par des vents agréables. La vûe en est charmante. Elle s'étend jusqu'au grand Papa, qui est fort éloigné. On n'y est point incommodé des mosquites.

Récit de la guerre où l'Auteur avoit été fait prisonnier.

J'espère que l'occasion se présentera de vous entretenir, avec plus d'étendue, de la puissance & de la grandeur de ce Prince Victorieux. Je n'ai pû me défendre quelquefois d'une vive admiration, en voyant ici des richesses que je ne m'attendois point à trouver dans cette partie du Monde. Mais je finirai ma Lettre par une courte Relation de cette guerre, qui s'est faite sous mes yeux, & de laquelle je n'ai sauvé que ce que je portois sur le dos, après avoir failli de périr misérablement dans les flammes. Je ne dois la vie qu'à la pitié d'un Négre, qui m'aida à passer le mur du vieux Comptoir, où l'on m'avoit renfermé au premier cri de guerre. Sans cette malheureuse précaution, j'aurois peut-être eu le bonheur d'éviter la Captivité. Le Roi d'Ardra s'étoit défié apparemment de mon dessein, & ce fut cette raison qui lui fit prendre le parti de s'assûrer de moi. Quoiqu'il en soit, la maison où j'étois retenu ayant été

(b) *Angl.* On verra dans un autre lieu quelques éclaircissemens sur cette Nation.

LAMB. 1724.

été la première où les Dahomays mirent le feu, j'en sortis aussi-tôt pour avoir le triste spectacle de la désolation qui suivit immédiatement. On me conduisit, au travers de la Ville, jusqu'au Palais du Roi, où le Général de Dahomay commandoit en Maître absolu. L'orgueil de la Victoire & la multitude de ses soins, ne l'empêchèrent pas de me prendre par la main & de m'offrir un verre d'eau-de-vie. J'ignorois encore qui il étoit; mais ce traitement me rassûra. Je l'avois pris d'abord pour le frère du Roi d'Ardra, (*i*) quoique je fusse surpris de lui voir le visage coupé (*k*). J'appris bientôt que c'étoit le Général du Vainqueur.

De quelle manière il fut reçu du Vainqueur.

A l'entrée de la nuit, je fus obligé de le suivre dans son Camp. Les cadavres sans tête étoient en si grand nombre dans les rues de la Ville qu'ils bouchoient le passage, & le sang n'y auroit pas coulé avec plus d'abondance s'il en étoit tombé une pluye du Ciel. En arrivant au Camp, on me fit boire deux ou trois verres d'eau-de-vie, & je fus mis sous la garde d'un Officier, qui me traita fort honnêtement. Le lendemain, on m'amena un de mes Domestiques Négres, mais blessé si mortellement à la tête, qu'on lui voyoit la cervelle à découvert. Il n'étoit point en état de m'expliquer à quoi j'étois destiné. Deux jours après, le Général me fit appeller & me donna ordre de demeurer assis avec ses Capitaines, tandis qu'il comptoit les Esclaves en leur donnant à chacun leur buji. Le nombre des bujis étant monté à plus de deux grands kabos, celui des Esclaves devoit être de huit mille. Je reconnus entr'eux deux autres de mes Domestiques, l'un blessé au genou, l'autre dangereusement à la cuisse. J'eus l'occasion d'entretenir un peu plus long-tems le Général. Il m'encouragea par l'espérance d'un meilleur sort. Il fit apporter un flacon d'eau-de-vie, but à ma santé, & m'ordonna de garder le reste. A ce présent, il voulut ajoûter quelques pièces d'étofe, que je refusai, parce qu'elles ne pouvoient m'être d'aucun usage; mais je lui dis que (*l*) s'il pouvoit me faire retrouver dans le pillage mes chemises & mes habits, j'en aurois beaucoup de reconnoissance, parce que mon linge étoit fort sale, comme vous n'aurez pas de peine à vous le figurer.

Carnage des Négres d'Ardra.

Lamb perd tout son bagage.

LES Dahomays dont mes Domestiques étoient devenus les Esclaves, leur refusèrent la liberté de me parler, si ce n'étoit en leur présence. Cependant le Général me dit de ne pas m'en affliger, & de ne m'allarmer de rien jusqu'à ce que j'eusse vû le Roi son Maître, dont il m'assûra que je serois reçu avec bonté. Il me donna un parasol, & un branle ou un hamack, pour me faire porter dans le Voyage; j'acceptai ce secours avec joie.

J'AVOIS vû commettre tant de cruautés à l'égard des Captifs, sur-tout contre ceux que leur âge ou leurs blessures ne permettoient pas d'emmener, que je ne pouvois être tout-à-fait sans crainte. La première fois sur-tout que je fus conduit par une troupe de Négres armés, qui battoient devant moi, sur leurs tambours, une sorte de marche lugubre que je pris pour le présage de mon supplice; (*m*) je me livrai aux plus tragiques imaginations. J'étois environ-

Sa crainte à la vûe de plusieurs cruautés.

(*i*) Voyez la Relation suivante. R. d. T.

(*k*) *Angl.* c. à. d. comme sillonné avec la pointe d'un canif. On verra dans la suitte que c'est une parure des Dahomays. R. d. E.

(*l*) *Angl.* que si l'on trouvoit dans le pillage, des chemises ou des habits, je les recevrois avec reconnoissance.

(*m*) *Angl.* je m'imaginai qu'on m'alloit sacrifier. R. d. E.

LAMB. 1724.

environné d'un grand nombre de ces furieux, qui sautoient autour de moi en poussant des cris épouvantables. La plûpart avoient à la main des épées ou des couteaux nuds, & les faisoient briller devant mes yeux, comme s'ils eussent été prêts pour l'éxécution. Mais tandis que j'implorois la pitié & le secours du Ciel, le Général envoya ordre à l'Officier qui me conduisoit de me mener à deux milles du Camp, dans un lieu où il s'étoit retiré lui-même. Son ordre fut éxécuté sur le champ, & je fus un peu rassûré par sa présence.

Il se retrouve en sûreté.

Je vous raconterois les circonstances de mon Voyage & de quelle manière je fus reçu du Roi, si Sa Majesté ne me faisoit demander à ce moment ma Lettre, avec un empressement qui ne me permet pas de la rendre plus longue ni de la corriger. Je me flatte que cette raison vous [en] fera excuser [les susdites & les autres] fautes, & je suis, &c. BULLFINCH LAMB.

Eclaircissement sur l'Auteur de cette Lettre.

L'AUTEUR de cette Lettre, passa encore deux ans à la Cour de Dahomay. Enfin le Roi, se fiant à la promesse qu'il lui fit de revenir avec d'autres Blancs, le renvoya comblé (n) de bienfaits. Il s'arrêta peu à Juida. L'occasion s'étant présentée de partir pour l'Amérique, il se rendit à la Barbade, où Smith le rencontra (o).

(n) On verra dans la Relation suivante, qu'il lui avoit donné trois cens vingt onces d'Or, c'est-à-dire mille deux cens quatre-vingt livres sterling; & huit [beaux] Esclaves. *Snelgrave*, pag. 78.

(o) Smith. Voyag. pag. 180. & *suiv.*



CHAPITRE VII.

Nouvelle Relation de quelques Parties de la Guinée, par le Capitaine William Snelgrave.

INTRODUCTION.

Principal sujet de cet Ouvrage.

LE titre de cet Ouvrage a beaucoup plus d'étendue. Il promet, 1. l'Histoire de la Conquête du Royaume de Juida, par le Roi de Dahomay, le Voyage de l'Auteur au Camp du Vainqueur, où il vit sacrifier plusieurs Captifs, &c. 2. La manière dont les Négres deviennent Esclaves; combien l'on en transporte annuellement de Guinée en Amérique; si ce Commerce est légitime; plusieurs Séditions d'Esclaves dont l'Auteur fut témoin, &c. 3. Un récit des infortunes de l'Auteur entre les mains des Pyrates (a).

Raisons qui le font dédier aux Marchands.

LA Relation de Snelgrave est dédiée aux Marchands de Londres, qui éxercent le Commerce sur la Côte de Guinée. Il les prend pour Juges de la vérité de ses récits & de ses observations. (b) Ce n'est pas, dit-il, un inconnu qui leur

(a) *Angl.* Son Ouvrage fut publié à Londres en 1734 chez *Knapten*, in Octavo, avec une Carte de la Côte de Guinée, depuis le Sénégal jusqu'au Cap Lopez. [Il contient 288. pages, outre la Dédicace, la Préface & une Introduction: mais il n'y a ni figures ni Table des Matières.] La Traduction Françoise est de M. de Coulanges; c'est un in Octavo imprimé à Amsterdam en 1735. On n'y a point conservé la Carte qui est dans l'Original. R. d. E.

(b) *Angl.* & *Snelgr.* il étoit connu de la plûpart, depuis plusieurs années. R. d. E.

leur parle, [ni un Ouvage suspect qui leur est offert,] puisque la plûpart d'entr'eux ont vû & approuvé son Manuscrit.

INTRODUCTION.

L'Auteur combat quelques préjugés.

DANS sa Préface, il prépare l'esprit de ses Lecteurs aux événemens qui sont annoncés dans son titre (c), en combattant le préjugé que des sacrifices humains & des Canibales pourroient faire naître aux incrédules. Il observe d'abord que ces idées ne sont pas nouvelles dans le Monde, puisqu'on rapporte des Méxiquains en particulier, qu'ils sacrifient tous les ans à leurs Divinités un grand nombre d'Esclaves pris à la guerre. 2. A l'égard des Antropophages, il ne croit pas que la foi de ses Lecteurs doive être plus révoltée. Outre les Dahomays, dont il rapporte l'éxemple dans son Ouvrage, il cite deux Nations, qui sont dans le même usage; les *Akquas*, qui habitent les bords d'une Rivière nommée *le vieux Kallabar*, & les *Kamerones*, Nation voisine. Le Capitaine *Arthur Lone*, qui vit encore à Londres, rend là-dessus le même témoignage que l'Auteur.

Témoignages en faveur de sa sincérité.

SUR l'Histoire du Roi de Dahomay, Snelgrave nomme aussi des témoins [d'une probité reconnue;] tels que *Jeremie Tinker*, & *Wilson*, tous deux anciens Gouverneurs du Fort Anglois de Juida; & d'autres [gens d'honneur,] qui après avoir été employés, par la Compagnie d'Afrique [dans des lieux où les informations ne leur ont pas manqué,] sont revenus en Angleterre & vivent actuellement à Londres. Il en appelle encore à Charles *Dumbar*, Négociant d'Antigo, qui acheta de lui la Négresse dont il rapporte l'avanture, & [pour les faits rapportés dans son III. Livre,] à *Janus Bleau*, son propre Chirurgien, qui (d) vit à *Woodford*, avec autant de réputation que de santé.

Opinion qu'il a de Bosman.

AU reste, se bornant aux trois articles qu'il annonce dans son titre, il fait profession de s'étendre peu sur les usages, les mœurs & les qualités des Négres de Guinée. Il renvoye là-dessus ses Lecteurs à *Bosman*, qui est, dit-il, le plus parfait Historien que nous ayons de cette grande Contrée. Il ajoûte même qu'autant qu'il est capable d'en juger sur ses propres observations, Bosman n'a rien écrit qui ne soit d'une éxacte vérité.

Grand Commerce des Anglois en Guinée.

A sa Préface, l'Auteur fait succéder une Introduction, qui contient une vûe générale du Commerce de la Guinée, & les raisons pour lesquelles on a si peu connu jusqu'à présent l'intérieur de l'Afrique. Il entend la Guinée, depuis le Cap-Verd jusqu'au Pays d'Angola. La Rivière de Congo, dit-il, est le lieu le plus éloigné où les Anglois ayent porté leur Commerce. Ils l'ont augmenté si avantageusement depuis leur dernière guerre avec la France, qu'au-lieu de trente-trois Vaisseaux qu'ils avoient en 1712 sur cette Côte, ils y en ont eu jusqu'à deux cens en 1725.

Quatre divisions de la Côte où l'Auteur a commercé.

L'AUTEUR a fait lui-même un long Commerce dans l'étendue d'environ sept cens lieuës de Côtes, depuis la Rivière de Scherbro jusqu'au Cap Lopez-Consalvo. Il divise cet espace en quatre parties: la première qu'il appelle, Côte *Windward*, ou (e) sur le vent, a deux cens cinquante lieuës de longueur depuis la même Rivière jusqu'à celle d'*Ankober*, près d'*Axim*. On ne trouve sur

(c) *Angl.* en allant au devant du Préjugé que pourroit faire naitre *contre sa Narration*, ce qu'il y rapporte de sacrifices humains, & de Nations Antropophages. R. d. E.

(d) *Angl.* qui vivoit encore à Woodford, où il jouissoit de l'estime générale, quand l'Auteur publia son Livre. R. d. E.

(e) *ou plûtôt*, sous le vent. R. d. E.

INTRODUCTION.

sur cette Côte aucun Etablissement Européen. Le Commerce ne s'y exerce qu'au passage des Vaisseaux, sur les signes que les Négres font du rivage avec de la fumée, pour avertir les Vaisseaux [(f) qu'ils apperçoivent à la voile.] Ils se rendent à bord dans leurs Canots avec les marchandises de leurs Pays, à moins qu'ils n'ayent été rebutés par (g) [les insultes & les violences des Marchands de l'Europe.] C'est ce qui arrive souvent, remarque l'Auteur, à la honte des Anglois & des François, qui sous les moindres prétextes enlévent ces malheureux Négres pour l'Esclavage (h). Une injustice si noire a nonseulement réfroidi plusieurs Nations d'Afrique pour le Commerce, mais exposé quelquefois les innocens à porter la peine des coupables; car on a l'éxemple de quelques petits Vaisseaux de l'Europe, qui ont été surpris par des Négres, maltraités, & sacrifiés à leur vengeance.

La seconde division de Snelgrave s'étend depuis la Rivière d'*Ankober* jusqu'au Fort d'*Akra*, c'est-à-dire l'espace de cinquante lieuës. Cette partie, qui se nomme la Côte d'Or, est remplie de Comptoirs Anglois & Hollandois.

La troisième division est d'environ soixante lieuës, depuis Akra jusqu'à *Jacquin*. Il n'y a point d'autres Comptoirs dans cet espace que ceux de Juida & de Jacquin.

La dernière partie, depuis Jacquin jusqu'à la Baye de Bénin, au long des *Kallabares*, des *Kamerones*, & du Cap Lopez-Consalvo, est de trois cens lieuës, & n'a point de Comptoirs Européens.

Raisons qui empêchent que l'intérieur de l'Afrique ne soit mieux connu.

Sur toute la Côte de la première division, les Marchands de l'Europe ne risquent pas volontiers de descendre au rivage (i), parce qu'ils ont mauvaise opinion du caractère des Habitans. L'Auteur descendit dans quelques endroits; mais il ne put jamais s'y procurer les moindres éclaircissemens sur les Pays intérieurs. Dans tous ses Voyages, il n'a pas rencontré un seul Blanc qui ait eu la hardiesse d'y pénétrer. Aussi ne doute-t-il pas que ceux qui formeroient cette entreprise ne périssent misérablement, par la jalousie des Négres, qui les soupçonneroient de quelque dessein pernicieux à leur Nation.

Quoique les Habitans de la Côte d'Or soient beaucoup plus civilisés par l'ancien commerce qu'ils ont avec les Européens, leur politique ne souffre pas non plus qu'on pénétre dans le sein de leur Pays. Cette défiance va si loin, que la jalousie des Négres intérieurs s'étend jusqu'aux autres Négres qui sont sous la protection des Blancs. De-là vient que dans la paix la plus profonde, lorsque les Nations éloignées de la Mer s'approchent du rivage pour le Commerce, les éclaircissemens qu'on en tire sont si fabuleux & si contradictoires, qu'on n'y peut prendre aucune confiance; d'autant plus qu'en général, les Négres en imposent toûjours aux Blancs.

On peut dire la même chose de la troisième division, car jusqu'à la conquête des Royaumes de Juida & de Jacquin par le Roi de Dahomay, on ne connoissoit presque rien des Pays du dedans. Aucun Blanc n'avoit pénétré plus loin que le Royaume d'Ardra, qui est à cinquante milles de la Côte.

Les

(f) *Angl.* de jetter l'ancre. R. d. E.

(g) *Angl.* par l'enlevement de quelques-uns d'entr'eux. R. d. E.

(h) Ces indignités devroient être punies, comme des actes de Pyraterie.

(i) *Angl.* parce que les Habitans sont extrémement barbares & presque sauvages. R. d. E.

Les Peuples de la quatrième division sont encore plus barbares que ceux de la première, & moins capables par conséquent de se prêter aux informations.

Introduction.

Enfin Snelgrave conclud son Introduction par deux éxemples remarquables des Sacrifices humains, sur la Rivière du vieux Kallabar: le premier en 1704, à l'occasion d'une maladie de Jabru Roi du Pays, à qui ses Prêtres conseillèrent de faire immoler un enfant de dix mois pour le rétablissement de sa santé. Snelgrave vit l'enfant suspendu après sa mort, aux branches d'un arbre, avec un coq vivant qu'on avoit lié sur lui, pour la perfection de cette horrible cérémonie. Dans son dernier Voyage sur la même Côte, en 1713, il eut le bonheur, de sauver un autre enfant, qui devoit avoir le même sort. *Akqua*, Chef ou Roi du Canton (car la Rivière de Kallabar a plusieurs petits Princes) vint à bord, par la seule curiosité de voir le Vaisseau & d'entendre la musique de l'Europe. Cette partie l'ayant beaucoup amusé, il invita le Capitaine à descendre au rivage. Snelgrave y consentit. Mais connoissant la férocité de cette Nation, il se fit accompagner de dix Matelots bien armés & de son Canonnier. En touchant la terre, il fut conduit à quelque distance de la Côte, où il trouva le Roi assis sur une (k) sellette de bois, à l'ombre de quelques arbres fort touffus. Il fut invité à s'asseoir aussi, sur une autre sellette, qui avoit été préparée pour lui. Le Roi ne prononça point un mot, & ne fit pas le moindre mouvement jusqu'à ce qu'il le vit assis. Mais alors il le félicita sur son arrivée, & lui demanda des nouvelles de sa santé. Snelgrave lui rendit ses complimens, après l'avoir salué [par une profonde révérence &] le chapeau à la main. L'assemblée étoit nombreuse. Quantité de Seigneurs Négres étoient debout autour de leur Maître; & sa Garde, composée d'environ cinquante hommes, armés d'arcs & de fléches, l'épée au côté, & la zagaye à la main, se tenoit derrière lui à quelque distance. Les Anglois se rangèrent vis-à-vis, à vingt pas, [le fusil sur l'épaule.]

Deux Sacrifices humains.

L'Auteur descend au Château de Kallabar.

Après avoir présenté au Roi quelques bagatelles, dont il parut charmé, Snelgrave vit un petit Négre, attaché par la jambe, à un pieu fiché en terre. Ce petit misérable étoit couvert de mouches & d'autres insectes. Deux Prêtres [qui] (l) faisoient la garde près de lui, [paroissoient ne le pas perdre un moment de vûe.] Le Capitaine surpris de ce spectacle en demanda au Roi l'explication. Ce Prince répondit que c'étoit une victime qui devoit être sacrifiée la nuit suivante au Dieu (m) Egbo, pour la prospérité de son Royaume. L'horreur & la pitié firent une si vive impression sur Snelgrave, que sans aucun ménagement, &, comme il le confesse, avec trop de précipitation, il donna ordre à ses gens de prendre la victime, pour lui sauver la vie. Mais lorsqu'ils entreprenoient de lui obéir, un des Gardes marcha vers le plus avancé, d'un air menaçant & la lance levée. Snelgrave commençant à craindre qu'il ne perçât l'Anglois, tira de sa poche un petit pistolet (n), dont la vûe effraya beaucoup le Roi. Mais il donna ordre à l'Interpréte de déclarer à ce Prince qu'on ne vouloit nuire ni à lui ni à ses gens, pourvû que son Garde cessât de menacer l'Anglois.

Il sauve un enfant de la mort.

Cette

(k) *Angl.* sur une chaise. R. d. E.

(l) *Angl.* étoient debout à côté de lui. R. d. E.

(m) *Angl.* Egbo. R. d. E.

(n) *Angl.* à la vûe duquel le Roi se leva de sa chaise tout effrayé. R. d. E.

INTRODUCTION. Snelgrave achète la victime. Raisons qui lui servent à persuader le Roi.

Cette demande fut aussi-tôt accordée. Mais lorsque tout parut tranquille, Snelgrave fit un reproche au Roi d'avoir violé le droit de l'Hospitalité, en permettant que son Garde menaçât les Anglois de sa lance. Le Monarque Négre répondit, que Snelgrave avoit eu tort le premier, en donnant ordre à ses gens de se saisir de la victime. Le Capitaine Anglois reconnut volontiers qu'il avoit été trop prompt; mais s'excusant sur les principes de sa Religion, qui défend également & de prendre le bien d'autrui & de donner la mort aux innocens, il représenta au Prince qu'au-lieu des bénédictions du Ciel, il alloit s'attirer la haine du Dieu tout-puissant que les Blancs adorent. Il ajoûta que la première loi de la nature humaine est de [ne pas] faire aux autres ce que nous [ne] voudrions [pas] qu'ils nous fissent. Après quelques autres argumens, il offrit d'acheter l'enfant. Cette proposition fut acceptée; & ce qui le surprit beaucoup, le Roi ne lui demanda qu'un colier de verre bleu, qui ne valoit pas trente sols. Il s'étoit attendu qu'on lui demanderoit dix fois autant, parce que depuis les Rois jusqu'aux (o) plus vils Esclaves, les Négres sont accoutumés à profiter de toutes sortes d'occasions pour tirer quelque avantage des Européens. Il prit plaisir, après avoir obtenu cette grace, à traiter le Roi avec les liqueurs & les vivres qu'il avoit apportés du Vaisseau. Ensuite il prit congé de ce Prince; qui, pour lui marquer la satisfaction qu'il avoit reçue de sa visite, promit de retourner à bord.

Evénement fort singulier.

Il est fort remarquable que la veille de son débarquement Snelgrave avoit acheté la mère de l'enfant, sans prévoir ce qui lui devoit arriver, & que le Chirurgien ayant remarqué qu'elle avoit beaucoup de lait, & s'étant informé de ceux qui l'avoient amenée de l'intérieur des terres, si elle avoit un enfant, ils avoient répondu qu'elle n'en n'avoit pas. Mais à peine ce petit malheureux fut-il porté à bord, que le reconnoissant entre les bras des Matelots, elle s'élança vers eux avec une impétuosité surprenante, pour le prendre dans les siens. Snelgrave a peine à croire qu'il y ait jamais eu de scène aussi touchante. L'enfant étoit aussi joli qu'un Négre peut l'être & n'avoit pas plus (p) de dix-huit mois. [Mais la reconnoissance produisit autant d'effet que la tendresse, lorsque sa mère eut appris de l'Interpréte que le Capitaine l'avoit dérobé à la mort.] Cette avanture ne fut pas plûtôt répandue dans le Vaisseau, que tous les Négres, Libres & Esclaves, battirent des mains, & chantèrent les louanges de Snelgrave. Il en tira un fruit considérable, pendant le reste du Voyage, par la tranquillité & la soûmission qu'il trouva constamment parmi ses Esclaves, quoiqu'il n'en eut pas moins de trois cens à bord. Il se rendit de la Rivière de Kallabar à l'Isle d'Antigo, où il vendit sa cargaison. (q) M. Dumbar lui ayant entendu raconter l'histoire de la mère & du fils, les acheta tous deux sur cette seule recommandation, & leur fit trouver beaucoup de douceur dans l'Esclavage.

La Mère de l'Enfant se trouve sur le Vaisseau de Snelgrave.

Il les vend tous deux à Antigo.

(o) *Angl.* jusqu'aux Négocians. R. d. E.

(p) Les Négresses allaitent leurs Enfans, jusqu'à l'âge de deux ans & au-delà.

(q) *Angl.* M. Studely. R. d. E.

§. I

§. I.

Etat du Royaume de Juida à l'arrivée de l'Auteur. Histoire de la ruine de ce Royaume (a).

VERS la fin du mois de Mars 1727, *Snelgrave*, Capitaine de la *Catherine*, arriva dans la Rade de Juida, où il avoit déja fait plusieurs Voyages. Après avoir pris terre, [sans se ressentir des disgraces ordinaires de cette dangereuse Côte,] il se rendit au Fort Anglois, qui est à trois milles du rivage, & fort-près du Fort François. Trois semaines avant son arrivée, le Pays avoit été conquis & ruiné par le Roi de Dahomay, & les Européens des Comptoirs enlevés pour l'Esclavage avec les Habitans Négres. Les ravages de l'épée & du feu, dans une si belle Contrée, formoient encore un affreux spectacle. Le carnage avoit été si terrible, que les champs étoient couverts d'os de morts. Cependant comme les Prisonniers Européens avoient obtenu du Vainqueur la permission de revenir dans leurs Forts, ce fut d'eux-mêmes que l'Auteur apprit les circonstances de cette étrange Révolution.

SNELGRAVE. 1727. Arrivée de l'Auteur à Juida.

Ravage de la guerre.

IL commence son récit par la Description de l'état florissant où il avoit vû le Royaume de Juida dans ses Voyages précédens. La Côte de ce Pays est au sixième degré quarante minutes du Nord. Sabi, qui en est la Capitale, est située à sept milles de la Mer. C'étoit dans cette Ville que les Européens avoient leurs Comptoirs. La Rade étoit ouverte à toutes les Nations. On comptoit annuellemnnt plus de deux milles Négres, que les François, les Anglois, les Hollandois & les Portugais transportoient de Sabi & des Places voisines. Les Habitans étoient civilisés par un long Commerce. Le seul chagrin pour les Marchands étoit de se voir souvent volés par le Peuple, dont l'adresse est extrême pour enlever le bien d'autrui; quoique la punition, pour ceux qui sont pris sur le fait, soit de devenir Esclaves de ceux qu'ils ont offensés.

Ancienne splendeur du Royaume de Juida.

L'USAGE de la Polygamie étant établi dans le Royaume de Juida, & les Seigneurs ou les Riches n'ayant pas moins de cent femmes, le Pays s'étoit peuplé avec tant d'abondance qu'il étoit rempli de Villes & de Villages. La bonté naturelle du terroir, joint à la culture qu'il recevoit de tant de mains, lui donnoit l'apparence d'un jardin continuel. Un long & florissant Commerce avoit enrichi les Habitans. Tous ces avantages étoient devenus la source d'un luxe & d'une mollesse si excessive, qu'une Nation qui auroit pû mettre cent mille combattans sous les armes, se vit chassée de ses principales Villes par une Armée peu nombreuse, & devint la proie d'un Ennemi qu'elle avoit autrefois méprisé.

Combien il étoit riche & peuplé.

LE Roi de Juida étant monté sur le Trône à l'âge de quatorze ans, avoit abandonné le Gouvernement aux Seigneurs de sa Cour, qui s'étoient fait une étude de flatter toutes ses passions pour le tenir plus long-tems dans cette dépendance. Il avoit trente ans, au tems de la Révolution. Mais loin de s'être rendu plus propre aux affaires, il ne pensoit qu'à satisfaire son in-

incon-

(a) *Snelgrave*, pag. 21. & *suiv.*

SNELGRAVE. 1727.

incontinence. Il entretenoit à sa Cour plusieurs milliers de femmes, qu'il employoit à toutes sortes de services, car il n'y recevoit aucun domestique d'un autre séxe. Cette foiblesse aboutit à sa ruine. Les Grands n'ayant en vûe que leur intérêt particulier, s'érigèrent en autant de Tyrans, qui divisèrent le Peuple, & devinrent aisément la proie de leur ennemi commun, le Roi de Dahomay, Monarque puissant dont les Etats sont fort éloignés dans les terres (*b*).

Causes de la guerre.

CE Prince avoit fait demander depuis long-tems, au Roi de Juida, la permission d'envoyer ses Sujets, pour le Commerce, jusqu'au bord de la Mer, avec offre de lui payer les Droits ordinaires sur chaque Esclave. Cette proposition ayant été rejettée, il avoit juré de se venger dans l'occasion. Mais le Roi de Juida s'étoit si peu embarrassé de ses menaces, que l'Auteur se trouvant vers le même tems à sa Cour, il lui avoit dit que si le Roi de Dahomay entreprenoit la guerre, il ne le traiteroit pas suivant l'usage du Pays, qui étoit de lui faire couper la tête, mais qu'il le réduiroit à la qualité d'Esclave, pour l'employer aux plus vils offices (*c*).

Premières Conquêtes du Roi de Dahomay.

TRURO Audati, Roi de Dahomay, étoit un Prince politique & vaillant, qui dans l'espace de peu d'années avoit étendu ses Conquêtes vers la Mer jusqu'au Royaume d'Ardra, Pays intérieur, mais qui touche à celui de Juida. Il se proposoit d'y demeurer tranquille, jusqu'à ce qu'il eut assûré ses premières Conquêtes, lorsqu'un nouvel incident le força de reprendre les armes. Le Roi d'Ardra avoit un frère nommé *Hassar*; qu'il avoit traité avec beaucoup de rigueur & d'injustice. Ce Prince outragé fut offrir secrétement à Truro Audati de grosses sommes d'argent s'il vouloit entreprendre sa vengeance. Il en falloit bien moins pour réveiller un Conquérant politique. Le Roi d'Ardra découvrit les desseins de ses ennemis, & fit demander aussitôt du secours au Roi de Juida, [qu'un intérêt commun devoit faire entrer dans sa querelle.] Mais celui-ci eut l'imprudence de fermer l'oreille, & de souffrir que l'Armée du Roi d'Ardra, qui étoit forte de cinquante mille hommes, fut taillée en pièces & le Roi même fait Prisonnier. Ce malheureux Monarque fut décapité aux yeux du Vainqueur, suivant l'usage barbare des Rois Négres (*d*).

Il saccage Ardra.

Eclaircissement sur Lamb.

IL y avoit alors, à la Cour d'Ardra, un Facteur Anglois nommé *Bullfinch Lamb*, qui, ayant été député au Roi pour quelques affaires, par le Gouverneur de la Compagnie d'Afrique au Fort de Jacquin, avoit été retenu par ce Prince, sous prétexte d'une ancienne dette de la Compagnie. Le Roi avoit fait dire ensuite au Gouverneur de Jacquin, que s'il différoit plus longtems à le satisfaire, son Député seroit condamné à l'Esclavage. Malgré les délais & les refus mêmes du Gouverneur, Lamb avoit été traité (*e*) avec douceur depuis deux ans qu'il étoit prisonnier. A la Révolution, il fut présenté au Vainqueur, qui n'avoit jamais vû d'homme blanc. Il en fut reçu fort civile-

(*b*) Lamb nous apprenant que son nom étoit Truro Audati, [il n'en faut pas croire] Labat, [qui] le nomme *Duda*. Son Pays est situé au Nord des Royaumes du Foing & l'Ulkumi, qui sont au Nord de celui d'Ardra. *Voyez* Labat; *Voyage du Ch. Des-Marchais*, *dans la Préface*.

(*c*) *Snelgrave*, pag. 2. & *suiv*.

(*d*) Lamb dit simplement qu'il fut tué à la porte de son Palais. R. d. T.

(*e*) Snelgrave dit que M. Lamb fut traité fort rudement pendant ces deux premières années. pag. 9. R. d. E.

civilement, [& dans la suite il se vit comblé de ses bienfaits. Ce puissant Roi l'ayant conduit à sa Cour] lui donna une maison, des femmes & des domestiques. Après l'avoir gardé près de trois ans dans cette situation, il le renvoya au Comptoir de Jacquin (f), chargé d'Or & d'autres présens, [avec la généreuse attention] d'ordonner par des Messagers exprès, sur sa route, qu'on lui marquât toutes sortes de respects, & qu'il ne lui manquât rien pour sa subsistance.

SNELGRAVE. 1727.

Ce Lamb s'étoit efforcé constamment de faire perdre au Roi de Dahomay le dessein d'envahir le Royaume de Juida. Il lui représentoit que les Habitans de ce Pays étoient fort nombreux, qu'ils avoient l'usage des armes à feu, & qu'ils ne manqueroient pas d'être secourus puissamment par les Européens, avec lesquels ils étoient liés d'intérêts. Mais après son départ, ce Prince politique ayant appris par ses Emissaires, les divisions qui régnoient entre les Seigneurs de Juida, [& le Peuple,] & que le Roi n'étoit pas capable de se défendre, prit la résolution de ne pas différer plus long-tems son attaque. Il la commença du côté le plus Septentrional du Pays, par un Canton, dont *Appragah*, grand Seigneur Négre, avoit le Gouvernement héréditaire. Cet Appragah fit demander du secours à son Roi. Mais il avoit, à la Cour, des ennemis qui souhaitoient sa ruine, & qui rendirent le Roi sourd à ses instances. Se voyant abandonné, il prit le parti, après quelque résistance, de se soûmettre au Roi de Dahomay (g); & cet hommage volontaire lui fit obtenir du Vainqueur une composition favorable (h).

Lamb avoit fait différer la guerre contre Juida.

Elle commence par le Canton d'Appragah.

La soûmission d'Appragah ouvrit à l'Armée victorieuse l'entrée jusqu'au centre du Royaume. Cependant elle fut arrêtée par une Rivière, qui coule au Nord de Sabi, principale Ville de Juida & résidence ordinaire de ses Princes. Le Roi de Dahomay y assit son Camp, sans ôser se promettre que le passage fût une entreprise aisée. Cinq cens hommes auroient suffi pour garder les bords de cette Rivière. Mais, au-lieu de veiller à leur sûreté, les peuples efféminés de Sabi se crurent assez défendus par leur nombre, & ne purent s'imaginer que leur ennemi ôsât s'approcher de leur Ville. Ils se contentèrent d'envoyer soir & matin leurs Prêtres sur le bord de la Rivière, pour y faire des sacrifices à leur principale Divinité, qui étoit un [grand] Serpent, auquel ils s'adressoient dans ces occasions, pour rendre les bords de leur Rivière inaccessibles.

Le Roi & les Habitans de Juida se trahissent eux-mêmes par leur mollesse.

Ce Serpent étoit d'une espèce particulière, qui ne se trouve que dans le Royaume de Juida. Le ventre de ces monstres est gros. Leur dos est arrondi comme celui d'un Porc. Ils ont au contraire la tête & la queuë fort menues, ce qui rend leur marche fort lente. Leur couleur est jaune & blanche, avec quelques rayes brunes. Ils sont si peu nuisibles, que si l'on marche dessus par imprudence, car ce seroit un crime capital d'y marcher volontairement, leur morsure n'est suivie d'aucun effet fâcheux; & c'est une des principales raisons que les Négres apportent pour justifier leur culte. D'ailleurs ils sont persuadés par une ancienne tradition, que l'Invocation du Serpent les

Serpens qu'ils regardoient comme leurs protecteurs.

(f) On a vû dans quelques lignes de Smith, qui suivent la Lettre de Lamb, qu'il revint à Juida; mais cette erreur est de peu d'importance, soit qu'elle soit de Snelgrave ou de Smith. R. d. T.

(g) *Angl.* qui le reçut fort-bien. R. d. E.

(h) *Snelgrave.* pag. 10. & *suiv.*

SNELGRAVE. 1727.

les a délivrés de tous les malheurs qui les menaçoient. Ils virent leurs espérances trompées dans la plus dangereuse occasion qu'ils eussent à redouter. Leurs Divinités mêmes ne furent pas plus ménagées qu'eux; car étant en si grand nombre, qu'ils étoient regardés dans le Pays comme des animaux domestiques, les Conquérans, qui en trouvèrent les maisons remplies, leur firent un traitement fort singulier. Ils les soûlevoient par le milieu du corps, en leur disant: Si vous êtes des Dieux, parlez & tâchez de vous défendre. Ces pauvres animaux demeurant sans réponse, les Dahomays [leur coupoient la tête,] les éventroient, & les faisoient griller sur les charbons pour les manger.

Comment ces Serpens furent traités.

Politique du Roi de Dahomay.

La politique du Roi Dahomay alla jusqu'à faire déclarer aux Européens, qui résidoient alors dans le Royaume de Juida, que s'ils vouloient demeurer neutres, ils n'avoient rien à craindre de ses armes, & qu'il promettoit au contraire d'abolir les impôts que le Roi de Juida mettoit sur leur Commerce; mais que s'ils prenoient parti contre lui, ils devoient s'attendre aux plus cruels effets de son ressentiment. Cette déclaration les mit dans un extrême embarras. Ils étoient portés à se retirer dans leurs Forts, qui sont à trois milles de Sabi du côté de la Mer, pour y attendre l'événement de la guerre. Mais craignant aussi d'irriter le Roi de Juida, qui pouvoit les accuser d'avoir découragé ses Sujets par leur fuite, ils se déterminèrent à demeurer dans la Ville. Devoient-ils s'imaginer, remarque Snelgrave, qu'une Nation entière se laissât égorger sans rien entreprendre pour sa défense, ou que le Conquérant leur fît subir, comme aux Vaincus, le sort de la guerre?

La Ville de Sabi est abandonnée & prise par les Vainqueurs.

(i) Truro Audati n'eut pas plûtôt reconnu que les Habitans de Sabi laissoient la garde de la Rivière aux Serpens, qu'il détacha deux cens hommes pour sonder les passages. Ils gagnèrent l'autre rive, sans opposition, & marchèrent immédiatement vers la Ville, au son de leurs Instrumens militaires. Le Roi de Juida, informé de leur approche, prit aussi-tôt la fuite avec tout son Peuple, & se retira dans une Isle Maritime qui n'est séparée du Continent que par une Rivière. Mais la plus grande partie des Habitans n'ayant point de Canots pour le suivre, se noyèrent en voulant passer à la nage. Le reste, au nombre de plusieurs mille, se réfugièrent dans les brossailles, où ceux qui échapèrent à l'épée, périrent encore plus misérablement par la famine. L'Isle que le Roi avoit prise pour azile est proche du Pays des Papas, qui suit le Royaume de Juida du côté de l'Ouest.

Le Détachement de l'Armée ennemie étant entré dans la Ville, mit le feu d'abord au Palais, & fit avertir aussi-tôt le Général (k) qu'il n'y avoit plus d'obstacle à redouter. Toutes les Troupes de Dahomay passèrent promptement la Rivière & n'en croyoient qu'à peine le témoignage de leurs yeux. M. *Duport*, qui commandoit alors à Juida, pour la Compagnie d'Afrique, raconta plusieurs fois à Snelgrave, que plusieurs Négres de Dahomay, qui étoient entrés dans le Comptoir Anglois, avoient paru si effrayés à la vûe des Blancs, que n'ôsant s'en approcher, ils avoient attendu qu'il fît signe de la tête & de la main, pour se persuader que c'étoient des hommes de leur espèce, ou du moins qui ne différoient d'eux que par la couleur. Mais lorsqu'ils s'en furent

Leur surprise à la vûe des Blancs.

(i) *Angl.* Le Général du Roi de Dahomay. *Audati étoit le Roi lui-même.* R. d. E.

(k) *Angl.* de son succès. R. d. E.

rent assûrés, ils oubliérent le respect; & prenant à Du Port tout ce qu'il avoit dans ses poches, ils le firent Prisonnier avec quarante autres Blancs, Anglois, François, Hollandois & Portugais. De ce nombre étoit *Jeremie Tinker*, qui avoit résigné depuis peu la Direction des affaires de la Compagnie à Du Port, & qui devoit s'embarquer, peu de jours après, pour l'Angleterre. Le Seigneur *Pereira*, Gouverneur Portugais, fut le seul qui s'échapa de la Ville & qui gagna le Fort François.

Snelgrave. 1727. Tous les Blancs sont faits Prisonniers.

Le jour suivant, tous les Prisonniers Blancs furent envoyés au Roi de Dahomay, qui étoit demeuré à quarante milles de Sabi. On avoit eu soin de leur faire préparer pour ce voyage des hamacks à la mode du Pays. En arrivant au Camp Royal, ils furent séparés, suivant la différence de leurs Nations; & pendant quelques jours, ils furent assez maltraités. Mais, dans la première audience qu'ils obtinrent du Roi, ce Prince rejetta le mauvais accueil qu'on leur avoit fait sur le trouble de la guerre, & leur promit qu'ils seroient plus satisfaits à l'avenir. En effet, peu de jours après, il leur accorda la liberté sans rançon, avec la permission de retourner dans leurs Forts. Cependant ils ne purent obtenir la restitution de ce qu'on leur avoit pris. Le Roi fit présent de quelques Esclaves aux Gouverneurs Anglois & François. Il les assûra qu'après avoir bien établi ses Conquêtes, son dessein étoit de faire fleurir le Commerce, & de donner aux Européens des témoignages d'une considération particulière.

Ils sont conduits au camp & remis en liberté.

Snelgrave passa trois jours sur le rivage de Juida, avec les François & les Anglois des deux Comptoirs, qui lui parurent fort embarrassés des circonstances. Il les quitta pour se rendre à Jacquin, qui n'en est qu'à sept lieuës à l'Est, quoiqu'il y ait au moins trente milles de Côtes. Cette Rade a toûjours servi de Port de Mer au Royaume d'Ardra. Elle est gouvernée par un Prince héréditaire, qui paye à cette Couronne un tribut de sel. Lorsque le Roi de Dahomay s'étoit rendu maître d'Ardra, ce Gouverneur l'avoit fait assûrer de sa soûmission, avec offre de lui payer le même tribut qu'au Roi précédent (*l*). Cette conduite fut fort approuvée de Truro Audati; & la sienne, remarque l'Auteur, fait connoître quelle étoit sa Politique. Quelques ravages qu'il eut exercés dans les Pays qu'il avoit subjugués, il jugea qu'après s'être ouvert le passage qu'il desiroit jusqu'à la Mer, il pouvoit tirer quelque utilité des Jacquins, qui entendoient fort-bien le Commerce; & que par cette voie il ne manqueroit jamais d'armes & de poudre, pour achever ses Conquêtes. D'ailleurs cette Nation avoit toûjours été rivale des Juidas dans le Commerce, & leur portoit une haine invétérée depuis qu'ils avoient attiré dans leur Pays tout le Commerce de Jacquin; car les agrémens de Sabi, & la douceur de l'ancien Gouvernement avoient porté les Européens à fixer leurs Etablissemens dans cette Ville (*m*).

Snelgrave se rend dans la Rade de Jacquin.

Politique du Roi de Dahomay.

Le 3 d'Avril, Snelgrave jetta l'ancre dans la Rade de Jacquin, & députa son Chirurgien au Prince du Pays pour lui demander sa protection. Elle lui fut accordée (*n*) par un serment solemnel sur les Fétiches, en présence de deux

(*l*) *Angl.* la proposition fut d'abord acceptée; ce qui fait voir, dit l'Auteur, quelle est la Politique de ce Conquérant R. d. E.

(*m*) *Snelgrave*, pag. 24. & suiv.

(*n*) *Angl.* sous Fétiche, c. à. d. sous serment. *Cette expression* faire Fétiche, *signifie en général faire un acte de Religion.* R. d. E.

Snelgrave. 1727.

deux Blancs, l'un François, l'autre Hollandois. Il descendit au rivage le jour suivant; & s'étant rendu à la Ville, qui est à trois milles de la Mer, il y fut reçu civilement, dans une maison qu'on avoit déja préparée pour lui servir de Comptoir.

Snelgrave est appellé au Camp par le Roi.

Le lendemain, il lui vint un Messager Négre, nommé *Buttens*, qui lui dit, en fort bon Anglois, que ne l'ayant pû trouver à Juida, où il l'avoit cherché par l'ordre du Roi de Dahomay, il étoit venu à Jacquin pour l'inviter à se rendre au Camp, & l'assûrer de la part de Sa Majesté, qu'il y seroit en sûreté & reçu avec toutes sortes de caresses. Snelgrave marqua de l'embarras à répondre; mais apprenant que son refus pourroit avoir de fâcheuses conséquences, il prit le parti de s'engager à ce Voyage, sur-tout lorsqu'il vit plusieurs Blancs disposés à l'accompagner. Un Capitaine Hollandois, dont le Vaisseau avoit été détruit depuis peu par les Portugais, lui promit de le suivre. Le Chef du Comptoir Hollandois de Jacquin, résolut d'envoyer avec lui son Ecrivain, pour faire quelques présens au Vainqueur. Le Prince de Jacquin fit partir aussi son propre frère, pour (*o*) renouveller ses hommages au Roi.

Il part avec quelques autres Blancs & un Prince Négre.

Le 8 d'Avril, ils traversèrent, dans des Canots, la Rivière qui coule derrière Jacquin. Leur cortège étoit composé de cent Négres, & le Messager leur servoit de guide. Cet homme, qui avoit été fait prisonnier avec Lamb, avoit appris l'Anglois, dès son enfance, dans le Comptoir de Juida. Ils furent accompagnés jusqu'au bord de la Rivière par les Habitans de la Ville, qui faisoient des vœux pour leur retour, dans l'opinion qu'ils avoient de la barbarie des Dahomays. Leur inquiétude étoit sur-tout pour le Duc (*p*), frère de leur Prince, jeune Seigneur Négre à qui Snelgrave même attribue les plus aimables qualités.

(*o*) *Angl.* pour faire hommage au Roi. Car, dit Snelgrave pag. 28, *il ne s'étoit pas encore acquitté de ce devoir.* R. d. E.

(*p*) Un Duc de la création de quelques Matelots Anglois, comme on la vû dans d'autres exemples. R. d. T.

§. II.

L'Auteur se rend au Camp du Roi de Dahomay. Spectacles barbares, & circonstances curieuses jusqu'à son retour en Angleterre (*a*).

Pays que Snelgrave traverse.

APRÉS avoir passé la Rivière, ils se mirent en chemin dans leurs hamacks, portés chacun par six Négres, qui se relevoient successivement à certaines distances; car deux suffisent pour soûtenir le bâton auquel le branle est attaché. [Ils avoient aussi chacun un petit Cheval, pour le monter, quand ils étoient las d'être couchés dans leurs hamacks.] Ils ne faisoient pas moins de quatre milles par heure; mais on étoit quelquefois obligé d'attendre ceux qui portoient le bagage. Il ne se trouve point de chariots à Jacquin, & les chevaux n'y sont guères plus gros que des ânes. Au reste les chemins

(*a*) *Snelgrave*, pag. 29. & suiv.

chemins étoient fort bons; & la perspective du Pays auroit été très-agréable, si l'on n'y eut apperçu de tous côtés les ravages de la guerre. On y voyoit non-seulement les ruines de quantité de Villes & de Villages, mais les os des Habitans massacrés, qui couvroient encore la terre. Le premier jour, on dîna sous quelques Cocotiers, de diverses viandes froides dont on avoit fait provision. Le soir, on fut obligé de coucher à terre dans quelques mauvaises hutes, qui étoient trop basses pour y pouvoit suspendre les branles. Tous les Négres de la suite passèrent la nuit à l'air.

SNELGRAVE. 1727.

Il arrive près du Camp. Accueil bizarre qu'on lui fait.

LE jour suivant, étant parti à sept heures du matin, le convoi se trouva, vers neuf heures, à un quart de mille du Camp Royal. On crut avoir fait, depuis Jacquin, environ quarante milles. Là, un Messager envoyé par le Roi, fit à Snelgrave & aux autres Blancs, les complimens de Sa Majesté. Il leur conseilla de se vêtir proprement. Ensuite les ayant conduits fort-près du Camp, il les remit entre les mains (*b*) d'un Officier de distinction, qui portoit le titre de Grand Capitaine. La manière dont cet Officier les aborda leur parut fort extraordinaire. Il étoit environné de cinq cens Soldats, chargés d'armes à feu, d'épées nues, de targettes & de banières, qui se mirent à faire des grimaces & des contorsions si ridicules, qu'il n'étoit pas aisé de pénétrer leurs intentions. Elles devinrent encore plus obscures lorsque le grand Capitaine s'approcha d'eux avec quelques autres Officiers, l'épée à la main, & la secouant sur leurs têtes, ou leur en appuyant la pointe sur l'estomac, avec des sauts & des mouvemens sans aucune mesure. A la fin prenant un air plus composé, il leur tendit la main, les félicita de leur arrivée au nom du Roi, & but à leur santé du vin de Palmier, qui est fort commun dans le Pays. Snelgrave & ses Compagnons lui répondirent, en bûvant de la bierre & du vin qu'ils avoient apportés. Ensuite ils furent invités à se remettre en marche sous la garde de cinq cens Dahomays, au bruit continuel de leurs Instrumens.

Situation du Camp Royal.

LE Camp Royal étoit près d'une fort grande Ville, qui avoit été la Capitale (*c*) du Royaume d'Ardra, mais qui n'offroit plus qu'un affreux amas de ruines. L'armée victorieuse campoit dans des tentes, composées de petites branches d'arbres & couvertes de paille; de la forme de nos ruches à miel, mais assez grandes pour contenir dix ou douze Soldats. Les Blancs furent conduits d'abord sous quelques grands arbres, où l'on avoit placé des chaises, du butin de Juida; pour les y faire asseoir à l'ombre. Bientôt ils virent autour d'eux des milliers de Négres, dont la plûpart n'avoient jamais vû de Blancs, & que la curiosite amenoit pour jouir de ce spectacle. Après avoir passé deux heures dans cette situation, à considérer divers tours de souplesse, dont les Négres tâchoient de les amuser, ils furent menés dans une chaumière qu'on avoit préparée pour eux. La porte en étoit fort basse, mais ils trouvèrent le dedans assez haut pour y suspendre leurs branles. Aussi-tôt qu'ils y furent entrés avec leur bagage, le grand Capitaine, qui n'avoit pas encore cessé de les accompagner, laissa une garde à peu de distance, & se rendit auprès

Logement qu'on donne à Snelgrave.

(*b*) *Angl.* du principal Officier du Roi. Voyage Snelgr. pag. 31. R. d. E.

(*c*) Lamb, qui avoit passé deux ans dans cette Capitale, ne lui donne pas d'autre nom que celui du Pays même, c'est-à-dire Ardra. R. d. T.

Angl. Snelgrave ne lui donne aucun nom. Cependant d'autres Voyageurs la nomment *Assem* ou *Azem*.

SNELGRAVE. 1727.

auprès du Roi pour lui rendre compte de sa commission. Vers midi, (*d*) ils dressèrent leur tente au milieu d'une grande cour, environnée de palissades, autour desquelles la populace s'empressa beaucoup pour les regarder. Mais ils dînèrent tranquillement, parce que le Roi avoit défendu sous peine de mort, que personne s'approchât d'eux sans la permission de la Garde. Cette attention pour leur sûreté leur causa beaucoup de joie. Cependant ils furent tourmentés par une si prodigieuse quantité de mouches, que malgré les soins continuels de leurs Esclaves, ils ne pouvoient avaler un morceau qui ne fut chargé de de cette vermine.

Attentions du Roi pour sa sûreté.

Sacrifice de quatre mille Négres.

A trois heures après midi, le grand Capitaine les fit avertir de se rendre à la Porte Royale. Ils virent en chemin deux grands échaffauts, sur lesquels on avoit rassemblé en pile un grand nombre de têtes de morts. C'étoit-là que se (*e*) formoient les mouches, dont ils avoient reçu tant d'incommodité pendant leur dîner. L'Interpréte leur apprit que les Dahomays avoient sacrifié dans ce lieu, à leurs Divinités, quatre mille prisonniers de Juida, & que cette éxécution s'étoit faite il y avoit environ trois semaines.

La Porte Royale donnoit entrée dans un grand enclos de palissades, où l'on voyoit plusieurs maisons dont les murs étoient de terre. On les y fit asseoir sur des sellettes. Un Officier leur présenta une Vache, un Mouton, quelques Chévres, & d'autres provisions. Il ajoûta, pour compliment, qu'au milieu du tumulte des Armes, Sa Majesté ne pouvoit pas satisfaire l'inclination qu'elle avoit à les mieux traiter. Ils ne virent pas le Roi; mais sortant de la Cour (*f*) après y avoir promené quelque tems leurs yeux, ils furent surpris d'appercevoir à la porte une file de quarante Négres, grands & robustes, le fusil sur l'épaule, & le sabre à la main; chacun orné d'un grand colier de dents d'hommes, qui leur pendoient sur l'estomac & autour des épaules. L'Interpréte leur apprit que c'étoient les (*g*) Héros de la Nation, auxquels il étoit permis de porter les dents des ennemis qu'ils avoient tués. Quelques-uns en avoient plus que les autres, (*h*) ce qui faisoit une différence de degrés dans l'ordre même de la valeur; car la loi du Pays défendoit sous peine de mort de se parer d'un si glorieux ornement, sans avoir prouvé devant quelques Officiers chargés de cet office, que chaque dent venoit d'un Ennemi tué sur le champ de bataille. Snelgrave pria l'Interpréte de leur faire un compliment de sa part, & de leur dire qu'il les regardoit comme une Compagnie de fort braves gens. Ils (*i*) répondirent qu'ils estimoient beaucoup les Blancs.

Quarante Héros Négres, & leur parure.

L'Auteur & ses Compagnons retournèrent ensuite à leur Tente, soupèrent fort-bien, & firent suspendre leurs branles, où ils dormirent mieux que la nuit précédente. Le frère du Prince de Jacquin fut traité dans un autre lieu par le grand Capitaine, afin que les Blancs fussent logés moins à l'étroit.

Ce fut le lendemain, qu'ils reçurent ordre de se préparer pour l'audience du

(*d*) *Angl.* leur tente étoit dressée. R. d. E.

(*e*) *Angl.* que se nourrissoient. R. d. E.

(*f*) *Angl.* après avoir témoigné leur reconnoissance. R. d. E.

(*g*) *Angl.* les Braves du Roi. R. d. E.

(*h*) *Angl.* ce qui montroit leur degré de valeur. *Snelgrave dit simplement*, qu'il remarqua par cette différente quantité de dents, que la fortune avoit été plus favorable aux uns qu'aux autres. R. d. E.

(*i*) *Angl.* Ils rendirent l'honnêteté en disant, qu'ils faisoient aussi grand cas des Blancs. R. d. E.

SNELGRAVE. 1727.

du Roi. Ils furent conduits dans la même cour qu'ils avoient vûe le jour précédent. Sa Majesté y étoit assise, contre l'usage du Pays, sur une chaise dorée, qui s'étoit trouvée entre les dépouilles du Palais de Juida. Trois femmes soûtenoient de grands parasols au-dessus de sa tête, pour le garantir de l'ardeur du Soleil, & quatre autres femmes étoient debout derrière lui, le fusil sur l'épaule. Elles étoient toutes fort proprement vêtues depuis la ceinture jusqu'en bas, suivant l'usage de la Nation, où la moitié supérieure du corps est toûjours nue. Elles portoient aux bras des cercles d'Or d'un grand prix, des joyaux sans nombre autour du cou, & de petits ornemens du Pays entrelassés dans leur chevelure. Ces parures de tête sont des cristaux de diverses couleurs, qui viennent de fort loin dans l'intérieur de l'Afrique, & qui paroissent une espèce de fossiles. Les Négres en font le même cas que nous faisons des diamans.

Audience du Roi de Dahomay.

Le Roi étoit vêtu d'une robe à fleurs d'Or, qui lui tomboit jusqu'à la cheville du pied. Il avoit sur la tête un chapeau d'Europe, brodé en Or, & des sandales aux pieds. On avertit les Blancs de s'arrêter à vingt pas de la chaise. A cette distance, Sa Majesté leur fit dire par l'Interpréte qu'elle se réjouissoit de leur arrivée. Ils lui firent une profonde révérence, la tête découverte. Alors, ayant assûré Snelgrave de sa protection, elle donna ordre qu'on présentât des chaises aux Etrangers. Ils s'assirent. Le Roi but à leur santé; & leur ayant fait porter des liqueurs, il leur donna la permission de boire à la sienne.

Vêtemens de ce Prince.

On amena, le même jour, au Camp, plus de huit cens captifs, d'une Région nommée Tuffo, à six journées de distance. Tandis que le Roi de Dahomay faisoit la Conquête de Juida, ces Peuples avoient attaqué cinq cens hommes de ses Troupes, qu'il avoit donnés pour escorte à douze de ses femmes, pour les reconduire dans le Pays de Dahomay avec quantité de richesses. Les Tuffos ayant mis l'escorte en déroute avoient tué les douze femmes & s'étoient saisis de leur trésor. Mais après la Conquête de Juida, le Roi s'étoit hâté de détacher une partie de son Armée, pour tirer vengeance d'une si lâche perfidie (*k*).

Captifs qu'on lui amène. Il en destine une partie au sacrifice.

Il se fit amener les Prisonniers dans sa cour. [La vûe de ces misérables auroit inspiré la pitié, si leur crime n'eût pas mérité une juste punition.] Le Roi en choisit un grand nombre, pour les sacrifier à (*l*) ses Fétiches. Le reste fut destiné à l'Esclavage, [ou pour le service du Roi, ou pour être vendu aux Européens.] Cependant tous les Soldats de Dahomay qui avoient eu part à cette prise, reçurent des récompenses, qui leur furent distribuées sur le champ par les Officiers du Roi. On leur paya, pour chaque Esclave mâle, la valeur de vingt schellings, en Kowris; & celle de dix schellings pour chaque femme & chaque enfant. Les mêmes Soldats apportèrent au milieu de la cour plusieurs milliers de têtes, enfilées dans des cordes. Chacun en avoit sa charge; & les Officiers qui les reçurent, leur payèrent la valeur de cinq schellings pour chaque tête. Ensuite d'autres Négres emportoient tous ces horribles monumens de la Victoire, pour en faire un amas près du Camp. L'Interpréte

Récompenses accordées aux Soldats.

(*k*) *Snelgrave*, pag. 37. & *suiv.*

(*l*) *Angl.* à sa Fétiche, ou Ange Gardien. R. d. E.

terpréte dit à Snelgrave, que le dessein du Roi étoit d'en composer un trophée de longue mémoire.

Manières dont les Seigneurs parlent au Roi.

Pendant que ce Prince parut dans la cour, tous les Grands de la Nation se tinrent prosternés, sans pouvoir approcher de sa chaise plus près que de vingt pas. Ceux qui avoient quelque chose à lui communiquer commençoient par baiser la terre, & parloient ensuite à l'oreille d'une vieille femme, qui alloit expliquer leurs desirs au Roi, & qui leur rapportoit sa réponse. Il fit présent à plusieurs de ses Officiers & de ses Courtisans, d'environ deux cens Esclaves. (m) Cette libéralité Royale fut proclamée à haute voix dans la cour, & suivie des applaudissemens de la populace, qui attendoit autour des palissades l'heure du sacrifice. Ensuite on vit arriver deux Négres, qui portoient un assez grand tonneau rempli de diverses sortes de grains. L'Auteur jugea qu'il ne contenoit pas moins de dix gallons. Après l'avoir placé à terre, les deux Négres se mirent à genoux; & mangeant le grain à poignées, ils avalèrent tout en peu de minutes. Snelgrave apprit de l'Interpréte, que cette cérémonie ne se faisoit que pour amuser le Roi, & que les Acteurs ne vivoient pas longtems; mais qu'ils ne manquoient jamais de successeurs. Il y eut quantité d'autres spectacles [ridicules à voir, & dont le récit ne feroit ☞ pas ennuyeux,] qui durèrent pendant trois heures. Enfin Snelgrave fatigué d'avoir essuyé si long-tems toute l'ardeur du Soleil, demanda la permission de se retirer.

Spectacles Négres.

Effroi du Duc de Jacquin.

Après le dîner, le Duc, frère du Prince de Jacquin, vint à la Tente des Blancs, dans un si grand effroi, que de noir, sa pâleur le rendoit bazané. Il avoit rencontré en chemin les Tuffos qui devoient être sacrifiés, & leurs cris lamentables l'avoient jetté dans ce désordre. Les Négres de la Côte ont en horreur ces excès de cruauté, & détestent sur-tout les festins de chair humaine (n). Ce Barbare usage étoit familier aux Dahomays; car lorsque Snelgrave reprocha dans la suite aux Peuples de Juida, le découragement qui leur avoit fait prendre la fuite, ils répondirent qu'il étoit impossible de résister à des Canibals, dont il falloit s'attendre à devenir la pâture: & leur ayant répliqué qu'il importoit peu, après la mort, d'être dévoré par des hommes ou par des Vautours, qui sont en fort grand nombre dans le Pays, ils secouoient les épaules, en frémissant de la seule pensée d'être mangés par des créatures de leur espèce, & protestant qu'ils redoutoient moins (o) toute autre mort. Le Duc de Jacquin paroissoit inquiet pour sa propre sûreté, parce qu'il n'avoit point été reçu à l'audience du Roi. Mais Snelgrave & le Capitaine Hollandois, obtinrent du Chef des Prêtres la liberté d'assister à la cérémonie. Elle fut éxécutée sur quatre petits échaffauts, élevés d'environ cinq pieds au-dessus de la terre. La première victime fut un beau Négre de cinquante ou soixante ans, qui parut les mains liées derrière le dos. Il se présenta d'un air ferme, & sans aucune marque de douleur ou de crainte. Un Prêtre Dahomay le retint quelques momens debout, près de l'échafaut, & prononça sur lui quelques paroles mystérieuses. Ensuite il fit un signe à l'Exécuteur, qui

Les Dahomays mangent leurs prisonniers.

L'Auteur assiste au sacrifice de quatre cens Négres.

(m) *Angl.* chaque présent étoit annoncé à haute voix, par un Officier établi pour cela, & sa proclamation étoit répétée par la Populace qui &c. R. d. E.

(n) *Angl.* dont l'usage fut fort avantageux aux Dahomais. R. d. E.

(o) *Angl.* la mort elle même. R. d. E.

SNELGRAVE. 1727.

qui étoit derrière la victime, & qui d'un seul coup de sabre sépara la tête du corps. Toute l'assemblée poussa un grand cri. La tête fut jettée sur l'échaffaut. Mais le corps, après avoir été quelque tems à terre, pour laisser au sang le tems de couler, fut emporté par des Esclaves, & jetté dans un lieu voisin du Camp. L'interpréte dit à Snelgrave que la tête de la victime étoit pour le Roi, le sang pour les Fétiches, & le corps pour le Peuple (p).

Fermeté des hommes. Cris des femmes & des enfans.

Le sacrifice fut continué, avec les mêmes formalités pour chaque victime. Snelgrave observa que les hommes se présentoient courageusement à la mort. Mais les cris des femmes & des enfans s'élevoient jusqu'au Ciel, & lui causèrent à la fin tant d'horreur, qu'il ne put se défendre de quelque effroi pour lui-même. Il s'efforça néanmoins de prendre une contenance assûrée, & d'éviter tout ce que les Vainqueurs auroient pû prendre pour une condamnation de leur cruauté. Mais il cherchoit, avec le Hollandois, quelque occasion de se retirer sans être apperçu. Tandis qu'ils étoient dans cette violente situation, un Colonel Dahomay, qu'ils avoient vû à Jacquin, s'approcha d'eux, & leur demanda ce qu'ils pensoient du spectacle. Snelgrave lui répondit qu'il s'étonnoit de voir sacrifier tant d'hommes sains, qui pouvoient être vendus avec avantage pour le Roi & pour la Nation. Le Colonel lui dit que c'étoit l'ancien usage des Dahomays; qu'après une Conquête, le Roi ne pouvoit se dispenser d'offrir à leur Dieu un certain nombre de Captifs, qu'il étoit obligé de choisir lui-même; qu'ils se croiroient menacés de quelque malheur s'ils négligeoient une pratique si respectée, & qu'ils n'attribuoient leurs dernières Victoires qu'à leur éxactitude à l'observer; que la raison qui faisoit choisir particulièrement les vieillards pour victimes étoit purement politique; que l'âge & l'expérience leur faisant supposer plus de sagesse & de lumières qu'aux jeunes-gens, on craignoit que s'ils étoient conservés, ils ne formassent des complots contre leurs Vainqueurs, & qu'ayant été les Chefs de leur Nation, ils ne pussent jamais s'accoutumer à l'Esclavage. Il ajoûta qu'à cet âge d'ailleurs, les Européens ne seroient pas fort empressés à les acheter; & qu'à l'égard des jeunes-gens qui se trouvoient au nombre des victimes, c'étoit pour servir, dans l'autre monde, les femmes du Roi que les Tuffos avoient massacrées.

Raisons que les Dahomays apportent pour justifier cet usage.

Opinion qu'ils ont de la Divinité.

Snelgrave concluant de cette dernière explication que les Dahomays avoient quelque idée d'un état futur, demanda au Colonel quelle opinion il se formoit de Dieu. Il n'en tira qu'une réponse confuse, mais dont il crut pouvoir recueillir que ces Barbares reconnoissent un Dieu invisible qui les protège, & qui est subordonné à quelque autre Dieu plus puissant. Ce grand Dieu, lui dit le Colonel, est peut-être celui qui a communiqué aux Blancs tant d'avantages extraordinaires; mais puisqu'il ne lui a pas plû de se faire connoître à nous, nous nous contentons, ajoûta-t-il, de celui que nous adorons.

Après avoir assisté pendant deux heures à cette déplorable tragédie, les Blancs se retirèrent dans leur Tente, accompagnés du Colonel, qui passa l'après-midi à boire des liqueurs de l'Europe avec eux. Ils l'accompagnèrent à son tour jusqu'à sa Tente. En chemin, ils passèrent par le lieu où les corps des

(p) *Snelgrave* pag. 50.

SNELGRAVE. 1727.

dés victimes avoient été placés en deux tas, au nombre de quatre cens. Le Colonel les traita, avec du vin de Palmier. Mais à l'heure du souper ils l'engagèrent à retourner avec eux. Tandis qu'ils étoient à table, ils virent arriver quelques Esclaves, chargés de plusieurs plats de chair & de poisson. C'étoit un présent, qui leur venoit d'un Mulâtre Portugais, établi à la Cour de Dahomay. Il parut bientôt lui-même, suivi de sa femme, qui étoit beaucoup plus blanche que lui. Le Roi de Dahomay l'avoit fait prisonnier, avec Lamb, dans la Conquête d'Ardra, & n'avoit rien épargné pour se l'attacher par ses bienfaits. Il lui avoit donné cette femme, dont Snelgrave admira beaucoup la figure. Elle n'avoit pas le teint si vif que les Angloises, mais elle avoit leur blancheur, avec les traits & la chevelure des Négres. Son mari assûroit qu'elle étoit née de parens très-noirs, qui n'avoient jamais vû de Blancs; & qu'elle-même n'en avoit jamais vû d'autres que Lamb. Il parut fort empressé à demander des nouvelles de ce Facteur Anglois. Le Roi, disoit-il, attendoit impatiemment son retour, & lui avoit promis la liberté à lui-même, aussi-tôt que Lamb seroit revenu suivant sa promesse.

Politesse que Snelgrave reçoit d'un Mulâtre Portugais.

Négresse Blanche.

LE lendemain, Snelgrave reçut la visite du Duc de Jacquin, qui avoit obtenu la permission de paroître devant le Roi, & qui revenoit charmé de cette faveur. Il avoit été traité si humainement, qu'il ne lui restoit aucune crainte d'être mangé par les Dahomays; mais il paroissoit pénétré d'horreur en racontant les circonstances de l'horrible festin qui s'étoit fait la nuit précédente. Les corps des Tuffos avoient été bouillis & dévorés. Snelgrave eut la curiosité de se transporter dans le lieu où il les avoit vûs. Il n'y restoit plus que les traces du sang; & son Interpréte lui dit, en riant, que les Vautours avoient tout enlevé. Cependant comme il étoit fort étrange qu'on ne vît pas du moins quelques os de reste, il demanda quelqu'explication. L'interpréte lui répondit alors plus sérieusement, que les Prêtres avoient distribué les cadavres dans chaque partie du Camp, & que les Soldats avoient passé toute la nuit à les manger (q).

Manière dont les Dahomays mangent la chair humaine.

L'AUTEUR n'ôse donner cette étrange barbarie pour une vérité, parce qu'il ne la rapporte pas sur le témoignage de ses propres yeux. Mais il laisse juger à ses Lecteurs, si elle n'est pas bien confirmée par un autre récit qu'il tient lui-même d'un fort honnête-homme, nommé *Robert Moore*, alors Chirurgien de l'*Italienne*, grande Frégate de la Compagnie Angloise. Ce Bâtiment arriva dans la Rade de Juida tandis que Snelgrave étoit à Jacquin. Le Capitaine *John Dagge*, qui le commandoit, se trouvant indisposé, envoya Robert Moore au Camp du Roi de Dahomay, avec des présens pour ce Prince. [Moore eut la curiosité de parcourir le Camp; & passant] au Marché, ☞ il y vit vendre publiquement (r) de la chair humaine. Snelgrave, à qui Moore

Snelgrave est persuadé qu'ils la mangeoient en effet. Confirmation de ses idées.

☞(q) Atkins, qui rejette toutes les suppositions d'Antropophages, répond ici que l'Interpréte se fit un plaisir d'en imposer à Snelgrave, pour excuser apparemment la lâcheté des Juidas ses Compatriotes, & juge que tous les cadavres avoient été enterrés pendant la nuit. Voyez ci-dessus l'article d'Atkins; & dans sa Relation même, la page 127.

(r) C'est la plus forte preuve de l'opinion de Snelgrave. Mais Atkins répond que si Moore n'a pas vû tuer & démembrer les hommes dont il prétendoit avoir vû vendre la chair, il pouvoit avoir pris de la chair de Singes pour de la chair humaine. Il s'emporte même contre la crédulité de Snelgrave, & lui reproche de donner comme certain, sur le témoignage d'autrui, ce qu'il lui étoit si aisé de vérifier par ses propres yeux; (*Voyez Atkins.*

Snelgrave. 1727.

Moore raconta ce qu'il avoit vû, n'alla point chercher ce spectacle au Marché; mais il est persuadé que si sa curiosité l'eût conduit du même côté, il y auroit vû la même chose. Il ajoûte qu'outre les captifs sacrifiés, il y avoit parmi les Tuffos quantité d'autres vieillards, ou de jeunes gens estropiés, que les Européens n'auroient point achetés, & que les Dahomays avoient pû tuer à part pour en vendre la chair au Marché (s).

Visite qu'il rend au Mulâtre Portugais.

Snelgrave n'ayant reçu, le même jour, aucun ordre pour l'audience du Roi, alla rendre une visite au Mulâtre Portugais, à qui il devoit de la reconnoissance & des remercimens. Son Interpréte l'avertit qu'il étoit arrivé deux Ambassadeurs du Roi de Juida, pour faire les soûmissions de ce Prince au Vainqueur, & que s'il (t) les rencontroit en chemin, la prudence ne lui permettoit pas de leur parler. Il arriva chez le Portugais sans les avoir vû paroître. Aussi-tôt qu'il fut assis, il se défit de l'Interpréte, sous le prétexte d'une commission dont il le chargea pour le Duc de Jacquin; & profitant de son absence pour s'expliquer plus librement, il demanda au Portugais quelques avis sur la conduite qu'il devoit tenir avec le Roi. Les éclaircissemens qu'il reçut de lui, furent extrémement utiles aux Anglois, & répondirent parfaitement à l'expérience qu'ils firent bientôt de la politesse & de la générosité du Roi.

Récits du Portugais.

Ce Portugais, dont Lamb & Snelgrave ne nous apprennent pas le nom, avoit dans la cour de sa maison deux fort-beaux chevaux. Ils lui étoient venus du Royaume d'Yo, fort éloigné de Dahomay au Nord-Est, de l'autre côté d'un grand Lac d'où sortent quantité de grosses Rivières qui viennent se décharger dans la Baye de Guinée. Il racontoit que plusieurs Princes fugitifs, dont les pères avoient été vaincus & décapités par le Roi de Dahomay, s'étoient retirés sous la protection du Roi d'Yo, & l'avoient engagé par leurs instances à déclarer la guerre à leur Vainqueur. Il s'étoit mis en campagne immédiatement après la Conquête d'Ardra. Le Roi de Dahomay quittant aussitôt cette Ville avoit marché au-devant de lui, avec toutes ses forces, qui n'étoient composées que d'Infanterie. Comme ses Ennemis, au contraire, n'avoient que de la Cavalerie, il avoit eu d'abord quelque chose à souffrir, dans un Pays ouvert, où les fléches, les javelines & le sabre faisoient de sanglantes éxécutions. Mais [une partie de] ses Soldats étant armés de fusils, le bruit des [moindres] décharges effraya tellement les chevaux, que le Roi d'Yo ne put les attaquer une seule fois avec vigueur. Cependant les escarmouches avoient déja duré quatre jours, & l'Infanterie de Dahomay commençoit à se rebuter d'une si longue fatigue; lorsque le Roi eut recours à ce stratagême. Il avoit avec lui quantité d'eau-de-vie, qu'il fit placer dans une Ville voisine de son Camp. Il y mit aussi, comme en dépôt, un grand nombre de marchandises; & se retirant pendant la nuit, il feignit de s'éloigner avec toute son Armée. Celle d'Yo ne douta point qu'il n'eut pris la fuite. Elle entra dans la Ville; & tombant sur l'eau-de-vie, dont elle but d'autant plus avide-

Guerre entre le Roi d'Yo & les Dahomays.

Stratagême du Roi de Dahomay.

☞ *Atkins. pag.* 131) [& la verité est, qu'au moins paroit-il s'être peu mis en peine d'approfondir la chose, puis qu'il s'en tient au rapport de son Truchement, & du Portugais, lorsqu'il pouvoit questionner tant d'autres gens là-dessus.]

☞ (s) [Foible conjecture pour établir un fait si peu croyable.]

☞ (t) *Angl.* s'il rencontroit quelqu'un de leur suite, dans la rue.

SNELGRAVE. 1727.

avidement, que cette liqueur eſt très rare dans le Pays d'Yo, elle ſe reſſentit bientôt de ſes pernicieux effets. Le ſommeil de l'yvreſſe mit les plus braves hors d'état de ſe défendre; tandis que le Roi de Dahomay, bien inſtruit par ſes Eſpions, revint ſur ſes pas avec la dernière diligence, & trouvant ſes Ennemis dans ce déſordre, n'eut pas de peine à les tailler en pièces. Il s'en échapa néanmoins une grande partie, à l'aide de leurs chevaux. Le Portugais Mulâtre ajoûtoit que dans leur fuite, il avoit pris les deux chevaux qui étoient dans ſa cour, & que les Vainqueurs en avoient enlevé un grand nombre. Cependant, il avoit reconnu, diſoit-il, que les Dahomays craignoient beaucoup une ſeconde invaſion, & qu'ils redoutoient extrémement la Cavalerie. Depuis ſa Victoire, leur Roi n'avoit pas fait difficulté d'envoyer des préſens conſidérables à celui d'Yo, pour l'engager à demeurer tranquille dans ſes Etats. Mais ſi la guerre recommençoit, & s'ils étoient abandonnés par la fortune, ils étoient déja réſolus de ſe retirer vers les Côtes de la Mer, où ils étoient ſûrs que leurs Ennemis n'ôſeroient jamais les pourſuivre. On ſçavoit que le Fétiche National des Yos étoit la Mer même, & que leurs Prêtres leur défendant, ſous peine de mort, d'y jetter les yeux, ils ne s'expoſeroient point à vérifier une menace ſi terrible. Snelgrave remarque à cette occaſion, comme les autres Voyageurs, que tous les Négres ont ainſi leurs Fétiches, généraux & particuliers, pour leſquels leur reſpect va ſi loin, que ſi c'eſt un Mouton, par éxemple, une Chévre, ou quelque Oiſeau, ils s'abſtiennent toute leur vie de manger les animaux de la même eſpèce (v).

Sa reſſource contre les Yos.

Seconde audience de Snelgrave.

LE jour ſuivant, Snelgrave & ſes Compagnons, furent avertis de ſe rendre à l'audience. En arrivant dans la première cour, où ils n'avoient encore vû le Roi qu'en public, on les pria de s'arrêter un moment. Ce Prince ayant appris qu'ils lui apportoient des préſens, avoit deſiré de voir ce qu'ils avoient à lui offrir, avant qu'ils fuſſent introduits. Le retardement dura peu. On les conduiſit dans une petite cour, au fond de laquelle Sa Majeſté étoit aſſiſe, les jambes croiſées, ſur un tapis de ſoie. Sa parure étoit fort riche; mais il avoit peu de Courtiſans autour de lui. Il demanda aux Blancs, d'un ton fort doux, comment ils ſe portoient; &, faiſant étendre près de lui deux belles nattes, il leur fit ſigne de s'aſſeoir. Ils obéirent, en apprenant de l'Interpréte que c'étoit l'uſage du Pays.

Propoſitions de Commerce.

LE Roi demanda auſſi-tôt à Snelgrave quel étoit le Commerce qui l'avoit amené ſur les Côtes de Guinée; & le Capitaine lui ayant répondu qu'il venoit pour le Commerce des Eſclaves, & qu'il (x) eſpéroit beaucoup de la protection de Sa Majeſté, il lui promit de le ſatisfaire, mais après que les Droits ſeroient réglés. Là-deſſus, il lui dit de s'adreſſer à *Zuinglar*, un de ſes Officiers, qui étoit préſent, & que Snelgrave avoit connu à Juida, où il avoit fait, pendant pluſieurs années, les affaires de la Cour de Dahomay. Cet Officier, prenant la parole au nom de ſon Maître, déclara que malgré ſes Droits de Conquérant, il ne mettroit pas plus d'impôts ſur les marchandiſes, qu'on n'étoit accoutumé d'en payer au Roi de Juida. Snelgrave répondit que Sa Majeſté, étant un Prince beaucoup plus puiſſant que le Roi de Juida, *on eſpéroit*

(v) [C'eſt un engagement qu'ils prennent entre les mains de leurs Prêtres, le jour qu'ils reçoivent leur nom.] Snelgr. pag. 68. & *ſuiv.*

(x) *Angl.* & qu'il eſpéroit de la bonté de Sa Majeſté, d'être bientôt expédié. R. d. E.

espéroit qu'il éxigeroit moins des Marchands. Cette objection parut embarrasser Zuinglar. Il balançoit sur sa réponse. Mais le Roi, qui se faisoit expliquer jusqu'au moindre mot par l'Interpréte, répondit lui-même, qu'étant en effet un plus grand Prince, il (y) devoit éxiger davantage. Mais, ajoûta-t-il, d'un air gracieux, comme vous êtes le premier Capitaine Anglois que j'aye jamais vû, je veux vous traiter comme une jeune mariée, à laquelle on ne refuse rien. Snelgrave fut si surpris de ce tour d'expression, que regardant l'Interpréte, il l'accusa d'y avoir changé quelque chose. Mais le Roi flatté de son étonnement, recommença sa réponse dans les mêmes termes, & lui promit que ses actions ne démentiroient pas ses paroles. Alors Snelgrave encouragé par tant de faveurs, prit la liberté de représenter que la plus sûre voie pour faire fleurir le Commerce, étoit d'imposer des Droits légers, & de protéger les Anglois, non-seulement contre les larcins des Négres, mais encore contre les impositions arbitraires des Seigneurs. Il ajoûta que pour avoir négligé ces deux points, le Roi de Juida, avoit fait beaucoup de tort au Commerce de son Pays. Sa Majesté prit fort-bien ce conseil, & demanda ce que les Anglois souhaitoient de lui payer. L'Auteur répondit [que pour les satisfaire, & leur inspirer autant de zéle que de reconnoissance, il falloit n'éxiger d'eux que] la moitié de ce qu'ils payoient au Roi de Juida. Cette grace fut accordée sur le champ. Le Roi, [pour mettre le comble à ses bontés], ajoûta qu'il étoit résolu de rendre le Commerce florissant dans toute l'étendue de ses Etats; qu'il s'efforceroit de garantir les Blancs des injustices dont ils se plaignoient; & que Dieu l'avoit choisi pour punir le Roi de Juida & son Peuple, de toutes les bassesses dont ils s'étoient rendus coupables à l'égard des Blancs & des Noirs.

Politesse singulière du Roi.

Faveur qu'il accorde aux Anglois.

APRÈS ce Traité, la confiance & l'affection du Roi de Dahomay éclatèrent par tant de marques, que Snelgrave ne balança point à solliciter sa clémence en faveur des misérables Peuples de Juida. En avouant qu'ils étoient fort sujets au larcin, il les excusa par l'éxemple des Grands de leur Nation, qui partageoient avec eux les dépouilles des Etrangers. Il ne craignit point d'avancer que s'il plaisoit à Sa Majesté de leur faire grace, & de les rappeller dans leur Pays, en leur imposant un tribut, ils deviendroient utiles à ses intérêts par leur industrie à cultiver la terre & par la connoissance qu'ils avoient du Commerce. Il ajoûta que c'étoit une maxime entre les Princes Blancs, que la force & la gloire des Rois consistent dans la multitude de leurs Sujets; & que si Sa Majesté goûtoit ce principe, elle avoit l'occasion d'augmenter le nombre des siens de plusieurs centaines de mille. Le Roi répondit qu'il sentoit la vérité de ce discours; mais que la Conquête de Juida ne pouvoit être assûrée que par la mort du Roi, & qu'il avoit déja offert aux Habitans de les rétablir, aussi-tôt qu'ils l'auroient envoyé mort ou vif dans son Camp.

Snelgrave implore sa clémence en faveur des Peuples de Juida.

Réponse politique de ce Prince.

CET entretien fut suivi de quantité d'autres discours. Le Roi se plaignit beaucoup de Lamb, qui après avoir reçu de lui trois cent vingt onces d'Or & huit Esclaves en quittant sa Cour, avec serment d'y revenir dans un espace de tems raisonnable, étoit absent depuis plus d'un an, sans lui avoir fait

Il se plaint de Lamb, & d'un Négre nommé Tom.

(y) *Angl.* il pourroit naturellement éxiger davantage. R. d. E.

SNELGRAVE. 1727.

fait donner de ses nouvelles. Ses plaintes étoient d'autant plus justes, qu'il avoit donné à Lamb un Jacquin nommé *Tom*, Esclave depuis long-tems à sa Cour, qui parloit fort-bien la langue Angloise, pour l'accompagner en Angleterre; avec ordre d'y observer si les usages des Anglois dans leur Pays étoient tels que Lamb l'en avoit assûré, & de lui rapporter promptement ses informations. [N'étoit-il pas étrange, disoit-il, qu'il n'eut entendu parler ni du Maître ni de l'Esclave?] Snelgrave répondit qu'il ne connoissoit pas Lamb, quoique leur Patrie fut la même, mais qu'ayant entendu parler de lui, il sçavoit que de Juida il étoit passé à la Barbade, Isle fort éloignée de l'Angleterre, & qu'il ne doutoit pas que tôt ou tard il ne revînt en Guinée, avec la fidélité qu'il devoit à son serment. Le Roi protesta que quand Lamb seroit capable de manquer à ses engagemens, les Blancs n'en seroient pas plus mal traités à sa Cour. Ce que je lui ai donné, ajoûta-t-il, est pour moi moins que rien; & s'il (z) étoit revenu plus promptement avec le plus grand Vaisseau de son Pays, j'aurois pris plaisir à le remplir d'Esclaves dont il auroit disposé à son gré (a).

Eclaircissement sur ce Facteur Anglois, & sur ce Négre.

TOM, ce même Négre dont le Roi de Dahomay avoit fait présent à Lamb, étant venu en Angleterre l'année d'avant la publication de ce Voyage, l'Auteur fut interrogé par un Comité du Commerce, sur ce qu'il pouvoit avoir appris concernant cet Esclave. Il rend compte en peu de mots, de ses principales avantures. Lamb, après l'avoir conduit à la Barbade, & dans d'autres lieux, l'avoit laissé à Maryland. Mais il lui prit envie de l'amener à Londres en 1731. Peu de tems après leur arrivée, Snelgrave vit Lamb, & lui conseilla de ne pas retourner dans les Etats du Roi de Dahomay, parce qu'il étoit trop tard, & qu'il avoit tout à craindre du ressentiment de ce Prince. M. Testesole en avoit déja fait une triste expérience. La qualité de Gouverneur de la Compagnie d'Afrique à Juida, n'avoit point empêché qu'il n'eut souffert une mort cruelle. [Dans quelques idées que Lamb fût là-dessus,] il présenta au Roi d'Angleterre une Lettre sous le nom du Roi de Dahomay. Cette affaire ayant été renvoyée devant les Commissaires du Commerce, ils déclarèrent, après avoir interrogé Snelgrave, que la Lettre leur paroissoit supposée; mais ils jugèrent qu'il falloit prendre soin du Négre Tom, & le renvoyer à son Roi. Suivant cet avis, les Ducs de Richemond & de Montaigu, lui procurèrent un passage commode sur le Tygre, Vaisseau de Guerre commandé par le Capitaine *Berkeley*. Ces deux Seigneurs envoyèrent, par le même Bâtiment, des présens considérables au Roi de Dahomay. Snelgrave apprit dans la suite, que Tom, en arrivant à Juida, fut envoyé avec les présens à la Cour du Roi de Dahomay, qui étoit alors dans ses propres Etats; qu'il en fut reçu avec de grandes marques de satisfaction, & que Sa Majesté fit partir à son tour, divers présens pour le Capitaine Berkeley; mais qu'avant l'arrivée de son Messager, Berkeley impatient avoit mis à la voile.

Tom est renvoyé au Roi de Dahomay avec des présens.

Imposture publique à son occasion.

SNELGRAVE s'est cru obligé d'insérer ici cette courte explication, pour détromper ceux qui ont cru Tom envoyé par le Roi de Dahomay avec la qualité d'Ambassadeur. Cette farce, dit-il, fut poussée si loin, que les spectacles de Londres furent représentés plusieurs fois pour ce prétendu Ministre d'un puissant

(z) *Angl.* s'il revenoit bientôt, quelque grand que pût être son Navire, il seroit d'abord rempli d'Esclaves &c. R. d. E.

(a) Snelgrave. pag. 75. *& suiv.*

puissant Roi d'Afrique, & qu'on prit soin d'avertir dans les Nouvelles Publiques, que c'étoit en faveur du Prince *Adomo Orvonoko Tom*, *&c.* Il étoit né à Jacquin. Dès l'enfance, il y avoit appris la Langue Angloise dans les Comptoirs de la Compagnie d'Afrique; & s'étant trouvé dans celui d'Ardra, pendant la Conquête, il étoit tombé entre les mains du Vainqueur avec le Facteur Lamb.

SNELGRAVE. 1727.

SNELGRAVE revient à son sujet. Après avoir répondu aux plaintes du Roi de Dahomay sur l'absence de Lamb, il dit à ce Prince, que le Négociant Anglois dont il commandoit un Vaisseau, en avoit cinq autres, (*b*) accoutumés au Commerce de Juida, & qu'il se flattoit que Sa Majesté les traiteroit tous avec autant de bonté que le premier. Le Roi répondit, avec un soûrire, que ses faveurs regardoient particulièrement la personne de Snelgrave; mais que les autres Vaisseaux néanmoins n'auroient aucun sujet de se plaindre; & qu'à-présent qu'il étoit maître de Juida & de Jacquin, il leur laissoit la liberté d'aborder à l'un ou l'autre de ces deux Ports. Il demanda ensuite à Snelgrave s'il vouloit choisir des Esclaves dans le Camp, ou s'il aimoit mieux qu'ils fussent envoyés d'abord à Jacquin. Snelgrave ayant accepté la seconde de ces offres, on convint d'un prix raisonnable. Les articles du Traité furent écrits ☞ en présence du Roi [il y en avoit un, entre autres, par lequel il devoit avoir trois hommes, sur une personne de l'autre séxe;] & l'Auteur ne manqua pas d'y ajoûter qu'on ne lui feroit prendre que les Esclaves (*c*) qu'il auroit choisis lui-même.

Fin de l'audience du Roi de Dahomay.

Son Traité avec Snelgrave.

LE Roi fit ensuite appeller le Duc, frère du Prince de Jacquin, pour recommander particulièrement Snelgrave à ses soins. Il lui déclara que son frére & lui répondroient des moindres torts que les Anglois recevroient dans leurs personnes ou leurs marchandises; & que ceux qui seroient convaincus de quelque vol dans le transport des marchandises, seroient empalés vifs sur le bord de la Mer, pour servir d'éxemple aux deux Pays de Juida & de Jacquin. Comme il étoit déja neuf heures du soir, Snelgrave & ses Compagnons prirent congé du Roi, après avoir été avertis que c'étoit le tems où ce Prince entroit ordinairement dans le Bain.

Loi sévère en faveur des Anglois.

CETTE audience avoit duré cinq heures. L'Auteur, étant si-près du Roi, avoit eu beaucoup de facilité à prendre une idée éxacte de la personne de ce ✠ Prince. Sa taille étoit médiocre, (*d*) mais pleine [& fort-bien proportionnée.] Il avoit le visage un peu défiguré par la petite vérole; ce qui n'empêchoit pas que sa physionomie ne fut prévenante & majestueuse. En général, ✠ Snelgrave le représente comme (*e*) un Négre extraordinaire, [par les excellentes qualités qui se trouvoient réunies dans son caractère]. Il n'y découvrit rien qui eut l'air barbare, à l'exception du sacrifice de ses ennemis; en- ☞ core n'accordoit-il cette cruauté qu'à la politique; [& pour lui, il ne mangeoit point de chair humaine.]

Caractère & figure du Roi de Dahomay.

LE lendemain, les Blancs furent appellés de fort bonne heure à la Porte Royale, où les Officiers du Roi leur déclarérent que ce Prince ne pouvoit les voir

Snelgrave obtient la liberté de partir.

(*b*) *Angl.* destinés. R. d. E.
(*c*) *Angl.* qui lui plairoient. R. d. E.
(*d*) *Angl.* avec beaucoup d'embonpoint. R. d. E.
(*e*) *Angl.* comme le Négre le plus extraordinaire qu'il eût jamais connu. R. d. E.

SNELGRAVE. 1727.

voir de tout le jour, parce que c'étoit (*f*) la fête de son Fétiche; mais qu'il leur faisoit présent de quelques Esclaves & de quantité de provisions; qu'ils pouvoient faire fond sur toutes ses promesses, retourner à Jacquin quand ils le souhaiteroient, [& finir tranquillement leurs affaires sous sa protection. Ils trouvèrent à leur retour, les Esclaves & les provisions qui les attendoient.] On distribua, de la part du Roi, des pagnes assez propres aux Négres de leur cortège, avec une petite somme d'argent. Leur dessein étoit de partir le même jour; mais ils furent obligés d'attendre le Duc de Jacquin, qui n'avoit point encore eu sa dernière audience.

Etat de la Milice de Dahomay.

DANS le cours de l'après-midi, ils virent passer devant la Porte Royale le reste de l'Armée, qui revenoit du Pays des Tuffos. Ce Corps de Troupes marchoit avec plus d'ordre que l'Auteur n'en avoit jamais vû parmi les Négres, & parmi ceux-mêmes de la Côte d'Or, qui passent pour les meilleurs Soldats (*g*) de toutes les Régions de l'Afrique. Il étoit composé de trois mille hommes (*h*) de Milice régulière, suivis d'une multitude d'environ dix mille autres Négres, pour le transport du bagage, des provisions, & des têtes de leurs ennemis. Chaque Compagnie avoit ses Officiers & ses Drapeaux. Leurs Armes étoient le mousquet, le sabre & la targette. En passant devant la Porte Royale, ils se prosternèrent successivement & baisèrent la terre; mais ils se relevoient avec une vîtesse & une agilité surprenante. La place, qui étoit devant la porte, avoit quatre fois autant d'étendue que celle de la Tour de Londres. Ils y firent l'éxercice, à la vûe d'un nombre incroyable de spectateurs; & dans l'espace de deux heures, ils firent au moins vingt décharges de leur mousqueterie (*i*).

Etablissement Militaire.

SNELGRAVE paroissant étonné de cette multitude de (*k*) Négres qui étoient à la suite des Troupes apprit de l'Interpréte, que le Roi donnoit à chaque Soldat un jeune élève de la Nation, entretenu aux dépens du Public, pour le former d'avance aux fatigues de la guerre, & que la plus grande partie de l'Armée présente avoit été élevée de cette manière. L'Auteur en eut moins de peine à comprendre comment le Roi de Dahomay avoit étendu si loin ses Conquêtes, avec des Troupes si régulières & tant de politique.

Visite que l'Auteur rend au grand Capitaine.

AVANT son départ, il crut devoir quelques civilités au Grand Capitaine, dont il avoit reçu divers services à son arrivée. S'étant rendu dans son quartier, il y remarqua deux Négres vêtus de longues robes, avec un linge roulé autour de la tête à la manière des turbans Turcs, & des sandales aux pieds. L'Interpréte lui dit que c'étoient des (*l*) Malayens, Nation fort éloignée dans les terres & voisine des Mores; qu'ils avoient l'art de l'écriture dans la même perfection qu'en Europe; qu'il s'en trouvoit au Camp environ quarante, qui avoient été pris, pendant la guerre, dans différens lieux où ils éxerçoient le Commerce, & que le Roi les traitoit avec beaucoup de bonté: que sçachant teindre de plusieurs couleurs les peaux de Chévres & de Moutons, ils faisoient pour les Dahomays des cartouches, qui leur servoient à porter leur

Malayens. Ce que c'est que cette Nation.

(*f*) *Angl.* son jour de Fétiche. R. d. E.
(*g*) *Angl.* de tous les Noirs. R. d. E.
(*h*) *Angl.* de Troupes réglées. R. d. E.
(*i*) Snelgrave, pag. 86. & *suiv.*
(*k*) *Angl.* de petits garçons. R. d. E.
(*l*) Il est parlé de cette Nation dans les Relations de Des-Marchais & de Smith.

SNELGRAVE. 1727.

leur poudre, & des sacs pour les provisions. Mais on n'accorda point à Snelgrave la liberté de leur parler.

Snelgrave retourne à Jacquin.

LE jour suivant, il partit avec tous ses Compagnons pour retourner à Jacquin. La musique du Roi & celle du Camp fit retentir l'air à leur départ. Ils furent accompagnés l'espace d'une lieuë par le Grand Capitaine; & de part & d'autre, on fit une décharge de la mousqueterie en se séparant. Les Négres qui portoient les branles marchèrent avec tant de légèreté pour retourner dans leur Pays, qu'on arriva le même jour à Jacquin, où l'on fut reçu des Habitans avec des transports de joie.

Il est chagriné par le Prince & les Négres de cette Ville.

LE lendemain, qui étoit le 15 d'Avril, Snelgrave paya aux Officiers du Roi de Dahomay les Impôts dont on étoit convenu. Deux jours aprés, il vit arriver dans la Ville un grand nombre de Négres, que le Roi de Dahomay lui envoyoit, avec la liberté du choix. Il profita de cette faveur, à l'avantage de sa Cargaison. Mais il fut arrêté par deux obstacles qu'il n'avoit pas prévus. Le Prince de Jacquin éxigea pour lui-même des droits qui surpassoient beaucoup ses premières conventions; & les Négres de la Ville refusèrent de porter les marchandises à bord, si le prix de leur travail n'étoit augmenté du double. Snelgrave se vit retardé par ces deux injustices, & l'auroit été beaucoup plus long-tems s'il n'avoit été secouru par un accident fort heureux. Le Prince de Jacquin le fit un jour appeller, pour lui dire qu'il étoit arrivé un Vaisseau Anglois dans la Rade de Juida, & le prier d'engager le Capitaine à venir dans celle de Jacquin. Snelgrave, saisissant l'occasion, répondit que ce Vaisseau étoit sans doute l'*Italienne*, commandé par le Capitaine Dagge, son ami, employé au service des mêmes Maîtres; qu'il alloit lui envoyer sa Chaloupe, mais pour le prier au contraire de ne pas quitter le Port de Juida, & de faire promptement sçavoir au Roi de Dahomay, avec quelle dureté & quelle injustice les Anglois étoient traités à Jacquin contre ses intentions.

Ils se réconcilient.

Cependant il offrit au Prince d'oublier le passé, s'il étoit disposé lui-même à se relâcher de ses prétentions. Ce langage eut l'effet que Snelgrave en avoit attendu. Le Prince consentit dès le même jour à recevoir les Droits sur l'ancien pied; & se chargeant de ramener les Porteurs à la raison, il leur persuada effectivement de porter les marchandises au prix ordinaire.

Défiances que ce Prince avoit du Roi de Dahomay.

L'AUTEUR n'avoit ôsé porter directement ses plaintes au Roi de Dahomay, parce qu'il ne doutoit pas que le sort de son Messager n'eut été de périr en chemin par quelque perfidie. Il fut informé que le Prince de Jacquin & les principaux Habitans de sa Ville avoient envoyé leurs femmes les plus chères & leurs meilleurs effets dans une Isle éloignée de douze ou quinze lieuës à l'Est, sous la protection du Roi d'Appag, dont le Pays s'étend jusqu'à la Baye de Bénin. Cette précaution leur avoit paru nécessaire dans les défiances qu'ils avoient encore du Roi de Dahomay. Ils croyoient cette retraite d'autant plus sûre que ce Prince n'avoit pas de Canots pour entreprendre la Conquête de l'Isle, & qu'en supposant même qu'il pût s'en procurer, les Négres de sa Nation n'auroient pas été capables de les conduire.

Heureux Commerce de Dagge à Juida.

C'ÉTOIT en effet le Capitaine Dagge, qui étoit arrivé dans la Rade de Juida. Il y faisoit ses affaires avec beaucoup de succès. Dans la misère où les Habitans étoient réduits, ils étoient obligés de vendre leurs domestiques & leurs enfans pour se procurer des vivres, qu'ils achetoient des Papas leurs Voisins. Aussi la cargaison de Dagge fut-elle si-tôt finie, qu'il se vit en état de

SNELGRAVE. 1727.

Snelgrave est insulté par les Négres de Jacquin.

de quitter la Côte trente-huit jours avant Snelgrave. [D'ailleurs la fiévre & d'autres maladies commencèrent leurs ravages sur le Vaisseau de l'Auteur.] Après avoir enterré son Chirurgien, il fut attaqué du même mal; & pour comble de disgrace, (m) les Troupes du Roi de Dahomay le chagrinèrent par des véxations & des demandes fort injustes. Cependant il eut la consolation de ne rien perdre par le vol; ce qu'il attribua aux ordres rigoureux que le Roi avoit donnés en sa faveur. Mais les Marchands Négres n'en devinrent que plus insolens. [Ils firent valoir comme une grace insigne la sûreté que les Anglois trouvoient dans leur Commerce.] Ils parloient avec mépris du Traité que Snelgrave avoit fait au Camp. L'Interpréte même entra dans leurs injustices; & lorsqu'on les menaçoit de l'autorité du Roi, ils se vantoient tous d'agir par ses ordres. Un de ces Négres séditieux présenta un jour le bout de son fusil à l'Auteur, pour le forcer de prendre quelques mauvais Esclaves. Les allarmes des Anglois augmentoient de jour en jour, sur-tout depuis que les Marchands Négres ne paroissoient plus qu'armés de sabres & de poignards, avec un Esclave qui portoit fusil.

Arrivée de plusieurs Vaisseaux Portugais.

Au milieu de ces inquiétudes, plusieurs Vaisseaux Portugais arrivèrent dans la Rade de Juida; & s'y arrêtèrent, sur quelque espérance d'y voir renaître la tranquillité & le Commerce. Le Roi de Dahomay avoit déja permis à quantité d'Habitans de rentrer dans leur Patrie. Ils commençoient à se bâtir des cabanes, près des Forts de France & d'Angleterre. (n) L'avenir fit connoître que ce n'avoit été qu'un stratagême pour tromper les Européens. Cependant le Roi de Dahomay n'ignorant pas que les Portugais payent les Esclaves en Or, leur en envoya des troupes nombreuses. Cette diversion jetta plus de langueur que jamais dans le Commerce des Jacquins. Depuis la Conquête de leur Pays, il ne leur étoit resté qu'un Port libre nommé *Lukkami* (o), au Nord-Est, & cette liberté leur venoit d'une grande Rivière, qui sépare ce lieu du Continent.

Lukkami, unique Port libre des Jacquins.

Secours que Snelgrave trouve dans un Négre.

Tandis que Snelgrave se livroit au chagrin de sa situation, un Négre, ami du grand Capitaine de Dahomay, lui rendit une visite à bord. [Ses propres affaires l'avoient amené dans le Canton de Jacquin.] Il fut surpris d'entendre les plaintes des Anglois; & retournant bientôt au Camp, il rendit compte au Roi de tout ce qu'il avoit appris. Ce Prince qui n'ignoroit pas les défiances du Prince de Jacquin & de ses Peuples, pensoit alors à leur envoyer son Grand Capitaine pour établir la tranquillité dans le Pays. Les nouvelles informations qu'il recevoit lui firent hâter cette résolution. Son Ministre reçut ordre aussi-tôt de partir, & rendit sa marche si prompte, qu'il apporta lui-même la première nouvelle de son arrivée. Quoique son escorte fut fort nombreuse, il voulut, pour écarter toute apparence d'hostilité, n'entrer dans la Ville qu'avec cent Gardes; & le reste de ses Troupes demeura de l'autre côté de la Rivière. Le Duc de Jacquin s'empressa beaucoup, pour le recevoir avec des honneurs distingués. Tous les Blancs assemblés

Le Grand Capitaine de Dahomay est envoyé à Jacquin.

(m) *Angl.* les Commis. R. d. E.

(n) *Angl.* La fuite fit connoître. R. d. E.

(o) Selon la Traduction de la Relation de Snelgrave, *Lukamie* est une Nation avec qui les *Jacquiens* pouvoient encore commercer, & qu'une grande Rivière avoit mis à couvert des insultes des Dahomays (*Snelgrave pag.* 104.) R. d. E.

blés à la porte du Comptoir Hollandois le saluèrent à son passage. Les Négres de son cortège furent d'abord logés près du Comptoir de Snelgrave. Mais ils s'y rendirent si incommodes par l'horrible bruit de leur musique, qui ne cessoit ni le jour ni la nuit, que les Anglois obtinrent d'être délivrés de ces fâcheux Voisins.

Snelgrave. 1727.

Le Grand Capitaine fit arrêter, à son arrivée, tous les Marchands Dahomays. La plûpart, avertis secrétement de son dessein, avoient eu le tems de prendre la fuite; mais il en restoit dix, qui furent chargés de chaînes & conduits au Camp Royal. Snelgrave eut la satisfaction de voir dans ce nombre, celui qui l'avoit menacé du bout de son fusil. Il apprit ensuite qu'au retour du Grand Capitaine, cet insolent & un de ses compagnons, qui avoient traité fort outrageusement les Anglois, avoient eu la tête coupée par l'ordre du Roi. Les autres furent retenus long-tems dans les fers, & réduits au pain & à l'eau, dans la cour même du Roi, où ils étoient exposés à toutes les injures de l'air. Cette rigoureuse justice fit connoître à Snelgrave que les Marchands Négres, & l'Interpréte, s'étoient revêtus faussement de l'autorité du Roi.

Il venge Snelgrave.

Le jour qui suivit l'arrivée du Grand Capitaine, tous les Blancs se réunirent pour lui offrir leurs présens. Il leur fit l'honneur de dîner le lendemain avec eux dans le Comptoir de Snelgrave. De tous les Négres de son cortège, il n'en fit asseoir qu'un à table, avec le Duc de Jacquin & lui. Snelgrave observe qu'il se servoit fort-mal de sa fourchette; & qu'ayant pris beaucoup de plaisir à manger du jambon & du pâté à l'Angloise, il demanda comment ces deux mêts étoient préparés. On lui répondit que le détail en seroit long, mais que de la manière dont ils l'étoient, ils pouvoient se conserver six mois malgré la chaleur du Pays. Snelgrave ayant ajoûté que le pâté étoit de la main de sa femme, le Grand Capitaine voulut sçavoir combien il avoit de femmes, & rit beaucoup en apprenant qu'il n'en avoit qu'une. J'en ai cinq cens, lui dit-il, & je souhaiterois que dans ce nombre, il y en eut cinquante qui sçussent faire d'aussi bons pâtés. On servit ensuite des bananes & d'autres fruits du Pays, sur de la vaisselle de *Delft*. Cette sorte de fayance lui parut si belle, qu'il pria Snelgrave de lui donner l'assiette sur laquelle il avoit mangé, avec le couteau & la fourchette dont il s'étoit servi. Non-seulement Snelgrave lui accorda ce qu'il demandoit, mais il y joignit tous les couverts qui étoient sur la table. Au même instant, les Négres enlevèrent le service avec tant de précipitation, qu'ils faillirent de briser une partie de la vaisselle. Snelgrave fit ajoûter encore à ce présent quelques pots & quelques gobelets.

Il dîne au Comptoir Anglois.

Ses discours pendant le repas.

Présent qu'il demande.

Lorsqu'on avoit commencé à manger, les principaux Officiers du Grand Capitaine, qui étoient debout derrière sa chaise, lui déroboient de tems en tems sur son assiette, une piéce de jambon ou de volaille. Snelgrave, qui s'en apperçut, lui dit que les vivres ne leur manqueroient pas, & que ce n'étoit pas l'usage, en Europe, de laisser partir affamés les gens de ceux qu'on invitoit à dîner. Alors les Négres prirent confiance à cette promesse. On but beaucoup après le festin; & de plusieurs sortes de liqueurs, le Grand Capitaine donna la préférence au pounch. En se retirant, il déclara que son

Avidité de ses gens.

 dessein,

SNELGRAVE. 1727.

dessein, pour le jour suivant, étoit d'aller voir la Mer, qui est à trois milles de la Ville, & qu'il n'avoit jamais eu ce spectacle ni celui d'aucun Vaisseau de l'Europe. Il pria Snelgrave de l'accompagner; mais l'Anglois s'excusa sur le mauvais état de sa santé.

QUELQUES jours avant l'arrivée du Grand Capitaine, l'Interpréte avoit amené à Snelgrave, deux femmes, l'une de cinquante ans, l'autre de vingt, & l'avoit prié de la part du Roi, non-seulement de les acheter, mais de ne rien prendre pour leur rançon. Comme on ne vouloit pas les vendre séparément, & qu'il n'étoit pas disposé à recevoir la vieille, il les refusa toutes deux aux conditions qu'on lui imposoit. Cependant elles étoient demeurées à Jacquin. Le Grand Capitaine se rendit au rivage le jour qu'il se l'étoit proposé, & vit la Mer avec autant de plaisir que d'admiration. Il ne marqua pas moins de satisfaction à la vûe de deux Vaisseaux qui se trouvoient dans la Rade, & qui avoient reçu ordre de Snelgrave de faire quelques décharges de leur artillerie. Comme la Mer a si peu de profondeur contre la Côte, qu'on est obligé de transporter l'eau fraîche sur des radeaux (*p*) jusqu'aux Chaloupes, le Grand Capitaine, qui voulut voir cette manœuvre, s'approcha de si-près, qu'une vague étant venue jusqu'à lui, la frayeur le fit tomber à la renverse, & lui fit avaler quelques goutes d'eau salée. Les gens de sa suite le portèrent aussi-tôt dans la Tente des Anglois, où il avoit dîné, & demandèrent de l'eau-de-vie, dont il but une pinte entière, pour corriger l'âcreté de l'eau de Mer. Le soir, étant retourné à Jacquin, il fit remercier Snelgrave des politesses qu'il avoit reçues au rivage.

Il va voir la Mer qu'il n'avoit jamais vû. Ce qui lui arrive.

AUSSI-TÔT que son Messager fut parti, l'Interpréte dit secrettement à l'Auteur, que la plus vieille des deux femmes qu'il avoit refusé d'acheter, avoit été sacrifiée le même jour à la Mer, par le Grand Capitaine, à la place d'une autre femme qui étoit destinée à cette cérémonie. Elle s'étoit attiré la haine du Roi, en servant aux intrigues amoureuses des concubines de ce Prince. C'étoit à l'Interpréte même que le Grand Capitaine avoit confié l'éxécution, parce que d'un grand nombre de Dahomays, il ne s'en trouvoit pas un qui eut la hardiesse de se hazarder dans un Canot. On avoit lié à la victime les mains derrière le dos, & les pieds en croix. L'Interpréte l'avoit transportée dans un Canot à quelque distance du rivage; & l'ayant précipitée dans les flots, il avoit vû quelques Requins, disoit-il, qui l'avoient déchirée en pièces. Mais l'Auteur fut surpris, le jour suivant, d'apprendre par un billet de son Contre-Maître, qu'elle étoit sur son Bord. Quelques-uns de ses Matelots partant le matin du rivage, dans la Chaloupe, avoient apperçu un corps humain étendu sur le dos, qui rendoit de l'eau par la bouche. Ils l'avoient pris avec eux; & l'ayant porté au Vaisseau, les secours qu'on lui avoit donnés avoient été assez prompts pour lui sauver la vie. Cependant la crainte de choquer le Roi fit tenir cette avanture secrette; quoiqu'à bord, dans les interrogations qu'on fit à la Négresse, on ne pût jamais lui faire confesser qu'elle eut offensé ce Prince. Snelgrave lui trouva l'esprit sensé, & le cœur si capable de reconnoissance, que pendant son Voyage, elle lui rendit des services

Vieille femme sacrifiée à la Mer.

Elle échappe aux flots, par le secours des Anglois.

(*p*) *Angl.* que l'on fait remorquer jusqu'aux Vaisseaux par les Chaloupes. R. d. E.

vices considérables, (q) en inspirant par son éxemple de la douceur & de la patience aux Négres, sur-tout aux Esclaves de son séxe, qui sont ordinairement les plus incommodes dans une longue Navigation. Elle leur fit garder tant d'ordre & de décence, que l'Auteur n'en avoit jamais tant vû dans aucun Voyage. Il la vendit dans l'Isle d'Antigo à *Charles Dumbar*, Intendant général de la Barbade & des Isles sous le vent, qui lui promit de la traiter avec une indulgence qu'on n'a pas ordinairement pour les Esclaves.

Snelgrave. 1727. Services qu'elle leur rend à son tour.

En prenant congé du Grand Capitaine, Snelgrave lui dit qu'il ne lui manquoit pas plus de quatre-vingt Esclaves pour achever sa Cargaison, & lui fit promettre d'en informer le Roi. Mais quoique ce Prince se fût réservé un grand nombre de Captifs, il les avoit employés à cultiver ses terres, & à d'autres services qui les exemptent de l'Esclavage, à moins qu'ils ne se rendent coupables de quelque grand crime. Cependant, après avoir attendu pendant quelques semaines, Snelgrave vit arriver le nombre qui lui manquoit; & les Facteurs du Roi lui firent des excuses d'un si long délai. Il leur témoigna sa reconnoissance par quelques petits présens.

Snelgrave achève sa Cargaison.

La balance du Compte avec le Prince de Jacquin, étoit désormais l'unique raison qui pût arrêter Snelgrave en Guinée. Ce Prince, après lui avoir promis vingt fois de le satisfaire, n'en trouva pas moins le moyen de lui manquer de foi; & pour mettre le comble à sa perfidie, il fit attaquer le Comptoir Anglois à force ouverte. Heureusement, il n'y restoit presque rien. L'Auteur en ayant fait des plaintes qui ne furent point écoutées, eut assez de modération pour supprimer les menaces, & partit enfin le 1 de Juillet 1727, avec une Cargaison de six cens Négres, qu'il vendit dans l'Isle d'Antigo. Il employa jusqu'à la fin de Février 1728, à se charger de sucre dans la même Isle; & mettant à la voile avec des vents favorables, il arriva dans la Tamise le 25 d'Avril, après un Voyage de seize mois.

Nouveau différend.

Il part & revient en Europe.

(q) *Angl.* en donnant aux Négres bonne opinion de leur sort & cela par l'éxemple du secours qu'elle-même avoit reçu des Blancs. R. d. E.

§. III.

Second Voyage de l'Auteur à Juida. Révolutions dans ce Pays. Imprudence & mort cruelle du Gouverneur Anglois. Ruine du Commerce des Esclaves.

(a) Les mêmes intérêts ayant fait recommencer le même Voyage à Snelgrave, & dans le même Vaisseau, en 1729, il toucha dans sa route au *Grand Papa*, quelques lieuës au-dessus de Juida, près des lieux où le Roi de cette malheureuse Contrée avoit cherché un azile. Il menoit une vie fort triste dans deux Isles nues & sabloneuses, avec un de ses principaux Kabaschirs, nommé le Capitaine (b) *Ossus*, & ses plus fidéles Sujets. Snelgrave lui envoya quelques présens, & reçut de lui une Chévre. Le Contre-Maître du Vaisseau Anglois, qui fut chargé de cette députation, rapporta que le Monarque & son

Snelgrave. II. Voyage. 1729. L'Auteur retrouve l'ancien Roi de Juida dans son azile.

Misère de ce Prince.

(a) Snelgrave, pag. 131. & *suiv.*

(b) *Angl.* Ossue. R. d. E.

Snelgrave. II. Voyage. 1729.

son Kabaschir étoient dans la dernière misère. Leurs Isles ne produisoient rien. Elles étoient assez bien défendues contre les Dahomays, par une Rivière, au bord de laquelle ils avoient placé quelques grosses pièces d'artillerie. Mais elles dépendoient absolument, pour les vivres, des grands & des petits Papas leurs Voisins; ce qui servoit de jour en jour à diminuer le nombre des Habitans, par la nécessité où ils se voyoient continuellement de vendre leurs femmes, leurs enfans, & leurs domestiques, pour se procurer leurs nécessités.

Snelgrave arrive à Jacquin.

Snelgrave ayant passé devant la Rade de Juida, sans s'y arrêter, entra le 20 de Février dans celle de Jacquin. L'Agent du Roi de Dahomay vint le recevoir à son débarquement, & dépêcha aussi-tôt vers ce Prince pour lui donner avis de l'entrée du Capitaine Anglois. Mais ce Prince étant alors dans ses Etats de Dahomay, il se passa trois semaines avant qu'on pût recevoir sa réponse, & Snelgrave n'aspira point à l'honneur de le revoir.

Ce qui s'étoit passé depuis son départ.

Depuis que l'Auteur avoit quitté cette Côte, le Roi de Dahomay perdant l'espérance d'ôter la vie au Roi de Juida, s'étoit contenté d'affermir sa Conquête en laissant des Troupes nombreuses à Sabi. Mais le tems ayant dissipé cette Armée, le Capitaine Offus avoit eu la hardiesse de venir s'établir près du Fort François, dans la confiance qu'il avoit à l'artillerie, qui faisoit la principale force de cette Place. Le Roi de Dahomay bientôt instruit de son audace, prit la résolution de faire avancer de nouvelles Troupes pour éteindre le feu dans sa naissance; & sur le bruit de leur marche, Offus, avec quantité de Négres attachés à lui, se retira dans le Fort François, [bien éloigné de soupçonner la trahison du Gouverneur.] ☞

Prise du Fort François.

Les Troupes de Dahomay attaquèrent le Fort, & l'auroient peut-être fait inutilement, parce qu'ils n'avoient que de petites armes. Mais le feu prit aux maisons, qui n'étoient couvertes que de chaume. Les François justement allarmés en voyant la flamme qui gagnoit leur Magazin à poudre, sans aucune espérance de pouvoir l'arrêter, se réfugièrent dans le Fort des Anglois, dont ils n'étoient éloignés que d'une portée de fusil. Le Magazin sauta presqu'aussi-tôt & tua plus de mille Négres, sans compter les blessés. Cependant le Capitaine Offus & plusieurs de ses gens gagnèrent aussi le Fort Anglois, où le Gouverneur Wilson, ne fit pas difficulté de les recevoir. Mais pour se garantir du même accident, il fit ôter le chaume de toutes les maisons du Fort. Après avoir commencé par cette précaution, il fit tirer sur les Dahomays, dont il tua un grand nombre, & tint le reste assez éloigné pour n'en craindre aucune surprise (*c*).

Les François se retirent au Fort Anglois.

Leur Gouverneur est accusé de perfidie.

Cependant ils entrèrent dans le Fort François, d'où ils envoyèrent demander à Wilson pourquoi il avoit fait feu sur leur Armée. Il répondit que les ayant vûs arriver si brusquement & tomber sur ses Voisins, il s'étoit crû obligé de soûtenir la cause commune de tous les Européens. Les Dahomays répliquèrent que n'ayant aucun démélé avec les Blancs, leur dessein n'avoit point été d'attaquer le Fort François; mais que le Capitaine Offus, en se retirant dans ce Fort François, les avoit mis dans la nécessité de le poursuivre (*d*).

Ils

(*c*) Snelgrave, pag. 138. & *suiv.*

(*d*) *Angl.* après quoi ils soûtinrent en face au Gouverneur, que c'étoit lui-même qui par l'organe du Chirurgien François, avoit sollicité le Roi à envoyer une Armée pour exterminer le Capitaine Offus & ses gens, promettant de ne leur

Ils ajoûtèrent qu'un Chirurgien François, qui étoit actuellement à la Cour du Roi, leur Maître, les avoit sollicités de ruiner l'établissement d'Ossus, en les assûrant qu'il ne trouveroit aucune protection dans le Fort. Le Gouverneur François désavoua cette imputation ; & lorsque les Européens trouvoient de l'avantage à se voir assez établis près d'eux, elle étoit en effet sans vraisemblance ; à moins que par une supposition encore moins probable, on ne prétendît que les François avoient employé cet artifice pour tirer de l'argent d'Ossus & lui faire acheter leur protection. Mais comment auroient-ils promis aux Dahomays de la lui refuser? Quoiqu'il en soit, cette opinion, sans être établie sur des fondemens plus certains, couta la vie dans un autre tems au Gouverneur François, par le ressentiment des Peuples de Juida.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1729.

Dissimulation du Roi de Dahomay.

AUSSI-TÔT que le Roi de Dahomay fut informé de la prise du Fort, il fit reprocher au Gouverneur de s'être attiré volontairement cette disgrace, par (e) la protection qu'il avoit accordée au Capitaine Ossus ; & protestant qu'il n'en vouloit point à sa Nation, (f) il lui offrit de faire réparer le Fort par ses propres Soldats. Il ajoûtoit que (g) si les François ne se contentoient pas de cette satisfaction, ils étoient les maîtres de quitter le Pays. [Mais d'autres embarras firent tourner d'un autre côté son attention.]

Il est forcé de brûler ses propres Villes & de se retirer dans les forêts.

CE Prince ayant conquis dans peu d'années, & ravagé divers Pays, on a déja remarqué que les fils du Roi de *Wymey*, & plusieurs autres Princes dont il avoit fait décapiter les pères, s'étoient retirés fort loin dans les terres sous la protection des Yos, Nation puissante & guerrière. Après la défaite d'Ossus, le Roi de Juida trouva le moyen d'implorer le secours du Roi des Yos ; & les sollicitations des autres Princes se joignant aux siennes, ils obtinrent de ce grand Monarque une Armée considérable, pour fondre ensemble sur le Roi de Dahomay, qui étoit regardé comme l'ennemi & le destructeur du genre humain. Les Yos ne combattent qu'à cheval ; & leur Pays étant fort éloigné au Nord, vers la Nubie, ils ne peuvent marcher vers le Sud que dans la saison du fourage. Le Roi de Dahomay fut bientôt informé de leur approche. Il avoit éprouvé dans une autre guerre les désavantages de son Armée, qui n'étoit composée que d'Infanterie. La crainte du sort qu'il avoit fait éprouver à tous ses Voisins, lui fit prendre la résolution d'enterrer toutes ses richesses, de brûler ses Villes, & de se retirer dans les bois avec tous ses Sujets. C'est la ressource ordinaire des Négres, lorsqu'ils désespèrent de la Victoire. Comme ils n'ont point de Places fortes, ceux qui sont maîtres de la campagne, ne trouvent point de résistance dans toute l'étendue des plus grands Etats.

(h) AINSI le Roi de Dahomay trompa l'espérance de ses ennemis. Mais Apragah,

leur donner aucune protection. Le Gouverneur nia le fait ; mais tous ceux qui étoient présens ne le crûrent que trop vrai, dans la pensée que le but du Gouverneur avoit été de vendre sa Protection au Capitaine Ossus. Quoiqu'il en soit, dit l'Auteur, il reçut la récompense que méritoit une si lâche action, ayant été tué par les gens de Juida, qu'il avoit si cruellement offensés. R. d. E.

(e) *Angl.* par sa perfidie. R. d. E.

(f) *Angl.* il lui fit dire qu'il n'avoit qu'à ordonner à ses Soldats de réparer le dommage que la poudre avoit causé au Fort. R. d. E.

(g) *Angl.* que s'il ne s'en soucioit pas, il pouvoit se retirer en son Pays avec tous ses François. R. d. E.

(h) Snelgrave, pag. 143. & *suiv.*

SNELGRAVE. II. Voyage. 1729.

Les Yos ses Ennemis se retirent.

Apragah, qu'il avoit mis depuis peu au nombre de ses Conquêtes, [& qui s'étoit soûtenu dans sa faveur par une prompte soûmission se promit en vain la même indulgence de ses nouveaux Vainqueurs.] Les ayant attendus dans cette confiance, il se vit enlever toutes ses richesses, & n'eut pas peu de peine à se sauver lui-même, avec un fort petit nombre de ses gens. Les Yos cherchèrent long-tems le Roi de Dahomay, qui étoit enfoncé dans l'épaisseur des bois. Enfin la saison des pluyes les força de se retirer; & les Dahomays sortant de leurs retraites, rebâtirent tranquillement leurs Villes.

Caractère de Testesole, Gouverneur Anglois.

CE fut vers le même tems, c'est-à-dire, au commencement de Juillet 1729, que le Gouverneur Wilson quittant le Pays de Juida, laissa M. *Testesole* pour lui succéder. Il y avoit plusieurs années que ce nouveau Chef des Comptoirs Anglois demeuroit en Guinée, & l'expérience auroit dû suppléer seule à ce qui lui manquoit du côté de la prudence & de la modération. Quoiqu'il eût fait plusieurs visites au Roi de Dahomay dans son Camp, & qu'il y eût été reçu avec beaucoup de caresses, l'opinion qu'il se forma de la foiblesse de ce Prince, en le voyant si long-tems disparoître à la vûe des Yos, (*i*) lui fit naître le dessein de rétablir le Roi de Juida sur le Trône. Il fut secondé par les Papas, qui souhaitoient beaucoup de relever leur ancien Commerce. Ils levèrent ensemble une Armée de quinze mille hommes, qui vint se camper près des Forts Européens, [sous le commandement du Roi de Juida & d'Offus.]

Il excite les Juidas à la révolte.

LE Roi de Dahomay, [qui s'occupoit alors de la réparation de ses Villes], ignora long-tems cette entreprise, & ne l'apprit pas sans une extrême inquiétude. Il avoit perdu une partie de ses Troupes pendant qu'il étoit enseveli dans le fond des forêts; & depuis peu il avoit envoyé le reste de divers côtés, pour enlever des Esclaves, [car il n'en vend pas d'autres que ceux qu'il prend à la guerre.] Cependant il trouva le moyen de se délivrer du péril par un stratagême fort heureux.

Stratagême du Roi de Dahomay.

IL fit rassembler un grand nombre de femmes, qu'il vêtit & qu'il arma comme autant de Soldats. Il en forma des Compagnies, auxquelles il donna des Officiers, des enseignes & des tambours. Cette armée se mit en marche, avec la seule précaution de placer (*k*) quelques hommes aux premiers rangs, pour tromper mieux l'ennemi. La surprise des Juidas, à l'approche d'une Armée si nombreuse, se changea bientôt dans une si grande frayeur, que prenant la fuite, ils abandonnèrent heureusement leur Roi & leurs Alliés. Ce Prince fit envain toutes sortes d'efforts pour les arrêter, jusqu'à tourner contr'eux sa lance & blesser au visage tous ceux qu'il rencontroit dans sa fureur. [Les femmes des Dahomais profitant de cette consternation pour s'avancer avec beaucoup d'audace], il n'eut pas d'autre ressource que de se précipiter dans le fossé du Fort Anglois, qu'il traversa par le secours de ses deux fils, & montant par dessus le mur, il se déroba heureusement à la poursuite de ses Ennemis. Mais une grande partie de ses gens périt, [par la main des femmes,] & la plûpart des autres furent faits prisonniers.

Une armée de femmes bat les Juidas.

CET événement jetta le Gouverneur Anglois dans quelque embarras. Cependant

(*i*) *Angl.* l'engagea à conseiller à ceux de Juda de rentrer dans leur Pays. R. d. E.

(*k*) *Angl.* de placer les femmes à l'arrière-garde. R. d. E.

pendant il persuada au Roi fugitif de quitter le Fort dès la même nuit, & de retourner dans ses Isles désertes & stériles. Mais le Roi de Dahomay n'apprit pas moins que c'étoit lui qui avoit suscité la Révolte. Son ressentiment fut égal à l'injure. Il laissa une petite Armée à Sabi; & retournant dans ses Etats, il fit un accueil si favorable à tous les Brigands de diverses Nations, qui voulurent entrer dans ses Troupes, que dans l'espace de quelques mois, il se trouva aussi puissant qu'à l'arrivée des Yos. Malgré sa politique, qui lui donnoit beaucoup de supériorité sur tous les Princes Négres, il avoit commis deux fautes irréparables. Quoiqu'il se trouvât le maître absolu d'un Pays immense, ses ravages & ses cruautés en avoient détruit ou chassé tous les Habitans. Ainsi, manquant de Sujets, il n'étoit grand Roi que de nom. En second lieu, sous prétexte de vouloir repeupler ses Etats, il avoit promis à tous les anciens Habitans qui retourneroient dans leur Patrie, la liberté d'y jouir de tous leurs privilèges, en lui payant un certain tribut. Cette espérance en avoit ramené plusieurs mille dans le Royaume d'Ardra. Mais soit qu'il n'eut pensé qu'à les tromper, soit que l'ardeur du gain lui fît oublier ses propres vûes, à peine eurent-ils commencé à s'établir, que par une noire trahison il fondit sur eux, & prit ou tua tous ceux qui ne purent se sauver par la fuite. Aussi n'a-t-on plus de confiance à ses promesses; & suivant les apparences, de si belles Contrées demeureront désertes pendant toute sa vie.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1729. Le Roi de Dahomay rétablit ses forces.

Deux fautes qu'il commet.

☞ La même cause a ruiné presqu'entièrement le Commerce de Juida. [Car comme ceux qui habitent l'Intérieur du Pays, n'ont plus de Marchés où amener leurs Esclaves, & que ceux de Dahomay, n'ont d'autre profession que la guerre, on y amène peu de Négres à vendre.]

Testesole n'espérant plus de réconciliation avec le Roi de Dahomay, cessa de garder des ménagemens, & porta l'insulte jusqu'à faire donner un jour des coups de fouet à l'un de ses principaux Officiers. Aux plaintes que le Négre fit de cette indignité, il répondit que sa résolution étoit de traiter le Roi de même, lorsqu'il tomberoit entre ses mains (*l*). Un outrage si sanglant, & le discours qui l'avoit suivi furent rapportés à ce Prince, qui, dans l'étonnement (*m*) de cette conduite, dit avec assez de modération: il faut que cet homme ait un fond de haine naturelle contre moi, car autrement il ne pourroit avoir si-tôt oublié les bontés que j'ai eues pour lui.

Emportemens téméraires de Testesole.

Cependant il donna ordre à ses gens d'employer l'adresse pour se saisir de lui; & l'occasion s'en offrit bientôt dans une visite que Testesole rendit aux François. Les Dahomays environnèrent le Comptoir & demandèrent le Gouverneur Anglois. Comme il n'y avoit aucune espérance de résister par la force, les François se hâtèrent de le cacher dans une armoire, & répondirent qu'il étoit déja sorti. Mais les Dahomays furieux cassèrent le bras d'un coup de pistolet au Chef du Comptoir, forcèrent l'entrée, & trouvèrent Testesole dans sa retraite; d'où l'ayant tiré fort brutalement, ils lui lièrent les mains & les pieds, & le portèrent à leur Roi dans un branle. Ce Prince refusa de le

Le Roi de Dahomay le fait arrêter.

☞ (*l*) Après une impudence aussi outrageante, qui pourroit blâmer la punition qu'en fit le Roi de Dahomay, ou plaindre Testesole?

(*m*) *Angl.* qui, vivement piqué de cette insulte, dit, *il faut que cet homme-là soit bien mal intentionné pour nous, car autrement* &c.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1729.

le voir; mais peu de jours après, il l'envoya dans la Ville de Sabi, qui n'est qu'à trois ou quatre milles du Fort. Là, on lui fit entendre que s'il vouloit écrire à ceux qui commandoient dans son absence, & faire venir pour sa rançon plusieurs marchandises qu'on lui nomma, il obtiendroit aussi-tôt la liberté. Mais lorsque les marchandises furent arrivées, au-lieu de le renvoyer libre, on l'attacha par les pieds & les mains, le ventre à terre, entre deux pieux. On lui fit aux bras, au dos, aux cuisses & aux jambes, quantité d'incisions, où l'on mit du jus de limon, mêlé de poivre & de sel. Ensuite on lui coupa la tête; & le corps, divisé en pièces, fut rôti sur les charbons & mangé (*n*).

Il est tué cruellement & mangé.

Justification du Roi de Dahomay.

Le Roi de Dahomay a cherché dans la suite l'occasion de se justifier, en prétendant que ses ordres s'étoient bornés à le faire conduire à Sabi; & que s'il avoit laissé à ses gens la liberté d'en disposer à leur gré, il n'avoit entendu que la liberté de traiter pour sa rançon, sans s'être jamais défié *qu'ils* fussent capables de traiter avec cette barbarie un *Gentilhomme Blanc*. Mais on ne sçauroit douter, suivant l'opinion de Snelgrave, qu'ils ne connussent parfaitement les intentions de leur Maître; & la preuve qu'il en apporte, c'est que le Roi n'a jamais pensé à punir les Exécuteurs de cette horrible scène, quoiqu'il en ait été pressé avec beaucoup d'instances. Il ajoûte que les Négres, qui avoient eu part à cet odieux festin, ont dit depuis à plusieurs Portugais, en faisant une plaisanterie de leur avanture, que le Bœuf d'Angleterre leur paroissoit excellent.

Dissimulation de ce Prince.

Après la malheureuse fin de Testesole, deux Négres s'étant sauvés du Fort Anglois, allèrent informer le Roi qu'il pouvoit aisément s'en saisir, parce qu'il n'y restoit que quatre Blancs. Mais il répondit qu'il n'avoit aucun sujet de haine contre la Nation Angloise; que le dernier Gouverneur s'étoit attiré par son imprudence un malheur qui ne regardoit que lui, & qu'il espéroit que la Compagnie d'Afrique enverroit à l'avenir des Sujets plus propres à commander dans le Fort. [Snelgrave, qui a connu ce Prince, n'est pas surpris ☞ qu'il ait été capable de pousser si loin la dissimulation (*o*).]

Dans le même tems, ne pouvant douter que les Yos ne reparussent avec de nouvelles forces aussi-tôt que la saison deviendroit favorable à leur marche, il envoya des présens considérables à leur Roi, avec la plus jolie de ses propres filles. Cette adroite précaution, & l'ordre qu'il avoit donné à ses Ambassadeurs, de distribuer de grandes pièces de corail à tous les Grands de la Cour d'Yo, lui firent obtenir la paix, a des conditions avantageuses. Elle fut confirmée, peu de tems après, par une Ambassade volontaire du Roi d'Yo, qui envoya aussi une de ses filles au Roi de Dahomay. [Elle fut reçue avec ☞ beaucoup de joye, & du Prince & de la Nation.]

Incendies à Jacquin.

Snelgrave apprit toutes ces circonstances en arrivant à Jacquin. Il y trouva le Commerce fort languissant, avec peu d'apparence que dans la confusion de tant de guerres, il pût se relever de plusieurs années. Pendant deux mois qu'il passa dans cette Ville, le feu y prit cinq fois & causa beaucoup de ravage. Les maisons

☞ (*n*) On ne donne point de garant de cette dernière circonstance.

(*o*) Cette Réflexion ne s'accorde pas avec la Relation de Snelgrave. Au moins celui-ci n'accuse-il ce procédé généreux du Roi de Dahomay, d'aucune dissimulation. Voyage. Snelgr. *ubi sup.* pag. 158. R. d. E.

maisons du Pays sont bâties de terre, & n'ont qu'un seul étage. La charpente du toît est de *bambus*, revêtus de chaume, qui dans la saison de la sécheresse n'est pas moins combustible que l'amadou. C'est ordinairement la négligence des Habitans qui cause les Incendies, & Snelgrave l'attribue au peu de cas qu'ils font de leurs meubles, qui ne méritent pas effectivement beaucoup d'attention; car à l'exception des Chefs, l'ameublement des Négres consiste dans quelques nattes, qui leur servent de lits, dans les pots de terre où ils font cuire leurs alimens, & dans quelques autres bagatelles d'aussi peu de valeur. D'un autre côté les murs n'étant que de terre ou d'argile, la chaleur du feu leur est moins nuisible qu'utile, parce que son effet naturel est de les endurcir. D'ailleurs les frais d'un nouveau toît sont fort médiocres pour les Négres, au-lieu que les Comptoirs Européens ont toûjours beaucoup à souffrir.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1729.

Ils sont peu redoutables pour les Négres.

CELUI des Anglois étoit dans une vaste cour, qui appartenoit au Duc de Jacquin, & qui touchoit à l'appartement de ses femmes; où les Négres ne peuvent entrer sans crime. De l'autre côté, le Comptoir avoit une vûe ouverte sur les champs; & vis-à-vis de la porte étoit l'entrée d'une rue fort étroite, où demeuroit le Prêtre du Prince de Jacquin avec sa famille. Il avoit choisi ce lieu pour y être à couvert des Incendies, parce que le Duc ayant un grand nombre de Domestiques, il pouvoit être promptement secouru. D'ailleurs tous ceux qui habitent près de la Cour ont plus d'intérêt à prévenir le feu, parce que la Loi porte peine de mort contre toute la famille où l'Incendie commence (*p*).

Rigoureuse loi pour les prévenir.

TOUTES les précautions du Prêtre n'empêchérent point que le feu ne commençât par sa maison. Comme les flammes s'élançoient vers le Comptoir, les Anglois perdirent l'espérance de se sauver de ce côté-là. Cependant le Valet de Snelgrave eut le courage de passer au travers, chargé d'une boëte qui contenoit les livres de Compte, & quelques autres papiers d'importance. L'Auteur pensa d'abord à sauver l'Or, qui étoit renfermé dans un assez grand coffre. Mais ne pouvant trouver la clef, & le feu s'attachant déja au toît de chaume, il recueillit toutes ses forces pour enlever le coffre, avec un autre Blanc, le seul qui restoit près de lui, parce que la curiosité avoit conduit tous les autres à l'enterrement d'un Negre. Il porta son fardeau dans l'appartement des femmes du Duc, où il le trouva avec son frère & quantité d'Habitans qui alloient éteindre le feu. Après avoir passé par un grand nombre de détours, dans un logement fort spacieux, il fit élever le coffre, avec le secours de deux Négres, sur un mur de dix pieds de hauteur, d'où il fut porté au Comptoir Hollandois. Le feu continua deux heures avec tant de furie, que toute la maison du Duc fut consumée. On sauva celle de son frère, en découvrant tous les toîts qui touchoient à la cour. Si cet accident étoit arrivé pendant la nuit, rien n'auroit échapé aux flammes, sans excepter les Habitans.

Le feu prend au Comptoir Anglois.

PRÈS de la maison du Prêtre, où le feu avoit commencé, il y avoit une grande cour quarrée, qui étoit environnée de beaux arbres, au milieu desquels étoit le Fétiche du Prince de Jacquin. Il avoit la forme d'une mule de foin,

Miracle prétendu en faveur des Négres.

(*p*) Snelgr. *ubi sup.* pag. 164. *& suiv.* R. d. E.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1729.

foin, couvert de chaume. Au sommet on avoit placé un crâne humain, devant lequel on faisoit des prières & des offrandes pour la santé & la conservation du Prince. Ce Fétiche échapa au feu, quoique toutes les maisons voisines eussent été consumées; ce qui passa aux yeux du Peuple pour un miracle éclatant.

Autre Incendie.

DIX jours après cette disgrace publique, la Ville essuya un autre Incendie, qui en détruisit plus d'un tiers; mais le Comptoir, qui venoit d'être rebâti, n'eut rien à souffrir. Le feu commença par une friture à l'huile de Palmier, qu'un Cuisinier Négre faisoit dans sa maison.

SNELGRAVE étant retourné dans le Comptoir, aussi-tôt qu'il fut rétabli, eût le spectacle d'une infinité d'Habitans, qui apportoient des bambus & du chaume pour réparer les édifices de leur Prince & de son frère. C'est un droit du Souverain sur ses Sujets. Mais la musique & les danses continuelles dont le travail étoit accompagné, troublérent beaucoup le repos des *Anglois*. Snelgrave désespérant du Commerce, & n'étant pas plus satisfait de sa santé, prit le parti de mettre à la voile, pour l'Angleterre, où il arriva le 13 Juillet 1730.

Retour de Snelgrave en Europe.

MAIS pour satisfaire la curiosité du Lecteur, il a joint à sa Relation quelques autres circonstances de la conduite & de la situation du Roi de Dahomay, avec tout ce qui regarde la ruine du Commerce par la destruction de Jacquin, jusqu'au 22 de Mars 1732. Ses Mémoires venoient des derniers Négocians qui avoient abordé sur cette Côte (*q*).

1730-31-32. Affaires du Roi de Dahomay jusqu'en 1732.

APRÈS avoir conclu la paix avec les Yos, le Roi de Dahomay, dont le caractère ambitieux étoit incapable de repos, marcha fort loin dans les terres contre la Nation des Yabus (*r*). Ces Peuples, [qui ne l'avoient jamais offensé,] se défendirent dans leurs bois & leurs montagnes jusqu'à la saison des pluyes. L'ennui d'une guerre infructueuse fit desirer alors aux Troupes de Dahomay de retourner dans leur Pays. Elles se soulevèrent, & le Roi se vit obligé, pour soûtenir la discipline, de faire couper la tête à quantité de ses principaux Officiers (*s*), qui avoient encouragé secrétement les mutins. Mais cette sévérité n'ayant fait qu'augmenter la désertion, un de ses fils en rendit l'éxemple encore plus dangereux, en se retirant avec quatre mille hommes vers le Roi de Wymey (*t*). Le Roi, furieux de cet incident, redoubla ses efforts contre les Yabus, & les força dans une de leurs retraites. Mais ils en gagnèrent d'autres où ses soldats ne purent les suivre. Il fut ainsi forcé de retourner dans ses Etats, avec la perte d'une partie de son Armée & celle de sa réputation.

Destruction de Jacquin.

Hertog, Marchand Hollandois, soulève les Princes.

A cette nouvelle, le Peuple de Jacquin sentit renaître son audace & se flatta de pouvoir achever la ruine du Tyran. Il y avoit alors dans cette Ville un Marchand Hollandois, nommé *Hertog*, qui faisoit un Commerce considérable dans plusieurs Pays éloignés, par le moyen d'une Rivière qui coule de Jacquin dans la Baye de Bénin. Cet Européen, de concert avec le Prince de Jacquin, excita le Roi de Wimey & quelques autres Princes à prendre les armes

(*q*) Snelgrave: Addit. à la Relat. pag. 173.

(*r*) *Angl.* Yahûs. Et dans une note, on nous dit que l'Original porte *Taboos*. Le Traducteur de Snelgrave écrit *Taboos*. R. d. E.

(*s*) *Angl.* seulement pour lui en avoir parlé. R. d. E.

(*t*) L'Original porte *Weemey*.

mes contre le Roi de Dahomay. Il poussa même le zéle jusqu'à leur fournir des munitions. Mais ce rusé Politique, informé de leur entreprise, ne tarda point à se venger. Il employa l'artifice pour tromper ses ennemis. Tandis qu'il armoit avec beaucoup de diligence. Il fit courir le bruit qu'il méditoit une seconde expédition contre les Yabus; & ses Généraux commencèrent leur marche vers l'intérieur des terres. Mais dès la première nuit, toute son Armée retourna du côté de la Mer; & quoiqu'elle fût composée de plus de quinze mille hommes, elle surmonta si promptement toutes les difficultés de la route (v), qu'elle parut à la vûe de Jacquin sans que le Prince en fût averti par le moindre pressentiment. A peine eut-il le tems, avec ses principaux Sujets, de se jetter (x) dans quelques Canots, & de gagner une Isle qu'il avoit fortifiée au milieu de la Rivière, à dix lieuës vers l'Est, du côté d'Appagh. Il perdit toutes ses richesses. Sa mère fut arrêtée dans sa fuite. Hertog plus heureux se retira dans le Pays d'Appagh; mais toutes ses marchandises, dont la valeur étoit considérable, tombèrent entre les mains des Vainqueurs. Le Roi de Dahomay peu satisfait du pillage de la Ville, fit faire main-basse sur les Habitans, & donna ordre, pour finir cette tragédie, que toutes les Villes & tous les Villages du Pays fussent réduits en cendre. Les autres Comptoirs Européens, qui étoient à Jacquin, n'évitèrent pas le même sort. Robert Moore, Capitaine d'un Vaisseau Anglois nommé l'*Ecureuil*, fut arrêté, avec les Facteurs de France & de Portugal. On les força de marcher à pied jusqu'à la résidence du Roi de Dahomay, qui étoit alors près d'Ardra.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1732.

Jacquin est pris, pillé & brûlé.

A leur arrivée, Moore se plaignit d'avoir été traité si durement, que depuis qu'il étoit prisonnier on ne lui avoit permis de prendre aucune nourriture. Le Roi se leva brusquement sur cette plainte, & passa dans une chambre voisine, d'où il revint aussi-tôt avec une hache à la main. Les Facteurs [Portugais] persuadés qu'ils étoient au dernier moment de leur vie, se jettèrent à genoux pour implorer la clémence de leur Ennemi. Mais ils furent bien-tôt rassûrés en voyant l'usage que le Roi faisoit de sa hache. Il s'en servit pour ouvrir un petit tonneau de bœuf, dont il fit tirer plusieurs piéces, avec ordre de les préparer immédiatement pour ses Prisonniers. A la verité ce tonneau étoit une partie de leurs dépouilles, qui avoit été apporté la veille au Roi, avec le reste du butin.

Les Facteurs de l'Europe sont conduits au Roi de Dahomay.

Leur crainte panique.

APRÈS avoir un peu rétabli leurs forces, les Blancs furent distribués, suivant leur Nation, sous la garde de plusieurs Kabaschirs. Moore & ses gens tombèrent entre les mains d'*Allegi*, Seigneur Négre, qui étoit chargé depuis long-tems de traiter avec les Marchands Anglois. Il prit soin d'eux avec beaucoup de douceur & d'attention. Mais peu de jours après, il se vit arrêté par l'ordre du Roi, & condamné à perdre la tête, sans que ses Prisonniers ayent jamais sçu la cause de son malheur. Ils demeurèrent quelque-tems dans cette situation, jusqu'à ce que le Sieur *Dean*, Gouverneur de la Compagnie d'Afrique à Juida, vint solliciter leur liberté. Le Roi de Dahomay se laissa fléchir, & donna une Garde à Moore pour l'escorter à Jacquin. Mais

Ils obtiennent la liberté.

(v) *Angl.* qu'elle ne fut découverte qu'au moment qu'elle entra dans la Ville. R. d. E.

(x) *Angl.* dans des Canots qu'il tenoit toûjours prêts pour pareil accident. R. d. E.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1732.

Mais le Capitaine aima mieux prendre la route de Juida, où il trouva un Vaisseau François qui le porta sur son propre bord.

La défiance rend le Roi cruel.

TANT de guerres & de révoltes avoient rendu le Roi de Dahomay cruel pour ses propres Sujets. La défiance & les soupçons ne l'abandonnoient plus. Les Blancs mêmes se ressentoient de l'altération de son caractère (y), & Moore en avoit fait l'expérience. Il semble d'ailleurs qu'un si long Commerce avec les Marchands de l'Europe, n'avoit jamais eu le pouvoir de faire perdre à ce Prince, ni à sa Nation, le fonds de férocité par lequel ils ressembloient à tous les Négres. Un jour que le Conseil Royal avoit demandé au Roi un [jeune & vigoureux] Captif, qui lui fut accordé, l'usage que ces graves Conseillers firent de leur Esclave, fut de le tuer & d'en faire un Festin.

Le Commerce est ruiné dans ses Etats.

Il n'en reste qu'un peu à Appagh.

A l'égard même du Commerce, il y a peu d'espérance qu'il puisse renaître pendant la vie du Roi, dans toutes les Contrées Maritimes où ses armes ont porté la désolation. S'il en reste une ombre dans le Pays, c'est du côté d'Appagh, parce que cette Ville est défendue contre les entreprises de l'Usurpateur par une Rivière & un Marais. Cependant il paroît, par le témoignage de Snelgrave, que dans la plus grande chaleur de ses Conquêtes, non-seulement il permettoit, mais qu'il encourageoit même la traite des Esclaves. Atkins, qui lui attribue au contraire le dessein de ruiner ce Commerce, se sert de plusieurs passages de Snelgrave pour combattre l'opinion même de ce Voyageur ; mais quelques interprétations hazardées ne peuvent affoiblir les déclarations expresses d'un Ecrivain. Le principal endroit sur lequel (z) Atkins s'appuye, est tiré d'un sistême de Commerce que le Roi de Dahomay proposa un jour aux Anglois, & que Bullfinch Lamb, suivant le récit de Snelgrave, expliqua dans une Assemblée de Commissaires Anglois pour le Commerce. Quelques-uns des Articles portoient, que les Sujets du Roi de Dahomay pourroient être vendus ou se vendre eux-mêmes aux Anglois, à condition que ce ne fût pas pour être transportés hors du Pays & pour servir dans les Colonies éloignées de l'Afrique: condition, ou loi, remarque Atkins, qui est directement contraire au but du Commerce des Esclaves. mais, pour juger raisonnablement du fond, il faudroit qu'on nous eût donné le sistême entier, & qu'il n'y eût pas d'objection à former contre l'autenticité de cette Piéce.

Objections d'Atkins contre Snelgrave.

☞ (y) Ce n'étoit assûrement pas sans raison.

(z) Il semble que l'esprit d'Atkins est un peu porté au Paradoxe. On a vû qu'il prétend ruiner l'opinion de ceux qui reconnoissent des Antropophages, & qu'il n'allégue que des raisonnemens contre des faits. Ici, sans être mieux fondé, il attaque ce qu'il y a de mieux établi dans Snelgrave. R. d. T.

§. IV.

SNELGRAVE. II. Voyage. 1732.

§. IV. (a)

Remarques sur les Esclaves Négres, sur leurs Révoltes, & sur la conduite qu'il faut tenir avec eux.

[(b) UNE longue expérience de la Navigation & du Commerce ayant fait passer l'Auteur par toutes sortes d'épreuves, il a crû devoir recueillir pour l'instruction d'autrui, diverses séditions qui ont exposé, non-seulement les Marchands d'Esclaves, à la perte de leurs fonds, mais les Vaisseaux mêmes & ceux qui les commandoient à périr misérablement au milieu des Mers. Il parle de ce qu'il a vû ou de ce qui s'est passé sous ses ordres. Mais il commence par des Observations encore plus instructives,] sur la manière dont les Négres deviennent Esclaves, sur la quantité annuelle qui s'en transporte de la Guinée, & sur la nature morale de ce Commerce.

Dangers pour les Marchands & les Capitaines.

1°. PAR un usage immémorial, les Négres font Esclaves tous les Captifs qu'ils prennent à la guerre. Mais avant que leur Commerce fut établi avec les Européens, ils tuoient une grande partie de leurs Prisonniers, dans la crainte qu'étant en trop grand nombre, ils ne leur causassent de l'embarras par leurs révoltes.

Principes reconnus par l'Auteur.

2°. C'EST un autre usage entre ces Nations barbares, de punir la plûpart des crimes par des amendes; mais au défaut du payement, la Loi condamne le coupable à l'Esclavage. Cette pratique est également établie sur la Côte & dans l'intérieur des Terres.

3°. LES débiteurs insolvables sont condamnés au même sort, à moins qu'ils ne soient rachetés par leurs amis. Mais quoique cette Loi s'éxerce avec rigueur, ils sont rarement vendus aux Européens, parce que leurs créanciers les gardent pour leur propre usage.

4°. SNELGRAVE a sçu par des informations certaines (c), que dans les Pays intérieurs, quantité de Négres vendent leurs enfans sans y être forcés par la nécessité. Mais il a remarqué que ceux des Côtes ne se portent à cette barbarie que dans les besoins pressans.

IL prétend s'être assûré par des calculs assez éxacts, que dans certaines années, il est sorti de Guinée au moins soixante-dix mille Esclaves; ce qui ne lui paroît pas surprenant, quand il considère que la Côte de Guinée, depuis le Cap-Verd jusqu'au Pays d'Angola, n'a pas moins de douze ou treize cens lieuës de longueur, & que la Polygamie est en usage dans toutes ces grandes Régions.

Nombre des Esclaves qui sortent de Guinée.

A l'égard de la nature morale de ce Commerce, l'Auteur n'entreprend pas de répondre à toutes les objections: mais il déclare que les avantages qui en reviennent aux Marchands & même aux Esclaves, lui paroissent une raison suffisante pour le justifier, [autant au moins, que bien d'autres, qui n'ont

Si le Commerce des Esclaves est légitime.

(a) C'est la V. Section dans l'Original Anglois. R. d. E.

(b) *Angl.* Le principal dessein de l'Auteur, dans ce Second Livre, est de donner une Relation de quelques mutineries arrivées sur des Vaisseaux où il étoit. R. d. E.

(c) *Angl.* L'Auteur a ouï dire. R. d. E.

SNELGRAVE.

n'ont pas de meilleures excuses.] En premier lieu, dit-il, il demeure prouvé par les (d) Remarques précédentes, que le Commerce des Esclaves sauve la vie à quantité de personnes utiles (e). 2°. La vie des Négres est plus douce dans l'Esclavage même que dans leur propre Patrie (f). 3°. Il en résulte un grand avantage pour les Colonies de l'Europe, où les Négres sont beaucoup plus propres que les Blancs à la culture des terres (g). 4°. Il est utile pour les Nations Négres que leurs Criminels soient transportés hors du Pays pour n'y retourner jamais (h). Enfin, conclud Snelgrave, les avantages de ce Commerce surpassent beaucoup les inconvéniens; & lorsqu'on l'aura combattu par les plus fortes raisons, on sera obligé d'y reconnoître, comme dans tous les autres Etablissemens du Monde, un mélange de bien & de mal (i). Quoiqu'il en soit, continue-t-il, les Négres regardant l'Esclavage comme ce qu'ils ont de plus terrible à redouter, cherchent toutes les occasions de rentrer en liberté. [Il n'y a que la force ou la crainte qui puisse les attacher à leurs chaînes.]

Méthode de l'Auteur pour conduire une Cargaison d'Esclaves.

CEPENDANT leurs séditions sur les Vaisseaux viennent presque toûjours des mauvais traitemens qu'ils reçoivent des Matelots. L'Auteur s'étoit fait une méthode pour les conduire. [Il ne croit pas qu'il y en ait de plus sûre, quoiqu'elle ne lui ait pas toûjours réussi.] Comme leur première défiance est qu'on ne les ait achetés pour les manger, & que cette opinion paroît fort répandue dans toutes les Nations intérieures, il commençoit par leur déclarer, [qu'ils devoient être sans crainte pour leur vie]; qu'ils étoient destinés à cultiver tranquillement la terre, [ou à d'autres exercices qui ne surpasseroient pas leurs forces;] que si quelqu'un les maltraitoit sur le Vaisseau, ils obtiendroient justice en portant leurs plaintes à l'Interpréte; mais que s'ils commettoient eux-mêmes quelque désordre, ils seroient punis sévèrement.

A mesure qu'on achète les Négres, on les enchaîne deux à deux; mais les femmes & les enfans ont la liberté de courir dans le Vaisseau, & lorsqu'on a perdu de vûe les Côtes, on ôte même leurs chaînes aux hommes.

ILS reçoivent leur nourriture deux fois par jour. Dans le beau tems, on leur permet d'être sur le tillac depuis sept heures du matin jusqu'à la nuit. Tous les lundis on leur donne des pipes & du tabac (k), [& leur joie marque assez, en recevant cette faveur, que c'est une de leurs plus grandes consolations dans leur misère.] Les hommes & les femmes sont logés séparément, & leurs loges sont nettoyées soigneusement tous les jours. Avec ces attentions, qui doivent être soûtenues constamment, Snelgrave a reconnu qu'un Capitaine bien disposé, conduit facilement la plus grande Cargaison de Négres (l).

LA

(d) *Angl.* par les faits précédens. R. d. E.

☞(e) Quand ce fait seroit vrai, il ne rend point le Commerce en question, légitime. Outre que les Négres préfèrent généralement la mort à l'Esclavage.

☞(f) C'est dequoi les Négres sont juges pour eux-mêmes. Mais en supposant qu'ils en jugent comme l'Auteur, cela justifie-t-il le Commerce dont il s'agit?

☞(g) Si cette raison est bonne, il n'y a qu'à faire des descentes dans tous les Païs Négres, & en enlever par force les habitans pour les conduire aux Plantations Angloises.

☞(h) Il n'y a point de mal qui ne puisse produire quelque bien; mais cela ne l'excuse point.

☞(i) C'est supposer ce qui est question, sçavoir que le Négoce des Esclaves n'est pas une action *moralement mauvaise*.

(k) *Angl.* qu'ils aiment avec passion. R. d. E.

(l) Snelgrave, pag. 189 & *suiv.*

La première sédition dont l'Auteur ait été témoin, arriva dans son premier Voyage, en 1704, sur l'*Aigle de Londres*, Vaisseau commandé par son père. Ils avoient à bord quatre cens Négres du Vieux *Kallabar*. Leur Bâtiment étoit encore dans la Rivière de ce nom; & de vingt-deux Blancs qui restoient capables de service, une partie des autres étant morts, & le reste accablé de maladies, il s'en trouvoit douze absens pour faire la provision d'eau & de bois. Les Négres remarquèrent fort-bien toutes ces circonstances, & concertèrent ensemble les moyens d'en profiter. La sédition commença immédiatement avant le souper. Mais comme ils étoient encore liés deux à deux, & qu'on avoit eu soin d'examiner leurs fers soir & matin, les Anglois dûrent leur salut à cette sage précaution. La garde n'étoit composée que de trois Blancs, armés de coutelas. Un des trois, qui étoit sur le château-d'avant, apperçut plusieurs Négres, qui, s'étant approchés du Contre-Maître, se saisissoient de lui pour le précipiter dans les flots. Il fondit sur eux, & leur fit quitter prise. Mais tandis que le Contre-Maître courut à ses armes, son défenseur fut saisi lui-même, & serré de si-près qu'il ne put se servir de son sabre. L'Auteur étoit alors dans le tremblement de la fiévre, & retenu au lit [depuis plusieurs jours.] Au bruit qui se fit entendre, il prit deux pistolets; & montant en chemise sur le tillac, il rencontra son père & le Contre-Maître, auxquels il donna ces deux armes. Ils allèrent droit aux Négres, en les menaçant de la voix; mais ces furieux ne continuèrent pas moins de presser la sentinelle, quoiqu'ils n'eussent encore pû lui arracher son sabre, qui tenoit au poignet par une petite corde, & que leurs efforts pour le pousser dans la Mer n'eussent pas mieux réussi, parce qu'il en tenoit un qui ne pouvoit se dégager de ses mains. Le vieux Snelgrave se jetta au milieu d'eux pour les secourir, & tira son pistolet par-dessus leur tête, dans l'espérance de les effrayer par le bruit. Mais il reçut un coup de (*m*) poing [qui faillit de le faire tomber sans connoissance;] & le Négre qui l'avoit frappé [avec cette vigueur,] alloit recommencer son attaque, lorsque le Contre-Maître (*n*) lui fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet. A cette vûe la sédition cessa tout-d'un-coup. Tous les rebelles se jettèrent à genoux, le visage contre le tillac, en demandant quartier avec de grands cris. Dans l'éxamen des coupables, on n'en trouva pas plus de vingt qui eussent part au complot. Les deux Chefs, qui étoient liés par le pied à la même chaîne, saisirent un moment favorable pour se jetter dans la Mer. [On ne manqua point de punir sévèrement les autres; mais sans effusion de sang; & l'on en fut quitte ainsi pour la perte de (*o*) trois hommes.]

Snelgrave.

Première sédition dont il ait été témoin.

Courage de l'Auteur.

Fermeté de son père.

Les Cormantins, Nation de la Côte d'Or, sont des Négres fort capricieux & fort opiniâtres. En 1721, l'Auteur aborda sur leur Côte, & fit en peu de tems une traite si avantageuse, qu'il avoit déja cinq-cens Esclaves à bord. Il se croyoit sûr de leur soûmission, parce qu'ils étoient fort bien enchaînés, & qu'on veilloit soigneusement sur eux. D'ailleurs son Equipage étoit composé de cinquante Blancs, tous en bonne santé, & d'excellens Officiers. Cependant la fureur de la Révolte s'empara d'une partie de cette malheureuse

Révolte de quelques Cormantins.

(*m*) *Angl.* de buche. R. d. E.

(*n*) *Angl.* le blessa. *Il paroît par la suite qu'il fut guéri de cette blessure*, Snelgrave, pag. 198, R. d. E.

(*o*) *Angl.* de ces deux hommes. R. d. E.

SNELGRAVE. 1727.

malheureuse troupe, près d'une Ville nommée (p) Manfro, sur la même Côte.

LA sédition commença vers minuit, à la clarté de la Lune. Les deux sentinelles laissèrent sortir à la fois quatre Négres de leur loge; & négligeant de la fermer, il en sortit aussi-tôt quatre autres. Il s'apperçurent aussi-tôt de leur faute, & poussèrent assez violemment la porte pour arrêter ceux qui auroient succédé dans la même vûe. Mais les huit, qui s'étoient échapés, eurent l'adresse de se défaire en un moment de leurs chaînes, & fondirent ensemble sur les deux sentinelles. Ils s'efforcèrent de leur arracher leurs sabres. L'usage des sentinelles Angloises étant de se les attacher au poignet, ils trouvèrent tant de difficulté à cette entreprise, que les cris des deux Blancs eurent le tems de se faire entendre & d'attirer du secours. Aussi-tôt les huit Négres prirent le parti de se précipiter dans les flots. Mais comme le vent étoit de terre, & la Côte assez éloignée, on les trouva tous, le matin, accrochés par les bras & les jambes aux cables qui étoient à sécher hors du Vaisseau. Lorsqu'on se fût assûré d'eux, le Capitaine leur demanda ce qui les avoit porté à se soûlever. Ils lui répondirent qu'il étoit un grand fripon, de les avoir achetés dans leur Pays pour les transporter dans le sien, & qu'ils étoient résolus de tout entreprendre pour se remettre en liberté. Snelgrave leur représenta que leurs crimes ou le malheur qu'ils avoient eu d'être faits Prisonniers à la guerre, les avoient rendus Esclaves avant qu'il les eût achetés; qu'ils n'avoient pas reçu de mauvais traitemens sur le Vaisseau; & qu'en supposant qu'ils pussent lui échaper, leur sort n'en seroit pas plus heureux, puisque leurs Compatriotes mêmes, qui les avoient vendus, les reprendroient à terre, & les vendroient à d'autres Capitaines, [qui les traiteroient peut-être avec moins de bonté.] Ce discours fit impression sur eux. Ils demandèrent grace, & s'en allèrent dormir tranquillement.

Les coupables se précipitent dans la Mer.

Raisons qui rendent les autres plus soûmis.

CEPENDANT peu de jours après, ils formèrent un nouveau complot. Un des Chefs fit une proposition fort étrange à l'Interpréte Négre, qui étoit du même Pays. Il lui demanda une hache, en lui promettant que pendant la nuit il couperoit le cable de l'ancre. Le Vaisseau ne pouvant manquer d'être poussé au rivage, il espéroit de gagner la terre avec tous ses Compagnons; & s'ils avoient le bonheur de réussir, il s'engageoit, pour eux & pour lui-même, à servir l'Interpréte pendant toute sa vie. Cet honnête Négre avertit aussi-tôt le Capitaine, & lui conseilla de redoubler la Garde, parce que les Esclaves n'étoient plus sensibles aux raisons qui les avoient déja fait rentrer dans la soûmission. Cet avis jetta Snelgrave dans une vive inquiétude. Il connoissoit les Cormantins pour des désespérés, qui comptoient pour rien les châtimens & même la mort. On a vû souvent, à la Barbade, & dans d'autres Isles, que pour quelques punitions, méritées par leur paresse opiniâtre, vingt ou trente de ces misérables se pendoient ensemble à des branches d'arbres, [sans avoir fait naître le moindre soupçon de leur dessein.] (q).

Ils retombent dans leur crime.

Leur obstination.

CEPENDANT une Avanture fort triste inspira plus de douceur aux Négres de Snelgrave. En arrivant près d'Anamabo, il rencontra l'*Elisabeth*, Vaisseau qui appartenoit au même Propriétaire que le sien, [& dont la situa-

Malheurs d'un Vaisseau Anglois.

(p) *Angl.* Mumfort. R. d. E.

(q) Snelgrave, pag. 200. & *suiv.*

Snelgrave. 1727.

tion l'obligeoit par conséquent à des soins particuliers.] Ce Bâtiment avoit essuyé diverses sortes d'infortunes. Après avoir perdu son Capitaine & son Contre-Maître, il étoit tombé, au Cap Laho, entre les mains du Pyrate Roberts, au service duquel plusieurs Matelots s'étoient déja engagés. Mais quelques-uns des Pyrates n'avoient pas voulu souffrir que la Cargaison fût pillée; & (r) par un sentiment de compassion, fondé sur d'anciens services qu'ils avoient reçus des Propriétaires, ils avoient éxigé que le Vaisseau fût ☩ remis entre les mains du (s) [seul Officier qui lui restoit.] Lorsque Snelgrave ☩ rencontra l'Elisabeth, (t) [elle] avoit disposé de toutes ses marchandises. Comme elle devoit reconnoître ses ordres, il proposa au nouveau Commandant de lui donner cent-vingt Esclaves, qu'il avoit à bord, & de prendre à leur place ce qui lui restoit de marchandises; après quoi il proposoit ☩ de quitter la Côte, [pour aller se radouber à l'Isle de S. Thomas.] Le Commandant y consentit volontiers. Mais les gens de l'Equipage firent quelques difficultés, sous prétexte que les cent-vingt Esclaves étant avec eux depuis long-tems, ils avoient pris pour eux une certaine affection qui leur faisoit souhaiter de ne pas changer leur Cargaison. Snelgrave s'appercevant que tous ses raisonnemens étoient inutiles, prit congé du Commandant, & lui dit qu'il viendroit essayer le lendemain qui auroit la hardiesse de s'opposer ☩ à ses ordres [absolus.]

Compassion de quelques Pyrates.

Propositions de Snelgrave aux Anglois de l'Elisabeth.

Mais la nuit suivante, il entendit tirer deux ou trois coups de fusil sur l'Elisabeth. La lune étoit fort brillante. Il descendit aussi-tôt lui-même dans sa Pinasse, & se faisant suivre de ses deux Chaloupes, il alla droit vers ce Vaisseau. Dans un passage si court, il découvrit deux Négres, qui fuyant à la nâge, furent déchirés à ses yeux par deux Requins, avant qu'il pût les secourir. Lorsqu'il fut plus près du Bâtiment, il vit deux autres Négres, qui se tenoient au bout d'un cable, la tête au-dessus de l'eau, fort effrayés du sort de leurs Compagnons. Il les fit prendre dans sa Pinasse; & montant à bord il y trouva les Négres fort tranquilles sous les ponts, mais les Blancs dans la dernière confusion sur le tillac. Un Matelot lui dit, d'un air effrayé, qu'ils étoient tous persuadés que la sentinelle de l'écoutille avoit été massacrée par les Négres. Cet effroi parut fort surprenant à Snelgrave. Il ne pouvoit concevoir que des gens, qui avoient eu la hardiesse de lui refuser leurs Esclaves une heure auparavant, eussent manqué de courage pour sauver un de leurs compagnons, & n'eussent pas celui d'abandonner le tillac, où ils étoient armés jusqu'aux dents. Il s'avança, avec quelques-uns de ses gens, vers l'avant du Vaisseau, où il trouva la sentinelle étendue sur le dos, la tête fendue d'un coup de hache. Cette Révolte avoit été concertée par quelques Cormantins. Les autres Esclaves, qui étoient d'un autre côté, n'y ayant pas eu la moindre part, dormoient tranquillement dans leurs loges. Un des deux fugitifs qui avoient été arrêtés, rejetta le crime sur son Associé; & celui-ci confessa volontairement qu'il avoit tué la sentinelle, dans la seule vûe de s'échaper avec quelques Négres de son Pays. Il protesta

Ce qui leur arrive après les avoir rejetées.

Deux rebelles dévorés par les Requins, & deux autres arrêtés.

(r) *Angl.* & en considération du caractère du Marchands (*M. Humphrey Morrice*) à qui il appartenoit, & qui faisoit beaucoup de bien aux pauvres Matelots. R. d. E.

(s) *Angl.* du second Contre-maître. R. d. E.

(t) *Angl.* lui Snelgrave. R. d. E.

SNELGRAVE. 1727.

testa même qu'il n'avoit voulu nuire à personne; mais que voyant l'Anglois prêt à s'éveiller; & trouvant sa hache près de lui, il s'étoit crû obligé de le tuer pour sa sûreté; après quoi il s'étoit jetté dans la Mer (v).

Conseil de plusieurs Capitaines Anglois.

SNELGRAVE prit occasion de cet incident pour faire passer tous les Esclaves de l'Elisabeth sur son propre Vaisseau, & n'y trouva plus d'opposition. Il y retourna lui-même; & se trouvant près d'Anamabo, où il y avoit actuellement huit Bâtimens Anglois dans la Rade, il fit prier tous les Capitaines de se rendre sur son bord pour une affaire importante. La plûpart vinrent aussi-tôt; & d'un avis unanime, ils jugèrent que le Négre devoit être puni du dernier supplice.

Ils condamnent un Négre à mort. Ses discours.

ON fit déclarer à ce misérable, qu'il étoit condamné à mourir dans une heure, pour avoit tué un Blanc. Il répondit qu'à la vérité il avoit commis une mauvaise action en tuant la sentinelle du Vaisseau, mais qu'il prioit le Capitaine de considérer, qu'en le faisant mourir il alloit perdre la somme qu'il avoit payée pour lui. Snelgrave lui fit dire par l'Interpréte, que si c'étoit l'usage dans les Pays Négres, de changer la punition du meurtre pour de l'argent, les Anglois ne connoissoient pas cette manière d'éluder les droits de la justice; qu'il s'appercevroit (x) bien-tôt de l'horreur que ses Maîtres avoient pour le crime; & qu'aussi-tôt qu'un Sable d'une heure, qu'on lui montra, auroit achevé sa révolution, il seroit livré au supplice. Tous les Capitaines retournèrent sur leurs Bords, & chacun fit monter ses Esclaves sur le tillac pour les rendre témoins de l'éxécution, après les avoir informés du crime dont ils alloient voir le châtiment.

Son éxécution.

LORSQUE le Sable eut fini son cours, on fit paroître le meurtrier sur l'avant du Vaisseau, lié d'une corde sous les bras, pour être (y) élevé au long du mât où il devoit être tué à coups de fusil. Quelques autres Négres observant comment la corde étoit attachée, l'exhortèrent à ne rien craindre, & l'assurèrent qu'on n'en vouloit point à sa vie, puisqu'on ne lui avoit pas mis la corde au col. Mais cette fausse opinion ne servit qu'à lui épargner les horreurs de la mort. A peine fut-il élevé, que dix Anglois placés derrière une barricade, firent feu sur lui & le tuèrent dans un instant. Une éxécution si prompte répandit la terreur parmi tous les Esclaves, qui s'étoient flattés qu'on lui feroit grace par des vûes d'intérêt.

Ce qu'on y joint pour y servir d'éxemple aux autres Esclaves.

Le corps ayant été exposé sur le tillac, on lui coupa une main, qui fut jettée dans les flots, pour faire comprendre aux Négres, que ceux qui ôseroient porter la main sur les Blancs recevroient la même punition: éxemple d'autant plus terrible, qu'ils sont persuadés qu'un Négre mort sans avoir été démembré, retourne dans son Pays aussi-tôt qu'on l'a jetté dans la Mer. Cependant l'Auteur ajoûte que les Cormantins rient de toutes ces chimères.

AUX menaces du même châtiment pour les rebelles, Snelgrave joignit la

(v) Snelgr. pag. 206 & *suiv.*

☞ (x) *Angl.* qu'il éprouveroit bientôt, qu'en pareil cas, on n'avoit point d'égard à l'intérêt. Il est pourtant vrai que ce misérable ne fut éxécuté, que pour prévenir, par cet éxemple, les mutineries & peut-être la perte d'un plus grand nombre d'Esclaves.

(y) *Angl.* pour être hissé au bout de la Vergue de Misaine. R. d. E.

la promesse de traiter avec bonté ceux qui vivroient dans l'obéissance & le respect qu'ils devoient à leurs Maîtres. Ce Traité fut fidellement éxécuté; car, deux jours après, l'Auteur fit voile d'Anamabo à la Jamaïque; & pendant quatre mois qui se passèrent avant que la Cargaison pût être vendue dans cette Isle, il n'eut aucun sujet de se plaindre de ses Négres (z).

Snelgrave. 1727.

Telles furent les Séditions qui arrivèrent sur les Vaisseaux que Snelgrave commandoit. Mais il en rapporte deux fort remarquables, arrivées sur le *Ferriers* de Londres, commandé par le Capitaine Messervy.

Tragique Avanture d'un Capitaine Anglois.

Snelgrave ayant rencontré ce Bâtiment dans la Rade d'Anamabo, en 1722, apprit du Commandant avec quel bonheur il avoit acheté en peu de jours près de trois cens Négres à Setrakrou. Il paroît que les Habitans de cette Ville avoient été souvent maltraités par leurs Voisins, & qu'ayant pris enfin les Armes, ils les avoient battus plusieurs fois & fait quantité de Prisonniers. Messervy, arrivé dans ces circonstances, avoit acheté des Esclaves à fort-bon marché, parce que les Vainqueurs auroient été obligé de les tuer pour leur sûreté, s'il ne s'étoit pas présenté de Vaisseau dans la Rade. Comme c'étoit le premier Voyage qu'il faisoit sur cette Côte, Snelgrave lui conseilla de ne rien négliger pour tenir tant de Négres dans la soûmission. Le lendemain, l'étant allé voir sur son bord & le trouvant sans défiance au milieu de ses Esclaves, qui étoient à souper sur le tillac, il lui fit observer qu'il y avoit de l'imprudence à s'en approcher si librement sans une bonne garde. Messervy le remercia de ce conseil, mais parut si peu disposé à changer de conduite, qu'il lui répondit par ce vieux Proverbe: L'œil du Maître engraisse le Cheval. Il partit quelques jours après pour la Jamaïque. Snelgrave prit plus tard la même route: mais, en arrivant dans cette Isle, on lui fit le récit de la malheureuse mort que Messervy s'étoit attirée par son aveugle confiance, dix jours après avoir quitté la Côte de Guinée.

Il néglige les conseils de Snelgrave.

Un jour qu'il étoit au milieu de ses Négres, à les voir dîner, ils se saisirent de lui, & lui cassèrent la tête avec les plats mêmes dans lesquels on leur servoit le ris. Cette révolte ayant été concertée de longue-main, ils coururent en foule vers l'avant du Vaisseau, pour forcer la barricade, sans paroître effrayés du bout des piques & des fusils que les Blancs leur présentoient par les embrasures. Enfin le Contre-Maître ne vit pas d'autre reméde pour un mal si pressant, que de faire feu sur eux de quelques piéces de canon chargées de mitrailles. La première décharge en tua près de quatre-vingt (a), [sans compter ceux qui sautèrent dans les flots & qui s'y noyèrent.] Cette éxecution appaisa la révolte; mais dans le desespoir d'avoir manqué leur entreprise, une grande partie de ceux qui restoient se laissèrent mourir de faim; & lorsque le Vaisseau fut arrivé à la Jamaïque, les autres tentèrent deux fois de se révolter avant la vente. Tous les Marchands de l'Isle, à qui ces fureurs ne purent être cachées, marquèrent peu d'empressement pour acheter des Esclaves si indociles, quoiqu'ils leur fussent offerts à vil prix. Ce voyage devint fort malheureux pour les Propriétaires; car la difficulté

Ses Esclaves le massacrent.

Triste sort de la Cargaison & du Vaisseau.

(z) Snelgrave pag. 210 & *suiv.*

(a) *Angl.* Cette décharge en fit périr près de quatre-vingt, tant tués que noyés; car il y en eut plusieurs qui sautèrent par dessus le Bord, quand ils virent qu'on alloit faire feu. R. d. E.

SNELGRAVE. 1727. culté de la vente ayant arrêté long-tems le Vaisseau à la Jamaïque, il y périt enfin dans un Ouragan, [plus redoutable encore que les Négres.] (b).

(b) Snelgrave, pag. 220 & *suiv.*

§. V.

Relation de la prise de l'Auteur par des Pyrates.

1718. Au mois de Novembre 1718, Snelgrave, dont [la réputation étoit bien établie par le succès de plusieurs Voyages], fut chargé [par Mr. Morrice,] du Commandement d'un Vaisseau nommé le *Bird*, ou l'*Oiseau*, qui devoit se rendre d'abord en Hollande, pour y faire sa Cargaison. Le 10 de Décembre, étant revenu bien chargé à *Helvoetsluys*, il fut emporté de dessus ses ancres par un violent orage, & jetté contre la digue, où il eut le malheur d'échouër avec beaucoup de péril. Il fallut ouvrir une tranchée de trois cens pieds de long, par laquelle on vint à bout d'amener assez d'eau pour remettre le Vaisseau à flot. Heureusement le dommage ne fut pas égal à la fatigue. On rentra dans le Bassin d'Helvoetsluys, d'où l'on mit à la voile au commencement de Janvier. Mais une autre tempête força Snelgrave de se réfugier à Spithead. Il en partit, & fut encore jetté par des vents impétueux plus de soixante-dix lieuës à l'Ouest du Lézard (a). Cette troisième disgrace l'obligea de relâcher à Kingsale en Irlande, & de s'y arrêter jusqu'au 10 de Mars. Enfin, levant l'ancre avec un tems plus doux, il ne cessa pas de l'avoir favorable jusqu'à Sierra-Léona, où il arriva le premier d'Avril 1719. En passant près des Canaries, il fut poursuivi par un gros Vaisseau, qu'il prit pour un Corsaire de Salé; mais (b) l'excellence de ses voiles le délivra bientôt de ce danger.

Trois tempêtes que l'Auteur essuye successivement.

Il trouva dans la Rivière de Sierra-Léona trois autres Pyrates, qui s'y étoient déja saisis de dix Bâtimens Anglois. Le premier de ces Brigands, qui étoit entré dans la Rivière, se nommoit *Cocklyn*. Il n'avoit pas plus de vingt-cinq hommes à son arrivée; [& loin d'être redoutable aux Marchands, il cherchoit du secours, avec cette troupe,] dans une Barque où il avoit été abandonné, sur quelque mécontentement par le fameux *Moody*, [Commandant d'un Corsaire nommé le *Risingsun* (c), ou le Soleil-levant.] Mais en arrivant à Sierra-Léona, Cocklyn & ses Compagnons avoient rencontré, dans sa Chaloupe, le Seigneur Joseph riche Négociant Négre, & s'étoient saisis lui. Ils n'avoient éxigé, pour sa rançon, que des munitions & des vivres. Ensuite n'ayant pas manqué d'audace pour attaquer successivement plusieurs Bâtimens de Bristol qui fréquentoient cette Côte, [non-seulement ils s'étoient pourvûs de tout ce qui étoit nécessaire à leur profession, mais] ils avoient

Il arrive à Sierra-Léona, où il trouve trois Pyrates, Cocklyn, la Bouse & Davis.

Avanture de ces Brigands.

(a) Les Auteurs Anglois paroissent avoir mal compris la Relation de Snelgrave, qui ne fut point jetté par la Tempête à 70 lieuës du Cap Lézard, mais qui étoit arrivé à cette hauteur par un beau tems & un bon vent. Voyage de Snelgr. pag. 230. R. d. E.

(b) *Angl.* n'étant pas si bon voilier le Corsaire fut obligé d'abandonner la chasse. R. d. E.

(c) *Le Risingsun* étoit le Bâtiment sur lequel Coklyn & ses 25 Compagnons avoient été embarqués par *Moody*; R. d. E.

Snelgrave. 1719.

avoient engagé à leur ſervice cinquante ou ſoixante Matelots, qui formoient avec eux un corps de quatre-vingt hommes. D'un autre côté, les gens du Riſingſun (*d*), qui étoient partis avec Moody, avoient pris occaſion de la dureté avec laquelle il avoit traité Cocklyn, pour ſe révolter contre lui; & l'ayant mis, avec douze autres, dans une grande Barque qu'ils avoient enlevée aux Eſpagnols vers les Iſles Canaries, ils l'avoient abandonné à ſon mauvais ſort. Comme on n'a jamais ſçu dans la ſuite ce qu'il étoit devenu, il y a beaucoup d'apparence qu'il fut englouti dans les flots. Les Rebelles, après s'être défait de leur Chef, lui avoient donné pour Succeſſeur un François nommé *la Bouſe*, qui les avoit ramenés dans la Rivière de Sierra-Léona, où ils avoient rejoint Cocklyn & ſa troupe, un mois après ſa ſéparation. Le même jour, un autre Pyrate étoit entré dans la même Baye. Son nom étoit *Davis*. Après avoir éxercé quelque-tems ſa profeſſion dans une Felouque (*e*), il s'étoit rendu maître d'un grand Vaiſſeau, vers les Iſles du Cap-Verd. En entrant dans la Rivière de Sierra-Léona, il avoit arboré un pavillon noir, pour jetter l'effroi parmi les Marchands qu'il eſpéroit d'y rencontrer. Ce Davis étoit un Corſaire généreux (*f*), qui avoit trouvé, par ſon habileté & ſon courage, le moyen d'entretenir une rigoureuſe diſcipline dans une troupe d'environ cent-cinquante hommes. Il n'eut point de part à l'infortune de l'Auteur. Cocklyn, au contraire, & tous ſes aſſociés, étoient les plus vils & les plus cruels Brigands du monde. Snelgrave, après avoir eu le malheur de tomber entre leurs mains, apprit de pluſieurs d'entr'eux, qu'ils n'avoient choiſi Cocklyn pour Chef, qu'en faveur de ſa brutalité & de ſon ignorance; bien réſolus, diſoient-ils, (*g*) de ne s'en donner jamais de ſemblables à Moody, qui prenoit des airs de Seigneur & qui affectoit des manières polies. Le Commandant d'une troupe de Pyrates n'eſt choiſi par ſes égaux que pour combattre à leur tête. Ils ſe donnent un autre Officier, qu'ils nomment leur *Quartier-Maître*, pour l'inſpection générale des affaires, & ſouvent pour réformer les ordres du Capitaine. [C'eſt lui auſſi qui doit être le premier à l'abordage du Vaiſſeau qu'ils attaquent, ou s'embarquer dans la Chaloupe pour éxécuter les entrepriſes les plus déſeſpérées.] Outre ces deux Emplois, un Vaiſſeau Pyrate a tous les Offices ſubalternes, dont l'uſage eſt établi ſur les Vaiſſeaux de guerre.

Caractère de Davis & de Cocklyn.

Principes des Pyrates.

Le jour que Snelgrave découvrit la Côte, à trois lieuës de l'embouchure de la Rivière, (*h*) le tems étoit fort calme. Un peu de fumée qu'il crut appercevoir au rivage, [lui fit naître quelques preſſentimens, qu'il regretta de n'avoir pas mieux écoutés.] Il donna ordre à Simon Jones ſon Contre-Maître, qui avoit déja fait le Voyage, de ſe mettre dans la Pinaſſe pour aller de plus près à la découverte. Mais Jones l'aſſûra, que le lieu d'où partoit la fumée étoit ſans Habitans, & qu'il ne pouvoit s'y trouver que quelques Voyageurs, qui faiſoient rôtir apparemment des huîtres. Cette réponſe de la part d'un ancien Matelot qu'aucune raiſon ne devoit rendre ſuſpect, diſſipa toutes les

Snelgrave tombe entre leurs mains.

(*d*) *Angl.* les gens de Moody, quand les autres furent partis avec le *Riſingſun*. R. d. E.

(*e*) *Angl.* Une Chaloupe. R. d. E.

(*f*) pour un Brigand, *dit Snelgrave* pag. 235. R. d. E.

(*g*) *Angl.* de n'avoir jamais pour Capitaine, une eſpèce de Monſieur, tels diſoient-ils, qu'étoit Moody. R. d. E.

(*h*) *Angl.* il avoit été ſurpris par le calme. R. d. E.

SNELGRAVE. 1719.

les défiances. A cinq heures, on profita de la marée pour s'avancer à l'embouchure de la Rivière. Vers l'entrée de la nuit, on découvrit assez loin dans le Canal, un gros Vaisseau, qui étoit le Pyrate entre les mains duquel on tomba bien-tôt. Les deux autres, avec leurs Prises, étoient cachés derrière une Pointe de terre.

Il prend des précautions inutiles.

COMME le tems ne cessoit pas d'être calme, & que les ténébres devenoient fort épaisses, l'Auteur prit le parti de jetter l'ancre à l'embouchure même. Vers les huit heures, la sentinelle du tillac fit avertir qu'il croyoit entendre le bruit d'une Chaloupe, qui s'avançoit à la rame. Tout le monde se rendit sur les ponts; & Snelgrave (*i*) fit poster par précaution, sur l'avant du Vaisseau, vingt hommes armés de fusils & de sabres. (*k*) Il cria lui-même le Qui vive? On lui répondit que la Chaloupe appartenoit aux *Deux Amis*, Vaisseau de la Barbade, commandé par le Capitaine *Eliot*. Cette réponse ne l'ayant pas rassûré, il ne continuoit pas moins de faire préparer les armes, & d'ordonner que toutes les lanternes fussent allumées; lorsqu'ayant demandé une seconde fois d'où étoit la Chaloupe, on lui répondit, d'Amérique, & sur le champ on lui envoya une décharge de mousqueterie, à la portée du pistolet. Rien ne prouve mieux, remarque Snelgrave, l'audace effrenée des Pyrates; car ils n'étoient que douze dans la Chaloupe; & son Bâtiment, dont ils ne connoissoient pas la force, avoit seize pièces de canon & quarante cinq hommes d'Equipage.

Audace effrenée des Pyrates.

Lâcheté des gens de Snelgrave.

A ce premier signe de guerre, l'Auteur donna ordre au Contre-Maître de faire feu de sa bordée. N'étant point obéi, il descendit lui-même pour presser les Canoniers; mais sa surprise fut extrême, de trouver ses gens qui se regardoient les uns les autres [avec les marques de la dernière consternation (*l*).] Quelques-uns lui dirent qu'ils auroient pris volontiers les armes, mais qu'ils ne pouvoient les retrouver. Dans cet intervalle, les Pyrates, qui n'avoient pas trouvé de résistance, étoient montés à bord, & tirant quelques coups au hazard, ils avoient fait disparoître ceux qui étoient restés sur le tillac. Un seul Matelot, [qui avoit eu moins de vîtesse à fuir,] eut les reins cassés d'un coup de balle. Quelques grenades que les Pyrates jettèrent brusquement, & qui ne causèrent néanmoins de mal à personne, achevèrent de répandre la terreur. On cria quartier. Là-dessus le Chef des Pyrates, qui étoit leur Quartier-Maître, eut la hardiesse de descendre seul & de demander où étoit le Capitaine du Vaisseau. Snelgrave se présenta, & lui répondit avec un soupir, que c'étoit lui qui avoit porté ce titre. Quelle est ton audace, lui dit le fier Brigand, d'avoir ordonné qu'on fît feu sur nous? Snelgrave repliqua modestement, qu'il s'étoit crû obligé de défendre un Bâtiment confié à ses soins. Cette réplique irrita si vivement le Pyrate, qu'ayant levé son pistolet, il tira sur Snelgrave, & l'auroit tué, sans un mouvement heureux qui lui fit passer la balle entre le bras & le corps. Mais furieux de l'avoir manqué, il lui donna un coup si rude, du bout de

Bonheur qui lui fait éviter un coup de balle.

(*i*) *Angl.* ordonna à son premier Officier de lui envoyer vingt hommes &c *On voit par la Relation de Snelgrave que cet Officier, qui le trahissoit, n'obeit point.* R. d. E.

(*k*) *Angl.* il ordonna à ses gens de hêler le Bâtiment. R. d. E.

(*l*) C'étoit mutinerie, & non pas *consternation*, puisque la plûpart étoient *dans le* complot de se livrer aux Pyrates. R. d. E.

de cette arme au milieu de la poitrine, qu'il le fit tomber sur les genoux. Cependant le malheureux Snelgrave se remit assez-tôt, pour monter légèrement sur le tillac. Il y étoit comme attendu par un autre Corsaire, qui jura, le sabre à la main, de ne jamais faire de quartier aux Capitaines Marchands qui entreprendroient de se défendre; [& soit qu'il ne pensât qu'à l'effrayer, ou que dans le transport de sa fureur il ne fût pas le maître de son bras,] le coup de sabre, qu'il lâcha de toute sa force, tomba sur une poutre. L'arme s'étant brisée, il sembloit vouloir encore se servir du tronçon qui lui restoit à la main; mais un Matelot du Vaisseau le supplia de ne pas tuer (*m*) un Capitaine dont tout le monde connoissoit la bonté. Cette prière sauva la vie à Snelgrave. [Mais un de ses gens eut le menton emporté, & un autre reçut une blessûre, qui le fit tomber comme mort sur le pont.] Le Quartier-Maître étant remonté, lui donna ordre d'envoyer quelques-uns de ses gens pour prendre soin de la Chaloupe, qui étoit demeurée sans guide au moment de l'abordage, & le menaça de le faire couper en piéces, si elle ne se retrouvoit promptement. Jones s'étant mis dans l'Esquif, eut le bonheur de la ramener aussi-tôt. Alors le Quartier-Maître prit Snelgrave par la main, & lui déclara qu'il ne devoit rien craindre pour sa vie, s'il n'avoit donné aucun sujet de plainte à ses Matelots (*n*).

Nouveau péril pour la vie de l'Auteur.

Il est traité plus doucement.

Les Pyrates jettèrent alors des cris de joie, & firent plusieurs décharges pour avertir leurs Compagnons du succès de leur entreprise. Mais ces signes furent si mal interprétés, que leur Capitaine s'imaginant au contraire que ses gens avoient été détruits avec leur Chaloupe, coupa ses cables pour s'avancer promptement à l'aide de la marée. Ses soupçons augmentèrent à la vûe des feux qui étoient allumés sur le Bord de Snelgrave. Sans attendre d'autre signal, il lâcha une bordée terrible, qui mit le Quartier-Maître & tous ses gens dans une extrême confusion. (*o*) L'erreur fut bien-tôt réparée par le *Porte-voix*. Mais les reproches tombèrent sur Snelgrave, à qui ces Brigands firent un crime de n'avoir pas pensé lui-même à faire connoître qu'il étoit pris. Au reste, lui dit brutalement le Quartier-Maître, ne t'imagine pas que ce soit un boulet de canon qui m'étonne; car je m'attens tôt ou tard à descendre en Enfer par cette voie.

Erreur des Corsaires.

Le Vaisseau de Snelgrave étant fort-bien fourni de liqueurs & de provisions fraîches, Cocklyn fit tuer sur le champ quantité d'Oyes, de Cocqs-d'Inde, de Poules & de Canards, qu'il fit mettre, à peine plumés, dans la grande chaudière, avec plusieurs jambons, & une grosse Truie qu'on ne fit qu'éventrer, sans se donner l'embarras de l'écorcher ou d'en faire griller le poil. Il donna ordre au Cuisinier que tout fût préparé avec moins de formalités que de diligence. D'un autre côté, le Quartier-Maître envoya demander

Usage qu'ils font des provisions de Snelgrave.

(*m*) *Angl.* de ne pas tuer le Capitaine, parce qu'ils n'avoient jamais trouvé de plus honnête-homme. R. d. E.

(*n*) Snelgrave. pag. 138 & *suiv.*

(*o*) *Angl.* Snelgrave demanda au Quartier-Maître, pourquoi ils n'avoient point hélé leurs Camarades avec le Porte-voix, pour leur faire sçavoir qu'ils avoient pris son Vaisseau; surquoi l'autre lui dit avec emportement, s'il avoit peur qu'un coup de Canon ne l'envoyât au Diable? que pour lui il comptoit d'y aller tôt ou tard par cette voye. Il ne laissa pas de profiter de l'avis, & de crier aux autres qu'ils avoient fait une bonne prise, bien pourvue de liqueurs & de provisions fraîches. R. d. E.

SNELGRAVE. 1719.

mander à Snelgrave quelle heure il étoit à sa montre. Comme elle étoit d'Or, l'Auteur jugea que c'étoit une manière civile de la lui ôter. Il la remit au messager, en le priant d'assûrer le Quartier-Maître qu'elle étoit excellente, [& par conséquent digne de lui.] Ce brutal Officier la reçut; mais ce fut pour la jetter sur le tillac, & la faire rouler à coups de pied, en disant à ses compagnons que c'étoit une fort jolie boule. Cependant un de ces Brigands la prit, & déclara qu'il la mettroit dans la masse commune, pour être vendue, suivant l'usage, au pied du grand Mât.

Il est conduit sur le Vaisseau des Pyrates.

SNELGRAVE fut conduit sur le Vaisseau des Pyrates, & présenté à Cocklyn, qui lui témoigna quelque regret des mauvais traitemens qu'il avoit reçus, depuis le quartier accordé. Mais il ne devoit pas ignorer, lui dit-il, que c'étoit quelquefois le sort de la guerre. Ensuite, il lui déclara qu'il falloit répondre juste à diverses questions qu'on pourroit lui faire; sans quoi, il devoit s'attendre d'être coupé en piéces. Au contraire, s'il ne se faisoit pas presser pour dire la vérité, & si ses gens n'avoient pas de plaintes à faire de lui, il l'assûra que son Voyage seroit le plus avantageux qu'il eût fait de sa vie. Pour première question, il lui demanda (p) quelles étoient les qualités de son Vaisseau, sous les vents de Mer & sur la Côte? Snelgrave fit une réponse qui le satisfit. Cocklyn, ôtant son chapeau, le félicita de ses lumières, & dit avec un transport de joie, que ce Bâtiment feroit un Vaisseau de Guerre admirable pour les Pyrates.

Il est interrogé par Cocklyn.

Il trouve un de ses compagnons d'Ecole.

LORSQUE cette interrogation fut finie, un homme de fort haute taille, avec quatre pistolets à sa ceinture & un large sabre à la main, s'approcha de Snelgrave, & lui demanda s'il le reconnoissoit. Mon nom, lui dit-il, est James Griffin, & nous avons été compagnons d'Ecole. L'Auteur se remit aisément son visage; mais il se crut obligé de dissimuler. Cependant Griffin continua de lui dire, qu'il n'étoit pas de la troupe des Pyrates; qu'il avoit été pris depuis peu sur un Vaisseau de Bristol, où il éxerçoit l'Office de Contre-Maître, que Cocklyn l'ayant forcé d'entrer à son service, il ne quittoit pas un moment ses armes, pour être sans cesse en état de se faire respecter par les scélérats avec lesquels il se trouvoit dans la nécessité de vivre, qu'il vouloit prendre soin de Snelgrave pendant la nuit suivante, parce que dans l'yvresse, où la plûpart des Pyrates ne manqueroient pas de se plonger, il croyoit que cette première nuit l'exposeroit à quelque insulte.

Services qu'il en reçoit.

UN langage si généreux engagea l'Auteur à confesser qu'il reconnoissoit Griffin pour son compagnon d'étude. Il s'ouvrit à lui sans défiance, du moins sur tout ce qui regardoit sa situation; & ne voyant que sa vie à sauver, après la perte de son Vaisseau, il consentit que Griffin demandât au Commandant des Pyrates la permission de boire un flacon de Pounch avec lui. Non-seulement elle lui fut accordée, mais Cocklyn voulut être de leur partie, & les fit entrer dans sa Cabane. Elle étoit sans meubles & sans chaises. Ils s'assirent tous trois sur le plancher, les jambes croisées. [Et Cocklyn parmi plusieurs autres santés but celle du Prétendant, sous le nom de Jacques III.] A minuit,

(p) *Angl.* comment le Vaisseau marchoit, Vent largue & à la Bouline? Snelgrave répondit qu'il alloit fort-bien. Surquoi Cocklyn jetta son Chapeau en l'air, en disant, qu'il en feroit un Vaisseau de Guerre &c. R. d. E.

SNELGRAVE. 1719.

nuit, Griffin demanda un branle pour son compagnon d'Ecole; car tous les Pyrates, sans excepter le Capitaine, n'avoient pas d'autre lit que les planches du Vaisseau. Ayant obtenu cette grace, il marcha devant lui, le sabre nud, & lui promit de veiller près du branle pendant qu'il prendroit quelques heures de repos. Mais il fut impossible à l'Auteur de dormir, au milieu des juremens & des blasphemes qu'il entendit continuellement. Vers deux heures, le Bosseman s'approcha fort yvre, après s'être informé qui étoit dans le branle, & tira brusquement son coutelas. Griffin lui ayant demandé ce qu'il desiroit, il répondit qu'il vouloit mettre Snelgrave en piéces, parce qu'il avoit fait l'action d'un *vil chien*, en ordonnant à ses gens de tirer sur la Chaloupe, & en se faisant trop presser pour envoyer sa montre au Quartier-Maître. Griffin, qui sçavoit la fausseté de cette dernière accusation, menaça cet yvrogne de le fendre en deux, s'il ne se retiroit promptement. Il suivit ce conseil. Le lendemain, lorsque tout le monde fut de sang-froid, Griffin porta ses plaintes au Quartier-Maître & à toute la Troupe. Il représenta que la maxime de ne pas maltraiter les Captifs après le quartier accordé, ☩ [regardoit le passé comme le présent & l'avenir, & qu'intéressant tout le monde, elle] devoit être rigoureusement observée. Plusieurs furent d'avis que le Bosseman fût puni du fouet. Mais Snelgrave ayant eu (*q*) la bonté de plaider pour lui, il en fut quitte pour une défense générale de faire la moindre insulte aux Prisonniers. Cependant il entreprit encore, dans une autre occasion, de tuer son Bienfaiteur.

Snelgrave est défendu par Griffin, qui lui sauve la vie.

Le même jour, Jones, Contre-Maître de Snelgrave, vint lui confesser que sa situation étant très-fâcheuse en Angleterre, sur-tout de la part de sa femme, qu'il ne pouvoit aimer, il s'étoit déterminé par cette raison à prendre parti avec les Pyrates, & qu'il avoit déja signé leurs articles. Son exemple avoit été suivi par dix autres Matelots du Vaisseau. Mais Snelgrave s'apperçut bientôt qu'il étoit méprisé de la Troupe, & fut ensuite informé qu'il étoit mort quelques mois après que les Pyrates eurent quitté la Rivière. Ce malheureux, & les dix autres, ne laissèrent pas de conserver beaucoup de considération pour leur ancien Maître. Il y en eut même quelques-uns qui se repentirent de leur engagement, & qui le prièrent de travailler pour leur liberté. Ils n'ôsoient faire eux-mêmes cette proposition au Quartier-Maître, car les Articles portoient peine de mort pour ceux qui parleroient d'abandonner leur profession; mais Snelgrave trouva cette commission trop délicate pour ôser l'entreprendre. Quelques jours après, un d'entr'eux lui avoua que pendant le Voyage, il avoit entendu plusieurs fois répéter à Jones, qu'il souhaitoit de rencontrer quelque Pyrate en arrivant dans la Rivière de Sierra-Léona; qu'il avoit mis exprès à l'écart le coffre où les armes étoient renfermées, que d'autres Matelots l'ayant découvert, & voulant prendre leurs mousquets, lorsque les Pyrates avoient commencé à faire feu sur eux, il les en avoit empêchés, en leur déclarant que c'étoit l'occasion qu'il avoit souhaité, & que s'ils tiroient un seul coup ils se feroient couper en piéces par les Pyrates; enfin, que pour les faire entrer comme lui au service de ces Brigands, il les avoit assûrés que l'Auteur même étoit résolu de prendre

Plusieurs des gens de Snelgrave s'engagent au service des Pyrates.

Trahison de son Contre-Maître.

(*q*) *Angl.* la prudence. R. d. E.

SNELGRAVE. 1719.

dre le même parti. Les Pyrates dirent ensuite à Snelgrave, que c'étoit particulièrement à (r) la sollicitation de Jones qu'ils s'étoient déterminés à garder son Vaisseau (s).

Marchandises de Snelgrave jettées dans la Mer.

SUIVANT cette résolution, ils ne tardèrent point à jetter dans la Mer quantité de biens qui leur étoient inutiles, tels que des balles (t) de laine, & d'autres marchandises destinées au Commerce. Dans un seul jour, ils en sacrifièrent ainsi pour la valeur de trois ou quatre mille livres sterling, parce qu'ils n'avoient de goût que pour l'argent & les provisions.

Glynn, Davis & la Bouse entreprennent de rendre service à l'Auteur.

ENTRE plusieurs Anglois qui éxerçoient alors le Commerce à Sierra-Léona, pour leur propre compte, il s'y trouvoit le Capitaine *Henry Glynn*, qui obtint ensuite le Gouvernement de l'Isle James sur la Gambra, & qui finit ses jours dans ce poste. Cet honnête Négociant engagea les deux autres Chefs des Pyrates, Davis & la Bouse, à rendre une visite avec lui au malheureux Snelgrave. Ils étoient à bord, lorsque Cocklyn & son Quartier-Maître y revinrent de leur Prise. Davis, qui avoit le cœur noble & généreux, prit fortement les interêts de l'Auteur, & pressa Cocklyn nonseulement de le traiter avec bonté, mais de lui rendre ce qui restoit de sa Cargaison. Ce langage ne parut pas plaire beaucoup à Cocklyn. Cependant il invita Glynn, Davis & la Bouse, à passer sur sa Prise; & sur leurs instances, Snelgrave eut la permission de les y accompagner.

Cocklyn les mène sur sa Prise. Ce qui s'y passe.

LORSQU'ILS y furent arrivés, ils se rendirent tous dans la chambre de poupe. Les caisses, où Snelgrave tenoit ses plus précieuses marchandises, y étoient encore, ouvertes & brisées. Quantité d'ustenciles, de papiers & de livres, qui avoient paru méprisables aux Corsaires, étoient dispersés sur le plancher & jusques sur les ponts. Ils avoient jetté les livres dans la Mer, parce que cette *drogue*, disoient-ils, étoit capable de faire abandonner à quelqu'un d'entr'eux le chemin de l'Enfer, où ils s'étoient engagés de bonne grace à marcher tous ensemble. Les liqueurs de Snelgrave n'étant point épargnées, la bonne humeur commença bien-tôt à régner entre les Chefs des Pyrates. Glynn prit cette occasion pour demander au Quartier-Maître plusieurs commodités qui pouvoient être nécessaires à l'Auteur. Elles lui furent accordées, & mises ensemble dans un paquet que Glynn se proposoit d'emporter à sa maison, pour les mettre plus sûrement à couvert. Mais un malheu-

Querelle de Davis & de Cocklyn.

reux incident priva Snelgrave de ce secours. Quelques gens de Davis étant venus à bord avec leur Maître, un jeune-homme d'entr'eux brisa une caisse pour la piller. Le Quartier-Maître de Cocklyn, à qui l'on vint s'en plaindre à l'oreille, sortit de la chambre de poupe pour arrêter le désordre. Le jeune Pyrate, à qui il en fit quelques reproches, lui répondit qu'étant tous de la même profession, il se croyoit en droit de prendre sa part du pillage. Cette réponse choqua le Quartier-Maître, qui voulut le frapper de son sabre: mais le Pyrate évita le coup, & se sauva près de son Maître, dans la Cabane. Le Quartier-Maître l'y poursuivit, & d'un coup qu'il allongea, il le blessa légèrement, & toucha même Davis à la main. [Cette audace mit d'abord une furieuse confusion dans l'Assemblée.] Davis jura de se venger, parce

(r) *Angl.* que c'étoit à Jones qu'ils étoient principalement redevables de la prise du Vaisseau. R. d. E.

(s) Snelgr. pag. 258. & *suiv.*

(t) *Angl.* d'étofes de laine. R. d. E.

Snelgrave. 1727.

parce qu'en reconnoissant que son Soldat étoit coupable, il prétendoit que personne n'avoit droit de le punir en sa présence. Il sortit, [les yeux étincellans de colère;] & s'étant rendu sur son Bord, il alloit fondre sur Cocklyn, qui ne pouvoit éviter sa ruine, si Snelgrave n'eût prié le Capitaine Glynn d'intercéder pour lui. La querelle fut appaisée avec assez de peine; mais à condition que Davis & sa troupe auroient leur part des liqueurs & des provisions qui étoient sur la Prise, & que le Quartier-Maître reconnoîtroit sa faute devant l'Equipage de Davis & lui demanderoit pardon. Comme la nuit approchoit, Glynn fut obligé de retourner au rivage, & ne put se faire apporter le paquet qu'il avoit obtenu pour Snelgrave, & remit à le prendre le jour suivant (v).

Cocklyn menacé de sa ruine.

L'Auteur passa cette nuit sur son propre Vaisseau, accompagné seulement de trois ou quatre Pyrates, entre lesquels étoit le furieux Bosseman, qui avoit attaqué plusieurs fois sa vie. Tandis qu'il s'entretenoit dans la Cabane avec le Charpentier, il eut le chagrin de voir entrer le Bosseman, demi-yvre, qui recommença brutalement à le maltraiter. Mais le Charpentier prenant parti pour lui, traita le Bosseman de misérable yvrogne, & le força de sortir. Dans le même instant, le vent éteignit la chandelle. Snelgrave & le Charpentier (x) sortirent aussi-tôt pour la rallumer. Le Bosseman, qui s'en apperçut, se mit à crier, avec d'horribles imprécations, que c'étoit un artifice de Snelgrave pour se procurer l'occasion d'aller à la chambre des poudres, & de faire sauter le Vaisseau. Là-dessus, sans s'arrêter, aux protestations du Charpentier, qui l'assûra que c'étoit un simple accident, il s'approcha de Snelgrave; & jurant qu'il alloit lui brûler la tête, il lâcha son pistolet, qui fit heureusement faux feu. Le Charpentier ne put douter, à la lueur de l'amorce, (y) que le coup n'eût été lâché sérieusement. Cette lâche trahison le rendit si furieux, qu'il courut dans l'obscurité vers le Bosseman. Il lui arracha son pistolet, dont il lui donna tant de coups qu'il le laissa presque mort. Le bruit ayant allarmé les Pyrates jusques sur leur Vaisseau, ils envoyèrent un Officier, qui enleva le perfide Bosseman. Ainsi Snelgrave ne dût la vie, pour la troisième fois, qu'à la faveur du Ciel.

Nouveau risque où la vie de l'Auteur est exposée.

Il dormit ensuite d'un sommeil tranquille. Mais il fut éveillé par les gens de Davis, qui venoient prendre les liqueurs & les provisions que leur Chef avoit éxigées. Ils se joignirent avec les gens de Cocklyn, pour y faire un étrange dégât. Les tonneaux de vin & d'eau-de-vie de France furent enfoncés sur le tillac. Chacun y puisoit à son gré; car à la réserve de quelques barrils, qui furent réservés pour les Chefs, tout le reste étoit moins distribué que pillé. On ne prenoit pas la peine de déboucher les liqueurs qui étoient en bouteilles. Un coup de sabre en faisoit l'affaire: c'est ce que les Pyrates appellent décoler; mais avec cette méthode, ils brisent trois bouteilles pour en ouvrir une. Aussi toute la provision du Vaisseau fut-elle dissipée avant la fin du jour. On ne conserva qu'un peu d'eau-de-vie. Ce qui resta au fond des tonneaux servit le soir à laver les ponts. Les alimens, tels que le bœuf & le

Pillage de son Vaisseau par les gens des deux Corsaires.

(v) Snelgrave. pag. 266 & suiv.

(x) *Angl.* s'étant levés pour la rallumer en la soufflant, ils changèrent de place dans les ténébres. R. d. E.

(y) *Angl.* qu'il n'eut été tué lui-même, si le coup étoit parti. R. d. E.

SNELGRAVE. 1719.

le porc-salé, le fromage, le beurre, le sucre, &c. ne furent pas plus épargnés.

A l'égard des commodités que le Quartier-Maître avoit accordées à l'Auteur, une troupe de Pyrates mort-yvres, qui avoient failli de tomber en passant sur quelques paquets, les jettèrent dans la Mer. Il n'en resta qu'un, qui contenoit un habit noir complet, & d'autres vetemens. Lorsque les yvrognes se furent retirés, un autre Pyrate, qui avoit la tête un peu plus fraîche, voulut sçavoir ce qui étoit renfermé dans le paquet. L'ayant ouvert, il en tira l'habit noir, avec un fort bon chapeau & une perruque. Snelgrave, qui n'avoit plus d'autre bien à prétendre, le supplia de ne pas l'en priver. Mais ce Brigand le frappant sur l'épaule du plat de son sabre, lui dit, en forme de conseil, que s'il vouloit l'en croire, il ne disputeroit jamais rien à un Pyrate. Supposé, continua-t-il, qu'au-lieu de vous avoir frappé sur l'épaule, il m'eût pris envie de vous fendre la tête pour châtier votre imprudence, (z) vous feriez mort à-présent. Peut-être vous flattez-vous, ajouta-t-il, que j'aurois été puni moi-même, pour avoir tué de sang-froid un Prisonnier. Mais soyez persuadé que mes amis m'auroient tiré d'embarras. Snelgrave le remercia d'un avis si charitable, & n'en perdit pas moins son habit. Quelques momens après, le Pyrate se fit un amusement de s'en revêtir. Mais ses compagnons, le voyant dans cette parure, se firent aussi un passe-tems de le mouiller de vin & d'autres liqueurs. Il fut obligé enfin de se dépouiller & de jetter l'habit dans la Mer. Le nom de ce scélérat étoit François *Kennedy*. Ses Chefs le firent pendre, quelques jours après, pour d'autres crimes.

Conseils qu'un Pyrate donne à Snelgrave.

Ce scélérat est pendu.

AINSI l'unique partage de Snelgrave se réduisoit à la perruque & au chapeau, qu'il suspendit tranquillement dans la Cabane. Mais un autre yvrogne, qui se présenta bien-tôt, s'en couvrit la tête, en lui disant qu'il se nommoit *Hoghin*, & qu'il étoit un riche Marchand du rivage. Snelgrave n'osa s'en plaindre, dans la crainte que ce ne fût un Pyrate. Cependant ce dernier voleur sortant de la Cabane, rencontra le Quartier-Maître de Cocklyn, qui, ne le reconnoissant pas pour un de ses gens, lui reprocha d'emporter le bien d'autrui & le maltraita beaucoup. Ensuite s'étant approché de l'Auteur, il lui demanda d'un ton civil comment il se trouvoit de tout ce tumulte. Snelgrave répondit qu'on lui avoit enlevé successivement tout ce qu'il tenoit de sa bonté. Le Quartier-Maître lui promit de lui faire retrouver ce qui éxistoit encore; mais il oublia bien-tôt cette promesse. Cependant l'Auteur avoue qu'en perdant tout ce qu'il possédoit, il n'avoit été outragé que par le Bosseman; & qu'au contraire, tous les autres s'étoient empressés de lui apporter des liqueurs, des tranches de jambon & du biscuit, avec des témoignages de pitié pour sa situation (*a*).

Snelgrave est dépouillé de tout.

LE lendemain, ce fut l'Equipage de la Bouse, qui eut à son tour la permission de venir piller ce qui étoit échapé aux ravages des deux autres Corsaires. Les restes de vin & de liqueurs suffirent encore pour rendre la fête fort vive & fort tumultueuse. [L'Auteur; quoique peu maltraité dans sa personne,

(z) *Angl.* qu'y auriez-vous gagné qu'une Tête fendue? R. d. E.

(*a*) Snelgrave p. 276. & *suiv.*

personne, ne se crut pas moins malheureux, de se voir contraint d'assister à ce spectacle.] — Snelgrave. 1719.

Il obtint enfin la permission de descendre au rivage, pour aller prendre un peu de repos dans la maison du Capitaine Glynn. Les trois Commandans des Pyrates s'y étoient rassemblés & l'y reçurent civilement. Ils lui promirent encore de lui faire retrouver ce que le Quartier-Maître lui avoit accordé. Glynn lui prêta du linge & d'autres commodités, qui lui firent passer la nuit suivante assez tranquillement. — Il obtient la permission d'aller au rivage.

Il retourna le matin à bord, avec les Capitaines Pyrates. Davis, [qui plaignoit sincèrement son sort,] pressa Cocklyn d'assembler tous ses gens sur le tillac, & harangua long-tems en sa faveur. Son discours fut reçu plus favorablement que la première fois. Ils prirent la résolution de donner à Snelgrave le Vaisseau qu'ils devoient abandonner, pour passer dans le sien, & de lui faire présent de (b) quelques autres Prises avec ce qui leur restoit de la sienne. Cette faveur montoit à plusieurs mille livres sterling. Un des Chefs proposa de le prendre dans la Troupe, (c) pour visiter avec eux toute la Côte de Guinée, où il pourroit (d) faire un échange avantageux de ses marchandises. Il ne falloit pas douter, ajoûta le Corsaire, qu'on ne prît dans cette route quelques Vaisseaux de France ou de Portugal. Il vouloit que tous les (e) Esclaves qu'on trouveroit sur ces Prises fussent [avec le Navire] [généreusement] donnés à l'Auteur; & lui conseillant de les aller vendre dans l'Isle de Saint-Thomas, Port libre de l'Amérique, il l'assûroit qu'outre les récompenses qu'il seroit en état de faire à ses gens, il se trouveroit assez riche, en arrivant à Londres, pour remplir l'attente des Propriétaires. — Davis plaide pour Snelgrave dans l'assemblée des Pyrates. — Offres qu'ils font à Snelgrave.

Snelgrave ne répondant à cette proposition que par un morne silence, les Pyrates commencèrent à s'en offenser. La plûpart, dit-il, étoient d'une ignorance si grossière, qu'ils croyoient leurs offres fort légitimes. Mais Davis reprit la parole, & les assûra qu'il pénétroit les idées de l'Auteur. Il craint, leur dit-il, en acceptant vos bienfaits, de se perdre de réputation parmi les Marchands. Pour moi, ajouta-t-il, je suis d'avis qu'il faut donner à chacun la liberté d'aller à tous les Diables par la voie qui lui convient : donnez-lui ce qui reste de sa Cargaison, & laissez-le disposer de lui-même à son gré. — Il les refuse.

Toute l'Assemblée étant revenue à cette opinion, quelqu'un y joignit, [en faveur de Snelgrave, un fort bon conseil, qui ne fut pas moins approuvé de tous les Pyrates. Ce fut] de monter [sur le champ] dans un Brigantin que la Bouse avoit abandonné, & d'aller prendre sur le Vaisseau, [avant que la Troupe s'en mît en possession], toutes les marchandises qui pouvoient encore — On lui accorde les restes de sa Cargaison, & un autre Vaisseau.

(b) *Angl.* de quelques effets qui se trouvoient encore dans d'autres Prises. R. d. E.

(c) *Angl.* jusques à la Côte de Guinée. R. d. E.

(d) *Angl.* échanger ses Marchandises pour de l'Or, & en tirer une assez bonne somme en les livrant au premier prix qu'on lui en offriroit. R. d. E.

(e) *Angl.* qu'on lui donnât autant d'Esclaves qu'il en faudroit pour remplir son Bâtiment. R. d. E.

SNELGRAVE. 1719.

core être sauvées. On permit à l'Auteur d'y aller lui-même, & de se faire aider par quelques-uns de ses propres gens. Il sauva ainsi quelque partie de la Cargaison des Propriétaires; mais de son propre bien, il ne lui revint pas la valeur de trente livres sterling. Tout consistoit en liqueurs (*f*), en instruments, en toiles & en étofes précieuses, dont les Pyrates n'avoient pas épargné la moindre partie. Ils avoient pris, par exemple, des piéces de la plus belle toile de Hollande, & les avoient étendues sur le tillac pour s'y coucher. Dans leur débauche, ils y avoient répandu le vin à grands flots; & les trouvant ensuite trop souillées pour leur servir de matelats, ils les avoient précipitées dans la Mer.

DAVIS obtint encore pour Snelgrave la permission de passer la nuit, avec ceux d'entre ses gens qui lui étoient demeurés fidéles, sur les *Deux-Amis*, Vaisseau de la Barbade, commandé par le Capitaine Eliot, & de pouvoir descendre au rivage quand ses besoins l'y appelleroient, à la seule condition de revenir au premier signe. Ce Vaisseau de la Barbade, étoit celui dont les Pyrates avoient employé le nom, lorsqu'ils avoient voulu surprendre l'Auteur à son arrivée. S'en étant saisis, quelques jours auparavant, ils le faisoient servir comme de Magasin pour les provisions (*g*).

Dangers où les Prisonniers sont exposés pour leur vie.

MAIS les Prisonniers furent exposés le même jour à de nouveaux dangers, par la malignité de quelques Négres, qui vinrent donner avis aux Pyrates qu'un de leurs Compagnons avoit été massacré. Ces misérables délateurs accusoient de ce meurtre *Bennet* & *Thomson*, deux Capitaines Anglois, qui s'étoient sauvés dans les bois pour se dérober à la fureur de Cocklyn. Ils se donnoient tous deux pour témoins du fait, dans la maison d'un autre Anglois nommé *Jones*, où Bennet & Thomson avoient rencontré le Pyrate & l'avoient assassiné. Un récit de cette nature, confirmé par l'absence de celui qu'on prétendoit mort, fit monter la fureur des trois Commandans au comble. Leurs gens, encore moins capables de modération, ne parloient déja que de sacrifier Snelgrave & tous les Prisonniers à leur vengeance; lorsque leur Compagnon parut sur le rivage, & revint à bord en bonne santé. Il avoit rencontré effectivement chez Jones les deux Anglois fugitifs; mais il en avoit été quitte pour quelques menaces.

Avantures des Capitaines Bennet & Thomson.

SNELGRAVE apprit ensuite, de la bouche même de Thomson & de Bennet, le détail de leurs infortunes. John *Bennet*, parti de l'Isle d'Antigo pour la Côte de Guinée, avoit été pris vers les Isles du Cap-Verd par Davis. Mais ce Pyrate lui ayant rendu son Vaisseau, après l'avoir pillé, il étoit entré dans la Riviére de Sierra-Léona, où Thomson étoit arrivé avant lui. A l'arrivée de Cocklyn, ils s'étoient retirés tous deux sous l'Isle de Bense, autant pour leur propre sûreté que pour celle du Fort de la Compagnie, qui avoit alors Plunket pour Gouverneur. Ils y avoient débarqué des Munitions, & dressé une batterie sur le rivage. La Bouse fut le premier qui les attaqua. Ils se défendirent avec courage. Mais Cocklyn venant augmenter le nombre des Corsaires, Plunket & les deux Capitaines, n'eurent point d'autre ressource, pour assûrer leur vie & leur liberté, que de chercher une retraite dans

les

(*f*) *Angl.* en choses necessaires à la vie, & en Marchandises fines. R. d. E.

(*g*) Snelgrave p. 285. & *suiv.*

les Bois, où pendant plusieurs semaines ils ne subsistèrent que de ris, & de quelques huîtres qu'ils ramassoient dans les ténébres sur le bord de la Rivière. Les deux Bâtimens de Thomson & de Bennet furent brûlés; & la Bouse prit, pour son propre usage, le Vaisseau d'un autre Anglois nommé *Lamb*, qui étoit plus loin à l'ancre dans la Rivière.

Snelgrave. 1719.

Mais pour revenir à Snelgrave, il passa quatre jours à recueillir les débris de sa fortune, [avec l'approbation & les applaudissemens mêmes de ceux qui avoient causé sa disgrace.] Il passoit la nuit sur le Vaisseau d'Eliot, qui avoit acquis en peu de jours tant d'ascendant sur les Pyrates, par l'adresse avec laquelle il avoit gagné l'affection de leurs Chefs, qu'il frappoit sans ménagement, [ceux du commun] & leur prédisoit sans cesse que tôt ou tard ils périroient tous par le plus honteux supplice.

Snelgrave recueille les débris de sa fortune.

Peu de jours après, le Quartier-Maître de Cocklyn fut atteint d'une fiévre, qui le réduisit bien-tôt à l'extrémité. Dans cette situation, il fit appeller l'Auteur, pour lui demander pardon des injustices auxquelles il s'étoit emporté contre lui. Il lui confessa qu'il avoit été le plus méchant de tous les hommes, & que sa conscience lui faisant sentir de vifs remords, il croyoit voir l'Enfer ouvert & prêt à le recevoir. Snelgrave l'exhorta au repentir, Il est impossible, répondit-il; j'ai le cœur trop endurci. Cependant il promit d'y employer tous ses efforts. Tandis qu'il étoit dans ces bons sentimens, il donna ordre à son Valet de laisser prendre à Snelgrave tout ce qu'il trouveroit de son goût dans sa garde-robe. L'Auteur profita de cette permission pour se fournir de chemises, de bas, & de quelques autres commodités.

Mort du Quartier-Maître. Il demande pardon à Snelgrave.

Le Quartier-Maître expira la nuit suivante, dans des agitations terribles; mais le cœur si peu tourné à la pénitence, qu'il employa ses derniers momens à proférer les plus affreux blasphêmes. Quelques-uns des nouveaux Pyrates, effrayés de son désespoir, s'adressèrent à Snelgrave, pour obtenir la liberté de quitter une vie si détestable. Il leur déclara qu'il n'ôsoit leur rendre un si dangereux service. Mais il les exhorta beaucoup à ne pas tremper leurs armes dans le sang des malheureux qui tomberoient entre leurs mains; & leur faisant envisager un tems où leur conscience les porteroit peut-être à profiter de l'amnistie Royale en faveur des Pyrates, il leur représenta que ce seroit alors un grand avantage pour eux qu'on ne pût les accuser d'aucun meurtre. Il avoit sur lui l'Acte même de l'amnistie, qui accordoit un pardon général à tous les Pyrates, qui, ne s'étant pas rendus coupables d'autres crimes, se présenteroient dans quelqu'une des Colonies Angloises avant le premier de Juillet 1719. Cette Piéce & la Déclaration de guerre contre l'Espagne étoient du moins tombées entre leurs mains, & ne pouvant la lire, ils priérent Snelgrave de leur en faire la lecture. Comme le Roi promettoit des récompenses à ceux qui prendroient ou qui tueroient quelque Pyrate, ils ne purent entendre cet Article sans se livrer à des transports de rage. Cependant, après avoir entendu toute la Piéce, quelques-uns dirent hardiment qu'ils regrettoient de l'avoir ignorée avant que de s'être engagés pour leur dernier Voyage. Snelgrave leur fit observer qu'ils avoient encore trois mois jusqu'au terme fixé par la Proclamation. Il ajoûta que la Guerre étant déclarée contre l'Espagne, ils pouvoient changer leur qualité

Horribles circonstances de sa mort.

Exhortations que Snelgrave fait aux Pyrates.

SNELGRAVE. 1719. lité de Pyrates en celle d'Armateurs, & s'enrichir honorablement des dépouilles de l'Ennemi. Il s'en trouva plusieurs qui parurent goûter cette ouverture. Mais les vieux Boucaniers, qui avoient les mains souillées d'une infinité de meurtres, traitèrent la Proclamation avec mépris, & la déchirèrent en piéces.

Elles produisent peu d'effet.

Il trouve Ambroise Curtis.

ENTRE ceux qui vinrent consulter Snelgrave sur leur situation, il y eut un *Ambroise Curtis*, qui, étant d'une santé fort foible, se promenoit continuellement sur le tillac en robe de chambre. Il avoit reconnu l'Auteur, quoiqu'il ne se fût point encore ouvert à lui. Il lui dit un jour: Je n'avois qu'onze ans lorsque je commençai mes Voyages de Mer, sous le Commandement de votre père. Il me traita sévèrement, parce qu'il me reconnut de mauvaises inclinations. Après sa mort, qui arriva en Virginie, vous ramenâtes son Vaisseau en Europe, & vous eûtes de la bonté pour moi dans le Voyage. Curtis promit à l'Auteur, que lorsque ses meubles & ses bijoux seroient vendus au pied du grand mât, il en racheteroit quelques-uns pour lui. L'effet répondit à ses promesses. Mais il mourut avant que ses compagnons eussent quitté Sierra-Léona.

Vanité des trois Capitaines Pyrates.

SNELGRAVE avoit dans une caisse, entre ses marchandises, trois habits brodés, de la seconde main. Les trois Chefs des Pyrates se les firent apporter, un jour qu'ils étoient à boire ensemble, & s'en revêtirent sur le champ. Le plus long étant tombé en partage à Cocklyn, qui étoit de fort petite taille, lui descendoit (*b*) jusqu'au milieu des jambes. Il auroit souhaité d'en faire un échange avec Davis ou la Bouse. Mais loin d'avoir pour lui cette complaisance, ils lui répondirent que devant voir bien-tôt des Dames de Guinée, qui ignorent les modes de l'Europe, il importoit peu que son habit fût long ou court. Ils poussèrent la raillerie plus loin; car l'habit de Cocklyn étant d'écarlate, brodé d'argent, ils l'assurèrent que [sa bonne mine, relevée d'une parure si brillante,] ne pouvoit manquer de lui donner beaucoup d'avantage sur eux, près de leurs maîtresses. Il prit si-bien ce compliment, qu'il descendit à terre avec eux [pour se faire admirer des femmes du Pays] C'est une loi sacrée, entre les Pyrates, de ne recevoir aucune femme à bord, lorsqu'ils sont dans quelque Rade; & s'il s'en trouve sur les Prises qu'ils font en Mer, il leur est défendu, avec la même rigueur, de leur faire la moindre violence. Sans ce frein, on conçoit à quels excès ils seroient capables de s'emporter, & de quels désordres leur discipline seroit continuellement menacée. Mais ils se dédommagent de cette contrainte lorsqu'ils sont à terre; & les femmes d'Afrique ne résistent point à leurs présens. L'Auteur assûre qu'il se trouve même des Blancs qui ne font pas difficulté de leur prêter leurs femmes [noires], & qui gagnent beaucoup à cet infâme trafic.

Cocklyn est raillé.

Tous trois vont à terre richement vêtus.

Leurs gens les dépouillent de leurs riches habits.

CEPENDANT les Quartier-Maîtres des Pyrates n'ayant point été consultés sur l'affaire des habits, il s'éleva un murmure général dans les trois Troupes. On alléguoit que si ces libertés étoient permises aux Capitaines, ils s'attribueroient bien-tôt le droit de prendre pour eux la meilleure partie du butin. Enfin le mécontentement fut si vif, qu'à leur retour, on les dépouilla de

(*b*) *Angl.* jusqu'à la cheville du pied. R. d. E.

SNELGRAVE. 1719.

de leur parure, pour en groſſir la maſſe commune. Le bruit ſe répandit que Snelgrave avoit contribué à leur faire naître le deſſein de s'en ſervir. Cette accuſation lui attira la haine d'un grand nombre de Pyrates, ſur-tout celle du Quartier-Maître de la Bouſe. Ce Brigand, qui ſe nommoit *Williams*, voyant l'Auteur paſſer dans une Chaloupe pour ſe rendre ſur le Vaiſſeau d'Eliot, jura que s'il mettoit le pied dans le ſien, il le couperoit en pièces. Mais Eliot, qui étoit dans la même Chaloupe, exhorta Snelgrave à ne rien craindre, & lui conſeilla ſeulement de donner à Williams le nom de Capitaine, lorſqu'il entreroit dans ſon Vaiſſeau. C'étoit-là le foible du Quartier-Maître, parce qu'ayant commandé un Brigantin, il ſe croyoit fort au-deſſus du Poſte qu'il occupoit. L'Auteur, en montant ſur ſon bord, lui dit: „ Capitaine Williams, de grace écoutez-moi ſur l'article dont vous êtes „ ſi offenſé. „ Williams, adouci tout-d'un-coup, lui donna un petit coup ſur l'épaule, du plat de ſon ſabre, & l'aſſûra tendrement qu'il n'avoit pas la force de lui nuire. Enſuite, lorſque l'Auteur lui eut appris comment la choſe étoit arrivée, il lui fit préſent de quelques bouteilles de vin, en lui promettant d'être toûjours ſon ami.

Vaiſſeau François pris par les Pyrates.

LES Pyrates prirent un Vaiſſeau François, à la vûe de Snelgrave. Ce Bâtiment étoit entré dans la Rivière de Sierra-Léona, ſans aucune précaution; & découvrant un grand nombre de Vaiſſeaux, il n'avoit pas laiſſé de s'avancer avec beaucoup de hardieſſe. L'Auteur, ſe trouvant alors ſur l'ancien Vaiſſeau de Cocklyn, fut témoin de la frayeur & du trouble des Pyrates. Jones, ſon Contre-Maître, qui s'étoit engagé à leur ſervice, déclara qu'il prenoit ce Bâtiment pour le *Lanceſton*, Vaiſſeau de guerre de quarante pièces de canon, que Snelgrave avoit laiſſé en Hollande, & qui avoit ordre de viſiter la Côte de Guinée. Tous les Priſonniers ſouhaitoient que cette conjecture fût vraie, & n'auroient même demandé qu'un Vaiſſeau de vingt pièces; car il ne falloit que des forces médiocres, pour réduire une troupe de Brigands, compoſée de gens yvres, ou de nouveaux venus qui manquoient de courage. On auroit ainſi prévenu la perte de plus de cent Voiles qui devinrent bien-tôt la proie des Pyrates ſur la Côte de Guinée, & tous les ravages du fameux Roberts, qui parut renaître des cendres de Davis. [& qui les continua juſques à ce qu il fut heureuſement détruit par le Capitaine *Chaloner Ogle*, qui montoit le Vaiſſeau de guerre nommé l'*Hirondelle*.] L'Auteur ajoûte [modeſtement], qu'il ne lui convient pas de s'étendre ſur les raiſons qui ne permirent pas à la Cour d'Angleterre de remédier plûtôt à de ſi grands maux. [Snelgrave ayant demandé & obtenu la liberté de ſe retirer dans une Chaloupe, pluſieurs de ſes gens qui avoient pris parti avec les Pyrates, dirent qu'ils vouloient le ſuivre, parce qu'ils n'avoient jamais vû tirer un coup de canon pour ſe battre. La-deſſus *Cocklyn* leur dit, qu'ils alloient apprendre à connoître l'odeur de la poudre & les roſſa d'importance à grands coups de canne].

Des forces médiocres auroient pû détruire ces Brigands.

LE François [s'appercevant enfin du précipice où il s'étoit jetté, perdit l'eſpérance de s'échaper &] fit peu de réſiſtance. Cependant, pour ne s'être pas ſoûmis au premier feu des Pyrates, ils lui paſſèrent une corde au col, (*i*) &

(*i*) *Angl.* & le hiſſèrent pluſieurs fois au bout de la grande vergue. R. d. E.

SNELGRAVE. 1719.

La Bouſe ſauve le Capitaine François.

& le firent long-tems ſouffrir, juſqu'à le laiſſer preſque mort. Mais la Bouſe parut heureuſement pour lui ſauver la vie; & marquant une vive indignation du cruel traitement qu'on avoit fait à ſon Compatriote, il proteſta qu'il ne vouloit point être aſſocié plus long-tems avec de ſi infâmes & de ſi cruels ſcelérats. Pour l'appaiſer, ils abandonnèrent à ſa diſpoſition le Capitaine François & le Vaiſſeau. [& après en avoir détruit la Cargaiſon, ils coupèrent les mâts par le pied, & échouèrent le Bâtiment à terre, le trouvant trop vieux pour s'en ſervir.]

APRÈS cette expédition, Snelgrave s'employa fort ardemment à débarquer les marchandiſes qu'on lui avoit accordées. Il les fit tranſporter dans la maiſon de Glynn, qui ſe donna beaucoup de mouvement pour l'aider. Toute la fatigue tomba preſqu'uniquement ſur eux, parce que les Pyrates employoient à la réparation des Priſes, les gens de Snelgrave qui avoient refuſé d'entrer à leur ſervice, & que d'un autre côté, les Négres enrichis par les profuſions de ces Brigands, refuſoient de prêter la main au travail. Les Domeſtiques mêmes de Glynn ſe firent preſſer pour ſeconder leur Maître. Cependant toutes les marchandiſes furent miſes enfin dans un lieu sûr.

Cérémonie des Pyrates pour nommer leur Vaiſſeau.

AUSSI-TÔT que les Pyrates eurent achevé d'équiper pour leur uſage le Vaiſſeau qui avoit appartenu à l'Auteur, ils réſolurent de le nommer ſolemnellement, avec des formalités convenables à leur profeſſion. Le 21 d'Avril fut choiſi pour cette cérémonie. Snelgrave y fut invité. Quand ils furent dans la grande chambre, on leur préſenta de grands verres de Pounch. Cocklyn, tenant le ſien à la main, s'écria de toute ſa force; Dieu béniſſe *le Windham*. Il but, & caſſa ſon verre. Tous les Pyrates firent la même choſe après lui, au bruit de pluſieurs décharges de l'artillerie. Comme le Vaiſſeau n'avoit que deux ponts ras, [l'écoutille de la ſoute aux poudres étoit dans la grande chambre, & ſe trouva ouverte. Il arriva qu'un des Canons de derrière ayant fait vent par la Culaſſe, le feu de la Lumière ſe communiqua à des Cartouches, chargées pour les petites armes, qui ſe trouvèrent à portée: tout prit feu; les balles ſifflèrent de tous côtés, & la fumée penſa les étouffer tous. Quand cela fut paſſé, le Capitaine *Davis* fit remarquer le danger qu'on avoit couru par l'Ecoutille ouverte de la ſoute, où il y avoit plus de vingt-milliers de poudres. Mais] Cocklyn lui répondit, qu'il auroit ſouhaité qu'elles euſſent pris feu comme les cartouches, parce qu'ils ne pouvoient tous deſcendre en Enfer avec plus de pompe.

Ils courent riſque de périr tous enſemble.

IL reſtoit trois Priſes que les Pyrates n'avoient point encore détruites, & dont ils ſe propoſoient de faire un feu de joie. Les ſollicitations de Snelgrave engagèrent Davis à demander qu'elles fuſſent épargnées, & cette grace lui fut accordée. Davis obtint auſſi la liberté de l'Auteur, à qui l'on permit enfin de faire ſes adieux à la Troupe, pour ſe retirer dans la maiſon du Capitaine Glynn.

Service que Snelgrave rend au Capitaine Eliot.

CEPENDANT, deux jours après, il fut rappellé ſur le bord du Capitaine Eliot, avec des inſtances ſi honnêtes & ſi preſſantes, qu'il ne fit pas difficulté de s'y rendre. Eliot le prit en particulier, & lui repréſenta qu'ayant été forcé par les Pyrates de recevoir ſur ſon Vaiſſeau quantité de marchandiſes qui ne lui appartenoient pas, & dont on pourroit quelque jour le rendre reſponſable, il avoit beſoin du Certificat d'un honnête-homme, pour rendre témoignage de la violence qu'on avoit employée contre lui. L'Auteur

lui

SNELGRAVE. 1719.

lui accorda volontiers la satisfaction qu'il demandoit. Il ajoûte qu'Eliot étoit homme d'honneur. Les Pyrates le forcèrent à les suivre. Mais il saisit heureusement l'occasion d'un (k) Tornado, pour les abandonner; & la fortune ayant secondé sa hardiesse, il fit un Voyage fort avantageux pour les Marchands qui l'avoient employé; [Mais après être arrivé heureusement aux Barbades avec des Esclaves, il y tomba malade & y mourut.]

Eliot étoit homme d'honneur.

PENDANT que Snelgrave étoit à bord, les trois Capitaines Pyrates y vinrent aussi, & l'engagèrent à soûper avec eux sur le Vaisseau de Davis. [Le repas fut servi avec beaucoup d'appareil;] & quelques Trompettes, qui s'étoient trouvés sur les Prises, y joignirent l'harmonie de leurs Instrumens. Mais au milieu de la fête, on entendit un bruit épouvantable. Le feu avoit pris au Vaisseau; & la plus grande partie de l'Equipage étant plongée dans l'yvresse, les cris d'une infinité de gens qui ne pouvoient être d'aucun secours, ne faisoient qu'augmenter le désordre. Il se trouvoit à bord plus de cinquante Prisonniers, dont la plûpart sautèrent dans les Chaloupes, & se disposoient à gagner le rivage. Snelgrave fit observer à Davis que s'il ne trouvoit promptement quelque moyen de les arrêter, il ne lui resteroit pas à lui-même un Esquif pour se dérober au feu, qui pouvoit devenir plus pressant. Il fit tirer sur eux, d'une de ses plus grosses piéces, & cette menace les ramena aussi-tôt à bord.

Le feu prend au Vaisseau de Davis.

PENDANT ce tems-là, un Canonier, nommé Golding, craignant pour la chambre des poudres, eut la prudence de jetter des (l) draps mouillés sur les ais de séparation, & de faire inonder d'eau les lieux voisins. Sans cette précaution, c'étoit fait du Vaisseau & de tous ceux qui étoient à bord, car il n'y avoit pas moins de trente milliers de poudre dans le Magasin. Cependant le feu continuoit au fond de cale, où il avoit commencé; & les Chaloupes ayant disparu dans la confusion, l'Auteur prit un des treillis du haut pont, & le laissa couler au bout d'une corde jusqu'au bas du Vaisseau, dans le dessein de s'en faire une ressource, s'il étoit forcé de s'abandonner aux flots. Tandis qu'il étoit à méditer sur le péril, il entendit, ce qu'il ne peut raconter sans horreur, les cris de joie d'une troupe de vieux Pyrates, qui s'applaudissoient de descendre aux Enfers en si bel appareil. Mais les derniers venus étoient consternés au-contraire de leur situation, & se reprochoient amèrement d'être entrés dans une Compagnie si détestable.

Précaution de l'Auteur pour sa sûreté.

LA plus grande partie de l'Equipage s'étoit rassemblée sur les ponts, où chacun s'attendoit à tous momens de sauter avec le Vaisseau, lorsque le Contre-Maître, nommé *Taylor*, homme d'une hardiesse extraordinaire, qui eut ensuite le Commandement de *la Cassandre*, Navire de la Compagnie des Indes, parut, accompagné de quinze Matelots, à demi-brûlés comme lui, qui n'avoient épargné ni leur travail ni leur vie pour éteindre le feu. Ils déclarèrent qu'ils y avoient réussi, & que le danger étoit passé. Mais dans le triste état où ils étoient, ils eurent besoin de la plus prompte assistance des Chirurgiens. L'incendie avoit commencé par la négligence d'un Négre, qui étant à tirer du rum, avoit tenu sa chandelle trop près du barril. Une étincelle avoit mis la liqueur en flamme, & le feu s'étoit communiqué au barril voisin,

Fin de l'incendie & sa cause.

(k) c'est *un coup de Vent*. R. d. E.

(l) *Angl.* des couvertures de laine. R. d. E.

SNELGRAVE. 1719.

voisin, avec un bruit égal à celui d'un petit Canon. Heureusement il n'avoit pas gagné vingt autres barrils de la même liqueur, & plusieurs tonneaux de poix & de goudron, qui étoient fort voisins.

Reconnoissance des Pyrates pour les secours de l'Auteur.

Lorsqu'on se crut délivré d'un si grand péril, Golding releva beaucoup les secours qu'il avoit reçus de Snelgrave, pour empêcher le feu de pénétrer jusqu'aux poudres; & ce service fit tant d'impression sur les Pyrates, qu'ils prièrent l'Auteur de se rendre sur le Windham, où ses meubles & ses bijoux devoient être vendus au pied du mât, en lui promettant de le favoriser dans cette vente. Davis l'en pressa lui-même, & s'engagea même à racheter sa montre, [pour lui en faire présent.] Mais pendant cet entretien, un des Officiers du Vaisseau, qui n'étoit pas encore revenu de son yvresse, proposa de le prendre pour le Pilote dans le Voyage de Guinée. En vain Davis répondit à cet yvrogne qu'on n'avoit pas besoin de Pilote, & prit même sa canne pour le chasser de sa présence. Snelgrave ne trouva de sûreté qu'à retourner à terre, dans la maison du généreux Glynn.

Vaisseau pris, & délivré par un heureux caprice.

Deux jours après, on vit entrer dans la Rivière un Vaisseau de la Compagnie d'Afrique, nommé *la Dépêche*, commandé par le Capitaine Wilson. Il devint aussi-tôt la proie des Pyrates. Jones, ancien Contre-Maître de Snelgrave, en prit occasion de se plaindre, qu'ayant autrefois commandé un Bâtiment de cette Compagnie, il avoit été mal récompensé de ses services, & demanda que la Dépêche fût brûlée pour le venger. Cette faveur lui fut accordée sur le champ. Mais un jeune Brigand de la Troupe, nommé *John Stubbs*, se leva aussi-tôt & voulut être écouté. „ Un moment, Messieurs, „ dit-il à ses Compagnons, & j'entreprens de prouver qu'en brûlant ce Vaisseau vous allez rendre un grand service à la Compagnie. „ Ce discours réveilla l'attention de tout le monde. Stubbs continua: „ Le Bâtiment que vous „ voyez est en Mer depuis deux ans. Il est vieux, délabré, & presque mangé des vers. D'ailleurs il a peu de provisions; & sa cargaison ne consiste „ qu'en un peu de bois rouge & de Malaguette. N'est-il pas clair que si vous „ le brûlez, la Compagnie n'y perdra pas beaucoup, & que d'un autre côté elle épargnera les appointemens de l'Equipage, qui valent trois fois „ mieux que le Vaisseau & la Cargaison „. Tous les Pyrates se rendirent à cet éloquent discours; & le Bâtiment fut restitué au Capitaine Wilson, qui retourna heureusement en Angleterre.

Vente des bijoux de Snelgrave.

Il en rachete une partie.

Le 29 d'Avril, tous les meubles & les bijoux de Snelgrave devant être vendus à bord du Windham, (*m*) [il crut devoir hazarder quelque chose pour racheter une partie de son bien. On ne témoigna aucun mécontentement de le voir arriver dans un Canot.] Plusieurs Pyrates achetèrent différentes piéces & les lui rendirent de bonne grace. Griffin, son compagnon d'Ecole, ne fit pas difficulté de mandier en sa faveur. Deux Blancs, qui l'avoient amené dans leur Canot, (*n*) lui rendirent service aussi, en feignant d'acheter pour eux-mêmes. (*o*) Ses paquets commençant à grossir, quelques Pyrates lui reprochèrent

(*m*) *Angl.* il s'y rendit lui-même. R. d. E.

(*n*) *Angl.* embarquèrent pour eux mêmes plusieurs gros balots de Draps & d'autres Marchandises. R. d. E.

(*o*) *Angl.* Tout cela ensemble faisant une grande pile de balots. R. d. E.

chèrent d'être insatiable, & le menacèrent de les jetter dans les flots. Griffin lui conseilla de se retirer promptement avec ce qu'il avoit acquis. Son bonheur fut extrême d'avoir suivi ce conseil. On mit aussi-tôt sa montre en vente; & pour chagriner Davis, quelqu'un la fit monter jusqu'à cent livres sterling. Davis paya cette somme, argent comptant. Mais celui qui avoit affecté de la faire monter si haut, prétendit que les boëtes n'étoient pas d'Or, & tira une pierre de touche pour en faire l'essai. La couleur de la touche ayant quelqu'apparence de cuivre, comme cela est ordinaire, à cause de l'alliage qu'on employe pour rendre l'Or plus dur, le même Brigand s'emporta beaucoup contre l'Auteur, & l'accusa d'être plus scélérat qu'un Pyrate, puisqu'il avoit eu l'audace de faire passer une montre de cuivre pour une montre d'Or. Ce reproche lui fit des ennemis mortels de ceux qui ne connoissoient pas mieux son caractère; & quoique Davis s'y arrêtât peu, quantité d'autres jurèrent de le fouetter cruellement s'il retomboit entre leurs mains. Griffin se hâta de lui en donner avis, & lui conseilla de se cacher dans les bois jusqu'au départ des Pyrates. Mais lorsqu'il se disposoit à suivre ce conseil, il apprit heureusement que les trois Commandans faisoient mettre à la voile. Cette agréable nouvelle fut apportée au rivage par *Bleau*, son Chirurgien, qui avoit obtenu la liberté depuis que le Chirurgien du Vaisseau François s'étoit offert à suivre le parti de la Bouse. Il y avoit un mois entier que Snelgrave languissoit sous cette odieuse tyrannie.

SNELGRAVE. 1719.

On lui impute une friponnerie.

Départ des Pyrates.

LE hazard lui fit apprendre, dans la suite, quel avoit été le sort de Davis & de Griffin, ses deux amis. Griffin, qui étoit dégoûté depuis long-tems de sa condition, saisit d'heureuses circonstances pour descendre dans une Chaloupe, tandis que son Vaisseau étoit à l'ancre devant le Fort d'Anamabo, sur la Côte de Guinée. La nuit lui fut si favorable, qu'ayant été poussé au rivage avant le jour, il se rendit par terre au Cap-Corse, où il fut reçu en qualité de Passager sur un Navire Anglois, qui faisoit voile à la Barbade. Mais en arrivant dans cette Isle, il fut saisi d'une fiévre violente, qui le mit en peu de jours au tombeau.

Sort de Griffin.

LA fin de Davis fut plus tragique. Quelques jours après avoir quitté la Rivière de Sierra-Léona, il découvrit dans son Vaisseau une conspiration pour lui ôter le Commandement. Sa fermeté la prévint. Mais ayant appris qu'elle avoit été suscitée par Taylor, Contre-Maître (p) du Vaisseau de Cocklyn, il prit le parti de renoncer à l'Association. Après avoir quitté Cocklyn & la Bouse, il se saisit d'un Vaisseau de Londres, nommé *la Princesse*, dont le Contre-Maître, nommé Roberts, si fameux ensuite par ses brigandages, entra volontairement à son service. Cette expédition fut suivie d'un Voyage dans l'Isle du Prince, qui dépend des Portugais. Davis entreprit de s'y faire passer pour le Capitaine d'un Vaisseau du Roi: mais il fut bien-tôt reconnu, (q) à la dépense extraordinaire qu'il faisoit pour sa table & pour la subsistance de ses gens. Le Gouverneur ferma quelque-tems les yeux, en faveur des avantages qui en revenoient à (r) son Isle. Cependant la crainte d'être puni quelque jour en Portugal, lui fit prendre la résolution de détruire ces dangereux amis, ou de se défaire au moins de leur Chef. Davis après l'avoir

Sort du Pyrate Davis.

Il aborde à l'Isle du Prince.

(p) *Angl.* de son propre Vaisseau, mais poussé par Cocklyn. R. d. E.

(q) *Angl.* à la prodigalité avec laquelle ils payoient en Marchandises les Provisions dont ils avoient besoin. R. d. E.

(r) à lui-même & aux principaux de ses gens, dit Snelgr. p. 339.

SNELGRAVE. 1719.

l'avoir averti qu'il devoit lever l'ancre dans trois jours, & qu'il avoit dessein de lui rendre une visite la veille de son départ, descendit effectivement au rivage le jour auquel il s'y étoit engagé. Il étoit accompagné de son Chirurgien, de son Trompette, & de quelques autres Officiers de son Vaisseau. En arrivant à la maison du Gouverneur, il n'y trouva personne pour le recevoir; mais ayant pénétré dans une longue galerie qui bordoit la rue, il y rencontra le *Major-dome*, qui lui dit que son Maître étoit à la campagne, & qu'on attendoit son retour à chaque moment. Cependant le Chirurgien crut s'appercevoir qu'il se faisoit quelque mouvement dans la rue. Il y remarqua même plusieurs personnes armées; & se défiant [de quelque trahison (s)], ✠ il pressa Davis de retourner à bord. Ce conseil venoit trop tard. Au moment qu'ils sortoient de la maison, un signe du Majordome fit lâcher sur eux quelques coups de fusil, qui tuèrent d'abord le Chirurgien & deux autres Pyrates. Le Trompette ne reçut qu'une blessure au bras; & voyant deux Capucins (t) dans la rue, il courut vers eux pour implorer leur secours. Mais les Habitans le massacrèrent, entre les bras mêmes de ces deux Religieux. Davis, quoique blessé de quatre balles, fuyoit assez légèrement vers sa Chaloupe, lorsqu'un cinquième coup le fit tomber presque mort. Les Portugais, (v) [qui le trouvèrent redoutable dans cette situation même,] se hâtèrent ✠ de lui couper la gorge pour s'assûrer de lui.

Trahison du Gouverneur Portugais.

Davis est massacré avec quelques-uns de ses gens.

IL ne fallut point aux rameurs de la Chaloupe d'autre avertissement que le bruit, pour leur faire abandonner aussi tôt le rivage. Quelques Portugais, qu'ils virent paroître armés, ayant confirmé leurs soupçons, ils allèrent porter à bord la nouvelle de leur disgrace, qui jetta tous les Pyrates dans des transports de fureur. Roberts fut choisi sur le champ pour succéder à Davis & pour le venger. La Mer n'ayant point assez de profondeur sur les Côtes, pour lui permettre de s'avancer plus proche de l'Isle, il fit construire un grand Radeau, sur lequel il mit plusieurs piéces de gros canon, qui commencèrent à foudroyer la Ville. Mais les Habitans eurent la précaution de l'abandonner; & les maisons, qui étoient de bois, ne purent être fort endommagées. La Troupe furieuse pensoit à descendre dans des Chaloupes, pour consumer (x) l'Isle entière par le feu; mais à la vûe d'un grand nombre d'Habitans, qui se faisoient appercevoir dans l'éloignement avec leurs armes, le nouveau Chef fit retirer son canon & leva l'ancre dès le jour suivant.

Roberts est élu pour lui succéder & veut venger sa mort.

TELLE fut, dit Snelgrave, la fin d'un Pyrate, qui dans une profession moins odieuse, auroit mérité le titre d'homme généreux & plein d'humanité. Roberts ne s'éleva de sa cendre que pour donner d'affreux exemples de tous les vices opposés à ces deux vertus. Les désordres qu'il commit [aux Indes ☞ Occidentales &] sur la Côte de Guinée sont innombrables, jusqu'à l'heureuse occasion où le Chevalier Ogle ruina ses forces & le fit périr lui-même avec une partie de ses gens.

AUSSI-TÔT que les Pyrates eurent quitté Sierra-Léona, Bennet, Thomson & quantité d'autres fugitifs, sortirent des bois pour se rassembler dans la maison du Capitaine Glynn. Snelgrave n'en étant point sorti, tint conseil avec

Situation des Prisonniers que les Pyrates avoient

(s) La destruction de quelques Brigands, sous l'autorité d'un Gouverneur de Place, n'est point une Trahison. R. d. E.

☞ (t) Ce récit ne s'accorde pas tout-à-fait avec l'Histoire des Pyrates par Johnson: mais Snelgrave assûre que passant ensuite dans l'Isle, il apprit le Fait des deux Capucins.

(v) *Angl.* étonnés de sa vigueur. R. d. E.

(x) *Angl.* la Place. R. d. E.

avec eux sur les moyens d'équiper le Bâtiment que Cocklyn avoit épargné à la prière de Davis. Ils ne pensoient tous qu'à retourner en Angleterre. Avec ce Vaisseau, [qui étoit en fort mauvais état,] il en restoit un autre, que les Pyrates n'avoient pas brûlé. C'étoit *l'Elisabeth* de Londres, commandé par le Capitaine *Creichton*. Ils l'avoient pillé; mais les instances de Griffin, qui avoit servi autrefois sous le frère du Capitaine en qualité de Contre-Maître, l'avoient sauvé des flammes. Comme il ne lui manquoit que ses marchandises, on résolut, de concert, qu'il partiroit le premier, pour annoncer aux Propriétaires de Londres (*y*) la perte d'une infinité d'espérances. Creichton prit autant de monde à bord qu'il en put recevoir, & mit à la voile peu de jours après.

SNELGRAVE. 1719. laissés à Sierra-Léona.

Une partie retourne en Europe avec Creichton.

L'AUTRE Vaisseau avoit pour Capitaine *John Morris*, homme d'esprit & d'expérience, [mais aussi embarrassé de sa situation que ceux dont toute l'espérance étoit dans son secours.] Il se voyoit dépourvû non-seulement de provisions, [mais des nécessités les plus indispensables pour un Voyage de Mer. Tandis que les Matelots s'efforcèrent par toutes sortes d'inventions de suppléer au dernier de ces deux besoins,] Glynn envoya dans la Rivière de Scherbro une Chaloupe qui lui appartenoit, pour en apporter des vivres. Les Pyrates n'ayant pas porté si loin leurs ravages, [on y trouva du ris & quelques bestiaux.] On découvrit d'un autre côté plusieurs tonneaux de bœuf, dans le lest d'un Vaisseau à demi-brûlé, qui avoit appartenu au Capitaine *Nisbet*. Il étoit resté aussi une grosse quantité de biscuit dans le Bâtiment François, qui avoit été pris par les Pyrates. Ainsi l'on se vit assez bien pourvû du côté des vivres, pour n'être plus occupés de cet embarras. [La réparation des voiles & des cables fut beaucoup plus lente. Mais on parvint encore à munir le Bâtiment de ce côté-là. Il auroit été plus difficile, & peut-être impossible de suppléer à la perte des Instrumens Mathématiques, si la générosité de Glynn ne l'eût porté, en faveur de ses Compatriotes, à se défaire d'une boussolle, d'un quart-de-cercle, d'un porte-voix & d'un télescope, qu'il conservoit précieusement depuis qu'il s'étoit établi à Sierra-Léona.] Enfin Snelgrave redemanda les marchandises que les Pyrates avoient laissées à terre. Glynn, Mead, & Pearce, rendirent honorablement tout ce qui avoit été déposé entre leurs mains. D'autres Anglois du Pays ne firent voir que ce qu'ils jugèrent à-propos. Tout fut embarqué, avec environ soixante Passagers, & six Capitaines dont les Vaisseaux avoient été détruits par les Pyrates, ou employés à leur usage. On partit de Sierra-Léona le 10 de May, & l'on arriva heureusement à Bristol le premier d'Août 1719.

Embarras des autres.

Snelgrave & ses Compagnons quittent Sierra-Léona. Ils arrivent à Bristol.

L'AUTEUR, en descendant au rivage, reçut des Lettres de (*a*) ses Propriétaires, qui lui marquoient l'arrivée du Capitaine Creichton avec celles qu'il leur avoit écrites de Sierra-Léona. On lui promettoit le Commandement d'un autre Vaisseau, & l'éxécution de cette promesse ne fut pas longtems différée. Il prit de l'argent, (*b*) en son propre nom, chez M. *Casemajor*, [Associé des Marchands qui l'avoient employé; & sans inquiétude pour le remboursement de ses avances, il distribua une partie de] cette somme aux Matelots qui lui restoient, pour les mettre en état de retourner dans les différentes parties d'Angleterre où leurs familles étoient établies.

Générosité de l'Auteur; ou plûtôt de M. Morris son propriétaire.

(*y*) *Angl.* ce qui étoit arrivé. R. d. E.
(*a*) *Angl.* de Mr. Morris: R. d. E.
(*b*) Ce fut au nom & par l'ordre de Mr. Morris: R. d. E.

Fin de la Quatrième Partie.

TABLE DES CHAPITRES ET PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE VII.

Voyages au long des Côtes Occidentales d'Afrique; depuis le Cap Blanco jusqu'à Sierra Léona; contenant l'établissement du Commerce des Anglois sur la Rivière de Gambra, *vulgairement* la Gambie.

LIVRE

LIVRE VIII.

Voyages en Guinée, à Bénin, & sur toute la Côte, depuis Sierra-Léona jusqu'au Cap de Lope-Consalvo.

F I N.



De l'Imprimerie de Pierre Vos, *à la Haye.*

AVIS AU RELIEUR

POUR PLACER LES CARTES ET LES FIGURES DU TOME QUATRIÈME.

Ce Volume Contient

		Flor.	sols.
78	Feuilles y compris le Titre Rouge à 1. Sol.	3:	18.
18	Figures & Cartes Géographiques. . . à 3 sols.	2:	14.
1	Vignette.	0:	2.
	pour le *petit* Papier.	6:	14.
	pour le *grand* Papier.	10:	1.

Selon les Conditions de la Souscription,
Ceux qui ont souscrit, ne payeront

	Flor.	sols.
pour le *petit* Papier, que	5:	12.
pour le *grand* Papier, que.	8:	8.

NB. Les Figures de l'*Histoire Naturelle de la Côte Occidentale d'Afrique* seront délivrées avec le Cinquième Volume, qui paroîtra vers la fin de l'Année 1747.

